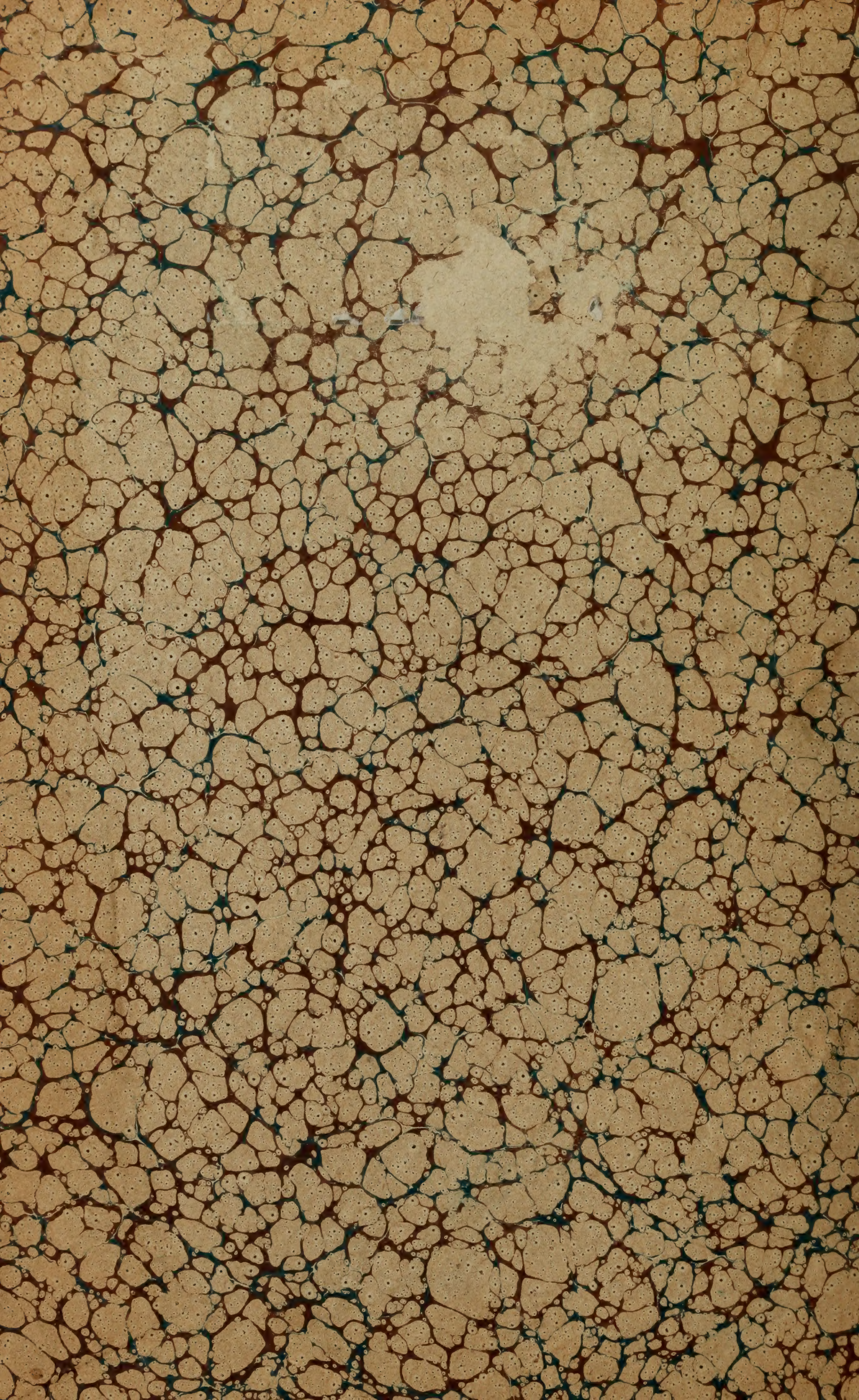
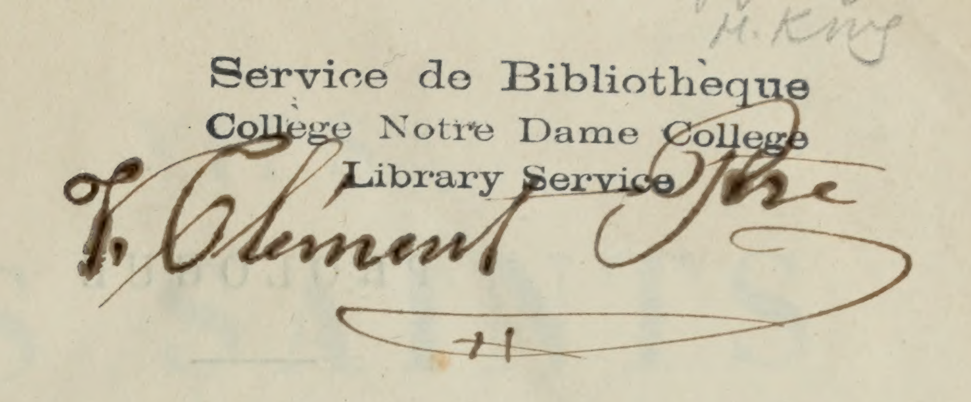


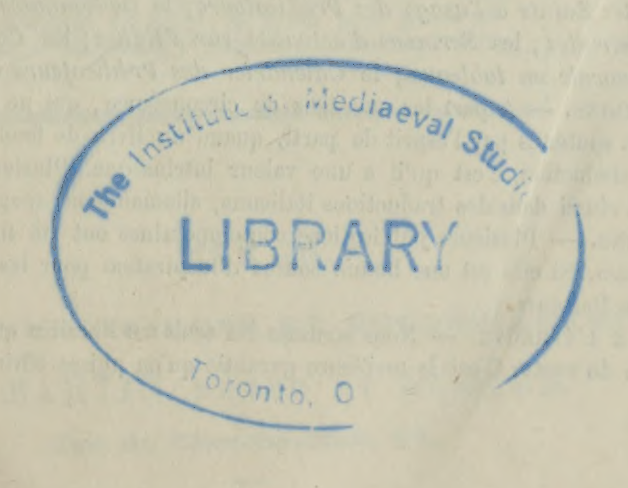


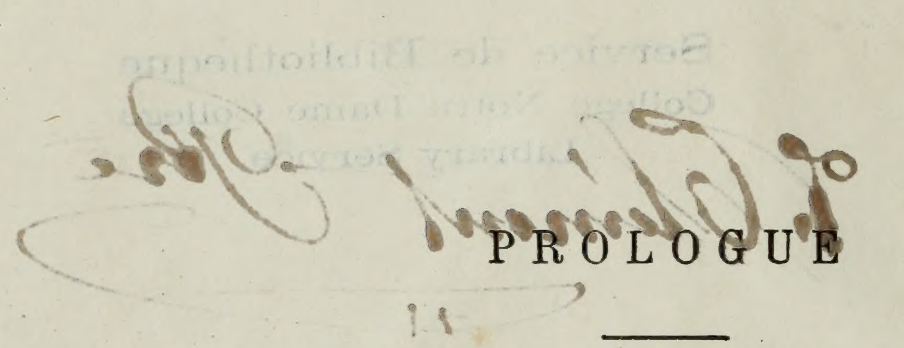




VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS





PROLOGUE

Bon accueil fait à la Bibliothèque des Prédicateurs de M. l'abbé C. MARTIN.

Cette *Bibliothèque des Prédicateurs* a été marquée, non d'un seul, mais des sept cachets qui signalent le bon livre : 1° *Approbations* de l'autorité; 2° *Témoignages* élogieux du Clergé; 3° *Comptes Rendus* favorables de la presse; 4° *Éditions* rapides et nombreuses; 5° *Traductions;* 6° *Imitations;* 7° *Ventes à l'épreuve.*

1° APPROBATION DE L'AUTORITÉ. — En tête de notre *Panorama des Prédicateurs* figurent les approbations et recommandations de l'ordinaire, Mgr l'évêque de Gap; du métropolitain, Mgr l'archevêque d'Aix; de S. Em. Mgr le cardinal archevêque de Bordeaux; de Mgr l'archevêque d'Avignon; de NN. SS. les évêques d'Orléans, de Nîmes, de Fréjus, de Grenoble, de Digne; et deux lettres élogieuses, l'une de Mgr SIBOUR, archevêque de Paris, l'autre de Mgr FIORAMONTI, secrétaire de N. S. P. le Pape Pie IX.

2° TÉMOIGNAGES DU CLERGÉ. — On se souvient que nous avons publié successivement dans nos divers prospectus, durant plusieurs années, plus de mille lettres élogieuses qui nous ont été adressées par les différents membres de la hiérarchie : Grands Vicaires, Chanoines, Doyens, Archiprêtres, Curés, Vicaires, Aumôniers, Missionnaires, Religieux. Un grand nombre n'a pu être publié faute d'espace.

3° COMPTES RENDUS DE JOURNAUX. — L'*Univers religieux,* plus tard le *Monde,* l'*Ami de la Religion,* la *Gazette,* l'*Union,* le *Journal des Villes et Campagnes,* le *Journal de Bruxelles,* le *Journal de la Librairie,* la *Bibliographie catholique,* l'*Armonia de Turin,* le *Serto de Naples,* le *Pastoralblatt* de l'Allemagne du Sud et de la Suisse, l'*Indépendant d'Aoste,* etc., ont rendu compte de la manière la plus favorable de plusieurs ouvrages composant notre *Bibliothèque des Prédicateurs.*

4° ÉDITIONS RAPIDES. — Malgré son prix et son étendue, le *Panorama des Prédicateurs* a atteint, en peu de temps, sa 8e édition qui est à peu près épuisée; le *Mois de Marie des Prédicateurs,* publié plus tard, est à la 6e édition; le *Journal de la Prédication populaire et contemporaine* est à sa 13e année; les *Mystères;* le *Répertoire de la Doctrine chrétienne;* l'*Année pastorale*; la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs;* le *Dictionnaire de Prédication;* les *Dominicales;* les *Retraites;* les *Sermons d'actualité sur l'Église*; les *Conférences sur les Conciles;* la *Théologie morale en tableaux;* le *Calendrier des Prédicateurs* obtiennent le même succès.

5° TRADUCTIONS. — A part les ouvrages de circonstance, qui ne font pas règle, parce qu'ils sont poussés et soutenus par l'esprit de parti, quand un livre de fond obtient les honneurs et les risques d'une traduction, c'est qu'il a une valeur intrinsèque. Plusieurs de nos livres ont eu cet honneur et ont réussi dans des traductions italienne, allemande et espagnole.

6° IMITATIONS. — Plusieurs publications contemporaines ont été imitées de notre *Bibliothèque des Prédicateurs.* Si elle est une bonne source d'inspiration pour les auteurs, elle sera meilleure encore pour les Pasteurs.

7° VENTES A L'ÉPREUVE. — Nous sommes les seuls en librairie qui ayons eu la hardiesse d'établir ce genre de vente. C'est la meilleure garantie qu'on puisse offrir à l'acheteur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

gift of M. King

VIES
DES SAINTS

A L'USAGE

DES PRÉDICATEURS

PAR

M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine, officier d'Académie, membre de plusieurs Sociétés savantes, auteur de la BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS.

TOME QUATRIÈME

CONTENANT LES MOIS D'OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

CET OUVRAGE CONTIENT ;

I. — La VIE du Saint de chaque jour.
II. — Son PANÉGYRIQUE.
III. — Des MATÉRIAUX sous les titres de : 1° Ecriture; 2° SS. Pères; 3° Thèmes oratoires, Comparaisons, Emblèmes, Figures; 4° Vertus et maximes du Saint; 5° Plans pour panégyriques; 6° Encomia; 7° Auteurs à consulter; 8° Martyrologe.

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE

DE MARTIN NEVEU ET AUDIER

Rue du Cherche-Midi, 87.

M DCCC LXIX

PRÉFACE

Voici enfin le quatrième et dernier volume de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs* tant attendu de MM. les Souscripteurs. Le premier volume avait été publié en 1861, le deuxième en 1865, c'est dire que depuis sept ans nous sommes courbé sur ce labeur, moitié de composition, moitié de compilation. Nous remercions Dieu d'avoir pu mener à sa fin un ouvrage d'aussi longue haleine qui, d'après les témoignages de MM. nos Confrères auxquels les trois volumes ont été expédiés, est destiné à rendre de grands services, pour la partie de la prédication, appelée : *Panégyriques* ou *Éloges des Saints.*

Ces Témoignages, ces Appréciations, étant la meilleure des *Préfaces*, nous en insérons ici quelques fragments.

1° COMPTES RENDUS DE JOURNAUX. — L'*Univers religieux,* le *Monde,* l'*Ami de la Religion,* la *Gazette,* l'*Union,* le *Journal des Villes et Campagnes*, le *Journal de Bruxelles,* le *Journal de la Librairie,* la *Bibliographie catholique,* plusieurs journaux de province, l'*Armoria de Turin,* le *Serto de Naples,* le *Pastoralblatt* de l'Allemagne du Sud et de la Suisse, l'*Indépendant d'Aoste,* etc., ont rendu compte de la manière la plus favorable de plusieurs ouvrages composant la BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS, de M. l'abbé C. MARTIN.

2° TÉMOIGNAGES DU CLERGÉ. — Outre des approbations épiscopales, et un Bref de Sa Sainteté Pie IX, nous avons publié successivement durant dix-neuf années, dans nos divers prospectus, plus de mille lettres élogieuses qui nous ont été adressées par les différents membres de la hiérarchie : Grands Vicaires, Chanoines, Doyens, Archiprêtres, Curés, Vicaires, Aumôniers, Missionnaires, Religieux. Un plus grand nombre n'a pu être publié faute d'espace.

3° APPRÉCIATIONS spéciales de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs.*

Lettre d'un savant et pieux missionnaire italien qui rapporte les appréciations flatteuses faites de cet ouvrage et de la *Bibliothèque des Prédicateurs* de M. l'abbé Martin, dans les diocèses de la Haute-Italie, où ces publications sont très-répandues, à savoir : de Turin, Milan, Novare, Casale, Alexandrie, Mondovi, Bielle, Saluces, Suze, Pignerol.

« Illustrissimo e molto Reverendo S. Abbate C. Martin,

« Nella schiera nobilissima degli nomini molti che onorano il Clero di Francia, un posto distinto occupa, a buon diritto, l'Illustre Abbate C. Martin. Le sue pubblicazioni molte e svariate, il raro discernimento e il gusto squisito con cui seppe raccogliere ed inserire nei suoi libri le cose più belle dettate dai sacri Oratori antichi e moderni, rivelano nell' Illustre Scrittore una vasta mente ed un generoso cuore e lo rendono benemerito della società i della religione.

« A questi giorni non è forse Diocesi d'Italia che non conosca le sue opere preziose et non le legga con piacere grande e con utilità maggiore : e gli ultimi volumi, in cui, con idea felicissima, e gli corona la vita di ciascun santo dell'anno con un breve, ma succoso panegirico del santo stesso, riscossero gli elogi di tutte le persone saggie, e tutte affretano coi loro desiderii il compimento dell'accennato lavoro. Continui il cělibre Abbate la sua impresa ardua e faticosa collo zelo verd'è animato, e iddio Signore lo benidica.

« Ecco, Illustrissimo Signore, le quattre parole che il cuore mi dettò per la sua Vita dei Santi.

» La prego di tenermi nel numero dei suoi amici, e sempre pronto ai suoi graziosi commandi,

« Me le professo con predistinta considerazione.

« Suo affetuosissimo Confratello,

« JOURDAN Don Giovanni-Antonio, missionario dei SS. Maurizio e Lazzarro.

« Torre-Pellice, 29 Luglio 1868. »

AUTRES APPRÉCIATIONS

M. l'abbé Martin, j'ai reçu avec une grande satisfaction le premier volume de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*. Il correspond à mes désirs, veuillez m'envoyer les trois autres aussitôt qu'ils paraîtront. — M. Gisquet, curé de Fondouck (Algérie).

J'ai reçu le premier volume de votre excellent ouvrage *Vies des Saints*, dont je suis extrêmement content; je souscris aux trois autres volumes. — M. Paoli, vicaire de Salice (Corse).

Je suis si content du premier volume de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*, que vraiment j'aurais grand regret de n'avoir pas l'ouvrage complet dans ma bibliothèque; je vous prie donc de m'envoyer les autres volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront. — M. Gacon, vicaire à Corbonod (Ain).

Travaillez activement à vos *Vies des Saints*, le premier volume est un chef-d'œuvre et j'espère que les autres paraîtront bientôt. — M. Rulot, curé de Meeffe (Belgique).

M. l'abbé Martin, vous voudrez bien, à mesure qu'ils paraîtront, m'adresser les trois derniers volumes de vos *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*. Comme beaucoup d'autres, je me félicite d'avoir fait l'acquisition de vos bonnes et très-utiles publications. — M. Deflin, curé de Doncières. (Vosges).

M. Martin, je possède le premier volume *Vies des Saints;* c'est un ouvrage excellent. Je vous prie de m'envoyer les trois autres volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront. — M. Vicente, curé de Piedorezza (Corse).

M. Martin, il me tarde bien de recevoir les trois derniers volumes *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*. Ce sera un véritable trésor, une riche mine : vous aurez fait une belle œuvre; après cela, il ne vous restera à dire à vos souscripteurs, en leur montrant vos immenses travaux : *Fode*. — M. Jacquemet, vicaire d'Allevard (Isère).

M. l'abbé, je suis si content des ouvrages que vous m'avez envoyés dans différentes circonstances, que je vous prie instamment de m'adresser le plus tôt possible : 1º un exemplaire *Année pastorale;* 2º les trois derniers volumes des *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*. — M. Hugues, curé de Chaudon (Basses-Alpes).

M. l'abbé Martin. — J'attends avec impatience le dernier volume de votre excellent ouvrage : *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*. — M. Gouraud, vicaire général et supérieur du grand séminaire de Luçon (Vendée). 1868.

M. l'abbé Martin. — Je ne vous laisserai ni paix ni trêve que vous ne nous ayez donné la fin de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*. Après un aussi beau travail vous pourrez vous reposer. — M. Chesne, curé-doyen de Notre-Dame à Ambrières (Mayenne). 1868.

M. l'abbé C. Martin. — Ceux de vos souscripteurs à la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*, qui m'avoisinent, et moi-même, sommes très-satisfaits du troisième volume de cet ouvrage que nous venons de recevoir. On y aime surtout : 1° le choix du texte si bien approprié au sujet, toujours tiré *E vita Sancti;* 2º la division naturelle et juste; 3° le plan général qui exprime bien l'idée mère, dominante de la vie du Saint; 4° la composition solide, nourrie, forte, variée, d'un style facile, clair, pur, toujours oratoire. Quant aux matériaux, ils annoncent une grande érudition et des recherches immenses. Quel trésor dans les mains du prêtre! Il n'avait jusqu'ici en fait de Vie des Saints, que des livres qui lui étaient communs avec les fidèles; le voilà doté d'une Vie des Saints spéciale pour la prédication. C'est bien l'œuvre qui lui convient et qu'il accueillera avec bienveillance. Je vous prie d'agréer mes sincères félicitations. — M. Januel, vicaire de Monistrol (Haute-Loire). 29 juillet 1868.

— La bonne œuvre que vous avez eu l'heureuse et la courageuse idée d'entreprendre et de mener à bonne fin continue à rendre au clergé le plus grand service; je vous en témoigne, pour ma part, de nouveau ma bien vive reconnaissance. — Sans doute que nous ne tarderons pas à recevoir la suite de la *Vie des Saints;* elle est impatiemment attendue. — M. Bar, curé de Laneuville-au-Bois (Meurthe).

— J'attends impatiemment les derniers volumes des *Vies des Saints*, ouvrage qui ne le cède en rien à l'*Année pastorale*, pour l'utilité que le prédicateur et le pasteur des âmes peuvent en retirer dans leurs sublimes fonctions. — M. Flouret, vicaire à Saint-Pierreville (Ardèche), 5 décembre 1867.

M. l'abbé C. Martin. — Vous sentez parfaitement qu'il sera nécessaire de me continuer l'envoi des *Vies des Saints* dont je n'ai que le premier volume, cette belle et riche moisson doit durer toute l'année. Grâce à votre dévouement, me voilà armé contre les ennuis du presbytère. Que je vous remercie de grand cœur! — M. Desfontaines, curé de Sarry (Marne). 26 juin 1867.

— J'ai reçu le troisième volume : *Vies des Saints*. Je suis heureux de posséder ce précieux ouvrage, si nécessaire pour être utile aux paroissiens de nos jours. — Le même, 1er juillet 1868.

M. l'abbé C. Martin. — J'ai reçu ceux de vos ouvrages que je vous avais demandés. J'ai été enchanté. C'est une mine inépuisable pour ce qu'ils renferment, et la méthode à mon avis parfaite, ne fait que mieux mettre en lumière toutes ces recherches accumulées. — Soyez assez bon pour m'envoyer encore le *Panorama*, et les volumes parus des *Vies des Saints*. — M. Premier, aumônier de l'hôpital de Bruyères (Vosges). 16 mars 1867.

M. l'abbé C. Martin. — Je suis trop satisfait des ouvrages que vous m'avez déjà envoyés, pour que je ne vienne pas encore frapper à votre porte. Aussi, tout en vous faisant parvenir le prix de vos *Vies des Saints* et du *Mois de Marie des Prédicateurs*, je vous prie de vouloir bien m'envoyer sur-le-champ le *Répertoire de la Doctrine chrétienne* avec votre *Théologie morale*. — Veuillez ne pas oublier de m'expédier, sitôt qu'ils auront paru, les deux derniers volumes : *Vies des Saints*. — M. Trémouille, vicaire de Gramond (Aveyron). — Lettre du 3 septembre 1867.

M. l'abbé C. Martin. — Je forme des vœux pour que vous publiez incessamment les deux dernières *Vies des Saints* que vous nous avez promises. Je suis toujours de plus en plus satisfait de vos publications et en particulier de votre excellent *Journal*. Je vous autorise à m'adresser votre *Panorama des Prédicateurs*, le seul de vos ouvrages qui manque à ma bibliothèque. — M. Boucher, curé de Beaumont (Ardèche). — Lettre du 7 janvier 1868.

— Je vous envoie le montant du deuxième volume : *Vies des Saints*. J'ai déjà parcouru ce volume presque en entier, et je puis vous assurer que je le trouve aussi intéressant et aussi instructif que le premier volume; je ne puis m'empêcher de vous en témoigner ma reconnaissance. Je regrette vivement que le troisième volume ne soit pas encore sous presse. — M. Mabit, curé de Laudeyrat (Cantal). Lettre du 14 mai 1867.

— J'ai l'honneur de vous accuser réception du troisième volume des *Vies des Saints*. Je suis très-satisfait de cet excellent ouvrage. — Le même. — Lettre du 20 juin 1868.

— Si les deux derniers volumes des *Vies des Saints* ont paru, soyez assez bon pour me les envoyer. Je suis si satisfait des deux premiers volumes qu'il me tarde de recevoir les deux autres. — M. Flory, curé à Saint-Césaire (Alpes-Maritimes). — Lettre du 30 juillet 1867.

— Je vous prie de m'expédier, à mesure qu'ils paraîtront, les deux derniers volumes *Vies des Saints*. Puisse l'ouvrage ne pas rester incomplet, le peu que j'en ai lu me le ferait vivement regretter. — M. Potel, chapelain de l'hospice d'Eu (Seine-Inférieure). — Lettre du 28 octobre 1867.

— Ayez la bonté de m'expédier le plus tôt possible le deuxième volume des *Vies des Saints*. Vous n'ignorez pas que j'ai tout ce que vous avez édité jusqu'aujourd'hui, et j'en suis vraiment satisfait. — M. Ducrot, curé de Travecy (Aisne). — Lettre du 2 juin 1867.

— J'ai reçu hier votre troisième volume de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*. Je ne doute pas que cet ouvrage ne soit à la hauteur de ses *devanciers*. Vous rendez un signalé service au Clergé des campagnes par la publication de votre *Bibliothèque*, qui peut lui tenir lieu de toute autre. — M. Moreau, curé doyen d'Aubeterre (Charente). — Lettre du 13 juin 1868.

— Je vous envoie le montant du troisième volume des *Vies des Saints*, ouvrage précieux que j'admire. — M. Duquesne, curé de Varneville (Seine-Inférieure). — Lettre du 22 juin 1868.

— J'ai reçu le troisième volume des *Vies des Saints*, j'en suis bien content. — M. Imbert, curé de Moulin-Vieux (Isère). — Lettre du 25 juin 1868.

— J'attends avec plaisir le quatrième volume de votre *Vie des Saints;* le troisième volume est admirable. Vous rendez un service bien grand, mais trop peu connu et apprécié encore. — M. Lematte, curé de Lucheux (Somme). — Lettre du 12 août 1868.

— J'ai reçu, avec d'autant plus de plaisir, que j'attendais depuis longtemps le troisième volume *Vies des Saints*. Je vous envoie ci-joint le montant. — M. Pierre, curé de Rozelieures (Meurthe). — Lettre du 17 juin 1868.

— Je suis trop content de vos deux premiers volumes *Vies des Saints* pour ne pas être impatient de recevoir les troisième et quatrième volumes. Veuillez donc me les envoyer le plus tôt possible. — M. Boyer, curé de Saint-André-de-Couzières (Ardèche). — Lettre du 18 juin 1868.

— Je vous envoie ci-joint le montant des divers ouvrages que vous m'avez envoyés. J'en suis très-content. J'attends les deux derniers volumes *Vies des Saints*. — M. Bullet, vicaire à Marnay (Haute-Saône). — Lettre du 22 janvier 1868.

Je vous prie de m'envoyer le troisième et le quatrième volume de la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*.

C'est vous dire, Monsieur, que l'intérêt que je portais à M. l'abbé Martin et à ses œuvres est toujours le même; en toutes circonstances je lui ai payé mon tribut de reconnaissance, pour ne pas dire d'admiration, en le recommandant à mes confrères, et aujourd'hui plus que jamais je ne crains pas de proclamer que la *Bibliothèque des Prédicateurs* est, pour le jeune Clergé, l'œuvre la plus riche en matériaux, et la seule capable de satisfaire aux besoins immenses du saint Ministère. Mes trente-cinq ans de sacerdoce mettront mon affirmation à l'abri de toute exagération, et je vous autorise à en faire l'usage que vous voudrez. — M. Courbebaisse, curé de Mandagout (Gard). — Lettre du 30 mai 1868.

Morceaux d'éloquence. — La plupart des panégyriques de cet Ouvrage sont du genre simple. Un certain nombre toutefois appartiennent à la grande éloquence : ce sont des Réductions de nos célébrités modernes et contemporaines. Tels sont les Panégyriques ci-après : — Sainte Geneviève, 3 janvier. — La Chaire de saint Pierre à Rome, 18 id. — S. François de Sales, 29 id. — S. Pierre Nolasque, 31 id. — La Purification, 2 févr. — Sainte Scolastique, 10 id. — S. Thomas d'Aquin, 7 mars. — S. Joseph, 19 id. — Les fêtes relatives à la Passion, du 27 au 31 id. — Sainte Clotilde, 3 juin. — S. Louis de Gonzague, 21 id. — S. Paulin, év. de Nole, 22 id. — S. Jean-Baptiste, 24 id. — S. Pierre, 29 id. — S. Paul, 30 id. — S. Vincent de Paul, 19 juillet. — Sainte Marguerite, 20 id. — Sainte Madeleine, 22 id. — La Transfiguration, 6 août. — L'Assomption, 15 id. — S. Barthélemy, 24 id. — S. Louis, 25 id. — S. Gorgon, 6 septembre. — La Nativité, 8 id. — B. Pierre Claver, 9 id. — S. Rémi, 1er octobre. — Les Anges gardiens, 2 id. — Le Saint-Rosaire, 3 id. — S. François d'Assise, 4 id. — S. Bruno, 6 id. — S. Léger, 7 id. — Sainte Brigitte, 8 id. — S. Denis, 9 id. — S. François de Borgia, 10 id. — Sainte Theudosie, 12 id. — Sainte Thérèse, 15 id. — La Maternité de la sainte Vierge, 16 id. — S. Luc, 18 id. — S. Pierre d'Alcantara, 19 id. — S. Hilarion, 20 id. — Sainte Ursule, 22 id. — S. Raphaël, 24 id. — S. Crépin, 25 id. — S. Magloire, 26 id. — Patronage de la sainte Vierge, 30 id. — La Toussaint, 1er novembre. — La Commémoraison des Morts, 2 id. — S. Hubert, 3 id. — S. Charles Borromée, 4 id. — S. Bénigne, 5 id. — Les Saintes Reliques, 8 id. — S. Martin de Tours, 11 id. — La Présentation, 21 id. — S. Colomban, 24 id. — S. Etienne le Jeune, 28 id. — S. Saturnin, 29 id. — S. André, 30 id. — Sainte Bibiane, 2 décembre. — S. François-Xavier, 3 id. — S. Sabas, 5 id. — S. Nicolas, 6 id. — La Conception, 8 id. — Le B. Pierre Fourier, 9 id. — S. Lazare, 17 id. — Sainte Colombe, 20 id. — S. Thomas, apôtre, 21 id. — S. Trophime, 22 id. — Noël, 25 id.

Parties d'érudition. — Ces parties sont au nombre de *huit*, à savoir : 1 Écriture; 2 Saints Pères; 3 Thèmes Oratoires; 4 Comparaisons, Emblèmes, Figures; 5 Vertus et Maximes du Saint; 6 Plans pour panégyriques; 7 Encomia; 8 Auteurs à consulter. Que d'ouvrages il a fallu consulter : hagiographes, historiens, ascétiques, panégyristes; — les *Saints Pères* depuis S. Clément jusqu'à S. Bernard; — les *Encomiastes* du moyen âge, depuis S. Grégoire de Tours, Venance Fortunat,

S. J. Damascène, S. Pierre Damien jusqu'à Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Denis le Chartreux, S. Thomas de Villeneuve, Grenade, Engelgrave, Matthias Faber; — les *panégyristes modernes,* depuis le P. Senault jusqu'à de Boulogne; — les *panégyristes contemporains* que l'on trouvera tous indiqués et auxquels on a fait des emprunts du meilleur choix, dont on a toujours reproduit les *Plans* quand on n'a pas cité les discours. Partout on a attiré l'attention sur les meilleurs modèles, selon le précepte : *Semper in summum.*

Cette accumulation, distribuée avec méthode, de citations appropriées, de passages choisis, de noms d'auteurs, de plans, de maximes, de comparaisons, de thèmes oratoires, venant après un panégyrique substantiel, éloquent, après une vie de saint bien reproduite, forme une composition d'ensemble de la plus grande utilité pratique pour le pasteur, qui aura ainsi en peu de volumes toute une BIBLIOTHÈQUE ENCOMIOLOGIQUE.

N. B. — Nous avons oublié de faire remarquer qu'il y a trois sortes de sujets traités oratoirement dans la *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs :*

1° Les *Mystères de N.-S. J.-C.,* à savoir : Circoncision. — Epiphanie. — Baptême de N.-S. — Miracles des Noces de Cana. — Saint nom de Jésus. — Oraison de Jésus au jardin des Oliviers. — La Couronne d'épines. — La Sainte Lance; les SS. Clous. — Le Saint-Suaire. — Les Cinq-Plaies. — Le Précieux-Sang. — Mémoire de la Passion. — Le Sacré-Cœur. — La Transfiguration. — L'Invention et l'Exaltation de la Croix. — Veille de Noël. — Noël.

2° *Les fêtes de la Sainte Vierge,* à savoir : GRANDES FÊTES : Conception immaculée. — Nativité. — Saint Nom de Marie. — Présentation. — Annonciation. — Visitation. — Purification. — Compassion. — Assomption. — Très-Saint-Cœur de Marie. — Saint-Rosaire. — Saint-Scapulaire ou N.-D. du Carmel. — PETITES FÊTES : *Expectatio partûs.* — N.-D. d'Espérance et du Refuge. — *Desponsatio B. Mariæ Virginis.* — N.-D. de Bon Secours. — N.-D. des Prodiges. — N.-D. des Anges. — N.-D. des Neiges. — Vigile de l'Assomption. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de la Merci. — Maternité de la sainte Vierge Marie. — Pureté de Marie. — N. D. du Patronage. — N.-D. Auxiliatrice des âmes du Purgatoire. — N.-D. de la Bonne Mort. — N.-D. des Malades et de la Santé. — *Translatio almæ Domus Lauretanæ.* — N.-D. de la Salette.

3° *Les fêtes des Saints* pour chaque jour. C'est ainsi que dans un seul ouvrage on trouvera des instructions, des panégyriques, des discours pour toutes les fêtes qui se célèbrent dans l'année. Grande économie de temps, grande économie d'argent, puisque un livre tient lieu de plusieurs : *In uno libro multi libri.*

Sancta Maria, Regina Sanctorum, rogo Te, per omnes Sanctos ac Sanctas Dei; et omnes Sanctos et Sanctas Dei rogo per Te : hisce ENCOMIIS suffragia date.

(*Annus cœlestis.*)

L'Abbé C. MARTIN.

Paris, 8 septembre 1868.

VIES DES SAINTS

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS

FÊTES DU MOIS D'OCTOBRE

1er octobre. — SAINT REMI, évêque de Reims.
(L'AN 533.)

VIE DE SAINT REMI

Remi, né à Laon, en 439, de l'une des plus illustres familles des Gaules, était venu au monde dans la vieillesse de ses parents, et fut regardé par eux comme un enfant de bénédiction. Sainte Célinie, sa mère, forcée de confier ce tendre fils aux soins d'une nourrice, choisit une femme, honorée dans la suite d'un culte public, sainte Balsamie. Sa jeunesse fut cultivée avec le plus grand soin, et, dès l'âge de dix-huit ans, on admirait sa piété, son savoir et son éloquence; lui seul semblait ignorer son mérite; il aimait la retraite et la prière, et au sortir de ses classes, il se renferma au sein de sa famille. Là on vint le trouver, et malgré sa jeunesse, il avait alors vingt-deux ans, on l'éleva sur le siége épiscopal de Reims : on avait pesé son mérite et non ses années; mais il fallut de violents efforts pour le déterminer à une acceptation.

On vit bientôt comment une haute vertu supplée à tout, même à l'âge. Remi, se voyant élevé à une telle dignité, s'occupa d'acquérir toutes les qualités qui en rendent le poids supportable. Il vendit son riche patrimoine, en distribua l'argent en bonnes œuvres, et se regarda comme un pauvre de Dieu. Sa douceur, sa modestie, son affabilité lui gagnèrent tous les cœurs; et comme son zèle était soutenu par une éloquence entraînante, son diocèse ne tarda pas à en ressentir les effets. Dieu, qui voulait rendre sa vie éclatante, le favorisa du don des miracles; on en rencontre un nombre étonnant, opérés par la vertu du signe de la croix : c'est ainsi qu'il délivra la ville de Reims d'un incendie général.

Mais ce qui donna le plus d'éclat au saint pontife, ce fut la conversion du grand Clovis, roi des Francs, à la suite de la bataille de Tolbiac, où il reconnut avoir dû la victoire au Dieu de sa femme, sainte Clotilde. Instruit par saint Waast, prêtre de Toul, il fut baptisé par saint Remi, avec plus de trois mille des siens, le jour de Noël 496 : du nombre des convertis étaient Lantilde et Alboflède, ses sœurs. Après cet heureux jour, l'évêque de Reims employa tout son zèle à convertir le reste de la nation : son crédit près du roi lui servit uni-

quement à faire des conquêtes à Jésus-Christ, et à faire fleurir la discipline ecclésiastique : aussi a-t-il mérité le titre d'*Apôtre des Francs*.

L'hérésie arienne avait alors de nombreux sectateurs dans l'Occident; Remi fut un de leurs plus redoutables adversaires; au premier concile d'Orléans, il les confondit par la puissance même du miracle. Un évêque arien y fut rendu muet par sa présence : cet hérétique, frappé de terreur, reconnut sa faute, détesta ses erreurs et tomba au pied du saint, qui lui rendit l'usage de la parole.

Le Seigneur, pour purifier son serviteur, lui envoya sur la fin de sa vie des infirmités douloureuses : sa douceur et sa patience n'en furent jamais altérées. Ayant eu révélation du jour de sa mort, il s'y prépara par un redoublement de ferveur et de pénitence; et, comblé de mérites, épuisé de travaux, il rendit sa belle âme à Dieu, le 13 janvier 533, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge, la soixante-treizième de son épiscopat.

PANÉGYRIQUE DE SAINT REMI

Par M. l'abbé Maupied, prêché à Reims, à la Translation des Reliques de saint Remi, le 18 octobre 1847. — (Réduction.)

Texte : *Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.*
(I Reg., II, 35.)

Dieu suscite par intervalles des âmes extraordinaires dont il fait les instruments de ses volontés à l'égard des peuples qu'il veut diriger dans la voie de la grandeur, du bien et de la vertu. Dans l'ancienne loi, il suscita Samuël pour choisir David, afin de commencer la grandeur du peuple élu. Auprès des successeurs de David il suscita les prophètes. Pour rétablir Israël dans son royaume afin qu'il s'y préparât à la venue du Messie, il suscita Daniel auprès de Cyrus.

Glorieux saint Remi, colonne du peuple rémois, Dieu vous a suscité auprès de Clovis pour être l'apôtre des Francs, le père de la mission sociale réservée à la nation française, à l'égard de l'Église et des peuples chrétiens! C'est de cette mission de saint Remi que je veux vous entretenir, M. F.; mission triple, car elle se rapporte : 1° *à la France;* 2° *à la ville de Reims;* 3° *aux fidèles.*

Ier POINT. — MISSION DE SAINT REMI AUPRÈS DE LA NATION FRANÇAISE.

Remi est à Reims; nouveau Samuël, prédit avant sa naissance, il est aussi le fruit de la vieillesse de ses parents; il a crû en âge, en science et en vertus si sublimes qu'à l'âge de vingt-deux ans il est élu et sacré évêque de Reims. Le temps pressait, un peuple païen et barbare s'avançait, que Remi devait donner à l'Église.

A la prédication du saint pontife, les Francs répondent : « Nous renonçons aux faux dieux, nous sommes prêts à adorer le Dieu immortel que prêche Remi. » Comme il faut que le peuple très-chrétien qui sera le nouvel Israël en retrace les caractères, trois mille Francs se convertissent et sont baptisés avec Clovis par Remi; de même que trois mille juifs le furent par saint Pierre à sa première prédication de l'Évangile.

A dater de ce jour mémorable, la nation française fut fondée. Il ne sera plus question désormais de Gaulois ni de Romain, un seul peuple occupera le monde,

le peuple chrétien, et à sa tête la nation qui doit marcher à l'avant-garde du catholicisme, qui a pour mission spéciale la protection de l'Église, la défense de ses pontifes, l'accomplissement des décrets divins : *Gesta Dei per Francos.*

Aussi ce peuple, enfant de Remi, sera-t-il le plus ardent propagateur de la lumière évangélique. C'est de sa fécondité que l'Église, cette glorieuse reine de l'intelligence, fera jaillir ces génies d'élite qui illustreront les sciences, les lettres; c'est dans son sein que cette vraie mère du peuple puisera désormais ces nombreux missionnaires, qui iront dans la Germanie, dans le Septentrion, plus tard dans les Indes, dans les Amériques, dans l'Asie, l'Afrique, dans les îles lointaines : *Mittam ex eis... ad gentes in mare, in Africam et Lydiam... ad insulas longe.* (Is., LVI, 1-2.)

Les rois et le peuple de France donneront leurs fils, leurs richesses, leur puissance, même leur sang pour la défense du catholicisme. Ils seront le fléau du Croissant, qu'ils arrêteront à Poitiers, Charles-Martel à leur tête; ils seront les héros des Croisades; ils sauveront la civilisation menacée par les hordes turques. Leur nom, qui est le symbole de la force, de la vérité, de la civilisation, de la foi, du progrès, sera grand dans l'Orient et dans l'Occident.

Contemplons, M. F., cette gloire séculaire de la France chrétienne, et soyons-en fiers. C'est le saint dont nous célébrons la fête, c'est Remi qui en a jeté les bases, dans cette piscine baptismale de Reims, où il dit hardiment à Clovis et à ses Francs indomptables : « Courbe la tête, fier Sicambre, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. » Telle a été la mission de ce grand pontife à l'égard de la nation française.

IIe POINT. — MISSION DE SAINT REMI RELATIVEMENT A LA VILLE DE REIMS.

Tandis que les sépulcres des héros humains tombent en ruines, dans l'oubli, ceux des saints demeurent glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., XI, 10.) Partout où il y a le tombeau d'un saint, il y a une cité florissante. Les peuples, qui ignorent les noms des héros profanes, accourent pour vénérer les reliques des héros chrétiens.

Saint Remi est évêque de Reims. Un chrême miraculeux est déposé entre ses mains, soit au baptême de Clovis, comme le dit notre tradition, soit auparavant, pendant qu'il célébrait la messe, ainsi que le rapportent des monuments authentiques. Avec ce saint chrême, il oignit au baptême le front du premier roi très-chrétien.

Depuis cette époque à jamais glorieuse, je vois à chaque règne une page de l'histoire de France détachée de celle de Reims. Les rois de France viennent y prendre leur couronne des mains de la religion. Les voyez-vous venant tour à tour embellir cette ville, y donner de splendides fêtes. L'élite de l'armée, de la magistrature, du clergé marche sur leurs pas; les ambassadeurs de toutes les nations les escortent. Le brillant cortége va prier au tombeau de saint Remi.

Puissance merveilleuse de ce tombeau autour duquel se groupent quatorze siècles de la plus glorieuse des monarchies!

C'est autour de vous encore que se sont tenus tant de conciles pour défendre la foi, affermir la discipline, corriger les abus, et qui ont fait de la ville de Reims une ville à jamais célèbre dans les annales de l'Église.

Il serait trop long d'énumérer toutes ces assemblées d'évêques qui ont illustré cette vénérable cité. Qu'il nous suffise de dire que sa gloire, sa grandeur

historique est tout entière dans le tombeau de son saint pontife, que par conséquent la mission de saint Remi à l'égard de sa ville épiscopale a été à travers les siècles une mission de paix, de sainte renommée, de prospérité et de bonheur.

IIIe POINT. — MISSION DE SAINT REMI A L'ÉGARD DES FIDÈLES.

Nous avons vu saint Remi, prêtre et apôtre des Francs, préparer et féconder la mission glorieuse de ce grand peuple; nous l'avons vu fonder sur son tombeau la grandeur de la ville de Reims; considérons-le maintenant se sanctifiant lui-même et offrant à chacun de nous un vivant modèle de science et de vertus dont l'imitation doit nous rendre dignes de lui, dignes de participer à la couronne immortelle qu'il tend à ses enfants du haut du ciel.

Sa naissance tient du prodige et sa vie fut un miracle continuel de la grâce. Dès son enfance il concourt à la sanctification de Balsamie, sa nourrice, de son frère de lait saint Celsin, de son propre frère qui, modèle de vertus, est nommé évêque de Soissons. Passant sur son âge et ses résistances, les évêques et les fidèles l'élèvent à vingt-deux ans sur le siége de Reims, où il devait être l'apôtre de la nation française, illustrer l'Église des Gaules par son savoir, son éloquence, sa sainteté et ses miracles.

Le nouvel évêque, enflammé d'ardeur pour la gloire de Dieu se dévoua tout entier à la sainte mission qui s'ouvrait devant lui; instruisant les peuples, ramenant les hérétiques, achevant la conversion des infidèles, puisant dans la prière et la méditation des Écritures cette onction sainte qui le fit appeler un second saint Paul.

Son zèle s'étend aux villes voisines, où il multiplie son action par une légion de saints qu'il entraîne à sa suite ; tels que Genebaud, qu'il donne pour évêque à Laon ; Thierry, qu'il nomme à Tournay ; saint Waast à Arras et saint Aumond à Thérouanne.

C'est ainsi que saint Remi exerce la mission du bon exemple pour les fidèles de son temps et pour ceux de tous les siècles jusqu'à nous.....

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Misit me Dominus ut ungerem te in regem super populum suum. (I Reg., XV, 1.)

Dilectus a Domino Deo suo, renovavit imperium, et unxit principes in gente sua. (Eccle., XLVI, 16.)

Memoria ejus in benedictione est, ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis. (Eccli , XLV et XLIX, 1, 1.)

Reges videbunt et consurgent principes; et adorabunt propter Dominum et sanctum Israel qui elegit te. (Is., XLIX, 7.)

Nouveau Testament. — Est fidelis dispensator et prudens quem constituit Dominus super familiam suam. (Luc., XII, 42.)

2. — SS. PÈRES.

Cogita quantum sit totum orbem tam brevi tempore Ecclesiis replevisse, tantas convertisse gentes, populis persuasisse, ut paternis solutis legibus radicatam consuetudinem evellerent ; voluptatis tyrannidem, nequitiæ vim, ceu pulverem ejicerent ; aras, templa idola, mysteria, profanas solemnitates, impurumque nidorem quasi fumum quemdam delerent ; ubique altaria exaltarent. (S. J. Chrysost., *L. adv. Judæos et Gent. quod Christus Deus sit.*)

Terra, ut ita dicam, universa, spinis repleta, emundata est, ager purus effectus est, pietatisque semina suscepit. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

I. — Ce qu'a été S. Remi par rapport à l'Eglise :

Il a été un pontife zélé qui lui donne : 1° un fils aîné, le roi très-chrétien, son vaillant défenseur à travers les orages des siècles ; 2° un peuple dévoué, noble, pieux, nouvel Israël, fidèle protecteur de l'arche sainte.

II. — Ce qu'a été S. Remi par rapport aux rois de France :

Il a été un apôtre qui les : 1° catéchise ; 2° les baptise ; 3° les sacre.

III. — Ce qu'a été S. Remi par rapport aux Francs :

Il a été l'ange de lumière qui : 1° les tire de la captivité d'Egypte, c'est-à-dire des ténèbres de l'idolâtrie ; 2° qui les conduit dans la terre promise de la civilisation, du progrès, du salut temporel et éternel. (M. l'abbé C. Martin.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Castitatis pollebat vigore ; 2° abstinentiæ gloriabatur angustiis ; 3° blandimentis erat præditus lenitatis ; 4° omnium civium in Deum provocavit affectum ; 5° pontificis administratione fulgebat. (S. Maximus Episc., *Homil.* 59 *quæ est* 2 *de S. Eusebio Vercellensi.*)

5. — PLANS.

Plan de S. Fortunat, évêque de Poitiers. — I. Piété de S. Remi durant sa jeunesse. — II. Ses vertus durant son épiscopat. — III. Ses nombreux miracles. (Ce petit panégyrique simple et légendaire a été traduit par M. l'abbé Poussin et se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Panégyriques de la sainte Vierge et des saints,* par les Pères de l'Eglise, 1 vol. in-12, 1857.)

Plan de Denis le Chartreux. — I. Prænuntiatio nativitatis B. Remigii et impositio nominis a Deo. — II. Præsidentia fructuosissima in episcopali officio. — III. Virtus miraculorum quæ egit Deus per eum. (*In Proprio Sanctor.* — Comme on le voit, Denis le Chartreux suit pas à pas S. Fortunat, qu'il copie et reproduit.)

Plan du P. Bourrée. — Texte : *Ipsius sumus factura, creati in Christo Jesu, in operibus bonis, quæ præparavit Deus ut in illis ambulemus.* (Eph., II, 10.) — I. Saint Remi a parfaitement coopéré à l'ouvrage de notre régénération, pour lequel Dieu l'avait destiné. — II. Grandeur de la récompense qu'il en a reçue. (*Orateurs sacrés.* — Collection Migne. — Le P. Bourrée, XL, 1076.)

Plan de Clément. — Texte : *Si alius non sum apostolus, sed tamen vobis sum ; nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino.* (I Cor., IX, 2.) — Peignons à grands traits la gloire de l'apôtre des Francs. Vous verrez en lui : I. Un zèle ardent et vif pour remplir toute l'étendue du ministère apostolique ; — II. Un zèle sage pour honorer dans toute sa conduite le ministère apostolique. (*Ibid.*, XV, 320.)

Plan de Ballet. — Texte : *Quis potest similiter sic gloriari tibi?...* (Eccli., XLVIII, 4.) — S. Remi a été : I. Le modèle des évêques. — II. L'apôtre des rois. — III. Le thaumaturge des Gaules. (*Ibid.*, L, 292.)

6. — ENCOMIA.

Primis sub annis jam procul urbibus,
Cavæ latebat rupis in angulo ;
Ad grande munus destinatum
Vindicat hunc bene nota virtus.

(Santolius, *Hymnus, in Breviario Parisiensi.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Historiens. — S. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, L. II ; Fleury, *Hist. ecclés.*, L. XXIX ; D. Ceillier, *Hist.*, t. XVI ; Rivet., *Hist. littér. de la France*, t. III ; le P. Dorigny, *Hist. litt. de la vie de S. Remi.*

Hagiologues. — S. Fortunat, *Vie de S. Remi ;* Hincmar, *id.* ; les Bollandistes, *Acta Sanct.*, octob., t. I ; tous les autres hagiographes.

Panégyristes. — S. Fortunat, évêque de Poitiers ; Denis le Chartreux, le P. Bourrée, Ballet, Clément, M. l'abbé Maupied.

8. MARTYROLOGE. — S. Remi, év. — S. Arétas, m. — SS. Prisque, Crescent, Evagre, mm. — S. Vérissime. — Saintes Maxime et Julie. — S. Piat, pr. et m. — S. Domnin, m. — S. Bavon, c. — S. Sévère, id.

2 octobre. — SAINTS ANGES GARDIENS.

EXPOSITION

Nous allons expliquer, en peu de mots, l'origine et l'histoire de la fête de ce jour. Quoique le culte des anges gardiens ait toujours été en honneur dans l'Église, leur fête a été longtemps confondue avec celle de saint Michel et des saints anges. Ce n'est guère qu'au quinzième siècle, qu'on trouve une fête particulière, établie dans quelques Églises, en l'honneur des saints anges gardiens. Il paraît que cette dévotion commença vers ce temps en Espagne, d'où elle passa dans l'Église de Rodez, au commencement du seizième siècle, par les soins de François d'Estaing, évêque de cette ville. Cette fête n'avait point alors de jour fixe; quelques Églises la célébraient le premier jour de mars, d'autres le dixième jour de mars ou de mai. Ce fut le pape Paul V, qui, par une bulle de 1608, donnée à la prière de Ferdinand, archiduc d'Autriche et depuis empereur d'Allemagne, assigna pour cette fête le premier jour libre après celle de saint Michel, sans toutefois la rendre d'obligation. Enfin, le pape Clément X la fixa au deuxième jour d'octobre, et en fit une fête de précepte pour toute l'Église.

INSTRUCTION SUR LES ANGES GARDIENS

TEXTE : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.* (Exod., XXXIII, 20.)

C'est une vérité de foi, M. F., que tous les hommes, dès le moment de leur naissance, ont près d'eux un esprit céleste, député de Dieu pour veiller sur ses protégés, les défendre et les conduire au ciel, leur véritable patrie. Saint Jérôme résume cette croyance en ces termes : *Magna dignitas animarum ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodiam sui angelum delegatum* (L. III, *in Matth.*, c. 18.)

Quels services nous rendent ces envoyés de Dieu; quels devoirs avons-nous à remplir envers eux, tel est le sujet de l'instruction que je me propose de vous adresser en ce jour de la fête des saints anges gardiens.

Ier POINT. — SERVICES QUE NOUS RENDENT LES ANGES GARDIENS.

Pour ce qui regarde les services que chacun de nous reçoit de son bon ange, ils sont en si grand nombre et si considérables, qu'il n'est point en notre pouvoir d'en faire comprendre toute l'étendue. Voici, en peu de mots, ce que nous pouvons recueillir sur ce sujet, de l'enseignement commun des saints docteurs, fondé sur le témoignage même des saintes Écritures :

1° Notre saint ange nous préserve d'une infinité de maux et détourne de nous une infinité de dangers, s'appliquant surtout à éloigner de nous les occasions du péché et à détruire les charmes de ce monde trompeur, qui seraient capables de nous entraîner dans le crime;

2° Il nous suggère de saintes pensées et de saintes affections pour nous porter au bien, et nous faire produire des œuvres dignes de la vie éternelle;

3° Il nous soutient dans nos tentations, nous fortifie dans nos faiblesses, nous anime dans nos découragements, et nous console dans nos afflictions;

4° Un de ses principaux emplois est de nous défendre contre le démon, soit qu'il nous attaque à force ouverte, soit qu'il use d'artifice et de ruse pour nous surprendre et nous faire tomber dans ses piéges;

5° Si nous venons à tomber par fragilité ou par propre malice, il travaille avec zèle à nous relever, soit en réveillant en nous la conscience qui était comme endormie; soit en nous montrant distinctement la laideur du péché et la grandeur des châtiments préparés à ceux qui meurent dans cet état; soit en nous procurant des directeurs zélés qui s'appliquent à notre conversion. Par un effet de ces charitables soins, le pécheur entend un bon prédicateur qui le touche; il trouve un confesseur éclairé qui l'instruit de ses devoirs; il remarque un exemple de vertu qui l'anime; il apprend une mort subite, ou quelque autre châtiment de Dieu, qui l'effraye et le convertit;

6° Non content de ces charitables soins, notre bon ange offre à Dieu ses prières, pour nous obtenir des grâces et des secours qui nous animent de plus en plus à la pratique de la vertu et de la perfection; il intercède pour nous avec de grandes instances, dans les temps où nous oublions davantage nos devoirs. Et qui pourrait dire combien de fois il s'oppose, en notre faveur, à la justice prête à éclater sur nos têtes; combien de fois il attire sur nous des bénédictions dont nos péchés ou notre vie lâche et négligente nous rendent tout à fait indignes? Enfin, le principal service que ce charitable protecteur nous rend, c'est l'assistance qu'il nous donne à notre dernière heure, afin que, mourant dans la grâce, nous puissions arriver au ciel. C'est au moment décisif qu'il s'oppose fortement aux efforts du tentateur qui n'épargne rien pour perdre un moribond et un agonisant. C'est en ce moment qu'il nous encourage contre le désespoir, qu'il nous remplit d'une crainte salutaire contre l'orgueil et la présomption; qu'il nous éclaire et nous fortifie contre les difficultés de la foi, et qu'il excite en notre cœur des sentiments de componction et de pénitence. Il nous assiste aussi au moment du jugement, et nous défend contre les injustes accusations de notre adversaire. Enfin, nous ne pouvons douter que les bons anges, qui nous assistent avec tant de zèle pendant la vie, ne continuent les mêmes soins aux âmes du purgatoire, les visitant et les consolant dans ce lieu de ténèbres et de peines, leur procurant les suffrages des fidèles, et négociant auprès de Dieu la grande affaire de leur délivrance.

IIe POINT. — DE NOS DEVOIRS ENVERS LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Selon saint Bernard, nous avons trois devoirs à remplir envers notre ange gardien. Notre bon ange, dit-il, doit nous inspirer trois sentiments : 1° le respect; 2° l'amour; 3° la confiance; le respect à cause de sa présence; l'amour à cause de la charité qu'il a pour nous; la confiance pour les services qu'il nous rend et pour le crédit qu'il a auprès de Dieu.

1. Respect pour sa présence. — Nous devons avoir un grand respect pour sa présence : *Reverentiam pro præsentia*. Son excellence, sa dignité, sa sainteté nous y engagent. La majesté des rois imprime tant de respect, que leur seule présence nous tient dans le devoir. Celui, dit le Sauveur, qui est le moindre dans le ciel est plus grand que tout ce qui est de plus grand sur la terre. Le dernier des anges est plus noble que le plus grand roi du monde. Avec quel respect ne devons-nous pas nous tenir devant lui, quand nous pensons qu'il est toujours présent à Dieu, et en même temps toujours présent à nous? Comment

oser faire devant lui ce que l'on n'oserait faire devant le dernier de tous les hommes.

2. Reconnaissance pour ses services. — Les services que nous rend notre ange gardien, nous engagent à une continuelle reconnaissance; *Devotionem pro benevolentia* : quel soin ne prend-il pas? il quitte le ciel pour être avec nous; ce lieu d'exil, cette prison devient pour lui un palais, un paradis, parce qu'il lui fournit l'occasion de nous servir. Il nous préserve de mille dangers, il nous délivre de mille maux; il nous procure toutes sortes de biens; il va présenter nos prières au Seigneur et il nous en rapporte des grâces; il nous défend contre nos ennemis visibles et invisibles; il nous porte dans ses mains; il empêche nos chutes; et quand, malgré ses soins nous tombons, il nous aide à nous relever; il voit toujours Dieu, et ne nous perd point cependant de vue; plein de Dieu, entièrement occupé de lui, jouissant de Dieu, il n'en est pas moins occupé de nous, pas moins attentif à nous; il observe et conduit toutes nos démarches; il nous rappelle de nos égarements; et après nous avoir conduit pendant la vie, il nous assiste encore à la mort, afin que, comme il a été le compagnon de nos peines, nous soyons aussi les compagnons de son bonheur. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour un si grand nombre de bienfaits!

3. Confiance dans sa protection. — Nous devons avoir une soumission entière à tous ses ordres, une parfaite docilité à ses avis, et une grande confiance dans sa protection : *Fiduciam pro custodia.* Si nous avions un ami puissant, éclairé, fidèle et zélé pour nos intérêts, manquerions-nous d'avoir recours à lui dans nos peines, de le consulter dans nos doutes? Ses conseils ne seraient-il pas des lois pour nous? ne nous ferions-nous pas une obligation et un plaisir de les suivre? Notre ange gardien est ce fidèle ami, qui possède avec avantage toutes ces qualités. Ne devons-nous donc pas avoir à son égard la même conduite?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Exemples. — 5. Motiva. — 6. Media. — 7. Plans. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe. — *Voir* d'autres Matériaux sur les *Anges* au t. III, p. 57, du *Panorama des Prédicateurs.*

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat te. (Exod., xxiii, 25.)

Sit Deus in itinere vestro, et Angelus ejus comitetur vobiscum. (Tob., iii, 25.)

Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis. (Ps. xc, 11.)

Nouveau Testament. — Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei. (Matth., xviii, 10.)

Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam tuam ante te. (Id., xi, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Quamdiu circa nos est angelus bonus, nunquam nos in tentationem potest impellere angelus malus. (S. J. Chrysost., *Homil.* 5.)

Sancti angeli sine difficultate nos adjuvant. (S. Augustin., *Ep.* 121.)

Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodiam sui angelum delegatum. (S. Hieron., L. III, *in Matth.*, c. xviii.)

Qui hospitem non habet Deum, nec angelorum præsidia possidebit. (Id., L. III, *super Jerem.*)

Adsunt enim angeli ut protegant, adsunt ut prosint. (S. Bern., *in Ps.* xc.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

Novem beneficia nobis impendunt angeli custodes : 1° nobis obsistunt in malis et peccatis ; 2° resistunt adversariis ; 3° peccatores illuminant et ad pœniten-

tiæ lamenta excitant; 4° apud Deum pro nobis interpellant; 5° nos corroborant et ad exercitia virtutum promovent; 6° salutaria documenta nobis exhibent et revelant mysteria; 7° mentem nostram elevant et inflammant; 8° bona opera nostra atque merita in conspectu Dei perferunt; 9° electos perducunt et introducunt ad æterna præmia. (S. Bonaventura, *Sermo* 1 *de Angelis.*)

2. Ministère des saints anges. (Mgr de Mazenod.) *Voir* au t. III, 53, du *Panorama des Prédicateurs.*

3. De nos devoirs envers les saints anges. (Id., *ibid.*)

4. — EXEMPLES, TRAITS HISTORIQUES.

Voir au t. III, 58, deuxième colonne du *Panorama des Prédicateurs.*

5. — MOTIVA

CIRCA CULTUM ANGELICUM.

Voir ibid.

6. — MEDIA

AD ANGELORUM AMOREM CONCILIANDUM.

(*Ibid.*)

MINISTÈRE DES ANGES GARDIENS.

Le ministère des anges gardiens consiste : 1° à éloigner les dangers soit du corps, soit de l'âme ; à éclairer, à instruire et à porter à de bonnes pensées, à de saintes œuvres; 3° à écarter les tentations des démons; 4° à offrir à Dieu les prières de ceux qu'ils protègent; 5° à prier pour eux; 6° à les corriger s'ils pèchent; 7° à les assister à la mort; 8° à conduire, après la mort, les âmes au ciel; 9° à les consoler si elles vont en purgatoire, jusqu'à ce qu'elles soient délivrées. (*Les Trésors de Cornelius à Lapide,* article : Anges.)

7. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

Plan de S. Thomas d'Aquin. — I. Angeli triplici modo nobis inserviunt : 1° purgando ; 2° illuminando ; 3° perficiendo. — II. Angeli triplici modo sunt beati, contemplando essentiam divinam quæ est : 1° admirabilis ; 2° amabilis; 3° desiderabilis. (*Sermo* 2 *de S. Michaele et Angelis*)

Plan de S. Thomas de Villeneuve. — I. De perfectionibus angelorum, scilicet : 1° de potentia ; 2° de magnitudine ; 3° de sublimitate ; 4° de sapientia ; 5° de pulchritudine ; 6° de nobilitate ; 7° de claritate. — II. De illorum ministerio : 1° quanto nos amore prosequantur ; 2° quod exequuntur propter Deum, propter seipsos; propter nos; 3° quo amore, honore et cultu a nobis prosequendi sunt. (*Concio* 2 *de Angelis.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Bossuet. — Texte : *Amen dico vobis, videbitis cœlum apertum et angelos Dei ascendentes et descendentes.* (Joan., I, 51.) — I. Bienheureuse société que nous avons avec les saints anges. — II. Caractère particulier de leur charité envers les hommes. — III. Quelle marque de reconnaissance nous leur devons. (*Sermon des saints Anges gardiens.*)

Plan du P. Laselve. — Texte : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te.* (Ps. xc, 11.) — Angeli custodes sunt : I. Doctores qui nos erudiunt. — II. Protectores qui nos tuentur. — III. Advocati qui apud Deum pro nobis patrocinantur. (*Concio de Angelo custode, in Anno apostolico.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

Voir au *Panorama des Prédicateurs,* t. III, 53, les plans et les sermons sur les saints Anges, par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et M. l'abbé Bolard.

Voir dans notre *Symbole,* 122, l'excellente instruction sur les saints Anges, de M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, à Paris.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. Pères. — Origène, *Hom.* 8 *in Gen.*; 20 *in Num.*; 8 *in Josue.*; S. Basile, *Hom. in Ps.* xxxiii; S. Jérôme, *in Is.*, c. lxvi; S. Augustin, *in Pss.* lxii, lxxviii, xcvi, cxix, cxxxv; S. Grégoire, *Hom.* 54; S. Bernard, *Sermo de Angelis.*

Ascétiques. — Drexellius, *Horologium tutelaris Angeli*; Suffren; Dupont; Croiset, *Méditat.*; Nouet, *Dévotion à l'ange gardien.*

Panégyristes anciens. — S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Albert le Grand, Guillaume de Paris, S. Laurent Justinien, Denis le Chartreux, S. Thomas de Villeneuve, Engelgrave, M. Faber, Grenade.

Modernes. — Molinier, Senault, Biroat, Lejeune, Vivien, Laselve, Richard l'Avocat, Texier, Bossuet, Caignet, Boileau, Bourrée, Houdry, Seguy, Sensaric, etc.

Contemporains. — Mgr de Villecourt, Mgr de Mazenod, M. Bolard, M. l'abbé Hamon, M. l'abbé Coulin.

9. MARTYROLOGE. — Les saints Anges gardiens. — S. Eleuthère, m. — S. Séger, év. d'Autun. — S. Guérin, m. — SS. Prime, Cyrille, Secondaire. — S. Théophile, m. — S. Thomas, év.

3 octobre. — FÊTE DU SAINT-ROSAIRE.

EXPOSITION

Au temps où l'hérésie des Albigeois exerçait ses ravages impies dans le comté de Toulouse, et qu'elle jetait de jour en jour des racines plus profondes, saint Dominique, qui venait de poser les fondements de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, s'appliqua de toutes ses forces à la détruire. Pour réussir plus sûrement dans l'exécution de son dessein, il implora par de ferventes prières le secours de la sainte Vierge, dont la haute dignité était attaquée audacieusement par ces erreurs, et à qui il a été donné de détruire toutes les hérésies dans le monde entier. La tradition nous apprend qu'il fut averti par cette Reine du ciel de prêcher aux peuples la dévotion du Rosaire, comme un puissant moyen de combattre les hérésies et les vices. On ne saurait croire avec quelle ferveur et quel succès il exécuta cet ordre. Or, le Rosaire est une certaine forme de prières consistant dans la récitation de quinze dizaines d'*Ave Maria*, séparées l'une de l'autre par l'*Oraison dominicale*, et accompagnées de pieuses méditations sur quinze mystères de notre rédemption. Depuis ce temps, cette sainte manière de prier fut publiée et propagée par saint Dominique, à qui les souverains pontifes ont donné en divers endroits de leurs lettres apostoliques le titre d'instituteur et d'auteur de cette dévotion.

La république chrétienne recueillit des fruits abondants de cette institution salutaire, entre autres la célèbre victoire que le très-saint pape Pie V et les princes chrétiens, enflammés par ses exhortations, remportèrent à Lépante sur la formidable armée des Turcs. Ce triomphe, en effet, fut obtenu le jour même où les confréries du Saint-Rosaire faisaient dans tout le monde chrétien leurs processions et leurs prières ordinaires ; aussi l'a-t-on justement attribué à ces saintes supplications. Tel fut le jugement du Pape Grégoire XIII. Ce pontife voulut que, pour un bienfait si extraordinaire, d'éternelles actions de grâces fussent rendues dans tout le monde à Notre-Dame du Rosaire. Il ordonna que toutes les églises où se trouverait un autel du Rosaire célébrassent à perpétuité l'office de cette confrérie le premier dimanche d'octobre, sous le rit du double-majeur. Les papes suivants accordèrent aux fidèles qui réciteraient le Rosaire et aux confréries de ce nom des indulgences presque innombrables. Dans un temps plus rapproché de nous, Clément XI, réfléchissant aussi sur la victoire signalée qui, en 1716, a été remportée en Hongrie par Charles VI, empereur élu des Romains, sur une armée innombrable de Turcs, pensa pieusement qu'il fallait attribuer ce succès à la protection de la très-sainte Vierge, ainsi que la délivrance de l'île de Corfou, assiégée par les infidèles. En effet, la victoire des chrétiens avait été obtenue le jour de la fête de la Dédicace de Saint-Marie des Neiges, et presque dans le moment où les confréries du Saint-Rosaire, faisant à Rome une procession publique et solennelle, au milieu d'un grand concours de peuple qui donnait les marques de la plus grande dévotion, offraient à Dieu des prières ferventes pour la défaite des Turcs, et imploraient humblement la puissante protection de Marie, en l'invoquant comme le secours des chrétiens. Ce fut dans le dessein de rendre éternelles la mémoire et la reconnaissance d'un si grand bienfait, que le saint pontife étendit à toute

l'Église la fête du Rosaire, pour le même jour et sous le même rit qu'avait réglés Grégoire XIII. Benoît XIII fit consigner tous ces détails dans le *Bréviaire romain*. Honorons donc perpétuellemet la très-sainte Mère de Dieu d'un culte qui lui est si agréable ; afin que celle qui, implorée par la récitation du Saint-Rosaire, a tant de fois accordé aux fidèles de Jésus Christ de terrasser et d'exterminer leurs ennemis terrestres, nous donne aussi la victoire sur les ennemis de notre salut.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DU SAINT-ROSAIRE

Par M. l'abbé COMBALOT, missionnaire apostolique.

TEXTE : *Ave, gratia plena!* (Luc., I, 28.)

Le premier dimanche d'octobre est consacré, M. F., à la célébration de la fête du Saint-Rosaire. Cette solennité sainte, fut établie par les souverains pontifes, en mémoire des victoires insignes remportées sur les infidèles, par une protection visible de la très-sainte Vierge. Cette protection miséricordieuse n'a cessé de se révéler au sein de l'Église militante, et d'une manière pour ainsi dire miraculeuse, depuis l'hérésie des Albigeois, jusqu'à la bataille de Lépante; les sectataires du Coran y reçurent, pendant que toute l'Église priait aux autels de Notre Dame du Saint-Rosaire, un coup qui abattit leur puissance, et qui les relégua aux extrémités de l'Europe, en attendant, qu'ils disparaissent de la carte des nations civilisées ; ou que, plus heureux, ils ouvrent enfin les yeux à la lumière de l'Évangile.

Rappelons, en peu de mots, l'origine de la dévotion du Saint-Rosaire.

Ier POINT. — ORIGINE DE LA DÉVOTION DU SAINT-ROSAIRE.

Pendant que l'hérésie des Albigeois, est-il dit dans le *Bréviaire romain*, ravageait la province de Toulouse, et s'enracinait chaque jour davantage, saint Dominique qui venait de fonder l'Ordre des Prêcheurs, s'appliqua tout entier à l'extinction de cette hérésie. Pour atteindre plus sûrement ce résultat, cet homme apostolique se mit à implorer, par les plus ardentes prières, le puissant secours de la bienheureuse Vierge à qui il a été donné d'écraser toutes les hérésies, et contre laquelle les nouvelles erreurs s'élevaient avec une impudente impiété.

La très-sainte Mère de Dieu, comme on le croit communément, engagea saint Dominique à prêcher aux peuples le Rosaire, l'assurant qu'ils y trouveraient un puissant secours contre les hérésies et contre les vices. Il est impossible de se faire une idée du zèle et de la ferveur avec lesquels l'homme de Dieu accomplit le ministère dont il était chargé, et du succès qui couronna ses efforts.

Le Rosaire est une certaine formule de prières qui se compose de quinze dizaines d'*Ave Maria*, dont chacune est entrecoupée d'un *Pater*, et auxquelles on applique, par une pieuse méditation, les quinze principaux mystères de notre rédemption. A dater de cette époque, cette dévotion prit un immense accroissement par le zèle de saint Dominique. C'est à saint Dominique que les souverains pontifes font remonter la gloire de cette institution.

Le Rosaire est le livre que les nations catholiques lisent et méditent le plus. Cent millions de fidèles, peut-être, récitent chaque jour le chapelet, en y rattachant, par une sainte méditation, quelques-uns des quinze mystères dont se compose le Rosaire. Le pape, l'épiscopat, le clergé et une multitude innom-

brable de fervents chrétiens, offrent tous les jours, à Notre-Dame du Saint-Rosaire, ce tribut de leur piété filiale et de leur amour.

La couronne de Marie est la dévotion la plus populaire et la plus agréable à la Reine des cieux. Le Rosaire embrasse, sommairement, tous les mystères du christianisme.

Saint Dominique convertit cent mille Albigeois en leur faisant connaître et aimer les adorables mystères du Saint-Rosaire. Imitons l'exemple de ce grand ouvrier des gloires temporelles de la Reine des anges; et nous travaillerons avec fruit à la conversion de ces Albigeois du dix-neuvième siècle, « qui blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et qui se dépravent dans les choses qu'ils n'étudient qu'au profit de leurs abjectes passions : » *Quæcumque ignorant blasphemant, et in his quæ, tanquam muta animalia, norunt, corrumpuntur.* (Jud., *Epist.*, 10.)

Arrêtons-nous un moment aux paroles et aux choses que renferme la prière liturgique de la solennité du Saint-Rosaire.

IIe POINT. — MYSTÈRES DU SAINT-ROSAIRE.

« O Dieu, dont le Fils unique, par les mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, nous a acquis les récompenses du salut éternel; accordez à nos supplications, que, rattachant ces mystères au très-saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils contiennent, et obtenions ce qu'ils promettent. »

Cette admirable prière résume toutes les richesses cachées dans la dévotion du Rosaire.

1° Les cinq mystères joyeux qui sont : l'Annonciation de l'Ange, la Visitation de la sainte Vierge à sainte Élisabeth, la Naissance de l'Enfant-Dieu, la Présentation au Temple, la Recherche de Jésus ; et les cinq mystères douloureux, savoir : l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines, la Voie douloureuse et le Crucifiement; ces mystères, disons-nous, placent sous les yeux de notre âme, les grandes scènes de la vie cachée, de la vie souffrante, de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu. La bienheureuse Vierge a eu une part immense à tous ces mystères; elle les a tous partagés ; ils se sont tous imprimés dans sa vie. Elle n'a vécu que des joies, que des douleurs, de la vie même de son Fils unique et de son Dieu.

La vie du chrétien a ses joies, ses épreuves, ses douleurs et ses sacrifices. Nous parcourons aussi, comme membres de Jésus crucifié, la voie des douleurs. Nous avons les angoisses de l'âme. Nous sommes flagellés par la médisance, l'envie et la calomnie. Le diadème des humiliations, la couronne d'épines déchirent et écrasent souvent nos fronts abattus. Nous passons tous par la voie du Calvaire. Nous avons les dernières heures de la vie à traverser. Les sueurs de l'agonie et la nuit de notre trépas mettront sur nos lèvres livides ce cri déchirant de l'Homme-Dieu dans sa dernière agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (Psalm. XXI.) Notre lit de douleur sera la croix sur laquelle s'achèvera notre sacrifice. Or, voilà comment nous deviendrons semblables à notre Chef divin. Ce sont là les mystères de l'épreuve : *Et imitemur quod continent.* Cherchons dans les mystères joyeux et douloureux du Saint-Rosaire, les leçons qui peuvent nous rendre les vrais imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Imprimons ces mystères dans nos

pensées et dans nos œuvres. Faisons-en le principe, l'excitateur, le modèle et l'aliment de notre vie surnaturelle : *Et imitemur quod continent.* Et quand nous aurons achevé notre épreuve, quand du haut de notre couche funèbre, nous aurons prononcé le *consummatum est* du mystère de notre vie de chrétien, alors nous verrons s'ouvrir devant nous les horizons sacrés de nos immortelles destinées ; nous entrerons dans la région des récompenses. Les mystères de la gloire commenceront à s'épanouir, à se dérouler pour nous : *Et quod promittunt assequamur.*

2° La résurrection du Sauveur, son ascension triomphante, l'effusion de l'Esprit saint, l'Assomption de la bienheureuse Mère de Dieu, son couronnement au plus haut des cieux ; tous ces sublimes mystères des gloires de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, nous promettent les mêmes triomphes et la même félicité. Imitateurs des mystères de la vie et des souffrances de l'Homme-Dieu, nous ressusciterons un jour comme lui. Nous monterons au ciel comme lui. Comme lui, nous serons inondés des torrents de la charité divine. Nous irons partager le triomphe de notre divine Mère, recevoir les récompenses promises aux vrais imitateurs de son adorable Fils : *Et quod promittunt assequamur.*

Le chapelet à la main, nous vaincrons nos superbes ennemis. Armés du Rosaire de Marie, nous défierons les puissances infernales. Nous emporterons avec nous, dans la tombe, ce signe vénéré de notre piété et de notre dévotion envers la Reine des élus. Et, au jour du réveil des générations, ce symbole sacré sera pour nous comme une chaîne mystérieuse, dont les anneaux, trempés dans les fontaines de l'espérance, iront aboutir au cœur de notre Mère.

Mettons sur nos lèvres la touchante prière que le prêtre récite pendant les mystères.

« Faites, Seigneur, que nous nous identifions pleinement aux dons qui vous sont offerts ; et que par les mystères du très-saint Rosaire, nous méditions si parfaitement la vie, la passion et la gloire de votre Fils unique, que nous devenions dignes de ses promesses. »

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Théologie et Liturgie. — 4. Traits historiques. — 5. Maximes des Saints. — 6. Comparaisons. — 7. Motifs et moyens. — 8. Emblèmes. — 9. Figures. — 10. Histoire et esprit de cette fête. — 11. Indulgences. — 12. Cours d'éloquence sacrée. — 13. Traités remarquables. — 14. Plans divers. — 15. Auteurs à consulter. — *Voir* ces abondants Matériaux au t. I, 425-454, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*

SUJETS DE SERMONS SUR LE SAINT-ROSAIRE, POUR UNE OCTAVE.

COMBIEN LE CHAPELET EST VÉNÉRABLE

Premier jour. — DANS SON ORIGINE qui remonte à S. Grégoire de Nazianze, à sainte Brigitte, à S. Dominique.

Deuxième jour. — EN LUI-MÊME par les prières qui le composent, lesquelles sont: le *Symbole*, le *Pater*, l'*Ave.*

Troisième jour. — DANS SON OBJET, qui est la glorification de la très-sainte Trinité.

Quatrième jour. — DANS LES SAINTS PERSONNAGES qui l'ont récité, et qui le récitent chaque jour.

Cinquième jour. — PAR LES GRACES QUI EN DÉCOULENT.

Sixième jour. — PAR LES SENTIMENTS QU'IL EXPRIME (M. l'abbé Himonet, *Marie, ses mystères et son culte*).

Septième jour. — PRATIQUES DE DÉVOTION en l'honneur de la sainte Vierge : 1° Neuvaines ; 2° dévotion du samedi ; 3° *Angelus* ; 4° *Magnificat* ; 5° Litanies ; 6° Antiennes : *Alma, Ave, Regina cœli, Salve* ; 7° Hymnes : *Ave, maris Stella* ; 8° Cantiques. (Id., *ibid.*)

Huitième jour. — DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE. — Caractères de cette dévotion. (*Voir* au t. II, 1 et 31, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

4 octobre. — SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, confesseur.

(L'AN 1226.)

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

François, né à Assise en Ombrie, suivit l'exemple de son père et fit le commerce dans sa jeunesse. Un jour que, contre sa coutume, il avait refusé l'aumône à un pauvre qui la demandait pour l'amour de Dieu, il fut sur-le-champ touché d'un vif repentir et fit à ce malheureux une aumône très-abondante. Dès lors, il s'engagea par un vœu à ne jamais repousser la prière d'aucun mendiant. Étant tombé ensuite dans une dangereuse maladie, quand il fut guéri, il se livra avec une ardeur toute nouvelle à toutes les œuvres de la charité, pieux exercices dans lesquels son ardent désir de la perfection évangélique lui fit faire tant de progrès, qu'il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait. Son père, mécontent de cette sainte prodigalité, le conduisit devant l'évêque d'Assise, pour exiger une renonciation à tous ses biens. François, se dépouillant même de ses habits, abandonna tout à son père en disant qu'il pourrait désormais dire avec bien plus de raison : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Un jour qu'il entendit réciter ce passage de l'Évangile : *N'ayez ni or ni argent; ne portez point de monnaie dans vos ceintures; ne prenez point de sac pour le voyage; n'ayez ni deux habits, ni souliers, ni bâton*, il se proposa de faire de ce conseil la règle qu'il observerait désormais. Il ôta donc ses souliers, ne conserva qu'un vêtement, et, prenant avec lui douze compagnons, il institua l'Ordre des religieux Mineurs.

Ensuite il se rendit à Rome, en 1209, afin de faire confirmer sa règle par le Siége apostolique. Le Pape Innocent III refusa d'abord de l'écouter : mais ayant vu en songe, pendant la nuit, celui qu'il avait repoussé soutenir de ses épaules la basilique de Latran qui chancelait sur ses bases, il le fit rechercher, le mandant auprès de lui et l'accueillant avec bonté ; il confirma tout le plan de son institut. François envoya ses religieux dans toutes les parties du monde pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ; et lui-même, désirant trouver quelque occasion du martyre, s'embarqua pour la Syrie. Le Soudan le traita avec beaucoup d'égards; ce qui fit que le saint ne trouvant pas les souffrances qu'il désirait, revint en Italie. Il fonda un grand nombre de maisons de son Ordre, et se retira ensuite dans une solitude du mont Alverne. Il y avait commencé un carême de quarante jours en l'honneur de l'archange saint Michel, lorsque le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, il fut favorisé de l'apparition d'un séraphin qui, entouré de ses ailes, présentait en sa personne l'apparence d'un crucifié. L'envoyé céleste imprima, sur les pieds, les mains et le côté de l'homme de Dieu, la représentation des plaies du Sauveur. Ces saints stigmates ont été vus par le pape Alexandre IV. Saint Bonaventure, qui a entendu l'attestation de ce fait de la bouche même de ce souverain pontife au milieu d'une prédication, en parle dans ses écrits. Ces marques de l'amour sans bornes de Jésus-Christ rendirent François d'Assise l'objet de l'admiration universelle. Deux ans après, étant tombé dangereusement malade, le saint demanda à être transporté dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, voulant mourir et rendre son âme à Dieu à l'endroit même où l'inspiration de la grâce l'avait frappé. Ayant exhorté ses

frères à demeurer fidèles à la pauvreté, à la patience et à la foi de l'Église romaine, il commença le psaume : *J'ai crié vers le Seigneur*, et quand il fut à ce verset : *Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendez*, il exhala son âme, le 4 octobre. Célèbre par ses miracles, il fut mis au nombre des saints par le pape Grégoire IX.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

TEXTE : *Est homo marcidus, egens, abundans paupertate.* (Eccli., XI, 12.)

Le grand fait du treizième siècle, c'est la naissance de cette illustre et noble famille, de cette innombrable phalange de saints qui ont peuplé le monde, race forte et invincible, qui résiste à tout, et dont la destruction semble presque impossible; l'ordre des religieux Mineurs, c'est-à-dire, humbles et petits devant les hommes, puissants en œuvres et en paroles dans l'Église de Jésus Christ. Le grand saint du treizième siècle, celui dont la vie est un des plus ravissants spectacles donnés par le ciel à notre pauvre terre, où la misère et les larmes se rencontrent à chaque instant, c'est François d'Assise. Ce nom éveille dans l'esprit les plus hautes pensées; il fait bondir le cœur dans la poitrine du chrétien. Quelle imposante, quelle majestueuse figure! Le surnom de séraphique est donné à François par l'Église elle-même, et ce nom lui est dû par des titres incontestables; il est répété partout, personne ne le regarde comme une usurpation faite au ciel par une ambition condamnable.

Mais, quel a été le principe du grand fait dont je parle? D'où vient à un simple mortel, cette gloire qui avait été inconnue aux hommes, avant l'incarnation, et que François d'Assise a portée si haut que, pour celui qui la contemple, l'expression manque, tous les discours paraissent trop pâles, et le silence devient presque une dure nécessité? Il faut bien que nous le sachions, et que nous nous instruisions aujourd'hui, à l'école de ce grand homme qui a si bien connu Jésus-Christ, qui lui a pris ce qu'il a trouvé en lui de précieux, et qui s'en est formé un manteau dont la ravissante beauté a produit dans le monde une admiration vive, sincère et universelle.

Saint François d'Assise a voulu être un fou, et il l'est devenu. Il avait lu, et il avait compris cette parole profonde : Si quelqu'un veut être sage, qu'il devienne fou. (I Cor., II.) Il savait que Dieu a sauvé le monde par la folie de la prédication des apôtres, par la folie de la croix (*ibid.*). Il avait reçu l'intelligence de cet oracle divin : Dieu a choisi ce qui est folie aux yeux du monde, pour confondre les sages. (I Cor., I.) Il se dit à lui-même : Soyons fou pour Jésus-Christ. (I Cor., IV.) Dès lors la folie lui devint une nécessité; il l'embrassa, il se livra à ses transports, il en aima toutes les conséquences.

Voilà tout le secret do ce grand fait dont je viens de parler, de cette gloire qui brille encore dans le monde entier, et qui élève le patriarche d'Assise à une hauteur que je ne saurais dire.

Le monde se croit sage, il le dit avec une arrogance qui fait pitié. Or, la sagesse, la philosophie expliquée par des hommes que saint Jérôme appelait des animaux de gloire, consiste à trouver ici-bas le bonheur, et, dans son aveuglement, le monde bat des mains. quand il croit l'avoir rencontré. Où est-il ce bonheur? Dans les richesses, dans les plaisirs, dans la gloire. Eh bien! la folie de François d'Assise paraîtra dans tout son jour, et l'univers entier la reconnaîtra dans *sa pauvreté*, dans *sa pénitence*, dans *son amour pour l'abjection*.

Quel sujet admirable de méditation pour être des enfants de François d'Assise, et d'appartenir, par un lien que l'Église a béni, à la très-noble et très-illustre famille de ce séraphin de la terre !

Ier POINT. — LA PAUVRETÉ.

Ce mot de pauvreté irrite tous les esprits, soulève tous les cœurs, inspire tous les dégoûts. Être pauvre, c'est être malheureux, parce que la pauvreté engendre tous les genres de privations, de douleurs, tous les abaissements et toutes les humiliations. La naissance, les talents, la vertu, qu'est-ce donc aujourd'hui, si les richesses n'affluent pas? Le pauvre n'a pour lui que son Dieu; ici-bas, déshérité de tous les avantages, de tous les honneurs; de toutes les gloires, il est regardé avec pitié, avec dégoût. S'il a des parents riches, c'est pour les voir rougir de lui, et s'efforcer d'éviter sa rencontre. Le pauvre à tous les défauts; chacun le blâme et le critique; il a toujours tort. Les égards ne sont pas pour lui; quand il s'agit de sa personne, on foule aux pieds les convenances; et tandis que chacun s'empresse auprès des riches pour excuser leurs défauts, le pauvre est solitaire au milieu de la société la plus brillante; on pense qu'il doit se cacher et ne jamais faire entendre sa voix. Quel état affreux!

Or, cet état, Jésus-Christ l'a choisi pour lui; dès lors ne l'a-t-il pas sanctifié, ennobli? Voyez la crèche, voyez la croix, et, entre ces deux points extrêmes, gardez-vous d'oublier Nazareth, et puis cette vie de trois ans pendant laquelle le Fils de Dieu déclare que si les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel un nid, lui, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. O pauvreté, te voilà sur un trône, tu règneras, et, en régnant tu feras des heureux! C'est un Dieu qui le dit : *Beati pauperes!...*

Le fils d'un riche marchand de l'Ombrie a compris cette dernière parole. Le Saint-Esprit s'est emparé de toute son âme pour l'ennivrer de la plus sainte folie. O sublime fou! venez; une épouse vous est réservée; celle-là vient du ciel. Le monde la trouve laide, horrible, repoussante, vous la trouvez belle, adorable, vous lui ouvrez vos bras; le mariage est conclu, vous épousez la pauvreté!

Qui dira l'amour de François d'Assise pour cette épouse chérie dont le Seigneur lui a découvert toutes les amabilités, tous les charmes? Cet amour se manifeste, et le monde en est bientôt dans l'étonnement. Il voit un jeune homme dont le père possède de grands biens, acquis par un commerce lucratif et honnête, quitter ses vêtements, et les changer contre les haillons d'un mendiant. Dans cet état, François se trouve heureux; il ne recherche plus que la société de ceux que le monde repousse, il se confond volontiers avec eux, il partage le mepris dont ils sont l'objet, il ne trouve sa consolation et sa gloire que dans le dépouillement le plus parfait de tous les biens de ce monde.

Le père de cet étonnant jeune homme ne tarde pas à s'irriter contre lui; il est persécuté, banni de la société de ses proches. Pauvre fou! que deviendra-t-il? Je le vois renoncer par un acte solennel à la fortune de son père, et il s'écrie, dans l'extase de sa joie : Maintenant, je dirai avec plus de vérité : *Notre Père qui êtes au ciel.*

Vêtu de haillons, François parcourt les villes et les campagnes, en se disant le héraut du grand roi. On rit de sa folie, il est poursuivi, battu, jeté dans une fosse. Faut-il s'en étonner? il baise ces bijoux qui ornent son épouse, et qui la lui rendent toujours plus chère.

Mais François a dit vrai; oui, il est le héraut du grand Roi. Voici bientôt les disciples qui accourent en grand nombre et qui veulent devenir fous à la manière de leur maître. Le mariage de François avec la pauvreté a été béni par

le ciel; il a été dit encore une fois : Croissez et multipliez-vous! et l'ordre de Dieu s'exécute.

Un jour le saint d'Assise a entendu cette parole descendue du ciel : François, répare ma maison qui, comme tu le vois, tombe en ruine. Cette maison, c'est l'Église de Jésus-Christ; si elle pouvait périr, ce serait par les richesses.

Les peuples, qui n'aiment plus que l'argent, sont devenus les ennemis les plus acharnés de cette Église. Voyez l'Angleterre. Pauvre France, tu sembles vouloir marcher dans la même voie, et la foi de tes ancêtres périt sous l'orgueil et l'ambition de tes industriels qui ne diront jamais : C'est assez!

François d'Assise est devenu en peu de temps le général d'une puissante armée. Que demande-t-il à ses soldats, pour qu'ils puissent voler à la conquête du monde? L'amour de la pauvreté. Déjà on l'a vu lui-même enlever ses chaussures, quitter son bâton, remplacer sa ceinture de cuir par une corde grossière, et n'avoir plus qu'une tunique pour couvrir son corps. Dans cet état, il appelle à grands cris les âmes généreuses, et les monastères se fondent partout. Les jeunes vierges d'Assise sont noblement jalouses de la folie des frères Mineurs; Claire reçoit de celui dont elle veut être la fille, le brillant étendard qu'elle élève bien haut, et qui, vu de loin, réunira bientôt un essaim de pieuses vierges qui crieront partout comme leur père : Nous sommes folles, car nous aimons par-dessus tout la sainte pauvreté.

Maintenant, il faut bien comprendre une chose, c'est que les admirables succès de l'Ordre fondé par notre saint, sont dus à son amour pour la pauvreté. C'est par son horreur, par sa haine des richesses et de tous les biens de ce monde, que ce grand patriarche a opéré les plus étonnants prodiges et que ses enfants ont répandu la lumière de l'Évangile dans le monde entier.

Voilà des vérités incontestables. Quelqu'un, peut-être, en conviendra; plusieurs pourront admirer François d'Assise. Mais qui consentira à être fou comme lui? Qui acceptera seulement la pensée de cette divine folie? O mon Dieu, ayez pitié de nous, et hâtez-vous de nous enlever cette sagesse du siècle qui s'est emparée d'un grand nombre de pauvres chrétiens, toujours obstinés à ne voir de salut, de bonheur et de gloire pour eux, que dans les richesses et dans les biens périssables que leur offre la terre!

IIe POINT. — LA PÉNITENCE.

Qu'est-ce que la croix? Qu'est-ce que le crucifiement? C'est l'immolation de la chair, c'est le sacrifice des sens et de toutes les satisfactions qu'ils réclament.

Qui dira l'amour de Jésus-Christ pour sa croix? Il a désiré ardemment la dernière pâque, parce que la croix devait la suivre de bien près; il a soupiré après son baptême de sang; il a appelé son crucifiement, sa passion, son heure par excellence.

François d'Assise étudie à l'école de Jésus-Christ, et ce qu'il y apprend, c'est la nécessité de dompter la chair, de la réduire à l'esclavage, de la soumettre à la loi de l'esprit.

Le grand Apôtre a parlé d'une manière admirable sur ces doctrines du Fils de Dieu; François d'Assise qui partage les convictions de Paul, et qui est plein de son esprit, sait lui emprunter son langage, comme il sait imiter ses exemples. Il dira, lui aussi : « A Dieu ne plaise que je me glorifie de quoi que ce soit, si ce n'est de la croix de Jésus! » Il voudra que sa chair meure à chaque instant, attachée à la croix du Sauveur; il sera armé d'une sainte rigueur contre ce

corps de péché qu'il traitera avec une sévérité inouïe, et dont il saura dompter les passions, en lui refusant de se soumettre au plus insignifiant de ses désirs.

Le plaisir! ce mot est tout-puissant dans le monde, et la sagesse de notre siècle s'incline en le prononcant. On prêche l'art du plaisir aux enfants, on le prêche, on l'enseigne à la jeunesse; l'âge mûr en est avide, en attendant d'en être le vil esclave dans l'extrême vieillesse. Si l'on veut être riche, c'est pour se procurer des plaisirs; et si le pauvre s'irrite contre son indigence, il vous dit lui-même que, dans sa position, tout plaisir devient impossible.

Telle est donc la sagesse mondaine, sagesse qui est partout, et dont les hommes qui se croient vertueux admirent les oracles. Or, cette sagesse, qui est celle de la chair, saint Paul l'appelle une mort. Elle est l'ennemie de Dieu; il faut la vaincre par la folie de la croix.

François d'Assise se présente devant ce monde ivre de jouissances, passionné pour les joies et les plaisirs de la terre. Le voici châtiant son corps, et ne lui accordant, en fait de nourriture et de sommeil, que le plus strict nécessaire. Il vous dira qu'il est bien difficile d'accorder au corps, même ce qui paraît indispensable, sans obéir à des inclinations sensuelles. Il ne veut plus manger, si ce n'est rarement, rien qui soit cuit au feu, et alors même, il jette de la cendre et de l'eau sur les mets grossiers qu'on lui offre, afin de leur enlever toute saveur et de les rendre insipides. Il couche sur la terre, et, la plupart du temps, il veut dormir assis pour éviter la mollesse. Si l'on parle du froid, il répond que la chaleur de l'âme doit suffire. Si les ardeurs de la concupiscence l'inquiètent, il se précipite, par un froid rigoureux, dans une fosse remplie de neige, afin d'éteindre un feu qui pourrait dévorer son innocence.

Voyons François d'Assise en oraison. Tout à coup une voix l'appelle, et, quand il est attentif, il entend ces paroles : « Celui qui se tue par des pénitences indiscrètes n'obtiendra jamais miséricorde. » François a reconnu la voix du tentateur; armé d'une rude discipline, il flagelle sa chair, et répond par une sainte cruauté envers lui-même à ce discours de son ennemi.

Oui, la vie admirable de François d'Assise est un perpétuel crucifiement de son corps; et cette immolation généreuse de ses sens est si agréable à Dieu, qu'un séraphin descend du ciel pour imprimer sur ses membres amaigris et décharnés, les sacrés stigmates des plaies que Jésus-Christ avaient reçues sur la croix.

Eh bien, cette pénitence héroïque, ce renoncement absolu aux moindres satisfactions de la vie présente, c'est encore la folie de saint François d'Assise; folie qui révolte le monde, et, dans ce monde, un grand nombre de ceux qui se disent les disciples de la croix de Jésus.

Saint François d'Assise a coutume d'appeler son corps *frère l'Ane*, parce qu'il lui a imposé une lourde charge; il le bat bien, lui donne peu à manger, et encore ce qu'il trouve de plus commun, de plus grossier et de plus dégoûtant. Un peu avant de mourir, ce sublime fou demande pardon à son corps des mauvais traitements qu'il lui a fait endurer, en ajoutant qu'il avait agi de la sorte pour assurer la pureté de son âme et pour rendre à Dieu une plus grande gloire.

Hélas! de nos jours, le corps n'est plus une bête de charge dont il faut se servir par nécessité, et à qui il faut mesurer avec parcimonie la nourriture et le sommeil. Loin de là, ce corps de péché est devenu le roi, le maître de la maison; tout se fait pour lui et dans la vue de lui plaire; aussi que voyons-nous? L'accomplissement bien triste de cette parole du Sage : « Le corps qui se

corrompt appesantit l'âme et cette demeure terrestre abat l'esprit. (Sap., IX.) Combien d'âmes, depuis longtemps appesanties! Combien d'esprits tristement abattus! Plus de force morale, plus de courage, plus d'énergie; la lâcheté règne partout, et les âmes viriles sont en bien petit nombre, parce que la chair, à force de convoiter contre l'esprit, a fini par les soumettre à tous ses odieux caprices.

O mon Dieu, d'où nous viendra un homme, un fou comme saint François d'Assise, capable de réveiller cette société courbée honteusement sous le joug des intérêts et des jouissances matérielles? Vous seul pouvez le former et l'envoyer à la terre!

IIIe POINT. — L'ABJECTION.

L'abjection! Quelle terrible parole pour la pauvre nature humaine! Qui ose dire aujourd'hui, comme le roi-prophète : « J'ai choisi, j'ai préféré d'être abject dans votre maison, plutôt que d'habiter sous les tentes fastueuses des pécheurs? »

Quand le Fils de Dieu est venu visiter la terre, il a trouvé le genre humain livré à toutes les folies de l'orgueil et de l'ambition, à l'amour effréné de la gloire. Pour guérir les hommes de cette maladie honteuse et dont les conséquences seront une confusion éternelle, Jésus-Christ a voulu être petit, sans gloire, comme le dit Isaïe. Il s'est humilié, plus que cela, il s'est anéanti lui-même, nous dit saint Paul, il a pris la forme de l'esclave, il est né, il a vécu et il est mort dans l'abjection. Il n'a voulu d'autre gloire que celle qui lui viendrait de son Père, et cette gloire devait être la juste récompense des humiliations les plus profondes.

Or, voilà ce que l'Esprit de Dieu a fait comprendre au grand patriarche d'Assise. Il voit, cet homme étonnant, il voit les hommes passionnés pour la gloire, pour les distinctions, les dignités et les honneurs; lui se passionnera pour le mépris et pour les opprobres; son ambition sera d'être petit, vil, obscur, l'objet d'un mépris universel, la folie et la risée du monde.

Ouvrez l'histoire de cette vie extraordinaire, et vous verrez, porté jusqu'au sublime de la perfection, cet amour des abjections et des mépris. Être blâmé, c'est pour lui un gain, un avantage inappréciable; les louanges lui inspirent la plus vive horreur, le plus insurmontable dégoût. Persuadé que Dieu est tout, lui ne sera rien, si ce n'est l'abjection du peuple et l'opprobre de tout le genre humain. La dignité éminente du sacerdoce l'épouvante, il la refuse jusqu'à la mort. Avec le don de prophétie et des lumières toutes célestes, il demande des conseils sur les affaires les plus simples. Il obéit à un pauvre frère, et ne se détermine à prêcher que d'après son avis. S'il se nomme le plus grand et le plus indigne de tous les pécheurs, c'est qu'il a une conviction intime de ce qu'il dit, et un désir immense d'être regardé par le monde entier comme la dernière des créatures. Il repousse pour sa personne, comme pour ses religieux, toute apparence de grandeur et de gloire, à tel point qu'on le voit faire abattre des monastères déjà bâtis, parce qu'il les trouve trop apparents et peu conformes à l'esprit d'humilité qui doit animer les pauvres frères Mineurs. Demander l'aumône comme le plus abject des mendiants, c'est sa consolation la plus douce. Il fuit les palais, les maisons somptueuses, la demeure des grands, avec le même soin que prennent les mondains à s'en procurer la jouissance.

Avec ce dépouillement parfait de soi-même, François d'Assise sera libre d'aimer son Dieu; et qui dira cet amour? Qui racontera la ferveur de ses orai-

sons et la douceur de ses colloques amoureux avec Jésus-Christ? Qui comprendra la violence de ses désirs, lorsqu'il pense au bonheur d'être martyrisé en prêchant l'Évangile aux infidèles? Ah! si l'amour de soi, si l'égoïsme qui ne cherche qu'à s'élever sur les ruines des autres, dessèche le cœur et le rend inhabile aux grandes œuvres de la grâce, l'amour de l'abjection fera toujours les grandes âmes, et donnera seul des héros au christianisme. Quand vous voyez la vanité et l'amour de la gloire, dites : Dieu n'est pas là!

Mais Dieu fut constamment avec le noble fou de l'Ombrie; il le combla des dons les plus extraordinaires, il lui donna la clef des cœurs, l'empire sur la nature entière. A sa voix les pécheurs fondent en larmes et les animaux les plus féroces deviennent de timides agneaux. Lisez la vie de cet homme prodigieux, et vous verrez ce que Dieu fit pour lui.

A quarante-cinq ans, François d'Assise fut appelé au ciel. Peut-on dire autrement la mort de ce héros de la pauvreté, de la pénitence et de l'abjection volontaire? Au moment de son trépas, il apparut à l'évêque d'Assise et il lui adressa cette parole : « J'ai laissé le monde, et je m'en vais au ciel! »

Ames pieuses qui célébrez aujourd'hui la fête du patriarche séraphique, n'oubliez pas ces dernières paroles. Vous aussi, laissez le monde et portez votre regard vers le ciel. Laissez aux sages du siècle les richesses, les délices de la chair et la gloire humaine; n'aspirez qu'aux biens de l'éternité. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Oracles et Sentences de ce Saint. — 5. Ses vertus spéciales. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Influence et bienfaits de l'Ordre Séraphique. — 9. Auteurs à consulter. — 10. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ego mendicus sum et pauper. (Ps. XXIX, 18.)

Minimus erit in mille. (Is., LX, 22.)

Nouveau Testament. — Quicumque se humiliaverit, sicut parvulus iste, hic major est in regno cœlorum. (Matth., XVIII, 4.)

Semper mortificationem Jesu in corpore circumferentes ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., IV, 10-11.)

Christo crucifixus sum cruci. (Gal., II, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Fundamentum sanctitatis semper fuit humilitas. (S. Cyprian., *Orat. de Nativ. Dom.*)

Non solum mortuus mundo fuit, sed et crucifixus, quod est ignominiosum genus mortis. (S. Bernard., *Serm.* 7 *de Quadrag.*)

Inerat juvenis Francisci præcordiis divinitus indita quædam ad pauperes miseratio. (S. Bonavent., *in Vita S. Francisci.*)

Pauperibus mendicantibus non solum sua, sed etiam seipsum cupiebat impendere. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Pauvreté. La pauvreté a dépouillé S. François comme Jésus-Christ.

2. Pénitence. La pénitence a livré S. François au mépris et à la risée du monde, comme Jésus-Christ.

3. Charité. La charité a crucifié S. François comme Jésus-Christ. (Dujarry, *Essais de panégyriques pour le jour de S. François d'Assise*, 4 octobre.)

4. Bonheur de S. François : 1° dans la pauvreté ; 2° dans les austérités ; 3° dans les humiliations. (Le P. Houdry, Richard l'Avocat, le P. Senault, dans leurs *Panégyriques de S. François d'Assise.*)

5. Religio seraphica. S. François fut : 1° un homme séraphique, c'est-à-dire animé de l'esprit d'un séraphin; 2° un martyr séraphique, c'est-à-dire crucifié par les mains d'un séraphin; 3° un père séraphique qui produisit un Ordre de séraphins. (Durand, *Caractères des Saints.*)

4. — ORACLES ET SENTENCES

DU R. P. FRANÇOIS D'ASSISE.

1. Le plus grand ennemi de l'homme, c'est sa chair.
2. Le prix de l'aumône est au-dessus de tout prix.
3. La pauvreté évangélique est au-dessus de tout prix.
4. La vraie sagesse consiste à faire de bonnes œuvres.
5. L'obéissance est l'ouvrage de la foi, la preuve de l'espérance, l'argument de la charité, la mère de l'humilité.
6. L'amour de Dieu est doux, celui du monde est amer. (M. l'abbé Grimes, *Esprit de S. François d'Assise.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Détachement; 2° humilité; 3° charité; 4° chasteté; 5° pénitence; 6° zèle du salut des âmes. (Le P. Giry, *Vies des Saints.*)

Totum Christum in Francisco videbis, si vulnera ejus inspicies. (S. Bonavent., *in Vita S. Francisci.*)

6. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE DENIS LE CHARTREUX. — S. Francisci : 1° admirabilis conversio ; 2° rigorosa pœnitentia; 3° laboriosa victoria in seipso; 4° vita purissima; 5° contemplationum excessus; 6° stigmatum Christi portatio; 7° maximus fructus quem fecit in Ecclesia Dei; 8° virtus et magnificentia miraculorum. (*In Proprio Sanctorum, Sermo in festo S. Francisci.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE MICHEL VIVIEN. — I. S. Franciscus est judex condemnans mundi : 1° superbiam humilitate ; 2° lasciviam castitate ; 3° avaritiam paupertate. — II. S. Franciscus est fulcrum, Ecclesiam : 1° sustentans; 2° reparans; 3° fecundans. — III. S. Franciscus est imago repræsentans Christum : 1° nascentem; 2° viventem ; 3° morientem. (*In Tertulliano prædicante,* verbo : RELIGIO SERAPHICA, t. VI.)

PLAN DE BOSSUET. — Texte : *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc seculo stultus fiat ut sit sapiens.* (I Cor., III, 18.) — Folie sublime et céleste de S. François qui lui fait établir : 1° ses richesses dans la pauvreté; 2° ses délices dans les souffrances ; 3° sa gloire dans la bassesse. (*Panégyrique de S. François d'Assise.*) — Texte : *Est homo marcidus, egens, abundans paupertate.* (Eccli., XI, 12-13.) — I. Humiliations auxquelles l'amour de la pauvreté a fait descendre S. François d'Assise. — II Gloire à laquelle l'amour de la pauvreté l'a élevé.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DE M. L'ABBÉ CORNET, de Béthune.

7. — ENCOMIA.

1. Fuit S. Franciscus seraphicus : æmulator Christi ; angelus, apostolicus vir, ara clementiæ, columna, lumen, sidus vexillifer Christi. (Lobbetius, *de S. Francisco.*)

2. Hic vir Franciscus est sanctioris spes altera Romæ et qui cum altero Atlante Dominico, lapsurum orbem firmavit. (*Fasti Mariani, de S. Francisco,* 4 octobre.)

S. François d'Assise doit être appelé : le *sublime amoureux.* (Le R. P. Lacordaire, *Vie de S. Dominique.*)

Quando lo imperador che sempre regnà
Provide alla milizia ch'era in forse.....
A sua sposa soccorse
Cum duo Campioni (Dominico et Francesco) al cui fare, [al cui
Lo Popol si raccorse.

(DANTE, *Paradiso,* L. XII.)

8. — INFLUENCE ET BIENFAITS

DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE.

L'Ordre de Saint-François d'Assise ne marcha pas au combat sous des chefs moins glorieux que celui de Saint-Dominique.

« En tête, dit le comte de Montalembert, sont douze martyrs qui ont cueilli la palme chez les infidèles. Puis viennent le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone, Antoine de Padoue, surnommé le *Thaumaturge* et l'*Arche des deux Testaments*; Roger Bacon, auquel on attribue la découverte de la poudre à canon, le télescope, etc., etc., et qui présenta à Clément IV le projet de réforme du Calendrier, accompli par Grégoire XIII; Roger Bacon qui réhabilita et sanctifia l'étude de la nature, classifia toutes les sciences et prévit, s'il ne les accomplit pas, les plus grandes découvertes des temps modernes; Duns Scotus, qui disputa à saint Thomas l'empire des écoles, et ce grand génie trouve un rival et un ami dans saint Bonaventure, le docteur séraphique, *ce savant formé en silence au pied du Crucifix* et qui lavait la vaisselle lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal !

« Mais c'est surtout, dit le même auteur, par les femmes que l'Ordre de Saint-François jeta dans son siècle un éclat sans pareil. Dès son début, François eut Claire, *Clara Seiffi,* fille d'un comte

puissant; Claire, qu'Alexandre IV appelle dans sa bulle *Clara, Claris Præclara, Clarissima illuxit.* « Claire, brillante entre « toutes les clartés, lumière resplendis-« sante du temple de Dieu, princesse « des pauvres, duchesse des humbles. » Vinrent ensuite Hélène Ensimelli, Élisabeth de Hongrie, Agnès de Bohême, qui repoussa la main d'un empereur et du roi d'Angleterre; Isabelle de France, sœur de saint Louis, qui refusa la main de l'empereur Conrad IV, pour se faire Clarisse; les deux filles de Ferdinand, roi de Castille; Hélène, sœur du roi de Portugal; Salomé, reine de Galicie; Cunégonde, reine de Pologne, etc., etc. Voilà, avec Marguerite de Cortone et la poétique Rose de Viterbe, quelques-unes des gloires de l'Ordre de Saint-François. »

L'Ordre séraphique a donné à l'Église quarante-cinq cardinaux et cinq papes : Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V et Clément XIV.

Les détails seraient infinis si on voulait raconter l'influence de l'Ordre séraphique et de celui de Saint-Dominique sur les arts, la poésie, la science et les monuments; les vieilles cathédrales encore debout et les tableaux toujours admirés attestent le génie des Guinta, de Pise, des Guide de Sienne, des Cinabue, des Fiesoles et de bien d'autres encore. (M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints*, t. II.)

9. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Thomas de Celano, *Vie de S. François;* Trium sociorum, *id.*; S. Bonaventure, *id.*; Chalipe, *id ;* Surius, *id.;* les Bollandistes, *id.;* Ribadeneira, *id.*, etc.

Historiens. — *Chroniques de S. François;* Franciscus Gonzaga, *Origine et progrès de l'Ordre de Saint-François*; Beucher, *Histoire des martyrs de cet Ordre; Regula et testamentum S. Francisci*; M. de Montalembert, *Etude sur le treizième siècle*; *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*; Hermant, Helyot; M. Henrion, *Histoire des Ordres monastiques;* M. Chavin de Malan, *Histoire de S. François d'Assise*, 1 vol. in-8°, 4e édition, 1860.

Ascétiques. — Grenade, *Traité de l'Oraison;* Haineuvre, *Méditations*; Nouet, *id.;* d'Argentan, *Grandeurs de Jésus-Christ*, conférences 25 et 26 ; S. François d'Assise, *Œuvres composées d'opuscules divers et de ses deux règles*, 1 vol. in-f°.

Panégyristes anciens. — S. Thomas, *Serm. de Sanctis*; Denis le Chartreux, *id.;* Guillaume de Paris, *id.;* Fuesslin, *id.*

Modernes. — Senault, Biroat, Lejeune, Richard, Dujarry, Vivien, Houdry, Fromentières, Duneau, Bourzeis, Boileau, Laselve, Damascène, Bossuet, La Rue, Ciceri, de la Roche, de la Boissière, Mongin, Neuville, Ballet, Latour, M. l'abbé Cornet.

10. MARTYROLOGE. — S. François d'Assise. — SS. Crispus et Caius. — SS. Marc et Marcien, mm. — S. Pierre, év. et m. — SS. Caius, Fauste, Eusèbe, Chéméron, Lucius et leurs compagnons, mm. — S. Hiérothée. — S. Petrone, év. — Sainte Aure, v.

---

5 octobre. — SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS (L'AN 541.)

VIES DE SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS

Placide, fils du sénateur Tertulle, fut mis, dès l'âge de sept ans, sous la discipline de saint Benoît. Né avec de belles dispositions, cultivé par des mains si habiles, il devint l'admiration et l'édification de son monastère. Jamais novice ne fut plus pieux, plus humble, plus obéissant; il crût à la fois en âge, en sagesse, en innocence, en vertus, et le saint patriarche l'aima comme un de ses plus chers enfants, faisant de lui le compagnon ordinaire de ses travaux, et le témoin habituel de ses merveilles.

Tertulle ayant donné à saint Benoît une terre en Sicile, Placide alla y fonder, près de Messine, un monastère auquel il donna le nom de Saint-Jean-Baptiste. Cette maison devint bientôt semblable à celle du Mont-Cassin; elle se peupla

rapidement, et devint une pépinière d'âmes parfaites. Quoique d'une santé faible et d'une complexion délicate, Placide donna l'exemple d'une austérité presque sans bornes : son jeûne était continuel ; sa nourriture était d'un peu de lait, d'eau et de racines ; il ne mangeait de pain que le dimanche, le mardi et le jeudi ; pendant le Carême il passait des jours entiers sans prendre absolument rien. Son lit était une chaise fort dure et sans dossier ; appuyé contre la muraille, il prenait deux ou trois heures de sommeil, et le reste de ses nuits se passait en prières. Toujours uni avec Dieu, une douceur inaltérable et une charité admirable lui gagnaient tous les cœurs. Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge fut pour lui la source d'une multitude de grâces : le don des miracles rendit son nom fameux dans toute l'île.

Tout florissait dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste, quand un chef de païens féroces, venus des côtes d'Afrique, tomba sur cette maison de Dieu, avec sa horde avide de sang et de rapines. Placide fut saisi avec tous ses moines, ses deux frères Eutyque et Victorin, et sa jeune sœur Flavie, qui étaient venus le visiter. Tous ils furent maltraités de la manière la plus cruelle, déchirés à coups de fouets, puis jetés dans de sombres prisons, où ils furent sept jours sans manger ; après quoi ils furent tous immolés en haine de la foi chrétienne, au nombre de trente-trois, le 5 octobre 541.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PLACIDE

TEXTE : *In bonitate et alacritate animæ suæ placuit Deo.* (Eccli., XLV, 29.)

Nous nous appliquerons dans le panégyrique de ce saint à considérer les caractères de la joie spirituelle, leurs sources, ses avantages.

Ier POINT. — SAINT PLACIDE CONSERVA TOUJOURS LA SAINTE JOIE SPIRITUELLE DE L'AME.

Le caractère particulier de ce grand saint est la joie de l'esprit, et l'allégresse avec laquelle il se portait au service de Dieu et au salut du prochain. Il ne la perdit jamais, ni dans les travaux et les difficultés de la vie religieuse, qu'il embrassa dès son jeune âge sous la conduite de saint Benoît, ni dans les contradictions et dans les fâcheuses rencontres qu'il supportait avec une si grande douceur et un si grand empire sur ses passions, qu'il ne se mit jamais en colère ; ni même dans les plus cruels tourments que le barbare Manucha, capitaine d'Abdata, roi d'Afrique, lui fit souffrir. Car ce Maure inhumain ayant tâché par tous les supplices les plus horribles d'ebranler sa constance dans la foi, et le trouvant toujours avec un visage riant qui faisait éclater la joie et l'allégresse de son cœur, commanda qu'on lui meurtrît la bouche à coups de pierres ; et l'entendant louer Dieu dans ce tourment, il lui fit couper la langue ; mais, par un miracle surprenant, il parlait encore d'une voix plus intelligible qu'auparavant, et chantait les louanges de Dieu avec plus de joie et d'allégresse, excitant les compagnons de son martyre à bénir avec lui l'auteur de leur salut ; ce qu'ils faisaient en répondant d'un commun concert : *Amen*. C'est pourquoi le tyran les fit tous décapiter.

Admirez sa vertu, et tâchez, à son exemple, de ne perdre jamais la joie du cœur, ni la paix de l'âme. Si la colère ou la tristesse vous attaque, ne lui cédez

pas : ne quittez point votre place. Votre place, c'est la sagesse : votre place, c'est la raison : votre place, c'est la mortification : tenez-vous-là, et vous serez victorieux. (S. Ambr., *de Offic.* L. CI, t. 1.)

IIe POINT. — LES TROIS SOURCES DE LA SAINTE JOIE DE SAINT PLACIDE.

Les trois sources d'où saint Placide puisait la joie de l'esprit, étaient la dévotion, la mortification, et la bonne conscience. C'était l'âme la plus pure et la plus innocente qui fût jamais. Il ne savait ce que c'était que le vice, parce que, dès l'âge de sept ans, il avait commencé à servir Dieu dans la religion, et il avait toujours continué dans ce saint exercice jusqu'à la mort, qui couronna d'un martyre de sang le martyre spirituel de sa vie. En effet, on peut dire que sa vie était une mort perpétuelle aux sens et à la nature. Il était toujours couvert d'un rude cilice. Il ne prenait sommeil qu'étant assis dans une chaise. Pendant le Carême, il jeûnait au pain et à l'eau le dimanche, le mardi et le jeudi. Les autres jours il ne mangeait point du tout. Il était ami du silence et de la solitude, il parlait peu, et tous ses entretiens n'étaient que de choses saintes. Étant arrivé à Messine, où saint Benoît l'avait envoyé pour conserver les terres que son père avait données à la religion, un grand seigneur, nommé Messalin le voulut loger dans son palais : mais il n'y demeura qu'un jour pour le contenter, disant que le palais d'un religieux c'est sa cellule, qu'il doit préférer aux plus superbes appartements des rois. Et en effet, si le ciel est préférable à la terre, la cellule de saint Placide était un ciel, où Dieu se communiquait à lui avec une si grande profusion de ses grâces, qu'il semblait un séraphin en amour, et un thaumaturge en prodiges et en miracles. Voulez-vous participer à son bonheur? Aimez la mortification comme lui, aimez l'oraison et le silence. Vous y trouverez la joie de l'esprit, et les plus pures délices du paradis.

IIIe POINT. — AVANTAGES DE LA SAINTE JOIE SPIRITUELLE.

Il n'y a rien qui nous rende plus agréables à Dieu, ni qui attire si puisamment les hommes à son amour, que la joie spirituelle, la sainte allégresre avec laquelle nous nous portons à la pratique de la vertu. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si saint Placide avait reçu avec le don des miracles un si merveilleux empire sur les cœurs. Il avait gagné le cœur de Dieu en lui donnant le sien avec joie ; et Dieu en récompense le rendit maître du cœur des hommes. Partout où il allait, il répandait une si douce odeur de sainteté, que chacun désirait le voir. Sa sœur, sainte Flavie, fut une de ses plus chères conquêtes. Elle était venue de Rome en Sicile avec ses deux frères, seulement pour le voir, et pour s'avancer dans la vertu par son exemple : mais, par un trait admirable de la Providence, elle en trouva tout d'un coup la consommation, en souffrant avec lui les tourments les plus horribles avec un courage invincible, et faisant d'un glorieux martyre son apprentissage et son chef-d'œuvre tout à la fois.

Enviez saintement le bonheur de l'un et de l'autre, imitez leur vertu, adorez, aimez et louez Dieu dans l'ordre de ses dispositions sur vous. Oh ! qu'il y a de gloire et de solide joie à souffrir pour l'ami souverainement et uniquement aimable, qui est Dieu seul et Jésus-Christ, le cher époux de nos âmes !

MATÉRIAUX

1. Ecriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui sponte obtulistis animas vestras ad periculum, benedicite Domino. (Judic., v, 2.)

Stellæ manentes in ordine et cursu suo, adversus Sisaram pugnaverunt. (Id., *ibid.*, 20.)

Nouveau Testament. — In omnibus fidem bonam ostendentes, ut doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent. (Tit., II, 10.)

Regnum immobile suscipientes, habemus gratiam per quam serviamus placentes Deo. (Hebr., XII, 28.)

2. — SS. PÈRES.

Tota vita christiani est disciplina martyrii. (Tertull., *Apol.*)

Libenter igitur terrena amittamus, cœlestia tueamur, totum licet sæculum pereat, dum patientiam lucrifaciam. (Id., *de Patientia.*)

Frustra cervicem præbueris carnifici, nisi prius occideris affectus. (S. Cyprian., *de dupl. Martyr.*)

Innoxios, justos, Deo caros domo privas, patrimonio spolias, catenis premis, carcere includis, gladio, bestiis, ignibus punis. (Id., *Adv. Demetr.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Placidius protomartyr Ordinis Sancti Benedicti. Congaudeo, inquit S. Benedictus, quod talem discipulum habuerim, non doleo autem quod amiserim (*Sermo in morte S. Placidi, in Bibl. Patrum.*)

2. *Obedientia.* Mira fuit obedientia Placidi. (P. Klee, *in Breviariolo Sanct.*, 5 octobre.)

3. Combats glorieux de S. Placide : 1° contre la nature ; 2° les richesses ; 3° les passions ; 4° les tyrans. (Le P. Senault, *Panégyrique de S. Placide.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Jamais novice ne fut plus : 1° pieux ; 2° humble ; 3° obéissant.

2. Devenu religieux, ses jeûnes et ses austérités étaient extraordinaires.

3. Sa dévotion envers la sainte Vierge était très-grande.

4. Son admirable constance dans son martyre. (Le P. Giry, *Vies des Saints.*)

5. — PLANS.

PLAN DE S. BENOIT. — 1° De glorioso martyrio S. Placidi ; 2° momentaneam mortem elegit et sic ad Deum pervenit ; 3° congaudeo talem habuisse discipulum, non doleo amisisse quia mortem pro veritate gustavit ; non usum naturæ perdidit sed commutavit. (*Sermo in morte S. Placidi, in Auct. Bibl. Patrum.*)

PLAN DU P. SENAULT. — Texte : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo persecutionem patientur.* (II Tim., III, 12.) — S. Placide a été martyr toute sa vie : 1° par sa séparation volontaire avec son père, sa mère, ses frères ; 2° par le renoncement aux richesses, aux honneurs ; 3° par ses austérités ; 4° par les supplices enfin auxquels il fut condamné. (*Panégyrique de S. Placide.*)

PLAN DE DURAND. — S. Placide a été : 1° le premier abbé ; 2° le premier martyr ; 3° le premier bienheureux de l'Ordre de Saint-Benoît. Tel est son véritable caractère. (*Caractères des Saints,* le 5 octobre, S. Placide.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — S. Grégoire le Grand, *Dialog.*, L. II, c. 3 et 7 ; Mabillon, *Annal.*; les Bollandistes, *Acta Sanctor.*; Godescard, Giry, Rohrbacher.

PANÉGYRISTES. — S. Benoît, *Sermo de morte S. Placidi in Auctario Biblioth. SS. Patrum* ; le P. Senault.

7. MARTYROLOGE. — S. Placide et ses compagnons, mm. — S. Thraséas, év. et m. — S. Palmace et ses compagnons, id. — Sainte Charitine, v. et m. — S. Firmat et sainte Flavienne, v., mm. — S. Marcellin, év. — S. Apollinaire, id. — S. Attilan, id. — S. Froilant, id. — Sainte Galle, veuve.

6 octobre. — SAINT BRUNO, fondateur des Chartreux.

(L'AN 1161.)

VIE DE SAINT BRUNO

Bruno ou mieux Brunon, naquit à Cologne, vers 1060, de parents distingués par leur noblesse aux yeux du monde et devant Dieu par leur vertu. Les belles qualités naturelles de cet enfant, les grâces abondantes du Ciel laissèrent peu à faire pour son éducation qui fut néanmoins très-soignée. Son amour du travail, sa piété, sa tendre dévotion à la sainte Vierge, mirent son innocence à l'abri de tout danger. Il fit des progrès merveilleux dans les lettres et dans l'Écriture sainte, la théologie et les Pères; il passait aussi pour exceller dans la poésie. Ce fut à Reims qu'il acheva ses cours. Son évêque, saint Annon, le rappela près de lui, le pourvut d'un canonicat dans son diocèse, et l'initia aux ordres sacrés; mais après la mort de ce prélat, l'église de Reims enleva Brunon à celle de Cologne, et il devint théologal, puis chancelier et recteur des écoles publiques. Manassès, évêque intrus, ayant été déposé, on proposa Brunon pour le siége vacant : lui sut si bien se cacher, qu'il fallut en élire un autre, et le savant chanoine put rester enseveli dans son humilité.

On raconte, non sans preuves, qu'un événement effrayant détermina Brunon à s'ensevelir dans la solitude. On procédait aux obsèques d'un chanoine, en apparence honnête et bon; aux paroles de Job, *responde mihi*, le mort leva la tête hors de sa bière, et d'une voix lamentable, s'écria : « Je suis accusé; — je suis jugé; — je suis condamné au feu éternel. » Cet événement jeta l'effroi au sein des assistants : Brunon s'écria : Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous que ce mort a parlé, et avec six autres, il résolut de quitter entièrement le monde. Ils s'en allèrent vers Grenoble, et saint Hugues, évêque de cette ville, leur donna l'horrible désert de la Chartreuse, pour s'y ensevelir et y vivre uniquement en Dieu. Ils y bâtirent un oratoire de la sainte Vierge, et de petites cellules séparées, entre trois rochers énormes, près d'une petite source. Telle fut l'origine des chartreux.

La vie de ces nouveaux moines fut une rigoureuse austérité : leur jeûne était continuel, leur silence sans interruption sinon le chant des louanges du Seigneur; ils portaient toujours un rude cilice et gardaient une perpétuelle clôture. Brunon, le plus humble, le plus mortifié, le plus parfait de tous, fut, malgré sa résistance, choisi comme supérieur; et l'évêque de Grenoble, charmé de son grand savoir et de sa haute piété, le prit bientôt pour son directeur.

Ces vénérables solitaires vivaient heureux d'avoir un tel supérieur, un tel guide et un si beau modèle de perfection religieuse; mais, ô coup de la Providence! le pape Urbain II, qui le connaissait, vint le leur enlever pour le bien général de l'Église. L'obéissant moine se rendit à l'appel du pontife suprême, laissa ses pieux solitaires dans l'affliction, en se promettant bien de retourner au plus tôt dans sa douce solitude; mais ce fut en vain. Alors une violente tentation d'abandonner leur désert s'empara des anachorètes orphelins : un vieillard vénérable leur apparut, les conforta, leur assura le secours de la Reine des

anges, à condition de la prier d'une manière spéciale. De là vient la pratique des chartreux de réciter tous les jours le petit office de la sainte Vierge.

Brunon, à la cour de Rome, soupirait après son heureux désert, et ses instances réitérées lui avaient enfin obtenu la permission de retourner avec ses frères, quand les habitants de Reggio vinrent le demander pour leur évêque. Le pape, ravi, le leur accorda; mais lui, fit tant par ses prières et par ses larmes qu'il évita ce redoutable fardeau. Alors, pour fuir davantage la lumière et se cacher plus entièrement, au lieu de revenir en France, il s'enfonça dans un affreux désert de la Calabre, avec quelques nouveaux compagnons, et là, enchérissant sur sa première ferveur, il se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence, mais aussi aux douceurs de la plus sublime contemplation. Il ne fut pas longtemps ignoré dans son désert de la Torre; plus il prenait soin de se cacher, plus la Providence aimait à le manifester. Il fut découvert, dans une chasse, par le vieux Roger, comte de Sicile, qui lui rendit toutes sortes de respects, et combla de ses bienfaits sa congrégation naissante. Brunon ne fut point ingrat; car il sauva la vie à son bienfaiteur, au siége de Capoue, en l'avertissant, dans un songe, du piége qui lui était tendu.

Les chartreux de France découvrirent aussi leur père et leurs frères d'Italie; il y eut des lettres et des conférences entre eux, et Brunon dut se charger de donner à l'Ordre entier ses règlements; Landuin, prieur de la Chartreuse, alla en Calabre, pour mieux se pénétrer de l'esprit du saint fondateur. A peine fut-il parti, pour retourner à Grenoble, que Brunon tomba malade, d'une maladie mortelle. Averti de l'approche du terme de ses jours, il redoubla de ferveur et de zèle; il assembla ses religieux, leur fit sa profession de foi, en particulier sur l'Eucharistie, à cause de l'hérésie de Bérenger; et le 6 octobre, après avoir reçu le saint viatique, tenant le crucifix collé à ses lèvres, il rendit paisiblement à son Dieu son âme, l'an 1101; il n'avait pas encore cinquante ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BRUNO

TEXTE : *Invenit gratiam in deserto.* (Jerem., XXXI, 2.)

Un ancien voyant qu'un philosophe qui enseignait une morale austère comptait pourtant quelques sectateurs ne pouvait contenir son étonnement. Il prêche l'abstinence, disait-il et il trouve pourtant des disciples : *Esurire docet et discipulos invenit!* Qu'eût-il dit s'il avait vu les chartreux?

Chacun sait que le fondateur de cet Ordre si rigide fut saint Bruno.

Bruno fut un des hommes les plus éclairés de son temps; car, au dire de ses contemporains, il était non seulement théologien et philosophe, mais encore poëte. Il remplit quelque temps à Reims, dont l'école était alors célèbre, les fonctions d'écolâtre, et plusieurs des élèves qu'il forma parvinrent aux plus hautes dignités de l'Église. L'un d'eux même, nommé Eudes, devint pape sous le nom d'Urbain II.

Après la mort de l'archevêque Gervais, un ecclésiastique appelé Manassès parvint, par simonie, à se faire nommer au siége de Reims, et scandalisa bientôt les hommes de bien par ses vices.

Bruno s'étant élevé courageusement contre les désordres du nouvel archevêque, devint l'objet de ses persécutions. Heureuses persécutions, puisqu'elles contribuèrent à dégoûter notre saint du monde, et le déterminèrent à fonder son admirable institut!

Ier POINT. — FONDATION DE LA CHARTREUSE.

La grande âme de Bruno tendait toujours à la perfection, et une profonde solitude lui paraissait indispensable pour s'élever à cet état sublime. Il fit goûter ses idées à six de ses compagnons, et ils ne cherchèrent plus que les moyens de les réaliser. Saint Hugues, évêque de Grenoble, auquel ils s'adressèrent, les accueillit avec empressement ; et pour s'assurer de la réalité de la vocation, il leur offrit dans son diocèse une contrée sauvage, appelée *Chartreuse*, dont il leur fit la description en ces termes : « C'est, leur dit-il, un désert affreux, situé au milieu de rochers arides, escarpés, et couverts de neige la plus grande partie de l'année. » Ce tableau n'effraya point Bruno ni ses compagnons; ils témoignèrent, au contraire, de la satisfaction, disant qu'ils seraient plus sûrs de ne jamais être troublés dans leur solitude. Ils se rendirent donc au lieu désigné, et y bâtirent quelques cellules et une église. Telle est l'origine de la *Grande-Chartreuse* que des moines de saint Bruno occupent encore aujourd'hui ; et c'est le nom du lieu qui fit appeler ces moines *chartreux*.

Saint Bruno appuya le dôme de son Institut sur quatre colonnes plus solides que l'agathe ; sur la prière, le travail, la mortification des sens et le silence. Les austérités des nouveaux religieux surtout avaient de quoi effrayer les hommes peu habitués au sacrifice.

Le saint pourtant et ses compagnons se trouvaient parfaitement heureux dans leur désert, car Dieu y parlait à leur cœur, et c'était Dieu qu'ils étaient allés y chercher. Aussi fut-ce un grand sujet de chagrin pour Bruno quand le pape Urbain II, qui, comme nous l'avons dit, avait été son élève, l'appela auprès de lui pour l'assister de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. Il s'empressa pourtant d'obéir; mais à peine arrivé à Rome, il demanda la permission de regagner sa chère solitude.

Le pape, qui tenait à l'avoir à proximité pour pouvoir recourir à ses lumières dans un cas pressant, lui permit seulement de se retirer dans quelque partie inhabitée de la Calabre. Bruno trouva un lieu conforme à ses désirs, dans un désert appelé *della Torre*, et il y fonda un monastère qui prit son nom du lieu, comme celui de la Chartreuse.

IIe POINT. — ESPRIT DE SAINT BRUNO.

On pourrait supposer qu'un homme qui avait embrassé un genre de vie si rigoureux devait être d'une humeur triste ; mais on se tromperait étrangement. Peut-il y avoir de la tristesse dans un cœur qui possède Dieu, source de toute joie ! Aussi les lettres qui nous sont restées de saint Bruno prouvent que son âme était ouverte aux plus doux sentiments. « Vous décrirai-je, écrivait-il du monastère *della Torre* à Raoul, l'un de ses anciens amis, alors prévôt de l'Église de Reims, vous décrirai-je la beauté du lieu que nous habitons ? C'est une plaine riante et spacieuse, qui s'étend entre des montagnes où l'on trouve des prairies toujours vertes et toujours émaillées de fleurs. Il ne m'est pas possible de vous peindre la perspective enchantée des collines amoncelées les unes sur les autres comme par magie, encore moins la sombre fraîcheur des vallées où se réunissent les eaux de mille fontaines pour se partager de nouveau en mille filets différents. Les yeux se reportent sur des jardins délicieux, sur des arbres diversifiés à l'infini, sur les fruits les plus richement colorés. Mais à

quoi bon ce tableau d'une solitude où le sage trouve des plaisirs tout divins !..... »

Saint Bruno, comme on le voit, aimait la nature ; c'est le propre de toutes les âmes pures et tendres. A la vérité, le chrétien a horreur de la grossière idolâtrie du panthéiste. Pour lui, la nature ce n'est point Dieu, mais c'est une des plus ravissantes manifestations de Dieu, comme la physionomie qui n'est point l'homme est pourtant l'expression éloquente de son âme. Mais ce n'est que dans la solitude que la nature nous découvre ses plus beaux secrets : on peut la comparer à une eau limpide, qui, agitée, ne laisse voir que sa surface, mais qui, reposée, permet à l'œil de pénétrer à de grandes profondeurs. Aussi la plupart des hommes, troublés par les passions ou distraits par les affaires, ne voient, pour ainsi dire, que son écorce, c'est-à-dire les objets matériels avec lesquels leurs organes sont en rapport immédiat. Pour l'homme contemplatif, au contraire, la nature n'est qu'une gaze légère à travers laquelle il aperçoit la Divinité, qui ne saurait se découvrir à lui sans voile, parce que l'homme dans sa condition présente n'en saurait voir l'éclat sans mourir. Dans les solitudes agrestes qu'il recherche, tout lui rappelle, en effet, l'idée de l'unité, et, par conséquent, l'idée de Dieu qui est l'unité par essence. Le bruissement des feuilles dans la forêt, la cascade qui tombe entre les gorges des montagnes, les vagues qui se brisent sur les bords de la mer, tout cela réveille également dans son âme le sentiment religieux, parce que tous ces sons parfaitement semblables l'un à l'autre, murmurent très-distinctement à son oreille et répètent sans cesse : Dieu ! Dieu ! Dieu !

Saint Bruno rendit tranquillement l'esprit dans le monastère *della Torre*, le 6 octobre 1101.

IIIe POINT. — VIE DES CHARTREUX.

Peu de temps après la mort du saint, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, parlait ainsi des chartreux qu'il avait visités : « Ce sont les plus pauvres de tous les moines; la vue seule de leur extérieur effraye. Ils portent un rude cilice, affligent leur chair par des jeûnes presque continuels, et ne mangent que du pain de son. En maladie, comme en santé, ils ne connaissent point l'usage de la viande. Ils mangent rarement du poisson. Les dimanches et les jeudis, ils ne vivent guère que d'œufs et de fromage ; des herbes bouillies font leur nourriture les mardis et les samedis; les autres jours de la semaine, ils vivent de pain et d'eau. Ils ne font par jour qu'un seul repas, excepté dans les octaves des principales fêtes. La prière, la lecture et le travail, qui consiste principalement à copier des livres, sont leur occupation ordinaire.

Depuis Pierre le Vénérable, les chartreux n'ont guère adouci leurs austérités; ils semblent même à quelques égards les avoir augmentées. En général, ils ne peuvent se parler qu'avec une permission du supérieur; ils se couchent tout habillés sur une seule paillasse, et ils se lèvent au milieu de la nuit pour consacrer plusieurs heures à la méditation et au chant des psaumes.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les chartreux, si rigoureux pour eux-mêmes, ont toujours exercé envers les étrangers la plus généreuse hospitalité, semblables aux anges qui nous donnent beaucoup à nous pauvres pèlerins qui traversons le temps, sans que de notre côté nous puissions leur rien donner.

Disons, à ce propos, que le christianisme seul a formé les hommes véritablement généreux. Auparavant, ceux qu'on appelait de ce nom n'était que pro-

digues. Lucullus traitait ses amis avec somptuosité; mais, quoiqu'il fut seul, il gourmandait son maître d'hôtel, si sa table n'était pas servie avec profusion. De pareilles prodigalités sont un acheminement à l'indigence. Pour pouvoir être longtemps généreux, il faut vivre dans son intérieur avec parcimonie.

La religion, par une filiation merveilleuse dont elle seule possède le secret, fait ainsi souvent éclore d'une vertu une autre vertu qu'on dirait contraire à la première et qui forme avec elle le plus beau contraste. L'économie produit la générosité; la sévérité est suivie de la douceur; et à peine la première a-t-elle retranché avec le fer les chairs corrompues, que la seconde s'empresse d'appliquer le dictame sur la plaie ; l'humilité engendre la vraie grandeur; la chasteté, la joie et la volupté du cœur.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Ses Maximes. — 6. Plans. — 7. Ses œuvres. — 8. De l'Ordre des Chartreux. — 9. Encomia. — 10. Auteurs à consulter. — 11. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Transgrediens ad montem qui erat contra orientem Bethel, tetendit ibi tabernaculum suum. (Gen., XII, 8.)

Tolle Aaron et filium ejus cum eo, et deduces eos in montem Hor. (Num., XX, 25.)

Nouveau Testament. — Hic est qui fuit in Ecclesia in solitudine cum angelo qui loquebatur ei in monte Sina, et cum patribus nostris; qui accepit verba vitæ dare nobis (Act., VII. 38.)

Sustulit me in spiritu in montem magnum et altum, et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem. (Apoc., XXI, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Væ mihi misero, cum venerit dies judicii et aperti fuerint libri conscientiarum, cum dicetur de me : Ecce homo et opera ejus! Quid faciam tunc, Domine Deus meus? (S. Augustin., *in Meditat.*, c. XXXIX.)

Mundus tribulationum mare. (S. Bruno, *in Ps.* VIII.)

Neque blanditiis seducamini, neque metu terremini. (Id., *in Ps.* XXXVII.)

Fugiamus. (Id., *in I ad Timoth.*)

In omnibus rebus respice finem. (*De Imit. Chr.*, L. I.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Responde mihi : Justo Dei judicio accusatus sum; justo Dei judicio judicatus sum; justo Dei judicio condemnatus sum. Quel spectacle effrayant suspend tout à coup les chants lugubres, trouble dans leurs fonctions les ministres du Seigneur, porte dans l'âme de Bruno la terreur, le saisissement! Le cadavre s'anime, sa voix frappe. Trois fois elle fait retentir le temple de ses funestes accents : Justo judicio Dei — accusatus sum; judicatus sum; condemnatus sum. (Latour du Pin, *Panégyrique de S. Bruno*, première partie.)

2. Génie et écrits de S. Bruno. (Id., *ibid.*)

3. S. Bruno exécute ses projets de retraite. Il part avec ses six compagnons. Son entrevue avec S. Hugues, évêque de Grenoble. Leur première ascension à la Chartreuse. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

4. Gloires de S. Bruno et de son Ordre. (Id., *ibid.*, troisième partie.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Mépris du monde; 2° amour de la solitude; 3° pratique absolue et continuelle du silence; 4° renoncement aux hommes; son refus de l'évêché de Reggio; 5° humilité; 6° pénitence journalière dans les exercices du jeûne, de l'abstinence perpétuelle, de l'oraison, des veilles de chaque nuit, des mortifications corporelles et spirituelles. (Rohrbacher, *Vies des Saints.*)

5. — MAXIMES DE SAINT BRUNO.

1. La foi est la première des vertus. C'est d'elle que Jésus-Christ a dit : *Omnia possibilia sunt credenti.* (Marc., IX, 22.)

2. Après la foi vient l'espérance, puis la charité, qui sont l'une et l'autre un grand ornement de l'Eglise et des vertus de premier ordre.

3. Il y a quatre autres vertus par lesquelles le monde entier est gouverné; ce sont : la prudence, la justice, la force, la tempérance.

4. Dans la solitude se trouve la paix que le monde ignore et la joie pénétrante du Saint-Esprit.

Réjouissez-vous, mes frères, d'avoir franchi les écueils de ce monde et évité les naufrages qu'on y trouve à tout instant. (M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints illustres.*)

6. — PLANS.

Plan de Latour du Pin. — Texte : *Vidit et fugit... montes exultaverunt.* (Ps. cxiii, 4.) — I. Bruno réfléchit sur le monde, et de ses réflexions naissent des projets de retraite : *Vidit.* — II. Les projets de Bruno se réalisent, et dans sa retraite il devient un fondateur d'Ordre : *Fugit.* — III. Bruno voit sa gloire voler du sein de sa retraite dans le monde même qu'il a fui : *Montes exultavernnt.* (*Panégyrique de S. Bruno.*)

Avertissement. — Latour du Pin place cet avertissement en tête de son *Panégyrique de S. Bruno :* « J'avais été prié de prononcer le panégyrique suivant dans l'église de la Chartreuse du Val-Saint-Pierre, diocèse de Laon, en 1763. Des raisons particulières m'ont empêché de remplir ma promesse. Les chartreux m'ont engagé à faire imprimer ce discours qu'il ne m'a pas été possible de prêcher, mais que j'ai lu à quelques-uns d'entre eux à Paris; il aura le mérite de la nouveauté. Je ne connais aucun panégyrique de S. Bruno qui puisse soutenir la lecture. Ceux du P. Lion, prêtre de l'Oratoire, et du P. Duneau, jésuite, les seuls qui soient peut-être imprimés, sont si mal conçus, si mal écrits, qu'ils ne méritent pas la plus légère attention. »

Plan caractéristique, selon Durand. — I. S. Bruno, comme patriarche, ordonne à ses enfants un jeûne perpétuel pour leur servir de nourriture. — II. Comme docteur, il prescrit à ses disciples un silence continuel, pour leur servir d'entretien. — III. Comme général, il leur impose un cilice éternel pour leur servir de vêtement. (*Caractères des Saints*, le 6 octobre.)

Plan du P. Nouet, pour une méditation. — Texte : *Invenit gratiam in deserto.* (Jerem., xxxi, 2.) — S. Bruno a trouvé dans le désert : 1° la paix de l'âme; 2° une retraite contre les ennemis du salut; 3° le souverain bien : Dieu, source de toutes les bénédictions et trésor de toutes les vertus. (*Méditation pour la fête de S. Bruno.*)

7. — OEUVRES DE CE SAINT.

1° Deux lettres; 2° ses Commentaires sur les Psaumes et sur les Epîtres de S. Paul; 3° le *Livre des Vertus* et autres Traités, dont quelques-uns sont attribués à Brunon de Ségui.

8. — DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

Les chartreux, dit M. de Châteaubriand, ont donné au monde l'unique exemple d'une congrégation qui a existé sept cents ans sans avoir besoin de réforme, preuve convaincante de la sagesse de la règle de leur fondateur.

« Cet Ordre, dit Corbin, dans son *Histoire sacrée des chartreux*, est toujours le même, toujours au même état, au même degré de sainteté de vie, d'austérité de mœurs, de justice et de piété. C'est comme un soleil qui ne sort jamais de sa ligne écliptique ; c'est un fleuve qui ne franchit jamais ses digues ; c'est un ciel qui jamais ne varie dans ses mouvements ; ce sont autant d'étoiles fixes qui ne se détachent jamais du firmament de leur première institution, etc. » C'est, de plus, un des Ordres où l'on forme le mieux à la vie contemplative. Le cardinal Bona, Pierre le Vénérable et plusieurs autres illustres personnages en ont fait de magnifiques éloges. « Ces religieux sont le miracle du monde, disait le savant et pieux cardinal ; ils vivent dans la chair comme n'en n'ayant pas. Ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le ciel, et cet Institut est avec raison préféré à celui de tous les Ordres religieux. » (*Divina psalm.*, p. 897.)

La fameuse galerie de Lesueur a rendu la vie de S. Bruno tout à fait populaire. C'est à son Institution que le monde savant est redevable en grande partie de la conservation de plusieurs inestimables trésors de littérature antique. C'était un devoir capital pour les solitaires qui vivaient sous sa règle, de chercher, de conserver, de copier les manuscrits. Ils cultivaient aussi des métiers ; il y avait parmi eux des menuisiers et des tourneurs. (Voy. *Annales de phil.*, t. IV, 184.)

L'Ordre des chartreux a donné plusieurs savants et plusieurs saints. Gautier Hilton, le vénérable Denis le Chartreux, le bienheureux Albergoti, le bienheureux Petroni, S. Anthelme, S. Artholde, S. Etienne, prieur de la Chartreuse des Portes, etc. Il a fourni à l'Eglise quatre cardinaux et un grand nombre d'évêques. (*Voir* Godescard, au 6 octobre ; Mabillon, Martène, et surtout le P. Tracy, qui a donné une excellente *Vie de S. Bruno*,

avec de fort belles et curieuses remarques, ainsi que la notice raisonnée des hommes illustres de cet Ordre. (M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints illustres.*)

9. — ENCOMIA.

1. S. Bruno est: murus Ecclesiæ, flos Patrum, semita justitiæ, lux et speculum mundi; sacerdotum splendor, stella deserti, doctor doctorum, fons philosophiæ, mundi spretor, religionis interpres, dux sanctorum... (Lobbetius, *in Gloria Patrum*, q. 1 *de S. Brunone.*)

2. Brunonis discipuli sunt: pauperes sæculo, divites Deo. Apud illos juge silentium, jugis contemplatio. Parum corpori, plurimum spiritui tribuunt. Novos hic Paulos, novos hic vidisses Antonios. Angelica ab eis vita in terris ducitur. Fervore caritatis igniti, rigore abstinentiæ pallidi. (Petrus Sutor Carthusianus, *de Vita Carthusianorum*, L. I, c. 2, *tract.* 1.)

Voir la belle hymne de Santeuil, *in S. Brunonem* : *Secum medias per urbes portat eremum.*

10. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Guibert de Nogent, *Vie de S. Bruno* (1101); Dupuy, *id.* (1515); le P. de Tracy 1785); les Bollandistes, *Acta Sanctorum.*

Historiens. — *Chronica de exordio Ordinis Carthusiensis* (1250); Mabillon, *Annal. Benedict.*, t. V; Cam. Tutinus, *Historia Ordinis Carthus.*; Colombi, *Dissertatio de Carthusianorum initiis*; Masson, *Annal. Carthus*; Zanotti, *Histoire italienne de S. Bruno*; Lobbetius, *Gloria Patr.*; Sutor, *de Vita Carthusiana*; Bossius, *de viris illustr. Ordin. Carthus.*; Longueval, *Histoire de l'Eglise Gallicane*; Helyot, *Histoire des Ordres monastiques*; Corbin, *Histoire sacrée des Chartreux*; Henrion, *Histoire des Ordres monastiques*; M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints illustres.*

Panégyristes. — Le P. Lion, le P. Duneau, le P. Nouet, Latour du Pin.

11. MARTYROLOGE. — S. Bruno. — S. Sagar, év. et m. — SS. Marcel, Caste, Emile et Saturnin, mm. — Sainte Foi, v. et m. — Sainte Erotide, m. — Les saints martyrs de Trèves. — S. Romain, év. — S. Magne, id.

---

7 octobre. — SAINT LÉGER, évêque d'Autun, martyr.

(l'an 678.)

VIE DE SAINT LÉGER.

Les parents de ce saint étaient principaux seigneurs de la cour de Clotaire, roi de France. Quand il eut l'usage de la raison, il connut que la cour des princes n'est pas un séjour où l'innocence soit en sûreté ; il se retira donc chez son oncle, évêque de Poitiers, qui le fit archidiacre de son église, le chargeant d'une partie des visites de son diocèse. Il le nomma à l'abbaye de Saint-Maxence qui vint à vaquer par le décès de l'abbé; il se comporta avec tant de sagesse et de piété dans l'administration de ce bénéfice, que le roi le pourvut de l'évêché d'Autun, du consentement unanime du clergé et du peuple.

Il gouverna cette église durant dix ans, d'une manière à édifier tous ses diocésains, faisant régulièrement ses visites, ayant grand soin des pauvres, des veuves et orphelins, retranchant tous les abus qui s'étaient glissés, autant à l'égard du clergé que du peuple. Au bout des dix ans, Clotaire III étant mort, saint Léger fut rappelé à la cour, où il fit si bien avec les principaux du royaume, que Childéric II fut choisi pour roi malgré les intrigues d'Ébroin, maire du palais, qui voulait que ce fût Thierry; ce qui obligea Ébroin de se retirer dans un monastère, et saint Léger fut mis en sa place. Mais comme le règne de Childéric ne fut pas long, et que Thierry III lui succéda, Ébroin fut rétabli en sa dignité, et ne songea qu'à se venger de saint Léger qui s'était retiré dans son diocèse.

Ébroin donna commission à deux scélérats, accompagnés de soldats, d'aller à Autun se saisir du saint prélat ; l'ayant traîné hors de la ville, ils lui arrachèrent les yeux et le conduisirent dans un monastère où il demeura deux ans. Au bout de ce temps, n'étant pas satisfait de sa vengeance, il aposta des faux témoins qui dénoncèrent saint Léger à Thierry comme criminel de lèse-majesté avec un de ses frères nommé Guérin ; ils furent cités l'un et l'autre à comparaître devant le roi. Saint Léger répondit à l'accusation, qu'à la vérité il avouait qu'il était criminel de lèse-majesté divine par ses péchés ; mais qu'il protestait qu'il n'avait commis aucun crime de lèse-majesté contre le roi son seigneur et son maître.

Son frère Guérin fut attaché à un poteau et assommé à coups de pierres ; on coupa la langue et les lèvres à saint Léger pour l'empêcher de parler, et on le fit conduire en un monastère où Dieu lui rendit la parole ; cela fut cause qu'Ébroin le fit conduire en exil et donna ordre à ceux qui le conduisaient de le faire mourir en chemin. Ils lui coupèrent la tête. Celui qui commit cette cruauté fut possédé du démon ; il se jeta dans le feu où il fut brûlé vif, et Ébroin mourut misérablement. On transporta le corps du saint à Poitiers où il fit quantité de miracles.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LÉGER

TEXTE : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (Matth., v, 10.)

Le royaume du ciel, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son admirable sermon sur la montagne, appartient à ceux qui souffrent perécution pour la justice. Heureux les apôtres, heureux les martyrs, heureux le héros chrétien dont nous célébrons aujourd'hui la fête, le glorieux saint Léger d'avoir conformément à cet oracle, donné leur vie pour le triomphe de la justice et de la vérité. Il y a deux phases distinctes dans la vie de saint Léger, celle de l'évêque, celle du chancelier de la couronne. Nous le suivrons dans l'un et l'autre état pour admirer : 1° *ses vertus épiscopales;* 2° *sa fermeté dans son douloureux martyre.*

Ier POINT. — ACTES ET VERTUS DE SAINT LÉGER DURANT SON ÉPISCOPAT.

La bonne odeur des vertus de saint Léger, d'abord abbé de Saint-Maixant, s'étant répandue jusqu'à la cour, la reine sainte Bathilde, qui gouvernait la France pendant la minorité de son fils Clotaire III, désira l'approcher de sa personne pour se servir de ses conseils. L'évêque de Poitiers ne put refuser à la pieuse reine ce sujet si distingué, persuadé que Léger, favorisé par la nature et la grâce des dons les plus rares, remplirait auprès du trône la mission d'un envoyé de Dieu. Il fit en effet les délices du jeune roi, l'admiration des courtisans, l'édification de la reine. Il n'y eut bientôt qu'une voix pour le proclamer digne de la prélature ; et l'évêché d'Autun étant venu à vaquer, on s'empressa de le proposer pour ce siége.

Notre saint témoigna le plus grand éloignement pour cette haute dignité. Il fallut qu'on surmontât son humilité, qu'on lui fît une sainte violence pour pouvoir recueillir le fruit de sa charité. Toutefois le choix du Ciel étant trop visible, il plia les épaules sous le faix qu'il lui imposait et vint prendre la conduite de cette portion du troupeau de Jésus-Christ.

Qu'ils furent beaux les pieds de cet évangéliste de paix : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem !* (Rom., x, 15.)

Son arrivée apaisa les troubles et réunit les esprits. Il se considéra dès ce moment comme le vrai père de tout le peuple commis à ses soins, et sans se plaindre ainsi que Moïse, qu'il se trouvait accablé de toute cette multitude, qu'il ne l'avait pas portée dans ses entrailles et engendrée pour être obligé de pourvoir à sa nourriture, il se faisait un plaisir de lui distribuer le pain spirituel et matériel. Il savait que le principal devoir d'un évêque est d'enseigner au peuple fidèle la science du salut, et lui apprendre la voie qui conduit au véritable bonheur. C'est à quoi il s'appliqua infatigablement, se mettant à la portée de chacun, donnant à ceux-ci le lait d'une instruction familière, prêchant la sagesse aux plus avancés, caressant les uns, intimidant les autres, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ

Il fut un second Jean l'Aumônier par la profusion de ses aumônes. Sa tendresse et sa sollicitude pastorales le portaient à une grande vigilance sur tous les besoins des pauvres. Il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la langue des muets, le tuteur des pupilles. Sa maison servait de retraite et d'hospice à tous les malheureux. Il trouvait un fonds inépuisable dans la vie frugale et pénitente qu'il menait, observant religieusement les canons du quatrième concile de Carthage touchant les meubles, l'habillement et la nourriture des évêques ; en sorte qu'après avoir fourni abondamment aux pauvres tout ce que leur état exigeait de lui, il lui restait de quoi contribuer à la décoration et à l'embellissement des églises. Les monuments qui nous en restent publient plus glorieusement sa magnificence que ne pourraient faire toutes nos paroles.

Quelle exactitude à faire ses visites pastorales ! Les peuples touchés par le charme de ses paroles, par la profusion de ses aumônes, et plus encore par l'exemple de sa rare piété, croyaient voir un ange et Jésus-Christ même qui venait les visiter. C'est en effet de cette manière que cet adorable Sauveur, durant les jours de sa vie mortelle, parcourait les bourgades de la Galilée, passant en faisant le bien ; guérissant les malades, arrachant les possédés à la puissance du démon, nourrissant ceux qui avaient faim, et montrant la possession éternelle de son royaume céleste à tous les déshérités de ce monde.

Dispensez-moi, M. F., de vous raconter toutes les actions de justice, tous les exemples de vertu de saint Léger durant son épiscopat.

Distributeur, pendant un temps, des faveurs du pouvoir, il n'a jamais rien donné ni à la complaisance, ni à la flatterie, ni à la crainte. Probe, équitable, il n'a eu en vue que le règne de la justice et de la charité. Il en prit si hautement la défense, qu'il y sacrifia sa vie par un glorieux martyre, comme nous allons le voir dans une seconde considération.

IIe POINT. — CONSTANCE DE SAINT LÉGER DURANT SON LONG MARTYRE.

Dieu pour glorifier ses saints a permis qu'ils fussent exposés à de longs combats. Si grande que fût la vertu de l'évêque d'Autun, elle dut encore être éprouvée par la persécution et le martyre.

Un homme se rencontra qui osa porter sa main sacrilége sur l'élu de Dieu. Prononcerai-je le nom exécré d'Ébroin, de cet insolent favori à l'âme basse et perfide, qui, confondu par la vertu de saint Léger, ne songea qu'à devenir son bourreau ?

Il n'est pas de tourments qu'il n'essaye pour arriver à ses fins. D'abord il ordonne que saint Léger soit tenu dans le fond d'un bois, et qu'on l'y laisse

mourir de faim. Après cette rude épreuve, il le fait conduire dans un monastère où il le laisse pendant deux ans, loin des siens, loin de son diocèse, dans un véritable exil.

Pendant ce temps son autorité s'étant accrue avec son orgueil et sa férocité, Ébroin ne connaît plus de bornes. Il accuse Léger et Guérin, son frère, du crime de lèse-majesté en leur imputant injustement l'assassinat de Childéric; il les fait comparaître devant lui en présence du roi et des seigneurs de la cour et tente de les confondre. Pour lors notre saint, qui avait déjà goûté les délices du martyre par les traitements barbares qu'on avait exercés sur lui et ne soupirait qu'après sa consommation, parle à son juge, ou plutôt à son bourreau, avec la même vigueur que l'un des Machabées à Antiochus : « Tu veux, lui dit-il, te mettre en France au dessus de tout; tu perdras bientôt cette dignité que tu mérites si peu et tu recevras la peine due à tes crimes. Achève ce que tu as commencé. » Le tyran fait séparer les deux frères pour lapider Guérin. « Pourquoi nous sépares-tu? s'écrie celui-ci. Pourquoi ne laisses-tu pas se joindre dans la mort des frères si étroitement unis durant leur vie? »

Saint Léger fut réservé pour subir auparavant l'opprobre de la dégradation. Sachant que son divin Maître a été mis au nombre des scélérats, et attaché en croix comme un malfaiteur, il regarde cette infamie comme sa véritable gloire et boit avec joie ce calice de ses humiliations. Je le vois traîné dans une pièce d'eau dont les pierres aiguës et tranchantes lui déchirent la plante des pieds; puis les raffinements de la plus horrible cruauté commencent. Ses bourreaux lui crèvent les yeux, lui coupent les lèvres, lui arrachent la langue. On déchire ses vêtements, on l'expose nu aux yeux de la multitude ; son corps sanglant n'est plus qu'un objet tronqué et mutilé. Semblable à son divin Maître après la flagellation, il n'a plus la figure d'un homme : *Vidimus eum et non erat aspectus* (Is., LIV, 2) ; c'est le lépreux frappé de la malédiction divine : *Putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum* (*Ibid.*, 4.) En ce déplorable état où survivant par miracle à son propre martyre, il est relégué et gardé dans le monastère de Fécamp pendant deux ans.

Durant ce temps, on prépare la cérémonie de sa dégradation qui est ordonnée par des gens vendus à la faveur. Cet acte inique accompli, Ébroin satisfait de tant de cruautés et de vengeances, livre le saint à ses satellites qui ont ordre de le jeter au fond d'un puits, afin qu'on ne puisse le retrouver. Un d'eux, plus féroce, lève son arme et abat la tête du glorieux martyr. Ainsi fut terminé cet horrible drame où l'iniquité triompha de la justice. Mais la main de Dieu se montra bientôt pour récompenser le saint devant les anges et devant les hommes, et pour punir exemplairement le suppôt de Satan. Ébroin périt assassiné, et les reliques de saint Léger furent placées sur les autels.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem. (Ps. XXXVII, 21.)

Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. (Eccli., IV, 33.)

Nouveau Testament. — Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. (Matth., V, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Quod facit flagellum grano, et fornax auro, id efficit persecutio viro justo. (S. J. Chrysost., *in Ps.* XXXVII.)

Non deerunt insultantes usque in finem seculi. (S. Augustin., *in Ps.* LXXIII.)

Erga virum Dei ferina corda sunt hominum et quasi humana bestiarum. (S. Gregor. Magn., *in Ps.* III.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Progrès de Léger, dès sa jeunesse, dans la science religieuse, la piété, la pratique des vertus chrétiennes. (Le P. Bourrée, *Panégyrique de S. Léger*, première partie)

2. Conduite édifiante de S. Léger à la cour de sainte Bathilde. (Id., *ibid.*)

3. Vertus apostoliques de S. Léger, évêque d'Autun. (Id., *ibid.*)

4. Sainte hardiesse du saint à réprimander dans ses désordres le roi Childéric II. (Id , *ibid.*, deuxième partie.)

5. Héroïque résignation de S. Léger dans la persécution que lui suscite Ebroin ; son glorieux martyre. (Id., *ibid.*)

6. Châtiment d'Ebroin, persécuteur et bourreau de S. Léger. Il périt de mort violente comme les persécuteurs dont parle Lactance : *De mortibus persecutorum.*

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Sa docilité sous la direction de Didon, son oncle, évêque de Poitiers; 2° sa pratique du renoncement et de l'humilité; 3° sa sainte conduite sur le siége épiscopal d'Autun ; 4° sa sainte et courageuse hardiesse à réprimander le roi Childéric, dont la conduite était scandaleuse ; 5° sa générosité le porte à se livrer à ses ennemis pour éviter des maux à son peuple ; 6° sa patience durant sa longue et cruelle persécution, durant son martyre. (Godescard, *Vie de S. Léger*, le 2 octobre.)

5. — PLANS.

Plan du P. Bourrée. — Texte : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (Matth., V, 10.) — I. Fidélité inviolable avec laquelle S. Léger s'est attaché à la poursuite de la justice. — II. Fermeté inébranlable et courage tout divin avec lequel il a souffert les plus cruelles injustices. (*Panégyrique de S. Léger, évêque d'Autun.*)

Plan de Géry. — Texte : *Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis.* (Ps. LXX, 7.) — I. La prospérité des méchants n'est point un véritable bonheur. — II. L'adversité des justes n'est point un véritable malheur. (L'Exorde de ce sermon se trouve à la page 784 ; le corps du discours à la page 168, t. LXIII, Géry, *Orateurs sacrés*, collection Migne.)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. S. Léger, évêque, modèle du bon pasteur. — II. S. Léger, ministre de sainte Bathilde, édifiant la cour et aidant sagement au gouvernement, de concert avec S. Eloi, de Noyon, et S. Ouen, de Rouen. — III. S. Léger, martyr : exil, tourments, mort.

6. — ENCOMIA.

S. LEODEGARIUS AD EBROINUM.

Præcidis linguam, sæve tyranne, meam;
Sed frustra vacuo divellitur illa palato.
Cor sua, si nescis, organa vocis habet.

(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Moine anonyme de S. Symphorien, *Vie de S. Léger* (681) ; Ursin, moine de Poitiers, *id.*; un moine de Morlach, en Austrasie, *id.* (840) ; les Bollandistes, *Acta Sanctorum* ; Ghesquière,

Acta SS. Belgii selecta; Mabillon, *Acta Bened.*; Godescard, *Vies des Saints.*
Historiens. — Du Chesne, *Historia Francorum coetan.*, t. IV; Fleury, *Histoire ecclésiastique*; le R. P. et cardinal dom Pitra, *Histoire de S. Léger*, évêque d'Autun et martyr. 1 fort vol. in-8, (1860).
Panégyristes. — Le P. Bourrée, Géry.

8. MARTYROLOGE. — S. Marc, pape. — SS. Serge et Bacque, mm. — SS. Marcel et Apulée, id. — Sainte Julie, v. et m. — Sainte Justine, id. — S. Aoust, pr. — S. Hétain, id.

8 octobre. — SAINTE BRIGITTE, veuve.

(l'an 1373.)

VIE DE SAINTE BRIGITTE

Brigitte ou Birgitte vint au monde vers l'an 1302, en Suède ; elle était fille d'un prince du sang royal, remarquable par son attachement à la foi : sa mère étant morte très-jeune, une tante vertueuse la suppléa. Muette jusqu'à l'âge de trois ans, sa langue se délia comme par miracle, et dès l'âge de sept ans, elle parut si instruite des voies du salut, qu'on la crut formée intérieurement par les inspirations de l'Esprit de Dieu, et son enfance passa pour un prodige : le Ciel voulait en faire un vase d'élection. Un jour la sainte Vierge lui apparut, éblouissante d'éclat, tenant à la main une couronne, et l'invitant à la recevoir. Brigitte, transportée de joie, se précipite à ses pieds, en criant : « Ma Mère! » Cette apparition fit sur l'âme de cette enfant une impression ineffaçable. A dix ans elle entendit un sermon sur la passion, dont elle fut vivement touchée; elle vit, la nuit suivante, le Sauveur attaché à la croix, baigné du sang qui coulait de ses plaies : « Seigneur, s'écria-t-elle, qui donc vous a traité de la sorte? » — « Ceux qui méprisent mes commandements; » répondit le divin Sauveur. Cette image sanglante de Jésus ne s'effaça jamais de son esprit, et quand elle pensait aux mystères de la passion, elle versait un torrent de larmes.

A treize ans, le prince son père, sans égard pour les larmes de sa fille, qui s'était choisi Jésus seul pour époux, voulut la marier à Ulphon, prince de Néricie. Dieu bénit ce mariage : la vertu de Brigitte fit de son mari un prince des plus vertueux; elle devint, par sa sagesse, l'admiration du public, et sanctifia toute sa famille. Elle eut quatre garçons et quatre filles. Benoît et Gudmar moururent dans l'âge d'innocence; Charles et Birger donnèrent leur vie en combattant contre les infidèles en terre sainte; Marguerite et Cécile furent, à la cour, des modèles de piété; Ingeburge devint une fervente religieuse, et la plus jeune fut sainte Catherine de Suède. Devenue épouse, malgré elle, Brigitte avait voulu être une sainte mère; jamais son humble et ardente dévotion n'avait pu la distraire des soins dus à ses enfants et à ses domestiques.

Le salut de son mari et de ses enfants était sa plus chère pensée; sans cesse elle priait pour eux; elle les animait de ses exemples; ses entretiens les portaient vers les idées célestes; elle leur communiqua son esprit de foi, sa piété, sa tendre dévotion à Marie, et sa charité envers les malheureux. Elle obtint enfin de son pieux époux un vœu de continence mutuelle; et, pour le détacher tout à fait du monde, elle le détermina au pèlerinage laborieux de Saint-

Jacques, en Galice; à leur retour en Suède, Ulphon, dégoûté des choses d'ici-bas, entra chez les cisterciens, et bientôt y mourut saintement.

Dégagée de ses liens, Brigitte usa de sa liberté pour mener une vie plus austère et plus parfaite; elle partagea ses biens à ses enfants, et saisit l'occasion de son deuil pour se revêtir d'un habit de pénitence. Le monde condamna sa résolution; la cour en fit des railleries; mais ni le monde ni la cour n'étaient sa règle. Jésus lui-même se chargea de la consoler; il lui apparut, au milieu d'une grande lumière, et lui dit : « Je vous prends pour ma fiancée : je vous révèlerai beaucoup de choses secrètes pour le salut des âmes. » Ce fut là que commencèrent ces révélations qui ont rendu si célèbre le nom de sainte Brigitte. Toujours soumise à la plus pure obéissance, elle ne voulut jamais rien croire, ni rien faire, d'après ces manifestations surnaturelles, que sur l'avis de son père en Dieu.

Pendant les trente années de son veuvage, Brigitte vécut d'une vie de piété, d'austérité, de charité : elle se couvrit le corps d'un rude cilice; un tapis sur des ais fut son lit de repos; l'extrême rigueur du froid ne la fit jamais s'approcher du feu; elle jeûnait quatre fois la semaine, et le vendredi, au pain et à l'eau; elle passait une grande partie des nuits au travail et à la prière, et une grande partie des jours au pied du Saint-Sacrement. D'une douceur angélique pour tous, elle était tout charité pour les pauvres, et son amour de la pauvreté la poussa enfin à se dépouiller de tout, pour vivre d'aumônes elle-même.

Brigitte fonda un monastère à Wastein, où elle rassembla de pieuses filles en grand nombre; elle leur donna une règle, qui fut aussi reçue par des religieux : ce qui donna naissance à l'Ordre des Brigitains, approuvé du Saint-Siége. Après deux ans de séjour à Wastein, le Sauveur lui demanda de faire un pèlerinage à Rome; elle obéit, sans être rebutée des fatigues d'un si pénible voyage; elle partit avec sa petite Catherine, et remplit de l'odeur de ses vertus la capitale chrétienne : tout son temps y fut employé à visiter les lieux de dévotion et à pratiquer les bonnes œuvres. A Rome, le Seigneur lui inspira le désir d'aller à Jérusalem : rien ne l'arrêta devant la pensée de faire la volonté de Dieu; elle s'embarqua pour la Palestine, avec sa fille, et visita les saints lieux avec une dévotion extraordinaire, puis elle revint à Rome, où elle tomba grièvement malade. Le Sauveur lui apparut, lui donna l'assurance de son salut éternel, et lui marqua le moment de sa mort, qui arriva le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante et onze ans. Sa fille, sainte Catherine, transporta son corps en Suède.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE BRIGITTE

TEXTE : *Erat prophetissa.* (Luc., II, 36.)

Voici une sainte qui préféra la douce paix de la retraite au bruit et au faux éclat des cours.

Sainte Brigitte était fille d'un prince royal de Suède, nommé Birger, et sa mère Sigride descendait aussi des anciens rois du pays. Dès l'enfance, elle montra un goût extraordinaire pour l'oraison. A seize ans, elle épousa, par obéissance pour son père, un prince suédois appelé Ulphon. Ces deux époux donnèrent au monde l'exemple, assez rare dans les classes élevées, de la plus parfaite union conjugale, et il n'y avait entre eux qu'une noble rivalité de vertus.

Après la mort d'Ulphon, Brigitte renonça à son rang de princesse pour se livrer

tout entière à la retraite et à la mortification des sens. Sa vie avait toujours coulé aussi pure que l'eau de la source la plus transparente, et à voir ses austérités, on eût dit qu'elle avait de grands crimes à expier. Elle jeûnait très-souvent; les vendredis elle ne vivait que d'un peu de pain et d'eau, et elle ne portait jamais qu'un habit grossier.

Ier POINT. — DÉVOTION DE SAINTE BRIGITTE A LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Notre sainte, fort jeune encore, avait été vivement touchée d'un discours sur la passion. La nuit suivante, elle crut voir Jésus-Christ attaché à la croix, tout couvert de plaies et de sang. Depuis cette époque, les souffrances de Jésus devinrent le sujet continuel de ses méditations; et dès qu'elle fut veuve, elle fonda un grand nombre de monastères où l'on se proposait principalement d'honorer la passion du Sauveur et la compassion de sa sainte Mère.

Que d'actions de grâces ne doit-on pas aux souverains pontifes pour les grandes indulgences qu'ils ont attachés au *Chemin de la croix!* Il ne saurait y avoir, en effet, de dévotion plus touchante, ni plus efficace.

La religion est un mélange vraiment admirable de contentement et de tristesse. Dans sa joie, il y a de la douleur, et dans sa douleur aussi, il y a de la joie. Les premières scènes de la vie de Jésus, sa naissance, l'adoration des pasteurs, l'adoration des mages, la présentation au temple, ont inspiré à la peinture bien des chefs-d'œuvre. L'école italienne, l'école espagnole, l'école flamande, l'école française même ont rivalisé ici. Eh bien! dans les plus beaux tableaux des grands maîtres, la Vierge, quoique joyeuse, ne sourit jamais, parce que cet enfant chéri sur lequel ses regards se fixent maintenant avec bonheur, elle le voit, dans un avenir peu éloigné, crucifié sur le Calvaire. Mais, d'un autre côté, dans les scènes de la passion, dans le portement de croix, dans le crucifiement, la sainte Vierge, Marie-Madeleine et saint Jean portent bien sur tous les traits de leur visage l'empreinte d'une immense douleur, et pourtant jamais ils ne s'arrachent les cheveux, ni ne se déchirent les chairs, parce qu'au fond de leur douleur il y a une magnifique espérance. Ainsi, dans la prospérité, le souvenir de la passion du Sauveur est pour le chrétien un salutaire avertissement; et dans l'adversité, la pensée de sa résurrection et de sa gloire est une source inépuisable des plns douces consolations.

Aussi, suivant l'état du cœur, la religion tient à ses enfants un langage différent, quoique ce soit toujours le langage de l'amour. « Vous êtes contente, dira-t-elle à une jeune fille, le soleil luit pour vous, la nature vous paraît toute belle, toute riante, votre cœur n'est ouvert qu'à de douces émotions; laissez alors flotter votre blonde chevelure, mettez votre robe la plus blanche et votre ceinture la plus bleue, courez ensuite parer les autels de Marie de fleurs, de rubans et de broderies; et si vous l'invoquez bien, elle vous récompensera en vous faisant comprendre les ineffables mystères de la douleur. » Un seul jour de plus peut-être, et la religion va tenir à cette pauvre enfant un autre discours. « Vous êtes triste maintenant, le soleil s'est voilé, la nature vous paraît désenchantée, parce que vous avez été trahie dans vos affections, ou que vous avez perdu un objet qui vous était cher. Eh bien! jetez au loin toutes vos parures, couvrez votre tête d'un voile, revêtez vos habits de deuil, et venez : nous allons faire ensemble le pèlerinage de la douleur; nous nous arrêterons quatorze fois, quatorze fois nous répandrons des pleurs et nous pousserons des sanglots; et puis, la source des larmes et de la tristesse sera

tarie, et il ne restera au fond de notre cœur que de la résignation, de l'espérance et de la joie, parce que nous n'aurons plus qu'à admirer Jésus-Christ sortant radieux du tombeau et s'élevant dans les cieux pour nous en ouvrir les ravissantes demeures. »

IIe POINT. — PÈLERINAGES ET RÉVÉLATIONS DE SAINTE BRIGITTE.

Sainte Brigitte, pour exciter encore davantage sa foi déjà si vive, voulut faire le voyage de la terre sainte, que les hommes les plus courageux n'osaient plus guère tenter depuis que les chrétiens ne possédaient plus aucune ville dans ce pays. Elle alla donc arroser de ses larmes tous les lieux qui avaient été teints du sang du Sauveur, et elle revint ensuite se fixer à Rome, auprès du tombeau des apôtres, qui lui rappelait celui de Jésus. C'est là qu'elle expira, le 23 juillet 1373.

Sainte Brigitte est fort célèbre dans l'Église à cause des visions dont elle fut favorisée; mais cette sainte, pleine d'humilité, reconnaissait elle-même, comme le reconnut aussi depuis sainte Thérèse, qu'il est souvent difficile de distinguer les vains fantômes d'une imagination exaltée, des visions véritables. Aussi l'Église, en couronnant ses vertus, n'a pas entendu garantir toutes les révélations qu'on lui attribue. Benoît XIV s'en exprimait formellement dans la bulle de sa canonisation : « L'approbation de semblables révélations, y est-il dit, n'emporte autre chose, sinon qu'après un mûr examen, il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles... Quoiqu'elles ne méritent pas la même créance que les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. »

On voit par là combien est injuste le reproche que les ennemis du catholicisme lui adressent souvent, de favoriser la crédulité. La religion catholique distingue, au contraire, admirablement ce qui est vrai, ce qui est faux, ce qui est probable, ce qui est complétement incertain. « Voici, dit-elle, des dogmes qu'il faut croire, voilà des erreurs que vous devez éviter; voici maintenant des opinions qui me sont chères, mais que vous pouvez pourtant ne pas admettre; en voilà, enfin, sur lesquelles je n'ai pas à me prononcer. » De même, pour les pratiques. Il en est qu'elle prescrit comme nécessaires, d'autres qu'elle condamne comme superstitieuses, beaucoup qu'elle recommande comme utiles, quelques-unes enfin qu'elle tolère comme indifférentes. Pour le corps, un sage médecin ne procède pas autrement. Il dit au malade : « Ces aliments, vous devez vous en abstenir, parce qu'ils vous sont contraires; ces remèdes-ci, il faut absolument les prendre, car autrement vous mourrez; ces autres ne sont pas indispensables, mais pourtant vous ferez bien de les employer, parce qu'ils aideront votre guérison. » Puis enfin, pour certaines boissons inoffensives dans lesquelles le malade à confiance, le médecin ne le contrarie pas et se dit avec raison : Elles lui seront toujours utiles, puisqu'elles entretiennent son espérance.

Dieu récompensa dès ici-bas sainte Brigitte en lui accordant des enfants qui réjouirent son cœur par leurs vertus. Une de ses filles, Catherine, la suivit dans ses pèlerinages, l'imita dans ses austérités, et figure, comme elle, dans le catalogue des saintes.

Parmi les noms de femme, après celui de Marie, qui est au-dessus de tous les noms de la simple humanité, nous n'en connaissons pas qui soit plus cher

à l'Église que celui de Catherine. Il y a eu jusqu'à six saintes qui l'ont porté, sans parler des bienheureuses : sainte Catherine, vierge et martyre des premiers siècles; sainte Catherine de Sienne; sainte Catherine de Suède, la fille de sainte Brigitte; sainte Catherine de Bologne; sainte Catherine de Gênes; sainte Catherine de Ricci; et sainte Madeleine de Pazzi, cette Thérèse de l'Italie, s'appelait aussi Catherine.

O grandes saintes, qui avez illustré ce nom chéri, je vous honore et vous aime toutes, comme si chacune de vous était ma mère, et je vous invoque avec confiance.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Œuvres de sainte Brigitte. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erat hæc in omnibus famosissima quoniam timebat Dominum valde. (Judith, VIII, 8.)

Unam petii a Domino... ut visitem templum ejus. (Ps. XXVI, 4-5.)

Tibi reddetur votum in Jerusalem. (Id., LXIV, 2.)

Nouveau Testament. — Erat Anna prophetissa. (Luc., II, 36.)

Veniam autem ad visiones et revelationes Domini. (II Cor., XII, 1.)

Neque ego ab homine accepi, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi. (Gal., I, 12.)

Christo crucifixus sum cruci. (Id., II, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudandum est; quia et de Hierosolymis et de Britannia æqualiter patet aula cœlestis. (S. Hieron., *Ep.* 13 *ad Paulin.*)

Prophetia tribus modis fit : videlicet verbis, factis, et somniis. (S. Gregor. Magn., *in Ps.* VII.)

Passio Christi, opus nostræ redemptionis, totum amorem nostrum vindicare debet. (S. Bernard., *Serm.* 20 *in Cant.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Vision de sainte Brigitte touchant une âme qui devait être jugée ; des accusations du démon ; de la protection de la sainte Vierge. (*Révélations de sainte Brigitte*, L IV.)

2. De la passion de Notre-Seigneur, que sainte Brigitte vit à Jérusalem. (Id., *ibid.*)

3. Pèlerinages de sainte Brigitte à Saint-Jacques de Compostelle, à Rome. à Jérusalem. (*Voir* au premier volume de cet ouvrage, au 24 février, le *panégyrique de S. Porphyre* sur : 1° le but des pèlerinages ; 2° la manière de les faire saintement.)

4. Dévotion de cette sainte à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Voir ibid.*, au 11 mars, la fête de la *Mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1° Candeur, docilité, piété dans sa famille durant son enfance et son adolescence ; 2° bonté, vigilance, dévouement à l'égard de son époux et de ses enfants durant son mariage ; 3° édification, bon usage de ses biens, saints pèlerinages, pieuses fondations, étonnantes austérités, dévotions particulières, révélations durant son veuvage. (Godescard, *Vies des Saints*, 8 octobre.)

5. — PLANS.

Plan du R. P. Klée. — I. De libro B. Brigittæ : 1° Hic liber fuit corpus lacerum Christi, scriptus intus et foris ; 2° mira quæ didicit ex hoc libro. — II Omnis christianus hunc librum legere debet ad suam sanctificationem, ex hoc D. Augustini : *in Manuali* « cum me premit caro mea, recordatione vulnerum Domini mei resurgo. » (*In Breviariolo actuum Sanctorum.*)

Plan du P. Ceriziers. — Epreuves et contradictions de sainte Brigitte. On a attaqué : 1° ses fondations, ses pèlerinages, ses bonnes œuvres ; 2° ses emplois,

ses occupations, jusqu'à ses rapports pieux avec les princes, les puissants de la terre ; 3° son livre des *Révélations*, qui a été approuvé par un Concile. (*Eloge de sainte Brigitte*, le 25 juillet.)

6. — ENCOMIA.

S. BRIGITTÆ AUSTERITAS, *in feria sexta.*

Dum Christi renovat sævos lux sexta dolores,
Es frustra in pœnas ingeniosa tuas.
Herbam dente premis peramaram, Diva, palato;
Mellea sed sponsi felle fit herba tui.

(Le P. Hugo Vaillant, FASTI SACRI.)

7. — ŒUVRES DE SAINTE BRIGITTE.

1° Des prières ; 2° sa règle divisée en trente et un chapitres, approuvée en 1363 par Urbain V, et confirmée par plusieurs autres papes, sous le titre de règle de l'*Ordre du Sauveur* ; 3° ses révélations ; 4° un discours angélique sur l'excellence de la vierge Marie.

Voir dans Godescard, *Vie de sainte Brigitte*, le 8 octobre, les notes relatives aux RÉVÉLATIONS de cette sainte.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Bulle de la canonisation de sainte Brigitte, publiée par Boniface IX, en 1391 ; Marguerite, abbesse de Vastein, *Vita sanctæ Birgittæ* (1420) ; Vastovius, *id.*; Nicolas Herman, *id.* (1440) ; Jean Benoît, *Histoire de la translation des reliques de sainte Brigitte* ; les Bollandistes, *Acta Sanctorum;* Godescard, le 8 octobre.

HISTORIENS. — Messenius, *Scondiæ illustratæ*, t. IX ; Stevens, *Monast.*, t. II ; Hermant, Helyot, Henrion, *Histoire des Ordres monastiques ;* sainte Brigitte, *Révélations*. *Voir* les ouvrages intitulés : *Révélations* de sainte Hildegarde, de sainte Gertrude, de sainte Catherine de Sienne, de la sœur de la Nativité, de la B. Marguerite Alacoque, d'Anne Catherine Emmerich. *Voir* l'ouvrage intitulé : *Livre de toutes les prophéties et prédictions*. 1 vol. in-18. Bray, Paris, 1860.

PANÉGYRISTES. — De Turre-Cremata, *Apologie des Revélations de sainte Brigitte* ; Jean, évêque de Chiemsée, *Panégyrique de sainte Brigitte*, dans l'*Onus Ecclesiæ* ; Godeau, *Eloges des princes et princesses* ; Ceriziers, *Eloges sacrés*.

9. MARTYROLOGE. — Sainte Brigitte, veuve. — Sainte Réparate, v. et m. — S. Démètre, m. — S. Nestor, id. — S. Pierre, id. — S. Artemon, pr. et m. — Sainte Benoîte, v. et m. — S. Ived, év. et c. — Sainte Pélagie.

9 octobre. — SAINT DENIS, évêque de Paris,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS (III[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT DENIS

La religion chrétienne fut prêchée dans une partie des Gaules par saint Luc et par saint Crescent, disciple de saint Paul. Des églises florissantes furent fondées à Marseille, à Lyon et à Vienne par des prédicateurs grecs et asiatiques qui avaient reçu leur mission du siége apostolique de Rome. Saint Denis, un des missionnaires, s'avança dans les Gaules plus avant que les autres et vint à Paris avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère et plusieurs autres saints ministres, qui voulaient être associés à ses travaux pour avoir part à sa récompense.

La ville de Paris était resserrée alors dans l'île, qu'on nomme aujourd'hui la *Cité*. Saint Denis avait déjà beaucoup souffert lorsqu'il y arriva ; car ayant traversé des pays idolâtres, il avait prêché la foi dans presque tous les lieux où il avait passé, et les païens, amateurs de leurs superstitions, l'avaient souvent maltraité. Mais Dieu lui avait préparé à Paris la couronne du martyre. Cette ville, plus attachée que les autres à ses superstitions, souffrit d'abord impatiemment l'ardeur de son zèle, en persécutant avec chaleur celui qui voulait qu'on

renonçât à leur culte. Mais la vertu que Dieu donnait à ses prédications produisit bientôt un grand nombre de conversions. On voyait chaque jour la croix du Sauveur arborée en quelque nouveau lieu, et quelques idoles renversées. Saint Denis fit connaître au peuple, qui semblait le reconnaître comme un dieu, qu'il n'était lui-même que le ministre de Dieu qui l'avait envoyé vers eux et par qui il opérait toutes ces merveilles ; il les conduisit à adorer par la foi ce dieu invisible aux sens, mais rendu visible par les effets de sa toute-puissance.

Tant de conversions allumèrent la fureur de ceux qui demeurèrent dans l'aveuglement. Ce qui les irrita davantage c'est que ce saint apôtre, voyant croître le nombre des fidèles, bâtit une église pour les réunir et pour prier en commun, et qu'il établit un clergé pour partager avec lui les fonctions du ministère. A cette vue, les idolâtres, et surtout les prêtres des faux dieux, s'armèrent contre le Seigneur et son Christ. Il s'éleva une persécution violente contre l'Église. On se saisit de saint Denis et de ses plus fidèles compagnons, Rustique et Eleuthère. Ils se réjouirent de pouvoir donner leur vie pour la vérité qu'ils avaient prêchée, et demandèrent à Dieu, au nom de qui ils avaient parlé, qu'il les assitât dans les tourments, et qu'il leur donnât la patience chrétienne Ils furent exaucés : ils confessèrent tous trois courageusement la foi qu'ils avaient prêchée ; et, après avoir été éprouvés par les fouets et par divers autres tourments, le juge leur fit trancher la tête. On croit que ce fut sur la fin du troisième siècle. Les païens avaient dessein de jeter leurs corps dans la rivière; mais une dame, nommée Catulle, trouva moyen de les enlever et de les cacher dans une terre prête à être ensemencée. Après la persécution, les chrétiens y bâtirent une église. On croit que c'est dans le même lieu que le roi Dagobert fit bâtir, au commencement du septième siècle, la célèbre abbaye de Saint-Denis, nécropole des souverains qui ont régné sur la France.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DENIS

Par M. l'abbé Leblastier. — (Réduction.)

Texte : *Manus Zorobabel fundaverunt domum istam, et manus ejus perficient eam.* (Zach., IV, 9.)

M. F., je viens vous parler aujourd'hui d'un homme qui fut le plus glorieux fondateur que je connaisse ; car, à examiner l'ensemble et surtout l'influence vraiment monumentale de ses titres, il faut bien reconnaître que saint Denis, apôtre de la France, est le fondateur de cette Église, de la cité céleste de cette capitale, de la cité terrestre de cette monarchie, et de la monarchie elle-même en France. Cherchez bien, vous ne trouverez au berceau du diocèse de Paris, de la métropole de Lutèce et de la monarchie française elle-même, aucun autre nom à opposer à celui de saint Denis. C'est pourquoi, dans cette fête que Bossuet appelait si vénérable, puisque c'est la fête du martyre de saint Denis, je viens vous entretenir de cette triple et immortelle fondation.

Ier POINT. — SAINT DENIS, FONDATEUR DE L'ÉGLISE DE PARIS.

Le pape saint Fabien donne la mission, la bénédiction à sept évêques, qui n'avaient pas de siéges puisqu'il n'y avait que des églises à fonder. De ces sept évêques missionnaires, quelques-uns firent leurs premiers pas dans la Gaule. Après avoir franchi les Alpes, ils s'arrêtent dans ces cités dont la mémoire est

demeurée célèbre précisément parce que leur origine se confond avec l'origine de cet apostolat.

C'est Paul dans la Gaule narbonnaise, car Narbonne était alors une ville illustre, capitale de cette Gaule narbonnaise ; c'est Saturnin à Toulouse, toujours dans la région du midi; c'est Trophyme à Arles, voilà pour le Languedoc et la Provence.

Quelques autres portent plus loin la bannière de Jésus-Christ; c'est Ostral dans la cité des Auvergnes à Clermont ; c'est Martial à Limoges ; et ainsi, de proche en proche, l'Évangile se prêche; la lumière de l'Orient qui a paru dans les hauteurs des cieux dissipe graduellement les ténèbres, et il y a un de ces hommes apostoliques qui pénètre plus loin que les autres, bien au-delà des limites du Limousin et de l'Auvergne; c'est Gatien, qui fixe son siége dans la métropole de la Touraine et qui aura bientôt le grand Martin pour successeur.

Mais il y en a un autre plus intrépide encore que ses six compagnons; il y en a un autre qui pousse plus loin sa sainte mission; celui-là, vous l'avez nommé, c'est notre père en Dieu, c'est notre apôtre, c'est celui qui peut s'adresser à chacun de nous, et dire : Je vous ai engendré en Jésus-Christ par l'Évangile.

Le voici, il arrive à Lutèce. Denis annonce la bonne nouvelle à ces âmes qui étaient assises dans les ténèbres à l'ombre de la mort. Il s'annonce comme devant renverser les faux dieux, briser les idoles. Mais ce n'est pas là ce que sa tâche aura de plus rude ; il y a des idoles invisibles, des idoles que l'homme creuse au fond de son propre cœur. C'est à ces idoles-là surtout qu'il tient, et c'est précisément à renverser ces idoles que Denis consacre ses sueurs , ses travaux. Quelle consolation lorsqu'il put se rappeler les paroles du Maître : Levez vos yeux et voyez les campagnes qui déjà vous présentent de blanches moissons ! Quelle consolation, lorsque pour la première fois il vit un épi mûr tomber dans la corbeille du divin vanneur ! Quelle consolation, lorsque pour la première fois il put se dire : Ici il y a une maison, une famille chrétienne. Seulement, il fallait se cacher pour faire le bien comme le malfaiteur se cache pour le mal. C'est de cet état dont Madame de Staël disait si bien : Les chrétiens ne sentaient alors le ciel que dans leurs cœurs.

Mais qu'est-il besoin de sentir le ciel visible et l'influence vivifiante du soleil, quand on porte en soi le ciel véritable, la consolation de la grâce divine ! Denis s'enfonçait dans les grottes et les cavernes de la terre, et il convertissait d'innombrables idolâtres; et déjà ce champ si étroit était insuffisant pour son zèle.

IIe POINT. — SAINT DENIS, FONDATEUR DE PARIS.

Fondateur de l'Église de Paris, j'ai dit que saint Denis était aussi le fondateur de la capitale de la France.

Chrétiens, ne vous en étonnez pas; il serait difficile, impossible même, d'assigner un autre origine à Lutèce. Vous avez vu sa situation, ce qu'en disaient les géographes, les empereurs. Mais, à partir de saint Denis, je vois cette maison qu'ont fondée les mains d'un nouveau et d'un meilleur Zorobabel, cette maison devenir de plus en plus florissante. Je ne m'en étonne pas, il entrait dans le plan divin d'établir, à côté de chaque église cathédrale, deux palais : un temple pour Dieu, un palais pour la science, et, avant tout, un palais pour la charité.

Voyez, les traces des ces magnifiques institutions ne sont pas encore entièrement effacées. Saint Denis fixe son séjour dans l'île de la Cité. Ce jour-là les premières assises de la capitale de la France sont jetées; sur les ruines de cette pauvre église naissante devait s'établir plus tard la basilique de Notre-Dame.

Mais, quelle que soit la splendeur de cette métropole, dont les deux tours annoncent encore à l'étranger l'emplacement même de l'Église primitive fondée par saint Denis, j'aime presque autant la simplicité première des catacombes; c'est là qu'aux jours mauvais saint Denis, dans cette petite île de la Cité, offrait le sacrifice au Seigneur et faisait entendre les paroles du Dieu crucifié; c'est là qu'il prêchait la doctrine, qu'il distribuait les sacrements; c'est là que les chrétiens fervents se réunissaient autour du pasteur pour participer à l'agape mystique, à l'agape de la table sainte, à l'agape du festin de famille dont, à cet âge d'or de l'Église, aucun n'était exclu.

S'il y avait un membre considérable par son autorité, par sa position, par son influence, par sa naissance, le Christ ne le rejettait pas. S'il y avait un petit enfant, un pauvre, un infirme, un malade, une simple femme, ah! le Christ tendait les deux bras à ces pauvres affligés, à ces misérables, car il s'était fait l'un d'eux, et ainsi il avait ennobli ce que le monde appelle ignoble, il avait divinisé le malheur, il avait consacré la souffrance. Oh ! à quelle hauteur l'Évangile n'a-t-il pas dû élever les mœurs, les pensées et les sentiments des enfants des hommes !

Donc, c'est là que Paris va commencer. Peu à peu les huttes seront moins éparses, les cabanes se renverseront, les temples se dresseront, la croix parlera par l'inspiration de saint Denis. On recueillera les vieillards, les infirmes; il y aura de grandes institutions; la vie en commun pour les prêtres, la vie canoniale; un hospice qui portera le nom de Dieu, *domus Dei*, c'est l'Hôtel-Dieu, appellation mystique, Dieu est là comme dans le tabernacle, comme dans l'Église ; il est dans le tabernacle substantiellement, il est dans l'Église par le secours qu'il lui a promis et qui ne lui manquera pas ; il est dans le pauvre qui est son substitut, son vicaire. Saint Landri viendra quelques années après, il jettera les fondements de cette immense maison de l'Hôtel-Dieu. Les évêques, successeurs de saint Denis, ouvriront les colléges, et la savante Université de Paris s'élèvera du pied de la Cité pour couvrir cette partie qui s'appelle encore le *Pays latin*, la montagne Sainte-Geneviève; la, les colléges, les académies, la réunion de tous les beaux-arts. Voilà ce que saint Denis vint fonder à Paris !

N'est-ce pas là la civilisation? et quel doit être le premier travail du civilisateur, si ce n'est de soulager la misère, de donner du pain à ceux qui ne peuvent pas travailler, de l'ouvrage à ceux qui en manquent et de prendre en pitié toutes les ignorances intellectuelles et morales? au temple de l'Université de Paris, abrité à l'ombre des tours de Notre-Dame, le soulagemeut pour toutes les misères de l'intelligence ; au pied même de Notre-Dame, le soulagement pour les maux matériels. L'homme est embrassé tout entier, c'est l'œuvre d'un civilisateur.

Ne parlez pas de Pharamond, de Clodion, de Mérovée ; lorsque Clovis viendra, il sera témoin de la puissante influence du christianisme. Du reste, Clovis n'habite pas directement Paris, c'est un roi *régionnaire* pour ainsi dire, Lorsqu'il se courbera sous l'eau du baptême que lui administrera saint Remi, de Reims, lorsqu'il entendra ces paroles : Incline-toi, fier Sicambre, brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé ! il rendra hommage à la foi de saint Denis dont saint Remi n'était que le continuateur.

IIIe POINT. — SAINT DENIS FONDATEUR DE LA FRANCE.

Enfin j'ai ajouté que saint Denis était le véritable fondateur de la France.

Jusqu'à présent, je ne vous ai parlé que des hommages rendus à saint Denis par les chrétiens. Mais que sont devenues les reliques de ce martyr? Ici, vous allez voir la magnificence royale se charger elle-même d'un reliquaire monumental. C'est une pauvre païenne, la femme d'un gouverneur romain, qui cherchait à retracer les traits du Sauveur des hommes au moment suprême de la passion; c'est une femme païenne qui fait retirer de la Seine le corps de l'évêque, du prêtre et du diacre. Elle était païenne, mais assurément cette acte de charité l'aura convertie; elle fait recueillir ces saintes reliques, qui seront la protection de la France et l'objet de la piété des fidèles. Catulle a fait rechercher ces reliques, elle a eu le bonheur de les retrouver et de leur donner une sépulture provisoire. Quelques années après, Geneviève, la bergère, la patronne de Paris, paraît à la suite du berger des Alpes, de l'apôtre, du patron de la France, et réclame une tombe pour les ossements des trois martyrs. Clovis s'intéresse à cette demande; les premiers plans d'un magnifique édifice sont jetés. La voilà érigée en peu de temps cette abbatiale, cet autre monument dont on a dit qu'en faisant son histoire on faisait l'histoire de la France tout entière. Voilà la grande basilique de Saint-Denis! Dagobert en pose les fondements; Charlemagne préside à sa dédicace. Plus tard, Suger la reconstruira de manière que cette église puisse rivaliser avec celle de Chartres, dont j'avais oublié de vous parler; car comment nommer toutes les fondations de saint Denis? La cathédrale de Chartres, cette merveille qui est à nos portes, et où tout l'Évangile est reproduit en pierre, a eu pour fondateur saint Denis : en entrant sous les voûtes de cette église, on éprouve quelque chose de saisissant qui vous transporte dans un monde meilleur.

Voilà l'abbatiale de Saint-Denis fondée. C'est là que tous les rois viendront prier; c'est là que les corps saints du fondateur de Paris et de ses compagnons seront considérés comme le véritable palladium de la monarchie française. Il faut partir pour la croisade, on ira invoquer Notre-Dame dans sa basilique, mais auparavant on ira prendre la bannière chevaleresque, la bannière de la valeur française à l'autel du patron et du protecteur de la France. On traversera les mers, on voudra reconquérir le tombeanx glorieux de Jésus-Christ, on se délivrera enfin des agressions de l'Angleterre et de tous les ennemis de la France, et ce sera à ce cri vainqueur : Montjoie et saint Denis!

Quand les rois partiront pour de lointaines expéditions, c'est à l'abbé de Saint-Denis qu'ils remettront le sort de la France; un Suger ouvrira la liste de ces noms glorieux, un d'Amboise, un Richelieu, un Mazarin, un cardinal de Fleury, sera le véritable roi de France pendant le départ du souverain, et, parce qu'il en est ainsi, la basilique de Saint-Denis sera considérée comme le temple tutélaire de la France.

Châteaubriand l'a dit, mais ne l'a pas encore assez dit, le fondateur et le protecteur de la France, le fondateur de nos églises, comme le disaient si bien nos pères, l'apôtre de la France, cet inconnu, ce pauvre de Jésus-Christ, cet homme dont les cendres ont été respectées, est vénéré par les générations, il est invoqué par la nation tout entière; le peuple et les rois se reconnaissent ses tributaires; et après mille six cents ans écoulés, les cendres des rois sont jetées aux vents du ciel et les cendres du martyr sont merveilleusement conservées et honorées comme elles doivent l'être. Oh! grandes choses de Dieu,

oh ! doigt divin marqué sur toute la création, sur tout ce que l'Évangile a touché et consacré !

O Denis, j'eusse voulu trouver des accents nouveaux pour vous célébrer dignement comme je vous aime. Tous les autres saints dont nous sommes heureux de suivre les actions dans ce diocèse qui fut si longtemps digne de vous, ce ne sont que vos enfants? mais vous, vous êtes le père, le pasteur. O Denis ! du haut des cieux entendez ma voix ; faites que par votre intercession et par celle de vos dignes compagnons, Rustique et Eteuthère, Dieu nous donne quelque chose de votre héroïsme. Que j'eusse voulu vous contempler, que j'eusse été heureux de partager vos peines, vos travaux, d'être à la place d'Éleuthère, d'être pour vous un nouveau Rustique. Quelle sera ma joie si, avec vous, je puis dans l'éternité bénir, glorifier, adorer à jamais le Père des cieux. O Denis! priez, et vous serez exaucé! O Zorobabel nouveau! vous avez fondé cette maison ; que vos mains la perfectionnent : *Et manus ejus perficient eam.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Des trois traditions historiques sur saint Denis. — 5. Réserves du prédicateur à ce sujet. — 6. Plans. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mittam ex eis... ad eos qui non audierunt de me. (Is., LXVI, 19.)

Vir ætate provectus et vultu decorus, gloriosissimam mortem complectens, voluntarie præibat ad supplicium. (II, Mach., VI, 19.)

Nouveau Testament. — Quidam vero viri adhærentes ei crediderunt, in quibus et Dionysius Areopagita et mulier nomine Damaris et alii cum eis. (Act., XVII, 34.)

Adduxerunt eum ad tribunal, dicentes : Quia contra legem hic persuadet hominibus credere Deum. (Id., XVIII, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Misit Dominus discipulos suos ad Evangelium prædicandum. Ambulando et ambulando Evangelium pervenit ad nos et ad fines terræ. (S. Augustin., *Serm.*, 233.)

Nihil est æque præclarum atque vincula pati propter Deum ; vinctum esse propter Christum præclarius est quam esse apostolum, quam esse doctorem, quam esse evangelistam. (S. J. Chrysost., *in Ep. ad Eph.*)

Si quis Christi amore uritur, novit vim vinculorum ; et maluerit esse vinctus propter Christum quam habitare in cœlos. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Saint Denis a été : 1° notre apôtre pendant sa vie ; 2° notre martyr à sa mort ; 3° il est notre protecteur dans sa gloire. (Du Jarry, *Essais de Panégyriques.*)

2. Saint Denis : 1° dans sa vocation spéciale ; 2° dans sa mission apostolique ; 3° dans son martyre glorieux. (De Fromentières, *Panégyrique de saint Denis.*)

3. Gloires de l'Eglise de Paris dont saint Denis a été le fondateur. (M. l'abbé Leblastier, *Panégyrique de saint Denis,* première partie.

4. — TROIS TRADITIONS HISTORIQUES RELATIVEMENT A SAINT DENIS.

1. La première regarde S. Denis l'Aréopagite et S. Denis évêque de Paris comme un seul et même personnage. Cette opinion ne paraît pas remonter au delà du neuvième siècle. On la trouve clairement énoncée dans la *Vie de S. Denis*, composée l'an 836, à la prière de Louis le Débonnaire, par Hilduin, abbé de Saint-Denis.

2. La seconde distingue S. Denis l'Aréopagite et S. Denis, évêque de Paris. Elle déclare que celui-ci fut ordonné évêque par le pape S. Clément qui l'envoya en France pour y prêcher la foi. Cette tradition semble remonter jusqu'au sixième siècle.

3. La troisième recule la mission de S. Denis jusqu'au milieu du troisième siècle. Elle remonte également jusqu'au sixième siècle, et a pour témoin S. Grégoire de Tours. Les différentes éditions des *Bréviaires de Paris* ont successivement adopté l'une ou l'autre de ces opinions. Le *Bréviaire romain* n'a adopté que la première.

5. — RÉSERVES DU PRÉDICATEUR

RELATIVEMENT A CES TROIS TRADITIONS.

Principes. — Benoît XIV remarque avec plusieurs savants théologiens que l'autorité du *Bréviaire romain*, très-considérable dans tout ce qui regarde la subtance des mystères et du culte catholique, est beaucoup moindre par rapport aux faits particuliers, qui ne touchent pas le fond des dogmes et du culte. « L'Eglise elle-même, ajoute-t-il, ne donne pas pour certains et incontestables tous les faits contenus dans les *Bréviaires*, puisqu'elle en a souvent autorisé le changement et la correction.

Non-seulement elle ne trouve pas mauvais qu'on en examine la vérité, mais elle loue ceux qui entreprennent cet examen; et dès qu'elle aperçoit du faux ou du douteux, elle le retranche et le supprime. (Benedict. XIV, *De Canoniz.*, L. IV, part. 2, c. 13.)

De cette déclaration il résulte que le prédicateur peut adopter dans son panégyrique l'une ou l'autre des trois traditions historiques relatives à S. Denis.

Mode le plus suivi. — Accepter la première tradition ou user de prétérition jusqu'au point où l'accord commence. S. Thomas d'Aquin, comme on peut le voir dans le plan ci-après, est pour la première opinion; le P. Houdry, qui a un article spécial sur S. Denis dans sa *Bibliothèques des Prédicateurs*, dit qu'on ne doit pas s'en écarter. Ainsi ont fait : Senault, Nouet, Texier, Duneau, Dujarry. Depuis quelques années, on a vu des prédicateurs à Paris se rallier fortement à cette opinion et tenter un panégyrique absolument affirmatif sur l'Aréopagisme de S. Denis de Paris. *Voir* les savants *Prolégomènes sur S. Denis*, par M. l'abbé Davin.

Le mode le plus suivi depuis le dix-huitième siècle a été de laisser hors de thèse l'aréopagisme, de commencer à la mission que S. Denis reçoit du Siége apostolique pour aller évangéliser les Gaules dont il devient l'apôtre. Ainsi ont fait : Fromentières, Ciceri, Latour du Pin, Clément, M. Labouderie, M. l'abbé Leblastier. Nous pensons que cette manière est la meilleure : 1° pour le prédicateur qui n'introduit pas alors dans son discours controverse, élément antipathique à toute éloquence; 2° pour l'auditeur qui aime mieux une oraison pieuse qu'une digression sèche et contestable.

6. — PLANS.

Plan de S. Thomas d'Aquin. — Texte : *Vocans ab Oriente avem et de terra longinqua virum voluntatis meæ.* (Is., xlvi, 11). — I. Quadrupliciter vocavit Dominus B. Dionysium, nimirum. 1° ad sanctitatem, radiis virtutum eum illuminando; 2° ad prædicationis effectum, eum in episcopali dignitate sublimando; 3° a Græcia in Galliam deducendo, et eam per ipsum illustrando ; 4° de mundo ad cœlum eum gloria martyrii coronando. — II. De B. Dionysii dignitate et sapientiæ ejus claritate. — III. De ejus contemplationis sublimitate. (S. Thomas Aquinas, *Sermo de S. Dionysio.*)

Plan de Ciceri. — Texte : *Egredimini, et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus* (Cant., iii, 11.). — I. Vertus de S. Denis : 1° pureté de son zèle dans sa mission ; 2° ardeur de son zèle dans ses succès ; 3° sa fermeté dans ses souffrances. — II. Manière efficace d'honorer S. Denis : 1° par la sanctification de vos âmes ; 2° par votre confiance en sa protection. (*Panégyrique de S. Denis. Orateurs sacrés.* Collection Migne, LI, 1305.)

Plan de Latour du Pin. — Texte : *Signaculum apostolatus mei vos estis.* (I Cor., ix, 2.). — I. Denis renouvelle dans la France le mérite des apôtres; voilà les travaux de son apostolat. — II. Denis renouvelle dans la France la gloire des apôtres; voilà le succès de son apostolat. (*Ibid.*, LIII, 157.)

Plan de Clément. — Texte : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Cor., xi, 1.). — I. Le zèle de S. Denis n'a rien que nous ne puissions, que nous ne devions imiter. — II. Son martyre n'a rien qui ne puisse servir à nous instruire. (*Ibid.*, LV, 332.)

Plan de Géry. — Texte : *Vos eritis mihi testes usque ad ultimum terræ.* (Act., i, 8.), — I. Travaux de S. Denis pour l'établissement de la religion. — II. Souffrances de S. Denis pour l'affermissement de la religion. (*Ibid.*, LXIII, 785.)

Plan de M. Labouderie. — Texte : *Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei ; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* (Hebr., xiii, 7). — I. Ce que S. Denis a

fait pour nous. Il a répandu dans ces contrées : 1° les semences de la foi ; 2° il a arraché nos aïeux aux vices du paganisme ; 3° il a donné de sa conviction pour la divinité de la religion et de son amour pour son troupeau, un témoignage de sang. (*Panégyrique de S. Denis. Orateurs sacrés*, LXXVI, 1389.)

Panégyrique de M. l'abbé Leblastier. — Texte : *Manus Zorobabel fun averunt domum istam et manus ejus perficient eam.* (Zach., iv, 9.). S. Denis considéré comme le fondateur : 1° de l'Eglise de Paris ; 2° de la ville de Paris ; 3° de la France.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Vislicus : *Actes de S. Denis* ; Hilduin : *Vie de S. Denis* (836) ; S. Methodius, patr. de Constantinople : *Vie de S. Denis* ; Metaphraste Lipoman, Surius, id. — Baronius, *in Martyrol.* ; les Bollandistes : *Acta Sanctorum, die* 9 *octobris*.

Historiens. — S. Grégoire de Tours : *Histor. Franc.*, t. I. ; Denys de Sainte-Marthe : *Gallia christiana nova*, t. I. ; Rivet : *Histoire littér. de la France*, t. I. ; Tillemont, *Mémoires sur l'Hist. ecclés.*, t. IV. ; Félibien : *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis* ; Dubois : *Histoire ecclés. de Paris* ; Bosquet et Longueval : *Histoire de l'Eglise gallicane* ; Lebeuf : *Histoire du diocèse de Paris*, t. III, Lobineau : *Histoire de Paris* ; Fleury : *Histoire ecclés.* t. II ; D. Cellier : *Histoire des Auteurs ecclés.*, t. IV et XVIII ; Mgr Darboy, *Œuvres de S. Denis l'Aréopagite*, traduites du grec.

Panégyristes anciens. — S. Thomas d'Aquin, Guillaume de Paris, Denis le Chartreux, Jacobus a Voragine.

Modernes. — Biroat, Senault, Texier, Caignet, Duneau, Nouet, Dujarry, Richard l'Avocat, Houdry, Fromentières, Ciceri, Latour du Pin, Clément, Géry.

Contemporains. — M. Labouderie, M. Leblastier, M. Davin.

8. MARTYROLOGE. — S. Denis, év. et m. — S. Domnin, m. — S. Deusdedit, év. — S. Louis Bertrand. — S. Andronic et sainte Anastasie. — Sainte Publie, abbesse.

---

10 octobre. — SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, confesseur.

(XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

Saint François de Borgia, fils de Jean Borgia, troisième duc de Gandie et grand d'Espagne, naquit à Gandie, petite ville du royaume de Valence, le 28 octobre 1520. On lui donna au baptême le nom de François, parce que sa mère, s'étant trouvée en péril lorsqu'elle le mit au monde, avait eu recours à l'intercession de saint François d'Assise. Il passa une partie de sa première jeunesse auprès de l'archevêque de Saragosse, son oncle ; ensuite on l'envoya à la cour. A l'âge de dix-huit ans, portant le titre de marquis de Lombay, il épousa Éléonore de Castro, que l'impératrice Isabelle avait amenée de Portugal, et il fut fait premier écuyer de cette princesse.

François de Borgia avait eu, dès son enfance, un fonds de piété que l'air de la cour ne put altérer et que divers événements contribuèrent encore à augmenter. Isabelle, femme de Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, étant morte à Tolède, l'an 1539, François fut chargé avec son épouse de conduire le corps de l'impératrice à Grenade, où il devait être enterré. Au moment où le cortége arriva dans cette ville, on ouvrit le cercueil, pour que le marquis jurât, selon l'usage, que le visage que l'on voyait était celui de l'impératrice. La vue de ce visage défiguré, l'odeur infecte qu'exhalait déjà le cadavre, tout fut pour lui un rayon de lumière intérieure qui le dégoûta entièrement du monde, et l'attacha pour toujours au seul Maître de toutes choses.

François, frappé du spectacle qu'il avait vu, voulut avoir des entretiens particuliers avec l'homme de Dieu qui avait prononcé l'oraison funèbre de l'impératrice. Il découvrit au P. Avila l'état de sa conscience, et, par ses conseils, il fit vœu d'embrasser l'état religieux s'il survivait à sa femme.

Dans ce temps-là, il fut fait vice-roi de Catalogne et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques; mais ces nouvelles dignités n'affaiblirent point la résolution qu'il avait prise de vivre dans un parfait détachement du monde et de ne songer qu'à son salut. Tandis qu'il donnait tous ses soins aux affaires publiques, mortifiant sa chair par toutes les austérités qui sont en usage dans les cloîtres, et prenant sur son sommeil pour donner plus de temps à la méditation et à la prière; trois religieux célèbres par leur vertu et par leur doctrine, dont deux étaient de l'Ordre de Saint-François, l'aidaient de leurs conseils dans les pratiques de la piété. Ce fut par leur avis qu'il fréquenta les sacrements avec plus d'assiduité qu'on ne le faisait pour l'ordinaire de son temps. Il se confessait toutes les semaines; il communiait en public toutes les fêtes solennelles, et en particulier tous les dimanches. Cette conduite donna lieu à la censure de quelques zélés indiscrets, qui s'imaginèrent que c'était manquer de respect à Jésus-Christ, surtout pour un homme du grand monde, que d'en approcher si souvent. On tâcha de rendre suspect au saint la méthode de ceux qui le conduisaient dans la voie du salut. Dans ces circonstances, il jugea convenable de consulter le P. Ignace, qui était alors à Rome, occupé à l'établissement de sa compagnie. Ignace ayant connu le détail de sa vie et les dispositions de son cœur par les lettres qu'il lui écrivit, le confirma dans l'habitude où il était de communier tous les dimanches et l'exhorta à y persévérer.

En 1542, François de Borgia perdit son père et devint, par cette mort, quatrième duc de Gandie. Il saisit cette occasion pour se démettre de la vice-royauté de la Catalogne, et pour obtenir la permission de se retirer dans ses terres.

L'an 1546, François perdit sa femme, qui lui laissa huit enfants, cinq fils et trois filles. Cette mort lui imposa l'obligation d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'embrasser l'état religieux en cas que sa femme mourût avant lui. Il n'avait alors que trente-six ans; mais il ne balança pas un moment à prendre les mesures nécessaires pour accomplir un engagement qui aurait paru pénible à tout autre qu'à lui.

Il fit une retraite sous la conduite de Lefebvre, qui avait été le premier compagnon du P. Ignace, et il ajouta au vœu général et indéterminé qu'il avait fait d'entrer dans quelque Ordre religieux, le vœu particulier d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il en écrivit à Ignace, fondateur de cette compagnie, qui lui prescrivit toutes les mesures qu'il avait à prendre pour exécuter son dessein. Le même saint obtint un bref du pape qui permettait au duc de Gandie de faire secrètement les vœux de profès dans la compagnie de Jésus et de rester dans le monde quatre ans après l'émission de ses vœux, pour régler toutes les affaires de sa famille et pourvoir à l'établissement de ses enfants.

L'an 1550, il se rendit à Rome, où il prit l'habit de jésuite, après avoir authentiquement renoncé à toutes ses dignités et à tous ses biens. Il retourna ensuite en Espagne, dans la crainte que le Pape ne le fît cardinal. L'empereur sollicita vivement pour lui cette dignité, et son éloignement précipité ne l'aurait pas empêché d'être élevé au cardinalat, si le P. Ignace n'avait fait au pape de fortes représentations pour prévenir l'effet des sollicitations de Charles V. Cependant le pape ne put se dispenser d'offrir le chapeau à François; mais il promit au P. Ignace qu'il laisserait ce religieux libre de refuser ou d'accepter

cette dignité. Le saint ne balança pas et refusa, ainsi que le P. Ignace, qui connaissait les dispositions de son cœur, s'y était attendu.

François travaillait avec zèle au salut des âmes, en Espagne, selon l'esprit du nouvel Institut qu'il avait embrassé : il convertit un grand nombre de pécheurs, qui n'étaient pas moins touchés de ses exemples que de ses discours.

Saint Ignace nomma François visiteur dans les royaumes d'Espagne et de Portugal. Lainez, deuxième général de la compagnie de Jésus, et successeur immédiat de saint Ignace, le choisit pour un de ses assitants; ce qui obligea le saint à se rendre à Rome, où il fut élu lui-même général après la mort de Lainez. Il s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une application extraordinaires, et travailla avec succès à maintenir dans son Ordre l'esprit du saint fondateur. Il fut obligé d'accompagner en France le légat Alexandrin, neveu du pape Pie V; et à son retour de Rome, il mourut, en 1572, âgé de soixante-deux ans, et fut canonisé par le pape Clément X, en 1661.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

Texte : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.* (Matth., XIX, 27.)

Dans cette multitude d'âmes généreuses qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, je distingue un grand d'Espagne, un vice-roi, un prince possesseur de grandes terres et de grandes richesses, descendant des rois, allié à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, jouissant de l'amitié du plus grand des monarques et de toute la faveur d'une cour puissante : c'est saint François de Borgia ; je l'entends dire comme Pierre : « Voilà que j'ai tout abandonné : » *Ecce nos reliquimus omnia* : et j'entends le Sauveur du monde qui lui répond comme à Pierre : « Dès maintenant et dès cette vie vous recevrez le centuple » : *Centuplum accipiet in hoc tempore* (Marc, x; Luc, XVIII.) Je dis donc que : 1° *François de Borgia a tout abandonné pour Dieu;* et 2° que *Dieu a tout restitué à François de Borgia.* Voilà le plan et toute l'idée de ce discours.

Ier POINT. — FRANÇOIS A TOUT ABANDONNÉ POUR DIEU.

1 Renoncement prompt. — Un des plus célèbres généraux de l'antiquité profane, faisant lui-même l'éloge d'une grande victoire qu'il avait remportée sur les ennemis de l'État, écrivait au sénat qu'il n'avait fait que se rendre sur le champ de bataille, regarder l'ennemi et le mettre en fuite : *Veni, vidi, vici.* François de Borgia, destiné du Ciel à être un des plus illustres adversaires du monde, arrive à Grenade encore tout brillant de la gloire humaine et attaché au siècle par plus d'un lien qui semblait devoir l'y fixer pour toujours, ignorant lui-même la révolution qui devait s'opérer dans son âme. Il voit le corps de l'impératrice Isabelle, et dans les traits que la mort y avait gravés il lit la destinée irrévocable des grandeurs de la terre : jusque là il avait vu le monde au-dessus de lui, maintenant qu'il le voit de près, il se met lui-même au-dessus du monde : *Veni, vidi, vici.*

2 Renoncement entier. — Une correspondance si prompte et si précise à la voix de Dieu ne pouvait être que le commencement du renoncement le plus entier et le plus universel à tout les attraits d'une félicité passagère. Un moment a suffi pour faire le sacrifice en général, il ne faudra ni grand temps ni grands efforts pour le faire en détail.

Dès que la mort de son épouse eut mis François en état de dépouiller sa personne comme il avait dépouillé son cœur, il devint cet homme dont parle saint Paul, qui vit encore à la vérité, mais qui n'a plus, pour ainsi dire, son propre être; qui s'est anéanti lui-même pour revivre ensuite et ne vivre qu'en Jésus-Christ : *Vivo autem, jam non ego* (Galat., II); il combat tous les avantages de la vie séculière qu'il avait menée, quoique d'ailleurs innocents et honnêtes, comme s'ils avaient été autant de crimes et de prévarications essentielles contre la loi sévère de l'Évangile. Il oppose la pauvreté à l'abondance, la mortification aux plaisirs, l'humiliation aux honneurs, l'obscurité à l'éclat, le mépris à la gloire.

3 Renoncement constant. — Les dignités que François de Borgia avait quittées le poursuivirent toujours sous des formes différentes; mais il les refusa constamment. Tantôt on le cherchait pour le faire évêque; tantôt on lui décernait le chapeau de cardinal; tantôt, et surtout après la mort de Pie, on projette de l'élever au souverain pontificat. Ici on le presse d'embrasser un Institut plus ancien, moins agité, moins persécuté, moins fermé aux honneurs de l'Église; là on veut user de force et d'autorité pour l'arracher à celui qu'il a professé. On voyait le pauvre François fugitif, errant de province en province, employant amis et ennemis, épuisant toutes les ressources de son conseil et de son génie pour rester ignoré, oublié, méprisé.

Saint François a tout abandonné pour Dieu, et nous, chrétiens, qu'avons-nous quitté, qu'avons-nous donné au Seigneur?...

Voyons maintenant comment Dieu a récompensé ce grand saint, en lui restituant tout ce qu'il avait abandonné.

IIe POINT. — DIEU A RESTITUÉ A SAINT FRANÇOIS DE BORGIA TOUT CE QU'IL AVAIT ABANDONNÉ.

1 Restitution prompte. — Le moment où finit la grandeur temporelle de François de Borgia est celui où commence sa grandeur véritable, dont le principe est la vertu et la sainteté.

A peine a-t-il renoncé aux sciences profanes, que Dieu lui inspire la science des saints; à peine a-t-il renoncé à la politique séculière, à l'art de gouverner et de faire fleurir les États, que Dieu en fait un politique chrétien et lui communique l'art de gouverner et d'éclairer les âmes; à peine a-t-il renoncé aux plaisirs des sens, que Dieu met dans son cœur des plaisirs ineffables attachés à son service : sa prière est un ravissement, sa méditation une contemplation profonde de la Divinité; les plus grands directeurs attestent n'avoir rien vu d'égal en fait d'oraison à celle de François dès les premiers temps de sa conversion; il voit sensiblement Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il jouit sur la terre de la vue et de la société des saints, il se perd dans un océan de paix, de consolations, de délices célestes, que le monde ne recherche pas, parce qu'il ne les connaît pas, qu'il ne peut connaître sans cesser d'être ce qu'il est, et qui, suivant l'oracle du Sauveur et l'expérience des saints, sont incomparablement supérieures à tout ce que le monde peut donner : *Centuplum accipiet in hoc tempore...* (Matth., XIX; — Luc., XVIII.)

2 Restitution entière. — Cependant il manquait encore quelque chose à la liberalité de Dieu, et ce Maître magnifique en récompenses, pour restituer entièrement ce qui lui avait été sacrifié, résolut de rendre à François les choses mêmes qu'il avait quittées. Vous avez vu, M. F., que les honneurs le suivirent toujours et qu'il souffrit de leur part une espèce de persécution. Mais outre les

dignités odieuses à son humilité dont il se défendit avec succès et qui furent l'épreuve de sa constance, Dieu, dans le dénûment même de son état, lui rendit dans un degré bien supérieur et bien plus excellent, l'autorité, la réputation, la puissance, les richesses qu'il avait abandonnées. Il avait renoncé à toute autorité et il devint l'oracle des pontifes et des rois. Charles-Quint l'appelle dans cette retraite admirable où ce grand empereur survécut en quelque sorte à lui-même : il fait de Borgia son ami, son confident, le père de son âme. Il s'agit d'engager les princes chrétiens à une croisade contre les Ottomans, c'est François qui est chargé de conduire ce grand ouvrage et dont la sagesse est jugée nécessaire pour le faire réussir.

Il n'y a pas d'affaire dans l'Église ni dans l'État qui ne se règle sur son avis. Il avait renoncé aux richesses, et les plus grands princes employaient les leurs à le servir, à l'honorer.

L'or de leur palais semblait, selon l'expression de l'historien de Borgia, reconnaître le prix de la pauvreté. C'était, dit-il, un renversement digne de la providence de Dieu : *Videre erat dignam Deo confusionem;* on voyait des vases d'or et d'argent et toutes sortes d'ornements précieux rendre une espèce de tribut et d'hommage à un vêtement noir et tout déchiré : *Auream argenteamque supellectilem pannis negris et veteribus servientem.* Il avait renoncé à la réputation ; de tous ses titres il n'avait retenu que celui de pécheur, il ne s'appelait que François le Pécheur ; et jamais sa réputation ne fut plus grande que lorsqu'il voulut n'en point avoir : les grands et les petits l'appelaient le saint, le saint père, le saint duc, le saint général, le miracle des princes. Il avait renoncé à la puissance, et il fit plus que s'il était resté un des premiers seigneurs d'Espagne ; la puissance des rois devint la sienne, et il l'employa aux choses les plus grandes et les plus intéressantes pour l'humanité. Il fonde des séminaires, des missions, des colléges, des hôpitaux, des maisons de pénitence ; il corrige des abus sans nombre ; on travaille sous ses ordres à la propagation de la foi dans les quatre parties du monde ; il répand la bienfaisance, la vertu, la religion partout où son zèle trouve accès. Dans le centre des honneurs et de l'opulence mondaine François eût-il été si grand, si heureux aux yeux mêmes du monde ? *Centuplum accipiet in hoc tempore.*

3 Restitution constante. — Enfin, M. F., la restitution que Dieu fait à François n'est point passagère. Elle n'est point attachée à quelque époque particulière de sa vie. Il porte jusqu'au tombeau le prix attaché dès ce monde à son sacrifice comme il y porte le sacrifice même. Il fut toujours aimé de Dieu, chéri et respecté des hommes. Toutes les années de sa vie sont marquées par quelques miracles. Tantôt il prédit l'avenir, tantôt il voit les choses éloignées, tantôt il lit dans le secret des cœurs. Ici il guérit un malade, là il apparait à une personne absente. C'est ainsi, mon Dieu, que vous rendez avec usure à vos serviteurs tout ce qu'ils auraient quitté pour votre nom !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Maximes et vertus de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Œuvres de ce Saint. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Hæccine est illa Jezabel? (IV Reg., IX, 37.)

Dirupisti, Domine, vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis. (Ps. CXV, 16-17.)

Factus est in corde meo quasi ignis exæstuans. (Jerem., XX, 9.)

Nouveau Testament. — Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. (Matth., XIX, 29.)

2. — SS. PÈRES.

Si vis dilatari, contemne divitias. (S. J. Chrysost., *Hom.* 12 *in II Cor.*)

Vana seculi hujus, si inexperta concupisti, experta contemnas. (S. Augustin., *Ep.* 82 *ad Largum.*)

Contemne vivens quæ post mortem habere non potes. (S. Isidor., Hispal., *de Summo bono, Lib. III.*)

Omnia sprevit, cuncta despicit, omnia sibi vilescunt cui solus Christus dulcessit. (S. Bernard., *Serm.* 9 *de Cœna Domini.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Combien la considération des choses qui sont : 1° au-dessous de la terre, *infernorum*; 2° sur la terre, *terrestrium*; 3° sur la terre, *terrestrium*, doit nous humilier et nous confondre devant Dieu ! (S. François de Borgia, *Collyre spirituel.*)

2. Effets produits sur François de Borgia à la vue des ravages de la mort sur la figure éblouissante de beauté de l'impératrice Isabelle : *Hæccine est illa Jezabel?* (IV Reg., IX, 37.) — « Est-ce bien vous, dona Isabelle? s'écrie François en la voyant si défigurée. Est-ce l'impératrice, ma souveraine, ma maîtresse? » (Fromentières, *Panégyrique de S. François de Borgia*, deuxième partie.)

3. Vie active et contemplative de S. François de Borgia. (Texier, *Panégyrique de S. François de Borgia*, quatrième partie.)

4. — MAXIMES ET VERTUS SPÉCIALES

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

1. Ex quo me tempore Deo dedicavi, sic cor illi meum libens volensque obtuli, ut nihil in rebus humanis turbare illud posset. (R. P. Richard, *in Vita S. Francisci Borg.*, L. IV, c. 4.)

2. Res humanas, ut quæ nihil ad nos attinent, in minimis pono. An abbreviata est manus Domini, ut salvare nequeat? Quid igitur timeamus? Si Deus pro nobis, quis contra nos (Id., *ibid.*)

3. Semper pavidus vixit, omnia metuens ac pene trepidans; judicia enim Dei viventis, ac videntis omnia, longe a mortalium judicio discrepare aiebat. (Id., *ibid.*)

4. Poscebat assiduis precibus ut deliciæ in cruciatum verterentur, dolores contra, voluptati essent. (Id., *ibid.*)

5. Pereat ille amor terrestris, ut vivat quem quæro, cœlestis. (Id., *ibid.*)

6. Quis jam calcari recusabit, cum videat in torculari Christum premi ? (S. Francisc. Borg., *in Epist.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Texier. — Texte : *Scitote quoniam Dominus mirificavit sanctum suum.* (Ps. IV, 4.) — Quatre merveilles de la vie de S. François de Borgia : 1° l'innocence de sa jeunesse; 2° sa sainteté à la cour; 3° son mépris des faveurs et des richesses; 4° l'union de la vie active et contemplative. (*Orateurs sacrés*, t. VI, 326.)

Plan du P. La Colombière. — Texte : *Mortificatus quidem carne. vivificatus autem spiritu.* (I Petr., III, 18.) — La mortification dans S. François de Borgia : 1° a réduit son corps à tout souffrir sans résistance; 2° elle a affranchi son esprit de l'esclavage du corps. (*Ibid.*, VII, 870.)

Plan de Fromentières. — Texte : *Justorum semita quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectionem.* (Prov., IV, 18.) — Des trois exemples de S. François de Borgia : 1° d'innocence à la cour qu'il a sanctifiée; 2° d'austérité dans le cloître qu'il a honoré; 3° de zèle dans l'Eglise qu'il a édifiée. (*Ibid.*, VIII, 1128.)

6. — OEUVRES

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

S. François de Borgia a laissé quatre traités, savoir : 1° le *Collyre spirituel*; 2° des *Exercices* pour chaque jour de la

semaine; 3° un *Discours sur les larmes de Jésus-Christ sur Jérusalem*; 4° le *Miroir des actions du chrétien*, où on trouve une paraphrase du psaume : *Benedicite, opera omnia Domini, Domino*. Ils ont été traduits de l'espagnol en latin par le P. Alphonse Deja, jésuite. Bruxelles, 1675, in-f°.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Ribadeneira, *Vie de S. François de Borgia;* Eusèbe de Nierembergg, *id.*; le P. Verjus, *id.*; Proust, *id.*

Panégyristes. — Texier, la Colombière, Fromentières, Nouet, Champigny, Feller.

8. MARTYROLOGE. — S. Pynthée, év. — S. Géréon et trois cent dix-huit martyrs. — S. Victor et ses compagnons, id. — S. Eulampe et sainte Eulampie, id. — S. Cerbon, év. — S. Paulin, id. — S. Geroney, id. — Sainte Tanche, v. et m. — S. Clair, év. — S. Audri, id. — Sainte Tétéchide, v.

11 octobre. — SAINTE PÉLAGIE, pénitente.

(l'an 468.)

VIE DE SAINTE PÉLAGIE

Margaride, d'Antioche, était comédienne, quoiqu'inscrite au rang des catéchumènes. Cette pauvre fille n'avait pas eu le courage de renoncer à sa profession dangereuse et criminelle ; mais elle avait honte intérieurement de ses désordres. Un jour, parée d'une superbe toilette, qui relevait sont extraordinaire beauté, elle traversait, assise sur une mule, les rues de la ville. Le patriarche d'Antioche avait appelé à un concile les évêques de sa province : elle passa devant eux ; ils détournèrent tous les yeux avec horreur de cette abominable personne; un d'eux cependant, Nonnus, évêque d'Héliopolis, la regarda, en s'écriant : « Mon Dieu, voilà ce qu'on fait pour plaire aux hommes, et nous, que faisons-nous pour vous plaire? » et il versa un torrent de larmes. Toute la nuit le saint évêque pria pour cette malheureuse créature. Dans son court sommeil, il vit en songe une colombe noire et maculée voltiger autour de lui ; il la saisit, la plongea dans un bassin plein d'eau, d'où elle sortit blanche et pure et s'envola vers le ciel.

Le lendemain était un dimanche, et Nonnus devait prêcher au peuple. La fameuse courtisane, attirée par la curiosité, se trouva dans la foule. Le saint évêque parla d'une manière si vive et si touchante sur le mal du péché et sur les miséricordes infinies de Dieu, qu'il mit tout son auditoire en larmes. Margaride elle-même, touchée de la grâce, résolut à l'instant de changer de vie. Elle fut se jeter aux pieds de Nonnus, en présence des évêques assemblés dans l'église, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Disciple de Celui qui est venu du ciel pour sauver les pécheurs, s'écria-t-elle, ayez pitié d'une misérable pécheresse, et accordez-lui le baptême pour la rémission de ses crimes. »

Les instances de Margaride, ses larmes abondantes, ses protestations de repentir, ses promesses d'une vie sainte, touchèrent les évêques, qui résolurent de l'admettre au baptême. On lui choisit pour marraine une dame fort distinguée par sa haute piété et par ses bonnes œuvres; et comme la convertie était déjà instruite des vérités de la foi, Nonnus la régénéra dans l'eau sainte, lui donna la confirmation et l'admit à la première communion. Margaride abandonna son nom, qui veut dire *perle*, pour celui de *Pélagie* ou abîme de misères et de péchés.

Pélagie donna ses bijoux et tous ses biens aux pauvres; elle changea ses robes brillantes en un rude cilice, et s'étant couverte d'un petit manteau que lui donna le saint évêque d'Héliopolis, elle quitta secrètement Antioche, prit le chemin de Jérusalem, et alla se renfermer dans une grotte du jardin des Oliviers. Là, sous le nom d'un solitaire, Pélage, elle mena une vie très-pénitente, se livrant aux plus grandes austérités et à une oraison continuelle. Elle devint l'admiration de tout le pays, qui vénéra le solitaire des Oliviers comme un ange mortel et comme un prodige de sainteté. Elle mourut, après une pénitence d'au moins douze ans, et la stupéfaction publique fut à son comble, quand on reconnut une femme dans le solitaire Pélage : de toutes parts on louait Dieu d'avoir donné un tel courage et une telle force à une faible créature. Cette mort précieuse devant Dieu arriva au mois d'octobre, vers l'an 468. Son corps fut, dans la suite des siècles, transféré à l'abbaye de Jouarre, au diocèse de Meaux.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE PÉLAGIE

Texte : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.*
(Ps. LII, 8.)

Rien ne favorise plus le développement des passions que la trop grande dissipation, l'amour des sociétés mondaines; mais aussi rien ne ramène à Dieu comme le silence de la solitude. Là, Dieu semble s'approcher de l'âme : pendant que la créature se tait, le Créateur parle au cœur le divin langage de la foi, de la miséricorde et du pardon. L'homme alors est moins insensible, moins endurci, moins opiniâtre à la voix de Dieu.

Sainte Pélagie a éprouvé et les dangers des sociétés profanes et le bonheur de la solitude. Dans sa vie de pécheresse, elle avait amassé des trésors de colère et de malédiction; dans sa vie de pénitente, elle retrouva la paix de la vraie félicité que le Seigneur accorde toujours aux âmes contrites et humiliées. Dans la première phase de sa vie, nous apprendrons *la nécessité de fuir le monde*; dans la seconde, *les douceurs de la solitude.*

Ainsi : *fuite du monde* : première partie; *douceurs de la solitude* : seconde partie; telle est la division de ce discours.

Ier POINT. — SAINTE PÉLAGIE ROMPANT AVEC LE MONDE.

Pélagie était comédienne à Antioche, au cinquième siècle, quoiqu'elle se fût fait inscrire parmi les catéchumènes. Un jour pourtant Dieu lui ouvrit les yeux, et elle renonça aussitôt à cette profession, aux sociétés du monde et à tous les plaisirs de la vie. Voici en quelle occasion :

Le patriarche d'Antioche avait assemblé dans cette ville un concile de plusieurs évêques. L'un d'entre eux, saint Nonnus, prêchait devant l'église de Saint-Julien, le martyr, en présence des autres prélats. Pendant son discours, Pélagie vint à passer couverte d'or et de pierreries. Sa mise et sa vanité attirèrent l'attention de l'assemblée ; les évêques, pour n'être pas témoins de ce spectacle scandaleux, détournèrent les yeux ; mais saint Nonnus, regardant Pélagie, dit : « Dieu, par sa volonté infinie, fera même miséricorde à cette femme, l'ouvrage de ses mains. » Pélagie s'arrêta tout à coup et se joignit à l'auditoire du saint évêque. Bientôt elle se sentit profondément touchée, et ses yeux se remplirent de larmes. Le sermon fini, elle alla trouver Nonnus pour apprendre de lui ce qu'elle devait faire pour expier ses péchés et recevoir la grâce du baptême. Elle suivit fidèlement les conseils du saint, prit une grande

et généreuse résolution : elle distribua tous ses biens aux pauvres, changea son nom de Marguerite en celui de Pélagie, et résolut de quitter entièrement le monde qui avait failli la perdre. Elle avait compris les dangers des sociétés dans lesquelles elle avait vécu jusque-là, et, d'un seul coup, elle sacrifia tout au salut de son âme : la fuite du monde lui sembla le seul moyen d'assurer la pureté du reste de ses jours.

M. F., vous voyez là une nouvelle Madeleine entièrement occupée du monde, de ses vanités, de ses plaisirs ; une âme remplie des futiles pensées du luxe le plus effréné, une âme sur le bord de l'éternel abîme ; cependant elle sera l'âme d'une élue. Pourquoi ? Voyez l'enchaînement des œuvres de la divine miséricorde. D'abord elle entend un reproche tomber des lèvres de l'évêque inspiré de Dieu ; loin de s'en révolter, elle s'arrête et écoute. Dieu l'attendait là ; son esprit est éclairé, son cœur est touché, sa volonté excitée à changer de vie. Nouvelle grâce à laquelle elle ne résiste pas ; elle va demander des conseils, les trouve et se hâte de les exécuter. Elle ne calcule pas, n'hésite pas ; elle s'arrache violemment aux étreintes d'un monde qui la flattait : elle en a horreur et elle jette loin d'elle ces misérables richesses de la terre, pour ne plus s'occuper que des biens impérissables de l'autre vie. Elle est sauvée parce qu'elle a été docile aux grâces que Dieu lui envoyait.

A la suite d'une seule parole elle fuit le monde pour toute sa vie. Prenons exemple de cette conduite de Pélagie. Ne nous irritons pas contre le prédicateur qui nous reproche nos fautes ; mais allons à lui, et demandons-lui les conseils qui nous sauveront ; exécutons-les ponctuellement ; et, si c'est le monde qui nous perd, fuyons le monde qui ne nous flatte que pour nous perdre.

IIe POINT. — SAINTE PÉLAGIE HEUREUSE DANS SA SOLITUDE.

Pélagie, une fois convaincue de la nécessité de fuir le monde pour être entièrement à Dieu, ne reste pas à demi chemin. Après son baptême, qu'elle reçut des mains de saint Nonnus, elle se retira à Jérusalem. Puis, ayant pris le voile de religieuse, elle alla s'enfermer dans une grotte sur le mont des Oliviers. Là, elle consomma le martyre de sa pénitence ; occupée uniquement de Dieu et de son âme, elle se trouva mille fois plus heureuse qu'au milieu des caresses du monde.

On dit que pour se tenir sans cesse en haleine, elle avait pratiqué dans sa grotte deux ouvertures, l'une regardant le Calvaire, l'autre la vallée de Josaphat. Ses longues méditations et ses prières allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quand la rigueur du jugement dernier l'effrayait et qu'elle tremblait de paraître dans la vallée de Josaphat, elle tournait ses regards et ses pensées vers la croix du Calvaire ; elle voyait ainsi la miséricorde à côté de la justice, et elle se reposait sur le cœur de son divin Rédempteur, qui était mort pour elle à quelques pas de sa pauvre cabane. Elle vécut ainsi heureuse pendant de longues années, seule, silencieuse, et abîmée en Dieu, et ne se souvenant plus guère de sa précédente vie que pour en pleurer les fautes et les vanités. Heureuse solitude, où elle trouva les joies les plus solides, le calme et la paix de la conscience que le monde ne connaît et ne donne pas ! Aussi mourut-elle dans ces sublimes jouissances qui sont le privilége des âmes véritablement détachées et pénitentes.

Quant à nous, M. F., sachons imiter de pareils exemples. Si nous ne pouvions quitter entièrement le monde comme sainte Pélagie, sachons au moins

en détacher notre cœur. Ne soyons pas assez aveugles pour estimer un monde que Dieu méprise, pas assez insensés pour aimer un monde que Dieu rejette, pour suivre un monde que Jésus-Christ nous ordonne de fuir. Ne craignons pas de prendre de temps en temps un peu de solitude, quand ce ne serait que dans le sanctuaire secret de notre cœur. Là, Dieu se communique aux âmes de bonne volonté ; là, il éclaire les ténèbres de l'esprit ; là, il donne des forces à la faiblesse ; là, en un mot, on trouve Dieu. N'a-t-il pas dit à l'homme, ami de la solitude : « Je le conduirai dans un lieu désert, et je parlerai à son cœur. »

Les saints comprenaient bien ces grâces mystérieuses qui sont la consolation et la récompense des solitaires. Saint Bernard n'a-t-il pas dit cette belle parole : « Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul. O bienheureuse solitude ! ô seule béatitude ! » Et cependant il vivait au milieu du monde et des affaires du monde ; il a été mêlé à toutes les agitations de son siècle si agité ; mais quand le monde lui pesait, quand les hommes lui devenaient à charge, il savait retremper son âme fatiguée dans les délices et le sublime repos de sa chère solitude.

Agissons de même ; vivons dans le monde, puisque telle est notre condition ; mais ne soyons pas esclaves du monde ; ne nous attachons pas aux créatures plus qu'à Dieu ; mais une fois les devoirs sociaux remplis, cherchons dans la prière et dans la solitude la force et la consolation dont nous avons besoin pour passer à travers le monde sans en être blessés, et pour aller toujours d'un pas ferme jusqu'au ciel, but de notre existence ici-bas.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Axiomata. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Egressa est autem Dina filia Liæ ut videret mulieres regionis illius. (Gen., XXXIV, 1.)

Pro eo quod plausisti manu et percussisti pede et gavisa es ex toto affectu... tradam te in direptionem. (Ezech., XXV, 7.)

Nouveau Testament. — Die autem natalis Herodis saltavit filia Herodiadis in medio et placuit Herodi. (Matth., XIV, 7.)

Cum Jesus.... vidisset tibicines et turbam tumultuantem dicebat : Recedite. (Id., IX, 24.)

Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix... attulit alabastrum unguenti. (Luc., XXXVII, 37.)

Voir d'autres textes au 3 avril, fête de sainte Marie d'Egypte, et au 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine.

2. — SS. PÈRES.

Nihil sibi de se retinens, totam se Christo devovit. (S. Cyprian., *de Ablut. pedum.*)

Quia semetipsam graviter erubescebat intus, nihil erat quod erubesceret foris. (S. Ambros., *in Ps.* CXXV.)

Si te deliquisse memineris, suadeo ut Mariæ Magdalenæ conversionis recorderis, ut tanquam ad Domini vestigia positus, præteritas maculas laves. (S. Augustin., *Serm. de Assumpt.*)

Quæ prius frigida peccando remanserat, postmodum amando fortiter ardebat. (Id., *Homil.* 33 *in Evangel.*)

O quanta vis in lacrymis peccatorum ! (Id., *Tract.* 9 *in Joan.*)

Quis desperare debeat, tanta peccatrice non solum veniam, sed et gloriam consequente. (S. Bernard., *Serm. de S. Magdalena.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Pélagie comédienne. — Dangers des spectacles : 1° ils sont une école d'irréligion ; 2° ils gâtent l'esprit ; 3° ils sont l'écueil de l'innocence et de la vertu. (*Voir* au t. I, 89, du *Panorama des Prédicateurs.*)

2. Pélagie courtisane. — Des passions.

— I. Conspiration et révolte des passions: 1° de leur union dans la révolte ; 2° ruine, but de leur révolte. — II. Caractères des passions: 1° universalité; 2° perpétuité ; 3° centralisation. (Le R. P. Félix, jésuite, *Sermon sur les passions.* Ce magnifique discours se trouve au t. I, 151, de notre *Année pastorale.*)

3. Pélagie pénitente. — 1° En quoi consiste la conversion; 2° besoin de la conversion; 3° moyens pour opérer sa conversion. (*Voir* une instruction sur cette matière au t. III, 165, de notre *Dictionnaire de la Prédication.*)

4. — AXIOMATA.

Quid facies, facies Veneris, si veneris ante?
Non sedeas, sed eas, ne pereas, per eas.
Si cedis, cedit; si stas Venus improba lædit.
Cypria damna fugas, si sua tela fugis.
Dives eram dudum, fecerunt sed tria nudum ;
Alea, vina, Venus, tribus his factus sum egenus.
Luxuriat raro, non bene pasta caro.
Recte de Hercule quidam cecinit :
Lenam non potuit, potuit superare Leænam.
Quem fera non potuit vincere, vicit hera.
(Buchlerus, verbo : MERETRICES.)

Ubi uber, ibi tuber,
Ubi mel, ibi fel. (APUL.)

Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat. (S. Augustin.)

Voluptas brevis, longa pœnitentia.

5. — PLANS.

PLAN SUR LES BALS ET LES SPECTACLES. — I. Dangers des bals et des spectacles : *Voir* à notre volume du *Décalogue*, sixième commandement, page 277, une instruction solide sur cette matière. — II. Comment Pélagie, comédienne par état, perdit au théâtre et dans les danses son innocence, son honneur, toute vertu.

PLAN SUR LES PRÉTEXTES DE CONVERSION. — I. Prétextes du côté de Dieu. — II Du côté du pécheur. — *Voir* les deux beaux sermons de Massillon sur cette matière, l'un au t. I, 77, et l'autre, *ibid.*, 193, du *Panorama des Prédicateurs.*

PLAN SUR LES CARACTÈRES DE LA CONVERSION DE SAINTE PÉLAGIE. — Sa conversion fut: 1° sincère, *vera* ; 2° courageuse, *frontosa*; 3° entière, *eradicans universa genimina*; 4° constante, *perpetua usque ad mortem.* (Imité de Maimbourg et Biroat.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Jacques, diacre d'Héliopolis en Syrie, *Vie de sainte Pélagie ;* Rosweide, *Vita Patrum.* Tous les hagiologues modernes.

HISTORIENS. — Nicéphore Calixte, *Histor. ecclesiast.*; Théophane, *Chronologia.*

7. MARTYROLOGE. — SS. Probe, Andronice et Tarace, mm. — S. Nicaise, év. — S. Quirin, sainte Pience, v. mm. — SS. Anastase, Placide, Genez et leurs compagnons, mm. — S. Sarinate. — S. Germain, év. et m. — S. Firmin, év. — S. Jacques l'Allemand.

12 octobre. — SAINTE THEUDOSIE, martyre.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE THEUDOSIE

Nous n'avons aucun monument historique qui renferme quelques détails sur sainte Theudosie. Les anciens *Martyrologes* romains et gallicans n'ont pas recueilli son nom, pas plus qu'ils ne font mention de beaucoup d'autres martyrs que les fouilles modernes ont fait découvrir dans les catacombes. Les annalistes picards ne pouvaient deviner sa tombe enfouie au fond d'un souterrain de la voie Salare. On ne saurait déterminer avec certitude l'année de son martyre dans le cours de cette période de trois siècles, où les flots de sang chrétien se mêlèrent presque sans interruption sous les murs de Rome, au sang divin qui descendait du Calvaire. Mais les archéologues romains les plus distingués pensent qu'elle a souffert très-probablement sous le règne de l'empereur Valérien ou sous celui d'Aurélien, c'est-à-dire entre les années 253 et 275.

On a fait de nos jours de précieuses découvertes dans les catacombes de Rome. C'est dans celles qui sont situées près de la voie Salare qu'on a trouvé, il y a environ vingt ans, avec son épitaphe et sa fiole de sang, le corps de sainte Theudosie, qui, grâce aux démarches de Mgr l'évêque d'Amiens, revient dans sa patrie, qu'elle a quittée il y a plus de quinze siècles.

La fête de la translation de ses reliques a eu lieu en 1853 à Amiens, avec la plus grande solennité. Vingt-sept évêques, archevêques, cardinaux et prélats romains suivaient la châsse de la sainte, accompagnés d'un peuple immense. On en peut voir la description dans la notice écrite par Mgr Gerbet, évêque de Perpignan.

DISCOURS

DE MONSEIGNEUR PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS,

Prononcé à la cathédrale d'Amiens le jour de la translation des Reliques de sainte Theudosie, le 13 octobre 1853.

TEXTE : *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.* (Eccli., XLVI, 14.)

Saint Augustin disait de son temps: « Le corps du premier de tous les martyrs, Étienne, vient d'être révélé au monde comme ont coutume de l'être les corps des martyrs: *sicut apparere solent corpora martyrum*, au moment voulu par le Créateur : *quando placuit Creatori.* » Or, M. F., cette loi constatée par le grand Augustin, cette loi générale et ordinaire qui réserve à des époques marquées par le bon plaisir de Dieu ces providentielles apparitions des corps saints, cette loi subsiste toujours, et elle se rattache aux plus secrets desseins de Celui au gré duquel s'écoulent les siècles. Aussi, bien que mon indignité ne m'ait pas permis assurément de pénétrer dans le conseil du Très-Haut, je viens essayer de vous dire en son nom pourquoi notre époque, préférablement à toute autre, a été prédestinée à cette bienheureuse invention du corps de sainte Theudosie, tiré naguère de l'obscurité de la tombe, comme ont coutume de l'être les corps des martyrs, à l'heure fixée par la sagesse et la volonté du Pasteur invisible et immortel de l'Eglise : *Sicut apparere solent corpora martyrum, quando placuit Creatori.*

Messeigneurs, ayant invoqué la lumière du Ciel aux pieds de la martyre, j'ai compris la chose ainsi, et j'espère que vous ne trouverez pas ma proposition hasardée : « Oui, la gauloise du troisième siècle, Theudosie, femme chrétienne en des temps païens, revenant parmi nous dans ce milieu du dix-neuvième siècle recueillir des hommages et recevoir les honneurs du triomphe, revient véritablement à son jour et à son heure, au jour et à l'heure où il convenait; car, dans cette glorification extraordinaire et inattendue de leur devancière, Dieu a voulu glorifier parmi nous les innombrables héritières de son courage, de sa foi et de ses vertus Oui, l'inscription tumulaire de la femme d'Aurelius Optatus n'est sortie des ténèbres des catacombes que pour devenir une inscription triomphale à la louange de la femme chrétienne, telle qu'elle nous a apparue depuis cinquante ans sous le ciel de la France. Lisons sur la pierre, où elle est gravée en caractères admirables, la légende de sainte Theudosie, et nous verrons ensuite l'application.

1er POINT. — COMMENTAIRE DE L'ÉPITAPHE DE SAINTE THEUDOSIE.

Une jeune vierge de la cité d'Amiens, Theudosie ou Théodosie, n'importe, devient l'épouse de quelque haut fonctionnaire, de quelque noble personnage envoyé de Rome dans les Gaules pour participer à l'administration de ces pro-

vinces conquises : *Nata Ambiana.* Est-ce aux rivages de la Somme, est-ce aux bords du Tibre qu'elle trouve la foi? Il nous suffit d'apprendre des signes authentiques qui accompagnent sa dépouille, qu'ayant été initiée à la doctrine de Jésus-Christ, elle l'a confessée jusqu'à ce degré d'amour qui ne saurait être dépassé, jusqu'à l'effusion du sang et le sacrifice de la vie. Et encore, bien que son seul martyre nous garantisse sa béatitude éternelle, son sépulcre nous a transmis néanmoins, sous la mystérieuse enveloppe des syllabes et des symboles, de précieuses données sur sa vie et sur ses vertus. Il importe de n'en pas négliger le moindre détail.

Il est dit d'abord : *Benignissimæ et incomparabili feminæ.* Issue d'un sang réputé barbare, vous ne retrouverez en elle aucun reste du caractère altier et indompté de la femme germaine ou gauloise, non plus que ce cachet de vertu austère et quelque peu stoïque de la dame romaine; la grâce de Jésus-Christ s'étant emparée des éléments divers fournis par la nature ou par l'adoption, et les ayant combinés et transformés dans son creuset tout-puissant, il ne demeure à la surface et au fond de cette âme que cette bénignité suave et modeste qui est le sceau distinctif de la femme chrétienne, et qui, couronnant tout un riche ensemble de nobles qualités, élève Theudosie à cette hauteur de perfection que son époux appelle incomparable : *Theudosiæ benignissimæ et incomparabili feminæ.*

Je continue de lire, et je trouve ces mots : *Conjugi innocentissimæ.* M. F., j'ai parcouru quelques pages où Tertullien, le contemporain de Theudosie, retrace avec son coup de pinceau ordinaire la condition de la femme chrétienne unie à un époux infidèle. C'en est assez; et, jetant un voile sur ce qui ne doit point être proféré ni même pensé dans l'assemblée des saints, je constate seulement le témoignage rendu par Aurélius à Theudosie : « Épouse très-innocente : *Conjugi innocentissimæ.* »

Enfin, à côté de Theudosie repose dans le même sépulcre un corps de moindre stature, le corps d'un enfant que tout semble nous dire avoir été le sien. Et j'en veux conclure que cette mère, très-prudente à la fois et très-ferme, écartant avec soin les autres influences de la maison, réussit à faire partager sa foi à son fils, et lui prépara ainsi une place auprès d'elle dans les cieux aussi bien que dans la tombe.

Vous l'entendez, M. F., Theudosie pleine de bénignité et femme incomparable, épouse très-innocente, mère assez heureuse pour communiquer sa religion à son fils : voilà le panégyrique qui est sorti des catacombes avec la dépouille de la martyre. Et son époux, encore païen peut-être, qui lui consacre ce monument, déclare ne lui rendre qu'un hommage mérité : *Bene merenti fecit.*

Or, M. F., qu'une enfant de la Gaule-Belgique s'en soit allée à Rome en ces temps reculés donner le spectacle de telles vertus et honorer à ce point dans sa personne la femme de nos contrées, n'est-ce pas un fait en lui-même si admirable et si rare, qu'on s'explique que le Seigneur ait voulu, pour la gloire de sa servante et pour notre instruction, le révéler à notre pays? Et à ne considérer que ce surcroît de gloire temporelle que Dieu, par une série de prodiges inespérés, vient de départir tout à coup à la Gauloise si longtemps oubliée dans la poussière de la tombe, n'y aurait-il pas lieu de dire que le Ciel n'a rien fait de trop pour Theudosie, et qu'elle méritait d'être tôt ou tard mise ainsi en évidence aux yeux de la nation et du monde entier. *Bene merenti fecit?*

IIe POINT. — INFLUENCE DE LA FEMME CHRÉTIENNE.

Mais j'ai avancé que c'est avec raison que notre époque, de préférence à tous les temps qui nous ont précédés, a été choisie pour cette manifestation aussi éclatante qu'inattendue, et c'est à ce point principal de ma proposition que je dois m'attacher. M. F., le siècle de Theudosie est revenu pour le monde, le siècle de la femme chrétienne vivant dans un monde païen. Le paganisme, on l'a dit, avait fait depuis longtemps une irruption fâcheuse dans les lettres et dans les arts; mais ce qui est beaucoup plus grave, c'est que sous nos yeux, en particulier depuis un demi-siècle, le matérialisme païen avait envahi le sanctuaire domestique et les institutions publiques, la famille et la société. Or, durant ces cinquante années dont je parle, que s'est-il passé en France? Tandis que le sexe le plus noble et le plus fort, celui auquel le Créateur avait remis le sceptre de l'esprit, l'avait laissé tomber dans la boue pour ne relever que le sceptre de la matière; tandis que les hommes réputés les plus sages et les plus fermes semblaient avoir juré de ne plus regarder que la terre : *Oculos suos statuerunt declinare in terram;* la femme, la femme seule resta debout, les yeux attachés au ciel, obéissant aux lois de l'esprit et vivant de la vie de la grâce et de la foi. La voyez-vous (et je ne parle que de la femme du siècle, que serait-ce si je voulais étendre mon sujet), la voyez-vous, quand autour d'elle, sous l'empire des pensées irréligieuses et des préoccupations exclusives de l'intérêt et de l'égoïsme, les mœurs se sont endurcies jusqu'à la rudesse et la grossièreté; quand les habitudes ordinaires du foyer sont devenues vulgaires jusqu'à l'ignominie; la voyez-vous, toujours parée de sa douceur, de son sourire, de sa bonté, et de cet assemblage de qualités exquises qui font de la femme française, au jugement de tous les peuples, le type achevé de la distinction et quelque chose d'incomparable : *Benignissimæ et incomparabili feminæ?* Placée dans un milieu impur, ne sachant où poser le pied sur un sol qui ne soit souillé, elle ne participe point à la contagion qui l'environne. C'est le lis parmi les épines. Assaillie par tous les vices, leur ignoble obsession peut contrister parfois sa vertu, mais elle ne l'altère jamais : *Conjugi innocentissimæ.* Enfin, luttant avec succès contre le débordement du mal, dissimulant avec prudence des exemples funestes, écartant avec délicatesse et ménagement, mais aussi, s'il le faut, avec énergie et fermeté, des influences pernicieuses, elle parvient à ne laisser voir à ses enfants que ce qui est bien, à leur dérober la vue de ce qui est mal; elle réussit à faire passer dans leur âme la piété et la vertu qu'elle tire du trésor de son cœur : mère chrétienne, elle a formé un fils chrétien.

Et tandis que je parle ainsi de la femme française, assurément dans cet immense auditoire il s'est trouvé plus d'un homme, soit de la classe plus élevée, soit de la condition moyenne, soit des rangs plus humbles de la société, qui a dit tout bas, si quelques-uns même ne l'ont dit tout haut : « L'évêque a raison, la femme vaut mieux que nous, et le témoignage qu'il lui rend est fondé : *Bene merenti fecit.* Pour moi, celle que Dieu m'a donnée pour compagne, par sa douceur et sa bégnignité que rien ne déconcerte, par son esprit d'abnégation et de dévouement, par ses qualités aimables et solides, est une femme incomparable; sa vertu soutenue, qui ne s'est jamais démentie, a commandé mon respect, et, je le sens, a commencé de me rendre meilleur; mais surtout sa piété industrieuse, sa foi vigilante fera mon fils plus chrétien et plus heureux que moi. »

Or, frère, ce n'est pas seulement la femme qui est auprès de vous, ce n'est pas seulement votre épouse, votre sœur, votre mère qui méritent ce tribut d'éloges; on peut dire, malgré de rares exceptions, que depuis la naissance de notre siècle, la femme française, partout et toujours, s'est montrée, à tous les degrés de l'échelle sociale, telle que nous venons de la dépeindre, et, par conséquent, ce n'a pas été seulement dans le cercle restreint de la famille, mais dans la sphère plus étendue de la société, que son action bienfaisante s'est fait sentir.

C'est pourquoi, quand le Tout-Puissant aujourd'hui, rappelant d'au delà des monts et de la nuit des siècles l'ancienne habitante de cette cité, Theudosie, la femme chrétienne des temps païens, lui décerne un triomphe comme Rome païenne, aux jours les plus brillants de sa gloire, n'en sut jamais décerner à ses conquérants; quand, pour donner à la triomphatrice un cortége sans égal dans les fastes mêmes des temps chrétiens, il convoque de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, des îles et des continents, des pôles et des tropiques, ce que la religion a de plus illustre, ses pontifes, ses apôtres, ses confesseurs et presque ses martyrs; et que, réfléchissant en nous-mêmes sur la portée de cette ovation sans exemple, nous comprenons qu'elle embrasse dans son objet et dans les desseins d'en haut non point seulement notre ancienne Theudosie gauloise, mais des milliers des Theudosies françaises, ses imitatrices et ses rivales; alors prosternés devant ses autels, nous nous écrions avec transport : « Seigneur, vous êtes juste dans vos voies; car, si splendide et si incomparable qu'elle soit, la fête n'est que digne de l'héroïne, le triomphe n'est que proportionné à la triomphatrice. Non, le Ciel n'a rien fait de trop, et ce n'est que justice : *Bene merenti fecit.* »

Donc, M. F., et j'insiste à dessein sur ce point, cette solennité dont l'éclat pourrait sembler inexplicable à quelques-uns, l'histoire dira qu'elle est venue à point, comme une constatation authentique et retentissante du fait le plus considérable, le plus décisif qui se soit produit depuis cinquante ans, non pas seulement au point de vue de la religion, mais dans l'intérêt de la famille et de la société. Assurément, pendant ce laps de temps, le monde a vu briller bien des gloires humaines. Nous avons eu des souverains illustres, des conquérants célèbres, des guerriers intrépides, des ministres habiles, des orateurs éminents, des mathématiciens profonds, des penseurs spirituels, des lettrés aimables, des philanthropes dévoués; oui, à la bonne heure! Mais quand ce siècle, rempli de tant d'illustrations et de gloires de toutes sortes, est arrivé au milieu de sa course, comme tous ces hommes, ou du moins la plupart d'entre eux, n'avaient négligé qu'une chose : Dieu et sa loi, Jésus-Christ et son Évangile, il s'est trouvé que cette société si satisfaite d'elle-même était sur le bord d'un abîme comme il ne s'en était jamais creusé aucun sous les pas d'aucune société chrétienne. Et alors on a entendu retentir de toutes parts ce cri d'épouvante : *Ergo erravimus!* Nous nous sommes donc trompés! Puis cherchant d'où pourrait encore venir le salut, on a proclamé que l'unique ressource désormais était la religion, que les principes chrétiens, l'accomplissement pratique des devoirs chrétiens pourraient seuls conjurer la ruine générale et sauver le monde. Et le découragement faisant place à l'espérance, à ce cri : *Ergo erravimus!* a succédé celui-ci : Nos femmes avaient donc raison! Nos femmes pour lesquelles nous avons laissé les temples debout (sans elles nous ne les eussions point entretenus ni relevés : nous n'y allions jamais); nos femmes, qui ont empêché le culte et le nom de Dieu de périr sur la terre; nos femmes, qui, malgré nos sarcasmes et nos dédains, ont conservé dans leurs cœurs et dans leurs habitudes la religion de Jésus-Christ. »

Oui, M. F., il en a été ainsi. A Dieu ne plaise sans doute que je ne méconnaisse et que j'oublie les services rendus à l'Église et à la société par ce petit nombre d'hommes éminents qui se sont montrés courageusement chrétiens au milieu de la défection générale; mais, dans un discours public, c'est parler avec exactitude que de parler conformément à la généralité des choses. Je dis donc que, durant la première moitié de ce siècle, l'Église n'a rencontré sous sa main qu'un élément véritablement conservateur, qu'une puissance sérieusement conservatrice, la femme française. La femme, que sa condition, nos lois et nos usages rendent étrangère au maniement des affaires, il se trouve que c'est elle seule qui les a faites. Car enfin, nul n'osera désormais le nier : si le Seigneur ne nous avait laissé une semence de foi et de religion : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen*, nous aurions eu le sort des villes détruites par le feu. Heureusement, dans le naufrage universel, la foi, la piété s'étaient réfugiées au cœur de la femme française comme dans un arche sûre : *ad ratem confugiens.* Et aujourd'hui que les eaux du déluge semblent décroître, c'est la femme qui a remis à la génération qui s'apprête, un nouveau germe de vie et une semence de régénération : *Remisit sæculo semen nativitatis.*

Aussi, M. F., que le vain orgueil des hommes, toujours et malgré tout contents d'eux-mêmes, multiplie l'inspiration pratique d'un panthéisme à peine déguisé, que chaque matin s'élève, à la gloire de quelqu'un de nos mille sauveurs de la patrie, un nouveau piédestal assis sur un sol à peine déblayé des ruines de la veille, au milieu d'une place encore fatiguée des hurlements de la sédition et agitée déjà par le vent précurseur de quelque autre tempête; Dieu, à qui seul il appartient de rendre à chacun selon ses œuvres et de distribuer sa véritable louange, fera quelque autre chose sous nos yeux. Dans la personne de Theudosie, la femme d'une condition plus aisée, qu'il renvoie de Rome à la France, et dans la personne de Germaine Cousin, l'humble bergère des environs de Toulouse que Rome vient de placer sur les autels, Dieu, ou, si vous le voulez, son Église, seul organe infaillible de toute canonisation, glorifiera, par des solennités auxquelles rien ne se compare, le sexe qui, en sauvant la foi, a véritablement sauvé la France, sauvé la famille, sauvé la propriété, sauvé la patrie. Voilà comment la religion, à sa façon, érige des statues; voilà comment elle décerne des triomphes et des apothéoses; et voilà aussi comment elle ne se trompe point dans l'appréciation du véritable mérite : *Bene merenti fecit.*

Je m'arrête, M. F. Je crois avoir justifié ma proposition et montré que le corps de Theudosie a été trouvé de notre temps, comme ont coutume de l'être les corps des martyrs, au moment marqué dans les trésors de l'éternelle sagesse : *Corpus ejus nuper apparuit, sicut apparere solent corpora martyrum, quando placuit Creatori.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Épitaphe de sainte Theudosie. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erit sanguis vobis in signum in ædibus in quibus eritis. (Exod., XII, 13.)

Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata. (Eccl., XXVI, 19.)

Nouveau Testament. — Mulier autem gloria viri est. (I Cor., XI, 7.)

Mulier salvabitur autem per filiorum generationem, si permanserit in fide, et in dilectione et sanctificatione cum sobrietate. (I Tim., II, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Nihil potentius muliere bona, ad instituendum et informandum virum quodcumque voluerit. (S. J. Chrysost., *Hom.* 60 *in Joan.*)

Mulieres excellunt viros pudicitia, fervore, pietate, et dilectione. (Id., *Serm.* 13 *in Ep. ad Eph.*)

Mulier virtuosa quanto ex sexu videtur fragilior, tanto ex virtute est præstantior. (Dionys. Carthus., *de Profectu Spirit.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Les Catacombes. — Souterrain où le corps de sainte Theudosie a été trouvé. (Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, *Esquisse de Rome chrétienne.*)

2. Ce qu'est Lucie pour Syracuse, Agathe pour Catane, Geneviève pour Paris, Agnès pour Rome Theudosie le sera, l'est déjà pour Amiens. (Le cardinal Wiseman. *Discours* pour la translation des reliques de sainte Theudosie.)

3. Influence de la femme chrétienne. (Mgr Pie, évêque de Poitiers. *Voir* au discours ci-dessus, 2e partie.

4. — ÉPITAPHE DE SAINTE THEUDOSIE.

AVRELIAE THEVDOSIAE
BENIGNISSIMAE ET
INCOMPARABILI FEMINAE
AVRELIUS OPTATVS
CONJVGI INNOCENTISSIMAE
DEP. PR. KAL. DEC.
NAT. AMBIANA
B. M. F.

A Aurélie-Theudosie très-bénigne et incomparable femme, Aurelius Optatus, à son épouse très-innocente déposée la veille des calendes de décembre, née amiénoise, il a fait cette épitaphe à elle bien méritante.

Voir ci-dessus, dans la première partie du discours de Mgr Pie, le commentaire éloquent de cette épitaphe.

5. — PLANS.

Plan du discours du cardinal Wiseman. — Texte : *Locutus est* (*Joseph*) *fratribus suis; post mortem meam Deus visitabit vos... Asportate ossa mea vobi cum de loco isto.* (Gen. L, 24.) — I. Conjectures probables sur la naissance, la vie et le martyre de sainte Theudosie. — II. Sa protection sur la ville d'Amiens. (Discours prononcé à la translation des reliques de sainte Theudosie à Amiens, le 13 octobre 1853.)

Plan de Mgr Pie, évêque de Poitiers.— I. Commentaire de l'épitaphe de sainte Theudosie. — II. Influence de la femme chrétienne de nos jours dans la famille et dans la société. (*Voir* le discours indiqué ci-dessus.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Mgr Gerbet, évêque de Perpignan : *Notice sur la translation des reliques de sainte Theudosie à Amiens;* le cardinal Wiseman et Mgr Pie, évêque de Poitiers; le R. J. Spencer Northcole : *les Catacombes romaines*; étude et description des lieux de sépulture des premiers chrétiens à Rome, 1 vol. gr. in-18. Paris, Poussielgue, 1864.

7. MARTYROLOGE. — SS. Evagre, Frisciens et leurs compagnons, mm. — — S. Ediste, m. — Sainte Domnine, id. — Les quatre mille neuf cent soixante-seize martyrs d'Afrique sous Huneric, roi des Vandales. — S. Maximilien, év. — S. Mone, év. — S. Salvin, id. — S. Eustache, pr. — S. Pantule, id. — S. Veran, id. — S. Opion, pr. — SS. Aubin et Hermanius. — Sainte Harlinde, v. — S. Wilfride, év.

13 octobre. — SAINT ÉDOUARD, roi et confesseur.

(L'AN 1066.)

VIE DE SAINT ÉDOUARD

Édouard, surnommé *le Confesseur*, fut neveu du roi martyr saint Édouard, et le dernier des rois anglo-saxons. Un saint homme, appelé Brithwald, avait prédit par une révélation divine qu'il monterait sur le trône. Mais, à peine âgé de dix ans, il fut recherché par les Danois, qui ravageaient l'Angleterre, et qui voulaient le mettre à mort; ce qui le força de se réfugier chez le duc de Normandie, son oncle. Il sut, à la cour de ce prince, au milieu des séductions du vice, faire l'admiration de tous par la pureté de sa vie et l'innocence de ses mœurs. Il avait aussi pour le Seigneur une piété extraordinaire, ainsi qu'un vif attrait pour toutes les choses divines. Son naturel était la douceur même et ne le portait aucunement à désirer le pouvoir On rapporte de lui cette parole, qu'il aimerait mieux ne jamais être roi que de le devenir au prix du sang répandu.

Après la mort des tyrans qui avaient arraché à ses frères le sceptre avec la vie, Édouard fut rappelé en Angleterre et monta sur le trône, au milieu de l'allégresse générale et au grand contentement de la nation. Tous ses soins furent employés à faire disparaître les traces de guerre, en commençant par construire ou réparer les temples du Seigneur et les sanctuaires des bienheureux ; il leur donna des revenus et des priviléges, et parut n'avoir rien de plus à cœur que de faire refleurir la religion alors désolée. Les grands de sa cour le pressèrent de contracter mariage ; mais le témoignage des historiens nous apprend que, de concert avec son épouse, il garda la virginité. Il avait tant d'amour pour le Christ et une foi si grande, qu'il mérita de voir pendant la messe Notre-Seigneur lui-même, tout resplendissant d'une lumière divine. Sa charité, qu'on pourrait presque appeler prodigue, le faisait nommer le père des orphelins et des pauvres. Jamais il n'était si joyeux que quand il avait épuisé ses trésors en faveur des malheureux.

L'esprit prophétique dont il était rempli lui fit prévoir d'une manière surnaturelle beaucoup de choses touchant l'avenir de l'Angleterre. Une de ses prédictions les plus remarquables fut d'annoncer, au moment même où elle arriva, la mort de Suénon, roi de Danemark, quand ce prince se noya dans la mer en montant sur sa flotte pour aller envahir l'Angleterre.

Édouard honorait extrêmement saint Jean l'évangéliste, et il avait coutume de ne jamais rien refuser de ce qu'on lui demandait au nom de cet apôtre. Le saint lui-même se présenta un jour sous un vêtement déguenillé, et lui demanda l'aumône en son propre nom; Édouard, qui n'avait alors aucun argent, tira de son doigt son anneau et le donna au bienheureux, qui le lui rendit bientôt après et lui annonça sa mort prochaine. Le prince indiqua alors des prières qu'on devait faire à son intention, et mourut très-pieusement au jour que l'évangéliste avait marqué, le 5 janvier de l'an du salut 1066. Au siècle suivant, le pape Alexandre III le mit au nombre des saints à cause de ses miracles. Innocent XI commanda de célébrer sa mémoire par un office public dans

toute l'Église, et mit sa fête au jour où, trente-six ans après sa mort, on transféra son corps, qui avait été trouvé sans marques de corruption.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉDOUARD

TEXTE : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* (Apoc., II, 10.)

Heureuses les nations à qui le ciel accorde des saints pour rois! Quelle paix florissante, quel calme dans les esprits, quelle sérénité dans les cœurs! quel amour, quelle confiance réciproques entre le prince et les sujets! Comme l'on voit régner partout l'esprit de foi et de moralité, l'esprit d'autorité et d'obéissance chrétiennes! témoin la France sous saint Louis, la Hongrie sous saint Étienne, l'Allemagne sous saint Henri, et l'Angleterre sous le saint et pieux Édouard. Quel règne glorieux dans ce siècle d'anarchie et de révolution! Mais pourquoi tant de prospérité dans ce règne? Pour deux raisons qui vont faire le partage de ce court entretien : c'est que: 1° *Jamais roi ne montra plus de fidélité à son Dieu,* et que 2° *jamais roi ne trouva plus de fidélité dans son peuple.*

Ier POINT. — JAMAIS ROI NE MONTRA PLUS DE FIDÉLITÉ A SON DIEU.

Ce qui fait la gloire du prince Édouard et son principal mérite n'est pas seulement d'avoir eu un saint pour père, un martyr pour frère et prédécesseur, une vierge illustre pour épouse; c'est surtout d'avoir gardé vis-à-vis de Dieu une fidélité à toute épreuve.

1° *Il a été fidèle à Dieu dans l'adversité.* — Obligé dès l'âge le plus tendre de quitter le trône de ses pères, il se retira avec sa mère et son frère dans la Normandie : c'est là qu'il vécut dans l'exil et se forma à l'école du malheur, pendant que des usurpateurs étrangers couvraient de sang et de ruines sa bien aimée patrie. L'infidélité des hommes, la vue de tant de trahisons et de désastres lui firent jurer à Dieu, dès ses jeunes années, une inviolable fidélité. Quoique élevé dans le palais du duc de Normandie, il sut mépriser les vaines grandeurs du monde et se préserver de la contagion des vices qui régnaient à la cour de ce prince. Fidèle à toutes les pratiques du christianisme, son plaisir était de converser et de vivre avec les personnes de piété. Il parlait peu, mais c'était avec une gravité et une sagesse bien au-dessus de son âge. Son amour pour le silence et le recueillement provenait de sa crainte d'offenser Dieu dans la conversation. Quelle leçon pour les grands parleurs de nos jours! On trouvait dans son beau caractère la réunion de toutes les vertus morales et chrétiennes. Mais les vertus favorites qui brillaient en lui d'un éclat particulier, étaient une modestie et une pureté parfaites, une bonté et une douceur admirables qui avaient leur source dans une profonde humilité et dans une charité ardente qui embrassait tous les hommes sans exception. Toutes ses passions étaient si bien domptées, qu'elles n'osaient plus se révolter; tel était l'ascendant de sa vertu, qu'on ne pouvait voir ce jeune héros chrétien sans se sentir porté à l'aimer.

Mais déjà le jeune Édouard était trop digne d'occuper le sceptre paternel pour que Dieu le laissât plus longtemps dans l'exil. En arrivant sur le trône de ses aïeux, le nouveau roi n'est pas à la fin de ses épreuves; car quelle couronne n'a pas son poids et ses épines? Mais toujours Édouard trouvera force et courage dans sa fidèle confiance en Dieu. Rien ne pourra ébranler ce cœur

magnanime et généreux ; ni la vue de tant de ruines qu'il s'agit de réparer, ni l'inconduite de ses parents et de ses proches, ni la perte de ses serviteurs et de ses amis les plus dévoués. C'est un roi qui ne cherche en tout que la volonté de Dieu et sa justice, qui le bénit aussi bien dans le malheur que dans la prospérité.

2° *Il a été fidèle à Dieu dans la prospérité.* — On sait que plus on est malheureux, plus on tend à se rapprocher du Seigneur, tandis que plus on est heureux, et plus on s'en éloigne ordinairement; c'est ce qui a fait dire à l'Esprit saint que les insensés se perdent dans la prospérité : *Prosperitas stultorum perdet illos.* (Prov., I, 32.) Aussi que d'hommes, parvenus au faîte des grandeurs, deviennent infidèles à leur Dieu ! Mais tel ne fut pas le prince Édouard, dont la piété ne fit que s'accroître avec la prospérité de son règne et parmi les splendeurs du trône.

Ayant promptement effacé les tristes ruines du passé, ayant la paix au dedans et au dehors, après une seule guerre et une victoire éclatante sur les ennemis de son royaume, Édouard ne se laissa point dominer par un vain orgueil ni par une coupable indolence ; mais il profita de ce temps de calme et de prospérité pour témoigner à Dieu de plus en plus son amour et sa reconnaissance : il sut mettre à profit tout son crédit et sa puissance pour relever les temples et les autels, pour faire fleurir le règne de la justice et de la vertu, de la foi et de la piété chrétiennes, soit par la sagesse de ses lois, soit par la ferveur de sa conduite angélique.

Ayant pour épouse une princesse accomplie, qui joignait aux vertus les plus éminentes tous les avantages du corps et de l'esprit, il aurait pu se donner de dignes héritiers de sa gloire et de son nom ; mais il poussa l'héroïsme de sa fidélité envers Dieu, jusqu'à conserver intact le trésor de sa virginité ; et c'est ainsi qu'il ne cessa de vivre en ange avec cet ange terrestre, en attendant le moment de régner ensemble dans la patrie céleste.

IIe POINT. — JAMAIS ROI NE TROUVA PLUS DE FIDÉLITÉ DANS SON PEUPLE.

D'où vient, M. F., que souvent les trônes chancellent et finissent par crouler sous les efforts de la révolte et de l'anarchie? C'est que les monarques ne savent pas établir leur autorité sur Jésus-Christ, qui est le seul fondement inébranlable. C'est en vain qu'ils font et refont leurs constitutions, qu'ils perfectionnent et multiplient leurs armes, tous leurs efforts sont inutiles, s'ils ne s'appuient sur Jésus-Christ et sa religion sainte ; car les royaumes comme les familles finissent par tomber, quand on ne les bâtit que sur l'impiété : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam...* Toutes les sentinelles ne servent de rien là où le Seigneur n'est point le gardien de la cité : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

Le trône de saint Édouard fut solide et prospère, parce qu'il avait pour base la religion et la piété ; ses sujets lui conservèrent un amour et un dévouement inviolables, parce qu'ils virent en lui le vrai mandataire, le digne représentant de Jésus-Christ dans la nation. O qu'il est puissant, qu'il est aimé le prince que ses sujets peuvent regarder comme un autre Jésus-Christ lui-même ! Rien en effet comme la religion dans un roi pour lui gagner l'estime et l'affection de son peuple, pour lui servir de rempart contre la révolution et l'émeute. Que des ambitieux osent s'élever pour renverser le prince, la religion se présente et leur crie de son autorité divine : « Arrière ! ce trône est sous ma

protection, ce prince est l'oint du Seigneur. » Aussi jamais un seul Anglais n'osa se révolter contre le prince Édouard. Que dis-je? jamais autorité souveraine n'avait été environnée de plus de respect et de vénération : ses paroles étaient autant d'oracles ; et on semblait prévenir jusqu'au moindre de ses désirs. Il exerçait un si grand ascendant par sa vertu, que tout le monde se faisait gloire de régler sa conduite sur ses exemples. C'est ainsi que vécut et mourut ce grand roi, qui fut l'honneur de l'Église et l'idole de ses sujets. Puisse le ciel donner de tels princes aux peuples de nos jours. Puisse l'Angleterre retrouver bientôt un nouvel Édouard.

Vivons saintement à l'exemple du grand Édouard; et quand viendra notre heure dernière, nous pourrons nous écrier comme lui : « Je ne vais point mourir, mais je vais commencer à vivre : *Non moriar, sed vivam.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Gloriam regni tui dicent; rex qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur. (Prov., XIV, 12.)

Nouveau Testament. — Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus. (Matth., VI, 33.)

Qui non jungit, melius facit. (1 Cor., VII, 38.) Beatior autem erit si sic permanserit secundum meum consilium. (*Ibid.*, 40.)

2. — SS. PÈRES.

Regiæ virtutes præcipuæ sunt duæ : justitia et pietas. (S. Isidor. Hispal., *Etymol.*, L. IX.)

Reges quando boni sunt, muneris est Dei. (Id., *de Summo Bono.* L. III, sent. II.)

Ego sum virgo... ignoro conjugium. (S. Petr. Dam., *Serm.* 46.)

Illa virginitas perfecta est quæ reliquis virtutibus cingitur, quæ vera mentis humilitate conditur. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. « Je ne voudrais jamais d'un royaume au prix du sang des peuples; » telle fut la sage devise de ce saint roi et que l'on devrait inscrire au fronton des palais de tous les monarques.

2. S. Edouard fut 1° un roi humble et mortifié au milieu des grandeurs; 2° un roi juste et éclairé qui gouverna sagement ses Etats; 3° un roi brave qui sut les défendre. (Le P. Houdry; tiré du *Panégyrique de S. Louis, roi de France.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° L'innocence de sa jeunesse. Sa pureté le fait surnommer l'ange de la cour, durant son séjour en Normandie. 2° Assis sur le trône, il rétablit la paix, l'ordre, la religion, les lois, les bonnes mœurs. Son règne heureux fut le triomphe de la vertu ; 3° il fait vœu de virginité et y demeure fidèle; 4° sa dévotion particulière à S. Jean l'évangéliste. (Proust, *Vie de* S. *Edouard*, au 5 janvier.)

5. — PLANS.

PLAN DE LASELVE. — Texte : *Esto fidelis usque ad mortem et tibi dabo coronam vitæ.* (Apoc., II, 10.) — I. S. Eduardus fuit fidelis Deo in statu adversitatis : 1° quia in omni adversitate Deum semper benedixit; 2° quia in omni adversitate se semper ad divinam voluntatem conformavit. — II. S. Eduardus fuit fidelis Deo in statu prosperitatis : quia in hoc statu : 1° ab omni declinavit malo ad quod prosperitas inclinare potest; 2° omne fecit bonum, a quo prosperitas avertere solet. (*Concio de S. Ludovico rege.*)

PLAN DE DUJARRY. — Dieu donna à S. Edouard : I. un cœur véritablement royal. — II. Un cœur parfaitement chrétien. (*Essais de Panégyriques.*)

PLAN CARACTÉRISTIQUE DE DURAND. — Le véritable caractère de S. Edouard est : 1° qu'un bienheureux lui donna la naissance, car son père Ethelréde mourut en odeur de sainteté; 2° qu'un martyr en fit son successeur, car Edmond, son frère aîné, fut martyrisé par les Danois; 3° qu'une vierge le prend pour époux, car Edithe sa femme vécut auprès de lui sans perdre sa virginité. (*Caractères des Saints*, le 5 janvier.)

6. — ENCOMIA.

PAUPEREM PARALYTICUM SUIS HUMERIS IN TEMPLUM DETULIT.

Dux olim victor capitolia vectus eburno
Scandebat curru, gemmiferisque rotis;
Nobiliore aras subiisti, languide, pompa;
Namque triumphalis rex tibi currus erat.
(R. P. Hugo Vaillant; FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Le B. Aelrède, abbé de Cîteaux : *Vie de S. Edouard* (en 1164); Surius : *in Vita sanct.*, t. I, 5 janvier.

HISTORIENS. — Lingard : *Histoire d'Angleterre;* Fleury, *Histoire de l'Eglise.*

—

8. MARTYROLOGE. — S. Édouard, roi. — S. Carpe. — S. Florent, m. — SS. Daniel, Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas, Hugolin, mm. — S. Théophile, év. — Sainte Chelidoine, v. — SS. Fauste, Janvier et Martial, mm. — S. Coluian, id. — S. Rothalde, év. — S. Pierre, id. — S. Géraud, ab. — S. Leobon, m. — S. Gerauld. c. — S. Lupence, pr.

14 octobre. — SAINT CALLIXTE, pape et martyr.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT CALLIXTE

Callixte, Romain de naissance, était fils de Domitius, probablement d'une vieille famille patricienne. Nous ne savons rien de sa vie jusqu'à son élévation sur la chaire de saint Pierre, où il remplaça saint Zéphirin, martyrisé en 218. La paix fut donnée à l'Église sous son pontificat, qui correspond au règne d'Héliogabale, le plus méprisable des princes, et à celui d'Alexandre, un des meilleurs empereurs, dont la mère, Mammée, était chrétienne.

Callixte profita de ce repos pour fortifier l'Église et réparer les malheurs des persécutions; sa sollicitude pastorale, soutenue par l'éclat de sa sainteté, lui fit pourvoir à tous les besoins : la foi fut partout ranimée, la discipline reprit son ancienne vigueur, et de nouvelles conquêtes augmentèrent le bercail du divin Pasteur. Callixte obtint d'Alexandre un lieu contesté par les païens et où il bâtit une église en l'honneur de la sainte Vierge; il fit aussi construire l'immense cimetière de la voie Appienne, qui porta son nom, et où des milliers de martyrs reçurent la sépulture chrétienne. On attribue à ce saint pape l'établissement des Quatre-Temps.

Tranquille sous Alexandre, l'Église eut cependant ses martyrs, victimes de la haine, de l'impiété, de la malignité des magistrats et du peuple païen, pendant l'absence de l'empereur : Callixte lui-même fut du nombre. Des prodiges étranges se manifestaient dans les temples des idoles; au milieu d'un sacrifice à Mercure, une prêtresse nommée Julienne, possédée de la fureur du démon, s'était écriée : « Le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu! » Cet aveu frappa si fort un noble Romain, nommé Palmace, qu'il alla se jeter aux pieds du pontife, confessant hautement Jésus-Christ et demandant le baptême. Il fut instruit et baptisé avec sa famille entière, composée de quarante-deux personnes. Le sénateur Simplice son ami, l'imita, et il reçut aussi le baptême avec soixante-huit des siens. Palmace, plein de ferveur, promet à un autre ami la guérison de sa femme malade s'il veut croire; il croit, et elle est guérie. Ces merveilles, ces conversions firent grand bruit; les prêtres des idoles ameutèrent le peuple; une sédition s'éleva; le gouverneur de Rome fit saisir les convertis avec le

prêtre Calépode, et, sans aucune forme de procès, leur fit couper la tête pour apaiser la fureur des païens. Il donna aussi des ordres pour rechercher le pape Callixte, et comme il fut trouvé, on le chargea de chaînes et on le jeta dans une obscure prison, où il passa cinq jours entiers sans aucune espèce de nourriture; le préfet, redoutant l'empereur, qui aimait Callixte, n'osa le faire mourir de mort violente. Le saint pontife souffrit avec une constance étonnante et une joie surnaturelle : la foi soutint son corps usé de travaux et d'austérités; le Ciel le consola par les douceurs intérieures, et le saint martyr Calépode lui apparut pour lui annoncer le jour de son triomphe. Le lendemain, après avoir baptisé un soldat du nom de Privat, qu'il guérit subitement de plusieurs ulcères, il fut saisi par le peuple, traîné parmi les rues de la ville, et précipité dans un puits : le soldat expira, lui, sous les coups de fouets. C'était le 14 octobre 222.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CALLIXTE

TEXTE : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.*
(Matth., x, 32.)

Rien en ce monde ne se passe sans la volonté où la permission de Dieu. Tout dans la nature est soumis à sa toute-puissance, depuis la goutte de pluie qui tombe jusqu'aux tremblements de terre qui effrayent les plus intrépides; il prend soin d'un brin d'herbe, et, comme il le dit lui-même, du faible passereau; à plus forte raison s'occupe-t-il de l'homme, et surtout de ses serviteurs. Les cheveux de leur tête, il les a comptés, et il n'en tombe pas un sans sa volonté. C'est pourquoi il nous exhorte à ne pas craindre ceux qui ne peuvent que tuer le corps, mais seulement ceux qui jettent corps et âme dans l'abîme des enfers. C'est nous dire de confesser notre foi, au risque de tout perdre ici-bas si nous voulons que Jésus-Christ nous reconnaisse, nous défende, nous accueille comme ses serviteurs dans le royaume de son Père. Saint Callixte a été un de ces grands confesseurs de la foi. Examinons : *son genre de mort,* première partie; *notre propre conduite,* deuxième partie.

Ier POINT. — MARTYRE DE SAINT CALLIXTE.

Ce courageux pontife vécut dans un temps où l'Église fut particulièrement persécutée dans la personne des papes, des évêques et des prêtres. Des millions de martyrs étaient tombés sous la hache des bourreaux; mais leur sang n'avait fait qu'accroître le nombre des chrétiens; alors les empereurs païens pensèrent détruire plus facilement la religion en abattant ses ministres qui étaient la lumière, l'appui et la consolation des simples fidèles.

Saint Callixte connaissait le danger; il savait que le titre de pape suffisait pour le désigner à la mort la plus cruelle. Il ne recula point devant le péril et la gloire du martyre. Monté sur le trône de saint Pierre en 218, il fit rendre les honneurs de la procédure au prêtre Calépode, qui avait eu la tête tranchée et dont le corps fut ignominieusement traîné dans les rues de Rome et jeté dans le Tibre.

Cet acte de courage et son titre de pape devaient coûter la vie à Callixte. Il fut jeté en prison dans les dernières années de son pontificat, qui dura cinq ans (217-222), il y souffrit la faim; mais comme on résolut de le soumettre chaque jour au supplice des verges, ses bourreaux ne lui donnaient que la nourriture

nécessaire pour l'empêcher de mourir et lui donner la force de soutenir cet outrage. Enfin le saint vieillard fut précipité au fond d'un puits où il trouva la mort (14 octobre 222).

La même année mourut le tyran cruel et débauché sous l'empire duquel le saint fut immolé. Héliogabale, ce monstre de cruauté et de débauches, fut tué dans un égout, et le peuple jeta son corps dans le Tibre où il avait fait jeter celui du saint prêtre Calépode. Quelle coïncidence! C'est ainsi que les persécuteurs meurent! Heureuses leurs victimes!

IIe POINT. — MARTYRE DU CHRÉTIEN.

M. F., le saint pape et martyr dont nous célébrons en ce jour la fête, nous a donné l'exemple du courage au milieu des persécutions : il a souffert la faim, la flagellation, la prison, la mort, et c'était pour confesser et défendre aux yeux du monde la foi, la même foi qui est encore la nôtre. Quel exemple d'encouragement pour les uns et de confusion pour les autres.

Encouragement pour tous ceux qui souffrent quelque chose pour leur âme et pour Dieu. Qu'ils s'animent au combat à la vue de ceux qui ont plus souffert qu'eux! qu'ils offrent, comme les saints, à Dieu leur père, tout ce qu'ils endurent : que leurs épreuves soient sanctifiées par l'amour et la patience avec lesquels ils les supportent et les offrent à Dieu.

Mais aussi quelle honte pour les lâches chrétiens que ces grands exemples des martyrs! Dieu ne nous demande pas comme à eux le sacrifice de notre vie, le martyre du sang; mais nous devons néanmoins être partout devant les hommes les témoins de Jésus-Christ. Nous sommes tenus comme tels à professer hautement notre foi en toute occasion par nos paroles et nos actions.

Hélas! que faisons-nous parfois? quand l'impiété, l'hérésie, les mauvais chrétiens parlent dans les livres, dans les journaux, dans certaines sociétés, nous dont la conscience condamne cependant leur langage, nous n'osons les contredire; peut-être même pour plaire à certains hommes, par complaisance, par faiblesse, nous les approuvons dans leurs inqualifiables hardiesses; nous affichons la même manière de voir, ou au moins notre lâche silence fait qu'ils nous comptent parmi les leurs.

N'est-ce pas là, M. F., la faute, j'oserais presque dire le crime que commettent en ce moment même bien des chrétiens? Judas, Pilate, Hérode, les Juifs, tous ces anciens persécuteurs de Jésus-Christ, ont trouvé des imitateurs parmi les chrétiens et parmi les hérétiques; mais là ne sont pas tous les coupables : il y en a parmi nous, depuis ces malheureux écrivains qui ont perverti l'opinion publique jusque dans les moindres hameaux : au moins, dirai-je pour ceux-ci, que la faiblesse de Pierre, qui a renié trois fois son divin Maître, a eu parmi nous bien des imitateurs. Que de fois n'a-t-on pas vu de braves chrétiens parler de ces grandes questions de la papauté et de l'Église, comme s'ils étaient anglicans, russes, mahométans ou protestants? Et pourquoi cet étonnant et coupable langage? Ils rougissaient de professer leur foi!... Comme Pierre, ils craignent les hommes et veulent leur plaire au risque de déplaire à Dieu et de commettre une sorte d'apostasie.

Ah! M. F., sachons que l'inertie des bons fait tout le triomphe des méchants; le silence honteux des chrétiens encourage les ennemis de Dieu et de l'Église. Ne nous rendons pas ainsi complices de leurs affreux désordres; sachons, surtout dans les moments d'orage et de persécution, parler haut et ferme; quelque restreinte que soit la sphère de notre influence, c'est pour nous un devoir. Les

tempêtes passent sur la tête invulnérable de l'Église, y déposent la couronne du martyre et viennent se briser à ses pieds ; mais l'Église va toujours en progressant, sauvant ceux qui sont dans son sein et survivant à ses persécuteurs. Nous qui aimons l'Église, soutenons-la ici-bas pour triompher avec elle dans l'éternité. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Actes et vertus de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis. (Eccli., XXXIX, 14.)

Jejunium quarti, et jejunium quinti, et jejunium septimi, et jejunium decimi erit domui Juda in gaudium et lætitiam. (Zach., VIII, 19.)

Nouveau Testament. — Qui bene præsunt præsbyteri duplici honore digni habeantur; maxime qui laborant. (I Tim., V., 17.)

2. — SS. PÈRES.

Quarta et sexta feria jejunemus et sabbato. (S. Leo, *Serm.* 2 *de jejunio decimi mensis.*)

Jejunia sane legitima in quarta et sexta feria non sunt solvenda nisi grandis aliqua necessitas fuerit. (*In Decretis Grat.*, p. 3, dist. 3, Can. JEJUNIA.)

In sepulturis christianorum, requies defunctorum est. (S. Ambros., *de Offic.*, L. II, c. 28.)

Provisus sepeliendis corporibus locus, bonæ affectionis humanæ est erga funera suorum. (S. Augustin., *de Cura pro mortuis*, c. 4.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Callistus, romanus pontifex, constituit quatuor anni tempora, quibus jejunium ex apostolica traditione acceptum, ab omnibus servatur. (*Lect. IV, Breviarii romani.*) — 1° Origine des Quatre-Temps; 2° obligations que cette institution nous impose. (Le cardinal Giraud, *Sermon sur les Quatre-Temps. Voir* au t. III, 165, de notre *Panorama des Prédicateurs.*)

2. Deux motifs de l'institution des Quatre-Temps : 1° la bénédiction des fruits de la terre; 2° obtenir des ordinations saintes. (Id., *ibid.*)

4. — ACTES ET VERTUS DE S. CALLIXTE.

1° Callistus, summus pontifex, constituit quatuor anni tempora; 2° ædificavit Basilicam Sanctæ-Mariæ trans Tiberim; 3° in via Appia ampliavit vetus cæmeterium illius nomine appellatum; 4° baptismum multis administravit; 5° longum martyrium subiit fortiter. (*Lect. Brev. romani*, 14 octobris.)

5. — PLANS.

DE CÆMETERIO S. CALLISTI.

PLAN DU CARDINAL GIRAUD. — Instruction sur les cimetières. — Texte : *Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt.* (Dan., XII, 2.) — I. Origine et histoire des cimetières : 1° respect des païens pour les tombeaux; 2° respect des Hébreux; 3° honneurs que l'Eglise rend aux morts. — II De nos devoirs envers les tombeaux; 1° vénération et tendre piété; 2° vigilance et soins; 3° œuvre de la sépulture des morts. (*Œuvres du cardinal Giraud.*) *Voir* au t. III, 173, de notre *Panorama des Prédicateurs.*

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Le V. Bède, Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrologio*; Surius : *Act. Martyr. S. Callisti, t. VII.*

HISTORIENS. — Eusèbe : *in Chronic. et Histor.*, L. VI, c. 15; Nicéphore : *in Chronic.*; Nicéphore Calixte, *ibid.* L. IV, c. 19; Baronius : *in Annal. ecclesiast.*; Fleury, *Hist. ecclés.*

7. MARTYROLOGE. — S. Callixte, p. et m. — Sainte Fortunée, v. et m. — SS. Carpon, Évariste et Priscien, mm. — SS. Saturnin et Loup, id. — S. Gaudence, év. et m. — S. Fortunat, év. — S. Burchard, id. — S. Rustique, id. — S. Bernard, c. — S. Dominique, erm. — S. Céleste, év. — S. Guillaume. — Sainte Ménéhould, v.

15 octobre. — SAINTE THÉRÈSE, religieuse.

(XVIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE THÉRÈSE

Sainte Thérèse naquit à Avila, ville du royaume de Castille, en Espagne, au mois de mars 1515. Elle était la seconde des trois filles d'Alphonse Sachez de Cépède et de Béatrix d'Abumade, tous de familles nobles et anciennes, mais plus recommandables encore par leurs vertus. Alphonse faisait tous les jours la lecture de la *Vie des Saints* dans sa famille. La petite Thérèse y prit un goût particulier; et souvent elle prenait le livre pour continuer cette lecture pendant plusieurs heures de suite, avec un frère qu'elle aimait beaucoup. L'histoire des martyrs leur plaisait encore plus que les autres récits. En les lisant, ils se disaient souvent l'un à l'autre qu'ils voudraient bien aussi mourir pour Jésus-Christ. A force de se le dire, ils crurent qu'ils pouvaient exécuter ce dessein; et ils étaient déjà sortis pour passer chez les Maures, quand un de leurs parents qui les rencontra, les ramena à la maison paternelle. Ce qui les frappait davantage et les portait à prendre une telle résolution, c'était la crainte de périr pour une éternité, en vivant plus longtemps sur la terre. Quoi, être toujours séparé de Dieu! Quoi, toujours brûler dans les enfers, disait Thérèse à son frère! Qui peut soutenir une telle pensée? Voyant qu'ils ne pouvaient être martyrs, ils résolurent de vivre en ermites; ils élevèrent dans cette intention, comme ils purent, de petites cellules avec des branches d'arbres, dans le jardin de leur père, et ils s'y retiraient souvent pour prier. Ce n'étaient là que des actions d'enfants; mais elles marquaient la disposition de leur cœur.

Thérèse surtout faisait paraître un ardent amour pour tout ce qui tenait à la vertu; mais la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de douze ans, arrêta ces beaux commencements et suspendit, pour ainsi dire, le cours rapide de sa piété. Étant moins surveillée, elle fut moins attentive à ne lire que ce qui pouvait l'édifier; et ayant trouvé des romans dans sa propre maison, elle les lut, et y apprit tout ce qu'on a coutume d'y apprendre, l'amour de la vanité et la passion de briller. Une liaison qu'elle fit deux ans après avec une de ses parentes, d'un esprit volage et mondain, fit croître les semences de mort que la lecture des romans avait jetées dans son cœur. Thérèse, auparavant simple dans ses manières, si pure dans ses mœurs, devint comme les autres filles de son âge, dissipée, n'aimant plus que soi et le plaisir; l'esprit de ferveur et de dévotion fut bientôt éteint; ce dérangement serait allé plus loin si son père, qui s'en aperçut, ne l'eût mise en pension dans un couvent des Augustines. Elle y resta un an et demi, et y profita beaucoup par les bons exemples qu'elle y reçut et par les solides instructions de la maîtresse des pensionnaires, qui avait toutes les vertus de son état. Thérèse réfléchissant sérieusement sur les dangers du monde, rendit grâces à Dieu qui l'avait arrachée au précipice où sa jeunesse et son imprudence l'eussent jetée sans lui; et, pour éviter d'y tomber à l'avenir, elle résolut de s'engager dans la vie religieuse.

Elle se retira dans le monastère de l'Incarnation, de l'Ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit, le 2 novembre 1736, à l'âge de vingt et un ans. « Dans

le moment que je pris cet engagement, dit-elle, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Ce souvenir fait encore sur mon esprit une impression si forte, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il soit, que je craigne d'entreprendre pour le service de Dieu ; c'est pourquoi, si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et qu'il nous y excite plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre, par la crainte de ne pouvoir l'exécuter; car si c'est son amour qui nous y porte et si c'est pour lui qu'on l'entreprend, elle réussira certainement, rien n'étant impossible à l'amour de Dieu. »

Plus elle avançait dans la piété, plus elle apercevait en elle d'imperfections et de taches ; ce qui servait beaucoup à l'humilier, et par conséquent à rendre ses prières encore plus ferventes. Elle ne s'en tint pas à une vue stérile de ses défauts ; elle les combattit tous, résolue de les détruire, afin d'être agréable aux yeux de Dieu, qui ne souffre rien d'impur ni de souillé. Les progrès qu'elle fit dans la vertu surprirent ses sœurs, qui n'avaient ni le courage, ni peut-être la volonté de l'imiter; le couvent où elle vivait était un de ces monastères mitigés où l'on trouve souvent plus de commodités du siècle que dans le siècle même. Thérèse désirait ardemment que ses sœurs embrassassent une réforme qui les approchât davantage de la perfection évangélique et de l'esprit de leur Institut. Plus elle y réfléchissait, plus elle déplorait le malheur des monastères qui ne sont pas réformés.

Comme elle s'occupait de ces pensées, Dieu permit qu'une personne lui parlât du dessein qu'elle avait de fonder un monastère, si quelques religieuses voulaient entreprendre d'y observer la règle de l'Ordre du Mont-Carmel dans toute sa pureté. Thérèse goûta ce projet et promit de seconder cette sainte entreprise de tout son pouvoir. On ne peut dire à quelles persécutions elle se vit exposée dès que son intention fut connue. On la traita de visionnaire, d'extravagante ; son Ordre même fit tout ce qu'il put pour la traverser ; mais Thérèse, pleine de confiance en Dieu, s'emblait s'encourager par les efforts mêmes qu'on faisait pour l'empêcher d'exécuter ses résolutions. Enfin, victorieuse de tous les combats qui lui furent livrés, elle eut la consolation de voir le premier monastère de la réforme fondé dans Avila, sous le nom de Saint-Joseph, en l'an 1562. Le nouvel Institut s'accrut si rapidement, que sur la fin de la vie de la réformatrice, on comptait seize couvents de carmélites. Elle eut la consolation de voir ses nombreux établissements approuvés par l'Église, et ses efforts couronnés par la vénération et la confiance des fidèles.

Thérèse mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens; elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors, rendit les conversations du dedans courtes et fort rares. Comme elle s'était aperçue que le défaut de bons confesseurs était ce qui lui avait fait à elle-même beaucoup de tort, elle eut soin d'en procurer d'un grand merite à chacune de ses maisons. Son zèle ne se borna pas à la reforme des religieuses de son Ordre, elle voulait la faire passer jusqu'aux religieux. Thérèse sentit les difficultés de ce nouveau projet; mais elle eut recours à Dieu, son refuge ordinaire. Le premier qui prit l'habit et la règle de la réforme parmi les hommes, fut le père Jean, qui prit le surnom de la Croix; son exemple fut bientôt suivit par beaucoup d'autres. C'est cette réforme que suivent les Carmes qu'on appelle *Déchaussés*. Quatorze monastères avaient été fondés lorsque Dieu appela Thérèse à lui.

Quoique son corps, naturellement faible et délicat, fût encore plus épuisé par les maladies fréquentes, elle entreprenait ce qu'il y avait de plus difficile avec

une ardeur surprenante, et l'exécutait avec un courage qui semblait au-dessus de ses forces. Rien ne paraissait lui coûter; aussi avait-elle coutume de dire : « Seigneur, ou souffrir ou mourir. » Elle mourut le 4 octobre 1582, âgée de plus de soixante-sept ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

TEXTE : *Vivo jam non ego; vivit vero in me Christus.* (Gal., II, 20.)

Saint Paul a dit, en parlant de lui-même : Il a plu à Dieu, qui m'a choisi particulièrement dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je le montre aux autres. Or, cet homme qui a parlé ainsi, doit être considéré comme l'une des plus magnifiques créations de la grâce, l'un de ses plus ravissants chefs-d'œuvre.

Pour parler de sainte Thérèse, j'ai besoin de cette admirable parole du grand Apôtre; je la lui emprunte, je me permets ce pieux larcin, je ravis à Paul son discours, ce qu'il a dit de lui-même, et je mets ce discours sur les lèvres de l'illustre vierge d'Avila

Toutefois, je l'avoue, un parallèle parfait entre ces deux âmes sublimes, ne me paraît pas possible ; car l'action de la grâce n'eut pas, dans Thérèse, le caractère qu'elle avait eu, quinze siècles auparavant, sur le persécuteur du nom chrétien. Non, certes, il n'en fut pas de Thérèse comme de Paul; la grâce a des voies multiples pour arriver à sa fin. Si cette fin est toujours la même, les moyens sont divers. Tantôt c'est un grand coup qui terrasse, qui subjugue une volonté jusqu'alors constamment rebelle, et qui fait taire toutes les résistances. Tantôt ce sont de douces et fréquentes insinuations, des appels souvent répétés, quoique souvent ils aient été rendus inutiles. Dans ce combat de la grâce contre la volonté humaine, l'histoire de la vie humaine nous montre deux sortes de victoires. Car, dans les uns, c'est la grâce qui triomphe, tandis que, dans un grand nombre d'autres, elle est vaincue par la volonté inflexible, ou par la lâcheté incurable de l'homme.

Dans les saints, la grâce triomphe, ou plutôt elle a triomphé dans l'homme pour en faire un saint. C'est cette victoire de la grâce que j'admire dans la vie de la réformatrice du Carmel; Thérèse m'apparaît comme un chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ, comme une des plus belles créations de cette grâce. Mais, dans cette vie étonnante, il faut le dire, on voit une grâce à qui la victoire a été longtemps disputée, une grâce qui n'a triomphé qu'après les plus vives et les plus longues résistances. Or, je dis que l'histoire de cette résistance, et celle de ce grand triomphe, c'est toute la vie de sainte Thérèse; et cette vie elle-même est un magnifique éloge de la grâce dont l'Église est redevable au sang adorable du Sauveur Jésus.

Tel est donc le sujet de ce panégyrique dans ce jour où, pénétré de l'esprit de l'Église, nous nous efforçons de célébrer avec piété la fête de la séraphique Thérèse de Jésus, l'un des plus beaux ornements de l'Église catholique, à une époque où l'erreur s'élevait avec une audace inouïe, contre le culte rendu aux saints qui règnent avec Dieu dans le séjour de l'immortelle gloire.

Ier POINT. — JÉSUS-CHRIST SE MONTRE DANS THÉRÈSE.

En lisant la vie de sainte Thérèse nous avons remarqué cette parole de saint Paul appliquée à sainte Thérèse. Nous avons aussi vu comment Dieu avait appelé Thérèse, et comment la grâce divine avait triomphé de toutes les résistances que lui opposa, pendant bien des années, la vierge d'Avila. C'est pourquoi bornons-nous à montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ triomphant dans l'âme de Thérèse.

Jésus-Christ se montre dans Thérèse comme le modèle dans la copie, comme l'original dans le portrait, comme la réalité dans l'image. La religieuse du Carmel a dit à son divin Époux : Vous êtes mon Dieu et mon tout; elle s'élance avec impétuosité dans les voies de la perfection la plus sublime, elle se livre sans réserve à l'empire du divin amour. Elle s'efforce d'établir le règne de Jésus-Christ sur les ruines de son amour propre.

Ici, un nouveau combat a commencé, celui de deux amours qui se rencontrent, et dont la lutte doit nous montrer la bonté divine, aux prises avec la générosité et l'héroïsme de Thérèse. Cet amour divin qui s'est donné à Thérèse, se plaît à l'élever bien haut, et, de son côté, Thérèse n'oublie rien pour s'abaisser tous les jours davantage. Ame d'élite, on la voit qui se plaît à se précipiter dans l'abîme de son néant. Dieu lui a découvert la profondeur, elle veut s'y cacher, afin de n'être vue que de Dieu seul.

Le souvenir de ses anciennes infidélités ne quitte plus notre admirable vierge; on le retrouve continuellement gravé en caractères de feu, sous sa plume si douce et si éloquente. Comme j'aime ces plaintes aussi naïves qu'elles sont amoureuses : Seigneur, vous oubliez trop facilement mes péchés et mes ingratitudes! Quel étonnant et quel admirable langage! On croit entendre saint Paul, consignant, dans ses immortelles *Épîtres*, l'histoire de la guerre qu'il a faite à l'Église de Dieu. Pour la réformatrice du Carmel, c'est le souvenir de la lutte qu'elle a soutenue contre la grâce.

Mais ici n'est-il pas facile de voir Jésus-Christ qui vit dans Thérèse, par l'humilité sincère et profonde que la vierge d'Avila pratique dans sa perfection la plus sublime?

L'humilité de Thérèse en a fait un enfant dont la docile simplicité ne connaît plus de bornes. Celle que Dieu élève dans l'oraison, au premier rang des docteurs et des théologiens ascétiques, n'est plus, devant le directeur de sa conscience, qu'une âme soumise, simple, et docile, comme l'enfant de sept ans à qui l'on enseignerait les premiers éléments de la vie chrétienne. Voyez-vous, s'écrie le P. Alvarez, voyez-vous Thérèse de Jésus? Quelles grâces sublimes n'a-t-elle pas reçues de Dieu! et cependant, quoi que je puisse lui prescrire, elle est toujours docile comme l'enfant le plus traitable.

Mais ici n'est-il pas facile de voir Jésus-Christ qui est dans Thérèse par l'humilité la plus sincère et la plus profonde, Jésus qui vit lui même dans son épouse, dont il a fait son ouvrage?

Thérèse de Jésus doit être en toutes choses la copie fidèle du divin Maître, parce que le Sauveur veut se montrer en elle. Or, voici l'esprit et la pratique de la pénitence employés constamment par Thérèse, pour perfectionner dans toute sa personne, la plus honorable et la plus glorieuse des ressemblances. Si Thérèse pleure ses anciennes infidélités, vous diriez Paul, Augustin, Madeleine, les plus grands pécheurs convertis par un miracle de la grâce. Aussi des veilles fréquentes, des jeûnes multipliés et austères, tous les saints artifices inventés par les plus illustres pénitents pour crucifier leur chair et la réduire en servitude, tout cela est connu par Thérèse; elle fait, à chaque instant, l'expérience de tous les genres de mortification; elle pourra, suivant le conseil de l'Apôtre, offrir à Dieu son corps comme une hostie pure, sainte, digne d'être associée à la grande Victime offerte sur la croix pour le salut du monde.

Je parle de la croix et de Jésus crucifié. Qui me dira la dévotion tendre, affectueuse de Thérèse, pour le mystère d'un Dieu souffrant, donnant sa vie pour sauver les pécheurs? Comme l'illustre vierge d'Avila s'est éprise d'admiration et d'amour pour la Passion de son divin Époux! Si elle en parle, c'est

toujours avec d'amoureux transports; elle s'en occupe avec bonheur, elle en nourrit son âme, elle en fait le continuel aliment de sa tendre piété, l'objet constant de sa dévotion la plus affectueuse.

Suivre Jésus au Calvaire, à travers les plus rudes épreuves, supporter, comme le divin Maître, les calomnies et les mépris. endurer les persécutions les plus révoltantes suscitées par la haine de la perfection qu'elle pratique et qu'elle prêche; marcher dans la voie douloureuse, pauvre et manquant de tout; être dépouillée de tous les biens que le monde convoite, vivre sur cette croix où vint mourir celui qui, pendant sa vie, n'eut pas un lieu où il pût reposer sa tête; telles seront les chastes délices de la réformatrice du Carmel; et ces délices lui paraîtront tellement désirables et précieuses, qu'elle ne concevra plus la vie sans la souffrance, et qu'on l'entendra s'écrier, avec l'accent de l'amour le plus vif : O mon divin Époux, ou souffrir, ou mourir! la souffrance ou la mort!

Certes, cette âme a compris Jésus, et Jésus se montre magnifiquement dans cette épouse de son cœur! Aussi les faveurs les plus signalées lui seront prodiguées par la divine Bonté. Qui les dira ces faveurs? Qui racontera les largesses du divin Amour, à l'égard de cette âme si ardente pour établir sur tout son être le règne absolu de Dieu seul? La sublimité des révélations dont nous parle le grand Apôtre, est quelque chose de si inconnu, de si incompréhensible pour ma pauvre âme, que je ne saurais entreprendre de mesurer cet abîme. Mais pour Thérèse, c'est bien différent; il lui est donné d'en parler parce qu'elle connaît, par sa propre expérience, les plus sublimes mystères de l'amour increé. Jésus-Christ est descendu jusqu'à son épouse, et il l'a élevée jusqu'à lui, afin de l'entretenir de l'amour qu'il lui porte. Thérèse voit Jésus, elle lui parle, elle entend des paroles enivrantes tomber de sa bouche adorable.

O illustre et admirable amante de mon Sauveur Jésus, c'est à vous seule qu'il appartient de parler de vos sublimes extases, des violents transports de votre âme, de ses élans impétueux vers la source d'eau vive dont les torrents descendus du ciel inondent la vaste capacité de votre cœur sublime! Vous, Thérèse, vous parlez de ce que vous avez vu, de ce que vous avez éprouvé; mais moi, comment pourrais-je traduire vos sentiments dans un langage qui est de la terre? Concluons : Jésus-Christ s'est-il montré dans Thérèse? Dieu a-t-il montré son Fils dans la vie de cette illustre vierge?

Ici, confondus, profondément humiliés, demandons-nous comment, depuis tant d'années que la grâce nous invite et nous poursuit, Jésus-Christ est parvenu à se montrer dans nous?

IIe POINT. — JÉSUS-CHRIST SE MONTRE ET RÈGNE PAR THÉRÈSE.

Pas plus que le feu, l'amour ne saurait être oisif. Thérèse est devenue l'épouse la plus fidèle et la plus dévorée de l'amonr de Jésus, comment ne serait-elle pas son infatigable predicateur, son apôtre le plus ardent et le plus dévoré du zèle qui étend et qui propage sa gloire?

Thérèse a vu le relâchement introduit dans l'Ordre du Carmel, elle a entendu Jésus-Christ qui lui dit : Je compte sur toi pour une admirable réforme. Hésitera-t elle un instant? Certes, l'entreprise est bien téméraire, elle offre des difficultés insurmontables; les oppositions seront terribles; que pourra faire une femme?

Oui, Thérèse n'est qu'une femme; mais cette femme n'oublie pas la grande parole que lui apprend le Saint-Esprit, et qu'elle doit s'adresser souvent à

elle-même : Il a plu à Dieu, qui m'a choisie particulièrement, dès le sein de ma mère, et qui m'a appelée par sa grâce, de montrer son Fils en moi, afin que je le montre aux autres.

La réforme du Carmel est annoncée; Thérèse a eu la consolation de se faire comprendre, et d'obtenir de ses supérieurs la permission qui lui était nécessaire. Mais l'œuvre de Dieu ne marche pas dans une voie de paix, de tranquillité, de douceur; à peine née, elle rencontre les obstacles, elle entend les clameurs et les reproches, elle suscite la révolte et l'opposition la plus rigoureuse. Tout se ligue contre la vierge d'Avila, tout se soulève au seul mot de réforme. Les religieux comme les laïques, la noblesse comme le peuple, les magistrats eux-mêmes, font entendre leurs plaintes. La permission d'abord obtenue est bientôt révoquée, et voilà qu'un torrent d'injures, de reproches, de calomnies et de menaces, vient fondre sur Thérèse, pour ébranler son courage, et la réduire à l'impuissance de réaliser ses projets.

Mais Thérèse prie, elle traite de la grande affaire avec son divin Époux. Un monastère s'élève; Dieu éprouve la foi de son apôtre; les murs de la nouvelle maison s'écroulent, un neveu de Thérèse est écrasé sous leurs décombres. Rien n'ébranle la foi et la constance de la réformatrice. Voici bientôt le couvent de Saint-Joseph tout préparé, et Thérèse y reçoit des novices, qui jurent d'embrasser la stricte observance.

Que devient la vie de Thérèse, pendant les années qui suivent sa généreuse entreprise? D'un côté, je vois un martyre perpétuel, martyre du cœur que Dieu se plaît à éprouver par les peines intérieures les plus fortes et les plus cruelles, les persécutions et les obstacles de tout genre, l'indigence, la pauvreté la plus inconcevable; de l'autre, des succès étonnants; seize monastères de religieuses, quatorze de religieux qui, sur la sainte montagne du Carmel, deviennent les anges de la terre, et font l'admiration du ciel même.

Maintenant, qui entreprendra d'énumérer les âmes qui ont connu, aimé, glorifié Jésus-Christ, par le zèle et le dévouement de Thérèse? Depuis trois siècles, la réforme du Carmel, combien a-t-elle donné de héros à l'Église; de combien de saints a-t-elle peuplé le ciel! Et qui a produit ce grand fait de l'histoire ecclésiastique des derniers temps? L'amour de Thérèse pour Jésus-Christ. Oui, c'est l'amour qui enfante le zèle. Or, l'amour fut tout pour Thérèse. Aussi, quand elle pensait au démon, elle s'écriait : « Le malheureux! il ne saurait aimer! »

Cette dernières parole nous épouvante : Oh! que de pauvres âmes qui ne savent plus aimer! Elles sont bien nombreuses de nos jours! Aussi, où est le zèle pur, ardent, sincère, à l'épreuve de la souffrance, de la persécution, du mépris, de la mort?

Mais pourquoi l'âme qui veut être fidèle à son Dieu, ne se dirait-elle pas à elle-même : Il a plu à Dieu, qui m'a choisie dès le sein de ma mère, et qui m'a appelée par sa grâce, de montrer son Fils en moi, afin que je le montre aux autres? Oui, cela a plu à Dieu; et pourquoi ce qui plait à Dieu, ne nous plairait-il pas à nous-mêmes? Or, Jésus-Christ s'est montré en nous; faisons tous nos efforts pour le faire connaître à nos frères.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus et Actes de cette Sainte. — 5. Ses Avis et Maximes. — 6. Plans. — 7. Ouvrages de sainte Thérèse. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Doctrix est disciplinæ Dei et electrix operum illius. (Sap., VIII, 4.)

Sponsabo te mihi in sempiternum... in justitia et judicio et in misericordia et miserationibus. (Ose., II, 10.)

Nouveau Testament. — Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. (I Cor., II, 2.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., II, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Da mihi ut amem te semper quantum volo, et quantum debeo; ut tu sis solus tota intentio mea et omnis meditatio mea! (S. Augustin., *in Medit.*, c. 25,)

Quia tui, Deus meus, valida est ut mors dilectio, absorbeat, quæso, mentem meam ab omnibus quæ sub cœlo sunt ignita et melliflua vis amoris tui! (Id., *ibid.*)

Magna res est amor, sed sunt in eo gradus. Sponsus in summo stat. (S. Bernard., *Serm.*, 85 *in Cant.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Désirs ardents de sainte Thérèse qui la portent à Dieu. (Bossuet, *Panégyrique de sainte Thérèse*, deuxième partie.)

2. Ses combats intérieurs, ses sécheresses dans l'oraison. (Fénelon, *Panégyrique de sainte Thérèse*, première partie.)

3. Ses immenses travaux pour la réforme de l'Ordre du Carmel. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

4. Du château de l'âme. — Du chemin de la perfection. (*Voir* dans les *Œuvres de sainte Thérèse*, ces deux parties particulièrement remarquables par l'élévation des pensées, la grandeur des sentiments, la chaleur du style, la sublimité de la contemplation.)

4. — VERTUS ET ACTES
DE SAINTE THÉRÈSE.

« Comment dire : 1° son zèle pour la gloire de Dieu ; 2° son courage au milieu des obstacles et des persécutions qui semblaient devoir anéantir sa réforme; 3° ses peines d'esprit; 4° ses travaux; 5° sa paix et sa sérénité majestueuse au milieu des contradictions; 6° sa vaste science; 7° sa profonde sagesse; 8° ses ravissements; 9° ses fatigues; 10° ses fondations; 11° ses austérités inouies et avec tout cela son amabilité sainte qui ravissait tous les cœurs! » (M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints illustres;* sainte Thérèse.)

5. — AVIS ET MAXIMES
DE SAINTE THÉRÈSE.

1. Ou souffrir ou mourir : *Aut pati aut mori.*

2. N'écoutez jamais ceux qui vous disent du mal de quelqu'un.

3. En toute action examinez votre conscience.

4. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ.

5. Détachez votre cœur de toutes choses.

6. Cherchez Dieu et vous le trouverez.

7. En ce qui regarde les mœurs, ne faites rien qui ne se puisse faire devant tout le monde

8. Soyez doux envers les autres et rigoureux envers vous-même. (*Œuvres de sainte Thérèse.*)

6. — PLANS.

Plan de M. Vivien.— I. De amore Theresiæ : 1° cum Deo; 2° cum proximo; 3° cum animabus existentibus in purgatorio. — II. De laboribus Theresiæ : 1° Dei honorem zelat; 2° Carmelum reformat; 3° Ecclesiam fecundat. — III. De passione Theresiæ; patitur : 1° in honore; 2° in corpore; 3° in corde. (*Tertullianus prædicans*, t. VI, verbo : Religiosa monialium culmina.)

Plan de Bossuet. — Texte : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (Philip., III, 20.) — I. 1° Espérance; 2° désirs ardents; 3° souffrances par lesquelles sainte Thérèse s'efforce de s'unir à Dieu. (*Panégyrique de sainte Thérèse,* prêché devant la reine-mère en 1658.)

Plan de Fénelon. — Texte : *De excelso misit ignem in osssibus meis, et erudivit me.* (Thren., I, 13.) — I. Ce que le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Thé-

rèse. — II. Ce que le cœur enflammé de Thérèse a fait ensuite dans toute l'Eglise. (*Panégyrique pour la fête de sainte Thérèse.*)

Tout prédicateur qui prépare un panégyrique sur sainte Thérèse devra avant tout s'inspirer auprès de ces deux chefs-d'œuvre de Bossuet et de Fénelon. Grande sainte, grands panégyristes; à l'orateur à se mettre à l'unisson.

7. — OUVRAGES DE SAINTE THÉRÈSE.

1° Sa *Vie* écrite par elle-même; 2° ses *Lettres* au nombre de plus de deux cents; 3° sa manière de visiter les monastères; 4° l'histoire de ses fondations; 5° les avis à ses religieuses; 6° le chemin de la perfection; 7° le château de l'âme; 8° ses pensées sur l'amour de Dieu; 9° ses méditations sur le *Pater*; 10° un cantique ou glose après la communion.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Sainte Thérèse : sa *Vie* écrite par elle-même; Ribadeneira, Baillet, Proust, Giry : *Vie de sainte Thérèse.* Diego, Yepes, Ribera, Jean de Jésus-Maria; le P. Bouix, *id.*

Historiens. — Hermant, Helyot, Henrion : *Histoire des Ordres religieux.*

Ascétiques. — *Œuvres de sainte Thérèse;* Haineuve; Croiset; Nouet; Saint-Jure, *Méditations*; M. l'abbé Grimes, *Esprit des Saints.*

Panégyristes. — Laselve, Vivien, Duneau, Texier, Senault, Lejeune, Biroat, Fléchier, Houdry, Dujarry, Nouet, Bossuet, Fénelon, Anselme, Boileau, La Rue, La Roche, Sensaric, Le Chapelain, Gaspard Terrasson, La Boissière, Ciceri, Latour, Baudrand, Beurrier, Caffort, le cardinal de Villecourt, M. l'abbé Cacheux, M. l'abbé Coulin.

9. MARTYROLOGE. — Sainte Thérèse. — Sainte Hedwige. — S. Fortunat, m. — S. Agilée, id. — Sainte Aurélie, v. — Sainte Thècle. — S. Gauthier, év. et m. — S. Théodat, év. — S. Canat, id. — S. Léonard, id.

16 octobre. — FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Texte : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.* (Matth., I, 16.)

Nous avons déjà honoré la bienheureuse vierge Marie, comme Mère de Dieu, le 25 mars, jour de l'Annonciation; nous continuons à le faire dans la fête spéciale de ce jour appelée : fête de la Maternité de la très-sainte Vierge. Que de merveilles à considérer dans ce profond mystère! Nous bornerons notre instruction à deux réflexions qui présentent un tableau historique et saisissant : Grandeurs admirables de Marie devenue Mère de Dieu : 1° *dans la loi ancienne;* 2° *dans la loi nouvelle.*

Ier POINT. — GRANDEURS DE MARIE, MÈRE DE DIEU, DANS L'ANCIENNE LOI.

Ne pensez pas que cette Vierge, à qui l'ange de Dieu est envoyé, soit trouvée comme une nouveauté ni comme un hasard. Dès les premiers instants du monde, tout après notre chute, Dieu lui-même, annonçant les remèdes préparés dans sa miséricorde pour nous régénérer, releva merveilleusement nos espérances en promettant Marie : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, » dit-il au serpent. Et si Jésus-Christ a effacé le sceau de la sentence qui était contre nous, de même, cette Vierge très-sainte, unie à lui par les liens les plus intimes, triomphant pleinement de ce serpent vénéneux, lui écrase la tête de

son pied immaculé. A partir de ce moment, le Seigneur est avec elle : elle est devenue l'espérance et la consolation de tous les peuples. L'Ancien Testament est le livre des promesses et des révélations du Seigneur : et il ne se lasse pas d'y figurer, d'y célébrer Marie sa bien-aimée. Ce buisson ardent, où Dieu se renfermait, et qui lançait des flammes sans se consumer, annonçait Marie concevant notre Sauveur sans concupiscence, et l'enfantant sans douleur. De même ce rameau d'Aaron, qui, sans racine, sans séve, sans humidité, se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits dans le tabernacle, figurait la Vierge sans tache, donnant au monde, sans aucune impureté, le fruit merveilleux du salut! Telle est la voix unanime des saints docteurs : ils reconnaissent Marie dans ce vase merveilleux qui contenait la manne : n'est-elle pas le vase spirituel de qui nous recevons la manne vivante, le pain des anges et de l'immortalité? Ils la saluent dans cette arche à laquelle était attachée la victoire, et d'où Dieu manifestait sa présence et révélait ses volontés; dans cette porte orientale du sanctuaire qu'Ézéchiel vit fermée à tous les mortels, et par laquelle Dieu seul passa sans l'ouvrir. Ils l'admirent dans toutes les femmes illustres de l'Histoire sainte. Dans Sara, enfantant, à l'étonnement des lois de la nature; dans Esther, seule exempte de la loi générale, recevant du roi ces promesses : « La moitié de mon royaume ne serait point refusée à vos désirs; » puis, par sa sagesse, sauvant son peuple d'un affreux carnage; dans Bethsabée, que Salomon fait asseoir sur un trône à sa droite, avec l'assurance de n'être jamais constristée par un refus; dans Judith frappant de ses mains le cruel Holopherne, image du démon, sauvage meurtrier de nos âmes!

Tous les prophètes la célèbrent avec de saints transports. David la chante comme une reine majestueuse triomphant à côté du grand roi; comme le tabernacle que Dieu a orné et sanctifié pour lui; comme la sainte Sion, où il aime à résider de préférence; comme une Vierge ravissante, dont la chaste et inimitable beauté a captivé ses désirs. Salomon la dépeint comme la femme forte et unique qu'on ne peut retrouver sur la terre; comme une brillante aurore apportant la lumière et la joie; comme un lis au milieu des épines; comme la rose de Jéricho, éclatante et pure; comme une branche d'aromate envoyant vers le ciel ses vapeurs odoriférantes; comme le térébinthe qui étend au loin ses rameaux de grâce et de salut; comme un jardin fermé, dont nul n'a cueilli les fleurs que le céleste Époux; comme une fontaine scellée, dont l'entrée est inviolable et les eaux incorruptibles. Il aime à l'appeler : « Terrible comme une armée rangée en bataille, la tour imprenable où sont suspendus mille boucliers pour la défense de nos âmes. » Isaïe l'a vue sortir de la tige de Jessé, comme un rameau miraculeux, d'où s'élève une fleur incomparable, et il s'écrie : « Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel ou Dieu avec nous! » Jérémie la révère à son tour : « Prodige nouveau, créé par le Seigneur, s'écrie-t-il; une femme environnera un homme parfait, *Virum*; un homme parfait et non pas un enfant; elle concevra et enfantera le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, la parfaite sagesse revêtue de notre chair. » Enfin, dans cette prophétesse de l'Écriture, mettant au monde un fils qui, ne sachant encore nommer son père ou sa mère, remporte néanmoins des dépouilles, comment ne pas voir Marie, mère de Jésus, qui, fuyant à sa naissance le glaive d'Hérode, se réfugie dans l'Égypte, y dépouille déjà le paganisme et met en pièce les idoles par sa présence auguste?

IIe POINT. — GRANDEURS DE MARIE, MÈRE DE DIEU, DANS LA NOUVELLE LOI.

Ces descriptions admirables, où Marie est si grande et si belle, n'ont cependant leur réalité vivante que dans l'Évangile. Ah! l'homme devrait se faire respectueux, anéanti, prosterné dans la poussière, devant les gloires de Marie! C'est par le sublime de ces anges incliné devant elle, que le Seigneur envoie saluer cette humble Vierge de Juda. Et à qui fut-il jamais porté un message pareil? « Je vous salue, ô pleine de grâce, ô abîme des richesses divines! Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes? » Vraiment pleine de grâce; car jamais, ni aux anges, ni aux hommes, la grâce ne fut versée dans une telle mesure. Seule, Marie unit les joies de la mère aux honneurs de la vierge : sa maternité miraculeuse ne fera que consacrer sa pudeur, loin de la ternir ou de la déflorer. « Le Saint-Esprit surviendra en vous; la vertu du Très-Haut vous ombragera, et le fruit de vos entrailles virginales sera le Saint des saints. » Seule, Marie est consultée de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins; et ce mystère incompréhensible, qui tient la terre en suspens depuis tant de siècles, ne s'opère que par son consentement. Seule, Marie peut dire à Jésus, de concert avec le Père éternel : « Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré aujourd'hui! » Ses entrailles portent le Dieu qui a fait et gouverne le ciel et la terre : son sang et son lait nourrissent Celui qui nourrit les anges dans les cieux, les hommes sur la terre, l'insecte dans la poussière; Celui par qui vit et respire tout être créé. « Contemplez donc, s'écrie saint Anselme, l'Immense et l'Infini suspendu au cou de Marie : voyez Jésus lui souriant d'un sourire qui l'enivre de célestes voluptés et lui arrache ce cri d'amour : « Mon « bien-aimé est à moi! il reposera sur mon sein! » O Vierge, Mere de Dieu! combien le Seigneur vous a chérie et glorifiée : combien les hommes doivent vous aimer et vous glorifier à leur tour. »

Ah! Dieu pouvait bien créer des cieux plus élevés et remplis de plus de magnificence : « Il ne pouvait se créer une Mère plus élevée, plus grande et plus parfaite, » dit saint Bonaventure. Et maintenant, M. F., quelle consolation pour nous d'élever nos regards vers Marie; de la contempler assise dans la gloire, appuyée sur son Bien-aimé, obtenant de lui tout ce qu'elle demande. Quoi de plus attrayant à notre prière que de retrouver, à côté de notre Souverain Juge, cette Vierge si bonne et si compatissante, qui fut notre sœur ici-bas, qui dévora toutes nos amertumes, qui pleura tant sur nos douleurs! Qu'il est enivrant, surtout aux pauvres pécheurs, de savoir qu'on ne l'invoqua jamais en vain, qu'elle n'use de son crédit auprès de Jésus-Christ, que pour absoudre, pardonner et bénir! Dans les hauteurs de sa gloire, dit un pieux auteur, elle frappe d'une main au cœur de Jésus; de l'autre elle montre nos misères, nos blessures à guérir. Pourrait-elle jamais oublier cette parole de l'Évangile : Jésus-Christ nous a visités par les entrailles de sa miséricorde? Mais en devenant sa Mère aimable, n'a-t-elle pas pris de son cœur divin, sa bonté, sa mansuétude, son zèle, sa charité toujours touchée de nos maux dévorants. Aussi, quand l'Église la salue Mère de Dieu, elle ne craint point de lui prodiguer les titres les plus chers aux malheureux : Consolatrice des affligés, Salut des malades, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens! Du zèle donc, de la confiance, M. F., en cette solennité sainte. A genoux devant cette glorieuse Mère de Jésus-Christ! Élevons vers elle nos yeux, nos mains, nos cœurs, nos cris de détresse et d'espérance! Que nos soupirs éclatent en gémissements. O Vierge divine, ô Mère incomparable, nos prières et nos chants d'exilés montent vers

vous. Obtenez-nous à tous, par votre crédit, cette grâce que nous avons perdue, que vous avez retrouvée devant Dieu ! Jésus nous cherche et nous appelle par vous ! O Reine si grande et si bonne, après cet exil, montrez-nous ce fruit béni de vos entrailles; que par votre miséricorde, enfin, nous chantions à ses pieds, à vos pieds, le cantique ravissant de vos miséricordes ! *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Tradition. — 4. Traits historiques. — 5. Maximes des Saints. — 6. Comparaisons. — 7. Motifs et Moyens. — 8. Emblèmes. — 9. Figures. — *Voir* ces Matériaux au t. I, 244-249, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, au titre : MATERNITÉ DIVINE DE MARIE. — *Voir* quelques autres se rapportant au même sujet, *ibid.*, 192-202, au titre : ANNONCIATION.

PLANS DE SERMONS SPÉCIAUX POUR LE SUJET :

MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE

TIRÉS DE PRÉDICATEURS CONTEMPORAINS.

PLAN DE M. L'ABBÉ COMBALOT sur la Maternité divine de Marie. — Texte : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.* (Matth., I, 16.) — I. Le titre de Mère de Dieu confère à la très-sainte Vierge une dignité infinie : *Dignitas Matris Dei ex suo genere infinita.* (Suarez.) — II. Cette dignité étant infinie dans son genre, nous devons en induire que cette dignité suréminente légitime tous les noms, toutes les prérogatives, tous les autres titres que l'Eglise reconnaît et honore en Marie. (*Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, XIIe *Conférence.*)

PLAN DU MÊME. — Texte : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* (Luc., I, 35.)— I. Vertus par lesquelles la sainte Vierge a mérité « d'un mérite de convenance » d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu : 1° la foi ; 2° l'humilité ; 3° la pureté ; 4° la charité. — II. Nous pouvons par la pratique de ces vertus nous associer à la sublime vocation de notre divine Mère. (*Ibid.*, XIe *Conférence.*)

Voir dans l'ouvrage du même auteur : *le Culte de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu*, t. II, 303, XIXe *Conférence*, la traduction des deux fragments de discours de S. Léon le Grand et de S. Bernard, sur la *Maternité divine*, insérés dans le *Supplément du Bréviaire romain*, à la fête de la Maternité, au deuxième dimanche d'octobre.

PLAN DU R. P. FÉLIX, jésuite, sur la Maternité divine de Marie. — Texte : *Mulier amicta sole.* (Apoc., XII, 1.) — I. Grandeur de Marie dans sa dignité de Mère de Dieu : 1° elle enfante l'Homme-Dieu ; 2° elle commande à Jésus-Christ; 3° elle est glorifiée par Jésus-Christ. — II. Grandeur de Marie dans sa fonction de Mère de Dieu. Exercice de cette fonction : 1° dans la prophétie ; 2° dans son accomplissement ; 3° dans l'Eglise. — III. Grandeur de Marie dans la puissance que lui confère le titre de Mère de Dieu : 1° raison ; 2° nature ; 3° théâtre de cette puissance. (Ce discours, d'une grande élévation de pensées et de style, se trouve au t. I, 229, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

PLAN DU MÊME sur la Maternité humaine de Marie. — Texte : *Ecce Mater tua.* (Joan., XIX, 27.) — I. Raisons de la Maternité humaine de Marie. Marie a coopéré à la vie qui nous fait enfants de Dieu : 1° par son amour ; 2° par son sang ; 3° par ses douleurs. — II. Fonctions de la Maternité humaine de Marie. Les principales fonctions de l'amour maternel sont au nombre de quatre : 1° la nutrition ; 2° la préservation ; 3° la consolation ; 4° la réconciliation. Or Marie les remplit à l'égard des hommes. (Ce beau sermon se trouve au t. IX, 261, de notre *Revue de la Prédication.*)

PLAN D'UN PRÉDICATEUR CONTEMPORAIN sur la Maternité divine de Marie. — Texte : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium.* — I. Marie est Mère de Dieu. — II. Marie est Mère Vierge. — III. Sentiments qu'inspire la Maternité divine et virginale de Marie. (Ce sermon se trouve au t. X, 263, de notre *Revue de la Prédication.*)

PLAN DU CARDINAL WISEMAN. — Texte : *Et erat subditus illis.* (Luc., II, 8.) La fête de la Maternité de la sainte Vierge nous rappelle : I. Toutes les vertus illustres qui brillèrent en Marie. — II. Tous les priviléges sublimes dont elle fut investie. (*Sermon sur la Maternité de la sainte Vierge*, *Sermons* de Son Em. le cardinal Wiseman, traduits par M. l'abbé Laporte. Bruxelles, 1866.)

PLAN DE M. L'ABBÉ DUQUESNAY. curé de Saint-Laurent à Paris, sur la maternité humaine de Marie. — Texte : *O Domine! quia ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* (Ps. CXV, 16.) — I. Marie est notre mère et elle en a accompli les devoirs. 1° Elle prie pour l'Eglise ; 2° coopère à son extension ; 3° elle la défend ; 4° elle est l'intermédiaire entre les fidèles et Dieu. — II. De nos devoirs envers Marie : 1° Amour et reconnaissance ; 2° vénération ; 3° imitation de ses vertus. (*Voir* cet éloquent sermon au t. III, 47, de notre *Panorama des Prédicateurs.*)

Voir pour ce sujet : 1° notre *Mois de Marie des Prédicateurs,* t. I, au titre : MATERNITÉ DE MARIE ; et à celui de : ANNONCIATION ; 2° à notre *Calendrier des Prédicateurs,* au 25 mars ; 3° au t. II, 217, de notre *Panorama des Prédicateurs.*

17 octobre. — SAINTE HEDWIGE ou AVOIE, veuve.

(L'AN 1243.)

VIE DE SAINTE HEDWIGE

Hedwige, illustre par sa naissance, qui l'alliait aux rois, était plus distinguée encore par l'innocence de sa vie. Tante de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, elle devait le jour à Berthold et à Agnès, possesseurs du margraviat de Moravie. Dès son bas-âge elle fit preuve d'une grande sagesse. Mariée à douze ans par sa famille à Henri, duc de Pologne, elle garda religieusement la foi conjugale, et instruisit dans la crainte de Dieu les enfants qu'elle eut de cette union. Afin d'avoir plus de facilité à servir Dieu, elle engagea son mari à faire avec elle le vœu de continence ; et, après la mort de celui-ci, la pieuse veuve répondant à l'inspiration de Dieu, dont elle avait longtemps imploré les lumières dans l'oraison, prit l'habit de Cîteaux au monastère de Trebnitz. Appliquée toute entière à la contemplation, assidue à l'office divin et à la célébration du saint sacrifice, elle donnait à ces saintes pratiques tout le temps qui s'écoulait depuis le lever du soleil jusqu'à midi. C'est ainsi qu'elle triompha de l'antique ennemi du genre humain. Jamais les conversations du dehors n'eurent pour elle aucun intérêt ; à moins qu'elles ne se rapportassent à Dieu ou au salut des âmes, elle ne voulait pas même les écouter. Tant de prudence brillait dans sa conduite, qu'elle faisait chaque chose en son temps et avec l'application convenable, se montrant toujours remplie de douceur et d'affabilité envers le prochain. A l'aide des jeûnes, des veilles, et des rudes vêtements par lesquels elle macérait sa chair, elle remporta sur elle-même un glorieux triomphe, s'éleva aux plus sublimes vertus de la perfection chrétienne, et devint, par la sagesse de ses conseils, la candeur et la paix de son âme, un rare modèle de sainteté religieuse. Se soumettre d'elle-même à toutes ses sœurs, remplir avec joie, de préférence à toutes les autres, les fonctions les plus basses, servir les pauvres à genoux, laver les pieds des lépreux et les couvrir de ses baisers, étaient ses délices habituelles. Victorieuse même des répugnances de la nature, elle n'eut pas horreur des ulcères les plus affreux. La grandeur de sa patience et de sa force d'âme éclata surtout à la mort de son fils Henri, duc de Silésie, qu'elle aimait comme la plus tendre des mères, et qui fut tué en combattant les Tartares : en cette occasion elle donna plus de louanges à Dieu que de larmes à son fils. La gloire de ses miracles se répandit au loin. On l'invoqua pour un enfant qui s'était noyé et qui avait été entièrement broyé par les roues d'un moulin : elle le rendit à la vie et opéra

encore d'autres prodiges, qui furent constatés par Clément IV. Ce pontife inscrivit Hedwige au nombre des saints, et accorda pour le 15 octobre la célébration de sa fête dans la Pologne, où elle est l'objet d'une grande vénération, en qualité de patronne du pays. Dans la suite, Innocent XI étendit cette solennité à toute l'Église et la fixa au 17 du même mois.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE SAINTE HEDWIGE,

SUR LES MODÈLES DE VIE DES VEUVES CHRÉTIENNES.

TEXTE : *Habebat super lumbos suos cilicium; jejunabat omnibus diebus vitæ suæ.* (Judith, VIII, 6.)

On propose ordinairement cinq admirables modèles aux veuves chrétiennes, savoir : 1° Judith; 2° Anne la prophétesse; 3° sainte Olympiade; 4° sainte Paule; 5° sainte Marcelle; nous y ajouterons sainte Hedwige. — Nous ne parlerons que des trois dernières.

1. SAINTE OLYMPIADE. — Cette illustre diaconesse de l'Église de Constantinople, résista courageusement à l'empereur Théodose qui voulait l'obliger à contracter un second mariage. Après avoir surmonté cette tentation, elle marcha à grands pas dans toutes les voies de la perfection chrétienne. Pallade nous apprend que « son humilité était si grande qu'il était impossible d'y rien ajouter : jamais la vanité n'eut d'accès dans ses actions, tant son esprit était dégagé de toute vaine présomption et de tout sentiment de gloire. Ennemie de la dissimulation, elle était sincère et la franchise rayonnait sur son visage; tous les actes de sa vie elle les accomplissait avec jugement et sans précipitation. Ses veilles était très longues, ne consacrant que peu de temps au sommeil. Elle n'avait nulle curiosité; sa charité s'exerçait envers tous; sa conversation était simple, ses vêtements pauvres, ses austérités extraordinaires, ses intentions pures, son espérance en Dieu toujours ferme et ses aumônes prodigieuses.

« Humblement soumise aux évêques, révérant les prêtres, respectant les solitaires, donnant asile aux vierges, secourant les veuves, élevant les orphelins, prenant soin des vieillards, affectueuse envers les pécheurs, elle était un modèle de vertu qui ramenait à Dieu ceux qui s'étaient égarés. Mais sa charité envers les pauvres allait jusqu'à la profusion. Elle nourrissait et instruisait dans la foi des femmes infidèles. Elle affranchit un grand nombre d'esclaves; et comme son humilité lui faisait oublier la grandeur de sa naissance, ils étaient beaucoup mieux vêtus qu'elle, car elle ne pouvait rien ajouter à la pauvreté de ses vêtements. Sa douceur et sa simplicité étaient si grandes, qu'elles surpassaient même celle des plus jeunes enfants : jamais parole désavantageuse au prochain ne sortit de sa bouche; toute sa vie se passait dans le sentiment des défauts dont elle était remplie, et nuit et jour elle versait des torrents de larmes. »

2. SAINTE PAULE. — L'illustre sainte Paule peut aussi servir de modèle à toutes les veuves chrétiennes. Dès qu'elle eut perdu Toxotius, son mari, elle se consacra entièrement aux exercices de piété. (S. Hieronym., *Epist.* 27.) Ayant été instruite par deux grands évêques, elle professa pendant cinq ans la vie religieuse dans la ville de Rome, puis se retira à Bethléem pour y garder une plus grande solitude. Elle y bâtit plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes. Ce fut en cette occasion qu'elle se signala par son zèle pour la pau-

vreté et la pénitence, par ses grandes aumônes et ses admirables vertus; car elle observa de si longs jeûnes, pratiqua de si grandes austérités, que des personnes pieuses croyaient qu'elle en faisait trop. Ce qui marquait sa ferveur, c'est qu'elle n'interrompait point ses mortifications durant ses maladies et ne diminuait rien de la sévérité ordinaire, jusqu'à se refuser l'usage du vin après une longue maladie.

On peut juger combien elle aima la pauvreté, puisqu'elle se dépouilla de toute espèce de commodités personnelles, n'ayant d'autre désir que de mourir pauvre et d'être réduite à demander l'aumône.

Circonspecte dans tous les actes de sa vie, elle ne mangea jamais avec aucun homme, de quelque dignité qu'il fût revêtu, même ecclésiastique, et quelque saint qu'il pût être. Aussi saint Jérôme fait remarquer qu'il ne se trouva personne qui ôsât médire d'elle, ou porter la moindre atteinte à sa réputation. Par ses austérités continuelles, elle semblait se punir du luxe de sa jeunesse; et, à voir les larmes qu'elle répandait pour les moindres fautes, on eut pu penser qu'elle était coupable des plus grands péchés. A la prière elle faisait succéder la lecture; et après chacun de ces exercices, elle s'appliquait à instruire les filles placées sous sa conduite, sans manquer aucune des bonnes œuvres que la Providence lui présentait. Telle fut son occupation le reste de ses jours : procurer la gloire de Dieu; le salut du prochain; se crucifiant et mourant à elle-même. Que d'exemples de vertus pour les veuves chrétiennes !

3. SAINTE MARCELLE. — Cette illustre sainte, la première qui fit profession à Rome de la vie religieuse, est aussi un sujet d'édification et un exemple pour les veuves chrétiennes.

Après seulement sept mois de mariage, Marcelle ayant perdu son époux, annonça publiquement son amour pour la pureté et sa résolution de garder la continence le reste de ses jours. Aussi refusa-t-elle la demande en mariage du consul Cerealis, qui lui offrait tous les biens qu'il possédait.

Saint Jérôme (*Epist.* 16) nous dit encore qu'elle fit rougir toutes les veuves païennes par sa retenue et sa modestie; car bannissant de son cœur le luxe et la vanité, loin de relever l'éclat de sa beauté par de vains ornements, elle ne pensait qu'à la détruire ou du moins la ternir. Tout ce qu'elle possédait, elle le vendit, en distribua le prix aux pauvres, et ne voulut porter jusqu'à sa mort que des vêtements simples, tout juste ce qu'il fallait pour vêtir son corps et le protéger contre les intempéries des saisons. Jamais elle n'eut d'entretien particulier; si elle avait besoin de parler à quelqu'un, ecclésiastique ou autre, c'était toujours devant témoins. Elle composait son entourage et admettait dans son intimité les jeunes vierges qu'elle instruisait et les veuves que recommandaient leur gravité et leur sagesse. Elle sortait très-peu, évitant surtout, dit saint Jérôme, de visiter les dames de qualité, dans la crainte d'y rencontrer des choses qu'elle méprisait et auxquelles elle avait elle-même renoncé. Elle se tenait constamment en la présence de Dieu par la prière et la méditation continuelle. Elle jeûnait souvent, faisait abstinence de viande; et ses infirmités ne lui permettant pas de se priver entièrement de vin, elle en prenait si peu que saint Jérôme n'hésite pas à dire qu'elle n'en goûtait pas, mais qu'elle en sentait seulement l'odeur.

4. LA TOURTERELLE. — A tous ces exemples, il n'est pas superflu de rapporter ce que saint Bernard (*Sermo* 59 *in Cantico*) dit de la tourterelle, qu'il propose comme modèle aux veuves chrétiennes. Il fait observer que lorsquelle a perdu sa compagne elle n'en cherche point d'autre et passe le reste de ses jours dans la continence; toujours seule et gémissant toujours, elle fuit les rameaux verts

et fleuris, leur préférant la cime des grands arbres ou le sommet des montagnes. Ce grand docteur ajoute que « cet exemple doit engager les veuves à la continence, à ne pas convoler à de secondes noces; car, pour mener une vie sainte et digne de leur état, elles sont obligées de vivre dans la retraite, en fuyant les plaisirs et les joies du monde, pour s'élever au-dessus des choses de la terre et ne tendre qu'au ciel. »

Que les veuves chrétiennes méditent souvent ces vérités, afin de les pratiquer et de s'en servir pour leur conduite spirituelle et le règlement de leurs mœurs; qu'elles s'efforcent d'imiter les vertus de ces saintes femmes que Dieu suscita dans les premiers siècles de l'Église, et même sous la Synagogue; qu'elles soient convaincues que ces illustres veuves seront autant de témoins appelés à déposer contre elles au jour du dernier jugement, si elles ne modèlent pas leur vie sur la leur et si elles n'égligent de suivre les exemples que ces grandes saintes leur ont laissés. Et que l'on ne vienne point alléguer pour se justifier, qne la négligence, l'âge, la complexion, la position ne permettent pas d'imiter les saintes veuves dont nous avons parlé, dans leur pénitence et la régularité de leur vie : ce serait un vain prétexte dont l'amour-propre voudrait se couvrir. Anne la prophétesse, jeûne jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans vouloir s'en dispenser en raison de son grand âge. Sainte Paule et sainte Marcelle étaient nobles par leur naissance; leur constitution était très-délicate et elles étaient sujettes à des infirmités; et cependant nous avons vu qu'elles pratiquaient de très-grandes mortifications, sans chercher à s'en exempter, soutenues qu'elles étaient par leur zèle et le grand désir de s'avancer dans la perfection en se purifiant des fautes de leur jeunesse par une salutaire pénitence.

Au surplus, dans tous les exercices proposés aux veuves, il en est qui conviennent à toutes les complexions; tels sont : La fuite du luxe et des pompes du siècle; la modestie des vêtements, le désintéressement, l'aumône et toutes pratiques semblables convenant aux personnes âgées, infirmes, et à celles que leur position place au-dessus des autres fidèles. Si elles ont des motifs légitimes, qu'elles se dispensent des jeûnes, des mortifications corporelles; mais rien ne peut les empêcher de se soumettre à la pratique des vertus qui ne tendent qu'à mortifier et à détruire leur vanité, leur amour-propre, leurs passions. Elles doivent même se porter avec d'autant plus d'ardeur aux vertus intérieures et spirituelles, qu'elles ne se trouvent pas en état de pratiquer de grandes austérités extérieures. Par ce moyen elles satisferont à la justice divine, et attireront sur elles toutes les grâces nécessaires à leur sanctification dans l'état auquel la Providence les a appelées.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Habens super lumbos suos cilicium, jejunabat omnibus diebus vitæ suæ. (Judith, VIII, 6.)

Ora pro nobis, quoniam mulier sancta es et timens Deum. (*Ibid.*, 29.)

Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata. (Eccli., XXVI, 2.)

Nouveau Testament. — Viduas honora, quæ vere viduæ sunt. (I Tim., V, 213.)

Vidua eligatur... si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est. (*Ibid.*, 9-10.)

2. — SS. PÈRES.

Veræ viduæ sunt quæ et ætas probat et vita. (S. Hieron., *Ep.* 9 *ad Salvianam.*)

Bonum est pudicitia conjugalis, sed melius bonum est continentia vidualis. (S. Augustin., *de Bono viduit.*, c. 5.)

Felix virgo quia intacta; fortior vidua quia experta; utrique tamen apud Deum merces; major illi, subsequens isti. (S. Isidor. Hispal., *de Offic. eccles.*, L. II, c 18.)

Melior est vidua humilis quam virgo superba. (S. Bernard., *Serm.* 22 *ad Sorores.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Grandeur et excellence de la viduité chrétienne.

2. Tentations des veuves : 1° du côté des sens; 2° du côté du monde; 3° du côté de l'attachement aux biens.

3. Les deux principaux devoirs des veuves chrétiennes : 1° l'éducation de leurs enfants; 2° le bon exemple.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE SAINTE HEDWIGE.

1° Innocence et candeur de son adolescence; 2° son goût pour la vie religieuse; 3° bon exemple qu'elle donne au milieu de sa cour et de sa famille, où elle répète souvent cette belle maxime : « Plus on est grand par la naissance, plus on est obligé de donner de bons exemples »; 4° pieuse éducation qu'elle donne à ses enfants; 5° heureuse et sainte influence qu'elle exerce sur son époux; 6° ses jeûnes, ses austérités, ses nombreuses pratiques de dévotion; 7° son humble résignation dans ses épreuves et sa parfaite conformité à la volonté de Dieu. (Giry, *Vie de sainte Hedwige.*)

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Explication des deux maximes de sainte Hedwige. — I. « Plus on est grand par la naissance, plus on est obligé de donner de bons exemples. » — II. « Les religieuses sont les épouses de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les veuves ne sont que ses servantes. »

Autre plan. — Sainte Hedwige fut une veuve : — I. Dont toutes les occupations ont été saintes; — II. dont toutes les oraisons ont été ferventes; — III. dont tous les sacrifices ont été sublimes.

6. — ENCOMIA.

1. SANCTÆ HEDUVIGIS PALATIUM PAUPERUM TURBA SEMPER CINGEBATUR.

Densus egenorum detrito tegmine cœtus
Usque tuas stipat, Clara Ducissa, fores.
Cincta cohors armis regalia limina vallat,
Tutius ista tuam servat inerma domum.

(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri.)

2. INTER ORANDUM, CORPUS EJUS IN AERA SUSTOLLITUR.

Diva, tuum rapitur sublimes corpus in auras,
Conscia dum solitas fundis ad astra preces.
Jure quidem. Superos animus cum transvolet orbes,
Non decet a socio corpus abesse suo.

(Id., *ibid.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Surius, *in Vita Sanct.*, t. V; les Bollandistes, *Acta Sanct., mens. oct.* — Giry, *Vie des Saints.*

7. MARTYROLOGE. — S. Héron, év. et m. — SS. Victor, Alexandre et Marien, mm. — Sainte Mamelte, id. — S. Florentin, év. — S. Victor, id. — S. Florent, év. et m. — Sainte Hedwige, veuve. — Sainte Austrude, v.

18 octobre. — SAINT LUC, évangéliste.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LUC

Saint Luc était originaire d'Antioche, en Syrie. Il était médecin, et son habileté le faisait rechercher. Dès qu'il eut l'avantage d'être converti au christianisme, il consacra ses talents et sa vie à la religion sainte dans laquelle il était entré. Il s'attacha particulièrement à saint Paul, et il fut le fidèle compagnon de ses voyages et de ses travaux. Il passa avec lui de Troade en Macédoine, lors du premier voyage que cet apôtre fit en Grèce, vers l'an 51, après sa séparation d'avec saint Barnabé, dont saint Luc prit la place ; et depuis il ne le quitta point. Ayant demeuré quelque temps avec lui à Philippes en Macédoine et parcouru en sa compagnie toutes les villes de la Grèce où la moisson devenait de jour en jour plus abondante, il eut la consolation de converser avec plusieurs des apôtres et des disciples du Seigneur. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 53, étant dans l'Achaïe, il fut inspiré par le Saint-Esprit d'écrire l'Évangile, c'est-à-dire l'exposé des actions et de la doctrine de Jésus-Christ. Saint Matthieu et saint Marc l'avaient déjà devancé dans une pareille entreprise ; mais ils avaient omis bien des faits, dont il était cependant utile de laisser la connaissance aux fidèles ; c'est ce qu'on trouve dans l'Évangile écrit par saint Luc. Toute l'Église y reconnut la voix de l'Esprit saint qui l'avait dicté.

Environ dix ans après, saint Luc écrivit un autre ouvrage qu'il intitula *les Actes des Apôtres*, parce qu'il renferme l'histoire des principales actions des apôtres, et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Église. Saint Luc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même ; et après l'Évangile qu'il publia, il ne pouvait laisser à l'Église un ouvrage qui fût plus utile et plus capable de l'édifier : « Il nous y présente, dit saint Chrysostôme, l'accomplissement de plusieurs prédictions importantes de Jésus-Christ, la descente du Saint-Esprit, le changement étonnant qu'il a opéré dans le cœur et dans l'esprit des apôtres. On y voit le modèle de la perfection dans la vie des premiers fidèles, qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme par la charité qui les unissait, comme ils ne faisaient qu'un corps de religion par la profession d'une même foi et la pratique des mêmes vertus. Saint Luc a intitulé cet ouvrage *les Actes des Apôtres*, afin que nous y cherchions non les miracles qu'ils ont faits, et qu'il n'est pas donné à tous de faire, mais leurs actions qu'il est commandé d'imiter. » Il mourut dans l'Achaïe à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LUC

TEXTE : *Lucas est mecum solus; omnes me dereliquerunt.* (II Tim., IV, 11.)

L'évangéliste dont l'Église célèbre aujourd'hui la mémoire, était natif d'Antioche. On ne saurait affirmer s'il était juif, ou s'il passa de la gentilité au christianisme; ce qui est certain, c'est sa conversion à la foi dès les premiers temps de la prédication de l'Évangile.

Saint Luc avait un esprit cultivé; il est évident que son éducation l'élevait au-dessus des hommes vulgaires, en supposant qu'il ne fût pas d'une naissance et d'une condition distinguées. L'art que ce fervent chrétien exerça fut celui de la médecine; et il paraît qu'il n'abandonna jamais cette profession, même après s'être consacré aux travaux de l'apostolat; car nous voyons saint Paul le nommer son compagnon très-cher en lui donnant toujours le titre de médecin.

On a toujours pensé, d'après le témoignage d'auteurs très-anciens et très-dignes de foi, que saint Luc cultivait aussi la peinture. Plusieurs portraits de la très-sainte Vierge lui ont été attribués depuis les premiers siècles, et rien ne prouve qu'on soit autorisé à mépriser cette croyance, appuyée sur une tradition des plus respectables.

Pour exciter dans nos âmes une dévotion vive et ardente pour ce grand saint, il sera bon de le considérer sous quelques points de vue particuliers, en suivant avec attention le récit des œuvres qui ont rendu célèbres, dans le monde entier, la vocation et l'apostolat de cet évangéliste.

Ier POINT. — SAINT LUC ET SAINT PAUL.

Ce n'est pas une petite gloire, pour saint Luc, d'avoir été associé à l'apostolat de saint Paul. Peu de temps après sa conversion au christianisme, saint Luc fut trouvé si fervent et si dévoué à la cause de la foi, que le grand Apôtre le choisit pour en faire son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Ils firent ensemble plusieurs voyages, depuis l'an 51 de Jésus-Christ; et, à dater de cette époque, on ne les voit plus se séparer que par intervalles, et quand les besoins de l'Église semblaient l'exiger. Il est certain que toute l'ambition de saint Luc fut constamment de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de son maître dans l'apostolat. C'est de saint Paul que nous tenons ces faits, puisque cet homme incomparable nomme saint Luc son coopérateur, et le compagnon de tous ses travaux.

Quel honneur pour ce nouveau converti! mais quelle vertu, quel dévouement et quel zèle suppose le choix que saint Paul a fait de lui pour marcher comme son égal à la conquête du monde!

Saint Paul a loué l'évangéliste saint Luc devant le monde entier; il le représente comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises. De son côté, saint Luc tenait par les liens les plus forts au Docteur des nations; il ne voulut pas le quitter quand l'Apôtre fut emprisonné à Rome. Nous trouvons, dans la seconde épître à Timothée, cette parole si glorieuse pour saint Luc : Luc est seul avec moi. Alors le grand Apôtre se trouvait dans les chaînes; il allait bientôt mourir. Ce fut après le martyre de saint Paul, que son fidèle compagnon parcourut l'Italie, la Gaule, la Dalmatie, la Macédoine. Il passa plus tard en Égypte, en Achaïe, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Comme j'aime saint Luc attaché ainsi à saint Paul! Ce sont deux amis, deux compagnons inséparables, et le lien qui les a unis, c'est Jésus-Christ. Cette

amitié fut un graud bien pour saint Luc ; il l'apprécia toujours beaucoup, et rien n'eut pu le déterminer à y renoncer.

Heureux le fidèle qui trouve un ami digne de sa confiance ! Saint Paul n'est plus vivant pour nous ; mais ne trouve-t-on plus des âmes embrasées d'amour pour Jésus-Christ et pleines de zèle pour sa gloire ? Hélas ! ce n'est pas ce que l'on cherche aujourd'hui ! Il faut des amis riches, puissants, utiles pour nous conduire dans les voies de l'ambition, dans la recherche de tous les avantages que peut offrir le monde présent.

O mon divin Sauveur ! vous avez dit un jour à vos disciples : Faites-vous des amis dans le ciel. Suivons, M. F., ce conseil, tâchons d'avoir pour amis les saints dont la conversation et les exemples nous apprendront à aimer Dieu. Dès ce moment, unissons-nous et à saint Paul et à saint Luc pour travailler à la gloire de Dieu en union avec eux ; leur protection nous soutiendra, leur exemple sera pour nous un encouragement précieux, et la pensée de continuer leur œuvre inondera nos âmes de célestes consolations.

IIe POINT. — SAINT LUC ET LA SAINTE VIERGE.

L'Évangile est un fait ; ce fait a des témoins, et ces témoins sont les apôtres. Jésus-Christ, après avoir annoncé la venue du Saint-Esprit comme le grand témoin de sa divinité, ajoute ces paroles : « Et vous aussi vous serez mes témoins, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. (Act., I, 8.) Les apôtres racontent ce qu'ils ont vu, prêchent ce qu'ils ont entendu, disent ce qu'ils ont touché de leurs mains. Mille passages très-clairs et très-formels du Nouveau Testament prouvent cette vérité, que Dieu a voulu employer les moyens naturels à l'homme, pour que l'homme crût ce qu'il voyait, et attestât ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu. Saint Luc lui-même nous dit, en commençant sa narration : Comme nous l'ont appris ceux qui, dès le commencement, furent les ministres de la parole.

Mais que de choses intéressantes avaient été cachées aux apôtres avant l'ascension du Fils de Dieu ! et qui les savait, ces faits si grands et si sublimes qui devaient être publiés dans le monde entier ? Marie les avait conservés dans son cœur. Or, comment ces mêmes faits seront-ils connus ? Saint Ambroise répond : Malgré la descente du Saint-Esprit, plusieurs grands mystères furent révélés aux apôtres par Marie.

Eh bien, voici un homme qui aura l'honneur insigne d'être, en quelque sorte, la plume de Marie. La mère de Jésus parle ; le temps du silence est passé ; saint Luc entre dans tous les secrets de la céleste Vierge, il les divulguera, et toute l'Église les recevra de lui.

On chercherait en vain, dans saint Matthieu, dans saint Marc et dans Jean, les magnifiques, les divins tableaux qu'a peints saint Luc dans les premiers chapitres de son Évangile ; ce n'est pas que les autres évangélistes et les apôtres aient ignoré ces grands mystères ; qui oserait seulement en avoir la pensée ? mais parce que saint Luc a été choisi pour devenir le peintre admirable du tableau tout céleste de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Présentation au Temple, de la présence de Jésus-Christ au milieu des docteurs, et des douleurs de Marie séparée de son divin Fils, comme aussi de ses joies en le retrouvant, après trois jours de larmes et d'amertumes.

Qu'on examine ces tableaux ; qu'on lise attentivement ces pages dont la grâce et la céleste beauté sont au-dessus de toute expression, et puis qu'on pense à l'écrivain chargé par le Saint-Esprit de faire part à tous les peuples,

de ces révélations particulières de la céleste Vierge ; quelle âme que celle de saint Luc ! quelle admiration pour Marie ! quel tendre amour pour celle qui lui accordait cette faveur insigne ! Imaginez, si c'est possible, le style de saint Luc, prêchant aux premiers fidèles la dévotion envers Marie. Non, saint Luc n'aurait pas d'autre titre de gloire, que je l'admirerais beaucoup, et que j'aurais pour lui un grand amour, à cause du bien qu'il nous fait, en nous apprenant tout ce qui se trouve dans les premiers chapitres de son Évangile.

On pense que saint Luc a peint jusqu'à sept fois les traits de la Vierge Marie ; il n'y aurait là rien d'impossible. On voit que cet apôtre de la Mère de Dieu veut la faire aimer par tous les moyens qui sont en sa puissance ; il a dû n'en négliger aucun. Mais cette tradition ne serait-elle pas authentique, je dirais toujours que le peintre de Marie c'est saint Luc. Il y a des discours qui peignent bien mieux que le pinceau le plus habile. Or, lisez saint Luc, et vous comprendrez.

O saint évangéliste ! obtenez-nous la grâce de trouver toujours de nouvelles douceurs dans la méditation des divines pages que vous avez écrites sous la dictée de Marie, afin que le suave parfum qui s'échappe de chacune de vos expressions pénètre bien nos âmes et les rendent dignes de louer et d'aimer la céleste Vierge, mère de Jésus.

IIIe POINT. — SAINT LUC ET L'ÉGLISE.

Quand saint Paul a déclaré que la louange de saint Luc est dans la bouche de tous les fidèles, il a dit ce qui avait lieu avant sa mort, mais il a dit aussi ce qui doit avoir lieu jusqu'à la fin du monde.

Ce que l'Église doit à saint Luc n'est pas assez compris : ce n'est pas étonnant. Qui étudie ces questions de nos jours ? Hélas ! elles paraissent oiseuses et superflues pour la plupart des fidèles, peut-être même pour quelques-uns de ceux qui sont chargés de les instruire.

Saint Luc a partagé les travaux du grand Apôtre ; c'est dire qu'il a contribué puissamment à la fondation d'un grand nombre d'Églises, à la conversion de l'univers païen. Que de peuples lui doivent leur foi, dans l'Orient comme dans l'Occident ! Mais alors n'est-il pas juste de dire que la reconnaissance de l'Église à son égard ne doit jamais finir ?

Saint Luc a écrit l'Évangile qui porte son nom. Or, peut-on lire un chapitre de cet Évangile, sans penser à son auteur ? Que d'admirables passages qu'on ne trouve pas chez les autres évangélistes ! L'histoire de la conversion de Madeleine, la parabole si émouvante de l'enfant prodigue, n'est-ce pas à saint Luc que nous les devons ? O grand saint, que de douces larmes vous avez fait couler, que de pieux sentiments vous avez procurés à nos cœurs lorsque nos yeux se sont arrêtés sur quelques-unes de vos pages !

Saint Luc, comme écrivain, a fait plus que les autres évangélistes ; car c'est à lui que l'Église doit le livre admirable des *Actes des apôtres*. Ici se trouve l'histoire de la descente du Saint-Esprit et de toutes les merveilles qui ont accompagné la prédication de l'Évangile à Jérusalem ; l'emprisonnement et la délivrance de saint Pierre, le martyre de saint Étienne, la conversion de saint Paul, le baptême de l'eunuque d'Éthiopie, le concile de Jérusalem et ses décrets touchant les juifs et les gentils ; que de faits intéressants ! que d'admirables discours !

Mais ce qui est encore inappréciable dans ce livre divin, c'est l'histoire des

travaux, des voyages, des persécutions de saint Paul. Que de détails précieux? Où irions-nous les chercher sans le livre des *Actes des apôtres ?*

Or, voilà ce que saint Luc a fait pour l'Église ; voilà ses titres à l'amour et à la reconnaissance de tous les fidèles. Et saint Luc pourrait être oublié, sa fête passer inaperçue !

O mon Dieu, vous êtes toujours admirable dans vos saints ; vous l'avez été dans saint Luc, en le choisissant pour le ministre de vos miséricordes à notre égard ! Nous le reconnaissons volontiers, et nous vous supplions de rendre toujours plus profitable pour nous la lecture que nous voulons souvent faire des écrits immortels que vous avez vous-même inspirés à cet évangéliste.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Sermonem feci de omnibus quæ cœpit Jesus facere et docere usque in diem qua assumptus est. (Act., I, 1.)

Evangelii factus sum minister, secundum donum gratiæ Dei. (Eph., III, 7.)

Misimus fratrem cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias ; et ordinatus est ab Ecclesiis comes peregrinationis nostræ, in hanc gratiam quæ ministratur a nobis. (II Cor., VIII, 18.)

Salutat vos Lucas medicus carissimus. (Coloss., IV, 14.)

Lucas est mecum solus, omnes me dereliquerunt. (II Tim., IV, 11.)

2. — SS. PÈRES.

Lucas medicus, natione Syrius, Antiochensis, cujus laus in Evangelio ; qui et ipse discipulus apostoli Pauli, in Achaiæ Beotiæque partibus volumen condidit, quædam altius repetens ; et ut ipse in proœmio confitetur, audita magis quam visa describens. (S. Hieron., *Comment. in Matth. Proœm.*)

Aliud quoque edidit volumen egregium quod titulo *Acta Apostolorum* prænotatur. (Id., *de Scriptor. ecclesiast.*, c. 7.)

Evangelium sicut audierat, scripsit ; acta vero apostolorum, sicut viderat, composuit. (Id., *ibid.*)

Vixit octoginta et quatuor annos, uxorem non habens. (Id., *ibid.*)

Sepultus est Constantinopoli ; ad quam urbem, vigesimo Constantini anno, ossa ejus cum reliquiis Andreæ apostoli translata sunt de Achaïa. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

Des écrits de saint Luc. — I. Ils nous retracent : 1° la vie, la doctrine, la gloire du Seigneur Jésus ; 2° l'histoire des premiers temps de l'Église naissante. — II. Son Évangile : 1° est un remède pour nos infirmités ; 2° il fortifie notre faiblesse ; 3° il nous sauve de nos périls ; 4° il nous console dans nos tribulations ; 5° il nourrit nos âmes. (S. Laurent Justinien, *Sermon pour la fête de saint Luc.*)

Saint Luc : 1° a écrit et prêché l'Évangile ; 2° il a été le compagnon de S. Paul : *Comes peregrinationis nostræ.* (II Cor., VIII, 19) ; 3° il a eu le bonheur de faire le portrait de la sainte Vierge, le premier et le seul qui jamais ait été fait. (Le R. P Grossez. *Journal des Saints*, 18 octobre, *Fête de S. Luc.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

S. Lucas : 1° fuit in naturalibus præclarus ; 2° perfecte ad Christum se convertit ; 3° Paulo apostolo inseparabiliter usque ad ejus mortem adhæsit ; 4° Ecclesiam copiosissime illuminavit ; non solum Evangelium, sed *Actus Apostolorum* describendo ; 5° in virginitate permansit. (Dionysius Carthusianus, *Sermo de Laudibus S. Lucæ Evangelistæ.*)

Lucas prædicatione illustris, despicit cognationem, despicit et naturæ viscera ; abjicit pecunias, possessiones, omnemque substantiam ; ita ut nemo adeo facile pulverem, ac terrena ut sordes abjiceret ; despectis cunctis inferioribus, superna velociter amplectitur. (Metaphrastes, *in Vita S. Lucæ Evangelistæ.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE S. BONAVENTURE. — Texte : *In lege Domini fuit voluntas ejus et in lege Domini meditabitur die ac nocte.* (Ps. I, 2.)

S. Lucas hanc legem habuit : 1° in affectu per actum dilectionis; 2° in afflatu per actum prædicationis; 3° in manu per opus conscriptionis, sive per effectum operationis. (*Sermo de S. Luca, in Proprio Sanct.*)

Plan du R. P. Henri Engelgrave. — Texte : *Bonorum laborum gloriosus est fructus* (Sap., III.) — I. Divus Lucas ab Ezechiele sub bovis specie visus, *qui abundantius omnibus laboravit.* (I Cor., xv, 10.) — II. Bonorum laborum gloriosus est fructus. (Sap., III, 15.) — III. Non alligabis os bovi trituranti. (I Cor., IX, 9.) (*In Festo S. Lucæ Evangelistæ.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan du R. P. Senault. — Texte : *Misimus fratrem cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias.* (II Cor., VIII, 18.) S. Luc a été l'historien : I. de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — II. De la B. V. Marie. — III. De l'Eglise naissante.

Plan du R. P. Nouet. — Même texte : I. Eloge de l'Evangile : 1° Il a été donné aux hommes non par les anges ni par le ministère de Moïse comme l'Ancien Testament, mais par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 2° il est fondé non sur la crainte servile, comme la loi des juifs ; mais sur l'esprit d'amour, dont le joug est doux et le fardeau léger ; 3° il contient tout ce qu'un homme peut souhaiter pour être éternellement heureux. Quelle estime nous devons donc en faire ! — II. Eloge de l'Evangile de saint Luc. Il décrit spécialement : 1° les mystères de l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 2° ceux de sa Passion ; 3° les particularités de son Ascension. — III. Eloge de l'évangéliste S. Luc : 1° il a passé toute sa vie dans le célibat ; 2° il a conversé avec la sainte Vierge ; 3° il a peint admirablement les images de Jésus et de Marie en deux tableaux, après les avoir parfaitement exprimées dans son Evangile et dans son cœur ; 4° il a été choisi par l'assemblée des fidèles pour être le compagnon de S. Paul dans ses voyages et dans le ministère évangélique ; 5° il a porté continuellement sur son corps la mortification de la croix ; 6° sa vie a été un long martyre.

Nous avons donc en lui un grand exemple : — Habemus ergo in eo exemplum : 1° innocentiæ, quantum ad vitam inchoandam ; 2° pœnitentiæ, quantum ad vitam prosequendam ; 3° perseverantiæ, quantum ad vitam consummandam. (Archiep. Januens., *Sermo.* 1 *de S. Luca.*) (*Vie de Jésus dans ses Saints, Méditation pour la fête de S. Luc.*)

6. — ENCOMIA.

DEIPARAM CUM PUERO JESU DEPINXIT B. LUCAS.

Cum puerum casto Matremque in pectore gestas
Dive, quid artifici pinguis utrumque manu ?
Pingo, ais, in tabula, quos alto in pectore condo,
Ut meus ante oculos jugiter adstet amor.
(R. P. Hugo Vaillant ; Fasti sacri.)

Humana quæ tulit Deus
Divina quæ gessit homo,
Seris legenda posteris.
Dictante scripsistis Deo.
(Santolius Vict., *Hymn. de sanctis evangelistis.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — S. Jérôme : *de Scriptoribus ecclesiasticis* ; *Proœm. in Comment. Math.* ; *Ménologe des Grecs* ; Métaphraste, *In Vita sanct.* ; Surius, *id.* ; Bède, Baronius, Bollandus et tous les hagiologues.

Historiens. — Eusèbe : *Histoire ecclés.* ; Nicéphore Calliste, *id.*, Procope, *Hist.*

Panégyristes. — S. Ambroise, le V. Bède, S. Thomas d'Aquin qui ne s'appliquent pas au saint, mais seulement à l'Evangile du jour ; S. Damien, qui compare l'Evangile de S. Luc à celui de S. Matthieu, et disserte ensuite mystiquement ; S. Bonaventure, Denis le Chartreux, Guillaume de Paris, S. Laurent Justinien dont nous avons cité les plans qui indiquent comme on le voit des panégyriques propres et bons ; Engelgrave, selon le goût de son temps.

Modernes. — Le P. Senault, discours sans style, mais au plan régulier et plein de pensées solides. Le R. P. Nouet, dont la *Méditation* est excellente et peut fournir à trois sermons, tant le plan est étendu.

Contemporains. — Le panégyrique que nous avons donné ci-dessus, est neuf, vrai, solide, et fort attachant.

8. MARTYROLOGE. — S. Luc, évang. — S. Asclepiade, év. — S. Just, m. — S. Athénodore, év. et m. — Sainte Tryphone. — S. Julien, anachor. — S. Monon, erm. — S. Amable, pr. — S. Rumold, év.

19 octobre. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA, franciscain.

(L'AN 1562.)

VIE DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Pierre naquit, l'an 1499, dans une petite ville d'Espagne nommée Alcantara, d'une famille noble et ancienne, et d'une religion solide. Ses père et mère mirent un soin extrême à son éducation, et il y répondit par des succès brillants dans les études et par une piété exemplaire : il fut, tout le temps de sa jeunesse, un modèle d'innocence. Il eut à essuyer de violentes tentations de la chair; mais il les dompta par la prière, l'usage des sacrements, la fuite des occasions, les exercices d'une mortification précoce, et surtout une ardente dévotion envers la sainte Vierge. Cette tentation vaincue fit place à une autre, à celle de l'ambition. Pour dompter celle-ci, le jeune Pierre alla chercher un asile dans l'état religieux, et il choisit l'Ordre de Saint-François où il entra dès l'âge de seize ans.

Le novice surpassa bientôt en ferveur les plus anciens; il plaça toutes ses délices dans l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, le jeûne, le silence et la prière. Uni continuellement avec Dieu, rien ne pouvait l'en distraire. Son recueillement et sa modestie allaient si loin, qu'il ne sut jamais si la chapelle, le dortoir ou sa chambre étaient voûtés ou planchéiés, et qu'il ne connaissait aucun de ses frères, sinon à la voix. Après sa profession, il fut envoyé dans un couvent fort solitaire : il s'y bâtit une cellule si pauvre et si étroite, qu'on eût dit un tombeau; il s'y livra aux exercices d'une incroyable pénitence. Ses supérieurs, frappés d'une telle vertu dans un âge si jeune, le tirèrent de ce lieu pour le constituer gardien au couvent de Badajoz. Ce fut pour lui un coup de foudre, mais il fallut obéir; il cacha son chagrin de se voir supérieur et profita de son pouvoir pour se livrer à tout ce qu'il y avait de plus pénible, de plus humiliant, de plus bas dans les offices de la maison.

Quand il eut atteint vingt-quatre ans, on voulut l'élever au sacerdoce; son humilité en fut extrêmement alarmée; cependant il se soumit : c'était un ange, il devint un séraphin tout embrasé d'amour. Il fut établi, un an plus tard, gardien du couvent de Notre-Dames des Anges. Le zèle du salut des âmes lui fit alors accepter le ministère de la parole : jamais prédicateur ne prêcha avec plus de fruits; sa seule présence touchait les cœurs; les pécheurs les plus insignes l'interrompaient par leurs sanglots et par leurs larmes. Il parcourut ainsi une partie de l'Espagne; mais l'amour de la solitude l'entraînant toujours vers la retraite, ses supérieurs l'envoyèrent dans l'affreux désert de Lapa, au couvent de Saint-Onuphre, toujours en qualité de gardien. Là, il put se livrer à l'aise aux supplices de la plus rude pénitence. Se nourrissant de quelques légumes ou de pain sec, il ne mangeait que de trois jours l'un et passait la semaine entière parfois sans rien prendre que le dimanche. Il se déchirait le corps par d'horribles disciplines et portait un cilice de fer en forme de râpe. Ce qui lui coûta le plus, ce fut de vaincre le sommeil : il passa quarante ans de sa vie à dormir moins de deux heures, employant toutes ses nuits à la prière, au travail ou à la pratique des austérités. Toujours il marchait nu-tête et nu-pieds,

et pendant les froids de l'hiver il tenait ouverte la fenêtre de sa cellule. Ces rigueurs le réduisirent à un état de squelette, mais les douceurs spirituelles le dédommageaient abondamment; peu de saints ont été élevés à un don d'oraison aussi sublime; sa vie fut une espèce d'extase presque continuelle, où il goûtait d'avance les joies du paradis.

Forcé d'entreprendre un voyage à la cour de Portugal, sur les instances du roi Jean III, il le fit à pied, et le bien qu'il produisit à Lisbonne est à peine croyable. On mit tout en œuvre pour l'y garder; mais Dieu l'appelait à une œuvre supérieure, à la réforme de son Ordre en Espagne. Il fut nommé provincial, et il fallut accepter ce poste qu'il remplit avec la supériorité des hommes les plus capables. Il jeta les fondements de sa Réforme dans l'affreuse montagne d'Arabida en Portugal, l'an 1554; il la continua selon la persévérance des saints et ses efforts furent couronnés de succès : en moins de six ans, il comptait neuf maisons de sa nouvelle Règle.

Il restait à Pierre de recevoir la récompense de ses œuvres : il tomba malade d'exténuation et de fatigues. Après avoir reçu les derniers sacrements, il entra en extase : la sainte Vierge lui apparut et lui donna l'assurance de son salut éternel; il se réveilla plein d'une douce joie, et il rendit son âme à son Créateur le 18 octobre 1562, à l'âge de soixante-trois ans. Nous avons de lui deux Traités, l'un sur l'*Oraison*, l'autre sur la *Paix de l'âme*, qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

TEXTE : *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.* (Thren., III, 28.)

Rien de plus commun dans l'Écriture et dans les vies des saints, que de voir les pénitents se couvrir de poussière et de cendre; rien de plus familier dans le style de la piété et dans celui de la chaire que cette expression. Elle est l'idée la plus juste de l'état religieux, elle exprime le vrai caractère du saint que nous honorons en ce jour. Bien loin d'idolâtrer son corps, de courir après les honneurs, de se livrer à toutes les dissipations du siècle, la pénitence, l'humilité, le recueillement ensevelirent saint Pierre d'Alcantara dans la poussière sacrée du cloître; il en fit le tombeau du vieil homme, pour en faire sortir un jour l'homme nouveau.

Nous allons admirer dans la vie de ce saint : 1° *les caractères de sa pénitence;* 2° *la perfection de son humilité et de son recueillement.*

Ier POINT. — CARACTÈRES DE LA PÉNITENCE DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

1. IL SE RÉDUIT AU STRICT NÉCESSAIRE. — Il ne dort, il ne mange, il ne boit presque pas. Le pain le plus noir, le lit le plus dur, les étoffes les plus grossières, les plus petites cellules, c'en est assez, c'en est trop pour lui; jamais couché, jamais assis que par bienséance, jamais appuyé qu'en dormant, toujours debout, à genoux ou prosterné, toujours exposé aux rigueurs des saisons; en un mot, il ne connaît les plaisirs que pour les abhorrer, les commodités de la vie que pour les redouter, les soulagements, même permis, que pour les refuser.

2. IL SE LIVRE A DES AUSTÉRITÉS EXCESSIVES. — Dès que Pierre, couvert de l'habit de saint François, put donner un libre essor à sa ferveur, fécond, ingénieux, inépuisable, il enchérit sur l'austérité de tous ses confrères et sur toute

la rigueur de sa règle; il retranche du peu de sommeil qu'on lui accorde et substitue des sarments à la paille qui lui sert de lit. Le premier levé, il éveille les autres; le dernier couché, il prolonge son oraison; il retranche du peu d'aliments qu'on lui sert, se contente de pain et d'eau, y mêle de la cendre et de l'absinthe; il retranche au peu d'habits qu'on lui donne pour être moins à son aise et moins à couvert du chaud et du froid. Sa robe est de toute la maison la plus grossière et la plus déchirée; il ajoute aux macérations qu'on lui permet et se rend si terrible qu'il effraye, qu'il remplit d'horreur ceux qui en sont témoins. Toutes petites que soient les cellules où on le loge, elles lui semblent des palais; il se ménage sous l'escalier un trou de quatre à cinq pieds de long sur trois ou quatre de large, où il ne peut se tenir qu'à genoux ou assis. Il demande par préférence un couvert très-pauvre; dans un lieu très-froid, sous la cime d'un rocher, il se bâtit une cabane de branches d'arbres; il fait une infinité de voyages, toujours nu-pieds et nu-tête, par respect pour la présence de Dieu. La pluie, la neige, le froid, le chaud, la boue, les ronces, rien ne peut l'engager à s'accorder le moindre relâche.

3. Il rend ses pénitences fécondes. — Une austérité si prodigieuse pouvait-elle avoir des imitateurs? Oui, la grâce de Dieu, toujours féconde, rendit ce grand homme père d'une foule de pénitents qui s'efforçaient de marcher sur ses traces et qui, en effet, le suivirent de fort près.

On désirait depuis longtemps en Espagne une réforme de l'Ordre de Saint-François, qui en fît revivre l'esprit primitif. Le P. Jean de Guadeloupe l'avait inutilement tenté; ce grand ouvrage était réservé à saint Pierre : il en trouva quelques légers débris dans trois ou quatre couvents où elle s'était soutenue. Il y fut reçu et il fit les vœux avec une ferveur qui avait déjà fait de lui le plus réformé des religieux. Dès les premiers pas il devança dans la carrière de la mortification ces pénitents célèbres qui étonnèrent le monde, je veux dire les anciens religieux dont il portait l'habit et dont la réforme les avait séparés. En peu d'années il fut à la tête de toute sa province qu'il réforma en entier. La réputation de sa sainteté était si bien établie, ses miracles si avérés, ses prédications si utiles, son crédit à la cour si constant, qu'il y eût eu autant de folie que d'injustice de traverser un homme dont le ciel et la terre faisaient unanimement l'apothéose.

IIe POINT. — son mépris des honneurs.

1. Dans le cloître. — Tous les honneurs du cloître lui sont déférés; tous les couvents de la province le demandent à l'envi pour provincial; il est plusieurs fois commissaire général; il est partout révéré comme un saint, écouté comme un oracle; il jouit d'une autorité universelle.

Lui seul ne peut s'accoutumer à ces honneurs, il parle de lui-même dans les termes les plus méprisants, tandis que sa province manque de termes pour faire son panégyrique.

2. A la cour. — Rien de plus glorieux que les sentiments de la cour de Portugal pour la sainteté de Pierre. Recherché par le roi, par l'infant, par l'infante, avec tout l'empressement que donne la piété pour une sainteté reconnue, il y est reçu comme un ange. On lui donne un appartement dans le palais; on le sert de la table du roi; le roi passe des heures entières avec lui et le consulte sur les plus grandes affaires; dès qu'il paraît, les princes, les seigneurs se jettent à ses pieds et lui demandent sa bénédiction; l'infant et l'infante se mettent sous sa conduite, et par ses conseils embrassent la plus haute perfec-

tion; on lui bâtit un couvent près de Lisbonne pour l'avoir plus à portée; l'empereur Charles-Quint l'appelle à Madrid, le reçoit avec un pareil respect et veut le prendre pour son confesseur. Les grands, à l'exemple du prince, font de toute part retentir le nom de Pierre et le comblent d'honneurs, encens d'autant plus flatteur qu'il est le fruit de la vénération et de l'estime.

Que ce séjour est triste pour Pierre, qu'il lui en coûte de s'y rendre, que de prières il y offre à Dieu, que de précautions il y prend, que d'austérités il y pratique! Représentez-vous son visage exténué, ses haillons, ses cheveux hérissés, son air emprunté, ses manières embarrassées, quel contraste avec la magnificence et la légèreté de la cour! Pierre se néglige encore davantage pour contrebalancer par des dehors communs les honneurs excessifs dont l'éclat l'importune. Il refuse l'appartement qu'on lui destine et les mets qu'on lui sert; il se prosterne aux pieds de tout le monde; il se dit, il se croit indigne des moindres égards; il fait à dessein, comme saint François, cent choses qui ont un air de folie, qui seraient une vraie folie, en effet, si l'humilité n'en était le principe. Il parle, il s'habille, il agit d'une manière ridicule pour se rendre méprisable. Mais il a beau faire, personne n'est la dupe de cette folie apparente. On perce le voile de sa modestie, on l'en admire davantage, il n'en est que plus honoré. Mêmes combats à la cour de Charles-Quint : il y refuse constamment d'être son confesseur et obtient enfin qu'on le laisse libre.

3. Au milieu des acclamations du peuple. — L'arrivée de saint Pierre dans les villes d'Espagne était un de ces événements intéressants qui remuent tout le monde. La nouvelle passe de bouche en bouche, les maisons sont désertes, les rues se remplissent, chacun court se jeter à ses pieds. Au milieu d'un profond silence, il se produit un bruit sourd d'admiration. Ses gestes, ses paroles, ses démarches, tout est recueilli avec soin. On se le communique de main en main comme une espèce de trésor dont il est juste de se faire part.

Pour lui, plus les acclamations de la foule augmentent, plus sa modestie est grande. Il passe au milieu des fidèles les yeux baissés, humilié, confondu, n'osant prononcer une parole, demandant à Dieu de bénir son peuple, sans jamais s'occuper de lui-même.

IIIe POINT. — SA HAUTE CONTEMPLATION.

Dès les premières années de sa vie, Pierre, comme par instinct, entra de lui-même, sans aucun maître, dans les voies éminentes. Les enfants les plus pieux se bornent à quelque prière vocale dont ils se prescrivent la récitation régulière. Pierre dès lors marche à grands pas dans les routes sublimes de l'oraison. Il y est si profondément absorbé, qu'il faut, aux heures des repas, l'en arracher comme par force. Ses parents se font scrupule de le troubler et diffèrent leur repas pour attendre ce saint enfant qui en sait déjà plus que des vieillards : *Super senes intellexi.* (Psal. CXVIII, 100.)

Le tumulte du collége, la dissipation de l'Université ne font aucune diversion à ses exercices, aucune interruption à son union avec Dieu; tout le temps que l'étude et les besoins de la vie lui laissent libre y est employé.

Que dirons-nous de son recueillement dans le monastère. Pendant les trois premières années il ne reconnut aucun religieux qu'à la parole. Toute sa vie il tint constamment les yeux baissés, semblant ne point y voir et se méprenant dans la plupart des choses. Il avouait à sainte Thérèse qu'il lui était indifférent d'y voir ou d'être aveugle. Sa conversation était continuellement

extatique, toute composée de soupirs, d'exclamations vers son Dieu. Heureux si, à son exemple, nous pouvons vivre et mourir dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Ouvrages de ce Saint. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Die noctuque æstu urebar et gelu, fugebatque somnus ab oculis meis. (Gen., xxxi, 40.)

Cutis mea denigrata est super me et ossa mea aruerunt præ caumate. (Job, xxx, 30.)

Elias quidem in turbine tectus est, et in Eliseo completus est spiritus ejus. (Eccli., xlviii, 13.)

Nouveau Testament. — Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. (Matth., xix, 27.)

Esurimus et sitimus, et nudi sumus, et laboramus operantes manibus nostris. (I Cor., iv, 12.)

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo. (Galat., vi, 14.)

2. — SS. PÈRES.

Sacco et cineri incubare, corpus sordibus obscurare, animum mœroribus dejicere, illa quæ peccavit tristi tractatione mutare ; cæterum pastum et potum pure nosse, non ventris scilicet, sed animæ causa, plerumque vero jejuniis preces alere ; ingemiscere, lachrymari, et mugire dies noctesque ad Dominum Deum suum, presbyteris advolvi, et caris Dei adgeniculari, omnibus fratribus legationes deprecationis suæ injungere ; hæc vera pœnitentia. (Tertullianus, *de Pœnitentia*, c. 9.)

Ardentes diaboli sagittæ jejuniorum et vigiliarum rigore extinguendæ sunt. (S. Hieron., *Ep. ad Furiam.*)

Pudore ornari esse debent adolescentes christiani, demissos oculos habere, sursum animum. (S. Cyrill. Hierosol., *Catech.* 5.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Austérités excessives de S. Pierre d'Alcantara. — « Voyez-vous ce visage livide, ce front ridé, ces joues creuses, ces yeux enfoncés, ces lèvres retirées, ce corps desséché, voûté, basané comme s'il eût vécu dans les feux de la zone torride ; il se traîne à peine, à peine il vit. C'est un tronc d'arbre avec ses racines, disait avec vérité sainte Thérèse, plutôt couvert d'une rude écorce que d'une peau humaine. Voilà l'ouvrage de la pénitence, les ruines de l'humanité, les monuments des victoires remportées sur le démon.... » (Latour, *Panégyrique de S. Pierre d'Alcantara,* première partie.)

2. Liaison de S. Pierre avec sainte Thérèse. — Un des plus beaux traits de sa vie qui ferait seul un brillant éloge, c'est sa liaison avec sainte Thérèse et le secours qu'il lui donna. Dès la première entrevue, ces deux grandes âmes s'unirent étroitement ; une estime une confiance mutuelle, la conformité de sentiments, de travaux, de grâce, d'austérités, n'en firent qu'un cœur et qu'une âme. Thérèse avait à soutenir deux violents assauts : l'un sur les opérations extraordinaires de la grâce, l'autre sur la réforme du Carmel ; tout était déchaîné contre elle ; on la traitait de visionnaire et d'insensée ; ses confesseurs lui interdisaient la lecture et l'oraison, on voulait presque l'exorciser. Pierre d'Alcantara dissipe en un moment tous ces nuages et lui assure une vénération générale... (*Ibid.*)

3. Sublimité de sa contemplation. — Charles-Quint, après deux heures d'entretien avec lui, s'écrie : « Cet homme n'est plus sur la terre, il est déjà dans le ciel ; on dirait qu'il voit Dieu face à face. » Dans les rues, dans les places publiques, dans les plus nombreuses compagnies, il est seul, il ne voit, il n'entend que Dieu ; il ne vit plus, Dieu vit en lui : *Vivo jam non ego...* (Gal., ii, 20. — Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Il se donne à Dieu dès sa plus tendre jeunesse. *A Deo intus loquente audierat quod bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (Thren., iii, 27.)

2. Sans jamais avoir péché, il se livre à la plus rude pénitence. *Parum fuit Petro quod pœnitentiam quæsiisset in sæculo ubi rara est, eam enim quæsivit etiam in claustro, ubi communis est.* (Laselve, *Concio secunda de S. Petro de Alcantara.*)

3. Prédicateur zélé, il opère partout des conversions surprenantes dans les villes, dans les campagnes, à la cour de Charles-Quint, à celle de Jean III, roi de Portugal.

4. Il concourt à la direction spirituelle de sainte Thérèse, encourage ses œuvres merveilleuses et la porte par ses conseils à la plus éminente sainteté.

5. Il est l'apôtre de l'Espagne, du Portugal, l'édification de son Ordre, le réformateur de la discipline monastique, le modèle des plus belles vertus, le contemplatif sublime, l'auteur de l'admirable *Traité de l'Oraison.* (*Passim.*)

5. — PLANS.

Plan du R. P. Michel Vivien. — I. Petrus de Alcantara pœnitens : 1° Seraphicam pœnitentiæ religionem suscepit ; 2° reformationes magis pœnitentem induxit ; 3° in reformatione vitam maxime pœnitentem duxit. — II. Petrus sensus suos mortificans : 1° visum ; 2° gustum ; 3° tactum. — III. Petrus carnem suam macerans : 1° ciliciis ; 2° vigiliis ; 3° jejuniis. (*In Tertulliano prædicante,* t. VI, titulo : Religio seraphica.)

Plan du R. P. Laselve. — Texte : *Vir Dei sanctus est ille.* (IV Reg., iv, 9.) — I. Sanctitas S. Petri magna fuit in se et in corde ejus, quia : 1° terrena despexit ut cœlestia amaret ; 2° carnem mortificavit, ut illam spiritui subjiceret ; 3° voluntatem suam divinæ conformavit ut unus cum Deo spiritus fieret. — II. Sanctitas S. Petri magna fuit in manu Dei, qui ut sanctitatem ejus magnificaret et exaltaret, dedit ei : 1° orationis et contemplationis spiritum ; 2° sapientiæ et intelligentiæ donum ; 3° gratiam miracula et prodigia operandi. — III. Sanctitas S. Petri magna fuit in æstimatione hominum, in primis : 1° in Hispania, dum in hoc mundo viveret ; 2° in urbe Roma, cum sanctorum catalogo adscriptus est ; 3° in tota Ecclesia, postquam inter sanctos annumeratus est. (*Annus apostolicus, Concio I de S. Petro de Alcantara.*)

Plan de Latour. — Texte : *Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit super se ; ponet in vulnere os suum, si forte sit spes.* (Thren., iii, 28.) — I. Pénitence de S. Pierre d'Alcantara : 1° son exactitude à se renfermer dans les bornes du pur nécessaire ; 2° son zèle à porter l'austérité jusqu'au raffinement ; 3° l'excès de ses austérités ; 4° l'ivresse de sa pénitence ; 5° la fécondité de sa pénitence. — II. Son humilité : 1° dans le cloître ; 2° à la cour ; 3° au milieu du public qui l'acclame. — III. Sa haute contemplation : 1° dans les situations différentes de sa vie ; 2° dans ses écrits.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le R. P. Talon, de l'Oratoire, *Vie de S. Pierre d'Alcantara* ; Fauvel, *id.* ; Proust, *id.* ; Giry, Godescard.

Panégyristes. — Le P. Michel Vivien, *In Tertulliano prædicante* ; le P. Laselve, *in Anno apostolico* ; Latour, dans ses *Panégyriques.*

7. — OUVRAGES DE CE SAINT.

1° *Traité de l'Oraison mentale,* regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, Louis de Grenade, Avila, S. François de Borgia, S. François de Sales, Grégoire XV ; 2° *Traité de paix.*

7. MARTYROLOGE. — S. Pierre d'Alcantara. — S. Aquilin, év. — SS. Ptolomée et Luce, mm. — SS. Béronice, Pélagie et quarante-neuf autres, mm. — S. Vare, m. — S. Véran, év. — S. Eustère, id. — S. Ethbin, ab. — S. Didier, pr.

20 octobre. — SAINT HILARION, solitaire.

(L'AN 371.)

VIE DE SAINT HILARION

Hilarion vint au monde à Thabate, en Palestine, vers l'an 291. Ses parents, païens, le confièrent très-jeune à un maître d'Alexandrie, qui, lui trouvant un esprit excellent et un naturel heureux, prit un soin particulier de lui : chrétien, il instruisit de la religion son disciple, et lui fit recevoir le baptême. L'adolescent fit dans les sciences et dans les vertus des progrès merveilleux. Ayant ouï un jour parler de saint Antoine, il voulut le voir, et il demeura quelque temps près de lui. Antoine le confirma dans le pieux dessein de vivre en une solitude profonde, et lui donna pour cela des instructions salutaires.

Le jeune Hilarion, revenu à Alexandrie, apprit la mort de ses parents, et se voyant héritier d'une grande succession, il en donna une partie à ses frères, et laissa le reste aux pauvres, se réservant Dieu seul pour son partage. Il se retira ensuite dans un désert affreux de la Palestine, où il commença cette vie parfaite, qui a fait de lui un prodige de pénitence. Vêtu d'un sac grossier et d'une tunique de peau, présent de saint Antoine, il logeait dans une cabane ouverte à toutes les rigueurs des saisons; il couchait sur une simple natte de jonc, et se nourissait d'un peu de pain d'orge, de quelques lentilles ou de fades racines.

Les démons lui livrèrent, comme à son maître, d'horribles combats, et l'assaillirent d'effroyables tentations : la prière, le jeûne, un rude travail, les austérités de toutes sortes, domptèrent les ennemis de son salut; il traitait son corps avec la dernière rigueur : « Malheureux animal, lui disait-il, je t'empêcherai bien de regimber. » A force de le mâter par la pénitence, il en avait fait un vrai squelette, ayant la peau collée aux os. Depuis vingt-deux ans il combattait sans relâche, nuit et jour, dans son affreux désert, quand Dieu voulut le manifester au monde. Le préfet Elpide, ayant eu ses trois fils dangereusement malades, recourut à ses prières, et ses fils furent arrachés à une mort regardée comme certaine : dès lors on accourut de toutes parts vers Hilarion, et les idolâtres, en grand nombre, y reçurent la doctrine de vie. Beaucoup de disciples lui arrivèrent, et la Palestine devint une nouvelle Thébaïde, où plus de trois mille solitaires se mirent sous sa conduite; il les gouverna avec tant de sagesse que le nombre des saints égala le nombre de ses moines.

Cependant le saint anachorète gémissait de se voir accablé de la multitude toujours croissante de visiteurs, évêques, prêtres, moines, magistrats, princes et peuple. Il résolut de se retirer plus profondément dans la solitude, et il vint dans la Haute-Égypte, où il vécut en ange beaucoup plus qu'en homme : ce pays ayant été désolé d'une sécheresse terrible, le peuple recourut à lui, et il leur obtint ce qu'on lui demandait; mais il s'enfuit bientôt de ce lieu pour s'enfoncer dans un nouveau désert, d'où il passa en Sicile, puis en Dalmatie, dont il délivra les habitants d'une inondation, en faisant le signe de la croix sur les eaux qui se retirèrent. Puis il alla en Chypre, où il s'ensevelit dans le creux d'un rocher, et où il vécut encore cinq ans, jusqu'au jour du Seigneur. Arrivé en face de la mort, ce grand saint sentit défaillir son courage; mais ranimant

sa confiance : « Quoi, dit-il à son âme, voilà soixante dix-sept ans que tu sers Jésus-Christ, et tu crains de mourir? » A ces mots il rendit l'esprit, en 371, dans la quatre-vingtième année de son âge.

INSTRUCTION

SUR LA VIE RELIGIEUSE OU MONASTIQUE POUR LA FÊTE DE SAINT HILARION.

TEXTE : *Separamini.* (II Cor., VI, 17.)

Il y a pour nous, M. F., par rapport au monde, deux sortes de séparations : l'une morale, toute d'esprit et de cœur ; l'autre matérielle ou corporelle, si vous l'aimez mieux.

La première est essentielle à la sainteté. Elle convient à tous les saints, à ceux qui vivent mêlés au monde ; c'est la vocation commune, M. F. ; c'est la vôtre à tous.

La seconde séparation, la séparation corporelle, convient aux saints retirés du monde. Elle distingue les Ordres religieux ; c'est la vocation particulière ou exceptionnelle des déserts, des monastères.

J'ai cru faire une œuvre utile, et entrer en même temps dans l'esprit de la fête de votre glorieux patron, qui fut un solitaire, un abbé, un moine, de choisir pour sujet de mon instruction ce qu'il a choisi lui-même : *la vie religieuse.* Je vous parlerai : 1° de *son origine* et de *ses progrès en Orient ;* 2° des *moines d'Occident.*

Ier POINT. — ORIGINE ET PROGRÈS DE LA VIE MONASTIQUE EN ORIENT.

Déjà, dès le premier temps, le catholicisme comptait quelques hommes séparés du reste du monde, les Ascètes, ainsi nommés d'un mot qui signifie s'exercer, parce qu'en effet ces hommes s'adonnaient à l'exercice par excellence : je veux dire à la piété et à la vertu. Après eux, au siècle de Dèce, vers l'an 250, des hommes qu'on ne voulait pas laisser vivre pour Jésus-Christ s'étaient sauvés au désert ; la compagnie des bêtes féroces leur parut préférable à la société des païens. Mais dans le temps de relâchement dont nous parlons, au quatrième siècle, qu'étaient pour l'Église des vertus communes, des vertus mêmes sublimes, mais isolées, mais cachées? Les anciens Ascètes ne suffisaient plus ; il fallait au monde un autre spectacle et à l'Église un autre encouragement. Il fallait à Dieu une plus auguste et plus solennelle réparation.

Voici donc que Dieu a fait signe aux siens. Soudain, le monde s'est étonné de se voir abandonné par l'élite de ses habitants, et les déserts de la Haute-Égypte furent peuplés. Dieu voulut, ce semble, consoler par là ce noble pays, cette terre hospitalière qui avait autrefois servi d'asile à son peuple, et plus récemment encore à son divin Fils. C'est là que se réfugièrent les chrétiens poursuivis par le vice, le nouvel Hérode, et malheureusement l'Hérode éternel. Les plus belles vertus germèrent sur ce sol aride et sauvage, et, suivant la prophétie d'Isaïe, elles firent fleurir le désert. Cette contrée montre encore avec émotion le mont Saint-Antoine ; et les hautes pyramides élevées par les premiers enfants d'Israël y ont laissé moins de souvenirs que les cavernes creusées par les solitaires.

Là vivaient loin du monde, qu'ils avaient naguère ébloui, de saints pénitents, et avec eux l'innocence rivalisant de zèle et d'austérités ; là, des vierges pures

et d'illustres personnages, volontairement descendus du faîte des grandeurs humaines, nobles et fortes âmes dont le monde n'était pas digne, et qui se recueillaient, et se retrempaient, et s'agrandissaient dans la solitude.

Là, enfin, l'Église continuait ses plus héroïques annales, et, au martyre d'un jour, d'un moment, elle voyait succéder le long martyre de toute la vie.

Certes, M. F., de telles leçons et de tels exemples ne pouvaient pas être perdus, et la seule pensée de tant et de si généreux sacrifices était, pour le monde plongé dans toutes les voluptés, la plus éloquente prédication.

Combien de chrétiens dégénérés durent rentrer et rentrèrent en effet dans la droite voie, lorsque, cherchant à leurs côtés d'anciens amis, d'anciens complices de leurs désordres, ils rencontraient partout autour d'eux des places inoccupées et des vides accusateurs! Où est-il celui qui partageait nos plaisirs, qui ornait, qui animait nos fêtes coupables? Et chacun se disait : Il est au désert; Dieu l'a appelé, Dieu l'a conduit au désert, et là, il lui parle au cœur. Et notre ami, que fait-il? Il prie et il se repent. Ah! sans doute, il prie pour nous, il fait pénitence pour nous. Il y a donc encore un Dieu, une prière, un repentir et une espérance!... Et nous cependant, que faisons-nous?... Et Augustin s'écriait et mille autres s'écriaient avec Augustin : Quoi donc! ce que peuvent ceux-ci et celles-là, ne le pourrons-nous pas, nous : *Numquid potero quod isti et istæ?* Bienheureux solitaires, Dieu donnait à vos retraites profondes tout l'éclat, toute la puissance de l'apostolat; et quand le vent du désert apportait de loin sur ses ailes avec le parfum de vos vertus quelques accents de vos héroïques douleurs, le monde soudain s'arrêtait; et tous les cœurs, comme autant d'échos soumis et fidèles, retentissaient à l'envi des gémissements de vos pénitences.

IIe POINT. — LES MOINES D'OCCIDENT.

Mais ce n'était pas seulement l'Orient qui recueillait les fruits de leur science, de leur zèle et de leurs vertus. Dès l'an 340, le grand, l'immortel saint Athanase apportait en Italie sa *Vie de saint Antoine*, et inspirait à tout l'Occident le goût de la vie monastique. Et combien de fois ne vinrent-ils pas au secours des papes persécutés!

De l'Italie ils se répandirent rapidement dans les Gaules. Le grand évêque de Tours, saint Martin, les y introduisit. Lui-même avait embrassé la vie monastique, et il y avait un grand nombre de monastères lorsque la conquête franque, dominée et comme absorbée par le génie catholique de nos aïeux, abjura, Clovis à sa tête, les idoles et les mœurs barbares de la Germanie.

De l'Italie, de la Gaule ils allaient partout. Les moines eurent l'honneur d'évangéliser, les premiers, l'Angleterre, l'Allemagne et presque tous les royaumes du Nord.

Plus tard, lorsque le sol de l'Europe, partout occupé, ne laissa plus d'espace au désert, s'élevèrent, au sein de la civilisation et même au sein de la barbarie, des congrégations religieuses dont plusieurs subsistent encore. Toutes les autres se fondèrent sur ce modèle : véritables solitudes bâties au milieu du monde, non moins silencieuses que celles de la Thébaïde, non moins utiles à l'Église et non moins sacrées, infranchissables barrières contre lesquelles vint se briser, comme les flots de la mer, le torrent plus impétueux des erreurs et des passions de la terre.

Mais il serait trop long de citer seulement le nombre de leurs maisons; nommons, parmi les plus saintes et les plus illustres : Lérins, Cîteaux, Cluny,

la Chartreuse, créations magnifiques de l'esprit de Dieu, où se conservent et se perpétuent d'âge en âge, avec les vraies traditions, les dévouements les plus héroïques.

Les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, tous ces prodiges de l'Orient, ont trouvé parmi nous de dignes émules, et depuis des siècles, les Benoît, les François d'Assise, les Dominique, les Jean de Matha, les Ignace de Loyola, les Thérèse, les François de Sales, les Bérulle, les Vincent de Paul, les de Rancé, et tant d'autres, sont entourés des respects et de la reconnaissance de tout l'Occident.

Qui pourrait compter les grands papes, et les grands évêques, et les grands docteurs formés dans les monastères?

Et nous n'avons rien dit des missions. C'est là, peut-être, pour tous les Ordres monastiques, le plus beau théâtre ; c'est du moins le plus périlleux. Et ici rendons grâce et gloire à notre nation : c'est elle qui fournit le plus grand nombre de missionnaires ; et le sang catholique le plus généreux, le sang des martyrs, est encore le sang français.

Ainsi, soit que nous considérions l'origine des Ordres religieux, l'époque et le pays où la Providence les suscita, soit que nous suivions à travers les âges et à travers les peuples le développement progressif de ces fortes, de ces divines institutions, elles nous apparaissent destinées, suivant les temps, à réformer ou à édifier l'Église de Dieu.

Auxiliaires de la papauté, de l'épiscopat et du sacerdoce, telle est la mission des Ordres religieux, et cette mission, j'en appelle à tous, a été dignement remplie. Le clergé séculier est d'institution divine, ne l'oublions pas, c'est le clergé principal; mais je ne crains pas d'affirmer que les Ordres religieux, connus sous le nom de clergé régulier, sont d'inspiration divine.

A dater de leur premier jour, nous les retrouvons partout, partout où un péril les réclame : et dans la lutte des hérésies, depuis l'arianisme jusqu'à l'incrédulité ; et dans l'horreur des persécutions, depuis Dioclétien et Constance jusqu'à notre temps; et dans les prédications de l'Évangile, en Orient et en Occident, au nord et au midi, dans les Amériques, dans l'Océanie, toujours, en un mot, et partout; et toujours et partout apôtres, docteurs, martyrs. Aucune gloire divine ne manque à ces hommes qui ont foulé aux pieds, pour le nom de Jésus-Christ, toutes les gloires humaines.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — In medio fratrum rector illorum in honore, et qui timent Dominum, erunt in oculis illius. (Eccli., x, 24.)

Cibus tuus quo vesceris erit in pondere.... a tempore usque ad tempus comedes illud. (Ezech., iv, 10.)

Nouveau Testament. — Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos. (Matth., viii, 22.)

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo. (Id., xix, 21.)

Scimus quoniam si terrestris domus nostra dissolvatur, ædificationem ex Deo habemus æternam in cœlis. (II Cor., v, 1.)

2. — SS. PÈRES.

Væ hominibus injustis, væ impudentibus, væ delicias et voluptates sectantibus, væ superbis ! In ipso enim mortis arti-

culo et angustiis inferni suo periculo discent Dei timore nihil esse præstantius. (S. Ephrem., *de Vita spirituali.*)

Continuatione jejunii defæcatus a carnali pondere, avolavit ad cœlum. (S. P. Chrysologus, *Serm.* 21.)

Videte magnitudinem tentationis, videte magnitudinem virtutis. (S. Hieron., *in Ps.* LXVI.)

Ædificavit sibi solitudinem, in qua tanto purius Deum cerneret, quanto hunc cum se solo solum inveniret. (S. Gregor., *in c.* III *Job.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. De la solitude. — I. Elle est avantageuse à tous les âges, à toutes les conditions. — II. Elle est nécessaire surtout à ceux qui vivent dans le monde, afin de se recueillir dans l'esprit de Jésus-Christ.

2. De la mortification. — B. Hilarion corpus suum, familiari convitio, asellum appellitans, calcitrantem, non hordeo, ut ipso docere solebat, sed paleis sustentabat, hoc est fame, siti, labore adomabat. (*Fasti Mariani*, 21 *octobris.*)

3. Pieuse crainte des jugements de Dieu. — Moriturus B. Hilarion, animam suam ita alloqui est auditus : *Quid egredi anima, quid times ? Septuaginta prope annos, Christo meres, et mori times ?* Audi hæc, orbis. Hilariones timent mori. Nos, ah ! quali morbo ? risu emorimur. (S. Hieronymus, *Vita S. Hilarionis.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son mépris du monde qu'il quitte dès sa jeunesse ; 2° son détachement des biens de la terre qui le porte à abandonner sa part de la riche succession de ses parents, à ses frères et aux pauvres ; 3° sa docilité aux conseils de saint Antoine ; 4° ses rudes austérités dans sa solitude ; 5° ses victoires contre les tentations du démon ; 6° sagesse de son gouvernement au milieu des trois mille solitaires qui se mettent sous sa conduite ; 7° son humilité, son désir de la perfection qui lui font rechercher une solitude plus profonde où il soit seul avec Dieu. (*Vies des Pères du désert.*)

5. — PLANS.

Ces plans sont imités de ceux de S. Antoine et applicables à tous les solitaires :

PLAN DE DU JARRY. — I. S. Hilarion mort au monde par une entière séparation du siècle dans la solitude. — II. S. Hilarion vivant en Jésus-Christ pour édifier le monde. (*Essais de panégyriques.*)

AUTRE PLAN DU MÊME. — S. Hilarion apprend : 1° à ceux qui quittent le monde, la perfection du détachement évangélique ; 1° à ceux qui demeurent dans le monde, la nécessité de ce même détachement. (Id., *ibid.*)

PLAN DU P. HOUDRY. — I. Motifs de la retraite de S. Hilarion dans la plus profonde solitude : 1° les dangers qu'il voit dans le monde ; 2° le désir de vivre en paix avec Dieu ; 3° l'assurance de son salut. — II. Manière dont il vécut dans le désert : 1° en mortifiant son corps ; 2° en luttant victorieusement contre le démon ; 3° en s'unissant à Dieu par l'oraison et l'extase.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — S. Jérôme, *Vita B. Hilarionis* ; S. Epiphane, *de Laudibus B. Hilarionis* ; Metaphraste, Surius, Bollandus et tous les hagiographes ; Arnaud d'Andilly, *Vies des Pères du désert, écrites par des Pères de l'Eglise.*

7. MARTYROLOGE. — S. Savinien. — S. Maxime, m. — S. Caprais, id. — S. Artème, id. — Saintes Marthe et Saule, id. — S. Félicien, év. et m. — S. George et S. Aurèle, id. — Sainte Irène, v. et m. — Sainte Natalie, m. — S. Agricole, év. — S. Adelarde. — S. Vaudelin. — SS. Eutice, Luce, Marcelien, mm. — Sainte Cellinie, v.

21 octobre. — SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES (IVe SIÈCLE.)

VIES DE SAINTE URSULE ET DE SES COMPAGNES

Sous le règne de l'empereur Gratien, Flavius-Clément Maxime, chef des armées romaines dans la Grande-Bretagne, s'empara de la puissance suprême et fut proclamé empereur par les soldats. Il fit passer ses troupes dans les Gaules, où quelques légions révoltées contre Gratien l'accueillirent et accrurent la force de son parti. Alors il chassa de l'Armorique ses anciens habitants, et partagea cette contrée fertile aux soldats bretons qu'il avait amenés avec lui. Afin que cette nouvelle colonie se perpétuât, il envoya des députés dans la Grande-Bretagne demander pour chacun de ses soldats, devenus colons, une jeune fille à épouser. Le conseil lui en avait été donné par Conan, prince breton, qui occupait un poste très-élevé dans l'armée. La demande fut reçue favorablement ; car les princes et les peuples de la Grande-Bretagne savaient que leurs filles seraient honorablement établies en se mariant à ses soldats, qui tous étaient de leur nation, et que le don d'une nouvelle province avait considérablement enrichis. Ils choisirent donc autant de jeunes vierges qu'il y avait de soldats. A leur tête fut placée Ursule, fille de Dionoc, roi de Cornouailles, et fiancée à Conan, chef des soldats bretons de l'armée de Maxime. On les rassembla toutes à Londres, et on les embarqua malgré leur répugnance. Mais, quand on eut levé les ancres, au lieu d'aborder sur les côtes de l'Armorique, selon le gré des pilotes, la flotte fut poussée par une violente tempête sur les rivages de la Germanie, occupés en ce moment par les armées des Huns, que Gratien avait appelés, dit-on, pour les faire combattre contre l'usurpateur. Ces barbares, n'écoutant que leur passion, se précipitèrent sur les vierges chrétiennes, lesquelles, encouragées par les exhortations d'Ursule, montrèrent un courage invincible et préférèrent la mort au péché. C'est ainsi que cette sainte vierge, victime glorieuse, tombant sur les corps de ses compagnes, comme sur un monceau de perles célestes, fut décorée de la pourpre de son sang versé pour Jésus-Christ. C'est ainsi que, conduisant l'armée triomphale de tant de saintes, toutes décorées de la double palme du martyre et de la virginité, elle entra victorieuse dans le royaume du ciel. Les habitants de Cologne les ensevelirent avec de grands honneurs, et tout le monde chrétien célèbre cet illustre combat dont la mémoire se conserve toujours.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE URSULE

TEXTE : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan., V, 4.)

Venez, M. F., admirer la double victoire que sainte Ursule remporta sur le monde. Je dis, tout à la fois, sur un monde séducteur et flatteur, sur un monde persécuteur et tyran ; sur un monde séducteur, environné de délices ; sur un monde tyran, armé de terreurs.

Vous verrez une vierge chrétienne qui, à la fleur de l'âge, triomphe des délices

d'un monde séducteur; c'est mon *premier point*. Vous verrez une vierge chrétienne qui, malgré la faiblesse de son sexe, triomphe d'un monde tyran; c'est mon *second point*.

Mais avant d'entrer avec elle dans ces terribles combats, invoquons le secours du Dieu des armées par l'entremise de celle qui est tout ensemble la reine des martyrs et le modèle des vierges. *Ave, Maria!*

Ier POINT. — TRIOMPHE DE SAINTE URSULE SUR UN MONDE SÉDUCTEUR.

1° *Elle triomphe à la fleur de l'âge.* — Docile à la voix du céleste époux qui l'appelait, du moment qu'elle fut à elle, Ursule fut à Dieu. Ses premières pensées furent des pensées toutes célestes; ses premiers désirs, des désirs de salut; ses premiers regards, des regards vers le ciel. L'Esprit saint qui voulut être son premier maître, l'éclaira sur la vanité du monde, lui en fit connaître l'illusion, le néant, les dangers : dès qu'elle le connut, elle le craignit, elle s'en défia, elle l'évita, elle le condamna; et le premier âge, qui pour les autres est d'ordinaire un âge d'égarement et de séduction, fut pour elle un temps de victoires et de triomphes : *Hœc est victoria.*

2° *Elle triomphe du monde au milieu du monde.* — Que les Antoine, les Pacôme, les Paul, les Hilarion, et tant d'autres anges du désert, héros de la pénitence, se soient sanctifiés dans leur solitude éloignés du danger, à couvert des obstacles, ce mérite était grand; mais enfin, comme ensevelis dans la solitude, ils ne s'occupaient que de Dieu, ils méditaient les vérités éternelles, ils n'étaient remplis que des grands objets de la foi, et encore dans le fond de leur solitude, les solitaires étaient-ils tentés : saint Jérôme, dans le sein de sa grotte, trouvait Rome entière; saint Arsène, dans le désert, se rappelait la cour, et souvent dans le solitaire il surprenait encore le courtisan; il fallait rappeler et ranimer toute leur constance. Leurs combats étaient grands; mais après tout ils n'avaient rien, ce semble, de si dangereux et de si critique; car, enfin, en s'éloignant ainsi du monde, on peut dire qu'ils l'ont fui plutôt qu'ils ne l'ont vaincu, quoique, en cela même, la fuite soit une véritable victoire.

Mais vaincre le monde au milieu du monde, dans le monde même; mais, comme Ursule, lui résister en face, le combattre de front, le braver comme dans son fort, dans le sein même de son empire; se trouver au milieu des dangers qui entourent, dans toute la contagion de l'exemple qui séduit, malgré toute la violence du torrent qui entraîne, et y être toujours ferme, et s'y conserver toujours pur et sans tache, c'est-à-dire être entouré d'ennemis, sans être ébranlé; au milieu de la mêlée, sans être blessé; passer au travers les traits et les flèches qui volent de toute part, sans en ressentir les mortelles atteintes. Quelle fermeté! quel courage!

3° *Elle triomphe du monde dans le grand monde.* — Oui, M. F., dans le plus grand monde, sur le grand théâtre du monde, à la cour du roi, dans le palais d'un monarque.

Que ne puis-je ici vous représenter cette illustre princesse, cette fille d'un roi, connaissant tous les dangers de sa condition, et plus encore les inviolables obligations de sa foi! Vous la verriez, dans une crainte salutaire de se dégrader et de dégénérer de l'auguste qualité, non de princesse, mais de chrétienne, renoncer à toutes les pompes de la cour, vivre dans une vigilance continuelle sur elle-même; persuadée que tout ce qu'il y a de grand et d'éclatant dans le monde n'est que vanité, que peine et affliction d'esprit; que Dieu seul, à qui elle a eu le bonheur de se consacrer, doit occuper toutes les affections de son cœur; marchant dans la voie étroite, embrassant les exercices de

la pénitence, vertu si inconnue à la cour ; négligeant la pompe et l'ornement des parures, s'étudiant uniquement à se parer de pudeur et de modestie pour plaire au céleste Époux auquel elle s'est dévouée. Spectacles profanes, assemblées mondaines, luxe et délicatesse du siècle qui faites la plus sérieuse occupation des mondains, tout cela lui est étranger ou ne lui est rien.

4° *Elle triomphe ayant tous les agréments pour plaire dans le monde.* — Fille d'un grand roi, née sous la pourpre, destinée à une couronne, ornée de toutes les grâces, douée de tous les talents, environnée d'une cour flatteuse qui n'est occupée qu'à lui plaire, telle est la situation périlleuse où se trouve Ursule. Mais ne craignons rien. Les grandes âmes sont faites pour les grands dangers. Ursule connaît le danger, elle se précautionne, elle s'arme de courage et de force. Tous les obstacles au salut deviendront pour elle des moyens de sainteté. Tous les dons de Dieu retourneront à Dieu et seront consacrés à sa gloire. On la verra, cette vierge, au milieu du monde, ne participer en rien à sa contagion, et, comme le lis entre les épines, conserver toute sa candeur. En vain, le monde s'arme pour la séduire ; elle combat, elle espère, elle triomphe.

II° POINT. — TRIOMPHE DE SAINTE URSULE SUR UN MONDE TYRAN.

Vers l'an de Jésus-Christ 367, le tyran Maxime s'étant fait déclarer empereur en Angleterre, dont il s'était emparé, vint avec une armée formidable faire une descente dans la Basse-Bretagne ; inspiré par le démon de la guerre ou par son caractère cruel et féroce, il mit tout à feu et à sang, passant indifféremment au fil de l'épée, hommes, femmes, vieillards, enfants, sans épargner ni sexe, ni condition, ni état. Il ne tarde pas à se repentir de sa cruauté et de sa barbarie. Étonné de ne plus se voir maître que d'un vaste désert, il pense à repeupler ce pays ravagé ; dans cette vue, il partage à ses soldats les terres conquises, et en même temps il demande à l'Angleterre des vierges pour fonder une nouvelle colonie et pour rendre à la Bretagne ses habitants. Ursule, en particulier, est demandée pour être l'épouse du général à qui Maxime venait de donner le gouvernement de cette province. On rassemble donc les vierges de toutes les parties du royaume ; elles se réunissent de concert pour obéir aux ordres du souverain ; déjà Ursule est sur le rivage avec ses compagnes et cette multitude innombrable de victimes qui doivent la suivre. Oh ! qui pourrait exprimer le triste spectacle de ce départ ? Que de soupirs poussés vers le ciel ! Que de cris perçants de tant de personnes qui, unies par les liens du sang et de la tendresse, se voient pour la dernière fois et sont forcées de se séparer pour toujours ! On ne voit qu'affliction, on n'entend que sanglots ; tout le rivage retentit de ces gémissements lamentables. Les pères consternés accourent pour recueillir les derniers adieux de leurs tendres filles ; les mères éplorées les tiennent entre leurs bras ; on ne peut les arracher de leur sein ; mais enfin il faut se quitter.

Le signal donné, on met à la voile et la nouvelle flotte est en mer. Tout paraît d'abord seconder les desseins des conducteurs ; mais, ô vues trompeuses des hommes, y a-t-il un conseil contre le conseil du Très-Haut ? *Non est consilium contra Dominum ?* (Prov., XXI, 30.) A peine la flotte avance-t-elle en mer, qu'elle est assaillie par la tempête la plus violente qui peut être fut jamais. Les vaisseaux, à demi-submergés, sont sur le point de faire naufrage, lorsqu'un coup de vent les pousse sur les côtes d'Allemagne. Hélas ! le péril est ici plus grand que sur les flots. Une armée de Huns, soldats barbares et idolâtres, ravageait alors ces contrées. Ces loups ravisseurs, à la vue de ces

jeunes vierges, paraissent d'abord adoucir leur férocité; mais ne trouvant dans ces chastes colombes qu'une pudeur inviolable et une résistance obstinée, ils changent bientôt leur amour en haine, leur désir en fureur et tirent leur glaive pour frapper.

Au milieu du carnage, Ursule paraît avec intrépidité. Elle va de l'une à l'autre de ses compagnes mourantes pour les encourager à la consommation de leur sacrifice. Quelle douleur de se trouver au milieu de ce carnage, de se voir couverte de sang! Bientôt elle tombe elle-même percée de mille coups. Comme la mère des Machabées, elle est immolée la dernière, montrant le même courage, offrant à Dieu sa vie et celle de ses glorieuses sœurs.

Allez, heureuses victimes! allez assister aux noces de l'Agneau sans tache! allez vous présenter à lui la palme à la main, ornées d'autant de couronnes que vous avez remporté de victoires! Et vous, portes du ciel, ouvrez-vous pour les recevoir en triomphe.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Eo quod castitatem amaveris... ideo benedicta eris in æternum. (Judith, x, 11.)

Exultabit anima mea in Deo meo; quia induit me vestimentis salutis, quasi sponsam ornatam monilibus suis. (Is., LXI, 10.)

Quid quæris et quid vis discere a nobis? parati sumus mori magis quam patrias leges prævaricari. (II Machab., VII, 2.)

Nouveau Testament. — Virgines accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. (Matth., XXV, 1.)

Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum nostrum Jesum Christum in incorruptione. (Eph., VI, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Non ideo laudabilis est virginitas quia et in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres faciat. (S. Ambros., *de Virginibus*, L. I.)

Habetis in una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis; et virgo permansit et martyrium obtinuit. (Id., *de S. Agnete.*)

Gaudet per virgines atque in illis largior floret Ecclesiæ matris gloriosa fecunditas, quantoque plus copiosa virginitas numero suo addit, tanto plus gaudium matris augescit. (S. Cypr., *de Habitu virgin.*)

Nunc hanc fæminam martyrem, et plusquam martyrem, dixerim, quæ septem filios ante se mortuos præmisit? (S. Gregor., *Homil.* 3 *in Matth. Loquitur de S. Felicitate.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Mépris de la beauté, à l'exemple de sainte Ursule. — Quid est forma? Colorata carnis putredo et purulentia, flavi, sanguineique coloris, vitreæ cutis superficies æqualiter suffundens. (S. Bernard., *Sermo* 5.)

2. Sainte Ursule haranguant ses compagnes. — Supramodum mater mirabilis et bonorum memoria digna, quæ pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deo habebat, singulos hortabatur fortiter voce patria, repleta sapientia, et fæmineæ cogitationi masculinum animum inferens. (II Machab., VII, 20.)

3. Les trois couronnes de sainte Ursule. — Dieu a donné à sainte Ursule trois couronnes en échange de celles qu'elle avait méprisées dans le monde, à savoir: 1° la couronne des vierges pour avoir triomphé de la chair et du sang; de tout ce que la grandeur a d'attraits; 2° la couronne des martyrs, pour avoir triomphé des tyrans et de ceux qui la tenaient captive; 3° la couronne des docteurs, pour avoir instruit par son exemple, par sa parole, cette troupe de vierges qui étaient de sa suite, et les avoir portées à tout sacrifier, jusqu'à leurs vies pour Jésus-Christ. C'est pour ce motif que les Universités de Vienne, en Allemagne, de Coïmbre, en Portugal, de Sorbonne, en France, l'ont proclamée leur patronne.

(Le R. P. Nouet, *Vie de Jésus dans ses saints. Méditation pour la fête de sainte Ursule.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1° Sa modestie; 2° sa vigilance ; 3° sa piété à la cour de son père ; 4° sa résignation à la volonté divine durant son voyage ; 5° sa foi inébranlable au milieu des soldats idolâtres ; 6° son amour ardent de la pureté qui la fait courir au martyre pour la conserver sans tache ; 7° son zèle évangélique qui en fait un apôtre auprès des onze mille vierges, ses compagnes, qu'elle a le bonheur de présenter toutes, comme de chastes épouses, à l'Agneau divin : *Venit sponsus et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias.* (Matth., xxv, 10.)

5. — PLANS.

Plan du P. Henri Engelgrave. — Texte : *Adducentur regi virgines post eam.* (Ps. xliv, 15.) — I. Mundi delicias ac carnis illecebras cum Ursula fugere, christianæ fortitudinis est. — II. In acie contra omnes adversitatis incursus, et sævissimos tyrannorum insultus, cum Ursula standum, et pro virginitate ad mortem dimicandum. — III. Qua ratione virgines, martyres esse queant. (Celeste Pantheon, *Concio in festo sanctæ Ursulæ.* — Instruction *in visceribus rei* ; chose rare dans les anciens prédicateurs.)

Plan du P. Michel Vivien. — I. Ursula Christo desponsatur tanquam : 1° christiana ; 2° virgo ; 3° martyr. — II. Ursula fecunda fuit ut : 1° christiana virtutibus ; 2° virgo, virginibus ; 3° martyr, martyribus. — III. Ursula ornatur trina corona contexta ex : 1° stellis ; 2° liliis ; 3° gemmis. (*Tertullianus prædicans*, t. VI, verbo : Religiosa monialium culmina.)

Plan de Biroat. — Texte : *Mulierem fortem quis inveniet ?* (Prov., xxxi, 10.) — I. Sainte Ursule conserva soigneusement sa foi et sa pureté à la cour. — II. Elle les défendit courageusement en présence de ses ennemis. — III. Par ses paroles et son exemple, elle inspira un courage héroïque aux vierges qui l'accompagnaient.

Plan de Latour du Pin. — Texte : *Adducentur regi virgines post eam.* (Ps. xliv, 15.) — I. Innocence d'Ursule, que son courage sut conserver dans les plus grands périls. — II. Courage d'Ursule, que son innocence fit triompher au milieu des plus rudes combats.

6. — ENCOMIA.

1. Naufragium salutare.

Mira fides ! classis servavit naufraga nymphas,
Sospite virginitas naufraga classe foret.

2. S. Ursula et ejus sodales ad ostia Rheni ab Hunnis trucidantur.

Naufraga cornigeri classis subit ostia Rheni,
Securumque sibi litus adesse putat.
Sed fera virgineum circumstant usque pudorem
Sive pericla sali, sive pericla soli.
Hunna phalanx ardet vim castæ inferre catervæ
Aut rabidas multa tingere cede manus.
Servet ut illæsum Sponso sine labe pudorem,
Ultro dat jugulum turma pudica suum.

(R. P. Hugo Vaillant ; Fasti sacri, *De S. Ursula*, 21 oct.)

Voir au *Bréviaire parisien*, 21 octobre, deux belles hymnes du P. Commire sur sainte Ursule et ses compagnes.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — S. Cunibert, *Vie de sainte Ursule* ; Surius, *id.* ; Sigibert, Usuard, *id.* ; le P. Giry et les hagiographes modernes ; le P. Crombach, S. J., *Vindiciæ Ursulanæ, seu primigenia historia SS. Ursulæ et undecim millium virginum.* 1640, 2 t. en 1 gros vol. in-f°.

Panégyristes anciens. — Albert le Grand, Denis le Chartreux, Thaulère, lesquels ne font que commenter ces textes : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.* (Matth., xxv, 6.) *Beati mundo corde* (Id., v, 8), sans parler de sainte Ursule ; Engelgrave, dont nous avons rapporté le bon plan.

Modernes. — Le P. Michel Vivien, le P. Laselve, le P. Lejeune, le P. Texier, le P. Nouet, le P. Houdry, Biroat, Ciceri, Latour du Pin, Latour, Baudrand.

8. MARTYROLOGE. — S. Hilarion. — Sainte Ursule et ses compagnes, vv. et mm. — S. Astère, pr. et m. — SS. Dase, Zotice, Caïus. — S. Malc. — S. Viator. — Sainte Célinie. — S. Séverin, év. — S. Bertholde, m. — Sainte Darie. — Sainte Colombine. — S. Morante, év. — S. Juste, conf. — S. Vulfe.

22 octobre. — SAINTE MARIE SALOMÉ.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE MARIE SALOMÉ

Sainte Marie Salomé, femme de Zébédée, mère des apôtres saint Jacques le Majeur et saint Jean est appelée par quelques-uns simplement Salomé, et Marie Salomé dans le *Martyrologe romain*. Les Grecs soutiennent qu'elle était sœur de la sainte Vierge, mère de saint Jacques le Mineur et de saint Jude, la confondant avec sa cousine aussi appelée Marie.

Elle était de la province de Galilée, et peut-être de la ville de Bethsaïde. Elle épousa Zébédée, pêcheur de profession, qui demeurait sur les côtes de la mer Tibériade, qu'on appelait le lac de Génézareth, et eut deux fils Jacques et Jean, tous deux appelés des premiers à l'apostolat par Jésus-Christ, dont le premier est saint Jacques que nous appelons le Majeur, qui fut le premier martyr d'entre les apôtres; et l'autre est saint Jean l'Évangéliste, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, qui survécut à tous les apôtres. Après leur vocation qui leur fit abandonner leur père, leurs filets et tout ce qu'ils possédaient pour suivre Jésus-Christ, il paraît que Salomé se mit aussi à la suite de ce divin Sauveur et le servit dans ses besoins. Elle reçut de lui une instruction personnelle lorsqu'il voulut guérir en elle un mouvement mal réglé de l'ambition et de la tendresse que la nature inspire naturellement aux mères pour leurs enfants. Les siens se croyant plus favorisés du Sauveur que les autres la sollicitèrent un jour de lui demander pour eux les deux premières places dans son royaume. Elle se laissa persuader, et présentant ses deux fils à Jésus-Christ, elle se jetta à ses pieds, et lui demanda qu'il lui plût de donner sa droite à l'un et sa gauche à l'autre lorsqu'il régnerait dans sa gloire. Les saints Pères ont allégué diverses choses pour excuser ce désir immodéré d'une mère pour l'élévation de ses enfants. Jésus-Christ ne pouvant lui accorder ce qu'elle lui demandait, tempéra son refus par une douceur qui marquait sa peine à ne pouvoir la satisfaire. Ce refus ne la rendit pas moins ardente à suivre Jésus-Christ, ni moins affectionnée à le servir; elle ne l'abandonna point, lorsqu'après divers voyages il quitta la Galilée pour passer en Judée, et sa foi lui mérita la grâce d'assister à sa Passion avec les autres femmes qui l'avaient suivi comme elle de Galilée à Jérusalem; elle fut aussi une de celles qui vinrent le chercher à son sépulcre. Nous ne savons rien autre chose de ce qui regarde cette sainte femme.

L'Église grecque honore sa mémoire conjointement avec celles des autres femmes qui suivirent Jésus-Christ. L'Église latine l'a aussi associée avec quelques-unes d'elles, principalement à sainte Marie, sœur de la sainte Vierge et mère de saint Jacques le Mineur. La fête de sainte Salomé se célèbre le 22 octobre, jour auquel elle est marquée dans les *Martyrologes d'Adon et d'Uzuard*, qu'on a suivi dans le *Romain moderne*. Elle n'est point appelée Marie dans les deux premiers, et on y suppose l'établissement de son culte assez visiblement à Jérusalem en la joignant à saint Marc, évêque de ce lieu. Elle est une des *trois Marie* si fameuses parmi ce petit peuple, qui les a honorées en divers endroits d'un même culte le même jour, les croyant trois sœurs, filles d'une même mère et toutes trois du même nom : les deux autres sont la sainte Vierge, Mère du Sauveur, et Marie, mère de saint Jacques le Mineur.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARIE SALOMÉ

TEXTE : *Maria Magdalena, et Maria Jacobi, et Salome emerunt aromata ut venientes ungerent Jesum.* (Marc., XVI, 1.)

C'est une chose digne de notre admiration que l'attachement que ces femmes pieuses conservèrent pour Jésus-Christ crucifié, la persévérance de leur charité et de leur respect pour sa personne sacrée.

Nous les avons vues le suivre sur le Calvaire et l'accompagner à la mort. Nous les avons vues suivre Joseph d'Arimathie, quand il emporta le corps du Sauveur, après l'avoir détaché et descendu de la croix, et considérer fort attentivement le sépulcre, et comment ce corps y avait été mis, et acheter aussitôt après, et préparer le lendemain au soir des aromates et des parfums pour embaumer Jésus. L'Évangile nous les représente aujourd'hui empressées à partir dès le grand matin pour venir rendre ce dernier devoir à Jésus, qu'elles croyaient mort. « Ces saintes femmes qui avaient suivi le Seigneur, dit saint Grégoire, vinrent à son sépulcre avec des parfums, et elles prirent soin de rendre à celui qu'elles avaient tant aimé durant sa vie les devoirs d'humanité après sa mort. Elles étaient sorties les dernières du sépulcre, dit saint Ambroise, et elles y reviennent les premières : » c'est qu'elles aimaient le Sauveur plus tendrement et plus ardemment que les autres disciples; c'est qu'elles étaient plus affligées de sa mort. Leur amour pour le Sauveur les conduisit au Calvaire et au sépulcre, et celui du Sauveur pour elles les conduisit par là à la joie de sa résurrection. C'est un grand exemple pour nous de l'attachement inviolable que nous devons avoir à notre Rédempteur, et de la persévérance dans son amour et dans son service, sans que rien soit jamais capable de nous en séparer. Croissons et fortifions-nous tellement dans cet amour, comme ces saintes femmes, que la mor n'ait pas la force de l'éteindre; ni la douleur, l'affliction et la peine celle de l'affaiblir ou de le faire languir.

Ier POINT. — VOYAGE DES SAINTES FEMMES AU SÉPULCRE.

Nous pouvons aller avec ces saintes femmes, rendre nos devoirs à Jésus dans le tombeau. « Ce qu'elles firent alors, montre assez ce qui doit se faire présentement dans l'Église, dit saint Grégoire. En effet, il nous est très-important de bien remarquer dans l'Évangile ce qui se passa, afin d'apprendre ce que nous devons imiter par nos actions. Si nous croyons en Jésus-Christ mort, si nous sommes remplis de l'agréable odeur des vertus; et si, étant chargés de bonnes œuvres, nous cherchons soigneusement le Seigneur, c'est comme si nous approchions de son saint sépulcre. »

Mais ce qu'il est aussi très-important de remarquer, c'est que si leur zèle pour embaumer Jésus-Christ est ardent, il est aussi réglé selon la science. Elles achetèrent des parfums et des aromates dès le vendredi soir; mais elles ne les préparèrent et ne se mirent en devoir de venir au sépulcre, qu'après que le jour du sabbat fut passé, en sorte qu'elles l'observèrent régulièrement. « Pour ce qui est du jour du sabbat, elles demeurèrent sans rien faire, selon l'ordonnance de la loi, dit saint Luc; » *Sabbato quidem siluerunt propter mandatum.* (Luc., III, 56.) Ainsi leur piété était éclairée : c'est ainsi que la dévotion, pour être solide, doit être réglée, et faire chaque chose dans son temps. Elle inspire de ne quitter jamais ce qui est de commandement pour pratiquer ce qui n'est que de conseil.

La bonté que Jésus-Christ témoigne à ces femmes et la conduite qu'il tient à leur égard, nous apprennent une vérité bien consolante, environnés comme nous sommes de ténèbres : c'est que Dieu fait peu de cas des fautes qui n'ont pour principe qu'un défaut de lumière et de science, et auxquelles la malice et la corruption du cœur n'ont point de part; et par conséquent que la droiture du cœur est ce que Dieu considère davantage. L'empressement de ces femmes pour embaumer le corps de Jésus-Christ partait d'un bon zèle; elles aimaient tendrement Jésus-Christ mort, comme elles l'avaient aimé durant sa vie; elles lui avaient rendu service dans le cours de ses prédications; elles avaient été pénétrées de douleur à sa Passion : ce même amour les porte à donner encore au Sauveur cette dernière marque de leur affection et de leur respect. Il a le tout agréable et récompense leur attachement, et par une vision d'anges, et en apparaissant lui-même à elles. Il y a avait pourtant en cela un manque de foi aux prédictions qu'il leur avait faites de sa résurrection pour le troisième jour. Par conséquent il y avait de l'erreur dans l'esprit, et même elles étaient répréhensibles en cela : c'est que dans le christianisme, le tout est d'aimer véritablement. Dieu pardonne aisément le reste; et il ne manque pas de dissiper par sa lumière les erreurs qui ne viennent point de la corruption du cœur, et de nous traiter avec beaucoup d'indulgence dans les fautes qui ont pour principe quelque trouble de l'imagination et quelque faiblesse de l'esprit humain.

Il y a beaucoup d'apparence que ces saintes femmes n'avaient pas été informées du sceau qu'on avait apposé au tombeau, ni des gardes qu'on avait postés auprès. Il n'est pas croyable qu'elles eussent voulu se jetter au milieu des soldats de si grand matin, ni entreprendre de rompre le sceau qu'on avait mis au sépulcre. Aussi voit-on dans l'Évangile qu'elles n'étaient en peine que de faire ôter la grosse pierre qu'on avait roulée pour en fermer l'entrer, et que des femmes ne pouvaient pas même remuer de sa place. Dieu le permit ainsi, afin qu'elles allassent au sépulcre, et qu'elles y apprissent les premières la nouvelle de la résurrection de son Fils. C'est ainsi que souvent Dieu, pour ménager la faiblesse de ceux qui le servent véritablement, et les engager en de certaines choses qu'il demande d'eux, leur cache la moitié des difficultés et des peines qu'ils pourraient rencontrer dans l'œuvre de leur sanctification, ou dans des entreprises qu'ils font pour sa gloire. S'il n'usait de ce ménagement, on n'aurait pas le courage de rien entreprendre pour l'amour de lui, ni même pour notre propre salut; et c'est une sagesse que ceux qui marchent dans ses voies découvrent et adorent fort souvent.

IIe POINT. — APPARITION DE JÉSUS-CHRIST AUX SAINTES FEMMES.

L'apparition des anges ne fut pas la seule récompense de la foi et de l'amour des saintes femmes. Saint Jean et saint Marc nous apprennent que Jésus-Christ voulut récompenser le zèle de Marie-Madeleine, encore plus ardent que celui des autres, en lui apparaissant la première et seule, et celui des autres femmes, en leur apparaissant à toutes ensemble aussitôt après avoir favorisé Madeleine d'une apparition particulière. « Ces femmes, après s'être approchées de lui dans un transport de joie, dit saint Chrysostôme, et avoir, par l'attouchement de ses pieds, connu la vérité de sa résurrection l'adorèrent, Mais que leur dit Jésus-Christ, continue ce Père? « Ne craignez point. » Il bannit encore toute la crainte de leur esprit, afin que cette paix prépare dans leur cœur l'entrée à la foi. »

« Allez dire à mes frères, dit encore Jésus aux femmes, qu'ils aillent en Galilée; c'est là qu'ils me verront. »

Remarquons avec quelle bonté et quelle sagesse Jésus-Christ ménage la faiblesse de ces femmes, et les conduit à la croyance de sa résurrection. Il les fait passer par divers degrés qui diminuent peu à peu la surprise et le trouble que cette nouvelle devait produire dans elles. Il commença par leur faire voir enlevée la pierre qui fermait le sépulcre, cela les disposait à croire que Jésus-Christ n'y était plus. Il leur fit ensuite annoncer par des anges la nouvelle de sa résurrection ; et quoique l'apparition de ces anges les effrayât, néanmoins elle les troubla moins que n'aurait fait la vue de Jésus-Christ même. Ensuite ces anges leur ordonnent d'en avertir ses disciples, et de les assurer qu'ils le verront dans la Galilée. Tous ces ménagements étaient nécessaires pour ramener doucement des esprits fort frappés de la mort du Sauveur, et assez éloignés de le croire ressuscité, non pas à la vérité par une malice opiniâtre et inflexible, mais par un certain éloignement qu'on a naturellement de croire la résurrection d'un mort.

Les âmes saintes trouvent un exemple important pour elles dans la conduite de Marie-Madeleine et des autres. C'est que, lorsqu'il plaît à Dieu de les visiter par des grâces et des communications particulières, elles doivent en rendre compte à des pasteurs et à des directeurs éclairés dans les voies de Dieu, et les soumettre avec simplicité à leurs lumières et à leur jugement. Par cette soumission, elles conserveront les grâces qu'elles auront acquises par leur piété, et elles mériteront une nouvelle grâce pour en faire un saint usage. Ce sont là les fruits de l'obéissance. Au lieu que celles qui s'en éloignent perdent presque toujours les dons de Dieu, et ne tombent que trop souvent dans l'illusion, et même dans des erreurs grossières, comme on l'a remarqué dans tous les siècles.

La vérité ne perdit rien par cette dureté, ni cette incrédulité des apôtres ; elle était même dans l'ordre et la sagesse de Dieu. Car autant qu'ils refusèrent de créance et d'autorité au rapport des saintes femmes, autant en ajoutèrent-ils à leur propre rapport, lorsqu'enfin persuadés et convaincus par eux-mêmes de la résurrection de Jésus, ils la prêchèrent aux Juifs et à tous les peuples de l'univers.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Et cum transisset sabbatum, Maria Magdalene, et Maria Jacobi, et Salome emerunt aromata ut venientes ungerent Jesum. (Marc., XVI, 1.)

Et valde mane una sabbatorum, veniunt ad monumentum, orto jam sole.

Et dicebant ad invicem : quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti ?

Et respicientes viderunt revolutum lapidem. Erat quippe magnus valde. (Id., *ibid.*, 2-3-4.)

Respondens autem angelus, dixit mulieribus : Nolite timere vos ; scio enim quod Jesum qui crucifixus est quæritis ; non est hic ; surrexit enim sicut dixit, venite et videte locum ubi positus erat Dominus.

Et cito euntes dicite discipulis ejus, quia surrexit, et ecce præcedet vos in Galilæam, ibi eum videbitis. (Matth., XXVIII, 5-6.)

Vide Luc., XXIV, totum caput.

2. — SS. PÈRES.

Sicut in principio mulier viro culpæ auctor fuit, vir executor erroris ; ita nunc quæ prior mortem gustaverat, resurrec-

tionem prior vidit, culpæ ordine et remedio prior. Per os mulieris mors ante processerat, per os mulieris vita reparatur. (S. Ambros., L. X *in Luc.*)

Quia per sexum femineum cecidit homo, per sexum femineum reparatus est homo ; quia virgo Christum pepererat femina resurrexisse nuntiabat. Per feminam mors, per feminam vita. (S. Augustin., *Serm.* 132.)

Sanctæ mulieres quæ Dominum fuerant secutæ cum aromatibus ad monumentum venerunt, et ei quem viventem dilexerant, etiam mortuo, studio humanitatis, obsequuntur. (S. Gregor., pap., *Homil. in Evang.*)

Sed quid ad venientes feminas affatur, audiamus : *Nolite expavescere.* Ac si aperte dicat : Paveant illi qui non amant adventum supernorum civium, pertimescant qui carnalibus desideriis pressi, ad eorum se societatem pertingere posse desperant. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Manière de chercher Notre-Seigneur Jésus-Christ : 1° dès le bas âge : *orto jam sole* ; 2° par la pratique des bonnes œuvres : *cum odore bonorum operum* ; 3° avec persévérance, comme les saintes femmes de l'Evangile : *Sanctas hujus Evangelii mulieres imitari convenit, quærendo Christum cum perseverantia.* (S. Ambr., *hic.*)

2. Courage et constance des saintes femmes : ad sepulcrum Christi venientium ; constanter et audacter Christum sequentium. (S. P. Chrysolog., *Serm.* 6 *de Resurr. Christi.*)

3. Imitation des saintes femmes. — 1° Elles allèrent promptement au saint sépulcre de grand matin pour y chercher Jésus. Imitons-les en nous donnant à Dieu dès notre jeunesse ; 2° elles suivirent Jésus pendant sa vie, et après son crucifiement elles allèrent le chercher au Calvaire et dans le tombeau. Cherchons Dieu dans toutes nos actions. Cherchons-le non dans le monde, mais dans son sanctuaire ; non dans les folles joies, mais avec des larmes et des gémissements, puisque nous l'avons perdu dans les pompes bruyantes de Satan. (Le P. Grossez, *Journal des Saints*, le 22 octobre.)

4. — PLANS.

Plan de Radulphe Ardent. — 1° Mulieres fuerunt devotæ in Christum ; 2° postulantes fuerunt exauditæ ; 3° ab angelo fuerunt consolatæ ; 4° de resurrectione Christi fuerunt eruditæ et primæ ad evangelizandam dominicam resurrectionem fuerunt missæ. (*Homil. de Solemnitate paschali.*)

Plan de Guillaume de Paris. — In hoc quod Mariæ emunt aromata datur intelligi : 1° quod amaritudo pœnitentiæ suavitatem spiritualis consolationis meretur ; 2° quod per illa aromata significatur ; 3° compassionis affectus ; 4° rectitudo zeli ; 5° discretionis spiritus. (*Sermo III de Pascha.*)

Plan de S. Antoine de Padoue. — I. Devotio sanctarum mulierum in visitando sepulcrum. — II. Quid per ipsas innuatur : 1° Magdalena interpretatur turris ; hæc est mentis humilitas quæ tanquam turris in altum se exaltat dum se nihil reputat ; 2° Maria Jacobi ; omnia transitoria tanquam lutum pedibus conculcat et veteris conversationis fermentum expurgat ; 3° Salome, hæc est pacis jucunditas. (*Sermo in die sancto Paschæ.*)

Plan du P. Matthias Faber. — 1° Quænam illæ mulieres ; 2° quo tempore venerunt in sepulcrum ; 3° cur ad discipulos mittuntur. (*Concio IX in Dominica Resurrectionis.*)

5. MARTYROLOGE. — Sainte Marie Salomé. — S. Marc, év. — S. Philippe, id. — S. Sévère, pr. et m. — S. Alexandre, id. — Sainte Cordule, v. et m. — S. Aberce, év. — S. Mélaine, id. — S. Vérécond.

23 octobre. — SAINT ROMAIN, évêque de Rouen.

(L'AN 639.)

VIE DE SAINT ROMAIN

Romain sortait d'une famille française, où la naissance était jointe à la vertu. Ses parents, qui le regardaient comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, prirent un grand soin de son éducation. Ils le formèrent surtout à la piété. Quand il fut en âge de paraître dans le monde, on l'envoya à la cour de Clotaire II, le troisième roi français qui réunissait toute la monarchie. Il mérita l'estime et la confiance de ce prince, qui l'éleva depuis à la dignité de référendaire ou de chancelier.

Après la mort de Hidulphe, évêque de Rouen, laquelle arriva en 626, on élut Romain pour le remplacer. Ce choix fut unanimement approuvé. Le saint voulut inutilement faire des représentations; on n'y eut aucun égard. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il employa tous les moyens propres à détruire dans son diocèse les restes de l'idolâtrie. Il abattit quatre temples dédiés à Vénus, à Mercure, à Jupiter et à Apollon. Le premier était dans la ville de Rouen.

Les affaires de son diocèse l'ayant appelé à la cour de Dagobert, il y apprit qu'une inondation de la Seine faisait de grands ravages dans la ville. Il part aussitôt, et vole au secours de son troupeau. A son arrivée, il se met en prières, et tenant un crucifix à la main, il s'avance du côté de la rivière, qui rentre dans son lit.

Mais si les miracles du saint évêque excitent notre admiration, ses éminentes vertus doivent encore plus particulièrement fixer notre attention. Il macérait son corps par des austérités continuelles; et après avoir consacré les jours aux fonctions pénibles du ministère, il donnait les nuits à l'oraison. Il bannit par son zèle le vice et la superstition, et il veillait également au salut de son âme et à la sanctification de son troupeau. Il y avait treize ans qu'il gouvernait son diocèse, lorsque Dieu lui fit connaître qu'il approchait de sa fin. Comme sa vie avait été une préparation continuelle à la mort, il ne fut point effrayé de cet avertissement; il redoubla de ferveur dans ses prières, et d'austérité dans sa pénitence, afin de se rendre encore plus digne de paraître devant Dieu. Il mourut le 23 octobre 639, et eut saint Ouen pour successeur. On l'enterra dans l'église de Saint-Godard, l'un de ses prédécesseurs; mais dans le onzième siècle, son corps fut porté dans la cathédrale. En 1177, Rotrou, archevêque de Rouen, fit faire une châsse plus riche que la première, et on y renferma le corps du saint; c'est celle que l'on connaissait sous le nom de *fierte de saint Romain*.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROMAIN

TEXTE : *In verbis suis monstra placavit.*
(Eccl., XLV, 2.)

Saint Romain, né en France, sortait d'une famille noble et vertueuse. Ses parents, qui le regardaient comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, prirent un grand soin de son éducation et le formèrent surtout à la piété. Dieu, qui en voulait faire l'instrument de sa gloire dans un siècle de guerre et d'idolâtrie, le prépara de bonne heure pour les grandes luttes qu'il devait soutenir dans le monde civil et dans le monde religieux. Voyons en deux mots ce qu'il a fait : 1° *avant son épiscopat;* 2° *pendant son épiscopat.*

Ier POINT. — AVANT SON ÉPISCOPAT.

Avant d'appeler un homme aux premières dignités de son Église, Dieu le prépare longtemps à l'avance : souvent il lui fait remplir certaines fonctions dans le monde, et par là il lui donne le temps d'acquérir l'expérience et le génie de l'administration, qui sont si nécessaires dans le gouvernement des âmes. Voilà pourquoi dans l'histoire des siècles passés, nous voyons un grand nombre de pontifes exercer les plus hautes fonctions à la cour des rois, avant d'être revêtus de la dignité épiscopale. Tel fut saint Romain dont l'Église célèbre la fête en ce jour.

A peine fut-il en âge de paraître dans le monde, que la Providence lui ouvrit le chemin à la cour de Clotaire II, le troisième roi de France. Ce nouveau roi, qui venait de réunir toute la monarchie sous son sceptre, avait besoin d'un homme intelligent et dévoué pour l'aider dans le gouvernement de ses vastes États; il avait besoin d'un homme ferme et pacificateur, qui soutînt vigoureusement son autorité et sût lui concilier les esprits rebelles et divisés. Or le jeune Romain fut vraiment pour lui l'ange de paix, qui apaisa tous les partis, le vaillant champion de la justice et de la vérité qui lutta avec de grands succès contre le monstre de la barbarie et de la rebellion : *Monstra placavit.*

Clotaire n'eut qu'à se louer de son zèle et de son dévouement. Romain, par ses vertus et ses perfections mérita tellement l'estime et la confiance du prince, qu'il fut bientôt élevé à la dignité de référendaire ou de chancelier du royaume. Mais tout en étant le bras droit du monarque, le jeune Romain n'oubliait pas l'Église, dont il faisait la gloire et l'ornement, et par l'éclat de ses vertus, et par son fidèle dévouement à soutenir ses droits et ses intérêts, par son zèle à favoriser son culte, à multiplier les temples et les autels.

O que de bien font à l'Église et à la société des hommes franchement chrétiens et hautement placés, quand ils emploient leur influence pour le triomphe de la foi et des bonnes mœurs, de la religion et de la justice! Heureux les rois qui ont de tels ministres, heureux les peuples qui vivent sous de tels administrateurs; heureux les hommes qui peuvent ainsi servir l'Église et la patrie!

Mais déjà la riche moisson de mérites et de vertus qui brillaient dans l'illustre Romain, le rendait digne d'occuper un poste plus saint et plus auguste. Dieu le trouvait trop grand pour le monde; il l'appela parmi les princes de son Église pour le faire travailler plus directement à sa gloire et au salut des âmes.

IIe POINT. — PENDANT SON ÉPISCOPAT.

A la mort d'Hidulphe, évêque de Rouen, tous les yeux se portèrent sur Romain, qui, d'une voix unanime, fut élu pour le remplacer, sans aucun égard pour ses représentations. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il s'arma d'un heroïque courage et contre les ennemis de son troupeau, et contre les ennemis de son propre cœur, faisant marcher ensemble sa propre sanctification avec le salut des autres.

1° *Ce qu'il a fait par rapport à lui-même.* — Sachant bien que le premier de tous les devoirs, dans tout état et toute condition, c'est de travailler d'abord à son propre salut, qui est l'affaire unique et personnelle, saint Romain, au milieu de ses nouvelles et nombreuses occupations, s'est occupé plus que jamais de sa propre sanctification. Luttant avec énergie contre ces monstres intérieurs, qui sont nos passions, il remporte sur ses moindres penchants déréglés la victoire la plus complète : *Monstra placavit.* Ses armes principales sont la prière, les veilles, les jeûnes et les mortifications les plus austères, domptant sa chair par des macérations continuelles, et donnant à tous ses actes de vertu une perfection tout angélique.

2° *Ce qu'il a fait vis-à-vis de ses ouailles.* — Quel zèle, quelle charité admirable dans ce saint évêque, pour subvenir à tous les besoins spirituels et corporels de son cher troupeau. Le salut, la sanctification des âmes, c'est ce qui le préoccupait le plus vivement; car c'est là la grande fonction de l'évêque. Or comme l'idolâtrie et la superstition faisaient de grands ravages parmi son peuple, c'est contre ce monstre infernal qu'il dirige ses plus grands efforts : *Monstra placavit.* Il y avait dans son diocèse, et jusque dans sa ville épiscopale, des temples dédiés à Vénus, à Mercure, à Jupiter et à Apollon, qui étaient autant de repaires de désordre et d'abomination; mais bientôt à sa voix l'on voit s'écrouler tous les temples et les idoles des faux dieux, pour faire place aux temples et aux autels du vrai Dieu. Par ses prédications, ses travaux et la sainteté de sa conduite, il fait bientôt de tous ces idolâtres de vrais disciples de Jésus-Christ.

Pleine de sollicitude pour les âmes, l'Église, dont l'amour embrasse le chrétien tout entier, ne peut pas être insensible ni étrangère aux besoins des corps, sur lesquels elle acquiert un droit sacré par la vertu de ses bénédictions et de ses sacrements. Voilà pourquoi le soin extrême que saint Romain donnait aux âmes ne l'empêchait pas de soigner et de secourir les corps. Il y avait dans une forêt un grand et horrible serpent, qui faisait un étrange carnage d'hommes et de bêtes. Le sainte évêque s'y transporta, et avec l'aide d'un meurtrier qu'il avait envoyé chercher en prison, il vint à bout de s'emparer du monstre qu'on brûla sur la place publique : ce qui fit absoudre et délivrer le prisonnier, et ce qui fit accorder à l'évêque le privilége de délivrer un criminel tous les ans le jour de l'Ascension. Une autre fois, pendant qu'il était à la cour du roi Dagobert, il apprit qu'une inondation faisait de grands ravages dans sa ville chérie. Il part aussitôt, et vole au secours de son troupeau. A son arrivée, il se met en prière; et le crucifix à la main, il fait rentrer la rivière dans son lit. C'est ainsi qu'il a su triompher des monstres et des éléments destructeurs : *Monstra placavit.* Apprenons de ce grand pontife à secourir notre prochain, et prions-le de nous aider à vaincre tous les ennemis de notre salut.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Privilége de saint Romain. — 4. Thèmes oratoires. — 5. Vertus spéciales de ce Saint. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Tu, Domine, pater noster, redemptor noster. (Is., LXIII, 16.)

Salva, Domine, populum tuum. (Jerem., XXXI, 7.)

Justitiam et fidem conservavit genti suæ. (I Mach., XIV, 35.)

Nouveau Testament. — Ego sum ostium; per me si quis introierit salvabitur. (Joan., X, 9.)

Nocte et die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum. (Act., XX, 31.)

Sermo meus... in ostensione spiritus et virtutis. (I Cor., II, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Si in captivitate fueris, timor adsit Dei, et nihil erit triste. (S. J. Chrysost., *Homil.* 26 *in Ep. ad Hæbr.*)

Redimere ab hoste captivos, magnanimi opus est. (Lactant., *Instit. divin.*)

Episcopus, qui vult splendere virtutibus, laudabilis erit, et in omni loco plurimum dilectionis acquiret; non ambiendo humana, sed promerendo divina. (S. Leo, *Ep.* 55 *ad Pulcher.*)

Instituti sunt plebibus Episcopi, veluti mediatores Dei et populi, quatenus piis suis intercessionibus orationumque suffragiis, divinam justitiam erga delinquentes faciant esse placabilem. (S. Laur. Justin., *de Regim. Prœlat.*)

3. — DU PRIVILÉGE DE SAINT ROMAIN.

Le nom de saint Romain était célèbre en France, à cause du privilége dont l'église de Rouen était en possession, et qui consistait à délivrer tous les ans un criminel de la prison et de la mort, le jour de l'Ascension. Deux mois auparavant, le chapitre prévenait les juges de ne condamner aucun criminel jusqu'à ce temps-là: le jour arrivé, il choisissait le prisonnier destiné à jouir du privilége. On le condamnait à mort; après quoi, on le mettait en liberté. Il se faisait ensuite une procession solennelle, à laquelle il assistait, portant la châsse de saint Romain. Le même jour, il entendait deux exhortations, et on lui déclarait qu'il avait obtenu sa grâce en l'honneur du saint évêque. Après la procession, on chantait une messe dans la cathédrale, quoiqu'il fût ordinairement cinq à six heures du soir.

Selon la tradition populaire, le privilége dont il s'agit tire son origine de ce que saint Romain tua un horrible serpent, avec l'aide d'un meurtrier qu'il avait envoyé chercher en prison. Mais on ne trouve aucune trace de ce fait dans les différentes vies du saint; et les écrits qui en font mention ne montent point au-delà de la fin du quatorzième siècle. La figure du serpent, nommé *gargouille*, que l'on porte à la procession, paraît n'être à Rouen, comme dans quelques autres villes, qu'un symbole représentatif de la victoire de Jésus-Christ sur le démon. La délivrance du prisonnier sera peut-être aussi un emblème de la rédemption du genre humain par Jésus-Christ

Les ducs de Normandie accordèrent et maintinrent le privilége de la cathédrale de Rouen, lequel fut aussi confirmé par plusieurs rois de France. On l'appelait le *privilége de la fierte* ou *châsse de saint Romain.*

Sous nos rois de la première race, plusieurs saints évêques obtinrent quelquefois la permission de mettre les prisonniers en liberté. Il n'est pas hors de vraisemblance que c'est là l'origine du privilége de l'église de Rouen, qu'on fait remonter à saint Romain. Quelques modernes prétendent qu'il fut accordé en reconnaissance de ce que la ville avait été délivrée, par les prières du saint, de l'inondation dont nous avons parlé. On a beaucoup écrit sur l'origine de ce privilége. Voyez la *Description de la Haute-Normandie*, par P. Duplessis, t. II, 1740, in-4°.

4. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Romain, chancelier de Clotaire II. — 1° Son amour pour la justice; 2° bon exemple qu'il donne à la cour.

2. Extirpation de l'idolâtrie opérée par le zèle de S. Romain: il abolit le culte de Mercure.

Mercurium Gallis pellit Romanus ab oris,
Et consueta prius munia præsul obit.
Justitiæ cultor fures proscripserat olim;
Nunc furum franco pellit ab orbe ducem.

(R. P. Hugo Vaillant; FASTI SACRI, *De S. Romano*, *archiepiscopo Rothomagensi*, 23 octobris.)

3. Abolition du culte infâme de Vénus.

Jure tuo, pastor, Venerem proscribis ovili;
Inter oves spurcam non decet esse suem.
(Id., *ibid.*)

5. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

I. Comme chancelier à la cour de Clotaire II : 1° sa piété ; 2° sa justice ; 3° sa fidélité ; 4° son bon exemple. — II. Comme évêque de Rouen : 1° son zèle à achever la destruction des restes de l'idolâtrie dans son diocèse ; 2° son dévouement qui le fait accourir de la cour de Dagobert pour secourir sa ville épiscopale menacée d'une terrible inondation ; 3° vertu de ses prières qui arrêtent le fléau et procurent à son siége le privilége célèbre qui porte son nom.

6. — PLANS.

Plan de Durand. — S. Romain, chancelier de Clotaire. — I. C'est un savant qui est l'oracle et l'interprète des lois. — II. C'est un ministre juste qui remplit avec soin les fonctions de premier officier de la justice. — III. C'est un sujet fidèle à son prince, le dépositaire loyal des sceaux de la couronne. (*Caractères des Saints*, 23 octobre.)

Autre plan. — Texte : *Monstra placavit.* (Eccli., xlv, 2.) — Trois monstres qu'a écrasés S. Romain : 1° un dragon qui ravageait la contrée ; 2° l'idolâtrie qui infestait encore quelques parties de ses ouailles ; 3° les divisions dans l'Etat qu'il sut maintenir fort et puissant pendant qu'il était chancelier. (*Ibid.*)

7. — ENCOMIA.

VENERIS FANUM INCENDIT SANCTUS ROMANUS.

Æthereo præsul succensus pectora zelo,
Incendit Cypriæ turpia fana deæ.
Nam quæ tartareis urebat pectora flammis
Debuit et meritis illa perire rogis.
(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri.)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Un moine de Rouen, *Vie de S. Romain*, écrite en vers léonins, avant le règne de Charlemagne ; les PP. Martène et Durand, *Thesaur. nov. anecdot.*, t. III ; Lecointe, *Annal.*, années 626, 635, 638 ; Samarthani, *Gallia christiana*, t. XI ; Gerard, Fulbert, *Vie de S. Romain.*

9. MARTYROLOGE. — S. Romain, év. — SS. Servand et Germain, mm. — S. Théodore, id. — S. Ignace, év. — S. Séverin, id. — S. Vère, id. — S. Dominique, pr. — S. Benoît. — S. Jean Capistran.

24 octobre. — SAINT RAPHAEL, archange.

EXPOSITION

L'Église, dans sa liturgie, nomme trois anges : Michel, Gabriel et Raphaël, parce qu'elle trouve ces noms augustes dans la sainte Écriture ; et comme le Saint-Esprit n'a révélé ces trois noms qu'en rapportant des faits, en disant le ministère particulier auquel Dieu a commis chacun de ces esprits bienheureux, ces mêmes faits et ce ministère ont dû être proposés à la méditation des fidèles, et devenir, par conséquent, l'occasion de célébrer une fête en l'honneur des trois anges que Dieu a voulu employer d'une manière plus solennelle, pour le salut des hommes. Ainsi, nous avons, dans l'année liturgique, la fête de saint Michel, celle de saint Gabriel, et enfin celle qui se célèbre aujourd'hui en l'honneur de l'archange saint Raphaël.

Pour connaître parfaitement le ministère des anges auprès des hommes, les biens immenses que chacun de nous peut se promettre de leur charité et de leur zèle, il faudrait lire avec une attention scrupuleuse, l'histoire de Tobie. Quel admirable tableau ! qu'il est doux et touchant pour une âme qui sait le contempler ! Mais, hélas ! qui le connaît ce tableau ? qui a pris, dans sa vie,

quelques semaines, ou seulement quelques jours, pour en étudier la beauté? Il y a des millions de chrétiens qui n'ont jamais lu le livre de Tobie.

Ce n'est pas dans une courte instruction qu'on peut raconter en détail, et surtout, expliquer les choses ineffables qui ont été dites, et les actions qui ont été faites par l'archange Raphaël. Mais ce que nous devons chercher aujourd'hui, c'est la morale qui découle de cette histoire si intéressante, qui montre dans tout son jour la grandeur des biens qui nous sont promis, si nous voulons recourir aux saints anges, comme à de puissants protecteurs auprès de Dieu, comme à des amis dévoués en qui nous devons placer la plus légitime, comme la plus entière confiance.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE L'ARCHANGE RAPHAEL

TEXTE : *Ego sum Raphæl angelus.* (Tob., XII, 15.)

Ce n'est pas dans une courte instruction qu'on peut raconter en détail, et surtout expliquer les choses ineffables.

Ier POINT. — LES TRAVAUX DE L'ANGE RAPHAEL.

Le jeune Tobie, obéissant aux ordres de son père, entreprend un voyage long et pénible ; son cœur est dans la tristesse, parce qu'il faut s'éloigner de ce père avancé en âge et accablé d'infirmités. C'est le moment que Dieu a choisi pour envoyer au saint et pieux jeune homme un compagnon de route, un guide prudent et éclairé, un secours qui lui sera nécessaire au milieu des dangers et des difficultés de la route.

Sous la figure d'un jeune homme beau et bien fait, l'archange Raphaël s'est présenté à Tobie, et il a promis à son père de le conduire, puis de le ramener auprès de lui. A peine le jeune Tobie est-il parti en la compagnie de Raphaël, que sa pieuse mère se lamente, et s'écrie : « Nous n'avons plus le bâton de notre vieillesse, il est éloigné de nous ; c'était une assez grande richesse que d'avoir notre fils à nos côtés. » Le saint vieillard console son épouse, en lui disant : « Ne pleurez point ; notre fils arrivera sain et sauf, car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne. »

Cette parole de consolation était en même temps une parole de vérité. L'archange Raphaël veillait sur le jeune Tobie. Le premier jour, après leur départ, Tobie vient au bord du Tigre pour y laver ses pieds ; un énorme poisson s'avance vers lui pour le dévorer ; plein de frayeur, il pousse un grand cri, et l'ange se hâte vers lui. » Ne craignez rien, lui dit-il, prenez ce poisson par les ouïes, et entraînez-le à nous. » Bientôt la chair du poisson étant salée servira de nourriture aux deux voyageurs, et l'ange apprend à Tobie comment le cœur, le fiel et le foie de ce monstre seront utiles, comme remèdes contre les démons, et pour la guérison de certaines maladies.

Que de choses il y aurait à dire sur ce fait tout matériel, mais destiné à nous faire comprendre le pouvoir des bons anges sur tous les monstres qui menacent la vie de notre âme ! Comme les dangers et les tentations deviennent, sous la conduite de ces fidèles amis de Dieu, des moyens de salut et de sanctification !

Bientôt on arrive à Ragès. Là, Raphaël conseille à Tobie d'aller chez Raguel, fidèle Israélite de la tribu et de la famille des Tobie, et de demander en mariage Sara, la fille unique de cet homme dont les richesses égalaient la piété.

Ici, l'on trouve les instructions les plus précieuses sur le mariage contracté par la volonté de Dieu, et considéré dans sa dignité, dans tous ses avantages, et surtout par rapport aux devoirs sacrés qu'il impose. Tobie épouse Sara. Le démon qui menaçait les nouveaux époux est mis en fuite, et, par les moyens qu'indiqua Raphaël, cette famille en est pour toujours délivrée.

C'est ainsi que doivent se faire les mariages chrétiens ; qu'un ange les dirige, et surtout que les jeunes époux comprennent bien tout ce qui est dit de ce sacrement dans le livre de Tobie, et le démon ne sera pas le roi et le maître d'un si grand nombre de familles.

Tel est donc le second bienfait que Tobie reçoit de l'archange Raphaël. Bientôt le principal objet du voyage fut rempli. Tobie reçut de Gabélus, par le zèle de Raphaël, la somme d'argent qui était due à son père, et il fallut penser à retourner dans le sein de cette famille, où un vieux père aveugle attendait avec une sainte impatience des nouvelles de son fils, tandis que son épouse, toujours désolée d'une si cruelle séparation, versait des larmes abondantes, et s'écriait à chaque instant : « Mon fils, mon fils, pourquoi avons-nous consenti à vous envoyer si loin, vous la lumière de nos yeux, le soulagement de notre vie et l'espérance de notre postérité ?

Cependant, le jeune Tobie presse lui-même son retour, et bientôt Raphaël le ramène à la maison de son père avec sa jeune épouse, les grands biens qu'elle avait reçus en dot et la somme d'argent rendue par Gabélus. La joie fut immense dans cette heureuse famille, et, ce qui mit le comble au bonheur, ce fut encore un bienfait de Raphaël. « Oignez, dit-il à Tobie, oignez les yeux de votre père avec le fiel du poisson, et votre père verra la lumière du jour. » Le miracle s'opère, et le saint vieillard recouvre la vue, au milieu des transports de la joie la plus pure.

Eh bien, voilà les grâces que Dieu accorde à cette famille, par le ministère de l'archange Raphaël. Pour étudier avec soin cette histoire si touchante, nous comprendrons tout ce que l'on peut espérer de la présence d'un ange à ses côtés et surtout de la docilité à suivre ses avis.

Pourquoi le jeune homme qui pense au mariage ne ferait-il pas une neuvaine à saint Raphaël ? Pourquoi la jeune fille n'aurait-elle pas la même dévotion ?

O bienheureux ami de Dieu, Raphaël, venez au secours de tous les fidèles ; éloignez d'eux tous les dangers, conduisez-les dans toutes leurs voies, délivrez-les du démon et de sa malice, procurez-leur à tous les solides richesses de la grâce ; faites-leur voir la lumière du ciel, en les préservant de l'aveuglement fatal qui les menace, au milieu d'un monde plongé dans toutes les illusions et dans toutes les erreurs. Faites, par votre puissante intercession, que tous deviennent de vrais enfants du Père céleste dont vous contemplez la face, dans le séjour de l'immortelle gloire.

IIe POINT. — LES DISCOURS DE L'ANGE RAPHAEL.

Un prédicateur de l'Évangile chargé de parler aux fidèles, touchant les lumières et les instructions qui nous viennent par les saints anges, pourrait dire beaucoup de choses que la sainte Écriture lui offrirait pour l'édification de ses auditeurs. Mais peut-être l'accuserait-on de témérité, pour peu qu'il usât de la faculté qui lui est laissée, d'employer les paroles de nos saints livres,

dans un sens mystique, en négligeant un peu le sens naturel. Aujourd'hui, pour méditer sur les lumières qui nous viennent du Ciel par le ministère des anges, il n'est nullement nécessaire de faire des suppositions ou des raisonnements plus ou moins autorisés par la saine théologie ; il suffit de prêter l'oreille ; voici un ange qui, du sein de la lumière éternelle, est venu sur la terre pour instruire des hommes justes et amis de Dieu; on n'a qu'à l'écouter avec un saint respect :

« Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. » (Tob., XII, 6.)

Tel est le début du discours de Raphaël, tel est son exorde. Une invitation à louer, à bénir Dieu hautement, publiquement, devant le monde entier, à cause de sa miséricorde infinie : tel est aussi mon premier devoir ; le comprendrai-jè enfin ?

Il y a de l'honneur à découvrir et à publier les œuvres de Dieu. Hélas ! qui comprend cet honneur, qui le recherche ? Cependant, c'est Dieu même qui nous adresse cet avis par un de ses ambassadeurs ; et il serait permis de l'oublier ?

« La prière, accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors, et tout l'or qu'on peut amasser. » Toute la vie chrétienne est là ; et d'abord, avant tout, la prière, l'union, les rapports directs avec Dieu ; ensuite la mortification de la chair, afin de résister à ses nombreuses révoltes ; enfin le secours offert à nos frères, dans leur âme et dans leur corps. C'est un ange qui est venu d'en haut pour nous le dire de la part de Dieu.

« Ceux qui commettent le péché et l'iniquité, sont les ennemis de leur âme ! » Ne le sommes-nous pas, nous ? ne l'avons-nous pas été bien souvent ?

Après avoir posé ces grands principes de sainteté et de justice, l'archange Raphaël va nous dire le secours que nous recevons par le ministère de ces esprits bienheureux, commis par la divine miséricorde, à la garde de nos pauvres âmes.

« Lorsque vous priiez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts ; que vous quittiez pour cela votre repas, j'ai présenté vos prières au Seigneur. » Un ange est donc là, avec nous, à nos côtés ; et nos prières, nos supplications et nos larmes sont portées par cet ami charitable devant le trône de Dieu ; nos bonnes œuvres le sont aussi ; tout arrive à lui par ses ministres, qui offrent à sa majesté infinie nos œuvres les plus sublimes, comme celles qui ont moins de mérite. Les âmes pieuses et les cœurs purs n'aiment rien tant que d'établir un saint commerce avec Dieu par l'entremise des anges.

Mais la famille de Tobie a été affligée ; beaucoup de larmes ont coulé dans cette maison habitée par des justes ; et la présence des saints anges n'a pas éloigné les épreuves. Écoutons la raison qu'en donne Raphaël : Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils ; car je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présents devant Dieu. »

Quel magnifique langage ! Justes, parce que vous êtes agréables à Dieu, vous serez tentés, vous serez éprouvés. Voyez Jésus, le modèle de toute sainteté et de toute justice. Mais, ne craignez rien ; Dieu veille sur vous ; il enverra son ange, et vous serez guéris de tous les maux, et le démon qui vous agite et vous tourmente sera vaincu. Quelle douce et consolante promesse ! pourquoi ne suffirait-elle pas ?

« La paix soit avec vous, dit encore Raphaël, et c'est comme la péroraison

de son discours ; la paix soit avec vous ; ne craignez rien ; j'étais avec vous par la volonté de Dieu ; bénissez-le et chantez ses louanges, publiez toutes ses merveilles. »

O fidèle ministre du puissant Roi du ciel, soyez béni, vous aussi, pour le zèle si pur avec lequel vous avez accompli votre mission. Allez porter au ciel nos vœux et nos espérances, nos actions de grâces et nos louanges. Bénissez Dieu avec nous, et daignez ne jamais nous oublier auprès de Celui qui vous a chargé du salut de nos âmes. Obtenez-nous, par-dessus tout, la grâce de bien comprendre ce que vous venez de nous enseigner, et de le mettre en pratique, en faisant de chacune de vos paroles la règle invariable de notre conduite.

IIIe POINT. — LA RÉCOMPENSE DE L'ANGE RAPHAEL.

Il n'est pas surprenant que les deux Tobie, avant de connaître l'ami fidèle auquel ils devaient tant de bénédictions, aient voulu le récompenser, et que leur générosité les ait portés à lui offrir la moitié de toutes leurs richesses.

Cette grande reconnaissance ne saurait surprendre, à cause de l'éminente vertu, et du désintéressement de ces hommes dont le bonheur consistait à donner largement de leurs biens à tous leurs frères pauvres, et à les assister, même après leur mort, en se chargeant d'ensevelir leurs cadavres.

Aujourd'hui, il en est autrement pour la généralité des chrétiens eux-mêmes. La reconnaissance est la dernière des choses, le devoir le plus négligé ; une avarice sordide, un égoïsme qui ne dit jamais : c'est assez, rendent ingrat, dur, ou du moins froid et indifférent à l'égard de ceux qui se sont dévoués, pendant de longues années, au service de leurs frères. C'est beaucoup, si on leur offre un morceau de pain, pour les empêcher tout à fait de mourir par suite de leur extrême indigence.

Mais Dieu se charge de payer ses serviteurs et ses ministres. Heureux l'homme qui ne travaille que pour cette récompense divine, et qui sait renoncer à la reconnaissance de ses semblables.

L'exemple de l'archange Raphaël doit consoler les geus de bien, et les encourager dans la voie qu'ils poursuivent. Avoir du zèle, et n'attendre rien que de Dieu seul, c'est tout ce que l'on doit ambitionner.

« Je suis l'un des sept qui sont toujours en la présence de Dieu ! » Ce mot dit tout ; c'est la réponse de l'ange du Seigneur à ceux qui lui offrent une récompense sur la terre.

« Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous ; mais pour moi, je me nourris d'un pain invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. » Tel est le salaire des ouvriers de Dieu ; telle est aussi la véritable et légitime rétribution de leur ministère. Que leur importe l'ingratitude des hommes, et surtout l'oubli et le mépris des riches ! Ils se nourrissent de Dieu, ils boivent à la coupe de son amour, en goûtant les humiliations de Jésus, leur vrai modèle. Ah ! qu'ils ne l'oublient jamais ! les honneurs de la terre et les richesses abondantes sont de fort tristes récompenses ; les saints de tous les siècles les ont eues en horreur et Dieu ne les leur a pas prodiguées. Ce qu'il leur a donné, c'est la consolation, ce sont les joies infinies de sa maison. Ils sont devant lui, ils vivent à ses côtés, et cela leur suffit.

« Il est temps, dit toujours l'archange Raphaël, il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. » Après ces paroles, il disparut.

Voilà bien le prêtre, voilà l'homme de Dieu, l'apôtre de Jésus-Christ ; voilà le vrai serviteur de Jésus-Christ, voué au soulagement de ses frères, à la gué-

rison de leurs maux, au salut de leur âme. Il s'efface, il disparaît, dès que son ministère est rempli. Et où va-t-il ? Dans le sein de Dieu par la prière, la solitude et l'oraison, sur la terre ; par la possession de sa gloire, dans le ciel.

Bienheureux archange saint Raphaël, nous vous prions, dans ce jour que l'Église vous a consacré, de venir au secours de cette même Église ! Obtenez de Dieu en sa faveur des hommes pleins de votre esprit, qui parlent, qui agissent comme vous ; qui se contentent de la seule récompense que vous avez ambitionnée, celle de jouir de Dieu et de le faire glorifier par les créatures. Alors beaucoup de jeunes Tobies seront parfaitement dirigés dans les voies du salut ; ils trouveront un état, une position qui facilitera leur salut ; ils deviendront riches par la possession des biens vraiment désirables, ceux que Dieu a promis et qu'il réserve à ses élus !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Auteurs à consulter. — 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Missus est angelus Domini sanctus Raphael, ut curaret eos ambos. (Tob., III, 25.)

Cui Raphael angelus dixit... Ego sum Azarias Ananiæ magni filius. (Id., v, 17.)

Tunc angelus Raphael dixit ei : Audi me, et ostendam tibi qui sunt quibus prævalere potest dæmonium. (Id., VI, 16.)

Tunc Raphael angelus apprehendit dæmonium et religavit illud. (Id., VIII, 3.)

Tunc Raphael assumens quatuor ex servis Raguelis... in Rages civitatem Medorum perrexit, et inveniens Gabelum, reddidit ei chirographum suum. (Id., IX, 6.)

Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem, qui astamus ante Dominum. (Id., XII, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Tobis, inquit Angelus, vel Tobias, quid de mea mercede satis superflue cogitatis ? Habete quod vobis donavit pater ille cœlestis. Ego minister sum curationis, ille est auctor sanitatis. (S. August., *Serm.* 226 *de Tempore.*)

Tobis, ascenderunt ad Dominum opera tua, quia relicto prandio, reddidisti mortuum sepulturæ. Ego Domino medullata intuli sacrificia pro venerabili sepultura. (Id., *ibid.*)

Videte, carissimi, quantum sit eleemosynæ meritum ; angelum meruit habere operarium. (Id., *ibid.*)

Videtis quantum proficit mortuos sepelire, ut oblatio ejus per angelum Raphaelem ad cœlestem ascenderet majestatem. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Offices de l'archange Raphael : 1° Tobias in via sua deducitur ; 2° Sara tot viris contristata per Angelum matrimonio copulatur. (S. Augustin., *Serm.* 226 *de Tempore.*)

2. Quando orabas cum lacrymis et sepeliebas mortuos... ego obtuli orationem tuam Domino. (Tob., XII, 12.)

3. Ce qui nous vient par le ministère des anges nous vient directement de Dieu. Dives est ille qui me misit ; gratis jussit impendi, quod gratis ipse concessit. Nec ipsum honorem gratiarum mihi deputetis, quia nihil meis viribus percepistis. Deum benedicite, et illi confitemini, et ipsum glorificate, quia vobiscum fecit bona. (S. Augustin., *ibid.*, ut supra.)

4. Puissance des anges. — I. Angeli sunt hominum tutores, quia sunt : 1° sapientes ; 2° divites ; 3° affines. — II. Sunt gubernatores, nam : 1° erudiunt homines ; 2° a malo elongant ; 3° ad bonum formant homines. — III. Sunt protectores, nam : 1° suis inspirationibus dæmonum illusiones dissipant ; 2° dæmonum tentationes minuunt, et viribus nostris contemperant ; 3° peccandi occasiones, a dæmonibus observatas, tollunt et propulsant. (R. P. Mich. Vivien, *in Tertulliano prædicante*, t. I, verbo : ANGELUS, *Concio VI.*)

4. — PLANS.

PLAN SPÉCIAL POUR S. RAPHAEL, par M. l'abbé C. Martin. — I. Ministère de cet archange à l'égard : 1° du jeune Tobie ; 2° de Raguel et de sa fille Sara ; 3° de la famille de Tobie. — II. Ministère du

même archange à l'égard : 1° des familles chrétiennes ; 2° de la jeunesse élevée dans la crainte de Dieu.

PLAN CONCERNANT LES ANGES, par Mat. Faber. — Quid debeamus angelis : 1° honorem ; 2° timorem ; 3° amorem ; 4° familiaritatem ; 5° obedientiam ; 6° imitationem. (*Concio V, in festo S. Michaelis et de angelis custodibus.*)

AUTRE PLAN DU MÊME. — De sanctorum angelorum perfectione et natura ex eorum picturis tracta. — Angeli pinguntur : 1° forma humana ; 2° specie virili ; 3° forma juvenili ; 4° nudo capite ; 5° crispis capillis ; 6° alis ; 7° candido vestitu ; 8° discalceati. (Id., *ibid.*)

5. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir ci-dessus, au 2 octobre, *fête des Anges gardiens*, et au 29 septembre, *fête de l'Archange S. Michel.*

6. MARTYROLOGE. — SS. Félix, Audact, Janvier, Fortunat, Septime, mm. — S. Aretas et ses trois cent quarante compagnons, mm. — S. Évergille, év. et m. — S. Magloire, év. — S. Martin, ab. — S. Marc, solit. — S. Procle, év. — S. Senoch, ab.

25 octobre. — SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN,

CORDONNIERS (L'AN 287.)

VIES DE SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN

Saint Crépin et saint Crépinien furent du nombre des premiers apôtres de France, qui furent envoyés avec saint Denis pour y annoncer l'Évangile. Ceux qui eurent le bonheur d'entendre les instructions de ces saints apôtres, furent plus soigneux de les pratiquer que d'écrire leur histoire : aussi nous savons peu de choses de saint Crépin et de saint Crépinien. On dit qu'ils étaient frères.

Les compagnons de saint Denis s'étant dispersés en différents endroits des Gaules, Crépin et Crépinien s'arrêtèrent à Soissons, où ils se servaient de toutes les occasions que Dieu leur donnait pour attirer les peuples à la connaissance de la verité. A l'exemple de saint Paul, qui prêchait le jour et qui travaillait la nuit pour n'être à charge à personne, ils firent du lieu de leur retraite non-seulement une école d'instruction, mais encore une boutique de travail. Ils exerçaient le métier de cordonnier, occupation tranquille, propre à les entretenir dans l'humilité qui convient à des ouvriers évangéliques, et qui leur donnait occasion de parler de Jésus-Christ à ceux qui les employaient.

Il y avait longtemps qu'ils vivaient de la sorte et qu'ils répandaient la lumière de l'Évangile, lorsqu'ils furent dénoncés à l'empereur Maxime-Hercule. Il les envoya prendre aussitôt et les interrogea. Mais n'ayant pu les gagner ni par promesses ni par menaces, il les remit entre les mains du préfet du prétoire des Gaules, nommé Rictius Varus. Ce préfet éprouva la constance de ces deux missionnaires par tous les moyens que la cruauté lui suggéra, sans pouvoir les ébranler. Les deux frères étant demeurés victorieux de toutes les attaques du persécuteur, eurent enfin la tête tranchée. On met leur martyre vers l'an 287.

INSTRUCTION SUR L'OUVRIER

POUR LA FÊTE DE SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN, OUVRIERS CORDONNIERS

TEXTE : *Laboramus operantes manibus nostris.*
(I Cor., IV, 12.)

Les deux saints dont nous allons célébrer la fête étaient de modestes et laborieux ouvriers, gagnant leur pain à la sueur de leur front. Beaucoup dans cette assemblée, ou, pour mieux dire, tous nous sommes des ouvriers, chacun travaillant à sa manière. Ce sera nous édifier et nous consoler dans nos labeurs, dans nos peines, de considérer aujourd'hui ce que Jésus-Christ a fait pour le peuple, pour l'ouvrier.

Ier POINT. — JÉSUS-CHRIST S'EST FAIT OUVRIER.

Au moment même où il est venu, tous les peuples l'attendaient ainsi que les juifs, mais tous ils le cherchaient où il n'était pas : ils le cherchaient sur les trônes, il n'était pas là ; à la tête des armées, il n'était pas là ; dans la puissance, dans l'éclat, dans l'ostentation des grandeurs humaines, Jésus-Christ n'était pas là. Où était-il donc? Dans l'atelier d'un charpentier, d'un ouvrier. Et qu'était-il dans cet atelier? que faisait-il? Ce que vous êtes et ce que vous faites vous-mêmes : il travaillait comme vous, il était ouvrier comme vous.

Oh! que Jésus-Christ relevait par là, aux yeux de tous, notre dignité, et qu'il préparait magnifiquement, en notre faveur, le changement des idées du monde! Quel plus bel éloge pouvait-il donner à notre condition que de l'adopter pour la sienne, que de se faire l'un d'entre nous? Toutes les autres louanges n'eussent été que des paroles, divines sans doute, mais nous avons plus que des paroles même divines, nous avons l'action, l'exemple, le choix, la prédilection d'un Dieu. Ouvriers, sa bouche divine vous a loués, mais elle ne vous a pas loués toute seule : son corps, son âme, toutes ses puissances vous ont exaltés et bénis : ses pieds, comme les vôtres, marchant au travail ; ses mains maniant vos outils ; ses épaules ployant sous votre fardeau ; ses sueurs se mêlant par avance à vos fatigues et à vos sueurs, et, par-dessus tout, son esprit obéissant, résigné, s'élevant de terre vers son Père et le vôtre qui est dans les cieux.

De même que, pour relever l'homme, Jésus-Christ s'est fait homme ; ainsi pour relever l'ouvrier, Jésus-Christ s'est fait ouvrier.

Un Dieu ouvrier! Cela dit bien haut que l'ouvrier est au moins un homme ; il fallait que cela fût dit, car le monde païen l'avait oublié : cela dit bien plus ; et quand je considère un Dieu qui s'est fait ouvrier, il me semble que cette condition porte désormais des traces manifestes et ineffaçables de son passage, et je ne puis plus voir un ouvrier, sans penser que quelque chose de grand et de tout divin est en lui.

Jésus-Christ resta dans sa boutique ; mais non, cette boutique même n'était pas à lui, elle ne lui appartenait pas ; et notre Dieu, se faisant gloire de sa pauvreté comme d'autres se vantent de leur fortune, nous apprend dans l'Évangile, qu'il n'avait pas où reposer sa tête. Il resta donc dans cette boutique étrangère l'espace de trente années ; et puis il entreprit un autre travail, et, pour couronner son apprentissage, il se fit l'ouvrier des âmes, l'ouvrier de la rédemption. Ouvriers chrétiens! vous qui êtes semblables à Jésus-Christ par le travail

de vos mains, achevez de lui ressembler par le noble travail de vos âmes et aussi des âmes de vos frères!

Car Jésus-Christ n'a pas voulu faire son œuvre à lui seul; et pour l'accomplir tout entière, comme pour la continuer après lui, il daigna s'associer des apôtres. Et où les a-t-il pris, ces apôtres, ces hommes puissants, ces héros, ces bienfaiteurs de l'humanité? Est-ce parmi les grands et les sages, est-ce parmi les savants, les riches et les puissants de ce siècle? Non, mais il les a pris parmi les ouvriers, il les a pris parmi vous. Et douze ouvriers, conduits par la main de Dieu, ont fait à eux seuls, et dans peu de temps, ce que tous les philosophes de tous les temps n'ont pu faire; les ouvriers de Jésus-Christ ont refait le monde, et toute la philosophie n'a jamais pu bâtir un village.

IIe POINT. — JÉSUS-CHRIST A INVITÉ TOUS LES HOMMES A LA MÊME TABLE.

Mais ce qui devait faire, et ce qui fit en effet sur tous les esprits la plus profonde comme la plus durable impression, ce qui acheva de consolider l'établissement de votre grandeur, ce fut de voir tous les hommes invités à la table de Jésus-Christ, et vous les premiers. Rappelez-vous la Cène, cette première pâque chrétienne. Qu'y avait-il à cette table sacrée? Il y avait un Dieu et douze ouvriers avec lui. Les ouvriers furent les premiers commensaux d'un Dieu. Mes amis! vous êtes habitués à toutes ces idées chrétiennes, vous avez été élevés, nourris avec ces idées, et elles ne vous frappent pas maintenant. Mais reportez-vous un instant avec moi, par la pensée, vers ces temps anciens, alors que l'ouvrier était esclave et que l'esclave avait perdu la dignité et jusqu'au nom d'homme; représentez-vous ces maîtres barbares entendant un jour la doctrine nouvelle, et pour eux si étrange, de Jésus-Christ. Comme ils durent être étonnés et se dire : « Quoi! celui qui est mon esclave, et qu'à ce titre je ne daignais pas regarder, celui-là peut élever sa pensée et son cœur vers Dieu; il peut converser avec un Dieu, obtenir le pardon d'un Dieu, former ses mœurs sur les mœurs d'un Dieu; il peut faire et il fait, non pas des rêves, mais des plans assurés, des calculs infaillibles d'éternité dans le sein d'un Dieu, et, comme gage et comme prémices de ce bonheur à venir, il prend par avance la part du festin d'un Dieu. Oh! que ces maîtres barbares durent frémir, et combien ils se sentirent petits devant leurs esclaves. Ce fut sans doute un bonheur pour eux d'apprendre qu'ils pouvaient aussi devenir chrétiens.

Jésus-Christ, en effet, nous invite tous, petits et grands, riches et pauvres, sans distinction et sans exception; ou, plutôt, il n'y a plus de pauvres ni de petits, il n'y a plus en réalité que des riches et que des grands! Mes amis, nous sommes tous si grands, qu'il n'est pas un seul d'entre nous qui ne manque à Dieu et qui ne manque à soi-même s'il laisse s'écouler une année entière sans venir s'asseoir à la table divine de Jésus-Christ. Mais, par cela même, voyez que nous sommes tous égaux : s'asseoir à la même table, n'est-ce pas le plus grand signe de l'égalité? Assurément, on ne voit à la même table que ceux qui sont unis par les liens du sang, c'est-à-dire les membres d'une même famille, ou encore ceux qu'unit entre eux l'amitié, cette autre famille du cœur.

Rappelez-vous ce législateur d'autrefois, qui, voulant établir l'égalité dans sa république, avait ordonné un repas commun : qu'arriva-t-il, cependant? Il arriva que les riches portaient des mets recherchés, pendant que les pauvres durent s'en tenir au *brouet noir*. Aussi, à la fin, fallut-il cesser de manger ensemble. Non, quoi qu'on en ait dit, les Spartiates n'étaient pas égaux. Mais les chrétiens à la table de Jésus-Christ! Ah! je défie tous les riches de la terre

d'apporter ici une autre nourriture que nous ! Nous sommes donc tous égaux de par Jésus-Christ, dont nous sommes les convives ; de par Jésus-Christ, qui se fait lui-même notre festin. L'égalité, l'égalité parfaite est ici.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Auteurs à consulter. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Seminabo eos in populis, et confortabo eos in Domino. (Zach., x, 9.)

Ibant prompti, de cœlo habentes adjutorium. (II Mach., xi, 10.)

Nouveau Testament. — Hic hospitatur apud Simonem quemdam coriarum. (Act., x, 6.)

Usque in hanc horam et esurimus et sitimus... et laboramus operantes manibus nostris. (I Cor., iv, 11.)

Per fidem vicerunt regna. (Hebr., xi, 33.)

2. — SS. PÈRES.

Primum se ab Jerusalem diffudit Ecclesia, et cum in Judæa atque Samaria plurimi credidissent, et in alias gentes itum est, eis annuntiantibus Evangelium, quos Christus sicut luminaria et aptaverat verbo, et accenderat Spiritu sancto.

Denique per ipsos, non solum qui eum et ante passionem et post resurrectionem viderant et audierant, verum etiam post obitum eorum, per posteros eorum, inter horrendas persecutiones et varios cruciatus ac funera martyrum, prædicatum est toto orbe Evangelium, contestante Deo signis et ostentis, et variis virtutibus, et Spiritus sancti muneribus. (S. Augustin., *de Civitate Dei*, L. XVIII, c. 50.)

Martyres mortui tanquam vivi operantur ; ægrotos sanant, dæmones expellunt. (S. Ephr., *de Martyr.*)

Non indignum fuerit martyres et columnas, et scopulos, et turres et luminaria appellare. (S. J. Chrysost., *de SS. Juv. et Max.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

I. — Traits de conformité entre S. Crépin, S. Crépinien et l'apôtre S. Paul :

1. Comme lui, ils ont méprisé tous les avantages que le monde leur offrait.

2. Comme lui, ils se sont dévoués à étendre le royaume de Dieu dans de vastes contrées encore soumises à l'idolâtrie.

3. Comme lui, ils pouvaient dire aux fidèles instruits par leurs soins qu'ils n'avaient été à charge à personne, qu'ils n'avaient rien exigé d'eux que la fidélité à obéir au Seigneur, et que leurs propres mains leur avaient fourni les ressources nécessaires à une vie simple et frugale.

4. Comme lui enfin, ils ont scellé de leur sang la foi qu'ils avaient annoncée, et donné aux hommes l'exemple de cette charité que ni les persécutions, ni les tourments, ni la mort même ne peuvent ébranler. (Gery, *Exorde pour le jour de S. Crépin et S. Crépinien,* le 25 octobre.)

II. — Zèle de ces deux saints. C'est pour nous que le Seigneur avait donné à S. Crépin et à son digne frère cet esprit de force et de courage. Ce sont eux qui, par l'Evangile, nous ont engendrés à Jésus-Christ, et notre foi est la preuve encore subsistante de leur apostolat. Quels sentiments d'admiration et de reconnaissance ne doit pas exciter dans nos cœurs le souvenir de leur zèle et de leur charité ! (Id., *ibid.*)

4. — PLANS.

Plan du P. Michel Vivien. — Tres martyres scilicet : diaboli, seculi, Dei. — I. Martyres diaboli plures : 1° ethnici ; 2° hæretici ; 3° scelerati christiani. — II. Martyres seculi patiuntur pro : 1° ambitione et superbia ; 2° voluptate et lascivia ; 3° terrena facultate et opulentia. — III. Martyrium pro Deo toleratum, commendatur : 1° pœna ; 2° causa ; 3° forma. (*In Tertulliano prædicante*, t. IV.)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — SS. Crépin et Crépinien admirables modèles de l'apostolat des fidèles : 1° par le bon exemple des vertus privées ; 2° par l'application au travail : *Operantes manibus*

nostris (I Cor., IV, 11); 3° par le zèle de la propagation de la foi.

5. — AUTEURS A CONSULTER.

HISTORIENS. — Bosquet, *Histoire de l'Eglise gallicane*, remaniée de nos jours par M. l'abbé Jager ; Le Moine, *Histoire des antiquités de la ville de Soissons ;* Tillemont, *Mémoires.*

HAGIOGRAPHES. — Baillet, *Vie des Saints*; *Bréviaire de Paris* ; Godescard.

—

6. MARTYROLOGE. — S. Chrysanthe et sainte Darie, mm. — SS. Théodose, Lucius, Marc, Pierre et leurs compagnons, id. — SS. Crépin et Crépinien, id. — S. Miniat, id. — S. Prote et saint Janvier, id. — S. Martyre et S. Marcien, id. — S. Boniface, pape. — S. Front, év. — S. Gaudence, id. — S. Hilaire, id.

26 octobre. — SAINT MAGLOIRE, évêque régionnaire,

ABBÉ DE DOL (L'AN 575.)

VIE DE SAINT MAGLOIRE

Saint Magloire naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du cinquième siècle. Il était cousin-germain de saint Samson. On les mit l'un et l'autre sous la conduite de l'abbé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre, lequel prit un soin particulier de les former aux sciences et à la piété. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un état de vie, Samson se retira dans un monastère. Magloire retourna chez ses parents, et continua d'y pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

Amon, père de Samson, fut attaqué d'une maladie dangereuse quelque temps après. Il envoya chercher son fils, et s'humilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé lui ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer uniquement au Seigneur avec toute sa famille. Cet exemple eut de grandes suites. Magloire en fut si touché, qu'il vint trouver Samson avec Umbrafel son père, Afrèle sa mère, et ses deux frères. Ils résolurent tous de quitter le monde, et distribuèrent aussitôt leurs biens aux pauvres et aux églises. Magloire et son père s'attachèrent plus particulièrement à Samson, et ils obtinrent de lui la permission de prendre l'habit monastique dans la même maison. Umbrafel fut envoyé depuis en Irlande, et chargé du gouvernement des monastères de ce pays.

Lorsque saint Samson eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa saint Magloire qui avait été élevé au diaconat. Il l'emmena avec lui dans l'Armorique, espérant qu'il lui serait fort utile, qu'il l'aiderait dans ses travaux apostoliques, et qu'il contribuerait par son zèle à la propagation de l'Évangile. Le roi Childebert appuya de son autorité les saints missionnaires, qui furent bientôt en état de fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt ou Kerfuntée, à saint Magloire qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans l'exercice des fonctions épiscopales.

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'Évangile aux Bretons qui habitaient sur les côtes. Ces peuples étaient chrétiens, au moins pour la plupart; mais le malheur des guerres et les fléaux qui en sont la suite avaient affaibli en eux la connaissance de Jésus-Christ, et l'avaient presque entière-

ment effacée dans plusieurs. Le saint continua de vivre avec ses moines, comme par le passé. Il ne quittait point le cilice ; mais il le couvrait d'un vêtement fait avec une étoffe modeste, pour ne point rebuter les personnes du monde. Il ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes ; il mangeait cependant un peu de poisson les dimanches et les fêtes. Son zèle et sa charité ne lui laissaient presque aucun moment de repos, et il était quelquefois des jours entiers sans pouvoir prendre de nourriture.

Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude. Ce projet lui fut inspiré par les divisions qui régnaient entre les comtes de Bretagne. Il crut aussi que Dieu lui avait fait connaître qu'il exigeait de lui cette entière séparation du monde. Il se fit remplacer par Budoc, dont il connaissait le zèle, les lumières et les vertus, après avoir obtenu le consentement du peuple, mais sans avoir consulté les évêques voisins. On en usait quelquefois de la sorte chez les Bretons ; mais les évêques de la France désapprouvaient une telle conduite, et le second concile de Tours défendit aux Bretons, établis dans l'Armorique, de la suivre à l'avenir.

Magloire redoubla ses austérités, et s'interdit l'usage du vin et de la bière. Brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitait, autant qu'il lui était possible, de converser avec les hommes. Mais la réputation de sainteté dont il jouissait découvrit bientôt le lieu de sa retraite. On s'y rendait de toutes parts pour trouver du soulagement dans les besoins de l'âme et du corps. S'il se trouvait obligé d'accepter quelques petits présents, c'était pour les distribuer aux pauvres. Enfin, ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venait le visiter, il résolut de se retirer dans quelque solitude où il pût être entièrement inconnu du monde. Mais Budoc, qu'il consulta, le rassura en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il opérait devaient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il était, et ses miracles rendirent de jour en jour son nom plus célèbre.

Le comte Loiescon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Jersey, il y bâtit une église et y fonda un monastère, où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort du roi Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étaient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux, comme on le lui conseillait. Il mit en Dieu sa confiance et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquait.

Ce fut la nuit de Pâques de l'année suivante que le saint fut averti par le Ciel de la proximité du jour de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste : « Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie. » Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 octobre 575. Il était âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses reliques et celles de plusieurs autres saints furent portées à Paris, et déposées dans l'église de Saint-Barthélemy, puis dans la chapelle de Saint-Georges, située hors des murs de la ville. On les transféra ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite depuis de Saint-Magloire, aujourd'hui détruite et remplacée par l'École des sourds-muets.

Dans le même lieu reposaient aussi les reliques des saints Samson et Louthiern, évêques, et des saints Guinganthon et Escuiphle, abbés, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAGLOIRE

TEXTE : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam.* (Matth., XI, 10.)

Quoique ces paroles que j'ai prises pour mon texte s'entendent à la lettre de saint Jean-Baptiste, qui, en qualité de précurseur, marcha devant Jésus-Christ, et comme un ange mortel prépara les cœurs des Israélites pour le recevoir, j'ai cru néanmoins que sans leur faire beaucoup de violence je les puis appliquer à saint Magloire, puisque, étant évêque, on le peut appeler ange, et que sa vie, aussi bien que son emploi, lui a procuré cet auguste titre. Car il est vrai que ce grand saint a plutôt vécu sur la terre comme un ange que comme un homme, et qu'il a si bien préparé les âmes des fidèles à recevoir le Fils de Dieu, qu'on peut le nommer, comme saint Jean, l'ange du Père éternel : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam.*

Nous allons considérer saint Magloire : 1° *comme évêque;* 2° *comme anachorète;* 3° *comme bienheureux.*

Ier POINT. — ÉLÉVATION DE SAINT MAGLOIRE A L'ÉPISCOPAT.

Magloire refusa constamment la dignité d'évêque. Il avait dirigé une abbaye pendant cinquante-deux ans, ce qui le rendait apte à gouverner un diocèse; son prédécesseur l'avait désigné pour lui succéder au trône épiscopal, le clergé et le peuple l'avaient agréé; il fallut cependant pour le décider à accepter cette charge, qu'un ange descendît du ciel pour l'assurer que son élection était approuvée de Dieu et qu'il s'opposerait à ses ordres s'il n'acquiesçait aux désirs de l'Église.

Oh! comme ce grand saint possédait éminemment toutes les qualités exigées par saint Paul pour un évêque! Pour vous en convaincre, faisons-en le dénombrement et le parallèle.

Il faut, dit l'Apôtre que l'évêque soit sans défauts : *Oportet episcopum esse irreprehensibilem :* saint Magloire en était exempt; il avait toujours servi d'exemple et de modèle à ses religieux. L'évêque doit être sobre : *Sobrium.* Saint Magloire jeûnait toujours, il ne prenait rien les mercredis et les vendredis, et il ne mangeait les autres jours que du pain d'orge et des légumes : *Pane hordeaceo et vili ac parco legumine vescens, quarta et sexta feria omnis prorsus alimenti expers.* (*In ejus Vita.*) L'évêque doit être prudent, et il faut qu'il en ait donné des preuves dans la conduite de sa maison : *Prudentem;* saint Magloire avait conduit cinquante-deux ans une abbaye, dans laquelle il avait fait voir sa discrétion et sa charité. L'évêque doit être hospitalier, et recevoir dans sa maison les pèlerins et les pauvres : *Hospitalem*; saint Magloire avait fait de son abbaye un hôpital; et, suivant les mouvements de son bienheureux père saint Benoît, il croyait que l'avantage de l'abbé consistait à servir les pauvres et à loger les pèlerins. L'évêque doit être docte, et servir d'interprète à Jésus-Christ, pour expliquer les mystères de notre foi : *Doctorem*; saint Magloire avait étudié sous son oncle, et dans une si bonne école, il était devenu un des plus savants maîtres de l'Église. Néanmoins il tremble quand il faut prendre la mitre et la crosse et un ange a peine à le rassurer.

IIe POINT. — SAINT MAGLOIRE QUITTE SON ÉVÊCHÉ POUR SE FAIRE ANACHORÈTE.

Saint Magloire résolut bientôt de quitter son évêché. Qui put, M. F., lui inspirer ces pensées et lui donner des sentiments qui s'opposent en apparence à son devoir? Ce n'est pas faute de courage, car il va au devant des loups, sitôt qu'ils viennent attaquer son troupeau. Il ne manque pas de charité, qui est la principale vertu d'un pasteur; il aime tous ses diocésains, il prend part à toutes leurs peines et peut dire comme saint Paul : *Quis scandalizatur et ego non uror? quis infirmatur et ego non infirmor?* Il vit et il souffre en mille corps, et l'amour ne multiplie son âme que pour multiplier ses douleurs.

Ce qui l'étonne, M. F., c'est la grandeur et le péril de sa charge; il sait que l'orgueil est l'ennemi de l'humilité, que l'homme et l'ange se sont perdus dans l'élévation, que le péché d'orgueil est le premier qui nous a vaincus et le dernier que nous surmontons : *Quo primo vitio lapsa est anima, hoc ultimum vincit.* (S. Augustin., *in Ps.* VII.) Il sait que l'homme devient superbe pour avoir méprisé la gloire, et que la défaite de ce péché lui fait perdre son avantage en lui faisant perdre l'humilité : *Sæpe homo de ipso gloriæ contemptu gloriatur.* (Lib. X *Confess.*, cap. 38.) Mais ce qui redouble toutes ses craintes, et ce qui augmente tous ses désirs, c'est qu'il sait bien qu'un évêque est responsable de toutes les fautes de ses ouailles, que leurs péchés deviennent les siens par sa négligence et qu'il ne lui suffit pas d'être innocent en sa personne, s'il n'est juste en celle de tous ses diocésains.

Les vœux de saint Magloire furent exaucés, il quitta son diocèse, il nomma un successeur qui fut approuvé par le clergé; et, passant la mer, il alla chercher un refuge au milieu d'une île, afin que le monde ne l'y importunât pas. Là, M. F., il redoubla ses austérités, il passa les nuits en prières ; il se couvrit d'un cilice; là il put donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes; et comme si la dignité eut été un crime, il fit pénitence pour avoir passé trois ans dans un évêché. On remarque que pendant que ses frères étaient endormis il tournait les yeux vers la mer, et que, admirant dans son étendue et dans sa fureur l'immensité de Dieu et la sévérité de sa justice, il se laissait aller à des transports et à des craintes qui condamnent bien nos stupidités et nos folles assurances.

IIIe POINT. — SOUPIRS DE SAINT MAGLOIRE VERS LA PATRIE CÉLESTE.

Retiré dans sa solitude saint Magloire éprouva bientôt trois sortes de peines.

1. La première, de se sentir exilé sur cette terre : *Hæc illis sola pœna non esse in patria.* Il ne pensait plus qu'au ciel, qui est la chère patrie des âmes saintes. Grande douleur pour ceux qui aiment Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (Philip., I, 23.)

2. La seconde, de voir son âme prisonnière de son corps, assujettie à ses besoins de chaque jour. Déplorable situation de sentir que le corps, palais de l'âme dans l'innocence, est devenu sa prison depuis le péché. Il est vrai que saint Magloire n'avait pas à se plaindre des besoins, car il était soumis, se contentait de quelques légumes pour sa nourriture, d'un peu de paille pour son lit, d'une caverne pour sa cellule, et d'un cilice pour son habit.

Néanmoins, comme il fallait que notre saint donnât quelques heures au repos, qu'il interrompît sa méditation pendant son sommeil, il s'affligeait

de cette légère servitude, et soupirant après la liberté des enfants de Dieu, il désirait que la mort le délivrât de son corps.

3. La troisième peine de saint Magloire était que l'on offense toujours Dieu en cette terre de péché. C'est pourquoi dans toutes ses prières il s'écriait comme l'Apôtre : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* ? (Rom., VII, 24.)

Après dix ans de soupirs et de larmes, l'ange qui l'avait secouru dans tous ses vœux descendit du ciel et l'avertit que ses vœux étaient exaucés, que son exil finirait bientôt, que son âme serait dégagée de son corps, et que, victorieuse de tous les restes du péché, elle irait posséder le souverain bien qu'elle avait si longtemps et si ardemment souhaité. Cette nouvelle, M. F., combla de joie le grand saint Magloire. Changeant ses plaintes en actions de grâces, il en avertit ses frères, afin qu'ils joignissent leurs remerciements aux siens, et que tous ensemble ils se réjouissent de la fin de son exil et de sa vie. Cet aigle qui ne pouvait plus voler à cause de sa vieillesse, reprit des forces en l'attente d'une si favorable promesse. Il allait à tous moments auprès des autels, afin qu'il pût achever son sacrifice où il avait tant de fois offert celui de l'Agneau de Dieu. Dans les transports que lui donnait une si agréable nouvelle, il disait souvent à Jésus-Christ : *Unam petii a Domino ; hanc requiram* : Vous savez, Seigneur, que je ne vous ai demandé qu'une faveur ; je l'ai enfin obtenue. Un ange, votre fidèle messager, m'a assuré que je finirai bientôt mon exil, et que je demeurerai éternellement dans votre maison, et dans ma chère patrie : *Ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.*

Pendant qu'il était en cette attente, l'ange qui l'avait toujours consolé descendit du ciel, et lui donna le viatique pour gage de la vie éternelle qu'il lui avait annoncée. Mille raisons se présentent à mon esprit pour autoriser cette faveur. Notre saint était un ange, il fallait que les anges lui administrassent le pain des anges ; notre saint tenait plus de la condition des bienheureux que de celle des fidèles, et il fallait que l'Église triomphante lui envoyât quelqu'un de ses bienheureux esprits pour lui rendre les derniers devoirs. Il avait vécu sur la terre comme un ange, il fallait qu'il montât au ciel comme un ange et que les hommes n'eussent plus de commerce avec un homme qui n'avait plus de part à leurs misères ni à leurs faiblesses. Enfin, cette faveur lui était bien due, puisqu'en tous les états de sa vie il avait plutôt passé pour un ange que pour un homme. Il était ange puisqu'il était évêque, et que les prélats sont les anges de l'Église ; il était ange puisqu'il était ermite, et que les anachorètes sont les anges du désert ; il était ange puisqu'il était vierge, et que les vierges sont les anges de la terre.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Sapiens aperiet os suum in oratione. (Eccli., XXXIX, 7.)

Ecce constitui te ut evellas et destruas, et disperdas, et ædifices, et plantes. (Jerem., I, 10.)

Exui me stola pacis, indui autem me sacco obsecrationis et venit mihi gaudium in sancto. (Baruch, IV, 20.)

Nouveau Testament. — Scitis quomodo nihil subtraxerim utilium, quominus annuntiarem vobis, et docerem vos publice et per domos. (Act., XX, 20.)

Cum metu et tremore vestram salutem operamini. (Philip., II, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Eo tempore quo discere cœperam vis mihi facta est merito peccatorum meorum ut secundus locus gubernaculorum mihi traderetur qui remum tenere non noveram. (S. Augustin., *Ep.* 148.)

Cogita nihil esse hoc tempore facilius et lætius aut hominibus acceptabilius, episcopi, presbyteri aut diaconi officio, si perfunctorie atque adulatorie res agatur, sed nihil apud Deum miserabilius et tristius et damnabilius. (Id., *Ep.* 140 *ad Valer.*)

Eligendus est qui invitatus renuit, qui quæsitus refugit ; repellendus procul dubio est qui ultro ambit et importune se gerit. (S. Gregor., *in Pastor.*)

Rogatus recedat, invitatus effugiat, sola suffragetur ei necessitas excusandi. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Magloire refusant la dignité épiscopale : *Invitatus renuit, quæsitus refugit.* (S. Gregor., *in Pastor.*)

2. S. Magloire possédait toutes les qualités requises par S. Paul pour être un digne évêque : *Oportet episcopum esse irreprehensibilem, hospitalem, doctorem.* (I Tim., III, 2.) — *Voir* Senault, *Panégyrique de S. Magloire*, première partie.

3. S. Magloire demande à quitter son siége épiscopal, à cause : 1° de la grande responsabilité de sa charge : *Sanguinem illorum de manu tua requiram* ; 2° des avantages spirituels qu'il espère trouver dans la solitude. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

4. Aspirations de S. Magloire vers la céleste patrie. (Id., *ibid.*, troisième partie.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Virginitatem ab infantia perpetuam servavit ; 2° carnem jejuniis, vigiliis, aliisque macerationibus attrivit : 3° orationi erat maxime intentus ; 4° pro solitudine sedem episcopalem reliquit ; 5° pane hordeaceo et vili ac parco legumine vescens, quarta et sexta feria omnis prorsus alimenti expers erat. (*In ejus vita.* — *Vide Lect. Brev. parisiensis, die 24 octob.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Senault. — Texte : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam.* (Matth., x, 10.) — Ce fut un ange qui tira S. Magloire : 1° du cloître pour en faire un évêque ; 2° de son diocèse pour en faire un solitaire ; 3° de la terre pour en faire un bienheureux.

Plan de Gery. — Texte : *Deus, docuisti me a juventute mea et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua.* (Ps. LXX, 17.) — Vertus par lesquelles S. Magloire honora son ministère : 1° comme solitaire ; 2° comme évêque.

Plan caractéristique selon Durand. — S. Magloire : 1° avant d'être évêque a fait tout ce qu'il a pu pour ne point l'être ; 2° devenu évêque, il a fait tout ce qu'il a pu pour quitter son évêché ; 3° ayant quitté son siége, il a fait tout ce qu'il a pu pour ne plus le reprendre. (*Caractères des Saints*, 24 octobre.)

6. — ENCOMIA

Dive Maglori, populi Dolenses
Te diu clarum meritis petebant;
Ad novos tanti nova lux refulsit
Sideris ortus.

Eligit qui te comitem laborum
Jam senex fato propiore Samson
Sacra deponit tibi sustinenda
Pondera mytræ.
(Santol. Vict., *Hymnus, D. Maglorio, Episcopo Dolensi.*)

Præsul afflatu monitus superno
Ecce silvarum repetis recessus,
Infulas ponis ; tua dignitatis
Pondera sentis.
(Id., *Hymn.* 2.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne* ; Baillet, *Vies des Saints* ; Godescard, *id.*

Panégyristes. — Le P. Senault, Gery.

8. MARTYROLOGE. — S. Évariste, pape et m. — S. Rogatien et S. Félicissime, mm. — SS. Lucien, Flore et leurs compagnons, id. — S. Quodvult Deus, év. — S. Rustique, id. — S. Gaudiose, id. — S. Foulque, id. — S. Bernward, id. — S. Quadragésime.

27 octobre. — FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE LA PURETÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

TEXTE : *Tota pulcra es, amica mea, et macula non est in te.* (Cant., IV, 7.)

Tous les êtres sortis des mains de Dieu publient les richesses de sa bonté, M. F.; tous en ont reçu les organes et les facultés nécessaires à leurs destinées diverses. C'est pourquoi la création est appelée *le monde*, c'est-à-dire l'ordre, la beauté, l'harmonie. Mais qui pourrait comprendre avec quelle suavité, avec quelles délices de complaisance le Seigneur arrêta ses regards sur le corps sacré de la Vierge bienheureuse? Qui peut douter qu'il ne l'ait aimé par-dessus tous les corps créés, après le corps de Jésus-Christ; qu'il ne l'ait préparé, choisi, orné comme le plus beau et le plus ravissant de tous les corps, le réservant à un bonheur ineffable? Dans ses entrailles, en effet, a commencé le salut de l'univers : là se sont formés, développés les membres divins de notre Sauveur; il s'est nourri de son lait, réchauffé, consolé de ses embrassements, de ses sourires, de ses caresses inexprimables. Et quand lui-même eut consommé notre rédemption et fut remonté dans les cieux, il rappela sa tendre Mère à ses côtés, et la couronna dans sa chair comme Reine des anges et des hommes. Quelle est donc la gloire que le Seigneur voulut pour cette chair privilégiée de la Vierge vénérable? Quelle est la beauté qui la fit comparer à la Tour d'ivoire élevée par le roi Salomon, et qui, à la richesse de la matière, unissait l'éclat de la blancheur, la force, la majesté, la légèreté, l'élégance des formes et des proportions? Quels attraits si ravissants l'ont fait nommer la Fleur du Liban : fleur merveilleuse qui ne connut ni langueur ni flétrissure, conserva toujours sa fraîcheur, ses parfums, sa magnificence? Recueillons-nous, M. F., au pied des autels de cette Mère très-pure, et considérons le prix inestimable que le Seigneur attache à la divine chasteté.

I[er] POINT. — PURETÉ DE MARIE.

Dieu l'a protégée dès son premier matin, dit le Prophète. Ses nobles et saints parents étaient avancés en âge et pas un enfant ne leur était né. Dieu voulait que la conception de Marie fût accordée au monde contre le vœu de la nature, par le miracle de sa grâce. Admirons surtout ici l'amour de Dieu pour Marie. A ce premier moment où Satan veille sur toute conception humaine, pour la souiller de son venin, le Seigneur s'empresse de couvrir cette Vierge sainte de sa grâce comme d'un manteau, afin de préserver sa chair du poison du péché originel. Le dragon repoussé, frémit d'horreur, à la vue de cet Enfant de bénédiction, échappant seule à ses traits enflammés. Marie est conçue sans péché! Jamais aucun mouvement de la chair, aucune épine de la concupiscence ne viendra troubler son âme virginale. La grâce du Saint-Esprit lui a prodigué, comme à son temple privilégié, l'or et la pourpre de tous ses dons! Ah! combien Marie laisse loin derrière elle les anges et les saints : toute gloire, toute vertu pâlit devant elle, comme tout astre du firmament s'éteint devant le soleil! Recueillons dans la joie, M. F., les fruits sacrés de ce mystère! Parce

que la chair de Marie, prise d'Adam, n'a point reçu les souillures d'Adam, l'ange envoyé de Dieu viendra lui dire : Je vous révère, ô pleine de grâce, vous enfanterez le Sauveur! Parce que, Rose mystérieuse, toujours brillante des fraîches couleurs de son printemps, elle surpasse toutes les autres fleurs de notre exil en beauté, en éclat, en parfums, elle abaissera jusqu'à elle le Verbe de Dieu : il se reposera en elle et nous donnera par elle le miel de ses miséricordes. Ne l'entendez-vous point l'admirer et la saluer avec amour par son Prophète : « Vous êtes parfaite en beauté, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. Vous êtes ma colombe sans rivale en blancheur. Ainsi qu'un lis est parmi les épines, ainsi ma bien-aimée s'élève pure, éblouissante parmi les filles de la terre? » Et tandis qu'il avait été dit autrefois à l'homme plongé dans toutes les abominations impures : Mon esprit ne se reposera plus sur toi, car tu es chair; la Vierge immaculée entendra l'ange respectueux lui dire : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et vous couvrira de son ombre, et le fruit saint qui naîtra de vous sera Fils de Dieu! » C'est donc par son inviolable chasteté que Marie s'élève devant la Trinité sainte, plus belle que toute beauté créée, plus aimable que tous les charmes périssables! Par sa pudeur immaculée nous est venue la rédemption, et ce monde a paru digne encore d'être aimé du Seigneur. Faut-il s'étonner que l'Église acclame de la joie ce triomphe de sa Reine sur le démon!

II° POINT. — PRIX INESTIMABLE DE LA CHASTETÉ.

M. F., c'est une chose bien digne de remarque : de même que Jésus-Christ dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? » et que le démon de son côté faisait cette promesse à notre Sauveur lui-même : « Je te donnerai tous les royaumes du monde et leur gloire, si tu veux m'adorer et me livrer ton âme; » de même, il s'accorde avec Jésus-Christ pour mettre la chasteté au-dessus de tous les trésors. Il sait bien que les attraits puissants qui ont abaissé le Seigneur jusqu'à Marie, sont les attraits de la pureté toujours intacte et virginale. N'a-t-il pas entendu l'Esprit saint nous dire : C'est l'incorruption qui nous rapproche de Dieu? Et ce mystère de Marie conçue sans péché, et lui broyant la tête dès son premier instant, le lui redit assez à lui-même. Aussi, il déchaîne toute sa rage à ravir à Dieu et à son amour, les âmes les plus nobles et les plus belles par l'amorce des voluptés charnelles. Voyez Sanson, David, Salomon : c'est par l'impureté qu'il les terrasse et les foule à ses pieds. C'est par là qu'il s'attaque à saint Paul, à saint Grégoire de Nazianze, à saint Benoît, à saint François d'Assise; à sainte Catherine de Sienne, à sainte Angèle de Foligny, à sainte Jeanne de Chantal, à des milliers d'autres. On ne peut raconter, dans une assemblée de fidèles, les tortures douloureuses qu'ils infligeaient à leur chair pour conserver la perle brillante de son honneur, et réserver à l'Époux céleste les parfums de cette myrrhe choisie de la chasteté. Ainsi, M. F., quand cette vertu ne serait point nécessaire au salut; quand il ne serait point écrit pour les hommes, pour les femmes, pour les enfants, pour les jeunes filles : « Tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés! Aucun fornicateur, aucune âme impure ou deshonnête, n'entrera dans le royaume des cieux; » n'est-ce point l'amour et les bénédictions du Seigneur que l'Église veut conserver à vos enfants, en les consacrant à la Mère très-pure de Jésus-Christ?

Je dis plus encore, M. F. : en conservant à une âme sa pudeur et sa pudicité,

l'Église lui assure l'estime et les respects des hommes. Oui, le monde, tout corrompu qu'il est, révère la modestie, la continence. Avec elle, une jeune vierge, une femme peut marcher le front levé; si sa pudeur est flétrie, elle exhale, au contraire, une odeur qui soulève le dégoût. Ne voit-on pas tous les hommes débauchés confier, de préférence, à de saintes religieuses, l'innocence de leurs jeunes filles; pleurer à la vue de la blanche couronne, de la blanche robe de leur première communion? N'en voit-on pas, jetés eux-mêmes dans toutes abominations de Babylone, apprendre à leurs enfants le *Souvenez-vous*, l'invocation : *ô Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous;* demandant à cette Vierge des vierges de leur conserver cette fleur si délicate, mais si pleine de parfums? Ne voit-on pas les impies, les hérétiques eux-mêmes, s'incliner avec une admiration respectueuse devant nos religieuses, fidèles suivantes de la Vierge immaculée? Et, dans ce monde où les saints manquent, où Dieu lui-même est si méconnu, si blasphémé, l'homme le plus impur et le plus méchant, la femme la plus abandonnée, ne révèrent-ils pas la Mère très-pure et très-chaste de notre Sauveur?

Enfin, M. F., en consacrant la jeunesse à Marie, l'Église veut surtout son bonheur, les plus belles joies de sa vie. *Avec moi*, nous dit Marie dans l'Écriture, *avec moi sont les richesses, la gloire, l'honneur, la magnificence, la justice : les fruits de mon culte sont plus désirables que l'or, que les pierreries. que l'argent affiné.* (Parab. de Salomon, 9.)

« Il m'apparut une femme assise sur une bête monstrueuse, dit saint Jean; elle était vêtue de pourpre comme une reine; elle étincelait sous les rubis et sous les diamants; elle tenait à la main une coupe d'or. » Voilà, M. F., l'impureté toujours brillante d'attraits, toujours pleine de séductions. Elle est assise sur une bête monstrueuse : elle dévore l'honneur, la réputation, le corps et l'âme. Elle tient à la main une coupe d'or, mais remplie d'abominations, c'est-à-dire pleine de remords, de querelles, de haines, de meurtres, de larmes, de sang! Saint Augustin raconte, au contraire, qu'avant sa conversion, la chasteté lui apparut comme une reine aimable, pleine de majesté, l'invitant, par de douces caresses, à venir à lui : elle étendait, pour l'embrasser, ses mains pieuses, et montrant à ses yeux les générations de joies divines qui lui forment cortége : Quoi! lui disait-elle, ne pourras-tu pas ce qui est possible à tant de femmes et d'enfants? Les délices de tes honteuses voluptés peuvent-elles se comparer aux saintes suavités de la loi du Seigneur? (*Conf.*, VIII, 11.) Cette matrone vénérable, cette Reine auguste au sourire enivrant, nous la saluons aujourd'hui, M. F., incarnée dans Marie. Ah! le culte de Marie, il est riant, fleuri, embellissant les joies, charmant les douleurs; il est rempli de parfums et de voluptés ineffables, inconnues partout ailleurs en cet exil de la vie. Et l'on peut dire, en empruntant une comparaison de saint Bernard : Je consens, ô Marie, qu'il ne soit plus jamais parlé de vous ni de votre culte, si un seul homme a jamais pu dire : Je l'ai chérie, suivie, révérée et chantée de toute mon âme, et j'ai été malheureux!

Ainsi, M. F., la chasteté nous rapproche de Dieu ou plutôt l'abaisse jusqu'à nous. Parce que Marie fut la Rose mystérieuse, toujours gracieuse, sans tache et sans épines, elle l'attira des cieux en son sein, dans cette vallée de larmes et de misères. Mais, hélas! nos corps sont d'une matière impure et grossière, où la concupiscence est ardente et fiévreuse; le démon rôde, pour nous flétrir et nous dégrader; le monde, quelquefois nos propres familles, sont comme une Babylone abominable où rugit la luxure. Courage cependant, M. F., courage, surtout, jeunesse chrétienne : avec la grâce de Marie, nous triompherons : elle

est la Reine de la victoire. Réfugions-nous donc sous ses ailes, sur son cœur virginal en redisant avec un pieux auteur : O Marie, conçue sans péché, ne permettez jamais que cette chair misérable où nos âmes sont prisonnières, arrête nos pas dans le chemin du ciel ! Donnez-nous, ô Vierge vénérée, de mépriser, en toute fierté, les attraits périssables des créatures, et d'être dignes de comtempler dans les cieux votre beauté incomparable. Après nous avoir secourus, défendus, sauvés, placez-nous enfin dans votre cortége triomphant, où nous serons les frères et les sœurs des anges, parce que nous serons les enfants de la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Emblèmes. — 4. Thèmes oratoires. — 5. Plans.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Adducentur virgines post eam in templum regis. (Ps. XLIV, 15.)

Ego flos campi et lilium convallium. (Cant., II, 1.)

Tota pulchra est, amica mea, et macula non est in te. (Id., IV, 7.)

Nouveau Testament. — Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco. (Luc., I, 34.)

Non intrabit in eam aliquid coinquinatum. (Apoc., XXI, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Tu dicis Mariam virginem non permansisse ; ego mihi plus vindico, etiam ipsum Joseph virginem fuisse per Mariam. (S. Hieron., *Apud Parac.*, p. 2.)

O Virgo ! quis te docuit Deo placere virginitate, et in terris angelicam ducere vitam. (S. Bernard., *Homil 4 super* MISSUS EST.)

Missus est angelus ad virginem, virginem carne, virginem mente, virginem professione, virginem denique qualem describit apostolus, mente et corpore sanctam. (Id., *Hom.* 2 *ibid.*)

Pulchritudo Beatæ Virginis intuentes ad castitatem excitabat. (S. Thomas, *in Opusc.*)

3. — EMBLÈMES.

ECRITURE. — Flos campi et lilium convallium. (Cant., II, 1.)

Columba mea, immaculata mea. (Id., V, 2.)

Speculum sine macula Dei majestatis. (Sap., VII, 26.)

Porta hæc clausa erit. (Ezech., XLIV, 2.)

Tabernaculum Dei cum hominibus. (Apoc., XXI, 3.)

Hortus conclusus, fons signatus. (Cant., IV, 7.)

SS. PÈRES. — Aurora de qua nascitur sol justitiæ. (S. Petr. Dam., *Serm. de Assumpt.*)

Columba castissima. (S. Bonavent., *super* SALVE.)

Flos vitæ immaculatus. (S. Gregor. Neocæsar., *Orat. I de Annuntiat.*)

Margarita regni pretiosissima. (S. Method., *Orat. de Hypap.*)

Radius solis intelligibilis. (*Hymn. Græc., apud But.*)

Rosa divina fragrantia perfundens omnia. (S. J. Damascen., *Orat. de Nativit. B. V.*)

Sacrarium omnium virtutum. (S. Anselm., *Alloq. cœl.*, 22.)

Tellus virginalis, ex qua novus Adam formatus est. (S. Andr. Cret., *Orat. in Salut. angel.*)

Vas sanctificationis. (S. Ildeph., *L. de Virginit. B. M. V.*)

4. — THÈMES ORATOIRES.

Moyens pour conserver la pureté. — I. Ce qu'il faut fuir : 1° les occasions ; 2° les regards ; 3° les mauvaises compagnies ; 4° l'oisiveté. — II. Ce qu'il faut pratiquer : 1° la mortification des sens ; 2° l'humilité ; 3° la prière. (S. Liguori, *Recueil de textes*, t. II.)

Autres moyens. — 1° La fréquentation des sacrements ; 2° la dévotion à la sainte Vierge ; 3° l'imitation des exemples des saints. (Le R. P. Warnet, *Trésor des Prédicateurs*, t. II, 323, article : PURETÉ.)

5. — PLANS.

PLAN DU P. SENAULT sur l'excellence de

la virginité. — Texte : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (Coloss., III, 3.) — I. C'est un état aimé et béni de Dieu. — II. C'est un état favorable à la pratique de toute vertu. (*Voir* au t. III, 107, du *Panorama des Prédicateurs.*)

Plan d'un contemporain sur la pureté. — Texte : *Sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore.* (I Thess., IV, 4.) — I. Eloges de la pureté : 1° dans la loi ancienne ; 2° dans la loi nouvelle. — II. Moyens pour la conserver, par une humilité : 1° sincère ; 2° craintive ; 3° vigilante ; 4° courageuse ; 5° respectueuse ; 6° reconnaissante. (Cette instruction se trouve dans notre volume du *Décalogue*, 271.)

Voir une excellente instruction sur la pureté de la sainte Vierge, au t. X, 269, de notre *Revue de la Prédication.*)

28 octobre. — SAINT SIMON, surnommé LE ZÉLÉ,

APOTRE (Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT SIMON

On donne à saint Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre et de saint Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à saint Jacques le Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ses surnoms, que le saint apôtre était né à Cana, en Galilée ; et certains Grec modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de Nephtali. Quant au surnom de Cananéen, il a la même signification en syro-chaldaïque, que le mot *zelotès* en grec. Saint Luc l'a traduit, et les autres évangélistes ont retenu le mot original. *Canath*, suivant la rémarque de saint Jérôme, signifie *zèle* en syro-chaldaïque ou hébreu moderne.

Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, ce surnom ne fut donné à saint Simon qu'après qu'il eut été appelé à l'apostolat, et cela à cause de son zèle et de son attachement pour son divin Maître. D'ailleurs, selon le même auteur, il s'était toujours montré fidèle observateur de la loi et fort opposé à ceux qui s'en écartaient. Mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes. Hammond et Grotius pensent qu'on donna le surnom de Zélé au saint apôtre, même avant qu'il se fut attaché à Jésus-Christ, parce qu'il était de la secte de ceux qu'on appelait zélés parmi les Juifs, du zèle particulier avec lequel ils faisaient profession de suivre la loi dans toute sa pureté. Ces zélés jouèrent un rôle fameux dans la guerre des Juifs contre les Romains. Ce fut principalement à leur instigation que le peuple secoua le joug de la soumission. Pendant le siége de Jérusalem, ils massacrèrent leurs propres compatriotes, remplirent le temple de carnage et accélérèrent la ruine de leur patrie. Mais rien ne prouve qu'il y ait eu des zélés, dans le sens que nous venons d'expliquer, du temps de Jésus-Christ : car on ne doit pas les confondre avec ceux qui soutenaient qu'on ne devait point payer le tribut aux Romains. Enfin, s'il y avait alors des Juifs qui prissent le nom de zélés, ils ne ressemblaient point à ceux dont parle Josèphe dans son histoire de la guerre des Juifs contre les Romains.

Saint Simon, après sa conversion, fut fort zélé pour la gloire de son Maître. Il montra une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient par leur con-

duite la foi qu'ils professaient. Tout ce que l'Évangile dit de lui, c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. Il reçut avec eux les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très-fidèle à sa vocation.

On lit dans quelques Grecs modernes, qu'après avoir prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, il s'embarqua pour la Bretagne; qu'il y répandit la lumière de l'Évangile, et qu'il y fut crucifié par les infidèles. Mais ce voyage dans la Bretagne n'est appuyé sur aucune preuve ; et les auteurs qui le rapportent tombent dans des contradictions qui détruisent leur autorité.

Si le saint apôtre prêcha en Égypte et dans la Mauritanie, il retourna en Orient; car les *Martyrologes* de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard, mettent son martyre, en Perse, dans une ville appelée Suanir, qui était probablement dans le pays des *Suani*, peuple allié pour lors aux Parthes de Perse. Au reste, ceci peut se concilier avec un passage des actes de saint André, qui porte qu'il y avait au Bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçait que saint Simon le Zélé avait été enterré dans ce lieu. Les *Martyrologes* attribuent la mort du saint apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de mort disent qu'il fut crucifié. On prétend que l'église de Saint-Pierre du Vatican à Rome et la cathédrale de Toulouse possèdent la plus grande partie des reliques de saint Simon et de saint Jude.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SIMON ET DE SAINT JUDE

TEXTE : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* (Joan., XV, 18.)

La haine des hommes ne dure qu'un temps; elle ne peut, d'ailleurs, nuire qu'au corps et aux intérêts passagers de ce monde; elle ne saurait atteindre l'âme du chrétien, ni lui enlever la récompense éternelle du ciel. Au contraire, elle la lui donne souvent, s'il sait rendre méritoires les souffrances qu'une haine injuste lui fait endurer. C'est pourquoi Jésus-Christ, la grande victime de la haine des Juifs, félicite ses serviteurs qui souffrent pour sa gloire, et il déclare combien sont coupables et inexcusables ceux qui les persécutent à cause de lui.

Voici encore deux courageux champions de la cause de Dieu : saint Simon et saint Jude ont suivi les traces du Sauveur en prêchant la même doctrine, en donnant au monde païen l'exemple des mêmes vertus : la même haine les a poursuivis; la même gloire les a couronnés. Instruisons-nous à cette grande école; considérons *leurs souffrances et la manière dont ils ont souffert.*

Ier POINT. — SOUFFRANCES DE CES DEUX SAINTS.

Saint Simon et saint Jude étaient frères de saint Jacques le Mineur et de Joseph. Ils sont appelés frères du Seigneur, parce qu'ils étaient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Saint Jude est distingué de Judas-Iscariote par le surnom de Thaddée, qui signifie louange, confession. Tous deux furent choisis par Jésus-Christ pour être ses apôtres et les témoins de sa vie et de ses œuvres.

Il les aima particulièrement, moins à cause des liens du sang, qu'à cause de leur mépris pour le monde et de l'ardente vivacité de leur zèle.

Après l'ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, Simon et Jude

se réunirent aux autres apôtres pour aller prêcher l'Évangile aux peuples encore assis à l'ombre de la mort. D'après les *Actes des martyrs*, saint Simon prêcha en Égypte et saint Jude dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et surtout la Mésopotamie. Après le martyre de saint Jacques, en 62, Jude retourna à Jérusalem où il assista à l'élection de Simon, qui devint évêque de Jérusalem.

Les deux frères apôtres se rencontrèrent un jour en Perse, et s'animant l'un l'autre à se dévouer à l'œuvre de Dieu, ils prêchèrent avec un zèle ardent la bonne nouvelle, instruisant les peuples et luttant avec énergie contre les ravages que les hérésies faisaient dans l'Église naissante. Mais, tout enflammés d'amour pour leur divin Maître, ils étaient prêts à lui sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang, après qu'ils avaient tout quitté pour lui. Bientôt ils furent jugés dignes de mourir pour cette grande cause de Dieu : ils moururent tous deux martyrs de leur foi et de leur courage. On croit que Jude fut crucifié comme son divin Maître, puis percé de flèches. Les Arméniens l'honorent comme leur premier apôtre. Il mourut à Ararat, en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes et qui faisait partie de la Perse.

Mais saint Jude fit plus encore; bien que mort, il parle encore au monde par cette épître qu'il avait adressée aux Juifs qui étaient l'objet de ses travaux.

Voilà, M. F., nos modèles et nos précurseurs dans la foi.

IIe POINT. — MANIÈRE DONT ILS ONT SOUFFERT.

Voyez la manière dont ils souffrent la persécution : d'abord ils savent d'avance qu'en prêchant Jésus-Christ et sa doctrine, ils s'exposent à une mort certaine; n'importe ! ils cherchent cette mort, qui est pour eux un gain : *Mori mihi lucrum.*

Hélas! M. F., quelle étrange différence entre les saints et nous! Eux, ils courent avec bonheur au devant des tribulations, des souffrances et de la mort; et nous, nous ne sommes attentifs qu'à les éviter; nous les craignons, nous les éloignons comme de véritables malheurs; nous nous donnons autant de peines et de fatigues pour y échapper que les saints s'en donnaient pour y succomber. Quel sujet de confusion!

Pour qui souffraient ces courageux apôtres? Ah! M. F., quand on a voué à Dieu un amour sans bornes, quand on aime la vérité plus que soi-même, on n'éprouve pas ces tristes défaillances, ces honteuses faiblesses que l'on rencontre dans le monde. Saint Simon et saint Jude avaient cet immense courage, parce qu'ils savaient pour quoi et pour qui ils se sacrifiaient. C'était d'abord pour Dieu, pour Jésus-Christ qui le premier était mort pour eux : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* Ils souffraient volontiers la haine des méchants, parce qu'ils voyaient devant eux leur divin Chef qui leur avait donné l'exemple; et cette pensée pleine d'amour leur donnait la force de tout endurer avec une joyeuse patience pour lui plaire. Pourquoi sommes-nous si lâches lorsque la moindre épreuve nous vient visiter? Pourquoi nous sentons-nous accablés de tristesse lorsque les hommes, le travail, la maladie, la mort nous frappent? C'est parce que la charité de Dieu, qui est *plus forte que la mort*, n'est pas en nous...

Pourquoi encore les apôtres, ces colonnes de l'Église, se montraient-ils si patients, si résignés, si invinciblement calmes même devant la mort? Parce qu'ils savaient que là est le secret du salut : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc., XXI, 19); ils cherchaient dans la souffrance le salut de

leur âme ; ils offraient à Dieu tous leurs sacrifices les plus pénibles ; ils attendaient de lui leur récompense. Mais le lâche chrétien oublie non-seulement la gloire de Dieu, il s'oublie lui-même en ne voulant rien souffrir ou en souffrant sans penser à Dieu, sans penser à lui-même. Et c'est ainsi que des milliers d'âmes souffrent toute leur vie sans mérite aucun ; et, quand vient l'heure qui devrait couronner leurs souffrances, elles n'ont à présenter à Dieu que des œuvres mortes en naissant, c'est-à-dire des œuvres sans vie et sans valeur, parce qu'elles n'étaient pas faites pour Dieu, ni par amour, ni même par esprit de pénitence et de charité pour elles-mêmes. C'est être doublement malheureux et grandement coupable que de souffrir ainsi : *Arbores infructuosæ, bis mortuæ.* (I Jud.)

Enfin d'où venait aux apôtres cette soif des souffrances et cette sublime patience qui les accompagnait partout? Ils voyaient devant eux les âmes qu'ils voulaient gagner à Dieu. Ils comprenaient la valeur de ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et ils ne croyaient pas trop faire en y ajoutant le leur : ils mouraient donc, ils étaient heureux de mourir pour le salut de leurs frères. Aussi pratiquaient-ils cette grande loi de la charité : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.* (Joan., xv, 17.)

Que faisons-nous pour l'âme de nos frères? Que souffrons-nous, que sacrifions-nous pour leur faciliter le salut? Prières, larmes, aumônes, travail, qui êtes la divine monnaie qui les rachète, où êtes-vous?...

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt, et mundamini. (Gen., xxxv, 2.)

Zabulon et Nephtali obtulerunt animas suas morti. (Judic., v, 18.)

Nouveau Testament. — Simon Chananæus. (Matth., x, 4.)

Nonne mater ejus dicitur Maria et fratres ejus Jacobus et Joseph, et Simon, et Judas ? (Id., xiii, 55.)

Thaddæum et Simonem Chananæum. (Marc., iii, 18.)

Nonne hic est faber, filius Mariæ, frater Jacobi et Joseph, et Judæ et Simonis? (Id., vi, 3.)

Simonem qui vocatur Zelotes et Judam Jacobi. (Luc., vi, 16.)

Simon Zelotes et Judas Jacobi. (Act., i, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Simon Cananæus ipse est qui in alio Evangelista scribitur Zelotes; Cana quippe zelus interpretatur. (S. Hieronim., *Commentar. in Matth.*, L. I, c. 10.)

Thaddæus apud Mesopotamiam, Simon vero apud Ægyptum traditur prædicasse. Idem simul Persidem ingressi, cum fidei Christi innumeram gentis ipsius multitudinem subdidissent, et Ecclesiam Domini late jam fundatam viderent, martyrium ibi, cursum temporis explentes, beato certamine consummaverunt. (S. Ado, Episc., *de Festivit. Apostolor.*, c. 1.)

Ornamenta cœlorum sunt virtutes prædicantium. (S. Gregor. pap., *Hom.* 30 *in Evangel.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Simon, surnommé le zélé : *Zelotes.* 1° à cause de son attachement à son divin Maître ; 2° à cause de son zèle pour la prédication de l'Evangile.

2. Travaux apostoliques de S. Simon : 1° en Egypte, en Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique ; 2° dans l'Orient, en Perse et chez les Parthes.

3. Son cruel martyre. Selon quelques auteurs, cet apôtre fut crucifié ; selon d'autres, il fut scié par le milieu du corps, genre de supplice atroce qu'il endura avec héroïsme, et qui montra l'ardeur de son zèle, la fermeté de sa foi, sa fidélité à son Sauveur et maître ; nous

apprenant par son exemple à tout endurer pour régner un jour avec Jésus-Christ : Quia præsentia gaudia sequuntur æterna lamenta ; hic vanam lætitiam fugite, si illic flere formidatis ; nemo enim potest et hic gaudere cum seculo et illic regnare cum Christo. (S. Gregor. Magn., *Hom. in Evang.*)

4. — PLANS.

PLAN DE S. BONAVENTURE. — Texte : *Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columba ad fenestras suas?* (Is., LX, 8.) — Hi duo fratres fuerunt : 1° pastores gregis ; 2° conservatores legis ; 3° senatores urbis et judicis assessores. (*Sermones de Sanctis.*)

PLAN DE GUILLAUME DE PARIS. — Texte : *Nimis autem honorificati sunt amici tui, Deus.* (Ps. CXXXVIII, 17.) — I. S. Simon et S. Judas per quatuor gradus ascenderunt ad gloriam electorum : 1° per prædestinationem ; 2° per vocationem ; 3° per justificationem ; 4° per magnificationem omne genus virtutis cernentem. — II. Ad hanc gloriam non propriis meritis, sed ex Dei dilectione pervenerunt. (*Ex Proprio Sanctor.*)

PLAN DU P. SENAULT. — Texte : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (Joan., XV, 14.) — S. Simon et S. Jude triomphèrent : 1° des magiciens ; 2° des rois idolâtres ; 3° des philosophes païens.

PLAN SPÉCIAL POUR S. SIMON, par Durand. — Le caractère de S. Simon est : 1° que quand il entre dans le monde, il marche entre deux frères qui, comme lui, sont parents de Jésus-Christ ; 2° que quand il entre dans l'Eglise, il marche entre deux frères qui, comme lui, sont apôtres de l'Evangile ; 3° que quand il monte dans le ciel, il marche entre deux frères qui, comme lui, sont martyrs du Fils de Dieu.

PLAN SPÉCIAL POUR S. JUDE, par Durand. — La grandeur des saints se tirant de leur humilité, de leur abaissement et de leur petitesse, je dis que S. Jude a eu ce caractère, puisque : 1° il est le plus humble des apôtres ; 2° le plus abaissé des parents de Jésus-Christ ; 3° le plus petit des écrivains canoniques.

5. — ENCOMIA.

1. SANCTIS APOSTOLIS SIMONE ET JUDA PERSIDEM INGRESSIS, SILUERUNT DÆMONIS ORACULA.

Falsa tacent Erebi mœstis oracula fanis,
Nam vera e summo fertis uterque polo.
(R. P. Hugo Vaillant ; FASTI SACRI.)

2. SANCTI SIMON ET JUDAS FRATRES, APOSTOLI ET MARTYRES.

Fecerat hos fratres eadem natalis origo ;
Mors tamen una magis fecit, et una fides.
(Id., *ibid.*)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Tous les auteurs ont rapporté les vies de S. Simon et de S. Jude.

HISTORIENS. — S. Jérôme, *de Scriptor. ecclesiast.* ; Adon, *de Festiv. Apost* ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiast.* ; Assemani, *Calend. univers.*

PANÉGYRISTES. — Le V. Bède, *Sermo* ; Nicetas, *Encomium Simonis zelotæ*, publié par le P. Combefis, *in Auctar. noviss. Bibl. Patr.* ; remarques sur ces deux apôtres, par le même Combefis, *in Bibl. concion.*, t. VIII ; S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Guillaume de Paris, Denis le Chartreux. S. Laurent Justinien, Engelgrave, Matthias Faber, ont des panégyriques. Ces panégyriques ont trait, d'ordinaire, à l'Evangile du jour et non aux deux saints ; le P. Senault, Caignet.

7. MARTYROLOGE. — S. Simon et S. Jude, ap. — Sainte Cyrille, v. — Sainte Anastasie, id. — Sainte Cyrille, m. — S. Fidèle, id. — S. Ferruce, id. — S. Faron, év. — S. Gaudiose, év. — S. Honorat, id.

29 octobre. — SAINT JUDE, apôtre.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JUDE

L'apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thaddée, qui, en syriaque, signifie *louange*, *confession*, et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte grec de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étaient tous fils de Cléophas, et de Marie, sœur de la Vierge. Cet apôtre fut cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand, ni comment il devint le disciple de Jésus-Christ. L'Évangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres. Le Seigneur, après la dernière cène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde : question par laquelle il semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie régnerait sur la terre. Mais Jésus-Christ, par sa réponse, lui fit connaître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une âme digne du royaume céleste ; qu'il converserait familièrement avec ceux qui l'aimeraient véritablement, et qu'il les admettrait à la communication intérieure de ses grâces et de ses faveurs.

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux autres apôtres, pour arracher l'univers à l'empire du démon : entreprise que la seule prédication de l'Évangile fit réussir. Eusèbe rapporte que saint Thomas envoya à Édesse saint Thaddée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme et le vénérable Bède pensent que ce Thaddée était le même que l'apôtre saint Jude ; l'opinion la plus commune, est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thaddée dont il s'agit, était un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les *Ménologes* des Grecs, sous le 21 août.

Selon Nicéphore, Isidore et les *Martyrologes*, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et surtout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin, qu'il planta la foi dans la Lybie.

Le saint apôtre retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de saint Jacques son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, qui était aussi son frère, pour gouverner l'église de cette ville.

Nous avons de lui une Épître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Saint Pierre leur avait précédemment adressé deux Épîtres, dont la seconde devait spécialement servir à précautionner les fidèles contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques. Le zèle de saint Jude fut enflammé à la vue des ravages que ces hérésiarques continuaient de faire dans l'Église. Il adopte certaines expressions du prince des apôtres ; et lorsqu'il renvoie aux Épîtres de saint Pierre et de saint Paul, il insinue que ces apô-

tres ne vivaient plus ni l'un ni l'autre. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes, et de similitudes très-expressives. Il les appelle des météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs; de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants; de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc.; de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés; à distinguer les fautes qui viennent de malice, d'avec celles qui viennent de faiblesse; à tâcher de ramener les coupables par une crainte salutaire; à les arracher du feu du vice de l'hérésie; à haïr un vêtement même qui se trouverait souillé par la corruption de la chair. Il veut que nous ayons sans cesse devant les yeux l'obligation où nous sommes d'élever l'édifice spirituel de la charité, en priant par le Saint-Esprit, en croissant dans l'amour de Dieu, et en implorant sa miséricorde par Jésus-Christ.

De Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, suivant Fortunat, et plusieurs *Martyrologes*. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie, le confondent avec Thaddée, un des soixante-douze disciples, qui prêcha la foi à Édesse, et dont il est parlé dans les *Ménologes*. Nous apprenons de Fortunat et des martyrologistes d'Occident, que saint Jude souffrit le martyre en Perse. Le *Ménologe* de l'empereur Basile, et quelques auteurs grecs, mettent sa mort à Arat ou Ararat en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes, et qui était regardé conséquemment comme faisant partie de la Perse. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent encore aujourd'hui saint Jude et saint Barthélemy comme leurs premiers apôtres.

Nous devons rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, de ce que par sa miséricorde il a établi sur la terre une Église où l'on trouve les plus puissants moyens de sainteté, où son nom est sans cesse glorifié, et où tant d'âmes ont l'avantage précieux d'être associées, par la pureté de leur amour et la sublimité de leurs fonctions, à la compagnie des esprits célestes. Mais nous devons en même temps lui adresser les prières les plus ferventes, afin que, pour la gloire de son nom, il daigne protéger et conserver son Église, conformément à ses promesses, l'étendre de plus en plus, sanctifier les membres qui la composent, remplir les pasteurs qui la gouvernent de cet esprit qu'il répandit avec tant d'abondance sur les apôtres qu'il avait choisis pour en être les fondateurs. Voulons-nous avoir part à ces grâces? Souvenons-nous qu'elles ne sont que pour ceux qui ont purifié leurs affections; que quiconque ne meurt point à lui-même, appartient à ce monde auquel Dieu ne se manifeste point, et qui n'a point connu Jésus-Christ. Il ne suffit pas d'avoir la foi, elle ne sert de rien sans les œuvres qui en sont le fruit. Tant que notre cœur tiendra secrètement au monde, l'anathème lancé contre lui retombera sur nous. Qu'elles sont rares cependant ces âmes parfaitement détachées des choses terrestres!

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE SAINT JUDE.

TEXTE : *Judas, Jesu Christi servus.* (Jud., 1.)

Marie Cléophas, que les uns croient sœur et les autres cousine de la très-sainte Vierge, eut le bonheur de donner trois de ses fils à Jésus-Christ, qui les choisit pour ses apôtres ; ce furent saint Jacques le Mineur, saint Simon et saint Jude ; un frère de ces trois apôtres, nommé Siméon, fut le second évêque de Jérusalem ; enfin un cinquième, appelé Joseph, se trouve nommé par saint Matthieu, au treizième chapitre de son Évangile.

Saint Simon fut surnommé le Zélé, et distingué ainsi de l'autre apôtre du même nom, que Jésus-Christ choisit pour en faire le chef de son Église, et qu'il appela Pierre. Saint Jude, dont le nom est le même que celui du traître qui vendit Jésus-Christ, reçut le surnom de Thaddée, et fut ainsi distingué du disciple infidèle.

Ces deux apôtres ont travaillé avec zèle pour la propagation de l'Évangile. On a peu de détails sur les événements de leur vie, mais on sait qu'ils ont donné leur sang pour la foi, et l'Église les honore comme martyrs de Jésus-Christ.

Saint Jude a écrit une Épître, qui se trouve parmi celles qu'on nomme *catholiques*, parce qu'elles n'étaient pas envoyées à une Église particulière, mais qu'elles s'adressaient à tous les fidèles dispersés dans le monde. Cette Épître est très-remarquable, et peu de chrétiens la connaissent. En la méditant aujourd'hui, concevons des sentiments qui feront la joie des saints apôtres dont l'Église célèbre la glorieuse mémoire.

Ier POINT. — LA NÉCESSITÉ DE COMBATTRE POUR LA FOI.

Saint Jude était plein de zèle pour le salut des chrétiens qu'il voyait exposés à mille dangers, au milieu des funestes erreurs répandues par les hérétiques et les impies. Ce zèle fait parler l'apôtre de Jésus-Christ, et l'on voit, dans son langage, la charité la plus tendre, unie à la force et à la sévérité qu'exigent les scandales du monde.

L'apôtre s'adresse à ceux que Dieu le Père a aimés, qui ont été conservés, appelés par Jésus-Christ. Il parle de la grande ardeur qui l'a porté à écrire pour le salut des fidèles, et pour les exhorter à combattre en faveur de la foi, qui a été laissée par tradition aux saints.

Or, voici les ennemis de la foi dénoncés par saint Jude aux enfants de Dieu : Il s'est glissé parmi vous certains hommes impies, qui changent la grâce de notre Dieu en licence et dissolution, et qui renoncent à Jésus-Christ, notre unique Maître et notre Seigneur.

Après avoir signalé aux fidèles ces ennemis de leur foi, de cette foi sainte qu'ils ont reçue de leurs pères, le même apôtre élève l'esprit des chrétiens à la considération des terribles jugements de Dieu ; il parle des mauvais anges devenus des démons, et liés éternellement dans de profondes ténèbres, parce qu'ils n'ont pas conservé leur première dignité ; il rappelle les justes châtiments par lesquels Dieu a puni les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe.

Après ces menaces, l'apôtre décrit le caractère, et la vie de ceux qu'il faut soigneusement éviter. Il les appelle des impies qui blasphèment les vérités qu'ils ignorent, qui marchent dans la voie de Caïn. Ces hommes vivent sans crainte, n'ayant d'autre ambition que de bien se nourrir eux-mêmes ; ils sont comme des nuées sans eau, que le vent emporte de tous côtés, des arbres qui

ne fleurissent qu'en automne; des arbres stériles, doublement morts et déracinés; enfin l'apôtre compare tous ces ennemis de la foi et de la vertu, aux vagues furieuses de la mer, d'où sortent, comme une écume sale, des ordures et des infamies; à des astres errants auxquels une noire tempête est réservée pour l'éternité.

Saint Jude ajoute encore ces qualifications qu'il donne aux adversaires de Jésus-Christ : Ce sont des murmurateurs qui se plaignent sans cesse, qui marchent suivant leurs désirs, dont les discours sont pleins de faste et de vanité, et qui se font les admirateurs des personnes qui peuvent servir leurs intérêts.

Tel est le langage apostolique. Le zèle pour le salut des âmes dictait ces discours à ceux que Dieu avait chargés de nourrir les fidèles du pain de la saine doctrine.

Or, que fait aujourd'hui l'Église? que font à chaque instant ses pontifes, ses prédicateurs? Ils signalent le danger, ils montrent le mal à ceux qui pourraient être séduits; ils élèvent la voix, quand l'ennemi menace de fondre sur le troupeau de Jésus-Christ.

Ce devoir est imposé à tous ceux qui commandent, à tous les pasteurs, à tous les chefs de famille. Malheur aux chiens muets dont parle l'Écriture; ils ne savent pas aboyer; à quoi servent-ils donc?

Mais, d'un autre côté, ce langage du zèle est-il toujours bien accueilli? trouve-t-il des cœurs ouverts à la vérité? Hélas! bien souvent c'est le contraire qui arrive; le zèle, c'est du fanatisme; les peintures du mal sont des exagérations; les précautions à prendre sont bien inutiles; le monde n'est pas ce qu'on veut dire dans certaines chaires; on peut vivre en bon accord avec lui; et ceux qu'on appelle impies, sont de fort honnêtes gens.

Avec cette sécurité, on marche rapidement à sa perte; on cesse d'être les héritiers de la foi sainte qu'on avait reçue de ses pères.

Puissions-nous, ô mon Dieu, bien comprendre les vérités prêchées par vos apôtres, et concevoir une juste méfiance de tous ces hommes si bien caractérisés par saint Jude, et dont le nombre s'accroît prodigieusement autour de nous!

IIe POINT. — COMMENT ON SE PRÉSERVE DES DANGERS QUE PRÉSENTENT LES ENNEMIS DE LA FOI.

L'Église ne se contente pas de dire à ses enfants : Voilà vos ennemis, et voici les dangers. Elle leur donne encore des conseils, et leur apprend les moyens qu'ils devront employer, pour ne pas succomber sous les coups de leurs adversaires.

Voici donc l'apôtre saint Jude qui s'écrie, après avoir fait connaître les ennemis du bien : Pour vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous annonçaient qu'aux derniers temps il s'élèverait des imposteurs qui suivraient leurs passions déréglées et pleines d'impiété; ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes de Jésus-Christ; ce sont des animaux qui n'ont pas l'esprit de Dieu. Pour vous, mes bien-aimés, élevez-vous comme un édifice spirituel, sur le fondement de votre foi très-sainte, en priant par le Saint-Esprit; conservez-vous en l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir la vie éternelle.

Ainsi parlait aux premiers fidèles, l'apôtre saint Jude que Dieu avait rempli de son esprit.

Or, je le demande, les prêtres parlent-ils différemment aujourd'hui? Et quand on lit ce qui fut prêché aux chrétiens du vivant des apôtres, ne croit-on pas entendre les saints et les prédicateurs de tous les siècles?

Oui, l'âme pieuse le sait; ce qu'on lui recommande, c'est le souvenir de ce qu'ont enseigné les apôtres, après avoir étudié à la divine école du Sauveur lui-même; ce qu'on lui recommande fortement, c'est d'élever l'édifice spirituel de sa perfection sur le fondement solide d'une foi sincère, et d'attendre, de désirer avec ardeur la miséricorde de Jésus-Christ, qui doit lui ouvrir les portes de l'éternité bienheureuse.

Le chrétien qui suit tous ces conseils, ne ressemble en rien à l'homme animal, incapable de goûter les choses de Dieu. Pénétré de l'esprit dont furent animés les apôtres et les saints de tous les siècles, il a en horreur les maximes, l'esprit et la vie de ces ennemis de Jésus-Christ dont parle l'apôtre saint Jude ; il craint de communiquer avec eux, il les fuit comme on fuit un pestiféré; il aime la société des justes, il aime la prière et la solitude; il mérite que, du haut du ciel, les apôtres le comptent parmi ceux qu'ils appelaient sur la terre leurs bien-aimés!

IIe POINT. — LE ZÈLE POUR RAMENER CEUX QUI ONT ÉTÉ ÉGARÉS PAR LES ENNEMIS DE LA FOI.

Le zèle des amis de Dieu ne s'arrête pas à leur propre sanctification ; il va plus loin encore, car il les porte à travailler pour le salut de leurs frères. Arracher une âme à l'enfer, c'est l'œuvre par excellence des véritables disciples du Sauveur.

Saint Jude continue ainsi le discours qu'il adresse à tous les enfants de l'Église : Reprenez ceux qui paraissent endurcis et condamnés; sauvez les uns, en les retirant du feu; ayez compassion des autres, tout en craignant pour vous-mêmes; et haïssez comme un vêtement souillé, tout ce qui tient de la corruption de la chair.

Quelle tendre sollicitude pour les pécheurs! quel désir sincère de les ramener à Dieu! quel dévouement pour leur salut, tout en haïssant leurs vices, et en craignant de se souiller à leur contact! Voilà bien ce que font les justes dans l'Église de Dieu, voilà l'esprit qui les anime. La vertu ne connaît pas l'égoïsme, surtout quand il s'agit des espérances éternelles. Voir de sang-froid périr son frère, et ne rien tenter pour le retirer du feu préparé au démon et à ses pauvres esclaves, ce n'est pas être saint, ami de Jésus; ce n'est pas avoir une foi vive et une charité telle que Dieu l'exige.

Avons-nous compris ces admirables leçons que le Saint-Esprit nous donne par la bouche de l'apôtre saint Jude? Mais surtout, sommes-nous bien déterminés à suivre les avis et les conseils qu'il nous donne?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Judas, Jesu Christi servus, frater autem Jacobi, his qui sunt in Deo Patre dilectis, et Christo Jesu conservatis et vocatis, misericordia vobis et pax et charitas adimpleatur. (Jud., *Ep.* 1-2.)

Charissimi, omnem sollicitudinem faciens scribendi vobis de communi vestra salute, necesse habui scribere vobis, deprecans supercertari semel traditæ sanctis fidei. (Id., 3.)

Vos autem, charissimi, super ædificantes vosmetipsos sanctissimæ vestræ fidei, in Spiritu sancto orantes, vosmetipsos in dilectione Dei servate, expectantes misericordiam Domini nostri Jesu Christi in vitam æternam. (Id., 21.)

2. — SS. PÈRES.

Judas frater Jacobi parvam quidem, quæ de septem catholicis est, Epistolam reliquit. Et quia de libro Enoch qui apocryphus est in ea assumit testimonium, a plerisque rejicitur; tamen auctoritatem vetustate jam et usu meruit, et inter sanctas scripturas computatur. (S. Hieronym., *de Scriptoribus ecclesiasticis.*)

Thaddæum apostolum ecclesiastica tradit historia missum Edessam ad Abgarum regem Chosidenæ, qui ab Evangelista Luca Judas Jacobi dicitur et alibi appellatur Lebæus, quod interpretatur Corculus. Credendumque est eum fuisse trinomium ; sicut Simon Petrus ; et filii Zebedæi, Boanerges, ex firmitate et magnitudine fidei nominati sunt. (Id., *Ex Commentario in Matth.*, L. I., c. 10.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Surnoms de S. Jude : 1° Thaddée, qui en Syriaque signifie : *louange*, *confession*. 2° Lebbée, qui signifie : *homme d'esprit*, *d'intelligence*.

2. Sa parenté avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. — S. Jude était frère de S. Jacques le Mineur, de S. Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, tous trois appelés dans S. Matthieu : frères du Seigneur : *Nonne mater ejus dicitur Maria et fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas?* (Matth., XIII, 55.)

3. Commentaire du dialogue de S. Jude avec Notre-Seigneur Jésus-Christ après la Cène : *Dicit ei Judas, non ille Iscariotes : Domine, quid factum est, quia manifestaturus es nobis teipsum, et non mundo ? Respondit Jesus et dixit ei : Si quis diligit me sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (Joan., XIV, 22-31.)

4. Travaux apostoliques de S. Jude : 1° dans la Judée ; 2° à Samarie ; 3° dans l'Idumée, la Syrie ; 4° à Edesse et surtout en Mésopotamie et en Perse, où il subit le martyre, percé de flèches selon les uns, attaché à une croix selon d'autres auteurs.

5. Commentaire de quelques textes véhéments et de quelques similitudes très-expressives de l'Epître canonique de S. Jude, très-applicables aux novateurs de tous les temps, aux incrédules, aux indépendants de nos jours, esclaves de la chair : *Hi carnem quidem maculant* (Jud., 8); hommes de bruit, de tempêtes et de scandale, météores errants qui éblouissent un jour pour se perdre aussitôt dans la nuit ; séducteurs des peuples par leurs doctrines fallacieuses, grosses de promesses, vides de réalité : *Hi sunt in epulis suis maculæ, convivantes sine timore, semetipsos pascentes, nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur, arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ, fluctus feri maris, despumantes suas confusiones, sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* (Ibid., 12-14.)

4. — PLANS.

Voir ci-dessus à la *fête de S. Simon, apôtre*, au 28 octobre.

5. — ENCOMIA.

Voir ci-dessus, *ibidem*.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir ci-dessus, *ibidem*.

7. MARTYROLOGE. — SS. Hyacinthe, Quint, Félicien et Lucien, mm. — S. Zénobe, pr., id. — SS. Maximilien et Valentin, év. et mm. — Sainte Eusébie, v. et m. — S. Narcisse, év. — S. Jean, id. — S. Donat. — S. Chef, ab.

30 octobre. — FÊTE DU PATRONAGE DE LA B. V. MARIE.

EXPOSITION

Ce ne sont pas seulement des fidèles isolés qui sont dévots à Marie, ce ne sont pas seulement des congrégations religieuses qui se placent sous le patronage de son nom; les lieux rustiques, les villes, les royaumes s'abritent sous l'égide de sa maternité divine. Faut-il énumérer ces mille pèlerinages où viennent affluer chaque année un nombre incalculable de voyageurs? En France, c'est Notre-Dame de la Délivrance, où les marins viennent pieds-nus accomplir le vœu qu'ils ont fait au milieu des tempêtes; c'est Notre-Dame de Roc-Amadour, dont la solitude rappelle les déserts de la Thébaïde; c'est Notre-Dame de Boulogne, dont Louis XI se reconnut feudataire; c'est Notre-Dame de Fourvière, d'où Pie VII, après avoir célébré les saints mystères, bénit Lyon et toute la France; c'est Notre-Dame des Ardilliers, dont l'invocation fit retrouver à Louis XIII la santé et le bonheur; c'est Notre-Dame de Liesse, où François Ier allait chaque année incliner la majesté de sa couronne; c'est Notre-Dame du Puy, dont l'Église relevait immédiatement du Saint-Siége. En Brabant, c'est Notre-Dame de Halle, où l'historien Juste Lipse suspendit devant l'autel une plume d'argent. A Munich, c'est Notre-Dame Auxiliatrice, qui protégea les Viennois contre l'invasion des Turcs. En Pologne, c'est Notre-Dame de Calvaria, où l'opprimé va rêver à la liberté. En Italie, c'est Sainte-Marie-Majeure, la plus belle des quarante-six églises que Rome a dédiées à la Vierge; c'est Notre-Dame de Lorette, transportée par les anges à travers les airs; c'est Notre-Dame de Bologne, dont le portique a une lieue de long. A Livourne, c'est Notre-Dame de Monte-Néro, qui semble protéger les flots azurés de la mer de Toscane. En Corse, c'est Notre-Dame de Lavesina, qui confie à la brise des mers le parfum de ses orangers. Dans la Péninsule, c'est Notre-Dame de Cordoue, si fréquentée de ces pieux Espagnols dont chaque entretien commence par l'échange de deux phrases en l'honneur de la Vierge sans tache; c'est Notre-Dame de Mont-Serrat, dont un des piliers porte encore suspendue l'épée de saint Ignace de Loyola. Au milieu des mers, c'est Notre-Dame de Lampadoure, placée sur un îlot désert et éclairant de sa lumière mystique l'obscurité des nuits.

Ce qui relève encore l'éclat du patronage de la vierge Marie, ce sont les couronnes d'or dont les reines de France faisaient hommage à Notre-Dame; les livres d'heures que le patient pinceau des moines enluminait d'or et d'azur; les belliqueux étendards où l'image de Marie brillait au-dessus des armes de France et d'Espagne; les nombreuses madones placées sous le gothique auvent des maisons et éclairées par des lampes nocturnes, et les chapelets à grains d'or que portaient les rois et les grands vassaux d'Écosse; les tournois chevaleresques où de brillantes joutes se faisaient en l'honneur de la Vierge; les cours plénières que tenaient au jour de l'Assomption les monarques anglais; les trèves de guerre que l'on concluait pendant les fêtes de Marie; les jeûnes hebdomadaires que s'imposaient en son honneur les rois de Portugal, les doges de Venise, qui se faisaient peindre à genoux devant la reine des cieux; les diadèmes de rubis et les manteaux de pourpre dont la Grèce ornait ses madones; les somptueuses basiliques que l'Orient consacrait à Marie.

Ainsi, toujours et partout, la Vierge-Mère excita les sentiments de la piété la plus fervente; toujours et partout son action bienfaisante et tutélaire s'étendit aux plus petits comme aux plus grands de l'innombrable famille humaine; aussi l'Église catholique s'empresse-t-elle d'ajouter aux magnificences de son culte par la célébration de ce patronage universel.

SERMON

POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE.

TEXTE : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Génitrix.* (*Antiph. Eccles.*)

L'Église nous offre en ce jour une nouvelle solennité, savoir celle du Patronage puissant de la Vierge. Cette fête appartient au même ordre que celles de Notre-Dame de Bon-Secours et de Notre-Dame Consolatrice, et toutes nous représentent, sous des formes diverses et par des opérations multiples, la maternité de Marie pour les chrétiens. Une forme touchante, une opération efficace de cette maternité est la protection qu'elle accorde à ses enfants, et à laquelle le monde chrétien se recommande constamment en priant avec l'Église : « Nous nous mettons sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu ! » Cependant, M. F., afin qu'à l'avenir nous puissions le faire avec plus de confiance encore, nous allons considérer les fondements sur lesquels s'appuie cette protection et les résultats qu'elle produit. *Ave Maria !*

Ier POINT. — PATRONAGE DE MARIE DURANT SA VIE TERRESTRE.

I. Le mot protection signifie proprement le secours venant d'une main plus puissante qui nous défend contre notre faiblesse, ou contre les assauts et les embûches de l'ennemi. Dans l'affaire de notre salut, dans le service de Dieu, nous sommes tous, quoique chrétiens, faibles et exposés à bien des dangers, à bien des attaques. Notre faiblesse consiste dans les ténèbres qui enveloppent notre intelligence et l'empêchent de connaître Dieu et dans l'infirmité de notre volonté pour le bien. Ces deux blessures nous sont restées pour notre épreuve, quoique le baptême ait effacé en nous la tache originelle, et cette faiblesse court un nouveau danger à cause de la lutte que nous avons à soutenir contre les suggestions et les séductions de l'ennemi. Or, « notre secours est certes dans le nom du Seigneur, » qui nous a créés; dans le nom de Jésus, notre Rédempteur, et dans celui du Saint-Esprit, qui nous dispense le trésor des mérites du Christ; mais subsidiairement il est aussi dans la protection des saints et des anges, qui peuvent beaucoup auprès de Dieu par le Christ et dans le Saint-Esprit; il est surtout dans la protection de Marie, Mère de Jésus-Christ et de tous les enfants de Dieu, et reine des anges et des saints.

Dans sa vie terrestre qui, comme un flambeau, éclaire notre route, la Vierge bienheureuse nous apparaît non pas puissante, mais faible et ayant elle-même besoin de secours. Tout en étant l'Ève nouvelle, auguste et parfaite, Marie ne sortit pas toute formée des mains créatrices, et ne fut pas, comme la première mère, placée comme souveraine dans un paradis; mais extérieurement semblable aux autres enfants d'Ève, elle eut dans son enfance besoin de la vigilance et du travail de ses parents. Tandis que le précurseur du Christ quittait, jeune encore, la maison paternelle pour s'enfoncer dans le désert, où il se suffisait à lui-même jusqu'au jour de son apparition en Israël, Marie fut, au sortir

de la maison de Joachim, conduite dans le temple, pour y être confiée à la garde du grand prêtre. En quittant le sanctuaire, la Vierge consacrée au Seigneur ne s'est pas cachée, comme jadis la fille de Jephté et Judith, dans les solitudes des montagnes ou dans le silence de sa demeure; mais elle entra dans la maison de Joseph, reçut l'hospitalité de Zacharie et d'Élisabeth et resta toujours sainte et vierge, sous la protection de son chaste époux. Devenue Mère du Fils de Dieu, par l'opération de l'Esprit saint, elle fut, avec Jésus, confiée au père nourricier pour ne pas mourir d'inanition, pour ne pas devoir pleurer sur le berceau ensanglanté de son enfant comme Agar demandant au désert de l'eau pour Ismaël, ou comme Rachel, gémissant sur le massacre de Bethléem. Après la mort de son époux, elle eut son Fils pour protecteur; abandonné de lui quand il commença sa carrière évangélique, elle fut entourée et entretenue par les femmes pieuses et dut se servir de l'intermédiaire des apôtres pour arriver jusqu'au divin Maître. Lorsqu'il alla à la mort, elle ne put le sauver, et n'eut d'autre consolation que de pleurer avec les filles de Jérusalem sur elle-même et sur le fruit de ses entrailles. Laissée sur la terre par le Crucifié, elle fut accueillie par le disciple auquel le Seigneur l'avait recommandée; vivant sur la terre que le Sauveur ressuscité avait quittée pour le ciel, elle fut, pour ainsi dire, portée par les mains des apôtres et des croyants, qui entourèrent aussi sa couche funèbre et la déposèrent dans la tombe. Ainsi nous voyons Marie s'appuyant durant toute son existence sur un secours étranger; peut-elle donc être notre protectrice?

II. Cependant, même dans la faiblesse de sa vie mortelle, elle fut assez puissante pour récompenser et surpasser de loin ceux qui veillaient sur elle. Elle sanctifia l'union de ses parents et remplit la maison paternelle de la bénédiction promise. Par l'éclat surnaturel de sa conversation et le parfum céleste de sa vie, elle paya au centuple les enseignements des prêtres et de ses compagnes du temple. Elle récompensa l'hospitalité de Zacharie, en sanctifiant son épouse et son fils; à Joseph, son protecteur, elle procura l'insigne honneur d'être le chef de sa sainte famille et de recevoir de Jésus le nom de père. Choisie par le Père céleste, elle lui enfanta son Fils; ombragée par le Saint-Esprit elle lui présenta son Christ; remplie du Verbe éternel, elle lui donna une chair formée de sa chair, le nourrit de son lait virginal, l'échauffa sur son cœur, le porta sur ses bras, le vêtit du travail de ses mains et lui servit les mets de sa table indigente. Exclue de la familiarité dont les apôtres jouissaient auprès du divin Maître, elle provoqua cependant son premier miracle et surpassa par la vivacité de sa foi tous les croyants que le Docteur suprême semblait préférer à sa Mère mortelle. Si son Fils s'arracha à ses bras pour aller à la mort, elle l'immola en s'associant à son sacrifice et à ses souffrances. Saint Jean, son fils adoptif, qui la reçut dans sa demeure, eut en elle une mère aimante qui l'enrichit des trésors célestes. Elle attira par sa prière l'Esprit d'en haut sur les apôtres réunis avec elle dans le cénacle; elle les récompensa de leurs prédications, de leurs prodiges et de leur amour filial, en révélant les paroles du Seigneur qu'elle avait conservées dans son cœur, en leur présentant le Christ qui habitait dans son âme et en leur montrant le dévouement d'une tendre mère. Les apôtres qui entourèrent sa couche funèbre et l'ensevelirent, entendirent une mélodie céleste et respirèrent les parfums délicieux qui remplissaient la tombe vide.

IIe POINT. — PATRONAGE DE MARIE DU HAUT DE SON TRONE CÉLESTE.

I. Si déjà Marie avait une telle puissance sur cette terre de faiblesse et d'infirmités, que sera-ce maintenant qu'elle règne dans la gloire? Celui qui prit chair et vie dans son sein maternel l'a accueillie en corps et en âme au sein de la Divinité. Celui qu'elle étendit sur la paille de la crèche l'a placée sur le trône des cieux : Celui dont elle embrassa la croix et partagea l'agonie l'a couronnée de gloire ; Celui qu'elle avait aimé au-dessus de tout, l'a élevée au-dessus des anges et des saints. Le mystère de sa première maternité produisit le mystère de sa maternité spirituelle; ce qu'elle fit ici-bas pour le fruit de ses entrailles, elle le fait là-haut pour les enfants de son cœur et de son amour ; et, comme elle a défendu son Fils contre les dangers et l'ennemi, de même elle nous protége contre les efforts hostiles et contre notre propre faiblesse.

II. Depuis longtemps nous avons considéré comment la Mère de Dieu affermit l'Église du Christ en terrassant le serpent antique; comment la Reine des cieux défend l'Église contre la violence du dragon infernal, et vole à son secours avec les phalanges célestes quand les tribulations la pressent. Mais que servirait à l'Église d'être protégée dans son existence extérieure, et comme la chaire de vérité et le port du salut, si, dans la personne de ses enfants, elle succombait dans la lutte que chacun d'eux a à soutenir contre l'enfer? Le corps vivant du Christ n'est parfait que lorsque la vérité et la grâce du Christ sont individuellement appliquées aux chrétiens par la foi et par la charité. Cette application, l'ennemi met tout en œuvre pour l'arrêter ou l'empêcher. Marie est donc pour chaque membre de l'Église, comme pour l'Église universelle, la femme prophétique qui écrasa la tête du serpent; la femme de l'*Apocalypse* qui, après les douleurs de l'enfantement spirituel, doit veiller sur le fruit de ses entrailles en intercédant auprès de Dieu, en envoyant ses anges dont elle est la Reine, afin que le dragon ne l'entraîne pas au péché et ne l'arrache au sein de Dieu pour le précipiter dans les flammes éternelles. Comme l'Église universelle, chaque chrétien a donc en Marie un rempart invincible contre l'enfer et le monde, un boulevard rempli de combattants comme la tour de David. Ainsi elle nous défend contre les attaques du dehors.

III. Elle nous protége aussi contre l'ennemi intérieur, contre la faiblesse perfide de notre cœur ; elle éclaire les ténèbres qui dérobent à notre intelligence la connaissance de Dieu et diminue la concupiscence qui nous entraîne au mal. Si le culte de Marie a civilisé la société humaine en réhabilitant la femme, en mettant la virginité en honneur et en bornant ainsi la famille chrétienne; s'il a moralisé les peuples en faisant découler de la maternité universelle de Marie les sentiments de fraternité ; tout chrétien doit en grande partie sa vie morale et vertueuse à l'influence que Marie exerce sur son cœur. Et ici, M. F., je n'ai pas seulement en vue la puissance de son intercession, qui nous procure toute grâce, ou la force de ses exemples qui nous enseignent les vertus ; mais je parle d'une influence directe, d'un souffle de sa bouche, de l'embrassement maternel de sa présence, par laquelle elle ouvre nos cœurs à la grâce et à la vertu. Unis au Christ dans l'œuvre de notre rédemption, elle l'est aussi subsidiairement à l'Esprit de Dieu qui nous sanctifie. On ne saurait invoquer son nom, renouveler son souvenir, répéter la salutation de l'ange ou chanter ses grandeurs, sans être éclairé d'une lumière nouvelle et rafraîchi par un souffle céleste ; sans être pénétré des forces d'une vie supérieure et attiré par les courants d'un monde meilleur. Dans le commerce de cette créature bénie disparaissent les convoi-

tises de la chair et les émanations de l'enfer; le monde perd ses attraits; la chasteté, l'humilité, le renoncement, la patience fleurissent; l'amour de Dieu et du prochain y germent; la sainteté et la perfection s'y fortifient. Si votre expérience personnelle ne vous le dit pas, interrogez les saints de l'Église; interrogez les Ordres religieux qui se font une loi des conseils évangéliques.

Voilà comment Marie nous fait sentir sa protection : aussi « avons-nous recours à vous, ô sainte Mère de Dieu! » Dans les besoins, dans les périls de notre salut, nous vous implorons toujours. Ah! « ne repoussez pas les prières que nous répandons dans nos nécessités; mais délivrez-nous de tout péril! » Protégez-nous en nous communiquant surtout vos dons et vos vertus, « Vierge glorieuse autant que bénie; » en employant pour nous votre immense pouvoir, en intercédant pour nous, « ô notre souveraine, notre médiatrice! » Puissiez-vous nous unir intimement et éternellement à votre fils, Notre-Seigneur et Sauveur! « Réconciliez-nous avec Jésus, recommandez-nous, présentez-nous à lui. » Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Pete, Mater, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. (III Reg., II, 20.)

Obviabit quasi mater honorificata. (Eccli., XV, 2.)

In Jerusalem potestas mea. (Id., XXIV, 15.)

Nouveau Testament. — Ave, gratia plena, Dominus tecum! (Luc., I, 20.)

Fecit mihi magna qui potens est. (Id., I, 29.)

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Hebr., VII, 25.)

2. — SS. PÈRES.

Mihi patronam sentiam acceptissimam. (S. Gregor. Naz., *in Tragœdia de Christo patiente.*)

Ave, Dei et hominum mediatrix optima! (S. Ephrem., *Orat. de Laud. B. V.*)

Sancta Maria, succurre miseris... sentiant omnes tuum juvamen. (S. Augustin., *Serm.* 18 *de Sanctis.*)

Cœlum et terra jamdudum ruissent si non Maria precibus sustentasset. (S. Fulgent., L. IV *Mythol.*)

Advocatam præmisit peregrinatio nostra quæ tanquam judicis Mater et Mater misericordiæ, simpliciter et efficaciter salutis nostræ negotia pertractabit. (S. Bernard., *Serm. I de Assumptione.*)

Sub tuum præsidium confugimus. (*Antiph. Eccles.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

I. — LA B. V. MARIE, PATRONNE DES PAPES ET DES ÉVÊQUES.

Recherchez dans les annales du christianisme les noms des papes qui sont devenus les dignes représentants de toutes les sciences et les glorieux synonimes de toutes les vertus.

1. Vous trouverez Simon Pierre, ce premier anneau de la longue chaîne des pontifes suprêmes, fondant une église à Tripoli, sous l'invocation de Marie; S. Sylvestre, dédiant dans une somptueuse basilique à laquelle il a laissé son nom, une image de la Vierge sous le titre de Joie des chrétiens; Sixte III rendant hommage au dogme de la maternité divine dans l'église de Sainte-Marie-Majeure; Grégoire le Grand ordonnant des processions solennelles en l'honneur de la Vierge pour la cessation d'une peste qui faisait de cruels ravages à Rome; Léon IV instituant l'octave de l'Assomption; Innocent III célébrant, dans la sublime élégie du *Stabat Mater*, l'héroïsme de la Reine des martyrs; et une foule d'autres papes serviteurs de Marie; ni moins fidèles, ni moins affectueux.

2. A la suite de ces vicaires du Christ, des légions d'évêques, apôtres, législateurs, docteurs, pères des peuples, s'enrôlent sous la blanche bannière de la

vierge Marie. Depuis, ces vieillards assis sur leur chaire épiscopale, sénateurs du sanctuaire, qui seuls demeurèrent à leur poste à l'arrivée des barbares, sentinelles infatigables qui veillaient à toutes les voies, sur les tours, aux brèches des remparts, désarmant la fureur des conquérants, jusqu'à ces prélats, dépositaires des traditions sacrées, oracles de l'Eglise, héros de la charité évangélique, tous ont incliné leur front et leur cœur devant la Reine des patriarches; ils s'en remettaient à elle de tous les dangers de leurs églises respectives; et, convaincus de sa vigilance maternelle, ils se reposaient dans cette confiance.

Parmi beaucoup de noms illustres, nous citerons ceux du cardinal Pierre de Bérulle, ce noble enfant de la Champagne, qui fonda l'Oratoire; de Saint François de Sales, le plus doux, le plus indulgent, le meilleur des évêques; de S. Liguori, le grand ami des pauvres; de S. Charles Borromée, le restaurateur de la religion et des mœurs; de Belzunce, qui, lors de la peste de Marseille, donna sa présence à tous les dangers, ses secours à tous les besoins, ses consolations à toutes les douleurs, ses veilles, ses jeûnes à toute la ville en deuil; de S. Vincent de Paul, qui, dans des temps de calamité, nourrissait des provinces entières; eh bien, tous ces hommes, prodiges de leur siècle, étaient pleins d'une inébranlable confiance en la vierge Marie, objet de leur pur amour.

II. — LA B. V. MARIE, PATRONNE DES EMPEREURS ET DES ROIS.

Les Constantin, les Théodose, les Jean Commène, les Alphonse d'Espagne, les S. Ferdinand, les Jean Casimir, les Charlemagne, les S. Louis, les François Ier, les Léopold, les Etienne de Hongrie, les Charles-Quint, les Henri IV, les Louis XIV, et cent autres princes, placèrent leur diadème sous la sauvegarde de la Reine du ciel, et mettaient leur gloire à environner ses autels de toutes les splendeurs de la terre.

III. — LA B. V. MARIE, PATRONNE DES CHEVALIERS.

Les héros de la chevalerie française, Mathieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, Guillaume de Barres, Guérin de Senlis, pontife, ministre et guerrier à la fois, s'associent pour fonder cette abbaye de Notre-Dame de la Victoire, destinée à consacrer par le nom de Marie la mémoire d'un triomphe qui avait sauvé l'indépendance nationale. Avant de s'élancer au combat sur le sol africain, une foule de chevaliers sans peur et sans reproche, le Dauphin d'Auvergne, Jean de Beaufort, le comte d'Harcourt, Gauthier de Châtillon, Guillaume de Hainaut, Philippe d'Artois, mettent leur bouillante valeur sous la protection de la Reine des anges. Narsès et Bélisaire, ces illustres généraux, secondés par la Vierge que les livres saints nous peignent terrible comme une armée en bataille, sauvent, l'un l'Occident envahi par les Goths, l'autre l'Orient menacé par les Perses. Bertrand Duguesclin, le chevalier Bayard, Charles le Bon, comte de Flandre, le duc de Mercœur, font leur prière à Notre-Dame avant de mettre l'épée à la main.

4. — PLANS.

Plan du R. P. Houdry. — Texte : *Semper vivens, ad interpellandum pro nobis.* (Hebr., VII. 25.) — I. Caractères du patronage de la sainte Vierge. C'est un patronage : 1° puissant ; 2° assuré ; 3° avantageux. — II. Moyens pour nous assurer le patronage de Marie : 1° l'amour ; 2° la vénération ; 3° l'imitation.

(Cette instruction spéciale et solide se trouve au t. II. 318, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Plan d'un contemporain. — Même texte. — I. Sur quoi se fonde le patronage de Marie. — II. Efficacité de ce patronage. — III. Manière de recourir au patronage de Marie.

(Cette instruction excellente se trouve au t. X, 275, de notre *Revue de la Prédication.*)

31 octobre. — SAINT QUENTIN, martyr.

(L'AN 287.)

VIE DE SAINT QUENTIN

Quentin était de Rome, fils du sénateur Zénon ; on ne sait point le moment de sa conversion à la foi ; mais, depuis le baptême, son ardent amour pour Jésus alluma dans son cœur un violent désir du salut des âmes. Vers l'an 283, il demanda au pape Caïus une mission pour les pays idolâtres. Le saint pape, ravi de son zèle, lui adjoignit saint Lucien, et les envoya dans les Gaules.

Ayant donc renoncé à tout, abandonné ses biens et sa maison, Quentin partit de Rome avec son compagnon d'apostolat, et s'avança jusqu'à la rivière de Somme, où Lucien le quitta pour aller vers Beauvais. Quentin évangélisa le pays d'Amiens ; la lumière de l'Évangile, en éclairant les esprits, embrasa les cœurs, et le nombre des fidèles, croissant de jour en jour, il se forma bientôt, sur les bords de la Somme, une des plus florissantes églises des Gaules. Le nouvel apôtre, puissant en œuvres et en paroles, faisait continuellement des conquêtes par sa prédication et par ses miracles : partout on parlait des merveilles de l'homme de Dieu, et partout on publiait ses hautes vertus.

Le nombre des conversions irrita les fanatiques sectateurs des idoles ; les temples étaient déserts; ce qui leur fit prendre la résolution de perdre l'ennemi des dieux. Quentin, dénoncé au cruel Rictiovare, gouverneur des Gaules, fut arrêté et traduit à son tribunal. « Fils d'un sénateur, lui dit Rictiovare, vous dégradez votre naissance, en suivant les superstitions chrétiennes. » — « Les chrétiens ne connaissent pas de superstitions, répondit Quentin ; ils adorent le seul vrai Dieu, et ils ont en horreur les abominations païennes. »

Le gouverneur, outré de cette réponse, fit durement fustiger le généreux apôtre de la vérité, sans égard pour ses droits de citoyen romain. Le martyr, les yeux levés au ciel, bénissait le Seigneur. Tout à coup une voix se fit entendre d'en haut : « Courage, Quentin, c'est moi qui souffre en toi ; courage, c'est moi qui t'assiste. » Rictiovare, attribuant cette merveille à la magie, en devint plus furieux, et fit jeter le martyr dans un horrible cachot. Un ange vint l'y visiter, brisa ses liens, et le transporta sur la plus belle place de la ville, où, dès la pointe du jour, il se mit à prêcher au peuple. Le geôlier et les gardes, à la vue de ce miracle, se convertirent. Mais Rictiovare ne fut point ébranlé ; il fit saisir de nouveau le saint homme, et le fit mettre à une torture atroce. La ville d'Amiens, émue de tant de cruauté, sembla vouloir se soulever contre le tyran, qui enleva secrètement sa proie, et la fit conduire à Augusta, aujourd'hui Saint-Quentin ; là, on lui passa des broches de fer à travers le corps. Le martyr endura cet affreux supplice avec courage et avec joie; ce qui exaspéra son juge. Enfin, il fut condamné à perdre la vie par le glaive, le 31 octobre 287.

PANÉGYRIQUE DE SAINT QUENTIN

TEXTE : *Data est ei corona, et exivit vincens, ut vinceret.* (Apoc., VI, 2.)

Le monde a beau vanter ses grands hommes, ses vaillants capitaines, dont les exploits sont gravés sur le marbre et consignés dans les annales des peuples, il ne pourra jamais produire un héros qui approche du plus humble de nos martyrs. Car, en effet, dans nos glorieux athlètes de la foi ce n'est pas seulement la force humaine que nous sommes sûrs de trouver, c'est encore la force et la puissance même de Dieu. Voilà pourquoi ils peuvent tout en celui qui les fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Et pour jeter un regard sur saint Quentin, que l'Église honore en ce jour, voyons quelle a été : 1° *sa puissance dans sa vie;* 2° *sa puissance à sa mort;* 3° *sa puissance après sa mort.*

Ier POINT. — SA PUISSANCE DANS SA VIE.

Les hommes appellent puissant celui qui a le génie, le talent, le crédit, l'autorité, la fortune, celui qui est à la tête des autres, et se distingue par ses exploits dans les affaires de ce monde. Mais la véritable puissance est celle qui vient de Dieu, qui a sa base en Dieu, et qui opère des merveilles dans l'ordre surnaturel et divin : *Hi in curribus... nos autem in nomine Domini.*

L'illustre Quentin pouvait sans doute être puissant selon le monde ; car doué de toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit, digne fils du sénateur Zénon, il avait droit à une brillante position dans la cité romaine. Mais il s'arrache à toutes les grandeurs humaines, pour n'embrasser que la grandeur et la puissance de Jésus crucifié. Rempli du feu sacré, et brûlant d'ajouter de nouvelles conquêtes au royaume chrétien, il part pour la France avec saint Lucien, qui devient plus tard évêque de Beauvais; pour lui, il s'arrête dans la ville d'Amiens, qui doit être le théâtre de ses travaux apostoliques; là il se prépare à sa sainte mission par une vie toute angélique, jeûnant assidûment, couchant sur la dure, passant les nuits en prières, et prêchant sans cesse durant le jour. A sa voix toute-puissante, le culte des faux dieux fait bientôt place au vrai culte de Jésus crucifié. Dans peu de temps, par l'éclat de ses œuvres et de ses miracles, le nouvel apôtre fait faire à la religion de rapides progrès, rendant par le signe de la croix la parole aux muets, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux estropiés, la santé du corps à une foule de malades, et la santé de l'âme avec le don de la foi à une infinité de pécheurs et d'idolâtres. Tant de glorieux travaux devaient exciter la rage des tyrans, qui se mirent à sévir contre Quentin et tous les chrétiens de France, et lancèrent sur lui le farouche Rictiovare. L'invincible apôtre d'Amiens, après avoir triomphé dans sa belle vie, devait encore triompher dans sa mort héroïque.

IIe POINT. — SA PUISSANCE A SA MORT.

Ce qui rend si célèbre le martyre de saint Quentin, c'est qu'il eut à lutter contre un vrai monstre de férocité, le cruel Rictiovare, le plus terrible persécuteur des chrétiens dans les Gaules. Ce tigre, sans cesse altéré du sang des disciples du Sauveur, courait de ville en ville, portant partout l'effroi et la terreur et semant en tout lieu le deuil et le carnage. Étant arrivé à Amiens, et voyant que Jésus-Christ y avait un grand nombre d'adorateurs, il fit arrêter

Quentin, qu'il regardait comme le principal auteur des progrès qu'avait faits l'Évangile ; et c'est sur cet athlète intrépide qu'il va exercer tout le poids de sa colère et de son infernale barbarie.

Ce qui, en effet, a ajouté tant de gloire au martyre de saint Quentin, c'est le nombre et l'atrocité des supplices que ce monstre à face humaine lui a fait subir, et qu'il a supportés avec un courage héroïque. C'est d'abord le poids des chaînes et toutes les horreurs d'un noir cachot. C'est d'un côté l'appât perfide des promesses les plus fallacieuses, et de l'autre la voix des plus terribles menaces. Violemment irrité de l'invincible constance de sa victime, Rictiovare la fait fouetter avec cruauté par une troupe de licteurs, qui tombent tout à coup à la renverse, pendant qu'une voix céleste encourageait l'illustre patient, et pendant qu'un ange pansait ses plaies et lui brisait ses chaînes, en lui ouvrant les portes de la prison.

Voyant que les bourreaux eux-mêmes se convertissent en face de ce héros invincible, le tyran invente et fait exécuter de nouvelles tortures : il le fait attacher à des roues pour tirer ses nerfs, disloquer ses os et déchirer sa chair avec des peignes de fer, jetant dessus de la graisse fondue, de la poix-résine et de l'huile bouillante, appliquant à ses côtés des torches ardentes, faisant transpercer son corps par des barres de fer, et introduisant de grands clous entre les ongles et la chair. Mais le feu du Saint-Esprit, qui embrasait le cœur de saint Quentin, le fait triompher de tous ces tourments.

Il semble qu'on ne pouvait rien ajouter à de telles tortures, mais la cruauté de Rictiovare a découvert encore de nouveaux supplices : Pour l'empêcher, dit-il, de séduire le peuple, il lui fait verser dans la bouche de la chaux vive, détrempée dans du fiel et du vinaigre. Vains efforts, la sainte victime ne prêche qu'avec plus d'audace Jésus crucifié, et se rend de plus en plus semblable au divin Maître, par sa douceur, sa patience et son courage invincible, au milieu des tourments. C'est alors qu'on lui fait trancher la tête pendant que son âme s'envole au ciel. Saint Quentin venait de remporter la palme glorieuse, et on entendit une voix qui disait : « Venez, mon bienheureux serviteur, prenez la couronne que je vous ai préparée dès le commencement du monde. »

IIIe POINT. — SA PUISSANCE APRÈS SA MORT.

Quelle que soit la puissance des grands hommes qui brillent dans le monde, ils tombent en mourant dans une complète impuissance. On a beau leur élever de superbes mausolées, aucune vertu ne sort de leurs cendres ; et ils vivent tout au plus par le souvenir de leurs exploits. Mais il n'en est pas de même de nos saints dont la puissance ne fait que s'accroître à la mort. Ils sont puissants par leur âme qui est auprès de Dieu, puissants par leur dépouille mortelle qui conserve dans la tombe une gloire et une vertu merveilleuse : *Erit sepulcrum gloriosum*. Du haut des cieux saint Quentin travailla plus que jamais à la propagation du saint Évangile, en opérant une foule de conversions. Et, pour son corps sacré, c'est en vain que Rictiovare le fit cacher soigneusement ; les nombreux miracles opérés par la vertu de ses saints ossements ne tardèrent pas à les faire découvrir et à les proposer à la vénération des fidèles : *Ossa ejus post mortem prophetaverunt.*

Demandons, M. F., par l'intercession de cet illustre martyr, le don de force et de courage pour les combats de la vie présente. Vivons comme lui dans l'état de grâce, et notre vie comme notre mort seront un véritable triomphe.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vidimus eum et non erat aspectus. (Is., LIII, 2.)

Foderunt manus meas et pedes meos. (Ps. XXI, 17.)

Nouveau Testament. — Adduxerunt eum ad tribunal, dicentes : quia contra legem hic persuadet hominibus colere Deum. (Act., XVIII, 12.)

Ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres, tentati sunt : in occisione gladii mortui sunt. (Hebr., XI, 36.)

2. — SS. PÈRES.

Quibus ego vos laudibus prædicem, fortissimi fratres ! Robur pectoris vestri et perseverantiam fidei quo præconio vocis exornem ! (S. Cyprianus, *Epist. ad Martyres.*)

Tolerastis usque ad consummationem gloriæ durissimam quæstionem, nec cessistis suppliciis, sed vobis potius supplicia cesserunt. (Id., *ibid.*)

Finem doloribus quem tormenta non dabant, coronæ dederunt. (Id., *ibid.*)

Videte quid martyribus debeamus ; in quo alter tortus est, ut alius salvaretur ; alter carnificem pertulit ut Christum alter agnosceret ; alter morti addictus est, ut alius vita poliretur æterna. (S. Maximus, Ep., *Sermo de Mart.*)

Beati igitur martyres, nec sibi vixerunt, nec sibi sunt mortui. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Quentin et S. Lucien sont les deux premiers sénateurs romains qui embrassent le christianisme.

2. Ils renoncent à leurs dignités, à leurs richesses pour devenir des apôtres de Jésus-Christ.

3. Mission qu'ils reçoivent du pape Caïus pour aller évangéliser les Gaules.

4. S. Lucien, apôtre de Beauvais ; S. Quentin, apôtre d'Amiens.

5. Leur glorieux martyre.

4. — PLANS.

PLAN IMITÉ DE DURAND. — Nous pouvons comparer les souffrances de S. Quentin, durant son martyre, à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa passion. — I. Comme Jésus-Christ, S. Quentin est élevé sur un poteau. — II. Comme Jésus-Christ, S. Quentin a les mains et les pieds percés par des broches de fer. — III. Comme Jésus-Christ qui est abreuvé de fiel et de vinaigre, il est, lui, abreuvé de chaux vive détrempée avec du plomb fondu. (*Caractères des Saints*, le 30 octobre.)

AUTRE PLAN. — I. Heureux fruits de l'apostolat de S. Quentin à Amiens et dans les contrées environnantes. — II. Efforts impuissants pour arrêter les conversions, faits par les prêtres des idoles, par le cruel Rictius Varus, autrement dit Rictiovare, gouverneur des Gaules ; interrogatoire de S. Quentin, ses réponses sublimes et courageuses ; affreux tourments de son martyre.

5. — ENCOMIA.

Civem Roma suum jam sibi vindicet,
Clarum Patriciis dicat honoribus,
Quintinum repetit, jure vocat suum
Felix Gallia martyrem.

Lecta cum juvenum venerat huc manu
Deserta patria, ceu tot Apostoli,
Cœcis in Stygia nocte jacentibus
Portant lumina Galliis.

(Santolius, *Hymnus de S. Quintino.*)

Le célèbre Santeuil a composé neuf hymnes en l'honneur de S. Quentin, chacune sur un motif différent. Comme on ne trouve aucun panégyrique sur ce saint, on se trouvera bien de recourir à l'œuvre de cet éminent poëte chrétien, qui expose noblement et éloquemment les actes de la vie du glorieux martyr.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Surius, *Actes du martyre de S. Quentin*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum* ; Giry, Godescard, *Vies des Saints* ; Croiset, *id.*

HISTORIENS. — S. Grégoire de Tours, *de Gloria Martyrum*, c. 13 ; Claude Hémeré, *Historia Augustæ Veromanduorum*, ou *Histoire de la ville de S. Quentin* ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.*

7. MARTYROLOGE. — Vigile de la Toussaint. — S. Nemèse, sainte Lucile, v., mm. — SS. Ampliat, Urbain et Narcisse, mm. — S. Quentin, m. — S. Stachys, év. — S. Antonin, id. — S. Wolfang, id.

FÊTES DU MOIS DE NOVEMBRE

1er novembre. — FÊTE DE LA TOUSSAINT.

EXPOSITION

Pendant le cours de l'année, la religion, de distance en distance, a répandu des fêtes parmi nos journées de travail, comme des repos, comme des oasis dans le désert, pour le chrétien fatigué. Pendant les mois écoulés, chaque mystère a eu sa solennité, chaque saint sa commémoration.

La naissance du Sauveur, sa présentation au temple, sa circoncision, son épiphanie, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, ont été célébrées.

La descente du Saint-Esprit, la Fête-Dieu, l'Annonciation, la Nativité, la Conception, la Visitation, l'Assomption de la sainte Vierge, ont vu se succéder leurs anniversaires avec les mois qui se suivaient... Eh bien! toutes ces journées consacrées et bénites ne sont point encore assez pour le catholicisme: il a voulu d'autres solennités que celles des mystères; et, après avoir cherché dans ses annales, après avoir passé en revue tous les mérites, toutes les vertus, toutes les souffrances des saints, il a mis chaque jour de l'année sous la protection spéciale d'un habitant du ciel; et comme l'année est loin d'avoir autant de jours que les cieux ont d'élus, il a couronné toutes les commémorations particulières par une commémoration générale.

Ainsi qu'une mère pleine de tendresse, la religion a réuni tous ses enfants pour les fêter ensemble devant le trône de Dieu; dans sa justice, elle amène devant le grand rémunérateur, et devant les hommages des hommes, tous ceux qui ont mérité gloire et récompense.

En cette solennité de la Toussaint, l'Église qui est sur la terre donne la main à l'Église qui est au ciel; et la communion des saints qui jouissent de l'éternel bonheur, et des justes qui y aspirent, est révélée comme une grande consolation, comme un puissant encouragement.

Ceux qui habitent encore la vallée de larmes prennent courage en pensant que c'est à travers les chagrins et les pleurs que leurs devanciers sont parvenus au repos céleste, et ils disent: Ils ont été comme nous, soyons comme eux.

Pour bien parler de la fête de tous les saints, il faudrait pouvoir peindre leur gloire, leur félicité, leurs extases sans fin. Et comment faire? ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme, ne peut être décrit.

L'Église, dans la solennité de la Toussaint, veut nous faire envier le ciel; c'est donc bien, ce jour-là, de nous faire prendre en dégoût le lieu de notre exil. Nous n'aimons jamais tant la patrie que lorsque le bannissement nous est dur!

Le premier qui fit solenniser, dans Rome, *la fête de tous les saints*, fut le pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de saint Pierre en 731.

Le pape Grégoire IV étant venu en France vers l'année 835, exhorta Louis le Débonnaire à faire célébrer la grande commémoration des saints par tous ses États, ce qui fut exécuté le 1er novembre.

C'est depuis ce temps que la Toussaint est devenu la fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours, la fête voisine de la mort.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

TEXTE : *Credo communionem sanctorum.*
(*Symbol. apost.*)

Il y a, M. F., des enseignements sublimes dans la religion qu'un grand nombre de chrétiens ignorent, soit qu'on ait négligé de s'instruire durant les temps de la jeunesse et de l'enfance, soit que, plus tard, l'indifférence les ait effacés de la mémoire et du cœur. Parmi les vérités de la foi, il en est une admirable, magnifique, mais surtout consolante pour l'homme; elle est renfermée dans cet article du Symbole : Je crois la communion des saints : *Credo communionem sanctorum.*

N'est-ce point, M. F., pour nous rappeler cette vérité importante, que la religion met aujourd'hui sous les yeux de ses enfants le tableau à la fois imposant et lugubre de cette solennité? D'un côté, ce sont des chants de triomphe que nous empruntons à l'apôtre saint Jean : « J'ai vu une foule innombrable de bienheureux de toutes les tribus, de toutes les nations, tous une palme à la main. Et ils étaient debout devant l'Agneau, et ils chantaient un cantique à sa gloire : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* » Voilà pour l'Église du ciel. D'un autre côté, ce sont les gémissements des pécheurs, le cri de détresse de l'esclave que le roi David met sur nos lèvres : car nous savons que nous sommes voyageurs et bien malheureux dans ce triste exil de la vie : *Heu mihi, Domine, quia incolatus meus prolongatus est!* Voilà pour l'Église de la terre. Enfin, ce sont des prières lugubres, des chants funèbres, qui semblent sortir des entrailles de la terre, et auxquels nous répondons en versant un torrent de larmes : *Miseremini meî, miseremini meî, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me;* et voilà pour l'Église du purgatoire. D'un côté, toute la pompe des cérémonies religieuses, l'autel revêtu de ses habits de fête; de l'autre, des vêtements de deuil et tous les appareils de la mort.

Recueillons-nous, M. F.; et, pour entrer dans l'esprit de la fête de ce jour, étudions les rapports précieux qui existent entre ces trois portions de l'Église que nous appelons la communion des saints; ce sera le partage de cet entretien.

O Marie! qui, plus que vous, peut concourir à cette union ineffable de tous les membres de l'Église de votre divin Fils? Nous reconnaissons que votre intercession auprès de Dieu est la plus puissante en faveur des pécheurs de la terre et des âmes souffrantes du purgatoire. Voilà ce qui nous porte toujours à vous dire avec confiance : Je vous salue, Marie : *Ave, Maria!*

Ier POINT. — DE L'ÉGLISE TRIOMPHANTE.

La portion la plus noble de l'Église de Jésus-Christ est, sans doute, celle qui règne dans les cieux, et qui, pure de toute souillure, affranchie de toutes les misères de la vie, n'a désormais d'autre occupation que celle de voir Dieu, de l'aimer et de chanter ses louanges. C'est dans ces trois mots : nous verrons Dieu, *videbimus;* nous l'aimerons, *amabimus;* nous le louerons, *laudabimus,* que saint Augustin résume tout le bonheur des saints, et cela pendant toute l'éternité; c'est-à-dire que les empires s'écrouleront, les peuples disparaîtront

de la surface de la terre, les siècles s'écouleront, le monde rentrera dans le néant, la fin de tout ce qui existe arrivera, et les saints participeront à l'immutabilité de Dieu même, et leur bonheur sera toujours pur, sans mélange et sans fin.

Quelle langue humaine pourrait trouver des accents dignes d'un pareil triomphe? Et quand l'apôtre saint Jean, après un de ses ravissements divins où toute la magnificence des cieux fut déployée à ses regards, déclare qu'il a vu des choses que l'homme est incapable de redire : *Quæ non licet homini loqui*, n'y aurait-il pas de la témérité à nous, hommes grossiers et terrestres, de vouloir scruter, approfondir cet abîme incommensurable de grandeur et de gloire? Quand donc notre pensée, s'arrachant aux intérêts matériels de la terre, cherchera à s'envoler dans les régions du ciel, pour y contempler le bonheur qui couronne les saints, n'allons pas nous tourmenter par un vain travail, n'allons pas nous égarer par d'inutiles recherches; mais répétons avec le même apôtre, répétons avec humilité, avec assurance : L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, et son cœur n'a jamais senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus his qui diligunt illum.* Mais, chrétiens, là où se trouve le bonheur et la gloire, se trouvent aussi toutes les vertus qui en ont été le principe; là où sont toutes les vertus, il ne peut exister le moindre défaut, le moindre vice opposé à ces vertus. Dieu est charité : *Deus caritas est*; et tous les saints qui sont consommés, abîmés dans le sein de Dieu, participent essentiellement à sa charité, à son amour. Dans cette société des saints, on ne connaît point le froid égoïsme, ce ver destructeur qui ronge la société humaine : les liens d'amour qui unissent les saints avec leur Dieu, qui les unissent avec eux-mêmes, s'étendent jusqu'à la terre, et nous rattachent ainsi à cette grande famille que nous appelons l'Église. Il est de foi que les bienheureux qui triomphent dans le ciel n'oublient point pour cela leurs frères qui combattent sur la terre; placés aux pieds du trône de l'Éternel, ils remplissent en notre faveur le rôle magnifique d'avocats et d'intercesseurs; ceux qui ont été ce que nous sommes, et, quelquefois, grands pécheurs comme nous, ils puisent dans leur cœur des paroles touchantes, des accents pleins de tendresse pour arriver jusqu'au cœur de Dieu et obtenir pour nous ces grâces précieuses dont nous avons tant besoin dans cette triste vie. Chaque chrétien, chaque âge, chaque condition compte au ciel un ami, un protecteur qui veille à ses intérêts avec la même sollicitude qu'une mère veille sur l'enfant que le Seigneur a accordé à sa tendresse.

IIe POINT. — L'ÉGLISE MILITANTE.

La vie de l'homme sur la terre est un véritable combat, et ses jours sont comme les jours d'un mercenaire : *Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii dies ejus.* Qui pourra compter, en effet, les combats que l'homme est obligé de livrer sur la terre? Qui pourra sonder les profondeurs des périls auxquels il est exposé? Qui pourra dire les malheurs qui l'assiégent, les angoisses qui l'oppressent, les souffrances qui l'accablent? Beaucoup souffrir, beaucoup pleurer, et puis s'en aller de la vie, comme le serviteur qui quitte la maison du père de famille après qu'il s'est consumé dans la peine et le travail; voilà la vie, voilà notre histoire à tous : *Militia est vita hominis.*

Mais, de même que le voyageur, accablé de fatigue et tout couvert de la poussière du chemin, aime à prendre quelques moments de repos sur les

bords d'un ruisseau limpide, et trouve comme un encouragement dans la contemplation des riants paysages qu'il rencontre dans sa route, ainsi le chrétien qui fait son chemin vers l'éternité oublie un instant ses peines, et puise un courage héroïque dans les paroles et les exemples de cette longue phalange de saints qui l'ont précédé dans la vie : les jeunes vierges lui apprennent ce que peut la vertu dans un corps plein de faiblesse et dans un sexe bien fragile ; les confesseurs lui rappellent qu'il n'y a qu'un attachement bien sincère et inviolable à la religion de Jésus Christ qui puissent faire le bonheur de l'homme; les martyrs se présentent à lui tout couverts de leur sang précieux, et l'encouragent à souffrir avec patience et amour toutes ces peines, ces mille contradictions inséparables de la vie; la voix du grand apôtre se fait entendre, qui lui crie : Courage! soldat de Jésus-Christ, la couronne est là-haut dans le ciel ; toutes les tribulations de la terre ne sont rien, comparées à ce poids immense de gloire que Dieu réserve à ta fidélité. Vois-tu les athlètes de Rome, ils souffrent, ils subissent un travail incroyable, ils épuisent leurs forces, ruissellent de sueurs; pourquoi? pour un brin de laurier qui se flétrit du matin au soir : *Ut corruptibilem coronam accipiant.* Mais toi, athlète de Jésus, si tu souffres, si tu combats, si tu meurs, ta couronne sera immortelle : *Nos autem incorruptam.* C'est ainsi, M. F., que l'Église du ciel vient au secours de l'Église de la terre, au milieu des combats incessants de la vie.

IIIe POINT. — DE L'ÉGLISE SOUFFRANTE.

La troisième portion de l'Église de Jésus-Christ est celle qui se compose des âmes qui souffrent dans les flammes du purgatoire; portion digne de tout notre intérêt, de toute notre compassion, puisque, outre leurs qualités d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ, les fidèles du purgatoire sont peut-être notre père, notre mère, tout ce que nous avons eu de plus cher dans le monde. En traversant la vie, il est rare que l'homme, pour si juste que nous le supposions, n'ait pas contracté quelque souillure; et si, arrivé au moment de la mort, il a sincèrement déploré ses fautes quotidiennes et en a reçu le pardon, il est rare encore qu'il ait entièrement satisfait à la justice divine en expiation de ses péchés. Or, il a été dit que rien d'impur n'entrera dans le royaume des cieux; il faut donc que ces âmes soient entièrement purifiées avant de jouir de la récompense qui a été promise à la vertu ; il faut donc admettre l'existence d'un purgatoire, c'est-à-dire d'un lieu où l'homme qui est mort en état de grâce, mais avant d'avoir pleinement satisfait à Dieu pour ses péchés pardonnés, achève de se purifier, jusqu'à ce qu'il soit digne de voir le ciel s'ouvrir sur sa tête.

La voilà donc, cette portion chérie de l'Église, suspendue, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, anneau mystérieux et intermédiaire unissant les saints qui triomphent dans le ciel et les fidèles qui combattent dans cette misérable vie ; elles sont malheureuses, ces âmes saintes, car elles souffrent des douleurs immenses, elles sont privées de la vue de Dieu, et, pour elles, c'est le plus grand des malheurs. Aussi entendez-vous, M. F., ces cris lugubres et lamentables qui s'échappent du milieu de ces flammes dévorantes : « Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis, car la main du Seigneur nous a frappés : *Miseremini mei, miserimini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* Et à ce cri de détresse, les saints qui sont dans le ciel ont répondu par un saint frémissement; tous ont été se prosterner au pied du trône de Dieu pour demander grâce et miséricorde en faveur de ces

âmes infortunées. La terre aussi n'a pas été insensible à cette prière éloquente comme des larmes ; elle s'est émue profondément... des enfants au cœur tendre et reconnaissant, des mères sensibles, des épouses encore voilées par le deuil sont venues embrasser l'autel, répandre avec effusion des larmes et des prières. Le prêtre, chargé auprès de Dieu des intérêts de son peuple, a offert, le cœur plein d'émotion, le sacrifice de la nouvelle alliance, et le sang de Jésus-Christ s'est répandu sur ces êtres infortunés, et les portes du purgatoire se sont abaissées, et les fers sont tombés des mains des esclaves.

O religion de mon Dieu que vous êtes admirable!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Fragments oratoires. — 4. Plans. — 5. Béatitudes. — 6. Joie des Bienheureux. — 7. Gloire des Saints. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Mirabilis Deus in sanctis suis. (Ps. LXVII, 36.)

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. (Sap., III, 5.)

Fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. (Id., *ibid.*, 7.)

Justi in perpetum vivent, et apud Dominum est merces eorum. (Id., V, 16.)

Nouveau Testament. — Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. (Matth., V, 9.)

Possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. (Id., XXV, 34.)

Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat. (Apoc., VII, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Amplectamur diem qui assignat singulos domicilio suo, qui nos istinc ereptos et laqueis secularibus exsolutos, paradiso restituit et regno cœlesti. (S. Cyprian., *L. de Mortalitate.*)

Patriam nostram paradisum computamus, parentes Patriarchas habere jam cœpimus ; quid non properamus et currimus, ut patriam nostram videre, ut parentes salutare possimus? Magnus illic nos carorum numerus expectat : parentum, fratrum, filiorum frequens nos et copiosa turba desiderat, jam de sua immortalite secura et adhuc de nostra salute sollicita. Ad horum conspectum et complexum venire quanta et illis et nobis in commune lætitia est. (Id., *ibid.*)

Ipse finis erit desideriorum nostrorum, qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur. (S. Augustin., *de Civitate Dei*, L. XXII, c. 30.)

Novimus festivitatem omnium sanctorum dici et esse, quam hodie celebramus ; omnium, inquam, sive cœlestium, sive terrestrium. Sunt enim sancti de cœlo et sunt sancti de terra. (S. Bernard., abb., *Sermo in festo omn.* SS.)

Mereamur commisceri cœtui Patriarcharum, aureis Prophetarum, senatui Apostolorum, Martyrum exercitibus numerosis, confesssorum collegiis, virginum choris, in omnium denique colligi et collætari communione sanctorum. (Id., *ibid.*)

3. — FRAGMENTS ORATOIRES.

1. Lire les vies des saints : *Actuosas sanctorum vitas velut simulacra quædam spirantia aspicere oportet.* (S. Basil., *Epist. ad S. Gregor. Naz.*)

2. Imiter leurs actes : *Proba illorum opera sua imitando facere.* (Id., *ibid.*)

3. Etre du nombre des saints : Ex omnibus sanctis nisi tu etiam aliquando unus es ; heu ! nullus es. (*Fasti Mariani*, 1 *novemb.*)

4. Desseins admirables de Dieu sur ses élus : Il les a mis au-dessus de tous ses ouvrages ; il se les est proposés dans toutes ses entreprises ; il les a inséparablement unis à la personne de son Fils, afin de les traiter comme lui. Merveilles que Dieu opère dans l'exécution de ces grands desseins. (Bossuet, *Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

5. Nous pouvons faire ce qu'ont fait les saints. Nous devons faire ce qu'ils ont fait. (Le R. P. Larue, *Sermon pour la Toussaint.*)

4. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE DENIS LE CHARTREUX. — Festum omnium sanctorum agitur in terris ; 1° ut

Deum in sanctis suis veneremur ; 2° ut sancti nobis subveniant ; 3° ut inflammetur spes nostra et fiducia augeatur ; 4° propter nostram ædificationem ; 5° quia ipsi incessanter nobis succurrunt et de nostro gaudent profectu et salute ; 6° quia veneratione sunt dignissimi. (*Ex Proprio Sanctorum.*)

Plan de Matthias Faber. — Sancti cur honorandi ? I. Ex parte Dei : 1° quia honorantur a Deo ; 2° quia eorum honor redundat in Deum. — II. Ex parte sanctorum : 1° quia amici Dei ; 2° quia milites ; 3° quia prius contempti. — III. Ex parte nostra quia cadit : 1° ad honorem nostrum ; 2° ad solatium nostrum ; 3° ad utilitatem nostram. (*Concio V, in festo omnium Sanctorum.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Bourdaloue. — Texte : *Gaudete et exultate ; ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.* (Matth., v, 12.) — Parallèle entre les récompenses célestes et terrestres : I. Par rapport à leur certitude : 1° certitude de la récompense des saints ; 2° incertitude de la récompense du monde. — II. Par rapport à l'abondance : 1° la récompense céleste surpasse nos services ; 2° elle nous rendra parfaitement heureux. — III. Par rapport à la durée : 1° les unes sont périssables ; 2° les autres éternelles. — Le compas mathématique de Bourdaloue est dans ce plan qu'aucun n'a jamais égalé pour la régularité. (*Voir* au t. II, 248, du *Panorama des Prédicateurs.*)

Plan du P. de Mac-Carthy. — Texte : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* (Ps. cxxxviii, 17.) — Grandeur des saints : I. Par l'élévation de leurs pensées. — II. Par la sublimité de leur courage. — III. Par les merveilles de leurs œuvres. (*Voir* ce beau sermon, au t. II, 36, du *Panorama des Prédicateurs.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

Plan du cardinal Giraud. — Texte : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (Ps. lvii, 37.) — I. Grandeur des saints : 1° leur nombre ; 2° leurs vertus diverses ; 3° leur héroïsme ; 4° leur vraie science et leurs bienfaits. — II. Mission des saints : 1° à l'établissement du christianisme ; 2° au moyen âge ; 3° aux temps modernes. (*Voir* ce très-beau sermon au t. III, 113, du *Panorama des Prédicateurs.*)

Plan de M. l'abbé Breton. — Texte : *Post hæc vidi turbam magnam...* (Apoc., vii, 9.) — I. Le culte des saints est souverainement raisonnable. Les saints sont : 1° les amis de Dieu ; 2° nos frères ; 3° ils ont toujours été honorés dans l'Église ; 4° le culte des saints a ses racines dans le cœur de l'homme. — II. Ce culte est éminemment consolant. Les saints sont : 1° nos médiateurs ; 2° nos modèles. — III. En quoi consiste le culte des saints. Nous devons : 1° les honorer ; 2° les prier ; 3° les imiter. (*Voir* ce discours très-étendu et très-régulier au t. II, 247, du *Panorama des Prédicateurs.*)

5. — LES HUIT BÉATITUDES.

Octo gradus scalæ cœlestis, per quam ad sanctitatem et beatitudinem ascenditur : 1° Beati pauperes ; 2° Beati mites ; 3° Beati qui lugent ; 4° Beati qui esuriunt ; 5° Beati misericordes ; 6° Beati mundo corde ; 7° Beati pacifici ; 8° Beati qui persecutionem patiuntur. (Mat. Faber, *Concio I in festo omnium Sanctorum.*)

6. — JOIE DES BIENHEUREUX.

Gaudium : 1° intellectus ; 2° voluntatis ; 3° memoriæ ; 4° oculorum ; 5° aurium ; 6° cæterorum sensuum. (Id., *ibid.*)

7. — GLOIRE DES SAINTS.

De gloria sanctorum quam in terris habent. Sunt glorificati : I. In hac vita : 1° præsagiis ; 2° mire fuere sustentati ; 3° a magnatibus honorati ; 4° ad honores quæsiti ; 5° gloriæ dotibus decorati. — II. In morte fuere : 1° tormentis servati ; 2° gloriose mortui ; 3° corpora eorum servata ; 4° honorifice sepulti sunt. — III. Post mortem : 1° clarent miraculis ; 2° reliquiæ eorum servantur ; 3° templa extructa ; 4° festi dies dicati ; 5° canonizati. (Id., *ibid.*)

Les saints seuls véritables grands hommes. — I. Grandeur des saints dans leurs vues, leurs pensées, leur courage. — II. Grandeurs des saints dans leurs œuvres merveilleuses. (M. l'abbé Marcelin, *Voir* ce sermon dans notre *Dictionnaire de la Prédication*, au titre : SAINTETÉ-SAINTS. Le plan est le même que celui du P. de Marc-Carthy reproduit ci-dessus, mais la contexture est différente.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Pour ne pas nous répéter, nous renvoyons à trois tables d'auteurs à consulter très-étendues : la première est au t. II, 38, du *Panorama des Prédicateurs*, titre : SAINTETÉ-SAINTS ; la seconde, *ibidem*, 252, au titre : TOUSSAINT ; la troisième à notre

Dictionnaire de la Prédication, t. X, 24-25, titre : SAINTETÉ-SAINTS. En ces divers endroits on trouvera les beaux sermons de Bourdaloue, Marolles, de Mac-Carthy, M. l'abbé Breton, M. l'abbé Marcelin, M. l'abbé Caussette, le R. P. Ventura.

8. MARTYROLOGE. — La Toussaint. — S. Césaire. — S. Bénigne, pr. m. — Sainte Marie, m. — S. Dacie, id. — S. Jean, év. — S. Jacques, pr. — Saintes Cyrénie et Julienne. — S. Austremoine, év. — S. Marcel, id. — S. Vigueur, id. — S. Severin, moine. — S. Mathurin.

2 novembre. — LA COMMÉMORATION DES MORTS.

EXPOSITION

L'Église a fixé un jour pour faire mémoire générale de tous ceux qui sont morts dans le Seigneur, c'est-à-dire avec sa grâce, mais dont la vertu ne s'est pas trouvée assez pure, au sortir de cette vie, pour qu'ils entrent tout d'un coup dans la jouissance de l'héritage céleste. On en fait tous les jours mémoire dans le sacrifice de la messe. On y prie pour tous en général, et en particulier pour ses amis et pour ceux qui sont recommandés aux prêtres. Mais l'Église a jugé à propos de choisir de plus un jour pour exciter ses enfants à prier spécialement pour tous les fidèles qui sont morts avec la grâce du Seigneur, et qui ayant encore quelque tache à expier, n'ont pu être admis au ciel, où rien de souillé ne peut entrer.

Il est du devoir d'un chrétien de s'instruire soigneusement de ce qu'il doit aux morts, qui peuvent recevoir par son moyen quelque soulagement. Ce sont des justes; ce sont des âmes remplies de l'amour de Dieu et de charité pour nous : ce sont des enfants de Dieu et des membres de Jésus-Christ; tous ces titres méritent sans doute que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour les soulager. Or il est constant, par la foi et la croyance de l'Église, qu'unis avec eux par les liens d'une charité sincère, nous pouvons contribuer à leur bonheur éternel. Il n'est pas moins certain que nous y sommes obligés, puisqu'ils sont dans la même communion des saints que nous, et que chacun d'eux est ce prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

Les moyens que l'Église nous propose pour secourir ces âmes que Dieu achève de purifier par les souffrances, sont la prière, le sacrifice de la messe, le jeûne, les mortifications, les aumônes, toutes les bonnes œuvres faites dans l'esprit de la charité, et offertes à Dieu à leur intention, et particulièrement les indulgences que l'Église nous accorde en nous donnant la faculté de les appliquer à leur soulagement.

En les assistant de la manière qui dépend de nous, tâchons de ranimer en ce jour notre foi et notre piété, et entretenons-nous de ces importantes vérités.

1° Il faut que le péché soit un mal infiniment plus grand que la plupart des hommes ne se l'imaginent, puisque une faute, même légère, qui se trouve dans un juste mourant, mérite de si terribles châtiments après sa mort.

2° La pureté et la sainteté de Dieu sont bien incompréhensibles, puisqu'il est impossible d'approcher de lui avec la moindre tache de péché.

3° Le temps de cette vie ne nous étant donné que pour nous purifier et nous rendre dignes de posséder Dieu, il est très-important d'en ménager précieuse-

ment les moments, de peur que l'ennemi ne nous l'enlève, si nous négligeons de le bien remplir.

4° Nous ignorons combien il plaira à Dieu de nous donner de temps pour travailler à cette importante affaire, et pour achever en nous son œuvre.

5° Le dernier moment de notre vie, dont nous ignorons le temps, décidera de notre sort pour l'éternité, et alors chacun de nous sera jugé selon ses œuvres, et sur l'état de sa conscience; l'éternité bienheureuse sera l'insigne récompense de ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils doivent à Dieu, et l'éternité malheureuse, le partage de ceux que la mort aura surpris avec le péché et l'amour dominant de la créature.

6° Le juste même, selon saint Pierre, sera sauvé avec peine, et rendra compte de la moindre attache à la créature et à soi-même, d'une parole, d'une pensée, d'une action inutile; tout ce qui ne sera pas parfaitement pur, passera par le feu, et il n'en sortira pas qu'il n'ait payé jusqu'à la moindre obole, comme dit l'Écriture.

7° Sur ce principe, la vie même des plus innocents doit être, comme l'Église le déclare par le concile de Trente, une pénitence continuelle, afin d'expier chaque jour les péchés légers qu'on commet chaque jour.

Voilà les réflexions que nous devons faire, et les vérités que nous devons méditer continuellement.

INSTRUCTION SUR LES MORTS DÉLAISSÉS

Par le R. P. Félix.

Texte : *Plorans ploravit in nocte... et non est qui consoletur eam ex omnibus caris ejus.* (Jerem., I, 2.)

Il y a dans la souffrance quelque chose de plus triste que la souffrance elle-même : le délaissement. Souffrir et trouver quelqu'un qui se souvient, qui s'intéresse, qui compatit, à peine si c'est souffrir encore; mais souffrir et savoir que personne ne partage notre souffrance par un sentiment, par une larme, par un souvenir; c'est-à-dire souffrir et ne pas trouver consolation, c'est la douleur multipliée par la douleur. C'est là ce qui arrachait à Job assis dans sa misère, et à Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, leurs plus douloureux gémissements. Après le soupir du cœur de Jésus, jamais il n'y eut de soupirs comparables à leurs soupirs : or, le plus profond gémissement de Job comme celui de Jérémie, c'est celui-ci : J'ai cherché un consolateur, et n'en ai point trouvé : *Quæsivi consolantem me, et non inveni.* Job et Jérémie, c'est l'humanité entière; elle aussi n'a pas de plainte plus amère que le cri de son délaissement. Et c'est là ce qui donne aux douleurs des âmes du purgatoire un intérêt souverain, et ce qui nous commande la plus légitime compassion; c'est que leurs douleurs sont les plus délaissées de toutes les douleurs; ce sont elles surtout qui peuvent redire dans la réalité terrible de leur abandon : Ils ont entendu la voix de mes gémissements, et parmi eux il n'est personne qui me console : *Audierunt quia ingemisco ego, et non est qui consoletur me.*

Les poëtes du paganisme disaient que les morts en quittant cette vie vont boire dans un fleuve qu'ils nommaient le Léthé, l'oubli des vivants : ce n'était là qu'une fiction; la réalité, c'est que ce sont les vivants qui oublient les morts! Voilà le fait douloureux et tristement remarquable qu'il faut tout d'abord signaler à votre charité, et soumettre à vos méditations, avant de le caractériser et de le stigmatiser comme il le mérite.

Ier POINT. — DE L'OUBLI DES MORTS.

Avez-vous jamais réfléchi, M. F., à ce phénomène si désolant pour nos frères défunts, et si humiliant pour nous : *l'oubli des morts?* Quand le visage de l'homme a disparu à nos regards, son souvenir ne tient pas longtemps dans notre âme. Quand nous tenions dans notre main la main de celui qui nous quittait, et qu'il nous disait de ses dernières paroles : « Ah! du moins, mon frère, tu ne m'oublieras pas? — Moi, t'oublier, oh! jamais, non jamais! mourir plutôt moi-même. » Mais, hélas! pauvre cœur que le nôtre! Quand le coup qu'a frappé la mort retentit encore en nous, et que notre cœur souffre des blessures récentes que ce coup lui a faites, nous savons nous souvenir. Mais le temps marche, il fait quelque pas, et le souvenir va s'effaçant avec la douleur; le train de la vie amène, avec d'autres relations, des affections nouvelles : le temps marche encore; et l'on songe à se faire une existence qui n'a plus besoin des morts...

Aussi l'herbe quelquefois n'a pas encore grandi sur notre tombe, que déjà des amitiés nouvelles, germant dans ces cœurs qui ont tant pleuré sur nous, effacent peu à peu des souvenirs qui vont décroissant toujours, jusqu'à ce qu'ils soient devenus l'oubli. Autour de votre dernier soupir il se fera peut-être un bruit de pleurs, de regrets, de louanges; mais, comme le son des cloches qui retentit dans nos funérailles ira diminuant peu à peu jusqu'à ce qu'il soit devenu le silence, ainsi ce bruit suprême de votre vie retentissant dans votre mort, ira décroissant bien vite. Il en est ainsi; tandis que notre corps, tombant en poussière, s'en va de son côté se confondre avec mille choses déjà pulvérisées, notre souvenir va peu à peu se confondant avec les générations oubliées.

J'exagère peut-être? Ah! si nous rappelions à la vie quelqu'une de ces âmes qui nous ont quittés il y a quelques années, emportant comme une suprême consolation nos serments d'immortels souvenirs; ou plutôt si Dieu leur permettait de revenir pour entendre le bruit qui se fait autour de leur nom, au lieu même où fut tout leur amour et tout leur bonheur de la terre, qu'entendraient-elles, je vous prie? Oui, si elles venaient, invisibles témoins, prêter l'oreille aux discours qui remplissent vos soirées d'hiver, dites-moi, combien de fois entendraient-elles leur nom revenir chaque soir dans la trame si variée de vos longs entretiens? Hélas! le plus souvent, après avoir longtemps écouté des discours qui ne disent plus rien de ce qu'elles furent, elles s'en retourneraient dans l'abîme avec une douleur de plus, et elles s'écrieraient inconsolables : « Ah! c'est fini, c'est à jamais fini! ils m'ont tous oubliée; et voilà que plus même un souvenir ne me rattache à la terre!... Partout c'est l'oubli : l'oubli sur toute ma vie, qu'aucune parole ne rappelle plus; l'oubli sur mon nom, que personne déjà ne prononce plus; l'oubli sur mon tombeau, que personne ne visite plus; l'oubli sur ma mort, que personne ne pleure plus; l'oubli à ce foyer même, où personne ne se souvient plus; l'onbli au cœur de mes amis, dont aucun ne pleure plus; l'oubli à l'orient, l'oubli à l'occident, l'oubli sur toute la terre, l'oubli partout! » Malgré nos adieux si pleins de regrets, malgré nos protestations si pleines de tendresse, et malgré nos serments si pleins d'immortalité, voilà pourtant où tout aboutit parmi les vivants : à l'universel oubli des morts!

IIe POINT. — L'ÉGLISE NE LES OUBLIE PAS.

Je me trompe, il y a sur la terre un cœur qui n'oublie jamais, un cœur qui se souvient et qui prie sans cesse, un cœur prompt à toute heure à venir au secours de ces morts délaissés : c'est le cœur de l'Église catholique. Ah ! c'est qu'elle est mère; mère de ses enfants qui combattent sur la terre, elle est mère aussi de ses enfants qui souffrent en purgatoire; et les gémissements des uns et des autres ont dans son cœur toujours ému et toujours compatissant un perpétuel retentissement. Si vous en doutiez, vous n'auriez qu'à la regarder et à l'entendre en ces jours d'universelles funérailles où elle donne dans ce cœur à ses enfants des deux mondes le rendez-vous du souvenir, dans cette fête incomparable, si bien nommée par l'Église la Commémoration de tous les morts. Ce jour-là, que de deuil sur ses vêtements, que de soupirs dans sa voix, et que de larmes dans son cœur ! « Oh ! dit-elle alors à ses fils désolés du purgatoire, attentifs à la voix de sa prière et de sa douleur : consolez-vous, mes enfants, consolez-vous; si vos amis ne prient plus, si personne ne se souvient plus, moi, je prierai toujours, moi je ne vous oublierai pas : je suis mère, et pour vous je ferai entendre à ceux qui oublient le gémissement de mon amour; j'appellerai dans ma maison vos frères et vos sœurs pour prier, pour pleurer, pour mériter ensemble le soulagement de vos douleurs, et hâter le jour de votre délivrance : et quand ils seront venus, j'enverrai mon prêtre comme l'ange du souvenir et de la consolation; je mettrai dans sa voix les accents de la mienne, et je lui dirai : Va, mon fils, attendrir par ta voix le cœur de tes frères vivants sur la souffrance de tes frères morts : parle d'autant plus haut que le silence est plus profond sur leur tombeau, et que tu plaides la cause de plus grandes douleurs; parle fort aussi, et ne crains pas de dire à ces vivants si cruellement oublieux ce que c'est que de délaisser les morts. dis-leur que ce volontaire oubli des morts est inhumain, dis-leur qu'il est anti-fraternel. »

Eh bien ! puisque ma mère me l'ordonne, cette parole, si sévère soit-elle, il faut que je la dise devant mes frères : Oui le délaissement des morts est inhumain ! Je n'en donne que cette unique raison : c'est que ces âmes du purgatrire si souffrantes, si abandonnées, sont radicalement impuissantes à se secourir elles-mêmes. Sur la terre, même en nos plus grandes épreuves, nous n'avons pas l'idée d'une situation pareille. Le malheureux que tout le monde abandonne peut encore souvent trouver en lui-même une suprême ressource : si sa main droite lui fait défaut, il peut invoquer sa main gauche ; et quand l'une et l'autre lui manquent à la fois, il lui reste dans son propre cœur un refuge où Dieu l'attend toujours.

Mais souffrir, encore souffrir, et savoir que la souffrance ne produit rien; verser des larmes de feu, et sentir que sous la rosée brûlante de ces pleurs, rien ne peut germer que la souffrance succédant à la souffrance, jusqu'à l'heure où la justice, après avoir compté les moments et pesé les supplices, pourra dire : « C'est assez; » être forcé de se dire enfin, comme un captif qui ne peut avancer l'heure, ni ouvrir sa prison : je ne puis rien, rien pour ma délivrance : voilà le supplice des supplices.

Voilà pourquoi sans doute ceux qui ont entrepris de tenir le cœur des hommes ému au spectacle des plus grandes douleurs, les historiens, les poëtes, les interprètes de l'histoire et de la mythologie, se sont plu en tous les temps à nous montrer sur les rochers solitaires battus par la vague des mers, des

êtres délaissés se consumant eux-mêmes dans des douleurs plus stériles que le granit arrosé de leurs larmes. Ces souffrances historiques ou fabuleuses, ils nous les ont représentées personnifiées dans des hommes tendant vers les navires qui passent des mains qui supplient, et jetant dans le bruit des flots et le vent de la tempête ces cris des délaissés qui arrêtent et attendrissent le matelot, si le matelot seulement est encore un homme : « Au secours, au secours; donnez la main au pauvre abandonné! »

Or, ce que le génie des écrivains n'a fait souvent qu'inventer pour intéresser vos cœurs à la souffrance délaissée ; ce qui vous a fait peut-être plus d'une fois répandre tant de larmes sur des douleurs imaginaires, ce n'est pas même l'ombre de la réalité que je veux vous montrer. Il y a un lieu plus désert que tous les déserts du monde; il y a un rocher plus aride que les plus arides rochers; rocher tout enflammé des feux de la justice, où nos frères morts ont été jetés par le naufrage de la vie : debout sur cette rive désolée, tournés du côté de ce monde qu'ils ont quitté naguère au milieu de nos larmes, les bras tendus vers nous, ils crient dans les ténèbres qui les environnent : « O vous, qui passez sur cette mer du temps où naguère encore nous voguions avec vous, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur comme notre douleur; une douleur oubliée, plus solitaire, plus délaissée : *O vos qui transitis, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Jerem.)

Et nous, voyageurs distraits, nous passons dans notre traversée riante et volage ; nous passons sans songer seulement qu'il y a là des mains tendues et des cœurs tournés vers nous; nous passons, jusqu'à ce que la mort nous jette nous aussi sur cette rive de douleurs, et d'êtres oublieux que nous étions, nous fasse à notre tour des êtres suppliants. Tandis que pour emporter ces âmes délivrées vers les rivages qu'elles appellent, nous n'avons peut-être qu'à le vouloir ; et alors que la puissance nous est faite de briser de nos mains les fers de ces captifs, nous leur disons par nos oublis, par notre indifférence, par notre ingratitude : « Demeurez-là, demeurez-là ; payez par vos souffrances toute la dette exigée par la justice, et attendez que votre supplice vous délivre lui-même. » Je le demande au nom de la nature elle-même, est-ce humain, cela? Est-ce fraternel surtout?

IIe POINT. — CES MORTS QUE NOUS OUBLIONS SONT NOS FRÈRES.

Et qui sont-ils donc, après tout, ces êtres si cruellement délaissés? Ne fussent-ils que des hommes, est-ce que ce titre ne suffirait pas pour attendrir nos cœurs sur de pareilles souffrances? Mais ils sont nos frères ; et si abandonner les morts, c'est inhumain, parce qu'ils sont des hommes; abandonner les morts, c'est antifraternel, parce que ce sont des frères : frères par la foi, frères par le sang, ils nous imposent deux fois par leur amour et leur souffrance le devoir de la fraternité.

Mais peut-être pour éveiller en vous une sympathie efficace, il faut plus que la fraternité de la foi et de la grâce : il faut la fraternité de la nature, du sang? Eh bien! M. F., dans ces gémissements du purgatoire j'entends le cri du sang qui retentit et vous appelle. Parmi toutes ces voix qui gémissent si plaintives et si douloureuses, est-ce que vous n'en distinguez pas une dont les accents parlent plus éloquemment à vos cœurs? Ah! pardonnez-moi de rouvrir peut-être par ces mots des blessures que le temps n'a pu cicatriser encore; Dieu m'est témoin que je ne veux qu'ouvrir vos cœurs pour en faire sortir avec des trésors d'amour des bienfaits et des secours pour ceux que vous aimez. Dites-

moi ; cette voix qui gémit, ne la reconnaissez-vous pas? Ah ! celui qui crie vers vous, c'est celui-là même dont vous auriez voulu prolonger les jours de vos jours ; celui dont chaque soupir dans sa crise suprême était un glaive pour votre cœur ; celui que vous enlaciez de vos bras comme pour l'empêcher de vous quitter avec la vie, et qui, déjà mourant, vous tendait encore sa main, toute défaillante qu'elle était. Oui, cette main que vous pressiez dans la vôtre toute glacée par la mort alors qu'il tombait dans l'abime, du fond de cet abime il la tend aujourd'hui toute brûlante des feux de la justice ; et l'élevant au-dessus de ce lac enflammé qui le dévore, il vous crie, comme le malheureux qu'entraine la violence d'un courant : « Une main, une main, mon frère, et je suis sauvé ! Où es-tu donc, ô toi que j'ai tant nommé de ce doux nom de frère, de sœur, d'ami? Tu voulais me retenir avec toi sur la terre ; et pourtant en prolongeant ma vie, qu'aurais-tu fait, que prolonger un exil ? mais aujourd'hui en venant à mon secours, vois, tu m'arraches à ces brûlants abimes ; tu me donnes le ciel. Dieu, l'éternité. Viens donc, ô frère, ô sœur, ô fils, ô mère ; viens avec ta prière, viens avec tes bonnes œuvres, viens avec ton dévouement : âme tant chérie de mon âme, il y a si longtemps que je t'attends ; je n'ai que toi, et tu ne viens pas? tu m'aimais cependant ; tu as tant pleuré dans mes funérailles et versé tant de larmes sur ma tombe ; et aujourd'hui tu ne songes pas à jeter sur ces flammes qui me dévorent la rosée de la prière, et la rosée plus salutaire encore du sang de Jésus-Christ répandu chaque jour pour nous ouvrir le ciel ! Qu'as-tu fait de la tendresse? Et ce sang qui nous unissait dans une même vie, et cet amour qui nous unissait dans une même félicité, ne te parlent-ils plus? »

Ah ! chrétiens, si cette voix du sang ne se tait pas en vous, si elle est toute-puissante sur vos cœurs, comment résister à ces soupirs? comment ne pas répondre à cet appel ?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Motifs. — 5. Moyens. — 6. Plans. — 7. Cours d'éloquence. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Miseremini meî, miseremini meî, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me. (Job, XIX, 21.)

De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam. (Ps. CXXIX, 1.)

In omnibus operibus memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. (Eccli., VII, 40.)

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II Mach., XII, 46.)

Nouveau Testament. — Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem. (Matth., V, 26.)

Unusquisque opus quale sit, ignis probabit ; ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem. (I Cor., III, 13-15.)

Mementote vinctorum. (Hebr., XIII, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Multos, fine mundi instante, ignis purgatorius purgando cremabit, sed ante judicium absoluti, in sanctorum collegio recipientur. (S. Ambros., *in Apoc.*, c. 20.)

Tres sunt loci quæ mortuorum animæ pro diversis meritis sortiuntur : infernus, purgatorium, cœlum ; in inferno impii, in purgatorio purgandi, in cœlo perfecti. (S. Bernard., *Sermo de Qui quæ Negotiat.*)

Studeat quilibet sic delicta corrigere ut post mortem non oporteat pœnam purgatorii tolerare. (S. Augustin., *de vera et falsa Pœnit.*, c. 18.)

Post hujus vitæ exitum, alii flammis expiantur purgatoriis, alii sententiam æternæ subeunt damnationis. (S. Gregor. Magn., *in Ps.* VII.)

Voir au t. I, 69, du *Panorama des Prédicateurs*, titre : PURGATOIRE, une longue

série de passages des Pères et des Conciles, siècle par siècle, et au t. IX de notre *Dictionnaire de la Prédication.*

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. De quatre devoirs à remplir envers les morts, d'après S. Thomas d'Aquin. — Convenit : 1° illos debitis obsequiis sepelire ; 2° pro ipsis orare ; 3° pro eis eleemosynas largiri ; 4° pro ipsis altaris sacrificium offerre. (S. Thomas Aquin., *Serm.* 1 *de Mortuis.*)

2. Des trois situations des âmes souffrantes. — Fideles in purgatorio sunt : 1° ut *servi*, qui vincula sua frangere nequeunt ; 2° ut *debitores*, qui debita sua solvere non valent ; 3° ut *exules* qui ad patriam suam ire non possunt. (Laselve, *Annus apostolicus, Concio VI de fidelibus defunctis.*)

4. — MOTIFS.

I. Les motifs pour s'exciter à la crainte du purgatoire sont la considération : 1° de la grandeur des peines qu'on y endure ; 2° de leur durée ; 3° des fautes légères qui y conduisent. — II. Les motifs pour secourir les âmes du purgatoire sont la considération : 1° de l'impuissance où elles sont de mériter ; 2° de leurs supplications ; 3° de nos obligations envers elles ; 4° de la valeur de nos bonnes œuvres ; 5° de leur reconnaissance.

5. — MOYENS.

I. Les moyens à employer pour éviter le purgatoire, sont : 1° de vivre en bon chrétien ; 2° de se vaincre et de se renoncer ; 3° de faire pénitence ; 4° d'obtenir la grâce d'une bonne mort. — II. Les moyens à employer pour secourir les âmes du purgatoire, sont : 1° la prière ; 2° le saint sacrifice de la messe ; 3° l'invocation de la Mère de Dieu, des anges et des saints ; 4° les indulgences ; 5° les bonnes œuvres.

6. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE DENIS LE CHARTREUX. — Valde pium est ut vivi pro defunctis exorent, quia : 1° defuncti in purgatorio existentes sunt in suppliciis valde magnis ; 2° seipsos non possunt juvare ; 3° per caritatem nobis conjuncti sunt ; 4° cum a pœnis fuerint liberati memores erunt benefactorum suorum et pro eis deprecabuntur. (*In Proprio de Sanctis.*)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE BEAUVAIS. — Texte : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (II Mach., XII, 46.) — I. Motifs de la piété envers les morts. La vue : 1° de leur état présent ; 2° de leur état passé. — II. Effets de la piété envers les morts : 1° leur faire des funérailles pieuses ; 2° respecter leurs tombeaux ; 3° prier et faire prier pour eux. (*Voir* ce beau sermon au t. I, 68, du *Panorama des Prédicateurs.*)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DE M. L'ABBÉ DEPLACE, chanoine, archiprêtre de Notre-Dame de Paris, prédicateur ordinaire de S. M. Napoléon III. — Texte : *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus.* (I Thess., IV, 12.) — I. Nature et conséquences du dogme du purgatoire. — II. Résultats pratiques de ce dogme. (Cet éloquent sermon se trouve au t. VIII, 325, de notre *Dictionnaire de la Prédication.*)

7. — COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE

APPLIQUÉ AU SUJET : PURGATOIRE.

Ce cours se trouve au t. IX, 25, de notre *Dictionnaire de la Prédication* ancienne, moderne, contemporaine. Les questions traitées sont : 1° circonscription du sujet ; 2° son importance ; 3° son opportunité ; 4° la manière de le traiter ; 5° le trésor ou veines d'éloquence qu'il renferme ; 6° l'invention ; 7° la disposition ; 8° l'élocution ; 9° l'action.

Les indications données dans ce cours d'éloquence sont spéciales. Les rhéteurs n'ont donné que les règles générales ; mais combien sont plus utiles les règles particulières à chaque sujet ! Ce travail neuf, pratique, nous l'avons essayé pour tous les grands sujets de morale de notre *Dictionnaire de la Prédication,* et pour les sujets dogmatiques de nos *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et pour les fêtes de la sainte Vierge, dans notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. Augustin, *De Cura pro mortuis ; Sermo de igne Purgatorii* ; S. Gregoire, p., in Ps. : *Domine me in furore ;* S. Bernard, *De quinque regionibus* ; *De obitu Humberti.*

ASCÉTIQUES. — Denis le Chartreux, *De Novissimis* ; Kepplerus, *De subsidio animarum* ; Nepveu, *Réflexions chrétiennes.*

THÉOLOGIENS. — Collet, *De Purgatorio ;*

Allatius, *De consensu utriusque Ecclesiæ circa dogma Purgatorii;* M. l'abbé Perrin, *Traité dogmatique et moral sur le Purgatoire;* M. l'abbé Simon, *Le culte des morts.*

Prédicateurs anciens. — S. Antoine de Padoue, S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Guillaume de Paris, Gerson, S. Thomas de Villeneuve, M. Faber.

Modernes. — Biroat, Texier, Lambert, Houdry, Bourdaloue, Larue, Sensaric, d'Alègre, Ségaud, Griffet, de Beauvais, Laselve.

Contemporains. — Le R. P. Ventura, M. Deguerry, M. Deplace, le R. P. Félix.

Répertoires. — Les *Bibliothèques* de Lohner, Houdry, Dassance ; le *Dictionnaire* de Montargon ; le *Panorama des Prédicateurs*, de M. l'abbé Martin, et son *Dictionnaire de la Prédication.*

9. MARTYROLOGE. — S. Victorin, év. et m. — S. Juste, m. — SS. Cartère, Styriaque, etc., mm. — SS. Accidin, Pégase, Aphton, etc., id. — SS. Victor, Hermès, etc., id. — Sainte Eustochie, v., m. — S. Théodote, év. — S. George, id. — S. Ambroise, ab. — S. Marcien.

3 novembre. — SAINT HUBERT, évêque de Liége,

PATRON DES CHASSEURS (L'AN 727.)

VIE DE SAINT HUBERT

Hubert était d'Aquitaine; né de parents très-nobles, il reçut une éducation convenable à son rang, et fut envoyé à la cour du roi Thierry III, où il fit brillante fortune. Il avait épousé une femme distinguée, dont il eut un fils qu'il nomma Floribert, et qui fut par la suite son successeur dans l'épiscopat. Hubert, comme font la plupart des gens du siècle, s'était livré, dans sa jeunesse, aux amusements frivoles et aux dissipations mondaines; il s'était surtout passionné pour la chasse. Mais au milieu de toutes les vaines douceurs du monde, il avait senti un dégoût surnaturel, qui les lui remplissait d'amertume; c'est ce qu'on croit entendre par cette apparition qu'il aurait eu de Jésus crucifié, entre les bois d'un cerf qu'il poursuivait. Oui, le Sauveur des âmes avait eu pitié de la sienne; il lui était apparu intérieurement par des grâces de choix, et le jeune seigneur de la terre se prosterna devant le Seigneur suprême pour l'adorer, et il renonça aux habitudes mondaines et aux engagements séculiers, pour mener une vie toute nouvelle.

Dans ce dessein, Hubert se retira près de saint Lambert, évêque de Maestricht, qui le reçut dans la communauté de ses disciples, et après l'avoir formé à la vertu, l'admit dans son clergé. Suivant, avec amour, les règles de conduite tracées par son maître, et surtout imitant ses bons exemples, il devint un modèle des vertus sacerdotales, et pendant vingt années, il édifia, par un zèle merveilleux, le clergé et les fidèles. Lambert ayant été massacré, l'an 708, l'Église de Maëstricht choisit Hubert pour lui succéder; il avait alors quarante-cinq ans.

Persuadé que les vertus d'un simple prêtre ne suffisent pas à un évêque, le nouveau prélat s'occupa de croître en sagesse, en piété, en sainteté; il distribua d'immenses aumônes aux pauvres, qu'il aima toujours d'une extrême tendresse; il s'efforça de mériter les grâces d'en haut par une vie toute de mortification et de charité; il brûlait de la soif du martyre, et il en cherchait ouvertement les occasions, soit en se portant à la conversion des idolâtres, qui

peuplaient encore une partie de son diocèse, soit en reprenant avec vigueur les désordres des mauvais chrétiens.

Sa dévotion pour saint Lambert lui fit déposer ses reliques à Liége ; il éleva un beau monument sur son tombeau, institua un culte religieux à sa mémoire, et transféra son siége de Maëstricht en cette ville, dont il fut ainsi le vrai fondateur, et à laquelle il donna son admirable maître pour patron. Son assiduité à prier au tombeau vénéré ne diminua rien de l'activité de son zèle au gouvernement de son vaste diocèse; il parcourut la grande forêt des Ardennes, à la recherche des âmes, jusque dans les lieux les plus inaccessibles, comptant pour rien les fatigues et les dangers, et opérant toutes sortes de merveilles. C'est en revenant de l'une de ces courses apostoliques et charitables que le saint évêque tomba malade, et qu'il expira, entre les bras de son cher Floribert, le 30 mai 727. Il est invoqué, avec une grande confiance, contre l'horrible maladie de la rage.

DISCOURS SUR LA CHASSE

Par Monseigneur le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

N. B. — Saint Hubert étant le patron des chasseurs, nous croyons à propos d'insérer ici ce très-remarquable discours.

Je vais, dans ce petit discours, attirer votre attention : 1° sur l'*abus de la chasse;* 2° sur *ses dangers;* 3° et terminer par quelques mots sur une chasse toujours permise : la *chasse aux âmes.*

I. — DE L'ABUS DE LA CHASSE.

On est convenu de regarder comme une grande jouissance l'obligation de se lever avant le jour, de marcher de longues heures dans les taillis qui déchirent les jambes et les vêtements, dans les terres molles qui ne vous permettent ni d'avancer, ni de reculer, d'escalader les rochers qui vous meurtrissent, de pénétrer les marais qui vous inoculent des rhumatismes, l'œil tendu, l'oreille au guet, l'estomac vide, la gibecière qui ne l'est pas moins. On donne le nom de plaisir à ce moment où tombe un pauvre oiseau, nourricier peut-être d'une nombreuse couvée, ou celui plus barbare encore où le chasseur achève un blessé, qui expire en regardant son bourreau avec des yeux pleins de larmes. On est convenu enfin d'appeler jouissances de la vie cette gymnastique exagérée qui use le corps au lieu de l'assouplir, surexcite le cerveau au lieu de le délasser, et avance l'heure des infirmités.

Ne serions nous pas en droit de parler des haies que l'on franchit, des dégâts que l'on cause aux propriétés qui se trouvent sur notre passage? Voilà des injustices réelles dont on ne se confesse guère et qui obligent à la restitution. Au surplus, si l'on tient tant à des exercices que réclame en effet la santé dans bien des cas, pourquoi ne pas leur donner pour motifs ces recherches en histoire naturelle, toujours agréables, souvent utiles! pourquoi ne pas leur donner pour motifs la botanique, dont s'occupait Salomon, que le vénérable Laterrade a professée avec tant de dévouement et de succès dans Bordeaux pendant cinquante ans, et qui est toujours l'objet d'un enseignement particulier au Jardin des Plantes de cette ville, enseignement que nous voudrions plus suivi!

Toucher le cœur des chasseurs n'est pas chose facile? Laissons donc à leurs

courses désordonnées, à leurs stratégies barbares, tous ces persécuteurs inexorables des chantres ailés de nos forêts et de nos jardins, et démontrons à nos auditeurs que, s'il peut entrer dans les plans de Dieu que nous fassions servir à nos besoins certains animaux traditionnellement désignés pour notre usage, il n'est pas permis à l'homme de priver, pour son amusement, l'agriculture de ses plus utiles auxiliaires.

Examinons quelques-uns des résultats de cette guerre sans trêve ni merci que vous faites aux bergeronnettes, aux rossignols, aux fauvettes, aux mésanges, aux rouges-gorges, aux chardonnerets, aux linottes, aux pinsons, aux verdiers, aux alouettes.

1. On comptait jadis, terme moyen, à chaque printemps, dix mille nids par lieue carrée; or, nous savons tous que chaque nid contient en moyenne quatre petits. Eh bien! il a été constaté qu'il faut à chaque petit quinze chenilles par jour, et que le père et la mère en mangent soixante autres pour leur part, ce qui fait cent vingt chenilles pour la consommation quotidienne de chaque nid.

Si donc vous multipliez cent vingt chenilles par dix mille nids, vous avez un total de un million deux cent mille chenilles qui étaient détruites chaque jour, par conséquent trente-six millions pour un seul mois, trente-six millions de chenilles! Mais a-t-on bien songé que ces trente-six millions de chenilles, si on ne respecte pas l'existence de tous ces oiseaux du bon Dieu, qui les consommaient, mangeront à leur tour la feuille, la fleur, le fruit de nos arbres, toutes nos plantes potagères et toutes celles d'agrément? N'oublions pas aussi que les insectes et les plantes parasites dont les oiseaux nous auraient délivrés prélèvent un impôt presque double de l'impôt foncier. N'oubliez pas que chaque année, surtout le papillon du chou (*Pieris brassicæ*), produit tant de chenilles que cette plante manque à nos ménages et à nos étables. N'oubliez pas enfin les ravages de plus en plus grands, dans les forêts de pins, de la chenille processionnaire.

2. Mais en abandonnant le côté purement utilitaire de notre sujet, et sans l'élever cependant jusqu'à la hauteur d'une question de psychologie et de morale, ne pouvons-nous pas y surprendre un côté religieux et humanitaire du plus grand intérêt? Et pourquoi ne saisirions-nous pas cette occasion pour dire combien notre cœur s'attriste en voyant, dans le jour consacré au service de Dieu, tant d'hommes assiéger les gares des chemins de fer, sillonner en tous sens nos grandes routes et nos sentiers pour courir à un délassement qui devient une scandaleuse profanation du dimanche? Il est défendu de chasser en Angleterre le dimanche, comme de moissonner ou de faucher. Des chrétiens ingénieux à trouver dans la moindre incommodité une cause d'abstention de tout acte religieux, deviennent chez nous capables, le dimanche, d'affronter toutes les températures, de braver le soleil et l'orage, d'acheter au prix d'incroyables fatigues le plaisir d'avoir poursuivi, sans l'atteindre, une proie que la multitude des concurrents rend de plus en plus rare. Si vous n'avez souci, Messieurs, des prescriptions de l'Église, songez au moins aux sollicitudes des gouvernements humains, qui ont cru devoir multiplier les moyens d'entraver cette manie de destruction si opposée à cette loi si sage dont nous devons l'initiative à un illustre général, enfant de ces contrées.

Pouvez-vous croire qu'il ne s'agisse que d'un intérêt minime, lorsque vous voyez le législateur investir des plus grands pouvoirs les plus humbles des fonctionnaires de vos campagnes? Voyez à quelles fatigues, à quels dangers s'exposent tous les jours les hommes que la loi investit du droit de réprimer les délits de chacun. Je recueillais, il y a trois ans, dans mon petit séminaire,

deux orphelins dont le plomb homicide d'un chasseur frappait le père non loin de Pellegrue ; c'était un brigadier de gendarmerie qu'avaient respecté le sabre du Kabyle en Algérie, et celui du Cosaque dans les plaines de la Crimée.

II. — DES DANGERS DE LA CHASSE.

Une autre réflexion également douloureuse se présente ici à vos pensées, Messieurs. Je ne peux voir sans effroi ces armes destinées à vos plaisirs devenir tout à coup, je ne dis pas seulement par la légèreté, la négligence, mais en dépit de tout soin et de toute attention, des instruments de mort.

Que d'accidents irréparables ont causés ces explosions inattendues d'armes sortant des meilleures fabriques! Et puisque l'occasion se présente de toucher à de si lamentables choses, pourrions-nous, sans vouloir toutefois rouvrir des plaies encore saignantes, ne pas nous rappeler quelques grandes catastrophes de famille? Nous ne voyons jamais sans une vive émotion la facilité avec laquelle un père livre une arme à son enfant, comme une des récompenses les mieux accueillies. Y a-t-il une année, Messieurs, où vous ne lisiez, dans les feuilles qui chaque matin viennent alimenter la curiosité publique, la lamentable histoire d'un ami tué par un ami, d'un frère tué par un frère, d'un père même devenu le meurtrier d'un fils pour lequel il aurait donné mille vies?

N'avez-vous pas présent à la mémoire, car je veux prendre mes exemples en dehors de notre province, l'événement terrible qui priva une des premières familles de France du seul héritier de son nom, de ses titres, de son immense fortune? Ce cher enfant, sur lequel reposaient tant d'espérances, était arrivé à cet âge où toucher un fusil, le porter seulement, est un gage d'émancipation et de virilité. La pauvre mère trembla lorsqu'elle vit son fils armé pour ce qu'on appelle d'innocents combats. L'instinct maternel, qui prévoit tout, la rendit exigeante. Elle ne voulut céder aux instances de son époux qu'à condition expresse qu'un serviteur dévoué ne quitterait jamais le jeune homme; c'était lui qui devait armer et désarmer l'instrument, et rester longtemps encore spectateur attentif de ces petites guerres.

Un jour, on quitte le château de bonne heure. La meute aboyait, on avait des données certaines, on part en toute hâte, si vite qu'au bout d'une avenue on s'aperçoit que plusieurs objets nécessaires on été oubliés. Le serviteur empresse revient sur ses pas, laissant le fusil tout chargé entre les mains de son jeune maître. Il ne fallait que quelques instants pour aller et venir; tout à coup une explosion se fait entendre : l'arme venait de partir; le pauvre enfant avait tenu le fusil dans ses deux mains, la crosse reposant à terre; il appuyait sa tête sur l'extrémité du canon ; un des chiens de la meute, en jouant autour du jeune homme, frappait sur la batterie et faisait partir la détente. Il est plus aisé d'imaginer que de dire l'état des infortunés parents. On conçoit comment, en présence de semblables douleurs, la raison d'une mère est impuissante à en soutenir le poids sans l'aide de Dieu.

Ces faits ne sont plus rares, ils justifient chaque année les réflexions douloureuses que je viens de vous soumettre. J'adjure donc ici les pères si indulgents pour les moindres caprices de leurs fils de ne pas confier avec tant de facilité une arme meurtrière à des enfants naturellement légers. Qui ne sait que, dans le moment où le plaisir les transporte, où l'apparition subite d'une proie longtemps cherchée donne à leurs mouvements je ne sais quoi de brusque et de violent, ils sont incapables de toute sagesse et de toute prudence?

Des économistes, et je mets à leur tête MM. Richard du Cantal et Chatel de

Vire, ont rendu de grands services à la chose publique, en traitant ce sujet avec des connaissances pratiques que je suis loin de posséder... Non-seulement ils se sont élevés contre le mal produit par le plomb meurtrier du chasseur, mais ils prédisent la destruction prochaine de tout gibier en présence de cette foule d'appareils dont ils nous donnent dans leurs œuvres la hideuse nomenclature : c'est la tiraffe, la tonnelle, l'araignée ou aragne, ou tramail, la bricole, le hallier, la nappe, la pêche, les rêts, le traîneau ou drap de mort, l'altonnoir, le collet, le hanfle-pied, la chambre, le piége de fer, l'hameçon, le traquenard et le trébuchet.

Ne dirait-on pas, en entendant de pareils noms, qu'il s'agit d'exterminer quelques lions d'Afrique, quelques loups, quelques ours, quelques panthères, quelques bêtes du Gévaudan qui viennent de faire leur apparition dans nos provinces? Je voudrais pouvoir vous citer dans son entier un remarquable article publié dans le *Courrier de la Gironde* du 17 septembre, par M. Émile Crugy. Ce que ce publiciste, si grave quand il traite les hautes questions de la politique, et dont la plume est si gracieuse et si flexible quand elle s'essaye à des sujets moins élevés, a dit des services rendus par les oiseaux, nous l'avons dit nous-même bien des fois. Comme lui, nous avons déploré l'usage que l'on fait de tant d'instruments de mort qui dépeuplent nos campagnes.

III. — DE LA CHASSE AUX AMES.

Mais laissons nos concitoyens, en les plaignant, employer leur adresse à priver nos campagnes de la vue des hôtes aériens qui en font le charme, et nos oreilles des chants mélodieux que ne sauront jamais remplacer les orgues de barbarie, et écoutons un écrivain, M. Noël Rémi, qui, dans un article bien pensé et bien écrit, a voulu nous faire envisager cette question par son côté moral; il prêche, à tous ceux qui sont capables de les comprendre, une tout autre croisade : il établit un parallèle instructif dont je désirerais vous voir profiter.

« Tandis que nos campagnes, dit-il, se peuplent de chasseurs à la poursuite de plaisirs imaginaires et de fatigues réelles, des chasseurs d'un autre genre se dirigent vers des retraites sacrées comme en possèdent les départements de France les plus religieux, la Bretagne surtout, pour faire la chasse à tous les vices qui déparent l'homme créé à l'image de Dieu. Croit-on que cette chasse spirituelle n'ait pas mieux que l'autre, ses luttes et ses joies salutaires? Oh! il n'a jamais connu les vraies félicités de l'âme, il ne s'est jamais senti en possession de toutes ses facultés, celui qui n'a point pratiqué ces chasses annuelles du chrétien, déplorant au pied d'une chaire et abjurant au tribunal sacré le défaut caché qui trouble sa conscience, la souille ou l'égare! Que de marches forcées pour arriver jusqu'à ce défaut, qui souvent s'ignore lui-même! que de circuits prolongés pour le surprendre? quelle manifestation profonde quand il bat de l'aile! quelle joie incomparable quand il tombe pour ne plus se relever. »

Voilà des exercices dignes du chrétien; ils lui assurent la santé de l'âme et celle du corps; ils lui procurent le plus glorieux des triomphes, car, on l'a dit, la plus belle des victoires est de se vaincre soi-même.

On ne sort jamais des asiles pieux où l'on est allé chercher une douce paix en se réconciliant avec Dieu et avec soi-même, sans en rapporter dans le monde des provisions nouvelles de dévouements féconds sur lesquels viennent se greffer toutes les œuvres de miséricorde et d'édification qui font la gloire et la sécurité des empires.

Les exercices du corps où l'âme n'a point de part rompent l'équilibre de tout son être. La chasse spirituelle, qui a pour but l'extirpation de tous les vices, la conquête de toutes les perfections, serait le renouvellement de la société. Par la dissipation nos facultés s'émoussent, par le recueillement elles se développent et s'épurent. Entre les deux chasses, le choix n'est plus douteux ; mais si tous ne sont pas disposés à s'interdire la première, ils ne peuvent se refuser à s'essayer au moins à la seconde.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.— Nemrod cœpit esse potens in terra ; et erat robustus venator coram Domino. (Gen., x, 8.)

Post hæc mittam eis multos venatores. (Jerem.. xvi, 16.)

Venatione ceperunt me quasi avem inimici. (Thren., III, 52.)

Nouveau Testament. — Si perdiderit unam ex ovibus, pastor vadit ad illam donec inveniat eam ; et cum invenerit, imponit in humeros suos gaudens. (Luc., xv, 4.)

Nihil vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. (Act., xx, 24.)

2. — SS. PÈRES.

Nullum invenimus divinarum in serie scripturarum, de venatoribus justum. (S. Ambros., *Sermo* 8 *in Ps.* CXVIII.)

An putatis illum jejunare, qui primo diluculo, non ad Ecclesiam venit, sed surgens congregat servulos, disponit retia, canes producit, saltus silvasque perlustrat. (Id., *Serm.* 33 *de jejunio.*)

Quam pudendum et dolendum est, si delectat labor ut fera capiatur, et non delectat ut Deus acquiratur ! (S. Augustin., *de Bono Viduit.*, c. 21.)

In die festo nullus in venatione se occupet, et diabolico mancipetur officio. (S. Bernard., *Sermo* 1 *in Dom.* XXVI *post Trinit.*)

Milites Christi abhorrent venationem, nec ludicra illa avium rapina delectantur. (Id., *ad Milites Templi*, c. 4.)

3. — COMPARAISONS.

Multi sunt venatores in hoc mundo, qui animam nostram venari conantur ; diabolus venator est qui animas nostras venari cupit ad perditionem. (S. Hieronym., *in Ps.* XC.)

Piscatores invenimus sanctos in scripturis sanctis, sed penitus non invenimus sanctum aliquem venatorem. (Id., *ibid.*)

Esau dum officium venationis exequitur, gratia primogenituræ, et paterna benedictione fraudatus est. (Petr. Bles., *Ep.* 56 *ad Gualter. Roffens. Episc.*)

Non bene conveniunt cilicium et accipiter, afflictio carnis et exercitium venationis. (Id., *Ep.* 61 *ed Sarriber., Archid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Sa docilité à la grâce de conversion qui le porte à renoncer aux vanités mondaines, à l'exercice de la chasse qu'il aimait avec passion ; 2° sa ferveur, ses progrès dans la vertu et dans les sciences ecclésiastiques sous la direction de S. Lambert ; 3° son zèle pour la conversion des pécheurs, dès qu'il fut évêque ; 4° sa patience ; 5° sa charité envers les pauvres ; 6° ses travaux apostoliques qui ont pour résultat l'extirpation des restes de l'idolâtrie dans son diocèse ; 7° ses veilles, ses jeûnes, ses prières, sa continuelle mortification. (*Tiré du Propre de l'ancien Diocèse d'Anvers.*)

5. — PLANS.

PLAN DE MGR LE CARDINAL DONNET, archevêque de Bordeaux, sur la chasse. — I. Abus de la chasse. C'est un exercice 1° barbare et cruel ; 2° préjudiciable à l'agriculture ;— II. dangers de la chasse ; accidents fréquents ; — III. de la chasse aux âmes pour les sauver.

Voir cet excellent discours ci-dessus.

PLAN DU MÊME, sur la compassion envers les animaux.— Deux devoirs que l'homme a à remplir envers les animaux : — I. les soigner dans les services qu'il en reçoit ;— II. leur épargner toute souffrance inutile.

Or le chasseur manque à ces deux devoirs.

Voir ce remarquable discours, que les pasteurs devraient imiter et prêcher au moins deux fois l'année, dans les *Œuvres* du cardinal Donnet, et au T. IV, 23, de notre *Revue mensuelle de la Prédication.*

6. — ENCOMIA.

Adhuc Ethnicus Hubertus
Illi Christus est repertus
Inter Cervi cornua.

Et a sancto baptizatus
Est Lamberto, et lustratus
Factus egit fortia.

Romæ Papæ approbatus
Est successor consecratus
Lamberti Episcopi.

Dæmonum ex servitute
Sunt erepti cum salute
Arduennæ populi.

(R. D. Redel, *in Anno chronographico.*)

Ardennam rigidi complebant undique sentes;
Hortum de sylva, Dive, nigrante, facis.

(R P. Hugo Vaillant, FASTI SACRI.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Mabillon, *Acta Sanct.*; *S. Bened. in secul.* a reproduit les vies diverses de S. Hubert; Le Cointe, *Annal. fr.*; Le Mire, *Antiq. Belg.*; Placentius, *Histor. Episc. Leod*; Buxorn, *Antiq. Leod.*; Foulon, *Hist. Leod.*; sainte Marthe, *Gallia christiana nova*, T. III; le P. Roberti, *Vita S. Huberti* (1621).

8. MARTYROLOGE. — S. Quart. — SS. Germain, Théophile, etc., mm. — Les martyrs de Sarragosse. — SS. Valentin, pr., et Hilaire, id., mm. — S. Wenefride, v. et m. — S. Malachie, év. — S. Domne, id. — S. Firmin, id. — S. Hermengaud, id. — Sainte Sylvie.

4 novembre. — SAINT CHARLES BORROMÉE,

ÉVÊQUE DE MILAN (L'AN 1584.)

VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE

Charles, de l'illustre famille Borromée, né au château d'Arone, le 2 octobre 1528, fut comblé, dès son bas-âge, des bénédictions du Ciel : une splendeur surnaturelle illumina le château de son père au moment de sa naissance. Sa jeunesse répondit à de si beaux indices ; elle fut une merveille d'innocence, d'intelligence pieuse et de vertus naïves : ses jeux et ses amusements étaient d'imiter les cérémonies de l'Église. Admis de bonne heure à la tonsure cléricale, il fut pourvu d'un bénéfice que lui résigna un de ses oncles ; trop jeune pour l'administrer par lui-même, il se trouva néanmoins capable de comprendre son devoir, et il voulut que les revenus en fussent employés en bonnes œuvres.

Envoyé à Pavie, pour y achever ses études, commencées sous le toit paternel, cet adolescent prédestiné sut conserver sa pudeur, au milieu des déréglements de ses camarades, par la prière assidue, la réception des sacrements, et une tendre dévotion envers la sainte Vierge, qu'il choisit pour sa mère céleste : sous sa puissante protection, il vint à bout de dompter la concupiscence, et le feu des tentations servit à raffiner l'or de son intégrité virginale.

Le cardinal de Médicis, ayant été élu pape, sous le nom de Pie IV, fit venir près de lui Charles Borromée, qui était son neveu, le créa cardinal, lui donna l'archevêché de Milan, et le fit son principal ministre. Charles se montra tout d'abord à la hauteur de sa tâche : il administra les affaires avec intégrité et avec habileté; il procura surtout, de tout son pouvoir, la conclusion du grand concile de Trente, et il fut un des premiers à suivre les réformes décrétées par

cette assemblée vénérable. Il avait même résolu, pour se livrer entièrement à Dieu et à ses devoirs d'évêque, de quitter Rome et la cour de son oncle ; mais il en fut dissuadé par le saint archevêque de Brague, Barthélemy des Martyrs, qui lui montra son véritable devoir à servir l'Église en vrai cardinal, par une piété agissante et courageuse.

Cependant il languissait loin de sa chère église de Milan, qu'il ne pouvait administrer par lui-même ; il obtint enfin la permission de se donner à elle, et il devint un des plus grands et des plus saints évêques de l'Église universelle. Son soin le plus sérieux fut de faire pénétrer au sein du clergé les réformes du concile de Trente, et de purifier, par là, les mœurs des fidèles : ce à quoi il réussit parfaitement. Donnant lui-même l'exemple, il se démit de ses riches bénéfices, se privant ainsi de plus de cent mille livres de rente ; mais il devint tout-puissant pour imposer l'accomplissement du devoir. La charité la plus ardente remplissait le cœur de Borromée ; elle lui inspira le zèle et lui donna le courage de sauver ses ouailles. Le salut des âmes était son pain le plus délicieux ; il avait des ailes pour parcourir les montagnes et les précipices, et voler à la recherche des brebis égarées ; il les traitait avec une douceur et une bonté sans bornes. Il était au sein des populations la bonne odeur de Jésus-Christ ; on le suivait partout au parfum de sainteté qui s'exhalait de tous ses pas.

Pour aider au soin de son vaste diocèse, Charles, non content d'avoir réformé son clergé, et d'avoir pourvu à sa propagation par des séminaires, établit une maison de Théatins et une de Jésuites, à Milan ; il y fonda aussi des missionnaires diocésains, sous le nom d'Oblats de saint Ambroise ; il mit encore ses soins à réformer l'Ordre des Franciscains et celui des Humiliés ; il forma enfin plusieurs établissements destinés à soulager les misères de son peuple chéri. Qui l'imaginerait ? il se trouva cependant une main assez criminelle pour attenter à la vie de cet homme de Dieu, de ce bienfaiteur de son peuple. La balle que le démon avait lancée fut arrêtée dans sa violence par l'ange du diocèse, et elle vint s'aplatir sur la chair du saint prélat, qui essaya vainement de soustraire le coupable à la justice humaine.

Mais un nouveau champ se préparait au zèle et à la charité de l'évêque de Milan : Dieu affligea cette ville du fléau de la peste. Charles sut alors se multiplier, il était partout ; la nuit et le jour, il ne cessait de porter les consolations, de prodiguer les secours. La charité coulait de ses mains et de ses lèvres ; il mangeait à cheval pour ne point perdre de temps, et il parcourait les diverses paroisses avec une incessante activité et une persévérance infatigable. Enfin le Ciel, ému de ses prières, épargna le reste de son troupeau, en faveur duquel il avait épargné le pasteur. Les félicitations arrivèrent de toutes parts au charitable archevêque, qui se contenta de dire : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ! »

Charles vécut encore sept ans après ce fléau, continuant de travailler avec une ardeur infatigable au bien de son diocèse et de toute la province de Milan. Mais ses oraisons, ses veilles, ses pénitences, ses travaux, avaient exténué son corps ; il sentit ses forces s'affaiblir. Voulant se préparer à la mort, il se rendit au mont Varal, pour y faire une retraite ; après quoi il tomba malade d'une fièvre continue ; il reçut avec un indicible amour le pain des anges, puis les onctions saintes de l'Église ; ensuite, étendu sur un cilice couvert de cendres, il demeura quelques heures dans une douce agonie, et passa paisiblement au sein de l'éternité, le 3 novembre 1584, à l'âge de quarante-sept ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES BORROMÉE

TEXTE : *Talis decebat ut nobis esset pontifex...*
(Hebr., VII, 26.)

Parmi les hommes suscités de Dieu au seizième siècle, il en est un dont le nom seul rappelle les plus étonnants miracles enfantés par le zèle apostolique, et semble résumer toute l'histoire de la plus glorieuse réforme. Saint Charles Borromée se lève comme un astre radieux dont la chaleur vivifiante se fera sentir chez tous les peuples, et dont la douce lumière pénétrera, pendant de longs siècles, toute la société chrétienne. Au nom mille fois béni de cet illustre évêque se rattachent, pour ainsi dire, tous les souvenirs de cette époque glorieuse qui vit des milliers de saints évêques, de fervents religieux, de grands prédicateurs, suscités par la divine Providence pour combattre le protestantisme et faire fleurir la piété, les bonnes mœurs, soit dans le clergé, soit parmi les fidèles. Arrêtons-nous quelques instants à considérer : 1° *ses nombreuses vertus;* 2° *ses œuvres admirables.*

Ier POINT. — VERTUS DE SAINT CHARLES.

Charles donna au monde l'exemple parfait des vertus les plus sublimes. La vigilance et la retraite, l'amour de la prière et de l'oraison, conservèrent son innocence; et, malgré les dangers qui se multiplièrent autour de lui, il conserva jusqu'à la mort cette robe d'une blancheur éclatante, cette pureté virginale qui le rend semblable à un ange revêtu d'une chair fragile et mortelle.

Charles fut animé d'un souverain mépris pour tout ce qu'on appelle les délices de la vie. Il regarde son corps comme un esclave dangereux qu'il faut soumettre par les lois de la plus austère pénitence. Ses vêtements sont pauvres, son lit est une planche, ou bien un peu de paille, quand il est obligé de céder aux instances réitérées de ceux qui l'entourent. L'austérité de sa vie nous rappelle l'histoire des pénitents du désert, tant ses jeûnes se multiplient, et ses veilles se prolongent au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Sa nourriture est tellement réduite pour la quantité, et tellement grossière pour la qualité des aliments, qu'il renouvelle dans un palais, sous la pourpre de cardinal, tout ce que l'on raconte de plus extraordinaire des ascètes de l'Orient. Antoine, Hilarion, Pacôme, ces hommes si étonnants par leur austérité, trouvent un successeur dans un jeune archevêque placé par la Providence divine au milieu de toutes les pompes et du faste de la grandeur et des richesses.

Mais le luxe des grands, et la gloire extérieure qui environne les princes, ont entièrement disparu de la maison de saint Charles. Ici ne cherchons qu'une chose, car que pourrions-nous rencontrer dans la demeure d'un grand saint? L'humilité la plus profonde et la pratique de la pauvreté la plus austère, telle est en abrégé la vie du cardinal, archevêque de Milan. On le voit renvoyer en un seul jour quatre-vingts domestiques dont le service avait paru un moment nécessaire. Son humilité lui inspirait tous les jours une plus vive horreur pour tout ce qui ressemble à la gloire humaine; et les titres, comme les dignités que Dieu l'obligea d'accepter, lui parurent comme un fardeau lourd et pesant qu'il ne devait porter que pour le bien de l'Église.

Saint Charles fut revêtu, bien jeune encore, d'une grande puissance. Le pape, son oncle, avait en lui une confiance entière, et semblait n'agir que sous l'influence de ses conseils. Quel affreux danger, à vingt-deux ans! Mais, ne craignons rien; une douceur inaltérable, une bonté qui ne fut jamais en défaut,

une condescendance sans bornes pour tous les genres de misères : telles furent les qualités de son gouvernement. L'oubli de lui-même et de ses propres intérêts fut poussé si loin, qu'il aima des ennemis dont les affreuses calomnies le poursuivirent jusqu'à la cour d'un grand roi, et dont la fureur impie ne sut pas reculer devant un exécrable meurtre. Qui dira sa bonté, sa modération et sa douceur à l'égard des malheureux auxquels il n'échappa que par un grand miracle ? Pasteur plein de mansuétude, il mit tout en œuvre, pour arracher des mains de la justice humaine des forcenés qui avaient osé attenter à sa vie dans son propre palais.

Fidèle imitateur de Jésus, Charles brûlait du désir le plus ardent de donner sa vie pour le troupeau confié à ses soins. Comme j'aime à le contempler, au milieu de la grande ville de Milan, alors que le fléau de la peste décime ses infortunés habitants ! Quelle ardente charité ! Quel dévouement héroïque ! Quelle générosité incomparable ! Père tendre et pasteur dévoré d'amour pour son peuple, il devient le serviteur de tous les malheureux, et mille fois il offre à Dieu sa propre vie pour l'expiation des péchés qu'il n'a pas commis, et qui ont armé contre son diocèse le bras terrible de la justice de Dieu.

Tel fut saint Charles, pendant une vie bien courte, si on examine le nombre des années, mais excessivement longue, si on énumère les actes extraordinaires qui remplirent la jeunesse et le pontificat de cet homme de Dieu.

IIe POINT. — SES ŒUVRES.

Aussitôt après la clôture du concile de Trente, le saint archevêque de Milan se met en devoir de faire exécuter tous ses règlements dictés par le Saint-Esprit pour la réformation de la discipline et des mœurs.

Ici, on dirait l'Église personnifiée dans notre jeune saint. La cour pontificale et le clergé de Rome subissent son influence, et, sous sa main toujours ferme, entrent avec courage dans la voie d'une réforme salutaire. Après ces premiers succès, Charles vole à Milan qui, depuis près d'un siècle, n'avait pas vu ses archevêques. Il y vient à vingt-six ans, le bâton pastoral à la main, la douceur et la bonté dans le cœur. Bientôt les séminaires sont établis, selon le vœu du concile de Trente ; ils deviennent une école de sainteté pour les jeunes clercs.

Mais, avant tout, c'est la maison de l'évêque lui-même qui est l'objet de toute sa sollicitude. Il l'établit et la règle comme un séminaire. Il veut en faire une pépinière de saints, et il réussit. Dire le grand nombre de prêtres vertueux, de religieux fervents, de nonces apostoliques et d'illustres évêques formés à cette époque, c'est impossible. Or, tous ces hommes dressés à l'école du saint archevêque de Milan, vont bientôt porter son esprit dans toute l'Italie, ou plutôt dans toute l'Église.

Qui dira les sages règlements publiés par saint Charles, tantôt pour sa cathédrale et son clergé, tantôt pour la réforme des maisons religieuses et toutes les communautés de son diocèse, tantôt pour les paroisses de la ville et de la campagne ? Son zèle est universel, son courage surmonte tous les obstacles, sa force est invincible. Il se multiplie en quelque sorte lui-même, pour voir tout de ses propres yeux. Les villageois au milieu des neiges le voient dans leur modeste église ; il est le père de tous, et rien n'échappe à son activité infatigable.

Six conciles provinciaux, onze synodes diocésains, sont assemblés et présidés par lui, dans l'espace de dix-neuf ans. S'il retourne à Rome pour un

moment, c'est que le souverain pontife son oncle va mourir. Le discours qu'il adresse à ce pape agonisant, suffirait pour nous découvrir la vivacité de sa foi, et l'ardeur inépuisable de sa charité.

Il faut élire un pape; Charles deviendra l'âme du conclave tenu pour cet acte si imposant et si solennel. Pie V est nommé, c'est-à-dire un des plus grands hommes qui soient montés sur la chaire de saint Pierre, et ce trésor est dû au zèle éclairé de saint Charles. On peut dire que l'élection de l'immortel Pie V suffirait pour placer saint Charles au rang des plus illustres bienfaiteurs de l'Église. Le bien immense opéré sous ce pontificat à jamais célèbre a été voulu par saint Charles, et c'est lui, après Dieu, qui en est le premier auteur.

Mais bientôt l'esprit de saint Charles se répand au delà des monts, et envahit notre Église de France. Disons-le à la gloire de l'archevêque de Milan : si notre clergé a pu, depuis trois siècles, être fier de sa discipline et de sa régularité, il est redevable de ce bienfait à notre saint, au neveu de Pie IV, au cardinal du pontife romain, par conséquent à Rome et à l'Italie. Oui, c'est Rome, c'est l'Italie qui a réchauffé parmi nous le zèle ecclésiastique, et c'est l'esprit de saint Charles qui s'est communiqué aux Vincent de Paul, aux Ollier, à tous les prêtres illustres qui ont opéré un si prodigieux changement dans les diocèses de la France.

O mon Dieu, que dirai-je encore du zèle de saint Charles? Il me faudrait rappeler une multitude de fondations : l'académie ecclésiastique au Vatican, l'association des dames qui, au milieu du monde, se faisaient un devoir de tendre à la perfection évangélique, le collége des nobles, l'hôpital des convalescents, les maisons de refuge pour les pauvres victimes de la corruption du siècle, l'établissement des jeunes filles en danger de se perdre. On a de la peine à concevoir, dans une vie aussi courte, des créations tellement nombreuses, qu'elles semblent être l'ouvrage de plusieurs siècles.

C'est ainsi que Dieu fit son œuvre, et que le Saint-Esprit ranima dans l'Église le feu de la plus ardente charité, par la réforme décrétée dans le concile de Trente. Et l'homme de Dieu, à qui cette œuvre fut confiée par la Providence, c'est saint Charles Borromée.

Or, tout le bien dont je parle fut la conséquence de la coopération de saint Charles aux desseins que la divine Providence avait sur lui.

Ah ! c'est bien ici qu'il faut rappeler cette parole du grand Apôtre : « Je puis tout dans celui qui me fortifie ; » ou bien celles de la vierge d'Avila : « Thérèse n'est rien, mais Thérèse et Dieu, c'est tout. »

Oui, Dieu et nous, c'est tout ! Quelle grande parole ! Dieu et nous ! Moi seul, rien, Dieu seul, rien. Saul terrassé par la grâce s'écrie : « Que voulez-vous que je fasse?... » Il faut, pour que je me sanctifie, ou que je travaille efficacement à sanctifier les autres, Dieu et moi ! Y penserons-nous enfin, et quelles résolutions allons-nous prendre?...

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament.— Facit judicium pupillo et viduæ; amat peregrinum, et dat ei victum atque vestimentum. (Deut., x, 18.)

Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. (Eccli., xxxi.)

Constitui te hodie super gentes ut evellas et destruas et disperdas et dissipes et plantes. (Jerem., i, 10.)

Nouveau Testament. — Ego sum pastor bonus, bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joan., xi, 14.)

Væ mihi est si non evangelizavero. (I Cor., ix, 16.)

Caritas Christi urget nos. (II Cor., v, 14.)

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus. (Hebr., vii, 26.)

2. — SS. PÈRES.

Dispensatores nos Deus, non hæredes reliquit, nam hæreditas successori quæritur, dispensatio pauperibus. (S. Ambros., *de Obitu fratris.*)

Apostolici fastigii est perfectæque virtutis, vendere omnia et pauperibus distribuere. (S. Hieron., *Ep. ad Demetriad.*)

Zelo domus Dei comeditur qui omnia perversa quæ videt, cupit emendare, et si emendare non potest, tolerat et gemit. (S. Augustin., *in c.* iii *Joan.*)

Zelum tuum inflammet caritas, informet scientia, firmet constantia, sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. (S. Bernard., *Serm.* 4 *de Verbis Isaiæ.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Zèle de S. Charles pour le salut des âmes. O si consideraremus quis sit Deus iste, qui nos dignatur aspicere, cui tam gratum est quidquid pro salute animarum fit, quam avide et prompte curreremus omnes dicentes : Domine, ecce ego, mitte me. (S. Carolus Borrom., *Concio 4 in Synod. III habita.*)

2. Sa charité : 1° vigilante ; 2° libérale ; 3° courageuse. (Biroat, *Panégyrique de S. Charles Borromée.*)

3. Son édification. Il a édifié son peuple par ses exemples.

4. Ses réformes. Il a réformé par ses instructions, pas ses synodes, tous les membres de son Eglise.

5. Sa charité inépuisable : Domesticam supellectilem, ne relicto sibi lectulo, in alendos egenos contulit. (*De ejus Vita.*)

6. Sa conduite héroïque durant la peste de Milan. (Fléchier, *Panégyrique de S. Charles Borromée.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Son humilité. Humilitatis ac mansuetudinis studiosissimus fuit. (*Ex Lection.* 2 *nocturni illius officii.*)

2. Sa chasteté. Castitatem adeo coluit ut impudicas etiam mulieres ad labefactandam ejus pudicitiam pluries immissas, invicta constantia fugaverit. (*Ibid.*)

3. Ses austérités. Nocturnis vigiliis, asperrimo cilicio, assiduis flagellis corpus suum domabat. (*Ibid.*)

4. Sa charité. Domesticam supellectilem ne relicto quidem sibi lecto, in alendos egenos contulit. (*Ibid.*)

5. Son bon exemple, sa piété. In sacrum Collegium coaptatus, insigni pietatis et virtutum omnium splendore colluxit. (*Ibid.*)

6. Son zèle. In profligandis hæreticis, quorum plurimos ad christianam fidem convertit, maxime laboravit. (*Ibid.*)

5. — PLANS.

Plan de Fénelon. — Texte : *Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum.* (Eccli., l, i.) — I. Sa vocation prouvée : 1° par son innocence; 2° sa docilité; 3° son désintéressement; — II. ses œuvres : 1° ses travaux au Concile de Trente ; 2° dans son diocèse. Vie dure ; prédications; contradictions; peste; aumônes. (Fénelon n'a fait qu'indiquer ce plan sans le remplir.)

Plan de La Rue. — Texte : *Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.* (Deuter., v, 5.) — I. Eloge du zèle de S. Charles Borromée. — II. Eloge de sa charité. (*Panégyrique de S. Charles Borromée.*)

6. — ENCOMIA.

1. CAROLUS ALTER AMBROSIUS.

Infandas scelerum pestes proscribit ab urbe,
Sanat et invalidas Pastor amicus oves.
Ambrosii cessa deflere, Insubria, funus;
In Borromeo nunc redivivus adest.
(R. P. Hugo Vaillant, FASTI SACRI.)

2. CAROLUS VICTIMA PRO POPULO.

Victimam se dedit Deo
Pestis tempore pro reo
Peccatore flagitans.
(R. Redel, *Annus chorographicus*.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Charles Bascapé, *Vita S. Caroli Borr.*; Augustin Valerio, *id.*; P. Giussano, *id.*; Vagliano, *id.*; Possevini, *id.*

PANÉGYRISTES. — Panigarole, Jussanus, Perpinianus, Godeau, Ceriziers, Biroat, Ogier, du Jarry, Damascène, Duneau, Fromentières, Senault, Houdry, Nouet, La Rue, Séraphin, La Roche, Anselme, Fléchier, Séguy, Latour du Pin, Clément, Latour, Géry, Labouderie, Mongin, Dutreuil, Barutel, de Villecourt.

8. MARTYROLOGE. — S. Charles Borromée, év. — SS. Vital et Agricole, mm. — SS. Philologue et Patrobas, id. — S. Prenil, id. — S. Clair, pr., id. — S. Porphyre, m. — SS. Nicandre et Hervas, id. — S. Pierius, pr. — S. Amat, év. — S. Joannice, ab. — S. Emeri, c. — S. Félix de Valois. — Sainte Modeste, v.

5 novembre. — SAINT BÉNIGNE, apôtre de Dijon

ET DE LA BOURGOGNE, MARTYR (IIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT BÉNIGNE

Bénigne, apôtre de la Bourgogne, disciple du bienheureux Polycarpe, évêque de Smyrne, fut ordonné prêtre par ce saint pontife et envoyé pour prêcher l'Évangile dans la Gaule avec le prêtre saint Andoche et le diacre saint Thyrse. Étant arrivés à Autun, ils furent reçus avec toutes sortes d'égards par Faust, frère de Léonille, dame de Langres. Ce Faust était noble et chrétien; mais la crainte de la persécution l'empêchait de faire profession publique de la foi. Les saints missionnaires convertirent à Autun beaucoup d'idolâtres, autant par l'exemple de leurs vertus que par leurs instructions et leurs miracles. Entre ceux qu'ils amenèrent à la foi, il faut distinguer Symphorien, fils de Faust, qui alors avait seulement trois ans, et que depuis la gloire du martyre a rendu célèbre. Bénigne l'enfanta à Jésus-Christ par la grâce du baptême. Enflammé du zèle le plus ardent pour propager de plus en plus la religion chrétienne, ce saint homme laissa ses compagnons à Autun et se rendit à Langres. Il consacra cette ville au Seigneur en lui offrant comme prémices les trois frères jumeaux Speusippe, Éléosippe et Mélasippe, qu'il baptisa, secondé par les efforts de Léonille, leur aïeule. Enfin, après avoir opéré dans la cité de Langres un grand nombre de conversions, Bénigne vint à Dijon, à peu près dans le temps où l'empereur Marc-Aurèle y arrivait pour examiner les nouveaux remparts qu'on avait construits par ses ordres. Déjà le saint avait, par ses travaux assidus, produit des fruits abondants et gagné bien des âmes à Dieu ; déjà il avait rassemblé une église nombreuse qu'il éclairait de la lumière évangélique, nourrissait de la parole divine et formait aux vertus chrétiennes. Tant de succès furent pour les païens la cause d'une haine violente et l'empereur ordonna qu'on recherchât Bénigne. Il fut trouvé près de Dijon. On se saisit de lui, on l'amena enchaîné devant le tribunal, où il subit un interrogatoire. Tous les moyens furent employés pour le faire renoncer à la foi, les douces paroles aussi

bien que les menaces. Mais les artifices des persécuteurs se trouvant inutiles, le généreux apôtre fut condamné d'abord à être frappé avec des nerfs très-durs, ensuite à être suspendu par des cordes et tiré violemment par tous les membres. Au milieu de ces tourments, il priait Dieu en ces termes : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai eu le bonheur de souffrir pour votre nom. » L'empereur, irrité d'un tel courage, fit renfermer dans une tour l'invincible athlète du Christ. Là, des bourreaux s'armèrent contre lui d'une nouvelle fureur. Ils lui mirent les pieds dans une pierre creusée et les scellèrent avec du plomb fondu. Ensuite ils l'exposèrent à des chiens affamés, qui oublièrent alors la faim qui les dévorait, et, respectant la sainteté du serviteur de Dieu, ne lui firent aucun mal. Marc-Aurèle, qui en fut informé, ordonna qu'on meurtrît la tête et le cou du martyr avec des barres de fer et qu'on perçât son corps de part en part avec des lances enfoncées dans les flancs. L'illustre Léonille, qui survint par la permission de Dieu, embauma le saint corps et l'ensevelit non loin de la prison.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BÉNIGNE

TEXTE : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.* (I Cor., IV, 15.)

Ce que saint Paul disait aux fidèles de Corinthe, saint Bénigne, le premier apôtre de Dijon, le dit à toutes les populations de la Bourgogne : souvenez-vous que c'est moi qui vous ai apporté la lumière de l'Évangile au milieu des ténèbres de l'infidélité et des ombres de la mort. A ce titre ce glorieux saint doit être placé parmi les illustres protecteurs de la Gaule chrétienne, il a réuni dans sa personne les deux genres d'héroïsme qui ont le plus de grandeur et d'éclat aux yeux de Dieu et des hommes : l'apostolat et le martyre. C'est en le considérant sous ces deux traits magnifiques que je vais essayer son éloge et signaler le tribut d'honneur et de vénération que nous devons lui rendre particulièrement en ce jour.

Ier POINT. — APOSTOLAT DE SAINT BÉNIGNE.

Élève et disciple du grand saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avait été lui-même disciple de l'apôtre saint Jean, Bénigne fut formé au ministère évangélique par cet auguste patriarche de l'Asie. Le miracle présida à son élection au sacerdoce. Les auteurs de sa vie racontent que dans le silence de la nuit, à l'heure de la méditation et de la prière, saint Irénée, évêque et martyr de Lyon, ancien disciple de saint Polycarpe, apparut au vénérable vieillard entouré de tous les confesseurs de la foi qui l'avaient accompagné au martyre; que, lui montrant le jeune Bénigne, il le lui désigna comme l'élu du Seigneur pour aller exercer l'apostolat dans les Gaules.

Dieu ayant ainsi manifesté sa volonté à l'égard du jeune disciple de saint Polycarpe, celui-ci se prépare aussitôt à obéir. Dès cet instant Bénigne dit adieu à Smyrne où il a pris naissance, aux colonies grecques des côtes de l'Asie qu'il a jusque là si fructueusement évangélisées, il quitte généreusement sa famille, ses amis, sa patrie, ses espérances, il quitte Polycarpe, son maître et son père dans la foi, il s'embarque; il vole où Dieu l'appelle, sur l'aile des vents et des flots, à travers les écueils et les tempêtes.

Par une traversée orageuse, où la mer agitée menace maintes fois d'engloutir dans ses vagues le vaisseau qui porte l'apôtre, Dieu sauve avec lui et à cause

de lui, comme il fit autrefois pour saint Paul, tous les passagers qui l'accompagnent, et ils finissent par aborder heureusement à Marseille.

C'est par là que Bénigne entre dans les Gaules. Il ne s'arrête pas dans les provinces où commence à s'établir le christianisme : les Narbonnaises, la Viennoise, les Lyonnaises; il s'avance en plein pays idolâtre jusque dans la Séquanaise, au pays des Éduens et des Lingons, peuple brave, puissant, et très-attaché au culte druidique.

Son zèle se trouve bientôt en butte à toutes les épreuves ; mais supérieur à tous les obstacles, il ouvre dans cette province la glorieuse carrière de ses travaux apostoliques.

A Autun, il évangélise, il convertit, il sanctifie la noble famille du sénateur Fauste, et consacre à Dieu par le baptême le jeune Symphorien, qui deviendra un martyr célèbre et sera un jour le glorieux patron de cette ancienne capitale des Éduens. A Langres, capitale des Lingons, il gagne à Jésus-Christ les trois célèbres jumeaux, petits-fils de la vertueuse Léonille, honorés en cette ville comme martyrs. A Dijon surtout, il forme une Église florissante qui retrace l'innocence, la ferveur, la charité et l'union des premiers fidèles. C'est là comme le centre de son apostolat, d'où il porte de tous côtés les lumières de l'Évangile. Plein de grâce et de force, comme un autre Étienne, il y paraît en prophète avec la puissance et l'éclat des miracles. En peu d'années il y fait des disciples nombreux, auxquels il inspire le zèle et l'ardeur dont il est enflammé lui-même. Il renverse avec eux les idoles des gentils, confond les druides, abolit leurs sacrifices inhumains; appelle les peuples à la régénération de l'Évangile. Le nom de Bénigne et des chrétiens de la future Bourgogne devient célèbre dans les Gaules, et quelque jour cette province, ce royaume de l'avenir sera une des plus belles portions de l'Église de Jésus-Christ.

IIe POINT. — MARTYRE DE SAINT BÉNIGNE.

1. Combat. — Quel rude combat devra soutenir notre apôtre! Voyez les obstacles qu'il a à surmonter, les oppositions qu'il a à vaincre. Les superstitions de l'idolâtrie, consacrées par leur antiquité même, l'autorité imposante des lois, la puissance de la religion dominante de l'empire, les complots de la politique et de l'intérêt, le crédit et la fureur des druides, ces prêtres de sang qui veulent maintenir l'horrible usage des sacrifices humains des dolmen, la colère des peuples crédules qu'on excite, la sévérité vigilante des magistrats et des gouverneurs, la terreur même et la présence redoutable de la puissance souveraine. Car telle a été la distinction et la gloire particulière de l'apostolat de saint Bénigne, qu'il ne lui suffira point, comme à beaucoup d'autres confesseurs de la foi, de rendre témoignage à l'Évangile devant des présidents et des proconsuls, dépositaires seulement d'une portion de l'autorité souveraine, mais qu'il devra être cité au tribunal même de César.

Ce César était Marc-Aurèle, empereur célèbre dans les fastes de Rome par sa bravoure, ses victoires sur les barbares, sa philosophie empruntée aux stoïciens, mais que sa superstition et son attachement à l'idolâtrie rendirent persécuteur du christianisme. Traversant Dijon à la tête de son armée victorieuse des Marcomans, et s'y était arrêté pour examiner les nouveaux remparts qu'on avait construits par ses ordres, on déféra à son tribunal Bénigne, que l'on accusait d'être l'ennemi des dieux, le destructeur de leur culte, par conséquent coupable du crime de lèse-majesté divine et impériale.

L'humble ministre de Jésus-Christ comparaît, les mains liées, devant le

maître du monde; il regarde d'un œil assuré l'éclat imposant de la majesté souveraine : les gardes armés, les glaives étincelants, les premiers officiers de l'empire et le superbe potentat qui de son trône commence l'interrogatoire; il répond hardiment qu'il est chrétien : *Christianus sum;* il expose la doctrine nouvelle qui va changer le monde, avec une simplicité si frappante, une liberté si noble, une éloquence si naturelle que le philosophe couronné en est dans l'admiration. Comme Félix et Drusilla sous la puissance de la parole de saint Paul, il est saisi, ému, ébranlé; il est ébloui et tremble devant la lumière qui apparaît : *Tremefactus* (Act., XXIV, 25); mais, regardant aussitôt le temple des idoles dont il s'est déclaré le protecteur, il ordonne que l'accusé qui a osé lui résister, y soit traîné par ses gardes et qu'il ait aussitôt à sacrifier aux dieux.

Amené devant les idoles, Bénigne est aussi inébranlable que devant César; il y a là un autel ensanglanté, un brasier ardent, une vapeur fumante d'encens et de parfums, une victime couronnée de fleurs, un peuple ignorant qui se prosterne au moment où on l'arrose du sang des sacrifices, des druides qui lui expliquent leur culte, des sacrificateurs qui lui présentent des viandes immolées. L'apôtre, saisi d'une sainte horreur, lève les yeux au ciel, trace de sa main le signe de la croix en invoquant son Dieu qui renversa l'idole de Dagon devant l'Arche; aussitôt tout est confusion dans le temple; les statues des dieux tombent et se brisent, les autels sont renversés, les colonnes s'ébranlent, les prêtres s'enfuient, le peuple pousse des cris d'effroi, les soldats laissent tomber leurs armes, le paganisme est confondu.

Cependant, pour couvrir leur honte, les druides accusent l'apôtre de magie et demandent vengeance. C'est alors que le martyre de Bénigne commence.

Ce martyre fameux a renouvelé dans les Gaules trois sortes d'événements célèbres dans l'histoire de la religion, je veux dire : l'effrayante épreuve de Daniel dans la fosse aux lions; la délivrance miraculeuse de saint Pierre dans les liens à Jérusalem; et l'indigne massacre de l'apôtre saint Jacques au pied des murs du temple de Sion. Daniel fut protégé par les lions au lieu d'en être dévoré; de même Bénigne, livré à douze dogues affamés, les vit se coucher à ses pieds et les trouva tout d'un coup changés en agneaux. Saint Pierre fut tiré de son cachot par un ange, Bénigne fut dégagé des chaînes qui lui serraient les mains et les pieds, et fortifié dans sa prière par un ange envoyé du Ciel.

Comme pour l'apôtre saint Jacques, le martyre de Bénigne se termina par un coup de massue homicide; il fut de plus, par une parfaite conformité avec son Sauveur, transpercé d'un double coup de lance.

Il est grand, M. F., il est célèbre à juste titre l'apôtre de Dijon et de la Bourgogne; invoquons-le en ce jour avec piété afin qu'il nous protége et nous obtienne une large part aux bénédictions célestes.

MATÉRIAUX

1. Ecriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Circumdedit me lanceis suis, convulneravit lumbos meos, non pepercit, et effudit in terra viscera mea. (Job, XVI, 14.)

Humanus, benignus, stabilis, certus. (Sap., XII, 23.)

Vir peritus multos erudivit. (Eccli., XXX-VII, 22.)

Nouveau Testament. — Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam et sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis. (Matth., IV, 16.)

Si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres, nam in Christo Jésu per Evangelium vos genui. (I Cor., IV, 15.)

Nonne opus meum vos estis in Domino, etsi aliis non sum apostolus, sed tamen vobis sum, nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino? (Id., IX, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Quod solum verum, quod docet Ecclesia, quod ab apostolis accepit, illud semper docuit Polycarpus. Quod dicendum de B. Benigno ejus discipulo. (S. Iren., *adv. Hæres.*)

Ignis, crux, ferarum concursus, sectiones, lamina, ossium disceptiones, membrorum concisiones, totius corporis solutio, diaboli tormenta in me veniant, tantummodo et Jesum nanciscar. (S. Ignatius mart., *in Ep. ad Rom.*)

Hic vero manibus post tergum positis, ac revinctus tanquam aries insignis ex magno grege delectus qui gratissimum holocaustum offerretur, cœlum contuitus, dixit : Pater unigeniti et benedicti Filii tui Jesu Christi, benedico te, qui me ad hanc horam perducere dignatus es, ut partem caperem in consortio Martyrum in calice Christi tui ad resurrectionem vitæ æternæ, animæ simul et corporis, inter quos, quæso, suscipiat hodie coram te tanquam hostia pinguis et accepta. (*Ex Epistola Ecclesiæ Smyrnensis ad Ecclesias Ponti, de Martyre S. Polycarpi. Vide* Euseb., *Histor. Eccles.*, L. IV.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Bénigne disciple de S. Polycarpe, comme celui-ci le fut de S. Jean, comme Timothée le fut de S. Paul. (Le P. Bourrée, *Panégyrique de S. Bénigne*, premier point.)

2. S. Bénigne abordant dans les Gaules et s'avançant jusque dans la province dont il doit devenir l'apôtre. (Id., *ibid.*)

3. Fruits de son apostolat à Langres, à Autun, à Dijon. (Id., *ibid.*)

4. Grands travaux de S. Bénigne pour étendre le royaume de Jésus-Christ. (Id., deuxième point.)

5. Exposition détaillée de son glorieux martyre. (Id , troisième point.)

6. Tribut de reconnaissance dû par la Bourgogne à son apôtre S. Bénigne qui le premier lui a apporté les lumières : 1° de la foi ; 2° de la civilisation. (Carrelet, curé de Dijon, *Panégyrique de S. Bénigne*, deuxième partie.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Sa docilité aux leçons de saint Polycarpe.

2. Son empressement à accepter la mission d'aller évangéliser les Gaules, qui lui est confiée par ce saint évêque de Smyrne.

3. Exemple de foi et de courage apostolique qu'il donne à ses compagnons : Andoche, Thyrse et Andéol.

4. Son zèle dans ses prédications à Autun, à Langres, à Dijon, où il opère de nombreuses conversions.

5. Sa constance héroïque dans son long et cruel martyre. (Le P. Giry, *Vie de S. Bénigne.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Bourrée. — Texte : *Nonne opus meum vos estis in Domino, et si aliis non sum apostolus, sed tamen vobis sum, nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino?* (I Cor., IX, 2.) — I. S. Bénigne a été un apôtre fidèle de Jésus Christ, qui a étendu au loin son royaume ; — II. il a été un père courageux et tendre qui a tout souffert pour nous engendrer à son divin Maître ; — III. il a cimenté de son sang l'édifice sacré dont il a été l'architecte. (*Panégyrique de S. Bénigne,*

prêché dans l'église des RR. PP. Bénédictins de Dijon, où reposaient les reliques de S. Bénigne.)

PLAN DE CARRELET. — Texte : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.* (I Cor., IV, 15.) Nous devons à S. Bénigne : — I. un tribut d'honneur et de vénération religieuse fondé sur l'éminence de sa sainteté et de sa gloire; — II. un tribut de reconnaissance et d'amour filial, fondé sur la grandeur des obligations essentielles que nous lui avons de nous avoir apporté les lumières de la foi et de la civilisation. (*Panégyrique de S. Bénigne*, prêché à Dijon.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Bède, Usuard, Adon, *in Martyrologiis*; Surius, *in Vita Sanctorum;* le P. Giry et tous les modernes.

HISTORIENS. — Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, L. X, c. 31, et *in Gloria Martyrum*, c. 51 ; Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane*; M. l'abbé Bougaud, vic. général d'Orléans (1868), *Etude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de S. Bénigne*, 1 vol.

PANÉGYRISTES. — Le P. Bourrée, oratorien de Dijon; Carrelet, curé de la cathédrale de Dijon.

7. MARTYROLOGE. — S. Zacharie. — SS. Félix et Eusèbe, mm. — S. Galation et S. Epistème, id. — SS. Domnin, Théotine, Philothée, Silvain, mm. — S. Magne, év. — S. Dominateur, id. — S. Fibre, év. — S. Lié, pr.

6 novembre. — SAINT MARCEL, évêque de Paris.

(Ve SIÈCLE.)

VIE DE SAINT MARCEL

Saint Marcel naquit à Paris, de parents d'une condition médiocre. La pureté, la modestie, la douceur, la charité, la mortification furent les vertus qui le caractérisèrent dès son enfance. Toute sa conduite était si sainte, dit l'auteur de sa vie, qu'il paraissait n'avoir rien de commun avec le monde, et ne pas même connaître les penchants de la chair. La gravité de ses mœurs, et ses progrès dans les saintes lettres, le rendirent extrêmement cher à Prudence, évêque de Paris. Aussi ce prélat, sans avoir égard à la jeunesse de Marcel, l'ordonna-t-il lecteur de son église. On dit que depuis ce temps-là notre saint prouva en diverses occasions que Dieu l'avait favorisé du don des miracles. Il fut élevé ensuite à la prêtrise ; et, après la mort de Prudence, tous les suffrages se réunirent pour le placer sur le siége de Paris. Comme il n'avait accepté cette dignité qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. On lit dans sa vie, qu'il délivra le pays d'un serpent qui s'était retiré dans le tombeau d'une femme adultère. Mais celui qui a rédigé cette vie, écrivait près de deux cents après la mort du saint, ne vivait pas sur les lieux, et paraît fonder uniquement son récit sur une tradition populaire. Saint Marcel mourut au commencement du cinquième siècle, le 1er novembre, jour auquel il est nommé dans le *Martyrologe romain*, quoiqu'on ne célèbre sa fête à Paris que le 3 du même mois. Il fut enterré dans un village qui était à un quart de lieue de la ville, mais qui en fait aujourd'hui partie sous le nom de faubourg Saint-Marcel ou Saint-Marceau. Du temps de Louis le Débonnaire, ou de Charles le Chauve, on bâtit une église sous son invocation, laquelle, après diverses réparations, a subsisté jusqu'à la révolution, et était desservie par un chapitre de chanoines. On en tira depuis ses reliques pour les transporter dans la

cathédrale, qui se glorifiait de posséder ce précieux trésor ; mais elles ont été perdues dans la révolution, et la riche châsse qui les renfermait est devenue la proie des spoliateurs de cette malheureuse époque.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARCEL

(Réduction du Panégyrique du P. Séraphin.)

Texte : *Dixit Jesus discipulis suis : sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris.* (Luc., XII, 35.)

L'Église de Paris, voulant honorer aujourd'hui un de ses premiers évêques, se sert des paroles que le Seigneur a dites à ses disciples. Si cette Église se trouve honorée d'avoir pour pasteur un saint si fameux par ses miracles, si recommandable par ses vertus, si zélé pour son instruction et pour sa défense, ce saint n'a point d'autre gloire que d'avoir été un parfait observateur de l'Évangile et un fidèle serviteur de Jésus-Christ. La Providence a voulu que les deux plus puissants protecteurs de Paris, la première ville du monde, saint Marcel et sainte Geneviève, n'aient point été considérables par leur naissance, ni par les richesses ou le crédit de leurs parents, parce qu'elle a voulu tirer la force de la faiblesse, la grandeur de la bassesse, la gloire de l'obscurité, et les vrais biens de la pauvreté. Saint Marcel et sainte Geneviève, sur lesquelles Paris se soutient, ont des fondements très-bas, très-vils, très-méprisables aux yeux du monde, et c'est ce qui les rend inébranlables; nous vous en avons parlé au 3 janvier. Arrêtons-nous aujourd'hui à considérer les vertus de saint Marcel et considérons-les selon l'Évangile que je viens de vous réciter.

Ier POINT. — SAINTE ATTITUDE DU BIENHEUREUX MARCEL.

1. *Sint lumbi vestri præcincti.* — Saint Marcel a toujours eu les reins ceints, n'ayant jamais donné aucune liberté à ses sens, s'étant déclaré l'ennemi de sa chair pour la mortifier dans toutes les occasions, et pour cela il s'était consacré au Seigneur dès sa plus grande jeunesse ; sa pureté paraissait dans l'innocence de ses mœurs, dans la simplicité de ses paroles, dans la modestie qui accompagnait toutes ses actions, ce qui lui mérita d'être élevé au degré de lecteur. Je dis élevé, parlant selon le sentiment de saint Marcel, qui se regardait comme très-indigne d'avoir aucune place dans l'Église et d'y faire aucune fonction; et c'était encore en cela que ses reins étaient toujours ceints, réprimant tous les mouvements de vaine gloire, de bonne opinion de soi-même, et ne recherchant jamais l'estime des hommes.

Ce n'était pas seulement en se débarrassant de ce qu'il y avait de mauvais qu'il tenait ses reins serrés, c'était secondement en renonçant à tout ce qui pouvait être inutile et superflu ; il pouvait dire avec les apôtres : « Nous avons quitté toute chose et nous vous avons suivi. » Ni les honneurs, ni les richesses, ni les plaisirs, ni les créatures, ni lui-même, n'étaient pas capables de l'empêcher de suivre le Seigneur.

2. *Lucernæ ardentes in manibus vestris.* — Saint Marcel est ce fidèle serviteur qui a toujours eu des lampes dans les mains ; il a rendu des services considérables dans la maison de son Seigneur. Toute sa vie s'est passée à faire de bonnes œuvres ; elles n'avaient pas seulement de l'éclat par le grand nombre des miracles qui les accompagnaient, par le changement de l'eau en vin, de l'eau en huile; mais elles avaient de l'ardeur, parce qu'elles étaient accompa-

gnées d'une parfaite charité, soit par rapport à Dieu, soit par rapport au prochain ; sans cela, quelque éclat que les actions puissent avoir, quand même elles auraient la force de transporter les montagnes, elles seraient semblables à une cloche qui fait beaucoup de bruit et qui ne produit rien davantage ; mais quand elles sont accompagnées de la charité, elles sont avantageuses à celui qui les fait et profitables à ceux qui les voient. C'est pourquoi le Seigneur veut que les lampes ardentes soient dans les mains ; il ne suffit pas qu'elles soient dans le cœur, que l'on forme de bons desseins, que l'on prenne de saintes résolutions, il faut exécuter tout cela. Le paresseux veut, et après il ne veut plus ; n'ayant pas le courage de travailler pour faire ce qu'il a voulu, tout reste dans son cœur et rien ne se trouve dans ses mains. Le cœur de saint Marcel était tout rempli de bons désirs et tout embrasé d'amour ; mais ses mains exécutaient ce qu'il avaient résolu et ses actions étaient conformes à ses désirs, et c'est principalement en cela qu'il était semblable à ceux qui attendent que leur maître revienne de la noce.

IIe POINT. — VIGILANCE DE SAINT MARCEL.

Saint Marcel a toujours veillé ; son esprit ayant toujours contemplé la véritable lumière, les erreurs, les mensonges, les fausses maximes, les dangereuses opinions, tout ce qui est capable de corrompre, de relâcher la morale de l'Évangile, n'a jamais eu d'entrée dans son esprit. Il lisait et méditait l'Évangile, il l'expliquait à son peuple, et il suivait toutes les maximes qu'il renferme, conformément à ce que dit saint Grégoire : Celui-là veille qui observe dans toutes ses actions ce qu'il croit, c'est-à-dire qui vit selon la foi. Saint Marcel avait une foi très-vive ; tant de surprenants miracles qu'il a faits en sont une preuve ; mais elle paraissait encore plus par la sainteté de toutes ses actions. Enfin, selon notre saint pape, celui-là qui veille a soin d'éloigner de lui toutes les ténèbres de l'engourdissement et de la négligence ; c'est nous dire que celui-là veille qui ne se contente point de ne pas faire du mal, ni de faire un peu de bien, mais qui le fait avec toute la ferveur de son esprit et de son cœur. C'est en cela encore que saint Marcel a toujours veillé, s'étant toujours acquitté de tout ce qui était de son devoir avec une ferveur digne d'une âme remplie de l'esprit de Dieu.

Remarquez que saint Grégoire nous apprend trois manières de veiller : la première, en regardant toujours la lumière de la vérité ; la seconde, en rendant toutes nos actions conformes à notre foi ; la troisième, en chassant de nos cœurs toutes les ténèbres de l'engourdissement et de la négligence. Il faut donc la foi, les bonnes œuvres, la ferveur, afin que le maître nous trouve veillants ; ce qui peut faire connaître à tous les chrétiens, s'ils sont veillants, ou s'ils sont endormis.

IIIe POINT. — PRÉPARATION DE SAINT MARCEL A LA MORT.

La mort n'a jamais pu surprendre saint Marcel, il a toujours été au devant d'elle ; il n'a point laissé percer sa maison, il en a ouvert la porte. L'amour qu'il avait pour son Dieu lui faisait souhaiter avec ardeur de le posséder. Ce sont les impies, ce sont les mondains qui laissent percer leur maison. Il faut les arracher du monde et les contraindre comme par force d'en sortir ; ils ne meurent qu'avec répugnance et malgré eux ; ils voudraient qu'il n'y eût ni Dieu ni paradis ; leur chair est leur dieu, le monde est leur paradis ; avoir des

richesses, jouir des plaisirs, voilà leur félicité. Cependant il faut qu'ils meurent ; il est vrai que la mort n'a rien que d'amer pour eux, comme elle n'a rien que d'agréable pour les justes qu'il faut imiter pour éviter le malheur des impies ; et pour cela suivons le conseil que le Seigneur nous donne dans le dernier verset de son Évangile : « Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Le Seigneur a voulu que le moment de la mort nous fût inconnu, afin que nous fussions toujours occupés à le prévoir, toujours éveillés, toujours sur nos gardes ; ce qui produit deux effets admirables : le premier, de nous abstenir de commettre le péché, de crainte que la mort ne nous y surprenne ; le second, de nous engager à pratiquer la vertu, afin que la mort nous trouve faisant de bonnes œuvres.

Ce n'est point à la vie qu'il nous faut penser, nous dit saint Grégoire ; nos prévoyances ne doivent point être pour elle. Occupons-nous de la pensée de la mort ; soyons prêts, comme dit l'Évangile ; soyons prêts, saint Marcel nous le dit encore par son exemple ; il nous le dit par le miracle de ce furieux dragon qui sortait tous les jours de la forêt, et qui venait dans le tombeau d'une femme adultère ronger son cadavre. Cette infidèle n'avait point prévu sa mort, elle en avait été surprise, elle n'avait pensé qu'à satisfaire une passion criminelle, elle devint la proie du démon ; et le Juge terrible veut nous en donner quelque connaissance, en permettant qu'un dragon se nourrisse de son cadavre ; mais comme il donne à saint Marcel le pouvoir de le lier et de le faire disparaître, si nous veillons par la pureté de notre vie, par l'ardeur de notre charité, par la lumière de notre foi, nous éviterons le malheur de ceux qui laissent percer leur maison, qui sont volés et qui perdent la vie, et nous jouirons avec tous les fidèles serviteurs d'un bonheur éternel.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Ses miracles. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cum esset junior, nihil puerile gessit in opere; sed pergebat ad templum, et ibi adorabat Dominum. (Tob., I, 4.)

Erat minister in conspectu Domini ante faciem sacerdotis. (I Reg., II, 11.)

Hic est fratrum amator et populi, hic est qui multum orat pro populo et universa civitate. (II Mach., XV, 14.)

Nouveau Testament. — Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. (Joan., X, 4.)

Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia ; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Prophetare, et virtutes facere, et dæmonia ejicere, interdum non ejus meriti est qui operatur, sed vel invocatione nominis Christi hoc agit, vel ad condamnationem eorum qui invocant, et utilitatem eorum qui vident, et audiunt, conceditur. (S. Hieron., *in Matth.*, L. I, c. 7)

Opus est homines ad invisibilium fidem visibilibus miraculis excitari. (S. Augustin., *Ep.* 122.)

Caritatis atque pietatis miracula amate, quæ tanto securiora sunt, quanto et occulta, et de quibus apud Dominum eo major fit retributio, quo apud homines minor est gloria. (S. Gregor. Magn., *in I Reg.*, L. V, c. 4.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Marcel respecté par le feu, parce qu'il était chaste. (Le R. P. Senault, *Panégyrique de S. Marcel*, première partie.)

2. S. Marcel brisant les chaînes des captifs, délivrant les esclaves de leur servitude, ouvrant les prisons, par un signe ou par une parole. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

3. S. Marcel domptant les monstres. Marcellus caput serpentis baculo ter percutiens, misso in cervicem ejus rosario, triumphum suum ante civium oculos extrahebat. Tunc, præcedente Pontifice, bestiam fere tribus millibus omnes prosecuti sunt. (S. Fortunatus, *de Vita S. Marcelli.*)

4. S. Marcel fut un fidèle disciple du Seigneur. (Le P. Séraphin de Paris, *Panégyrique de S. Marcel*, première partie.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

Marcellus meritis celsus : 1° in humilitatis conversatione; 2° in caritatis ubertate; 3° in castitatis lumine; 4° in jejuniorum pinguedine, ita se totum tradidit disciplinæ ut ab ipsa infantia maturus accederet. (S. Fortunatus, *in Vita S. Marcelli.*)

5. — MIRACLES DE SAINT MARCEL.

1. Il change l'eau en vin le même jour que Jésus opera ce prodige aux noces de Cana.

2. Il ressuscite une jeune fille le jour que l'Eglise nous propose la résurrection de la fille du chef de la Synagogue.

3. Il rend l'usage de la voix à l'évêque Prudence son père spirituel le jour que S. Jean-Baptiste rend la parole à son père Zacharie. (Durand, *Caractères des Saints.*)

4. Il délivre Paris d'un dragon : « Marcellus caput serpentis baculo ter percutiens, misso in cervicem ejus rosario, triumphum suum ante civium oculos extrahebat » (S. Fortunatus, *in Vita S. Marcelli.*)

5. Le prêtre Raguenod est guéri à son tombeau. Ad cujus tumulum cum Raguenodus presbyter, quartano typo veniens decubasset, totaque die jejunio et orationi vacasset, facto jam vespere obdormivit. Expergefactus vero post paululum a somuo incolumis surrexit a tumulo. (S. Gregorius Turonensis, *de Gloria Confessorum.*)

6. — PLANS.

Plan du P. Senault. — Texte : *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* (Ps. LVII, 5.) — Pouvoir miraculeux de S. Marcel. — I. Sa main touche le feu sans être brûlée. — II. Sa parole ouvre les prisons et brise les chaînes des captifs. — III. Il dompte les monstres. — IV. Il rend la parole à l'évêque Prudence devenu muet. (*Panégyrique de S. Marcel.*)

Plan du P. Séraphin, de Paris. — Texte : *Sint lumbi vestri præcincti...* (Luc., XII, 35.) — S. Marcel s'est trouvé dans les dispositions d'un fidèle disciple du Sauveur. — II. Ces dispositions l'ont rendu heureux. — III. Elles lui ont fait éviter le malheur que si peu de chrétiens évitent. (*Panégyrique de S. Marcel.*)

7. — ENCOMIA.

Dum draco tota metuendus urbe
Rodit, in pœnam scelerum cadaver;
Hunc Deo fretus ligat et profundum
In nemus egit.

Ibat exultans, comitante turba,
Bellua victor domita superbus;
Hic suos monstrat Pietas triumphos,
Sub duce Christo.

(Santeuil, *Hymnus* 2, *de S. Marcello.*)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — S. Fortunat. : *Vita S. Marcelli.*; Surius, *id.*, *Gallia christiana nova*, *id.*

Historiens. — S. Grégoire de Tours, *de Gloria Confessorum*; Dubois, *Histoire ecclés. de Paris;* D. Rivet, *Histoire litt. de la France.*

Panégyristes. — Le P. Senault, le P. Séraphin.

9. MARTYROLOGE. — S. Félix, m. — S. Sever, év. et m. — S. Attique. — S. Winox, ab. — S. Félix, moine. — S. Léonard, c.

7 novembre. — FÊTE DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE DES AMES DU PURGATOIRE.

INSTRUCTION POUR CETTE FÊTE

TEXTE : *Profundum abyssi penetravi.*
(Eccli., XXIV, 8.)

Quel est cet abîme dont nous parlent nos saints livres? et quel est le personnage qui pénètre jusque dans ses profondeurs? C'est, répond saint Bonaventure, le purgatoire où les âmes des justes achèvent d'expier leurs péchés avant que d'entrer dans la gloire : c'est là que Marie veut bien descendre, pour les consoler par sa présence et hâter le moment de leur délivrance. C'est donc à juste titre qu'on donne à Marie le nom de Notre-Dame Auxiliatrice des âmes du purgatoire, car : 1° *elle peut les soulager;* 2° *elle veut les soulager.*

Ier POINT. — MARIE PEUT SOULAGER LES AMES DU PURGATOIRE.

En vertu du dogme de la communion des saints, il y a union parfaite, il y a des relations nécessaires entre l'Église qui triomphe au ciel, l'Église qui combat sur la terre et l'Église qui souffre en purgatoire. Or si Jésus est le sauveur et le chef de ces trois Églises qui n'en sont qu'une seule, pareillement Marie en est la libératrice et la patronne; en sorte qu'elle protége le chrétien non-seulement pendant sa vie et à l'heure de sa mort, mais encore jusque dans les flammes expiatrices. C'est une mission qu'elle a reçue du Ciel et que le monde entier lui reconnaît par les divers titres qu'il lui donne, en l'invoquant comme le secours ou le refuge des chrétiens : *Auxilium christianorum;* comme l'avocate des âmes : *Advocata nostra;* comme la consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum;* comme la mère des orphelins : *Mater orphanorum;* comme la libératrice, la rédemptrice des captifs : *Clausorum liberatrix, captivorum redemptio;* comme l'échelle, la porte et la clef du ciel : *Scala cœlestis, cœli porta, clavis regni cœlestis.* C'est ce que nous démontre le langage de la tradition. C'est ce que nous confirme la pratique constante de l'Église, qui ne cesse d'invoquer la puissance de Marie en faveur des âmes souffrantes : *Deus veniæ largitor... Beata Maria, semper virgine, intercedente.* (*Miss. rom.*)

Une preuve évidente de la puissance de Marie à soulager les âmes du purgatoire, nous la trouvons dans plusieurs révélations faites à ce sujet. Tantôt, c'est Marie elle-même qui révèle à ses serviteurs ce glorieux privilége, comme elle l'a fait à propos du scapulaire et de l'indulgence sabbatine, ou, comme elle l'a dit en termes formels à sainte Brigitte, en se déclarant la mère et la consolatrice de toutes les âmes du purgatoire : *Ego sum mater omnium qui sunt in purgatorio;* tantôt, ce sont les âmes elles-mêmes qui publient le grand pouvoir de Marie pour adoucir et abréger leurs souffrances : *Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium.*

Combien d'âmes ont fait connaître à la terre, le jour, l'heure de leur délivrance par l'entremise de Marie. Aussi qui pourrait concevoir la vivacité des soupirs et des supplications qui s'élèvent du purgatoire vers le trône de Marie, surtout à la veille d'un samedi ou de quelqu'une de ses fêtes? « Ayez pitié de

nous, s'écrient-elles avec transport, ô vous qui êtes notre secours, le principe de notre consolation et de notre espérance. » *Ave, propitiatorium laborantium! ave, spes omnium proborum adversis casibus afflictorum.* (S. Ephr.) « Ouvrez-nous, ô Marie, la porte du ciel, dont vous tenez les clefs : » *Alma Redemptoris Mater; quæ pervia cœli porta manes. Felix cœli porta.*

Et qui donc pourrait refuser à Marie, en possession de la gloire, la puissance de soulager et de délivrer les âmes souffrantes quand nous le pouvons nous-mêmes? Non-seulement elle en a le pouvoir, mais encore elle en a la volonté.

IIe POINT. — MARIE VEUT SOULAGER LES AMES DU PURGATOIRE.

Que la sainte Vierge ait la volonté sincère, efficace de procurer aux âmes souffrantes le soulagement et la délivrance qu'elle peut leur accorder, c'est ce que démontre, de la manière la plus incontestable, son titre de Mère des hommes. Car quand Jésus, du haut de la croix, l'a établie la grande Mère du genre humain, ce n'est pas pour quelque temps seulement, mais pour toujours: « Elle est, dit saint Jérôme, elle est notre mère en cette vie et en l'autre : » *Nam non solum mater est in hac vita, sed etiam in altera.* Or, plus une mère voit ses enfants dans la souffrance et le malheur, plus son cœur devient compatissant, plus elle se sent portée à voler à leur secours. Mais s'il en est ainsi d'une mère ordinaire, même dans ce bas-monde, que dire, que penser de Marie, qui est la mère incomparable? « Non, semble-t-elle dire à l'âme du purgatoire, une femme ne saurait oublier son fils; et en serait-elle capable, moi je n'oublierai jamais mon enfant; » *Etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* « Les pauvres mères de la terre peuvent peut-être, en certains cas, laisser dans la souffrance le fruit de leurs entrailles; pour moi, je ne puis, car je suis la mère du bel amour, la mère de l'espérance, qu'on n'invoque jamais en vain : » *Ego mater pulchræ dilectionis... et sanctæ spei.*

Ce qui intéresse Marie au sort des âmes du purgatoire, c'est l'immensité de son amour qui s'étend, disent les saints Pères, jusqu'au fond des abîmes; c'est l'estime qu'elle fait des âmes, qui sont le prix d'un sang divin, le prix de son propre Fils, qu'elle a sacrifié pour leur salut; le prix de ses douleurs et de ses angoisses; c'est enfin la vue de leurs tourments, le supplice du feu et surtout la privation du souverain bien qu'elles brûlent de posséder dans le ciel. Voilà ce qui remplit Marie d'une sollicitude inconcevable pour ces âmes infortunées: qui pourrait dire le rôle d'amour qu'elle ne cesse de remplir en faveur de ces âmes prisonnières? C'est elle qui présente à son divin Fils et chacun de leurs soupirs et chacune des bonnes œuvres que nous faisons à leur intention. « Mon Fils, s'écrie-t-elle, accordez-moi la délivrance de ces âmes : » *Da mihi animas.* Comme Esther, et avec plus d'ardeur, elle demande, elle sollicite le salut de chaque âme en particulier : *Dona mihi animam pro qua rogo.* Offrons nous-mêmes à cette tendre mère tout ce que nous avons à faire en faveur de nos chers défunts : ce sera le moyen de leur procurer un soulagement efficace.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Délivrance des âmes du purgatoire. — 5. Maximes, Comparaisons, Figures, Emblèmes. — 6. Plans. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Salvum fac filium ancillæ tuæ. (Ps. cxv, 18.)

Lex clementiæ in lingua ejus. (Prov., xxxi, 26.)

Ecce Mater sanctæ spei. (Eccli., xxiv, 24.)

Pulchra ut luna. (Cant., vi, 9.)

Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteris sui? (Is., xlix, 15.)

Nouveau Testament. — Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum. (Luc., i, 50.)

Esurientes implevit bonis. (Id., *ibid.*, 53.)

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. (Id., *ibid.*, 79.)

Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur. (Hebr., iv, 16.)

2. — SS. PÈRES.

Tu, carcere clausorum liberatrix celeberrima. (S. Ephrem, *in Orat. de Laudib. Virg.*)

Tu captivorum redemptio. (Id., *ibid.*)

Mediatrix cœli et terræ. (S. Epiphan., *in Orat. de Laudib. B. V.*)

Facta est Maria scala cœlestis. (S. Augustin., *Serm.* 2 *de Nativ. Dom.*)

Facta est Maria fenestra cœli. (S. Fulgent., *Sermo de Laudib. Virg.*)

Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem et latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? (S. Bernard., *Serm.* 1 *de Assumpt.*)

Alma Redemptoris Mater, quæ pervia cœli porta manes! (*Hymn. Eccles.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Puissance de Marie au purgatoire: B. Virgo in regno purgatorii dominium tenet. (S. Bernardinus Senensis, *Sermo* 3 *de Nomine Mariæ.*)

2. Marie est la mère des âmes détenues en purgatoire: Ego sum Mater Dei et mater omnium qui sunt in purgatorio; qua propter omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis suis, in qualibet hora propter preces meas mitigantur. (S. Brigitta, L. IV *Revelat.*, c. 138.)

3. La B. V. Marie console les âmes du purgatoire, et est la médiatrice de nos suffrages: Maria bona existentibus in purgatorio, quia per eam animæ ibi detentæ habent suffragium. (S. Vincent Ferrier, *Sermo* 2 *de Nativ.*)

4. — DÉLIVRANCE SPÉCIALE

DES AMES DU PURGATOIRE, A NOEL, A PAQUES, A L'ASSOMPTION.

1. Beatissima Virgo Maria singulis annis in festo Nativitatis Christi ad purgatorii loca cum multitudine Angelorum descendit, et multas inde animas eripit, quoniam in nocte solemnitatis illius Christum regem gloriæ peperit.

2. Etiam nocte dominicæ resurrectionis solet descendere ad purgatorium pro eductione animarum, eo quod Christus nocte illa sanctos de limbo eduxit. (Dionysius Carthusianus, *Sermo de Assumptione B. V. M.*)

3. In die Assumptionis B. V. Maria ingentem animarum multitudinem liberavit quæ ovantem Virginem et ad Filii dexteram ascendentem comitata est. Ratio est quia tunc Regina coronabatur. Regina scilicet misericordiæ, Domina gratiæ, ad cujus coronationem captivis veniam dare par erat. (J. Gerson, *in Magnificat, Tract. IV.*) Et non tantum ea vice sed quoties eadem solemnitas Assumptionis B. Mariæ ab Ecclesia celebratur, in gratiam Virginis, maximus animarum numerus e purgatoriis flammis liberatur. Hoc testatur S. P. Damianus *in Epist.* 52.

5. — MAXIMES,

COMPARAISONS, FIGURES, EMBLÈMES.

Voir au t. II, 260, 261, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*

6. — PLANS.

Plan de S. Liguori. — Texte: *Salvum fac filium ancillæ tuæ.* (Ps. cxv, 18.) — I. Marie sauve ceux qui la servent. — II. Marie secourt ceux de ses serviteurs qui sont dans le purgatoire. — III. Marie fait entrer au paradis ceux qui l'ont servie. (Cette instruction se trouve au t. II, 247, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte: *Et misericordia ejus... timentibus eum.* (Luc., i, 50.) — I. La sainte Vierge porte secours aux âmes du purgatoire. Preuves tirées des témoignages : 1° de l'Ecriture ; 2° de la tradition ; 3° des révélations particulières. — II. Moyens pour assurer aux âmes du purgatoire le suffrage de la sainte Vierge : 1° la confiance en sa miséricorde ; 2° l'invocation de sa miséricorde. (Ce sermon se trouve *ibid.*, 237, accompagné de Matériaux.)

Autre plan du même. — Texte : *Advocatum habemus apud Patrem.* (I Joan., ii, 1.) — I. Marie est l'avocate des âmes au tribunal de Dieu ; en vertu de ses titres : 1° de médiatrice ; 2° de refuge ; 3° de Mère. — II. Moyens pour s'assurer l'appui de Marie au jour du jugement : 1° faire des œuvres de pénitence ; 2° obtenir le don de persévérance finale. (Ce sermon se trouve *ibid.*, 222.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Nous avons traité ce sujet attachant, pieux, instructif, dans deux sermons, au t. II, 237 et 222, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.* Les orateurs sacrés l'ont omis, ce qui est fort regrettable.

Le P. Justinus Miechoviensis a un petit discours sous ce titre : *B. V. Maria est consolatrix afflictorum in purgatorio detentorum*, dans son grand ouvrage sur les Litanies de Lorette ; c'est le *Discursus* 373.

8. MARTYROLOGE. — S. Prosdocine, év. — S. Herculan, év. et m. — SS. Hiéron, Nicandre, Hésyque et trente autres, mm. — SS. Aucte, Taurion et Thessalonice, id. — SS. Mélasippe, Antoine et Carine, id. — S. Engelbert, év. et m. — S. Achillas, év. — S. Willebrod, id. — S. Ruf, id. — S. Florent, id.

---

8 novembre. — FÊTE DES SAINTES RELIQUES.

EXPOSITION

Le Seigneur, dit saint Jean de Damas, nous offre dans les reliques des saints des sources salutaires d'où découlent pour nous de nombreux bienfaits et les plus suaves parfums. Que personne ne fasse difficulté de reconnaître la vérité de mes paroles. Car si, par la volonté de Dieu, l'eau jaillit d'une roche dure et solide dans le désert, si elle sortit en abondance de la machoire d'une âne pour apaiser la soif de Samson, pourquoi quelqu'un refuserait-il de croire qu'un délicieux parfum s'exhale des reliques des martyrs ? Certes, l'incrédule ne sera pas celui qui connaît la puissance de Dieu et qui sait de quel honneur il entoure ses saints. L'ancienne loi, il est vrai, avait déclaré que quiconque toucherait un mort serait réputé immonde ; mais les saints ne doivent pas être comptés au nombre des morts. Car, depuis que Celui qui est la vie et l'auteur de la vie a été inscrit parmi les morts, nous ne donnons point le nom de morts à ceux qui ont terminé leur vie dans l'espérance de la résurrection et dans la foi du Christ. Comment un mort pourrait-il faire des miracles ? Or, par les reliques des saints, les démons sont chassés, les maladies disparaissent, les malades sont guéris, et les lépreux purifiés, les aveugles recouvrent la lumière, les tentations et les afflictions sont repoussées bien loin ; enfin, en vertu de leurs mérites, tout don parfait descend du Père des lumières, en faveur de ceux qui demandent avec une foi inébranlable. Quelles peines ne vous résignez-vous pas à supporter pour trouver un protecteur qui vous présente à un roi mortel et lui parle pour vous ? Et nous n'honorerions pas ceux qui veulent bien être les protecteurs de tout le genre humain et intercéder pour nous auprès de Dieu ! Oui, sans doute, il nous faut les honorer, en élevant au

Seigneur des églises sous leur invocation, en leur offrant des dons, en révérant leur mémoire, en nous livrant le jour de leur fête à une allégresse toute spirituelle. Il faut que notre joie soit de nature à plaire à ceux qui nous invitent à célébrer leur triomphe, et nous devons prendre garde de les irriter et de les offenser dans les honneurs que nous leur rendons. Ce qui honore Dieu honore pareillement ses serviteurs, mais ce qui offense Dieu déplaît aussi aux soldats de ce divin Monarque. Honorons donc les saints par le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, par la componction, par la charité à l'égard des pauvres, toutes œuvres saintes qui nous concilient la faveur de Dieu. Érigeons-leur des statues et des images visibles; ou plutôt efforçons-nous, par l'imitation de leurs vertus, d'être leurs statues et leurs images vivantes.

INSTRUCTION SUR LES SAINTES RELIQUES

TEXTE : *Ossa pullulent de loco suo.* (Eccli., XLIX, 19.)

Une femme malade depuis bien des années et réduite à désespérer de sa guérison, a la pensée de recourir à Jésus-Christ. Elle dit en elle-même : si je touche seulement l'extrémité de son manteau, je serai guérie. Et dès qu'elle a fait ce qu'elle désire, sa guérison est obtenue. Jésus-Christ ne se contente pas de lui accorder cette grâce, mais il la loue hautement de son action et atteste qu'une vertu divine est sortie de lui.

Cette vertu que le divin Sauveur a bien voulu attacher au vêtement qui couvrait son corps, Dieu l'avait communiquée, bien avant le grand jour de l'Incarnation, au corps ou aux vêtements des saints de l'Ancien Testament.

Ier POINT. — LÉGITIMITÉ DE CE CULTE, D'APRÈS L'ÉCRITURE ET L'ÉGLISE.

1. Existe-t-il un chrétien assez ignorant de l'histoire sacrée qui ne connaisse les prodiges opérés par le manteau d'Élie? Quand Élisée, le disciple de cet homme si étonnant par la sainteté de sa vie et par les grandes choses qu'il opéra de la part de Dieu, quand Elisée eut reçu le manteau de son maître, il fut revêtu de son esprit, et commença, lui aussi, à faire les miracles les plus surprenants. Ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostôme cette belle parole : « Le manteau d'Élie était pour Élisée un très-grand héritage, plus précieux même que tout l'or du monde. »

Le corps d'un homme mort, jeté par hasard dans le tombeau de ce prophète, touche ses os, et le voilà qui revient à la vie. Saint Cyrille, en rapportant ce fait miraculeux, ajoute : « Vous ne devez pas seulement honorer l'âme des saints, mais croire aussi qu'il reste dans leurs corps une certaine vertu, et une puissance invisible, causée par la présence du Saint-Esprit dans la personne des saints pendant qu'ils vivaient encore. » Je me demande à moi-même pourquoi Dieu a permis ces miracles, ou plutôt pourquoi il les a opérés? La réponse est si naturelle, d'une vérité si frappante, qu'il est impossible de ne pas la voir à l'instant même. Non, si Dieu n'avait pas voulu qu'on honorât les reliques des saints, leurs corps et les divers objets qui les couvraient ou qui étaient à leur usage, jamais il n'aurait agi comme je viens de le voir. Car, s'il y a quelque superstition dans le culte des saintes reliques, Dieu seul en est l'auteur.

2. J'ouvre le Nouveau Testament, et je vois, dès les premiers jours de

l'Église, des faits qui viennent à l'appui de la doctrine catholique, ou plutôt qui ont servi comme de base à l'enseignement de tous les siècles.

Saint Pierre ne peut toucher et guérir tous les malades; mais la foi des premiers fidèles est si grande, qu'ils vont placer les infirmes dans les rues où doit passer cet apôtre, afin que son ombre les guérisse. On tient la même conduite à l'égard de saint Paul ; et l'historien sacré nous assure qu'on portait des mouchoirs et des tabliers qui avaient touché au corps de cet apôtre, sur les personnes malades et qu'elles étaient guéries. Or, saint Pierre et saint Paul permettaient ces choses et les approuvaient. Étaient-ils superstitieux? favorisaient-ils l'erreur et le mensonge? avaient-ils une connaissance du christianisme et de son véritable esprit, moindre que celle des hérétiques modernes? Le Saint-Esprit était-il avec eux, ou bien avec Luther, Calvin, et tous les prétendus réformateurs des derniers siècles?

A peine les persécutions ont-elles commencé à faire couler le sang des chrétiens, que les fidèles s'empressent de recueillir leurs ossements et de leur rendre un culte religieux. Les os de saint Ignace, recueillis avec respect par les fidèles de Rome, furent portés à Antioche et déposés dans l'Église, *comme un trésor inestimable*; c'est saint Jérôme qui parle ainsi. Pendant les persécutions de l'Église, nous dit l'auteur des *Actes des Martyrs*, les chrétiens rendaient aux sacrées reliques de ces héros de la foi, l'honneur qui leur était dû.

3. Maintenant je ne dirai qu'un mot aux chrétiens peu instruits, ou seduits par les sophismes blasphématoires des hérétiques. Parcourez toutes les contrées où le christianisme a pénétré pendant les trois premiers siècles de notre ère; interrogez toutes les Églises, compulsez toutes les histoires, demandez à tous les écrivains de ces grands siècles, demandez surtout à ces profonds génies, à ces hommes éminents qu'on nomme encore aujourd'hui avec un sentiment d'admiration bien mérité; demandez à saint Augustin, à saint Jérôme, à saint Ambroise, et à tant d'autres qu'il est superflu de nommer, ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont prêché aux peuples, ce qu'ils ont toujours regardé comme indubitable, touchant l'honneur que rend l'Église aux reliques sacrées, et vous entendrez des choses merveilleuses, le récit des plus éclatants miracles opérés par ces objets si précieux aux yeux du vrai fidèle ; et vous comprendrez que l'Église n'a jamais varié sur ce point de doctrine, et que tous les siècles interrogés se lèvent pour attester que Dieu a voulu le culte des saintes reliques, et qu'il l'a autorisé, établi, prêché lui-même, en donnant aux os des saints une vertu si admirable que le nombre des prodiges obtenus par les prières et les hommages adressés aux saints, sur leurs tombeaux, et en touchant leurs reliques, est presque infini.

Dieu pouvait-il manifester plus clairement sa volonté? l'Église n'a-t-elle pas été l'interprète fidèle de cette même volonté! ou bien l'esprit de Jésus-Christ qui est en elle, n'est-il plus qu'un esprit d'erreur, et cet esprit d'erreur a-t-il dominé dans l'Église depuis saint Pierre et saint Paul, pour être corrigé plus tard par l'esprit de Calvin?

Le culte des saintes reliques est donc pour nous un moyen de salut que la divine bonté veut que nous employions avec un véritable esprit de foi et d'amour.

IIe POINT. — MOTIFS DE NOTRE DÉVOTION ENVERS LES SAINTES RELIQUES.

Si la vue de ces précieux restes des corps immolés autrefois par le glaive des persécuteurs, ou par les sacrifices les plus héroïques imposés aux saints

que l'esprit de Dieu appelait à une perfection sublime, si cette vue nous rappelle de si touchants souvenirs, n'est-il pas évident que nous devons aimer les saintes reliques, que nous devons les conserver avec soin, les entourer de respect et d'hommages, leur rendre un culte sincère qui sera la juste expression et de notre foi et de notre amour?

Les saints jouissent dans le ciel d'une gloire que nous devons un jour partager avec eux. Ils sont nos frères aînés, et ils nous montrent la voie que nous devons suivre pour arriver à la patrie. Mais leurs corps sont destinés aussi à être revêtus d'immortalité et de gloire. Ici-bas, ils furent les temples du Saint-Esprit; la foi en fit des objets sacrés et dignes d'un profond respect; la pénitence les rendit purs et dignes de Dieu. Le cilice et le jeûne, le travail des mains et une longue suite de veilles, de sueurs et de larmes, les avaient préparés à vaincre toutes les menaces des tyrans, et à résister à toutes les séductions de ce monde. Voilà leur gloire, voilà ce qui fait leur sainteté. Pourquoi donc n'ajouterions nous pas : Voilà ce qui nous les rend aujourd'hui si chers et si précieux, ce qui fait que nous les aimons, et que nous sommes fiers de les posséder?

Ces corps si défigurés qui nous saisiraient de frayeur, s'ils avaient enduré les supplices que mérite le crime, ne nous inspirent plus d'autres sentiments que ceux de la joie et de la confiance, de la vénération et de l'amour. Et la raison que j'en apporte, c'est que celui pour qui ils sont morts, ou à qui ils se sont constamment offerts comme des hosties saintes, vivantes, agréables à Dieu, c'est celui-là même qui tient dans ses mains les clefs du tombeau, et qui se nomme LA RÉSURRECTION ET LA VIE. Aussi, s'écrie Fénelon, cette cendre, toute cendre qu'elle est, et quoiqu'on n'y voie plus que de tristes débris foudroyés par la mort, exhale encore une odeur de vie, et nourrit dans nos cœurs une espérance pleine d'immortalité. Ces membres qui paraissent morts, mais qui sont encore vivants dans la main de Dieu; ces os brisés et humiliés, qui tressailliront de joie, quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux pieds de Jésus-Christ; ces pieds et ces mains qui furent dans les chaînes; ces pieds qui n'ont point fui quand il a fallu aller confesser Jésus-Christ; ces mains toujours pleines de bonnes œuvres; ces yeux qui ont regardé la terre avec mépris, et qui ont refusé de s'ouvrir à la vanité; ces oreilles qui furent insensibles aux menaces du monde, et ne s'ouvrirent qu'aux promesses de Jésus-Christ; cette bouche qui bénissait les persécuteurs et confessait l'Évangile; ce cœur plus grand que le monde entier et qui ne put être rempli que par l'amour de Dieu; voilà ce que j'appelle des trésors précieux, des restes vénérables et dignes de notre amour, des objets sacrés capables de réjouir notre foi, de soutenir notre espérance, et de nous inspirer une tendre et sincère piété!

Ce langage était compris dans les siècles passés. Alors un royaume disputait le corps d'un saint à un autre royaume; une ville attachait plus de prix à la possession d'une relique insigne qu'à la construction du plus beau monument. Que dis-je? les édifices les plus admirables par la vaste conception de leur plan, par l'infinie délicatesse de leurs ornements, par la profusion des richesses que les peuples y apportaient de toutes les parties du monde, ces édifices s'élevaient partout en l'honneur des saints, et comme des tombeaux dignes de renfermer leurs reliques.

Aujourd'hui, l'impiété rit de ce zèle qu'elle se plaît à nommer superstitieux et aveugle, et elle préfère envoyer en pèlerinage ses sots adeptes vers la demeure à jamais maudite des grands incrédules, des hommes qui n'ont vécu

que pour nourrir dans leur âme une rage insensée et furieuse contre Jésus-Christ et contre son Église; et tel mondain tourne en ridicule notre vénération pour les reliques des saints, qui n'a pas honte de se dégrader au point d'aller baiser sacrilégement la dépouille hideuse et à jamais méprisable de l'ennemi le plus implacable de tout bien! ô aveuglement! ô démence!

Pour nous, fidèles enfants de l'Église, nous aimons les reliques des saints, et nous n'avons qu'un souverain mépris pour les suppôts de l'enfer dont les restes nous font horreur. Allons donc avec foi, avec allégresse, avec amour, allons honorer les saints dans leurs corps si purs, si agréables à Dieu, et destinés à une éternelle gloire. C'est la dévotion des âmes pieuses, des âmes éclairées, qui connaissent la valeur réelle de ces objets dignes du culte si touchant que l'Église n'a cessé de leur offrir depuis la naissance du christianisme.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Exemples. — 5. Antiquité du culte des saintes Reliques. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Exultabunt ossa humiliata. (Ps. L, 10.)

Corpora ipsorum in pace sepulta sunt, et nomen eorum vivit in generationem et generationem. (Eccli., XLIV, 14.)

Ossa pullulent de loco suo... Ossa ipsius visitata sunt, et post mortem prophetaverunt. (Id., XLIX, 12-19.)

Ossa vestra quasi herba germinabunt. (Is., XLVI, 14.)

Nouveau Testament. — Deus autem non est mortuorum sed vivorum. (Luc., XX, 38.)

Ego sum resurrectio et vita. (Joan., XI, 25.)

Vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei, et propter testimonium quod habebant. (Apoc., VI, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Sanctorum ossa dæmones sistunt et excruciant, acerbissimisque illis vinculis eos qui astricti sunt, solvunt. (S. J Chrysost., *Homil.* 25 *in II ad Cor.*)

Isti qui corpora gestarunt, virtutes corpore vacantes superant; pulvisque, ossa et cinis naturas illas invisibiles dilacerant. (Id., *ibid.*)

Lege Evangelium : Deus Abraham, Deus, Isaac, Deus Jacob non est Deus mortuorum sed vivorum. (S. Hieron., *Ep.* 37 *adversus Vigilant.*)

Christus Dominus sanctorum reliquias velut salutiferos fontes præbuit, ex quibus plurima nobis beneficia manant, suavissimumque unguentum profluit. (S. Joan. Damascen., *de Fide orthodoxa*, L. IV, c. 16.)

Sanctorum martyrum et aliorum cum Christo viventium sancta corpora quæ viva membra fuerunt Christi et templum Spiritus sancti, ab ipso ad æternam vitam suscitanda et glorificanda, a fidelibus veneranda esse, per quæ multa beneficia a Deo hominibus præstantur. (Concil. Trident., *Sess.* 25.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Légitimité du culte des saintes reliques. (*Voir* le R. V. Ventura, *Œuvres*, sermon sur les saintes reliques ; au t. II, 141, du *Panorama des Prédicateurs*.)

2. Mauvaise foi des hérétiques qui condamnent notre vénération pour les saintes reliques. (M. l'abbé Tournemine, *Tribune sacrée*, XVIII, 922.)

3. Culte des saintes reliques : 1° avoué par la raison ; 2° consacré par l'autorité, confirmé par la tradition. (Mgr l'évêque de Rodez, *Mandement* inséré *ibid.*, III, 654.)

4. Usage traditionnel de l'Eglise dans la vénération des saintes reliques. (Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, *ibid.*, XI, 462 ; M. l'abbé Freppel, id., *ibid.*, XVIII, 992.)

4. — EXEMPLES.

ANCIENNE LOI. — Les ossements de Joseph (Exod., XIII, 19) ; le manteau d'Elie (IV Reg., II, 13-14) ; le corps d'Elisée

(IV Reg., XIII, 20-21); les ossements des douze prophètes (Eccli., XLIX, 12.)

Nouveau Testament. — L'ombre de S. Pierre (Act. V, 15-16); les vêtements de S. Paul (Id., XIX, 11-12).

ACTES DES MARTYRS. (*Voir* au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, 146).

5. — ANTIQUITÉ

DU CULTE DES RELIQUES.

1° dans l'Eglise; 2° dans les Gaules; 3° au moyen âge. *Voir* ibid., 146.

6. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE THÉOFRIDE. — Mirabilis Deus in reliquiis sanctorum: 1° quod nobis totius mundi conferat divitias; 2° quod provinciis et civitatibus datæ sint in solatium; 3° quod sint lucernæ luminis sui splendorem spargentes; 4° quod miraculis corda hominum et fidem excitent; 5° quod ex earum gloria Deo honor exurgat; 6° quod per eas vivivant sancti cum mortui sunt; 7° quod plurimum valeat sanctorum pulvis in dæmones; 8° quod sint velut aromata quorum odorem manus suscipit. (Theofridus, abbas Vivenas, anno 1120, duos sermones reliquit, unum de Reliquiis sanctorum, alterum de Veneratione sanctorum, editos in *Bibliotheca Patrum.*)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE FÉNELON. — Texte: *Ossa pullulent de loco suo*... (Eccli., XLIX, 12.) — Culte dû aux saintes reliques: I. Antiquité de ce culte. — II. Puissance des saintes reliques. — III. Culte édifiant. — IV. Culte glorieux. (*Sermon* sur l'exemple des martyrs et sur le culte qui leur est dû; ceci est le plan de la deuxième partie de ce discours. *Voir* au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, 143.)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DU CARDINAL GIRAUD. — Texte: *Vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei.* (Apoc., VI, 9.) — I. Culte des saintes reliques pur de toute superstition: 1° dans son principe et ses motifs; 2° dans ses formes. — II. Perpétuité de ce culte dans l'Eglise. — III. Réponse aux objections des impies. (Ce sermon brillant se trouve au t. II, 142, du *Panorama des Prédicateurs.*)

7. — ENCOMIA.

O vos unanimes Christiadum chori
Sanctorum tumulos et cineres Patrum
Dulces exuvias, pignora cœlitum
Lætis dicite cantibus.

(Santeuil, *Hymnus de sacris Reliquiis;* Vide totum hymnum *in Breviario Parisiensi, in festo SS. Reliquiarum.*)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. J. Chrysostôme, *Homil.* 32 *in Ep. ad. Rom.*; *Homil.* 25 *in II ad Cor.;* S. Jérôme, *Ep.* 37 *ad Vigilantium;* S. Augustin, *Serm.* 29 *de Sanctis;* S. Basile, *Homil. in Ps.* CXV; S. Ephrem, *Encomia in SS. MM.;* S. Ambroise, *Serm.* 55; S. Grégoire de Nysse, *Orat. in festo S. Theodori, mart.*

PRÉDICATEURS. — Théofride, *Deux Serm. in Bibl. Patrum*; Fénelon, Sensaric, Clément, de la Tour, le cardinal Giraud, M. l'abbé Faudet, Tournemine, le R. P. Ventura, Mgr Gignoux, Mgr Delale, M. l'abbé Freppel, *Tribune sacrée.*

Nous avons traité d'une manière spéciale cet important sujet au t. II, 141, de notre *Panorama des Prédicateurs.* On y trouvera les éloquents sermons de Fénelon, de la Tour, du cardinal Giraud.

9. MARTYROLOGE. — Octave de La Toussaint. — SS. Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplice, mm. — SS. Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, mm., appelés les quatre frères couronnés. — S. Deusdedit, pape. — S. Villehad, év. — S. Godefroi, id. — S. Maur, id. — S. Clair, pr.

9 novembre. — DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU SAUVEUR.

EXPOSITION

Les rites que l'Église romaine observe dans la consécration des églises et des autels ont été inaugurés par le pape saint Sylvestre Ier. Il est vrai que, dès le temps des apôtres, on avait consacré à Dieu des endroits particuliers appelés tantôt oratoires, tantôt églises, où se faisaient les collectes le premier jour de la semaine, et où le peuple chrétien avait coutume de prier, d'entendre la parole de Dieu et de recevoir la sainte Eucharistie; mais ces lieux de réunion n'étaient pas encore dédiés avec autant de solennité qu'ils l'ont été depuis ; et il n'y avait pas dans chacun d'eux un autel érigé en titre et consacré par le saint chrême, pour représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été à la fois pour nous autel, victime et pontife. Lorsque l'empereur Constantin eut obtenu par le sacrement de baptême la santé de l'âme et du corps, il porta une loi pour permettre aux chrétiens de bâtir des églises dans tout l'univers ; et ce ne fut pas seulement par son édit, ce fut aussi par son exemple qu'il encouragea ces saintes constructions ; car il dédia une église au Sauveur, dans son propre palais de Latran, avec une basilique contiguë sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, à l'endroit même où il avait été baptisé et guéri de la lèpre par le pape saint Sylvestre. Ce saint pontife consacra l'édifice le 9 novembre. La mémoire de cette dédicace se célèbre en ce jour, qui est celui où pour la première fois on fit à Rome la consécration publique d'une église.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR, APPELÉE COMMUNÉMENT L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE LATRAN.

TEXTE : *Dedicaverunt templum Domini Rex et filii Israel.* (I Reg., III, 63.)

L'Église célèbre en ce jour la fête de la première dédicace solennelle des temples consacrés à Dieu, qui ait été faite dans le christianisme; et c'est celle de la célèbre église que l'empereur Constantin fit bâtir à Rome vers le commencement du quatrième siècle, dans le palais de Latran, sur le Mont-Célius, et qui fut appelée l'église du Sauveur.

Ier POINT. — DÉDICACE DE L'ANCIENNE LOI.

Quoique le culte que nous devons à Dieu ne soit pas attaché à un lieu plutôt qu'à un autre, et que ce ne soit plus sur la montagne seulement, ni dans Jérusalem, mais en tout lieu, comme en tout temps, que les véritables adorateurs peuvent adorer Dieu en esprit et en vérité, comme parle le Sauveur du monde, le Seigneur, quoique présent partout, a voulu cependant choisir certains en-

droits sur la terre où il daigne agréer nos sacrifices, recevoir nos visites, écouter nos prières et exaucer nos vœux. Dieu a désigné la montagne de Moriah, sur laquelle il ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac; et ce fut sur cette même montagne où il voulut depuis être singulièrement honoré, en inspirant à Salomon d'y bâtir le magnifique et saint temple de Jérusalem, lieu seul destiné pour les sacrifices. Jacob s'étant endormi sur le chemin de Bersabée à Haran, eut une vision; à son réveil, il s'écria : « Le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci; ce lieu est redoutable, ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel : *Non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli.* (Gen., XXVIII, 17.) »

Dieu ayant fait cesser le fléau qu'il avait envoyé pour punir la vanité de David, lui ordonna de dresser un autel dans l'aire d'Ornan le Jébuséen, et d'y offrir des holocaustes et des hosties pacifiques. Le pieux roi y invoqua le Seigneur, et le Seigneur l'exauça, faisant descendre le feu du ciel sur l'autel de l'holocauste. David ayant vu que le Seigneur avait approuvé son sacrifice, ne douta point que cette place ne fût celle que Dieu avait destinée pour y bâtir le temple : *Dixitque David : Hæc est domus Dei, et hoc altare in holocaustum Israel.* Ce prince selon le cœur de Dieu résolut de lui bâtir un temple magnifique, fit de grands préparatifs; mais le Seigneur lui révéla que ce ne serait pas lui, mais son fils qui aurait le bonheur d'exécuter ce grand ouvrage. Depuis le jour que j'ai fait sortir mon peuple de la terre d'Égypte, lui dit le Seigneur, je n'ai point choisi de ville dans toutes les tribus d'Israël pour y élever une maison à mon nom : *Ut ædificaretur in ea domus nomini meo.* (II Paral., VI.) Mais j'ai été sous des tentes, changeant toujours les lieux où l'on dressait mon pavillon : *Neque enim mansi in domo, ex eo tempore quo eduxi Israel usque ad diem hanc : sed fui semper mutans loca tabernaculi, et in tentorio.* (I Paral., XVII.) Mais ce ne sera pas vous néanmoins qui bâtirez cette maison; votre fils sera celui qui élèvera un temple à mon nom : *Ipse ædificabit domum nomini meo.* Salomon ayant donc bâti ce magnifique temple, la merveille du monde, dans Jérusalem, sur la montagne de Moriah, où Abraham conduisit Isaac son fils pour l'immoler au Seigneur, il en voulut faire la dédicace.

La magnificence ne fut jamais portée à un plus haut point. Cette auguste cérémonie dura huit jours, et Salomon sacrifia pendant cette solennité vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons : *Et dedicavit domum Dei rex, et universus populus.* (II Paral., VII.) La dédicace donc est la cérémonie sacrée que l'on fait lorsqu'on dédie une église ou un autel. Cette fête se renouvelle tous les ans, et conserve le nom de la fête de la Dédicace. L'usage des dédicaces si religieusement observé par les Juifs dans l'ancienne loi, n'est pas moins ordinaire aux chrétiens ni moins célèbre dans la loi nouvelle.

IIe POINT. — DÉDICACES DE LA LOI NOUVELLE.

Eusèbe nous apprend que l'Église fut au comble de la joie et de la gloire lorsque le grand Constantin, devenu le premier empereur chrétien, permit qu'on élevât partout des temples au vrai Dieu. Les empereurs païens l'avaient défendu jusqu'alors, et les chrétiens n'avaient pu, durant plus de trois cents ans, s'assembler qu'en secret, et dans des lieux souterrains où l'on chantait les louanges de Dieu, et où l'on offrait le divin sacrifice. A la vérité, il y avait toujours eu depuis la naissance de l'Église des maisons particulières et des endroits cachés, spécialement destinés aux assemblées des fidèles, qu'on appelait oratoires. Là, malgré la fureur des plus grandes persécutions, les chrétiens s'as-

semblaient pour entendre la parole de Dieu et pour y participer aux divins mystères. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie universelle lorsque le pieux empereur, non content d'avoir fait démolir ou fermer les temples des païens, ordonna qu'on construisît partout des églises. On purifia et on consacra au culte chrétien les temples consacrés aux idoles et que l'antiquité païenne regardait comme des prodiges de l'art. On en bâtit d'autres encore plus superbes sur les ruines de ceux qu'on avait renversés. Ainsi, dit Eusèbe, on vit s'élever dans toutes les villes de l'empire de magnifiques basiliques, où le vrai Dieu était adoré en esprit et en vérité.

La dédicace de ces temples répandait la joie dans tout l'univers ; elle se faisait partout avec une solennité, un concours et une magnificence qui ne cédaient en rien à la célébrité de celle qui s'était faite pour le temple de Jérusalem dans la loi ancienne. Voici comme en parle Eusèbe qui en était témoin. Ce fut un spectacle bien doux et longtemps attendu, dit-il, de voir avec quelle solennité et avec quelle dévotion on célébrait les dédicaces de nos églises : *Post hæc votivum nobis, ac desideratum spectaculum præbebatur, dedicationum scilicet festivitas per singulas urbes, et oratoriorum recentes structorum consecrationes.* On voyait venir des lieux les plus éloignés un grand nombre d'évêques pour rendre encore plus célèbre cette triomphante solennité : *Ad hæc episcoporum conventus peregrinorum ab externis et dissitis regionibus concursus.* La charité mutuelle des fidèles démontrait dans ce concours des peuples de tant de différentes nations, qu'on regardait ces temples matériels et terrestres comme l'image de l'assemblée des saints dans le ciel, où ils ne cessent de chanter les louanges de Dieu, et où tous sont assemblés et réunis par la même charité, dans l'unité de la même foi, comme un corps mystique dont Jésus-Christ est le chef et l'âme : *Populorum mutua inter se caritas, ac benevolentia, cum membra corporis Christi in unam compagem coalescerent.* L'évêque qui bâtit une église, et qui la consacre, continue-t-il, est un parfait imitateur de Jésus-Christ, et il édifie comme lui un temple sur la terre, qui est une image de celui que les anges composent dans le ciel : *Ad eumdem modum hic noster pontifex totum Christum qui verbum, sapientia et lux est, in sua ipsius mente tanquam imaginem gestans, dici non potest quanta cum animi magnitudine, hoc magnificum Dei altissimi templum quod sub aspectum cadit, ad exemplum præstantioris illius templi quod oculis cerni non potest, quantum fieri potuit, simillimum fabricavit.* Tout ce que dit Eusèbe, nous apprend que ce qu'il y a de magnifique et d'auguste dans la structure de nos églises et dans les cérémonies avec lesquelles on les consacre est mystérieux, et représente le corps de Jésus-Christ, après sa résurrection, tout revêtu de gloire et étalant les marques de sa domination; communiquant sa vie nouvelle à tous ses fidèles et souhaitant de les enlever avec lui pour ne faire qu'un temple du ciel et de la terre, où les anges et les hommes, qui sont les pierres vivantes de ce temple du Dieu vivant, *vos estis templum Dei vivi*, le béniront à jamais et s'immoleront avec lui à la gloire de son Père. Le même historien rapporte plusieurs célèbres dédicaces qui furent faites en ce temps d'églises magnifiques, la plupart enrichies de ce que l'empire avait de plus rare et de plus précieux par la royale libéralité du prince : *Basilicam omnem regaliter donariis magnifice exornavit.*

IIIe POINT. — DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR A ROME.

Mais il n'y en eut point de plus célèbre que la première, qui fut celle de la magnifique église du Sauveur à Rome, communément appelée la basilique de

Saint-Jean de Latran. Le cardinal Baronius, après saint Jérôme, dit que la place où l'église et le palais de Latran sont bâtis sur le mont Célius, avait appartenu à Plautius Lateranus, riche citoyen romain et consul que Néron fit mourir. L'empereur Constantin donna ce palais au pape Melchiade, qui y célébra, l'an 313, un concile de dix-huit évêques pour l'affaire de Cécilien contre les donatistes. Le pape saint Sylvestre ayant succédé au pape Melchiade, l'an 314, gagna si bien l'estime et la confiance de l'empereur que ce prince, étant à Rome, ordonna, par le conseil du saint, de bâtir des temples magnifiques au vrai Dieu dans tout l'empire : il voulut lui-même en donner l'exemple en faisant construire une magnifique église dans le palais de Latran, que saint Sylvestre consacra et dédia en l'honneur du Sauveur, non-seulement parce que l'image du Sauveur parut miraculeusement sur la muraille, comme l'assure le *Bréviaire romain*, mais surtout parce que Jésus-Christ est le chef de l'Église. Constantin dota cette église de terres et d'autres biens de grande valeur, et l'enrichit de vases, de meubles et d'autres ornements précieux et fixa un revenu considérable pour l'entretien des lampes et des ministres. La dédicace en fut faite avec toute la magnificence et la solennité imaginables; et c'est l'anniversaire de cette dédicace solennelle que nous célébrons en ce jour.

Cette célèbre église, qui a été regardée comme la mère de toutes les autres, a eu plusieurs noms : 1° on l'a appelée la basilique de Fauste, parce que la princesse Fauste y avait eu son palais; 2° la basilique de Constantin, parce que cet empereur l'avait fait bâtir; 3° la basilique de Saint-Jean de Latran, à cause de deux chapelles qui y furent construites dans le baptistère, l'une dédiée en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et l'autre sous le nom de saint Jean l'Évangéliste; 4° la basilique de Jules, parce que le pape Jules I[er] y fit des augmentations considérables. Mais le plus célèbre et le plus grand de ses titres, c'est celui de basilique du Sauveur, comme il paraît par le titre de sa dédicace.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Auteurs à consulter. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vere Dominus est in loco isto. (Gen., XXVIII, 16.)

Pavete ad sanctuarium meum. (Levit., XXVI, 2.)

Sanctificavi domum hanc quam ædificasti. (Id., IX, 3.)

Majestas Domini implevit totam domum. (II Paralip., VII, 1.)

Dedicaverunt templum Domini, Rex et filii Israel. (III Reg., VIII, 63.)

Fecerunt autem filii Israel... dedicationem domus Dei. (I Esdr., VI, 16.)

Fecerunt dedicationem altaris diebus octo. (I Mach., IV, 56.)

Octo diebus celebravit dedicationem. (II Mach., II, 12.)

Nouveau Testament. — Domus mea domus orationis vocabitur. (Matth., XXI, 12.)

Templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis. (I Cor., III, 16.)

Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. (Id., *ibid.*, 16.)

Nec primum quidem sine sanguine dedicatum est. (Hebr., IX, 18.)

2. — SS. PÈRES.

Celebritas hujus congregationis, dedicatio est domus orationis. Domus ergo nostrarum orationum, ista est ; domus Dei, nos ipsi. Si domus Dei nos ipsi, nos in hoc seculo ædificamur, ut in fine seculi dedicemur. (S. Augustin., *Serm.* 336 *in Dedicat.*)

Quotiescumque, fratres carissimi, altaris vel templi festivitatem colimus, si fideliter ac diligenter attendimus, et sancte ac juste vivimus, quidquid in templis manufactis agitur, totum in nobis spiri-

tuali ædificatione completur. (S. Cæsar., Episc., *Serm.* 229 *in Dedicat.*)

Encænia vocabatur solemnitas dedicationis templi, quam populus Dei ex antiqua Patrum traditione per annos singulos celebrare consueverat. (V. Beda, *Homil. in Evangel. Joan.*)

Festivitas hodierna, fratres, tanto nobis debet esse devotior quanto familiarior est. Nam cæteras quidem sanctorum solemnitates cum Ecclesiis aliis habemus communes ; hæc vero sic nobis est propria ut necesse sit, vel a nobis eam, vel a nemine celebrari. Nostra est quia de Ecclesia nostra ; magis autem nostra, quia de nobis ipsis. (S. Bernard., *Sermo de Dedicat.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

Trois thèmes oratoires distincts pour cette fête : I. Le sujet propre qui est l'explication de la cérémonie de la Dédicace. *Voir* pour ce sujet le *Panorama des Prédicateurs*, t. II, 57. — II. Le sujet symbolique : Temples spirituels. *Voir* pour ce sujet, Bossuet dans son troisième sermon sur la fête de Pâques, où il développe ces propositions : 1° comment nous sommes devenus le temple de Dieu ; 2° de la profanation de ce temple ; 3° de quelle manière nous devons le purger. *Voir* encore ce même sujet traité au t. I, 310, de notre *Revue de la Prédication*. — III. Le sujet général : Temples, que nous avons traité longuement : 1° au t. II, 57, du *Panorama des Prédicateurs* ; 2° à la lettre T de notre *Dictionnaire de la Prédication ancienne, moderne et contemporaine*.

4. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

Plan de Matthias Faber. — Texte : *Hodie salus huic domui facta est.* (Luc., xix, 9.) — Templa cur consecrantur : 1° ut in iis sacra fiant ; 2° ut statum totius Ecclesiæ commonstrent ; 3° ut moneant nos baptismi nostri ; 4° ut ibi divina decentius peragantur ; 5° ut dæmones ab illis arceantur. (*Concio VIII in festo Dedicationis templi.*)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Fléchier. — Texte : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum.* (Ps. xcii, 5.) — I. Sainteté qu'acquiert une église par sa consécration extérieure. — II. La sainteté que nous devons acquérir par une consécration intérieure.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte : *Dedicaverunt templum Domini, rex et filii Israel.* — I. Antiquité de la cérémonie de la dédicace : 1° chez les Juifs ; 2° chez les chrétiens. — II. Institution de cette fête pour les chrétiens. — III. But et caractère de la cérémonie de la Dédicace : 1° séparation ; 2° oblation. — IV. Effets de la cérémonie de la Dédicace : 1° pour Dieu ; 2° pour les fidèles. — V. Signification symbolique de la cérémonie de la Dédicace : 1° sanctification des âmes ; 2° Jérusalem céleste. (Ce sermon, très-étendu et complet sur la matière, se trouve au t. II, 60, du *Panorama des Prédicateurs*, suivi de Matériaux.)

5. — AUTEURS A CONSULTER.

On trouvera deux tables d'auteurs à consulter pour le sujet général Temples : 1° au t. II, 62, du *Panorama des Prédicateurs*, et au dernier tome de notre *Dictionnaire de la Prédication*, au titre : Temples — Pour le sujet particulier : Dédicace, voir :

SS. Pères. — S. Basile, *in Ps.* xxiii ; S. J. Chrysostôme, *Homil.* 33 *in Matth.*, et in : Vidi Dominum ; S. Ambroise, *Sermo in Dedic.* 336, et S. Augustin, *Serm.* 331 *de Dedicat* ; le V. Bède, *in Evang. Joan.*; S. Bernard., *Sermo de Dedicat.*

Prédicateurs. — Albert le Grand, Hugues de S. Victor, Denis le Chartreux, Raban Maur, Jean Thaulère, S. Thomas de Villeneuve, Matthias Faber, Texier, Biroat, Joly, Lejeune, Fléchier, La Colombière, Sensaric.

Les sermons des prédicateurs contemporains, publiés sous le titre de *Dédicace*, ne se rapportent pas proprement à cette fête, mais au *respect dû aux temples. Voir* dans notre *Revue de la Prédication*, t. I, 2, 3 et 4.

—

6. MARTYROLOGE. — Dédicace de la Basilique du Sauveur. — S. Théodore, soldat, m. — S. Oreste, id. — S. Alexandre, id. — S. Ursin, c. — S. Arpin, év. — Saintes Eustolie et Sopatre, vv.

10 novembre. — SAINT ANDRÉ AVELIN, confesseur.

(L'AN 1608.)

VIE DE SAINT ANDRÉ AVELIN

André Avelin, appelé auparavant Lancelotti, naquit à Castro-Nuovo, au royaume de Naples. Dès le commencement de sa vie, il donna des marques éclatantes de sa sainteté future. Lorsque, au sortir de l'enfance, il eut quitté la maison paternelle pour suivre le cours de ses études, il traversa le sentier glissant de cet âge sans perdre jamais la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. A l'extérieur le plus distingué il joignit un amour extrême de la chasteté, qui lui fit éviter les piéges tendus à son innocence par des femmes impudiques, et repousser même quelquefois leurs attaques violentes. Il était enrôlé depuis longtemps dans la cléricature, quand il se rendit à Naples pour étudier le droit. Décoré de la palme de docteur, il fut fait prêtre a peu près dans le même temps, et plaida des causes, mais seulement devant la cour ecclésiastique et pour quelques personnes privées, conformément aux décrets des saints canons.

Un jour, dans sa plaidoirie, il avait laissé échapper un léger mensonge. Peu après, étant tombé par hasard sur ce verset de la sainte Écriture : *La bouche qui ment tue l'âme*, il fut saisi d'un regret, d'un repentir si grand de sa faute, qu'il résolut d'abandonner sur-le-champ la profession d'avocat. Il quitta donc toutes les occupations du barreau pour se donner entièrement au service de Dieu et au saint ministère. La perfection avec laquelle il pratiqua les vertus sacerdotales le fit préposer par l'archevêque de Naples au gouvernement d'une communauté religieuse. Dans cette charge il eut beaucoup à souffrir de la haine des méchants. Une fois même sa vie fut menacée; mais il échappa à ce péril. Ayant reçu dans une autre circonstance trois coups qu'un assassin lui porta au visage, il souffrit patiemment une injure aussi cruelle.

Le désir dont il brûlait de mener un genre de vie plus parfait lui fit demander avec instance d'être reçu parmi les clercs réguliers. Ses vœux furent réalisés, et il sollicita encore la faveur d'être appelé André, satisfaction qu'on accorda à son ardent amour pour la croix. Dès ce moment il s'avança avec allégresse dans la carrière de la pénitence, et s'appliqua à pratiquer les exercices de la vertu la plus rigide; ce à quoi il s'astreignit même par deux vœux bien difficiles à accomplir : à savoir, de combattre sans cesse sa propre volonté, et de s'avancer toujours dans la voie de la perfection chrétienne. Il ne cessa d'observer avec le plus grand soin la discipline régulière; et, quand il eut été établi supérieur de ses frères, il se montra très-zélé à la maintenir. Tout le temps que lui laissaient l'accomplissement de ses devoirs et les prescriptions de la règle, il le donnait à la prière et au salut des âmes. Sa piété et sa prudence étaient admirables dans l'administration du sacrement de pénitence. Ses fréquentes prédications aux habitants des villages et des bourgs voisins de Naples produisirent beaucoup de fruits de salut. Dieu se plut à glorifier par des prodiges l'ardente charité de son serviteur envers le prochain. André se distingua aussi par l'abstinence à laquelle il se livrait, par sa patience, par le

mépris et la haine qu'il éprouvait pour sa propre personne. Son neveu ayant été assassiné, non-seulement il n'en fut pas troublé, mais il réprima dans ses proches tout désir de la vengeance; il alla même jusqu'à implorer en faveur des meurtriers l'assistance et la compassion des juges. Il établit en divers lieux l'Ordre des clercs réguliers, pour qui il fonda des maisons à Milan et à Plaisance. Les cardinaux Charles Borromée et Paul d'Arezzo, qui tous deux avaient pour lui beaucoup d'affection, s'aidèrent de ses services dans l'accomplissement des devoirs que leur imposait la charge pastorale. Le serviteur de Dieu éprouvait un amour et une dévotion extraordinaires à l'égard de la sainte Vierge; il mérita de jouir de l'entretien des anges, et il attesta qu'en récitant l'office divin, il avait entendu ces esprits bienheureux faire chœur avec lui. Enfin, après des exemples héroïques de vertu, illustré par le don de prophétie, qui lui fit découvrir les secrets des cœurs et annoncer des événements dont le séparait l'éloignement des lieux ou la distance des années, il succomba sous le poids de l'âge ainsi que des travaux, et fut frappé d'apoplexie au moment où, se préparant à célébrer le saint sacrifice, il prononçait le troisième *Introibo*. Il reçut presque aussitôt les derniers sacrements, et exhala paisiblement son âme au milieu de ses frères. Son corps repose à Naples dans l'église de Saint-Paul, et n'a pas cessé d'y recevoir les hommages d'un nombreux concours de peuple, qui rappelle celui qu'on vit autrefois à ses funérailles. Glorifié par d'insignes miracles, après sa mort comme pendant sa vie, André fut mis solennellement au nombre des saints par le souverain pontife Clément XI.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ AVELIN

TEXTE : *Ascensiones in corde suo disposuit.*
(Ps. LXXXIII, 6.)

Tel est le témoignage éclatant que l'Église rend à l'humble religieux, au saint apôtre, dont l'Église célèbre aujourd'hui le triomphe. Destiné par le Ciel à devenir, dans le seizième siècle, le défenseur de la foi, la gloire du sacerdoce, le modèle des directeurs, l'ange tutélaire de l'Italie; digne disciple de saint Gaëtan, André Avelin n'a pas moins été un homme de sainteté qu'un homme de prodiges. Par le difficile vœu de faire tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la vertu, de la perfection, il a renfermé dans son cœur tous les sentiments capables d'attirer sur lui les grâces et les récompenses de son Dieu : *Ascensiones in corde suo disposuit.* C'est ce vœu incomparable qui va faire la matière de cet éloge, où nous considérerons : 1° *les prémisses;* 2° *le couronnement de ses vertus.*

Ier POINT. — PRÉMISSES DES VERTUS D'AVELIN.

Avelin ne réserve pas pour le Seigneur une victime flétrie par les profanes hommages qu'elle rendit longtemps au monde et à ses charmes. Maître de son cœur dans un âge où d'autres soupçonnent à peine qu'ils en ont un, il en consacre les prémices à la religion. Dans lui, la sagesse prévient la raison, la raison prévient le nombre des années. Le devoir règle ses premières inclinations. Les sentiers des pécheurs furent toujours pour lui des sentiers inconnus. Supérieur aux faiblesses de la nature, il ne démêle pas plutôt un rayon de grâce, qu'il en goûte les doux attraits; il aime Dieu presque avant de savoir les puissants motifs qui déterminent à l'aimer. Sa jeunesse est moins un heureux présage qu'un continuel exercice de la vertu.

A peine Avelin est homme qu'il est chrétien; qu'il est saint, il sera saint et savant. Esprit vif, sublime, pénétrant, il paraît dans la carrière des sciences, ses succès l'annoncent; mais il ne sait que se défier et de ses succès et de ses lumières. Il étonne par la sublimité de son génie, il édifie par la modestie de ses sentiments. Cœur noble, généreux, il est détaché des frivolités que lui présente le monde. Des objets plus essentiels le touchent : la religion, la vertu, l'éternité.

Dieu qui permet les maux qu'éprouve l'Église, lui prépare toujours des consolations et des ressources. Il lui préparait un Charles Borromée à la cour de Rome; dans l'Ordre de Saint-Dominique un Pie V, un Alexandre Sauli parmi les clercs réguliers de Saint-Paul, un André Avelin parmi les occupations isolées de Castro-Nuovo... l'évêque de Tursi vient de placer ce dernier au rang des ministres saints qu'il destine à la réforme de son diocèse. Il connait les vertus, les talents d'Avelin; il les emploie..... Les succès d'Avelin justifient le choix de l'évêque de Tursi.

Les grandes villes ne sont pas d'abord ouvertes à son zèle. C'est aux habitants négligés, abandonnés de la campagne qu'il donne ses premiers soins : *Dat escam esurientibus.* Avec quelle patience, avec quelle humilité, cet homme, déjà célèbre par sa réputation, porte la lumière et l'instruction dans les lieux où règnent l'ignorance et l'opacité de l'esprit! *Illuminat cæcos.* Que de ministères variés il remplit! Catéchiste, il explique les premiers éléments de la religion; prédicateur, il fait entendre les vérités du salut; réformateur, il arrête les débordements du vice, il porte l'effroi et le calme dans les consciences; pacificateur, il dissipe les troubles, et ramène la concorde; zélateur, de la patrie il excite l'indolence, avertit l'émulation, anime les travaux : *Solvit compeditos;* apôtre, ses paroles sont des oracles; père, ses conseils sont des leçons; ami, ses représentations sont des bienfaits; saint, ses exemples sont des lois : *Dat escam.* Chaque moment le voit voler à des occupations nouvelles, et recueillir de nouvelles consolations. Ce n'est plus, en effet, le même peuple. Ce sont des hommes éclairés, utiles, vertueux, pénitents... Pourquoi faut-il que leur pénitence excite les clameurs de l'envie? Pourquoi faut-il que des bouches téméraires essayent de flétrir la réputation d'Avelin, et d'avilir le prix de son ouvrage? Vains discours de la calomnie, vous tomberez. L'injustice a fait naître les soupçons, l'équité les désavoue. La verité se manifeste. Les accusateurs d'Avelin deviennent ses apologistes; et sa vertu que la malignité intéressée avait tenté de noircir, sort avec plus d'éclat du sein des nuages dont on s'était efforcé de la charger : *Vias peccatorum disperdet.*

De la campagne passe-t-il dans les villes, même zèle, mêmes travaux, mêmes succès. Un égal empressement à l'entendre produit une égale révolution dans les mœurs. Quel changement prodigieux n'opère-t-il pas dans Rocanova? Là, comme un autre Jérémie dans Jérusalem, habile à peindre le vice, il sait encore mieux en inspirer l'horreur. Plus flatté de toucher les cœurs que d'éblouir les esprits, il n'emprunte point le « *langage persuasif de la sagesse humaine* (I Cor., II, 4); mais il frappe, il étonne, il attire par les sons éclatants de cette majestueuse « *voix qui brise les cèdres du Liban.* » (Psal., XXVIII, 5); il annonce la vertu de Dieu et sa puissance. Ce ne sont pas les suffrages des hommes qu'il sollicite; c'est leur conversion, leur pénitence qu'il demande et qu'il opère. L'iniquité frémissante disparaît; le sexe abjure son luxe; le savant renonce à ses illusions; le vindicatif sacrifie ses ressentiments; le voluptueux quitte ses idoles, abat les autels qu'il leur érigeait; l'orgueil même des grands, des princes de la terre, vient s'humilier aux pieds du

saint apôtre, et augmenter ses conquêtes par l'aveu de leur repentir : *Vias peccatorum disperdet.*

IIe POINT. — COURONNEMENT DE SES VERTUS.

Avelin médita bientôt un sacrifice plus parfait, celui d'entrer dans la congrégation des clercs réguliers.

A peine en a-t-il saisi l'esprit que son Ordre lui confie le soin de l'inspirer aux autres. Dix années sont consacrées à ce ministère critique, important. Avec quel éclat, avec quel succès il cultive ces jeunes plantes qu'une année d'épreuves fait éclore à la religion! Sa vigilance attentive ne sait point se démentir. Ses exemples sont ses premières leçons. Il arrive à la sainteté par la sainteté même. Commande-t-il l'humilité? il est humble; la prudence? il est prudent; le désintéressement? il est désintéressé; condamne-t-il la mollesse? il est laborieux; la dissipation? il est recueilli; tous les vices? il est vainqueur. Que de saints asiles lui doivent leur origine! Que de règlements avantageux lui doivent leur naissance! Que de pratiques négligées lui doivent leur rétablissement!

Son courage inépuisable se multiplie. Le même instant qui le voit occupé à la propagation de son Ordre, le voit, étant devenu l'apôtre de l'Italie, dissiper les ténèbres du vice, de l'erreur, persuader par son éloquence, toucher par sa douceur, triompher par ses exemples.

La charité, dit saint Paul, croit tout : *Omnia credit* (I Cor., XIII, 7); elle espère tout : *Omnia sperat* (*ibid.*); elle souffre tout : *Omnia sustinet;* elle ne s'éteint jamais : *Caritas nunquam excidit.* Elle croit tout, voilà son humilité. Elle espère tout, voilà sa confiance. Elle souffre tout, voilà sa générosité. Elle ne s'éteint jamais, voilà sa constance.

Pour l'accomplissement parfait de son vœu, saint André Avelin a dû réunir tous les caractères de la charité, il les a réunis. Qu'elle est vive, qu'elle est ardente, mais qu'elle est humble cette charité dont il exprime les sentiments dans ses écrits! Mais combien elle est encore plus admirable dans ses œuvres! je n'en citerai qu'un exemple : son dévouement à l'occasion de la terrible peste de Milan.

L'histoire nous apprend quels furent en ces jours déplorables, la sollicitude, le zèle, les sentiments de saint Charles Borromée; mais peut-être ignore-t-on que dans cet affreux désastre saint André Avelin fut pour cet autre Aaron un autre Moïse.

Oui, M. F., dans les malheurs de Milan, Avelin a le privilége, la gloire de partager avec Charles les périlleuses fonctions d'une charité qui espère contre toute espérance : *Omnia sperat;* d'une charité qui, toujours avide de souffrir, en saisit toutes les occasions et s'en félicite : *Omnia sustinet;* d'une charité aussi constante qu'active, que rien ne rebute, que rien n'alarme, que rien n'éteint : *Caritas nunquam excidit.* A l'exemple du saint pontife, le saint prêtre affronte tous les dangers et ne craint pas d'exposer sa vie pour sauver celle d'un peuple affligé.

Avelin ayant fourni sa carrière en apôtre, la termina en saint. Il avait souhaité d'expirer au pied des autels; ses vœux furent remplis.

Quelle mort et quelle vie! juste récompense de sa ferveur.

Demandons à Dieu, nous aussi, M. F., de mourir dans les bras du Seigneur, dans les autérités de la pénitence, dans les douleurs du repentir, dans les élans d'amour de la prière.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Perfectio tua, Domine, et doctrina tua viro sancto tuo. (Deuter., XXXIII, 8.)

Indui me sacco obsecrationis ; et venit mihi gaudium a sancto. (Baruch, IV, 20.)

Quæcumque vovi reddam pro salute Domino. (Jon., I, 10.)

Nouveau Testament. — Quasi morientes. et ecce vivimus. (II Cor., VI, 9.)

Teneamus spei nostræ confessionem indeclinabilem. (Hebr., X, 23.)

Omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles. (I Petr., III, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Vis apparere sanctus? circa viam tuam esto austerus, circa alienam autem benignus ; audiant homines te parva mandantem, et grandia videant facientem. (S. J. Chrysost., *Hom.* 43.)

Quotquot perfecte currimus, hoc sapiamus quod nondum perfecti sumus, ut illi proficiamur, quo perfecte adhuc currimus. (S. Augustin., *de Perfect. justitiæ.*)

Illæ virtutes, scilicet humilitas, caritas, mansuetudo, devotio, largitas, sobrietas, castitas, sunt verum sanctuarium, et qui habet eas sanctus est. (S. Bonavent., *de Profect. Relig.*, c. 3.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. De la perfection : 1° les âmes ignorantes et avilies la méprisent ; 2° les âmes éclairées en comprennent la nécessité et la désirent ; 3° les âmes grandes et généreuses seules y tendent avec ardeur et s'efforcent de l'atteindre.

2. Tria sunt quæ sanctum faciunt hominem : 1° victus sobrius ; 2° actus justus ; 3° sensus pius. (S. Bernard., *Serm.* 25 *de Parvis.*)

3. Tria sunt quæ mortem sanctorum faciunt pretiosam : 1° quies a labore ; 2° gaudium de novitate ; 3° securitas de æternitate. (Id., *ibid.*)

4. Triformis est sanctorum dolor ; 1° quia ceciderunt a Paradiso ; 2° quia tenentur in exilio ; 3° quia differuntur a regno. (Id., *in suis Sententiis.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Sa chasteté : Cum egregia forma eximium castitatis studium conjunxit.

2. Son horreur pour le mensonge qui le porte à quitter le barreau.

3. Ses deux vœux extraordinaires : l'un de ne jamais suivre en rien sa volonté propre ; l'autre, de tendre toujours, en toutes choses, à la perfection.

4. Sa douceur, son humilité, son zèle, ses étonnantes austérités. (*En sa vie.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Bretonneau. — Texte : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et pietatis.* (Is., XI, 2) — S. André Avelin posséda au plus haut degré : 1° l'esprit de piété : *spiritus pietatis* ; 2° l'esprit de sagesse : *spiritus sapientiæ.*

Plan de Latour du Pin. — Texte : *Ascensiones in corde suo disposuit.* (Ps. LXXXIII, 6.) — I. Ferveur avec laquelle Avelin se dispose à ce qu'il médite de promettre : *disposuit.* — II. Fidélité avec laquelle Avelin s'efforce d'exécuter ce qu'il a promis : *Ascensiones in corde suo.*

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le P. de Tracy, *Vie de S. André Avelin* ; Godescard, *id.*

Historiens. — Joseph de Silas, *Historia Clericorum Regularium.*

Panégyristes. — Le P. Bretonneau, Latour du Pin.

7. MARTYROLOGE. — S. André Avelin. — SS. Tryphon et Respice, mm. — SS. Tibéry, Modeste et sainte Florence, id. — S. Démètre, év. — S. Agnan, diac. et vingt autres martyrs. — S. Probe, év. — S. Moniteur, id. — S. Just, id. — S. Léon, c. — Saintes Tryphenne et Tryphose. — Sainte Theocliste, v.

11 novembre. — SAINT MARTIN, évêque de Tours.

(L'AN 400.)

VIE DE SAINT MARTIN

Martin, la gloire des Gaules, né à Sabarie en Pannonie, l'an 316, de parents idolâtres, se fit inscrire à dix ans au nombre des catéchumènes ; son père, tribun des soldats, tâcha en vain de le détourner du culte du vrai Dieu. Enrôlé dès l'âge de quinze ans dans l'armée, et n'ayant pas encore reçu le baptême, il évita les désordres qui accompagnent trop souvent la profession des armes, et il mena la vie d'un moine sous l'habit d'un soldat. La miséricorde envers les malheureux était alors sa vertu distinctive. Un jour il entrait dans Amiens, c'était en hiver, un pauvre, nu et grelottant, se présente à lui ; le jeune soldat tire son épée, coupe en deux parts son manteau et lui en donne la moitié. La nuit suivante, Jésus lui apparut, disant aux anges qui l'environnaient : « Martin, le catéchumène, m'a revêtu de cet habit. » Frappé de cette vision, il se fit baptiser, et il résolut de quitter la milice du prince de la terre pour celle du Roi des cieux ; il se retira près de saint Hilaire, évêque de Poitiers, pour apprendre, sous un si grand maître, les maximes de la vie intérieure. Une telle âme fit, en peu de temps, des progrès considérables ; l'évêque de Poitiers voulut l'ordonner diacre, mais il ne put vaincre son humilité ; il l'éleva cependant au rang d'exorciste.

Martin se sentit inspiré de retourner en sa patrie ; ses parents étaient restés idolâtres et il voulut essayer de les convertir. En traversant les Alpes, il tomba entre les mains des malfaiteurs qui lui laissèrent la vie : un d'eux, à la garde duquel il fut confié, fut si touché de sa vertu, qu'il abandonna son infâme métier pour se livrer à la pénitence et se donner tout à Dieu. Notre saint eut le bonheur d'amener sa mère au christianisme, avec plusieurs autres personnes ; mais son père ne lui laissa rien gagner sur son esprit, et mourut dans ses erreurs.

Les ariens, nombreux en ce pays, persécutèrent Martin ; et après l'avoir flagellé publiquement, ils le chassèrent ; il vint à Milan, d'où ils le chassèrent encore ; alors il se retira dans une île déserte, où il vécut longtemps de racines et d'herbes sauvages. Le désir de revoir son premier maître, au retour de son exil d'Orient, le ramena à Poitiers ; il bâtit près de cette ville, à Ligugé, un monastère dans lequel il vécut fort saintement avec quelques moines, et où Dieu manifesta bientôt, par des miracles, la sainteté de son serviteur : plusieurs morts furent ressuscités par la puissance de ses prières.

L'évêché de Tours étant venu à vaquer, vers l'an 371, on jeta les yeux sur Martin pour l'y promouvoir ; et comme on craignait un refus de sa part, on le tira de son monastère, sous le prétexte d'un acte de charité ; les députés de Tours se saisirent de lui, sans écouter ses plaintes ni ses remontrances. Devenu évêque, l'homme de Dieu ne mit plus de bornes ni à sa perfection ni à son zèle. Il bâtit près de Tours un monastère (Marmoutier), où il aimait à se retirer, et qui se peupla d'un grand nombre de moines. A toutes les vertus monastiques il joignit celle d'un apôtre ; il eut l'ardeur d'un Élie, et bientôt il eut renversé le reste des idoles qui demeuraient encore debout dans la contrée. Dieu

glorifia l'évêque de Tours par un don extraordinaire de prodiges ; la grâce des miracles devint si abondante en lui, que les franges de sa robe, les lettres écrites de sa main, la paille sur laquelle il avait reposé, les moindres objets qu'il avait touchés, opéraient des guérisons merveilleuses ; aussi fut-il appelé le *Thaumaturge* de son temps ; il marchait entouré de miracles. Un jour il voulut abattre un grand chêne consacré au démon ; les infidèles s'y opposèrent ; cependant ils consentirent, par moquerie, à l'abattre eux-mêmes, si Martin voulait en recevoir le poids dans sa chute. Il y consentit. Quand l'arbre voulut tomber, il fit le signe de la croix, et l'arbre se coucha du côté opposé à sa pente. Cette merveille ne laissa pas un seul idolâtre dans tout le pays.

Le saint évêque de Tours fit un voyage à Milan, près de l'empereur Valentinien, pour le déterminer à préserver l'Église de la fureur des ariens, protégés par l'impératrice Justine. Il en fit aussi plusieurs à Trèves, dont un vers l'empereur Maxime, et conduit par la charité et l'utilité de la religion. Maxime, l'ayant un jour invité à sa table, lui fit présenter la coupe par honneur ; Martin la reçut comme évêque, puis la passa à son prêtre, avant de la donner à l'empereur : celui-ci eut le sens d'applaudir à cette action. L'impératrice, l'ayant invité un autre jour, voulut le servir elle-même : tant la sainteté a de puissance sur les cœurs ! Au retour de son premier voyage à Trèves, l'homme de Dieu vint à Paris, où il guérit un lépreux en l'embrassant, et à Chartres, où il rendit à une mère son fils unique qui venait de mourir.

Une vie si merveilleuse se termina par une mort admirable. Revenant de pacifier une paroisse de son diocèse, Martin sentit faillir ses forces ; il se coucha sur un cilice couvert de cendres, les yeux tournés vers le ciel ; il demanda au Seigneur de briser ses fers et de lui donner la liberté des enfants de Dieu dans le séjour de sa gloire. Ses disciples éplorés l'environnaient : « Père, lui disaient-ils, pourquoi nous abandonnez-vous ? Les loups vont se jeter sur votre troupeau délaissé. » Le saint attendri par leurs larmes, s'écria : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. » O homme au-dessus de tout éloge ! il désire la mort, mais il ne refuse pas la vie : seulement que la volonté de Dieu se fasse. Ayant aperçu le démon près de son lit funèbre : « Que fais-tu là ; bête cruelle ? lui dit-il ; va, il n'y a rien en moi qui t'appartienne. » Un moment après il expira : un rayon de gloire céleste se répandit sur son corps, et son visage parut éclairé d'une lumière brillante. Sa mort fut révélée à l'instant même à plusieurs saints personnages. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Tours.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN

Par Monseigneur Landriot, archevêque de Reims.

Texte : *Non est inventus similis illi.*
(Eccli., xliv, 20.)

C'est du grand saint Martin qu'on peut dire vraiment qu'il n'a point eu son semblable. Humble et fier, plein d'une sainte énergie et patient jusqu'à une limite que plusieurs appelaient de la faiblesse, rempli d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, et cependant d'une tolérance, d'une bonté pour les hommes égarés dont on lui faisait un crime, il préférait les moyens de douceur à tous les autres ; il cherchait, dit l'auteur de sa vie, Sulpice-Sévère (*In Vita B. Martini*, n° 15), à adoucir et à

éclairer les esprits, les amenant ainsi à faire eux-mêmes et spontanément ce qu'il désirait.

Cet homme étonnant était le thaumaturge par excellence ; il avait en quelque sorte à sa disposition cette puissance divine qui commande à la nature et à laquelle notre siècle ne croit plus. Mais le grand et glorieux miracle de saint Martin, celui qui suffirait à lui seul pour éterniser sa mémoire, c'est d'avoir remué son siècle, soulevé les nations et imprimé à son temps, sur une large et immense échelle, ce mouvement ascensionnel vers le bien, qui est le vrai et seul progrès de l'humanité.

Devant, M. F., faire le panégyrique de saint Martin, je me sens dans la position d'un marin sur la haute mer. Les passagers lui demandent de vouloir bien leur dire quelque chose de l'Océan? Mais que dire de l'Océan? Les sujets deviennent quelquefois impossibles par une surabondance de richesse.

Je m'arrête à ces deux pensées : deux choses me frappent dans l'histoire des saints et de saint Martin en particulier : 1° *le dévouement;* 2° *la vie de prière.*

Ier POINT. — DÉVOUEMENT DE SAINT MARTIN.

Les saints, par une vie pure et sans tache, par l'exemple d'une vertu incontestée, avaient autrefois créé dans le monde la croyance au dévouement et à la pratique du dévouement ; la foi aux miracles de la charité et du sacrifice semblait aussi naturelle que la foi aux influences salutaires de la chaleur. La seule vie de saint Martin aurait forcé dans ses retranchements l'incrédulité la plus opiniâtre. Cet homme extraordinaire n'a eu qu'une pensée, la gloire de Dieu et le bien de ses frères. Il s'est constamment oublié lui-même pour enrichir les autres, et ce trait de son histoire qui le représente donnant la moitié de son manteau, n'est qu'un symbole de sa vie tout entière, vie divine dont le dépouillement continuel fut la base et l'explication. Il était présent partout où se trouvait un pauvre à soulager, un affligé à consoler, un malade à guérir. Son argent, ses sueurs, ses fatigues, ses veilles, ses voyages, tout appartenait à ses frères, tout était consacré au service de l'humanité ; pour lui, il ne se réservait que les pénitences, les austérités, le coucher sur la dure. Saint Martin était aussi un spéculateur habile dans un sens que ne comprennent guère les enfants du siècle, car il calculait le gain et le bonheur pour les autres, et la fatigue pour lui était une magnifique spéculation, dont le secret est dans la parole de l'Apôtre : *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (II Cor., XII, 15.)

Le dévouement de saint Martin se manifeste particulièrement au moment où il va quitter cette vie. Le voilà qui prie, et cette prière est l'acte d'immolation de l'âme le plus héroïque. Il consulte Dieu, il ne sait pas s'il peut quitter ses chers enfants, s'il lui est permis d'être heureux, tandis que sa famille bien-aimée restera dans une vallée de larmes : un seul mot du Ciel, et il acceptera avec bonheur une nouvelle vie de sacrifices et de tribulations. « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, si je suis nécessaire au bien de mes frères, je suis prêt, je ne refuse pas le travail ; votre volonté sera la règle de mon désir. » O l'admirable charité, s'écrie saint Bernard, il offre à Dieu son Isaac, son fils bien-aimé, son désir le plus cher, les aspirations les plus ardentes de son cœur. Il sacrifie tout, il consent avec joie à voir différer le bonheur infini, les délices de l'éternel amour : il se dévoue à tout, jusqu'à rentrer dans une voie de douleurs et d'angoisses, et pourquoi? parce qu'il aime ses frères, parce qu'il les aime jusqu'à la passion, qu'il sent encore le besoin de leur faire du bien, et que dans ce noble cœur le dévouement a été la continuelle aspiration de sa vie. Son âme est sous le pressoir de deux amours, et il consent à laisser en un sens l'amour

infini, plutôt que de manquer à ce que l'amour fraternel pourrait exiger de lui : *Coarctor e duobus, desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius ; permanere autem in carne, necessarium propter vos.* (Philip., I, 23-24.)

Je comprends que saint Martin ait opéré une vraie révolution, une révolution glorieuse et pacifique. Ce seul homme, avec sa gravité, ses allures simples et presque négligées, a été un réformateur, et je ne m'en étonne pas : les nations ont senti qu'il y avait un saint sous ce vêtement de bure ; les peuples ont cru en lui, parce qu'ils ont vu son cœur, parce qu'ils ont vu en lui ce qui arrache l'estime et une confiance pleine de vénération, je veux dire l'amour de ses semblables, ce dévouement sincère et profond qu'il est impossible de contrefaire, et l'immolation d'une vie pour le salut des autres.

IIe POINT. — SA VIE DE PRIÈRE.

1. Saint Martin était vraiment le sage dont parle saint Augustin. (*De Ordine*, c. I.) Cette âme forte avait des racines nombreuses et profondes ; mais ces racines puisaient leur séve dans la vie divine, et toutes les branches, en flottant dans l'atmosphère de ce monde, y répandaient une fraîcheur délicieuse, un parfum qui embaumait au loin les campagnes ; ses fruits, pleins de saveur, étaient la nourriture des passants, et ses larges rameaux servaient d'abri aux âmes qui recherchent les hauteurs. C'était l'arbre de l'Évangile : *Fecit ramos magnos, ita ut possint sub umbra ejus aves cœli habitare.* (Marc., IV, 32.)

Cette existence de l'âme en Dieu, ce contact familier et continuel avec l'Esprit saint, donnaient à la vertu de saint Martin deux caractères très-particuliers, une énergie vitale, forte et inébranlable. « Jamais personne ne le vit agité, dit Sulpice-Sévère (c. 27); jamais irrité, jamais triste ; il était toujours le même, sa figure rayonnait une joie céleste, il semblait être en dehors de la nature humaine. » Reprenons l'idée de saint Augustin : Quand l'arbre vigoureux a ses fortes racines enfoncées dans un sol inébranlable, il demeure immobile au milieu de toutes les secousses : c'est à peine si les feuilles éprouvent un léger frémissement. Voilà le mot de l'énigme pour expliquer la vie des saints : Dieu est la terre de leur âme, c'est le rocher à la fois tendre et dur comme l'acier, tendre pour se laisser pénétrer, inflexible pour retenir l'âme qui s'est donnée. Unie à Dieu, l'âme participe en quelque sorte à son immobilité, que vivifie une féconde et multiple activité. Les choses humaines, les traverses, les contradictions, les coups de vent peuvent agiter légèrement les feuilles, c'est-à-dire la partie extérieure de l'être, mais l'homme supérieur domine la tempête, il est calme, il jouit de l'abondance de la paix, il est toujours le même : *Unus idemque semper*, et une certaine irradiation de la sérénité des cieux éclaire, en les purifiant, les organes de la vie sensible : *Cœlestem quodammodo lœtitiam vultu prœferens.* Telle est la physionomie immatérielle et sensible de l'âme juste. Je ne m'étonne pas d'entendre Sulpice-Sévère affirmer que de pareils hommes forment un genre, une espèce surnaturelle dont il serait à souhaiter que la semence se répandit partout : *Extra naturam hominis videbatur.*

2. La vie de prière avait donné un autre caractère à la vertu de saint Martin ; c'était un grand esprit de douceur, de support et de facilité pour le pardon.

Cela doit être : tout esprit qui est en rapport habituel avec Dieu a besoin d'être doux ou de devenir doux. L'Esprit saint est un Esprit de douceur, de paix, de suavité incomparable, et un contact familier et quotidien avec lui doit engendrer des qualités semblables. Rien n'est plus facile que de distinguer

dans la vie les hommes de véritable oraison, les âmes unies à Dieu. On y découvre, quand on peut les pénétrer intimement, je ne sais quoi de doux, de facile, de souple, de condescendant qui étonne. Ce sont, sauf les défauts de l'âge, des enfants par la simplicité, la candeur, la droiture, la facilité de leurs habitudes. Tel m'apparaît saint Martin dans la longue période de son existence et au milieu de toutes les vicissitudes d'une vie agitée. Cette figure si austère en apparence avait toute la bonté de l'âme la meilleure et la plus candide : il n'avait point de ruses, disent les historiens ; dans son cœur il n'y avait que bonté, sur ses lèvres que paix et miséricorde. La longanimité, le pardon des injures, allaient dans son âme à un degré qui semblait l'oubli de la dignité et des devoirs épiscopaux. Il ne savait pas se fâcher, dit encore son historien, il ne savait que pardonner, et rien ne lui était plus facile. (Sulp. Sever., *Dial.* 3.)

Oh ! M. F., qui rendra au monde ces âmes d'élite, que nous, catholiques, nous appelons des hommes de prière ou des hommes divins ! Les hommes ! c'est une grande chose, quand ils sont divins : mais c'est un triste spectacle quand ils se contentent d'être hommes, c'est-à-dire ce je ne sais quoi de pauvre, de misérable, de faux, d'intrigant et de mensonger qui fait mal à voir et qui est si commun. Contemplez la surface des nations : où sont ces types d'hommes divins que je décrivais tout à l'heure ? Grâce au christianisme, il en est encore qui surnagent çà et là pour reposer la vue, consoler les espérances et réconcilier avec le genre humain. Mais l'ensemble des générations, que sont-elles devenues ? Les âmes ressemblent aux feuilles que le vent d'automne promène en tous sens dans les basses vallées ; les caractères n'ont plus de consistance ; les volontés plient et rompent tout à la fois ; la dissolution morale se répand partout ; on ne croit plus à rien, excepté à l'or, à l'argent, à l'argile ; aussi tout est friable et cassant comme l'argile, tout est lourd et pesant comme l'or, et c'est à peine s'il nous reste un peu de couleur brillante pour tromper les âmes superficielles. Et encore ces âmes molles jusqu'à l'inconstance ont-elles la dureté et l'insensibilité de la pierre. Tant il est vrai que le vice a la singulière propriété de réunir les conditions contraires. Les cœurs ne sont plus souples, bons, droits, simples comme au temps de la naïve simplicité de nos pères ; le contact des esprits et des cœurs n'a plus ce moëlleux, ce suave que donne la charité. On trouve dans la société, sous des apparences séductrices, le froid et le poli du marbre, l'aigreur de l'envie, et quelquefois les sourdes agitations de la haine.

O vie divine du christianisme, ne tarissez pas au milieu des générations humaines, et faites une nouvelle irruption parmi nous ; vous seule pouvez donner à notre siècle malade ce qui manque, la vie abondante et pleine de suavité, des caractères énergiques et des natures vigoureusement trempées !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Pythones et ariolos, et figuras idolorum et immunditias et abominationes abstulit, ut statueret verba legis quæ scripta sunt. (IV Reg., XXIII, 24.)

Operui cinere carnem meam. (Job, XVI, 16.)

Oculi mei semper ad Dominum. (Ps. XXIV, 15.)

Scidi pallium meum et tunicam, et evelli. (I Esdr., IX, 13.)

Nouveau Testament. — Nudus eram, et cooperuistis me. (Matth., XXV, 36.)

Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia, in signis et prodigiis, et virtutibus. (II Cor., XII, 12.)

Labora sicut bonus miles Christi. (II Tim., II, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Martinus lucerna erat ardens et lucens, eum saltem non pigeat imitari, sed imitari in quo quod est imitabile, non autem quod mirabile videtur. (S. Bernard., *Sermo de S. Martino.*)

Quia vere pauper fuit spiritu Martinus, pauper et modicus meruit nominari. (Id., *ibid.*)

O vere sanctissimam animam ! o inestimabilem caritatem ! o obedientiam singularem ! bonum certamen certasti. (Id., *ibid.*)

O beata anima ! quam etsi gladiis persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit ! (Ecclesia, *in ejus Officio.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Trois victoires de S. Martin : 1° sur le monde dont il a méprisé les biens ; 2° sur le démon qu'il a terrassé en achevant de renverser les temples et les autels des idoles ; 3° sur lui-même en domptant ses passions. (Du Jarry, *Essais de Panégyriques.*)

2. Sa charité qui a été : 1° compatissante ; 2° agissante ; 3° désintéressée. (Id., *ibid.*)

3. Son zèle : 1° d'apôtre à l'égard des idolâtres qu'il éclaire et qu'il amène au baptême ; 2° d'évêque à l'égard des hérétiques qu'il combat et qu'il convertit ; 3° de bon pasteur qui veille à tous les besoins de ses ouailles. (M. l'abbé C. Martin.)

4. Richesses de S. Martin. Dives est iste Martinus : 1° dives in meritis ; 2° dives in miraculis ; 3° dives in virtutibus ; 4° dives in signis. (S. Bernard., *Sermo de S. Martino.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Sa charité. Pauperi nudo eleemosynam petenti, cum nihil haberet præter arma, et vestimenta, partem clamydis dedit. (Severus Sulpitius, *in vita S. Martini.*)

2. Son zèle. Idolorum fana dejecit, et lucos succidit. (Id., *ibid.*)

3. Sa patience. Injuriarum fuit patientissimus. (Id., *ibid.*)

4. Son égalité d'humeur. Extra naturam hominis videbatur ; nemo vidit illum iratum, nemo commotum, nemo mærentem, nemo ridentem. (Id., *ibid.*)

5. Sa piété. Oculis ac manibus in cœlum semper inventus ; invictum ab oratione animum non relaxabat. (Id., *ibid.*)

6. Ses aspirations célestes. Assidua Deum oratione precabatur ut se ex illo mortali carcere liberaret. (Id., *ibid.*)

5. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

Plan de S. Thomas d'Aquin. — Texte : *Scidi pallium meum.* (Esd., IX, 3.) — Virtutes S. Martini in suo triplici statu, scilicet : 1° militis ; 2° monachi ; 3° antistitis. (*Sermo in fest. S. Martini.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Laselve. — I. Ut miles tres habuit præcipue virtutes : 1° misericordiam erga pauperes ; 2° castitatem in corpore suo ; 3° fiduciam in Deo. — II. Ut monachus fuit : 1° humilis ; 2° mortificatus ; 3° miraculis comprobatus. — III. Ut Pontifex habuit caritatem : 1° beneficiam ; 2° patientem ; 3° fervidam. (*Annus apostolicus*, t. II, *de festis.*)

Plan de Bergier. — Texte : *Ipsum elegit Dominus...* (Eccli., XLV, 20.) — I. Victoire de S. Martin sur les tentations auxquelles il a été exposé. — II. Innombrables travaux qu'il a soutenus.

Autre plan du même. — Texte : *Fuit gratus Deo...* (Act., VII, 20.) — I. S. Martin

agréable à Dieu pour ses vertus. — II. S. Martin admirable aux hommes pour ses actes : *Potens in verbis et in operibus suis*. (Act., VII, 22.)

Voir l'excellent plan de Bégault, au t. III, 77, du *Panorama des Prédicateurs*.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DE Mgr LAVIGERIE, ancien évêque de Nancy, archevêque d'Alger. — S. Martin, évêque de Tours : I. Son époque. — II. Son caractère. — III. Son influence. (*Lettre pastorale* pour l'œuvre de S. Martin, de Tours, le 3 janvier 1866.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Sévère-Sulpice, *Vita S. Martini*; S. Paulin, évêque de Nôle, *id.*, en vers latins ; Venance Fortunat, *id.*; S. Grégoire de Tours, *id.*; S. Nicet, *id.*; Ennodius, *un Hymne*.

HISTORIENS. — S. Grégoire de Tours, Sozomène, Nicéphore.

PANÉGYRISTES ANCIENS. — S. Pierre Damien, S. Bernard, S. Bonaventure, Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Denis le Chartreux, Guillaume de Paris, S. Laurent Justinien, Matthias Faber.

MODERNES. — Laselve, Biroat, Senault, Godeau, Duneau, Du Jarry, Nouet, Anselme, Séraphin, Caignet, Ballet, Latour, Bégault, Latour du Pin, Bergier.

CONTEMPORAINS. — Mgr le cardinal de Villecourt, Mgr Lavigerie, Mgr Pie, Mgr Landriot, M. l'abbé Soubiranne, M. l'abbé Jumel.

—

7. MARTYROLOGE. — S. Martin, év. — S. Mennas, m. — SS. Valentin, Félicien, et Victorien, mm. — S. Athénodore, m. — S. Véran, év. — S. Barthélemy, abbé. — S. Mennas, solit.

12 novembre. — SAINT MARTIN, pape et martyr.

(L'AN 655.)

VIE DE SAINT MARTIN, PAPE.

Saint Martin naquit à Todi (Toscane), d'une famille noble ; il fut élevé dans la vertu et dans l'étude des belles-lettres. Avantageusement doué des dons de la nature, la pureté de son âme se réflétait sur tout son extérieur. Savant sans être orgueilleux, il voulut sanctifier sa science en la consacrant au service des autels, et il fut élevé au diaconat. Le pape Théodore, qui avait été frappé de la haute capacité de son diacre, l'envoya, en qualité de nonce, à Constantinople, où il montra un zèle parfait contre le monothélisme.

Au décès de Théodore, Martin fut élu, par les vœux universels pour le remplacer. L'Église eut été heureuse sous un tel pontife, plein de lumière et de foi, de fermeté, de tendresse et de charité ; mais il est du sort de ce vaisseau sacré d'être battu par les tempêtes : il eut au moins un bon pilote, habile et d'un courage intrépide. Les monothélites agitaient alors le monde, niant en Jésus-Christ une volonté divine et une volonté humaine. L'empereur d'Orient, Héraclius, se mêlant de questions théologiques. avait publié un édit intitulé *Ecthèse*, favorable à cette hérésie ; l'empereur Constant, son petit-fils, avait donné à son tour un autre édit, sous le titre *Type*, qui ordonnait au moins le silence : comme si la vérité sainte pouvait être abandonnée ! Le nouveau pape assembla, dans l'église du Sauveur, à Latran, un concile, où il condamna l'*Ecthese* d'Héraclius et le *Type* de Constant.

A la nouvelle d'une telle hardiesse, l'empereur Constant se mit en fureur, et il jura de perdre le pape. Il envoya en Italie son chambellan Olympe, avec

ordre de faire périr Martin, ou de se saisir de sa personne et de l'amener à Constantinople. Olympe, trouvant le clergé de Rome inébranlable dans la foi, forma le dessein de tuer le pape, en recevant de lui la communion; mais, frappé d'aveuglement au moment de son crime il ne put l'exécuter. Ce malheureux rentra en lui-même et il fit sa paix avec le pontife.

Constant ne s'en tint point là : il envoya Calliope se saisir du pape; Martin fut arrêté à la sortie de l'église du Sauveur, et mené captif dans son palais, d'où on le tira pour le mener en Orient. Après une relâche d'un an dans l'île de Naxos, où le saint pontife eut horriblement à souffrir, on le fit partir pour Constantinople; il y arriva le 17 septembre 654, et fut renfermé dans une prison jusqu'au 17 décembre, privé de tout, malade, en proie à toutes sortes de souffrances. On le traîna enfin devant le sénat : à toutes les injures, à toutes les accusations, le saint pape ne répondit pas un seul mot. Alors on le porta sur une éminence, d'où il pouvait être vu de l'empereur; et là, au milieu d'infâmes ignominies, on le dépouilla de ses insignes d'évêque, en lui laissant une simple tunique, qui encore fut déchirée par les satellites. En cet état, on lui mit un carcan de fer au cou et on le promena par les rues de la ville, enchaîné au geôlier, et précédé du bourreau tenant un glaive. Le peuple frémissait d'horreur, d'épouvante et de pitié. On le jeta ensuite dans une prison, et on l'y abandonna en plein hiver, sous le poids de ses chaînes.

Le patriarche hérétique de Constantinople était alors à son lit de mort: Constant, l'ayant visité, lui dit ce qui venait de se passer la veille : « Ah! mon Dieu, s'écria-t-il en soupirant, on veut donc combler la mesure de mes crimes! » et il supplia l'empereur de ne pas aller plus loin. On n'osa point faire mourir le pape; mais, au bout de trois mois d'une affreuse prison, il fut exilé dans la Chersonèse, où il eut à souffrir tous les tourments : la faim, la soif, le manque de tout. Parti de Constantinople, le 10 mars, il arriva le 15 mai au lieu de son exil, et il y mourut le 16 septembre, l'an 655. Dans la suite, ses reliques furent transportées à Rome et déposées dans l'église de Saint-Martin évêque de Tours.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN, Pape.

Texte : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (Joan., VII, 15.)

On peut citer quelques papes qui souillèrent la tiare par leurs vices; mais on n'en saurait citer aucun qui ait erré sur la foi. L'Église de Rome a toujours professé la vraie doctrine, et l'on peut lui appliquer, sous ce rapport, les paroles du *Cantique des cantiques :* « Tu es toute belle et il n'y a point de tache en toi : » *Tota pulcra es et macula non est in te.* Le pape Libère parut un instant favoriser les ariens; mais la preuve certaine que telle n'avait pas été sa pensée, c'est qu'il s'empressa de démentir et d'anathématiser les conséquences que les ariens s'efforçaient de tirer de la formule qu'on lui avait fait souscrire.

Ier POINT. — SAINT MARTIN, PAPE.

Cette transmission intacte de la foi est un signe distinctif du Siége de Rome. Les autres grands siéges ont pu être à diverses époques infestés par l'hérésie. Celui de Constantinople a été souvent occupé par des hérésiarques ou des hérétiques. Avant le pape saint Martin, l'église de Constantinople avait déjà été gouvernée par deux hérésiarques, Macédonius et Nestorius. C'est aussi

auprès des évêques de cette ville que les monothélites trouvèrent leurs principaux appuis.

Saint Martin, comme saint Grégoire le Grand, avant d'être élevé à la papauté, avait été nonce auprès des empereurs grecs : c'est là qu'il commença à combattre l'hérésie des monothélites. Dès qu'il fut devenu chef de l'Église, il assembla à Latran un concile qui anathématisa l'hérésie et condamna en même temps deux édits, l'un rendu par l'empereur Héraclius en faveur des hérétiques, et l'autre par Constant, alors régnant, dans lequel il était enjoint aux catholiques comme aux hérétiques, de garder le silence sur la question qui les divisait. « Le Seigneur, dirent les Pères du concile au sujet de ce dernier édit, nous a commandé de fuir le mal et de faire le bien, mais non de rejeter le bien avec le mal : nous ne pouvons abjurer tout à la fois l'erreur et la vérité. »

L'empereur pourtant fut irrité de la décision du concile; alors commença entre le pape et lui une lutte où saint Martin fit preuve d'autant de fermeté qu'en avait montré saint Colomban vis-à-vis de Thierry, mais où l'empereur grec fut plus inhumain que le roi barbare.

IIe POINT. — SAINT MARTIN, MARTYR.

Un exarque, nommé Théodore, se saisit du pape à main armée dans l'église de Saint-Jean de Latran, l'emmena, pendant la nuit, hors de Rome, et le fit ensuite embarquer pour Constantinople. Durant la traversée, le saint pape fut traité avec la dernière inhumanité; et à son arrivée il fut enfermé dans une prison où on le laissa trois mois entiers et où il éprouva des souffrances inouïes. « Je suis glacé de froid, écrivait-il dans une de ses lettres, et dans une faiblesse extrême. Une dyssenterie, qui m'a tourmenté sur mer et sur terre, ne me permet de goûter aucun repos. Mon corps est hors d'état de se soutenir. Quand j'aurais de quoi me nourrir, je manquerais des aliments que demande ma situation actuelle, et j'ai du dégoût et de l'aversion pour tout ce qui m'est donné. »

Au bout de trois mois, on le fit comparaître devant le sénat, à qui l'empereur avait donné ordre de le juger. Comme il ne pouvait marcher, on fut obligé de le porter en litière. On l'interrogea ensuite sans aucune règle, et l'on produisit contre lui divers témoins qu'on avait gagnés à prix d'argent pour le charger de calomnies et le présenter comme un ennemi de l'État. C'étaient pour la plupart des soldats ou des gens sans valeur. Quand le pape les aperçut : « Sont-ce là vos témoins, dit-il en souriant? est-ce là toute votre procédure? » Et comme on avertissait ces témoins de jurer sur les Évangiles qu'ils diraient la vérité : « Je vous prie, au nom de Dieu, s'écrie saint Martin, en s'adressant aux sénateurs, ne les faites point jurer; qu'ils disent tout ce qu'ils voudront, mais sans faire de serment. Voulez-vous qu'au mensonge ils ajoutent le sacrilége! »

Quand on eut entendu tous ces calomniateurs, on fit sortir saint Martin de la salle, et on le transporta sur une terrasse d'où il pouvait être vu de l'empereur. Quelques gardes lui arrachèrent alors son pallium et tous les insignes de la dignité épiscopale, puis le dépouillèrent de ses autres habits et ne lui laissèrent qu'une seule tunique sans ceinture. Ce n'était encore là que le commencement du supplice.

Les bourreaux mirent ensuite un carcan de fer au cou du saint, et le menèrent ainsi du palais au milieu de la ville, précédé d'un d'entre eux qui tenait une épée levée pour indiquer que le saint était condamné à mort.

Mais ce sinistre appareil n'effrayait nullement le pape. Loin de là, il conservait au milieu des souffrances un visage serein qui indiquait le calme de son âme. A son arrivée au prétoire, il fut chargé de chaînes, et plongé ensuite dans un cachot où on le précipita avec tant de violence que l'escalier fut teint de son sang et qu'on le crut un instant sur le point d'expirer.

Le saint demeura de nouveau durant trois mois dans son cachot. Au bout de ce temps, l'empereur qui n'avait pas osé le mettre à mort, le fit conduire en exil dans la Chersonèse taurique, imitant l'empereur Arcade qui avait exilé saint Jean Chrysostôme à l'une des extrémités de l'empire, sur les bords du Pont-Euxin. Les empereurs grecs étaient souvent plus cruels dans leurs persécutions que ne l'avaient été les empereurs païens. Ceux-ci autorisaient contre les chrétiens les plus cruelles tortures, mais du moins la mort des martyrs était prompte; les empereurs grecs faisaient mourir quelquefois les chrétiens les plus saints, à petit feu, pour ainsi dire, et à coups d'épingles.

Après deux mois de voyage, saint Martin arriva enfin dans le lieu de son exil; le pays était alors désolé par la famine. « On y parle de pain, disait le saint pape dans une de ses lettres, mais on n'y en voit point. Il est impossible d'y vivre à moins qu'on ne nous envoie quelques provisions de l'Italie ou du Pont. »

« Non-seulement, mandait-il dans une autre de ses lettres, nous sommes séparés du reste du monde, mais nous sommes même privés de tout moyen de subsister. Les habitants du pays sont tous idolâtres; les chrétiens qui y viennent en copient les mœurs, ils n'ont point de charité, ils n'ont pas même cette compassion naturelle qu'on trouve parmi les barbares. Nous ne recevons rien que par les barques qui viennent ici chercher du sel, et je n'ai pu encore acheter qu'un boisseau de froment qui m'a coûté quatre sols d'or... Mais, continue saint Martin, le Seigneur est proche, pourquoi tomberais-je dans le trouble et le découragement? J'espère de sa miséricorde qu'il mettra bientôt fin à ma triste vie. »

L'espérance du saint ne tarda pas à se réaliser; après quatre mois de séjour dans le lieu de son exil, il rendit son âme à Dieu, le 16 septembre 655.

Le poëte Ovide fut exilé par Auguste et, à ce qu'on croit, aussi sur les bords du Pont-Euxin; mais que de basses adulations n'adressa-t-il pas à l'empereur pour obtenir la grâce de retourner à Rome! Saint Martin, passant de la pompe qui l'environnait dans la capitale de la chrétienté au dernier degré de la misère, n'adresse pas à son persécuteur la moindre prière : c'est que le vrai chrétien ne peut pas plus fléchir que la vérité dont il est l'organe.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Veritatem eme, et noli vendere sapientiam, et doctrinam, et intelligentiam. (Prov., XXIII, 23.)

Verberaverunt me, sed non dolui; traxerunt me, et ego non sensi. (*Ibid.*, 35.)

In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectus. (Eccli., XV, 5.)

Nouveau Testament. — Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. (Joan., V, 30.)

Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (Id., VII, 16.)

2. — SS. PÈRES.

Multo pejoris conditionis sunt hæretici quam gentiles; quia in illis spes fidei est, in istis pugna discordiæ. (S. Hieron., *in Matth.*, L. II, c. 12.)

Animæ fortis et constantis est, posse obluctari injuriis. (S. J. Chrysost., *Homil.* 23 *in Gen.*)

Sæviat mundus, fremat mundus, concrepet linguis, coruscet armis, quod potest faciat, quid faciet rei quam accepturi sumus? appendo quod patior contra id quod spero. (S. Augustin., *Serm.* 1 *de Conversione S. Pauli.*)

Omnipotens Deus electorum suorum adversarios temporaliter permittit excrescere, ut per malorum sævitiam purgetur vita bonorum. (S. Gregor. Magn., *Moral.* L. V, c. 12.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. De l'hérésie des monothélites. — 1° son origine; 2° son extension; 3° persécutions qu'elle suscita, particulièrement contre le pape S. Martin.

2. Souffrances des serviteurs de Dieu. — La religion seule les console dans les jours d'épreuve, en leur montrant: 1° Dieu qui en est témoin; 2° Dieu qui les en délivrera; 3° Dieu qui les en récompensera.

3. La souffrance et la persécution sont les marques de l'amitié divine.

4. Les papes ont été, dans les persécutions, des modèles d'héroïsme et de fermeté. (M. l'abbé C. Martin.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Sa pureté, son humilité qui le font élever au diaconat.

2. Son zèle contre le monothélisme, lorsqu'il n'est encore que nonce à Constantinople.

3. Sa foi ferme et courageuse qui lui fait condamner sans hésiter: l'*Ecthèse* d'Héraclius, et le *Type* de Constant.

4. Son admirable silence devant ses accusateurs, devant le Sénat et devant l'empereur.

5. Sa constance dans les exils et les outrages qu'on lui fait subir.

6. Son long martyre au milieu des privations, des brutalités des geôliers, dans la solitude des prisons, dans les longues routes désertes de la Chersonèse.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. Zèle de S. Martin, nonce à Constantinople, pour arrêter les progrès du monothélisme. — II. Actes de S. Martin dans le même but: 1° convocation d'un concile; 2° condamnation des *Edits* d'Héraclius et de Constant. — III. Persécution et long martyre de ce grand pape.

Plan du P. Michel Vivien sur la constance des martyrs. — Martyres viriliter: 1° ad tribunalia ducuntur; 2° carceres ingrediuntur; 3° bonorum jacturam patiuntur. (*Tertullianus prædicans*, verbo: Martyr.)

6. — ENCOMIA

CLERUS A S. MARTINO PAPA DIVELLI NON POTEST.

Jure nequit Summo disjungi a Præsule Clerus,
A Capite avelli nivida membra negant.
(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Les Lettres de ce saint pape; Théophane, Anastase, *in Pontif. et Ep. ad Martin. Narniens.*, *Episc.*; Baronius, *Annales*; Surius, *in Vita sanctor.*, et tous les hagiologues modernes.

8. MARTYROLOGE. — S. Martin, p. et m. — SS. Aurèle et Publius, év. et mm. — S. Paterne, m. — S. Livin, év. et m. — SS. Benoît, Jean, Matthieu, Isaac et Christin, ermites et mm. — S. Ruf, év. — S. Cunibert, id. — S. Milhan, pr. — S. Nil, ab. — S. Théodore Studite.

13 novembre. — SAINT STANISLAS KOSTKA,

NOVICE JÉSUITE (L'AN 1568.)

VIE DE SAINT STANISLAS KOSTKA

Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur, et de Marguerite Kriska, naquit à Rotskow, en Pologne, le 28 octobre 1550. Sa pieuse mère lui inspira, dès la première enfance, les sentiments de la plus pure vertu. Le premier usage de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur angélique. A quatorze ans son précepteur le conduisit, avec son frère aîné Paul, au collége de jésuites de Vienne. Stanislas y donna son temps à l'étude et à la piété. Simple et modeste, ennemi des jeux et des amusements puérils, cet adolescent donnait au Seigneur tout ce qui lui restait de libre dans le jour, et il prenait sur ses nuits pour satisfaire aux élans de sa piété. Il n'aimait à s'entretenir que de Dieu ; son cœur était un foyer d'amour divin, et les paroles qui sortaient de sa bouche allaient, comme de brûlantes étincelles, embraser l'âme de ses compagnons.

L'empereur Ferdinand étant mort, les jésuites perdirent la maison qu'il leur avait prêtée pour leurs élèves, et ceux-ci durent se loger dans la ville. Paul, qui était loin d'imiter son frère, choisit la maison d'un luthérien, où Stanislas eut occasion de souffrir une espèce de martyre lent et sourd. Il fut contrarié dans toutes ses dévotions, critiqué dans toute sa conduite, ridiculisé dans sa piété, et maltraité même par son frère, qu'approuvait leur lâche précepteur. Rien ne put arrêter en lui l'essor de l'amour divin : il dormait peu, se levait à minuit pour prier, faisait chaque matin sa méditation et entendait deux messes, allait adorer chaque soir le saint Sacrement, macérait sa chair innocente par le cilice et les disciplines, communiait chaque dimanche, et vivait comme un ange sur la terre. Ce genre de vie et les persécutions de son frère, si cruelles à son cœur aimant et sensible, le jetèrent dans une maladie grave. Il était presque à la mort. Il demanda le saint viatique ; le luthérien ne voulut pas le permettre. Stanislas pria le Seigneur de ne point le priver de cette nourriture divine. Sa prière ne fut pas vaine : il vit deux anges lui apporter le pain du Ciel; il vit aussi l'auguste Reine des anges, qu'il aimait d'une ardeur si tendre, lui annoncer qu'il ne mourrait point, mais qu'il devait entrer dans la compagnie de Jésus.

Quand sa santé fut rétablie, fidèle aux avis de sa libératrice, Stanislas chercha le moyen d'accomplir son dessein; mais tout échoua. Il prit alors une détermination héroïque. Étant tombé à genoux devant Dieu, il se sentit inspiré de quitter Vienne ; il obéit à cette inspiration ; en sortant de la ville, ayant rencontré un pauvre, il lui donna son habit, se vêtit d'une espèce de sac de toile, ceignit une corde d'où pendait un chapelet, se munit d'un bâton et prit la route d'Augsbourg, d'où il vint à Dillingen trouver le célèbre et pieux père Canisius, provincial d'Allemagne, qui le reçut avec une bonté affectueuse. Après trois semaines d'épreuves, Stanislas fut envoyé à Rome, et passa dans les mains du grand saint François de Borgia, général des jésuites, qui l'embrassa tendrement et lui dit : « Stanislas, je vous reçois avec joie : Dieu vous veut avec nous! »

Son noviciat fut riche de toute l'abondance des lumières d'en haut et des consolations intérieures; et quand il reçut l'habit, le jour des saints apôtres Simon et Jude, en 1567, il éprouva un bonheur qui ne peut se décrire. Quelques jours après il reçut une lettre de son père qui l'accablait des reproches les plus amers et les plus sanglants, et lui faisait les menaces les plus terribles; Stanislas lui répondit en fils plein de respect et d'amour; mais sa vocation n'en fut nullement ébranlée. Il se livra tout entier à Dieu, qui s'empara de lui, corps et âme, et l'inonda comme à plaisir du torrent de ses grâces et de ses faveurs. La tendresse de son amour allait aux larmes; ses yeux étaient sans cesse inondés de pleurs; il en versait des flots dans ses communications intimes avec le Seigneur. Une humilité profonde, une obéissance sans bornes, un désir surhumain des mortifications, un amour d'enfant pour Marie, une douceur à toute épreuve, tout faisait de lui moins un adolescent qu'un séraphin. Sa place n'était plus sur la terre : il se sentit averti intérieurement de sa mort prochaine, et il tressaillit d'une sainte joie. « Oh! s'écriait-il un jour, au commencement du mois d'août, le beau jour au ciel que celui de l'Assomption! j'espère bien y faire la fête prochaine. » En effet, malgré sa santé apparente, il tomba malade d'une fièvre le jour de saint Laurent; il fut porté à l'infirmerie; en faisant le signe de la croix sur son lit, avant d'y entrer, il dit : Je ne m'en releverai pas! Le 14 au matin, il annonça qu'il mourrait la nuit suivante; il reçut donc le saint viatique et l'extrême-onction, mais étendu sur la terre et couché sur la poussière : le froid de la mort qui commençait à se faire sentir n'éteignit en rien la vivacité de son amour. « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt! » s'écria-t-il. Puis bientôt : « Je vois Marie, ma bonne mère, au milieu des anges! » Il expirait. C'était le 15 août 1568; il avait dix-huit ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT STANISLAS KOSTKA

TEXTE : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sap., IV, 13.)

Quel est cet astre brillant qui disparaît presque à son aurore, mais qui a fourni, en si peu de temps, une si belle et longue carrière? C'est une étoile, envoyée du Ciel, pour chasser les ténèbres du seizième siècle et y faire luire les splendeurs de la sainteté parmi les hommes. C'est un ange terrestre qui, dans une courte existence, vient pratiquer et montrer au monde les vertus les plus héroïques. C'est l'illustre Stanislas de Kostka, qui, dans ses dix-huit ans de vie sur la terre, devient le plus parfait modèle : 1° *des enfants;* 2° *des écoliers;* 3° *des religieux;* ce qui fait que sa carrière a été courte, mais parfaitement remplie : *Consummatus in brevi...*

Ier POINT. — IL A ÉTÉ LE VRAI MODÈLE DES ENFANTS.

Dieu qui est le maître de tous les âges, et qui veut les prémices en toutes choses, tient surtout à l'enfance, qui est le premier et le plus bel âge de la vie. Voilà pourquoi, pendant qu'il était sur la terre, les jeunes enfants ont été l'objet principal de sa plus tendre prédilection. Heureux les jeunes chrétiens, qui savent correspondre de bonne heure à cet amour du divin Maître. Tel fut l'illustre Stanislas, que nous honorons en ce jour. Aussitôt qu'il fut capable de connaître Dieu, il se sentit porté à l'aimer et à le servir fidèlement. Il nous dit lui-même que le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à

Notre-Seigneur. C'est bien à juste titre qu'il porta le nom d'ange dès ses plus jeunes années : ange par la beauté de son corps et surtout par la beauté de son âme, il se faisait aimer en le voyant; et en l'aimant on aimait la vertu même, tant il en portait la douce empreinte dans toute sa personne. Il était doux, affable, humble, modeste et surtout d'une pudeur si délicate, que la moindre parole libre le faisait rougir, et le remplissait d'une sainte indignation. Ce grand amour pour la pureté lui faisait éviter avec le plus grand soin, les sociétés dangereuses, rechercher avec amour la solitude, l'étude et la prière. Mais ce qui achevait de perfectionner sa vertu, et d'en faire un beau modèle pour le jeune âge, c'était un grand respect, un grand amour pour ses parents et ses maîtres, une extrême docilité aux pieuses leçons de sa mère et à la voix de l'Esprit saint, qui furent les deux grands précepteurs de sa jeune âme.

Heureux le tendre enfant qui se donne à Dieu de bonne heure; heureux celui qui, comme Stanislas, possède une sainte mère, et suit en tout ses pieuses leçons; il sera un ange dans sa famille, un ange dans l'école.

IIe POINT. — IL A ÉTÉ LE VRAI MODÈLE DES ÉCOLIERS.

Il est facile au jeune écolier de pratiquer la vertu, quand il se trouve sous des maîtres et avec des condisciples vertueux; mais la chose devient bien difficile, pour ne pas dire impossible, quand le jeune homme n'a point sous les yeux des exemples de piété; la pratique de la vertu devient héroïque, quand il s'agit de braver les sarcasmes et les persécutions de quelque condisciple ou frère libertin. Telles furent les épreuves que le jeune de Kostka rencontra dans le cours de ses études.

Arrivé à Vienne, dans le collége des jésuites, avec Paul son frère aîné, et Jean Bilinski, leur commun précepteur, Stanislas put d'abord se livrer, sans beaucoup de peine, à la libre pratique de ses exercices de piété, tout en remplissant fidèlement ses autres devoirs d'écolier. Loin de se prévaloir de son rang et de sa fortune, pour s'affranchir des règles et mépriser ses compagnons d'étude, il fut toujours le premier pour leur donner l'exemple de la vertu, de la docilité et de l'amour du travail. C'était un ange dans la prière, un ange en classe, un ange en récréation, un ange apôtre et conquérant des jeunes cœurs qu'il savait gagner à la vertu et au divin Maître.

Mais s'il avait déjà tous ses vertueux condisciples pour ami dévoués, il avait dans son frère aîné, le plus cruel de ses ennemis. Cet autre Caïn ne cherchait qu'à persécuter son jeune frère; parce que sa vertu le rendait aimable, et servait de condamnation à sa conduite mondaine. Non content de le vexer lui-même par toutes sortes de méchants propos et de mauvais traitements, il l'exposait à toutes les satires, à toutes les dérisions de ses compagnons les plus pervers. Qui pourrait dire tous les genres de persécutions qu'il exerça contre cet innocent Abel? Mais la vertu de Stanislas était trop forte pour se laisser ébranler; et à tant d'indignités, il ne répondait que par la douceur et le silence le plus héroïque.

O que la vertu d'un écolier est en péril quand il a à lutter contre les scandales et les stratagèmes d'un frère pervers! *Inimici hominis, domestici ejus.* N'arrive-t-il pas hélas! qu'un frère perfide est parfois plus à craindre qu'un étranger. Qu'ils sont rares les jeunes gens qui, comme Stanislas, sortent vainqueurs de ces occasions si périlleuses! Dieu voulut récompenser par des faveurs singulières des vertus si sublimes : et dans la maison même d'un luthérien, les anges du ciel apportèrent à cet ange terrestre la sainte commu-

nion que lui avait refusée la malice des hommes dans sa maladie : et Marie elle-même vint lui révéler qu'il allait bientôt entrer dans la vie religieuse, pour en être la gloire et l'ornement.

IIIe POINT. — IL A ÉTÉ LE VRAI MODÈLE DES RELIGIEUX.

Après bien des épreuves, et malgré la résistance de plusieurs de ses parents et surtout de son père, Stanislas parvint enfin à entrer dans l'Ordre des jésuites, et reçut le saint habit des mains de l'illustre François de Borgia, qui l'accueillit comme un trésor précieux. Ange d'édification pour tous les jeunes novices qui vivaient avec lui, il ne tarda pas de servir de modèle à tous les religieux de la maison. Sa profonde humilité, sa parfaite obéissance, sa grande charité pour ses frères, son extrême fidélité à la règle, son union continuelle avec Dieu, sa tendre dévotion envers le Saint-Sacrement et la sainte Vierge, eurent bientôt comblé la mesure de ses mérites, et en firent le véritable miroir de la vie religieuse. Mais une fleur si pure et si brillante méritait d'être transplantée dans le jardin du Père céleste. Selon qu'il l'avait prédit lui-même, il alla, dans sa dix-huitième année, célébrer la fête de l'Assomption dans le ciel. Il expira dans le sommeil de la paix, en offrant son cœur à Dieu, et en saluant Marie sa bonne mère. Puissions-nous mourir de la sorte!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Sicut dies juventutis tuæ, ita et senectus tua. (Deuter., XXXIII, 25.)

Introibo ad Deum... qui lætificat juventutem meam. (Ps. XLII, 4.)

Tu es, Domine, spes mea a juventute mea. (Id., LXX, 5.)

Memento creatoris tui in diebus juventutis. (Eccle., XII, 1.)

Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua. (Thren., III, 27.)

Nouveau Testament. — Magister, hæc omnia observavi a juventute mea. (Marc., X, 20.)

Et quidem vitam meam a juventute noverunt. (Act., XXVI, 4.)

Adolescentes, subditi estote senioribus. (I Petr., V, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Ad parvulos venit Christus et cum parvulis conversatur. (S. Cyprian., *de Nativ. Chr.*)

Quid parvulus, nisi humilis. (S. Augustin., *in Ps.* CXVIII.)

Juventus flos ætatis, periculum mentis. (Id., *Serm.* 2.)

Optimi juvenes sunt, qui omne quod prævalent, in opere misericordiæ expendunt, et velut electi juvenes divina servitia valenter operantur. (S. Gregor. Magn., *in I Reg.*, L. IV, c. 2.)

Nulla virtus est quæ in adolescentiæ flore graviora certamina perferat, quam castitas ; quam videlicet, velut in camino surgentis incendii, titillantis illecebræ genuinus ardor impugnat. (S. P. Damian., *Opusc.* 47.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Vaines menaces employées par la famille de Stanislas pour le retenir dans le monde.

2. Rien de plus grand dans ce monde, disait ce saint, que ce qui nous élève vers Dieu ; je ne reconnais d'autre noblesse que celle qui nous vient de sa grâce.

3. S. Stanislas dompte son corps sous la haire et le cilice, le sèvre des plaisirs les plus innocents, le tient dans une continuelle servitude, l'exerce nuit et jour par les plus rudes austérités. (Lafiteau, *Panégyrique de S. Louis de Gonzague et de S. Stanislas Kostka,* première partie.)

4. Epreuves et constance de S. Stanislas après son entrée en religion.

5. Ses progrès dans la perfection ; faveurs singulières dont Dieu le combla durant sa vie et à sa mort. (Id., deuxième partie.)

6. Des trois vertus du jeune âge. Tres virtutes sunt quæ adolescentibus magis congruunt : verecundia, taciturnitas et obedientia. (S Bernard., *de Ordine Vitæ.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Sa chasteté : Virginitatem adhuc puer ita coluit, ut paterna in mensa si quid minus pudice dictum audisset, præ horrore examinis corrueret. (*In ejus Vita.*)

2. Sa sainte fuite pour suivre sa vocation : Peregrini habitu, solus, pedes, mendicus fugam arripuit, certus non sistere, nisi voti compos fiat. (*Ibid.*)

3. Sa piété ardente : Facies semper accensa, ardor pectoris.

4. Ses vertus de parfait religieux : Tironis emeriti virtutes in religiosæ vitæ palæstra splendidius eluxere. (*Ibid.*)

5. — PLANS.

Plan de Lafiteau. — Texte : *Laudemus viros gloriosos in generatione sua.* (Eccli., xliv, 1.) — I. Courage invincible avec lequel ces deux jeunes saints embrassent l'état auquel Dieu les appelle. — II. Leur fidélité inviolable à en remplir tous les devoirs. (*Panégyrique de S. Louis de Gonzague et de S. Stanislas de Kostka.*)

Plan du P. Grossez. — I. Ce saint jeune homme a conservé une pureté angélique au milieu de la corruption du monde, par le moyen : 1° de la dévotion à la sainte Vierge ; 2° de la fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie ; 3° de la mortification. — II. Son extraordinaire piété durant son noviciat. — III. L'amour divin détache sa belle âme de son chaste corps, par une mort qui fut : 1° sans douleur ; 2° sans tristesse ni effroi. (*Journal des Saints*, 13 novembre.)

Voir à la fête de S. Louis de Gonzague, ci-dessus, t. II, le 21 juin, sept plans de panégyriques excellents, qui tous peuvent s'appliquer à S. Stanislas de Kostka.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le P. d'Orléans, *Vie de S. Stanislas de Kostka ;* Godescard, *id.* ; Rohrbacher, *id.*

Panégyriste. — Lafiteau.

7. MARTYROLOGE. — S. Didace, c. — SS. Valentin, Soluteur et Victor, mm. — S. Mitre, m. — SS. Antonin, Zebinas, Germain ; sainte Ennathe, v., mm. — SS. Arcade, Pascase, Probe et Eutychien, id. — S. Nicolas, p. — S. Brice, év. — S. Eugène, id. — S. Quintien, id. — S. Homobon, c. — S. Stanislas Kostka.

---

14 novembre. — FÊTE DE NOTRE-DAME DE BON-CONSEIL

INSTRUCTION POUR CETTE FÊTE

Texte : *Audi fili, et accipe consilium intellectus, et ne abjicias consilium meum.* (Eccl., vi, 24.)

Quelle est cette voix qui nous offre ses conseils et qui nous dit de ne pas les mépriser ? Est-ce la voix de Satan, du monde et des passions qui retentit à chaque instant à l'oreille du jeune âge, pour le séduire et l'entraîner dans le chemin de la perdition ? Non, M. F.; c'est la voix d'une mère, de la meilleure des mères, qui demande à diriger ses enfants dans le sentier de la vertu, qui est la voie du Ciel. C'est Notre-Dame de Bon-Conseil qui veut nous parler en ce jour et nous donner ses avis maternels. Voyons : 1° *quels sont les conseils de Marie dans l'Église ;* 2° *quels doivent être les conseils de la mère chrétienne dans la famille.*

Ier POINT. — LES CONSEILS DE MARIE DANS L'ÉGLISE.

Ce n'est pas sans raison que l'Église honore en ce jour Marie sous le beau titre de Notre-Dame de Bon-Conseil.

Digne Mère de Celui qui est appelé l'Ange du grand conseil, la sainte Vierge a été en effet la mère du bon conseil dans le sein de la grande famille chrétienne, qui est l'Église de Jésus-Christ. Voilà pourquoi, dans le langage de l'Écriture et de la tradition, elle est comparée à l'aurore, au soleil, à la lune, aux astres les plus brillants. Voilà pourquoi, conformément à la signification de son propre nom, elle est invoquée sous le titre d'Étoile de la mer, d'Étoile du matin : *Stella maris, Stella matutina.*

Choisie de toute éternité pour être la médiatrice entre le ciel et la terre : *Virgo mediatrix*, Marie a été initiée dans les desseins de la sagesse divine, pour les porter et les communiquer au monde : *Sedes sapientiæ.* Or le rôle de médiatrice et de conseillère céleste, elle n'a cessé de le remplir pendant tout le cours de sa vie terrestre.

Elle a été la conseillère des filles d'Israël, en leur montrant l'étendard de la virginité et en allant se consacrer à Dieu dans le temple dès ses plus jeunes années.

Elle a été la conseillère de Joseph dans la sainteté d'un mariage entièrement virginal, en lui faisant connaître les desseins de Dieu sur elle : dans la naissance de son fils à Bethléem, dans les épreuves du voyage d'Égypte et de Jérusalem, dans la vie pénible et cachée de Nazareth; et à l'heure de sa mort Marie a aidé, consolé son chaste époux par la sagesse de ses conseils.

Elle a été la conseillère de sa cousine Élisabeth, qu'elle va voir pour lui donner ses avis charitables et lui révéler les merveilles du Très-Haut à son égard dans un cantique immortel : *Magnificat anima...*

Chose inconcevable ! elle a été la conseillère d'un Dieu lui-même, qui lui obéissait et écoutait ses avis maternels dans la personne de l'enfant Jésus : *Et erat subditus illis!* C'est Marie qui cherche Jésus dans Jérusalem et lui demande raison de sa disparition subite : *Quid fecisti nobis sic?*

Dans les noces de Cana, elle conseille à Jésus et en obtient le premier de ses miracles, qui est le changement de l'eau en vin : *Vinum non habent.*

Marie enfin a été la grande conseillère du Sacré-Collége : et, au pied de la croix, Jésus mourant lui a confié le soin de l'Église naissante dans la personne de saint Jean : *Mulier, ecce filius tuus.*

Après la mort de son divin Fils, Marie console ses disciples par l'annonce de sa résurrection, en les préparant à la descente du Saint-Esprit dans le cénacle : *Et erant perseverantes in oratione, cum Maria, matre Jesu.* Au moment de se partager le monde pour la prédication du saint Évangile, Marie encourage les apôtres durant le feu de la persécution et leur donne ses avis maternels avant de quitter la terre : *Venite, filii; audite me : timorem Domini docebo vos.*

Mais pour être dans le séjour de la gloire. Marie ne cesse pas de veiller sur les chrétiens, dont elle est toujours la conseillère et la mère dévouée : *Advocata nostra.* C'est à nous, M. F., d'être dociles à sa voix maternelle.

A l'époque d'un parti à prendre ou d'une vocation à choisir, dans nos doutes et nos perplexités, dans nos tentations et nos épreuves, dans nos chagrins et nos angoisses, consultons, invoquons, dit saint Bernard, cette grande étoile de la mer : *Respice stellam, voca Mariam.* Docilité aux sages avis de notre Mère du ciel et de notre Mère de la terre!...

IIe POINT. — LES CONSEILS DE LA MÈRE CHRÉTIENNE DANS LA FAMILLE.

Donner de bons conseils à ceux qui vous les demandent et qui en ont besoin, c'est une des œuvres de charité spirituelle dont le sage exercice produit les

plus heureux résultats. Que de jeunes chrétiens de l'un et l'autre sexe sont préservés du vice et maintenus dans le sentier de la vertu par un bon conseil, par une parole placée à propos! Heureux ceux qui savent remplir vis-à-vis de leurs frères cette tâche salutaire que l'Esprit saint nous recommande formellement.

Mais il est une voix qui possède le secret de convaincre et d'entraîner par ses conseils, c'est la voix de la mère et de l'épouse dans la famille. Que de pères infidèles, que d'enfants prodigues durent leur conversion aux accents de cette voix puissante, comme on le voit par l'exemple des Constantin, des Clovis et des Augustin!

« Plus faible que l'homme en tant qu'être physique, dit le P. Ventura, la femme est plus forte que l'homme en tant qu'être moral; » de là son extrême influence dans la famille, quand elle sait se faire respecter par la sainteté de sa conduite. Depuis la réhabilitation de la femme, par l'incarnation du Verbe, son rôle est vraiment grand et merveilleux dans le sanctuaire de la famille, où elle semble remplir l'office de prêtre et d'apôtre, quand il s'agit de soutenir les droits de Dieu et de l'Église, les principes de la vérité et de la justice, quand il est question de remplir ou de faire remplir les devoirs de la piété ou de la morale chrétienne. Il faudrait un époux bien mauvais, des enfants bien dénaturés, pour ne pas se rendre tôt ou tard aux sages remontrances d'une épouse et d'une mère solidement chrétienne. Dans les entraînements d'une vie déréglée, le jeune homme pourra perdre et oublier bien des choses, mais les leçons d'une mère vertueuse, jamais. Malheur au monstre inhumain qui viendrait à fouler aux pieds les avis maternels! Heureux les époux, heureux les enfants, qui ont des épouses et des mères vraiment pieuses! heureuses les familles où la femme fait régner la joie et la vertu!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Exemples. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Nunc ergo, fili mi, acquiesce consiliis meis. (Gen., XXVII, 8.)

Fili mi, si susceperis sermones meos... et audiat sapientiam auris tua... tunc intelliges timorem Domini. (Prov., II, 1-3.)

Consilium custodiet te, et prudentia servabit te, ut eruaris a via mala. (Id., *ibid.*, 11.)

Ego sapientia habito in consilio. (Id., VIII, 12.)

Meum est consilium et æquitas, mea est prudentia, mea est fortitudo. (Id., *ibid.*, 14.)

Meum sunt divitiæ, et gloria, opes superbæ, et justitia. (Id., *ibid.*, 18.)

Audi, fili, et accipe consilium intellectus, et ne objicias consilium meum. (Eccli., VI, 24.)

Nouveau Testament. — Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (Luc., I, 38.)

Beata quæ credidisti quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. (Id., *ibid.*, 45.)

Et ait Maria: Magnificat anima mea Dominum. (Id., *ibid.*, 47.)

Deficiente vino, dicit Mater Jesu ad eum: Vinum non habent. (Joan., II, 3.)

Sine consilio autem tuo nihil volui facere. (Philem., 14.)

2. — SS. PÈRES.

Nihil agas absque consilio, sed sequere eum qui magni consilii Angelus est. (S. Hieron., *in Isaiam*, L. VI, c. 16.)

Ipsi sibi infert interitum, qui medentis medici contempsit consilium. (S. J. Chrysost., *Hom.* 7.)

Consilio indiget pauper; tu plenus es

consilio; in consilio ille pauper, tu dives es : da consilium et præstitisti eleemosynam. (S. Augustin., *in Ps.* cxxv.)

Sermo a propheta, consilium a sapiente quærendum est. (S. Bernard., *Ep.* 8 *ad Brunonem coloniensem.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

Marie est justement honorée sous le titre de *Notre-Dame de Bon-Conseil* : 1° en sa qualité de prophétesse, prévoyant nos besoins pour les satisfaire, comme elle fit aux noces de Cana : *Quodcumque dixerit vobis facite* (Joan., II, 5). Elle est appelée par l'Eglise : *Regina prophetarum.* 2° En sa qualité de trône de la sagesse et de la science : *Sedes sapientiæ.* Cette science universelle qu'elle possède lui révèle le mystère de notre prédestination, les dangers que court notre salut, nos misères spirituelles, morales et temporelles; et elle devient pour nous la Mère de la divine grâce pour nous assister : *Mater divinæ gratiæ.* 3° Témoignage de S. Bernard : Tanta caritas sapientiæ et scientiæ Mariæ affulsit, ut perfecte intelligeret creaturas et Creatorem, et omnia bona amplectenda, et mala fugienda. (*Serm.* 4.)

4. — PLANS.

Plan du P. Justinus Miechoviensis. — Maria illuminatrix : — I. Evangelistarum et Apostolorum. — II. SS. Patrum, Doctorum et Sanctorum. — III. Ecclesiæ in conciliis et in summis Pontificibus. (*Discursus 94 super Litanias Lauretanas.*)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Marie, Mère de Bon-Conseil pour tous les chrétiens. — I. Aux différents âges de la vie : adolescence, jeunesse, âge mûr, vieillesse. — II. Dans toutes les situations de la vie : 1° spirituelle, dans l'état de péché comme dans l'état de grâce; 2° temporelle, dans la prospérité comme dans les épreuves.

5. — EXEMPLES.

Multi dono B. Mariæ Virginis lumen scientiæ et Boni Consilii acceperunt inter quos numerandi sunt : 1° Apostoli et Evangelistæ; 2° SS. Martyres, Patres, Doctores, Pontifices, Religiosi, Virgines, Mulieres; 3° in primis S. Joannes Damascenus, S. Petrus Damianus, S. Bernardus, S. Thomas Aquinas, S. Bonaventura, Rupertus, abbas, B. Hermannus,.. . ; 4° Ecclesia : *B. Virgo Maria est lucerna Ecclesiæ ad hoc illuminata a Deo, ut per ipsam a tenebris mundi illuminaretur Ecclesia.* (S. Bonaventura, *in Speculo B. M. V.*)

—

6. MARTYROLOGE. — SS. Clémentin, Théodote et Philomène. — S. Sérapion, m. — S. Vénérand, id. — Sainte Vénérande, id. — S. Hypace, év. et m. — S. Jucond, év. — S. Laurent, év.

---

15 novembre. — SAINTE GERTRUDE, abbesse.

(l'an 1292.)

VIE DE SAINTE GERTRUDE

Sainte Gertrude, sœur de sainte Mathilde, naquit à Ersleben (Haute-Saxe), d'une des plus nobles familles du pays, et fut placée, dès l'âge de cinq ans, dans le monastère des bénédictins de Rodersdorf. Elle y fut instruite dans les lettres et la langue latine qu'elle parvint à écrire avec une grande facilité et dans la pratique de la vertu. Elle prit ensuite l'habit et fit profession dans ce même monastère. Elle s'appliqua dès lors à l'étude de la sainte Écriture, de la théologie scolastique et mystique, et en découvrit les plus beaux secrets; son étude favorite fut cependant celle de la perfection, la contemplation des mystères et la prière. Ses plus chères délices étaient de méditer sur la sainte Eucharistie et sur la Passion de Jésus-Christ. Cette dévotion fut si agréable au divin Sauveur, qu'il accorda à Gertrude le don des larmes, et grava spirituellement dans le cœur de cette illustre vierge les stigmates de ses plaies.

Parvenue à l'âge de trente ans, Gertrude fut élue abbesse du monastère de Rodersdorf; mais l'année suivante, elle se retira avec ses religieuses dans celui de Helderfs. C'est dans cette dignité que parut la grandeur des vertus de cette vraie fille de saint Benoît. On admira alors en elle la prudence, la charité, une humilité profonde, qui la portait à se considérer comme indigne servante de ses sœurs, et la plus infime des créatures. Son union continuelle avec Dieu, qui prenait son doux repos dans son cœur, une pureté et une chasteté admirables telles, qu'elle porta au tombeau l'innocence de son baptême.

Dieu, qui se plaît au milieu des lis, favorisa Gertrude d'extases, de ravissements, d'apparitions merveilleuses : elle en fait le tableau dans le livre de ses *Révélations*, ouvrage le plus utile peut-être, après ceux de sainte Thérèse, aux contemplatifs, et le plus propre à nourrir la piété dans leurs âmes.

Sainte Gertrude avait un ardent amour pour la Reine des vierges, qui daigna la visiter, et que Notre-Seigneur lui avait donnée pour mère et pour protectrice. Chaque jour, elle s'adressait à Marie, la suppliait de lui accorder son secours. Elle honorait aussi d'une manière particulière saint Jean l'évangéliste, avait une tendre compassion pour les âmes du purgatoire, et s'efforçait de les soulager par ses prières, ses mortifications et ses bonnes œuvres. Ce zèle de la gloire de Dieu dévorait son cœur; elle travaillait de toutes ses forces à procurer le salut des âmes, et dirigeait vers ce but toutes ses actions, toutes ses pensées et tous ses désirs.

Il y avait quarante ans que Gertrude était abbesse; elle était parvenue à sa soixante-dixième année; le moment où elle allait recevoir la récompense de tant de travaux et de mérites approchait. Elle tomba malade; et pendant cinq mois, ses sœurs purent admirer en elle une patience inaltérable, un désir véhément de souffrir, une sécurité extraordinaire au milieu de ses douleurs. Après avoir reçu les secours de la religion, elle vit paraître, au pied de son lit, Jésus-Christ, le divin époux de son âme, l'objet unique de son amour, la très-sainte Vierge Marie et saint Jean l'évangéliste, et rendit son âme à son Créateur, vers l'an 1292. Une sainte religieuse, qui avait été fidèle dépositaire des secrets de la sainte servante de Jésus, vit à ce moment son âme prendre son essor vers les demeures éternelles.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE GERTRUDE

TEXTE : *Vivit vero in me Christus.* (Galat., II, 20.)

Sainte Gertrude reçut pendant sa vie des faveurs signalées auxquelles nous ne devons pas prétendre. Dieu est le maître de ses dons; il les distribue comme il lui plaît; mais ce ne sont ni les révélations, ni les extases qui font la sainteté; ce n'est donc pas ce que je dois chercher dans la vie des saints. Ce que tous les fidèles y trouvent, ce sont les vertus chrétiennes proposées à leur imitation; c'est la fidélité à la vocation du Ciel, la docilité à la grâce et à tous les mouvements du Saint-Esprit. Là est le véritable secret de la sainteté, et par conséquent nous devons chercher ce secret, nous devons le méditer et nous efforcer d'en faire usage, afin d'éviter la terrible condamnation qui menace l'âme infidèle, continuellement en révolte contre la voix de Dieu et les inspirations de sa grâce.

Eh bien ! dans la vie admirable de sainte Gertrude, nous allons rechercher les moyens que le Saint-Esprit lui a appris et qu'elle a su employer pour devenir un temple vivant de la Divinité, une demeure agréable pour Jésus-Christ, qui l'a élevée à l'honneur insigne d'être à jamais une de ses plus chères épouses.

Ier POINT. — SON GOUT POUR L'ORAISON.

Sainte Gertrude, encore enfant, aimait l'oraison; plus tard, elle fut enflammée du divin amour par la méditation fréquente et presque continuelle de la parole de Dieu. Cette méditation la rendit propre à parler de Jésus-Christ et de ses augustes mystères, avec un accent merveilleux de foi et d'amour; elle lui ouvrit les voies à une sublime perfection, en lui inspirant un mépris souverain et un dégoût incroyable de toutes les choses créées; elle monta, par l'exercice de l'oraison, tous ces degrés mystérieux dont nous parle le roi-prophète, et que le Saint-Esprit a disposés pour l'âme des justes d une manière admirable. Sa fidélité inviolable à la loi du recueillement et de la prière la conduisit au sommet de la perfection, et lui mérita ces faveurs extraordinaires que Dieu accorde à un très-petit nombre de saints.

Rien n'était capable d'éloigner notre sainte du seul et unique objet de son amour. Un jour, elle devait communier, et la maladie, en diminuant ses forces, semblait aussi rendre sa dévotion languissante. Elle s'adresse à Dieu et s'écrie : « O douceur de mon âme, ne sachant que trop combien je suis indigne de m'approcher de votre corps et de votre sang adorables, je m'abstiendrais pour cette fois de la sainte communion, si je pouvais trouver dans quelque créature, hors de vous, un peu de consolation et de soulagement; mais je ne vois rien, du levant au couchant, depuis le midi jusqu'au septentrion, où je puisse trouver aucun soulagement ou aucun plaisir, soit pour mon âme, soit pour le corps, si ce n'est en vous seul; étant altérée et brûlée de la soif de mes désirs, je cours à vous qui êtes la fontaine d'eau vive. »

Je conçois que Dieu élève bien haut une âme qui éprouve de pareilles ardeurs.

Mais que peut devenir une âme que tout arrête, qui voit sans cesse des obstacles, qui se dégoûte, et enfin qui s'éloigne de l'oraison et de l'autel sous le moindre prétexte? Cette âme infortunée sent le besoin des consolations, le besoin d'un appui, d'un soulagement dans ses peines, et on la voit chercher cet appui dans les créatures, cette consolation dans leur commerce, ce soulagement dans les jouissances qu'elles procurent. Plus elle a besoin de Dieu seul, et plus elle s'éloigne de cet unique bien. Elle quitte l'oraison parce qu'elle n'y trouve pas de douceur, la table sainte parce que les sollicitudes du monde et le souci de mille bagatelles l'empêchent d'y venir. Que gagne-t-elle? demandons-nous bien plutôt ce qu'elle perd : un bien immense; elle perd Dieu et ses faveurs les plus signalées; en se dégoûtant de Dieu, elle dégoûte Dieu d'elle-même. Bientôt elle est isolée, pauvre, seule, dans une région de misères; elle finit par demander le bonheur aux objets grossiers de la terre. Oh! combien y en a-t-il qui ont fait cette triste expérience?

Voulez-vous être éclairé? approchez-vous de Dieu par l'oraison; voulez-vous être à Dieu? cherchez-le dans la prière et dans les sacrements? voulez-vous que votre âme soit toujours une demeure agréable à Dieu? appelez-le à grands cris, et par des gémissements ineffables : Dieu a soif qu'on ait soif de lui.

IIe POINT. — SON ZÈLE.

Ce serait une grande erreur de se représenter les grandes âmes que Dieu a élevées à lui par l'exercice d'une sublime contemplation, comme des êtres tout renfermés en eux-mêmes, et dont le repos en Dieu a fait cesser toute action

extérieure, et a rendu la vie à peu près inutile pour le bien de leurs frères. Certes, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, et sainte Gertrude, sont là pour détruire, par toute l'histoire de leur vie, cette appréciation aussi fausse qu'elle est dangereuse, de la perfection et de l'union intime avec Dieu.

L'Église nous dit en parlant de sainte Gertrude : « Comme elle n'avait dans la pensée que la gloire de Dieu, elle ne cessait jamais de reporter à cette fin tous ses désirs et toutes ses œuvres. » Élevée, malgré toutes les répugnances de sa profonde humilité, à la dignité d'abbesse dans son monastère, on la vit pendant le long espace de quarante ans remplir tous les devoirs de sa charge avec une charité, une prudence, et un zèle si grand que la maison commise à ses soins devint le séjour de la perfection religieuse. Toujours d'un caractère égal, elle fit admirer la pureté de toutes ses actions, la mansuétude et la patience la plus exemplaire. Elle s'appliqua, avec un zèle qui ne se démentit jamais, à procurer la sanctification de ses filles, et elle recueillit les fruits les plus abondants de sa pieuse sollicitude.

Rien n'est touchant comme les soins tendres et délicats que sainte Gertrude prenait continuellement, des âmes qui ne vivaient pas dans la sainteté de leur profession. Elle était triste et inconsolable, jusqu'à ce qu'elle eût établi en elles le règne de Jésus-Christ. Ses exhortations et ses discours, ses écrits pleins d'une onction toute céleste nous découvrent son âme; et nous savons que l'obstination dans le mal lui causait une douleur plus sensible qui ne l'eût fait une épée lui perçant le cœur.

Disons ici avec un grand saint : « Peut-il y avoir une grâce plus élevée, et une occupation plus glorieuse à Dieu, que d'employer tous ses moments à rendre la créature plus agréable à son Créateur, et à redoubler sans cesse la joie de la céleste patrie, en faisant de nouveaux fidèles pour l'habiter? »

Saint Bernard dit à ce sujet : « La contemplation pure et véritable a cela de propre, qu'elle fait naître quelquefois dans l'âme qu'elle embrase d'un feu divin, des désirs si violents d'acquérir à Dieu des personnes qui l'aiment autant qu'elle, qu'elle interrompt sans peine le repos de la contemplation, pour embrasser le travail de l'étude et de la parole de Dieu. »

Or, Jésus-Christ qui est venu apporter sur la terre ce feu divin du zèle pour les âmes, comment ne daignerait-il pas demeurer de bon cœur sur un autel vivant où l'on offre continuellement ce sacrifice le plus agréable à Dieu, le zèle vif, pur et sincère du salut des âmes? Cet autel existait dans l'âme de sainte Gertrude.

Certes, si les apôtres chargés de convertir l'univers ont dit, en parlant d'eux-mêmes : « Nous serons assidus à l'oraison et au ministère de la parole, » qui niera que l'oraison doive produire le zèle, et embraser une âme du désir de la gloire de Jésus-Christ et du salut des pécheurs?

Telle fut sainte Gertrude. Les plus sublimes révélations, les extases, l'oraison la plus parfaite, servirent à lui montrer la gloire de Dieu dans le salut et la sanctification du prochain, et un zèle adent ne cessa de la dévorer, semblable à une soif brûlante qui ne laisse pas un instant de repos jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite.

Qu'il y a loin de cet état heureux et qui plaît infiniment à Jésus-Christ! qu'il y a loin de ces dispositions saintes, à la dévotion de certaines âmes dont un froid égoïsme semble être le principal caractère! l'insensibilité et l'indifférence sur le malheur d'un grand nombre d'âmes qui se perdent sous nos propres yeux, ne furent jamais des preuves en faveur de notre amour pour celui qui s'est livré lui-même pour le salut du monde!

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Analyse du livre des *Révélations de sainte Gertrude.* — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vidi Deum facie ad faciem. (Gen., xxxii, 30.)

Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem. (Exod., xxxiii, 11.)

Confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris. (Judith, xv, 11.)

Ad te quid volui super terram. (Ps. lxxi, 25.)

Nouveau Testament. — Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. (I Cor., ii, 2.)

Veniam autem ad visiones et revelationes Domini... Pro hujusmodi gloriabor; pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis. (II Cor., xii, 1-5.)

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Galat., ii, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Ego te huc duxi, et a periculis Ægypti liberavi. Ego te protegam, ego scuti vice tibi ero, ego omnia difficilia, facilia tibi reddam. (S. J. Chrysost., *Homil.* 36 *in Genesi.*)

De hoc mundo non estis, quemquam sitis in hoc mundo. Seculum nos habere meruit, sed tenere non potuit. (S. Ambros., *L. de Virgin.*)

Castitas angelum facit; qui eam servaverit, angelus est. (Id., *ibid.*, L. IV.)

O ignis qui semper ardes et nunquam extingueris! o amor qui semper ferves et nunquam tepescis! accendar a te, ut totus diligam te! (S. Augustin., *in Confess.*)

3. — ANALYSE DU LIVRE

Des Révélations de sainte Gertrude.

Sainte Gertrude a tracé le vrai portrait de son âme dans le livre de ses *Révélations*. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus utile aux contemplatifs, et le plus propre à nourrir la piété de leurs âmes. La sainte propose divers exercices pour conduire à la perfection. Ce qu'elle prescrit pour la rénovation des vœux du baptême a pour objet de porter l'âme à renoncer entièrement au monde et à elle-même, et à se consacrer au pur amour de Dieu, à se dévouer à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses. S'agit-il de la conversion d'une âme à Dieu, du renouvellement des saints engagements qu'elle a contractés avec le céleste époux, de la consécration d'elle-même au Sauveur, par le lien inviolable de l'amour, elle développe sur tous ces points les maximes les plus sublimes et les plus solides. Elle demande à Dieu de mourir absolument à elle-même pour être ensevelie en lui, en sorte que lui seul connaisse son tombeau, et qu'elle n'ait plus d'autres fonctions que celles de l'amour, ou celles que l'amour dirige. Ces sentiments sont répétés avec une variété admirable en divers endroits de l'ouvrage. Dans la dernière partie, la sainte s'arrête principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à l'objet de son amour dans la gloire éternelle : elle prie son Sauveur par toutes ses souffrances et par son infinie miséricorde de la purifier de ses souillures et de toutes les affections terrestres, afin qu'elle puisse être admise en sa divine présence. Les soupirs par lesquels elle exprime l'ardeur de ses désirs pour être unie à son Dieu dans la béatitude sont pour la plupart si célestes qu'on les croirait moins d'un mortel que d'un habitant des cieux. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans les exercices où elle conseille à l'âme dévote de prendre quelquefois un jour pour s'occuper sans interruption de la louange et de l'action de ses grâces, afin de suppléer aux défauts qui peuvent journellement se glisser dans l'accomplissement de ce double devoir, et de s'associer dans cette fonction aussi parfaitement qu'il est possible aux esprits célestes. Elle veut aussi que pour suppléer aux défauts qui n'accompagnent que trop souvent notre amour pour Dieu, l'âme emploie de temps en temps un jour entier à produire les actes les plus fervents de cette vertu.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1. Son mépris du monde : *A mundanis rebus prorsus aliena.*

2. Ses austérités : *Vigiliis, abstinentia, aliisque cruciatibus corpus afflixit.*

3. Son égalité d'humeur : *Semper sui similis.*

4. Sa chasteté, sa douceur, sa patience : *Morum innocentiam, mansuetudinem, et patientiam pertulit singularem.*

5. Son zèle : *Proximorum saluti omni ope studuit.*

6. Son amour de Dieu inénarrable : *Divini amoris vi frequentes patiebatur extases, altissimæque contemplationis et divinæ unionis donum obtinuit.*

7. Ses dévotions particulières : 1° à la sainte Eucharistie ; 2° à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 3° à la très-sainte Vierge. (*In ejus Vita.*)

5. — PLANS.

Plan de Bossuet. — Texte : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (Philip., III, 20.) — I. Espérance. — II. Désirs ardents. — III. Souffrances par lesquelles sainte Gertrude s'efforce de s'unir à Dieu. (*Panégyrique de sainte Thérèse*, très-applicable à sainte Gertrude.)

Plan de Fénelon. — Texte : *De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me.* (Thren., I, 13.) — I. Ce que le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Gertrude. — II. Ce que le cœur enflammé de Gertrude a fait ensuite. (*Panégyrique de sainte Thérèse*, très-applicable à sainte Gertrude.)

Ppan de M. l'abbé C. Martin. — I. Vertus nombreuses et sublimes de sainte Gertrude. — II. Ses dévotions particulières au saint Sacrement, à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la sainte Vierge. — III. Son amour extatique et ses merveilleuses Révélations.

Voir d'autres plans applicables à cette sainte : 1° au 27 mai, fête de sainte Marie-Madeleine de Pazzi ; 2° au 15 octobre, fête de sainte Thérèse.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Sainte Gertrude, dans ses *Révélations*, intitulées : *Insinuationes divinæ pietatis ;* D. Mége, *Vie de sainte Gertude* ; Campacci, *id.* ; *Vie et Révélations de sainte Gertrude*, 2 vol. in-12, Lecoffre, Paris, 1868. Tous les hagiographes.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Gertrude, v. — S. Eugène, év. et m. — S. Félix, id. — SS. Gurie et Samonas, mm. — S. Abibe, diacre. — SS. Second, Fidentien et Varique, mm. — S. Malo, év. — S. Lupère, id. — S. Léopold.

16 novembre. — SAINT EUCHER, évêque de Lyon.

(l'an 454.)

VIE DE SAINT EUCHER

L'Église de Lyon n'a point eu depuis saint Irénée d'évêque plus célèbre en science et en piété que saint Eucher. Il joignait à la piété et à la noblesse de la naissance un esprit pénétrant et élevé, une science peu commune, une éloquence qui le faisait admirer des plus grands orateurs de son temps. S'étant marié très-jeune, il épousa une fille nommée Galla, dont il eut plusieurs enfants, deux desquels, Solone et Veran, furent depuis évêques, même du vivant de leur père. Eucher les avait lui-même formés, et avait été après Dieu leur premier maître et leur directeur. Non content de leur tracer par sa propre conduite un modèle de la véritable piété, il leur donnait par écrit les conseils que la sagesse lui dictait, et les maximes les plus propres à leur former le cœur et à régler leurs mœurs. Il les avait placés à Lérins, entre les mains des saints qui habitaient ce désert. Lorsqu'il n'eut plus rien qui le retînt dans le monde, il le quitta lui-même promptement pour aller dans la solitude.

Le lieu qu'il choisit fut aussi l'île de Lérins, où saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, avait fondé le célèbre monastère qui fut regardé comme le

séminaire et l'école de l'Église de France. Eucher goûta dans cette île ces joies pures et ces consolations solides que le Seigneur n'a réservées que pour ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

Cependant, se trouvant trop honoré à Lérins, et craignant l'estime que les gens de bien faisaient de sa vertu, il se retira dans l'île de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite, voisine de Lérins, mais plus déserte, et par conséquent plus propre au dessein qu'il avait de vivre dans une grande retraite. On le tira malgré lui de son désert pour le faire évêque de Lyon, vers l'an 424. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 441, au premier concile d'Orange, où il donna des marques de sa science et de sa sagesse. L'histoire n'a point conservé le récit de ce qu'il a fait pendant son épiscopat; mais Claudien Mamert, prêtre de Vienne, frère et grand vicaire de l'évêque Mamert, apprend qu'Eucher tenait souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnait toujours des marques éclatantes de sa doctrine, de son esprit et de son jugement; il l'appelle le plus grand orateur de son siècle. Eucher avait composé sur les matières de la foi un grand nombre d'ouvrages où l'on voyait l'élévation de son esprit, la profondeur de sa science et la force de son éloquence. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il consomma sa course, et alla jouir du repos éternel vers l'an 454.

PANÉGYRIQUE DE SAINT EUCHER

TEXTE : *In sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris.* (Luc., I, 75.)

Parmi les saints que l'Église propose à notre vénération et à notre imitation, il en est plusieurs qui ne furent pas fidèles à Dieu pendant tout le cours de leur vie. Mais saint Eucher, que nous honorons en ce jour, est du nombre de ceux qui peuvent se vanter d'avoir marché constamment dans le sentier de la justice et de la sainteté. Ce qui fait son mérite et sa gloire, c'est d'avoir été saint dans le monde, saint dans la solitude, saint dans l'épiscopat. Suivons-le sur ce triple théâtre de sa belle vie et étudions : 1° *sa sainteté dans le monde;* 2° *sa sainteté dans la solitude;* 3° *sa sainteté dans l'épiscopat.*

Ier POINT. — SA SAINTETÉ DANS LE MONDE.

L'éclat de la naissance, l'élévation du talent, de la science et de la fortune, c'est le triste écueil où bien des âmes viennent faire naufrage, en se laissant aveugler par les vaines fumées de l'ambition et de l'orgueil.

Saint Eucher rencontra tout cela dans le monde; mais sa sainteté ne fit que briller au milieu de tous ces périls, parce qu'il ne profita de tous ces genres d'élévation que pour travailler avec plus de zèle à la gloire de Dieu, au salut de ses frères et à sa propre sanctification. Issu d'une très-noble famille, dans la ville de Lyon, environné de gloire et de trésors immenses, il ne se servit de sa noblesse et de sa fortune, que pour procurer la propagation du royaume de Jésus-Christ, l'extension de son culte et le soulagement de l'humanité souffrante. Doué d'un grand génie et de vastes connaissances, il embellit toutes les facultés de son âme d'une tendre piété, et il sut les tourner vers la connaissance et l'amour du vrai Dieu et de sa loi sainte.

Engagé saintement dans les liens du mariage, il eut plusieurs enfants de sa vertueuse épouse Galla. Son chaste amour pour celle qu'il ne cessait de porter au bien par ses bons exemples, ne lui fit point oublier ses devoirs sacrés à

l'égard de ses enfants. Les élever lui-même dans l'amour et la crainte de Dieu, les former de ses propres mains à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, était son bonheur et sa fonction principale. Non content de leur tracer, par sa propre conduite, un modèle de véritable piété, il employait tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence, pour leur inculquer les maximes et les règles de morale les plus salutaires.

De pareilles leçons devaient porter leurs fruits : ses deux filles vécurent en véritables chrétiennes ; ses deux fils devinrent de savants et pieux évêques. Voilà comment saint Eucher sut se sanctifier dans le monde, tout en contribuant à la sanctification de son épouse et de ses enfants.

Quelle heureuse transformation ne verrions-nous pas dans la société, s'il y avait de tels pères à la tête des familles !

IIe POINT. — SA SAINTETÉ DANS LA SOLITUDE.

Mais le pieux Eucher savait que le monde n'est pas le théâtre ordinaire de la sainteté. C'est pourquoi, après avoir rempli tous les devoirs qui le retenaient dans sa famille, il laisse les morts ensevelir les morts, et s'arrache promptement à toutes les vanités mondaines, pour se retirer dans la solitude, du consentement de son épouse, qui va également s'ensevelir dans le cloître. Et c'est ainsi, dit Cassien, qu'après avoir brillé dans le monde comme un astre par la perfection de sa vertu, il devint par l'éclat de sa sainteté, un brillant modèle dans l'état monastique.

En pénétrant dans l'illustre monastère de Lérins, sa vie ne fut pas celle d'un novice, mais d'un parfait religieux. Ayant tout laissé dans le monde sans rien emporter de ses vanités ni de ses maximes, il est tout entier au service de son Dieu et à la sanctification de son âme, tout entier à ses exercices de piété et à l'étude de la science sacrée. Il est toujours le premier pour la fidélité au règlement et pour la pratique des choses les plus petites et les plus humbles, faisant l'étonnement et l'édification des solitaires les plus consommés dans la perfection. Et comme rien n'est plus capable de satisfaire un cœur qui aime Dieu, que de vivre avec ceux qui sont remplis de cet amour, saint Eucher goûte, dans cet heureux asile, les joies les plus pures et les consolations les plus ineffables. Que de fois il a répété avec délice, les paroles du prophète : « Voici le lieu de mon repos, le lieu de mon séjour perpétuel. » *Hæc requies mea... hic habitabo, quoniam elegi eam.* (Ps. CXXXI, 14.) Mais Dieu avait d'autres vues sur cet illustre personnage ; et il ne le faisait passer dans la solitude que pour en faire un saint évêque.

IIIe POINT. — SA SAINTETÉ DANS L'ÉPISCOPAT.

C'est en vain que pour se soustraire aux regards des mortels, le saint solitaire est allé s'ensevelir dans la caverue de Léro ; un ange a tout à coup révélé sa destination pour l'évêché de Lyon. Au même instant le peuple se porte en foule autour de sa grotte, dont il abat la muraille, pour s'emparer de sa personne et lui faire donner l'onction sainte.

Ce choix était vraiment digne du Ciel, digne de la cité lyonnaise dont il fut l'un des plus illustres évêques; digne de l'épiscopat chrétien, dont il devait être l'ornement et la gloire.

Ici l'élection n'était point basée sur l'esprit d'ambition et de cabale : saint Eucher était tout à la fois très-digne et très-capable d'occuper le premier

siége des Gaules : ce que légitimait ce choix providentiel, c'était sa grande réputation de sainteté, de science et de talent, qui avait accompagné cet homme dans le monde et la solitude ; c'étaient les immortels ouvrages qu'il avait composés dans sa grotte, ses belles *Homélies*, ses magnifiques *Traités de la vie solitaire et du Mépris du monde*, chefs-d'œuvre du cinquième siècle et de l'antiquité ecclésiastique. Heureux le prêtre qui a de tels antécédents, pour mériter la dignité épiscopale.

Devenu évêque, saint Eucher ne se montra pas indigne du choix qu'on avait fait de lui, et l'on vit briller dans toute sa conduite toutes les qualités qui font l'illustre pontife, toutes les vertus qui font le saint évêque. On admira en lui, dit Claude Mamert, un pasteur fidèle, soupirant sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, accompli en tout genre de sciences, supérieur aux plus grands prélats de son temps. Il a été l'ami des principaux personnages de son siècle, l'oracle du premier concile d'Orange, du troisième concile d'Arles.

O cité de Lyon, cité des bonnes œuvres, puisses-tu avoir toujours des enfants et des évêques comme saint Eucher !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Analyse du *Traité du Mépris du monde*, par saint Eucher. — 7. Ouvrages de saint Eucher. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Erat vir simplex et rectus, ac timens Deum et recedens a malo. (Job, I, 1.)

Scientia sapientis tanquam inundatio abundabit, et consilium illius sicut fons vitæ permanet. (Eccli., XXI, 16.)

Ecce constitui te ut evellas, et destruas, et disperdas, et ædifices et plantes. (Jerem., I, 10.)

Nouveau Testament. — Ego sum pastor bonus. (Joan., XI, 14.)

Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia ; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 20.)

Quæ desursum est sapientia, pudica est, pacifica, plena misericordia et fructibus bonis. (Jac., 3.)

2. — SS. PÈRES.

Cupiditas vitæ est istud quod nos delectatione rei præsentis innexuit. (S. Eucherius, *Ep. parænetica ad Valerianum.*)

Abjiciantur illa omnia quæ præsentem hanc vitam faciunt brevem occupationi, longam dolori. (Id., *ibid.*)

Non multum refert, quando finiant vitam temporariam, qui transeunt in æternam. (Id., *ibid.*)

Præstat vitam propagasse cum paucioribus quam perdidisse cum pluribus. (Id., *ibid.*)

Removeantur illæ tam vacuæ quam cohærentes sibi causæ, in quibus, quoad vivitur, studium mortalium, dum subinde negotiis inchoatur, nunquam finitur. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Avantages de la solitude. — Le désert est un temple de Dieu : 1° immense ; 2° où il habite plus particulièrement que dans tous les autres endroits de la terre. (S. Eucher, archevêque de Lyon, *Traité* ou *Lettre parænétique* à S. Hilaire, religieux de l'abbaye de Lérins, et depuis évêque d'Arles, sur les avantages et le bonheur de la vie solitaire ou du désert.)

2. Le peuple de Dieu, David, Elie, Elisée, les prophètes, Jean-Baptiste, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont habité le désert. (Id., *ibid.*)

3. Bonheur de la vie du désert. — Terre sainte du désert, tu es féconde et aimable à la fois. Tu ne demandes pas à ceux qui habitent en toi qu'ils prennent la peine de te cultiver et qu'ils te défrichent, mais seulement qu'ils aient bien soin de bien cultiver la terre de leurs cœurs. Tous les saints qui ont cherché à s'établir en toi ont trouvé Dieu. (Id., *ibid.*)

4. La véritable sagesse doit nous porter : 1° à mépriser le monde ; 2° à vaquer

entièrement à notre salut. (Le même, *Second Traité*, ou deuxième *Lettre parænetique à Valérien*, sur le mépris du monde.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Son mépris des richesses et du monde, qui le porte à écrire son beau Traité : *De contemptu mundi.*

2. Sa piété extraordinaire dès son enfance.

3. Son amour de la solitude, qui lui fit quitter le monde, ses biens, sa famille, pour se retirer au monastère de Lérins, puis dans l'île de Léro, nommée aujourd'hui Sainte-Marguerite, et qui lui fit écrire son excellent Traité : *de Vita solitaria*, un des ouvrages les plus estimés de l'antiquité ecclésiastique.

4. Son application à la vertu qui en fit, selon Cassien, un modèle de perfection dans le monde et dans la vie monastique.

5. Son humilité qui voilait chrétiennement son grand génie, sa belle éloquence, ses éminentes qualités.

6. Ses admirables vertus d'évêque sur le siége de Lyon, qu'aucun n'a plus illustré que lui après S. Irénée. (Godescard, *Vie de S. Eucher.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Ceriziers. — I. Dangers de la vie du siècle que S. Eucher s'empresse de quitter pour la vie du désert. — II. Fonctions redoutables de l'épiscopat, que S. Eucher n'accepte qu'en résistant. (*Eloges sacrés, Eloge de S. Eucher*, 16 novembre.)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. Sainte amitié de S. Eucher avec les grands hommes de son siècle : S. Paulin de Nôle, S. Honorat, S. Hilaire d'Arles, Cassien, Claudien Mamert, S. Sidoine Apollinaire. — II. Pieuse et sainte solitude offerte par le célèbre monastère de Lérins aux âmes d'élite du cinquième siècle. — III. Actes du pontificat de S. Eucher, un des plus illustres archevêques de Lyon après S. Irénée.

6. — ANALYSE
du Traité du Mépris du monde,
PAR SAINT EUCHER.

Le *Traité du Mépris du monde*, par S. Eucher, est un des ouvrages les plus estimés de l'antiquité ecclésiastique, soit pour la forme, soit pour l'importance des vérités qu'il contient. Il y est prouvé que le monde ne donne à ses partisans que de fausses joies ; que ses honneurs, ses applaudissements, ses sociétés ne sont qu'une vaine pompe, qu'un véritable esclavage, et que personne ne pourrait s'y attacher si on ne se laissait point aveugler par les passions. Le saint représente d'une manière si frappante l'illusion, l'instabilité, le vide, le néant des biens terrestres, que le lecteur s'imagine voir passer le monde devant ses yeux comme un fantôme, comme un éclair, qui se sont à peine montrés qu'ils disparaissent pour toujours. « J'ai vu, dit-il, des hommes élevés au plus haut faîte des honneurs et des richesses.... La fortune, prodigue en leur faveur, avait accumulé tous les biens sur leurs têtes, sans leur donner même le temps de les désirer ; leur prospérité, parvenue à son comble, ne laissait plus d'activité à leurs passions. Mais ils ont disparu dans un moment ; leurs vastes possessions ont été dispersées, et eux-mêmes ne sont plus. »

7. — OUVRAGES DE SAINT EUCHER.

1. *Des Formules ou principes de l'intelligence spirituelle*, ou explications de l'Ecriture sainte ; 2. *Des Institutions*, ou explications de quelques difficultés des livres saints ; 3. *Les actes du martyre de* S. *Maurice et de ses compagnons ;* 4. *L'abrégé des conférences de Cassien ;* 5. *Le Traité de la vie solitaire ;* 6. *Le Traité du Mépris du monde.* On lui attribue encore : un *Commentaire sur la Genèse*, sur le *Livre des Rois* ; les *Lettres à Philon et à Faustin* ; des *Discours.*

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Gennade, *De viris illustribus* ; Adon, Usuard, Marcelin, et surtout Théophile Raynaud, *Indiculus SS. Lugdunensium.* — Tous les hagiographes modernes.

Historiens. — Samarthani, *Gallia christiana* ; Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. II ; Tillemont, *Mémoires ecclés.*; Fabricius, *Biblioth. Eccl. ad Gennad.* ; Don Ceillier, *Histoire générale des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XIII.

9. MARTYROLOGE. — SS. Rufin, Marc et Valère, mm. — SS. Elpide, Marcel, Eustache et plusieurs autres mm. — S. Eucher, év. — S. Fens, id. — S. Edmond, id. S. Othmard, ab.

17 novembre. — SAINT GRÉGOIRE, THAUMATURGE.

(L'AN 270.)

VIE DE SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

Saint Grégoire, surnommé *Thaumaturge* à cause des miracles qu'il opéra, naquit à Néocésarée de parents riches et distingués, mais païens, qui le firent élever dans toutes les superstitions de l'idolâtrie.

Il devint disciple d'Origène, qui prépara sa conversion au christianisme par ses savantes leçons.

Ayant reçu le baptême, il abandonna tout ce qu'il possédait et se retira dans un lieu solitaire où il ne voulut converser qu'avec Dieu.

Phédime, archevêque d'Amasie, favorisé du don de prophétiser, connut par inspiration les vertus et les talents de Grégoire; et considérant quels grands biens il pourrait rendre à l'Église, résolut de le nommer évêque de Néocésarée, alors entièrement idolâtre. Grégoire, ayant appris ce projet, se cacha, et l'on ne put découvrir le lieu de sa retraite. Phédime, néanmoins, assembla son clergé et le peuple, célébra le saint sacrifice, et dit qu'il élisait Grégoire, quoique absent, évêque de Néocésarée. Le saint l'ayant su, n'osa plus résister à la volonté de Dieu, et fut sacré selon les cérémonies usitées dans l'Église.

Il demanda cependant à s'instruire encore plus exactement des vérités de la foi. Une nuit, qu'il méditait sur la sainte Trinité, il vit paraître la sainte Vierge; saint Jean l'évangéliste accompagnait la Souveraine des cieux, qui lui commanda d'instruire Grégoire. Saint Jean le fit, et saint Grégoire écrivit ensuite le *Symbole* ou explication que lui avait donnée l'apôtre bien-aimé.

Comme le saint évêque se rendait à Néocésarée, il fut surpris par un violent orage et se retira dans un temple d'idoles fameux, où le démon rendait des oracles. Il y passa la nuit en prières. Le lendemain, le prêtre des faux dieux vint offrir son sacrifice, mais trouva ses idoles muettes. Furieux, il court après le saint et le menace. Grégoire lui dit qu'il a le pouvoir de chasser et de faire rentrer les démons, et lui fait connaître le Dieu qui le lui a donné. A la demande de cet homme, il commande à une pierre énorme de changer de place, et la pierre obéit et se transporte à l'endroit marqué par le prêtre des faux dieux, qui se convertit et devint diacre de Grégoire.

Le bruit de ces prodiges s'étant répandu dans Néocésarée, le peuple sortit en foule au devant de Grégoire; le saint leur prêcha Jésus-Christ et convertit une foule de païens; en peu de temps, le nombre des chrétiens fut si grand, qu'ils voulurent construire une église. Le saint fit un grand nombre de miracles qui sont rapportés par saint Basile et saint Grégoire de Nysse.

Suivant saint Basile, le saint évêque de Néocésarée était un homme doué de l'esprit des prophètes et des apôtres. Toute sa conduite portait l'empreinte de la perfection évangélique; il était d'une piété angélique, ne connaissait ni l'envie ni l'orgueil, était doux, bon, modeste et charitable.

Pendant la persécution de Dèce, en 250, Grégoire, malgré son désir du martyre, s'éloigna de sa ville épiscopale, afin de veiller sur son troupeau. Ses persécuteurs le cherchèrent de tous côtés, mais Dieu permit qu'il leur échappât.

Après la persécution, il revint à Néocésarée, visita son peuple, fit de sages règlements contre les abus, et institua des fêtes anniversaires en l'honneur des martyrs. Il fit cesser par ses prières une peste qui causait d'affreux ravages dans la ville, qui bientôt ne connut d'autre Dieu que celui des chrétiens.

En 264, Grégoire se trouva au concile d'Antioche, qui condamna Paul de Samosate. Cet hérétique niait la trinité des personnes en Dieu, et avançait que Jésus-Christ était un pur homme.

On ne sait pas précisément en quelle année mourut saint Grégoire Thaumaturge; l'opinion la plus probable est que ce fut en l'année 270. Sentant approcher sa dernière heure, Grégoire demanda à Dieu la conversion des idolâtres qui, dans sa ville, n'étaient plus que dix-sept, tandis qu'en y entrant, il n'y avait trouvé que dix-sept chrétiens. Il pria aussi pour la persévérance des fidèles et s'endormit dans le Seigneur, le 17 novembre, âgé d'environ soixante-dix ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

TEXTE : *Dicetis monti huic : Transi hinc illuc et transibit.* (Matth., XVII, 9.)

Saint Grégoire fut un des plus illustres disciples d'Origène. Il avait d'abord étudié le droit romain à Béryte, où était une grande école de droit, et continua ensuite ses études à Césarée. C'est dans cette dernière ville qu'il fit la connaissance d'Origène, qui s'y était retiré pour éviter quelques injustes persécutions qu'il avait eu à souffrir à Alexandrie. Grégoire demeura cinq ans sous la direction d'Origène, et avant de le quitter il voulut lui donner un témoignage solennel de sa reconnaissance dans un éloge public qu'il prononça en son honneur.

Ier POINT. — SAINT GRÉGOIRE, DISCIPLE D'ORIGÈNE.

Ce discours de saint Grégoire est précieux, parce qu'il fait connaître le système d'enseignement d'Origène, et les degrés par lesquels il faisait passer ses disciples pour les amener à la connaissance des plus hautes vérités du christianisme.

« Il commença, dit saint Grégoire, par faire à ses disciples l'éloge de la philosophie et de ceux qui s'y appliquaient. Il observait que le premier pas que doit faire un être raisonnable est de se connaître soi-même; qu'on ne mérite pas ce titre lorsqu'on ignore les moyens de parvenir à cette connaissance et de perfectionner ses facultés; que, de plus, il faut connaître les obstacles à surmonter, et quelles sont les actions permises ou défendues. Rien, disait-il, n'est plus ridicule pour un homme que de vouloir connaître ce qui est hors de lui-même, et d'ignorer ce qu'il y a de plus important pour lui et ce qui doit faire son bonheur. Il doit donc tourner ses recherches du côté du vrai bien et du vrai mal, afin d'embrasser l'un et d'éviter l'autre...

« Il nous fit commencer le cours de philosophie par la logique, qui avait pour objet d'enseigner à n'admettre et à ne rejeter aucune preuve légèrement, mais à examiner le fond d'un raisonnement sans s'arrêter aux termes. A cette science succéda la philosophie naturelle, démontrant la puissance et la sagesse infinies de Dieu, et le faisant admirer dans l'œuvre magnifique de la création ; puis l'étude des mathématiques qui embrasse la géométrie et l'astronomie ; il

s'en servait comme d'échelons pour nous amener par degrés à la connaissance des choses célestes.

« Une étude bien plus importante encore était celle de la morale. Il nous apprenait l'art de modérer nos passions, de nous élever au-dessus des faiblesses de l'humanité, de travailler à nous rapprocher de la Divinité, de retenir en nous son image, nous enseignant par l'exemple de ses vertus plus encore que par l'autorité de son éloquence. »

Quelle admirable méthode que celle d'Origène ! Il serait à désirer que tous les cours de philosophie se fissent sur ce plan. Les États y gagneraient autant que la Religion ; car l'homme vraiment religieux ne peut qu'être un bon citoyen.

IIe POINT. — SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE.

Saint Grégoire fut surnommé le *Thaumaturge*, à cause des grands miracles qu'il opéra. Nous citerons seulement quelques-uns des plus éclatants, dans lesquels il sembla commander en souverain à la nature entière.

Dans un de ses voyages, le saint ne trouvant pas d'autre asile, se réfugie le soir dans un temple d'idoles. Pour se tenir en garde contre les mauvais esprits, il passe la nuit en prières. Le lendemain, il continue sa route ; mais quand le prêtre païen veut interroger ses idoles et demander leurs oracles, les démons répondent à leur ministre que les prières de Grégoire ont enchaîné leur puissance. Le faux prêtre court aussitôt après saint Grégoire et lui demande s'il a en effet enchaîné ses dieux. Le saint en convient, et dans l'espoir d'attirer le païen au christianisme, il lui dit qu'il a aussi le pouvoir de les dégager. Il commande en effet à Satan de rentrer dans le temple, et le prêtre païen à son retour reçoit les oracles accoutumés. Celui-ci, frappé d'une chose aussi merveilleuse, court rejoindre le saint, et, pour embrasser sa foi, ne lui demande plus qu'une autre preuve de sa puissance. « Commande, lui dit-il, à cette pierre de changer de place. » Grégoire se souvient aussitôt de la parole de Jésus-Christ : « Si vous aviez de la foi, vous transporteriez les montagnes, » et sans hésiter, il commande à la pierre de se transporter au lieu qu'il désigne. Le bloc aussitôt, semblable à un animal docile, obéit; et le prêtre païen, frappé de stupeur, tombe à genoux pour adorer le Dieu de Grégoire.

La ville de Néocésarée, dont saint Grégoire était évêque, était fréquemment inondée par une rivière torrentielle qui coulait près de ses murs. Le saint évêque n'est pas assez riche pour construire des quais et des digues : mais il n'a pas oublié que saint Pierre et saint Jean, n'ayant pu donner l'aumône au boiteux de naissance, lui ordonnèrent au nom de Jésus-Christ de marcher et qu'il marcha en présence de toute Jérusalem stupéfaite. Le saint prend donc un bâton, l'enfonce sur le bord de la rivière, et commande aux eaux de ne jamais dépasser ce point. Le bâton, comme la verge d'Aaron, se couvre bientôt de feuilles, et le torrent respecte la limite fixée par Grégoire, comme la mer respecte celles fixées par Dieu même.

Néocésarée est ravagée par la peste. Grégoire demande à Dieu la cessation du fléau, et le fléau cesse.

Il serait trop long de rapporter d'autres miracles non moins évidents.

Comment, diront les incrédules, peut-on ajouter foi à d'aussi absurdes récits ! Nous, au contraire, nous disons : Comment ne pas croire à des miracles attestés par saint Grégoire de Nysse, par Eusèbe, par saint Basile, par saint Jérôme ! L'homme, du reste, par la seule puissance de son art ou par l'énergie de sa

volonté, opère déjà bien des prodiges. Dans la peinture, il fait parler la toile, et dans la sculpture, il fait respirer le marbre. Dans l'architecture, il tire en quelque façon des pierres des sons et de l'harmonie. Par l'éloquence, il commande à ses semblables. Par la seule expression de son visage, il inspire quelquefois aux animaux les plus féroces du respect et de la crainte. Parfois même le désir ardent d'embrasser une dernière fois une personne qui lui est chère lui fait commander à la mort de s'arrêter; et la mort, étonnée, retient un instant sa faux meurtrière. La plupart des médecins qui ont beaucoup pratiqué ont vu des faits pareils ; et ces surséances de la mort, si l'on peut parler ainsi, ne peuvent être attribuées qu'à l'énergie du désir.

Si, sans une grâce spéciale de Dieu, l'homme peut déjà opérer de si grandes choses, que ne peut donc point le saint, qui est comme le ministre et le favori du Très-Haut ? Si le serviteur est déjà si puissant dans la maison de son maître, qui oserait résister à l'enfant chéri, dans le palais de son père ?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Miracles de ce Thaumaturge. — 4. Thèmes oratoires. — 5. Vertus spéciales de ce Saint. — 6. Plans. — 7. Encomia. — 8. Ouvrages de saint Grégoire. 9. Auteurs à consulter. — 10. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Vertit in siccum, divisaque est aqua. (Exod., XIV, 21.)

Fecit signa et prodigia magna. (Deut., VI, 22.)

Prodigia facientem Dominum invocavit. (II Mac., XV, 21.)

Nouveau Testament. — Dicetis monti huic, transi hinc illuc, et transibit. (Matth., XVII, 9.)

Omnia possibilia sunt credenti. (Marc., IX, 22.)

Prodigiis et signis quæ fecit Deus per illum. (Act., II, 22.)

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam. (I Cor., XIII, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Beati Patris Gregorii merita jam in tuto posita securi magnificemus, qui gubernaculum fidei viriliter tenuit, anchoram spei tranquilla jam in statione composuit. (S. Maximus, Ep., *Homil.* 59.)

Contra omnes adversarios scutum timoris Dei tamdiu infatigabiliter tenuit, donec ad victoriam perveniret. (Id., *ibid.*)

Quid enim fuit totius vitæ illius cursus, nisi unicus cum vigili hoste conflictus ? (Id., *ibid.*)

Quid absurdius esse potest quam cum magno studio et cura reconditas opes conservare, ac sexcentorum malorum occasiones sibi ipsi custodire ? (S. Gregor. Thaumaturgus, *Super Ecclesiasten*, c. 5.)

Sapientia ferro etiam ipso fortior est. (Id., *ibid.*, c. 7.)

3. — MIRACLES DE SAINT GRÉGOIRE.

1. Il transporte les montagnes : Montem qui Ecclesiæ ædificationem impediebat, oratione alio transtulit. (S. Gregor. Nyss., *in Vita S. Gregorii Thaumat.*)

2. Il dessèche un lac : Paludem inter fratres causam discordiarum, exsiccavit. (Id., *ibid.*)

3. Il arrête le débordement d'un fleuve : Lyceum fluvium perniciose agros inundantem, defixo ad ripam, quo sustentabatur, baculo, qui statim virentem crevit in arborem, coercuit, ut postea ultra eum terminum non effluxerit. (Id., *ibid.*)

4. Il chasse les démons : Sæpissime dæmones ex idolorum simulacris, atque ex hominum corporibus ejecit. (Id., *ibid.*)

4. — THÈMES ORATOIRES.

1. Une réponse aux gentils, aux incrédules de tous les temps : Solent gentiles qui contra Ecclesiam maledicta scripsere, improperare nostris, quod non habuerint plenam fidem Dei, quia nunquam montes

transferre potuerint. Quibus respondendum est, non omnia scripta esse quæ in Ecclesia gesta sunt, sicut etiam de factis ipsius Christi et Domini nostri scriptura testatur. Unde et hoc quoque fieri potuisset, ut mons ablatus de terra mitteretur in mare, si necessitas id fieri poposcisset; quomodo legimus factum precibus Beati Patris Gregorii Neocæsareæ Ponti Antistitis, viri meritis et virtutibus eximii, ut mons in terra tantum loco cederet, quantum incolæ civitatis opus habebant. (V. Beda, *in Marc.*, c. 11.)

2. S. Grégoire le Thaumaturge peut être comparé à Moïse, aux prophètes, aux apôtres : Sancti Basilii testimonio cum Moyse, prophetis et apostolis comparatus Gregorius Thaumaturgus. (S. Basil., *L. de Spiritu.*)

3. S. Grégoire à l'école d'Origène, dont il fit le panégyrique.

4. Merveilles de son épiscopat.

5. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Ses dispositions natives pour le bien.

2. Sa chasteté admirable durant ses études à l'école d'Alexandrie.

3. Sa docilité aux leçons d'Origène qu'il suivit pendant cinq ans.

4. Sa reconnaissance envers cet excellent maître qui avait opéré sa conversion, dont il donna un témoignage public en prononçant son panégyrique devant un nombreux auditoire.

5. Son amour pour la solitude qu'il recherche tout en fuyant les honneurs et les richesses.

6. Vertus et merveilles de son épiscopat caractérisées par ces paroles : « Je n'ai trouvé en arrivant dans mon diocèse que dix-sept chrétiens ; je ne laisse en mourant que dix-sept infidèles ; grâces en soient rendues au Seigneur : *Deo gratias.* » (S. Gregor. Nyss., *in ejus Vita.*)

6. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. Des thaumaturges de l'ancienne loi : 1° Moïse ; 2° Elie et les prophètes. — II. Des thaumaturges de la nouvelle loi : 1° Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 2° les apôtres ; 3° les saints, principalement S. Grégoire Thaumaturge.

Autre plan du même. — I. Miracles de S. Grégoire que nous devons admirer. — II. Ses vertus que nous devons imiter.

7. — ENCOMIA.

Dant tibi cognomen meritum miracula, Præsul ;
Nam tot mira patras signa, quot acta, solo.
Corpora cum torquet Dæmon, hunc stringis ahena
Compede, et hospitio cogis abire suo.
Improba rixantum compescis jurgia nutu,
Exsiccasque tua voce paludis aquas.
Attonitos tenebris nigrantibus obruis hostes ;
Et cedunt jussis vitaque morsque tuis.
Exilem baculum fluvialibus objicis undis,
Moxque fugit imperio territa lympha tuo.
Vis tumidum montem sedes mutare vetustas ;
Protinus antiquum deserit ille locum.

(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri, 17 *novembris*, *de S. Gregorio Thaumaturgo*, *Episcopo.*)

8. — OUVRAGES DE CE SAINT.

Les ouvrages qui nous restent de S. Grégoire Thaumaturge, et qui sont singulièrement estimés, même des protestants, dit Godescard, sont : 1° son *Panégyrique d'Origène* ; 2° son *Symbole* ; 3° son *Epître canonique* ; 3° sa *Paraphrase sur l'Ecclésiaste.*

9. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — S. Grégoire de Nysse, *Vita B. Gregorii Neocæsar.*, *Episc.*; Surius, les Bollandistes, et tous les hagiographes.

Historiens. — Eusèbe, *Histor. eccl.*, L. VI, c. 23 ; S. Jérôme, *in Catalog.*; S. Basile, *de Spiritu* ; Le Nain de Tillemont, *Mémoires ecclés.*, t. IV ; Don Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclés.*, t. III.

10. MARTYROLOGE. — S. Grégoire Thaumaturge. — SS. Alphée, Aciscle et Victoire, mm. — S. Denis, év. — S. Agnan, id. — S. Hugues, id. — S. Grégoire de Tours.

18 novembre. — SAINT GRÉGOIRE, évêque de Tours.

(L'AN 595.)

VIE DE SAINT GRÉGOIRE

George Florentius Grégoire fut le plus bel ornement de l'église de Tours, après saint Martin. Il sortait d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété semblait héréditaire. Léocadie, son aïeule, descendait de Vettius Epagatus, martyr de Lyon. Saint Gal, évêque de Clermont, était son oncle paternel. Armentaria, sa mère, était petite-fille de saint Grégoire, qui mérita par ses vertus d'être élevé sur le siége de Langres. Il vint au monde le 30 novembre 539. Il n'eut d'abord d'autre nom que George Florentius. On croit qu'il n'y ajouta celui de Grégoire, que par respect pour la mémoire de saint Grégoire de Langres, son bisaïeul.

Il fut élevé sous la conduite de saint Gal, son oncle. Il ne donna qu'une application médiocre aux belles-lettres; mais il acquit une grande connaissance de toutes les sciences ecclésiastiques. Son oncle lui conféra la tonsure. Saint Avit, successeur de saint Gal, l'ordonna diacre.

Ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Peu de temps après son départ de cette ville, le clergé et le peuple, qui venait d'admirer sa piété, son savoir, son humilité, l'élurent pour remplacer le saint évêque Euphrone, que la mort leur enlevait. Les députés chargés de lui annoncer son élection, le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie. Forcé de se rendre au vœu du diocèse de Tours, il fut sacré par Gilles, évêque de Reims, le 22 août 573. Il avait alors trente-quatre ans. Par son zèle, il fit fleurir la religion et la piété. Il rebâtit la cathédrale fondée par saint Martin, et plusieurs autres églises. Il défendit les franchises de celle de Saint-Martin, en refusant de livrer à Chilpéric le duc Gontran, qui s'était retiré dans cet asile, qu'on regardait alors comme inviolable. Chilpéric s'était emparé de la ville de Tours après l'assassinat de Sigebert, et Gontran avait mis Childebert II, fils de ce prince, sur le trône de son père. Le duc, qui craignait le ressentiment de Chilpéric, s'était renfermé dans l'église de Saint-Martin.

Le saint évêque de Tours assista au concile qui se tint à Paris en 577, contre Prétextat, évêque de Rouen, que Frédégonde, femme de Chilpéric, voulait perdre absolument. Il prit la défense de ce prélat, faussement accusé de divers crimes, reprocha à quelques évêques leur indigne complaisance pour la reine, et empêcha du moins que l'affaire ne fût portée aux dernières extrémités.

Notre saint savait allier la douceur avec le zèle. Tous ses diocésains étaient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité s'étendait à tous, et ses ennemis en éprouvaient les effets les plus sensibles, Les malheureux, ceux mêmes qui paraissaient les moins dignes de compassion, trouvaient en lui un père et un défenseur. Des voleurs ayant pillé l'église de Saint-Martin, on les arrêta, et on leur fit leur procès. Grégoire demanda leur grâce au roi; et comme personne ne se présentait pour suivre l'affaire, Chilpéric leur laissa la vie.

Les rois Childebert et Gontran donnèrent de grandes marques de confiance au saint évêque de Tours ; il s'en servit pour assurer, autant qu'il était en lui, la paix entre ces deux princes. Il remplit toujours, avec autant de zèle que de capacité, les commissions importantes dont il fut chargé, et ne se proposa jamais que le bien de l'État et la gloire de la religion.

Sainte Radegonde avait beaucoup d'estime pour Grégoire. Cette princesse étant morte en 587, dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, qu'elle avait fondé, l'évêque de Tours fit la cérémonie de ses funérailles en l'absence de l'évêque diocésain. Sa mort fit naître un schisme dans le monastère. Clotilde, fille du roi Caribert, qui y était simple religieuse, voulut faire déposer l'abbesse pour se mettre en sa place. Elle avait plusieurs religieuses dans son parti, en autres Basine, fille de Chilpéric; les choses furent portées à un point, qu'il fallut nommer une commission composée de plusieurs évêques pour terminer cette affaire. Grégoire fut du nombre des commissaires. L'innocence de l'abbesse qu'on voulait déposer fut reconnue. On condamna les religieuses qui s'étaient soustraites à son obédience, et on prononça contre elles la peine d'excommunication.

Saint Grégoire eut aussi de grandes liaisons de piété avec Ingoberge, veuve de Caribert, roi de Paris. C'était une princesse aussi vertueuse que charitable. L'évêque de Tours l'assista dans sa dernière maladie, et elle le nomma son exécuteur testamentaire. Elle mourut en 589.

La même année saint Grégoire obtint la conservation des priviléges de son église, qu'on attaquait; il sut en maintenir les exemptions par son zèle et sa fermeté.

L'auteur de l'ancienne Vie de saint Grégoire rapporte que ce saint évêque fit, en 594, un voyage de dévotion à Rome; que le pape saint Grégoire le Grand le reçut avec honneur, et qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or. Le pape, continue-t-il, en admirant les rares vertus de son âme, fut surpris de la petitesse de sa taille : Nous sommes tels que Dieu nous a faits, répondit l'évêque de Tours; il est le même dans les petites et dans les grandes choses; » donnant à entendre par là que Dieu est l'auteur de tout le bien qui est en nous, et que c'est à lui seul qu'il faut en rapporter la gloire.

La sainteté de l'évêque de Tours fut attestée par divers miracles, dès son vivant. Il les attribuait par humilité à saint Martin et aux autres saints dont il avait coutume de porter des reliques. Il mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat. Il ordonna, avant de mourir, qu'on enterrât son corps dans un lieu par où passaient tous ceux qui entraient dans l'église. Son but était qu'en foulant aux pieds son tombeau, on en perdît insensiblement le souvenir. Mais son clergé érigea un monument en son honneur, à la gauche du tombeau de saint Martin; l'église métropolitaine de Tours possède encore quelques reliques du saint évêque.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GRÉGOIRE

TEXTE : *Quoniam pusillum et magnum ipse fecit.*
(Sap., VI, 8.)

La première fois que cet évêque fit sa visite à Rome, le pape saint Grégoire le Grand, qui était de haute taille, le reçut avec une extrême bonté, et à la vue de la petite taille du nouvel évêque, il ne pouvait se lasser d'admirer en secret les grands dons que Dieu avait cachés dans un si petit corps, lorsque Grégoire de Tours, par une inspiration divine, pénétrant sa pensée, lui dit avec une spirituelle gravité : « Saint Père, Dieu nous a faits tels que nous sommes; il est le même à l'endroit des petits et des grands. » Parole célèbre, par laquelle Grégoire révélait son caractère d'impartialité et d'indépendance, qui en fit un grand évêque; parce que c'est là en effet la principale prérogative de l'épiscopat catholique. Pour embrasser en deux idées la glorieuse carrière de cet illustre évêque, nous n'avons qu'à considérer : 1° *sa conduite vis-à-vis des grands;* 2° *sa conduite vis-à-vis des petits.*

Ier POINT. — SA CONDUITE VIS-A-VIS DES GRANDS.

Simples créatures des princes de ce monde, et privés de tout mandat divin que les hommes ne sauraient donner, les évêques schismatiques n'ont aucune indépendance dans leur ministère, et vivent rampant aux pieds des potentats, qui les font parler et marcher selon leurs vains caprices : delà l'abomination de la désolation dans ces religions fausses et nationales.

Mais il n'en est pas de même de l'évêque catholique, qui a nécessairement l'indépendance en partage, parce qu'il tient sa mission et ses pouvoirs du Ciel. C'est ce que savait très-bien Grégoire de Tours.

A peine revêtu du caractère épiscopal, qu'il voulait refuser par esprit d'humilité, qu'on le vit aussitôt en remplir les fonctions avec une indépendance et un zèle tout apostoliques.

Fidèle à la parole de l'Évangile, qui dit de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, Grégoire ne cessa d'enseigner, de pratiquer lui-même le respect et l'obéissance vis-à-vis des autorités de ce monde. Mais dès que la loi des princes était en opposition avec la loi de Dieu, il savait donner la préférence à celle-ci sur celle-là, se rappelant la belle réponse des apôtres, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Rempli d'un saint zèle pour les intérêts de Jésus-Christ et de son Église, il s'en montra toujours l'énergique avocat et le champion infatigable. Voyez-le luttant avec intrépidité, tantôt pour les privilèges accordés aux saints lieux de la Palestine, tantôt pour les droits particuliers à son église et à son diocèse. Voyez-le, dans le concile de Paris, prenant en main la cause de saint Prétextat, évêque de Rouen, contre l'orgueilleuse Frédégonde, qui avait juré la perte de cet illustre pontife. Voyez-le se défendant lui-même, avec une sainte indépendance, dans une assemblée d'évêques, convoqués à Compiègne par le courtisan Lendaste, à l'instigation de cette reine inique. C'est en vain que la jalousie et l'intrigue ont formulé contre lui les accusations les plus odieuses, Grégoire n'a qu'à parler pour réduire à néant tous les stratagèmes de ses ennemis. Son innocence est reconnue avec tant d'éclat, que l'infâme Lendaste avec tous ses calomniateurs succombe sous le poids de la honte et de l'ignominie.

Mais c'était surtout à la défense de la divinité de Jésus-Christ qu'il employa tout son zèle et son activité. Voyant que les juifs, les ariens et autres hérétiques

ques disséminés dans les Gaules, se servaient, selon leur ordinaire, de l'influence des grands et des princes, pour multiplier leurs adeptes et répandue leurs erreurs contre la personne adorable du divin Maître, Grégoire s'arme d'une sainte audace, afin de poursuivre le schisme et l'hérésie jusque dans les cours et les palais de ce monde. A sa voix ferme et puissante, l'erreur est confondue, et la divinité de Jésus-Christ triomphe de toutes les puissances de la terre et des enfers. C'est en vain que le roi Chilpéric veut essayer d'écrire et de faire le théologien, pour soutenir le sabellianisme, il est forcé de se rendre à l'éloquence du saint évêque et de faire amende honorable à la vérité chrétienne. C'est cette fermeté et cette indépendance de caractère apostolique, qui gagnèrent à saint Grégoire la vénération et la confiance des rois Childebert et Gontran, lesquels l'aidèrent puissamment dans l'accomplissement de sa charge épiscopale. Heureux l'évêque qui sait gagner l'estime des princes, sans les flatter, sans trahir les droits de Dieu et de l'Église, sans oublier ce qu'il doit à son troupeau.

IIe POINT. — SA CONDUITE VIS-A-VIS DES PETITS.

Autant un évêque doit montrer de fermeté vis-à-vis des grands et des puissants, autant il doit être bon et condescendant envers les petits et les faibles qui ont besoin de sa protection, et dont il est établi le père et le défenseur légitime. Car, en effet, le royaume des cieux est avant tout pour les petits, ou ceux qui leur sont semblables. Tel a été le rôle du divin Maître, dont les principales faveurs furent toujours pour les faibles et les malheureux de tout genre : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum.* (Luc., XII, 32.)

Telle sera la conduite de saint Grégoire pendant tout le cours de son épiscopat. A peine a-t-il en main la houlette pastorale, qu'il veille avec le plus grand soin sur tous les intérêts de ses chères ouailles. Pour tous ses chers enfants il bâtit de nouvelles églises et des maisons de charité; il embellit leurs temples et surtout leur antique cathédrale, construite par saint Martin; il les nourrit de la parole sainte et de la grâce des sacrements; il se fait tout à tous, pour soulager toutes les misères. Tous ses diocésains sont l'objet de sa sollicitude la plus tendre. Sa charité est constante et généreuse; elle est si générale que ses ennemis eux-mêmes en éprouvent les effets les plus sensibles. Ceux mêmes qui paraissent les moins dignes de compassion, trouvent en lui un père et un défenseur. Mais c'est surtout à ses enfants les plus petits et les plus humbles qu'il prodigue les plus grands trésors de son amour. Quoique issu d'une des plus riches et des plus illustres familles des Gaules, il met son plaisir et son bonheur à consoler les êtres les plus misérables, à panser et à guérir leurs plaies, à leur procurer toute sorte de soulagements spirituels et corporels. Que de prodiges merveilleux n'a-t-il pas opérés en leur faveur, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce! Que de guérisons miraculeuses les malheureux lui ont attribuées, et qu'il attribuait lui-même à la vertu des saintes reliques qu'il portait sur lui avec une très-grande dévotion, ou à la puissance de saint Martin, qu'il vénérait d'un culte spécial! Tant de dévouement pour ses ouailles et pour l'Église entière ne l'ont pas empêché de composer plusieurs livres, qui sont autant de chefs-d'œuvre, et qui en ont fait la lumière de son siècle. Puisse le siége de Tours, illustré par les Grégoire et les Martin, posséder toujours de pieux et saints évêques.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Ouvrages de saint Grégoire de Tours. — 8. Auteurs à consulter. 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ipse est Deus : ipse fecit nos, et non ipsi nos. (Ps. XCIX, 3.)

Ecce non dormitabit neque dormiet. (Id., CXX, 4.)

Thesaurizabit super illum scientiam et intellectum justitiæ. (Eccli., IV, 21.)

Dominus dedit mihi linguam eruditam. (Is., L, 4.)

Nouveau Testament. — Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam ut det illis cibum in tempore opportuno. (Matth., XXIV, 45.)

Nocte et die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum; et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius qui potens est ædificare et dare hæreditatem in sanctificatis omnibus. (Act., XX, 31.)

2. — SS. PÈRES.

Quis comeditur zelo domus Dei? qui omnia quæ forte ibi videt perversa, satagit emendare, cupit corrigere, non quiescit ; si emendare non potest, tolerat, gemit. (S. Augustin., *Tract.* 10 *in Joan.*)

Ingenium tuum, prudentia, eloquentia, et cœtera quibus ornantur mores tui, dona sunt Dei. (Id., *in Ep.* 238.)

Nihil prodest habere te verba, si scientiam non habueris ; nihil prodest habere te verba, habere te scientiam, si non habueris opera. (S. J. Chrysost., *Hom.* 11 *in Marc.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Science ecclésiastique de S. Grégoire de Tours, attestée par la nomenclature que nous donnons ci-après des ouvrages précieux qu'il a laissés.

2. S. Grégoire glorieux défenseur : 1° de S. Prétextat, évêque de Rouen, contre la vengeance de Frédégonde ; 2° des droits et priviléges de son église.

3. Fausses accusations de Leudaste, comte de Tours, contre S. Grégoire, dont l'innocence est proclamée à l'assemblée épiscopale convoquée par Chilpéric, à Berni.

4. Saintes Radegonde et Ingoberge, veuve de Caribert, roi de Paris professent la plus grande estime pour S. Grégoire de Tours.

5. Respect de S. Grégoire pour les reliques de S. Martin de Tours et des saints.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Son amour des sciences ecclésiastiques, à cette époque de décadence, qui ont fait de lui un écrivain révélateur des événements, des usages, des mœurs, des caractères, de la foi des peuples de ce temps.

2. Son zèle pour la gloire des martyrs, des confesseurs et de S. Martin, qui l'ont porté à écrire les livres intitulés : *De gloria martyrum ; De gloria confessorum ; De miraculis S. Martini.*

3. Sa charité envers ses diocésains, envers ses ennemis qu'il pardonne, envers des voleurs qui avaient pillé son église, et dont il demande la grâce au roi Chilpéric.

4. Sa douceur qui s'interpose avec succès entre les rois Childebert et Gontran, dont il vide les différends et qu'il concilie pour le bien de leurs peuples.

5. Son humilité, sa modestie, son mépris des honneurs qui lui font demander, à sa mort, qu'on enterre son corps sur le chemin pour qu'il soit foulé aux pieds.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. S. Grégoire de Tours fut un évêque : 1° ferme vis-à-vis des rois ; 2° zélé pour les droits de son église, le maintien et l'accroissement de la foi, la défense des opprimés ; 3° charitable envers ses ouailles, et surtout ses ennemis.

Autre plan du même. — Texte : *Ille erat lucerna ardens et lucens.* (Joan., V, 35.) — S. Grégoire a été la lumière de son siècle : I. Pour l'Eglise dont il a consigné les gloires dans ses livres intitulés : 1° *De gloria martyrum ;* 2° *De gloria confessorum ;* 3° *De vita Patrum ;* 4° *De miraculis S. Martini.* — II. Pour la société civile moderne dont il révèle les origines, les lois, les transformations, les coutumes, les mœurs dans son ouvrage célèbre et précieux, intitulé : *Historia Francorum.*

6. — ENCOMIA.

Somnum dormientis in natalitia Christi nocte, Angelus alapa discussit: Tam non possunt ferre superi Episcopum dormientem. (*Fasti Mariani*, S. Gregor. Turon., *Ep.* 17 *novemb.*)

Cum grege Pastorem nam vigilare decet.
(FASTI SACRI.)

Miracula quæ fecit, sanctorum reliquiis adscripsit.

Edita, Dive, tibi, tribuis miracula Divis,
At dum aliena putas, tunc tua jure facis.
(*Ibid.*)

7. — OUVRAGES
DE SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.

S. Grégoire de Tours nous a laissé plusieurs ouvrages dont voici la liste : 1° *De Gloria Martyrum*, en deux livres, dont le second regarde principalement les miracles de S. Julien de Brioude ; 2° *De Gloria Confessorum* : c'est le récit des miracles opérés par l'intercession et les reliques des saints dans différentes parties de la France ; 3° *De Miraculis S. Martini Episcopi Turonensis*, en quatre livres ; 4° *De Vita Patrum*, en quatre livres, où on trouve la *Vie de S. Gal* et celle de plusieurs autres saints français ; 5° *Historia Francorum*. Cette histoire comprend un intervalle de cent soixante-quatorze ans (417-591). C'est le monument le plus précieux que nous ayons pour cette époque. Elle est tout à la fois ecclésiastique et civile. On y trouve les traces des anciennes lois et coutumes des Gaulois et des Francs, qu'on chercherait inutilement ailleurs. Elle fait partie du *Recueil des historiens de France*, par Dom Bouquet, et de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* donnée par M. Guizot. MM. Guadet et Taranne, au nom de la *Société de l'Histoire de France*, en ont publié une traduction avec le texte. 4 vol. in-8, 1836-39.)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — S. Odon, abbé de Cluny, *Vie de S. Grégoire de Tours* ; Levesque de la Ravalière, *id.*; Surius, *id.*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*; Alban Butler, *Vies des Saints*, et tous les hagiologues.

HISTORIENS. — S. Grégoire de Tours, lui-même, dans ses *Œuvres*, publiées par D. Ruinard ; D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III; D. Ceillier, *Dictionnaire des auteurs sacrés*, t. XVII ; Maan, *Historia Ecclesiæ Turonensis* ; le P. Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane* ; M. l'abbé Jager, *Histoire de l'Eglise de France*.

9. MARTYROLOGE. — Dédicace des Basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. — S. Romain, m. — S. Hésyque, id. — S. Oricle et ses compagnons, id. — S. Maxime, év. — S. Odon, abbé de Cluny. — S. Thomas, moine.

19 novembre. — SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

(XIIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Sainte Élisabeth eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère, Gertrude, fille du duc de Carinthie. Dès le berceau, elle fut fiancée à Louis, fils d'Herman, landgrave de Hesse et de Thuringe. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatre ans, le landgrave pria le roi de lui confier la jeune Élisabeth, pour la faire élever à sa cour, près du jeune Louis, son futur époux. Le roi et la reine de Hongrie consentirent avec peine à se séparer d'une enfant qu'ils aimaient beaucoup; enfin, elle fut remise à une gouvernante et amenée en Thuringe, où elle fut reçue avec une magnificence digne de son rang.

La petite princesse donna bientôt des marques de la sainteté éminente à laquelle elle arriverait un jour. Peu curieuse de parures et d'amusements, elle

consacrait le plus de temps qu'elle pouvait à la prière, montrait une grande charité pour les pauvres. Quand elle était à l'église, elle ôtait sa couronne et les marques de sa dignité. La princesse Sophie, sa belle-mère, lui en ayant un jour demandé la raison : « A Dieu ne plaise, répondit-elle, que n'étant qu'une vile créature, tirée du limon de la terre, j'ose paraître avec une couronne superbe devant mon Dieu et mon Sauveur couronné d'épines. » En un mot, Élisabeth s'efforçait de pratiquer l'humilité, le renoncement évangélique, et s'exerçait avec ferveur dans toutes les vertus.

Une telle conduite déplaisait beaucoup à Sophie et à Agnès, sa fille, qui ne cessaient de tourner en ridicule la vertueuse princesse. Les courtisans portèrent encore plus loin leurs discours et leurs réflexions malignes. Élisabeth ne s'en émut point et continua à servir le Seigneur de toutes ses forces.

Les persécutions éprouvèrent la princesse pendant l'absence du jeune landgrave Louis, qui voyageait pour son instruction. A son retour, charmé des vertus d'Élisabeth, il l'épousa lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année. Le prince Louis, très-vertueux, laissa donc à son épouse la liberté de suivre son attrait pour la piété.

Élisabeth profita de cette liberté pour se prescrire différents exercices de dévotion auxquels elle fut toujours fidèle. Elle voulut même se livrer à des austérités qui pouvait altérer sa santé; mais son directeur, homme d'un vrai mérite, eut la prudence de la retenir dans de justes bornes, lui disant qu'il fallait regagner par son humilité ce qu'elle perdait du côté des mortifications. Docile à ces avis, elle demandait souvent à Dieu la grâce de connaître son néant devant lui.

Elle avait souvent recours à la prière, se levait même toutes les nuits pour y donner un temps considérable. Elle joignait à ce saint exercice le soin assidu des pauvres et des malades : presque tous les ouvrages qui sortaient de ses mains n'étaient que pour leur usage. Son intérieur n'en était pas moins réglé, et son palais paraissait plutôt un monastère que la cour d'une princesse. Dieu y était servi fidèlement; chacun se faisait un devoir de marcher sur les traces d'Élisabeth.

Le landgrave, voyant que la sagesse avait été départie à sa femme, se faisait un plaisir de l'instruire des affaires de l'État; quand il était absent, il lui en laissait le gouvernement; Élisabeth ne se servait de cette autorité que pour le bien public et de ceux surtout qui étaient dans le malheur. Pendant une famine qui survint en Allemagne, en 1225, elle fit donner aux pauvres le blé qu'on avait recueilli dans ses terres, en l'absence de son mari qui était en Italie, auprès de l'empereur Frédéric. A son retour, ce prince approuva la conduite d'Élisabeth, sans écouter les plaintes de ses intendants. Pour soulager les pauvres infirmes qui ne pouvaient venir chercher l'aumône au château, situé sur une montagne, elle fit bâtir au bas un hôpital où elle allait les servir de ses propres mains : elle prenait un soin particulier de leurs enfants. Elle nourrissait tous les jours neuf cents indigents. Cette attention pour les pauvres, le détail dans lequel elle entrait en leur faveur fut un jour traité devant elle de vertu qui ne convenait pas à la dignité royale. « Ce qui vous paraît indigne de moi, répondit-elle, purifie mes fautes : gardons-nous bien de mépriser les moyens que le Seigneur a etablis pour nous sanctifier. »

Cependant le landgrave se croisa pour aller en Palestine avec l'empereur Frédéric Barberousse; il alla le joindre dans le royaume de Naples; mais lorsqu'il était sur le point de s'embarquer, il fut attaqué d'une fièvre maligne à Otrante. Il demanda les secours de l'Église, et mourut dans de grands senti-

ments de piété, le 11 septembre 1227. La nouvelle de cette mort remplit d'amertume le cœur d'Élisabeth; mais elle se soumit généreusement aux ordres de la Providence. « Puisque mon *frère* ne vit plus, dit-elle, je mourrai à moi-même, au monde et à toutes ses vanités. » Mais ce ne fut là que le prélude des tribulations qui l'attendaient.

L'envie, la haine, l'ambition, qui n'avaient osé se montrer du vivant du landgrave, se réunirent pour la perdre. On l'accusa d'avoir ruiné l'État par ses aumônes excessives; on dit que son fils Herman était trop jeune pour gouverner et on mit sur le trône Henri, frère de Louis. Le nouveau landgrave chassa Élisabeth du palais, la dépouilla de ses biens, et défendit de lui donner asile, ainsi qu'à ses enfants. Élisabeth supporta cette épreuve avec joie. Son oncle, l'évêque de Bamberg, ayant appris l'indigne traitement qu'on faisait éprouver à sa sainte nièce, lui fit offrir un asile. Bientôt, aidée des plus puissants barons du landgraviat, elle obtint qu'on lui rendît son douaire, dont elle distribua les revenus aux pauvres. Elle ne voulut pas se mêler du gouvernement, mais elle demanda qu'il fût réservé à son fils.

Élisabeth passa les trois dernières années de sa vie dans la pratique des plus héroïques vertus; elle embrassa la règle du tiers ordre de Saint-François, fit vœu d'obéissance à son confesseur. Elle se nourrissait de pain, d'herbes et d'eau. Enfin, sentant sa fin approcher, elle institua Jésus-Christ son héritier en la personne des pauvres, reçut les sacrements de l'Église et s'endormit dans le Seigneur le 19 novembre 1231 à l'âge de vingt-quatre ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

TEXTE : *Hæc erat plena operibus bonis.* (Act., IX, 36.)

Si une grande sainte a semblé devoir concilier en sa faveur les suffrages du monde par l'intérêt qu'inspire à tous les cœurs bien faits le tableau attachant des vertus les plus douces et les plus aimables, c'est bien Élisabeth, l'illustre et admirable duchesse de Thuringe. Cependant cette même sainte est là avec son histoire, pour attester l'iniquité et l'injustice permanente du monde. Il semble que les riches dons de la nature, qui ornaient cette admirable femme, irritèrent davantage les désirs et la jalousie du monde, qui ne put jamais voir d'un œil indifférent l'éminente piété d'une jeune personne faite pour partager ses amusements, ses plaisirs et ses joies.

On peut dire que sainte Élisabeth aurait pu devenir l'objet de l'admiration, de l'estime et de l'amour des mondains, si elle eût consenti à adopter leur esprit. Tout fut mis en œuvre pour la séduire, et sa fermeté inébranlable excita contre elle la fureur d'un grand nombre d'ennemis. Méprisé par ce grand cœur trop noble pour n'être pas à Dieu, le monde sembla lui dire : Je saurai me venger de ton mépris. Il le fit, comme il le fera toujours à l'égard des vrais amis de Dieu, qui regardent tous les biens de la terre comme un peu de fumier, et tous les amusements du siècle comme un danger pour l'innocence. Et comme sainte Élisabeth se signala toujours par son aversion pour les plaisirs que le monde recherche, le monde proportionna sa haine et sa fureur au mépris dont il était l'objet de la part de cette illustre servante de Dieu.

Tel est le sujet plein d'intérêt que je me propose de méditer avec vous aujourd'hui; telle est la vérité que je veux étudier dans la vie d'une sainte qui fut une des gloires du treizième siècle.

Ier POINT. — INGRATITUDE DU MONDE ENVERS SAINTE ÉLISABETH.

Le monde est ingrat envers les saints, comme il l'est envers Dieu. Sa haine envers les saints est telle qu'il oublie de la manière la plus révoltante les bienfaits de l'homme vertueux. Les faits qui viennent à l'appui de cette accusation sont-ils bien difficiles à rencontrer? La vie de sainte Élisabeth est une preuve frappante de cette triste vérité.

Élevée à une haute dignité, et pouvant disposer de richesses immenses, Élisabeth ne se croit placée au-dessus des autres que pour être la mère de tous les malheureux.

A peine unie au prince de Thuringe, son palais devient l'asile de tous ceux qui souffrent ou qui sont dans le besoin. Je la vois quitter sa propre demeure pour voler au devant de tous les genres d'infortunes. Elle descend dans les plus sombres cachots consoler le prisonnier. Partout où l'on peut apercevoir l'affliction, les larmes, le désespoir, on est assuré de rencontrer Élisabeth. De quoi n'est point capable une charité ardente qui a son siége dans un cœur bon et généreux? Cette princesse, modèle parfait de de la grandeur chrétienne, élève pour l'indigence un palais vaste et spacieux. Les pauvres habiteront désormais à côté de leur mère. Bientôt on y voit accourir toutes les infirmités humaines. Les enfants délaissés, les orphelins sans soutien, viennent apprendre à bénir la Providence. Élisabeth les visite, essuie leurs larmes, devient la servante de ceux qui comptent un plus grand nombre de misères. Plus de neuf cents pauvres reçoivent tous les jours le pain que le Père commun a promis à tous ses enfants, et les biens considérables dont dispose l'illustre princesse, deviennent le patrimoine assuré de ses sujets les plus indigents.

Mais tout à coup une cruelle famine désole l'Allemagne. Que de pauvres victimes vont succomber sous le fléau dévastateur! Élisabeth, Dieu vous a réservée pour ces jours de calamités! Ame héroïque, dilatez votre cœur! Ingénieuse à discerner l'indigence, prompte à la secourir, la jeune princesse de Thuringe accourt partout où elle entend les plaintes de l'infortune, partout où coulent les larmes amères de la douleur et de la misère; elle pénètre dans les plus sombres retraites; des milliers de malheureux sont arrachés au désespoir et à la mort.

Maintenant on pourrait penser que tous les cœurs sont acquis à Élisabeth, que toutes les mains vont s'élever vers le ciel pour combler de bénédictions celle que Dieu a rendue comme la providence des malheureux, et qui fait le bonheur de la Thuringe. Mais ce serait ignorer l'ingratitude du monde. Où est le saint qui a vécu sans la connaître, et sans en être l'objet?

Le jeune époux d'Élisabeth, animé d'une piété tendre et plein d'une foi vive, est sur le point de s'embarquer pour la Palestine où il va prendre la défense des chrétiens opprimés. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu! la mort se hâte d'enlever à la Thuringe un prince qui fait ses délices, à Élisabeth le plus parfait des époux et l'ami le plus tendre.

Tout à coup, l'envie, la jalousie, la haine et l'ambition, réduites au silence par la piété du prince, lèvent audacieusement la tête. Pour perdre Élisabeth, tout sera mis en œuvre. Les grands séduisent le peuple par les moyens nombreux dont ils connaissent si bien le secret. Celui-ci, inconstant et aveugle, oublie bientôt les vertus héroïques de son illustre souveraine. Élisabeth est chassée de ses États avec son jeune fils, tandis qu'un prince usurpateur occupe le trône de son époux.

Une alliance avantageuse est offerte à la jeune veuve; elle pourrait en l'acceptant faire la conquête de ses États. Mais, non; elle refuse d'employer un moyen contraire au vœu qu'elle a formé de n'avoir plus d'époux que Jésus-Christ; et la patience la plus héroïque est le seul obstacle qu'elle sait opposer aux excès les plus révoltants de l'ingratitude.

Dans tout ce qu'elle a fait jusqu'alors, Élisabeth n'a jamais eu en vue d'autre récompense que celle que Dieu promet à la vertu. Certes, il le fallait bien, pour conserver tant de calme et une si parfaite résignation au milieu de ces rudes épreuves. Mais qui dira les vives peines que ressentit ce cœur si aimant et si tendre? Il faudrait, pour en parler, avoir connu par soi-même toutes les amertumes de l'ingratitude la plus révoltante.

Voilà la conduite du monde à l'égard des saints : c'est ainsi qu'il les traite. Malheur au chrétien qui ne le comprend pas, et qui s'étonne de la malice des hommes! Malheur à celui qui, placé dans les mêmes conditions qu'Élisabeth, s'abandonne au découragement, renonce au bien qu'il voulait faire, et cherche sa consolation ou sa force partout ailleurs que dans la croix de Jésus-Christ!

IIe POINT. — CRUAUTÉ DU MONDE ENVERS SAINTE ÉLISABETH.

Nous avons vu cette illustre et généreuse princesse, pleine de compassion pour tous les genres de malheur, charitable jusqu'à l'héroïsme, économe des pauvres, mère tendre de tous ceux qui souffrent; l'indigence et l'exil vont bientôt se rencontrer dans ses destinées. Descendue, ou plutôt précipitée tout à coup du trône qu'elle ennoblit par le spectacle de toutes les vertus chrétiennes, elle se trouve réduite à ce même état de détresse et de pauvreté, où sa royale main était allée si souvent soutenir ses propres sujets. L'ambition et l'orgueil qui lui ont enlevé sa couronne porteront bientôt la cruauté jusqu'à ses dernières limites.

On a de la peine à le croire, et cependant rien n'est plus certain, Élisabeth se voit privée de tous les objets regardés comme indispensables au soutien de la vie la plus commune. Un ordre barbare prescrit aux habitants de cette même ville qui fut le théâtre des plus grandes œuvres inspirées par la charité de Jésus-Christ, de repousser Élisabeth, si elle demande un asile pour échapper aux injures de l'air, et pour offrir une pauvre demeure à son jeune fils. Je la vois sortir de son palais, veuve désolée, traînant avec elle ses enfants persécutés: elle rencontre bientôt un cœur compatissant; la demeure du pauvre lui est offerte; là, du moins, elle sera libre de manger avec ses enfants le pain que ses larmes auront mouillé. Mais non, la persécution est implacable : poursuivie par la haine jusque dans cette dernière retraite, elle est forcée de l'abandonner pour se mêler avec ces hommes proscrits par la justice humaine, auxquels il reste, pour toute ressource, ce sentiment de pitié que n'ont pu étouffer les menaces terribles d'un souverain.

N'est-ce pas assez de cruautés? Pauvres de la Thuringe, et vous tous habitants d'une grande cité enrichis par les libéralités d'Élisabeth, que faites-vous? votre froide apathie et cette lâche obéissance à des ordres d'iniquité, sont-ils suffisamment justifiés par la crainte que vous inspire un pouvoir usurpateur? Et vous, Élisabeth, pourquoi vous cacher? Venez montrer à vos sujets le fils d'un prince qui fut le modèle de toutes les vertus chrétiennes. N'en doutez pas, il existe encore des cœurs généreux. N'avez-vous pas entendu les propositions pleines de dévouement de quelques seigneurs prêts à marcher en braves à la conquête des États que doit gouverner votre fils?

Ce langage est bien celui du monde, mais il n'est pas compris par sainte Élisabeth. Ses vœux et ses sentiments sont opposés à ceux que l'ambition suggère; les moyens employés par une politique toute humaine ne lui paraissent pas dignes d'une servante de Jésus-Christ. Elle ne connaît qu'une doctrine, c'est celle de l'Évangile. Elle veut bien que l'on s'adresse au prince persécuteur pour obtenir un acte de justice; mais la voie de la douceur et de la conciliation est la seule qu'elle connaisse. Si elle consent à demander un adoucissement à ses peines, les intérêts de son fils deviennent le seul motif des démarches qu'elle autorise.

Rentrée dans une partie de ses droits, Élisabeth ne vit plus que pour Dieu. Jeune, héritière de vastes domaines, elle pourrait encore ambitionner les honneurs et la gloire du monde. Mais le Saint-Esprit qui dirige toutes ses démarches, lui a inspiré le goût de la retraite. Bientôt les vertus les plus austères du cloître lui deviennent familières; elle marche à grands pas dans la voie d'une perfection admirable. La pauvreté, l'obéissance, la solitude, font ses plus chères délices, et bientôt ce fruit mûr pour le ciel, tombe dans la main des anges qui se hâtent de le présenter au Père de famille, pour les greniers de l'éternité. Agée à peine de vingt-quatre ans, Élisabeth est appelée au ciel, et abandonne une terre fécondée par son amour, et qu'elle a rendue le théâtre des plus héroïques vertus.

Tel est l'exemple proposé à tous ceux qui souffrent de l'injustice et de la cruauté du monde.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — De panibus suis dedit pauperibus. (Prov., XXII, 9.)

Mulier diligens corona est viro suo. (Id., XII, 4.)

Erit pro suavi odore fætor, et pro zona funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fascia pectorali cilicium. (Is., III, 24.)

Nouveau Testament. — Filius hominis non habet ut caput reclinet. (Matth., VIII, 20.)

Esurivi et dedistis mihi manducare... (Id., XXV, 35.)

Hæc erat plena operibus bonis, et eleemosynis quas faciebat. (Act., IX, 36.)

Circumdederunt Petrum omnes viduæ, flentes et ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis Dorcas. (Id., *ibid.*, 39.)

Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. (Philip., III, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Parva dimisimus et grandia possidemus; centuplicato fœnore promissa Christi redduntur. (S. Hieronym., *ad Pammachium.*)

O quanta beatitudo! pro parvis magna recipere, æterna pro brevibus, pro morituris semper viventia, et habere Dominum debitorem. (Id., *Ep.* 15.)

Noli amare seculum hoc præsens nam supplantat amatores suos; et dum ad horam delectat, nudos eos hinc in æternum illud seculum emittit. (S. Ephrem., *de Compunct. animi*)

Fideli homini totus mundus divitiarum est; totus plane, quia tam adversa quam prospera, illius æque omnia serviunt ei, et cooperantur in bonum. (S. Bernard., *Sermo* 20 *in Cant.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Il n'est pas impossible de se sanctifier dans les grandeurs comme on le voit par l'exemple de sainte Elisabeth.

2. Il est plus sûr d'abandonner les grandeurs que de les retenir lorsque Dieu en inspire le dessein, comme a fait sainte Elisabeth. (Du Jarry, *Essais de panégyriques.*)

3. Constance et grandeur d'âme de sainte Elisabeth : 1° à souffrir des choses pénibles ; 2° à se priver des choses agréables. (Id., *ibid.*)

4. Edifiante conduite de sainte Elisabeth à la cour.

5. Sages conseils, bons exemples qu'elle donne à son époux. (Le P. Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs ; Panégyrique de sainte Elisabeth.*)

6. Sainte Elisabeth a possédé de grands biens, a eu part aux plus grands honneurs, sans attachement et sans orgueil. Elle les a perdus sans douleur, même avec joie. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1. Sa piété dès son bas âge.
2. Son application à la prière, à se pénétrer de la pensée de la présence de Dieu.
3. Sa vie humble, austère, laborieuse.
4. Sa charité qui se manifestait par d'abondantes aumônes.
5. Ses austérités.
6. Sa chasteté.
7. Sa constance et sa confiance en Dieu dans ses malheurs.
8. Son mépris du monde qu'elle quitte pour la vie monastique.

5. — PLANS.

Plan de Biroat. — Texte : *Omnia detrimentum feci ut Christum lucrifaciam.* (Philip., III, 8.) — Mépris d'Elisabeth pour les biens terrestres : I. Elle les possède sans attache. — II. Elle les perd sans regret.

Plan de Du Jarry. — Des trois états de sainte Elisabeth : 1° dans sa jeunesse et durant son mariage elle est comblée des bénédictions de Dieu ; 2° durant son veuvage elle est éprouvée par des adversités extraordinaires ; 3° dans l'état monastique qu'elle embrasse elle retrouve les faveurs célestes et des consolations ineffables. (*Essais de panégyriques.*)

Plan de Ballet. — Texte : *Scio humiliari, scio abundare.* (Philip., IV, 12.) — I. La duchesse de Thuringe est un modèle de perfection et de sainteté dans les caresses et les hommages qu'on lui prodigue à la cour : *Scio abundare.* — II. Elle est un modèle de courage et de patience dans les disgrâces et les adversités qu'on lui suscite à la cour : *Scio humiliari.*

6. — ENCOMIA.

Hungaris Elisabetha
Fulsit gratiis repleta
Regis in palatio.

Arsit cœlica favilla
Ab infantia cum illa
Crevit miseratio.

In Thuringia clarebat
Crucifixum cum cernebat
Ornamenta abjicit.

Serva xenodochiorum
Ad lavandos infirmorum
Sese pedes dejicit.
(R. D. Redel, *Annus chronographicus.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le P. Théodoricus Turingus, *Vita S. Elisabeth ;* Jac. Montanus, *id.*; Surius, *id.*, le P. Apollinaire de Valognes, *Vie de sainte Elisabeth ;* Ribadeneira, *id.*; Croiset, *id.*

Historiens. — Le P. Luc de Wading, *Annales ordinis Minorum* ; M. le comte de Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, 1 vol. in-8. Cet ouvrage a eu le plus grand succès.

Panégyristes. — S. Bonaventure, *Sermo de S. Elisabetha* ; Biroat, Texier, Du Jarry, Houdry, Séraphin de Paris, Don Jérôme, Bourrée, Ballet, Latour du Pin, Couturier.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Élisabeth, veuve. — S. Pontien, p. et m. — S. Abdias, prophète. — S. Ataxime, pr. — S. Barlaam, m. — S. Crispin, év. — SS. Séverin, Exupère et Félicien, mm. — S. Fauste, m. — S. Azas et ses cinquante compagnons, mm.

20 novembre. — SAINT FÉLIX DE VALOIS, trinitaire.

(L'AN 1212.)

VIE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

Félix, de la famille royale de Valois, né le 19 avril 1127, montra, dès son bas âge, les indices de la sainteté qui plus tard brilla en lui. Une tendresse exquise pour les malheureux fut la vertu distinctive de sa jeunesse : plus d'une fois il se dépouilla de ses habits pour en revêtir l'indigence. Ce jeune prince, rempli de l'esprit de Dieu, se dégoûta des délices et des grandeurs mondaines, et il préféra aux plaisirs de la cour les calmes douceurs de la solitude. Ayant reçu le sacerdoce, il se retira dans un désert, où il mena une vie pleine des plus rigoureuses austérités, mais où il goûta les consolations divines en abondance. Toute son ambition était de vivre ainsi jusqu'à la mort, inconnu des hommes et occupé de Dieu seul.

Il devait en être autrement : un jeune prêtre, docteur de l'Université de Paris, Jean de Matha, touché des grâces du Seigneur, vint le chercher dans sa solitude, pour s'y consacrer à Dieu sous sa conduite. Félix reçut avec joie ce disciple, et ils marchèrent ensemble à pas de géant dans les voies de la perfection, au sein des rigueurs de la pénitence. La même ardeur les animait, la même ferveur embrasait leurs âmes. Au bout de quelques années Jean découvrit à Félix la vision qu'il avait eue le jour de sa première messe : à l'élévation, il avait vu un ange sous la figure d'un adolescent d'une rare beauté, vêtu de blanc, avec une croix rouge et bleue, ayant à ses côtés deux esclaves chargés de lourdes chaînes; depuis lors son âme était demeurée pleine d'un désir ardent de racheter des esclaves. En cet instant, s'élança de la forêt, à leurs yeux, un cerf portant une croix semblable à celle que portait l'ange sur son vêtement. Ce prodige ne leur laissa aucun doute sur les desseins de Dieu, et ils résolurent de s'abandonner à sa volonté.

Ils commencèrent par former autour d'eux une communauté nombreuse de fervents disciples de la croix, auxquels ils firent part de leur résolution de se vouer à la délivrance des chrétiens captifs sous la cruelle servitude des musulmans. Comme ils les trouvèrent disposés à seconder leurs efforts, nos deux saints allèrent à Rome déclarer au pape leur dessein. Ce voyage de Rome fut un exercice continuel de prières et d'austérités. Innocent III les reçut avec une bonté toute paternelle, approuva leur entreprise, bénit leur institut, et bientôt l'érigea en Ordre religieux sous le nom de la *Sainte Trinité pour la rédemption des captifs*; Jean de Matha en fut constitué le premier général. Au retour, on fonda le monastère de Cerfroid, dont le gouvernement fut laissé plus tard à Félix, ainsi que tout ce qui regardait l'accroissement de l'Ordre en France, et Jean repartit pour Rome.

Les maisons se multiplièrent merveilleusement sous les bénédictions du Ciel; mais Félix était vieux déjà, quand furent jetés les fondements de l'œuvre miséricordieuse, et malgré la vigueur de sa vieillesse, il succomba sous le poids des fatigues et des austérités. Il reçut un jour une insigne faveur de la sainte Vierge, qui daigna lui apparaître portant sur sa robe céleste la croix des

Trinitaires. Il fut aussi averti par un ange des approches de la mort, à laquelle il se prépara par un redoublement de ferveur. Sur le point de mourir, il fit appeler ses chers fils, et après les avoir exhortés à une charité sans bornes, surtout pour les captifs, il s'endormit dans le Seigneur, le 4 novembre 1212, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 20 de ce mois.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

TEXTE : *Quis, putas, puer iste erit?* (Luc., I, 66.)

Dieu a parfois voulu manifester la destinée de ses saints avant leur naissance; c'est ce qu'il a fait pour saint Félix de Valois, dans une célèbre vision, dont il favorisa sa mère quelques jours avant son enfantement. Ne sachant ce qu'était ce gracieux enfant qu'elle vit en songe, à côté de Jésus et de Marie, avec une couronne de fleurs à la main, « cet enfant que tu ne connais pas est ton fils, lui dit saint Hugues; il échangera les lis de France pour la croix de Jésus-Christ. » Prophétie divine qui a eu son parfait accomplissement. Et pour avoir une juste idée de la belle vie de saint Félix, voyons : 1° *ce qu'il a été dans le monde;* 2° *ce qu'il a été dans la solitude.*

Ier POINT. — CE QU'IL A ÉTÉ DANS LE MONDE.

Avant d'appeler ses élus à la vie de retraite, il arrive souvent que le Seigneur veut les faire briller dans le monde, pour manifester aux hommes sa bonté et sa puissance. Voilà ce qu'il a fait vis-à-vis de l'illustre saint que l'Église honore en ce jour, en le glorifiant parmi les princes de ce monde : *Magnificavit eum.*

1. DIEU L'A FAIT GRAND PAR L'ÉCLAT DE LA NAISSANCE. — Son père était comte de Vermandois et de Valois, fils de Hugues de France, et petit-fils de Henri Ier, roi de France. Sa mère était fille de Thibaut III, dit le Grand, comte de Blois et de Champagne. L'origine de Félix fut donc royale; et son berceau, placé sur les marches du trône, fut environné de tous les honneurs et priviléges qui accompagnent la naissance des princes de ce monde. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Félix pouvait se montrer avec orgueil le digne rejeton de nos rois, par un ensemble de qualités merveilleuses. Mais toute son ambition était de briller non par le mérite des grandeurs humaines, mais par le seul mérite de la grandeur divine, qu'il avait reçue dans son baptême, et qu'il cherchait à conserver par la pratique des vertus chrétiennes : *Magnificavit eum.*

2. DIEU L'A SURTOUT FAIT GRAND PAR L'ÉCLAT DE SES VERTUS. — Ce ne sont point en effet toutes les dignités ou qualités humaines qui constituent la véritable grandeur, car tout cela, considéré en soi et aux yeux de la vérité souveraine, n'est que vanité et néant, ou tout au plus un pâle reflet de la grandeur divine : c'est ce qui faisait dire à un grand homme, qui avait joui de toutes le gloires du monde : « J'ai tout été, et je ne suis rien. » La vraie grandeur consiste dans l'éclat de la vertu, par laquelle l'homme devient semblable à Dieu lui-même. Or, c'est par le nombre et le mérite de ces vertus que Félix de Valois a surtout brillé dans le monde. Et comme la charité est la reine et l'ornement de toutes les vertus; c'est par la pratique héroïque de cette vertu que Félix acquit une si grande sainteté. Dès l'âge le plus tendre, il

donna des marques frappantes du feu sacré qui le dévorait pour la gloire de Dieu et l'amour de ses frères. Qui ne sait sa charité si compatissante à l'égard des malheureux et des pauvres? Tout jeune encore, il distribuait de sa propre main l'aumône aux indigents, avec l'intelligence et le dévouement d'une personne consommée en âge et en sainteté. Il avait coutume de leur envoyer quelque chose : des viandes et des mets de sa table. Son plaisir était de régaler les petits enfants des pauvres avec ce qu'il avait de plus exquis dans ses repas. Arrivé à l'adolescence, on le vit plus d'une fois se dépouiller de ses propres habits pour en vêtir ceux qui en manquaient. Il obtint de son oncle Thibaut, comte de Champagne, la vie d'un condamné à mort, en prédisant que ce scélérat deviendrait un modèle de sainteté, ce qui arriva en effet. Il était à trop bonne école; il eut des maîtres trop vertueux pour ne pas progresser dans toutes sortes de vertus. Formé d'abord par son oncle, et ensuite par le grand saint Bernard, en la compagnie d'un grand nombre de princes qui faisaient leur éducation à Clairvaux, il fut partout un ange de piété et d'édification publique. Appelé à la cour, il n'y paraît que pour y donner l'exemple d'un courage et d'une grandeur d'âme extraordinaires, en marchant à la croisade contre les Sarrasins. Mais son plus beau trait de vertu fut de s'arracher à tous les honneurs de ce monde, pour embrasser les humiliations de la solitude.

IIe POINT. — CE QU'IL A ÉTÉ DANS LA SOLITUDE.

A la vue d'un prince qui quitte la cour pour un désert, le palais pour une grotte, la société de ses courtisans pour celle des bêtes sauvages, ses vêtements royaux pour un âpre cilice, et ses festins splendides pour les herbes amères de la forêt, les orgueilleux du siècle haussent les épaules et parlent de folie. Mais le généreux Félix a été plus sage que tous les sages de ce monde en embrassant la vie solitaire. Pourquoi, M. F.? Parce qu'en fuyant une royauté mondaine, où l'on ne trouve que trahison et esclavage, il a rencontré la royauté de Jésus-Christ qui produit toujours la paix, la liberté et le bonheur. Sachant par la voix de l'Esprit saint que servir Dieu, c'est régner : *Servire Deo regnare est*, il a détesté les pompes et les vanités mondaines, pour se livrer tout entier au service du Roi des rois. Et là, dans son aimable retraite, il a été roi vraiment heureux, dans la contemplation et la possession du souverain bien. Il y a été roi vainqueur, soit parce qu'il y a triomphé de toutes les embûches du monde et de tous les assauts de l'enfer, soit parce qu'il y a triomphé de lui-même et de toutes ses passions, par une vie d'abnégation et de pénitence : *Monstra placavit*. Il y a été roi conquérant, en appelant à lui une foule d'autres jeunes gens, qui, ayant à leur tête l'illustre Jean de Matha, sont venus lui demander de vivre sous sa conduite et sa sainte règle. C'est là encore qu'on l'a vu devenir roi libérateur, lorsque, de concert avec son pieux compagnon de solitude, et par un ordre venu du Ciel, il a conçu et fondé le célèbre Institut pour la rédemption des captifs. A sa voix et du fond de sa retraite, il envoie chez les Maures des milliers d'anges libérateurs. Qui pourrait dire le nombre des chrétiens captifs dont il a brisé les fers? Il a été roi tout-puissant, en commandant aux divers éléments et en les soumettant à sa volonté par la voie des miracles. Que de prodiges opérés par sa puissance, pendant sa vie, à l'heure de sa mort, et sur sa tombe glorieuse. Tel est le grand prince que Dieu a glorifié parmi les rois, et dans le monde et dans la solitude : *Glorificavit illum in conspectu regum.*

Sa vie fut éminemment sainte et sa mort fut le sommeil et l'annonce d'un délicieux bonheur. O bienheureux échange, s'écria-t-il avant de rendre le dernier soupir, pour un trône périssable, que de délices j'ai goûtées dans la solitude! O chère retraite, je vais vous quitter pour monter au ciel!

Voulons-nous, M. F., mourir de la mort des justes? Détachons-nous, comme eux, des vanités du monde pour nous attacher à Dieu seul, qui est la voie, la vérité, la vie : en lui nous trouvons ici-bas joie et bonheur en attendant les délices de l'éternelle vie.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Populus tuus est, et hæreditas tua, quos eduxisti de terra Ægypti et de medio fornacis terræ. (III Reg., xxx, 51.)

Tribulatio proxima est, et non est qui adjuvet. (Ps. xxi, 12.)

Misit ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem ut consolarer omnes lugentes. (Is., lxi, 1.)

Nouveau Testament. — In carcere eram et visitastis me. (Matth., xxv, 36.)

Caritas Christi urget nos. (II Cor., v, 14.)

Vinctis compassi estis. (Hebr., x, 34.)

Mementote vinctorum. (*Ibid.*, xiii, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Proprium justorum opus est alere pauperes ac redimere captivos. (Lactantius, *de Div. instit.*, c. 12.)

Quæ in supervacua impensurus es, ad meliora convertas ; unde bestias emis, hinc captivos redime ; unde feras pascis, hinc pauperes ale. (Id., *ibid.*)

Summa liberalitas captivos redimere, eripere, ex hostium manibus subtrahere neci homines et maxime fœminas turpitudini, reddere parentibus liberos, parentes liberis, cives patriæ restituere. (S. Ambros., *de Offic.*, L. II.)

Aurum sacramenta non quærunt, neque auro placent, quæ auro non emuntur : ornatus sacramentorum, redemptio captivorum. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Tous les fidèles serviteurs de Dieu ont imité quelques traits du Sauveur des âmes. Celui-ci a cette grâce particulière de l'avoir fidèlement copié dans le caractère par lequel il est établi notre Rédempteur. (Bossuet, *Panégyrique de S. Pierre Nolasque.*)

2. Charité sans bornes de S. Félix de Valois et de S. Jean de Matha : *Illi sunt viri misericordiæ quorum pietates non defuerunt.* (Eccli., xliv, 10.)

3. Sublimité de leur œuvre : *Misericordiæ opus præcipue in redimendis captivis positum est, quod præstantissimum est opus.* (Salmeron, *Comment. in Hebr.* x.)

4. S. Félix de Valois a employé toutes les années de sa longue vie à l'établissement et à la consolidation de l'Ordre des Trinitaires ou de la Rédemption des captifs, de concert avec S. Jean de Matha.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1. Son détachement et son mépris du monde.

2. Son amour pour la vie cachée et solitaire.

3. Sa mortification.

4. Son application à la prière.

5. Son humilité.

6. Sa vigilance dans le monastère de Cerfroid dont il prit la direction.

7. Sa charité qu'il exerça par lui-même ou par ses religieux envers les membres souffrants de Jésus-Christ, surtout les captifs ; charité qu'il leur recommande particulièrement au moment de sa mort.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. S. Félix de Valois dans le monde : 1° il l'édifie par les plus rares vertus ; 2° il méprise ses grandeurs, ses richesses, ses plaisirs. — II. S. Félix de Valois dans la solitude : 1° il se condamne aux plus

rudes austérités; 2° il marche dans la voie de la perfection.

Autre plan du même. — S. Jean de Matha et S. Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la Rédemption des captifs : I. Leur voyage à Rome où ils obtiennent l'approbation du souverain Pontife. — II. Leur fondation, à leur retour, du célèbre monastère de Cerfroid, qui devient le chef-lieu de l'Ordre des Trinitaires. — III. Immenses bienfaits de cet Ordre au Maroc, à Tunis, à Alger et en Espagne chez les Maures.

Voir d'autres plans relatifs aux Ordres de la *Rédemption des captifs* et de la *Merci* : 1° au 8 février, fête de S. Jean de Matha ; 2° au 7 janvier, fête de S. Raymond de Pennafort ; 3° au 31 janvier, fête de S. Pierre Nolasque ; 4° au 31 août, fête de S. Raymond Nonnat.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Le P. François de S. Laurent, *Compendium vitæ SS. Joannis et Felicis* ; le P. Macedo, *Vies de S. Jean de Matha et de S. Félix de Valois;* un religieux trinitaire, *Vies des deux fondateurs de l'Ordre des Trinitaires*; Croiset, Godescard, *id.*; le P. Calixte, Trinitaire, *Vie de S. Félix de Valois*, 1.68, 1 vol. in-8°.

Historiens. — Don Toussaint du Plessis, *Histoire de l'eglise de Meaux ;* Jofredus, *Nicæa illustrata* ; le P. Robert Gaguin, *Historia franc. in Philip. August.;* Ciaconius, *in Innocent III*; A. Miræus, *Origine des Monastères ;* Hermant, Helyot, *id.*

Panégyristes. — Houdry a donné des Matériaux pour le panégyrique de S. Jean de Matha, dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs*.

7. MARTYROLOGE. — S. Félix de Valois. — SS. Ampèle et Caius, mm. — SS. Soluteur et Adventeur, id. — S. Agape, m. — S. Nersés, év. — S. Dase, id. — SS. Eustache, Thespèse et Anatole, mm. — SS. Bassus, Denis, Agapet, avec quarante autres martyrs. — S. Edmond, roi. m. — S. Grégoire. — S. Benigne, év. — S. Sylvestre, id. — S. Simplice, id.

21 novembre. — LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPOSITION

Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur avant et après leur naissance. Parmi les juifs, on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale; quelques-uns offraient spécialement leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étaient nés. Ces enfants logeaient dans les bâtiments dépendant du temple, et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions de leur saint ministère. On a un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuël et de quelques autres juifs. Il y avait aussi des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuël.

C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple. C'est ce qui a donné lieu à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle *Présentation*, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le temple*. Il en est fait mention dans les plus anciens *Martyrologes*, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. On a plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs des hommes dignes de foi. Elle passa de la Grèce en Occident, et on la célébrait à Avignon en 1372. Trois ans après, il

en est fait mention dans une lettre de Charles V, roi de France. Sixte-Quint ordonna, en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Église.

La consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, lorsqu'elle put se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que chacun doit faire de sa raison est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour, en sorte que si la foi divine lui est alors dûment proposée, comme il arrive aux enfants nés dans le christianisme, il est tenu d'y acquiescer surnaturellement, et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité. L'âme de Marie était ornée des grâces les plus précieuses ; et en même temps qu'elle était l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle était aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa fille bien-aimée, le Fils comme une mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme une épouse chérie. Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas reçu comme le plus agréable des sacrifices la première présentation de la sainte Vierge, faite par les mains de ses parents et ratifiée par elle-même ?

Consacrons-nous à Dieu sous sa puissante protection et en union de ses mérites ; veillons ensuite sur nous-mêmes, pour conserver et augmenter la ferveur de notre consécration ; renouvelons-la chaque jour, et tâchons de la rendre parfaite de plus en plus. En un mot, imitons Marie : elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité. De là tant de vierges qui, à son exemple, se sont principalement consacrées au Seigneur. Mais inutilement voudrait-on embrasser cet état, si on n'agissait point par les mêmes motifs que Marie.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE DE JÉRUSALEM.

TEXTE : *Ecce venio.* (Hebr., x, 7.)

L'Église célèbre en ce jour la fête de la Présentation de Notre-Dame au temple, c'est-à-dire l'offrande publique et solennelle que fit à Dieu la sainte Vierge de son cœur, de son esprit, de son corps et de toutes les puissances de son âme, de la manière la plus parfaite et la plus glorieuse à Dieu qui eût encore jamais été. C'est ici le plus grand sacrifice qui ait été offert à Dieu depuis la naissance du monde. Il n'y eut jamais de créature plus accomplie et plus parfaite que Marie; sanctifiée dès le premier moment de sa vie, elle était plus sainte elle seule au jour de sa naissance que tous les saints ensemble à l'heure de leur mort, disent les Pères. A l'âge de trois ans elle s'offre elle-même, se dévoue, se consacre à son Créateur dans le temple de Jérusalem; y eut-il jamais une offrande d'un plus grand prix? Dieu vit-il jamais dans son temple une victime qui lui fût plus agréable? Que d'esprits célestes assistèrent à cet acte de religion si glorieux à Dieu et qui comble de joie toute la Jérusalem céleste? Tout le ciel fut en fête en cet heureux jour; l'Église pouvait-elle se dispenser d'en célébrer la mémoire? C'est ce qui a porté tant de saints Pères, saint Évode d'Antioche, saint Épiphane de Salamine, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire le Théologien, saint André de Crète, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène, et tant d'autres, à regarder la présentation de la sainte Vierge au temple de Jérusalem comme l'acte de religion qui ait été le plus agréable à Dieu, et la fête de ce jour comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les fêtes de Marie.

Ier POINT. — PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

Que vos démarches sont belles, fille du prince ! *Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis !* (Cant., VII.) Que cette cérémonie fut auguste, que ce sacrifice fut précieux, que cette offrande fut bien reçue ! L'air, la modestie, le maintien, toute la contenance de cette jeune fille entrant dans le temple, dit saint Ambroise, firent l'admiration des hommes et des anges ; et combien furent agréables à Dieu les sentiments et les saintes dispositions de son cœur ! Le jour de la dédicace, où, dit l'Écriture, le temple fut tout rempli de la gloire de Dieu, ne fut pas si glorieux au Seigneur que celui où Marie vint au temple ; et le nombre prodigieux de victimes que Salomon fit immoler pour relever la pompe de cette solennité, ne fut pas une offrande si agréable aux yeux de Dieu que celle de cette Vierge si pure qui se dévoue entièrement à son service. On ne peut assez louer la généreuse piété de saint Joachim et de sainte Anne, qui, tous deux d'une vertu consommée, n'eurent garde de rien retrancher du sacrifice qu'ils faisaient. Cette jeune fille était toute leur consolation ; ils l'avaient demandée longtemps au Seigneur, ils l'avaient obtenue. Ils eussent pu satisfaire à leur vœu en la présentant au temple, et en donnant trois sicles qui étaient ordonnés dans le Lévitique pour racheter les filles d'un mois à cinq ans que l'on offrait au Seigneur. Ils eussent pu la ramener chez eux comme la seule consolation de leur vieillesse; mais ils n'écoutèrent ni ne consultèrent leur propre satisfaction. Ils défèrent à l'inclination de leur sainte fille, qui plus éclairée à l'âge de trois ans que la plus expérimentée vieillesse, et seule instruite de tous les desseins de Dieu sur elle, sollicita auprès de ses parents l'accomplissement d'un sacrifice qui leur coûtait cher à la vérité, mais qu'ils devaient consommer malgré toutes les oppositions de la nature : ils le firent avec résignation et avec joie. La cérémonie de la présentation finie, ils laissèrent ce précieux trésor au temple pour y servir aux fonctions qui lui convenaient. Elle y resta jusqu'à l'âge de quinze ans qu'elle fut mariée à saint Joseph pour l'accomplissement des plus grands mystères. Dieu qui lui avait destiné ce chaste époux, l'avait prévenu d'un pareil don de chasteté; et la sainte Vierge ne consentit à l'épouser qu'après qu'elle fut assurée que le même vœu de virginité perpétuelle devait les unir inviolablement, et être le principal ornement de leur mariage.

IIe POINT. — SÉJOUR DE MARIE DANS LE TEMPLE.

Les vertus extraordinaires qui éclataient dans cette sainte fille, et les dons surnaturels dont Dieu l'avait ornée, la firent d'abord admirer comme un prodige de la grâce, et donnèrent une si haute idée de son éminente et miraculeuse sainteté, qu'Évode, au rapport de Nicéphore, George de Nicomédie, saint Germain de Constantinople, et plusieurs autres Pères, assurent qu'on permit à la sainte Vierge, tout le temps qu'elle resta au temple de Jérusalem, d'entrer, par un privilége singulier, dans le sanctuaire et même dans le lieu le plus saint, où il n'était permis d'entrer de droit qu'au grand-prêtre. C'était une grâce qu'on n'accordait qu'aux personnes d'une éminente sainteté, comme il paraît dans saint Jacques, à qui, à cause de sa haute vertu, on accorda la même faveur. C'était dans ce lieu saint que la plus pure des créatures qui fut jamais passait la plus grande partie du jour, répandant son cœur devant Dieu, et lui offrant continuellement des sacrifices de louanges plus agréables et plus précieux que

tous les sacrifices des animaux qui jusque-là lui avaient été offerts. Comprenons, s'il est possible, quelle était l'ardeur du feu divin dont le cœur de Marie était embrasé ! quelle était la ferveur de ses vœux et de ses prières ! Il n'y a que les célestes intelligences, témoins ordinaires de ses ferveurs, qui aient pu se former une idée juste de la sainteté de ses méditations, de l'excellence de sa contemplation, du prix et du mérite de ce nombre infini d'actes multipliés des plus héroïques vertus qui firent sa plus ordinaire occupation durant les onze ans qu'elle passa dans le temple.

Quand le saint roi-prophète disait qu'on amènerait après elle un grand nombre de vierges qui devaient la suivre, et lui composer, pour ainsi dire, une cour, *Adducentur virgines post eam* (Ps. XLIV), ne semble-t-il pas qu'il ait eu en vue la présentation de la très-sainte Vierge, qui devait servir, par son séjour au temple, de modèle à ce nombre infini de jeunes filles qui, renonçant au monde, y passaient leurs jours en remplissant, en la présence de leur divin Époux, tous les devoirs de la sainteté? *In sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris.* (Luc., I.) Combien de millions de vierges ont suivi cette Reine des vierges, et se sont dévouées, à son exemple, au service de Dieu dans un cloître, pour y vivre dans les exercices de la plus haute piété ! Et n'a-t-on pas raison de dire que la présentation de la sainte Vierge et sa demeure au temple de Jérusalem ont été comme le prototype sacré, et, pour ainsi dire, la première époque de l'institut de toutes les religieuses ?

Combien la fête de ce jour leur doit-elle être chère et vénérable ! Oui, Seigneur, avant que votre Fils fût venu au monde, et se fût fait sur la croix une victime pour nos péchés, Marie était la seule hostie digne de vous être offerte. Le sang des taureaux et des agneaux, les libations des liqueurs et l'odeur des parfums étaient des objets trop matériels pour vous toucher. Les sacrifices d'Abel, de Noé et des autres patriarches, les magnificences de David et les religieuses profusions de Salomon méritaient bien quelques regards favorables, mais ils n'étaient pas capables de vous contenter pleinement. Le sacrifice d'Abraham, de Manué et d'Anne, mère de Samuël, vous furent agréables ; mais quelque excellentes que fussent ces victimes, toujours avaient-elles quelque défaut, et manquaient-elles de cette pureté parfaite sans laquelle elles ne peuvent être dignes de vous. Il n'y a que Marie, en qui vous n'avez trouvé aucune tache, qui ait pu être une hostie assez sainte et assez pure pour toucher votre miséricorde, en attendant le grand sacrifice de la croix. Recevez donc aujourd'hui cette innocente colombe, qui doit être bientôt suivie de l'Agneau immaculé qui seul peut ôter le péché du monde. Recevez les vœux de la plus sainte des créatures ; recevez l'offrande d'une Vierge qui est le chef-d'œuvre de votre miséricorde, et que vous voulez être le refuge des pécheurs.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Théologie. — 4. Traits historiques. — 5. Maximes des Saints. — 6. Comparaisons. — 7. Motifs et Moyens. — 8. Emblèmes. — 9. Figures. — 10. Histoire et esprit de cette fête. — 11. Cours d'éloquence sacrée appliqué à ce sujet. — 12. Traités remarquables. — 13. Plans divers. — 14. Auteurs à consulter. — *Voir* ces Matériaux très-étendus et très-complets au t. I, 167-175, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs*. — *Voir* encore au t. II, 229, du *Panorama des Prédicateurs*. Ces deux ouvrages renferment, outre des Matériaux, des Sermons spéciaux pour cette fête.

OCTAVE DE SERMONS POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION.

Premier jour. — Præsentata Virgo consecravit: 1° Salomonis templum, ob eminentem quam operata est virtutem et pietatem; 2° animam suam, ob abundantem quam accepit gratiarum largitatem; 3° corpus suum, ob consecratam Deo virginitatem. (Le R. P. Michel Vivien, *in Tertulliano prædicante*, t. IV.)

Deuxième jour. — Maria in templo: 1° Patriarcharum desideria consummat; 2° iram Dei mitigat; 3° Verbi incarnationem accelerat. (Id., *ibid.*)

Troisième jour. — Maria glorificans Deum in templo: 1° mentis cogitatione; 2° cordis dilectione; 3° oris laudatione. (Id., *ibid.*)

Quatrième jour. — Maria oblata a Joachim et Anna: 1° licet unica eorum filia esset; 2° licet perfectissima esset; 3° licet ab iis admodum dilecta esset. (Le R. P. Laselve, *in Anno apostolico*, t. II.)

Cinquième jour. — Maria seipsam Deo offert: 1° promptam, quia dat se cito; 2° integram, quia dat se totaliter; 3° irrevocabilem, quia dat se pro semper. (Id., *ibid.*)

Sixième jour. — Sacrifice de Marie, modèle du nôtre: I. dans la fête de sa Présentation, Marie s'offre à Dieu: 1° avec connaissance; 2° avec liberté; 3° avec amour. — II. Nous avons offert à Dieu, dans notre baptême: 1° notre entendement, notre volonté, notre cœur: avons-nous ratifié cet engagement? 2° les familles doivent offrir à Dieu leurs enfants, par une éducation chrétienne. (M. l'abbé Combalot, *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, neuvième conférence.)

Septième jour. — En se retirant dans le temple, Marie devient un modèle: 1° de prière; 2° de vigilance. (M. l'abbé de Balmont.)

Huitième jour. — Obligation des chrétiens à l'exemple de Marie, de servir Dieu dès leur jeunesse. (M. l'abbé Himonet, *Marie, ses mystères et son culte*; instruction sur la Présentation de la sainte Vierge, page 108.)

22 novembre. — SAINTE CÉCILE, vierge et martyre.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE CÉCILE

Sainte Cécile, dont le nom a toujours été très-célèbre dans l'Église, et a été inséré, dès les premiers siècles, au canon de la messe, était d'une ancienne famille romaine. Elle eut dès son enfance, le bonheur de connaître Jésus-Christ, et elle résolut de n'avoir que lui pour époux.

Sa beauté et ses vertus la firent rechercher en mariage par divers jeunes seigneurs de Rome, mais Cécile refusait toujours. Enfin, ses parents, qui ignoraient et sa religion et son vœu, la promirent à un jeune seigneur nommé Valérien, digne de Cécile par sa naissance et sa fortune. Cécile ne fut instruite de cette promesse que lorsque ses parents eurent signé et terminé le contrat. Désolée, elle passa trois jours dans un jeûne rigoureux, se mortifiant et priant

Dieu avec larmes de ne pas permettre que sa virginité fût flétrie. La prière de Cécile fut exaucée : son ange gardien lui apparut et lui dit d'être sans crainte, qu'il conserverait sans tache cette virginité, objet de ses désirs. La sainte alors fut remplie d'une douce joie, et pressa elle-même les préparatifs de ses noces.

Dès que les cérémonies accoutumées eurent été remplies, et que Cécile se vit seule avec son époux, conduite par le Saint-Esprit, elle lui dit : « Je vous communiquerai un secret, mon cher Valérien, si vous vous engagez à ne le révéler à personne. — Parlez, répondit Valérien, vous pouvez compter sur ma promesse. — J'ai le bonheur, reprit Cécile, d'être chrétienne, et dès mon enfance j'ai consacré à Dieu ma virginité; ce Dieu m'a donné pour gardien un de ses anges; il est toujours avec moi et me protége; il vous punirait si vous vouliez me faire la moindre insulte : mais si vous respectez ma virginité, vous sentirez l'effet de sa protection. »

A ces paroles, Valérien demeura interdit, et demanda qu'au moins il lui fût permis de voir cet ange. « Vous le verrez, répondit Cécile, mais il faut que vous soyez chrétien. » Valérien promit d'embrasser la religion de Jésus-Christ, et alla trouver le souverain pontife, Urbain, qui l'instruisit des mystères de la vraie foi, le baptisa et le renvoya à son épouse. Valérien, en rentrant, trouva Cécile en prière dans son oratoire; auprès d'elle était un ange vêtu de blanc et plus brillant que les astres : il tenait à la main deux couronnes tressées de roses et de lis. Valérien se mit aussi en prière; l'ange déposa les couronnes sur la tête des deux époux et disparut.

Valérien et Cécile instruisirent ensuite Tiburce, frère de Valérien, des mystères de la religion chrétienne, et vécurent ensemble dans la pratique des vertus les plus héroïques, distribuant aux pauvres leurs grands biens, consolant les fidèles, les encourageant pendant la persécution, et ensevelissant leurs restes précieux. C'est au milieu de ces exercices de charité, que Valérien et Tiburce furent arrêtés comme chrétiens. Conduits au supplice, il donnèrent avec joie leur vie pour Jésus-Christ.

Cécile, pensant que bientôt arriverait son tour de confesser Jésus-Christ, vendit tous les biens que Valérien et Tiburce lui avaient laissés, en distribua le prix aux pauvres, et ne pensa plus qu'à se préparer au sacrifice. Bientôt, en effet, elle fut arrêtée comme chrétienne et conduite au préfet Almachius, homme dur et avare. Cécile fit demander un délai, et en profita pour convertir par ses discours quatre cents personnes et les faire baptiser par le pape Urbain. Elle parut ensuite devant le juge, qui mit tout en œuvre pour la persuader de renoncer à Jésus-Christ. La voyant inébranlable, il la fit reconduire dans sa maison, avec ordre de la mettre dans une étuve pour y être étouffée. Cécile y resta un jour et une nuit sans éprouver aucune atteinte de la chaleur et des flammes. Alors le juge envoya un bourreau pour lui trancher la tête. Le bourreau lui donna trois coups de hache sans pouvoir la couper, et se retira, laissant baignée dans son sang la bienheureuse vierge, qui vécut encore trois jours, confirma dans la foi les nouveaux convertis, et s'endormit dans le Seigneur le 22 novembre 232. Elle fut enterrée dans le cimetière de Saint-Callixte, appelé aussi Sainte-Cécile.

Il y avait à Rome, dans le cinquième siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église, tombant en ruines, le pape Pascal Ier la fit rebâtir. On désespérait d'abord de trouver le corps de la sainte : on pensait que les Lombards, qui avaient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome, lorsqu'en 755

ils assiégèrent cette ville, n'avaient point épargné celui de sainte Cécile; mais on rapporte que le pape, assistant un dimanche à matines, dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit et eut un songe dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même que les Lombards avaient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avaient pu le trouver. On le découvrit dans le cimetière qui portait le nom de la sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de son sang. Le corps de Valérien était avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime et des saints papes Urbain et Luce, qui reposaient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre sainte, et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Pascal fonda, en l'honneur de ces saints, un monastère, près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et y fit de riches présents. Sur un des ornements était représenté un ange couronnant sainte Cécile, saint Valérien et saint Tiburce. Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Emile Sfondrate, neveu de Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne ceux qui la visitent. On retira les reliques de nos saints de dessous le grand autel, pour les mettre dans un magnifique caveau connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de sainte Cécile*. Outre cette église, il y en a encore deux autres à Rome, sous l'invocation de cette sainte.

On apprend des Actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont pris cette sainte pour patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CÉCILE

TEXTE : *Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum.* (Eccl., LI, 8.)

Cette parole brûlante d'amour semble avoir été la devise des chrétiens des premiers siècles. Dans ces temps de persécution, exposés sans cesse à subir les plus horribles supplices, les fidèles persévéraient cependant dans les devoirs que leur imposait la religion; ils préféraient mourir plutôt que de conserver leur vie au prix de la faute la plus légère.

Quel spectacle que cette foule de chrétiens de tous âges, de tous sexes, de toutes conditions, bravant la cruauté des tyrans, se riant des supplices et louant Dieu jusque dans les bras de la mort! Quelle leçon pour nous, M. F., qui tremblons devant le respect humain, qui ne savons nous imposer la plus légère mortification pour accomplir nos devoirs, et qui craignons moins d'offenser Dieu que de déplaire à un homme que souvent nous méprisons du fond du cœur!

Pour combattre cette déplorable faiblesse et cet amour excessif de la sensualité qui nous dominent, je veux, M. F., vous faire l'éloge de sainte Cécile, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. J'espère que le contraste de son ardeur pour la perfection et de notre tiédeur, de son courage et de notre lâcheté, nous inspirera à tous une confusion salutaire qui sera utile à notre salut.

Ier POINT. — HUMILITÉ DE SAINTE CÉCILE.

Nous n'avons que peu de détails sur la vie de sainte Cécile, mais ce que nous en savons suffit pour nous faire considérer cette sainte comme une des gloires de l'Église.

Cécile naquit à Rome de parents nobles, dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Par un bonheur tout providentiel, mais rare, dans ces temps où l'univers était encore plongé dans les ténèbres du paganisme, elle fut élevée dans les principes de la vraie religion, dont elle remplit toujours les devoirs avec la plus parfaite fidélité; et cela, remarquez-le, M. F., au péril de sa vie, puisque la pratique du christianisme était alors considérée comme un crime digne de mort.

Cependant l'accomplissement des devoirs stricts de la vie chrétienne, si périlleux et si méritoire en pareil temps, ne lui suffisait pas; par amour pour la perfection recommandée par Notre-Seigneur, elle voulut pratiquer aussi les conseils évangéliques.

Dans ce noble dessein, Cécile embrassa d'abord avec ardeur l'humilité, qui est la base et le seul fondement solide de la perfection. Son sacrifice était grand, M. F. Aux grâces du corps et aux agréments de l'esprit, elle joignait d'immenses richesses qui, avec la noblesse de sa race, pouvaient la faire briller dans le monde et marcher l'égale des plus illustres dames de Rome. Par amour pour l'humilité, si chère à Jésus, notre jeune sainte sut comprimer le penchant de son cœur, vaincre l'inclination naturelle de son sexe et renoncer généreusement à tous ces grands avantages de la beauté, de l'esprit et de la fortune, à ces avantages si recherchés et si appréciés alors par les païens, et encore malheureusement aujourd'hui par un grand nombre de chrétiens qui n'ont pas le véritable esprit de Jésus-Christ.

Bien différente des femmes de nos jours, qui ne respirent que l'amour de la vanité, et dont une grande partie de la vie se passe dans les futiles et dangereuses occupations de la toilette, Cécile eut toujours du mépris, je dirai même de l'horreur pour les dépenses superflues, et pour tout ce qui sent le luxe et ne sert qu'à attirer les regards du monde.

Voilà bien votre condamnation, jeunes filles, qui, avec beaucoup moins de fortune que notre sainte, dépensez avec profusion, pour vos frais de parures, un argent que vous devriez employer au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ.

N'est-ce pas une honte que des chrétiennes se parent comme des idoles et chargent leur corps de vêtements dont le prix suffirait, et au delà, à nourrir pendant une année entière, plusieurs familles indigentes?

Ah! souvenez-vous de votre vocation, foulez aux pieds toutes ces misérables vanités, si opposées à l'unité chrétienne, et suivez l'exemple que vous a donné sainte Cécile. Elle était constamment vêtue d'une manière simple et modeste, ce qui lui permettait de suivre son penchant à la bienfaisance et de témoigner son amour à Dieu dans la personne des pauvres.

Donner son superflu à ceux qui sont dans l'indigence, cela est beau sans doute, M. F.; mais il y a quelque chose de plus beau encore, c'est de se priver de jouissances permises pour pouvoir soulager plus largement la misère du prochain. Que l'on se résigne à vivre dans la pauvreté quand Dieu y a fait naître, c'est aussi une vertu très-excellente; mais combien c'est une plus

grande vertu de se dépouiller volontairement de ce que l'on possède, de se faire pauvre par amour pour Dieu et pour obéir aux conseils évangéliques!

IIe POINT. — SA MORTIFICATION.

Eh bien, M. F., cette double vertu qu'on peut, à bon droit, appeler héroïque, Cécile l'a pratiquée d'une manière parfaite.

Tant qu'elle fut sous la tutelle de ses parents, elle se contenta de distribuer aux pauvres ce que ceux-ci lui donnaient pour ses plaisirs et sa toilette; mais, lorsqu'une fois elle fut maîtresse de sa fortune, sa charité ne connut plus de bornes : elle donna successivement tout ce qu'elle possédait. C'est ainsi qu'elle suivit à la lettre le conseil que Jésus-Christ donne dans son Évangile, lorsqu'il dit : « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous possédez et distribuez-en le produit aux pauvres. »

Nous trouvons dans cette conduite de notre sainte la condamnation de la grande passion de ce temps-ci, où tous aspirent à la fortune, où personne ne sait plus se contenter de sa condition, mais veut en sortir et s'élever par tous les moyens, dussent les intérêts éternels en souffrir. Non-seulement on n'accomplit pas les devoirs que la charité impose, mais le plus souvent on a recours à l'injustice pour s'enrichir.

Ne suivez pas ces pauvres insensés, M. F., car ils courent à l'abîme et ont déjà un pied en enfer; suivez Jésus-Christ votre bon Sauveur, suivez les saints : la route qu'ils parcourent est semée de ronces et d'épines qui, peut-être, vous déchireront cruellement et feront couler votre sang; mais songez qu'au terme vous trouverez le repos, un lieu de rafraîchissement et de paix, un bonheur éternel qui mérite bien qu'on l'achète par quelqnes souffrances passagères.

« Si vous voulez être parfaits, dit Jésus-Christ, vendez ce que vous avez, donnez tout aux pauvres et suivez-moi. » — Mais où faut-il vous suivre, Seigneur? — Dans le chemin de la souffrance, parmi les croix et les tribulations, et jusque sur le Calvaire : — *Durus est hic sermo* : cette parole est dure et rebute beaucoup de chrétiens trop amis de leurs aises; cependant il en est qu'elle n'effraye pas, qui la comprennent et la goûtent.

Au nombre de ces âmes fortes, nous devons ranger en première ligne sainte Cécile.

En effet, cette jeune et noble patricienne eut assez de courage pour marcher résolûment à la suite du Sauveur. Dans la crainte que son corps, si favorisé de toutes les grâces de la nature, ne voulût faire la loi à son esprit, elle le domptait soigneusement par toutes sortes d'austérités, dont une des moindres fut de lui faire porter le cilice. Voyez-vous, M. F., cette jeune fille élevée dans un palais, et qui, sous les habits de soie que réclame sa condition, meurtrit sa chair délicate et innocente par un rude vêtement de crin, dont les milliers de pointes qui le hérissent la mettent en sang; contemplez cette noble main armée d'un instrument de supplice dont la vue seule fait souffrir, elle frappe à coups redoublés son propre corps, et pourquoi? Pour se punir des fautes si légères que, si nous les connaissions, il nous paraîtrait que ce ne sont pas même des péchés.

A cette vue, je le sais, le monde se révolte et appelle cet amour de la pénitence de la folie. Oui, M. F., c'est en effet de la folie, c'est la sainte folie de la croix; mais cette folie-là est mille fois plus sage que notre pretendue sagesse!

IIIe POINT. — SA PURETÉ.

Je ne vous étonnerai certainement pas, chrétiens, en vous disant qu'une âme si humble, si charitable et si mortifiée, était en même temps une âme brûlant d'amour pour la chasteté, cette vertu qui nous rapproche le plus de Dieu et qui nous rend en quelque sorte semblables aux anges.

Sainte Cécile avait fait vœu de virginité dès l'âge le plus tendre, et elle y fut fidèle malgré les périls qui l'environnaient au milieu du monde païen où elle était forcée de vivre, au milieu de la société élégante et corrompue de Rome que fréquentait sa famille.

Dieu cependant permit qu'elle fût mise à une bien rude épreuve, afin que la difficulté du triomphe qu'elle remporta fît éclater davantage sa vertu, et que la protection qu'il lui accorda fît voir à tous que ceux qui se fient en la Providence ne sauraient périr.

Les parents de Cécile voulurent la marier, quoiqu'elle les suppliât de la laisser vivre dans le célibat; et, pour comble de malheur, Valérien, le jeune seigneur qu'on lui donna pour époux, était païen et très-attaché au culte des idoles.

Comprenez-vous, M. F., la triste position de notre sainte, et quelle dut être sa douleur en apprenant cette cruelle décision? Mais admirez la puissance de la foi!

Cécile ne perdit pas son temps à se lamenter et à verser des larmes stériles; elle l'employa bien plus utilement en recourant à Dieu, protecteur de l'innocence, à Dieu qui tient dans sa main le cœur de tous les hommes, et elle le conjura par d'ardentes prières de toucher celui de Valérien et de la protéger dans sa virginité.

Le Seigneur lui accorda sa demande. Par une inspiration divine, Cécile déclara à son époux, le premier jour de ses noces, qu'elle avait fait vœu de virginité et le menaça de la colère du Dieu des chrétiens s'il avait l'audace de la toucher. — J'ai un ange qui me protége en son nom, ajouta-t-elle, et il saura bien me défendre. — Si vous pouvez me faire voir cet ange, dit Valérien, je vous promets de respecter votre vœu. — Vous ne le verrez, répliqua Cécile, que si, abjurant le culte superstitieux des idoles, vous embrassez la religion chrétienne et recevez le baptême.

Enflammé par le désir de voir l'ange, ou plutôt sollicité par la grâce de Dieu qui le prévenait, Valérien se fit instruire de la vraie religion et reçut le baptême des mains du pape Urbain, alors caché dans les catacombes. Devenu chrétien, il vit l'ange gardien de Cécile, et cette vue le confirma tellement dans la foi, qu'il devint un apôtre fervent et finit par obtenir la couronne du martyre, après avoir converti son frère et une foule d'autres païens.

Sainte Cécile ne tarda pas à suivre son époux dans cette glorieuse carrière. Dénoncée comme chrétienne, elle subit divers supplices avec un courage héroïque, chantant les louanges de Dieu et prêchant la vraie religion, alors même qu'on la tourmentait cruellement; enfin elle eut la tête tranchée et rendit sa belle âme à Dieu, le 22 novembre de l'année 230.

Nous célébrons aujourd'hui, M. F., l'anniversaire de ce glorieux martyre; mais pour le célébrer dignement, ce n'est pas assez d'admirer le courage de cette héroïque vierge, il faut nous appliquer à l'imiter. Prenons-en donc la ferme résolution.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Bons effets de la musique sacrée. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ingressa est oratorium suum, et induens se cilicio, posuit cinerem super caput suum. (Judith, IX, 1.)

Erat formosa valde, et incredibili pulchritudine, omnium oculis gratiosa et amabilis videbatur. (Esther, II, 15.)

Deus, psallam tibi in cithara, sanctus Israel. (Ps. LXX, 22.)

Nouveau Testament. — Ecce sponsus venit, exite obviam ei. (Matth., XXV, 22.)

Gaudeamus et exultemus et demus gloriam ei, quia venerunt nuptiæ Agni. (Apoc., XIX, 9.)

Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino. (Eph., V, 19.)

Commonentes vosmetipsos, psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus, in gratia canentes in cordibus vestris Deo. (Coloss., III, 16.)

2. — SS. PÈRES.

Illa virginitas hostia vera Christi est, cujus nec mentem cogitatio, nec carnem libido maculaverit. (S. Ambros., *in I Cor.*, 7.)

Dominica virgo nec ornatu capitis, nec habitu comæ, nec oculis erectis aut lætis, sed pronis ad terram cum vultu procedat. (S. Augustin., *de Sobrietate*, c. 2.)

Psalmus est tutela pueris, juvenibus ornamentum, solamen sensibus, mulieribus aptissimus decor. (Id., *in Prologo Psalm.*)

Vox psalmodiæ cum per intentionem cordis agitur, per hanc omnipotenti Deo ad cor iter paratur, ut intentæ menti vel prophetiæ mysterium, aut compunctionis gratia infundatur. (S. Gregor. Magn., *in septem Psalm. Pœnit. Prologo.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sainte Cécile portait l'Evangile dans son cœur : Virgo gloriosa semper Evangelium Christi gerebat in pectore. (*In Breviario Rom.*, 22 *novemb.*, *de fest. S. Ceciliæ.*)

2. Un ange devient le gardien de la virginité de Cécile : Angelum Dei habeo amatorem, qui nimio zelo custodit corpus meum. (*Ibid.* — *Voir* le *Panégyrique de sainte Cécile*, par le P. Senault.)

3. Jeûnes et prières de Cécile : Biduanis et triduanis jejuniis orans, commendabat Domino quod timebat. (*Ibid.*)

4. Cécile, au-dessus des menaces du préfet Almachius, son juge, montre à Tiburce et à Valérien les couronnes célestes qui les attendent : Cecilia virgo Almachium superabat ; Tiburtium et Valerianum ad coronas vocabat. (*Ibid.*)

5. Colloques spirituels de sainte Cécile avec son céleste époux : Non diebus neque noctibus vacabat a colloquiis divinis et oratione... Cor ejus igne cœlesti ardebat. (*Ibid.*)

6. Harangue de la sainte et courageuse martyre à ses compagnes : Dum aurora finem daret, Cecilia exclamavit, dicens : Eia milites Christi, abjicite opera tenebrarum, et induite arma lucis ! (*Ibid.*)

7. Constance de sainte Cécile : Cecilia in virginitatis proposito, et in fidei confessione, Dei munere sic roborata est, ut nec ætatis lubrico ab intentione mutaretur, nec blandimentis carnalibus demulceretur, nec sexus fragilitate deterreretur, nec tormentorum immanitate vinceretur. (S. Gregor. Magn., *in Sacramentario.*)

4. — BONS EFFETS DE LA MUSIQUE SACRÉE.

Nous apprenons des Actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter. Par là nous pouvons nous associer aux esprits célestes, dont les chants ineffables exprimeront éternellement l'adoration, l'amour et la reconnaissance. La joie spirituelle de nos cœurs se manifeste par la musique, qui d'ailleurs peut nous exciter à la dévotion, quand nous éprouvons les sentiments exprimés par les sons ou les paroles. Si nous sommes obligés de con-

sacrer à Dieu nos voix, nos organes, nos facultés, les créatures qui servent à nos usages, comment ne les emploierions-nous pas à exalter les perfections de la Divinité? Comment ne seraient-ils pas quelquefois un moyen de faire connaître extérieurement les affections de notre âme? S. Chrysostôme décrit, avec son élégance ordinaire, les bons effets que produit la musique sacrée, et montre qu'une psalmodie dévote est très-efficace pour allumer dans l'âme le feu de l'amour divin (*In Ps.* XLI). Elle a, dit S. Augustin, la vertu d'exciter de pieuses affections, et d'échauffer le cœur par la divine charité (S. August., *Epist.* 55 *ad Januarium*). Le saint docteur rapporte qu'après sa conversion il ne pouvait entendre chanter à l'église, que des larmes pleines de douceur ne coulassent de ses yeux en abondance (Id., *Confess.*, L. IX, c. 6); mais il déplore en même temps le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, et il avoue en gémissant qu'il lui était arrivé quelquefois d'être plus touché de la musique que de ce qui était chanté (Id., *ibid.*, L. X, c. 33. — Godescard, *Vie de sainte Cécile.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE S. THOMAS D'AQUIN. — Texte: *Mulier diligens corona est viro suo.* (Prov., XII, 4.) — I. B. Cecilia fuit mulier speciosa, propter: 1° virginitatis candorem; 2° martyrii ruborem; 3° et corporis decorem. — II. Fuit gratiosa: 1° Deo per humilitatem; 2° angelis per puritatem; 3° hominibus per benignitatem. — III. Fuit diligens: 1° in carnis maceratione; 2° in Dei dilectione; 3° in devota oratione; 4° in eleemosynæ largitione; 5° et in aliorum conversione. (*Sermones de festis; de B. Cecilia.*)

PLAN DE S. BONAVENTURE. — Texte: *Præstitisti decori meo virtutem.* (Psal., XXIX, 8.) — Quadruplici virtute nos indigemus qua S. Cecilia insignita fuit, nimirum virtute: 1° pœnitentiæ; 2° patientiæ; 3° sapientiæ; 4° perseverantiæ. (*De Sanctis.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DU P. SENAULT. — Texte: *Erunt sicut Angeli Dei; neque nubent, neque nubentur.* (Matth., XXII, 30.) — Considérons sainte Cécile: 1° admirée des anges; 2° conversant avec les anges; 3° remplissant sur la terre l'office des anges; 4° inspirant autour d'elle la pureté des anges.

PLAN DU P. TEXIER. — Texte: *Psallite Deo nostro, psallite.* (Ps. XLVII, 7.) — La musique et la symphonie de sainte Cécile ont été agréables à Dieu, parce qu'elles ont eu pour objet: 1° la louange du Seigneur; 2° l'édification du prochain; 3° la sanctification de cette glorieuse vierge.

Voir ci-après, au 28 novembre, fête de S. Etienne le Jeune, et au 1er décembre, fête de S. Eloi, des plans et des discours sur l'*Art chrétien.*

6. — ENCOMIA.

1. EVANGELIORUM LIBRUM IN SINU FEREBAT.

In gremio gestas divina volumina virgo,
Altius at cordi sunt ea sculpta tuo.

2. MORIENS MULTOS AD CHRISTUM CONVERTIT.

Plurima cum sponso generavit pignora virgo,
Quis sterilem dicat virginis esse torum?

(R. P. Hugo Vaillant, FASTI SACRI.)

3. Hæc una est ex quatuor celeberrimis Ecclesiæ occidentalis virginibus martyrio coronatis, quarum nomen antiquitus insertum est in canone Missæ, nimirum: Agatha, Lucia, Cecilia, Anastasia. (*In Brev. Paris. de S. Cecilia.*)

Dans le *Recueil d'Hymnes* du célèbre Santeuil, on en trouve cinq très-belles en l'honneur de sainte Cécile.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — *Acta Martyrum* SS. Ceciliæ, Valeriani, Tiburtii, et Maximi; Lipoman, *de Vita Sanctorum*; Surius, *id.*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*; tous les hagiologues modernes.

PANÉGYRISTES ANCIENS. — S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Albert le Grand, Guillaume de Paris, Denis le Chartreux.

MODERNES. — Senault, Texier, Séraphin de Paris.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Cécile, v. et m. — S. Philémon et sainte Appie, mm. — S. Maur, id. — S. Marc et S. Étienne, id. — S. Pragmace, év.

23 novembre. — SAINT CLÉMENT, pape et martyr.

(L'AN 100.)

VIE DE SAINT CLÉMENT

Clément, fils de Faustinus, du quartier du mont Célio, était romain et disciple du bienheureux Pierre. C'est de lui que parle saint Paul quand il écrit dans sa lettre aux Philippiens : « Cher compagnon de mes fatigues, je vous conjure d'aider ceux qui ont travaillé avec moi pour l'Évangile, avec Clément et les autres qui ont été mes coadjuteurs, et dont les noms sont au livre de vie. » Il partagea la ville de Rome en sept régions, dans chacune desquelles il établit des notaires chargés de recueillir avec le plus grand soin les actes des martyrs et de raconter leurs combats. Il a laissé lui-même nombre d'écrits excellents, qui n'ont pas peu contribué à la gloire de la religion. Après qu'il eut, par ses leçons et la sainteté de sa vie, attiré de nombreux prosélytes à la foi de Jésus-Christ, il fut relégué par Trajan au delà de la mer du Pont, dans la ville de Chersone, où il trouva deux mille chrétiens que l'empereur y avait exilés. Pendant que les condamnés travaillaient à extraire et à tailler des blocs de marbre, ils vinrent à manquer d'eau ; Clément se mit d'abord à prier, et ensuite il monta sur une éminence voisine, au sommet de laquelle il aperçut un agneau qui indiquait de son pied droit une fontaine d'eau douce, dans un lieu où il n'y en avait jamais eu jusque-là. Chacun y étancha sa soif. Ce miracle convertit beaucoup de païens, qui se prirent d'une grande admiration pour la sainteté du pontife.

Troublé par le récit de ces merveilles, Trajan envoya des satellites chargés d'attacher au coup de Clément une ancre marine et de le jeter à la mer : ce qui fut exécuté. Mais ensuite la mer se retira de trois milles. Dieu récompensait ainsi la prière des chrétiens qui étaient sur le rivage. Ils purent donc s'avancer, et ils trouvèrent une petite construction de marbre bâtie en forme de temple, et dans laquelle une pierre creusée renfermait le corps du martyr, ainsi que l'ancre avec laquelle on l'avait précipité. Les habitants du lieu, touchés de ce miracle, embrassèrent la foi de Jesus-Christ. Le corps de saint Clément fut dans la suite apporté à Rome, sous le pontificat de Nicolas Ier, et déposé dans la basilique qui porte le nom du martyr. Une église fut bâtie sous son invocation à l'endroit où avait jailli la fontaine miraculeuse. Ce saint pape avait occupé le suprême pontificat neuf ans, six mois, six jours. Il a créé en deux ordinations dans le mois de décembre dix prêtres, deux diacres et quinze évêques pour divers lieux.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CLÉMENT

TEXTE : *Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione sua.* (Eccl., XLIV, 1.)

Pour bien connaître un homme et constater sa célébrité, il faut nécessairement savoir ce qu'ont été sa naissance, sa vie et sa mort. Tout mortel qui a pour lui une noble origine, une conduite intègre, pleine de grandes actions, et suivie d'un trépas glorieux, passe à juste titre pour un homme illustre : c'est un astre véritablement radieux, parce qu'à son aurore, à son midi et à son couchant il a brillé sans aucun nuage. Or, M. F., parmi nos Pères dans la foi, qui font la gloire et l'ornement de l'Église, saint Clément n'a-t-il pas été une de ces pures illustrations devant laquelle ne font que pâlir les plus grands hommes du siècle ? Pour nous en convaincre il suffit de jeter un regard : 1° *sur sa naissance;* 2° *sur sa vie;* 3° *sur sa mort.*

Ier POINT. — SA NAISSANCE.

Saint Clément était juif d'extraction, mais romain de naissance. Enfant de la noble cité et d'une famille très-illustre, il était fort proche parent de l'empereur Domitien. Il naquit au quartier du mont Célius, où est présentement l'église de Saint-Étienne et celle de Saint-Jean de Latran. Il fut en naissant amplement favorisé des dons de la nature et des biens de la fortune. « Saint Clément, dit saint Bernard, était un homme très-noble, très-riche et très-sage, et il était tenu pour un grand philosophe. » Son entrée dans le monde lui ouvrait un très-brillant avenir parmi les premières dignités de l'empire. « Mais, ajoute le même docteur, il méprisa pour l'amour de Dieu tous ces dons magnifiques qu'il avait reçus de sa main libérale. »

Ayant appris des apôtres Pierre et Paul que la première de toutes les noblesses et de toutes les dignités consiste dans le seul titre de chrétien, qui nous fait enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers dans le royaume céleste, il renonce à toute la gloire du monde, pour embrasser la croix et les humiliations du divin Maître : « *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi.* Et c'est ainsi que par son union avec Jésus-Christ saint Clément s'est agrandi de toute la grandeur d'un dieu lui-même : *Divinæ factus consors naturæ.* A peine a-t-il reçu une nouvelle vie dans le baptême, qu'il croît de vertu en vertu, et s'élève rapidement au sommet de la grandeur et de la perfection, par une conduite constamment héroïque.

Où sont de nos jours les princes de ce monde, qui sacrifient tous leurs titres de grandeur et de noblesse, pour la dignité de chrétiens ? De là tant de vies qu'on dit célèbres, et qui sont loin de l'être, parce qu'elles ne sont point chrétiennes ni dans leur origine, ni dans leurs actions.

IIe POINT. — SA VIE.

La vie de saint Clément a été celle d'un grand homme, parce qu'elle a été celle d'un grand saint : *Magnificus in sanctitate.* Et tandis que les enfants du siècle cherchent la célébrité en dehors de Dieu et dans le vain éclat de quelques actions purement profanes, saint Clément a cherché et trouvé la vraie grandeur dans la sainteté, en s'efforçant de devenir semblable au divin Maître.

Et comme Dieu le destinait au souverain pontificat, saint Clément sut se préparer à cette vocation sublime, par une conduite toute merveilleuse et

angélique, brillant de l'éclat des plus pures vertus, et faisant de la virginité sa vertu favorite.

Sa vie a été celle, non d'un simple disciple, mais d'un véritable apôtre. Les deux princes de l'Église, après en avoir fait leur conquête, en ont fait le compagnon de leurs glorieux travaux, comme nous l'atteste saint Paul lui-même : « Moi, Clément et mes autres compagnons qui travaillent dans l'Évangile, et dont les noms sont écrits dans le livre de vie. »

Parvenu, par ses vertus et le choix de Dieu, à la dignité de souverain pontife, sa vie a été celle d'un grand saint et d'un grand pape, parce qu'il a fidèlement retracé dans sa personne toutes les qualités des premiers apôtres. Même zèle pour le salut des âmes et la propagation de l'Évangile. Il prêche avec tant de ferveur et d'éloquence, qu'il convertit un grand nombre de gentils, parmi lesquels les premières illustrations de Rome, comme Théodora, femme de Sisinius, Flavie Domitille, nièce de l'empereur Domitien, et plusieurs autres personnages de la cour. Même zèle pour la gloire de Dieu et la propagation de son culte. En moins d'un an il fit bâtir soixante-quinze églises : et dans Rome, comme dans les contrées voisines, les temples des faux dieux furent abattus et les idoles païennes réduites en pièces.

Même vertu, même puissance pour conquérir le monde par l'éclat de sa sainteté et de ses miracles.

Même dévouement pour conserver et faire passer à la postérité l'enseignement et les monuments de la foi chrétienne, témoins les annales des martyrs qu'il eut soin de faire composer, témoins ses épîtres immortelles, qu'on lisait dans les églises avec le saint Évangile.

Enfin même vie de combat et de triomphe, avec toutes les gloires de l'exil, de la prison et du martyre.

IIIe POINT. — SA MORT.

Ce qui achève d'immortaliser un homme c'est une mort glorieuse. La mort est la dernière comme la plus importante action de l'existence humaine. Car si une belle mort ennoblit une vie ordinaire, une belle vie est toujours souillée par une laide mort.

Saint Clément avait vécu en héros chrétien, et il est mort de même : et c'est là ce qui fait le couronnement d'une aussi glorieuse existence.

Qu'ils sont petits les grands hommes du monde, en face du trépas, quand on les compare à nos héros chrétiens ! Autant nous trouvons de faiblesse et de lâcheté chez les uns, autant nous voyons briller de force et de courage chez les autres.

Voyez que de gloire dans la mort de saint Clément ! Son trépas est glorieux, parce qu'il meurt pour la vertu et la justice, et dans tout l'éclat d'une parfaite innocence. Sa mort est vraiment héroïque, parce qu'il la désire avec une sainte ardeur, parce qu'il la subit avec une joie et un courage admirables, triomphant de toute la rage des tyrans et des démons déchaînés contre lui. Sa mort enfin est précieuse aux yeux du ciel et de la terre, parce qu'en s'immolant à Jésus-Christ, il termine sa belle vie par la plus belle de toutes les morts, qui est celle du martyre.

Et pendant que toute la gloire des superbes mortels va se briser contre un cercueil, celle de saint Clément prend un nouvel éclat dans la tombe, pour briller dans les siècles des siècles. Son sépulcre est vraiment glorieux par la puissance de ses vertus et de ses miracles. O pontife vénéré ! apprenez-nous à bien vivre et à bien mourir.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Super omnem congregationem aquarum requiescet. (Eccli., XLIII, 22.)

Numquid non tu siccasti mare, et aquam abyssi vehementis, qui posuisti profundum maris viam, ut transirent liberati. (Is., LI, 15.)

Nouveau Testament. — Etiam rogo et te germane compar, adjuva illas quæ mecum laboraverunt in Evangelio cum Clemente, et cæteris adjutoribus meis, quorum nomina sunt in libro vitæ. (Philip., IV, 3.)

Beatus qui suffert tentationem... accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se. (Jac., I, 12.)

2. — SS. PÈRES.

Non tantum, dilecti, ut vos moneamus, scribimus ; sed etiam ut nos ipsi commonefaciamus ; in eodem enim stadio versamur ; et certamen idem nobis impositum est. Quocirca relinquamus inanes et vacuas curas, atque veniamus ad gloriosam et venerabilem sanctæ vocationis nostræ regulam. (S. Clemens, papa, *in Epist. I ad Cor.*)

Post Anacletum, tertio loco ab apostolis episcopatum sortitur Clemens qui et vidit ipsos apostolos et contulit cum eis, cum adhuc insonantem prædicationem apostolorum, et traditionem ante oculos haberet. Non solus ; adhuc enim multi supererant tunc ab apostolis docti. (S. Irenæus, ep. et mart., *Adv. Hæres.*, L. III, c. 4.)

Sub hoc igitur Clemente, dissensione non modica inter eos qui Corinthi essent fratres facta, scripsit quæ est Romæ Ecclesia potentissimas litteras Corinthiis, ad pacem eos congregans et reparans fidem eorum, et annuntians quam in recenti ab apostolis receperant traditionem. (Id., *ibid.*)

Ecce beatus Clemens homo erat similis nobis, et carni suæ eodem vinculo naturalis affectionis inhærens ; si ergo ille calicem salutaris accepit, quid nos retribuimus Domino pro omnibus quæ retribuit nobis? eadem certe insignivit imagine, eodem sanguine nos redemit. (S. Bernard., *Sermo de S. Clemente.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Clément, zélé coopérateur de S. Paul dans le ministère évangélique : *Adjuva illas quæ mecum laboraverunt in Evangelio cum Clemente et cæteris adjutoribus quorum nomina sunt in libro vitæ.* (Philip., IV, 3.)

2. Actes du pontificat de S. Clément : 1° il établit sept notaires dans les sept quartiers de Rome pour recueillir tous les actes des martyrs ; 2° il écrit aux Corinthiens deux lettres admirables, au nom de l'Eglise romaine, pour les ramener à la concorde.

3. S. Clément exilé en Chersonèse et condamné à travailler aux mines. Apparition de Jésus-Christ sous la forme d'un agneau qui lui révèle une source où lui et ses deux mille compagnons peuvent se désaltérer : *Orante sancto Clemente apparuit ei agnus Dei.* — Vidi supra montem agnum stantem, de sub cujus pede fons vivus emanat. (*In officio S. Clementis.*)

4. S. Clément précipité dans la mer, une ancre au cou : Clementem alligata ad ejus collum anchora in profundum dejecerunt. (*Ibid.*)

4. — PLANS.

Plan de S. Bernard. — I. Fidelis fuit B. Clemens in modico quod acceperat præstitisse : 1° in gloria hujus mundi quam omnem pro Christo parvipendit ; 2° in ipsa vita quam pro caritate Christi contempsit. — II. Ad nuptias Agni vocatus Clemens vinum sanguinis contulit. (*Sermo de S. Clemente, p. et m.*)

Plan de Denis le Chartreux. — Excellentiæ S. Clementis : 1° in donis naturæ et bonis fortunæ ; 2° in ejus conversione gratiosa et plena ad Christum ; 3° in sua præsidentia super universalem Ecclesiam ; 4° in splendore venustissimo morum ; 5° in magnitudine divina sapientiæ ; 6° in miraculorum virtute et efficacia. (*Sermo de S. Clemente, in proprio Sanctor.*)

Plan du P. Senault. — Texte : *Nimis honorifiati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* (Ps. CXXXVIII, 17.) — Dieu a procuré à S. Clément : 1° la liberté dans sa prison ; 2° l'autorité dans les mines ; 3° la gloire dans son sépulcre.

5. — ENCOMIA.

S. Paul appelle S. Clément son coopérateur. (Philip., IV, 3.)

S. Jérôme et d'autres Pères donnent à S. Clément le titre de *vir apostolicus*. S. Clément d'Alexandrie l'appelle : Apostolus. (*Strom.*, L. IV). Suivant Rufin : *Clemens est quasi apostolus.* (*De Adulter. Libr. Orig.*)

Clemens Pontifex romanus
A quo cultus dum profanus
Spernitur sculptilium,

Denegans sacrificare
Seu idolis thura dare
Sustinet exilium.

Dum auditur baptizare
Multos homines, in mare
A Trajano mergitur.

Dum plebs vult hunc honorare
Milliaria per mare
Tria sicca pergitur.

(R. D. Redel, *in Anno chronographico.*)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — S. Jérôme, *de Scriptor. Eccles.*; Bède, Usuard, Adon, *in Martyrolog.*, *in Menelogio Græc.* ; Metaphraste, *Acta Mart. S. Clementis*; Lippoman, *id.*; Surius, *id.*

Historiens. — Baronius, *in Annal. Ecclesiast.*; Tillemont, *Mémoires ecclés.*; Dom Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

Panégyristes. — S. Bernard, *Sermo de S. Clemente* ; Albert le Grand, *id.*; Guillaume de Paris, *id.*; Denis le Chartreux, *id.*; le P. Senault, de l'Oratoire.

7. MARTYROLOGE. — S. Clément, p. et m. — Sainte Félicité et ses sept enfants, mm. — Sainte Lucrèce, v. — S. Sisinne, m. — S. Amphiloque, év. — S. Grégoire, id. — S. Tron, pr. — Le B. Jean le Bon.

---

24 novembre. — SAINT COLOMBAN, abbé.

(l'an 615.)

VIE DE SAINT COLOMBAN

Colomban, né en Irlande vers le milieu du sixième siècle, fut élevé dans les plus purs sentiments de la piété, et initié avec soin aux éléments des sciences divines et humaines. Adolescent, il entra au monastère célèbre de Benchor, où il vécut plusieurs années dans les pratiques d'une austère mortification. Il y fit des progrès rapides en toutes sortes de vertus, et il se rendit extrêmement habile dans les sciences de la religion : il en vint à être regardé comme l'oracle de son monastère et même de sa contrée.

Le désir ardent de se détacher plus parfaitement du monde, en faisant le sacrifice absolu de tout ce qui pouvait lui être cher, lui inspira le projet de quitter sa patrie. Vers l'âge de trente ans, Colomban passa dans les Gaules avec douze autres moines, et il vint s'établir dans les montagnes des Vosges, où il eut bientôt fondé trois monastères nouveaux, Anegray, Luxeuil et Fontaines, auxquels il donna une règle admirable, mais extrêmement austère, qui se répandit néanmoins, et passa dans la suite à diverses maisons du Val d'Avend ou Remiremont, et même de celui de Galilée ou Saint-Dié.

Le zèle austère de Colomban, sa hardiesse à reprendre les vices des grands de la terre et surtout de la cour de Bourgogne, soulevèrent contre lui un orage qui le força d'abandoner son lieu d'adoption. Après bien des fluctuations, il alla prêcher aux infidèles de l'Helvétie, accompagné de ses fidèles disciples Gall et Eustase. La force de ses miracles et le feu de ses prédications convertirent une multitude d'âmes à Jésus-Christ. Rien ne résistait à son zèle et à

celui des deux saints qui étaient ses inséparables compagnons d'apostolat. Il fonda un monastère à Bregentz, et il le peupla de fervents serviteurs de Dieu.

Le roi de Bourgogne étant devenu maître de ce pays, Colomban se vit obligé de fuir encore devant la colère de Brunehaut, mère de ce prince. Laissant là son cher disciple Gall, qui fonda plus tard le monastère de son nom, il se retira en Italie, où il créa celui, plus fameux encore, de Bobbio, dans les monts Apennins. Ce nouveau monastère fut bientôt peuplé d'un grand nombre de moines, et Colomban sembla n'avoir été persécuté que pour devenir le père d'une génération plus nombreuse; il se vit, avant de mourir, le patriarche de trois groupes de familles religieuses : celui des Apennins, sous sa conduite; celui de l'Helvétie, sous la houlette de saint Gall, et celui des Vosges, sous la direction de saint Eustase.

Sur le déclin de sa vie, Colomban aimait à se retirer dans une caverne voisine d'un oratoire qu'il avait élevé en l'honneur de la sainte Vierge, et là il vivait d'une vie toute angélique, en union intime avec le Dieu de son amour; il paraissait au milieu de ses enfants, seulement les dimanches et les fêtes, pour célébrer la joie de ces beaux jours en communauté. Ce grand saint avait exercé, en dehors de ses monastères, un apostolat presque continuel : il avait prêché la réforme au clergé, annoncé l'Évangile aux païens, combattu l'hérésie arienne, livré à toutes les erreurs et à tous les vices une guerre impitoyable. Aussi était-il chargé de mérites quand le Ciel l'appela, en 615, le 24 novembre, au repos éternel, à l'âge d'environ soixante-douze ans.

PANÉGYRIQUE DE SAINT COLOMBAN

TEXTE : *Veni in terram quam monstrabo tibi.*
(Gen., XII, 1.)

Le septième siècle est un de ceux qui ont donné le plus de saints à l'Église. La monarchie franque comptait alors un grand nombre de prélats pleins de vertus, et il est peu des anciens siéges épiscopaux de cette monarchie qui, dans cette période, n'aient produit quelque saint. Plusieurs de ces évêques, comme saint Didier, évêque de Cahors, saint Léger, évêque d'Autun, saint Éloi, évêque de Noyon, prirent même une grande part à l'administration des affaires du royaume.

L'Angleterre rivalisait avec la France; elle put compter parmi les saints jusqu'à cinq de ses rois, saint Ethelbert, saint Edwin, saint Oswald, saint Oswin et saint Sebha, et autant d'archevêques de Cantorbéry, saint Laurent, saint Mellit, saint Juste, saint Honoré et saint Théodore, sans parler de saint Augustin qui avait fondé ce siége, le premier de l'Angleterre.

L'Irlande surtout, dans ce siècle ou dans le précédent, produisit tant de personnages d'une vertu consommée qu'elle mérita d'être appelée l'*Ile des Saints*, et c'est sans doute à la protection de ces nombreux patrons qu'elle doit d'avoir conservé la foi catholique qui la console de tous ses malheurs.

Ier POINT. — SAINT COLOMBAN QUITTE L'IRLANDE ET ABORDE EN FRANCE.

Dans la seconde moitié du sixième siècle, un des monastères les plus célèbres de l'Irlande était gouverné par saint Congall. Un des religieux de ce monastère, plein de foi et de ferveur, Colomban, se sentait animé d'un ardent désir de gagner des serviteurs à Jésus-Christ, et de propager la vie monastique. L'Irlande, comptant alors un grand nombre de communautés de la plus

exacte régularité, Colomban résolut d'aller exercer sa charité sur le continent. Il amena avec lui douze moines dont le zèle répondait au sien, et aborda en France pour y fonder les pieuses colonies qu'il projetait.

Le saint ayant reçu un accueil favorable du roi de Bourgogne, Gontran, se retira d'abord dans les déserts des Vosges, où il fonda le monastère d'Anegray. Il eut bientôt un si grand nombre de disciples, qu'il fut obligé de construire deux autres monastères, à Fontaines et à Luxeuil. Ces monastères, celui de Luxeuil surtout, où Colomban avait sa résidence, devinrent comme des pépinières de saints.

Colomban composa une règle pour ses religieux. Il leur recommandait surtout la prière et le travail des mains. Quand ils ne priaient point, ils s'armaient de la hache et de la cognée, délivraient une contrée sauvage des arbres séculaires qui l'embarrassaient; et enfonçant ensuite la bêche ou promenant la charrue dans les clairières qu'ils avaient faites, ils recueillaient de riches moissons sur une terre qui avant eux ne produisait que des ronces.

En 596, le royaume de Bourgogne échut à Thierry, fils de Childebert, et petit-fils de la fameuse Brunehaut. Le jeune prince avait des mœurs déréglées, et son aïeule Brunehaut ne réprimait pas ses désordres, espérant conserver plus aisément par là le gouvernement du royaume. Saint Colomban adressa au prince d'énergiques reproches. Son courage ne pouvait manquer de lui attirer la haine de Brunehaut; mais, après la crainte de Dieu, nulle autre ne pouvait entrer dans l'âme du saint.

Frédégaire nous a conservé l'histoire de la lutte qui s'engagea entre le monarque et le moine : il est impossible d'imaginer plus de fermeté que n'en déploya celui-ci. Il est des hommes qui parviennent à fasciner, pour ainsi dire, les bêtes féroces dont la rage vient expirer à leurs pieds : c'est là un beau spectacle qui rappelle le suprême empire que Dieu avait donné au premier homme sur tous les êtres de la création. Mais ce qui est plus beau, c'est de voir toute la puissance d'un prince irascible et d'une reine implacable se briser impuissante contre la volonté inébranlable d'un moine.

Mais laissons parler Frédégaire.

IIe POINT. — COURAGEUSE RÉSISTANCE DU SAINT.

« Il arriva qu'un certain jour Colomban se rendit auprès de Brunehaut. La reine l'ayant vu venir dans la cour, amena au saint les fils que Thierry avait eus de ses concubines. Les ayant vus, le saint demanda ce qu'ils lui voulaient. Brunehaut lui dit : Ce sont les fils du roi, donne-leur la faveur de ta bénédiction. — Sachez, répondit Colomban, qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal, car leur origine est impure. Elle, furieuse, ordonna au saint de se retirer. »

Brunehaut pourtant promit ensuite d'engager le roi à cesser ses relations illicites et à contracter une union légitime, et le roi lui-même s'engagea à changer de vie.

« Mais, continue Frédégaire, ils n'observèrent pas longtemps leurs promesses; leurs misérables péchés recommencèrent, et le roi se livra à ses désordres accoutumés. A cette nouvelle, Colomban lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunier s'il ne voulait pas se corriger. Brunehaut, de nouveau irritée, excita l'esprit du roi contre Colomban, et s'efforça de tout son pouvoir à le perdre; elle pria les seigneurs et les grands de la cour d'animer le roi contre l'homme de Dieu...

« Le roi entraîné alla trouver le saint à Luxeuil, et lui demanda pourquoi l'intérieur du monastère n'était pas ouvert à tous les chrétiens. Colomban, d'un esprit fier et plein de courage, répondit qu'il n'avait pas coutume d'ouvrir l'entrée de l'habitation des religieux à des séculiers, mais qu'il avait des endroits destinés à recevoir tous les hôtes. Le roi lui dit : Si tu désires t'acquérir les dons de notre largesse et le secours de notre protection, tu permettras à tout le monde l'entrée de tous les lieux du monastère. — Si tu veux, répliqua le saint, violer ce qui a été jusqu'à présent soumis à la rigueur de nos règles, sache que je me refuserai à tes dons et à tous tes secours; et si tu es venu ici pour détruire les retraites des serviteurs de Dieu et renverser les règles de la discipline, sache que ton empire s'écroulera de fond en comble et que tu périras avec toute la race royale... Déjà d'un pas téméraire le roi avait pénétré dans le réfectoire; épouvanté de ces paroles, il retourne promptement dehors...

« Les courtisans s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas souffrir dans ces lieux un homme qui ne faisait pas société avec tous. Mais Colomban dit qu'il ne sortirait pas de l'enceinte du monastère, à moins d'en être arraché par la force. Le roi s'éloigna donc, laissant un certain seigneur, nommé Baudulf, qui expulsa le saint du monastère et le conduisit en exil à Besançon. »

Plus tard, le saint fut contraint de s'embarquer pour retourner en Irlande : mais les vents contraires l'ayant ramené sur les côtes de France, il la traversa pour se rendre en Suisse dont les peuples étaient pour la plupart plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il y fit des conversions éclatantes; mais la haine de quelques païens l'obligea de quitter encore ce pays. Il passa alors en Italie où il fonda le célèbre monastère de Bobbio, dans un désert situé au milieu des montagnes de l'Apennin, près de la rivière de Trébia; il y mourut en l'année 615.

Les grands saints survivent en quelque sorte à eux-mêmes en transmettant leur esprit à d'autres saints qui continuent leur action bienfaisante. Ainsi les deux premiers successeurs de saint Colomban au monastère de Luxeuil, Eustase et Gaubert, et Attale, son premier successeur au monastère de Bobbio, sont honorés d'un culte public dans l'Église.

D'un autre côté, l'un des moines que saint Colomban avait emmené avec lui d'Irlande, nommé Gall, continua, daus la Suisse et dans la Souabe les conversions que son maître avait commencées, et il y fonda plusieurs monastères. Le plus célèbre fut appelé de son nom, monastère de Saint-Gall. La bibliothèque de cette abbaye fut longtemps une des plus riches de l'Europe; et les possessions des moines étaient si vastes qu'encore dans le dix-huitième siècle leur prieur, qui était prince de l'empire, pouvait lever jusqu'à dix mille hommes de troupes sur ses terres.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Egredere de cognatione tua, et de domo patris tui ; et veni in terram quam monstrabo tibi ; faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi. (Gen., XII, 1.)

Perfectio tua, Domine, et doctrina tua viro sancto tuo, qui dixit patri suo et matri suæ ; nescio vos ; et fratribus suis ; ignoro vos. (Deuter., XXXIII, 8.)

In voce laudis immolabo tibi ; quæcumque vovi, reddam pro salute Domino. (Jon., II, 10.)

Nouveau Testament. — Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos. (Matth., VIII, 22.)

Esurimus et sitimus, et nudi sumus, et laboramus operantes manibus nostris. (I Cor., IV, 2.)

Circuierunt in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus ; in solitudinibus errantes et in cavernis terræ. (Hebr., XI, 37.)

2. — SS. PÈRES.

Qui servit in monasterio Christo, imperatori suo servit, signatus est cauterio regis sui. Habet scutum jejunium, habet galeam fidem, habet gladium sermonem Dei, habet loricam vestimentum Jesum in baptismate. (S. J. Chrysost., *Homil.* 18 *in Matth.*)

Mundus est locus ille, alta ibi quies atque silentium est ; meum et tuum inde prorsus eliminatum est. (Id., *ibid.*)

Navem corporis nostri salvamus a littore mundano, secularis patriæ renuntiemus curis, in crucis arbore tota mentis vela tendamus, virtutum funibus, sapientiæ remis, gubernaculis disciplinæ navigii nostri muniamus incessum. (S. Petr. Chrysol., *Sermo* 8.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Colomban a été un des principaux patriarches de la vie monastique, surtout en France, où la plupart des monastères suivirent sa règle, jusqu'au règne de Charlemagne, et ne la remplacèrent par celle de S. Benoît que pour garder l'uniformité. (*In Breviario Ordinis S. Benedicti ; de festo S. Columbani.*)

2. S. Colomban à la cour de Thierri, roi de Bourgogne. Comme un autre Elie, il réprimande courageusement le voluptueux Thierri et la cruelle Brunehaut, les menaçant de la peine d'excommunication pour leurs scandales et leurs crimes, et leur prédisant une ruine prochaine, comme autrefois à l'impie Jézabel : Et erunt carnes Jezabel sicut stercus. Dicant : hœccine est illa Jezabel ? (IV Reg., IX, 37.)

3. Fondation des célèbres monastères d'Anegray, de Luxeuil, de Fontaines, en France ; de Bregentz, de Saint-Gall en Suisse, de Bobbio en Italie.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son détachement de toutes choses ; 2° son zèle pour l'extension de l'institution monastique ; 3° sa hardiesse à reprendre les vices des grands de la terre ; 4° ses prédications apostoliques auprès des infidèles de l'Helvétie qu'il arrache au culte des idoles ; 5° sa sagesse qui se montre dans sa *Règle*, véritable traité de la profession monastique, et dans son *Pénitentiel ;* 6° sa grande mortification.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte : *Egredere de cognatione tua.* (Gen., XII, 1.) — I. S. Colomban patriarche de la vie monastique à l'instar de ses prédécesseurs : S. Antoine, S. Basile, S. Augustin, S. Benoît. — II. S. Colomban patriarche de trois groupes de familles religieuses : 1° celui des Vosges, sous la direction de S. Eustase ; 2° celui de l'Helvétie, sous la houlette de S. Gall ; 3° celui des Apennins sous la sienne propre.

Autre plan du même. — I. Exposition des principes de sagesse renfermés dans le *Pénitentiel* de S. Colomban et dans ses *Règles* monastiques. — II. Heureuse influence sur le septième siècle : 1° des actes de ce saint ; 2° de ses fondations religieuses.

6. — ENCOMIA.

Tu pius adversam conculcas, Dive, parentem ;
Sed regni stimulat te potioris amor.

Sæve Columbanum quærebas lictor ; Eliseum
Ast oculis orbus te reperisse doles.

(R. P. Hugo Vaillant ; Fasti sacri *in festo S. Columbani*, 21 nov.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Jonas, abbé de Luxeuil en 650, *Vita B. Columbani*; Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrol.*; Surius, *Vita Sanct.*

HISTORIENS. — Frédégaire, *in Chronic.*; Sigebert, *id.*; Sainte-Marthe, *Gallia christiana;* D. Rivet, *Hist. littér. de la France*; Helyot, Henrion, *Histoire des Ordres monastiques;* D. Ceillier, *Hist. des auteurs ecclés.*; Notice sur Luxeuil (1833); Jacquin, *Le voyage du poëte à Luxeuil.*

—

8. MARTYROLOGE. — S. Jean de La Croix. — S. Chrysogone, m. — S. Crescentien, id. — Sainte Firmine, v. et m. — S. Alexandre, m. — Saintes Flore et Marie, vv. et mm. — S. Félicissime, m. — S. Protais, év. — S. Romain, pr. — S. Pourçain, ab.

---

25 novembre. — SAINTE CATHERINE, vierge et martyre.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINTE CATHERINE

Sainte Catherine, qu'on dit avoir été de race royale, vivait à Alexandrie, au commencement du quatrième siècle. Elle était egalement distinguée par ses richesses, ses vertus et son savoir; on assure qu'à l'âge de dix-huit ans elle ne cédait en science à aucun des esprits les plus éminents de son époque. Elle était chrétieune et avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, qui lui apparut après son baptême, la prit pour son épouse et sa fidèle servante, et lui mit un anneau au doigt.

A cette époque, Maximin Daïa publia un édit en faveur des idoles, menaçant des plus horribles supplices ceux qui refuseraient de sacrifier. Les chrétiens se cachaient et prenaient la fuite; mais Catherine alla se présenter à l'empereur, lui démontra la vanité des idoles, et prouva que la foi en Jésus-Christ était nécessaire au salut. Maximin, étonné du savoir de cette jeune fille, fit venir cinquante philosophes des plus renommés pour disputer contre elle, et leur promit une grande récompense s'ils parvenaient à la ramener au culte des dieux du paganisme. Catherine, sans se laisser intimider, parla avec tant de force et employa, en faveur de la religion chrétienne, des arguments si solides, qu'ils s'avouèrent vaincus et reconnurent le vrai Dieu. L'empereur, irrité, les fit jeter dans un bûcher, où ils expirèrent en invoquant le saint nom de Jésus.

Cependant l'empereur, touché des belles qualités de Catherine, conçut pour elle une passion violente et lui offrit son trône et sa main, quoiqu'il fût déjà marié. Catherine eut horreur de ces propositions et répondit que nul autre que Jésus-Christ n'aurait son cœur. Maximin, furieux, fit mettre la jeune vierge à la torture, et la fit déchirer à coups de fouets garnis de plomb. Il la fit ensuite emporter à demi-morte et jeter dans une prison, avec ordre de l'y laisser mourir de faim. Elle y resta onze jours sans recevoir aucune nourriture.

Maximin s'étant absenté d'Alexandrie, l'impératrice Faustinet et le chef de l'armée Porphyre voulurent voir la jeune vierge, et s'étonnèrent de la trouver sans blessures et bien portante. Cette merveille et les paroles de Catherine les convertirent à la religion de Jésus-Christ. Maximin, l'ayant appris à son

retour, manda Faustine et Porphyre, et, sur leur refus d'apostasier, les fit décapiter.

L'empereur essaya de nouveau de séduire Catherine par les promesses et les menaces. Tout étant inutile, il la condamna à une mort horrible. Il la fit placer sur une machine composée de trois ou quatre roues armées de glaives et de pointes aiguës, destinées à déchirer les membres de la sainte martyre. Mais lorsqu'on voulut faire agir les roues, elles volèrent en éclats et allèrent blesser et tuer des spectateurs, sans que la vierge eût reçu aucune atteinte. Beaucoup se convertirent; mais le tyran, de plus en plus furieux, ordonna de décapiter sainte Catherine, qui cueillit ainsi la couronne de la virginité et du martyre, le 25 novembre 308 ou 309. Elle était dans la dix-neuvième année de son âge. Son corps fut transporté miraculeusement par les anges au monastère du mont Sinaï, où on en conserve la plus grande partie.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE

TEXTE : *Perdam sapientiam sapientium.*
(I Cor., v, 19.)

Nous allons considérer dans sainte Catherine : 1° son application à l'étude de la religion, qui condamnera notre ignorance; 2° son courage devant ses persécuteurs, qui condamnera notre lâcheté.

Ier POINT. — LA SCIENCE DE SAINTE CATHERINE CONDAMNE NOTRE IGNORANCE.

Sainte Catherine joignit une instruction solide à la piété la plus sincère. Dans cette âme privilégiée, on peut dire que l'innocence et la pureté virginale, en laissant l'esprit et le cœur entièrement libres par l'absence des pensées mondaines et des affections terrestres, disposèrent admirablement cette noble intelligence à l'étude et à l'amour de la vérité.

Les femmes ne sont pas destinées à vivre seulement par les sens. Comme les hommes, la recherche et l'amour de la vérité doivent les rendre heureuses; le christianisme, en maudissant l'orgueil et les prétentions ridicules, n'a jamais prétendu vouer à l'ignorance ou à la sottise cette précieuse moitié du genre humain dont l'Église a toujours pris un soin particulier.

Sans doute, il y a une science qui enfle; c'est le grand Apôtre qui l'a dit, et cette science toute mondaine perd tous les jours un grand nombre d'âmes. Mais quand la Vérité éternelle s'est revêtue de notre nature, et que, descendue du ciel pour nous visiter, elle a conversé avec les enfants des hommes, elle a répandu dans leur esprit, aussi bien que dans leur cœur, ce feu divin qu'elle avait apporté au monde et qu'elle voulait communiquer à tous les hommes.

L'Église n'a jamais préconisé l'ignorance; toujours elle a aimé, pour ses enfants, cette lumière destinée à chasser de notre pauvre intelligence les ténèbres qui l'ont environnée après la chute du premier homme.

Aujourd'hui on se vante de vivre dans un siècle très-éclairé, et ce siècle semble condamner les âges qui l'ont précédé, en prenant pour lui seul le titre fastueux de siècle de lumière. Eh bien! il faut le dire, l'ignorance la plus révoltante se trouve partout; on dirait même qu'elle est le partage des classes que la naissance et la fortune élèvent au-dessus des autres.

Quand on remonte dans l'histoire des sociétés modernes, et qu'on interroge les siècles passés, on est étonné de rencontrer, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes, des âmes éclairées, capables de confondre les ennemis de la foi, et dont la science surpasse infiniment celle des chrétiens mondains de notre époque.

Hélas! qui trouvera, parmi les jeunes filles, cette science qui fut si éminemment utile à sainte Catherine, et qui lui permit de disputer avec succès sur les vérités de la foi, avec des philosophes dont elle fut le docteur et l'apôtre? Il faut bien en convenir, il y a peu de personnes que l'on pourrait comparer à cette illustre vierge.

Que de précieuses années perdues dans des futilités et des occupations vaines, inutiles, incapables de développer l'intelligence! Il faut s'amuser, se distraire; quelques lignes du catéchisme, souvent mal comprises, suffisent à la plupart des jeunes chrétiens. On les dit bien élevés; mais comment? qui élève leur esprit, leur intelligence? Il faut dire plutôt que cette intelligence est prodigieusement abaissée; car, au-dessus de la matière et des objets sensibles, elle ne connaît rien.

Une jeune personne est destinée au mariage, c'est du moins ce que l'on croit, ce que l'on désire et ce que l'on commande impérieusement. Mais le mariage chrétien impose des obligations formidables. Instruire des enfants, des domestiques, c'est un devoir sacré. Or, peut-on jamais donner ce qu'on ne possède pas? Aussi la jeune mère transmet fidèlement à sa fille son goût pour les ajustements, pour la dissipation et tous les genres d'inutilités; mais pour l'instruction vraie, solide, convenable à son état, ce n'est pas son affaire, ou plutôt elle juge que c'est une chose superflue et dont on se passe aisément. De là l'ignorance profonde de l'immense majorité des chrétiens parvenus à un âge où tous les dangers se présentent et finissent par étouffer les quelques germes de foi qu'on avait répandus dans leur âme.

Les ennemis de la religion sont plus nombreux que jamais. Tous les livres sont écrits en haine du christianisme; le mépris de l'Église et de sa divine autorité se trouve partout; que devient une âme ignorante au milieu des attaques sans cesse dirigées contre sa foi?

Souvent, une jeune personne instruite impose silence à des académiciens qui nient nos mystères dont ils ne savent pas même le nom. Qu'il serait consolant pour l'Église de voir un très-grand nombre de ces esprits cultivés qui font respecter l'Évangile, et qui savent venger Jésus-Christ attaqué par des sophistes ignorants et jaloux de sa gloire!

C'est donc un grand mal de ne pas s'instruire, en refusant d'employer les moyens que la divine Providence a mis entre nos mains. C'est un grand mal de perdre en amusements et en frivolités les plus belles années de la vie. Ne vouloir pas la lumière, lui préférer les honteuses ténèbres de l'ignorance, c'est ne pas connaître la fin que Dieu s'est proposée en nous donnant la noble faculté de connaître la vérité, et de nous attacher à elle.

IIe POINT. — LE COURAGE DE SAINTE CATHERINE CONDAMNE NOTRE LACHETÉ.

L'intelligence n'est pas tout l'homme, le cœur est sa faculté la plus noble; et l'on peut avec un esprit droit, parfaitement cultivé, n'être qu'un membre mort du corps mystique dont Jésus-Christ est le chef.

Ce qu'il faut élever dans les jeunes personnes, c'est leur cœur. « Tous les genres de folies, a dit le Sage, sont liés en faisceau dans le cœur de l'enfant. »

Là se trouve l'égoïsme qui enfante la dureté, l'indifférence pour le bien du prochain ; là se trouve le germe de toutes les passions qui éloignent de Dieu et qui rendent insensible à ses intérêts.

Le cœur de sainte Catherine était grand, noble, généreux ; l'âme de cette illustre vierge était forte, invincible. Son courage soumis à toutes les épreuves ne lui fit jamais défaut. Elle sut venger avec énergie la foi qu'elle professait, et sa mâle éloquence produisit des effets merveilleux. Apôtre de la vérité dont elle avait l'amour profondément gravé dans le cœur, elle soutint les droits de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Évangile, avec une si étonnante vigueur, qu'elle convertit au christianisme l'épouse même de son tyran et un général de l'armée romaine qui était venu la visiter dans sa prison.

Voilà donc une jeune vierge qui réduit au silence les philosophes, qui étonne les persécuteurs armés de glaives, et qui se joue, pour ainsi dire, des plus affreux tourments et de la mort.

Je l'avoue, ô mon Dieu, je ne puis lire ces choses sans porter malgré moi mes regards sur ce grand nombre de jeunes chrétiens qui ont été élevés, suivant les principes de notre société moderne, et dont l'esprit cultivé quelquefois avec soin, laisse voir un caractère faible, lâche, incapable de la moindre violence et du plus léger sacrifice. Si je considère les personnes du sexe parvenues à l'âge où sainte Catherine remportait de si nobles victoires, je suis frappé de stupeur en voyant cette vie délicate, sensuelle, mondaine ; cette vie toute d'égoïsme, et qui ne saurait jamais sacrifier un mince plaisir pour procurer la gloire de Dieu. Ce qui m'épouvante, c'est cette lâcheté, cette faiblesse extrême qui ne résiste à rien, qui ne sait point combattre, et qui semble mettre sa gloire à reculer, à céder le terrain et à se laisser vaincre.

Certes, aujourd'hui il faudrait du courage, il faudrait de la force pour être chrétien. Il n'y a presque plus de société, plus de réunion, sans qu'on y voie quelque adversaire de l'Évangile, de l'Église, de la sainteté et de la vertu. Or, venger sa croyance, prendre en main la cause de la vérité et s'exposer aux sarcasmes impies de l'ignorance, de la sottise et du libertinage, n'est-ce pas un devoir ?

Mais qui le remplit ce devoir ? on s'en dispense en disant : Je ne suis ni prêtre, ni religieux. Vain prétexte ! Depuis quand la vérité n'a-t-elle pour disciples que les prêtres et les religieux ? Sommes-nous les enfants de l'Église ? et un enfant demeure-t-il froid, indifférent, impassible, quand on crache au visage de sa mère ?

D'où vient donc ce timide silence qui ressemble quelquefois à l'apostasie, quand il est accompagné d'un sourire approbateur ? Pourquoi n'ose-t-on pas dire sa pensée, exprimer ses vrais sentiments ? Mais, mon Dieu, parce qu'on est lâche, sans force, sans énergie, sans courage ; parce qu'on a un cœur bas et que jamais des mains habilement chrétiennes n'ont pris la peine d'élever ce pauvre cœur qui penche de tout son poids vers la terre.

Non, le cœur des enfants n'est pas soigné, il demeure sans culture ; alors il se tourne vers lui-même, il s'adore, et ne prend plus aucun intérêt à ce qui n'est pas lui.

Oh ! que de jeunes personnes à l'esprit vif, orné de plusieurs connaissances, et dont le cœur est à jamais incapable d'un sentiment généreux, d'un acte de courage, d'une volonté forte et énergique ! Quelles familles chrétiennes peut espérer l'Église avec des êtres ainsi faits ?

La vie et la mort de sainte Catherine doivent être pour nous une grande leçon. Nous devons rougir de nos faiblesses anciennes et de nos lâchetés cri-

minelles. Nous devons demander continuellement au Saint-Esprit le don de force, afin de combattre pour la vérité dans les occasions si fréquentes qui se rencontrent dans le monde. Si nous aimons Dieu sincèrement, si nous sommes dévoués à Jésus-Christ et à son Église, si nous regardons l'Église comme notre mère, on verra dans nous des défenseurs de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église; nous aurons alors le véritable esprit du christianisme, qui consiste dans un attachement fort, invincible, dans un dévouement sans bornes à la vérité que Dieu nous a fait connaître par Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur et notre unique maître.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Benedicta es filia a Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram. (Judith, XIII, 23.)

Dedit illi scientiam sanctorum. (Sap., X, 10.)

Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et judicio. (Ose., V, 19.)

Quid bonum ejus est et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines. (Zach., IX, 17.)

Nouveau Testament. — Quis nos separabit a caritate Christi? an tribulatio? an augustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? (Rom., VIII, 35.)

Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo. (I Cor., V, 19.)

Quæ stulta sunt mundi, elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (Id., *ibid.*, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Virgines, pretiosa monilia Christi. (S. Ignat. Mart., *Ep. ad Rom.*)

Quando fortior fæmina viris torquentibus invenitur; quando ignes aut cruces, aut ferrum, vel bestias patitur, ut coronetur, illa sunt carnis pretiosa monilia, illa corporis ornamenta meliora. (S. Cyprianus, *de Disciplina et Habitu virgin.*)

Sponsum offers, meliorem reperi, habeo eum, cui nemo se comparet, divitem mundo, potentem imperio, nobilem cœlo. (S. Ambros., *L. de Virginit.*)

Quanquam mirabilis Deus in viris, mirabilius tamen et gloriosus triumphat in fæminis. (S. Petr. Damianus, *Sermo* 66.)

Castitas est inviolata pulchritudo sanctorum. (S. Bernard., *Serm. in Cant.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sainte Catherine fut une femme invincible : Eam nec prosperitas nec adversitas vincere potuit. (Guillelmus Parisiensis, *Sermo de sancta Catharina.*)

2. Triple couronne de cette sainte : Fuit : 1° prædicatrix; 2° virgo; 3° martyr. (Id., *ibid.*)

3. Elle glorifia Dieu par trois actes éminents : 1° l'acte de la prière, ou l'acte humain; 2° l'acte de la louange ou l'acte angélique; 3° l'acte divin ou l'acte de l'amour. (Denis le Chartreux, *Sermo de sancta Catharina, V. et M.*)

4. Sainte Catherine fut une martyre : 1° de la virginité du corps; 2° de la virginité de l'esprit. (Le P. Nouet, *Méditation sur sainte Catherine.*)

5. Dons du céleste époux en faveur de sainte Catherine : I. Durant sa vie elle reçoit : 1° le don de science par lequel elle confond la fausse sagesse des philosophes et les erreurs du paganisme; 2° le don de chasteté qui la fait triompher de toutes les séductions du monde. — II. A son martyre elle reçoit le don de force qui la rend supérieure à tous les tourments. (Le P. Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs.*)

6. Quas aureolas S. Catharina meruerit. Quam dissimilis ei Catharina de Bore, Lutheri pellex. (Matthias Faber, *Concio de sancta Catharina.* — Thème singulier fort prédicable dans les pays mixtes.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

Octo sunt virtutes quibus S. Catharina adhuc viva fuit decorata : 1° abundantia donorum naturalium, ac bonorum fortunæ quibus præfulsit ; 2° admiranda et gratiosa conversio ; 3° fervidus zelus pro Dei honore et proximi salute ; 4° sapientia tam acquisita quam infusa, tam philosophica quam theologica ; 5° miraculosa victoria qua philosophos vicit ; 6° prædicationis suæ fructuositas ; 7° eminentia miraculorum quæ per eam Deus fecit ; 8° fortitudo et patientia in passione. (Dionysius Carthusianus, *Sermo in festivitate sanctæ Catharinæ.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN MYSTIQUE ET MORAL DE S. THOMAS D'AQUIN. — Texte : *Sapiens mulier ædificat domum suam.* (Prov., XIV, 1.) — I. B. Catharina sapiens fuit ad modum Abigail, Thecuitis, et Deboræ quarum prima sapiens fuit in ethica ; secunda in physica ; tertia in logica ; hæc omnia mystice exponuntur. — II. Quintuplex sapientia hujus sanctæ virginis et martyris : 1° in timore Dei ; 2° a malo recedendo ; 3° bona agendo ; 4° mala patiendo ; 5° in his perseverando. (*Sermo de sancta Catharina.*)

PLAN MYSTIQUE ET MORAL DE S. BONAVENTURE. — Texte : *Pennæ columbæ deargentatæ.* (Ps. XLVII, 14.) — I. B. Catharina columbæ assimilatur ob quinque proprietates. Columba enim : 1° felle caret ; 2° gemitum habet pro cantu ; 3° septies visu mutatur ; 4° celeriter volat ; 5° fertilis est in partu. — II. B. Vero Catharina fuit : 1° in innocentia mitis et simplex ; 2° in pœnitentia lacrymabilis et gemebunda ; 3° in providentia sagax et occulata ; 4° in obedientia agilis et expedita ; 5° in continentia denique virtutibus fecundissima. (*Sermo de sancta Catharina.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE BOSSUET. — Texte : *Dedit illi scientiam sanctorum.* (Sap., X, 10.) — I. Abus que les hommes font de la science ; saint usage qu'en fait sainte Catherine. — II. Fin de la science chrétienne, d'après l'exemple donné par sainte Catherine : 1° la bonne vie ; 2° l'édification des âmes ; 3° le triomphe de la vérité. (*Panégyrique de sainte Catherine.*) — Ce discours élevé ne convient qu'aux auditoires lettrés. Il est solide, plein de grandes vérités et très-approprié à notre temps qui abuse singulièrement de la science.

PLAN DE DU JARRY. — Des trois victoires de sainte Catherine : 1° sur l'erreur de l'idolâtrie par sa science religieuse ; 2° sur les sens par sa pureté ; 3° sur les tourments de son martyre par sa constance. (*Essais de panégyriques.*)

6. — ENCOMIA.

Catharina oratorum
Fuit et philosophorum
Victrix sapientia.

Fecit et imperatricem
Christi martyrem felicem
Sua sapientia.

Illi rota præparata
Fuit fulmine prostrata
Plectitur in capite.

Lac eburneum largitur
Ejus corpus sepelitur
Sinai in vertice.

(R. P. Redel, *in Anno chronographico.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Bède, Usuard, Adon, *in suis Martyrologiis* ; Assemani, *in Calendario universali*, 24 *novemb.*

Bollandus, Tillemont et Ballet contestent l'authenticité des actes de son martyre. Lippoman, *Suria in vita Sanctorum* ; Ribadeneira, Giry, *Vies des Saints.*

PANÉGYRISTES ANCIENS. — S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Albert le Grand, Denis le Chartreux, J. Thaulère, M. Faber.

MODERNES. — Castillon, Senault, Texier, Odet d'Allier, Fromentières, Houdry, Du Jarry, Grenade, Nouet, Laselve, Caignet, Bossuet, La Roche, Champigny, Séraphin, Pallu, Damascène.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Catherine, v. et m. — S. Moyse, pr. et m. — S. Erasme, m. — S. Mercure, id. — Sainte Juconde, v.

26 novembre. — FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA SANTÉ.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA SANTÉ.

TEXTE : *Salus infirmorum.* (Litan. Lauret.)

Dieu a voulu que tous les biens nous vinssent de Marie; car non-seulement il l'a établie la généreuse dispensatrice des grâces spirituelles, mais il lui a, de plus, confié le soin de nos corps, dans les infirmités qui les accablent et les conduisent au tombeau. Il convenait parfaitement, en effet, que celle d'où sortait l'Auteur de la grâce, par lequel elle avait guéri nos infirmités spirituelles, de tous les services le plus signalé, pût aussi disposer en notre faveur des biens naturels et secourir les hommes dans leurs infirmités corporelles. En outre, par ce moyen, Dieu nous obligeait, pour notre intérêt et notre consolation, de recourir toujours à elle; car la tendre charité dont cette bonne mère est toujours animée envers nous la porte à nous secourir dans tous nos besoins et dans toutes nos adversités. Avec quel amour elle remplit cette charge !

Ier POINT. — MARIE NOUS ACCORDE LA SANTÉ DU CORPS.

Il serait impossible de compter tous ceux qu'elle a tirés de la mort de mille manières miraculeuses, qu'elle a guéris de toutes sortes de maladies incurables, usant, pour cela, d'une infinité de moyens différents. Tantôt elle emploie les créatures inférieures, elle suspend leurs effets naturels et nuisibles aux hommes; tantôt elle envoie les anges pour les sauver de situations désespérées, pour les préserver d'accidents imprévus, pour porter secours à des corps qui tombaient déjà en dissolution, et pour lesquels il n'y avait plus d'espérance humaine de salut. Vous en avez pour preuve les nombreux monuments que vous trouvez dans nos églises, et qui sont là comme des témoignages éloquents de la singulière protection que Marie a déployée pour le salut des infirmes. Combien de vœux lui ont été offerts en action de grâces; combien de pèlerinages à ses sanctuaires pour la remercier; combien d'offrandes ont été consacrées à l'accroissement de son culte et de sa dévotion! En combien de ses temples vous voyez des familles et même des peuples entiers rassemblés autour de ses autels pour lui adresser leurs prières, pour obtenir, par leurs larmes et leurs supplications, la délivrance des calamités publiques ou particulières dont ils sont accablés ! N'avez-vous jamais assisté à ces touchants spectacles? Chacune des images de Marie que vous rencontrez sur les routes, dans les oratoires, dans les églises, sur les montagnes et dans les vallées, ne vous proclame-t-elle pas qu'elle est le salut des infirmes? Ce sont la puissance et les incontestables effets de sa protection qui accroissent toujours plus, dans le cœur des fidèles, la confiance en leur libératrice. Voilà aussi pourquoi chacun l'invoque dans ses besoins; voilà pourquoi on fait des *triduum* et des neuvaines, afin d'implorer son secours pour soi et pour les siens, comme l'unique espérance des infirmités corporelles. Et ce n'est pas en vain qu'on la prie : les grâces reçues d'elle sont si grandes et si nombreuses, que si on voulait les

recueillir toutes, on en remplirait d'énormes volumes; ce serait à désesperer celui qui voudrait l'entreprendre. Chacun des titres de Marie est une arche de salut pour les infirmes. On reste saisi de stupeur et d'admiration, rien qu'en voulant compter les grâces obtenues par l'invocation de Marie, sous les titres d'Immaculée, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, du Carmel, du Rosaire. On ne parviendrait pas à en trouver le nombre. Ajoutez-y, les guérisons innombrables, particulières et générales obtenues dans les contagions et dans les épidémies. Il n'y a pas une seule maladie, depuis la plus légère jusqu'à la plus affreuse, dans tous les genres, qui ne puisse être apportée en preuve de la puissance de l'invocation du nom de Marie pour le salut des infirmes, sans parler des morts rappelés à la vie par le simple contact d'une image ou d'un rosaire béni.

Voilà un nouveau motif pour vous de confiance en Marie; voilà une nouvelle raison pour vous exciter à l'honorer et à l'invoquer; car elle a coutume de n'accorder ces grâces temporelles qu'à ceux qui l'invoquent. Aussi ces paroles de l'Ecclés. (XXXVIII, 9) peuvent fort bien lui être appliquées : *Fili, in tua infirmitate ne despicias teipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te.* Recourez donc à elle non-seulement dans vos maladies spirituelles, mais encore dans vos infirmités corporelles. Lorsque vous aurez été exaucé, n'oubliez pas que votre santé est un don de Marie, et qu'elle ne vous l'a accordé que pour la gloire de Dieu et afin que vous puissiez le servir avec plus de ferveur, donnant un témoignage vivant de la grande grâce que vous avez reçue de lui et de tout ce que vous lui devez. Ne vous lassez donc jamais de remercier le Père des miséricordes, de qui nous viennent tous les biens, et notre Mère bien-aimée, par qui il nous les distribue. Ne vous bornez pas là, mais que la pensée d'être revenu à la vie vous rappelle que si, lorsque vous êtes venu au monde, il vous a été ordonné de consacrer tous vos sens à servir Dieu, maintenant que, par la protection de Marie, vous avez recouvré la santé, vous êtes doublement obligé à le servir avec plus de reconnaissance et de fidélité.

IIe POINT. — MARIE, SALUT DES INFIRMES, LEUR DONNE LA PATIENCE POUR SUPPORTER LEURS INFIRMITÉS.

Remarquez bien que nous ne demandons pas à Dieu les biens temporels d'une manière absolue; nous ne les désirons que pour le cas où ils ne nous priveraient pas d'un plus grand bien, soit en nous empêchant de l'obtenir, soit en en diminuant la possession : *Hæc est fiducia quam habemus ad Deum, quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos.* (I Joan., V, 14.) C'est là une condition essentielle de la prière : nous ne devons demander que ce qui est évidemment nécessaire ou utile à notre salut éternel. Si nous n'en voyons pas la nécessité, nous prions Dieu de nous accorder ce qu'il sait nous être plus avantageux. Ce que Dieu veut, n'est-ce pas notre sanctification? *Voluntas autem ejus est sanctificatio vestra.* (II Thess., IV, 3.) Aussi arrive-t-il souvent que des personnes, à qui leur âge permettait d'espérer leur guérison, ne recouvrent cependant pas la santé, quoiqu'elles la demandent avec instance à celle qui a la gloire d'être le salut des infirmes. Si la santé leur était rendue, ce ne serait pas un bien, mais un malheur pour leur âme; tout au moins une vie courte leur est plus utile qu'une vie longue, et une santé faible qu'une santé forte et florissante. Vous ne devez donc pas croire que, dans ce cas, ils n'ont nullement été exaucés, puisqu'au lieu de la santé du corps, ils ont obtenu la patience pour souffrir avec courage et constance les

douleurs et les souffrances de la maladie. Cette grâce est assurément bien plus précieuse que toutes celles qui vous seraient accordées pour la santé de votre corps; car ne pensez pas que Dieu, quand il appesantit sa main sur vous, en vous envoyant une maladie, se propose autre chose que de vous fournir une source de mérites. Ces mérites, vous les acquerrez si vous vous conformez à sa sainte volonté, en supportant le mal avec patience : c'est cette patience qui vous assurera la possession de Dieu et de toutes les joies du ciel, car elle procure tous les biens à celui qui la pratique, mais surtout la persévérance finale : *Patientia opus perfectum habet.* (Jac., I, 4.) Mais qu'il est difficile de la pratiquer, quand on est accablé par les douleurs corporelles, par l'ennui d'une longue maladie, et souvent tourmenté par la crainte de perdre la vie à la fleur de son âge, surtout quand on est l'unique soutien d'une famille entière ! Combien cette grâce surpasse la guérison corporelle qu'on désire ! En effet, puisqu'à la fin il faudra mourir une fois, et subir les tourments et les angoisses de la mort, ne vaut-il pas mieux mourir après une maladie supportée avec patience et résignation à la volonté de Dieu, que de mourir après une longue vie dont la fin et le résultat sont incertains?

Or, si vous désirez ce don de la patience, adressez-vous à Marie ; elle est le salut des infirmes autant parce qu'elle nous obtient le don précieux de la patience, que parce qu'elle nous rend la santé. Puisque la vertu vaut mieux que les biens temporels et que les biens de l'âme sont préférables à ceux du corps, vous devez la prier, non pas tant de prolonger votre vie, que de vous aider à supporter généreusement les douleurs de la mort. Ah ! ce calme que la patience produit dans l'âme se répand encore dans l'homme tout entier et le soulage réellement dans ses souffrances corporelles. Ajoutez à cela que le mérite de la patience vous prépare une couronne plus belle et plus précieuse dans le ciel, et vous comprendrez tout le prix de cette faveur insigne que l'homme trouve dans le salut des infirmes pour son salut éternel : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., IV, 17.) C'est donc une chose bien honteuse pour vous de préférer à un si grand bien, au mérite que la patience produit pour votre âme, les quelques années qu'elle ajouterait à votre vie, en vous rendant la santé. Désormais, en invoquant Marie, salut des infirmes, pensez au bienfait qui peut être accordé aux infirmes par celle qui est pour nous la source de tous les biens ; rappelez-vous qu'elle peut vous donner la force et le courage de souffrir avec soumission à la volonté de Dieu, à cette volonté sainte qui dispose tout, la prospérité comme l'adversité, pour le bien de ses élus. A quoi servirait la santé sans la vertu? une vie plus longue, si par là vous deviez perdre le mérite d'une couronne plus brillante et plus glorieuse dans le ciel? Demandez donc plutôt à Marie que, dans vos infirmités, elle soit le salut de votre âme, en vous donnant la force et le courage de supporter les douleurs et les angoisses de la maladie, sans murmure et avec une parfaite résignation à la volonté de votre Père céleste. Il vous veut dans les souffrances, afin de vous donner une récompense plus abondante.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Emblemata. — 4. Thèmes oratoires. — 5. Plans. — 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Orante autem Abraham, sanavit Deus Abimelech et uxorem ancillasque ejus. (Gen., xx, 17.)

Posuit eum (serpentem æneum) pro signo ; quem cum percussi aspicerent sanabantur. (Num., xxi, 9.)

Sanat omnes infirmitates meas. (Ps. cii, 3.)

Neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo qui sanat omnia. (Sap., xvi, 12.)

Nouveau Testament. — Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem. (Matth., iv, 23.)

Sanata est filia ejus ex illa hora. (Id., xv, 28.)

Multos sanabat, ita ut irruerent in eum. (Marc., iii, 10.)

Dic verbo et sanabitur puer meus. (Luc., vii, 7.)

Sanavit puerum et reddidit illum patri ejus. (Id., ix, 43.)

2. — SS. PÈRES.

Salus infirmorum. (Ecclesia, *in Litaniis B. V. Mariæ.*)

Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo. (S. Augustin., *Sermo* 18 *de Sanctis.*)

Data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra. (S. P. Damian., *Sermo* 1 *de Nativ. V.*)

Ego quasi officina medicinæ ægrotantibus, ego fons perennis curationum. (S. J. Damascen., *Orat.* 2 *de Dormitione Virg. Mariæ.*)

Ubi est pelagus curationum. (Id., *ibid.*)

Ubi est fons ille, ex quo vita orta est ? ubi abyssus gratiæ ? ubi pelagus curationum ? (Id., *Orat.* 2 *de Dormit. B. M. V.*)

Nulla enim pestis est tam efficax quæ ad nomen Mariæ non cedat continuo. (Richardus a S. Laurentio, *in Ecclesiast.*, c. vii, 2.)

Verissimile est B. Virginem multa miracula perpetrasse, dum in vivis esset post Christi resurrectionem et ascensionem vel præbuisse multis sanitatem. (R. P. Suarez, *in* 3 *p. S. Thom.*)

3. — EMBLEMATA.

Abyssus miraculorum. (S. Anselm., *Orat.* 1 *de Nativit. B. M. V.*)

Arbor fructum ferens splendidum. (*Hymn. Græc. apud Buteon.*)

Cisterna bethleemetica, vitæ refocillatrix, a Davide desiderata, ex qua immortalitatis poculum cunctis emanavit. (S. Method., *Orat. de Hypap.*)

Consolatio totius mundi. (*Hymn. Græc.*)

Donatrix bonorum et opum. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Assumpt.*)

Mater vitæ, qua vivunt universi. (Guerric., *Serm. de Assumpt.*)

Mater dilectionis, agnitionis, sanctæ spei. (Raymond Jord. et Richard. a S. Laur., *de B. V. M.*)

Medicina ægritudinum nostrarum. (Joan. Geom., *Hymn.* 4 *de B. V.*)

Pelagus gratiarum et curationum. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nativ. B. M. V.*)

Pons traducens omnes de morte ad vitam. (*Hymn. Græc.*)

Porta vitæ, fons lucis. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nativ. B. M. V.*)

Probatica piscina. (P. Blosius, *Serm.* 1 *de Adv. Dom.*, et Richard a S. Laur., *in Laudib. B. V. M.*)

Salus infirmorum. (*In Litan. Lauretanis.*)

Salus firma omnium christianorum ad eam recurrentium. (S. Ephrem, *de Laud. B. V. M.*)

Umbraculum infirmorum. (Albert. Magn., *in Biblia Mariana.*)

4. — THÈMES ORATOIRES.

1. Marie est le salut : 1° des infirmes corporels ; 2° des infirmes spirituels. (Justinus Miechoviensis, *in Litaniis Lauretanis, discursus* 22 *et* 342.)

2. Marie soulage nos infirmités corporelles : nam esurientes pascit, sitientes potat, morbos pellit. (Id., *ibid.*)

3. Marie peut être appelée le bois de vie : *Lignum vitæ est his qui apprehenderint eam.* (Prov., iii, 18.)

4. Nomen Mariæ nomen medicinale est ; est enim oleum effusum, fluens ac penetrans suaviter, celeriter, efficaciter per omnia infirmorum membra. (Justinus Miechov., *in Litan. Lauret.*)

5. Maria est probatica piscina in quam Angelus Domini, hoc est Angelus magni consilii, ut eum vocat Isaias, tempore incarnationis descendit, et mota est aqua, quando ad novam salutationem turbata est Maria, et sanatus est unus, id est quotquot crediderunt Deum trinum et unum. (Richard a S. Laurentio, *de Laudibus Virginis*, L. IX.)

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin sur Notre-Dame de la Santé. — Texte : *Dans sanitatem et vitam et benedictionem.* (Eccli., xxxiv, 20.) — I. La santé est le premier des biens. Elle est supérieure : 1° aux dignités ; 2° aux richesses ; 3° elle est la condition absolue de tout bonheur. — II. Un des moyens efficaces de conserver ce précieux don est la dévotion : 1° tendre ; 2° pieuse ; 3° consolante à Notre-Dame de la Santé.

Plan du même sur Notre-Dame des Malades. — Texte : *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem.* (Matth., iv, 23.) — Effets de la maladie : I. Elle est une œuvre d'édification qui abat ; 1° l'orgueil de la santé ; 2° l'orgueil de l'esprit ; 3° la vanité de la beauté ; 4° la sensualité. — Elle est un moyen d'expiation de nos péchés. — II. Manière de sanctifier nos maladies : 1° la résignation à la volonté de Dieu ; 2° la pratique des bonnes œuvres ; 3° une tendre dévotion à la sainte Vierge. — *Voir*, pour la première partie de ce plan, le beau sermon du R. P. Lacordaire, au t. III, 243, du *Panorama des Prédicateurs.*

Autre plan du même. — Texte : *Salus infirmorum.* (Litan. B. V. M.) — I. Marie salut des infirmes d'après les témoignages de l'Ecriture qui l'appelle : 1° *oleum effusum nomen tuum* (Cant., i, 2) ; 2° *lignum vitæ* (Gen., ii, 9) ; 3° *probatica piscina* (Joan., v, 2). — II. Marie salut des infirmes d'après : 1° l'Eglise qui l'invoque sous le titre de : Salus infirmorum ; 2° la tradition patristique grecque et latine. *Voir* ci-dessus aux paragraphes SS. Pères et Emblemata ; 3° les sanctuaires où elle est honorée sous le titre particulier de Notre-Dame de la Santé, sanctuaires très-nombreux surtout en Pologne ; 4° d'après les guérisons obtenues par l'invocation du nom *médicinal* de Marie : *Nomen Mariæ nomen medicinale est (ut supra)* telles que celles de S. Adalbert, S. Jean Damascène, S. Wilfride, S. Théodore, sainte Ludwine, S. Radbode, S. Anselme, S. Fulbert, S. Bernard, S. François d'Assise, S. Nicolas Tolentin, S. Philippe de Néri, sainte Thérèse. — *Voir* Justinus Miechoviensis, *Discurs.* 362 *super Litanias Lauretanas.*)

—

6. MARTYROLOGE. — S. Pierre d'Alexandrie, év. et m. — SS. Fauste, Didie, Ammone, Philéas, Hésyque, Pacôme et Théodore, mm. — S. Marcel, pr. et m. — S. Bellin, év. et m. — S. Sirice, pape. — S. Amateur, év. — S. Basle, conf. — S. Stylien. — S. Nicon, moine.

27 novembre. — NOTRE-DAME DE LA BONNE MORT.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA BONNE MORT.

Texte : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc, et in hora mortis nostræ.* (Salut. angel.)

Rappelez-vous qu'il est décrété que tous les hommes doivent mourir ; tôt ou tard votre tour viendra : *Statutum est hominibus semel mori.* Mais cet instant du passage du temps à l'éternité, combien il est incertain ! et cependant il décide d'un bonheur ou d'un malheur sans fin : *Nescit homo utrum odio an amore dignus sit, sed omnia in futurum reservantur incerta.* (Eccl., ix, 1.) Maintenant cette incertitude vous inquiète peu, parce que le mal à craindre et le bien à espérer vous paraissent éloignés ;

mais arrivé à l'heure de la mort, au moment qui va décider de l'éternité, oh ! alors, de quelle terreur et de quelles angoisses vous serez saisi ! Cette pensée : Serai-je éternellement heureux ou éternellement malheureux ? sera comme un poids écrasant sur le cœur du malade. Outre cela, le démon, plein de rage et de jalousie, tentera tous les moyens, déploiera tous ses efforts pour faire tomber cette âme en son pouvoir dans les feux éternels : *Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet.* (Apoc., XII, 12.)

Ier POINT. — MARIE NOUS PROCURE UNE BONNE MORT.

Où le mourant cherchera-t-il son salut? en qui placera-t-il sa confiance? En Marie, que l'Église invoque comme salut des malades. Quiconque est dévot à Marie n'aura rien à craindre alors ; il sera sauvé par la protection de l'auguste Mère, qui lui servira de bouclier contre les assauts de l'enfer, en répandant dans son cœur des pensées et des sentiments de douce espérance et de confiance en la bonté et en la miséricorde de ce Dieu qui ne veut pas la perte, mais le salut des hommes : *Morientibus beata Virgo non tantum succurrit, sed etiam occurit.* (S. Hier., *Epist.* II *ad Eustoch.*) La très-miséricordieuse Vierge opposera sa puissance à celle du démon; elle rendra inutiles ses efforts; elle convertira ses attaques en une source de mérites et de récompenses pour le malade, et elle l'assistera à sa mort ou par elle-même et en personne, ou par les secours, par la paix et la joie qu'elle répandra dans son âme. Ce mourant pourra dire, avec une entière confiance : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* O Marie! au milieu même des ombres de la mort, je ne crains rien, parce que vous êtes avec moi, et j'ai confiance que le juge auquel je dois rendre compte de mes actions ne me condamnera pas, puisque je suis protégé par sa Mère, qui est la Mère de miséricorde : *Si accedam ad judicium, et Matrem misericordiæ in causa mea habeo mecum, quis judicem denegabit propitium?.* (S. Germ., *serm. De Zon. Dom.*) Le juge est infiniment juste, et j'ai péché; mais sa Mère me le rendra favorable, j'en suis certain. La Mère du juge qui condamne ou absout est aussi ma Mère. Oh! que cette pensée est consolante à ce moment suprême! *Mater ejus in quo solo speramus, et quem solum timemus, est mater nostra; mater, inquam, ejus qui solus salvat, et solus damnat est nostra mater... Qua igitur certitudine debemus sperare; qua desolatione possumus timere, quorum sive salus, sive damnatio de boni fratris, et de piæ matris pendet arbitrio.* (S. Ans., *In Deprec. ad Virg. Mar.*) Ce profond sentiment, qu'il a tout à espérer et rien à craindre dans ce terrible et final jugement, puisque son salut éternel ou sa damnation dépend du jugement de la plus tendre des mères et du plus miséricordieux des frères, ce sentiment remplira d'une joie ineffable le cœur du mourant, mais seulement de celui qui a été dévot à Marie. Elle est vraiment le salut des infirmes, en versant dans leur âme le doux et consolant espoir d'une bonne mort. Bienfait immense que devrait désirer avec ardeur et à toute heure quiconque a un vrai amour de lui-même. Mais si vous ne l'honorez pas et si vous n'imitez pas ses vertus, il ne vous restera qu'une bien faible espérance de l'avoir pour consolatrice à ce dernier moment. Agissez donc avec prudence et commencez de suite à l'honorer comme son dévot serviteur. Par ce moyen, vous l'obligerez à ne pas vous abandonner dans le dernier et terrible danger : *Audite, gentes, qui cupitis regnum Dei, Virginem Mariam honorate, et invenietis vitam æternam.* (S. Bon., *in Ps. Virg.*) Vivez selon sa volonté, et elle vous fera mourir selon vos désirs, dans la paix et dans l'amour du Seigneur, avec une marque indubitable de votre salut éternel.

IIe POINT. — EXEMPLES.

Ainsi le nom de Marie est doux à ses serviteurs pendant la vie, pour les grâces qu'il leur attire ; mais il leur sera bien plus doux encore à l'heure de la mort, en leur obtenant une bonne fin. Le P. Sertorius Caput disait à tous ceux qui sont appelés à assister les moribonds, de leur répéter souvent le nom de Marie : « Ce nom d'espérance et de vie, ajoutait-il, peut, à l'heure de la mort, chasser les ennemis du salut et faire triompher de toutes leurs attaques. Saint Camille de Lellis faisait à ses frères la même recommandation, et il leur disait de ne jamais omettre d'invoquer les noms de Jésus et de Marie auprès des moribonds, c'est ce qu'il fit lui-même à ses derniers moments, et l'histoire de sa vie dit qu'il y apportait tant d'ardeur, qu'il embrasait d'amour le cœur de ceux qui l'entendaient. Enfin on le vit expirer les bras en croix, ayant sur son visage un avant-goût de la béatitude céleste; et les derniers mots qu'il prononça furent les noms de Jésus et de Marie. Cette oraison si courte, dit Thomas à Kempis, puisqu'elle se borne à prononcer des noms, n'est pas moins efficace pour notre salut qu'elle est facile à retenir.

Heureux, disait saint Bonaventure, heureux, ô Marie! celui qui aime votre nom! Il est si glorieux et si puissant, que ceux qui l'invoquent au moment de la mort n'ont rien à craindre des attaques de l'ennemi du salut.

Heureux celui qui pourrait mourir comme le P. Fulgence d'Ascoli, religieux de l'Ordre des capucins, qui rendit l'âme en chantant ces paroles : O Marie! ô Marie! vous êtes la plus belle d'entre les créatures ; je veux m'en aller en votre compagnie! Ou bien encore comme le B. Henri de Cîteaux, qui mourut, disent les *Chroniques* de l'Ordre, en articulant les noms de Marie! Prions donc Dieu, ô pieux auditeurs! prions-le de nous accorder cette faveur, que le dernier mot que nous prononcerons soit le nom de Marie. C'était aussi le vœu de saint Germain : Que le nom de Marie soit le dernier que ma langue articule. Oh! combien la mort doit être douce à ceux qui la reçoivent en prononçant ce nom protecteur, ce nom qu'il n'est donné d'invoquer qu'à ceux que le Seigneur veut sauver!

O ma douce souveraine, ô ma Mère! je vous aime, et j'aime aussi votre saint nom. Je veux l'invoquer jusqu'à la mort, et j'attends de vous cette grâce. Ainsi donc, vous disons-nous avec saint Bonaventure : Pour la gloire de votre nom, quand mon âme quittera mon corps, venez au devant d'elle, ô ma souveraine! et recevez-la dans vos bras. Ne dédaignez pas, ô Marie! de venir la consoler par votre présence. Soyez l'échelle et la voie qui l'introduira au paradis : obtenez-lui la grâce du pardon et le repos éternel. Enfin, disons-nous en terminant avec le même saint : O Marie! notre avocate, c'est à vous de défendre ceux qui vous appartiennent, à vous de plaider leur cause devant le tribunal de Jésus-Christ.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Moribonds visités et consolés par la B. V. Marie. — 5. Moribonds blasphémateurs délaissés. — 6. Plans. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce arca fœderis Domini omnis terræ, antecedet vos per Jordanem. (Josue, III, 11.)

Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt. (Ps. XXII, 5.)

Obviabit quasi mater honorificata. (Eccli., XV, 2.)

Ego mater sanctæ spei, in me omnis spes vitæ. (Id., XXIV, 24-25.)

Numquid oblivisci potest mater infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui. (Id., XLIX, 15.)

Nouveau Testament. — Ave, gratia plena, Dominus tecum! (Luc., I, 28.)

Esurientes implevit bonis. (Id., *ibid.*, 53.)

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. (Id., *ibid.*, 79.)

Ecce Mater tua. (Joan., XIX, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Adesto mihi nunc et semper, o Virgo Dei Genitrix, Mater misericordiæ benigna et clemens, in præsenti quidem vitæ cursu fervens protectrix, atque auxiliatrix... ac in extremo vitæ articulo miseram meam animam conservans, et tenebrosos atque horrendos pessimorum dæmonum aspectus ab ea procul repellens; in tremendo autem die judicii ab æterna me damnatione liberans et postremo in numerum justorum me referens. (S. Ephrem, *Orat. ad Virgin.*)

Esto, o Virgo sancta, nostra conciliatrix et advocata in hora mortis. (Id., *in Laurent. Deip.*)

Morientibus Beata Virgo, non tantum succurrit, sed etiam occurrit. (S. Hieron., *in Ep.* 2 *ad Eustoch.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis.

Voir la paraphrase de la *Salutation angelique* au paragraphe V du t. II, 405, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

2. La sainte Vierge assiste les agonisants. (M. l'abbé C. Martin, *Sermon* sur la sainte Vierge, patronne de la Bonne Mort, *ibid.*, 213.)

3. Marie mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctœ spei... in me omnis spes vitœ.* (Eccli., XXIV, 24-25.)

4. Marie étoile de salut du naufragé : Tam gratum erit nobis in ultimi agonis lucta multis dæmonum tentationibus, et vehementissimis doloribus exagitatis, ubi viderimus præclaram hanc maris Stellam. (S. Ambros., *in Nativ. Virg.*)

5. Marie avocate des âmes au tribunal de Dieu. (M. l'abbé C. Martin, Sermon, au t. II, 222, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

4. — MORIBONDS VISITÉS ET CONSOLÉS PAR LA B. V. MARIE.

Qui in hac vita B. Virginem impensius coluerunt, ab ipsa in agone suo visitati et consolati per eam ad cœlestia regna introducti sunt. Ita legitur de S. Arnulpho, de S. Dominico, de S. Hyacintho Odrovasio, de S. Maria Ægianensi, de S. Luduvina virgine aliisque plurimis.

5. — MORIBONDS BLASPHÉMATEURS DÉLAISSÉS PAR LA B. V. MARIE.

Qui vero B. V. Mariam inhonorarunt et blasphemarunt, misere ex hac vita decesserunt ut patet in Nestorio, Juliano Apostata, Constantino Copronymo, Luthero, Calvino et aliis heresiarchis, in atheis, in philosophis incredulis. (R. P. Justinus Miechoviensis, *Discursus* 360 *super Litanias Lauretanas.*)

6. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — La sainte Vierge patronne de la bonne mort. Texte : *Ora pro nobis... in hora mortis nostrœ.* (*Salutatio angel.*) — La sainte Vierge assiste les agonisants. I. Preuves tirées de l'Ecriture : 1° Ancien Testament ; 2° Nouveau Testament. — II. Témoignages de la tradition : 1° saints docteurs ; 2° exemples. — III. Enseignement de l'Eglise. (Ce sermon se trouve au t. II, 212, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Autre plan du même. — La sainte Vierge avocate des âmes. Texte : *Advocatum habemus apud Patrem.* (I Joan., II, 4.) — I. Marie est l'avocate des âmes au tribunal de Dieu, en vertu de ses titres : 1° de médiatrice ; 2° de refuge ; 3° de mère. — II. Moyens pour s'assurer l'ap-

pui de Marie au jour du jugement : 1° faire des œuvres de pénitence ; 2° obtenir le don de persévérance finale. (Ce Sermon se trouve *ibid.*, 222, suivi de Matériaux.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Les prédicateurs ne nous ont laissé aucun bon modèle de sermon sur ce sujet touchant, pieux, toujours bienvenu. Nous l'avons essayé sous deux titres différents : *Marie patronne de la bonne mort*, — *Marie avocate des âmes*, au t. II, 212 et 222, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs*. Ces sortes de sermons, trop rarement prêchés, trouvent admirablement leur place en ce mois de novembre qui est le mois des âmes.

8. MARTYROLOGE. — SS. Basilée, év., Auxile et Saturnin, mm. — S. Jacques l'Intercis, m. — SS. Hirénarque, Acace et sept femmes, mm. — SS. Fécond et Primitif, id. — S. Valérien, év. — S. Maxime, id. — S. Virgile, év. — SS. Barlaam et Josaphat. — S. Séverin, moine.

---

28 novembre. — SAINT ÉTIENNE LE JEUNE.

(VIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ÉTIENNE LE JEUNE

La défense des saintes images contre les iconoclastes a procuré à l'Église plusieurs martyrs, notamment saint André de Crète et saint Étienne le Jeune, tous deux moines. C'est chez les moines, en effet, que l'erreur des iconoclastes rencontra les plus intrépides adversaires, et la raison en paraît simple.

Les gens qui vivent dans le monde étant sans cesse distraits par les objets qui les entourent, se passent plus aisément d'images : les personnes qu'ils voient peuvent en quelque sorte leur en tenir lieu. Mais le moine, qui ne doit jamais penser qu'à Dieu, sent plus vivement le besoin de signes matériels qui lui rappellent la Divinité. Ainsi, l'enfant pieux que sa tendre mère a quitté pour aller l'attendre au ciel, n'a d'autre consolation ici-bas que de contempler ses traits chéris que la peinture ou la sculpture lui ont conservés, et il se laisserait arracher la vie plutôt que de se séparer de cette douce image.

Les deux saints dont nous avons parlé souffrirent le martyre sous le même empereur, sous Constantin Copronyme : le plus illustre des deux est saint Étienne le Jeune.

Étienne naquit à Constantinople, en 614. Il entra dès l'âge de quinze ans dans le monastère de Mont-Saint-Auxence, où il fit profession l'année suivante, la grâce devançant en lui les années. A trente ans, il fut élu unanimement pour abbé, mais il ne tarda pas à se démettre de cette dignité. Il se retira alors dans une cellule écartée, et s'y livra aux plus rigoureuses austérités.

Constantin Copronyme, à l'exemple de son père Léon l'Isaurien, continuait d'attaquer le culte des images. Il aurait voulu s'autoriser de l'opinion d'Étienne que sa sainteté avait déjà rendu célèbre. Il lui envoya donc un patrice, nommé Calliste, pour l'engager à souscrire à la décision d'un concile, tout composé d'iconoclastes, qui avait approuvé l'hérésie.

Mais l'éloquence et l'habileté de Calliste vinrent échouer contre l'énergique conviction d'Étienne. « Je ne puis, dit-il à l'envoyé de l'empereur, souscrire à la décision de ce faux concile, qui contient une doctrine hérétique. Je

ne veux pas attirer sur moi la malédiction du prophète Isaïe, en nommant doux ce qui est amer. Je suis prêt à mourir pour le culte qui est dû aux saintes images, sans craindre l'empereur qui a osé les condamner. » Puis, montrant sa main, il ajouta : « Quand je n'aurais du sang dans les veines qu'autant qu'il en tiendrait dans le creux de ma main, je le répandrais volontiers pour l'image sacrée de Jésus-Christ. » Calliste, avant de se retirer, voulut offrir au saint des fruits que l'empereur lui envoyait en présent; mais Étienne les refusa, en disant : « Reportez la nourriture que l'empereur m'envoie; l'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête. »

Constantin irrité exila le saint dans la Propontide ; mais les miracles qu'il y opéra ne firent qu'augmenter l'éclat de sa sainteté et le nombre des défenseurs des saintes images.

L'empereur fit alors ramener le saint à Constantinople où il le laissa quelque temps en prison, les fers aux mains et les pieds serrés entre deux morceaux de bois, espérant ébranler sa constance par ces tortures. Il le fit ensuite conduire devant lui ; et après avoir parlé quelque temps contre le culte des images : O homme stupide, lui dit-il, comment ne connais-tu pas qu'on peut fouler aux pieds les images de Jésus-Christ sans fouler aux pieds Jésus-Christ lui-même? » Étienne, pour toute réponse, prit une pièce d'argent qu'il montra aux assistants, et demanda quel traitement mériterait celui qui foulerait aux pieds l'image de l'empereur qui y était empreinte. L'assemblée s'écria qu'il faudrait le punir rigoureusement. « Quoi donc! dit le saint, c'est un crime d'outrager l'image d'un empereur mortel, et l'on pourra sans crime jeter au feu celle du Roi du ciel! »

Constantin aurait dû se rendre à cet argument décisif, mais son orgueil blessé n'y répondit que par une sentence de mort. Il ordonna qu'Étienne fût ramené en prison et y fût battu de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Ceux qui furent chargés de cette barbare exécution n'eurent pas la force de l'achever. L'empereur, informé qu'Étienne respirait encore, s'écria : « Qui donc me délivrera de ce moine! » Quelques scélérats alors, excités par des courtisans, courent à la prison, se saisissent du saint moine, et, après avoir attaché ses pieds à des cordes, le traînent dans les rues de la ville, en le frappant de distance en distance avec des bâtons. L'un de ces furieux finit par lui asséner sur la tête un coup si fort qu'il lui fit jaillir la cervelle. Ainsi mourut le saint, en l'année 664.

Dix-neuf officiers, accusés d'avoir eu des liaisons avec lui et d'avoir loué sa constance dans les tourments, furent tourmentés eux-mêmes, et deux des plus distingués eurent la tête tranchée par ordre de l'empereur; mais l'hérésie finit par s'éteindre dans le sang qu'il fit verser.

Les artistes devraient avoir un culte particulier pour saint Étienne le Jeune, comme les érudits pour les saints et savants personnages de l'Ordre de Saint-Benoît. Si l'erreur des iconoclastes fût devenue générale, c'en était fait de l'art. L'hérésie s'appuyait, en effet, sur le texte du *Décalogue :* « Tu ne sculpteras aucune image, et tu ne représenteras aucun des objets qui sont dans le ciel, sur la terre ou dans les eaux. »

Mais, à prendre à la lettre ce texte qui, comme nous l'avons dit, n'avait été fait que pour les Hébreux, toujours enclins à l'idolâtrie, la défense était absolue. Ce n'était pas seulement dans les temples, mais aussi dans l'intérieur des maisons, et partout, qu'il était interdit d'avoir des images; et pour les Israélites, en effet, c'est bien ainsi que la loi avait toujours été entendue. Plus de sculpteurs dès lors, plus de graveurs, plus de dessinateurs, plus de peintres.

On voit quelles conséquences fatales pour la civilisation eût entraînées une telle erreur. L'homme sans doute ne doit jamais rapporter l'objet de son culte à la matière : mais comme tout ce que Dieu a fait est bon en soi, il ne doit pas non plus la dédaigner; il doit, au contraire, chercher à la spiritualiser, pour ainsi dire, et à la consacrer par le travail, par l'art, par la religion.

L'erreur des iconoclastes, fondée en apparence sur le texte positif de l'*Exode*, prouve aussi de plus en plus qu'aux chefs de l'Église seuls appartient le droit d'interpréter et d'appliquer l'Écriture. Accorder ce droit à chaque individu, c'est autoriser toutes les erreurs, et par là même tous les vices et tous les crimes, car l'erreur ne saurait produire que des fruits empoisonnés.

INSTRUCTION

SUR LA DOUBLE FIN DE L'ART.

TEXTE : *Est imago Dei invisibilis.* (Coloss., I, 15.)

La fin de l'art, c'est l'amour du beau. Et, en substituant au mot de beauté son équivalent éternel : La fin de l'art, c'est l'amour de Dieu.

Dieu, en effet, est la suprême beauté, parce qu'il est la souveraine unité, d'après cette magnifique parole de saint Augustin : *Omnis pulchritudinis forma, unitas est.*

Mais Dieu a répandu dans les créatures une image de lui-même, par conséquent un rayon de sa beauté, rayon qui s'en va errant à travers les choses de ce monde, les éclairant, les transfigurant jusqu'à ce qu'il retrouve son centre et se rattache pour jamais à son foyer.

Ier POINT. — PREMIÈRE FIN DE L'ART. — FAIRE AIMER LA BEAUTÉ CÉLESTE, OU ÉLEVER L'AME.

C'est pourquoi l'art aura cette double fin : Aimer la beauté céleste et aimer la beauté terrestre, c'est-à-dire élever l'âme et la moraliser. — L'élever, puisqu'au-dessus d'elle se tient le type increé de toute beauté; la moraliser, puisque la seule vraie beauté d'ici-bas c'est la beauté morale, la vertu.

Oui, élever, moraliser, voilà la tendance essentielle de l'art, et je ne trouve pas que la musique, qui en est le plus ancien et le plus complet représentant, doive répudier cette part ni décliner cette mission.

Heureux si vous la comprenez, M. F., si vous ne travaillez pas pour le seul plaisir des sens, si vous n'épanchez pas dans une stérile jouissance cette séve de talent que Dieu a mise en vous, qui est comme le sang de votre âme et que vous devez respecter à l'égal d'un sacrement.

L'art élève l'âme : c'est sa tendance naturelle, parce que c'est sa condition d'être, et que sans cela il rampe misérablement, se traînant sur la terre comme un aigle tombé des cieux où il planait.

L'art à sa plus haute puissance est une intuition de l'infini : c'est Dieu aperçu à travers la création. Aussi, à l'origine, l'art nous apparaît-il revêtu d'un caractère presque sacerdotal. Il se mêle à la prière et à l'enseignement religieux des peuples; il s'en fait l'organe, l'interprète. Ses méditations sont des extases, ses rêves, des visions, ses chants, des hymnes. « Sa lyre n'a que trois cordes : Dieu, l'âme, la création. » La grandeur de Dieu, les vertus de l'âme, les merveilles de la création, voilà ce qu'il célèbre, et toujours il s'élève au-dessus

des préoccupations terrestres. Les choses visibles ne sont que le piédestal dont il se sert pour atteindre aux choses invisibles, et c'est dans le ciel qu'il va chercher ses pensées les plus fécondes et les meilleures. Il ne se borne pas à une froide et sèche imitation de la nature; il lui emprunte les matériaux de son œuvre comme le poëte emprunte au dictionnaire les mots dont il forme son rhythme. Mais ce qu'il poursuit à travers les espaces, c'est un type supérieur à toute chose créée : Ce type, dit Cicéron, qui conduisait l'art et la main de Phidias, ce type qu'entrevoyait Raphaël dans son esprit et qu'il appelait son *idéal*, ce type d'où Michel-Ange avouait recevoir la vertu de son génie. Et avant ces grands hommes, Platon avait dit : « L'artiste qui, l'œil fixé sur l'Être immuable en reproduit l'idée et la vertu ne peut manquer d'enfanter une œuvre d'une beauté parfaite, tandis que celui dont le regard s'arrête sur ce qui passe, avec ce modèle périssable ne fera rien de beau. »

C'est de l'histoire ceci, M. F., et ce sont des autorités respectables assurément que ces noms qui furent, à diverses époques, comme la personnification elle-même de l'art le plus sublime.

Donc, c'est au ciel que vous devez aller chercher la pensée inspiratrice de vos œuvres. Et « de même, pour me servir d'une comparaison de Bossuet, de même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore coulant dans la plaine cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi, après son commerce avec la Divinité, la pensée de l'homme en se communiquant conserve la vigueur et la beauté qu'elle apporte du ciel d'où elle descend. »

Ne dites-vous pas vous-mêmes, M. F. : l'*Inspiration?* n'attendez-vous pas son heure? n'attendez-vous pas qu'elle vienne vous saisir et qu'elle vous enlève dans sa serre de feu, ou que, vous étreignant d'une étreinte douloureuse, elle vous jette là haletant entre la fièvre et le délire? n'attendez-vous pas enfin qu'elle vienne heurter votre âme tendue comme une corde sublime sur la partie matérielle de votre être, et qu'elle lui fasse rendre un son, le son de la tristesse ou de la joie, de la haine ou de l'amour, de l'espérance ou du désespoir. Vous ne croyez pas que sans elle une note sincère puisse s'échapper de l'instrument que Dieu a monté en vous, et aille faire vibrer d'un mouvement sympathique les âmes qui attendent de la vôtre l'impulsion.

Eh bien! qu'est-ce que cela l'inspiration, sinon le souffle qui s'empare de l'âme et l'emporte comme une brise caressante et forte vers l'infini, vers Dieu? Ah! tant que vous resterez au milieu de vos affaires, de vos intérêts, de votre famille, de vos amis; tant qne vous n'oubliez pas ce qui vous entoure et ce que vous avez, et ce que vous êtes; tant que le monde n'est pas relégué loin de vous, à une distance où il n'apparaît plus que comme une réalité douteuse; tant que vous ne sentez pas votre âme errer en des sphères inconnues, tant qu'elle ne brûle pas sous le rayon de je ne sais quel soleil invisible, mais présent, M. F., ne vous mettez pas à l'œuvre. Attendez, vous n'avez pas l'inspiration. Ce ne serait plus de l'art ce que vous feriez, ce serait du métier.

Que béni soit donc Dieu, M. F., de ce qu'il a marqué à l'art une fin aussi noble, aussi grande, aussi sublime que lui-même; de ce qu'il vous a fait ainsi une vocation qui vous élève bien au-dessus des préoccupations tourmentées de ce monde, au-dessus de la foule et de ses étroites pensées, au-dessus de cette atmosphère pleine d'un matérialisme effréné où nous nous agitons. Hélas! nous en sommes venus à ce progrès dont depuis longtemps on saluait l'aurore, et ce progrès c'est l'anéantissement progressif, en effet, de tout ce qu'il y a de bon, de noble, de généreux dans les âmes : c'est le triomphe d'un

réalisme grossier; c'est la revendication et l'absorption de l'esprit par la matière. On ne comprend plus que ce qui se palpe, se compte; la plus douce musique aujourd'hui c'est le son de l'or; la plus haute spéculation, une spéculation de Bourse, et la meilleure opération celle qui rapporte cent pour cent. On est devenu d'un positivisme effrayant; et si quelquefois encore, M. F., on emprunte le charme de votre art, c'est comme un passe-temps frivole. On prend la note pour se délasser du chiffre, et ce qui demande le plus sublime effort de l'esprit pour être compris, senti, goûté, devient le délassement et le repos des intelligences épuisées dans de cupides labeurs. Napoléon disait un jour à Chérubini : « Faites-nous donc de la musique moins sérieuse. — Oui, répondit le maëstro; je comprends. Sire, vous voudriez de la musique qui ne vous empêchât pas de songer à vos affaires. » Nous aussi, nous voulons de l'art qui ne se jette point à la traverse de nos calculs et de nos intérêts, et cette grande passion de nos pères se tourne en hochet par la génération présente, qui s'en fait un instrument de plaisirs et de jouissances égoistes. Elle force l'art à s'abaisser; et, ne pouvant plus le suivre dans les hauteurs où plane son vol, elle veut le traîner à sa suite dans l'étroit sentier de ses caprices et de ses instincts sensuels.

M. F., c'est à vous de protester. Vous le devez, sous peine de dégénérer de votre vocation, et d'être les complices de cette décadence lamentable que provoque l'esprit de ce temps. Vous le devez, dis-je, et il ne faut pour cela que vous souvenir fidèlement de Dieu, principe et fin de tout ce qui est beau, et lui rendre le culte que votre profession vous oblige de rendre à la beauté elle-même. Une vie chrétienne sera pour vous la meilleure source d'inspiration, et l'inspiration est une condition nécessaire de l'art. Élevez donc vos âmes à Dieu, afin que, sous le rayonnement de sa beauté, elle rende ce son harmonieux qu'exhalait au désert de Memphis la statue de Memnon sous les premiers feux du soleil : vous aurez ainsi compris la première fin de l'art, qui est d'élever l'âme vers l'amour du beau éternel : *Finis musicæ pulchri amor.*

Une autre fin, qui découle de la première, c'est de faire aimer la beauté morale, la vertu.

IIe POINT. — DEUXIÈME FIN DE L'ART. — FAIRE AIMER LA BEAUTÉ MORALE, OU MORALISER.

Une fois que l'âme, portée sur les ailes de l'art, s'est élevée jusqu'à Dieu, elle poursuit partout sur la terre l'image et le reflet de cette beauté increéée. Tout ce qui la lui rappelle devient l'objet de son culte; et le *beau*, sous quelque forme qu'il se présente, l'attire, la séduit, la charme, la captive. Elle est comme malgré elle subjuguée. Elle se courbe devant ce je ne sais quoi qu'elle a entrevu. Elle se sent dominée par un geste, un regard, un cheveu, dit la sainte Écriture : *In uno crine colli tui.*

Hélas! je le sais, cela porte avec soi son danger, et ce pur amour de la beauté qui, en présence du chef-d'œuvre même le plus sensuel, ne devrait émouvoir que la partie supérieure de l'âme, dégénère trop souvent en volupté. Je le sais, à côté du port se tient l'écueil, et la foudre est voisine des hauts sommets; je le sais, la mollesse gît sous l'éclat des fleurs, et la sensation se cache sous le sentiment. Je sais cela. Mais quelle chose n'a pas son péril? De quel bien n'abuse-t-on pas? Et la pire corruption n'est-elle pas engendrée par ce qu'il y a de meilleur? Il suffit d'être vigilant et ferme : vigilant à exclure la sensation, ferme à retenir le sentiment. Quelqu'un a dit : La beauté des

choses pour nous, c'est notre amour pour elles. Je pourrais dire à mon tour, dans une certaine mesure : Le danger qui nous vient du dehors, c'est la dépravation qui vit au dedans de nous. C'est pourquoi il faut d'abord purifier l'âme et la prémunir contre la séduction des sens.

Ce sera le rôle de l'art véritable, M. F., parce que l'art véritable ne s'arrête pas à la beauté matérielle et sensible; sans la dédaigner, il passe en quelque sorte au travers et va surprendre la beauté morale dont elle est le reflet. Sous cette apparence et derrière ces formes séductrices, il découvre un bien autre éclat, une bien autre harmonie, une bien autre splendeur; l'éclat du vrai, l'harmonie du bien, la splendeur de cette lumière qui illumine tout homme et toute chose, comme parle saint Jean; et dans l'objet le moins pur, le plus souillé, il trouve encore moyen de discerner cette beauté morale, obscurcie à la vérité, opprimée, mais nullement éteinte; il reconnaît toujours l'image et le reflet de Dieu.

Et puis, M. F., l'art digne de ce nom ne s'adresse qu'aux passions saines de notre âme dont il développe l'énergie native, voilà pourquoi encore il moralise.

Oui, M. F., et ne soyez pas surpris de m'entendre préconiser l'art en tant qu'il excite nos passions; car les passions, chez l'homme, sont le grand don de Dieu, et c'est une chose pleine de tristesse qu'une de ces âmes mortes que rien ne fait battre, qui ne se meuvent pas, qui ne vibrent pas, qui restent insensibles au mal comme au bien.

Sans doute, il est à craindre que les passions ne dérivent ou qu'elles n'excèdent; mais c'est là l'accident, c'est la chose libre éventuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'art, en provoquant et développant ce qu'il y a en nous d'instincts généreux et de nobles pensées, nous élève à la plus haute moralité. Ce sentiment du beau qu'il éveille dans notre âme heurte en elle toutes les sources de l'honnêteté et du devoir, et en fait jaillir les eaux vives de la vertu. Ce qu'elle ne connaissait pas lui devient familier et comme naturel : l'amour de l'humanité, de la patrie, de la famille, le dévouement aux nobles causes, le zèle des grandes actions, la puissance du sacrifice, le mépris des intérêts vulgaires, la haine des choses basses, l'enthousiasme du bien, le culte de l'honneur, enfin, comme dit saint Paul, « tout ce qu'il y a de vrai, de chaste, de juste, d'aimable, d'estimable et de saint. »

David chante, et l'ame orageuse de Saül s'apaise : le funeste pouvoir du mal est brisé. Tyrtée chante, et les Spartiates découragés remportent la victoire. Orphée chante, et les animaux féroces, symbole des vices de notre nature, sont domptés. C'est l'art qui fait jaillir, du sein de la captivité aux rives de l'Euphrate, le plus bel hymne à la patrie que la terre ait entendu; l'art qui entonne à la liberté sur les bords de la mer Rouge les strophes les plus ardentes qui l'aient encore saluée. C'est l'art, enfin, qui préside aux époques les plus glorieuses et les meilleures de l'histoire, et celles où la musique se tait, où le ciseau tombe des mains du sculpteur, où le peintre brise ses pinceaux, sont toujours les plus abaissées dans l'honneur de la vertu et les plus descendues dans l'opprobre du vice. Cela est, je crois, sans exception.

Donc, M. F., aimons l'art, l'art qui élève et moralise, c'est-à-dire l'art chrétiennement compris et exercé, l'art qui a sa source en Dieu et qui tend à Dieu, et qui, sur son passage, rassemble tout ce qu'il trouve de beau et de bon pour en composer son œuvre, semblable au ruisseau qui va grossissant et marche toujours et ne s'arrête pas qu'il n'ait reconnu les rivages de l'Océan où il se perd.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Cherubim unus sit in latere uno, et alter in altero. Utrumque latus propitiatorii regant, expandentes alas, et operientes oraculum, respiciantque se mutuo, versis vultibus in propitiatorium quo operienda est arca. (Exod., xxv, 19-20.)

Loquar ad te supra propitiatorium, ac de medio duorum Cherubim qui erunt super arcam testimonii, cuncta quæ mandabo per te filiis Israel. (Id., *ibid.*, 22.)

Fecit Moyses serpentem æneum, et posuit eum pro signo; quem cum percussi aspicerent, sanabantur. (Num., xxi, 9.)

Sculpsit in eis picturam Cherubim et palmarum species. (III Reg., vi, 32.)

Nouveau Testament. — Cujus est imago hæc ? (Matth., xxii, 20.)

Qui est imago Dei invisibilis. (Coloss., i, 15.)

2. — SS. PÈRES.

Si templa construis sanctis Dei, eorum etiam trophæa constitue. (S. Basil. Magn., *Orat.* 1.)

Imaginem Salvatoris nostri, non ut quasi Deum colas, sed ob recordationem Filii Dei in ejus amore recalescas, cujus te imaginem videre consideras. (S. Gregor. Magn., *in Registro*, L. VII, c. 53.)

Sanctorum Martyrum facta præclara cruciatusque pictura expressos oculis meis propono, ut eo pacto sanctus efficiar, et ad imitationis studium incendar. (S. Joan. Damasc., *Orat.* 1 *de Imaginibus.*)

Imagines Sanctorum non latria, sed dulia possumus venerari ; non propter imaginem quæ per se nihil potest, sed propter imaginatum, qui per se cuncta potest. (S. Innocent. III, *Sermo* 1 *Dedicat.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Notion de l'art. L'art est le vif sentiment du beau et son expression sous une forme spéciale, que cette forme s'appelle : la peinture, la sculpture ou la musique. (M. l'abbé Dauphin, doyen de Sainte-Geneviève, *Sermon sur l'art chrétien.*)

2. Le christianisme est éminemment favorable à l'art ainsi défini. (Id., *ibid.*)

3. Abus de l'art. Les hommes : 1° s'égarent ; 2° se dépravent lorsqu'ils poursuivent le beau là où il n'est pas, c'est-à-dire dans les choses futiles, basses, périssables, vaines. (Id., *ibid.*)

4. Fin véritable de l'art : 1° l'élévation de l'âme dans la recherche et l'expression du beau, du bien, du vrai ; 2° sa moralisation en faisant aimer à l'âme la beauté morale qui est la vertu. (Id., *ibid.*)

5. Les iconoclastes, les protestants qui, comme eux, ont rejeté le culte des images, sont les ennemis de l'art.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son application à la méditation de l'Ecriture sainte ; 2° sa mortification ; 3° son travail continuel ; 4° son goût pour une complète solitude ; 5° sa fermeté et son zèle à défendre le culte des saintes images ; 6° sa constance dans l'exil, dans les prisons, dans le martyre. (Godescard, *Vie de S. Etienne le Jeune.*)

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé Dauphin, doyen de Sainte-Geneviève et chanoine de Saint-Denis, sur l'art chrétien. — I. Le christianisme est éminemment favorable aux beaux-arts. — II. Fin de l'art : 1° l'élévation ; 2° la moralisation des âmes dans la recherche et l'expression du beau, du bien et du vrai. — III. L'abus de l'art conduit : 1° à l'abaissement ; 2° à la dépravation.

Ce sermon, tout à fait d'actualité, a été prêché aux artistes, en l'église de Saint-Eustache, à Paris, en présence de Mgr l'archevêque, en 1858.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. Ruine de l'art chez les iconoclastes et les hérétiques qui ont accepté leurs erreurs. — II. La renaissance, le progrès et la glorification de l'art sont l'œuvre du catholicisme.

Voir des plans sur la légitimité du culte des saintes images, au t. I, 311, du premier volume, au 23 janvier, fête de S. Lazare, peintre et martyr.

6. — ENCOMIA.

Altera post votum te protulit Anna sub auras;
Nam Samuel alter, Dive, futurus eras.
In specus obscurum detruditur inclytus Abbas,
Hic ubi jam fratrum turba revincta jacet.
Præsul at ingrediens sacros solatur alumnos.
Cœnobium ex atro carcere namque facit.
(R. P. Hugo Vaillant; FASTI SACRI, *de S. Stephano juniore*, 28 nov.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Etienne de Constantinople, *Vie de S. Etienne le Jeune;* Cedrenus, *id.*; Théophane, *id.*; Assemani, *in Calendario univers.;* Don Ceillier, *Histoire des auteurs ecclés.*

—

8. MARTYROLOGE. — S. Ruf, m. — S. Sosthène. — SS. Papinien et Mansuet, év. et mm. — SS. Valérien, Urbain, Crescent, Eustache, Crescone, Crescentien, Félix, Hortulan et Florentien, év. et mm. — SS. Étienne le Jeune, Basile, Pierre, André et trois cent soixante-neuf moines, mm. — S. Grégoire III, p. — S. Jacques de la Marche.

29 novembre. — SAINT SATURNIN, évêque de Toulouse.

(IIIe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT SATURNIN

Saturnin vint de Rome, avec saint Denis, prêcher la foi dans les Gaules; Arles fut le lieu de leur séparation : l'un se dirigea vers Paris, l'autre vers Toulouse. Cette dernière ville montra des dispositions à recevoir l'Évangile, et Saturnin y eut bientôt formé un petit troupeau, qui le reconnut pour pasteur. Il éleva une petite église à côté même du Capitole. Quand il vit cette église naissante en état de se soutenir, il lui laissa saint Papoul pour la diriger et l'augmenter, et il poussa, dit-on, plus loin ses courses évangéliques. Il partit pour Pampelune, où, par la force de ses paroles, la grandeur de ses miracles et la sainteté de sa vie, il convertit des milliers de personnes. L'église de Tolède tient pour certain qu'il étendit jusqu'en cette ville son zèle apostolique; il y demeura deux ans, pendant lesquels un grand nombre d'idolâtres ouvrirent les yeux à la lumière.

Cependant il s'éleva une sédition à Toulouse; Papoul y fut couronné du martyre. Saturnin, selon ceux qui pensent qu'il en était sorti, revint donc au plus tôt, de peur que le peuple fidèle ne devînt la proie des loups ravisseurs; son arrivée rassura le petit troupeau, exposé aux insultes des gentils. La présence du saint évêque à Toulouse rendit muets les démons, dont les idoles trônaient au temple du Capitole; leurs oracles cessèrent. Les idolâtres, attribuant ce silence au chef des chrétiens, conspirèrent contre lui, et résolurent de lui donner la mort. Ils s'emparèrent de lui un jour, le traînèrent au Capitole, et voulurent le contraindre de sacrifier à leurs dieux. « Quoi! s'écria Saturnin, vous dites qu'ils ont peur de moi, et vous voulez que je les adore! Je ne connais qu'un seul Dieu; je sacrifie à lui seul. Vos idoles ne sont que des démons. » Il se fit alors dans le temple un tumulte inexprimable; le saint fut en un instant criblé de blessures. Un taureau était là pour le sacrifice; on attacha l'évêque, par les pieds, à la queue de cet animal, et on l'abandonna à sa fureur. Le taureau se précipita du Capitole, brisa la tête du martyr sur les degrés, et entraîna son corps inanimé, hors des faubourgs, dans la plaine.

Deux femmes courageuses ramassèrent les débris de ce cadavre sacré, et les enterrèrent dans un lieu secret, à l'abri des insultes des païens. On tira plus tard de ce tombeau les précieux ossements qui furent mis dans une châsse magnifique.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SATURNIN

Par M. l'abbé Destrem, chanoine et missionnaire.

Texte : *Fide obedivit in locum exire quem accepturus erat in hæreditatem.* (Hebr., xi, 8.)

Saint Saturnin a été un des premiers apôtres, un des plus illustres martyrs de l'Église de France. Il a été un de ces hommes courageux et à jamais immortels qui luttèrent avec énergie et succès, dans les Gaules, contre toutes les fureurs déchaînées du paganisme.

Héritier de la foi, du pouvoir et du zèle des premiers apôtres de Jésus-Christ, saint Saturnin a mérité d'être associé à leurs glorieuses entreprises. Comme eux il a répandu la lumière de l'Évangile, il a parcouru de vastes contrées, il a converti des nations idolâtres, il a donné à l'Église une multitude de prosélytes. C'est lui qui, par ses travaux apostoliques, a fondé l'église de Toulouse et l'a affermie par son martyre.

Saint Saturnin : 1° *apôtre;* 2° *martyr;* voilà le plan de notre panégyrique.

Ier POINT. — APOSTOLAT DE SAINT SATURNIN.

Qu'est-ce qu'un apôtre, M. F.?

L'apôtre, le véritable apôtre de Jésus-Christ, est un homme qui, ayant reçu sa mission divine, s'élance plein de l'esprit de Dieu, jusqu'aux extrémités de la terre : il quitte de grand cœur son pays, ses parents, ses amis, ses biens, ses espérances, pour faire sa patrie de tout l'univers et ses frères de tous les hommes; il traverse les fleuves, il franchit les montagnes, il parcourt les déserts et les océans pour convertir des âmes.

L'apôtre est un homme intrépide. Il ne peut être vaincu par les difficultés qui surpassent les âmes vulgaires; il est prêt à tout entreprendre, à tout braver, à tout souffrir; il se rend indistinctement au centre de la civilisation et de la barbarie; il se fait aux mœurs de tous les peuples, à leurs goûts, à leurs usages bizarres, à leur vie sauvage ou policée; il sait prendre tous les tons : la parole et la nature lui obéissent également. Tantôt il instruit, et tantôt il exhorte, et puis il tonne d'une voix puissante; il caresse, il gémit, il foudroie, il supplie; il porte dans son cœur un trésor de foi et de charité, de dévouement et d'héroïsme : aussi tout cède, tout ploie devant lui; les peuples se convertissent, l'enfer frémit, la religion naît et prospère.

L'apôtre de Jésus-Christ, enfin, ne veut rien de la terre; mais aussi il ne craint rien, ni les faveurs ni les mépris, ni les dangers ni les fatigues, ni les impies ni les tyrans, ni les bûchers ni le glaive, ni les bêtes féroces ni la mort. Il regarde de sang-froid les apprêts de son supplice; et il ne peut être effrayé par la menace des plus cruels tourments et des plus longues morts : car s'il meurt martyr, il tombe et s'ensevelit dans son triomphe pour bientôt se relever glorieux et désormais immortel!...

M. F., est-ce Paul ou Saturnin dont je viens de vous faire le portrait? Pourriez-vous, en effet, à ces traits méconnaître votre père, le premier évêque de

Toulouse? Étudions ce que nous savons de sa vie, et tout va nous montrer en lui un des plus illustres apôtres de Jésus-Christ.

Nous ne connaissons, il est vrai, ni son pays ni ses aïeux; mais qu'importe? Ses aïeux, ce sont les apôtres qui ont travaillé avant lui, le sacerdoce est sa noblesse, et sa patrie le ciel. Pour mieux montrer sa puissance et la divinité de son église, Dieu ne veut point qu'on puisse trouver rien d'humain dans les moyens qu'il emploie; et il s'est toujours plu à fronder nos préjugés pour que nous n'eussions jamais la témérité de confondre son œuvre avec l'œuvre de l'homme, et nos idées stériles et rétrécies avec ses idées sublimes et fécondes.

Saturnin s'élance de l'Italie avec l'ardeur qu'il a puisée dans le cœur du premier pontife. Il voit devant lui ces vastes plaines du midi des Gaules, et il a tressailli d'espérance à la vue de ces peuples qu'il va convertir. Mais, malgré son zèle, il est tout à coup arrêté, réduit à l'impuissance et jeté dans une obscure prison. Vous voyez, M. F., que notre héros commence bien d'être apôtre; car Dieu déjà se plaît à mettre son courage à l'épreuve et à lui donner des pressentiments de sa fin. Et Jésus-Christ, d'ailleurs, l'avait ainsi prédit : « Je vous envoie, dit-il aux hommes apostoliques, comme des brebis au milieu des loups. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront » : *Mitto vos sicut oves in medio luporum. Si me persecuti sunt et vos persequentur.*

Cependant Saturnin est miraculeusement délivré de ses chaînes; et, avec les deux collègues qu'ils s'est donné, Papoul et Honest, il continue sa route devant lui, jusqu'à ce que le doigt de Dieu lui ait montré la ville où il doit s'arrêter pour y fixer son siége épiscopal et pour y conquérir son tombeau. Il arrive enfin jusqu'à Toulouse, capitale des Tectosages. Toulouse, devenue colonie romaine, jouissait déjà depuis longtemps de la faveur des empereurs; comme Rome, elle avait son Capitole, ses amphithéâtres, ses temples dédiés à Jupiter et à Minerve; elle possédait d'immenses richesses; elle cultivait les arts de la Grèce et de Rome, et tous ces avantages l'avaient fait surnommer la *Cité palladienne.* Mais elle présentait les plus grandes difficultés à la prédication de l'Évangile et au zèle de Saturnin; car elle était adonnée à toutes les superstitions impies et sacriléges, à tous les plaisirs honteux et désordonnés du paganisme, honorant également dans son sein et les dieux sanguinaires des Gaulois et les divinités impures des Romains.

Mais, heureusement, notre saint évêque est bien loin de se laisser décourager par les difficultés et les persécutions : les difficultés et les persécutions ne devaient servir qu'à augmenter son courage. Il ne cherche point d'abord à se faire connaître trop promptement; mais, pour avoir le temps de confier à la terre la semence de la vérité, il s'insinue doucement comme un espion dans un pays ennemi; il prêche comme en secret; il annonce à un petit nombre les sublimes mystères d'une religion divine, et il fait ressortir à leurs yeux le charme des vertus dont elle inspire la pratique. Cependant le Ciel se plaît à favoriser ses apôtres du don des miracles; la grâce agit au fond des cœurs, quelques conversions s'opèrent et un petit troupeau commence à se former et à offrir par ses vertus le spectacle dont les premiers apôtres avaient été témoins à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe et à Rome : car, toujours et partout, la même prédication et la même foi ont produit les mêmes phénomènes de sainteté et de salut.

Saturnin avait établi son siége épiscopal à Toulouse, mais son zèle était infatigable : aussi, par lui-même et par ses collègues, il évangélisa toute la province et les contrées voisines. Désireux d'étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ, il ne se donnait aucun repos; et sa réputation

s'étendit bientôt dans la Navarre et même en Espagne. Après ses excursions apostoliques, il revenait auprès de son troupeau pour qui il ressentait toutes les tendresses de la paternité spirituelle.

Église primitive de Toulouse, petit troupeau chéri de Saturnin, ne craignez plus pour votre avenir; Dieu vous a donné la naissance et il vous donnera l'accroissement. Votre mère, l'Église romaine, a été faible aussi dans ses commencements ; eh bien ! comme votre mère et à côté d'elle vous grandirez et vous lui ferez honneur ; et comme vos sœurs de France, elle vous bercera amoureusement sur son cœur dans la suite des âges, ainsi qu'une nourrice berce et réchauffe ses enfants sur son sein avec complaisance et bonheur.

IIe POINT. — SON MARTYRE.

Mais bientôt les mœurs pures de ces pieux chrétiens commencèrent à devenir plus visibles au milieu d'une société corrompue. Le saint pasteur lui-même gardait moins de mesure, car il était encouragé par le nombre de ses enfants qui augmentait tous les jours; déjà même il les rassemblait dans un modeste oratoire pour offrir le divin sacrifice et pour leur distribuer le pain de la parole et la grâce des sacrements. Peut-être aussi prévoit-il sa mort prochaine et la nécessité de sa mort pour achever et affermir sa conquête; et, comme le Sauveur, il était tout prêt à consommer son sacrifice par amour pour son Église : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea.*

D'un autre côté, le paganisme, qui croulait de toute part et qui sentait instinctivement approcher sa fin, redoublait de supplices et de cruautés envers la religion chrétienne, cause de sa ruine : ainsi le monstre des mers, atteint d'un fer meurtrier, rougit les flots autour de lui, fait bouillonner les ondes et s'attaque à la barque du pêcheur pour venger sa mort en le précipitant dans l'abîme. Les démons jaloux inspiraient à leurs adorateurs, sur tous les points de la terre, la haine la plus terrible contre la religion naissante, qui, tous les jours, à grands pas, envahissait leur domaine. A Toulouse, déjà les nuages s'amoncellent, les flots de la haine montent toujours, et la tempête commence à gronder. Lorsque Saturnin passe devant le Capitole, les oracles sont muets, les dieux irrités se taisent, et les prêtres, comme la foule, effrayés de ce prodige nouveau, en cherchent la cause, afin d'apaiser leur colère. Ils préparent en leur honneur des fêtes plus pompeuses et de plus riches victimes, mais ils apprennent que leurs divinités demeureront insensibles et muettes jusqu'à ce qu'elles aient été apaisées par le sang et la mort du chef de la religion nouvelle.

Or, c'est au moment même où l'on prépare un sacrifice nouveau, et lorsque tous les esprits sont indignés contre lui, que Saturnin, pour se rendre auprès de ses néophytes, passe devant le Capitole. « Le voilà, s'écrie-t-on, le voilà, l'ennemi de nos dieux, celui qui impose le silence à nos oracles. » Et Saturnin est aussitôt entouré et traîné devant les autels pour y sacrifier aux idoles ou pour y être sacrifié à leurs pieds. Mais c'est ici surtout que l'apôtre se montre et triomphe. « Je ne connais, dit le saint pontife avec fermeté, je ne connais qu'un seul vrai Dieu ; les vôtres sont des démons qui se réjouissent bien plus de la perte de vos âmes que de vos sacrifices. Puisque vous avouez qu'ils me craignent, comment pourrais-je les craindre moi-même? »

A ces mots, le tumulte est universel. Un cri de colère s'élève de toutes parts, et Saturnin va payer de sa vie sa courageuse confession. La victime du sacrifice va être changée, et Saturnin sera immolé à la place du taureau qui

va lui-même servir d'instrument de vengeance. Le saint évêque est attaché par les pieds aux flancs de l'animal furieux, qui, pressé par l'aiguillon, devient plus furieux encore. Il se précipite, et le corps de Saturnin est brisé contre les degrés du temple; ses membres sont déchirés, et son sang arrose les places et les rues de la ville, pour la purifier de ses antiques souillures, pour la féconder et lui faire porter une moisson abondante : *Sparsum est semen sanguinis*, dit saint Augustin, *et surrexit seges Ecclesiæ!*...

Presque tous les fondateurs du christianisme ont été des martyrs, à l'imitation de Jésus-Christ, qui a voulu conquérir son Église par l'effusion de son sang. M. F., ne l'oublions pas, la religion chrétienne est une plante qui ne s'arrose qu'avec du sang; et c'est justement une des plus fortes et une des plus éclatantes preuves de la divinité du catholicisme de s'être établi, fortifié, conservé par ce qui aurait dû le détruire, par le martyre de ceux qui le prêchaient. Il fallait donc aussi du sang pour cimenter les pierres angulaires et fondamentales de l'Église de France, qui devait durer tant de siècles, produire tant de miracles et sanctifier tant de générations.

Vous le voyez, maintenant, M: F., quoique l'histoire nous ait conservé bien peu de détails sur la vie et la mort du glorieux fondateur de la religion parmi nous, nous en savons assez pour reconnaître en lui un des plus illustres apôtres du christianisme. Rien, en effet, ne lui a manqué d'un apôtre : ni la mission, ni le pouvoir, ni le zèle, ni le courage, ni les grandes entreprises, ni les grandes vertus, ni les fatigues, ni le martyre.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Nolite timere opprobrium hominum, et blasphemias eorum ne metuatis ; ego, ego ipse consolabor vos. (Is., LI, 7.)

Mittam ex eis ad gentes... in Africam et Lydiam... in Italiam et Græciam, ad insulas longe, ad eos qui non audierunt de me et non viderunt gloriam meam. (Id., LXVI, 2-3.)

Adducent omnes fratres vestros de cunctis gentibus donum Domino, ad montem sanctum meum Jerusalem. (Id., *ibid.*, 4.)

Hoc modo vita decessit, memoriam mortis suæ, non solum juvenibus, sed et universæ genti ad exemplar virtutis et fortitudinis derelinquens. (I Mach., VI, 31.)

Nouveau Testament. — Vocavit ad se quos voluit ; et dedit illis potestatem curandi infirmitates, et ejiciendi dæmonia. (Marc., III, 13.)

Injicient vobis manus suas et persequentur. (Luc., XXI, 12.)

Fide obedivit in locum exire quem accepturus erat in hæreditatem. (Hebr., XXI, 8.)

2. — SS. PÈRES.

Illiterati, idiotæ et piscatores, qui neque os aperire audebant, philosophorum obturaverunt ora, et transcurrerunt orbem quasi alati, seminantes veritatis sermonem et Christi leges ubique plantantes. (S. J. Chrysost., *Homil.* 28 *in Genes.*)

Erant censu pauperes, sed innocentia locupletes ; loco humiles, sed sanctitate sublimes ; viles arte, sed simplicitate pretiosi ; obscuri vita, sed vitæ merito perlucentes. (S. Petr. Chrysol., *Serm.* 28.)

Erant labore communes, sed proposito singulares ; addicti vigiliis, sed ad cœlestes victorias jam vocati. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Mission donnée à S. Saturnin par le pape S. Fabien, d'aller évangéliser les Gaules. (M. l'abbé S. Arroman, *Panégyrique de S. Saturnin.*)

2. Coup d'œil sur l'état religieux, civil et moral de Toulouse, capitale des Tectosages. (Id., *ibid.*, première partie.)

3 S. Saturnin devient la gloire de Toulouse : 1° par son apostolat ; 2° par ses vertus et ses miracles ; 3° par son martyre. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

4. Ce qu'est un apôtre. Apostolat de S. Saturnin. Son martyre. (M. l'abbé Destrem, *Panégyrique de S. Saturnin.*)

5. Apostolat de S. Saturnin après sa mort : 1° par les fruits abondants de sa prédication et de son martyre ; 2° par les souvenirs qu'il a laissés, et par la chaîne non interrompue de ses successeurs ; 3° par la présence de ses saintes reliques et de son glorieux tombeau ; 4° par son intercession puissante et continuelle. (Id., *ibid.*, deuxième partie.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Sa docilité aux ordres du pape S. Fabien qui l'envoie prêcher la foi dans les Gaules ; 2° son détachement, son renoncement à tous les biens de la terre ; 3° sa foi courageuse qui le porte à braver les fatigues des voyages, les privations, le mépris, les persécutions ; 4° sa douceur, sa patience au milieu de ses pénibles travaux ; 5° son zèle ardent qui le fait l'apôtre non-seulement de Toulouse, mais de la province des Tectosages, de Pampelune, de Tolède et d'une partie de l'Espagne ; 6° sa constance héroïque dans son martyre.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé Destrem, chanoine d'Ajaccio, célèbre prédicateur contemporain. — Texte : *Fide obedivit in locum exire quem accepturus erat in hæreditatem.* (Hebr., xi, 8.) — I. S. Saturnin apôtre pendant sa vie : 1° ce qu'est un apôtre ; 2° apostolat de S. Saturnin ; 3° son glorieux martyre. — II. S. Saturnin apôtre après sa mort : 1° par les fruits abondants de sa prédication et de son martyre ; 2° par les souvenirs qu'il a laissés et par la chaîne non interrompue de ses successeurs ; 3° par la présence de son corps précieux et de son glorieux tombeau ; 4° par son intercession puissante et continuelle.

(Ce panégyrique a été prêché dans l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, en 1856, en présence de Mgr l'archevêque de cette ville.) Le plan fort étendu de ce discours, permet à l'orateur d'esquisser le tableau des antiquités religieuses du siège de Toulouse, sujet toujours très-attachant qu'un prédicateur ne doit pas craindre de traiter, aux fêtes des patrons de diocèse et de cathédrale. Les études historiques étant de plus en plus en estime dans le public, son esquisse bien venue sera applaudie. Nos principaux prédicateurs contemporains ont mis en honneur et en usage ce genre de panégyrique qui, s'il est moins pieux que ceux de leurs devanciers, est sûrement plus étendu, plus instructif, plus intéressant, plus éloquent.

Plan de M. l'abbé S. Arroman. — Texte : *Hoc modo vita decessit, memoriam mortis suæ, non solum juvenibus, sed et universæ genti ad exemplar virtutis et fortitudinis derelinquens* (I Mach., vi, 31.) — I. Merveilles de la grâce sur Saturnin, apôtre de Toulouse. — II. Merveilles de la grâce sur la cité de Toulouse en recevant Saturnin pour apôtre. (Ce panégyrique se trouve au t. 86 de la *Collection des Orateurs sacrés*, — Migne.)

6. — ENCOMIA.

Alta triumphantes alii Capitolia scandunt;
Tu, Capitolino culmine jactus ovas.
(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri, *de S. Saturnino*, 29 *novembr.*)

Decio sub imperante
Saturninus cum constante
Corde fert martyrium.

Christum prædicando pie
Vanæ idolatriæ
Arguit delirium.

Grandi tauro alligatur
Et ex alto præceps datur
Loco Capitolii.

Quo cœlestium bonorum
Palmam meritus victorum
Particeps fit spolii.

(R. D. Redel, *in Anno chronographice*, 29 *novembr. De S. Saturnino, Ep. et Mart.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Surius, *de Vita Sanctorum* ; D. Ruinart, *Acta Martyr.* ; les Bollandistes, *Acta Sanctorum.*

Hagiographes. — Raynal, *Histoire de Toulouse* (1759) ; les PP. de Vic et Vaisselte, *Histoire du Languedoc*, t. I ; S. Grégoire de Tours, *de Gloria Martyrum* ; Tillemont, *Mémoires* ; Don Calmet, *Histoire de Lorraine* ; Rivet, *Histoire litt. de la France.*

Panégyristes. — Le P. Ceriziers, MM. Destrem et Saint-Arroman.

8. MARTYROLOGE. — Vigile de S. André, ap. — SS. Saturnin et Sisine, mm. — S. Saturnin, év. de Toulouse, m. — S. Paramon et trois cent soixante-quinze autres martyrs. — Sainte Philomène, m. — SS. Blaise et Démètre, mm. — Sainte Illuminée, v.

30 novembre. — SAINT ANDRÉ, apôtre.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT ANDRÉ

Saint André naquit à Bethsaïde, bourgade de Galilée. Il était frère de Simon Pierre et disciple de saint Jean-Baptiste. Ayant un jour entendu ce saint s'écrier à la vue de Jésus-Christ qui revenait du désert où il avait demeuré quarante jours : « Voici l'Agneau de Dieu ! » il se mit à la suite de ce divin Maître et y attira son frère avec lui. Ils devinrent ainsi les premiers disciples de Jésus-Christ. Les premiers aussi ils eurent l'honneur d'être appelés à l'apostolat, de pêcheurs et fils de pêcheurs qu'ils étaient. C'était vers la fin de la même année, Jésus-Christ revenait de la Basse-Galilée, lorsqu'il leur adressa ces paroles : « Venez, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Laissant aussitôt leurs filets, dit l'évangéliste, ils ne quittèrent plus leur Maître, s'attachant à tous ses pas, recueillant toutes ses paroles, et se formant, à son école, à la grande mission qu'il allait bientôt leur confier. Heureuses les âmes qui savent ainsi se rendre à l'appel de Jésus-Christ, et accepter généreusement la part d'apostolat qui leur est destinée ! Et quel est le chrétien qui, dans n'importe quelle position, ne puisse et ne doive être apôtre ?

A la suite du Fils de Dieu, André et Pierre ne pouvaient manquer de devenir les objets de ses faveurs particulières. Entre autres bienfaits, nous voyons ce divin Sauveur rendre, à leur prière, la santé à la belle-mère de Pierre, en proie à des fièvres violentes et invétérées. Comme ils se trouvaient à la tête du collége apostolique, les évangélistes nous les représentent s'adressant en toute occasion à leur Maître avec une sainte liberté et avec une confiance sans bornes. Ainsi, lors du miracle de la multiplication des pains, opéré par Notre-Seigneur pour nourrir cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans le désert, c'est André qui, le voyant ému de compassion pour cette foule affamée et préoccupé des moyens de lui donner des vivres, lui dit qu'il y avait bien là un jeune homme qui avait cinq pains et deux poissons; « mais qu'est-ce que cela, ajouta-t-il avec une foi vive, pour tant de monde ? » C'est qu'il savait bien ce que pouvait son divin Maître ! Ainsi encore, lorsque quelques gentils, venus de Jérusalem pour voir le Sauveur, demandèrent à Philippe de leur procurer ce bonheur, c'est André qui le leur fit obtenir.

Dans le partage que les apôtres se firent du monde, après la descente du Saint-Esprit sur eux, la Scythie échut à André. Il ne se contenta pas de faire connaître à cette contrée le nom et la doctrine de Jésus-Christ, il évangélisa aussi la Thrace, le Pont et plusieurs autres pays. Les conversions qu'il opéra partout furent innombrables, dit la légende sacrée. A Patras, en Achaïe, le succès de sa parole et de ses miracles fut tel, que le proconsul Égée crut devoir sévir contre lui, afin de protéger la cause des dieux, désormais perdue. Mais André lui déclara, avec cette liberté qu'inspira depuis à tous les martyrs la conviction de la foi en Jésus-Christ, qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que d'ailleurs il ne comprenait pas qu'on voulût être reconnu

comme le juge des hommes, si l'on ne reconnaissait, avant tout, Jésus-Christ, le Juge souverain des hommes.

A ces mots, Égée répondit avec l'accent de la colère : « Cesse de nous vanter ton Jésus-Christ. Tu sais bien que tout ce qu'il a pu dire de sa personne n'a pas empêché qu'il ne fût crucifié par les Juifs. » Et comme André profitait de cette occasion pour enseigner « que si Jésus-Christ avait été crucifié, c'est qu'il l'avait bien voulu pour le salut du genre humain : » — « Je t'engage, lui dit Égée, à mieux comprendre tes intérêts et à sacrifier aux dieux. — Chaque jour, répondit André, j'immole au Dieu tout-puissant, unique et vrai Dieu, non le sang des boucs ni la chair des taureaux, mais l'Agneau sans tache, dont la chair est donnée en nourriture à l'assemblée des croyants, sans que pour cela l'Agneau immolé cesse d'être vivant et entier. »

Aussitôt André, par ordre d'Égée, est jeté en prison. Le peuple veut le délivrer, mais il l'apaise lui-même et le supplie de ne pas le priver de la couronne du martyre, qui fait l'objet de tous ses vœux. Quelques jours après, il est ramené devant le tribunal d'Égée. Là, comme ailleurs, il proclame le mystère de la croix. « Eh bien, dit Égée, tu seras crucifié comme Jésus-Christ. » On le mène au lieu de son martyre. A peine aperçoit-il la croix où il va être cloué : « O bonne, ô précieuse croix ! s'écrie-t-il, salut à vous que le contact du corps de Jésus-Christ a consacrée et glorifiée ; à vous, que j'ai si longtemps désirée, si ardemment aimée, si constamment recherchée, et qui vous présentez enfin à mes vœux !... Recevez-moi dans vos bras et rendez-moi à mon Maître, de sorte que par vous je sois réuni à celui qui par vous m'a racheté. »

André fut en effet crucifié. Il vécut, chose étonnante ! deux jours entiers sur la croix, ne cessant de prêcher la foi de Jésus-Christ. Il expira enfin et alla rejoindre celui de la mort de qui il avait désiré mourir. Les prêtres et les diacres de l'Achaïe, témoins de ces faits, les écrivirent comme nous venons de les rapporter. Ses restes furent transportés de Patras à Constantinople, sous Constantin le Grand, et plus tard à Amalphis. Sa tête fut apportée à Rome, sous le pontificat de Pie II, et placée dans la basilique de Saint-Pierre.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ

TEXTE : *Venite post me.* (Matth., IV, 19.)

« Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » (Matth., IV, 19.) Par ces courtes paroles, le Sauveur découvrit à saint André toute la sublimité du ministère dont il voulait l'honorer; il le choisit, dit saint Jean-Chrysostôme, pour être un prédicateur de son Évangile et le ministre de son sacerdoce; il le destine au ministère de sa parole, il l'engage au service de ses autels; il l'établit sur la terre pour sanctifier les hommes par les vérités du salut qu'il devait leur annoncer, et pour honorer Dieu son Père par le sacrifice qu'il devait lui présenter, comme prêtre de la loi de grâce.

Ier POINT. — APOSTOLAT DE SAINT ANDRÉ.

Fidèle à la grâce de sa vocation, saint André devient le compagnon inséparable du Fils de Dieu, dans ses travaux, dans ses prédications, dans ses courses apostoliques ; inséparablement uni à celui qui a bien voulu, dans sa miséricorde, le choisir pour un de ses disciples, il persévère jusqu'à la mort, dans l'exercice du ministère sacré qui lui est confié.

Après l'Ascension du Sauveur, saint André va prêcher la foi chrétienne dans la Scythie, dans l'Épire et dans la Thrace, et son zèle convertit à l'Évangile un grand nombre d'idolâtres. Usant de cette liberté qu'inspire nécessairement la qualité d'apôtre, il reprend avec force les puissants de la terre qui résistent à la voix de Dieu ; il parle avec une force toute divine des mystères sacrés; il condamne les superstitions païennes, et termine, par le plus glorieux martyre, une vie toute consacrée à la défense de la vérité.

Le zèle apostolique est un sentiment qui naît d'une foi vive et d'un amour généreux. Tous les chrétiens, quoiqu'à des degrés différents, sont obligés de ressentir dans leurs âmes ce mouvement surnaturel qui porte à désirer la destruction de l'erreur, l'anéantissement du péché, le triomphe de la foi chrétienne.

La foi, l'espérance et la charité peuvent-elles se trouver dans un cœur, sans lui inspirer ce zèle pour le bien, cette ardeur pour le salut des âmes? Voir périr misérablement ses frères, et demeurer froid, insensible, n'est-ce pas une preuve que la foi est bien faible, l'espérance très-incertaine, l'amour presque éteint?

Quel est le saint, dans quelque état qu'on le suppose, qui n'a pas été dévoré de zèle pour les intérêts de Dieu?

Hélas ! aujourd'hui, on se dit chrétien, on veut passer pour ami de Dieu, et l'on parle du mal comme de la chose la plus indifférente; les ravages de l'impiété, la corruption du monde, la perte d'une infinité d'âmes, ce sont des choses dont on s'entretient quelquefois, mais sans éprouver le moindre désir de faire des efforts pour s'opposer à la propagation de l'erreur, et favoriser le triomphe de la vérité.

Tous les siècles chrétiens attestent que l'esprit de zèle a toujours été dans les âmes vraiment saintes. Tous les âges, toutes les conditions, ont eu leurs apôtres, et jamais on n'osa soutenir cette erreur que les prêtres seuls sont appelés à travailler pour le salut de leurs frères.

Les bons exemples, les conseils salutaires, les conversations édifiantes, la correction fraternelle, la prière fervente, voilà l'aumône spirituelle que certaines âmes attendent de nous. Ne l'avons-nous pas refusée souvent?

Si ceux qui instruisent leurs frères sont destinés à briller commes des astres radieux pendant l'éternité, n'est-ce pas à cause de la gloire qu'ils procurent à Dieu, en contribuant au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ? Non, il n'y a rien de glorieux pour les justes, comme ce zèle qui les rend, à l'égard de leurs frères, les instruments de la divine miséricorde.

IIe POINT. — SACRIFICE DE SAINT ANDRÉ.

Tous les apôtres ont prêché la croix de Jésus-Christ. Tous ont compris qu'elle devait être leur partage. Témoins irrécusables de la vérité qu'ils étaient chargés de porter aux nations, ils ont couronné leurs travaux par le sacrifice de leur propre vie.

Mais saint André a été, parmi ses frères dans l'apostolat, l'un des plus ardents disciples de la croix; il en a été le prédicateur le plus fervent. Il l'a aimée d'un amour affectueux; elle l'a inondé de consolations ; son âme a éprouvé la joie la plus sensible, quand il s'est vu honoré du même genre de mort que son divin Maître.

Ce digne apôtre de Jésus-Christ a aimé la croix, parce qu'il a vu dans elle tout ce qui devait faire devant Dieu son mérite et sa gloire. Il a vu dans la croix la perfection de son apostolat et la consommation de son sacerdoce.

La croix a été pour saint André une chaire d'éloquence où il a fait éclater tout le zèle du plus fervent prédicateur. Pouvait-il prêcher Jésus crucifié avec plus d'autorité, plus de grâce, plus de conviction et de force, avec plus de succès et plus de fruit, qu'il ne le fit du haut de la croix où il était lui-même attaché ?

Oh ! que l'éloquence est persuasive, quand elle est appuyée sur l'exemple ! et quelle force divine emprunte au supplice de la croix enduré avec une ferveur et une joie indicibles, la prédication d'un apôtre !

L'amour de la croix nous rendrait éloquents bien plus que toutes les ressources de l'imagination, quand celle-ci emploie les moyens humains. Celui qui souffre avec une parfaite résignation, qui accepte avec reconnaissance tous les genres de douleurs et de peines que le Ciel lui envoie, est capable de travailler efficacement à procurer la gloire de Dieu. Sans cette disposition, le zèle pour les bonnes œuvres doit paraître suspect, il est le plus souvent sans mérite et sans fruit ; Dieu refuse de le bénir.

En second lieu, saint André, comme prêtre, offrait tous les jours le sacrifice de la loi nouvelle. Dieu a voulu que la croix devînt pour lui l'autel où il exerça, dans toute sa perfection, l'office de sacrificateur.

Qu'y a-t-il de plus admirable qu'un prêtre qui s'immole lui-même en union avec Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes ?

Saint André joint au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de son propre corps. Il peut dire avec saint Paul : j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Il l'accomplit d'une manière parfaite par l'immolation de sa propre vie. Il offre, du haut de la croix, son corps à Dieu comme une hostie vivante qui lui est agréable. Il se réjouit de voir enfin arrivé le moment où cette croix, qu'il a si ardemment désirée, est dressée devant lui comme un autel où il pourra être consumé pour le nom de Jésus-Christ ; il embrasse, en versant des larmes de joie, le pied de cet autel qu'il regarde comme sa gloire et sa richesse. Il confesse qu'il est indigne de l'honneur qui lui est offert dans un genre de mort semblable à celui que le Sauveur a choisi pour lui-même. Sa mort couronne son sacerdoce.

Mais tous les chrétiens doivent participer, comme le dit saint Pierre, au sacerdoce de Jésus-Christ. C'est en offrant tous les jours à Dieu, en union avec les prêtres, l'adorable victime immolée pour le salut du monde. Or, Jésus-Christ est prêtre et victime à la fois. Ses disciples participent à cette double qualité de leur Maître. Ils s'offrent eux-mêmes en offrant le corps du Sauveur.

Ils savent que la croix est nécessaire au salut ; ils aiment à la porter avec celui qui les invite à marcher sur ses traces divines ; ils regardent comme le plus grand des malheurs une vie sensuelle, une vie passée dans les délices, dans la mollesse, une vie sans sacrifice, sans douleurs, sans croix.

Sommes-nous bien pénétrés de ces vérités ? Quelles sont les conséquences pratiques de cette croyance ? Nos sentiments à l'égard des souffrances, des peines intérieures ou extérieures, sont-ils conformes à la doctrine que nous professons ?

Hélas ! on entend tous les jours ce blasphème impie : Voilà une personne que Dieu aime et favorise ; elle réussit en toutes choses, elle arrive toujours à ses fins ; rien ne lui manque, son bonheur est sans mélange de peine, elle est sans croix !....

O mon Dieu, corrigez nos erreurs ; mais, par-dessus tout, changez nos senments ; donnez-nous un cœur capable d'aimer la Croix, afin que nous soyons comptés parmi vos plus fidèles disciples.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Actes du martyre de saint André. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus, mittentes rete in mare, et ait illis: Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum; at illi continuo relictis retibus secuti sunt illum. (Matth., IV, 18-20.)

Duodecim autem nomina apostolorum sunt. Hæc primus Simon Petrus, et Andreas frater ejus. (Id., X, 2.)

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. (Id., XVI, 24.)

Andreas invenit primum fratrem suum Simonem et dicit ei: Invenimus Messiam. (Joan., I, 41.)

Christo confixus sum cruci. (Galat., II, 19.)

2. — SS. PÈRES.

Andreas cum apud Jesum multa didicisset, non abscondit thesaurum, sed ad fratrem festinavit, accepta bona quam primum communicaturus. (S. J. Chrysost., *Hom.* 18 *in Joan.*)

Petro etsi cedit ordine, præmio tamen non cedit et labore. (Id., *Sermo de S. Andrea.*)

Perfectum Christi crucifixi simulacrum. (Id., *ibid.*)

Primitiarum fuit principium, qui antequam vocaretur alios vocat ad Dominum. (Hesychius, *Oratio in S. Andream.*)

Gaudium sancti Andreæ, quantum extiterit, amor ejus in Deum declaravit; cum ita horribilitatem vicerit mortis. (S. Bernard., *Sermo* 2 *de S. Andrea.*)

Crucifixus crucifixum prædicabat. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Conduite étonnante de Jésus-Christ dans la formation de son Église. Combien fut inconcevable et divine l'entreprise des apôtres! Misérables dispositions des chrétiens de nos jours envers la religion. (Bossuet, *Panégyrique de S. André.*)

2. S. André a cherché Jésus-Christ et l'a trouvé à son baptême auquel il assista. Il l'a généreusement suivi jusque sur la croix où il a prêché la plus grande et la plus sublime doctrine de son Maître. (Du Jarry, *Essais de panégyriques* pour la fête de S. André, apôtre.)

3. Droits d'aînesse de S. André dans le Collége apostolique: *Discipulus inter omnes omnino fuit primus, Andreas.* (S. Gaudentius.)

4. S. André a eu la gloire: 1° d'avoir suivi son Maître avant tous les autres; 2° de l'avoir suivi promptement et avec ferveur; 3° de l'avoir suivi constamment jusqu'à la mort de la croix. (Le P. Nouet, *Méditation pour la fête de S. André, apôtre.*)

5. S. André a: 1° aimé la croix d'un amour désintéressé, généreux et constant; 2° il l'a prêchée, dit Bossuet, avec un zèle infatigable et un courage invincible dans l'Épire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages; 3° il l'a soufferte avec constance et allégresse. (Le P. Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs* pour le panégyrique de S. André.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

B. Andreas passus est: 1° desideranter; 2° confidenter; 3° lætanter; 4° constanter; 5° longanimiter; 6° perseveranter. (S. Thomas Aquin., *Serm.* 2 *de S. Andræa.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE S. BERNARD. — I. De obedientia et caritate S. Andreæ. — II. De ejus constantia in contemnendo et subeundo mortem in cruce. (*Sermo* 3 *de S. Andrea.*)

PLAN DE S. BONAVENTURE. — Texte: *Christo confixus sum.* (Gal., II, 19.) — I. De spiritali cruce quam B. Andreas ad imitationem Domini semper gessit. — II. Hujus crucis: 1° profundum dicitur humilitas; 2° altitudo, paupertas; 3° latitudo, caritas; 4° et longitudo, perseverantia sive longanimitas. (*Sermo* 2 *de S. Andrea.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DU P. MICHEL VIVIEN. — I. Crux fuit Andreæ: 1° utilis et pretiosa; 2° sua-

vis et deliciosa; 3° honorabilis et gloriosa. — II. Andreas per crucem invenit: 1° gloriosam famositatem; 2° sublimem affinitatem; 3° opulentam hæreditatem. — III Andreas crucis supplicium passus est: 1° libenter; 2° patienter; 3° ardenter. (*In Tertulliano prædicante*, t. III, titulo: FESTA APOSTOLORUM.)

PLAN DU P. BOURDALOUE. — Texte: *Ambulans Jesus trans mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus et Andream fratrem ejus...; et ait illis, venite post me.* (Matth., IV, 18.) — I. La croix est la chaire où S. André a prêché Jésus-Christ et sa loi: 1° avec le plus d'autorité et de grâce; 2° avec le plus d'efficace et de conviction; 3° avec le plus de succès et de fruit. — II. La croix est son autel où: 1° en immolant Jésus-Christ il s'immole lui-même; 2° où il couronne son sacerdoce en s'immolant sur la croix.

Ces deux plans de Vivien et de Bourdaloue sont les plus étendus, les plus complets, les plus spéciaux qui aient été faits sur S. André. Celui de Bossuet, rapporté ci-dessus aux Thèmes oratoires, ne s'applique qu'indirectement au saint.

6. — ACTES DU MARTYRE DE S. ANDRÉ.

Beatus Andreas orabat, dicens: Domine, Rex æternæ gloriæ, suscipe me pendentem in patibulo. Non me permittas, Domine, famulum tuum a te separari; tempus est ut commendetur terræ corpus meum et me ad te venire cupias.

Andreas vero rogabat populum ut non impediret passionem ipsius. Cum pervenisset Beatus Andreas ad locum ubi crux parata erat, exclamavit et dixit: O bona crux, diu desiderata et jam concupiscenti animo præparata! securus et gaudens venio ad te, ita et tu exultans suscipias me discipulum ejus, qui pependit in te. (*In Breviario romano, de festo S. Andreæ.*)

7. — ENCOMIA.

Sacra illa tuba Andreas, primus apostolorum fœtus, prima Ecclesiæ columna, ante Petrum petra, fundamentum fundamenti; vocans antequam vocaretur, adducens antequam adduceretur. (Hesychius Hierosolym. presbyter, (*Oratio in S. Andream.*)

Gaudium S. Andreæ quantum extiterit, amor ejus in Deum declaravit; cum ita horribilitatem vicerit mortis. (S. Bernard., *Sermo* 2 *de S. Andrea.*)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. J. Chrysostôme, *Serm. de Cruce*; S. Jérôme, *in Matth.*, c. 10; S. Augustin, *in Joan.*, c. 1; S. Epiphane, *Hæres.*, 51, c. 14; S. Chrysol., *Serm.* 133; Hesychius, *Orat. de S. Andrea*; Eusèbe d'Emèse, *Oratio de S. Andrea*; S. Proclus, *id.*; S. P. Damien, 2 *id.*; S. Bernard, 4 *id.*; S. Bonaventure, 2 *id.*; S. Thomas, 2 *id.*

PANÉGYRISTES ANCIENS. — Albert le Grand, 1 *Orat. de S. Andrea*; Guillaume de Paris, 3 *id.*; Denis le Chartreux, 1 *id.*; S. Laurent Justinien, 1 *id.*; S. Vincent Ferrier, 1 *id.*; Matthias Faber, 13 *id.*

MODERNES. — Senault, Fromentières, Vivien, Biroat, Texier, Bourdaloue, Lambert, Houdry, Damascène, La Rue, Bossuet, Laroche, Séraphin, Champigny, Pallu, Latour, Baudrand.

RÉPERTOIRES. — Andreas du Saussai, évêque de Toul, *Actions de S. André*, ouvrage spécial en un gros vol.; Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs*, pour le panégyrique de S. André; M. l'abbé C. Martin, *Panorama des Prédicateurs*, t. III, 71, fête de S. André.)

9. MARTYROLOGE. — S. André, ap. — SS. Castule et Eprépite, mm. — Sainte Maure, v. et m. — Sainte Justine, id. — S. Constance. — S. Zozime.

FÊTES DU MOIS DE DÉCEMBRE

1er décembre. — SAINT ÉLOI, évêque de Noyon.

(L'AN 659.)

VIE DE SAINT ÉLOI

Éloi, né à Chatelac, dans le Limousin, de parents d'une condition médiocre, mais vertueux, fut élevé dans la crainte de Dieu : son esprit et son cœur, dociles aux impressions de la grâce, répondirent parfaitement aux soins dont il fut environné. Comme on lui remarquait un goût prononcé pour les ouvrages d'art, son père le plaça chez un orfévre de Limoges, où il ne tarda pas à développer un talent rare; ce qui le distingua surtout, ce fut sa douceur, sa droiture et sa piété. Ce jeune séculier vivait en vrai religieux.

Vers l'âge de trente ans, la Providence le conduisit à Paris, et il s'y distingua bientôt par son habileté et par sa vertu. Bobbon, intendant des finances, charmé de son adresse, lui fit faire plusieurs ouvrages précieux. Le roi avait envie d'une chaise d'or ornée de pierreries; il livra à Éloi la matière nécessaire et lui confia l'ouvrage. L'habile et consciencieux ouvrier, au lieu d'une, en confectionna deux, et comme le roi se montrait émerveillé de la première, on lui présenta la seconde, qu'il n'attendait pas. De ce jour, l'orfévre devint un des favoris du prince; mais il n'abusa pas de sa faveur : on ne le vit ni moins humble, ni moins retenu, ni moins pieux. La pureté de ses mœurs, sa tendre dévotion, la régularité inaltérable de sa conduite, le rendaient tous les jours plus estimable. L'air de la cour n'altéra nullement son innocence; sa vertu, au contraire, y devint plus éclatante. Il s'y livra aux rigueurs de la plus austère pénitence : la prière, la méditation, faisaient ses délices; son jeûne était presque continuel, et il macérait sa chair par mille cruautés innocentes.

Dagobert, successeur de Clotaire II, enchérit encore sur l'estime de son père et sur son amitié pour Éloi. Profitant de cette bienveillance, le pieux artiste s'en servit pour inspirer à ce prince des sentiments de religion, le retirer de ses dérèglements, et le mener à une vie chrétienne. Il continua de se livrer à l'orfévrerie, mais il eut la consolation de travailler presque uniquement pour les saints et pour les églises. Comblé des faveurs et des dons du roi, il reversait tout sur les pauvres; ses revenus étaient employés à nourrir et vêtir les indigents, à racheter les captifs, et à former des établissements de piété. Il fonda de ses deniers l'abbaye de Solignac, sous la règle de saint Colomban, et un monastère à Paris, où l'on vit jusqu'à trois cents religieuses, sous la conduite de sainte Aure.

Après la mort de Dagobert, le clergé et le peuple de Noyon demandèrent pour évêque celui qu'on appelait le *Religieux de la cour*. Clovis II donna son adhésion, et le saint orfévre, malgré ses raisons, ses prières et ses larmes, se vit contraint de recevoir les ordres sacrés. Il dit alors à la cour un éternel

adieu, et alla s'ensevelir dans les devoirs de son épiscopat. Bientôt, sous un tel évêque, la discipline ecclésiastique régna dans le clergé; la piété refleurit parmi les fidèles; la foi triompha au milieu des idolâtres. Son zèle alla jusqu'en Zélande et aux extrémités du Brabant, détruire les restes des superstitions païennes, et planter l'étendard de la croix sur les ruines des idoles. Les impies eurent beau crier, les libertins frémir, les idolâtres lui dresser des embûches, rien n'arrêta le saint évêque; plus les difficultés et les obstacles grandissaient, plus ses travaux et ses succès s'accroissaient. Le don des miracles soutenait son zèle et le faisait fructifier. Comblé de mérites, usé de pénitence et de travaux apostoliques, saint Éloi mourut à l'âge de soixante-seize ans, le 1er décembre 659.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉLOI

TEXTE : *Erat vir rectus ac timens Deum.*
(Job, I, 1.)

Ce bel éloge que le Saint-Esprit fait de Job, ne puis-je pas, sans exagération, l'appliquer à saint Éloi, dont l'Église célèbre la fête aujourd'hui? Ce saint, dont le nom est si populaire, fut d'abord simple ouvrier orfévre, puis ministre du roi de France, et enfin évêque de Noyon. On ne peut lire sa vie admirable sans se sentir touché et sans retirer de grands enseignements de cette lecture. Aussi, en me décidant à consacrer l'instruction de ce jour à l'éloge de ce serviteur de Dieu, ai-je pensé faire une chose qui vous sera tout à la fois utile et agréable.

Je serai nécessairement fort court, parce que je ne dois pas dépasser les limites ordinaires des instructions; néanmoins j'espère en dire assez pour édifier et inspirer une grande dévotion à saint Éloi, patron de plusieurs corporations ouvrières.

Ier POINT. — SAINT ÉLOI OUVRIER.

Il n'est pas rare, de nos jours surtout, où l'ignorance en matière de religion est si profonde, il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui se font une fausse idée de la sainteté, s'imaginant qu'il faut des choses extraordinaires pour y arriver, et qu'elle n'est possible que dans certaines conditions privilégiées.

Ainsi, le pauvre, l'ouvrier dira : « La sainteté, cela est bon pour les riches, qui ont le temps de se livrer aux exercices de piété et de satisfaire leur dévotion tout à leur aise; mais comment le pauvre peuple pourrait-il seulement y songer? Ne faut-il pas qu'il vive? et, pour vivre, ne faut-il pas qu'il travaille? C'est à peine s'il lui reste assez de temps pour accomplir ses devoirs stricts et absolument nécessaires. »

Le riche, de son côté, s'excuse sur ses grandes occupations, sur ses affaires, sur le tracas du commerce, sur les exigences de la société, et il dit : « Ah! la sainteté, la perfection, c'est une belle chose; mais comment voulez-vous qu'on y parvienne, lorsqu'on est condamné à vivre dans le monde? Cela est bon pour les prêtres, pour les religieux et les religieuses, pour tous ceux qui vivent dans les couvents; mais nous, tourmentés, tracassés par mille occupations diverses, comment pourrions-nous tendre à la perfection, aspirer à la sainteté! Ce serait une folie d'y songer; on ne peut exiger cela de nous. »

La vie de saint Éloi me servira à confondre toutes les vaines excuses inventés par la paresse et la mauvaise volonté. En effet, saint Éloi a passé par

diverses conditions, et il s'est sanctifié dans la pauvreté aussi bien que dans la plus haute fortune, comme vous l'allez voir.

Notre saint naquit vers le milieu du septième siècle, aux environs de Limoges. Il était fort jeune lorsque son père le plaça en apprentissage chez un orfévre. C'est dans cet état qu'Éloi fit voir d'abord ce qu'il deviendrait plus tard et qu'il donna les premiers signes de sagesse et de sainteté. Loin de se plaindre, comme font beaucoup d'ouvriers, de se voir contraint de travailler pour vivre, loin de murmurer contre la Providence qui l'avait fait naître dans une condition inférieure, il profita au contraire de son humble condition pour s'élever à Dieu, lui offrant son travail et ses fatigues en expiation de ses péchés, et acceptant de grand cœur le sort qui lui était fait, sans rien désirer d'autre que l'accomplissement de la volonté divine. Toutefois, M. F., il ne se laissait pas tellement absorber par le travail qu'il ne prît du temps pour s'occuper de son instruction religieuse et vaquer aux exercices de piété. Au lieu de prendre part aux divertissements de son âge, il consacrait ses loisirs à aller prier dans les églises et à y écouter les sermons, qu'il méditait ensuite pendant son travail. L'argent dont il pouvait disposer, il le distribuait aux pauvres. Voilà quelles étaient les récréations du jeune Éloi.

Nobles plaisirs, M. F., que nous serions heureux de voir partagés par tous les jeunes gens. Ah! si au lieu de courir les plaisirs où ils perdent souvent du même coup leur argent, leur raison et leur âme, ils imitaient saint Éloi et employaient comme lui leur temps à suivre les offices de l'Eglise, à écouter les instructions, et l'argent de leurs menus plaisirs à soulager les pauvres de Jésus-Christ, quelles bénédictions n'attireraient-ils pas sur eux!

Oh! que la charité est précieuse, M. F. Il est écrit qu'elle nous délivre de la mort éternelle et qu'elle nous fait trouver grâce aux yeux de Dieu. Qu'ils seront donc heureux à l'heure de la mort ceux qui, pendant la vie, auront été généreux et bienfaisants envers les malheureux! Le Seigneur a promis d'exaucer la prière du pauvre; s'il intercède pour vous, votre salut est presque assuré.

Imitez donc, jeunes gens, imitez tous, M. F., la noble conduite de saint Éloi; prenez sur votre pauvreté même pour soulager les plus pauvres que vous; donnez peu, si vous avez peu, mais donnez toujours de bon cœur. Économisez sur la toilette, sur les dépenses de la table, sur tous les frais inutiles, et versez ces saintes économies dans le sein des pauvres; vous prêtez au Seigneur à gros intérêts, il vous rendra tout au centuple à l'heure de la mort. Imitez aussi la pieuse ardeur de notre saint à s'instruire.

Il faut bien l'avouer, la grande plaie de notre temps, c'est l'ignorance en matière de religion : on ne connaît pas Dieu, et voilà pourquoi on l'aime si peu; on penserait bien plus à lui, on l'aimerait bien davantage si on le connaissait mieux.

Consacrez donc, M. F., tout le temps dont vous pouvez disposer à vous instruire de votre religion, en écoutant les instructions et les sermons que l'on vous fait, et en vous livrant le plus souvent possible à quelque bonne lecture sur les devoirs de la vie chrétienne. Saint Éloi, lorsqu'il travaillait, avait toujours un livre ouvert devant lui, afin de nourrir son âme avec de bonnes pensées tandis qu'il travaillait pour se procurer les choses nécessaires à la vie. N'est-ce pas là le parfait modèle de l'ouvrier chrétien? Qui donc oserait dire, en présence d'un si bel exemple, que la sainteté est impossible à l'homme qui doit gagner le pain de chaque jour à la sueur de son front?

Saint Éloi, quoiqu'il fût ouvrier, a bien su trouver le temps de servir Dieu,

de travailler à son salut, de tendre à la perfection. Et vous aussi, M. F., quelles que soient vos occupations, vous trouverez le temps de penser à votre âme, si vous le voulez, car le salut n'est qu'une question de bonne volonté pour tout le monde, et, je le répète, on peut se sauver dans tous les états et dans toutes les conditions.

IIe POINT. — SAINT ÉLOI MINISTRE ET ÉVÊQUE.

Nous venons de voir comment saint Éloi, simple ouvrier, s'est sanctifié par le travail, la prière, la charité; nous verrons maintenant comment, étant devenu ministre de France et plus tard évêque de Noyon, il continua à se sanctifier par la pratique des mêmes vertus.

S'étant rendu à Paris pour se perfectionner dans son état, il fut remarqué par le roi de France, qui, sur l'éloge que l'on fit de son talent et de sa probité, lui commanda un trône d'or enrichi de pierres précieuses. Vous savez tous que saint Éloi fit, avec la matière que l'on lui avait confiée, deux trônes au lieu d'un, ce qui charma tellement le roi, qu'il le prit en affection et le créa ministre.

Que va devenir Éloi dans cette haute fortune qui lui arrive si subitement? Ne se laissera-t-il pas éblouir par l'éclat des richesses, ne se laissera-t-il pas tromper par les flatteries des courtisans et corrompre par les mœurs trop libres des cours? Ne craignez rien, M. F., Éloi a « l'âme droite et craint Dieu: » *Erat vir rectus ac timens Deum.* Il sait apprécier les choses à leur juste valeur, et la fortune n'est à ses yeux qu'un dépôt confié par la divine Providence pour le soulagement des malheureux; il sait aussi que les grandeurs et la richesse n'affranchissent pas l'homme des lois divines, et que les puissants seront sévèrement tourmentés s'ils sont infidèles à leurs devoirs. Il ne vit donc dans sa nouvelle fortune qu'une obligation plus rigoureuse de faire le bien et de se sanctifier. Loin de retrancher de ses prières et de ses exercices de piété, comme semblait le permettre sa position nouvelle, il y apporta, au contraire, encore plus de soins et d'application qu'auparavant. Pénétré de plus en plus de la crainte de Dieu, il méditait presque continuellement sur la mort et sur les peines de l'enfer. Tous les jours il s'enfermait une ou deux heures dans son cabinet, pleurant amèrement et s'imposant d'austères pénitences par ses fautes passées quoiqu'elles fussent bien légères. Si sévère, cependant, qu'il fût pour lui-même, il était extrêmement doux et indulgent pour le prochain. Tandis qu'il demeurait souvent trois jours sans manger et qu'il n'usait jamais de viande, il traitait les pauvres comme ses seigneurs et maîtres, leur distribuant tout ce qui lui revenait du produit de sa charge. Mais puis-je faire un plus bel éloge de sa charité que celui qu'en fait saint Ouen, lorsqu'il dit : « Vous reconnaîtrez la maison d'Éloi à la multitude de pauvres qui se pressent toujours à sa porte. »

Tant de vertu avait mis saint Éloi tellement en vénération dans tout le royaume, que l'église de Noyon ayant perdu son évêque, il fut élu pour lui succéder, malgré l'opposition que son humilité lui fit faire. Dans ce nouvel état, vous le pensez bien, M. F., il ne fit que croître en sainteté. Dieu se plut même à faire éclater sa vertu par de nombreux miracles qu'il opéra à sa prière et par ses mains. Enfin et pour abréger, après vingt ans d'un épiscopat dont tous les jours furent marqués par des bienfaits, il mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire, en saint.

Vous le voyez, M. F., on peut se sanctifier dans toutes les conditions, dans

les plus basses comme dans les plus élevées; il suffit pour cela de vouloir; la grâce étant donnée à tous. Saint Éloi fut ouvrier, on pourrait même dire qu'il fut pauvre, et il s'est sanctifié dans cette position comme dans celle plus élevée de ministre et d'évêque. Faisons de même. Aspirons tous à la sainteté, riches comme pauvres, petits et grands, car elle est accessible à tous les enfants de Dieu.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Œuvres de saint Éloi. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Implevi Beseleel Spiritu Dei et sapientia, et intelligentia, et scientia in omni opere ad excogitandum quidquid fabrefieri potest ex auro, et argento, et ære, marmore et gemmis, et diversitate lignorum. (Exod., XXXI, 3, 4.)

Nouveau Testament. — Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia; et erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 10.)

Deo gratias qui semper triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco. (II Cor., II, 14.)

Obsecramus per Christum, reconciliamini Deo (Id., *ibid.*, V, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Magnificus quidem structor es parietum, sed magnificentior sis ædificator animarum. (S. Leo I, *Sermo in Machab.*)

Quamlibet largas eleemosynas aliquis tribuat, si capitalia crimina non declinat, pecuniam perdit, et peccatum non redimit. (S. Eligius, *Homil.* 8.)

Sedulæ preces provocant animam judicis ad misericordiam. (Id., *Homil.*, 11.)

Egredientes de hospitio armet oratio, regredientibus de platea animo occurrat. (Id., *ibid.*)

Per confessionem venia nascitur. (Id., *Homil.* 11.)

Confiteantur singuli delictum suum, dum adhuc qui deliquit in seculo est, dum admitti confessio ejus potest. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Éloi a exercé la charité dans tous les lieux qu'il a habités. Voulez-vous que j'aille dans le Limousin où il est né, dans Paris où il a vécu, dans la France où il a prêché, dans Noyon où il a fait sa résidence? partout vous trouverez les preuves de sa grande charité. (Biroat, *Panégyrique de S. Eloi*, première partie.)

2. S. Eloi a exercé la charité dans tous les états de sa vie. En quel état voulez-vous que je vous le représente pour le faire paraître miséricordieux? Voulez-vous le voir artisan dans la boutique d'un orfèvre, conseiller dans le palais du roi, apôtre dans les pays infidèles, évêque dans son église? (Id., *ibid.*)

3. S. Eloi a surtout fait l'aumône spirituelle en convertissant les infideles de la Flandre et de la Germanie, en ramenant les pécheurs à Dieu, en donnant le bon exemple à la cour et dans son diocèse. (Le même, deuxième partie.)

4. S. Eloi, vrai modèle et glorieux patron des artistes chrétiens.

5. S. Eloi, après avoir fabriqué deux trônes d'or pour le roi Clotaire II, travaille à en fabriquer un troisième pour lui, à la cour du Roi des rois : Interea tertiam sedem cœlo agressus parare animum suum, hic demum artificem se ostendit. Quan lo lacrymis hunc perpolivit, asperis pœnitentiæ studiis scalpsit, omnibusque virtutibus ita exornavit, ut ad spectaculum cœlites traheret. (*Fasti Mariani, de S. Eligio.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son application au travail qui en fit un ouvrier des plus habiles; 2° sa probité : Fidem suam ita probavit, ut ex auro, ex quo sellam unam tantum facere jussus erat, geminas concinnaret (*Fasti Mariani*); 3° son assiduité aux pieuses lectures : Cum artem exercebat subinde in sacros codices oculos intendebat (*in Brev. paris.*); 4° l'heureux emploi de son art, à orner les tombeaux et les châsses des saints : Plurima diversis temporibus auro, argento et gemmis ornavit sepulcra sanctorum; 5° sa charité quotidienne qui

fait appeler sa maison, la maison des pauvres : Ubi pauperum cœtum conspexeris, illic et Eligium reperies ; 6° son goût pour la prière ; 7° son bon exemple à la cour des rois Clotaire et Dagobert ; 8° son zèle apostolique pour la conversion des Suèves, des Flamands, des Frisons, des Saxons.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé Dauphin, doyen de Sainte-Geneviève et chanoine de Saint-Denis, sur l'art chrétien. — I. Le christianisme est éminemment favorable aux beaux-arts.— II. Fin de l'art : l'élévation des âmes; 2° leur moralisation dans la recherche et l'expression du beau, du bien et du vrai. — III. L'abus de l'art conduit : 1° à l'abaissement ; 2° à la dépravation. (Ce sermon très-actuel et très-beau a été adressé aux artistes, en l'église de Saint-Eustache à Paris, en présence de Mgr l'archevêque, en 1858.)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Profanation de l'art chez les peuples païens. La statuaire, la peinture, l'ornementation ne cherchent qu'à plaire aux sens. — II. Sanctification de l'art chez les peuples chrétiens. Il a ici pour fin : 1° la moralisation des âmes; 2° leur édification par la représentation des objets pieux.

Autre plan du même.— S. Eloi : 1° modèle de l'artiste chrétien ; 2° modèle de l'homme de cour ; 3° modèle de l'évêque. *Voir* d'autres plans sur l'art chrétien : au 28 novembre, fête de saint Etienne le Jeune, et au 22, *id.*, fête de sainte Cécile. *Voir* aussi au 26 août, fête de S. Ouen, archevêque de Rouen.

Plan caractéristique de Durand. — 1° Comme artiste, S. Eloi fait autant de chefs-d'œuvre qu'il entreprend d'ouvrages pour la décoration des temples; 2° comme favori des rois, il fait autant de fondations religieuses qu'il reçoit de grâces, pour enrichir l'Église; 3° comme évêque, il prononce autant d'oracles qu'il fait de discours pour instruire les fidèles. (*Caractères des Saints*, 1er décembre.) *Voir* aussi les plans des fêtes de S. Loup au 24 juillet et de S. Germain l'Auxerrois au 30 *id.*

Plan de M. l'abbé Sabatier. — Texte : *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni quod promisit Deus diligentibus se?* (Jac., II, 5.) — I. S. Eloi est notre modèle en ce que : 1° il a uni la prière au travail ; 2° il a consacré à Dieu les jours de fêtes et de dimanche; 3° il a mis tous ses soins à orner les églises; 4° il a travaillé au soulagement des pauvres. — II. Nous devons invoquer S. Eloi pour les besoins : 1° de l'âme ; 2° du corps. (*Imitation des Saints.*)

6. — ENCOMIA

S. Eloi est un véritable saint dans la force du terme : il fait exception dans son temps. Il représente par sa vie comme par ses ouvrages le peu que la civilisation latine et le christianisme avaient pu sauver de la barbarie triomphante. Comme la douce et pieuse figure du pieux artiste se détache avec grâce au milieu des figures barbares de ses contemporains, de même ses homélies tranchent avec tout ce qui reste de son temps par un accent de tendresse qui lui est particulier, par une onction touchante et une sensibilité ingénieuse. (M. Ampère fils, *Histoire littéraire avant le douzième siècle.*)

Hic Eligius florebat
Et in arte eminebat
Admirandus aurifex.

Verum opes vilipendens
Sursum spiritu ascendens
Cœli fit thesaurifex.

Cum virtutibus formosis
Vestibus sub pretiosis
Durum fert cilicium.

Fit Antistes, sed invitus,
Hinc de cœlo eruditus
Linquit artificium.

(R. D. Redel, *Annus chronographicus*, *de S. Eligio*, in 1 decembr.)

Eligius capsas e fulvo fabricat auro,
Condat ut augusta Lipsana sancta loco.

(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri.)

7. — ŒUVRES DE SAINT ÉLOI.

Œuvres artistiques. — S. Eloi a porté l'art de l'orfèvrerie à un degré de perfection extraordinaire pour le temps où il vécut. Il orna avec magnificence les tombeaux de S. Martin de Tours et de S. Denis, évêque de Paris. Il fit les belles châsses de S. Quentin, des SS. Crépin et Crépinien de Soissons, de S. Lucien, de S. Piat, de S. Germain de Paris, de S. Séverin, de sainte Geneviève, de sainte Colombe. Il exécuta pour le roi Clotaire II deux trônes ou siéges d'or enrichis de pierreries. On voyait encore plusieurs de ces ouvrages en 1789.

Œuvres littéraires. — Nous avons de S. Eloi seize *Homélies* sur le jeûne, la pénitence, la satisfaction, la miséricorde de Dieu, l'amour du prochain, l'amour de Dieu, l'Écriture sainte, la présence réelle, le jugement, l'aumône, la confession, la prière. Le style en est clair,

simple, sans ornements, mais touchant, pathétique et moëlleux.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues.— S. Ouen, *Vie de S. Eloi*. Elle se trouve dans le recueil de Surius ; les Bollandistes : *Acta Sanctorum* et tous les hagiographes modernes.

Historiens. — Fleury, *Hist. de l'Eglise;* Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane;* M. l'abbé Jager, *id.;* D. Ceillier, *Hist. des Ecriv. eccles.*, t. XVII; Ghesquière, *Acta SS Belgii selecta.*

Panégyristes. — Biroat, M. l'abbé Sabatier, dans son *Imitation des Saints.*

—

10. MARTYROLOGE. — Le prophète Nahum. — S. Diodore, pr., et S. Marien, diacre, mm. — SS. Lucius, Rogat, Cassien et Candide, mm. — S. Aulan, m. — S. Olympiade, id. — S. Aniane, id. — S. Procule, év. et m. — S. Vas, id. — S. Castritien, év. — S. Ursicien, id. — S. Éloi, id. — S. Agry, id. — Sainte Natalie.

---

2 décembre. — SAINTE BIBIANE, vierge et martyre.

(l'an 363.)

VIE DE SAINTE BIBIANE

Bibiane, vierge de Rome, se rendit plus illustre encore par sa foi qu'elle ne l'était par sa naissance. Sous le règne de Julien l'Apostat, son père, qui se nommait Flavien, fut arrêté et dépouillé d'un emploi considérable. On le marqua d'un signe infamant avec un fer chaud et on le bannit à Acqua-Pendente, où il mourut martyr. La femme de ce courageux chrétien, Dafrose, fut d'abord enfermée avec ses filles dans sa propre maison, pour y mourir de faim; ensuite on la traîna hors de la ville, afin de lui trancher la tête. Après la mort de ses pieux parents, Bibiane, ainsi que sa sœur Démétrie, vit tous ses biens confisqués par l'avide préteur Apronien, qui les réduisit à manquer des choses les plus nécessaires à la vie.

Mais Dieu, qui donne la nourriture à ceux qui ont faim, leur fournit miraculeusement les aliments dont elles avaient besoin; en sorte que le magistrat, les ayant vues pleines de force et de santé, en fut rempli d'étonnement. Cet homme impie n'en continua pas moins de les persécuter. Il voulut leur persuader d'adorer ses faux dieux, et, pour les gagner plus sûrement, il promit de les rétablir dans la jouissance de leurs biens, les assurant de la faveur du prince, et faisant briller à leurs yeux l'aspect des magnifiques alliances qui leur étaient réservées. Il déclara en même temps que la prison, les verges, la hache du bourreau, puniraient leur opiniâtreté, si elles persistaient dans la religion du Christ. Mais Bibiane et Démétrie, aussi peu ébranlées par les menaces que séduites par les promesses, protestèrent qu'elles aimaient mieux mourir que de souiller leur âme par les pratiques du paganisme, et montrèrent pour l'impiété du préteur une horreur invincible.

Alors, Dieu le permettant ainsi, Démétrie tomba morte en présence de sa sœur. Bibiane fut livrée à une femme débauchée appelée Rufine, qui devait mettre tout en œuvre pour la corrompre. Mais la sainte, qui dès le berceau avait appris à observer les lois du Christ et à garder intacte la fleur de la virginité, se surpassa elle-même par la force dont elle parut revêtue, triompha des piéges de la courtisane, et déjoua les ruses du préteur. A la vue de l'inu-

tilité des efforts de Rufine, qui cependant, pour détourner la vierge des ses saintes résolutions, passait chaque jour de la feinte douceur de ses paroles artificieuses à l'emploi de la violence et d'une flagellation barbare, Apronien, frustré dans son espoir, s'irrita violemment de ce que ses tentatives échouaient ainsi contre Bibiane. Il commanda à ses licteurs de la dépouiller de ses habits, de l'attacher à une colonne, de la frapper avec des verges plombées jusqu'à la mort. Ce fut au milieu de ces affreux tourments qu'elle rendit son âme à Dieu. Son corps fut laissé deux jours sur la place publique pour être dévoré par les chiens. Mais le Seigneur prit soin qu'il ne souffrît aucune atteinte. Un prêtre appelé Jean l'ensevelit la nuit et l'enterra près du sépulcre de Dafrose et de Démétrie, non loin du palais de Licinius, à l'endroit où se voit maintenant une église consacrée à Dieu sous l'invocation de Sainte-Bibiane. Les restes de ces martyres ont été relevés de terre et reposent à présent sous l'autel principal de la basilique que le pape Urbain VIII a restaurée en leur honneur.

INSTRUCTION SUR LA VIRGINITÉ

TEXTE : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* (Eccli., XXVI, 20.)

Il y a pour tout le monde une vocation nécessaire, indispensable, c'est celle du salut; car Dieu veut le salut de tous les hommes sans exception, mais parce qu'on peut se sauver par différentes voies, de là divers états, diverses sortes de vocations particulières; de là l'état du sacerdoce et l'état religieux, l'état du mariage et l'état de la virginité ou du célibat.

Que devons-nous penser du célibat ou de la virginité quand on l'embrasse en vue de plaire à Dieu? Que cet état soit meilleur et plus parfait que le mariage, c'est un article de foi défini par le saint Concile de Trente, qui s'exprime en ces termes : *Si quis dixerit statum conjugalem anteponendum esse statui virginitatis vel cœlibatus et non esse melius ac beatius manere in virginitate vel cœlibatu, quam jungi matrimonio, anathema sit!* Ce décret, d'ailleurs, n'est que l'expression de la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, l'expression de la foi et de la persuasion des chrétiens depuis l'origine de l'Église.

Arrêtons-nous aujourd'hui, que nous célébrons la fête d'une Vierge, à considérer les précieux avantages de l'état de virginité.

Ier POINT. — LA VIRGINITÉ NOUS ASSIMILE AUX ANGES ET MÊME A DIEU.

Elle nous rend semblables aux anges et à Dieu lui-même. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous assure que les bienheureux dans le ciel seront comme les anges ; et la raison qu'il en donne, c'est que dans la cité sainte il n'y aura plus de mariage charnel : *Erunt sicut angeli.* Dès à présent et dans cette vie même les vierges ne vivent-elles pas dans une chair mortelle comme n'en ayant pas? et par cette vie toute spirituelle ne s'élèvent-elles pas jusqu'à la condition des pures intelligences? De telle sorte qu'on peut dire en toute vérité, que les vierges sont les anges de la terre, comme les anges sont les vierges du ciel. On peut même ajouter, avec les saints Pères, que la pureté des vierges est plus noble, plus glorieuse que celle des anges, parce que ceux-ci sont purs par nature et sans effort de leur part; tandis que pour conserver sa pureté, l'homme a besoin d'une lutte continuelle. Voilà pourquoi vivre dans une chair

fragile, vivre dans une chair de péché d'une manière toute angélique, c'est vraiment se rendre semblable aux anges.

Mais nous avons dit de plus que la virginité nous rend semblables à Dieu lui-même ; et c'est l'Esprit saint qui nous l'assure, en nous déclarant que la pureté rapproche autant que possible l'homme de Dieu : *Incorruptio facit esse proximum Deo.* Dieu, en effet, étant la pureté essentielle, il s'ensuit que la virginité est le moyen le plus naturel de lui ressembler.

IIe POINT. — ELLE NOUS FAIT ENFANTS DE MARIE ET FAVORIS DE JÉSUS-CHRIST.

En nous rendant semblables à Dieu et à ses anges, la virginité nous établit les enfants privilégiés de Marie, qui est la reine des vierges; car bien qu'elle soit la mère de tous les hommes, et qu'elle leur prodigue à tous les trésors de son amour maternel, Marie, à l'exemple des autres mères, a dans sa grande famille des enfants qu'elle chérit d'une façon toute spéciale ; et ses enfants de prédilection sont nécessairement les vierges ; car étant vierge elle-même, dit saint Jérôme, c'est pour elle une raison de se déclarer la mère des vierges : *Hæc virgo est, et mater est virginum.* Il y a dans son cœur virginal quelque chose de plus tendre pour ceux et celles qui cherchent à lui ressembler par la pratique d'une vertu qu'elle a préférée à la maternité divine, et qui a été le principe de sa gloire et de ses divins priviléges. Voilà pourquoi dans tous les temps et dans tous les lieux ses faveurs les plus spéciales, sa sollicitude la plus tendre, ont toujours été pour les vierges qui se glorifient de marcher sous sa blanche bannière.

En nous rendant les plus chers enfants de Marie, la virginité nous rend également les favoris de Jésus-Christ. « Quiconque, dit l'Esprit saint, aime la pureté de cœur, aura le Roi des rois pour ami : » *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem.* Il est bien vrai que Notre-Seigneur aime tous ceux qui sont en état de grâce, et il ne peut pas ne pas les aimer, qu'ils soient mariés ou non. Mais de même que les parents aiment plus tendrement leurs enfants tant qu'ils sont dans la famille, parce que leur cœur n'est point encore partagé avec d'autres créatures ; ainsi en est-il de Jésus Christ qui aime davantage ceux ou celles qui n'ont pas d'autre maître que lui. Et comment pourrait-il autant aimer les personnes mariées, qui sont obligées de partager leur amour avec la créature ? *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo.* (I Cor., VII, 32.)

Voilà pourquoi Jésus-Christ se glorifie d'être l'époux des vierges : *Sponsabo te mihi in sempiternum* (Osee, XV, 19) ; et quoiqu'il semble bien contracter une sainte alliance avec toutes les âmes qui possèdent la grâce sanctifiante, cette alliance, cette union céleste est bien plus intime, bien plus parfaite avec les âmes qui ne veulent pas d'autre époux que lui-même. C'est pour elles que sont ses bénédictions et ses faveurs toutes spéciales ; témoins ces grâces de prédilection dont il a favorisé les Agnès, les Agathe, les Thérèse, les Catherine, les Madeleine de Pazzi et tant d'autres vierges que l'Église honore d'un culte solennel.

Enfin, sans parler ici de la plus grande facilité qu'ont les vierges de faire leur salut, soit parce qu'elles sont plus à l'abri des dangers et des embarras du monde, soit parce qu'elles se rendent plus semblables et plus chères à Jésus-Christ et à sa divine Mère, qui par là même les favorisent d'une protection toute spéciale, qu'il nous suffise de rappeler ici cette auréole de gloire qui doit les distinguer au ciel et qui est l'indice de cet honneur et de cette élévation

spéciale dont elles jouiront parmi les autres élus ; car pour trouver leur place dans cette bienheureuse patrie, il faut traverser par la pensée la foule innombrable des saints et des saintes qui jouissent de l'éternel bonheur ; il faut arriver jusqu'au trône de Jésus glorifié. Là, ayant Marie à leur tête, les vierges forment le cortége du Roi des rois, qui les comble de ses plus ineffables bénédictions. C'est ce glorieux bataillon de vierges que l'apôtre saint Jean vit autour de l'Agneau au nombre de cent quarante-quatre mille, et qui l'accompagnaient en chantant ses louanges : *Sequuntur Agnum quocumque ierit.* (Ap., XIV, 4.)

O virginité ! que tu es belle sur la terre, et que tu seras glorieuse dans la patrie céleste !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput. (Ps. CIX, 7.)

Casta generatio in perpetuum coronata, triumphat. (Sap., IV, 1.)

Dedi coronam decoris in capite tuo. (Ezech., XVI, 12.)

Nouveau Testament. — Qui sustinuerit in finem, hic salvus erit. (Marc., XIII, 13.)

Propter opus Christi usque ad mortem accessit, tradens animam suam. (Philip., II, 30.)

Divitias æstimans improperium Christi, aspiciebat in remunerationem. (Hebr., XI, 26.)

2. — SS. PÈRES.

Pudicitia hominem Deo incorruptibili simillimum facit. (S. Basil., *L. de Virginit.*)

O virginitas, corona quæ nunquam marcessit, sacrarium Spiritus sancti, gemma pretiosissima, a paucis inventa; opulentia indeficiens, templum Dei, gloriatio apostolorum (S. Athanas., *de Virgin.*)

Quid miramini, fratres, si amatores Dei Martyres tanta pertulerunt, ut acquirerent Deum? amatores auri, videte, quanta patiantur ! (S. Augustin., *Sermo 100 ex diversis.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Excellence de la virginité. Sa nature. Ses degrés.

2. Combien elle est estimée de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la bienheureuse vierge Marie, des anges.

3. Estime qu'en font : l'Eglise, les SS. Pères, les vierges, le monde lui même.

4. Estime qu'en a faite sainte Bibiane.

5. Dépossédées de leurs biens, Bibiane et Démétrie sa sœur endurent avec courage toutes les privations et de longues souffrances.

6. Constance de sainte Bibiane qui expire, sans se plaindre, sous les coups de fouet des bourreaux.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1° Sa résignation à la perte de Flavien son père et Dafrose sa mère, qui, tous deux, subissent le martyre sous ses yeux; 2° son détachement des biens terrestres, qu'elle abandonne sans regret à ses persécuteurs; 3° sa vigilance à préserver de toute atteinte sa chasteté, en présence des piéges que lui tend l impudente Rufine; 4° sa patience dans les longs tourments de son martyre.

5. — PLANS.

PLAN DU P. KLÉE. — Texte : *Fortitudo et decor indumentum ejus.* (Prov., XXXI, 25.) — I. Héroïsme de Bibiane dans ses trois grandes pertes : 1° celle de ses parents livrés au bourreau; 2° celle de ses biens confisqués ; 3° celle de sa vie qu'elle offre à Jésus-Christ.—II. Nous devons à l'exemple de sainte Bibiane : 1° savoir nous consoler dans nos épreuves; 2° savoir tout souffrir pour la foi et pour le salut de notre âme. (*In Breviariolo actuum sanctorum, de S. Bibiana.*)

6. — ENCOMIA.

Divitiis exuta suis virguncula gaudet,
Currenti ad palmam nam grave pondus erant.
(R. P. Hugo Vaillant; FASTI SACRI, *de B. Bibiana.*)

Casta Virgo Bibiana,
Quia fuit christiana
Fertur ad supplicium.
Cunctis bonis spoliata
Ad columnam alligata
Suffert carnificium.
Quo plumbatis diu cæsa,
Migrat ejus mens illæsa
Ad æternam gloriam.
Hinc æternis vivit annis
Quæ de impiis tyrannis
Retulit victoriam.
(R. D. Redel, *Annus; de S. Bibiana.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Le V. Bède, *in Martyrol.*; Usuard, Adon, Baronius, *id*; Surius, *in Vita Sanctorum*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, le P. Proust, le P. Giry, le P. Ribadeneira, Godescard, Rohrbacher.

—

8. MARTYROLOGE. — Sainte Bibiane, v. et m. — SS. Eusèbe, Marcel, Hippolyte, Maxime, Adrie, Pauline, Néon, Marie, Martane et Aurélie, mm. — S. Pontien et quatre autres martyrs. — SS. Sévère, Sécar, Janvier et Victorin, mm. — S. Chromace, év. — S. Pierre Chrysologue, id. — S. Loup, id. — S. Nonne, id. — S. Silvain, id. — S. Evase, id.

---

3 décembre. — SAINT FRANÇOIS-XAVIER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APÔTRE DES INDES ET DU JAPON (L'AN 1552.)

VIE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

François-Xavier, l'un des sujets les plus distingués qu'ait produits la Compagnie de Jésus, naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier, près Pampelune. D. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'État de Jean d'Albret, roi de Navarre; sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcueta et de Xavier. Leurs enfants embrassèrent presque tous l'état militaire. François, qui était le plus jeune, montrant une grande ardeur pour apprendre, fut envoyé à l'Université de Paris, à l'âge de dix-huit ans : il fut placé au collége de Sainte-Barbe. Il s'y distingua bientôt par la rectitude de son jugement et la pénétration de son esprit; et après avoir pris le degré de maître-ès-arts, il enseigna la philosophie au collége de Beauvais. Ce fut dans celui de Sainte-Barbe, qu'il continuait d'habiter, qu'il connut saint Ignace qui parvint à le retirer de la société des jeunes luthériens envoyés d'Allemagne pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université.

Peu de temps après, Ignace, qui ne cessait de lui répéter cette parole de Jésus-Christ : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » eut le bonheur de le ramener entièrement à Dieu. Xavier s'attacha à Ignace, qui lui fit faire de grands progrès dans la perfection, et devint un de ses disciples et des premiers fondateurs de la Compagnie de Jésus. Il reçut la prêtrise, alla avec lui à Rome, logea dans les hôpitaux, servant les malades, prêchant et enseignant le catéchisme aux enfants, et se livrant avec ardeur au ministère des âmes.

Jean III, roi de Portugal, fit demander au pape des ouvriers évangéliques pour aller prêcher la foi aux Indes orientales. Il demandait en particulier six de ces hommes éclairés, humbles, zélés et avides de croix, qu'on admirait à

Rome et dans toute l'Italie, et qui s'étaient attachés à saint Ignace; mais ce dernier ne put en donner que deux et désigna Rodriguez et Bobadilla. Ce dernier s'étant trouvé malade, Xavier fut choisi pour le remplacer. Il se rendit en Portugal avec Rodriguez, que le roi jugea à propos de retenir auprès de lui. Xavier partit donc seul pour les Indes, l'an 1541. Le pape lui avait donné les pouvoirs de légat apostolique : mais loin de se prévaloir de cette dignité, il ne voulut avoir ni suite, ni domestique, ni aucune distinction particulière. En 1542, il arriva à Goa, refusa les offres du vice-roi, qui voulait lui donner un appartement dans son palais, et alla loger à l'hôpital parmi les pauvres.

Avant de commencer ses fonctions de missionnaire apostolique, il alla rendre ses devoirs à l'évêque de Goa, lui montra les pouvoirs qu'il avait reçus du pape et du roi de Portugal, lui déclara qu'il ne voulait les exercer qu'avec sa permission, et se mit ensuite à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Le saint travailla quelque temps à Goa à la réformation des mœurs, tant des Portugais que de quelques idolâtres mal instruits et mal convertis, qui étaient fort déréglés. Ses soins furent couronnés d'heureux résultats. Il se rendit ensuite à la côte de la Pêcherie, et se mit à prêcher l'Évangile aux gentils. Il parcourut successivement toutes les Indes. Sa mission devint semblable à celle des apôtres, par l'étendue et par la rapidité de ses succès; il employait les moyens dont les apôtres s'étaient eux-mêmes servis pour convertir le monde idolâtre : la prière, l'humilité, le désintéressement, la mortification et le don des miracles. Il pénétra jusque dans le royaume du Japon, où il fit des conversions innombrables.

Comme un seul homme ne pouvait suffire aux besoins de tant de peuples, Xavier écrivit à Ignace, son général, pour demander des missionnaires de sa Compagnie. Ce dernier, qui ne respirait que le salut des âmes et les progrès de la religion, accueillit favorablement la demande de son fils en Jésus-Christ; et bientôt on vit dans les Indes un grand nombre de chrétientés florissantes, gouvernées par des ouvriers formés par les soins d'Ignace et par ceux de Xavier.

Quand il parut au Japon, sa figure étrangère lui attira d'abord le mépris du monde; mais sa vertu et ses miracles ne tardèrent pas à le faire respecter. Il parlait à la fois plusieurs langues différentes qu'il n'avait jamais apprises; il guérissait les malades par le signe de la croix, il ressuscitait les morts, et se rendait maître des esprits et des cœurs par la vertu du Saint-Esprit. Comme un autre saint Paul, il se faisait tout à tous; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Lorsque le Seigneur lui faisait connaître ce qu'il aurait à souffrir, il s'écriait : « Encore plus, Seigneur, encore plus! » A l'égard des consolations dont il était souvent comblé, il disait : « Seigneur, c'est assez; je ne mérite pas d'être tant consolé. »

Il mourut âgé de quarante-six ans, le 2 décembre 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, où il se disposait à passer pour y établir le royaume de Jésus-Christ. Son corps fut renfermé dans une grande caisse, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût transporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit la caisse, et on trouva le visage frais et vermeil comme celui d'un homme qui repose.

Saint François-Xavier fut béatifié par Paul V en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621. Le roi de Portugal obtint de Benoît XIV, en 1743, un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

TEXTE : *Vas electionis est iste ut portet nomen meum coram gentibus.* (Act., IX, 15.)

Xavier a su tout quitter, tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Il renonça à son pays, à sa famille, à ses biens, à lui-même, pour porter avec courage la croix de son divin Maître et donner cours à son zèle jusqu'aux extrémités du monde. Tout en lui est admirable et édifiant depuis le jour où, devenu le compagnon et le disciple de saint Ignace, il a médité ces paroles de l'Évangile : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (Matth., XVI, 26.) Nous ne nous arrêterons point à ces détails, mais allant droit à ce qui caractérise ce grand saint, nous parlerons : 1° *de son apostolat;* 2° *de ses miracles.*

Ier POINT. — APOSTOLAT DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Tranquille possesseur de tout l'Orient, le démon, depuis plusieurs siècles, l'avait plongé dans un chaos d'erreurs et de superstitions : il ne restait plus de vestiges de la foi que l'apôtre saint Thomas y avait prêchée et scellée de son sang. La corruption du cœur, la fierté et les richesses des uns, l'ignorance et la barbarie des autres, formaient mille obstacles à la lumière. Les vices et les conquêtes des Portugais rendaient suspecte une religion que déshonoraient ses propres disciples. Comment faire adorer un crucifié? Comment faire aimer la pauvreté, l'humilité, les souffrances, aux princes et aux grands de la terre, à des marchands, à des soldats, à des barbares? La croix ne sera-t-elle pas pour eux, comme pour les Juifs et pour les gentils, une folie et un scandale? Xavier entre dans l'Inde comme Jonas dans Ninive : il y prêche la pénitence; et depuis le prince jusqu'au dernier sujet, tous se couvrent de la cendre et du cilice; il parle dans de vastes campagnes à un peuple innombrable comme saint Pierre à Jérusalem; et des milliers d'infidèles lui demandent le baptême. Il paraît au milieu des bonzes, comme saint Paul dans l'Aréopage, et les plus habiles se confessent vaincus. Il se montre à la cour de Bongo, comme saint Pierre et saint Paul à Rome, et y élève la croix sur la couronne du monarque. Il me semble le voir, comme saint Michel, chassant les démons de l'Empirée, le ciel attentif garde un profond silence, dans l'attente d'un si grand événement : *Factum est silentium magnum in cœlo, dum præliaretur Michael.*

On compte avec etonnement les victoires, les conquêtes, les triomphes des plus illustres guerriers, on ne peut compter celles de François Xavier : *Pompeii bella, victorias, triumphos, stupentes numerabamus, tuos numerare non possumus.* A peine peut-on compter ses entreprises, ses travaux, ses victoires. On dirait qu il enseignait l'univers en volant, comme saint Chrysostôme le dit de saint Paul : *Docendo pervolavit orbem.*

Bien mieux que le fameux César, il a pu dire de chacun des royaumes où il est entré : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; ou plutôt, je suis venu, Dieu a vaincu : *Veni, vidi, Deus vicit.*

Quel spectacle, digne des regards de Dieu et des hommes! Un pauvre religieux, dans une terre étrangère, dont il ne sait pas même la langue, nu-pieds, au milieu de la neige, des frimas, des pierres, des ronces, prenant à la hâte un moment de sommeil, vivant de quelques racines, prenant au hasard quelques gouttes d'eau dans le creux de la main, poursuivi par la populace comme un

insensé, cet homme roule dans son esprit le chimérique projet de faire changer tout l'Orient de religion. Tantôt au pied d'un arbre, comme Debora ; tantôt au bord de la mer, comme Moïse; tantôt sur une montagne, comme Élie; tantôt dans un désert, comme Jean-Baptiste; tantôt dans les places publiques, comme les apôtres, il annonce la loi de son Dieu; et cet homme se fait admirer, se fait croire, se fait suivre; il étonne les rois, il gagne les peuples, il renverse les temples, il bâtit des églises, il fait adorer un homme crucifié depuis quinze cents ans à trois mille lieues de là.

IIe POINT. — NOMBREUX MIRACLES DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Qu'on ne dise pas que la religion chrétienne n'est plus soutenue par le brillant éclat des miracles. Sans doute les miracles ne sont plus nécessaires pour une religion dont l'établissement et la durée sont un miracle continuel et toujours nouveau. C'est un arbre déjà grand, dit saint Grégoire, qui n'a plus besoin d'être arrosé; toutefois Xavier a opéré des miracles qui ne cèdent en rien à ceux des apôtres. Les idolâtres, comme les chrétiens, l'appelaient le favori de Dieu, le maître de la nature, un ange visible.

Quelle espèce de miracle n'a pas fait ce grand thaumaturge! Tantôt, pour soulager la soif de l'équipage et des passagers dans un vaisseau où l'eau avait manqué, il adoucit l'eau de la mer autant qu'il en fallut tout le reste du voyage, comme Moïse adoucit les eaux de Mara pour le peuple d'Israël ; tantôt, dans une terre desséchée par les ardeurs du soleil, il tombe, à sa prière, une pluie abondante, comme dans le royaume d'Israël il en tomba à la prière du prophète Élie; plusieurs fois, par ses ordres, le calme fut rendu à la mer agitée; plusieurs fois, après un naufrage, il s'est sauvé et a sauvé plusieurs personnes d'une mort certaine, comme Jésus-Christ, parlant aux vents et aux flots, calme la tempête et sauve ses disciples. La ville de Malaca et l'île de Manar, affligées de la peste, trouvent un remède subit dans son intercession.

Je vois les animaux dociles se prêter à ses volontés, comme ils obéissaient au premier homme dans l'état d'innocence : un cancre marin lui rapporte entre ses serres un crucifix de fer qui était tombé au fond de la mer, comme le fer de la hache du prophète, qui surnageait sur les eaux du Jourdain. Là, une flotte est vaincue par quelques barques. Un jour, poursuivi par des barbares sur le bord d'un fleuve large et rapide, il le traverse sur un morceau de bois, comme saint Pierre marchant sur les eaux. Les actes de sa canonisation comptent trente morts qu'il a ressuscités. Une femme, ayant perdu sa fille, vint à lui, comme la Sunamite à Élisée, et lui dit, comme Marthe et Marie à Jésus-Christ: « Si vous aviez été ici, ma fille ne serait point morte. — Allez, lui dit le saint, votre fille est vivante. — Hélas! répondit la mère désolée, pourquoi insulter à ma douleur, elle est enterrée depuis trois jours. — Allez encore une fois, reprend le saint, elle est vivante. » On court à son tombeau : la fille se lève pleine de vie. Un jour, pour convaincre des idolâtres qui l'écoutaient : « Allez, leur dit-il, déterrer quelque mort, vous verrez ce que Dieu sait faire. » On lui apporte un cadavre. « Est-il bien mort? s'écrie l'apôtre. Peuples incrédules, m'en croirez-vous? » Il parle au cadavre, et ce nouveau Lazare marche au milieu des vivants. Qu'il priât ou qu'il commandât, la nature soumise ne savait qu'obéir à ses ordres. Xavier pouvait dire, comme le Sauveur : « Vous me demandez qui je suis; vous ne voulez croire ni à ma mission, ni les vérités que je vous annonce; venez et voyez. » Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent; l'Évan-

gile est annoncé aux pauvres : *Cœci vident, claudi ambulant.* On chercherait vainement à raconter toutes les merveilles de Xavier : il sortait de lui, comme du Sauveur, une vertu toute-puissante qui guérissait toutes les infortunes.

Il était lui-même un prodige toujours subsistant. Son corps, par une espèce d'immensité, a été vu en même temps en plusieurs endroits à la fois. Il eut, comme les apôtres, le don des langues : Perses, Indiens, Malabares, Chinois, Japonais, tout le monde l'entendait chacun dans leur langue. Aussi les idolâtres extasiés gardaient un profond silence, comme les princes orientaux en présence de Job : *Principes cessabant loqui, et digitum superponebant ori suo.*

Le prodige l'accompagne jusqu'à sa mort. Il était arrivé aux portes de la Chine, qui était pour lui la terre promise où il espérait cueillir les palmes du martyre. Mais comme à Moïse il lui fut dit que cette terre tant désirée, il ne la verrait que de loin, que la mesure de ses mérites est pleine : *Bonum certamem certavi.* (I Tim., IV.) Xavier devait alors un miracle de résignation, il se recueille, rassemble le peu de forces qui lui restent pour faire son sacrifice. Il lève les yeux au ciel, met ses bras en croix sur sa poitrine, prend son crucifix dans ses mains, le pose sur ses lèvres, l'arrose de ses larmes, exhale un dernier soupir de zèle, et remet son âme à celui qui a marqué le terme de sa course apostolique : *Cursum consummavi.* (II Tim., IV, 7.)

Après tant de prodiges, est il étonnant que notre héros ait été l'objet de la vénération générale du monde? Rome lui donne le titre d'apôtre, titre glorieux, si religieusement réservé aux douze premiers, qu'on ne l'avait jusqu'alors solennellement accordé à personne. Elle fait apporter un de ses bras des Indes à Rome, afin que le centre de la religion ne fût pas privé des reliques de celui qui en avait si fort étendu l'empire. Il n'y a point de partie du monde qui ne lui ait élevé des temples. Les Indes orientales et occidentales l'ont pris pour leur patron. Suivez les pas de ces pieux Indiens, qui, comme la reine de Saba, sont venus du fond du Midi, ont fait exprès le voyage des Indes en Espagne, non pour voir la magnificence de la cour, mais pour honorer la chambre où Xavier était né.

Écoutez les protestants mêmes, ils ont rendu justice à Xavier. Leurs plus fameux auteurs, qui ont écrit sur l'histoire des Indes, n'en parlent que comme d'un saint, d'un apôtre, d'un autre saint Paul. Les païens mêmes enchérissent sur les chrétiens, et nous fournissent des témoignages plus éclatants, par l'excès même de leurs hommages. On a vu des ambassadeurs du Grand-Mogol porter à son tombeau les riches présents de leur maître, et se déchausser par respect en approchant. Les princes mahométans lui ont bâti des mosquées, et les Indiens des temples. Les bonzes du Japon, comme les Éphésiens qui voulaient sacrifier à Paul et à Barnabé, le pressèrent avec instance d'accepter une pagode qu'on voulait lui consacrer comme à une divinité. Dans toute l'Inde, les infidèles ont longtemps regardé comme le plus religieux de tous les serments, de jurer par le nom de Xavier ; et en punissant miraculeusement les parjures, Dieu a souvent fait voir quel profond respect il voulait qu'on portât à son serviteur : *Plena est omnis terra gloria ejus.*

Mais il fallait quelque chose de plus grand à la gloire de Xavier ; or, un jour, les rois furent ses ambassadeurs. Le roi de Bongo, qui lui devait sa conversion, se joignit à deux rois ses voisins, pour envoyer de concert, l'un son fils, l'autre son neveu, jurer une obéissance éternelle au Saint-Siége, et demander comme une grâce spéciale, la canonisation du P. François. Partez, grands princes, élèves du grand Xavier ; soyez la démonstration de la religion que vous

avez embrassée; mers orageuses, calmez vos flots; vents favorables, portez-les sur vos ailes; faites faire le tour de la terre au pieux navire, chargé des richesses d'un monde nouveau, qui vient en faire hommage au souverain pasteur, et arborer dans toute l'Europe les travaux de François-Xavier. Ce que le fier Japon voit de plus grand, baisse la tête sous la main du pontife de Rome. L'Europe étonnée, voit dans son sein des peuples nouveaux. Toute sa puissance et ses richesses lui ont à peine ouvert les portes de ces climats inaccessibles; la foi de Xavier lui en amène les monarques pour en faire des enfants dociles. Heureuse époque, où deux mondes, jusqu'alors inconnus l'un à l'autre, se réunissent au centre de l'unité catholique, où tous les peuples se réuniront un jour, si la Providence suscite dans le monde des apôtres semblables à François-Xavier.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Pensées. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. (Is., XLIX, 6.)

Nominatus est usque ad novissimum terræ, et congregavit pereuntes. (I Mach., III, 9.)

Nouveau Testament. — Vos estis lux mundi. (Matth., V, 14.)

In patientia vestra possidebitis animas vestras. (Luc., XXI, 19.)

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. (Joan., XX, 21.)

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus. (Act., IX, 15.)

Nocte et die in profundo maris fui, in itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari. (II Cor., XI, 26.)

2. — SS. PÈRES.

Etsi ingentes pecunias erogaveris pauperibus, plus tamen effeceris, si converteris animam. (S. J. Chrysost., *Homil.* 3 *in Gen.*)

Merito spiritualem consulatum appellamus Apostolatum; sunt enim a Deo designati magistratus Apostoli. (Id., *Sermo de Apostolis.*)

Apostoli sunt lux mundi quia per ipsos lumen fidei et veræ scientiæ primum Dominus huic mundo tradidit. (S. Augustin., *Sermo* 43.)

Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium quale est zelus animarum, et hoc propter imaginem Dei impressam animabus. (S. Gregor., *Homil* 12 *in Job.*)

Planta, riga, fer curam; tuas explevisti partes; sane incrementum ubi voluerit dabit Deus, non tu: ubi forte noluerit, tibi deperit nihil. (S. Bernard., *de Consider.*, L. IV.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Le zèle de S. François-Xavier peut être comparé à celui de Moïse et d'Elie.

2. Les travaux de S. François-Xavier, sans égaler ceux des apôtres, ne leur sont guère inférieurs.

3. Parallèle entre S. Paul, apôtre des nations, et S. François-Xavier, apôtre des Indes. (Le P. Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs*, pour le panégyrique de S. François-Xavier.)

4. S. Fr. Xavier fit à Goa ce que le prophète Jonas fit à Ninive. (Id., *ibid.*)

5. Merveilles de l'apostolat de S. Fr. Xavier: *Signa apostolatus mei facta sunt in signis, et prodigiis et virtutibus.* (II Cor., XII, 12.)

6. Zèle sans bornes de S. Fr. Xavier: *Zelus domus tuæ comedit me.* (Ps. LXVIII.)

7. S. Fr. Xavier est le géant de l'Orient qu'il parcourt avec la rapidité du soleil: *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* (Ps. CXVIII.)

8. La parole de ce nouvel apôtre retentit jusqu'aux extrémités du monde: In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. (Id., *ibid.*; Bourdaloue, *Panégyrique de S. Fr. Xavier*; Fléchier, *id.*)

9. S. Fr. Xavier peut dire comme S. Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I Cor., IX, 22.) — *Abundantius omnibus laboravi.* (Id., XV, 10 ; Fléchier, *Panégyrique de S. Fr. Xavier.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son mépris des grandeurs, des richesses ; 2° sa mortification ; 3° son humilité ; 4° son zèle apostolique ; 5° sa patience, sa constance dans ses rudes travaux ; 6° merveilles de son apostolat.

5. — PLANS.

PLAN DE BOURDALOUE. — Texte : *Ecce non est abbreviata manus Domini ut salvare nequeat.* (Is., LIX, 1.) — I. Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines. — II. Xavier, comme les apôtres, a fait des prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaine.

PLAN DE DU JARRY. — Texte : *Ait Dominus servo : Exi in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea.* (Luc., XIV, 23.) — I. Zèle infatigable de S. François-Xavier. — II. Fruits abondants de ses travaux apostoliques.

PLAN DE SEGAUD. — Texte : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* (Eccli., XXXIX, 14.) — I. Le succès de l'apostolat de Xavier est une preuve incontestable de la véritable religion : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes.* Voilà pour ceux qui ne croient pas. — II. L'exercice de son apostolat est une démonstration indubitable de la véritable Eglise : *Et laudem ejus enuntiabit Ecclesia Dei.* Voilà pour ceux qui croient autrement qu'il ne faut.

Voir au t. III, 83, du *Panorama des Prédicateurs*, le panégyrique de Bégault, et au *Calendrier des Prédicateurs*, le plan de Latour.

6. — PENSÉES ET MAXIMES

DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Il me vient souvent en pensée, s'écriait ce grand saint, d'aller parcourir les Universités de l'Europe, principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité : *Ah! combien d'âmes qui perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute !*

Celui qui s'appuie sur Dieu et qui sait que Dieu le soutient n'est jamais faible.

O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains !

Nous devons être prêts à aller ici ou là, à droite ou à gauche. L'orient, le couchant, le midi, le nord, tout est égal.

Si les îles Maurisques étaient fertiles en bois odoriférants, si elles étaient riches en mines d'or, ne verrions-nous pas les chrétiens affronter tous les périls dont ils veulent nous effrayer ? mais ils sont lâches et timides lorsqu'il n'y a que des âmes à conquérir. Quoi ! la charité serait-elle donc moins hardie et moins généreuse que l'avarice ?

Nous persistons toujours dans le dessein de risquer tout pour annoncer l'Evangile aux Chinois. (*Lettres de S. Fr. Xavier.*)

7. — ENCOMIA.

Francisce, mitteris; sacro
Succensus igne pectora
Verbi potentis lumine
Orci tenebris discutis.

Quam voce, quam factis doces
Fidem probas miraculis;
En surdus audit, et sonos
Muti loquentis obstupet.

Invasit orbem quis novus ultimum
Victor ? Ministrum Numinis India
Suspexit, et verbo potentem
Xaverium stupuere gentes......

Claustra Sinarum metuensque tangi
Prospicis frustra mare ; te quieto
Æquus invitat Deus ad laborum
Præmia cœlo.

(*Hymn. in Breviario paris.*)

8. — OUVRAGES DE CE SAINT.

HAGIOLOGUES. — Le P. Turcelin, *Vie de S. François-Xavier* ; le P. Orlandin, *id.*; Lucena, *id.*; Bartholi, *id.*; le P. Bouhours, *id.*; M. Daurignac, *id.*

HISTORIENS. — Maffée, *Histoire des Indes*; Solier, *Histoire ecclés. du Japon* ; Tavernier, *Voyage aux Indes* ; Charlevoix, *Hist. du Japon* ; Lafiteau, *Découverte des Indes.*

PANÉGYRISTES. — Biroat, Texier, Laselve, Fléchier, Bourdaloue, Duneau, Houdry, Castillon, d'Orléans, Boileau, La Roche, Séraphin de Paris, Bretonneau, Pallu, Sensaric, Segaud, Ciceri, Dessauret, de Latour.

9. MARTYROLOGE. — S. François-Xavier. — SS. Claude et Hilarie, mm. — S. Cassien, m. — SS. Claude, Crispin, Magine, Jean et Étienne. — SS. Ambique, Victor et Jules. — S. Miroclès, év. — S. Birin, id. — S. Lucius. — S. Galgan, erm.

4 décembre. — SAINTE BARBE,

PATRONNE DES ARTILLEURS ET DES MINEURS (L'AN 306.)

VIE DE SAINTE BARBE

Beaucoup d'historiens n'ont écrit à côté de son nom que ces simples mots : *Vierge et martyre!* C'est là toute sa biographie; et pourtant je ne sais guère d'existence plus dramatique et de plus beau martyre.

Du temps que Maximin était empereur d'Orient, il y avait à Nicomédie un seigneur appelé Dioscore. Il était riche et puissant, mais fier, cruel, adonné au culte des faux dieux. Barbe, sa fille unique, était, au contraire, d'une douceur incomparable et d'une merveilleuse beauté. Enfant, elle méprisait les plaisirs de son âge, tendait la main aux pauvres et protégeait miraculeusement les chrétiens persécutés.

Les plus riches seigneurs de la cour la demandèrent en mariage, mais elle les refusa tous au grand mécontentement de son père qui, de colère, la fit enfermer dans une tour. Barbe reste inébranlable, répondant toujours aux menaces de Dioscore qu'elle est chrétienne, qu'elle ne veut d'autre époux que Jésus, son divin fiancé. Puis elle s'approche du pilier en marbre de sa prison, y fait le signe de la croix et l'empreinte de sa main reste gravée sur le marbre aussi profondément que si ce marbre eût été de la cire. La nuit suivante, une main invisible ouvre les portes du cachot de Barbe, enlève ses fers et la jeune chrétienne, obéissant à une voix mystérieuse, prend la fuite... A cette nouvelle, Dioscore, qui craint de perdre les faveurs de Maximin, se met à la poursuite de sa fille. Un berger lui apprend que Barbe s'est refugiée dans une caverne, et qu'elle instruit dans sa religion les enfants de la montagne attirés par son ineffable douceur. Le berger aussitôt est changé en pierre pour avoir trahi la sainte et les brebis sont métamorphosées en sauterelles. Mais Dioscore s'élance vers la caverne, surprend sa fille en prières, l'accable d injures et la traîne dans un cachot.

Le lendemain, Barbe comparaît devant ses bourreaux; on la dépouille de ses habits, on la fouette avec des nerfs de bœuf, on la charge d'un cilice, on la ramène presque expirante dans sa prison. Mais, ô miracle! quand elle reparaît devant ses juges, sa figure est rayonnante et ses plaies sont guéries. Le supplice recommence; on lui brûle le corps avec des torches ardentes, on l'inonde d'huile bouillante, puis, ensanglantée et nue on la promène à coups de fouet dans les rues pour épouvanter les autres filles chrétiennes.

Alors Barbe tourne de nouveau son regard vers le ciel et dit : « O mon Dieu! qui couvrez le ciel de nuages et la terre d'obscurité! cachez la nudité de mon corps de peur que des yeux infidèles n'aient sujet de blasphémer votre saint nom. Et sa prière est aussitôt exaucée; un ange descend du ciel, portant une tunique blanche, et tout le corps de sainte Barbe se trouve couvert d'une merveilleuse clarté qui la cache aux regards des païens.

Enfin, on la condamne à avoir la tête tranchée, et c'est Dioscore, lui-même, qui, après avoir été le dénonciateur de sa fille, demande à être son bourreau. Barbe est conduite sur le sommet d'une colline. Elle marche les mains jointes,

les yeux rayonnants d'espoir, ses beaux cheveux épars sur son doux visage. Soudain, une colombe plus blanche que la neige se met à voltiger autour de sa tête, une croix lumineuse s'élève jusqu'au ciel et la colombe se posant sur la croix dit : « Salut, Barbe, une glorieuse couronne t'attend, et le paradis est ouvert pour toi avec ses félicités éternelles. » La sainte aussitôt s'agenouille, fait sa prière à Dieu et tend le cou à son père, qui le tranche de son épée. En même temps il s'éleva un grand orage. Le tonnerre se mit à gronder et Dioscore, en descendant la montagne, fut tué d'un coup de foudre.

C'est, sans doute, en souvenir de ce châtiment que sainte Barbe est invoquée contre le tonnerre, et sans doute aussi qu'elle est la patronne des artilleurs et des mineurs.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE

TEXTE : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (Matth., v, 10.)

Les chrétiens des temps primitifs, dit saint Basile, ne croyaient pas pouvoir rendre de plus grands respects aux martyrs qu'en se les proposant pour exemple. « De même, dit-il, que les abeilles sortent de leurs ruches quand elles voient le beau temps et, parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel verse tous les matins avec la rosée, de même aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus. »

Faisons ainsi en ce jour, M. F., où nous célébrons la fête de sainte Barbe, vierge et martyre. Tout est édification dans sa vie et dans sa mort. Vierge, elle triompha des séductions du monde ; martyre, elle triompha des persécutions et des plus atroces tourments. Considérons donc sa *vie de vierge* et *sa mort de martyre*.

Ier POINT. — SA VIE DE VIERGE.

Sainte Barbe avait tout ce qui peut flatter une jeune fille : richesse, beauté, hommages du monde. Elle pouvait facilement se procurer toutes les satisfactions des sens. Mais non ; dès qu'elle fut baptisée, dès qu'elle connut Dieu et les biens de l'éternité, elle méprisa les biens de la terre ; et son héritage paternel ne lui sembla plus qu'une vaine poussière. Elle comprit aussi ce mot de la Sagesse : *Vana est pulchritudo.* Elle n'aspira plus qu'à acquérir cette beauté intérieure de l'âme que les vers du tombeau ne rongent point.

Les amitiés et les flatteries du monde, elle les regarda comme des piéges et des dangers. Pour leur échapper, elle voua son cœur à Dieu seul ; elle refusa les plus brillantes positions pour choisir Jésus-Christ pour son époux éternel. Ses plaisirs étaient de converser dans la prière avec Dieu ; dans sa tour solitaire, où loin des hommes elle goûtait le Seigneur avec plus de ferveur et de douceur, elle ne s'inquiétait guère des bruits et des passions du monde. Ses pensées, son cœur, sa vie, tout son bonheur était sans cesse au ciel. Là elle se préparait dans le silence et dans la prière au jour des grandes épreuves ; et quand vint le suprême combat, elle était prête, et elle pouvait présenter à son Dieu une âme pure, un cœur qui n'avait battu que pour Dieu et pour la vertu.

Quel exemple pour nous, M. F. ! Savez-vous bien pourquoi l'Église a donné

à chaque paroisse un patron, une patronne? Il y a pour cela des raisons fort touchantes. Vous dites chaque jour : « Je crois la communion des saints. » Que veulent dire ces paroles? Elles nous disent qu'il existe des relations étroites, des liens de parenté spirituelle entre nos frères, les saints du ciel et nous sur la terre. Ils ne sont pas des étrangers pour nous. Ils deviennent pour nos paroisses des anges gardiens qui font pour elles ce que font les anges donnés aux hommes pour les garder et les protéger dans les périls de cette vie. Ils montent sans cesse sur l'échelle mystique, pour porter à Dieu les prières et les bonnes œuvres d'une paroisse, et ils en descendent pour rapporter du ciel sur elle les grâces et les bénédictions de Dieu.

Que leur devons-nous? 1° les honorer et remercier Dieu des grâces qu'il leur a faites; 2° les invoquer comme nos meilleurs amis auprès de Dieu, pour que nous soyons un jour admis dans leur sainte compagnie; enfin, 3° imiter leurs vertus.

La vie si pure, si détachée, si pénitente de sainte Barbe, nous apprend à conserver la vertu qui porte la plus belle couronne au ciel : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Les âmes pures, ne l'oublions jamais, seront au ciel les meilleure amies de l'Agneau, c'est-à-dire de Jésus-Christ : *Virgines enim sunt... sequuntur Agnum quocumque ierit : sine macula enim sunt ante thronun Dei.* (Apoc., XIV, 4.) Mais sainte Barbe, outre cette force d'âme avec laquelle elle sut se metttre au-dessus des passions du monde, montra encore un héroïsme extraordinaire à professer sa foi en mourant pour elle.

IIe POINT. — SA MORT DE MARTYRE.

L'Écriture sainte nous dit : « Celui qui aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa maison plus que moi, n'est pas digne de moi. » Voilà le mérite du martyre clairement énoncé; celui par conséquent qui aime Dieu plus que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et ses biens temporels, est digne de Dieu. Préférer la mort au péché, préférer Dieu aux parents qui excitent au péché, est donc le plus grand acte d'amour possible. Voyez ce que signifie le martyre.

1° Il est un signe d'innocence et de sainteté. — Pourquoi les païens ont-ils persécuté les martyrs? Ce n'est pas pour leurs crimes : ils n'en avaient pas d'autre que d'être fidèles à Dieu et d'avoir soutenu leur foi. Ils étaient condamnés comme amis de Dieu, disciples de Jésus-Christ, enfants de l'Église. Voilà la seule cause de leur mort.

2° Il est l'image de la mort glorieuse de Jésus-Christ.— Jésus-Christ a montré son amour pour nous, et en envoyant ses apôtres dans le monde, il leur dit : *Eritis mihi testes...* ils vous persécuteront..... à cause de moi; mais ne craignez pas ceux qui peuvent détruire le corps, mais seulement celui qui peut châtier l'âme et le corps. C'est rendre amour pour amour.

3° Il est un témoignage éclatant rendu à la vérité. — C'est la vraie signification du martyre. « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger, » dit Pascal. Les apôtres ont dit : Nous ne pouvons nier ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché, et ils sont morts. Les autres ont rendu, en mourant, le même témoignage à l'Évangile.

4° Il est un titre de gloire. — Le soldat meurt pour sa patrie, pour son roi, par ambition peut-être, pour l'honneur, pour la croix...; les hommes lui élèvent des statues, des mausolées...; ils ennoblissent quelquefois la famille à

laquelle il appartient. La mort des martyrs n'est-elle pas mille fois plus glorieuse? Ils sont morts pour Dieu! On doit les respecter bien autrement : la croix de Pierre et d'André, le glaive de Paul, le couteau de Barthélemy, le gril de Laurent, les flèches de Sebastien, les torches ardentes de sainte Barbe, l'épée d'Agnès, doivent nous être plus chers que les trophées passagers du monde. *Beati...*

5° Il est la semence de nouveaux chrétiens. — « Le glaive du persécuteur, dit un saint Père, abat la tête du martyr, mais cette tête inanimée prêche efficacement l'Évangile de Jésus-Christ. » Ce sang est une prédication vivante de la vérité, les âmes s'animent à ce spectacle, le païen se convertit, les pécheurs reviennent à Dieu, les faibles se raffermissent, les bons deviennent meilleurs. Ainsi Tertullien l'appelait une semence de nouveaux chrétiens. Douze millions de martyrs ont fécondé l'Église : ainsi le grain de blé meurt, et sur la tige qui s'élève sur ses ruines on récoltera de nombreux grains.

Voilà ce qu'a fait sainte Barbe pour Dieu. 1° Elle est la première cause de sa mort : elle se dénonce elle-même comme chrétienne; 2° elle est déchirée dans son corps; 3° elle se laisse brûler les flancs; 4° elle meurt par les mains de son père qui la tue avec un glaive.

Elle avait compté sur Dieu : Jésus-Christ lui apparut la nuit et guérit ses plaies; il l'exhorte, il l'appelle au moment de sa mort, il la venge en pulvérisant sur place son indigne père.

M. F., quel exemple pour nous tous! Enfants, apprenez là que vous devez refuser l'obéissance à vos parents quand ils vous commandent ce que Dieu défend; jeunes gens, jeunes filles, retenez qu'elle fut vierge et un modèle de pureté, de retraite, de modestie; pères et mères, retenez comment Dieu punit les mauvais conseils, les mauvais exemples et les crimes des parents contre la vertu des enfants. Enfin tous, n'oublions pas que sainte Barbe a vécu fidèle à la même foi, et qu'elle est morte avec joie pour la même religion que nous professons.

Beati qui persecutionem patiuntur..... Il y a dix-sept cents ans que les persécuteurs de la sainte sont entre les mains de leur juge; sur la terre, on ne sait plus leurs noms; mais celui de Barbe a passé les siècles, et le monde se prosterne encore devant son image bénie pour l'invoquer et imiter ses vertus héroïques : *Quoniam ipsi Deum videbunt*. C'est ainsi que va le monde : la persécution passe, la couronne et les joies du ciel sont éternelles. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Sainte Barbe, patronne des artilleurs et des mineurs. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ponam te in foramine petræ et protegam dextera mea. (Exod., XXXIII, 22.)

Columba mea in foraminibus petræ. (Cant., II, 14.)

Qui timet Dominum nihil trepidabit et non pavebit, quoniam ipse est spes mea. (Eccli., XXXIV, 16.)

Nouveau Testament. — Trademini autem a parentibus et fratribus. (Luc., XXI, 16.)

Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., VII, 34.)

Venerunt nuptiæ Agni. (Apoc., XIX, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Fortitudo carcerem respuit, crucem non metuit, equuleum amplectitur, optat

vincula, spontanea semper currit ad mortem. (S. Augustin., *Serm.* 13 *ad FF.*)

Justo judicio Dei datur plerumque peccatoribus potestas, qua sanctos ipsius persequantur ut qui Spiritu Dei juvantur et agunt, fiant per laborum exercitia clariores. (S. Prosper, *Sent.* 23.)

Illa virginitas perfecta est quæ reliquis virtutibus cingitur, quæ vera mentis humilitate conditur. (S. Petr. Damian., *Ep.* 55.)

Bonum est matrimonium, at melior virginitas; pulcra est luna, at sol præclarior. (S. Isidor. Pelusiota, *in Ep. ad Tim.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sainte Barbe perdant sa liberté pour devenir la servante de Jésus-Christ. Jeune, riche, comblée de tous les dons de la nature, elle est jetée en prison: *Ego vinctus Christi.* (Eph., III, 1. — Le P. Nicolas de Dijon, *Panégyrique de sainte Barbe*, première partie.)

2. Sainte Barbe renonce au mariage pour devenir l'épouse de Jésus-Christ: Nupsisti Christo, illi tradidisti carnem tuam, illi sponsasti maturitatem tuam; incede ergo secundum sponsi tui voluntatem. (Tertullianus, *de Velandis Virgin.*, c. 16. — Id., *ibid.*, deuxième partie.)

3. Constance de sainte Barbe dans son martyre: Tu nosti, Deus cognitor cordium, quod te desiderans, et tuas amans leges, me totam tibi obtuli. (S J. Damascen., *in Vita B. Barbaræ. — Ibid.*)

4. Sainte Barbe porte dans ses mains les foudres et les carreaux du ciel: Carnificis carnifex fulmen fuit, quod in eodem loco scelus extinxit. (*Fasti Mariani, de S. Barbara, 4 decemb.*)

4. — SAINTE BARBE

PATRONNE DES MINEURS.

Un spectacle singulièrement pittoresque et empreint d'une solennité vraiment saisissante, c'est la célébration de la Sainte-Barbe dans certaines mines de l'Allemagne.

Un autel est improvisé à cinq ou six cents pieds de profondeur dans les entrailles de la terre; les vastes galeries sont ruisselantes de lumières, et les mineurs en habit de fête font retentir de leurs chants religieux les voûtes souterraines, toutes pavoisées de croix et de bannières.

Alors le plus vieux des assistants s'avance vers l'image vénérée de sainte Barbe qui se dresse au milieu des rameaux de buis, récite les Litanies de la Vierge, au bruit d'une musique mélancolique, et, à chaque verset, un mineur vient déposer sur l'autel une couronne de chêne vert.

5. — PLANS.

Plan de Denis le Chartreux. — Texte: *Dilectus meus loquitur mihi: Surge, propera, amica mea et veni.* (Cant., II, 10.) — I. Admirabilis sanctæ Barbaræ: 1° conversio; 2° illustrissima fides; 3° maxima caritas. — II. Intuemur: 1° gloriosissimum triumphum sui martyrii; 2° suas egregias virtutes. (*In Proprio Sanctor.*)

Plan du P. Nicolas de Dijon. — Texte: *Pater mi, si aperuisti os tuum ad Dominum, fac mihi quodcumque pollicitus es, concessa tibi ultione atque victoria de hostibus tuis.* (Judic., XI, 36.) — Des trois renoncements de sainte Barbe: I. A sa liberté pour devenir l'humble servante de Dieu. — II. Au mariage, pour devenir la chaste épouse de Jésus-Christ. — III. A la vie, pour mériter l'honneur d'être l'innocente victime de son Dieu. (*Panégyrique de sainte Barbe.*)

Plan caractéristique de Durand. — I. Sainte Barbe prisonnière dans une tour est une vierge recluse, humble, résignée. — II. Sainte Barbe entre les mains de ses bourreaux, endure courageusement le plus horrible martyre. — III. Sainte Barbe dans le ciel est une vierge puissante qui préside à la foudre, aux tonnerres des vengeances célestes. (*Caractères des Saints*, 4 décembre.)

Plan du P. Ceriziers. — Sainte Barbe est justement appelée par les Grecs l'illustre martyre: 1° à cause du ministre de sa mort, qui est Dioscore, son propre père; 2° à cause des tourments longs et cruels qu'elle eut à endurer. (*Eloges sacrés, Eloge de sainte Barbe.*)

6. — ENCOMIA.

Dum premit exerto genitor te, Barbara, ferro,
Excipiunt patulo te pia saxa sinu.
Exuit illo furens mores nomenque parentis;
At rupes in te viscera matris habet.

(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri, *de S. Barbara.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrol.*; *Menelog. Græc.*; S. J. Damascen. et Arsen, *Act. Martyr. S. Barbaræ*; Surius, *Vita S. Barbaræ*; M. Ville-

mot, *Histoire de sainte Barbe*, 1 vol. in-12, chez Lethielleux, Paris, rue Cassette, 23 ; tous les hagiographes modernes.

PANÉGYRISTES. — Denis le Chartreux, J. Thaulère, le P. Ceriziers, Durand, le P. Nicolas de Dijon.

8. MARTYROLOGE. — S. Pierre Chrysologue, év. — Sainte Barbe, v. et m. — S. Théophane et ses compagnons, mm. — S. Mélèce, év. — S. Félix, id. — S. Osmond, id. — S. Maruthas, id. — S. Bernard, id.

5 décembre. — SAINT SABAS, abbé en Palestine.

(VI[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT SABAS

Saint Sabas, un des plus célèbres patriarches de l'Ordre monastique en Palestine, naquit en 439, à Mutalasque, près de Césarée, en Cappadoce. Son père se nommait Jean, et sa mère Sophie. Ils étaient l'un et l'autre recommandables par leur naissance et leur piété. Jean suivait la profession des armes. Ayant été obligé d'aller à Alexandrie, en Égypte, il amena sa femme avec lui, et recommanda son fils Sabas à Hermias, son beau-frère, auquel il laissa en même temps le soin de ses biens.

La femme d'Hermias traita le jeune Sabas avec tant de dureté, qu'il se retira au bout de trois ans chez Grégoire, son oncle paternel, dans l'espérance d'y vivre plus heureux. Grégoire, étant chargé de l'éducation de son neveu, voulut avoir aussi l'administration de ses biens. Les deux oncles se brouillèrent à cette occasion; il y eut même entre eux de grands procès. Sabas, affligé de cette division et touché de la grâce de Dieu, résolut de renoncer à des biens qui causaient de grands maux parmi les hommes, et se retira dans un monastère appelé Flavinia, à une lieue de Mutalasque. L'abbé le reçut à bras ouverts, et l'instruisit dans la science des saints et dans la pratique des observances monastiques. Le jeune Sabas ne pensa désormais qu'aux biens éternels; sa ferveur était au-dessus de son âge; il joignait à l'exercice de la prière la pratique de l'humilité et de la mortification.

A l'âge de dix-huit ans, Sabas demanda à son abbé et obtint la permission d'aller à Jérusalem, visiter les lieux saints et s'édifier par l'exemple des solitaires du pays. Il passa l'hiver dans le monastère de Possarion; tous les frères, charmés de sa vertu, voulurent le retenir parmi eux; mais son amour de la retraite et du silence lui fit préférer le genre de vie qu'on menait sous saint Euthyme. Il alla se jeter aux pieds de cet abbé, qui le plaça dans le monastère gouverné par Théoctiste, et qui était comme le noviciat de ceux qui aspiraient à vivre dans la *laure* de saint Euthyme. On appelait ainsi un amas de cellules ou d'ermitages séparés dans le désert.

Le saint redoubla de ferveur dans le monastère de Théoctiste, et se fit admirer par sa ponctualité et sa ferveur dans les divers exercices de piété, par sa charité envers ses frères et surtout envers les malades.

A l'âge de trente ans, il demanda permission de passer cinq jours de la semaine dans une caverne écartée; elle lui fut accordée sur l'avis de saint Eu-

thyme. Il y pratiquait un jeûne rigoureux, et partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains.

Après la mort de saint Euthyme, le relâchement s'étant introduit dans le monastère de Théoctiste, Sabas se retira vers l'orient, dans un désert où vivait saint Gérasime; il y passa quatre ans, et vint ensuite habiter une caverne située sur une haute montagne, au bas de laquelle coulait le torrent de Cédron. Les herbes sauvages de cette montagne faisaient toute sa nourriture; enfin des paysans l'ayant découvert, lui portèrent à certains jours du pain, des dattes et d'autres petites provisions.

Il y avait cinq ans qu'il vivait de la sorte, lorsque des serviteurs de Dieu vinrent le prier de les prendre pour disciples; il refusa longtemps; mais enfin sa charité vainquit sa résistance. Il fonda donc une laure qui fut habitée par soixante-dix solitaires, tous extrêmement zélés pour la perfection. Sabas leur apprenait à vaincre leurs passions, à découvrir les artifices du démon, à triompher de ses assauts, à prier avec ferveur et persévérance.

Comme sa laure n'avait pas de prêtres, Salluste, patriarche de Jérusalem, fit venir Sabas, et l'éleva au sacerdoce; le saint solitaire avait alors cinquante-cinq ans. L'éclat de sa sainteté augmentait tous les jours, et il lui venait des disciples des contrées les plus éloignées.

Sabas, à l'exemple de saint Euthyme, faisait tous les ans une retraite. après l'octave de l'Épiphanie, et il ne prenait, pendant le carême, d'autre nourriture que la sainte communion, qu'il recevait le samedi et le dimanche.

Après la mort du patriarche Salluste, arrivée en 493, plusieurs moines se soulevèrent contre Sabas, qui laissa alors son monastère et se retira dans le désert de Scythopolis. où il demeura quelque temps dans une caverne. Des voleurs, qui l'y rencontrèrent, furent si touchés de ses paroles, qu'ils embrassèrent la vie pénitente.

Cependant le patriarche Élie, successeur de Salluste. ordonna au saint de retourner dans sa laure. Les moines rebelles devinrent furieux et s'en allèrent. Sabas profita de leur retraite pour rétablir la régularité et l'esprit de la ferveur primitive; puis, déplorant la chute des moines rebelles, il usa envers eux de tant de charité, qu'ils se repentirent, confessèrent leur faute et menèrent depuis une vie édifiante.

L'empereur Anastase favorisait l'eutychianisme et avait exilé plusieurs évêques catholiques. Le patriarche Élie lui envoya une députation d'abbés célèbres, au nombre desquels était Sabas, dans le but d'arrêter, s'il était possible, la fureur de la persécution. Leur mission ne réussit pas complétement; mais Sabas reçut de l'empereur des marques particulières d'estime et de respect. Il rentra ensuite dans sa laure.

La paix ayant été rendue à l'Église sous Justin, successeur d'Anastase, Sabas alla à Césarée, à Scythopolis et en d'autres lieux, instruire les moines et les fidèles qui s'étaient laissés séduire par l'hérésie, et en ramena un grand nombre à la vraie foi.

Une sécheresse, qui affligea la Palestine pendant cinq ans, fut suivie d'une famine générale dans le pays. Sabas eut recours à la prière, et il eut de quoi pourvoir aux besoins de ses monastères, et obtint une pluie abondante qui répandit une joie universelle dans la Palestine.

Il avait quatre-vingt-onze ans, lorsque, à la prière de Pierre, patriarche de Jérusalem, il entreprit un second voyage à Constantinople, dans le but de justifier les chrétiens de Palestine qu'on avait calomniés à la cour. Justinien, qui régnait alors, reçut honorablement le solitaire; à sa demande, il exempta

d'impôts, pour un certain temps, le peuple de Palestine, fit bâtir un hôpital à Jérusalem, et une forteresse pour mettre les anachorètes et les moines à l'abri des incursions des barbares; il accorda aussi sa protection aux catholiques, et donna quelques ornements pour une église qui venait d'être fondée sous l'invocation de la sainte Vierge.

Peu de temps après son retour dans sa laure, Sabas tomba malade. Il souffrit avec une patience et une résignation admirable des douleurs aiguës, désigna pour son successeur Mélitas de Béryte, auquel il donna d'excellentes instructions. Il vécut encore quatre jours, pendant lesquels il ne vit personne et ne s'entretint qu'avec Dieu. Il mourut le 5 décembre 532, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

SERMON SUR LES MOINES

LEURS BIENFAITS

TEXTE : *Exultabit solitudo et florebit quasi lilium.* (Is., XXXV, 1.)

Les moines n'auraient-ils rendu au monde d'autre service que de répandre, que de propager en son sein la foi; les moines n'auraient-ils procuré au monde aucun autre bien direct, immédiat et particulier; ce bienfait général de la propagation de l'Évangile, par eux prêché, par eux pratiqué, leur mériterait le titre de bienfaiteurs du genre humain.

Mais le monde leur est encore redevable d'une multitude d'autres bienfaits. Résumons, l'histoire à la main, les faits principaux :

Ier POINT. — INFLUENCE DES MOINES CONTRE LA BARBARIE.

1°. Le premier dans l'ordre des temps, comme aussi par son importance, est sans doute leur influence heureuse sur les barbares. Les barbares vainqueurs des armes romaines, ne furent arrêtés que par trois puissances : les papes, les évêques, les moines; et un tel triomphe est dû encore à la religion. Qui ne voit que, pour réussir dans une si grande entreprise, il fallait plus que du courage, il fallait l'assistance même d'en haut.

Dieu semblait avoir préparé dès longtemps les moines à ce ministère. On lit dans la *Vie des Pères du désert* que plusieurs d'entre eux exerçaient sur les bêtes féroces, sur les lions et les tigres, un certain empire. N'en soyez point étonnés. Cet empire de l'homme sur les animaux entrait dans les plans primitifs de la Providence, et il appartenait de droit à l'homme innocent : il était digne de Dieu de rendre à ceux qui semblaient revenus à cet état premier d'innocence quelque chose de leur empire perdu. Et par là, je pense, il les préparait merveilleusement à affronter sans armes, et toutefois sans terreur, d'autres lions et d'autres tigres à face humaine qui s'appelaient les barbares, et qu'aucune puissance humaine n'avait pu dompter.

Tel David, auquel Saül représentait sa témérité de vouloir marcher contre Goliath; l'homme de Dieu répondait : « Lorsque je gardais les troupeaux de mon père et qu'un ours ou un lion venait m'enlever quelqu'une de mes brebis, je m'élançais sur le monstre, je lui arrachais sa proie, et si le monstre me résistait, je l'étouffais dans mes bras, je le tuais. » Ainsi aguerris par les souvenirs du désert, ces hommes de Dieu marchaient résolûment contre les bar-

bares, et plus d'une fois ces hordes, impressionnées devant eux, reculèrent, ne pouvant soutenir l'aspect et la majesté d'un moine. Et ce même ascendant, qui avait servi d'abord à les arrêter, servait peu à peu à les attirer, à les adoucir, à faire d'eux des chrétiens : c'était le plus sûr moyen et peut-être le seul d'en faire des hommes.

Ainsi, la civilisation première de nos conquérants, et par conséquent la civilisation des peuples d'Europe, fut l'ouvrage des moines, comme l'ouvrage des papes et des évêques. L'histoire dépose que là est la source de notre civilisation.

2°. Un ordre de faits non moins considérable et non moins important, puisqu'il intéresse au plus haut degré la civilisation tout entière, ne s'est pas accompli non plus sans l'intervention heureuse des moines. Je veux parler des croisades.

La science proclame aujourd'hui que, sans cet héroïque dévouement de nos pères, la barbarie musulmane, qui était à nos portes, menaçait de nous envahir. Quand on se rappelle les souffrances de l'Italie, de l'Espagne, les prodiges de la Pologne et ceux de la France conduite par Charles-Martel aux champs de Vouillé, on voit combien il était nécessaire aux peuples d'Europe de se réunir ; il était temps de refouler à jamais chez elles ces masses guerrières qui tombaient à l'improviste, comme des torrents, aujourd'hui sur une nation, demain sur une autre, et qui auraient fini peut-être par nous exterminer tous. L'Église, de sa voix puissante, fit un appel à tous ses enfants ; et ici, à côté des papes et des rois, des évêques et des princes, des prêtres et des chevaliers, je rencontre des moines, et parmi les plus saints et les plus illustres, deux Français : Pierre l'Hermite et saint Bernard.

Dans ce temps de barbarie, les guerres continuelles et bien d'autres causes retardaient les progrès de la civilisation. Pendant plusieurs siècles, il n'y eut en dehors de l'enceinte des villes que deux sortes d'asiles ouverts aux populations . les châteaux des seigneurs et les monastères. Une protection si efficace attira autour des uns et des autres une foule d'habitants de la campagne ; de là l'origine d'un grand nombre de villages et même de villes. Le nom d'Abbeville entre autres, est là comme un glorieux monument.

IIe POINT. — INFLUENCE DES MOINES SUR LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION.

Une fois groupées autour des monastères, les populations présentent à l'observateur attentif comme autant de centres où, sous la direction des moines, s'exercèrent les métiers et fleurirent les arts ; car les moines se suffisaient toujours à eux-mêmes ; ils nourrissaient même les pauvres et pratiquaient envers tous l'hospitalité. Leurs enseignements, leurs exemples furent très-utiles.

L'agriculture, ce premier des arts, doit aux moines, chez nous, ses commencements et même d'heureux progrès. Les moines défrichaient les terres, desséchaient les marais ; ils se montraient même ingénieurs : on trouve dans le douzième siècle une société de religieux pour la construction des ponts.

Dans l'ordre économique surtout, les mœurs et les habitudes des moines pouvaient servir à la fois et de leçons et d'exemples. Ils étaient fort nombreux et réunis quelquefois, ou associés du moins, au nombre de plusieurs milliers. Il fallait sans doute de fortes têtes pour gouverner ces grands monastères et gérer leurs biens. Le travail, l'économie, une direction sage et savante, voilà les causes de leurs richesses qu'on leur a tant reprochées. Du reste, les *Mé-*

moires de l'abbé Suger sont là, monument d'un admirable esprit d'administration. Plus d'un économiste moderne y puiserait des enseignements.

Que d'hommes d'État ont produit les monastères, depuis les Alcuin jusqu'aux Suger et aux Ximenès.

Quant aux sciences et aux lettres, il suffit de savoir que, à des époques où elles étaient bannies du reste du monde, les cloîtres et les monastères furent presque leur dernier et unique asile. Voici un fait sur lequel j'appelle l'attention et la reconnaissance de tous : un temps a été où les moines seuls transcrivaient les livres anciens et écrivaient des livres nouveaux.

On a appelé, je le sais, ces siècles les siècles d'ignorance. Je ne m'oppose point à cette accusation, pourvu qu'on observe, en la produisant, une juste réserve. Qu'on les appelle siècles dignorance par rapport à la multitude des grands et du peuple qui, occupés à la guerre, ne voulaient pas ou ne pouvaient pas étudier, j'y consens; mais, pour être juste, il faudra excepter l'Église, au sein de laquelle se sont conservées, avec les sciences théologiques, les langues savantes, la science du droit et la philosophie véritable. Rien même n'est plus célébre en ces temps que la classification et l'étude des sept arts libéraux. Il faut donc excepter l'Église dans cette accusation d'ignorance; il faut aussi excepter les moines, qui étaient alors Alcuin, Gerbert, Roscelin, saint Bernard, Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Dominique, Roger Bacon, et tant d'autres qui ont un nom dans l'histoire de la philosophie; saint Thomas d'Aquin surtout, comparable au génie le plus vaste de l'antiquité. Cet homme portait en sa tête la science de toute une Université : il était une Université à lui seul. C'est le représentant vrai et complet de la science du moyen âge, et il faut savoir gré aux moines d'avoir été des savants, et des savants de premier ordre, dont notre siècle et tous les siècles même se sont étonnés. Il faut leur en savoir d'autant plus de gré, qu'ils ne tiraient aucun secours de leur siècle : c'étaient les siècles d'ignorance.

Et les Hôtels-Dieu, et les hospices et tant d'autres fondations, et tant d'autres œuvres! Et les sœurs et les frères de la Charité! Quelle carrière immense, si nous la voulions parcourir; mais chacun les sait, les voit, les bénit, et je puis heureusement tout dire en deux mots :

Il n'y a pas une nécessité, il n'y a pas une infirmité humaine, à laquelle ne se soit consacré pour la soulager quelque Ordre religieux. Il y en a pour l'éducation des enfants de tous sexes, de tout âge, de tous états. Il y a des Ordres religieux pour soigner les malades et même les insensés. Il y en a pour tendre aux voyageurs égarés dans les neiges une secourable main. Il y en a pour recueillir les femmes et les vieillards. Il y en a eu pour la rédemption des captifs; que dirai-je, enfin? Signalez, si vous le pouvez, une infirmité humaine, une seule, qui ait échappé à l'œil vigilant, au cœur charitable de quelque Ordre religieux, signalez-la aujourd'hui, et soyez sûrs que demain un nouvel Ordre sera fondé.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. LIV, 8.)

Rectorem te posuerunt? Noli extolli. Esto in illis quasi unus ex ipsis. (Eccli., XXXII, 1.)

Exultabit solitudo et florebit quasi lilium. (Is., XXXV, 1.)

Nouveau Testament. — Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth., XVI, 26.)

Nemo est qui reliquerit domum, aut agros propter me, qui non accipiat centies tantum in tempore hoc, et in seculo futuro vitam æternam. (Marc., X, 29.)

2. — SS. PÈRES.

Vere dives est, qui in conspectu Dei potest dives videri, in cujus conspectu terra exigua, mundus ipse angustus est. Solum illum divitem Deus novit, qui sit dives æternitate, qui non opum sed virtutum fructus recondat. (S. Ambros., *Ep.* 1.)

Ordinatus abbas cogitet semper quale onus suscepit, et cui redditurus est rationem villicationis suæ; sciatque sibi oportere prodesse magis quam præesse. (S. Benedict., *in Regula*, c. 2.)

Studeat abbas plus amari quam timeri. (Id., *ibid.*)

Consolando, exhortando, increpando agis opus tuum, portas onus tuum; et portans, sanas quos sanandos portas. (S. Bernard., *Ep.* 73, *ad Ramuald. abbatem.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sabam si spectasses, imperatorem dixisses. Monachorum exercitum non unum enim ducebat. (*Fasti Mariani, de S. Saba*, 5 *decembr.*)

2. Feras et feris magis feros homines domuit. (Id., *ibid.*)

3. Leonem non secus ac castellum viæ comitem habuit, et corporis custodem. (R. P. Klée, *de S. Saba, in Breviariolo Sanctorum.*)

4. Angelo tutelari familiarissimus vixit. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Sa fidélité à sa vocation; 2° son désintéressement; 3° sa mortification; 4° son désir de la perfection; 5° son amour de la solitude; 6° sa charité, sa patience dans les épreuves que lui occasionnent de mauvais frères; 7° son zèle à combattre l'Eutychianisme; 8° ses abondantes aumônes durant une cruelle famine; 9° sa dévotion aux saints anges gardiens.

5. — PLANS.

PLAN DU P. CERISIERS. — I. S. Sabas nous donne l'exemple: 1° de la fuite du monde; 2° de l'amour de la solitude. (*Eloges sacrés*, S. Sabas, le 5 décembre.)

PLAN DU R. P. KLÉE. — I. Candeur et innocence de S. Sabas dans sa jeunesse. — II. Sa dévotion aux saints anges qui souvent le visitent. (*In Breviariolo Sanctor.; de S. Saba.*)

Voir le bon plan inséré dans le *Calendrier des Prédicateurs*, au 5 décembre.

6. — ENCOMIA.

Est familiaris Sabbas
Angelo custodi Abbas
Gaudens solitudine.

A quo spinam extrahebat,
Leo ipsi serviebat
Omni promptitudine.

Hic a Christo confortatus
Vicit Dæmonem armatus
Fidei cum galea.

Dumque laudes Deo pandit,
Spiritus intactus scandit
Regna immortalia.

(R. D. Redel, *Annus chronographicus de S. Saba*, 5 decembr.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Cyrille, *Vie de S. Sabas*; les Bollandistes, *Acta Sanctor.*; les hagiographes modernes; le P. Marin., *Vies des Pères des déserts de l'Orient*; Godescard.

8. MARTYROLOGE. — S. Sabas, ab. — Sainte Crispine, m. — SS. Jules, Potamie, Crispin, Félix, Grat et sept autres martyrs. — S. Bas, év. — S. Dalmace, év. et m. — S. Pelin, id. — S. Anastase, m. — S. Nicet, év. — S. Jean, id.

6 décembre. — SAINT NICOLAS, évêque,

PATRON DE LA LORRAINE (L'AN 327.)

VIE DE SAINT NICOLAS

Nicolas, né à Patare, en Lycie, de parents comblés des dons de la nature et de ceux de la grâce, fut regardé à sa naissance comme un don du ciel, un fruit de prières et des aumônes de sa famille, appelée la providence des pauvres. Il parut visiblement, dès son enfance, couvert des bénédictions célestes. La piété chez lui prévint l'usage de la raison; l'éducation soignée qu'il reçut en fit un savant et un saint. Voici ce qu'on raconte de sa vie.

Ayant perdu ses parents étant encore fort jeune, il se vit héritier de leurs grands biens. Loin de se laisser corrompre, comme tant d'autres, en une position si périlleuse pour la vertu, cet adolescent devint encore plus pieux, plus retiré et plus modeste. La charité surtout, qui s'empara de son cœur, l'éleva tout de suite à un degré sublime. Un pauvre père, noble, avait trois filles que l'indigence allait jeter de la misère dans le vice; Nicolas en fut informé; il jeta le soir même, secrètement, par la fenêtre, dans la maison, une bourse pleine d'or. Ce fut la dot de l'aînée; et les deux autres furent dotées de la même manière, successivement et un peu plus tard. Admirable usage de la fortune, de la part d'un jeune homme! Cependant, de peur de s'en laisser corrompre, ce jeune homme s'en dépouilla en faveur des pauvres; il se réduisit à n'avoir d'autres richesses que Dieu seul, et il consacra sa vie au sacerdoce.

Poussé par sa piété, Nicolas entreprit, par mer, le voyage de la Terre-Sainte, pour méditer aux lieux consacrés par la présence du Sauveur. Un ouragan furieux s'éleva; tout le monde se crut perdu, tant la tempête fut horrible! Lui, plein de foi, se mit en prières, et la tempête cessa, et la mer devint calme. Ce miracle a fait choisir aux matelots saint Nicolas pour patron. Après avoir visité les saints lieux, le pieux pèlerin se retira quelque temps dans une caverne; puis il revint en Lycie, où il résolut d'entrer dans un monastère et de s'y vouer entièrement à Dieu.

L'évêque de Myre était mort, et les évêques assemblés ne s'accordaient point sur le choix d'un successeur. Un d'entre eux, inspiré de l'Esprit saint, dit que le Ciel choisissait un prêtre, qui le lendemain devait entrer le premier à l'église : Nicolas fut cet élu de Dieu. Étant venu à l'église au point du jour faire sa prière, on se saisit de lui, et, malgré ses refus et ses larmes, on le consacra évêque de Myre. A la fin de la cérémonie, une femme, fendant la foule, se précipita à ses genoux, lui tendant un enfant qui venait de périr dans les flammes; le nouvel évêque fit le signe de la croix et rendit l'enfant plein de vie à sa mère.

Élevé à la dignité épiscopale, Nicolas s'efforça d'en remplir tous les devoirs. Il passait les nuits au pied des autels; il offrait chaque jour l'auguste sacrifice dans une extase d'amour; il employait toutes ses journées en bonnes œuvres; il prêchait avec un zèle et une éloquence du cœur qui ravissaient les âmes; il augmentait ses austérités avec ses travaux : il changea la face de son diocèse.

L'empereur Licinius, continuant la persécution de Dioclétien, envoya des officiers à Myre pour y relever l'idolâtrie ; le saint évêque se montra intrépide à soutenir les fidèles; son zèle éclata dans tous les besoins de son peuple : il ne désirait rien tant que le martyre. Il fut arrêté, jeté en prison, chargé de chaînes et envoyé en exil. La défaite de Licinius par Constantin le ramena dans son diocèse.

L'hérésie arienne trouva en lui un adversaire constant et intrépide ; il assista au grand concile de Nicée, où fut proclamée, si haut et si ferme, la divinité du Sauveur.

Le nombre des miracles attribués à saint Nicolas est prodigieux : on l'appela le Thaumaturge de son temps. A Myre, nous dit saint Bonaventure, il ressuscita deux écoliers assassinés ; il ressuscita aussi trois jeunes enfants cruellement égorgés, dont on avait enfermé les corps dans une cuve. C'est ce dernier prodige que représentent les tableaux du saint.

Tant de vertus reçurent d'en haut leur récompense : Dieu fit connaître à son serviteur le moment de sa mort, à laquelle il se prépara avec la plus grande joie. A ses derniers instants, il vit les anges qui venaient au devant de son âme; il s'écria : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, et il expira le 6 décembre, vers l'an 327. De son tombeau sortit une liqueur miraculeuse qui guérissait les malades. Son corps fut soustrait, par la suite, aux invasions des Turcs, et depuis apporté à Bari, dans la Pouille ; un os de l'un de ses bras se conserve en Lorraine, dans la superbe église élevée en son honneur à Saint-Nicolas-le-Port.

PANÉGYRIQUE DE SAINT NICOLAS

TEXTE : *Custodi innocentiam.* (Ps. XXXVI, 37.)

Saint Paul, dans une de ses *Épîtres*, parle en termes admirables de la dignité de l'épiscopat, des vertus éminentes que cette charge commande aux prêtres qui ont l'honneur d'en être revêtus. Un évêque, en effet, tient dans l'Église de Jésus-Christ une place bien grande : il est l'Église. Investi par la consécration de la plénitude du sacrement de l'ordre, il remplit dans le diocèse que le souverain pontife a confié à sa paternelle sollicitude, à ses soins, à son zèle et à sa tendresse, les fonctions de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il doit réunir à un degré héroïque le courage qui fait face aux passions, brave la mort et fait répandre son sang pour ses brebis; la vigilance qui s'étend aussi bien aux plaies de l'âme, à l'erreur pour la démasquer, la vaincre, qu'aux douleurs du corps pour les adoucir et les guérir. L'évêque est tout à la fois le juge qui décide, la voix qui enseigne, la main qui pardonne et le bras qui conduit. Au-dessus de lui un seul pontife, le vicaire de Jésus-Christ, dont la primauté d'honneur et de juridiction s'étend à toutes les Églises du monde chrétien; au-dessous de lui, dans son diocèse, tous, tous doivent obéissance, fidélité, amour. Aussi, M. F., depuis dix-huit siècles, lorsque le temps et les passions humaines ont amoncelé les ruines et les décombres, cette majestueuse puissance de l'épiscopat reste debout, vivante, respectée. De nos jours, c'est de tous les pouvoirs, on peut le dire, le mieux assis, le plus universellement reconnu, celui qui jouit toujours de cet incomparable privilége de se concilier ensemble le respect, la soumission et l'amour.

C'est donc un grand bienfait que Dieu, dans son infinie miséricorde, fait à un peuple, à un siècle, quand il suscite dans son sein un évêque digne du commandement sacré qu'il exerce. Tel fut Nicolas.

Ier POINT. — VERTUS DE SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE.

Déjà il avait décliné l'honneur auquel l'avait appelé vainement son oncle, évêque de sa contrée. Ce pieux prélat avait eu comme un pressentiment du grand avenir que Dieu allait ouvrir devant son neveu. Il avait admiré sa prudence et sa fermeté dans l'administration du monastère qu'il lui avait confié. Il avait même prédit le rang élevé qui lui était proposé.

C'en fut assez pour Nicolas, que l'éclat d'une si haute dignité effraye, que la pesanteur d'une si lourde charge confond ; il prend la fuite et s'embarque sur le premier navire qui met à la voile. Nouveau Paul, il annonce une tempête ; et, par la prière, obtient de Dieu de la calmer. Le voilà caché dans les déserts de la Palestine. Seul et inconnu, il aime à suivre dans Jérusalem et dans les contrées visitées par le divin Sauveur la trace sanglante de ses pas. Comme autrefois les prophètes d'Israël et de Juda, notre saint s'enferme chaque jour dans une solitude plus profonde. Pour la rendre irrévocable et sans retour, il se retire dans un couvent. C'est là que Dieu l'attendait. Il lui ordonne de sortir, d'aller à Myre, l'une des grandes villes de la Lycie; et, au moment où il paraît sur le seuil du temple, les évêques assemblés pour l'élection du pontife de Myre, comme inspirés par l'Esprit saint, acclament tout d'une voix Nicolas.

Le voilà donc préposé au gouvernement de cette métropole qui compte plus de trente suffragants dans la province. Aussitôt éclatent dans Nicolas les vertus qui font les grands pontifes : ses veilles sont prolongées et partagées entre l'étude et la prière ; il suit avec la régularité la plus assidue les offices chantés par ses prêtres ; il évangélise son peuple et devient apôtre ; malgré les fatigues, il continue des jeûnes prolongés, et semble puiser des forces toutes divines dans les austères travaux de la pénitence. Les malades et les pauvres n'ont pas de consolateur plus affectueux et plus tendre ; les faibles et les persécutés pas d'appui ni de défenseur plus généreux, plus dévoué. Chez lui, il couche sur la dure et vit dans un tel dénûment, qu'il est réduit à emprunter les livres les plus indispensables. Pendant le seul repas qu'il se permet après la chute du jour, il écoute la lecture des saints livres. Autour de lui se pressent avec tendresse les prêtres qu'il chérit comme ses enfants. Pour les affermir, il multiplie les avis, les règlements : ses synodes sont annuels et l'objet de ses plus constantes pensées. C'est là qu'il rétablit la discipline, fait revivre les traditions saintes, et applique les décisions récentes.

Ah ! le saint évêque ! le grand évêque! Que lui manque-t-il pour être vénéré, même avant sa mort, comme un héraut de Dieu, un envoyé de Jésus-Christ, un prédestiné du ciel? Ce qui lui manque encore, Dieu prend soin de le lui envoyer ; c'est le malheur, la persécution, la gloire de confesser Jésus-Christ.

IIe POINT. — PERSÉCUTION ET TRIOMPHE DE SAINT NICOLAS.

En effet, le nouvel évêque de Myre était monté sur son siége déjà glorieux dans un temps d'épreuve et de souffrance. Sur toute la surface de l'empire ne s'agitaient plus que des bourreaux et des martyrs. Le monde avait courbé la tête et recevait la loi de six monstres ligués pour exterminer l'Église du Christ, sous les titres d'empereurs, d'Auguste et de César. Ces tyrans, l'histoire a conservé leurs noms odieux pour les flétrir d'âge en âge, ce sont Dioclétien et Maximien, Galère et Maximin Daïa, Maxence et Licinius. Tantôt ils se partagent le pouvoir et unissent leurs forces conjurées à l'œuvre sanglante

de la persécution ; tantôt ils se disputent, le fer à la main, le pouvoir qu'ils ne veulent plus partager et s'en arrachent les lambeaux, tristes fruits de ces guerres farouches et intestines. Pendant dix années consécutives, le sang chrétien coule, et la main de César reste immobile, étendue sur les victimes, pour les dévouer au licteur, à la mort.

Ces tigres couronnés, car je ne puis leur donner le nom d'hommes, se sont rués enfin les uns contre les autres, et dans cette lutte fratricide ont trouvé la mort, digne châtiment de leurs forfaits. Licinius reste seul. Lui, il est aussi cruel, aussi sanguinaire, mais plus perfide, plus habile que ses rivaux vaincus. Sa feinte modération a trompé Constantin, son collègue, qui lui donne la main de sa sœur. Licinius qui attend son jour et son heure, favorise les chrétiens, décrète des lois favorables à l'Église, reconnaît publiquement ses dogmes et sa morale. Puis, quand il se croit assez fort, quand il est prêt, il lève le masque, fait brûler les temples où il avait prié, rétablit les idoles qu'il avait abattues, et recommence dans tout l'Orient l'œuvre de carnage et de sang qu'il avait paru un moment vouloir effacer.

Ah ! c'est alors que Dieu fortifie ses enfants ; c'est alors qu'il glorifie les pontifes et les prêtres restés calmes et souriants devant les bêtes féroces et les bûchers !

Cité devant les magistrats, l'évêque de Myre reste impassible. En présence de leurs menaces, il redit cette parole terrible que l'épiscopat catholique a toujours jetée à la face de ses persécuteurs : *Non possumus*.

Tant de courage effraye les juges eux-mêmes. N'osant prononcer la peine capitale contre un pontife qui brave la colère de César et la mort qui l'attend, ils se hâtent, pour s'en débarrasser, de l'envoyer en exil, où il sera chargé de chaînes et enfermé dans une obscure prison.

Rendu par les victoires de Constantin à son église et à son peuple, le glorieux banni reprend sa belle vie de dévouement à Jésus-Christ et à la foi. Le voilà au concile de Nicée, à côté des Athanase, des Germain, des Eustache, des Paphernes, des Macaire et de ces illustres évêques qui, au nombre de plus de trois cents, disent anathème à l'impie Arius, et sous la dictée de l'Esprit saint, rédigent le *Symbole de Nicée*. Avec les Pères du concile, Nicolas confesse de nouveau sa foi à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le dogme divin de la consubstantialité du Verbe ; avec eux, il commence ce *Credo* que toutes les générations répètent, ce *Credo* que l'Église au quatrième siècle comme au cinquième, comme au seizième, comme dans toute la suite des temps, redira toujours avec transport dans ses grandes et solennelles assemblées de Constantinople, d'Éphèse, de Chalcédoine et de Trente ; ce *Credo*, M. F., que vous chantez chaque dimanche sous les voûtes sacrées, et que chanteront vos enfants jusqu'à la fin des siècles.

Maintenant, qu'ai-je à dire de plus pour glorifier votre saint patron ? Par son innocence angélique, il a été le modèle des enfants ; par sa vie studieuse et austère, il a rehaussé la gloire du sacerdoce ; par son apostolat laborieux, sa fermeté devant les proconsuls, son courage et sa résignation dans l'exil ; par son concours aux décisions du concile de Nicée, il a pris rang parmi les plus illustres évêques.

Grand saint, maintenant que nous avons fait votre éloge, obtenez-nous la grâce de marcher sur vos traces, et comme vous d'assurer notre salut !

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna. (Tob., XII, 8.)

Custodi innocentiam et vide æquitatem. (Ps XXXVI, 37.)

Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit illum. (Eccli., XXXIX, 6.)

Nouveau Testament. — Erit magnus coram Domino. (Luc., I, 15.)

Quis putas puer iste erit, etenim manus Domini erat cum illo? (Id., *ibid.*)

Sicut egentes multos autem locupletantes. (II Cor., VI, 10.)

Beneficentiæ et communionis nolite oblivisci; talibus enim promeretur Deus. (Hebr., XIII, 16.)

2. — SS. PÈRES.

B. Nicolai totus mundus beneficia sentit. (S. Petr. Damian., *Sermo de S. Nicolao.*)

Hic est Nicolaus, cujus miracula per totam mundi latitudinem diffunduntur, quem laudat orbis terræ et qui habitant in eo. (S. Bernard., *Sermo in festo S. Nicolai.*)

Non solum christianis sed et paganis in tantam reverentiam sancti nominis Nicolai advolavit auctoritas, ut certatim confluant ad laudandum et glorificandum nomen sanctum ejus. (Id., *ibid.*)

Inter omnes sanctos temporibus suis maximis miraculis claruit et stupendis. (S. Bonaventura, *Sermo 2 de S. Nicolao.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sex in B. Nicolao contemplantur in quibus eum imitari debemus : 1° quod jugum portaverit ab adolescentia sua; 2° quod sanctitatem vitæ suæ a carnis maceratione inchoavit; 3° quod amorem sacræ Scripturæ habuit; 4° quod Ecclesiam frequentavit; 5° quod mundi gloriam sprevit; 6° quod pietatis operibus operam dedit. (Guillelmus Parisiensis, *Sermo in die festivo S. Nicolai.*)

2. Deus glorificavit S. Nicolaum : 1° ad episcopatum eum sublimando; 2° ipsum speciali justitia ornando; 3° angelos ei in morte mittendo quos vidit; 4° multos mortuos illius meritis suscitando. (Dionysius Carthusianus, *Sermo de S. Nicolao*)

3. Patience et modération de ce saint durant son épiscopat. (Ogier, *Panegyrique de S. Nicolas.*)

4. S. Nicolas, patron des enfants : 1° parce qu'il fut, dès ses premières années, un modèle d'innocence et de vertus ; 2° parce qu'il s'appliquait particulièrement à former ce premier âge à la piété. (Godescard, *Vie de S. Nicolas.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

Nicolaum ornavit Deus : 1° præcipua liberalitate; 2° maxima pietate; 3° et fervida caritate, quæ omnia patent in sancto illo clarissimo, quod fecit in juventute sua. (S. Dionysius Carthus., *Sermo 2 de S. Nicolao.*)

Fuit Nicolaus splendens virtutibus, scilicet : 1° recta intentione ; 2° sancta conversatione; 3° devota oratione. (S. Thomas. Aquin., *Sermo de S. Nicolao.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

Plan de S. Bernard. — I. B. Nicolai encomium. — II. Ejus patrocinium et auxilium. — III. Christianorum omnium et paganorum erga S. Nicolaum affectus et devotio. (*Sermo de S. Nicolao Episcopo.*)

Plan de S. Bonaventure. — Texte : *Præcedat Dominus meus ante servum suum et ego sequar paulatim vestigia ejus.* (Gen , XXXIII, 14.)—S. Nicolaus secutus est Christum quantum ad : 1° humilitatis ; 2° pietatis ; 3° caritatis ; 4° potestatis vestigia. (*Sermo 1 de S. Nicolao.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Dujarry. — Texte : *Ego sum pastor bonus...* (Joan., XI, 14.) — Conduite de S. Nicolas envers ses ouailles : 1° il dissipe leur ignorance par ses instructions ; 2° il prie pour leur obtenir les grâces de Dieu ; 3° il se dépouille pour les soulager dans leurs pressants besoins.

Plan du P. Texier.— Texte : *Euge, serve bone...* (Matth., XXV, 21.) — Nous devons admirer dans S. Nicolas sa fidélité : 1° à correspondre aux premières grâces dont Dieu l'a prévenu dès son enfance; 2° à faire un bon usage des biens de la fortune qu'il a hérités de ses parents ; 3° à

s'acquitter dignement des hautes fonctions où Dieu l'avait appelé, en l'élevant à l'épiscopat.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

Voir le plan et le panégyrique ci-dessus.

Voir dans notre *Calendrier des Prédicateurs* les plans excellents de S. Thomas d'Aquin, de Matthias Faber, du P. Senault, de M. l'abbé Thomas.

6. — ENCOMIA.

Nicolaus electus ab utero, sanctus a puero, juvenum gloria, senum reverentia, sacerdotum honor, pontificum splendor. (S. Bernard., *Sermo in festo S. Nicolai.*)

Si tempestas sæviens et crudelitas maris intentatur, Nicolaus flebiliter exoratur, ut audiat; suppliciter invocatur ut veniat, ut eruat misericorditer, acclamatur, (Id., *ibid.*)

Si pulsamur incommodis, Nicolaus ingeminatur. Patrocinium quæritur Nicolai. (Id., *ibid.*)

Il ressuscita trois jeunes enfants cruellement égorgés, dont on avait enfermé les corps dans une cuve. C'est ce prodige que représentent les tableaux du saint.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOLOGUES. — Méthode, patriarche de Constantinople : *Vie de S. Nicolas* (en 840); Métaphraste, *id.* (en 912); Jean, diacre de Naples, *id.* (en 860); Lipoman, Surius, Faconius, *id.*; Putignani : *Vindiciæ vitæ S. Nicolai*; Assemani, *Calendarium universale*, au 6 décembre; le P. Perrin, *Vita S. Nicolai*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*; Ribadeneira, Giry, Godescard, Rohrbacher.

PANÉGYRISTES.—ANCIENS.—S. Pierre Damien, S. Bernard, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Albert le Grand, Guillaume de Paris, Gerson, Denis le Chartreux, S. Thomas de Villeneuve, Matthias Faber, Engelgrave.

MODERNES. — Laselve, Biroat, Senault, Dujarry, Texier, Duneau, Caignet, Godeau, Houdry, Boileau, Séraphin de Paris, Bourrée, Latour du Pin, Ogier.

8. MARTYROLOGE. — S. Nicolas, év. — Saintes Denise, Dative. mm. — SS. Léonce, Terce, Emilien, id. — S. Majoric, id. — S. Polychrone, pr. et m. — Le B. Pierre Paschal, m. — Sainte Aselle, v.

---

7 décembre. — SAINT AMBROISE, archevêque de Milan.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT AMBROISE

Ambroise vint au monde vers l'an 340, dans les Gaules, où son père, du même nom que lui, était alors préfet du prétoire. Sa mère, après la mort de son mari, qu'elle perdit peu de temps après la naissance de cet enfant, alla demeurer à Rome, où elle lui fit faire de bonnes études sous d'habiles maîtres, qui prenaient un grand soin de cultiver son esprit, pendant qu'elle veillait sur ses mœurs. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il se mit dans le barreau, et plaida quelque temps dans l'auditoire de Probus, préfet du prétoire d'Italie. Ce préfet, charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son successeur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien Ier, il l'établit gouverneur de la Ligurie, et lui dit en l'envoyant dans la province : « Allez, agissez, non en juge, mais en évêque. » Milan était la capitale de ce gouvernement, et le séjour assez ordinaire des empereurs en Occident. Fidèle à ce conseil, Ambroise se fit admirer par sa douceur, sa vigilance et sa probité.

Il y avait depuis vingt ans dans cette ville un évêque arien, nommé

Auxence, qui mourut vers cette époque. Les évêques assemblés à Milan pour lui donner un successeur, se trouvèrent dans un grand embarras : car les orthodoxes d'un côté, et les ariens de l'autre, voulaient chacun un évêque de leur sentiment. Comme on était près d'en venir aux mains, Ambroise, qui, par sa charge, devait veiller à la tranquillité publique, alla à l'église, et parla au peuple pour le porter à faire l'élection sans tumulte. Il parlait encore, lorsque dans l'assemblée, catholiques et ariens s'écrièrent tous d'une voix : *Ambroise évêque!* On dit que ce fut un enfant qui cria le premier, trois fois : *Ambroise évêque!* et que le peuple répéta avec joie : *Ambroise évêque!* ce qui est certain, c'est que tous les esprits se trouvèrent réunis comme par un miracle, et s'accordèrent à le demander pour évêque.

Ce choix avait d'abord surpris tout le monde; Ambroise encore plus que les autres. Il employa toutes sortes de raisons pour porter le peuple à changer de résolution. Voyant que malgré ses remontrances on persistait à vouloir qu'il fût évêque, il sortit de la ville pendant la nuit pour se retirer à Pavie; mais Dieu permit qu'après avoir bien marché, il s'égarât et se trouvât le lendemain matin à une porte de Milan. Le peuple lui donna alors des gardes pour l'empêcher de s'échapper de nouveau. On envoya à l'empereur Valentinien une relation de tout ce qui s'était passé, et on le pria de donner son consentement à l'élection d'Ambroise; cette formalité était nécessaire, parce que l'élu était un de ses officiers. L'empereur, qui était alors à Trèves, répondit qu'il voyait avec plaisir qu'on eût jugé digne de l'épiscopat un de ceux qu'il avait choisis pour gouverneurs et pour juges. Ambroise s'enfuit encore, et fut se cacher dans la maison d'un sénateur de ses intimes amis; mais le gouverneur ayant publié un ordre sévère contre ceux qui le cacheraient, il fut obligé de paraître, et bien qu'il fît valoir l'autorité des saints canons qui ne voulaient pas qu'on élevât au sacerdoce un simple cathécumène comme lui, il fut contraint de céder. Après avoir reçu le baptême et successivement les saints ordres, il fut sacré évêque le 7 décembre 374, à l'âge de trente-quatre ans.

Depuis son ordination jusqu'à sa mort, il vécut dans une abstinence extraordinaire. Quoiqu'il travaillât beaucoup, il jeûnait presque continuellement, ne dînant que le samedi, le dimanche et les jours de fêtes des plus célèbres martyrs. (On ne jeûnait point le samedi dans l'église de Milan.) Il donnait quelquefois à manger aux grands de l'empire, mais il n'allait jamais manger hors de chez lui, quelque prière qu'on lui en fît. Il en rapporte la raison dans son *Traité des Offices* : « Les festins, dit-il, occupent et amusent trop; ils inspirent l'amour de la bonne chère, et obligent d'entendre des discours qui ne roulent le plus souvent que sur les plaisirs et les maximes du monde. » Il avait encore pour maxime de ne se mêler jamais de mariage, et de ne procurer à personne aucune charge à la cour, pour n'être pas responsable des suites. Son assiduité à la prière était si grande, que, sans parler de l'église où il ne manquait jamais, il y employait encore la meilleure partie de la nuit.

La doctrine catholique et la discipline ecclésiastique eurent en lui un éloquent et zélé défenseur. Il combattit les ariens, et eut le courage de résister aux injustices des puissants de la terre. Pour ne citer que deux exemples de cette énergique résistance, il n'hésita pas à imposer la pénitence à Maxime, le meurtrier de Gratien, et de l'excommunier parce qu'il ne s'y soumettait pas. Et lorsque Théodose eut commis, malgré ses remontrances, le massacre de Thessalonique, où sept mille personnes périrent, et que ce prince se présenta à l'église après ce crime, Ambroise lui en refusa l'entrée : « Prince, lui dit-il, vous ne comprenez pas l'énormité de votre crime. Si la grandeur de votre

puissance vous éblouit, sachez que vous êtes homme comme les autres. Et comment osez-vous vous présenter au temple du Seigneur? Ces mains, encore teintes du sang innocent, oseriez-vous les étendre pour recevoir le corps sacré de Jésus-Christ? Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas un nouveau crime à votre crime. » Un instant confus, Théodose lui répondit que David avait été un grand pécheur, et que Dieu avait eu cependant pitié de lui. « Eh bien, repartit Ambroise, embrassez comme lui la pénitence, puisque vous avez péché comme lui. » Et en effet l'empereur s'humilia devant Dieu et fit pénitence.

Cette fermeté, il l'employa contre les ariens, que nous avons déjà nommés, et il les fit condamner au concile d'Aquilée. D'un autre côté, il était très-miséricordieux pour les pécheurs repentants. C'est lui qui a eu la gloire d'enfanter saint Augustin à la vie de la grâce. En témoignage de son zèle pour la discipline ecclésiastique, nous rappellerons ici le rit particulier qu'il organisa dans l'église de Milan, et l'ouvrage qu'il a laissé, parmi tant d'autres, à l'usage du clergé, et qu'il a intitulé : *Traité des Devoirs*. Après vingt-deux ans d'épiscopat et de travaux pour la gloire de Dieu, pour la défense de la vérité, saint Ambroise tomba dangereusement malade. Visité par Honorat, évêque de Verceil, il reçut de ses mains le saint Viatique, et mourut aussitôt, les mains croisées sur sa poitrine. C'était le 7 décembre 397.

PANÉGYRIQUE DE SAINT AMBROISE

TEXTE : *Spiritus meus super mel dulcis.*
(Eccli., XXIV, 27.)

Dans cette admirable vie d'un des plus grands évêques et des plus grands docteurs de l'Église, nous nous arrêterons à considérer la douceur et la fermeté qui caractérisèrent ce saint. C'est par l'heureuse alliance de ces deux vertus qu'il obtint tant de succès dans son ministère.

Ier POINT. — ESPRIT DE DOUCEUR DE SAINT AMBROISE.

Saint Ambroise étant encore enfant, et dormant la bouche ouverte, un essaim d'abeilles se vint asseoir sur ses lèvres par un heureux présage, qui donnait à entendre qu'il aurait un jour la douceur et l'aiguillon des abeilles, pour inspirer dans les cœurs l'amour de la vertu et pour y faire mourir le vice.

En effet, quoiqu'il eût en éminence toutes les vertus d'un grand prélat, il semble que l'esprit de douceur, qui est l'esprit de Jésus-Christ, était l'âme de son gouvernement et le principal ressort de sa conduite.

Son élection à l'épiscopat fut un miracle du Ciel, qui se servit de la voix d'un enfant pour nommer Ambroise évêque, et ramener tous les esprits, qui étaient fort partagés, à la douceur da la paix.

Le préteur Probe, qui l'avait envoyé pour présider au gouvernement de quelques provinces, et particulièrement à Milan, et qui lui avait dit en partant : allez, et gouvernez en évêque plutôt qu'en juge (c'est-à-dire, avec une douceur paternelle plutôt qu'avec la sévérité d'une rigoureuse justice), eut la satisfaction de voir son conseil changé en une espèce de prédiction, lorsqu'il apprit le choix que le peuple de Milan avait fait d'Ambroise pour son pasteur. Aussi notre saint répondit parfaitement à son attente. Il gagnait tous ceux qui trai-

taient avec lui par la douceur de son entretien; il inspirait la dévotion à tous ceux qui entendaient ses sermons par la douceur de ses discours; mais sa plus glorieuse conquête fut celle de saint Augustin, qui ne put résister à la douceur de son esprit, jointe à l'efficacité secrète des prières qu'il faisait pour sa conversion.

Apprenons que Dieu aime tendrement ceux qui sont doux, et qu'il s'en sert volontiers pour sauver les autres, et pour faire de grandes conversions, parce qu'ils mettent toutes leurs forces dans la prière, et qu'ils recourent à lui en toutes leurs actions. C'était la pratique de notre saint; c'était ce qu'il enseignait aux autres. « Lorsque nous nous levons le matin, avant que de sortir de la chambre, nous devons rendre grâces au Sauveur qui nous a gardés pendant que nous reposions et que nous dormions dans nos lits, et commencer toutes nos actions temporelles par quelque acte de piété envers lui. Car c'est lui qui veille, afin que je dorme en sûreté. (S. Ambr., *Sermo* 43.)

IIe POINT. — SA FERMETÉ.

Si saint Ambroise inspirait l'amour des vertus par la douceur de sa conduite, il n'avait pas moins de vigueur pour réprimer le vice, qui n'osait paraître devant lui, quoiqu'il fût revêtu de la pourpre, et armé de la puissance impériale; car il l'allait attaquer avec une sainte liberté jusque sur le trône des plus grands monarques, qui ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils s'abaissent sous la puissance spirituelle que Jésus-Christ a donnée à son Église. Aussi le grand Théodose, qu'il avait mis en pénitence, conçut une si haute estime de la fermeté de son esprit, qu'un de ses favoris se promettant de faire fléchir la rigueur du saint, il lui repartit : Je connais la force et la constance d'Ambroise : rien n'est capable de lui faire violer la loi de Dieu.

Sachons, M. F., que la crainte de Dieu est le nerf de la force des saints qui relève leur courage et qui les met au-dessus de tous les respects humains. Celui qui craint Dieu, dit le Sage, devient intrépide devant les hommes, et ne craint aucune puissance mortelle. Le Seigneur est mon appui, dit-il avec David; je ne craindrai rien de tout ce que l'homme me saurait faire. (Ps. CXVII, 6.)

IIIe POINT. — IL TRIOMPHE DE SES ENNEMIS PAR SA DOUCEUR ET SA FERMETÉ.

Le zèle de la vigueur ecclésiastique, avec laquelle notre saint s'opposa aux hérétiques de son temps, lui attira beaucoup d'ennemis; mais sa douceur en fut toujours victorieuse. Les ariens irrités contre lui suscitèrent un méchant homme pour le tuer; mais en levant la main pour le frapper, elle sécha par un miracle qui donna occasion au meurtrier de se reconnaître, et au saint de lui pardonner charitablement et de le guérir. L'enfer employa contre lui un malheureux magicien pour le rendre odieux à son peuple; mais tous ses charmes furent inutiles, et jamais il ne put corrompre l'amour des ouailles envers leur pasteur : tant la douceur a de force sur le cœur des hommes, et sur le cœur de Dieu même. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre de leurs cœurs : il possèderont le cœur des hommes, et ce qui est beaucoup plus considérable, ils possèderont le cœur de Dieu. (Math., v, 4.) On ne peut douter que saint Ambroise n'ait eu cet avantage, et qu'il n'ait reçu des marques éclatantes de la faveur de Jésus-Christ, puisqu'après l'avoir comblé de grâces et de vertus durant sa vie, il le vint encore visiter et caresser à la

mort. Si bien qu'on peut dire de lui ce que l'Écriture sainte dit de Moïse qui était le plus doux de tous les hommes, qu'il mourut dans le baiser du Seigneur. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il disait en mourant : Je n'ai pas vécu parmi vous en sorte que j'aie honte de vivre; et je ne crains pas aussi de mourir, parce que nous avons un bon Maître.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Ouvrages de ce Saint. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ecce examen apum in ore leonis erat, ac favus mellis. (Judic., XIV, 8.)

Sacerdos magnus qui in vita effulsit domum et in diebus suis reædificavit templum. (Eccli., L, 1.)

Olivam uberem, pulchram, fructiferam, speciosam, vocavit Dominus nomen tuum. (Jerem., XI, 16.)

Nouveau Testament. — Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem; alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ, alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum. (1 Cor., XII, 7.)

Si noverim mysteria omnia et omnem scientiam; caritatem autem non habuero, nihil sum. (Id., *ibid.*, XIII, 2.)

2. — SS. PÈRES.

Dico vitam beatam consistere in altitudine sapientiæ, suavitate conscientiæ, virtutis sublimitate. (S. Ambros., *de Offic.*, L. II., c. 5.)

Non enim in passione esse, sed victorem esse passionis beatum est. (Id., *ibid.*)

Non satis est bene velle, sed etiam benefacere; nec satis est benefacere, nisi id ex bona voluntate proficiscatur. (Id., *ibid.*, L. I, c. 30.)

Ubi multæ coronæ, ibi multa sunt certamina. (Id., *Sermo* 20.)

Christianus qui mundum non possidet, hic totum possidet Salvatorem. (Id., *Sermo* 51.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Heureux présage au berceau de S. Ambroise : Infantis Ambrosii, aiunt, osculum apes insedisse : heureux présage qui donnait à entendre qu'il aurait un jour la douceur et l'aiguillon des abeilles, pour inspirer dans les cœurs l'amour de la vertu et pour y faire mourir le vice. (Le P. Nouet, *Méditation sur S. Ambroise.*)

2. Conquête de S. Augustin. La plus glorieuse conquête que fit S. Ambroise fut celle de S. Augustin, qui ne put résister à la douceur de son esprit et à l'efficacité de ses prières (Id., *ibid.*)

3. Les nombreux ennemis de S. Ambroise : Inter hos multum, ariani, plus imperatrix Justina, latrones, magique, plurimum dæmon malus fecit; sed incassum omnes. (*Fasti Mariani, de S. Ambrosio*, 7 *decembris.*)

4. Réponse éloquente de S. Ambroise à Théodose : Theodosio Davidis exemplo se tuenti, inclamavit : *Secutus es errantem, sequere pœnitentem.*

5. Pratique de la prière habituelle à ce saint, établie d'après son enseignement : Cum diluculo surgimus, debemus, priusquam procedamus ex cubiculo, gratias agere Salvatori, et ante omnes actus seculi actus habere pietatis, qui nos quiescentes et dormientes in lectulis custodivit. Ut enim securus dormiam, ille vigilat. (S. Ambros., *Sermo* 43.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son renoncement au monde ; 2° son détachement des biens de fortune, qu'il distribue aux pauvres; 3° son application à l'étude de la religion; 4° son assiduité à la prière; 5° sa mortification au milieu des veilles, des jeûnes, des abstinences; 6° son zèle pour la conversion des âmes, pour la défense de la foi contre les ariens; 7° sa courageuse réprimande à Théodose.

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE S. BONAVENTURE. — Texte : *Dedi te in lucem gentium* (Is., XLII, 6.)

S. Ambrosius fuit : 1° lux purissima, per castitatis eminentiam; 2° lux impassiva, per firmitatis constantiam; 3° lux sui communicativa per caritatis et pietatis ampliationem; 4° lux illuminativa animique purgativa per veritatis redundantiam. (*Sermo* 1 *de S. Ambrosio.*)

AUTRE PLAN DU MÊME. — Texte : *In medio Ecclesiæ aperuit os ejus.* (Eccle., XV, 5.) — Dominus os B. Ambrosii aperuit : 1° ad verbum humilitatis in confessione; 2° ad verbum laudis in oratione; 3° ad verbum ædificationis in prædicatione. (Id., *Sermo* 2 *de S. Ambrosio.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DU P. LASELVE. — Texte : *Ministerium tuum imple.* (II Tim., IV, 5.) — S. Ambrosius fuit : I. Speculum prælatorum : 1° in fuga dignitatum; 2° in dispensatione bonorum suorum; 3° in innocentia vitæ. — II. Flagellum hæreticorum quorum; 1° potentiam compressit; 2° audaciam coercuit; 3° sectas dissipavit. — III Lumen populorum; illos illucens : 1° libris quos composuit; 2° prædicationibus quas habuit; 3° virtutibus quibus floruit. (*In Anno apostolico, concio de S. Ambrosio.*)

PLAN DU P. NOUET. — Texte : *Spiritus meus super mel dulcis.* (Eccli., XXIV, 27.) — Douceur remarquable de S Ambroise : 1° dans les charges qu'il remplit dans sa jeunesse; 2° durant son épiscopat; 3° dans sa conduite à l'égard des hérétiques. (*Méditation pour la fête de S. Ambroise.*)

6. — OUVRAGES DE SAINT AMBROISE.

1. L'Hexaméron; 2. le Livre du Paradis; 3. Caïn et Abel; 4. Noé et l'arche; 5. Abraham; 6. Isaac et l'âme; 7. du Bien de la mort; 8. de la Fuite du siècle; 9. de Jacob et de la Vie bienheureuse; 10. du patriarche Joseph; 11. des Bénédictions des patriarches; 12. d'Élie et du jeûne; 13. de Naboth; 14. de Tobie; 15. de l'Interpellation ou de la plainte de Job et de David; 16. Apologie de David; 17. Commentaires sur les Psaumes; 18. Commentaire sur S Luc; 19. des Offices des ministres; 20. des Vierges et de la virginité; 21. des Veuves; 22. de la Virginité; 23. de l'Institution d'une Vierge; 24. Exhortation à la virginité; 25. Invective contre une vierge tombée; 26. des Mystères ou des initiés; 27. des Sacrements: 28. de la Pénitence; 29. de la Foi; 30. du Saint-Esprit; 31. de l'Incarnation; 32. Lettres, au nombre de 91; 33. sur la mort de Satyre; 34. sur la mort de Valentinien et de Théodose; 35. plusieurs hymnes, à savoir : Deus creator omnium; Jam surgit hora tertia; Veni, Redemptor gentium; Illuminans Altissimus; Æterna Christi munera; Somno refectus artubus; Consors paterni luminis; O lux beata Trinitas; Fit porta Christi pervia.

7. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Paulin, son diacre : *Vita S Ambrosii*; Herman, Tillemont : *Vie de S. Ambroise*; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*; Godescard et tous les modernes.

HISTORIENS. — *Voir* les historiens ecclésiastiques du quatrième siècle: Socrate, Sozomène, Théodoret; D. Rivet, *Hist. littér. de la France*; D. Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclésiast.*; Vagliano, *Sommario de gli arcivescovi di Milano.*

PANÉGYRISTES. — S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin, Guillaume de Paris, Pontianus, Molinier, Laselve, Nouet.

8. MARTYROLOGE. — S. Ambroise, év. et doct. — S. Agathon, m. — SS. Polycarpe et Théodose, mm. — S. Serf, id. — S. Urbain, év. — S. Martin, ab. — Sainte Fare, v.

8 décembre. — L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

EXPOSITION

De toutes les fêtes que l'Église célèbre en l'honneur de la très-sainte Vierge, il n'en est point qui soit plus glorieuse à la Mère de Dieu que celle de son Immaculée-Conception, nulle aussi qui doive exciter davantage la dévotion des fidèles. Nous célébrons ce premier moment où Marie, sortant du néant, se trouva, par une grâce spéciale, toute belle aux yeux de son Créateur. Dès ce premier instant de sa conception, elle est la fille du Très-Haut, l'héritière du Ciel, la digne épouse de l'Esprit saint, le digne objet de l'amour de Dieu.

C'est à cet heureux moment, disent les Pères, que s'accomplit ce que Dieu avait prédit au serpent : « Elle t'écrasera la tête. » Le péché originel, dit saint Augustin, est la tête du serpent infernal, puisque ce péché est le principe fatal par lequel le démon se rend maître de l'homme. Marie ayant été délivrée de la morsure du serpent dans son immaculée Conception par une grâce prévenante, c'est proprement en ce moment qu'elle lui a écrasé la tête.

Dans tous les siècles, les Pères de l'Église ont reconnu ce glorieux privilége de Marie, de n'avoir jamais, même un seul instant, été soumise au pouvoir du démon. Au premier siècle, les deux saints Jacques, saint Marc, saint André, dans leurs liturgies; au deuxième, saint Justin, saint Hippolyte, martyr; au troisième, saint Cyprien, saint Grégoire le thaumaturge, Origène et Denis d'Alexandrie; au quatrième, saint Athanase, saint Ambroise, parlent tous de la très-sainte Vierge, comme exempte, par une grâce spéciale, de toute tache et de tout péché. Au cinquième, saint Éphrem appelle Marie *plus pure que les anges, plus sainte que les chérubins, plus élevée que les séraphins.* Saint Augustin dit que, lorsqu'il s'agit du péché, il faut excepter de la loi générale la sainte Vierge, et ce saint docteur ne peut souffrir qu'on mette en question si elle y a été sujette. La chair de Jésus, suivant l'expression du même docteur, devant être une portion de la chair de Marie, pourrait-on s'imaginer que le Dieu de toute pureté, si jaloux de la sainteté et de l'innocence la plus parfaite, qui a une horreur infinie de la tache que laisse le moindre péché, eût permis que la chair de Marie, de laquelle le Sauveur du monde devait former son propre corps, en eût jamais été souillée? Au sixième siècle, nous entendons Sophonius, patriarche de Jérusalem, et le sixième concile général tenu à Constantinople; au septième, saint Ildefonse; au huitième, saint Jean Damascène et le second concile général de Nicée, déclarer la sainte Vierge plus pure que toute la nature sensible et intellectuelle, c'est-à-dire que les anges. Les anges, disent les Pères, ayant été créés dans l'innocence, la Reine des anges devait-elle leur céder un seul moment en sainteté? Et la grâce que Dieu a accordée à Ève, la première femme, qui a apporté dans le monde la mort, l'aurait-il refusée à Marie, qui devait enfanter l'auteur de la vie? Au neuvième siècle, nous voyons Théophane et les *Ménées grecques* célébrer l'immaculée Conception de Marie. Il était de la bienséance, dit saint Anselme, au dixième siècle, qu'une telle Vierge, que Dieu avait choisie pour sa Mère, fût

d'une telle pureté, qu'on n'en pût imaginer une plus grande dans aucune autre créature. « A Dieu ne plaise, s'écrie saint Bernard, que cette bienheureuse demeure où le Verbe fait chair a habité pendant neuf mois, ait jamais eu besoin d'être purgée de la moindre souillure! »

Au douzième siècle, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure chantent les louanges de Marie immaculée dans sa Conception. Il en a été de même de tous les saints, dans tous les siècles, jusqu'à nos jours. L'Eglise, enfin, par la voix du pape Pie IX, a solennellement reconnu, le 8 décembre 1854, l'immaculée Conception, comme dogme de foi, et a ordonné à tous les fidèles de le croire et de l'honorer.

INSTRUCTION POUR LA CONCEPTION

TEXTE : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* (Cant., IV, 7.)

« Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous : et le nom de cet enfant miraculeux sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. » C'est ainsi, M. F., que le sublime Isaïe célébrait la gloire de la sainte Mère de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et ce Fils vraiment admirable qui, à l'étonnement de la nature, prendra naissance d'une vierge, voudra en même temps qu'elle soit intacte, sans corruption, sans souillure. Il se la formera pour lui comme un monde à part, plus merveilleux que le monde matériel ou que le monde ravissant des anges. Elle sera après lui la première en beauté, en dignité, en vénération, en majesté. Elle sera formée dans la lumière et l'amour de son Créateur; et tandis que l'ancien serpent séduit l'univers et flétrit les âmes dès leur premier instant, Marie sera préservée de son souffle impur : il reculera plein d'horreur et d'effroi devant la Vierge sans tache, devant Marie conçue sans péché. Et comment le Seigneur aurait-il pu céder, même un instant, à l'esprit infernal, le corps et l'âme de Marie, où il devait revêtir notre chair? Le Saint-Esprit tout seul a donc édifié, décoré cette maison d'or destinée à devenir le palais du Roi des rois. Son amour infini y a prodigué, épuisé dans un art ineffable, toutes ses magnificences. Glorieux mystère, où Dieu et Marie, de concert, s'unissent pour nous édifier et nous instruire! Renouvelons toute la foi, toute la piété de nos âmes.

Ier POINT. — ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE DE LA PART DE DIEU.

D'abord Dieu lui-même nous instruit de ce mystère. « Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et toutes les générations me proclameront bienheureuse, » a chanté Marie dans sa reconnaissance. Quelles sont ces merveilles, M. F., quelles richesses a prodiguées à cette Mère aimable la bienveillance du Seigneur? Puisque Dieu est tout-puissant, répondraient les hommes, puisqu'il veut à sa divine Mère une gloire surpassant toute la gloire des femmes, fussent-elles princesses, impératrices; sans doute, il aura préparé pour elle la noblesse d'origine, la splendeur de la fortune et des dignités, l'éclat du talent, du génie, de la renommée. Tout ce qu'il y a sur la terre d'élevé, de pompeux, de désirable et d'envié, devra lui céder le diadème et pâlir devant elle. Mais que la sagesse humaine est petite, chrétiens, devant la sagesse divine, et comme le Seigneur prend en pitié les vaines pensées des hommes! Oui, Dieu, au moment où il va créer Marie comme le chef-d'œuvre de son cœur, a sous les yeux ce vain amas de gloire et de grandeur qui enivre les

désirs du cœur humain : il pourrait les prodiguer à celle qu'il nomme sa bien-aimée, puisque tout don parfait vient de lui, et qu'il dispose à son gré des trônes et des empires. Néanmoins, s'il la fait naître de la race des rois, des prophètes et des pontifes de son peuple, c'est dans un tel état de ruine et de décadence, que le contraste nous perce le cœur, à nous, hommes de si peu de foi, tant il est cruellement amer! Ah! son amour et sa joie se reposent en Marie, parce que, enfant privilégiée, elle n'a été atteinte du souffle impur du péché ni dans sa chair ni dans son âme; parce qu'au milieu de la corruption générale, de l'anathème universel, elle se lève comme un rejeton béni, comme une fleur éblouissante de blancheur sur une terre maudite. Vous êtes ma bien-aimée, ô Marie, parce qu'il n'est point en vous de souillure! S'il n'eût point trouvé cette beauté de la grâce dans la Vierge bienheureuse, jamais il ne l'aurait choisie pour instrument en son incarnation, pour son tabernacle en ce monde corrompu. « Lorsqu'il plut à sa miséricorde de venir habiter parmi nous, d'où nous l'avions chassée, dit saint Bernard, vous seule, ô Marie, vraie mère de la beauté, vous seule fûtes trouvée digne de voir le Roi des rois choisir votre cœur pour sa première demeure parmi les hommes. Avant d'y venir, sa sagesse s'y est créée une habitation d'une architecture ineffable : en vous auparavant, il a répandu son esprit avec tous ses dons, avec ses trésors sans mesure. » (*De Laud. Virg.*) Ainsi, M. F., le Seigneur aime avant tout la gracieuse parure de l'innocence. Certes, l'orgueil qui des anges a fait des démons, n'est pas rare parmi les hommes. Tout le monde vante son honneur; tout le monde veut être honoré, respecté, parce qu'on a un peu plus de fortune, un peu plus de puissance et de crédit que les autres. Eh bien! M. F., demandons-nous : Suis-je en état de grâce? mon âme est-elle belle et pure devant Dieu, la regarde-t-il avec amour et complaisance? En ce cas encore, nous devrions être humbles, car toute gloire appartient à Dieu seul : l'homme n'a rien qu'il n'ait reçu de lui. Mais s'il en est autrement, nous sommes convaincus de crime et de folie; nous sommes condamnés par le jugement de Dieu même, qui n'a rien trouvé d'aimable en Marie que la pureté sans tache!

IIe POINT. — ENSEIGNEMENTS DE LA PART DE MARIE.

La Vierge divine, de son côté, nous apprend à aimer la grâce de Dieu par-dessus tous les trésors. Comme je le remarquais tout à l'heure, c'est elle qui chante : « Celui qui est puissant a fait en moi et pour moi des merveilles. » Voyez, M. F. : elle est déchue, pauvre, rebutée, dédaignée sur la terre. Malgré cette privation des biens de la vie, malgré les tribulations qui l'accablent, elle chante en son extase les miracles d'amour et de grandeur opérés par le Seigneur à son égard. Ah! son âme le glorifie et tressaille en Dieu son Sauveur, uniquement parce qu'elle est dans sa grâce ; parce qu'il abaisse sur elle des regards de complaisance; et de cette richesse unique, elle veut être saluée « bienheureuse par toutes les générations. » Aussi ne vivra-t-elle que pour augmenter ce trésor des dons divins! Trône sublime de la sagesse, elle gravera dans son cœur ces paroles de l'Esprit saint, son époux : La grâce m'a été donnée, je l'ai préférée aux royaumes de ce monde, j'ai pensé que les richesses ne peuvent entrer en comparaison avec elle. Auprès de cette grâce divine, l'or n'est qu'un peu de sable, l'argent, de la boue. Je l'ai aimée par-dessus la santé, par-dessus la beauté, par-dessus la gloire humaine. Tous les biens me sont venus par elle et avec elle.

Quoique non sujette aux inclinations mauvaises qui viennent en nous du

péché originel, dès sa plus tendre enfance elle fuit le monde où Dieu est tant offensé : elle va chercher un abri devant les autels, afin de ne rien voir, de ne rien entendre de pénible ou de honteux à son cœur virginal. Si elle y rentre un peu plus tard, c'est pour y grandir comme un lis au milieu des épines, par le travail, la vigilance et la prière. Elle tremble à la vue d'un ange, parce qu'il lui apparaît sous la forme d'un jeune homme; elle tremble aussi en s'entendant louer par ce messager céleste; elle se souvient qu'Ève fut séduite par le poison de l'orgueil et de la flatterie! Elle tremble enfin, que sa virginale pudeur ne soit en rien altérée, même en devenant la Mère de son Dieu! Servante du Seigneur, comme elle aimera à se nommer, elle gardera et fera fructifier les talents qui lui sont confiés. A l'exemple du fruit béni de ses entrailles, elle n'aura d'autre faim ni d'autre rassasiement que la volonté de son Père qui est aux cieux. Quelle touchante résignation dans sa vie si douloureuse, à commencer par Bethléem! Quelle ferveur dans la prière et pour la communion, quand Jésus sera remonté dans les cieux! Quelle miséricorde envers les hommes! quelle compassion pour les pécheurs et pour les affligés! Ah! les mérites, les vertus de cette Reine de tous les saints échappent à nos pensées. Celui-là seul les connaît qui en fait cet éloge dans l'Écriture : « Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées! »

Que cette solennité sainte nous détrompe donc de la vanité, nous rappelle à la sagesse, M. F. Nous invoquons Marie comme notre Mère, nous l'avons choisie comme telle dans la ferveur de notre enfance. Hélas! combien peu nous ressemblons à cette Mère admirable, nous qui passons nos jours en toutes sortes de souillures et d'impuretés mortelles! La sainte Vierge fut conçue sans péché : elle a beaucoup reçu de Dieu; mais aussi elle multiplia au centuple les dons reçus. Que faisons-nous de notre baptême, de ses obligations sacrées, de nos serments, de cette miséricorde que Dieu verse à flots sur notre vie? La Vierge vénérable priait sans cesse; sans cesse elle domptait par les jeûnes et les veilles une chair très-pure : et nous caressons une chair corrompue et rebelle, comme une idole digne de tout notre culte. La Vierge bénie fuyait le monde et toutes ses concupiscences ; c'est au monde et à ses concupiscences que nous jetons toutes les prémices, tous les désirs de notre cœur! On dirait que Dieu ne demande pas de nous d'autre fin, point d'autres destinées plus sublimes. Aussi le péché, la mort entrent en nous par tous nos sens; et cet état lamentable ne nous alarme pas! Puisse, M. F., le mystère de ce jour, nous faire aimer et désirer la grâce de Dieu par-dessus tous les biens, nous en faire craindre la perte plus que toutes les pertes. Il est vrai, ce monde est comme un désert aride, traversé par des vents qui dessèchent, exposé à des soleils qui dévorent. Que d'âmes immortelles, pareilles à de jeunes plantes, y sont fanées, languissantes et flétries. Mais dans ce désert, le Seigneur nous a donné un ange béni, qui fait jaillir des rochers les flots qui désaltèrent tout un peuple. La grâce passe par les mains de Marie. Arrosées par cette Mère virginale, les âmes, comme les fleurs, reverdissent, se relèvent, envoient encore des parfums vers les cieux. Donc, ne quittons point ses autels, sans lui redire avec une piété filiale pour nous, pour ceux qui nous sont chers : O Marie conçue sans péché, priez pour nous, pauvres pécheurs, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Traits historiques. — 4. Maximes des Saints et des Ascétiques. — 5. Comparaisons. — 6. Motifs, Fin, Priviléges, Moyens, Fruits. — 7. Emblèmes bibliques et tirés de la nature. — 8. Figures. — 9. Mélanges. — 10. Histoire et esprit de cette fête. — 11. Cours d'éloquence sacrée appliqué au sujet. — 12. Traités remarquables. — 13. Plans divers. — 14. Auteurs à consulter, où l'on trouve indiqués tous les écrivains, docteurs, commentateurs, théologiens, ascétiques, prédicateurs, compilateurs anciens, modernes, contemporains, qui ont exposé ce dogme. — Ces abondants Matériaux se trouvent au t. I, 72-103, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs*. — *Voir* aussi au t. I, 223, de notre *Panorama des Prédicateurs*. — *Voir* également dans notre *Calendrier des Prédicateurs*, au 8 décembre, p. 24, des plans distincts de Sermon dogmatique, moral, mixte, mystique; de plus, six plans modèles de Sermons se rapportant directement au mystère, et quatre plans modèles de Sermons s'y rapportant indirectement.

9 décembre. — LE B. PIERRE FOURIER,

GÉNÉRAL DES CHANOINES RÉGULIERS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-SAUVEUR (XVII[e] SIÈCLE.)

VIE DU B. PIERRE FOURIER

Ce saint naquit à Mirecourt, dans les Vosges, le 20 novembre 1565. Son père était un homme d'une rare piété. Il éleva ses enfants dans la crainte et l'amour de Dieu, et envoya Pierre à l'Université de Pont-à-Mousson, pour y faire ses études. Pierre brilla par ses vertus autant que par ses succès. Entré plus tard dans une abbaye de chanoines réguliers, à Chamousey, près de Mirecourt, il y fit refleurir la discipline et la ferveur primitive. Après son noviciat et son élévation au sacerdoce, on le nomma curé de Mattaincourt. Cette paroisse était dans l'état le plus déplorable. L'irréligion en avait entièrement banni l'esprit de foi et les bonnes mœurs. Dès son entrée en possession, il fit un discours si pathétique, qu'il gagna tous les cœurs, même les plus endurcis. Puis il s'attacha à dissiper les ténèbres de l'ignorance, à déraciner les habitudes invétérées, à faire souvent le catéchisme, et à parcourir les maisons de sa paroisse pour instruire les adultes ignorants. Il attira les âmes au tribunal de la pénitence, où il avait un talent tout particulier pour les toucher et leur inspirer un vif et sincère repentir. S'il se trouvait quelque pécheur endurci, il priait d'abord pour lui le Père des miséricordes; il allait ensuite le trouver, le conjurait avec larmes d'avoir pitié de son âme, et finissait par le gagner, réalisant ainsi cette maxime, que le meilleur des missionnaires est un bon curé. Sa charité envers les pauvres n'était pas moins admirable. Malgré la modicité de ses ressources, il soulageait avec empressement toutes les misères, et disait avec esprit que la frugalité était une banque de grand rapport. En effet, pour nourrir et vêtir tous ses pauvres, il ne vivait que de légumes, se privait de feu, même dans la saison la plus rigoureuse, et couchait sur la dure. Sa vigilance pastorale ne se borna pas à l'extirpation des misères physiques et morales : il cultiva avec soin les âmes d'élite que Dieu se choisissait dans sa paroisse. Il fonda, avec quelques éléments pris parmi ces âmes, la congréga-

tion des Filles de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe, et dont il fit approuver l'Institut par deux bulles de Paul V. Notre saint ne fut bientôt connu que sous le nom de *Père de Mattaincourt.* Cependant Dieu l'appela au généralat de l'Ordre des chanoines dont il faisait partie, et qu'il eut le bonheur de voir revenir à l'esprit de ses fondateurs. Mais ce changement de position n'en amena aucun dans ses sentiments humbles et exclusivement dévoués au bien ; il se regardait comme le dernier de ses frères, et ne pouvait souffrir aucune distinction. A quelque temps de là, il se vit obligé de quitter la Lorraine avec tous ses frères, à l'occasion de la guerre qui agita cette province. C'est alors qu'il vint à Gray, en Bourgogne, où il mourut, le 9 décembre 1636. Le cardinal de Bérulle l'ayant autrefois visité en Lorraine, avait dit à ses disciples, à son retour, que s'ils voulaient voir toutes les vertus réunies en un seul homme, ils n'avaient qu'à aller, à son exemple, visiter le Père de Mattaincourt. Avant et après sa mort, notre saint opéra plusieurs miracles que le savant pape Benoit XIV a examinés, reconnus et insérés dans le procès de sa béatification, laquelle eut lieu le 29 janvier 1730. Son corps fut ramené à Mattaincourt.

PANÉGYRIQUE DU B. PIERRE FOURIER

TEXTE : *Tu gloria Jerusalem...* (Judith, XV, 10.)

Que dire, M. F., du B. Pierre Fourier? Comment résumer une vie si laborieuse et si sainte? La voix de l'Église l'a proclamé avec son autorité imposante : Fourier fut un saint prêtre; voilà qui résume tout en lui et qui explique tout.

Je ne m'arrête pas à analyser sa longue vie; tout en lui a été marqué du caractère de la sainteté. Ce que je veux signaler, ce sont ses œuvres admirables, parce qu'elles servent de modèles aux nôtres, c'est la *transformation de sa paroisse,* la *fondation d'un Ordre,* la *réforme d'un autre,* l'avenir assuré par de *fécondes institutions.*

I. — TRANSFORMATION DE LA PAROISSE DE MATTAINCOURT.

C'était une bien modeste paroisse que celle de Mattaincourt, confiée aux soins de Pierre Fourier, et pourtant son obscurité n'égalait pas sa dépravation. On la nommait la petite Genève. L'hérésie de Calvin y avait de nombreux partisans ; quant aux catholiques, ils n'en avaient que le nom. Fourier arrivait là comme en pays ennemi. Avant de gouverner sa paroisse, il avait à en faire la conquête.

Fourier n'épargna pas à son peuple l'instruction religieuse ; il la lui donna en abondance et sous toutes les formes. Il établit des catéchismes qu'il faisait régulièrement deux fois la semaine. Le catéchisme est la conversation transportée dans l'enseignement religieux : c'est la méthode d'instruire la plus naturelle, la plus accessible à tout le monde, la plus variée dans le ton qu'elle prend et les ressorts qu'elle met en jeu, la plus intéressante par conséquent, et la plus propre à graver dans l'esprit, sans fatigue et presque à son insu, les vérités de la foi. Fourier ne dédaigna pas pour cela la méthode traditionnelle qui consiste à commenter pieusement, à la façon des Pères, un texte de l'Écriture ou un fait de l'Évangile. Aux jours des dimanches et fêtes, lorsque toute la paroisse était réunie autour de lui en une assemblée compacte, le feu sacré de l'éloquence et de la charité débordait de son âme ; il montait en chaire et fai-

sait entendre à ses paroissiens une parole colorée et pathétique qui visait moins à instruire qu'à persuader et à ébranler. Jamais l'humble église de Mattaincourt n'avait retenti de pareils accents. Son premier sermon eut un effet tel, qu'on s'en souvenait après quarante ans, et que l'impression en était aussi vive qu'au premier jour. Mais il y a des gens qui haïssent la lumière, parce qu'elle condamne leur vie, qui se gardent bien d'aller au devant d'elle, de peur qu'en leur révélant l'abîme où ils sont tombés, elle ne les mette en demeure d'en sortir quand il leur plaît d'y rester. Pour atteindre ces récalcitrants, Fourier imagina de faire des conférences à domicile. Il réunissait en un lieu commun trois ou quatre familles, et leur parlait du salut avec non moins de chaleur persuasive qu'à l'église, mais avec plus d'à-propos et des explications transparentes. D'un groupe, il passait à un autre : de la sorte, la paroisse fut évangélisée en peu de temps, et nul ne se vanta d'avoir échappé à la parole de son pasteur. Mais la parole même d'un saint peut engendrer l'ennui par l'uniformité. Fourier tint compte de ce besoin de l'esprit, qui veut qu'on soulage son attention par un peu de variété. Il appela à son aide, en plusieurs circonstances, d'autres ouvriers évangéliques, des religieux de différents Ordres, dont la voix fût, sinon plus puissante que la sienne, au moins plus neuve, plus écoutée, sinon plus digne de l'être. Il eut même l'ingénieuse idée de faire concourir l'enfance aux travaux de son zèle. Puisque c'est de la bouche des enfants que Dieu reçoit la louange parfaite, il pensa que les leçons de vertu ne perdraient rien à tomber de leurs lèvres, et qu'on écouterait avec ferveur, peut-être avec profit, ces prédicateurs nouveaux, dont l'innocence était déjà une prédication. Il amena donc dans son église des enfants qui conféraient entre eux sur quelque point de la foi et de la morale, et qui s'en acquittaient avec la grâce de leur âge devant une foule attentive et charmée. Lorsque le sujet était épuisé, Fourier résumait la conférence en quelques mots bien sentis, et tirait, pour le compte des pères, la conclusion dont leurs enfants avaient développé les prémisses.

C'est surtout au saint tribunal qu'il avait la grâce de la parole et cette onction qui pénètre les cœurs endurcis ; aussi encourageait il ses paroissiens à venir y mettre à contribution sa tendresse. Lorsqu'arriva ce jour désiré où la paroisse, cédant aux pressantes exhortations de son pasteur, produisit des fruits de pénitence et de piété, quoique le ministère lui devînt accablant, il ne laissa pas que d'accomplir avec exactitude les moindres devoirs de sa charge. Il y ajouta même des sollicitudes gratuites. Non content d'attendre les âmes, il allait au devant d'elles. Chaque jour, en toute saison, il se tenait des heures entières en habit de chœur au devant de sa porte, afin que tout le monde eût la facilité de l'aborder, ou au moins la consolation de le voir. Il était là, guettant au passage les âmes obstinées ou indécises, les importunant de sa présence, jetant sur elles de ces regards profonds, pleins de caresses et de reproches, où se lit, avec la charité des saints, toute la miséricorde de Dieu.

Que dirai-je des industries supplémentaires de son zèle ? L'homme n'est pas un pur esprit ; il a besoin, surtout l'homme du peuple, qu'on lui présente la vérité sous une forme attrayante ; il lui faut une religion qui prenne un corps, qui ait une représentation sensible. Voilà pourquoi l'Église a institué des fêtes, qui sont un excitant pour la piété individuelle, et comme un fonds social de prière et d'adoration où chacun vient apporter sa mise. En cherchant les moyens de renforcer son action directe sur les âmes, Fourier vit le parti qu'il pouvait tirer du culte extérieur, et il ne négligea rien pour en rehausser l'éclat. Il aimait la beauté de la maison de Dieu ; aussi son premier soin fut-il de la

décorer avec tout le luxe que comportaient ses ressources, Puis, il se fit maître de chant; il ne pensa ni perdre son temps, ni déroger, en apprenant aux autres l'art de chanter avec convenance et édification les louanges de Dieu. Enfin, il déploya dans les cérémonies une magnificence inusitée, y figurant de sa personne avec la gravité modeste qui sied à un prêtre, et qui tient en respect les fidèles devant la grandeur de nos mystères. Bientôt la paroisse eut des offices splendides : chacun voulut en jouir et avoir sa part de ces fêtes populaires, les meilleures de toutes, où le cœur se satisfait aussi bien que la foi : plusieurs peut-être n'y apportèrent d'abord qu'un sentiment de curiosité; mais Dieu épure, en les acceptant, les vues les moins surnaturelles, et souvent la curiosité pousse les hommes là où les attend la grâce.

L'élan une fois donné, il fallait l'entretenir : Fourier y pourvut en dotant sa paroisse de plusieurs confréries. Les confréries sont le fractionnement et l'essai en petit de la vie paroissiale; elles enrôlent, au nom d'une dévotion spéciale, les âmes désireuses de bien faire, et prélèvent sur chacune au profit de toutes un tribut de prières, de pratiques pieuses et de bons exemples. Il avait une autre manière d'exciter l'émulation. Lorsque la piété de ses paroissiens eut pris quelque développement, il les distribna en trois classes correspondant aux trois grandes phases de la vie spirituelle, les *commençants*, les *profitants*, les *parfaits*. Il fallait, pour passer d'une classe dans une autre, avoir mérité cet avancement par des efforts réels et des progrès visibles dans la vertu. C'est ainsi que Fourier faisait profiter les autres de sa propre expérience; il les aidait à franchir heureusement les degrés qu'il avait lui-même franchis dans son ascension vers Dieu.

Il restait bien çà et là des cœurs endurcis, de pauvres gens doublement déclassés qui fuyaient son influence de peur de la subir. Il les nommait la *bande perdue*, non qu'il désespérât d'eux, mais pour se rappeler qu'il leur devait plus de soins qu'aux autres. C'était là sa plus douloureuse et sa plus chère préoccupation. Il fallait le voir aux prises avec sa *bande perdue* pour comprendre ce qu'avait de profond sur ses lèvres cette simple parole : « *Vous ne pourrez jamais savoir comme un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-mêmes.* » Lorsqu'il ne réussissait pas à les ramener par les voies ordinaires, il allait les trouver dans leur maison; là se passait, entre le prodigue et son père, une scène digne de celle que décrit l'Évangile. Fourier se jetait à leurs pieds, et dans cette attitude de suppliant, il leur demandait comme une grâce ce qu'ils refusaient d'accomplir comme un devoir. Il leur représentait leur salut menacé, ses angoisses, sa responsabilité engagée dans la leur, la folie de leurs délais, l'incertitude de la mort, la sévérité des jugements de Dieu, mais avec une telle abondance de larmes, tant de feu et d'onction, que les plus inexorables se laissaient fléchir. Quelquefois, il rencontrait des résistances inattendues ; il allait s'en plaindre à Dieu avec une amertume où perçait le cri d'une âme qui espère contre l'espérance. Un jour, à bout de ressources, il ouvre le tabernacle, saisit d'une main hardie le Saint-Sacrement, vole auprès d'un pécheur plus obstiné que les autres et le désarme par une sommation où le prêtre disparaît devant Dieu.

II. — INSTITUTION DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME.

Heureux dans ses tentatives pour l'éducation des filles, Pierre Fourier rencontra de bonne heure des âmes généreuses prêtes à seconder ses vues. La règle qu'il leur donna fut rédigée lentement, afin de tenir compte des leçons

de l'expérience. Rien n'y est omis, pas plus la méthode d'enseignement que la discipline claustrale, pas plus les conseils qui intéressent l'avenir temporel de l'enfance que les principes qui assurent son bonheur éternel. On y reconnaît le génie pratique et organisateur de Fourier, mais on y sent moins l'esprit de l'homme que le souffle de Dieu. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'extension rapide que prit le nouvel Institut. Créé pour les besoins d'une paroisse, il répondait trop bien aux besoins et aux vœux de l'époque pour ne pas être universellement accueilli comme un secours providentiel. Ces pieuses filles, qui dans l'éducation de l'enfance ne cherchaient que Dieu, trouvèrent la célébrité par surcroît. Le monde apprit leur nom et fit appel à leur dévouement. Fourier vit, avant de mourir, ses filles de la Congrégation de Notre-Dame peupler la Lorraine, la France, les pays étrangers, et porter jusqu'au delà des mers leurs pacifiques conquêtes. Il eut la joie plus grande d'obtenir pour elles l'approbation de Rome, la meilleure garantie pour une œuvre après la bénédiction de Dieu, qui ne leur manquait pas. Forte de cette double sanction, son œuvre a traversé des temps orageux : la tempête a bien renversé l'arbre qu'il avait planté, mais sans détruire le germe que Dieu avait béni. La Congrégation de Notre-Dame a reparu de nos jours aussi dévouée que jamais. D'autres congrégations, plus jeunes qu'elle, l'ont relevée d'une partie de ses fonctions, mais en lui laissant l'honneur de leur avoir ouvert la voie, et, pendant un temps, d'avoir rempli à elle seule la tâche que les unes et les autres se partagent fraternellement aujourd'hui.

III. — ŒUVRE DE LA BOURSE DE SAINT-ÈVRE.

Non content de soulager la misère, Fourier voulut la prévenir en attaquant deux fléaux qui l'engendrent habituellement, l'usure et les procès. Contre l'usure, il imagina une institution de crédit destinée à venir en aide au commerce et à l'agriculture en souffrance. A l'aide de cotisations volontaires, d'amendes et de legs précieux, il créa la *Bourse de Saint-Èvre*, qui prêtait sans intérêt, sans autre caution que la bonne foi de l'emprunteur, et avec la faculté pour ce dernier de se libérer à sa convenance. Cette utile institution dura longtemps et rendit de grands services. Quant aux procès, il avait conçu le dessein d'une association qui devait, de concert avec quelques hommes de loi, terminer à l'amiable tous les différends. Si l'une des parties refusait l'accommodement, un fonds commun devait fournir à l'autre les moyens de suivre l'affaire devant les tribunaux. Les malheurs de la Lorraine ne laissèrent pas le temps à Fourier de réaliser cette idée. Au surplus, quelle que fût son aversion pour les procès, il ne reculait pas devant cette extrémité, quand il y allait de son devoir de pasteur. Aussi le vit-on partagé dans ses affections, mais sacrifiant généreusement celles de la nature à celles de la grâce, plaider contre sa ville natale, et avec succès, les intérêts de sa paroisse.

Mais c'était lui-même qui rendait le mieux la justice à son peuple. Ce que la Providence a établi à Rome pour la liberté de l'Église et pour la paix du monde, la réunion des deux pouvoirs en une seule main, existait à Mattaincourt.

Fourier, en vertu des usages du temps, était justicier de sa paroisse. Il exerçait cette fonction avec une si haute intégrité, avec un si visible et si exclusif désir de dégager la vérité, et de faire triompher le bon droit, que son ministère n'en était pas entravé, et qu'on ne songeait pas à faire expier au pasteur les sentences du juge.

Dieu ne doit pas à ses saints de les faire jouir de leur vivant du fruit de leurs travaux ; c'est déjà pour eux un grand honneur qu'il daigne accepter leurs services. Cependant, il est une limite dans le dévouement qu'ils atteignent rarement sans faire violence au Ciel et sans remuer profondément les cœurs.

C'est ce qui arriva à Fourier. Tant de sollicitude pour sa paroisse, au spirituel et au temporel, méritait une récompense de la part de Dieu et de la part des hommes. Il avait trop bien mis en pratique sa noble devise : *Omnibus prodesse*, *obesse nemini :* Être utile à tous et ne nuire à personne, pour n'être pas payé de retour. Peu à peu tout changea de face à Mattaincourt : les désordres disparurent, les pratiques religieuses furent remises en honneur, la vertu reprit son empire. On sait combien il est difficile de réformer une opinion consacrée par le temps. Or, la *petite Genève*, par la grâce de Dieu et l'action de son serviteur, subit une telle transformation, qu'elle acquit dans le bien la même notoriété qu'elle avait eue dans le mal ; on venait de loin s'y édifier, et cette humble bourgade devint, à une époque féconde en misères de tout genre, une source de régénération pour le monde.

En même temps que la grâce reprenait possession des cœurs, la lumière se faisait sur le compte de Fourier. Mattaincourt, appréciant le don de Dieu, était fier de posséder un saint. Des liens étroits se formèrent entre le pasteur et ses ouailles ; une sorte d'adoption réciproque établit entre eux un courant de sympathies et une communauté d'intérêts. On regardait sa maison comme la maison paternelle ; on accueillait ses hôtes comme des amis de vieille date : ses peines étaient un deuil public, ses joies une fête populaire. En un mot, on l'aima, non pas de cet amour médiocre qui porte difficilement le poids de la reconnaissance, mais de cet amour généreux, vivace, qui grandit avec le temps, et qui se transmet de père en fils comme la meilleure part du patrimoine. Le *Bon Père !* disaient de lui ses contemporains. Ce nom lui est resté comme l'expression de leur amour ; il n'a rien perdu, depuis plus de deux siècles qu'on le prononce, de son charme ni de sa vertu.

IV. — RÉFORME DES CHANOINES DE SAINT-AUGUSTIN OU CONGRÉGATION DE NOTRE-SAUVEUR.

Sa paroisse transformée, le bon Père allait-il enfin se reposer ? Qui aurait pu lui en faire un crime ? Dieu lui avait donné un champ à cultiver, le bon serviteur l'avait rendu fertile au delà de toute espérance. Que désirer de plus ? N'avait-il pas accompli toute justice ? Ce n'est pas de la sorte que raisonnent les saints. Si Dieu cesse un moment de jeter en pâture à leur zèle de grands travaux à faire, ils se mettent en devoir de l'alimenter eux-mêmes. Ils entreprennent de nouvelles choses, ils sont aussi habiles à se donner de la peine que d'autres à n'en prendre aucune. Rassuré du côté de sa paroisse, Fourier regarda en arrière, non pour regretter d'avoir mis la main à l'œuvre de Dieu, mais pour se souvenir de sa première famille spirituelle, de cet Ordre de Saint-Augustin, dont il était le fils dévoué, quoique longtemps méconnu. Hélas ! ce grand Ordre n'était plus que l'ombre de lui-même ; il en était venu à un tel relâchement des liens de la discipline, à un tel oubli des vœux religieux, que Dieu seul pouvait y découvrir les éléments d'une réforme, s'il lui plaisait de l'opérer.

Déplorer cet état de choses aurait suffi à une âme ordinaire ; Fourier, lui, ne prenait pas son parti de la dépravation de ses frères, il ne se contentait

pas non plus de n'y point tremper; il se demandait si le temps n'était pas venu d'y porter remède et ce qu'il pouvait faire dans ce sens. Mais qu'était-il à ses propres yeux pour se poser en réformateur? Comment savoir s'il n'était pas dupe d'une généreuse illusion? Il fallait que Dieu lui donnât de sa volonté un signe manifeste. Fourier n'attendit pas en vain cette révélation; elle lui vint par une voix sûre, la voix de la hiérarchie. Il avait déjà médité à loisir sur l'opportunité, les moyens, les chances de l'entreprise, lorsque son évêque lui demanda formellement de s'y dévouer : dès lors, il pouvait se mettre à l'œuvre sans témérité. A peine trouva-t-il dans son Ordre quelques hommes de bonne volonté dont le concours lui fût assuré. Mais Dieu n'a pas besoin du nombre pour faire triompher ses desseins, et celui qui agit en son nom n'a pas à s'en préoccuper non plus : on le vit dans cette occasion. La réforme des chanoines de Saint-Augustin, vue d'abord avec effroi, et tentée vainement à plusieurs reprises, eut un succès rapide. Quatre ans suffirent à Fourier pour la consolider, pour la faire reconnaître à Rome sous le nom de Congrégation de Notre-Sauveur, ainsi que pour en rédiger la règle, au moins dans ses grandes lignes et avec une sagesse qui faisait dire au pape Urbain VIII : « Si je connaissais un chanoine qui suivît fidèlement cette règle, je le canoniserais avant sa mort. »

C'est ainsi que le saint prêtre se vengea sur ses frères de leurs vexations d'autrefois. Comme il fallait un général à la nouvelle Congrégation, Fourier crut faire acte d'habileté en désignant pour cette charge un religieux de grande espérance, mais plus jeune que lui. Cette nomination mettait à couvert son humilité, et lui promettait d'échapper toute sa vie au fardeau du commandement. Il se trompait : Dieu ne favorisa son pieux stratagème que le temps nécessaire pour lui rendre la sécurité et lui demander ensuite un plus grand sacrifice.

Enfin, après tant d'œuvres admirables, le bon Fourier mourut plein de jours et de mérites, et l'Église a placé ses précieuses reliques sur nos autels.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Elegi eum mihi in sacerdotem, ut ascenderet ad altare meum. (I Reg., II, 28.)

Flebam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi. (Job, XXX, 25.)

Angelus Domini exercituum est. (Malach., II, 7.)

Nouveau Testament. — Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam. (Matth., XXIV, 45.)

Nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque. (Act., XX, 31.)

Fidelis erat in domo Dei tanquam famulus. (Hebr., III, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Debet, qui pastor est, usque ad sanguinem pro grege Christi non relinquendo labores perferre. (S. Athanas., *Ep.* 7 *ad imperat.*)

Vita pastoribus omnibus prodesse debet. (S. Augustin., *Sermo* 14 *ad FF.*)

Boni, sollicitique pastores impinguare pecus non cessant bonis lætisque exemplis, et suis magis quam alienis. (S. Bernard., *Sermo* 77 *in Cant.*)

Pastor qui diligit Deum, pascit verbo, pascit exemplo, pascit subsidio; verbo consolationis, exemplo conversationis, subsidio subventionis. (S. Bonavent., *Sermo* 3, *Domin. XVII, post. Pentecost.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Pieuse éducation de Pierre Fourier dans sa famille, et ses dispositions naturelles au bien.

2. Son application à l'étude, sa vigilance sur lui-même le préservent des surprises de la jeunesse.

3. Sa préparation au sacerdoce par la pratique de toutes les vertus.

4. Entre trois bénéfices ou paroisses, il choisit la plus pauvre, la plus délaissée.

5. Ministère pastoral de Pierre Fourier. Il régénère sa paroisse de Mattaincourt : par des catéchismes fréquents, par une prédication soutenue, par l'onction de sa parole au tribunal de la pénitence, au lit des malades, par l'aumône, par le zèle le plus ardent.

6. Le B. Pierre Fourier, supérieur et réformateur des chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Son amour extraordinaire pour la pureté dès son enfance ; 2° sa mortification des sens, ses pénitences excessives ; 3° sa patience dans ses épreuves ; 4° son désintéressement qui lui fit choisir pour paroisse Mattaincourt, parce qu'elle était la plus pauvre des trois qu'on lui proposa ; 5° son zèle à la régénérer par l'instruction, le bon exemple, la prédication, l'aumône, la vigilance, la prière, par toutes les vertus du bon pasteur, selon le témoignage du cardinal de Bérulle et de ses contemporains.

5. — PLANS.

Plan de Latour. — Texte : *Congregabo omnia a facie terræ... et ruinæ impiorum erunt.* (Soph., I, 2.) — I. Pierre Fourier fut dans son ministère : 1° un pasteur zélé ; 2° un sage législateur ; 3° un restaurateur parfait de l'ordre canonique.— II. Vertus spéciales de ce saint : 1° son humilité ; 2° sa charité ; 3° son zèle ; 4° sa mortification.

Plan de Clément. — Texte : *Stans juxta aram et circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in monte Libano; sic circa illum steterunt quasi rami palmæ... omnes filii Aaron in gloria sua.* (Eccli., L, 13.) — I. Par les voies les plus ordinaires, mais les plus saintes, la Providence dispose le B. Pierre Fourier aux plus hautes entreprises. — II. Par les moyens les plus simples, mais les plus justes, elle le conduit aux plus prodigieux succès.

Plan d'un contemporain. — Texte : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (Judith, XV, 10.)— I. Préparation du B. Pierre Fourier au sacerdoce : 1° par une éducation pieuse ; 2° par son application à l'étude des sciences sacrées ; 3° par la pratique des vertus spéciales au jeune clerc. — II. Actes admirables de son ministere : 1. Du choix de Mattaincourt, paroisse pauvre et sans religion. 2. Moyens que lui suggère son zèle pour la renouveler : 1° l'instruction des ignorants ; 2° la conversion des pécheurs par la bonté, la patience, une prédication pathétique, le bon exemple, l'aumône. — III. Ses œuvres : 1° création de l'institution de la congrégation de Notre-Dame ; 2° la création de la Bourse de Sainte-Evre ; 3° la réforme des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui prirent le nom de congrégation de Notre-Sauveur ; 4° la réforme de sa paroisse qui, surnommée pour son irréligion la *petite Genève*, devint une petite *Rome*.

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le P. Jean Bedel, *Vie du B. Pierre Fourier*, et le livre intitulé : *Imago boni Parochii, seu Acta B. Petri Forerii*, ouvrage publié à Vienne, en Autriche, et réimprimé depuis à Nancy ; Godescard, *Vies des Saints*.

Historiens. — Don Calmet, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine.*

Panégyristes. — Latour du Pin, Clément, le R. P. Lacordaire, un contemporain.

7. MARTYROLOGE. — Sainte Léocadie, v. et m. — S. Restitut, év. et m. — SS. Pierre, Succès, Bassien, Primitif et vingt autres martyrs. — Sainte Valère, v. et m. — S. Procul, év. — S. Cyr, id. — S. Julien, id. — Sainte Gorgonie.

10 décembre. — NOTRE-DAME DE LORETTE.

EXPOSITION

Il est une incroyable merveille, non imposée à notre foi, mais dont il est impossible de douter, quand on en a lu et pesé les preuves : c'est la translation en Italie, à Lorette, de la maison de Marie à Nazareth, de la chambre où cette Vierge auguste reçut la visite de l'ange Gabriel, où elle conçut dans ses chastes entrailles le Verbe fait chair, et où habita le Fils de Dieu devenu le fils de l'homme.

Le 10 mai 1291, la sainte maison, apportée de Nazareth par les mains des anges, vint se reposer à Tersatz en Dalmatie ; elle y resta trois ans et demi, puis elle fut enlevée de ce lieu et transportée au delà de la mer Adriatique, en Italie, où elle est restée jusqu'à nos jours, et où vont la vénérer une multitude d'âmes, qui recueillent de ce pèlerinage les faveurs les plus abondantes et les plus insignes.

Cette maison, enlevée de ses fondements, repose simplement sur le sol, depuis près de six cents ans, et nul dommage ne s'y est fait remarquer pendant ce long cours de siècles. Elle est enclose dans une superbe église, édifiée par les soins de Clément VII, et enrichie à l'envi par les pontifes, les rois et les puissants de la terre. C'est à cette occasion qu'ont été composées les belles litanies de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de Lorette. Récitons-les souvent avec une tendre dévotion.

INSTRUCTION

SUR LA TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE.

TEXTE : *Habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.* (Matth., II, 23.)

A une certaine distance de la cité romaine, qui est le siége indestructible du Vicaire de Jésus-Christ, voyez-vous cette célèbre colline qui attire les pèlerins du monde entier, et qui fut naguère illustrée par le sang et l'héroïsme de nos modernes croisés? Là se trouve le béni sanctuaire qui fut le berceau de la sainte famille et de la foi chrétienne; temple immortel, qui a été porté par les anges en Italie, à travers les mers et les rivages, et dont on célèbre le triomphe en ce jour. Pour réveiller notre foi et faire quelques réflexions pieuses à l'occasion de cette fête, nous allons considérer : 1° *les principales circonstances de cette translation miraculeuse;* 2° *ses conséquences pratiques et salutaires.*

Ier POINT. — CIRCONSTANCES DE CETTE TRANSLATION.

Afin de comprendre l'extrême vénération de tous les peuples chrétiens pour la sainte chapelle de Lorette, qui n'est autre que la maison de Nazareth, il suffit de nous rappeler les merveilleuses circonstances qui ont précédé, qui ont accompagné, et qui ont suivi la translation de ce monument sacré, le premier et le plus illustre pèlerinage de la sainte Vierge. Ce n'est pas sans raison que

les Italiens ont donné à ce temple auguste le nom de *Santa Casa*, ou sainte habitation; parce que dans ses murs sacrés il renferme véritablement la maison précieuse qui servit de demeure à Marie et à Jésus enfant : maison trois fois sainte, qui a été sanctifiée par la présence de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu; arche à jamais vénérable, qui a protégé, qui a vu grandir le Sauveur et la libératrice du monde; monument mille fois béni, que le Ciel a conservé à travers les siècles par une foule de prodiges mémorables.

Immédiatement après l'Ascension, la maison de Marie fut destinée à la célébration des saints mystères : c'est là que le prince des apôtres célébra sa première messe, sur une simple et large pierre, qu'il venait de consacrer pour cette solennité.

Pendant les trois siècles de la persécution, les fidèles ne perdirent jamais de vue le sanctuaire de Nazareth : un de ses premiers et illustres pèlerins fut Denys l'Aréopagite, qui eut le bonheur, dit-il, d'y contempler Marie dans tout l'éclat d'une beauté ravissante. Dès que le grand Constantin eut fait briller sur le monde la paix et l'étendard de la croix, l'impératrice Hélène voulut, malgré son grand âge, faire le voyage de la terre sainte; et par ses soins et ses largesses la *Santa Casa* fut enfermée dans un temple magnifique, qui portait sur le frontispice cette belle inscription : *Hæc est arca, in qua primo jactatum est humanæ salutis fundamentum*. C'est là que saint Jérôme convoquait les fidèles et les nobles dames de Rome, pour vénérer la sainte demeure de celle qui fut, disait-il, la nourrice du Seigneur : *Nutricula Domini*. C'est là qu'à son exemple on vit accourir, jusque de la France, des milliers de pèlerins, qui y apportaient leurs vœux et leurs richesses. Parmi les grands personnages qui ne cessèrent de fréquenter ce saint lieu pendant toute la durée du royaume de Jérusalem, l'histoire nous montre le fameux Tancrède, les ducs de Brabant et d'Aquitaine, le séraphique saint François, et enfin le grand saint Louis, roi de France avec sa digne compagne, la reine Marguerite, qui firent tous les deux la communion dans la sainte chapelle, et la dotèrent de dons magnifiques.

Pendant que les Sarrasins mettaient tout à feu et à sang dans la Palestine, le Ciel arrachait à leur fureur la sainte maison de la Vierge, par plusieurs translations des plus étonnantes. Le 10 du mois de mai 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, on aperçut dans les cieux un météore extraordinaire, dans la direction de la mer Adriatique, et qui vint s'abaisser sur une colline de la Dalmatie. On accourt en foule : c'était la *Santa Casa* que les anges apportaient de la Palestine. Les miracles qui s'opéraient à chaque instant près de ce monument sacré, l'enquête véridique qu'on venait de faire, la confiance des pèlerins, qui accouraient en foule, ne laissaient aucun doute sur l'identité de la sainte maison de Marie et sur la réalité de la translation. Mais Dieu voulut confirmer la foi des chrétiens par de nouveaux prodiges : après trois ans et sept mois, la sainte maison est de nouveau transportée à travers la mer Adriatique, dans le territoire de Recanati, au milieu d'un bois appartenant à la veuve Loretta; puis au bout de huit mois, la forêt se trouvant infestée de brigands et d'assassins, la maison est transportée encore à un mille plus avant sur une colline, propriété des frères Antici; mais ces deux frères étant en guerre au sujet des offrandes des pèlerins, la maison sainte fut enfin transportée, quatre mois après, sur une colline plus élevée, qui était adjacente, et se fixa au milieu du chemin public, où elle est encore de nos jours. Or pour toutes ces translations merveilleuses, le nombre des témoins et des miracles, la nature des enquêtes, la voix des fidèles et des pontifes ne laissent aucun doute sur la réalité de cet événement à jamais mémorable : *Digitus Dei est hic*.

Après tout ce qui venait d'avoir lieu en faveur de la vénérable maison de Nazareth, l'Église ne demandait pas mieux que de sanctionner la croyance des fidèles par son autorité souveraine. Mais comme elle est la colonne de la vérité, elle fit auparavant procéder à l'examen le plus rigoureux. Par ordre de Boniface VIII, l'évêque de Recanati choisit une députation composée de seize chevaliers les plus notables, pour se transporter sur tous les lieux qui avaient possédé la sainte maison, pour interroger la foi des témoins et la tradition des fidèles, sur l'identité du sanctuaire et la réalité des prodiges qui venaient de s'opérer. Le témoignage de cette illustre députation fut confirmé par serment et consigné dans un grand nombre de procès-verbaux. Le concours des chrétiens croissait de jour en jour; en sorte qu'on fut obligé d'enfermer la *Santa Casa* dans une basilique, commencée sous Paul II, et terminée sous Paul III, avec cette sublime inscription : *Deiparæ domus in qua Verbum caro factum est.* Après des fouilles et de nouvelles enquêtes, Clément VII et Benoît XIV établirent d'une manière irrévocable l'identité du sanctuaire de Lorette, et l'embellirent de leurs trésors et de leurs indulgences. Enfin pour satisfaire entièrement la croyance et la piété des fidèles, Urbain VIII et Innocent XII établirent la fête et l'office de la translation que nous célébrons en ce jour.

IIe POINT. — CONSÉQUENCES DE CETTE TRANSLATION.

Pour célébrer utilement ce saint jour, pour entrer dans l'esprit de l'Église et de cette fête, ce n'est pas assez de nous en tenir aux sentiments d'une admiration, qui est souvent vague et stérile pour le ciel, il en faut venir à des actes pratiques et salutaires; il faut que nous sortions de cette solennité, avec une foi plus vive, une charité plus tendre, une espérance plus ferme.

1° Le fait de cette translation merveilleuse doit nous faire produire des actes de foi au sujet des miracles; car il suffit de jeter un regard sur l'histoire et la conservation étonnante de la *Santa Casa*, pour nous écrier avec les magiciens de Pharaon : « Il y a là vraiment le doigt et la puissance de Dieu : *Digitus Dei est hic.* Et à l'incrédule qui refuserait d'admettre ce grand événement, je lui dirais de consulter les témoignages et les Pères de la tradition : *Interroga majores.* Je lui dirais de se transporter à Lorette, pour contempler la forme et l'identité de la sainte maison de Nazareth : *Veni et vide.* Or pourquoi Dieu a-t-il environné de tous les prodiges ce monument précieux, sinon pour nous faire méditer le grand mystère de l'Incarnation, et exciter notre foi sur ce dogme fondamental.

2° La considération de tous ces faits miraculeux doit nous remplir d'amour et de reconnaissance envers Jésus et sa divine Mère, qui ont bien voulu se sacrifier pour notre salut, et conserver à notre vénération l'arche sainte qui porta le Sauveur et la libératrice du monde : *Fœderis arca.*

3° Le spectacle vivant de tant de merveilles opérées en faveur de la *Santa Casa* et d'une infinité de pèlerins qui y ont éprouvé tant de bienfaits, ne doit-il pas nous inspirer une grande dévotion pour les pieux pèlerinages, pour tous les lieux et les temples vénérables, où Jésus et Marie se plaisent à manifester leur bonté et leur puissance? N'est-ce pas là que nous devons aller prier avec confiance, portés sur les ailes de l'espérance, en nous rappelant que, pèlerins en ce monde, nous nous acheminons chaque jour vers le port de l'éternité bienheureuse.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Auteurs à consulter. — 6. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Non est aliud nisi domus Dei et porta cœli. (Gen., XXVIII, 17.)

Sanctificavi domum hanc... et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (Levit., IX, 3.)

Majestas Domini implevit totam domum. (II Paralip., VII, 1.)

Dominus in templo sancto suo. (Ps. X, 5.)

Nouveau Testament. — Si vis, faciamus hic tria tabernacula. (Matth., XVII, 4.)

Reædificabo tabernaculum David. (Act., XV, 16.)

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis; et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus. (Apoc., XXI, 3.)

2. — SS. PÈRES.

Sapientia, quæ Dei erat, et Deus erat de sinu Patris ad nos veniens, ædificavit sibi domum, ipsam scilicet Matrem suam, Virginem Mariam, in qua septem columnas excidit. (S. Bernard., *Sermo* 52.)

Quid est in Maria septem columnas excidere, nisi ipsam dignum sibi habitaculum fide, et operibus præparare? (Id., *ibid.*)

In Beata Maria sancta Trinitas fuit et habitavit. Ecce, Maria, habes Dominum, habes virtutem Altissimi, habes Spiritum sanctum, habes Patrem, Filium, et Spiritum sanctum. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

La sainte maison de Lorette est le temple : 1° le plus auguste ; 2° le plus ancien ; 3° le plus célèbre ; 4° le plus favorisé du Ciel.

1. *Auguste* par les mystères qui s'y sont opérés : sainte enfance de Marie ; annonciation ; vie cachée de Jésus : Deus homo factus, mansit, laboravit, manducavit, quievit. (Justin. Miechoviensis, *Discursus* 6 *de Litaniis Lauretanis.*)

2. *Ancien.* Il fut le cénacle où les apôtres célébrèrent d'abord les saints mystères, où ils prièrent avec la sainte Vierge : In orationis domum verterunt, quam frequentarunt, quam magno honore coluerunt, in qua rem divinam factitarunt. (Horatius Tursellinus, *de Historia Lauretana,* L. I, c. 3.)

3. *Célèbre* par l'immense concours de peuples qui s'y rendent de l'Orient et de l'Occident ; par son ornementation incomparable, par les dons des nations, des princes, des fidèles qui ont fait de ce sanctuaire un trésor : Collucent undique argento auroque contecti parietes. (Id., *ibid.*)

4. *Favorisé du Ciel* par les grâces de tout genre qui y sont répandues sur les fidèles et même les infidèles : Salubrior illic enim nedum fideles, verum etiam infideles, gratias, favores et beneficia, nedum in corporibus, verum et in animabus recipiunt. (J. Miechov., *ibid.*)

4. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus...* (Apoc., XXI, 3.) — Vénération des premiers chrétiens pour la sainte maison de Nazareth : I. Les apôtres en font un cénacle et un oratoire. — II. L'impératrice Hélène en fait une église où viennent en pèlerinage les chrétiens d'Asie, d'Afrique, d'Europe, les grandes familles romaines, les saintes Paule, Eustochie, Marcelle, Mélanie, S. Jérôme, Héliodore, Evagre.

Plan de M. l'abbé Georges. — Texte : *Habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.* (Matth., II, 23.) — I. De la sainte dévotion du pèlerinage en général. — II. Histoire du pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. — III. Miracle de la translation de la sainte maison de Lorette. (Ce sermon se trouve au t. II, 323, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Plan du P. Justinus Miechoviensis, dominicain polonais. — De gloria et magnificentia Lauretanæ domus. — Nulla domus, nedum in Italia, verum et ubivis locorum est aut : 1° augustior ; 2° aut vetustior ; 3° aut celebrior ; 4° aut homi-

nibus salubrior. (*Discursus VI super Litanias Lauretanas.*)

5. — AUTEURS A CONSULTER.

Tursellinus, *Historia Lauretana;* Baptista Mantuanus, *id.;* Justinus Miechoviensis, *Discursus prædicabiles super Litanias Lauretanas, Discursus* 5, 6, 7, 8; les principaux *Marialia;* M. l'abbé C. Martin, au t. II, 326, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

—

8. MARTYROLOGE. — S. Melchiade, p. — SS. Carpophore et Abonde, mm. — Sainte Eulalie, v. et m. — Sainte Julie, id. — SS. Meune, Hermogène et Eugraphe, mm. — S. Mercure et ses compagnons, id. — S. Gémel, id. — S. Sandou, év. — S. Deusdedit, id. — Translation de la sainte Maison de Lorette.

11 décembre. — SAINT DAMASE, pape.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT DAMASE

Damase, originaire d'Espagne, était fils d'un écrivain qui s'était établi à Rome, et y avait été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. Damase servit dans la même église jusqu'à ce qu'il fût promu à l'épiscopat. Il était diacre, lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libère. Damase s'engagea par un serment solennel, ainsi que tout le clergé, à ne jamais reconnaître d'autre évêque que lui. L'amour qu'il avait pour la foi catholique lui fit prendre part aux persécutions de son pasteur. Il l'accompagna et resta quelque temps avec lui dans son exil. Étant revenu à Rome, il continua de fortifier le peuple dans la foi catholique par ses exemples et par ses discours. Il eut aussi part au gouvernement de l'Église jusqu'à la mort de Libère, arrivée en l'année 366. Damase avait alors plus de soixante ans.

La plus grande et la plus sainte partie du clergé et du peuple romain jeta les yeux sur lui pour en faire le conducteur de ce grand troupeau. Cette élection fut traversée par l'ambition du diacre Ursin ou Ursicin, qui, ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Damase, se fit élire par une troupe de séditieux; mais Damase fut confirmé dans le siége de Rome, et Ursin banni. Non-seulement il fut étranger à toutes les mesures de l'autorité civile contre les schismatiques, mais encore il fit tout ses efforts pour les ramener à l'unité. Il ne se contenta pas d'employer pour cela toutes les voies humaines, comme les sollicitations, les remontrances, les prières; il s'adressa à celui qui est le maître des cœurs, il demanda l'intercession des saints martyrs auprès de Dieu, et obtint enfin ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Les troubles suscités par les schismatiques n'empêchaient pas Damase de travailler à la conservation de la discipline ecclésiastique; il tint aussi à Rome un concile assez nombreux pour éteindre le reste de l'arianisme par la condamnation des évêques ariens, et pour ramener à la foi catholique ceux que la crainte en avait détachés sous l'empereur Constance.

Ce pape, plein d'humilité et très-charitable, s'occupait sans relâche de maintenir la pureté de la foi : les ariens ont aussi relevé l'innocence de ses mœurs et son savoir peu commun. C'était, selon saint Jérôme, un docteur vierge d'une église vierge. Théodoret le met à la tête des docteurs qui ont illustré

l'Église latine, et dit qu'il s'était rendu célèbre par sa vie sainte, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique.

Damase rendit un grand service à l'Église, en faisant connaître saint Jérôme. Ce saint docteur étant venu à Rome, l'évêque l'y retint auprès de lui, et s'en servit pour répondre aux consultations des églises. Il profitait aussi avec plaisir de ses lumières dans l'étude de l'Écriture.

Le saint pape, après avoir essuyé plusieurs combats pour la foi, et avoir mené une vie pleine de bonnes œuvres jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, alla jouir de la récompense que Dieu a promise à ses fidèles serviteurs, le 10 décembre 384.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DAMASE

Texte : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I Cor., IX, 22.)

Dieu, voulant sincèrement le salut de tous les hommes, est venu sur la terre pour les sauver tous par l'effusion de son sang; voilà pourquoi, quand il était dans ce monde, il leur donnait des grâces à tous et les accueillait tous avec une paternelle tendresse; et tout en donnant à ses disciples des marques d'un amour spécial, il se gardait bien de rebuter ceux qui n'étaient pas encore siens.

Se faire tout à tous, comme Jésus-Christ et les apôtres, tel est le principal caractère d'un vrai pontife; tel a été celui du pape saint Damase, dont nous célébrons la fête en ce jour. Pour embrasser cette belle vie d'un double regard, nous allons considérer la conduite de ce grand pape : 1° *avec les membres de l'Église;* 2° *avec les ennemis de l'Église.*

Ier POINT. — SAINT DAMASE AVEC LES MEMBRES DE L'ÉGLISE.

On croit généralement que saint Damase naquit à Rome, bien que certains auteurs le fassent originaire d'Espagne. Si on connait peu de chose sur sa famille et sa première éducation, on sait parfaitement qu'il a passé par tous les degrés de la cléricature. Il était diacre et prêtre de l'église romaine, lorsque Constance exila Libère à Bérée, en 355.

Ce qui lui mérita la gloire d'être élevé sur le siége de Rome, ce fut sans doute la réputation de ses vertus apostoliques; mais ce fut surtout son grand dévouement pour le pape Libère, dont il fut le plus ardent défenseur, et qu'il suivit dans son exil avec la plus constante fidélité.

A peine revêtu de la tiare sainte, il s'appliqua avec zèle au gouvernement de l'Église universelle, dont il avait été le disciple et le prêtre dévoué. Souverain pasteur des brebis et des agneaux, des pasteurs et des fidèles, il s'occupa tout d'abord des agneaux ou des simples fidèles, en travaillant sans relâche à la sanctification des peuples, par le moyen des missions, par la prédication de la parole évangélique et par la fréquentation des sacrements. Plein d'une tendresse toute paternelle pour ses chères ouailles, il fut en réalité le protecteur de la veuve et de l'orphelin, l'ami fidèle et impartial des riches et des pauvres, des grands et des petits, des savants et des ignorants, le père en un mot de tous ses enfants. Son regard vigilant s'étendait à tous les besoins et les dangers de son troupeau, ne négligeait aucun moyen de faire fleurir le règne de la foi et des bonnes mœurs, de fortifier les chrétiens contre la rage des tyrans, contre les séductions du paganisme, du schisme et de l'hérésie.

Son dévouement pour le peuple chrétien, ne l'empêchait pas de veiller avec soin sur les intérêts et la sanctification de son clergé. Sachant, par expérience et par la voix de l'Esprit saint, que les bons prêtres font les bons fidèles, et les bons pasteurs les bons troupeaux : *Sic populus, sic sacerdos*, il établit de sages règlements, pour exciter la vigilance des prêtres et des évêques, pour combattre certains abus qui s'étaient glissés parmi certains ecclésiastiques. Voulant que chaque évêque travaillât par lui-même au gouvernement et à la sanctification de son diocèse, « les bons pasteurs, dit-il dans une de ses épîtres, et les prélats vigilants doivent garder leur troupeau avec la même sollicitude du vénérable Laban, qui gardait lui-même ses brebis, sans en jeter le fardeau sur les épaules d'autrui pour avoir du temps de reste. »

Saint Damase s'est rendu surtout célèbre par sa grande estime pour les sciences ecclésiastiques, par sa profonde vénération envers saint Jérôme, dont il fit son secrétaire et son ange de conseil dans les circonstances les plus difficiles. C'est aux lumières de ce grand docteur qu'il avait recours, pour étudier et interpréter l'Écriture sainte, comme pour répondre aux consultations des églises de la chrétienté. Que de services saint Damase rendit à l'Église du Sauveur, en favorisant les grands travaux de saint Jérôme, et en revêtant de sa souveraine autorité la fameuse traduction de l'Ancien Testament! Voilà comment s'est conduit ce pape illustre vis-à-vis des membres de l'Église, vis-à-vis des pasteurs et des fidèles. Voyons quelle a été sa conduite envers les ennemis de l'Église.

IIe POINT. — SAINT DAMASE AVEC LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

A l'exemple du divin Maître, qui a aimé non-seulement les siens, mais encore tous ceux qui se séparaient de lui, ou vivaient en dehors de son troupeau, les papes, ses vicaires sur la terre, semblent partager l'immensité de son amour. Mais de même que Jésus-Christ a uni la fermeté à la douceur à l'égard de ses ennemis, ainsi doivent agir les Souverains-Pontifes vis-à-vis des ennemis de l'Église : ils doivent être bons pour les ramener dans le bercail, mais ils doivent être fermes pour soutenir les droits de Dieu et de l'Église, les droits de la justice et de la morale chrétienne; telles sont les deux grandes qualités que nous admirons dans l'immortel Pie IX, et qui ont brillé avec tant d'éclat dans le pape saint Damase.

Les schismatiques et les hérétiques ont trouvé en lui une grande bonté et une douceur extrême, ce qui en a ramené un grand nombre. Immédiatement après son élection, un homme ambitieux, nommé Ursin, lève l'étendard de la révolte contre le pontife légitime, et veut se faire élire à sa place.

Une pareille révolte excita de grands troubles dans l'Église, et nécessita de la part de l'autorité civile des mesures de sévérité contre cet antipape et ses partisans. Mais dans tout cela, le bon et saint pape ne joua d'autre rôle que celui qui convenait au père commun des fidèles : pendant l'orage, il ne cessait de prier, d'exhorter et de faire tous ses efforts pour ramener à la paix et à l'unité tous les dissidents, ce qu'il obtint de la part du Ciel.

Mais sa grande bonté ne l'empêchait pas d'être ferme et inébranlable, pour maintenir l'autorité du Saint-Siége, pour défendre avec une constante énergie les dogmes de la foi, les droits sacrés de Dieu et de l'Église.

C'est en vain qu'en Orient et en Occident, l'hérésie des ariens, des apollinaristes et des macédoniens veut essayer de relever la tête et de jeter la division dans le sein de l'Église, saint Damase s'arme de courage pour livrer au

monstre une bataille décisive; et appuyé de la protection de l'empereur Théodose, de Gratien, de Valentinien et de sa mère Justine, il vient à bout de le terrasser. Les hérétiques sont solennellement condamnés dans les conciles de Rome, d'Aquilée et de Constantinople; et la paix est rendue à l'épouse du Sauveur.

Mais ce qui a rendu si célèbre le grand pape Damase aux yeux des chrétiens et des hérétiques, c'est d'un côté le vif éclat de ses vertus : sa sagesse et sa constance dans les combats pour la foi, son humilité profonde, son ardente charité et son zèle infatigable; c'est d'un autre côté la grande réputation de sa science et de son vaste génie, qui, au jugement de saint Jérôme et des historiens de ce temps, en faisaient un brillant poëte, un savant distingué, un docteur érudit, un homme incomparable. Heureux le siècle, qui, comme le nôtre, peut voir sur le siége de Rome, un pape tel que saint Damase, pour être la gloire de l'Église et l'admiration de l'univers entier.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Eruditus est in juventute sua, et impletus est quasi flumen sapientia. (Eccli., XLVII, 16.)

In cantilenis, et proverbiis, et comparationibus, et interpretationibus miratæ sunt terræ. (Id., *ibid.*, 18.)

Nouveau Testament. — Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia, et erat potens in verbis et in operibus. (Act., VII, 20.)

Ego sum ostium ; per me si quis introierit, salvabitur. (Joan., X, 7.)

Forma facti gregis ex animo. (I Petr., V, 3.)

Omnis qui recedit ; et non permanet in doctrina Christi, Deum non habet. (II Joan., XIX, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Damasus vir egregius et eruditus in scripturis. (S. Hieron., *Epist. ad Eustochium.*)

Damasus doctor immaculatus Ecclesiæ immaculatæ, castitatis amator. (Id., *Ep.* 30.)

Prosa et versu scripsit de virginitate, sepulcra sanctorum martyrum exornavit elegantibus versibus, multaque alia metro edidit. (Id., *ibid.*)

Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est. (Id., *Ep. ad Damas.*)

Virtute, doctrina ac prudentia clarus Damasus. (Theodoret., *Histor.*, L. V, c. 2.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Damase, archidiacre en 355, jure fidélité au pape Libère, proscrit de Rome par l'empereur Constance, et le suit dans son exil à Bérée, en Thrace.

2. Damase élu pape. Son zèle à dompter les ennemis de l'Église, à extirper les abus, à réformer les mœurs des fidèles.

3. Concile de Rome, assemblé par S. Damase, où on voit briller S. Ambroise et S. Jérôme.

4. S. Damase poëte, savant, littérateur distingué, protégeant les arts et les sciences.

5. Glorieux témoignages rendus à S. Damase par S. Jérôme, Théodoret, Rufin, Anastase.

6. S. Damase bénissant et encourageant les admirables travaux de S. Jérôme.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

Dans les éloges que les anciens ont donnés au pape Damase, ils ont surtout relevé : 1° sa constance à maintenir la pureté de la foi ; 2° l'innocence de ses mœurs ; 3° sa profonde humilité ; 4° sa charité pour les pauvres ; 5° son zèle à décorer les lieux saints, surtout les tombeaux des martyrs ; 6° son savoir extraordinaire. (Godescard, *Vies des Saints.*)

5. — PLANS.

Plan de S. Jérome et de Théodoret. — Texte : *Tu assecutus es doctrinam, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam.*

(II Tim., III, 10.) — I. Fuit B. Damasus amator castitatis, doctor virgo Ecclesiæ immaculatæ. (S. Hieron., *Epist.* 14 *et* 15 *ad Eustoch.*) — II. Fuit Damasus ad omnia paratus ad conservandam integram fidem apostolorum. (Theodoret., *Histor. eccles.*, L. V, c. 2.)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — I. Dévouement constant de Damase au pape Libère, exilé. — II. Conduite pleine de douceur de Damase, devenu pape, à l'égard : 1° des schismatiques, ses ennemis personnels ; 2° des hérétiques ; 3° du maintien de la discipline ecclésiastique. — III. Grand service rendu à l'Eglise par le pape Damase en encourageant les travaux de S. Jérôme.

6. — ENCOMIA.

Est data, Dive, tuis laurus parnassia libris,
Est data virtuti terna Tiara tuæ.

(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Bède, Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrologiis* ; Antoine Merenda, *Vie de S. Damase* (1754) ; tous les hagiologues.

Historiens et autres écrivains. — S. Damase, *Opera;* S. Jérôme, *in Ep.*; Rufin, Anastase, Théodoret, *in Histor.;* Tillemont, Ceillier, *id.*

—

8. MARTYROLOGE. — S. Damase, p. — S. Thrason, m. — SS. Victoric, Fuscien et Gentien, mm. — S. Barsabas, id. — S. Eutyche, id. — S. Savin, év. — S. Daniel Stylite.

12 décembre. — SAINT SPIRIDION, berger, puis évêque.

(l'an 348.)

VIE DE SAINT SPIRIDION

Spiridion, originaire de l'île de Chypre, vint au monde vers le milieu du troisième siècle, dans une famille chrétienne. Ses premières années se passèrent à garder les moutons dans les bois, et la solitude lui servit à nourrir son âme de la plus pure innocence. Quand il fut en âge, ses parents le poussèrent à se marier; mais il mena dans cet état, où tant d'autres se perdent, une vie parfaitement chrétienne, et il continua de se livrer à la garde des troupeaux. Il aimait cette condition, parce qu'il y trouvait une grande facilité de converser avec Dieu, et de ne le perdre jamais de vue.

Sous la persécution de Maximin, Spiridion fut arrêté. Ce berger vertueux faisait ombrage aux dieux de l'empire, et comme il refusa de leur offrir son encens, il fut condamné aux mines, après avoir eu l'œil droit arraché et le jarret gauche coupé. Il y demeura jusqu'à la mort du tyran ; il revint alors en Chypre, où il reprit la garde de ses brebis. On raconte que des voleurs étant entrés dans sa bergerie, Dieu les frappa d'immobilité ; le saint, étant survenu, les trouva qui ne pouvaient bouger pour prendre la fuite. Il les reprit doucement, pria pour eux, les délivra, leur donna un de ses moutons, en leur disant : « C'est pour vous récompenser d'avoir gardé mon troupeau pendant la nuit. »

Spiridion croissait tous les jours en vertus. Le Seigneur le choisit, comme autrefois Moïse, pour conduire son peuple; le clergé et le peuple de Trémithonte l'élurent comme pontife. Lui s'y opposa ; il représenta son ignorance, sa simplicité; mais on ne l'écouta point, et il fut ordonné diacre, prêtre, puis évêque. Sa conduite, pleine de sagesse et de piété, justifia bientôt un tel

choix : il était très-versé dans les saintes Écritures. Un jour l'évêque de Lèdres, Triphyle, homme éloquent, prêchant au peuple devant lui, se servit d'autres mots que ceux des évangélistes, comme étant d'une diction plus noble : Spiridion l'en reprit avec humilité, en marquant son respect pour les termes employés par l'Esprit saint.

Le pieux berger avait eu de son mariage une fille nommée Irène, qui demeura vierge, et qui le servit quand il fut élevé à l'épiscopat, en menant une vie fort exemplaire. Elle mourut avant lui. Une personne avait confié un dépôt à Irène, à l'insu de son père; on le réclama. Spiridion ne le trouvant point, alla au tombeau de sa fille, lui demander où elle avait mis cet objet. Elle répondit du fond de son cercueil. « Ma fille, lui dit-il alors, reposez en paix. » Les miracles suivaient les pas du saint évêque. Un jour une femme se jette à ses pieds, lui présentant, toute en larmes et sans aucune parole, son enfant mort. Touché de compassion, il pria Dieu, et lui rendit son enfant plein de vie.

Ce digne vieillard faisait à pied toutes les visites de son diocèse, son livre de prière sous le bras et son bâton à la main; sa pauvreté, sa simplicité, loin de nuire à sa considération, prosternaient tout le monde à ses genoux; il répandait sur eux les bénédictions et souvent les prodiges.

Spiridion assista au grand concile de Nicée et il y convertit par la seule force de sa parole, toute remplie de la vertu d'en haut, un philosophe, qui se vantait d'être venu pour anéantir, par la subtilité de ses sophismes, la foi des chrétiens. Un événement si merveilleux donna un nouvel éclat à la vertu de l'homme de Dieu, et rendit son nom célèbre dans tout l'empire. Il assista encore au concile de Sardique, où il soutint la cause du grand Athanase, qui y triompha, ainsi que la foi pour laquelle il avait si généreusement combattu. De retour en son église, le saint vieillard eut révélation du jour de sa mort; il s'occupa uniquement alors à s'y préparer; et, au jour venu, son âme chargée de mérites s'envola au sein des éternelles récompenses, vers l'an 348.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SPIRIDION

TEXTE : *Ego sum pastor bonus : et cognosco meas et cognoscunt me meæ.* (Joan., X, 14.)

Autant les âmes l'emportent sur les brebis, autant la fonction de guide spirituel surpasse celle de simple berger. Il y a cependant entre l'une et l'autre de ces deux professions des rapports de ressemblance si vrais et si frappants qu'à chaque instant, dans le langage de nos divines Écritures, le Saint-Esprit se plaît à les comparer ensemble. De là une foule d'expressions figurées et touchantes, dont nous nous servons quand nous voulons parler du gouvernement des âmes, et qui sont toutes tirées du langage champêtre, tels que les termes de pasteur, de houlette, de brebis, de bercail et de troupeau. Or, ce qu'il y a de vraiment admirable dans la vie de saint Spiridion, c'est qu'il a rempli tout ensemble et d'une manière parfaite la double fonction de berger et d'évêque. Il a été : 1° *bon pasteur de brebis;* 2° *bon pasteur des âmes.*

Ier POINT. — IL A ÉTÉ BON PASTEUR DE BREBIS.

Une profession, aussi vieille que le monde, une profession qui a été honorée dans la personne des patriarches et des grands hommes de l'antiquité, chez

tous les peuples, une profession aussi douce que salutaire pour le bien de la religion et de la société, c'est la profession de berger ou gardien de troupeaux, quand on sait la sanctifier par une conduite fervente et chrétienne. Telle fut la première fonction de l'illustre saint dont l'Église célèbre en ce jour la fête.

Issu d'une bonne famille de Chypre, et sortant d'une condition honorable, le jeune Spiridion aurait pu briller dans le monde, en embrassant la carrière des honneurs, des arts et des sciences qui s'offrait à lui dans de belles conditions; mais cherchant avant tout le royaume de Dieu et sa justice, il voulut échapper aux pompes dangereuses du monde, pour prendre la houlette de simple berger, et suivre un genre de vie qui le menait plus sûrement à ses fins. Le doux caractère de la brebis lui rappelait plus facilement la douceur de l'Agneau sans tache, les bontés de la nature le portaient plus aisément vers le créateur, et l'innocence de la vie champêtre devait lui faire faire de plus grands progrès dans le sentier de la perfection.

Aussi, à peine est-il à la tête de ses troupeaux, qu'il retrace dans sa conduite la simplicité et la sainteté des patriarches de l'ancienne loi.

Quelle vie que celle de cet illustre berger de Chypre! Voyez-le avec ses brebis, bravant gaiement le froid et le chaud, les vents et les orages, élevant son cœur vers le bon Dieu, chantant pieusement ses louanges, en mêlant sa voix aux bêlements de ses agneaux et aux joyeux concerts des habitants de l'air. Voyez-le dans le sein de sa famille, faisant le bonheur de son épouse et de sa fille Irène, par la douceur et la bonté de son caractère, par la tendresse et le dévouement de son amour, par la prédication continuelle du bon exemple. Suivez-le dans ses rapports avec le prochain; quelle charité à l'égard de tout le monde! Quel dévouement pour ouvrir sa porte à tous les pèlerins, à tous les pauvres et à tous les malheureux! Quelle affabilité pour les accueillir, pour leur rendre toutes sortes de services et leur laver les pieds! C'est le vrai père de la veuve et de l'orphelin, c'est un ange de consolation pour tous les affligés, un ange d'édification pour tout le monde; car tout ce qu'il prodigue aux autres ne l'empêche pas de travailler à sa propre sanctification, par la fidèle pratique de la prière et de la mortification la plus héroïque. Aussi Dieu le favorise-t-il du don des miracles. A sa voix, les malades sont guéris, les démons sortent des corps des possédés; par ses prières, il fait tomber la pluie du ciel; il suspend le cours des ruisseaux; il met en fuite le fléau de la peste et de la famine; il enchaîne et délivre en même temps les voleurs de son troupeau.

O qu'un simple berger est puissant, quand il a la sainteté en partage! Que de bien il peut faire autour de lui dans sa vie toute obscure! Quelle est belle et digne d'envie la vie pastorale et champêtre, lorsqu'on la passe saintement! O qui retiendra, dans nos paisibles campagnes, cette foule de malheureux qui vont s'ensevelir dans la grande cité, le cloaque de tous les vices?

C'est pour honorer et faire aimer la sainte profession de berger, que Dieu, en élevant saint Spiridion à la dignité épiscopale, a voulu le laisser jusqu'à la fin de ses jours à la tête de ses troupeaux champêtres, tout en le chargeant de la conduite des âmes.

IIe POINT. — IL A ÉTÉ BON PASTEUR DES AMES.

Un bon pasteur, un saint évêque, c'est celui qui s'attache à connaître et à aimer, à conduire sagement son troupeau, tout en se montrant le champion inébranlable de la foi et de la morale chrétienne.

Tel a été l'humble et saint évêque de Chypre ; il a pu dire en toute vérité, comme le souverain et céleste Pasteur des âmes : « Je connais mes brebis et elles me connaissent : » *Cognosco meas, et cognoscunt me meæ.* Enfant et berger de cette île, il en est proclamé évêque par la voix de Dieu et le suffrage unanime de ses concitoyens. Et bien qu'on ne soit pas toujours bon prophète en son pays, jamais choix n'avait été plus heureux pour son peuple. Plus il est connu de ses ouailles, qui admiraient depuis longtemps ses mœurs et ses vertus patriarcales, plus il en est tendrement aimé. Plus il connaît lui-même ses compatriotes, qui sont maintenant ses enfants dans la foi, plus il est au courant de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs goûts, de leur caractère, de leurs imperfections, de leurs nécessités spirituelles et corporelles ; plus il sent d'amour et de sympathie pour eux, plus il est à même de leur faire du bien et de les conduire dans le sentier de la justice, avec toute la douceur et la fermeté convenables : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.*

Jamais évêque n'avait fait autant de bien dans ce troupeau privilégié. Séparé de son épouse qui vivait dans le cloître et de sa fille qui n'avait voulu d'autre époux que Jésus-Christ, il ne travaillait, il ne soupirait que pour le bonheur de sa famille spirituelle. Convertir les âmes, les arracher à l'idolâtrie, les maintenir dans l'esprit de foi et de piété sincère, c'était le principal objet de ses prières et de ses travaux apostoliques : visiter, soulager les enfants dans leurs besoins temporels, c'était son délassement et son bonheur. Vivant très-simplement lui-même, et sans aucun luxe dans sa maison, le saint évêque partageait le revenu de ses possessions champêtres entre le soulagement des pauvres, l'entretien de ses églises et le juste nécessaire de sa modeste habitation. Encore prenait-il dans cette dernière portion de quoi pouvoir prêter à ceux qui se trouvaient dans des besoins imprévus. Lorsqu'il prêtait à ses diocésains, il ne regardait pas ce qu'ils prenaient ni ce qu'ils rendaient ; mais il leur disait : « Allez prendre en tel lieu ce qui vous est nécessaire ; » et lorsqu'ils le rapportaient, il se contentait de leur dire : « Mettez-le où vous l'avez pris. »

Dieu multiplia les miracles en sa faveur pour favoriser ses bonnes œuvres. La charité fut donc sa vertu favorite et celle qu'il recommanda en mourant à ses chers enfants.

Son grand dévouement pour son troupeau béni ne l'empêchait pas de veiller sur les combats et les besoins de l'Église universelle. Intrépide confesseur de la foi, il la soutint avec énergie dans le concile de Nicée et de Sardique, où il se distingua par sa grande fermeté et sa profonde connaissance de l'Écriture sainte. Bientôt après une si belle vie fut couronnée par une sainte mort.

Prions le Seigneur de multiplier les bons pasteurs et les saints évêques, pour la gloire de l'Église et le bonheur de la société.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Fuit autem Abel pastor ovium. (Gen., IV, 2.)

Moyses autem pascebat oves Jethro soceri suo. (Exod., III, 1.)

Ego pascam oves meas, et ego eas accubare faciam. (Ezech., XXXIV, 15.)

Nouveau Testament. — Erant sicut oves non habentes pastorem. (Marc., VI, 34.)

Qui intrat per ostium, pastor est ovium. (Joan., X, 2.)

Ostiarius aperit et oves vocem ejus audiunt. (*Ibid.*, 3.)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (*Ibid.*, 11.)

2. — SS. PÈRES.

Sane augentur oves, et in tuto sunt, cum præsunt veri pastores ; non autem qui solum bibant lac et lana tegantur, omnique studio et arte seipsos, non oves pascant. (S. Athanasius, *Ep. 1 ad Episc. Cretæ.*)

Si pastoralibus visceribus præditi sumus, membris laceratis ovem quæramus, et Pastori omnium cum lætitia reportemus. (S. Augustin., *de Gestis cum merito.*)

Pastorum est vigilare super gregem propter tria necessaria : ad disciplinam ; ad custodiam ; ad preces. (S. Bernard., *in Sentent.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Spiridion non vitæ conditionem, sed gregem mutavit. (Surius *in Vita Sanctorum.*)

2. Omnes pascere sollicitus, pauperes præsertim. (Id., *ibid.*)

3. Tria pastoribus gregis sunt necessaria : 1° bona operatio ; 2° discretio ; 3° prædicatio ut sint : lux, oculus, sal. (Hugo a S. Victore, *in Miscellaneis*)

4. Vertus de S. Spiridion dans son humble condition de berger ; il retrace la vie innocente des patriarches.

5. S. Spiridion convertit un philosophe, à Nicée.

6. Merveilles opérées par S. Spiridion.

7. Respect de ce saint pour les Écritures : *Tolle grabatum tuum et ambula.* (Marc., II, 9-11.)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Ses mœurs simples, douces, pieuses de berger ; 2° son goût pour la solitude où il peut sans cesse converser avec Dieu ; 3° sa joie de souffrir pour Jésus-Christ et de subir l'exil ; 4° ses vertus qui le font choisir pour évêque de Thremithonte, en Chypre ; 5° sa connaissance et son respect pour les saintes Écritures ; 6° sa charité ; 7° son zèle qui se manifestait par des prodiges. (Le P. Croiset, *Vies des Saints.*)

5. — PLANS.

Plan du P. Ceriziers. — Texte : *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* (Sap., VIII, 1) — I Par sa douceur la grâce a fait dans Spiridion, d'un pasteur de brebis un pasteur d'hommes. — II. Par sa force elle l'a conduit à ses fins : 1° aux épreuves du martyre ; 2° aux vertus de l'épiscopat. (*Eloge de S. Spiridion.*)

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte : *Egenos vagosque induc in domum tuam.* (Is., LVIII, 2.) — I. Vertus admirables de S Spiridion : 1° berger ; 2° évêque. — II. Son respect pour les saintes Écritures et pour la sainte doctrine manifesté en Chypre, à Nicée, à Sardique.

6. — ENCOMIA.

Spiridion veterem præsul non exuit artem,
Mutavit solum grandior ille gregem.
Jure sophista silet coram te; nam tibi, Dive,
Lingua quidem est hominis, sed tibi verba Dei.
(Le P. Hugo Vaillant, Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Métaphraste, *Actes de ce saint ;* Lippoman, Surius, Assemani, *id.*; et tous les modernes.

Historiens. — Rufin, Socrate, Sozomène, *Histor. eccles.*

8. MARTYROLOGE. — S. Synèse, m. — SS. Epimaque et Alexandre, mm. — Sainte Ammonaire, v. — Saintes Mercurie, Denise, mm. — SS. Hermogène, Donat et vingt-deux autres martyrs. — SS. Maxence, Constance, Crescence, Justin et leurs compagnons, martyrs.

13 décembre. — SAINTE LUCIE, vierge et martyre.

(L'AN 394.)

VIE DE SAINT LUCIE

Lucie, vierge de Syracuse, illustre par sa naissance et la piété qui se manifesta en elle dès son enfance, vint vénérer à Catane le corps de sainte Agathe avec sa mère Eutychia, qui souffrait d'une perte de sang. Elle pria avec une foi si vive, qu'elle obtint, par son intercession, la guérison de la malade. Elle profita de la circonstance pour demander à sa mère la permission de distribuer aux pauvres la dot qu'on devait lui donner ; et aussitôt son retour à Syracuse, elle vendit tous ses biens et en donna le prix aux indigents. Le jeune homme à qui ses parents l'avaient promise en mariage malgré elle, ayant appris ce qu'elle venait de faire, alla aussitôt trouver le préfet Paschase et dénonça Lucie comme chrétienne. Celui-ci essaya inutilement, par des promesses et des menaces, de persuader à la vierge d'adorer les idoles ; ses efforts pour la faire changer de résolution ne servaient au contraire qu'à l'exciter à exalter davantage la foi chrétienne. Ces belles paroles cesseront, dit le préfet, quand on aura essayé des coups. — La parole ne saurait manquer aux serviteurs de Dieu, reprit Lucie, puisque le Sauveur a dit : « Quand vous serez devant les juges, ne vous mettez point en peine de prévoir ce que vous direz ou comment vous parlerez : il vous sera donné à cette heure ce qu'il vous faudra dire, car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est le Saint-Esprit qui parle en vous. » Paschase lui fit alors cette question : Est-ce que tu portes en toi le Saint-Esprit ? Elle répondit : Tous ceux qui vivent dans la chasteté et la piété sont le temple du Saint-Esprit. — Je te ferai conduire dans un lieu de débauche, dit le préfet, afin que le Saint-Esprit t'abandonne. La vierge reprit : Si je suis déshonorée malgré moi, cette violence que j'aurai soufferte doublera le prix et le mérite de ma virginité. Paschase, enflammé de colère, voulut la faire traîner dans un lieu infâme ; mais quoi qu'on fit, Dieu le permettant ainsi, il ne fut pas possible de l'arracher de la place où elle était en ce moment. Le préfet la fit donc environner d'un grand feu, sur lequel on jeta en abondance de la poix, de la résine et de l'huile bouillante. La flamme ne causa aucun mal à la sainte. Alors on lui fit subir toutes sortes de tourments, jusqu'à ce qu'enfin, ayant eu la gorge percée par un glaive, elle rendit son âme à Dieu, le 13 décembre, en prophétisant à l'Église la tranquillité dont elle devait jouir après la mort de Dioclétien et de Maximien. Son corps fut enterré à Syracuse. On le transféra ensuite à Constantinople et enfin à Venise.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE LUCE OU LUCIE

TEXTE : *Et in perpetuum coronata triumphat; incoinquinatorum certaminum præmium vincens.*
(Sap., IV, 2.)

Parmi les saintes les plus illustres du *Martyrologe chrétien*, on cite à juste titre sainte Luce ou Lucie, la gloire de son siècle et l'honneur de Syracuse. Son nom se trouve inscrit dans le canon de la messe et ses actes sont clairement consignés dans l'histoire. En jetant les yeux sur cette vierge héroïque on ne sait ce qu'on doit plus admirer parmi tant de glorieux exploits; considérons : 1° *ses triomphes durant sa vie;* 2° *ses triomphes à sa mort.*

Ier POINT. — SES TRIOMPHES DURANT SA VIE.

Renoncer généreusement à toute la gloire du monde, alors même qu'on est sûr par sa condition et sa fortune d'occuper un brillant avenir, c'est une belle victoire, c'est un triomphe magnifique, surtout quand il s'agit d'une fille illustre, qui renonce à tout pour le seul trésor de la virginité. Tel a été le triomphe de sainte Lucie que l'Église honore en ce jour.

Lucie, née à Syracuse, dans la Sicile, de parents distingués par leur noblesse, et riches des biens de ce monde, perdit son père à l'âge de cinq ans, mais reçut de sa mère Eutychie la plus brillante et pieuse éducation. Les qualités de l'esprit et du cœur se trouvant en elle unies à la plus rare beauté, elle fut recherchée de bonne heure, et son mariage fut projeté et arrêté par sa mère avec un jeune homme de grande distinction, mais vivant dans l'idolâtrie. Mais Lucie avait de toutes autres vues que sa mère : éprise de l'amour du Sauveur, elle ne voulait pour époux que lui seul, et lui avait consacré sa virginité. Elle pria donc sa mère de différer ses noces, sans toutefois lui découvrir son vœu. Et voici comment le ciel trouva le moyen d'exaucer ses désirs : sa mère étant tombée malade, on laissa nécessairement le projet de mariage, pour ne s'occuper que de sa maladie qui dura quatre ans. Vivement affligée de voir souffrir sa mère, Lucie, pour obtenir sa guérison, lui proposa un pèlerinage à Catane, sur le tombeau de sainte Agathe, qui opérait une foule de miracles. Arrivées en ce lieu et fatiguées de la route, elles s'endormirent près de la tombe miraculeuse; et pendant son sommeil, la jeune fille entendit une voix qui lui disait : « Lucie, ma sœur, épouse de Jésus-Christ, pourquoi demandez-vous mon intercession? Jésus, votre époux et le mien, vous accorde la guérison de votre mère. Il se complaît en votre cœur; et comme il a rendu mon nom célèbre à Catane, il rendra le votre illustre à Syracuse. » Lucie, réveillée à ces paroles, s'écria : « Ma mère, vous êtes guérie! » Elle l'était en effet. Alors embrassant avec effusion cette mère bien-aimée, la jeune vierge lui demanda l'autorisation de se donner à Dieu, à l'exemple de sainte Agathe. Eutychie, dans l'enthousiasme du miracle qui venait de s'opérer en elle, y consentit, et lui permit même de distribuer aux pauvres la riche dot qui lui était réservée. De retour à Syracuse, la pieuse veuve et la jeune vierge vécurent d'une vie toute de charité et d'amour de Dieu.

Et c'est ainsi qu'au moment de briller avec éclat dans le monde, l'héroïque Lucie renonce à tout, se dépouille de tout, et ne veut avoir d'autre époux, d'autre partage que Jésus crucifié.

Où sont de nos jours les cœurs généreux, les volontés fermes, capables de faire de si grands sacrifices, de remporter de si belles victoires?

Un regard sur ce magnifique modèle, ô femmes vaniteuses, qui ne rêvez que les biens, les plaisirs et les honneurs, qui vous laissez si facilement entraîner par les faux attraits du monde. Apprenez de l'incomparable Lucie la manière de combattre et de vaincre jusque dans le trépas.

IIe POINT. — SES TRIOMPHES A SA MORT.

Apprenant les desseins de celle qu'il regardait comme sa fiancée, et dont il espérait bientôt faire son épouse, le jeune païen entre dans une violente fureur, et court dénoncer Lucie au préfet Paschase, le digne ministre du barbare Dioclétien. La vierge héroïque est aussitôt traînée devant le tribunal; mais au lieu d'y subir de sanglantes défaites, elle y remporte les victoires les plus éclatantes.

C'est en vain que le tyran emploie toutes sortes de moyens, pour séduire et briser son cœur de chrétienne, elle triomphe de tout.

Elle triomphe des discours de Paschase et de tous ses arguments fallacieux. « Sacrifie donc aux dieux de l'empire, lui dit le préfet. — Je ne connais qu'un seul Dieu, répond Lucie. Je lui ai déjà sacrifié tous mes biens et tout mon avenir en ce monde; il ne me reste qu'à lui faire le sacrifice de moi-même. — Tu vas subir les plus affreux tourments. — Les tourments ne peuvent m'ébranler; le Saint-Esprit est en moi pour me soutenir. — Le Saint-Esprit est en toi? — Oui, il a son temple dans les cœurs qui mènent une vie chaste. — Eh bien! je saurai le chasser de toi, en te faisant traîner dans un lieu où tu seras déshonorée. — Le corps ne peut être souillé, ni la virginité perdue, que par le consentement de l'âme. » Elle triomphe de tous les ordres du préfet et de ses stratagèmes iniques.

Elle triomphe des moyens de corruption, par lesquels on veut la séduire. Et quand on veut la conduire dans un lieu infâme, on ne peut la faire changer de place, ni à force d'hommes, ni à force de cordes, ni à force de bœufs attelés pour cet effet. Une puissance invisible la retient comme une colonne inébranlable : *In columnam ferream.*

Elle triomphe de la violence du feu. C'est en vain qu'on environne son corps virginal de bûches enflammées, mêlées de poix, d'huile et de résine; supplice inutile : au milieu de cet affreux brasier, la vierge se trouve comme dans un bain rafraîchissant; pas un seul de ses cheveux ne perit par la flamme. La foule était ravie d'admiration, et elle criait : « Gloire à Lucie, gloire au Dieu des chrétiens. »

Au bruit d'un tel prodige le tyran accourt, transporté de dépit et de rage, et aussitôt il ordonna au bourreau de donner un coup d'épée à la victime, au travers du gosier. La blessure était mortelle, mais elle n'empêcha pas l'héroïne de bénir le Seigneur, de prier pour ses bourreaux, et de consoler les chrétiens, en remportant la palme du martyre. Lucie triomphe pendant et après son trépas : *Ossa ipsius post mortem prophetaverunt.* Et pendant que son âme est en possession de la gloire, son corps opère une foule de prodiges, à Syracuse, à Constantinople, à Venise et partout où il est transporté : *In perpetuum coronata triumphat.* O illustre patronne de Syracuse, inspirez à nos jeunes gens le mépris du monde, l'amour de la vertu, la force dans les combats, et le désir de l'éternelle victoire.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (Prov., XXXI, 25.)

Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam. (Cant., III, 4.)

A pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuata. (Eccli., LI, 6.)

Nouveau Testament. — Mulier innupta et virgo, cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. (I Cor., VII, 34.)

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se. (Apoc., XIX, 7.)

Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit; sine macula enim sunt ante thronum Dei. (Id., XIV, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Deus semper pater est; amavit nos fædos, ut ex fædis faceret pulchros. Erimus pulchri eum amando qui pulcher est. Quantum in te crescit amor, tantum crescit pulchritudo, quia ipsa caritas animæ est pulchritudo. (S. Augustin., *Tr.* 9 *in Joan.*)

Grata facta est a Domino in certamine, quia apud Deum et apud homines glorificata est. (*Acta Mart. B. Luciæ.*)

Soror mea, Lucia, virgo Deo devota, quid a me petis, quod ipsa poteris præstare continuo matri tuæ. (Id., *ibid.*)

Tanto pondere eam fixit Spiritus sanctus, ut virgo Christi immobilis permaneret. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Si virgo e cœlo sidus lucet, Luciam esse credidero virginitatis laude præ aliis illustrem. (*Fasti Mariani, de S. Lucia.*)

2. Sicut per me civitas Catanensium sublimatur a Christo, ita per te Syracusana civitas decorabitur. (*Acta B. Luciæ.*)

3. Columna es immobilis, Lucia sponsa Christi; quia omnis plebs te expectat ut accipias coronam vitæ. (*Ibid.*)

4. Christus apparet B. Luciæ, speciosus forma; illius tristitia in gaudium vertitur. (Guillelmus Parisiensis, *Sermo de B. Lucia.*)

5. B. Lucia in cœlo multiplici corona coronatur. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

Fuit Lucia : 1° sponsa pauper Christi ; 2° ancilla humilis ; 3° pro Christo temporales divitias contempsit ; 4° mundi gloriam sprevit ; 5° sponso virginitatem illibatam servavit ; 6° ignem magnum sustinuit ; 7° gladio in gutture transverberata est ; 8° sanguinem fudit. (Guillelmus Parisiensis, *Sermo de B. Lucia.*)

5. — PLANS.

Plan de S. Bonaventure. — Texte : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret.* (Sap., x, 12.) — I. Dominus dat sanctis pugnam, ut per pugnam veniant ad victoriam, et per victoriam ad coronam. — II. B. Lucia : 1° *fortis* fuit contra mundum, ad divitias ejus contemnendas ; 2° *fortior* ad passiones tyrannicas devincendas ; 3° *fortissima,* ad carnis lascivias edomandas, sive ad ipsas mortis miserias tolerandas. (*Sermo* 1 *de S. Lucia.*)

Plan de Molinier. — Texte : *Columna es immobilis Lucia sponsa Christi.* (*Act. Mart. B. Luciæ.*) — I. De la virginité; comment elle fut inviolablement gardée par sainte Lucie. — II. Du glorieux martyre de cette sainte.

Voir dans notre *Calendrier des Prédicateurs*, les plans de Guillaume de Paris et de Denis le Chartreux.

6. — ENCOMIA.

Ne mirere suas, vendat quod Lucia gemmas;
His evangelicam comparat illa sibi.

Infirmam potuit vis nulla movere puellam,
Fixa stetit vivæ scilicet illa petræ.
(R. P. Hugo Vaillant; Fasti sacri, *De B. Lucia.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — *Acta ejus martyrii* ; S. Adhelme, *in Libro de laude Virginum* (anno 700) ; Surius, *in Vita S. Luciæ* ; Tauromenitani, chanoine de Palerme (1661), *Acta sincera S. Luciæ V. M. ex optimo codice græco.* Tous les modernes.

PANÉGYRISTES. — S. Bonaventure, 2 *Serm. de S. Lucia;* S. Thomas d'Aquin, 1 *Serm. de falsa et vana Gloria;* Guillaume de Paris, 1; Denis le Chartreux, *id.*

Parmi les modernes nous n'avons trouvé que le panégyrique de Molinier, bon en substance, mais d'une forme et d'un style surannés.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Lucie ou Luce, v. et m. — SS. Eustrate, Auxence, Eugène, Mardaire et Oreste, mm. — S. Antioque, id. — S. Aubert, év. — S. Josse. — Sainte Odile, v.

14 décembre. — SAINT JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ (XVI[e] SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

Saint Jean de la Croix naquit en 1542, à Fontibère, près d'Avila, dans la vieille Castille. Sa mère lui inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge; aussi fut-il délivré de plusieurs dangers par la protection visible de celle qu'il invoquait avec tant de ferveur.

Sa mère, devenue veuve et restée sans secours avec trois enfants en bas âge, se retira avec eux à Médina, et envoya Jean au collége pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire; il fit de grands progrès dans la piété et pratiquait des austérités incroyables, tout en continuant ses études au collége des jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il prit l'habit chez les carmes à Médina, et ce fut sa dévotion pour la sainte Vierge qui le détermina de préférence pour cet Ordre religieux. Jamais novice ne montra plus de soumission, d'humilité, de ferveur et d'amour de la croix. Son zèle, après son noviciat, ne cessa de prendre de nouveaux accroissements. Il priait continuellement, et mettait en pratique cette maxime fondamentale : que celui qui veut être parfait doit d'abord faire toutes ses actions en union avec celles de Jésus-Christ, désirant l'imiter et se revêtir de son esprit; en second lieu, mortifier ses sens en toutes choses, et leur refuser tout ce qui ne peut être rapporté à la gloire de Dieu.

Après avoir achevé son cours de théologie à Salamanque, il fut ordonné prêtre, et se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, de ferventes prières et de longues méditations sur les souffrances de Jésus-Christ. Les grâces qu'il reçut alors augmentèrent encore en lui l'amour de la solitude, et il délibéra sur la pensée qui lui était venue d'entrer dans l'Ordre des chartreux.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, ayant eu l'occasion d'aller à Médina-del-Campo, vit et entretint le saint religieux, qui fut le premier carme de la réforme. Bientôt plusieurs de ses frères vinrent le rejoindre dans le pauvre monastère de Durville. Telle fut l'origine des carmes déchaussés, dont l'Institut fut approuvé en 1568 par Pie V, et confirmé par Grégoire XIII, en 1580.

L'exemple et les exhortations de Jean inspiraient à ses religieux l'esprit de retraite, d'humilité et de mortification. Son amour pour les souffrances aug-

montait tous les jours, et il travaillait à former en lui une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ crucifié. Mais aux faveurs et aux lumières succédèrent bientôt les sécheresses, les troubles et les scrupules; les hommes l'assaillirent par de noires calomnies, et l'enfer lui fit éprouver les tentations les plus violentes. Rien ne fut capable de l'ébranler, et le calme revint dans son âme, mais non pour y durer toujours. La vie de Jean de la Croix offre une continuelle vicissitude de croix et de privations, de visites et de faveurs célestes.

Sainte Thérèse, prieure du couvent d'Avila, éprouvait de grandes difficultés pour établir la réforme parmi ses religieuses; en 1576 elle établit Jean de la Croix directeur du couvent, et bientôt son zèle et ses exhortations triomphèrent de la résistance; les religieuses corrigèrent les abus et embrassèrent une vie de retraite et de pénitence.

Jean eut bien plus à souffrir de la part des anciens carmes. S'étant rendu au chapitre de l'Ordre, tenu à Placentia, il fut condamné comme un fugitif et un apostat, conduit à Tolède et emprisonné dans une étroite cellule. Il y passa neuf mois, et fut enfin délivré par le crédit de sainte Thérèse et une protection visible de la Mère de Dieu.

A peine eut-il était mis en liberté, qu'il fut établi supérieur du couvent du Calvaire, situé dans un désert. En 1585, il fut fait vicaire provincial d'Andalousie, et premier définiteur de l'Ordre, en 1588. Les divers emplois qu'il exerça ne lui firent rien diminuer de ses austérités. Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit, et passait le reste en prière devant le Saint-Sacrement. Il demandait souvent à Dieu trois choses : la première, de ne passer aucun jour sans souffrir quelque chose; la deuxième, de ne pas mourir supérieur; la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation, la disgrâce et le mépris. Le nom seul de *croix* le fit tomber en extase, et la vue d'un crucifix lui donnait des ravissements d'amour et le faisait fondre en larmes. On n'admirait pas moins son amour pour le prochain, surtout pour les pauvres, les malades et les pécheurs.

Dans le chapitre tenu à Madrid, en 1591, Jean dit avec liberté son avis contre les abus que quelques chefs de l'Ordre toléraient ou voulaient introduire. Cela réveilla les mauvaises dispositions à son égard; il fut dépouillé de tous les emplois. Revenu avec joie à l'état de simple religieux, il se retira au couvent de Pegnuela. Jean, dans sa retraite, se livra tout entier à la pratique des austérités et à l'exercice de la contemplation. Enfin il tomba malade, et il ne put longtemps cacher son état. Comme le couvent de Pegnuela était pauvre, le provincial permit à Jean de choisir entre deux couvents où il pouvait trouver les secours qui lui étaient nécessaires. Il choisit, par amour des souffrances, le couvent le plus pauvre, et où en même temps le prieur était un religieux qui l'avait maltraité. La fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères; il fallut en venir à des opérations douloureuses qu'il supporta sans se plaindre, et même sans pousser un soupir. Au fort de ses peines, il baisait son crucifix et le pressait sur son cœur.

Deux heures avant sa mort, il récita tout haut le psaume *Miserere* avec ses frères; puis, prononçant ces paroles : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, il expira tranquillement le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir passé vingt-huit dans la vie religieuse.

Le serviteur de Dieu fut canonisé en 1726, par Benoit XIII, et sa fête fixée au 24 novembre dans le *Bréviaire romain*. Son corps se garde à Ségovie.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

TEXTE : *Si quis vult venire post me abneget semetipsum.* (Matth., XVI, 24.)

Renoncer à soi-même, ce n'est pas autre chose que s'abdiquer soi-même, abdiquer sa volonté, sa nature mauvaise, sa liberté, toutes les puissances de l'âme, tous les sens du corps, toute sa vie, son existence propre, pour laisser vivre dans soi Jésus-Christ. Telle est l'admirable pensée de saint Paul, qui ne fait que traduire la parole du Maître, quand il s'écrie : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit dans moi. »

Eh bien ! cette abdication de soi-même en faveur de Jésus-Christ a été la grande vertu de saint Jean de la Croix ; elle a fait de lui un grand homme digne de l'éloge et de l'admiration de tous les siècles. Voilà pourquoi il faut chercher, dans cette admirable vertu, le secret de toutes les merveilles que présente la vie de ce saint incomparable, et en même temps, le principe de tout le bien que Dieu attend de nous et auquel sa grâce nous invite depuis si longtemps.

Ier POINT. — ABNÉGATION ENTIÈRE DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

Saint Jean de la Croix a défini lui-même le renoncement parfait et l'abnégation que Jésus-Christ a prêchée à ses disciples. Il dit que cette vertu consiste dans le renoncement aux plaisirs, aux intérêts propres, à tout soi-même.

Le Saint-Esprit qui voulait conduire ce juste par les voies droites de l'Évangile, et lui montrer en quoi consiste le règne de Dieu sur une âme fidèle, lui inspira de bonne heure ces maximes d'une sublime perfection, que saint Jean de la Croix a suivies jusqu'à la fin de sa carrière.

Notre saint renonça de bonne heure à tous les genres de plaisirs et de satisfactions naturelles. Il connut la sainte sévérité de l'Évangile, avant même de ressentir les aiguillons de la chair que les austérités de la mortification chrétienne sont destinées à prévenir et à réprimer. Persuadé qu'il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès ses plus tendres années, il s'éloigna avec une sorte d'horreur de toutes les occasions où la jeunesse légère et présomptueuse ne manque presque jamais de faire un triste naufrage. Son amour pour la pénitence fit présager de bonne heure ce qu'il serait un jour ; et, plus d'une fois, une mère pieuse dut verser de bien douces larmes, en le voyant au milieu de la nuit, hors de son lit, priant avec ferveur, ou couché tout vêtu sur quelques fagots de sarments.

Bientôt, malgré son goût pour l'étude et les succès qu'il obtient, son père l'oblige à prendre un métier et à exercer ses mains dans un art mécanique. Jean obéit, et devient apprenti dans une boutique ou un atelier. Oh! comme cette ressemblance avec Jésus dut inonder son âme de douceur et de joie! Il fut successivement tailleur, charpentier, peintre, sculpteur; et, malgré son application, il ne réussit à rien. Dieu l'appelait à exercer un art bien plus sublime.

Avec quel sentiment de bonheur cet admirable jeune homme, muni de l'agrément de sa mère, entre dans un hôpital pour se vouer au service des malades ! Il sert ces malheureux comme il eût servi Jésus-Christ. Bon, doux, affable envers tous, les plus désespérés et les plus rebutants ont droit à des faveurs signalées, et c'est auprès de ceux-ci que notre jeune saint répète tous les jours le mot fameux de saint Paul : « Je meurs à chaque instant. »

Bientôt l'obéissance lui fait reprendre le cours de ses études; on veut qu'il devienne prêtre. Dieu est consulté, l'humilité s'alarme, Marie est invoquée avec ferveur; il faut marcher dans cette nouvelle voie. Mais Jean de la Croix renonce à toute gloire, à tous les bénéfices qu'on lui offre, et va s'ensevelir dans la solitude. L'Ordre du Carmel l'admet comme novice.

L'étude qu'avait commencée depuis son enfance le jeune religieux, continua de l'occuper, et une pauvre cellule fut le témoin de cette abnégation de toute volonté, de toute idée propre, de tout intérêt personnel, de tous les genres de satisfactions naturelles, en attendant que le monde entier pût admirer ce haut degré de perfection où la grâce devait élever le nouveau disciple du Carmel.

L'Église nous dit, en parlant de cet admirable disciple de la croix : « Il déclara la guerre à lui-même comme à un ennemi très-dangereux; et les veilles, les jeûnes, les disciplines les plus rudes, parvinrent en peu de temps à crucifier, avec sa chair, tous les désirs et toutes les concupiscences de la nature.

Saint Thomas d'Aquin, interrogé par Jésus-Christ qui lui donnait le choix de la récompense destinée à ses travaux, avait répondu : « Je n'en veux pas d'autre que vous-même, Seigneur! » Sainte Thérèse, dans les élans de sa charité, s'écriait : « Mon Dieu, ou souffrir ou mourir. » Saint Jean de la Croix s'élève à une plus grande hauteur. Interrogé à son tour par Jésus-Christ qui lui demande : « Quelle récompense désires-tu pour les grands travaux auxquels tu t'es livré pour moi? » il ne fait que cette courte réponse : SOUFFRIR ET ÊTRE MÉPRISÉ POUR VOUS!

Quelle âme fut jamais plus généreuse, et porta plus loin l'abnégation? Souffrir et être méprisé, voilà pour notre saint la plus riche et la plus magnifique des récompenses. Il n'en trouve pas de plus désirable dans les trésors de Dieu!

Certes, voilà pour nous un beau sujet de méditation.

IIe POINT. — SON ABNÉGATION PERSÉVÉRANTE.

Si, comme l'assure Jésus-Christ, celui qui a mis la main à la charrue et regarde encore derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu, que dirai-je de saint Jean de la Croix dont la vie entière ne fut qu'une continuelle ascension vers cette mort et cette vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, dont l'apôtre saint Paul a parlé avec une si sublime éloquence?

Il serait impossible de trouver dans la vie de saint Jean de la Croix un moment où sa grande âme, fatiguée des luttes opiniâtres et continuelles auxquelles elle ne cessa jamais de se livrer, se soit arrêtée un seul instant pour cesser de combattre.

Je connais maintenant la soif ardente qui le consumait : souffrir, être méprisé pour Jésus. Eh bien! ce grand serviteur de Dieu sera satisfait, et les souffrances de tout genre, et les mépris les plus outrageants, les persécutions les plus furieuses ne lui manqueront pas : sa vie n'est qu'un grand acte d'abnégation; il faut qu'on n'y rencontre jamais la moindre consolation naturelle.

Dévoué au soulagement de ses frères, Jean de la Croix fut constamment une victime du pur amour immolé sur le cœur de Jésus où il avait choisi sa demeure. Voler partout où l'appelle la souffrance ou le malheur, se refuser les moindres soulagements à soi-même, et trouver, par l'emploi des moyens les plus ingénieux, l'occasion d'essuyer toutes les larmes et de calmer toutes les douleurs, toujours en se fatiguant, en prenant pour lui-même tout ce qu'il y a de pénible, de mortifiant, tout ce qui humilie, tout ce qui place au-dessous des autres : telle fut la vie de Jean de la Croix.

Mais cette vie si admirable demandait une récompense. Je connais celle que notre saint ambitionnait; elle ne lui fut point refusée.

La réforme introduite dans l'Ordre du Carmel par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix avait irrité des cœurs jaloux et incapables d'imiter la ferveur généreuse comme les austérités des religieux attirés par l'éclat des plus sublimes vertus. Il fut résolu qu'on se vengerait sur notre saint du prétendu désordre dont il était la cause. Il le sait, il s'attend à tout; mais que lui importe sa liberté, que lui importe sa vie? il a tout abdiqué pour le triomphe de Jésus-Christ et de la perfection religieuse.

Colonne inébranlable qui soutient le nouvel Institut, Jean de la Croix est sourd à toutes les remontrances. Bientôt il est enlevé de son monastère, dépouillé de l'habit de la réforme, et conduit sous bonne garde à Tolède, dans un état de complète captivité. La dureté la plus révoltante l'accompagne pendant sa route; et tandis qu'on oublie à son égard les premiers principes d'humanité, on l'entend qui s'écrie : « On ne me traite pas encore comme je le mérite!... »

Bientôt la fermeté de saint Jean de la Croix est regardée comme une révolte et une opiniâtreté criminelle. On le jette en prison; l'obscurité du lieu, l'espace étroit qui est laissé au captif, la nourriture grossière, et par-dessus tout la barbarie du geôlier, semblent préparer la fin prochaine du serviteur de Jésus-Christ. Il ne sera délivré, après neuf mois de souffrances atroces, que par un vrai miracle de la Providence.

Que faisait saint Jean de la Croix dans sa dure captivité? Il aimait ses persécuteurs, il priait pour eux, il se réjouissait, comme les apôtres, d'avoir été trouvé digne de souffrir pour le nom de Jésus!

La persécution ne devait pas finir sitôt. On veut absolument éloigner un homme dont la vie austère est un reproche continuel et cause des remords à beaucoup de consciences. L'ordre lui est donné de partir pour les Indes. Il se soumet sans murmures, il accepte avec résignation son exil. Mais alors le Ciel parle. Une maladie douloureuse s'est déclarée, le départ pour l'exil est nécessairement suspendu. C'est comme une bonne fortune pour les ennemis de notre saint. Ils n'entrent dans sa pauvre cellule que pour l'outrager par les reproches les plus amers. La calomnie élève la voix; un livre est composé qui va prouver au monde entier l'hypocrisie de Jean de la Croix, en dévoilant ses crimes. L'intrigue croit au succès de son œuvre ténébreuse, elle applaudit; voici bientôt un jugement en forme qui couvrira de honte et d'ignominie celui qu'on saluait comme un réformateur. Mais Dieu était là; il parle, l'imposture est découverte, la calomnie réduite au silence et la vertu glorifiée.

Mais quelle douleur poignante pour l'âme si pure et si belle de Jean de la Croix! quel torrent d'amertumes pour ce cœur bon et sensible! Non, je ne dois pas m'y tromper; c'est sa demande que Dieu exauce : souffrir et être méprisé pour vous!

Cependant la maladie a fait des progrès rapides, des ulcères horribles, des plaies dégoûtantes s'étendent sur ce corps depuis longtemps victime de la pénitence la plus héroïque. C'est un nouveau Job couché sur son fumier. Les médecins appliquent le fer et le feu, toute cette chair virginale est coupée par morceaux, brûlée impitoyablement. Et Jean de la Croix saisit amoureusement l'image de Jésus crucifié, il arrose les pieds du Sauveur de larmes bien douces, il est inondé de consolation et de bonheur.

Dieu ajoute les peines intérieures aux souffrances du corps. C'est le plus haut degré des épreuves destinées aux saints; l'âme de Jean de la Croix semble abandonnée par celui qu'elle a tant aimé. « Si je ne parle pas, s'écrie-t-il,

c'est que je suis consumé de douleur! qu'on ne m'entretienne que de mes péchés; car je les rappelle maintenant à mon esprit, et je sais que je n'ai rien à offrir pour y satisfaire; je n'ai fait aucune bonne œuvre où je ne trouve quelque défaut; je ne puis compter que sur les mérites de Jésus-Christ. »

Tels furent les derniers moments de saint Jean de la Croix; telle fut la consommation de son sacrifice! Tel fut aussi le triomphe de son abnégation.

Quel tableau saisissant, ô mon Dieu! qui saura en admirer la beauté? Ce ne sera pas l'âme sensuelle, mondaine, qui jamais ne comprit la sublimité des voies de Dieu; mais sera-ce nous qui méditerons aujourd'hui une si sainte vie? Ah! si du moins aujourd'hui, rougissant de notre lâcheté, et pénétrés vivement des maximes saintes de l'Évangile, nous nous déterminions enfin à ne compter le monde que pour rien, à mépriser souverainement son estime, à n'ambitionner que les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple et que les saints ont si bien pratiquées après lui! O ciel! aurons-nous enfin ce bonheur, et deviendrons-nous, avant de mourir, de vrais et fidèles disciples de la croix?

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Maximes. — 7. Ouvrages de ce Saint. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum. (III Reg., XIX, 14.)

Vidi prævaricantes et tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt. (Ps. CXVIII, 158.)

Nouveau Testament. — Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., IV, 10.)

In omnibus tribulationem patimur sed non angustiamur; aporiamur, sed non destituimur; persecutionem patimur, sed non derelinquimur; dejicimur, sed non perimus. (Id., *ibid.*)

Scio hominem in Christo, sive in corpore, nescio, sive extra corpus, nescio, Deus scit, raptum hujusmodi usque ad tertium cœlum. (Id., XII, 2.)

Pro hujusmodi gloriabor, pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis. (Id., 5.)

2. — SS. PÈRES.

Justus accusatus tacet, læsus remittit, dissimulat lacessitus. (S. Ambros., *in Ps.* XXXVII.)

Ille in caritate Dei est perfectior qui ad ejus amorem plures convertit. (S. Augustin., *Tract.* 97 *in Joan.*)

Nemo dicat quod temporibus nostris martyrum certamina esse non possunt; habet enim et pax nostra martyres suos; nam iracundiam vincere, libidinem fugere, justitiam custodire, avaritiam contemnere, superbiam humiliare magna pars est martyrii. (Id., *Serm.* 250 *de Temp.*)

Nunquam deest tribulatio persecutionis, si non desit observantia pietatis. (S. Leo, *Sermo* 9.)

Verus humilis non vult humilis prædicari, sed vilis reputari, nec reputat solum quam vilis sit in præsenti, sed quam vilis etiam esse possit. (S. Bernard., *Sermo* 16 *in Cant.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Jean de la Croix a rempli les trois conditions exigées par Notre-Seigneur Jésus-Christ de ceux qui veulent être ses véritables et parfaits imitateurs; lesquelles sont exprimées dans ces paroles de l'Evangile: *Qui vult venire post me: 1° abneget semetipsum; 2° tollat crucem suam; 3° et sequatur me.* (Matth., XVI, 24. — Le P. Houdry, *Bibliothèque des Prédicateurs* pour le panégyrique de S. Jean de la Croix.)

2. Dieu a communiqué à S. Jean de la Croix les trois vies de Jésus-Christ, à savoir: 1° la vie souffrante qui a détruit en lui le péché et l'a appliqué à son service; 2° la vie divine qui le fait parti-

ciper aux dons du Saint-Esprit, aux dons de prophétie et de miracle durant cette vie ; 3° la vie glorieuse qui en fait un bienheureux avant sa mort. (Id., *ibid.*)

3. Haute perfection à laquelle est parvenue S. Jean de la Croix. (Id., *ibid.*)

4. Services éminents que ce saint a rendus à l'Eglise dans les travaux de la vie active, par la conversion des pécheurs, la réformation de l'Ordre du Carmel; par sa résignation dans les humiliations et les persécutions qu'il a endurées. (Id., *ibid.*)

5. Ce saint a participé : 1° aux douceurs ; 2° aux ignominies ; 3° aux douleurs de la croix. (Id., *ibid.*)

6. Il a possédé à un haut degré la science des saints, comme on peut le voir par ses sublimes ouvrages de la plus haute spiritualité. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Sa grande dévotion à la sainte Vierge le fait entrer au Carmel; 2° son humilité profonde ; 3° son obéissance absolue ; 4° son ardent amour de Dieu ; 5° ses austérités extraordinaires ; 6° sa patience dans ses épreuves ; 7° son zèle qui en fait le réformateur de son Ordre ; 8° son union continuelle avec Dieu qui se manifeste par de fréquentes extases.

5. — PLANS.

Plan du P. A. J. C. Frey de Neuville. — Texte : *Dixit Elisæus : Obsecro ut fiat in me spiritus tuus duplex ; qui respondit : Rem difficilem postulasti.* (IV Reg., II, 9-10.) — Double esprit de S. Jean de la Croix : I. Homme de prière, il fut le modèle des âmes appelées à marcher dans les voies intérieures. — II. Homme de zèle, il fut le modèle des ouvriers évangéliques appelés à travailler au salut des âmes.

Plan de Latour. — Texte : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* (Matth., XVI, 24.) — I. Etat d'humiliation et de mépris dans lequel vécut S. Jean de la Croix. Ténèbres : 1° de sa naissance ; 2° de l'état religieux ; 3° dans ses emplois ; 4° dans la solitude ; 5° dans la supériorité ; 6° dans la réformation de son Ordre. — II. Ses extraordinaires mortifications : 1° austérités volontaires ; 2° mauvais traitements ; 3° épreuves intérieures.

Voir à notre *Calendrier des Prédicateurs*, 14 décembre, les plans de Texier et de Latour du Pin sur S. Jean de la Croix.

6. — MAXIMES DE CE SAINT.

1. La vertu consiste dans le milieu et toutes les extrémités sont vicieuses.
2. Ne suivez en rien votre volonté, mais faites tout avec conseil.
3. La dévotion consiste plus dans l'invisible que dans le visible.
4. Des petites choses l'on vient aux grandes.
5. Vous subjuguerez tout le monde sans peine et toutes choses vous serviront si vous les oubliez, et vous-même avec elles.
6. Dans la tribulation ayez recours à Dieu avec confiance, et ainsi vous serez conforté, instruit, éclairé.
7. La mort ne saurait être amère à une âme qui aime Dieu ardemment. (*Voir* les *Œuvres spirituelles* de ce saint.)

7. — OUVRAGES DE CE SAINT.

Les *Œuvres* de S. Jean de la Croix forment deux vol. in-4°. Elles se composent de Traités mystiques ayant pour titre : 1° *La Nuit obscure ;* 2° *La montée du Carmel ;* 3° *Exposition des Cantiques ;* 4° *La vive flamme d'amour ;* 5° *Lettres, Avis, Maximes.*

Ces ouvrages sont classés parmi les plus hauts et les plus abstraits de la théologie mystique.

8. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le P. Honoré de Sainte-Marie ; le P. Dosithée de S. Alexis, *Vie et Révélations de S. Jean de la Croix ;* Collet, *id.;* Villefore, *Vie de sainte Thérèse.*

Panégyristes. — Le P. Houdry, dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs ;* Texier, Neuville, La Tour du Pin, Latour, Carrelet.

9. MARTYROLOGE. — SS. Héron, Arsène, Isidore et Dioscore, enfant, mm. — SS. Druse, Zozime et Théodore, id. — SS. Just et Abonde, id. — S. Nicaise, év. et m. — Sainte Eutropie, v. et m. — S. Spiridion, év. et m. — S. Viateur, év. — S. Pompée, id. — S. Aguel, ab. — S. Jean de la Croix, conf. — S. Matronien, erm.

15 décembre. — SAINTE LÉOCADIE, vierge et martyre.

(VERS L'AN 395.)

VIE DE SAINTE LÉOCADIE

Léocadie, vierge de Tolède, illustre par sa naissance et plus encore par sa piété, souffrit le martyre sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, dans un temps où s'exerçait contre l'Église de Dieu la plus cruelle persécution. Les chrétiens étaient alors recherchés dans tout l'univers et contraints de renier la foi du Christ ou de subir la mort. Dacien, que les empereurs avaient chargé du gouvernement de l'Espagne, vint dans cette province en qualité de ministre de la persécution pour y abolir le culte du vrai Dieu. Il avait déjà parcouru plusieurs villes, et ses ordres cruels les avaient consacrées par le sang des martyrs. A Tolède, il se fit amener Léocadie, et il essaya d'abord de la gagner par ses douces paroles. Ensuite il entreprit de l'effrayer à force de menaces, afin de lui faire renier Jésus-Christ; mais Léocadie ne témoigna que de l'horreur pour ses discours impies. Alors on la jeta en prison, condamnée qu'elle était à changer de sentiments ou à subir les plus affreux supplices. Pendant qu'on la menait à son cachot, elle remerciait Dieu humblement de ce qu'il lui avait offert l'occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Puis, tournant un visage serein vers ceux qui l'accompagnaient en pleurant : *Allons*, leur dit-elle, *soldats du Christ*, *félicitez-moi d'avoir été jugée digne de souffrir pour le nom de Jésus.* Elle languit longtemps dans une obscure prison. Mais enfin, ayant appris les cruautés atroces que Dacien avait exercées en faisant tourmenter jusqu'à la mort une multitude de chrétiens, elle fut touchée d'une pieuse douleur; fléchissant les genoux, elle conjura Dieu que s'il le jugeait convenable, il la retirât de la prison de son corps pour la gloire de son nom. Elle fut exaucée ; car pendant qu'elle était appliquée à sa prière, de son corps souillé par l'infection du cachot, son âme s'éleva pure et sans tache vers le ciel. Les restes de Léocadie furent ensevelis par les chrétiens dans un faubourg de Tolède. Plus tard, trois églises qui existent encore furent consacrées dans cette ville sous son invocation. Deux sont des collégiales, dont l'une s'élève sur le tombeau de la sainte; l'autre a été bâtie à l'endroit où elle a rendu le dernier soupir. La troisième, qui est paroissiale, a remplacé la maison que Léocadie habitait. Ces églises ont été en si grand honneur au temps des Goths, que ce fut principalement dans leur enceinte que se tinrent les nombreux conciles de Tolède, et que les saints archevêques de ce diocèse, Eugène, Ildephonse, Julien y furent ensevelis, en signe de vénération pour la glorieuse martyre. Cette vierge si sainte sortit de son tombeau en présence du roi Réceswinthe et d'une grande foule de peuple, pour louer le bienheureux Ildephonse du zèle avec lequel il soutenait l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE LÉOCADIE

TEXTE : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?*
(Rom., VII, 24.)

Créés pour vivre, et vivre passagèrement, nous tenons nécessairement à la vie, et nous avons de la mort une horreur irrésistible. La vie présente n'est rien en comparaison de la vie future; c'est une ombre, c'est un rêve qui paraît et disparaît aussitôt. Voyez cependant comme tout le monde tient à cette vie, malgré ses laideurs et ses misères. Ou plutôt il y a une classe d'hommes pour qui la mort est un désir, parce qu'elle est à leurs yeux un gain véritable : ce sont les saints, les amis de Dieu, qui soupirent après les joies de l'éternelle vie. C'est ce qui nous explique dans l'illustre Léocadie : 1° *son mépris de la vie;* 2° *son désir de la mort.*

Ier POINT. — SON MÉPRIS DE LA VIE.

Ne pas tenir à la vie, quand elle n'offre que des ronces et des épines, des horreurs et des tribulations, c'est le partage d'une âme lâche et pusillanime. Mais le mépris de la vie, alors même qu'elle nous présente tout ce qu'il y a de jouissances et d'attraits ici-bas, voilà ce qu'on appelle le véritable héroïsme, l'héroïsme des saints; et c'est ce que nous trouvons dans l'illustre vierge que l'Église honore en ce jour.

Née, à Tolède, de parents illustres par leur sang et leur fortune, la jeune Léocadie possédait encore toutes les belles qualités du cœur et de l'esprit pour pouvoir briller avec éclat dans le monde. Mais elle avait appris du grand Salomon et de tant d'autres saints, le peu de cas qu'il faut faire des joies et des pompes du siècle, où tout est vanité et affliction d'esprit : *Universa vanitas, et afflictio spiritus.*

A peine a-t-elle embrassé la loi du divin Maître, qu'elle ne veut d'autre époux, d'autre bien que lui-même, d'autre vie que la sienne : *Mihi vivere Christus est.* Et parce que la vie de Jésus et de sa divine Mère n'ont été qu'un martyre continuel, toute son ambition est de partager le calice de l'Homme et de la Mère des douleurs : *Absit gloriari nisi in cruce...* Ses vœux ne devaient pas tarder d'être exaucés. Les deux tyrans, Dioclétien et Maximien, activaient le feu de la plus cruelle des persécutions. L'Espagne avait aussi ses victimes; car là régnait le farouche Dacien, qui ne semblait vivre que du sang des chrétiens. La jeune Léocadie était trop connue dans la cité de Tolède, pour son violent attachement à Jésus-Christ et pour son zèle infatigable à soutenir sa gloire : elle est donc dénoncée, et traduite, à sa grande satisfaction, devant le tribunal sanguinaire. Là le perfide Dacien commence par employer le langage le plus flatteur pour la détacher des ignominies du Christ, et faire briller à ses regards tous les attraits d'une magnifique existence; vains efforts, peine inutile : Léocadie ne veut pas vivre pour jouir. Elle reste pareillement insensible à la voix des menaces et à l'appareil des plus affreux supplices; car son désir le plus ardent est de souffrir pour Jésus-Christ, et de prendre part à sa douloureuse passion. Aussi, à l'exemple des apôtres, elle triomphe de joie et de bonheur à la vue des tourments et du noir cachot qu'on lui prépare. « Soldats de Jésus-Christ, dit-elle aux chrétiens qui l'accompagnent en pleurant vers le lieu de son supplice, félicitez-moi d'avoir été jugée digne de souffrir pour le nom du divin Maître. »

Lâches chrétiens que nous sommes, qui tenons tous à la vie présente, qui ne

rêvons que plaisirs et jouissances, apprenons de sainte Léocadie la noble science de souffrir et de mourir, pour être plus tôt et plus sûrement en possession du souverain bonheur.

IIe POINT. — SON DÉSIR DE LA MORT.

Désirer la mort, la rechercher par désespoir, ou dans un but coupable, c'est un crime horrible. Mais le désir de la mort, pour une fin louable, par un motif de foi et de charité chrétienne, c'est une chose très-glorieuse et très-légitime.

Il est permis de souhaiter la mort, pour être délivré des misères de la vie, quand on la souhaite avec esprit de soumission à la volonté divine. Il est encore plus légitime et plus parfait de désirer la mort, soit pour n'être plus témoin des persécutions de l'Église et de tant de crimes qui se commettent dans le monde, soit pour n'être plus soi-même dans l'occasion d'offenser Dieu.

Mais désirer de mourir, afin d'être uni à Jésus-Christ, voilà la perfection de la charité chrétienne, voilà ce qu'a fait sainte Léocadie, à l'exemple de l'apôtre saint Paul : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.*

La vue de tant de glorieux athlètes, qui ne cessaient de verser leur sang pour Jésus-Christ, au milieu des tortures les plus atroces; l'histoire du glorieux martyre de sainte Eulalie, que Léocadie connaissait et lisait dans sa prison, tout cela avait depuis longtemps rempli cette vierge d'un violent désir de la mort des braves. Ce qu'elle demandait avec ardeur dans sa prière de chaque jour, c'était la grâce d'être bientôt tirée de ce monde impie et féroce, de partager les combats et la gloire de l'illustre Eulalie, sa bien-aimée patronne. Tantôt elle s'écriait avec le divin Maître : « Je désire de recevoir le baptême de sang; ô qu'il me tarde d'être baptisée de la sorte! » *Quomodo coarctor usque dum perficiatur.* Tantôt elle emprunte les accents de l'épouse des Cantiques, et brûle du désir d'être réunie à son bien-aimé : *Amore langueo.* D'autres fois, elle s'écrie dans les plus violents transports de son âme : « Mon cœur soupire après mon Dieu avec plus d'ardeur que le cerf après les eaux de la fontaine. O qui me donnera des ailes, pour m'envoler dans le sein de la gloire? » Un jour enfin elle appelait la mort à grand cris et semblait lui dire avec saint Jérôme : « O mort, ô ma sœur, ouvrez-moi; car si vous ne m'ouvrez, je ne puis aller à Dieu, pour jouir de sa présence. »

La mort, à cette heure fortunée, vint combler des vœux si ardents : la vierge avait à peine cessé de parler, qu'elle s'endormait paisiblement dans la joie du Seigneur.

O glorieux trépas, ô mort sublime et digne d'envie! C'est le trépas de la Reine des vierges, qui mourut d'amour! *Virgo præ amore mortua est.* Les bourreaux n'ont pu faire mourir Léocadie dans la violence des tortures, ni dans les horreurs d'un cruel cachot : c'est elle-même qui s'immole à son Dieu, en expirant dans les flammes de l'amour divin.

Sachons, M. F., mépriser les vanités de la vie présente, et soupirer après les délices de la vie future : ce sera le moyen de vivre et de mourir en saints.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de cette Sainte. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (Cant., I, 3.)

Sub umbra illius quem desideraveram sedi. (Id., II, 3.)

Nouveau Testament. — Dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere adversarii vestri. (Luc., XXI, 15.)

Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit. (Apoc., XIV, 4.)

2. — SS. PÈRES.

Nihil sic placet Deo, sicut simplicitas et innocentia. (S. Hieron., *in Regula monach.*)

Castitas, angelica est vita, castitas hominem cœlo conjungit... pulchra est casta juvenum pudicitia, et Deo amabilis, et ad omne bonum utilis. (S. Augustin., *Serm.* 1.)

Vincere diabolum, corpus tradere, contemnere viscera, tormenta expetere, lassare tortores, capere de injuriis gloriam, de morte vitam, non est virtutis humanæ, muneris est divini. (S. Petr. Chrysol., *Serm.* 152.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Excellences de la virginité. — 1° Dieu lui a fait de grandes promesses ; 2° elle procure de grands biens, et on peut lui appliquer ces paroles sacrées : *Nemo est qui reliquerit domum... qui non accipiat centies, etiam nunc in tempore hoc.* (Matth., IX, 29.)

2. Des héros de la virginité. — Les fondateurs d'Ordre, qui l'ont tous prise pour base de leur Institut : S. Antoine, S. Pacôme, S. Hilarion, S. Basile, S. Benoît, S. Bruno, S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise, S. Romuald, S. Norbert... Les fondatrices d'Ordre : sainte Scolastique, sainte Claire, sainte Colette, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse.

3. Sainte Léocadie renouvela son vœu de virginité avant de comparaître devant son juge, le cruel Dacien, gouverneur de la Tarraconnaise.

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CETTE SAINTE.

1° Sa docilité ; 2° son innocence ; 3° sa modestie ; 4° son humilité ; 5° sa charité ; 6° sa foi ; 7° sa pureté ; 8° son courage et sa fermeté dans son interrogatoire et durant son martyre ; 9° son union spirituelle à la vierge sainte Eulalie.

5. — PLANS.

Plan de M. l'abbé C. Martin. — Texte : *Dilexit multum.* (Luc., VII, 47.) — De l'amour divin. I. C'est un amour : 1° de reconnaissance ; 2° d'attachement ; 3° de fidélité ; 4° d'ineffable union. — II. Sainte Léocadie a possédé cet amour à son plus haut degré de perfection.

Autre plan du même. — Texte : *Patior, sed non confundor.* (II Tim., I, 12.) — I. Sainte Léocadie au tribunal du proconsul Dacien. — II. Sainte Léocadie livrée aux bourreaux, reconduite en prison, mourant d'amour au récit du martyre de la vierge sainte Eulalie.

6. — ENCOMIA.

Leocadia formosa,
Sponsa Christi, quasi rosa,
In Toleto nascitur.

Ex familia præclara,
Inter lilia in ara
Sponsi Christi pascitur.

Est ad verbera damnata,
Daciano accusata
Posita in carcere.

Mavult carceris squalorem,
Quam palatii decorem;
Sibi nolens parcere.

(R. D. Redel, *Annus chronographicus.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiologues. — Le V. Bède, Usuard, Adon, *in Martyrologio* ; Marinus, *in Rebus Hispan.*, L. V, *et in Flore sanct. Hispan.;* le R. Flores, *Spana sagrada*, t. VI. — Tous les hagiographes anciens et modernes.

8. MARTYROLOGE. — Sainte Léocadie, v. et m. — S. Restitut, év. et m. — SS. Pierre, Succès, Bassien, Primitif et vingt autres martyrs. — Sainte Valère, v. et m. — S. Procule, év. — S. Cyr, id. — S. Julien, id. — S. Subran, ab. — Sainte Gorgonie, v.

16 décembre. — LA B. GERMAINE COUSIN.

(XVIIe SIÈCLE.)

VIE DE LA B. GERMAINE COUSIN

Après plusieurs années d'investigations et d'études; après un mûr examen de la vie, des vertus et des miracles de la vénérable servante de Dieu, Germaine Cousin, l'auguste pontife Pie IX, qui préside avec tant de gloire aux destinées de l'Église universelle, a rendu, le 3 mai 1853, un décret solennel qui inscrit la vénérable bergère de Pibrac au nombre des bienheureux, ordonne qu'on lui rende dans tout le diocèse de Toulouse un culte public, et qu'on lui décerne tous les honneurs de la béatification.

Germaine Cousin ne fut point favorisée des dons de la fortune; elle naquit, il y a deux siècles, dans une chaumière que le temps a respectée, et qui attire encore les regards et la vénération des fidèles. Étrangère aux lettres et aux sciences, elle n'eut d'autre science que celle des saints; elle ne connut que Jésus crucifié, elle ne sut que vivre, souffrir et mourir pour lui; elle n'exerça d'autre emploi que celui de veiller à la garde d'un troupeau; nous voudrions pouvoir dérouler devant vous le tableau de sa belle vie, mais cette vie fut *cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, elle s'écoula presque entièrement à l'ombre des forêts, dans la solitude des champs; et les œuvres saintes qui en ont marqué le cours n'ont eu souvent d'autres témoins que les yeux de celui qui devait un jour les récompenser.

Éclairés par les lumières de la tradition, nous nous contenterons de vous rappeler quelques traits touchants de sa piété, de sa patience, de sa charité. (*Actes du procès.*) Son union avec Dieu était intime; son oraison fervente et presque continuelle, et tous les objets qui venaient frapper ses regards au milieu des champs, étaient pour elle autant de degrés qui élevaient son âme vers Dieu. On la voyait souvent agenouillée sur le gazon, dans la poussière ou sur la neige, se livrer au saint exercice de la prière, sans que jamais ses vêtements portassent la moindre empreinte des lieux où ils avaient posé. (*Actes du procès.*) Sa piété la conduisait tous les jours à l'auguste sacrifice de nos autels, sans que jamais la longueur du chemin ou les rigueurs de la saison pussent arrêter l'élan de son zèle. Chaque semaine la voyait tour à tour prosternée au tribunal de la pénitence et assise au banquet sacré, où sa modestie et sa ferveur étaient un spectacle d'édification pour la paroisse entière.

Le Seigneur, qui l'appelait à une sainteté éminente, se plut à l'y conduire par la voie des afflictions. Son existence ne fut qu'un long tissu d'infirmités, de souffrances et de tribulations. Privée dès son enfance de l'appui de sa tendre mère, elle se vit jeune encore en butte aux persécutions d'une marâtre qui l'avait prise en aversion. Atteinte d'une cruelle maladie, elle n'ouvrit point sa bouche à la plainte et au murmure; et les mauvais traitements et les souffrances qu'elle endura souvent ne purent jamais troubler la sérénité de son front ni altérer sa patience; elle s'applaudissait, au contraire, de porter sa croix tous les jours, et d'acquérir au prix des plus amères douleurs, un trait de ressemblance avec Jésus crucifié, qu'elle avait choisi pour époux et pour modèle.

Que dire de sa charité envers les pauvres, des sacrifices qu'elle s'imposait pour les soulager? Elle partageait avec eux le pain grossier qui devait la nourrir; elle leur distribuait les restes qu'elle pouvait recueillir dans la maison paternelle; et tous les pauvres de la contrée bénissaient à l'envi les saintes privations de sa charité.

Tant de vertus furent récompensées par le don des miracles, et ce n'est pas sans un religieux attendrissement que nous voyons dans les pieuses légendes que la tradition nous a conservées, les marques éclatantes de la protection dont le Seigneur couvrait notre pieuse bergère. On dit que lorsqu'elle se rendait à l'église pour vaquer à la prière, les eaux d'un ruisseau voisin qu'elle avait à traverser se divisaient respectueusement à son approche pour lui laisser un libre passage et lui faciliter ses communications avec Dieu. (*Actes du procès.*) On dit qu'en son absence, son troupeau ne fut jamais victime de la fureur des loups qui infestaient la contrée, et que jamais non plus il ne porta le moindre préjudice aux moissons du voisinage, comme si, ralliées autour de la houlette de leur pieuse bergère, ses brebis, obéissant à un instinct merveilleux, avait appris à ne pas franchir les limites que la volonté de Germaine leur avait tracées. (*Actes du procès.*) On dit que, surprise un jour dans l'exercice de sa charité par sa jalouse marâtre, qui s'apprêtait à lui faire sentir le poids de ses reproches et de sa colère, elle montra les morceaux de pain qu'elle portait dans son tablier transformés soudain, au cœur de l'hiver, en fleurs miraculeuses qui exhalaient les plus doux parfums. Ce prodige touchant, qu'on lit dans la vie de plusieurs autres saints, fit une impression salutaire sur le cœur même de la marâtre de Germaine, dont il désarma les préventions et adoucit les rigueurs.

Cette vie de sainteté et de prodiges ne fut pas de longue durée. Semblable à un lis odorant qui se penche bientôt vers la terre, après l'avoir embellie par son éclat et embaumée par ses parfums, Germaine Cousin, après avoir répandu autour d'elle la bonne odeur des vertus les plus suaves, s'endormit paisiblement dans le Seigneur à la fleur de l'âge. Elle mourut à vingt-deux ans, au milieu des regrets et des bénédictions de la paroisse entière.

Le tombeau, qui est l'écueil de toute gloire humaine, n'a pas obscurci celle de notre pieuse bergère; il en est devenu en quelque sorte le berceau le plus éclatant. Fidèle gardien du précieux dépôt qui lui avait été confié, il l'a conservé sans altération; et lorsque, après un demi-siècle d'intervalle, les dépouilles de Germaine Cousin revirent de nouveau la lumière, leur état d'intégrité, de souplesse, de fraîcheur même, frappa tous les regards et excita l'admiration universelle. C'était le moment marqué par la sagesse de Dieu pour manifester le crédit et la gloire de son humble servante. Le souvenir de ses vertus se réveilla dans tous les esprits à l'aspect de son corps inanimé affranchi de la corruption; des larmes d'attendrissement coulèrent de bien des yeux, et divers miracles qui accompagnèrent cette manifestation devinrent comme le premier anneau de cette longue chaîne de prodiges qui se sont succédé sans interruption pendant deux siècles, et qui ont consacré la mémoire de la pieuse bergère.

Depuis cette époque, le nom de Germaine Cousin est en vénération dans nos contrées; il est béni de toutes les classes de la société; il est l'honneur de ce diocèse, l'espérance des infirmes et des malades, la consolation des cœurs affligés; il est le symbole des plus héroïques vertus et d'un grand crédit auprès de Dieu. La dévotion qu'il inspire, loin de s'affaiblir avec les années, a pris d'âge en âge de nouveaux accroissements; elle a triomphé de tous les obsta-

cles que les révolutions des empires et les efforts de l'incrédulité ont pu lui opposer; elle a conservé toute sa vivacité : elle est même plus ferme aujourd'hui, plus étendue qu'elle ne l'était aux jours où elle prit naissance.

Le tombeau de la pieuse bergère n'a pas été seulement le théâtre de nombreux miracles, il est depuis longues années devenu comme le rendez-vous de toutes les classes de la société; on y voit journellement, confondues avec les gens du peuple, les personnes les plus distinguées dans la société par leur naissance, leurs lumières et leur fortune. On y vient non-seulement de Toulouse et de divers points du diocèse, mais encore des contrées voisines, et quelquefois même des contrées les plus éloignées. Le crédit dont la vénérable bergère jouit auprès de Dieu n'est pas renfermé dans les limites du diocèse : il s'étend bien au delà de ses frontières, et des documents incontestables nous ont appris les miracles nombreux opérés par Germaine Cousin dans de lointains diocèses, non-seulement en France, mais jusque dans l'Italie elle-même.

(*Extrait d'un Mandement de Mgr l'Archevêque de Toulouse,* 1854.)

PANÉGYRIQUE DE LA B. GERMAINE COUSIN

Par Monseigneur Pie, évêque de Poitiers (1854).

Texte : *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas.*
(Baruch, III, 33.)

« Par l'exaltation de Germaine Cousin, la pieuse bergère de Pibrac, a dit Sa Sainteté Pie IX, Dieu veut donner à notre siècle les enseignements dont il a le plus besoin. En effet, dans un temps où tout le monde court après la fortune, le plaisir et l'élévation, rien n'est plus nécessaire que de proposer à notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'abjection. A un siècle égaré par de vains systèmes de philosophie et de science, il fallait opposer la vraie sagesse et la vraie science que Germaine Cousin avait apprises au pied de la croix, et dont les leçons l'avaient conduite à la plus sublime perfection et au triomphe le plus éclatant. » M. F., un langage aussi substantiel ne demande qu'à être développé, et c'est à cela que se réduira notre tâche. Les évêques sont heureux quand ils ont la parole des papes pour thème de leurs discours.

Le premier enseignement que nous donne l'exaltation de Germaine Cousin est l'amour de son état, de son obscurité.

Ier POINT. — DE L'AMOUR DE SON ÉTAT.

Oui, par l'exaltation de Germaine Cousin, le Dieu tout-puissant a voulu nous donner un double enseignement dont notre siècle a le plus besoin. Le vice dominant de notre société, c'est le désir effréné de paraître et de jouir. On le dit tout autour de nous, et ceux qui ont été les plus atteints de ce mal dans le passé, sont les plus éloquents à se plaindre de ses progrès, qui leur portent ombrage et troublent leur sécurité. « Nul n'est plus satisfait de la condition dans laquelle il est né; le *déclassement* (je n'eusse pas trouvé ce mot; il appartient au vocabulaire moderne de l'ancien libéralisme alarmé) le *déclassement* prend des proportions effrayantes; la vie paisible des champs est dédaignée, et la noble simplicité de la chaumière rustique est abandonnée pour les ignobles bas-fonds de la cité, d'où sortent à tout instant d'affreux complots contre l'ordre public. » Assurément, M. F., ce tableau n'est que fidèle. Or,

c'est en de telles conjectures que le premier nom français inséré par l'Église dans ses dyptiques depuis le commencement du siècle est le nom d'une bergère obscure. Née sous un toit modeste, qui abritait encore, ce semble, quelque aisance et quelque joie pour les autres, elle ne connut pour elle-même que le dénûment et la contradiction. Sa vie, abrégée par la souffrance et la misère, s'écoula tout entière sous l'horizon restreint qui s'étend de cette prairie à ces forêts, de ce ruisseau à cette église. Et c'est dans cet espace borné que Germaine, ennoblissant ses occupations vulgaires par les vues de la foi et les sentiments de la piété, sanctifiant ses malheurs par la résignation, a mérité pour une éternité entière les récompenses et les joies de la vie céleste, et pour le reste des siècles une gloire temporelle plus éclatante et plus flatteuse que toutes les distinctions terrestres qui peuvent s'attacher à la mémoire des hommes. Je vous le demande, M. F., n'est-ce pas là un premier enseignement plein d'opportunité, et l'Église pouvait-elle nous présenter un exemple mieux assorti aux nécessités du moment?

IIe POINT. — L'EXALTATION DE LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN A EXALTÉ LES PETITS, LES HUMBLES DE LA TERRE, LE PEUPLE.

Dans ce transport universel qui a salué le triomphe de la bienheureuse Germaine, on a remarqué de toute part l'émotion et la joie des humbles, des petits, de ceux qu'on appelle le *peuple*. Et certes, il en devait être ainsi. Car si Germaine est désormais une des gloires de la France, elle est surtout un titre d'honneur pour le *peuple*. Il reste, en France, je veux le dire, il reste dans nos cités, il reste dans nos hameaux, un *peuple* vraiment digne de ce noble nom, un *peuple* chez qui l'esprit chrétien et l'esprit français sont plus vivaces peut-être que dans aucune autre condition de la société. Sans doute, le vent des nouveautés, qui avait atteint les grandes races au temps de la réforme, et le souffle non moins impur qui a perverti plus tard les races moyennes, ont laissé dans une partie des classes plus humbles des traces désolantes de leur passages. Mais quelque étendus que soient ces ravages, il est demeuré, par la grâce de Dieu, après les crises du seizième siècle, un *peuple* qui n'a pas trahi sa religion et sa foi, un *peuple* attaché au catholicisme par le fond des entrailles et plein d'horreur pour l'hérésie; c'est au sein de ce *peuple* qu'est issue Germaine Cousin, et il est resté aussi au dix-neuvième siècle un *peuple* qui a traversé toutes les révolutions sans se laisser corrompre; un *peuple* chez qui la figure religieuse et la fibre nationale sont plus sensibles qu'on ne peut dire; un *peuple* dans les rangs duquel l'Église recrute presque tous ses prêtres et ses missionnaires et la patrie ses meilleurs soldats; et c'est ce *peuple* qui a tressailli, qui a bondi de joie et d'amour en contemplant les traits de Germaine Cousin. Il s'est dit qu'après tout, son partage, même en ce monde, n'est pas si mauvais, et que s'il a laissé passer à d'autres des biens et des avantages que, lui aussi, dans le pêle-mêle des révolutions, il eût pu convoiter et obtenir peut être, ça été pour conserver d'autres biens qui conduisent à une gloire plus haute et plus durable. Oui, dans la personne de Germaine, ce *peuple*, le vrai peuple de France, s'est senti ennobli, glorifié : car Germaine, fille du *peuple*, c'est la chair de sa chair et l'os de ses os. Aussi, aujourd'hui encore, voyez son influence, voyez son élan et son bonheur; entendez ses chants qui commencent avec l'aurore et se prolongent jusque dans la nuit. Et ne nous a-t-on pas dit, M. F., que dans vos grandes solennités de Toulouse, alors que votre cité, animée d'un enthousiasme unanime, se montrait digne d'elle-même et de

sa vieille renommée de piété, ce fut néanmoins les plus humbles demeures du peuple qui voulurent devancer et surpasser toutes les autres par leurs décorations? Et que, pour rendre hommage à la bienheureuse Germaine, par un touchant et gracieux retour, le pauvre et le mendiant avaient fait aussi leur miracle, et changé leur pain en fleurs et en lumières.

IIIe POINT. — L'EXALTATION DE LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN A RÉJOUI LES COMMUNAUTÉS DE VIERGES.

Mais il est d'autres pieux asiles qui se sont épris des plus vives sympathies pour la nouvelle beatifiée; et quoique le culte public de la bienheureuse soit, à certains égards, le privilége du diocèse qui l'a donnée au monde, toutefois, sur divers points de la France, on a vu des communautés de vierges consacrées à l'éducation des enfants et au soin des pauvres, solliciter et obtenir la faveur liturgique de célébrer la fête de Germaine. C'est ici, M. F., que je veux m'attacher à un dernier aperçu sur les circonstances remarquables dans lesquelles notre bergère a été offerte à la vénération du monde.

Dans une occasion solennelle, ma faible voix a osé retentir pour payer un tribut d'hommages mérité à la femme française de notre siècle, dont la glorification me semblait ressortir de celle de l'illustre gauloise Theudosie, rapportée providentiellement de Rome dans sa cité natale. Aujourd'hui la justice me commande d'acquitter une dette plus particulière. Accordez-moi un dernier moment d'attention.

Des femmes qui se séparent du monde et qui, ne voulant d'époux que Jésus-Christ, se consacrent exclusivement à la contemplation et à la prière : c'est une merveille qui est née avec l'Église et qui durera autant qu'elle. De timides vierges qui, renonçant pour elles-mêmes aux joies et aux sollicitudes de la famille, se vouent par état, dans les hôpitaux de nos villes, au soin des membres souffrants de Jésus-Christ; c'est un spectacle que ces derniers âges nous ont offert, et qui place sur vos lèvres et sur les miennes les noms de Vincent de Paul et de la Fille de Charité. Mais ce qui n'a guère commencé qu'avec notre siècle, ce qui ne s'est produit, du moins dans d'aussi grandes proportions que chez nous et de nos jours, en un mot, ce qui est propre à notre pays et à notre temps, ce sont ces innombrables familles de pauvres sœurs qui, fondées depuis trente ou quarante ans, et multipliées avec une incroyable fécondité, se sont répandues jusque dans les quartiers les plus délaissés des villes, jusque dans le fond des campagnes les plus abandonnées, pour y prendre soin des malades et y instruire les enfants. Dans les Pyrénées et dans le Poitou, on les nomme principalement les Filles de la Croix : ailleurs, on les appelle de noms divers. Toutes, elles ont le même esprit, le même but. Or, c'est au sein de tous ces colléges de vierges que l'avénement de Germaine sur les autels a été accueilli, a été fêté, nous le savons, avec d'indicibles transports. Et n'en comprenez-vous pas la raison? En vérité, si l'humble fille de Laurent Cousin vivait aujourd'hui, avec ses instincts de charité envers les malheureux, avec son zèle à catéchiser les enfants du hameau, n'est-il pas vraisemblable qu'elle serait ou Petite Sœur des Pauvres ou Fille de la Croix? Dieu n'eut pas besoin d'elle pour ces ministères. Aux jours où elle vécut, le mal, plus concentré dans les hauteurs de la société, ne réclamait pas les mêmes remèdes; mais, au jour où elle est mise en possession d'un culte solennel, les ravages de la corruption étant descendus jusque dans les régions les plus infimes, il faut à la France trente ou quarante mille

Germaine, agissant avec concert et livrant comme un assaut général à toutes nos misères morales. Il les faut, et Dieu les suscite; et en même temps, comme pour les encourager d'un bienveillant sourire, sa douce et attentive Providence leur envoie un modèle, leur donne une protectrice et une patronne, prise en quelque sorte au milieu d'elles : si bien que, la date trop récente de leur fondation n'ayant pas encore permis à ces jeunes Instituts de fournir leur contingent aux légions bienheureuses, ils sont unanimes à considérer Germaine comme une compagne et une sœur aînée qui va les représenter dans le ciel; tant il y a d'analogie, de ressemblance, entre la vie obscure et dévouée de la vierge de Pibrac et celle de ces humbles filles! Jugez en vous mêmes, mes Frères.

17 décembre. — SAINT LAZARE, évêque, martyr.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT LAZARE

Lazare, né à Bethanie, près de Jérusalem, était frère de Marthe et de Madeleine, fils de Syr, homme considérable de sa nation, et d'Eucharie. Vrai Israélite, craignant Dieu, et attendant le Messie, dès qu'il eut connu le Sauveur, il devint son disciple et son ami. Plus d'une fois il eut l'honneur insigne de le recevoir dans sa maison, et de consacrer une part de ses richesses à son entretien et à celui de ses apôtres. Il en fut récompensé par le plus retentissant des miracles du divin Sauveur. Étant tombé malade en l'absence de Jésus, il mourut, et depuis quatre jours il était dans le tombeau, quand ce céleste ami revint le visiter. « Notre ami Lazare dort, avait-il dit à ses apôtres, je veux aller l'éveiller ! » Il était venu ; aux sœurs de Lazare qui s'étaient jetées à ses pieds, dans leur désolation, il avait répondu : « Je suis la résurrection et la vie ! » On l'avait conduit au tombeau, et là il s'était écrié : « Lazare, sortez ! » Et le mort s'était levé plein de vie, et il était allé s'asseoir à la table, où il invitait son Sauveur.

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans Jérusalem et dans toute la Judée. Lazare était un homme connu et considéré ; sa mort avait fait du bruit, sa résurrection en fit bien davantage : on accourait de tous côtés pour voir cette preuve vivante de la venue du Messie ; on parlait avec admiration de Jésus, et tout le monde croyait en lui. Ce triomphe irrita les ennemis du Sauveur ; leur jalousie et leur fureur montèrent au comble, et ils résolurent de se défaire de lui et de son ami ressuscité. Jésus fut attaché à la croix ; mais il ressuscita glorieux et immortel, et après son Ascension, Lazare, rempli des dons du Saint-Esprit, comme les autres disciples, au jour de la Pentecôte, devint un des prédicateurs de son Évangile.

La haine des Juifs poursuivait ce témoin trop manifeste de la gloire du Sauveur ; ils résolurent de le bannir de la Judée, et ils le livrèrent, avec ses sœurs et plusieurs autres disciples, au hasard de la mer, sur un vaisseau sans gouvernail, que la Providence dirigea au sein des flots et fit aborder à Marseille. Il était destiné à être l'apôtre de cette grande ville, la plus célèbre des Gaules.

Lazare annonça les vérités saintes aux habitants, qui l'écoutèrent d'abord

avec plaisir, ensuite avec admiration ; la force des miracles vint confirmer sa doctrine et faire triompher la foi. Tous les jours voyaient s'accroître le petit troupeau des âmes fidèles, et en quelques années la religion chrétienne s'éleva et s'établit pour toujours sur les ruines des superstitions païennes. Vigilant gardien de son troupeau, il lui enseignait, de parole et d'exemple, les plus belles vertus. Doux et humble, illustre en pauvreté, radieux de pureté, embrasé de charité, il fortifiait l'Église du Seigneur. Marthe et Madeleine, ses sœurs, contribuèrent beaucoup à ce merveilleux succès.

Sollicité par les prêtres des idoles, infatué de leurs superstitions, le gouverneur de Marseille, sur l'ordre de Domitien, fit arrêter Lazare et traîner à son tribunal : « Sacrifie à nos dieux, lui dit-il, ou tu perdras la vie au sein des supplices. — Pour le sacrifice, répondit le saint, je l'offre à Dieu seul, jamais à des idoles ; pour les supplices, ce qui peut m'arriver de plus glorieux, c'est de donner ma vie pour celui qui me l'a déjà rendue, et qui a daigné pour moi donner la sienne. Otez-moi cette vie et il me donnera la vie éternelle. » Le préfet le fit déchirer à coups de fouets armés de pointes de fer ; on le traîna ensuite tout meurtri par la ville, dont il rougit les pavés de son sang ; enfin on le jeta dans un noir cachot. Jésus, son ami, l'y visita, le fortifia, et l'invita en son palais céleste, en lui disant : « Mon ami, montez plus haut ! » On avait cru ébranler la constance du disciple de Jésus ; mais cette constance se trouvant invincible, on le fit lier à un poteau, où il fut percé d'une grêle de flèches légères. Son corps n'était que plaies ; mais ces plaies étaient autant de bouches éloquentes qui prêchaient la gloire de son Dieu. Sur ces plaies on appliqua des lames rougies au feu ; rien ne put vaincre la patience de l'intrépide héros de l'Évangile. Le gouverneur, honteux de se voir ainsi vaincu, lui fit trancher la tête, à l'âge de soixante-treize ans, le 17 décembre, vers l'an 81, après trente années d'épiscopat.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAZARE

Par M. l'abbé Bayle. — (*Réduction.*)

Texte : *Lazare, veni foras.* (Joan., XI, 43.)

A quinze stades environ de Jérusalem et non loin de la grande route se cachait, au milieu des jardins et des vertes collines qui l'entouraient, la petite ville de Béthanie. Là vivaient dans une maison où les pauvres ne se présentaient jamais en vain, Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Madeleine. C'est dans cette maison que nous devons pénétrer pour adorer Jésus-Christ sous les traits les plus touchants. Le saint Évangile qui nous fait connaître les grands miracles, les prédications, les prophéties qui remplissent la vie publique du divin Sauveur, aurait caché à nos regards les habitudes de sa vie intime et familière, s'il ne nous avait pas raconté les scènes de bonté tendre et de douce affection qui se passèrent dans la maison de Lazare. Le Sauveur appelait Lazare son ami, et nous pouvons remarquer, dans l'Évangile, qu'il n'a pas prodigué ce nom. Personne n'exerçait avec plus de dévouement que Lazare les devoirs de l'hospitalité envers celui qui l'honorait de son amitié divine. Le fils de l'homme n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, mais la maison de Lazare s'ouvrait toujours avec bonheur pour le recevoir. Quand il en franchissait le seuil c'était une fête et un transport. Marthe s'agitait pour que la table, dont elle avait le soin, fût digne du convive divin qui venait y prendre place. Elle excitait sa sœur à l'aider, oubliant que parmi les divers moyens de témoigner son amour, Madeleine avait choisi la meilleure part. Marthe, Marthe, lui disait le Sauveur avec bonté, une

seule chose est nécessaire. Et Madeleine se traînait aux pieds de Jésus, recueillant avec adoration chacune de ses paroles. O maison bénie! O foyer sacré! O famille bien heureuse dont Jésus-Christ est l'hôte et l'ami! O table où il daigne s'asseoir, ô réunion familière où Jésus-Christ se donne dans la douceur des intimes entretiens à son ami et à ses sœurs. C'est ainsi qu'il consacre l'amitié, qu'il transfigure les relations sociales, qu'il apprend à les sanctifier par la charité dans les actions et la piété sous les paroles.

Ier POINT. — MORT ET RÉSURRECTION DE LAZARE.

Pendant que Notre-Seigneur annonçait le règne de Dieu dans la Palestine, au delà du Jourdain, environ quarante jours avant sa Passion, Lazare tomba malade. Jésus-Christ éprouve ceux qu'il aime; il n'épargne aux âmes fidèles ni les douleurs ni les maladies; quelquefois il leur prouve son amour en multipliant leurs tribulations; mais loin de les abandonner pendant leurs souffrances, il veille sur elles de plus près, et sa grâce miséricordieuse les aide à supporter avec résignation les maux passagers de cette vie pour mériter une glorieuse résurrection.

Attristées par la maladie de leur frère, Marthe et Madeleine envoyèrent au Sauveur un messager chargé de lui dire : « *Seigneur, celui que vous aimez est malade: Ecce quem amas infirmatur.* » Elles espèrent que le divin Maître dissipera la maladie de leur frère, et rendra la joie à leur maison. Comme elles connaissent l'extrême bonté de son cœur, elles se contentent de l'avertir de la peine où elles se trouvent; elles ne le supplient pas de venir en toute hâte. Celui que vous aimez est malade, lui disent-elles simplement. Ces paroles ne sont-elles pas suffisantes? Le Sauveur aime tant Lazare! quand il saura qu'il est malade, son cœur lui dira ce qu'il doit faire. Jésus-Christ répondit au messager de Marthe et de Marie : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Ces paroles consolèrent la tristesse des deux sœurs qui n'en comprirent pas tout le sens profond. Elles devaient passer par une épreuve plus douloureuse avant de savoir comment la maladie de leur frère était, dans les desseins de Dieu, l'occasion d'une grande manifestation de la divinité de Jésus-Christ, et qu'elle aurait pour résultat, non point la mort, mais la vie véritable, qui consiste à connaître Jésus-Christ comme le Fils de Dieu.

Jésus étant venu, ordonne que la pierre soit enlevée. La foule, silencieuse et attentive, plonge ses regards curieux dans la grotte sépulcrale et contemple l'ouvrage de la mort. Tous sont épouvantés par le cadavre livide; tous sont repoussés par l'odeur de mort qui s'exhale du tombeau. Jésus leva les yeux et dit : Père, je vous remercie de ce que vous m'avez écouté comme votre véritable fils. Moi, je savais que vous m'écoutez toujours et en tout : je ne parle ainsi que pour l'instruction du peuple qui m'environne, afin que tous ceux qui sont ici croient que c'est vous qui m'avez envoyé, *ut credant quia tu me misisti.*

Le Sauveur expose la raison du prodige qu'il va accomplir. Il faut qu'on le reconnaisse pour le Fils de Dieu. Or, le miracle est le signe le plus évident qui puisse manifester sa divinité. Ici le miracle sera très-éclatant, très-public, très-constaté. Pendant que la foule suit chacun de ses mouvements et recueille chacune de ses paroles, Jésus-Christ élève la voix et s'écrie : Lazare, sors du tombeau! *Lazare, veni foras!* O parole divine! O commandement tout-puissant! Celui qui appelle Lazare est bien le Dieu par qui tout respire, celui qui a dit et tout a été fait, qui a ordonné et tout a été créé. Il parle maintenant à

la mort comme jadis il a parlé au néant. Aux accents de cette voix créatrice le sépulcre tremble, la mort épouvantée abandonne sa proie, le sang circule de nouveau dans les veines inanimées, la lumière brille encore dans ces yeux éteints, les lèvres desséchés se soulèvent et respirent. L'âme revient agiter ce corps immobile; Lazare est vivant, Lazare se lève, Lazare est debout à l'entrée du tombeau. Ses regards rencontrent les regards de Jésus-Christ. Marthe tend les bras à son frère. Marie tombe aux pieds du divin Maître et les arrose de ses larmes de bonheur. Lazare veut se précipiter vers son ami, mais le suaire et les bandelettes emprisonnent ses membres. Déliez-le, dit Jésus-Chrit, afin qu'il puisse marcher : *Solvite eum, et sinite abire.* Les Juifs sont dans la stupeur devant ce passage subit de la mort à la vie. Ils contemplent tour à tour le ressuscité et celui qui l'a retiré des ombres du trépas. Quelques-uns cherchent un prétexte pour se soustraire à l'autorité de ce miracle, mais plusieurs ne résistent pas à cette manifestation de la Divinité. Ils répètent l'acte de foi de sainte Marthe : Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour nous sauver : *Multi ergo ex Judœis qui viderant quod fecit Jesus, crediderunt in eum.*

Tel est le premier résultat de la résurrection de saint Lazare : elle fait croire d'une foi inébranlable à la divinité de Jésus-Christ. L'ami de Jésus si miraculeusement ressuscité sera un des plus ardents propagateurs de cette foi qui sauvera le monde. Selon la parole du Sauveur à ses disciples, il sera le témoin de Jésus-Christ non-seulement dans Jérusalem et la Judée, mais jusqu'aux extrémités de la terre : *Eritis mihi testes usque in finem terrœ.* Qui mieux que Lazare pourra faire entendre la grande prédication des apôtres et dire comment Jésus-Christ est ressuscité et comment nous ressusciterons tous. Lorsqu'il eut été délivré du linceul funèbre qui l'enveloppait, lorsqu'il put tomber aux genoux de l'ami adorable qui venait de l'arracher à la mort, Lazare dut s'écrier avec plus de reconnaissance que le roi Ézéchias qui n'était allé qu'aux portes du tombeau : *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi.* O divin Maître! celui à qui vous avez donné deux fois la vie confessera votre nom, votre puissance, votre divinité. Je consacrerai tout entière à votre gloire cette vie que je vous dois deux fois : *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi.* Dès ce moment je n'ai qu'un désir, de vous faire connaître, de vous faire aimer, de vous faire adorer. Je veux être le père d'une famille nombreuse qui apprendra de moi que vous êtes son Sauveur et son Dieu : *Pater filiis notam faciet veritatem tuam.*

IIe POINT. — APOSTOLAT DE SAINT LAZARE.

Avec quel zèle saint Lazare n'a-t-il pas tenu cette promesse! Il prêche Jésus-Christ avec tant de force que les Juifs sont confondus par son irrécusable témoignage. Ils veulent éloigner à jamais un témoin qui, en affirmant la résurrection de Jésus-Christ raconte sa propre résurrection accomplie devant tout un peuple. Ils condamnent à l'exil, non-seulement Lazare, mais ses sœurs, aussi ardentes que lui à témoigner de la divinité de Jésus-Christ, et ses plus fidèles amis qui entouraient son sépulcre au moment où il en sortit à la voix du Sauveur. O aveuglement des Juifs! en persécutant Lazare, en l'exposant à la mort ils espèrent étouffer une des voix les plus éloquentes qui prêchent l'Évangile. Mais Dieu tirera sa gloire de leur cruauté. Leur persécution ne fera que donner de plus nombreux enfants à ce père désireux de faire connaître la vérité aux peuples assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort : *Pater filiis notam faciet veritatem tuam.* Lazare, Marthe, Madeleine, Maximin, hâtez-vous

d'entrer dans la faible barque qui doit vous éloigner du rivage d'une patrie ennemie. Une autre patrie vous attend. L'esprit de Dieu veille sur cette barque sacrée qui porte Lazare et l'Évangile. Elle touche nos rivages. Lazare prêche le vrai Dieu, le Dieu rédempteur, le Dieu inconnu à l'Athènes des Gaules, à cette antique cité de Marseille où l'idolâtrie avait librement déployé toutes ses forces et tous ses prestiges. Pendant que sainte Marthe va étonner par ses miracles les bords du Rhône et soumettre des peuplades barbares à la douceur de sa prédication, pendant que sainte Madeleine obéit à l'inspiration du Sauveur miséricordieux qui l'a récompensée de l'avoir beaucoup aimé et cache sa vie contemplative dans une solitude où les anges viendront sept fois le jour la soulever vers le ciel ; pendant que saint Maximin va planter la croix de Jésus-Christ à l'endroit même où Sextius a planté l'aigle romaine et fait admirer, après les victoires du glaive, les victoires de la parole apostolique, saint Lazare se dévoue tout entier à Marseille et n'aspire qu'au bonheur de faire connaître Jésus-Christ à une ville qui est, ainsi que Rome au temps de Néron, l'abrégé du paganisme universel. Il dut, comme saint Paul, se présenter au milieu des assemblées des Juifs répandus alors sur toute l'étendue de l'empire romain. Il dut conférer avec les sectateurs de la sagesse antique ; il dut révéler aux pauvres et aux esclaves la dignité de leur âme. Il dut opérer des miracles, preuve irrésistible de la vérité de sa prédication. Il devint bientôt le père d'une famille nombreuse de chrétiens, il fut le pasteur d'un troupeau fidèle, il fut l'évêque d'une Église naissante. Lorsque l'idolâtrie arma contre les chrétiens la cruauté des empereurs, des édits de persécution furent promulgués dans toutes les provinces romaines. L'apostolat de saint Lazare avait porté trop de fruits pour que le premier évêque de Marseille pût se soustraire à la fureur des ennemis du nom chrétien. Comme nulle gloire ne devait manquer à sa vie après sa résurrection, saint Lazare joignit au témoignage de sa parole le témoignage de son sang. Rendant à Jésus-Christ la vie nouvelle qu'il en avait reçue, il livra sa tête au glaive du bourreau. Heureux d'apprendre par son martyre à ceux qu'il avait engendrés à la vie chrétienne comment on donne son sang pour la vérité.

O ami de Jésus ! ô saint Lazare ! ô notre patron ! ô notre premier pontife ! pouvez-vous, aujourd'hui, ne pas écouter notre voix et ne pas agréer notre prière ? *Extolle brachium tuum sicut in principio.* Élevez encore votre bras comme vous l'avez levé au commencement. Étendez sur nous votre protection comme vous l'avez étendue sur nos pères. Obtenez que nous soyons dignes de la faveur que Jésus-Christ nous a faite en nous donnant pour apôtre son ami.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. La maison de Lazare, Marthe et Madeleine. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Erat autem quidam languens Lazarus a Bethania, de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus. (Joan., XI, 1.)

Miserunt sorores ad Jesum, dicentes : Domine, ecce quem amas infirmatur. (Id., *ibid.*, 3.)

Audiens Jesus quia Lazarus infirmabatur, dixit : Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. (*Ibid.*, 4.)

Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam, et Lazarum. (*Ibid.*, 5.)

Voce magna clamavit : Lazare, veni

foras. Et statim prodiit qui fuerat mortuus. (*Ibid.*, 44. — *Vide* totum caput.)

Venerunt non propter Jesum tantum, sed ut Lazarum viderent. (Joan., XII, 9.)

Cogitaverunt ut et Lazarum interficerent. (*Ibid.*, 10.)

2. — SS. PÈRES.

Multi cum aliquos vident homines Deo acceptos in ærumnam quampiam, ut morbum, paupertatem, aut quid simile incidisse, perturbantur, nescii Deo amicis id maxime competere. Nam Lazarus ex Christi amicis erat, et infirmabatur. (S. J. Chrysost., *Homil.* 62 *in Joan.*)

Quid nuntiaverunt ad Jesum sorores Lazari ? Domine, ecce quem amas infirmatur. Non dixerunt : Veni. Amanti enim tantum modo nuntiandum fuit... Non ausæ sunt dicere : veni, et sana. Ibi jube et hic fiet, sed tantummodo : Domine, ecce quem amas infirmatur. Sufficit ut noveris : non enim amas et deseris. (S. Augustin., *Tract.* 49 *in Joan.*)

Per Lazarum peccator significabatur. (Id., *ibid.*)

Intret ergo domum Salvator, et frequenter visitet eam, quam pœnitens Lazarus mundat, ornat Martha, et Maria replet internæ dedita contemplationi. (S. Bernard., *Homil.* 2 *in Assumpt.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Nous n'avons qu'un moyen de parler de S. Lazare avec assez d'éloquence, c'est d'exposer l'admirable page de l'Evangile où S. Jean raconte la résurrection de l'ami de Jésus. (M. l'abbé Bayle, *Panégyrique de S. Lazare*.)

2. Exposition et commentaire oratoire du chapitre XI de l'Evangile de S. Jean.

3. Larmes de Jésus-Christ : *Lacrymatus est Jesus*, sur l'endurcissement des pécheurs, leur impénitence, leur damnation éternelle. (*Ibid.*)

5. La résurrection de Lazare prouve la divinité de Jésus-Christ.

5. Apostolat de S. Lazare au milieu des assemblées des Juifs répandus dans l'empire romain, son arrivée à Marseille, sa prédication, ses bons exemples, fondation de l'église de Marseille, dont il est le premier évêque et qu'il gouverne pendant trente ans ; son glorieux martyre.

4. — LA MAISON DE LAZARE,
MARTHE ET MADELEINE,
IMAGE DE LA FAMILLE DE DIEU SUR LA TERRE.
(Godescard.)

Cette maison, suivant la remarque de S. Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi ; les uns, comme les solitaires vaquent uniquement aux exercices de la contemplation ; les autres se consacrent à la vie active ; tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère ; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades ; ceux enfin qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours en vue de plaire à Dieu, lui rapportent toutes leurs démarches, et se proposent l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le prochain, car la charité est l'âme et comme le sceau de la perfection chrétienne.

5. — PLANS.

PLAN DE SEGAUD. — Texte : *Veni et vide.* (Joan., XI, 34.) — I. Maladie et mort de Lazare. Progrès dans le mal. Deux caractères de ce progrès : 1° sa rapidité ; 2° ses excès. — II. Résurrection et vie de Lazare. Progrès dans le bien : 1° efforts pour sortir du péché ; 2° règles à suivre dans la voie du bien. (*Voir* ce sermon au t. I, 193, du *Panorama des Prédicateurs*.)

PLAN DE L'ABBÉ BAYLE. — Texte : *Lazare, veni foras.* (Joan., XI, 43.) — I. Exposition historique et oratoire de la page de l'Evangile où S. Jean raconte la résurrection de l'ami de Jésus. — II. Apostolat de S. Lazare dans les synagogues, puis à Marseille. (Ce bon panégyrique est en réduction ci-dessus.)

PLAN CARACTÉRISTIQUE DE DURAND. — Jésus-Christ a donné à Lazare : 1° son cœur ; 2° ses yeux ; 3° sa voix ; son cœur pour l'aimer : *Lazarus, amicus noster* ; ses yeux pour le pleurer, *lacrymatus est Jesus* ; et sa voix pour le ressusciter : *Exclamavit voce magna : Lazare, veni foras.* Jésus-Christ l'a aimé, Jésus-Christ l'a pleuré, Jésus-Christ l'a ressuscité. Mais ce qui fait la différence de S. Lazare, c'est que de tous ceux que Jésus-Christ aime, Lazare est l'unique qu'il pleure ; de tous ceux que Jésus-Christ pleure, Lazare est l'unique qu'il ressuscite ; et de tous ceux que Jésus-Christ ressuscite, Lazare est l'unique qu'il tire de la corruption. L'aimant il le pleure, parce que l'amour qu'il lui porte a la force de tirer des larmes de ses yeux ; le pleurant il le ressuscite, parce que les larmes qu'il verse ont la force de lui redonner la vie : le ressuscitant, il le délivre de la corruption, parce que la vie qu'il lui rend l'exempte de la putréfaction.

6. — ENCOMIA.

Panditur saxo tumulus remoto,
Intimos clamor penetrat recessus,
Et Deum sentit docili jubentem
Aure cadaver.
(Santolius, *Hymn. in Brev. paris.*, 2 *septembr.*)

Massilia, expulso portum des hospita Divo;
Sed mage felicem contulit ille tibi.
Nam tua ni primus tetigisset littora præsul,
In portu misera naufraga forte fores.
(R. P. Hugo Vaillant, FASTI SACRI, *de S. Lazaro*, 17 *decembr.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. Augustin, *Tract. in Joan.;* S. J. Chrysostôme, S. P. Chrysologue et plusieurs autres, *in c.* XI *Joan.*

COMMENTATEURS. — Tous les commentateurs du chapitre XI *in Joan.*

SERMONNAIRES. — Zénon de Vérone, S. Thomas de Villeneuve, Massillon, Segaud, *Sermon sur la résurrection de Lazare*, et plusieurs autres prédicateurs modernes.

PANÉGYRISTES. — Le P. Ceriziers, *Eloge de S. Lazare;* M. l'abbé Bayle.

HAGIOLOGUES. — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. V, julii ; Bosquet, *Gallia christiana ;* M. l'abbé Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence.*

Voir ci-dessus, au 22 juillet : fête de sainte Marie-Madeleine, et au 29 id., fête de sainte Marthe.

8. MARTYROLOGE. — S. Lazare, év. — SS. Florien, Calanique, et cinquante huit de leurs compagnons, mm. — S. Jean de Matha. — S. Sturmes. — Sainte Vivine, v. — Sainte Olympiade, veuve. — Sainte Beggue, id.

18 décembre. — EXPECTATIO PARTUS, fête de l'O.

OU L'ATTENTE DE LA NAISSANCE DE L'ENFANT JÉSUS

EXPOSITION

L'Église a donné à la fête de ce jour le titre de l'Expectation ou de l'Attente de l'enfantement de la sainte Vierge, pour faire entendre aux fidèles que quoiqu'ils doivent, tout le temps de l'Avent, demander ardemment avec l'Église la naissance du Sauveur, ils doivent surtout pendant ces huit jours, redoubler leurs vœux, leur empressement, leurs désirs pour honorer les couches sacrées de la très-sainte Vierge. Cette fête est célébrée avec beaucoup de dévotion dans toutes les églises.

On appelle encore cette fête, la fête de l'*O*, à cause des grands désirs que l'Église témoigne durant ces huit jours de voir naître le Sauveur du monde, et des vœux ardents qu'elle exprime par des antiennes particulières qui commencent toutes par des *O : O Sapientia ! ô Adonai! ô Radix Jesse ! ô Clavis David! ô Oriens splendor ! ô Rex gentium ! ô Emmanuel !* et qui finissent toutes par un : *Veni ad docendum nos viam prudentiæ :* Venez pour nous apprendre la voie de la prudence : *Veni ad redimendum nos in brachio extento :* Venez, Seigneur, pour nous racheter par la force de votre bras tout-puissant : *Veni ad liberandum nos, jam noli tardare :* Venez, ô Fils de David, pour nous délivrer, et hâtez-vous de venir : *Veni, et educ vinctum de domo carceris sedentem in tenebris et umbra mortis :* Venez, et tirez de prison ceux qui gémissent dans les ténèbres et l'ombre de la mort : *Veni, et illumina sedentem in tenebris et umbra mortis :* Venez, et éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort : *Veni, et salva hominem quem de limo formasti :* Venez, ô le Roi des nations, et sauvez l'homme que vous avez formé de la terre. Enfin :

Veni ad salvandum nos, Domine Deus noster : Venez pour nous sauver, vous qui êtes notre Seigneur et notre Dieu. C'est là ce qu'on appelle les *O*, c'est-à-dire ces courtes, mais ferventes prières, toutes tirées de l'Écriture, et par lesquelles l'Église, entrant dans l'esprit des anciens patriarches et des plus saints prophètes, témoigne, comme ces saints personnages, les désirs ardents qu'elle a de voir naître ce divin Sauveur que Jacob appelle l'attente des nations : *Expectatio gentium* (Gen., XLIX), et le désir des collines éternelles : *Desiderium collium æternorum;* et que le prophète Aggée appelle le Désiré des nations : *Desideratus cunctis gentibus.* (Agg., II.) C'est cette même attente qui faisait dire à Isaïe (*Cap.* 45) : Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie bienfaisante; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps : *Rorate, cœli desuper, et nubes pluant justum;* ainsi parlent les prophètes.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE L'EXPECTATION DE L'ENFANTEMENT DE LA SAINTE VIERGE

TEXTE : *Benedictus fructus ventris tui.*
(Luc., I, 42.)

Marie et Joseph étaient dans l'attente de l'heureuse naissance qui allait donner à Dieu gloire au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. Joseph soupirait après le jour de salut et de bénédictions. Ces paroles des prophètes le faisaient tressaillir d'espérance : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; et le Désiré de toutes les nations viendra..... Son lever sera semblable à celui de l'aurore, et il descendra sur nous comme les pluies d'automne et du printemps tombent sur la terre; » et il aimait à les repasser dans son cœur. Marie surtout ne pouvait contenir son impatience, et pourtant nulle langue ne saurait dire toutes les influences de grâces que son âme a reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel.

Ier POINT. — SAINTES JOIES DE MARIE.

Les consolations célestes venaient comme par torrent l'inonder, soit qu'elle jetât ses regards sur les siècles écoulés, soit qu'elle arrêtât ses pensées sur le présent, soit qu'elle plongeât ses vues dans les profondeurs de l'avenir.

Dans le passé! les patriarches, les justes, les prophètes de la loi figurative passaient leur vie à contempler dans la lumière de la foi le grand mystère des anéantissements du Fils de Dieu au sein de la Vierge-Mère. Ils regardaient dans le lointain des âges Nazareth, Bethléem, Jérusalem, le mont des Oliviers, le Thabor, le Calvaire; ils les regardaient d'un regard d'espérance, de désir et d'amour. Ils adoraient le mystère du Christ; ils demeuraient ravis en face des grandeurs futures de sa divine Mère. Ils avaient soif de la venue du Messie et des bénédictions de celle qui devait l'enfanter; ils avaient soif des mystères de la grâce, et leur soif ne pouvait s'étancher. Ils apercevaient la fontaine de vie; ils la voyaient couler de loin; mais ils ne pouvaient encore y désaltérer leur âme. Et le dogme de la maternité divine, objet d'une si vive espérance dans les siècles d'attente, était comme un ciel anticipé pour les justes qui furent portés dans le sein d'Abraham après leur mort. Ils vivaient non plus dans une espérance mêlée de crainte, mais ils goûtaient déjà l'infaillible assu-

rance de posséder celui qu'ils avaient aperçu de loin, qu'ils avaient salué des désirs de leur âme. Dans la contemplation de ces soupirs enflammés et de ces brûlantes aspirations, Marie se disait en elle-même : Voilà donc dans mon sein celui que les siècles préparateurs de l'Évangile ont appelé de toute l'ardeur de leurs vœux. Innombrables enfants de la promesse, venez tous, venez partager ma joie et mon bonheur. La fontaine de la vraie vie va couler pour vous, venez boire de son eau divine, venez rafraîchir votre âme, venez vivre pour ne plus mourir.

En considérant le présent, elle se voyait en possession de l'inestimable trésor du Père éternel. Ne pouvait-elle pas redire comme un écho fidèle les mêmes paroles que Dieu avait adressées à son Fils bien-aimé? « Celui-ci est mon Fils unique en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Mon Fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mon Fils unique est la splendeur de ma gloire, et le caractère de ma substance. C'est par lui que je posséderai toute la gloire extérieure qui est due à Dieu par ses créatures; il en sera la cause immédiate, et moi, j'en serai le principe, parce que c'est moi qui lui donne mon être humain. Il est ma vie, et si je ne l'avais pas pour mon Fils unique, je ne serais pas la mère de Dieu. » Quel délicieux repos, quel délectable sommeil que celui du cœur de Marie sur le cœur de Jésus, pendant les neuf mois où ses flancs immaculés servirent de premier berceau à un Dieu. « Ne réveillez pas ma bien-aimée à moins qu'elle ne le veuille. Je dors, mais mon cœur veille. » Saint Paul demandait pour tous ses enfants dans la foi la grâce et la paix, et l'auteur de la grâce, le prince de la paix, repose dans le sein de la Reine des anges. Il est venu y répandre, non pas quelques gouttes, mais un fleuve de grâces, mais un océan de paix. Je ferai couler dans son sein un fleuve de paix, avait dit Isaïe. Ce fleuve de paix, c'est Jésus-Christ; ce lit qu'il s'est creusé et où il coule dans sa plénitude, c'est le cœur de Marie.

Dans l'avenir, le regard pénétrant de l'auguste Marie voit Dieu se faire homme, et par là pacifier le ciel et la terre, détruire l'empire du péché, ennoblir, outre mesure, l'humanité dégradée; elle voit naître dans une étable celui que les anges adorent déjà dans son sein; elle voit le Fils du Très-Haut devenu le fils d'une femme pauvre, de la virginale épouse d'un obscur artisan; le Créateur des mondes lui apparaît travaillant de ses mains divines dans l'atelier d'un charpentier de Nazareth; il lui semble voir l'Homme-Dieu, parvenu au terme de sa course terrestre, consentir à subir la mort infâme réservée par les maîtres du monde aux plus vils scélérats. Dans son prophétique ravissement, elle suit avec amour ces pauvres pêcheurs de Galilée qui s'en vont prêchant aux sages de la Grèce et de Rome les dogmes les plus révoltants pour la raison; la morale la plus désespérante pour les vices sanctionnés jusque là par les mœurs. Elle admire comment, par la vertu toute-puissante de la croix, les pensées, les tendances, les instincts des nations idolâtres ont fait place à ces croyances sublimes qui leur font adorer ce qu'elles avaient méprisé, qui leur font aimer la pauvreté et les souffrances avec plus d'ardeur qu'elles n'avaient aimé jusque là l'or, la volupté et la gloire.

Telles sont les joies et les consolations que rappelle la fête de l'Expectation du divin enfantement, fête touchante qui se célèbre aujourd'hui non-seulement dans toute l'Espagne, mais en Italie, en Belgique et dans plusieurs Ordres religieux. Elle doit son origine aux évêques du dixième concile de Tolède, en 656. Ces prélats ayant trouvé quelque inconvénient à l'antique usage de célébrer la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge au 25 mars, attendu que cette solennité joyeuse se rencontre d'ordinaire aux temps où l'Église est préoccupée des

douleurs de la Passion, et qu'il est même nécessaire quelquefois de la transférer dans le temps pascal, où elle semble présenter une contradiction d'un autre genre, ils décrétèrent que désormais on célébrerait dans l'église d'Espagne, huit jours avant Noël, une fête solennelle, avec octave, en mémoire de l'Annonciation, et pour servir de préparation à la grande solennité de la Nativité. Dans la suite, l'Église d'Espagne sentit le besoin de revenir à la pratique de l'Église romaine et de celles du monde entier qui solennisent le 25 mars, comme le jour à jamais sacré de l'Annonciation de la sainte Vierge et de l'Incarnation du Fils de Dieu ; mais telle avait été durant plusieurs siècles la dévotion des peuples pour la fête du 18 décembre, qu'on jugea nécessaire d'en retenir un vestige. On cessa donc de célébrer en ce jour l'Annonciation de Marie; mais on appliqua la piété des fidèles à considérer cette aimable Mère du Sauveur dans les jours qui précèdent immédiatement son admirable enfantement, Une nouvelle fête fut donc créée sous le titre de l'*Expectation de l'enfantement de la sainte Vierge.*

IIe POINT. — ESPRIT DE CETTE FÊTE.

C'est au jour des couches sacrées de la Mère de Dieu, dit Gerson, que les vœux des patriarches et des prophètes ont été exaucés; et c'est proprement cet heureux jour, ajoute-t-il, qu'on peut appeler la principale fête de la très-sainte Trinité, puisque c'est le grand jour de ses plus éclatantes merveilles : *Hodie completa sunt omnia desideria; hodie primum est et principale Trinitatis festum.*

Entrons dans l'esprit de cette fête, honorons les désirs ardents de la Mère, par des affectueux désirs de voir naître le Fils. Le culte que nous rendons à la Mère de Dieu nous attire des grâces de prédilection qui nous sont nécessaires pour célébrer avec fruit nos saints mystères. Souvenons-nous, dit saint Bernard, que comme il n'est point de marque plus sensible de prédestination que la dévotion à la sainte Vierge, il n'est point de secours plus efficace pour le salut que le sien. Cherchons la grâce, ajoute le même Père, et cherchons-la par Marie; car elle trouve ce qu'elle cherche, et ne manque jamais d'obtenir ce quelle demande : *Quœramus gratiam, et per Mariam quœramus, quia quod quœrit invenit et frustrari non potest.* C'est elle qui a obtenu la réparation de tout le monde, et qui a impétré le salut de tous les hommes; car il est constant qu'elle a prié pour tout le genre humain : *Hœc est quœ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit; constat enim pro universo genere humano fuisse sollicitam.* Mais si vous voulez plaire à Marie, conclut le même Père, si vous avez une véritable dévotion envers elle, faites-le paraître en l'imitant : *Si Mariam diligitis, si vultis ei placere, œmulamini...*

MATÉRIAUX

1. Ecriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Notre-Dame de l'O. — 5. Plans. — 6. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ipse erit expectatio gentium. (Gen., XLIX, 10.)

Salutare tuum expectabo, Domine. (Id., *ibid.*, 19.)

Expectans, expectavi Dominum, et intendit mihi. (Ps. XXXIX, 1.)

Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem. (Is., XLV, 8.)

Nouveau Testament. — Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, et nomen virginis, Maria. (Luc., I, 26. *Vide* totum caput.)

Benedictus fructus ventris tui. (*Ibid.*, 42.)

Mansit autem Maria cum illa (Elisabeth) quasi mensibus tribus et reversa est in domum suam. (*Ibid.*, 56.)

Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. (Hebr., XI, 13.)

2. — SS. PÈRES.

Dei Filius pro nostra salute, hominis factus est filius; novem mensibus in utero ut nascatur expectat. (S. Hieron., *Ep.* 22 *ad Eustoch.*)

O fæmina super fæminas benedicta! quæ et virum non cognovit et virum in utero circumdedit! (S. Augustin., *Serm.* 1 *de Nativit.*)

Tota invisibiliter Trinitas conceptionem operabitur in te; sola persona Filii Dei in corpore tuo nascitura carnem assumet de te. (S. Ildephonsus Tolet., *de Virginitate B. Mariæ.*)

Ecce beata tu inter mulieres, integra inter puerperas, Domina inter ancillas, Regina inter sorores. (Id., *ibid.*)

Beata tu, fidei nostræ; beata tu, animæ nostræ, beata dilectioni nostræ, beata præconiis et prædicationibus meis. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Des premiers neuf mois de la vie de Jésus. — Ces premiers neuf mois sont proprement les jours de Marie; Jésus ne vit alors que pour Marie, il ne communique qu'avec elle, il ne fait rien que pour elle; il ne s'appelle pas encore Jésus, mais il ne se nomme que le fruit béni de son sein : *Benedictus fructus ventris tui.* (Le P. Lejeune, *Sermo de Maria gravida.*)

2. Quels transports de joie, quels élans d'amour, quels désirs enflammés s'échappent du cœur et des lèvres de l'épouse de Jésus Christ, quand elle célèbre la mémoire des jours qui précédèrent de si près l'enfantement divin de la Mère du Verbe incarné dans l'étable de Bethléem! (M. l'abbé Combalot, *Le Culte de la B. V. Marie*, t. II, 110.)

3. La fête de l'Expectation de l'enfantement est une préparation à la grande fête de Noël.

4. Saints transports de Marie pendant les neuf mois de sa divine grossesse : Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (Carrelet, *voir* au t. II, 311, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

4. — NOTRE-DAME DE L'O.

La fête de l'Expectation est aussi appelée *Notre-Dame de l'O* ou la *fête de l'O*, à cause des grandes antiennes qu'on chante en ces huit jours qui précédent Noël, et surtout à cause de celle qui commence : *O Virgo virginum*, qu'on chante aux premières Vêpres, dans l'office de l'Expectation, et celle du jour *O Adonaï*. Elle est célébrée en Espagne avec une grande dévotion, et s'est répandue dans toute la chrétienté avec l'approbation du siége apostolique.

5. — PLANS.

Plan du P. Lejeune. — Texte : *Factum est autem cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret.* (Luc., II, 6.) — Christus novem mensibus voluit esse in utero matris. I. Id voluit per obedientiam erga Patrem, quod probatur : 1° Scriptura; 2° Patribus; 3° consideratione. — II. Id voluit amore erga matrem : 1° benevolentiæ; 2° complacentiæ. — III. Id voluit ob exemplum : 1° religiosis; 2° secularibus; 3° omnibus ut sint constanter in sua vocatione. Quod illustratur : 1° Scriptura; 2° Patribus; 3° comparatione; 4° ratione; 5° exemplis. (*Sermon sur Marie enceinte de Jésus.*)

Plan de Carrelet. — Texte : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (Luc., I, 47.) — I. Esprit de la fête de l'Expectation de l'enfantement divin. — II. Sentiments de Marie. — III. Joies saintes de Marie en ces merveilleuses circonstances.

Voir cette instruction au t. II, 309, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*

6. MARTYROLOGE. — SS. Ruf et Zozime, mm. — SS. Théotime et Basilien, id. — SS. Quinet, Simplice et quelques autres martyrs, id. — S. Moysette, id. — SS. Victur, Victor, Victorin, Adjuteur, Quart et trente autres martyrs. — S. Auxence, év. — S. Gatien, id.

19 décembre.
FÊTE DE L'APPARITION DE N.-D. DE LA SALETTE.

MANDEMENT DE Mgr DE BRUILLARD,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE,

AUTORISANT L'ÉRECTION D'UN NOUVEAU SANCTUAIRE A MARIE, SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE. (19 SEPTEMBRE 1851.)

Cinquième anniversaire de la célèbre Apparition.

Un événement des plus extraordinaires, et qui paraissait d'abord incroyable, nous fut annoncé, il y a cinq ans, comme étant arrivé sur une des montagnes de notre diocèse. Il ne s'agissait de rien moins que d'une apparition de la sainte Vierge, que l'on disait s'être montrée à deux bergers, Maximin Giraut, né à Corps, le 27 août 1838, et Mélanie Mathieu, née à Corps, le 7 novembre 1831, apparition qui aurait eu lieu le 19 septembre 1846. Elle les aurait entretenus de malheurs qui menaçaient *son peuple*, surtout à cause des blasphèmes et de la profanation du dimanche, et aurait confié à chacun d'eux un secret particulier, avec défense de le communiquer à qui que ce fût.

Malgré la candeur naturelle des deux bergers, malgré l'impossibilité d'un concert entre deux enfants ignorants et qui se connaissaient à peine, malgré la constance et la fermeté de leur témoignage, qui n'a jamais varié ni devant la justice humaine, ni devant des milliers de personnes qui ont épuisé tous les moyens de séduction pour les faire tomber en contradiction ou pour obtenir la révélation de leur secret, nous avons dû, pendant longtemps, nous montrer difficile à admettre comme incontestable un événement qui nous semblait si merveilleux. Notre précipitation n'eût pas été seulement contraire à la prudence que le grand Apôtre recommande à un évêque, mais elle eût été de nature à fortifier les préventions des ennemis de notre foi et de tant de catholiques qui ne le sont plus, pour ainsi dire, que de nom. Aussi, pendant qu'une foule d'âmes pieuses accueillaient ce fait avec un grand empressement, nous recherchions avec soin tous les motifs qui auraient été capables de nous le faire rejeter, s'il ne devait pas être admis Nous avons même bravé jusqu'ici le blâme dont nous n'ignorions pas que nous pouvions être l'objet de la part des personnes les mieux intentionnées d'ailleurs, qui nous accusaient peut-être d'indifférence ou même d'incrédulité sur ce point. Nous savions, au reste, que la religion de Jésus-Christ n'a nul besoin de ce fait particulier pour établir la vérité de mille autres apparitions célestes que l'on ne saurait rejeter sans une disposition d'impiété et de blasphème à l'égard de l'Ancien et du Nouveau Testament. Notre silence, il est vrai, n'était pas l'effet d'une vaine crainte qu'auraient pu nous inspirer les déclamations de certains esprits : *Qui credit cito, levis corde est.* (Eccl., XIX, 4.) C'est là ce qui nous faisait un devoir de la plus sévère circonspection, principalement à cause de notre qualité de premier pasteur.

D'un autre côté, nous étions strictement tenu à ne pas regarder comme impossible un événement que le Seigneur (qui oserait le nier?) avait bien pu

permettre pour en tirer sa gloire; car son bras n'est pas raccourci, et sa puissance est la même aujourd'hui que dans les siècles passés.

Nous avons aussi médité souvent, au pied des autels, ces paroles que le grand Apôtre adressait à un saint évêque à qui il avait imposé les mains : « Si nous manquons de foi, notre incrédulité n'empêche pas ce Dieu qui ne peut se renier lui-même d'être fidèle dans ce qu'il annonce : *Si non credimus, ille fidelis permanet: negare seipsum non potest.* (II Tim., II, 13.) Donnez ces avertissements aux fidèles, et rendez témoignage à la vérité devant le Seigneur. Ne perdez pas pour cela le temps à disputer en paroles, ce qui n'est bon qu'à pervertir ceux qui les écoutent. » (*Ibid.*, 14 et 15.)

Pendant que notre charge épiscopale nous faisait un devoir de temporiser, de réfléchir, d'implorer avec ferveur les lumières de l'Esprit saint, le nombre des faits prodigieux qui se publiaient de toutes parts allait toujours croissant. On annonçait des guérisons extraordinaires opérées en diverses parties de la France et de l'étranger, dans des contrées même fort éloignées. C'étaient des malades désespérés et condamnés par les médecins à une mort prochaine ou à des infirmités perpétuelles que l'on disait rendus à une santé parfaite par suite de l'invocation à Notre-Dame de la Salette, et de l'usage qu'ils avaient fait de l'eau d'une fontaine sur laquelle la Reine du ciel aurait apparu aux deux bergers. Dès les premiers jours, on nous avait parlé de cette fontaine. On nous avait assuré qu'elle était intermittente, et ne fluait qu'après la fonte des neiges ou après des pluies abondantes. Elle était à sec le 19 septembre; dès le lendemain, elle commença à couler, et sans interruption depuis cette époque : eau merveilleuse, sinon dans son origine, au moins dans ses effets.

De nombreuses relations, tant sur l'événement de la Salette que sur les guérisons merveilleuses qui l'ont suivi, nous étaient arrivées et nous arrivaient des lieux voisins et de divers diocèses, les unes manuscrites, les autres imprimées. Une de ces relations a pour auteur un de nos vénérables collègues qui s'est transporté des bords de l'Océan sur ladite montagne, et a paternellement entretenu les deux bergers pendant une journée presque entière (monseigneur l'évêque de La Rochelle).

Un autre fait qui nous a paru tenir du prodige, c'est l'affluence à peine croyable et néanmoins au-dessus de toute contestation, qui a eu lieu sur cette montagne à diverses époques, mais spécialement au jour anniversaire de l'apparition : affluence devenue plus étonnante et par l'éloignement des lieux, et par les autres difficultés que présente un tel pèlerinage.

Quelques mois après l'événement, nous avions déjà consulté notre chapitre et les professeurs de notre grand séminaire; mais après tous les faits indiqués ci-dessus et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'exposer, nous jugeâmes convenable d'organiser une commission nombreuse, composée d'hommes graves, pieux et instruits, qui devaient mûrement examiner et discuter *le fait de l'apparition et ses suites.* Les séances de cette commission ont eu lieu devant nous. Les deux bergers qui se disaient favorisés de la visite de la *messagère céleste* y ont été interrogés séparément et simultanément; leurs réponses ont été pesées et discutées; toutes les objections qui pouvaient être opposées aux faits racontés ont été présentées librement. Un de nos vicaires généraux, qui avait été chargé par nous de recueillir tous les faits, l'a été également de rendre compte des séances de la commission et de consigner les réponses aux objections. Ce travail consciencieux et impartial, intitulé : *La vérité sur l'événement de la Salette*, qui a été imprimé et revêtu de notre approbation, montre jusqu'à quel point on a porté l'attention et prolongé l'examen.

Quoique notre conviction fût déjà entière et sans nuage à la fin des séances de la commission, qui se terminèrent le 13 décembre 1847, nous ne voulûmes pas encore prononcer de jugement doctrinal sur un fait d'une telle importance. Cependant l'ouvrage de M. l'abbé Rousselot reçut bientôt l'adhésion, et réunit les suffrages de plusieurs évêques et d'une foule de personnes éminentes en science et en piété. Nous avons su que ce livre était traduit dans toutes les langues européennes. Plusieurs nouveaux ouvrages parurent en même temps et en diverses contrées sur le même fait, publiés par des hommes recommandables venus exprès sur les lieux pour rechercher la vérité. Le pèlerinage ne se ralentissait pas. Des personnages graves, des vicaires généraux, des professeurs de théologie, des prêtres et des laïques distingués sont venus de plusieurs centaines de lieues pour offrir à la *Vierge puissante et pleine de bonté* leurs pieux sentiments d'amour et de reconnaissance pour les guérisons et autres bienfaits qu'ils en avaient obtenus. Ces faits prodigieux ne cessaient d'être attribués à l'invocation de Notre-Dame de la Salette, et nous savons que plusieurs d'entre eux sont regardés comme vraiment miraculeux par les évêques dans les diocèses desquels ils se sont accomplis. Tout cela est constaté dans un second volume publié par M. Rousselot, en 1850, qui a pour titre : *Nouveaux documents sur l'événement de la Salette.* L'auteur aurait pu ajouter que d'illustres prélats de l'Église prêchaient l'apparition de la très-sainte Vierge; qu'en plusieurs lieux, et avec l'assentiment au moins tacite de nos vénérables collègues, des personnes pieuses avaient fait construire des chapelles déjà très-fréquentées sous le vocable de Notre-Dame de la Salette, ou avaient fait placer dans des églises paroissiales de belles statues en son honneur; qu'enfin de nombreuses demandes étaient adressées pour l'érection d'un sanctuaire qui perpétuât le souvenir de ce grand événement.

On sait que nous n'avons pas manqué de contradicteurs. Quelle vérité morale, quel fait humain ou même divin n'en a pas eu? Mais pour altérer notre croyance à un événement si extraordinaire, si inexplicable sans l'intervention divine, dont toutes les circonstances et les suites se réunissent pour nous montrer le doigt de Dieu, il nous aurait fallu un fait contraire, aussi extraordinaire, aussi inexplicable que celui de la Salette, ou du moins qui expliquât naturellement celui ci; or, c'est ce que nous n'avons pas rencontré, et nous publions hautement notre conviction.

Nous avons redoublé nos prières, conjurant l'Esprit saint de nous assister et de nous communiquer ses divines lumières. Nous avons également réclamé en toute confiance la protection de l'immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, regardant comme un de nos devoirs les plus doux et les plus sacrés de ne rien omettre de ce qui peut contribuer à augmenter la dévotion des fidèles envers elle, et de lui témoigner notre gratitude pour la faveur spéciale dont notre diocèse aurait été l'objet. Nous n'avons, du reste, jamais cessé d'être disposé à nous renfermer scrupuleusement dans les saintes règles que l'Église nous a tracées par la plume de ses savants docteurs, et même à réformer sur cet objet, comme sur tous les autres, notre jugement, si la Chaire de saint Pierre, la mère et la maitresse de toutes les églises, croyait devoir émettre un jugement coutraire au nôtre.

Nous étions dans ces dispositions et animé de ces sentiments, lorsque la Providence divine nous a fourni l'occasion d'enjoindre aux deux enfants privilégiés de faire parvenir leur secret à notre très-saint Père le pape Pie IX. Au nom du vicaire de Jésus-Christ, les bergers ont compris qu'ils devaient obéir. Ils se sont décidés à révéler au Souverain-Pontife un secret qu'ils avaient

gardé jusqu'alors avec une constance invincible, et que rien n'avait pu leur arracher. Ils l'ont donc écrit eux-mêmes, chacun séparément; ils ont ensuite plié et cacheté leur lettre en présence d'hommes respectables que nous avions désignés pour leur servir de témoins, et nous avons chargé deux prêtres qui ont toute notre confiance de porter à Rome cette dépêche mystérieuse... Ainsi est tombée la dernière objection que l'on faisait contre l'apparition, savoir : qu'il n'y avait point de secret, ou que ce secret était sans importance, puéril même, et que les enfants ne voudraient pas le faire connaître à l'Église.

20 décembre. — SAINTE COLOMBE, vierge et martyre,

A SENS (L'AN 258 OU 273.)

VIE DE SAINTE COLOMBE

On met le martyre de sainte Colombe en 258 ou 273. Si l'on suit la seconde de ces dates, on doit rapporter le martyre de cette sainte au second voyage qu'Aurélien fit dans les Gaules, lorsqu'il remporta une victoire célèbre à Châlons. Elle souffrit à Sens, où elle est honorée avec beaucoup de dévotion. Son culte est aussi établi depuis longtemps dans le diocèse de Paris. Il y avait anciennement dans cette ville une chapelle de son nom; saint Ouen le dit expressément dans la vie de saint Éloi. On gardait les reliques de notre sainte martyre chez les bénédictins de Sens; mais elles ont été dispersées par les huguenots, avec celles de plusieurs autres saints, dont la même église était enrichie.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE COLOMBE

Par Mgr MELLON-JOLLY, archevêque de Sens, en 1853.

TEXTE : *Una est columba mea, perfecta mea.*
(Cant., XI, 8.)

Nous voulons aujourd'hui, M. F., profiter du concours de plusieurs circonstances favorables pour relever parmi nous le culte de sainte Colombe, vierge et martyre, du pays Sénonais, l'une des patronnes de notre diocèse et une des plus illustres protectrices de la France.

Ier POINT. — ANTIQUITÉ ET CÉLÉBRITÉ DU CULTE DE SAINTE COLOMBE.

Après les noms vénérés des saints apôtres de nos contrées, Savinien, Potentien et leurs compagnons, qui ont apporté le flambeau de la religion dans les forêts habitées par nos pères, il n'en était point autrefois de plus célèbre et de plus aimé des peuples que celui de sainte Colombe, que la tradition nous apprend avoir été Espagnole par sa naissance, mais qui devint Française par le sang qu'elle a versé avec tant de courage, non loin des murs de notre ville.

La gloire de son martyre avait jeté un si vif éclat, vers la fin du troisième siècle, que son nom fut porté avec rapidité dans toutes les provinces des Gaules et jusque dans les contrées étrangères. Aussi, sans parler des chapelles,

des monastères et des églises, qui, jusque dans l'Espagne et l'Italie, la reconnaissent pour leur patronne, il est probable que jamais en France, aucune sainte n'eut un aussi grand nombre de pays sous son vocable. De là encore cette affluence de pèlerins qui venaient implorer sa puissante protection dans l'église élevée sur son tombeau par la piété reconnaissante, et dont la confiance fut souvent suivie de faveurs signalées.

1. Dans la suite des siècles, d'éminents personnages et un grand nombre de rois de France ont donné des témoignages éclatants de leur piété envers sainte Colombe. Clotaire II fonda un monastère auprès de la basilique élevée en son honneur; Charlemagne et ses descendants prirent sous leur puissante sauvegarde tout ce qui lui appartenait : Louis VII et plusieurs de ses plus illustres successeurs visitèrent sa tombe avec piété; et longtemps auparavant, le roi Raoul, entre autres gages de sa libéralité, lui avait offert sa couronne d'or, et avait sollicité l'avantage de reposer après sa mort dans l'église qui lui était consacrée.

2. Les archevêques de Sens, nos vénérables prédécesseurs, ont toujours témoigné le plus vif intérêt pour tout ce qui touche à la gloire de notre sainte patronne, et plusieurs, après avoir été tirés du monastère qui porte son nom pour être élevés sur la chaire archiépiscopale, ont voulu que leurs cendres fussent placées, après leur mort, à l'ombre de ses autels. L'un d'eux, Jean de Nanton, écrivit à tous les prêtres du diocèse, en 1432, pour les engager à recevoir avec toutes sortes d'honneurs les reliques de cette bienheureuse vierge et martyre, ainsi que celles de saint Loup, que l'on portait solennellement dans toutes les paroisses, pour émouvoir la générosité des fidèles en faveur de l'église et du monastère dévastés par les ravages de la guerre. Il s'exprimait en des termes qui nous font assez connaître quelle était la dévotion des pontifes sénonais pour cette grande sainte, et combien vive était encore au quinzième siècle, la confiance des peuples dans sa puissante intercession. « Quoique ce monastère (disait-il dans une peinture qui semblerait faite d'hier, tant il y a de rapports entre ces temps reculés et les circonstances présentes), quoique ce monastère soit encore enrichi de plusieurs dépôts sacrés et qu'il y ait des indulgences nombreuses accordées par nos vénérables pères, les pontifes romains; et que le monastère lui-même, par sa fondation royale, par ses titres riches et multipliés, ait été longtemps dans un état florissant, il est frappé maintenant d'une inexprimable désolation; oui, depuis de longues années, ce beau monastère est cruellement agité par les guerres qui désolent la France, il n'offre plus qu'une ombre de lui-même. En sorte qu'il est indispensable pour le relever... et réparer ses édifices sacrés... de solliciter de plus abondantes aumônes des fidèles de Jésus-Christ. » Nous n'oublierons pas, quant à nous, le bonheur que nous avons eu de prier quelques instants pour nos chers diocésains, sur le lieu de sa sépulture, immédiatement avant d'entrer, pour la première fois, dans notre ville métropolitaine.

3. Les souverains pontifes eux-mêmes, et en grand nombre, ont donné aussi des marques authentiques de leur vénération pour notre sainte martyre. Plus d'une fois, ils ont enrichi sa basilique d'insignes priviléges et ouvert le trésor des indulgences en faveur de ceux qui contribueraient à la reconstruction ou à l'embellissement des églises qui se sont successivement élevées sur son tombeau. Bien plus, le dernier et le plus magnifique de ces temples, celui que le commencement de notre siècle a vu tomber sous les derniers coups de l'impiété en délire, était décoré d'une gloire peu commune, celle d'avoir été consacré solennellement par les mains de l'un des plus grands papes du douzième

siècle, Alexandre III, qui avait été accueilli dans la ville de Sens pendant son exil, avec le même amour, et à peu près dans les mêmes circonstances que le bien-aimé Pie IX le fut à Gaëte.

4. Il ne nous resterait rien à ajouter à tant d'honneurs prodigués par de si hauts et si puissants personnages, si quelques-uns de ces hommes qui ont élevé l'humanité par leurs vertus, à son plus haut degré de gloire, de ceux que l'Église a placés sur ses autels, si des saints, en un mot, n'étaient venus, eux aussi, environner de leurs hommages ces précieuses reliques. Au septième siècle, saint Didier, évêque d'Auxerre, témoignait de sa dévotion envers sainte Colombe, en léguant à sa basilique une partie de ses biens; et le bienheureux Betton, élevé plus tard sur le même siége, rétablit cette église avec une rare magnificence. Saint Éloi, en qui l'on vit briller le génie des beaux-arts à côté de la foi vive qui fait les saints, vint habiter quelque temps près du tombeau de notre sainte et fabriqua de ses mains une châsse aussi splendide par la beauté du travail que par la richesse des ornements. Personne n'ignore combien vive et persévérante fut la piété de l'illustre saint Loup pour sainte Colombe; non content de l'avoir honorée pendant sa vie, par ses dons, ses prières et ses pieux pèlerinages, il voulut n'en être point séparé après sa mort, et ordonna, par un effet de sa prodigieuse humilité, que son corps serait enseveli sous la gouttière de son église.

L'Italie lui paya aussi son tribut dans la personne de l'illustre saint Pierre Damien. Envoyé dans nos contrées, comme légat du saint-siége, ce grand cardinal voulut prononcer le panégyrique de sainte Colombe, dans lequel, entre autres louanges qu'il lui donne, nous remarquons ces édifiantes paroles: « L'amour de Jésus, notre Sauveur, fut pour cette héroïne comme un bouclier impénétrable, contre lequel, par la divine grâce du Verbe, tous les traits empoisonnés restèrent émoussés et sans force..... Un empereur si puissant, si élevé, si terrible ne peut réduire une faible jeune fille sous ses lois! Soit qu'il lui promette un empire, soit qu'il fasse entendre les menaces les plus redoutables, il ne saurait la faire fléchir dans sa résolution! Il lui offre un sceptre, elle refuse; il fait étinceler le glaive, elle demeure sans effroi! La cruauté, l'astuce, toutes les ressources d'une malice réfléchie sont inutiles! Les paroles insidieuses, les flatteries ou les transports de colère la trouvent impassible! Le roi armé est vaincu par la jeune fille sans défense. » (*Sermo* 66, *de sancta Columba virgine et martyre.*)

Enfin, passant sous silence bien d'autres noms encore, qui ne sont pas sans gloire dans l'Église de Dieu, fixons un moment nos regards sur les représentants de l'Angleterre autour de cette tombe glorieuse. C'est là, en effet, qu'un des plus grands défenseurs des droits de l'Église, saint Thomas de Cantorbéry, passa plusieurs années de cette longue persécution, où, il expiait dans l'exil la sainteté de son courage. C'est là qu'il puisait dans la méditation des vertus de sainte Colombe cette mansuétude pleine d'intrépidité, avec laquelle il devait peu de temps après verser son sang, comme elle, pour Jésus Christ et son Église.

IIe POINT. — CULTE QUE NOUS DEVONS LUI RENDRE NOUS-MÊMES.

Qu'il est glorieux pour nous, M. F., de proclamer ainsi aux yeux de tous l'immuable perpétuité de notre foi, toujours la même, parce qu'elle est divine, au milieu de cette incessante mobilité des systèmes de l'esprit humain qui s'évanouissent avec encore plus de rapidité que les siècles qui les ont vus nai-

tre ! De quels généreux sentiments de piété nos âmes ne s'enflamment-elles pas, quand nous suivons, après seize cents ans, le même chemin que la chaste et courageuse épouse de Jésus-Christ parcourut elle-même d'un pas ferme et résolu, à la suite de ses bourreaux ? Combien vives, douces et pénétrantes ne seront pas les émotions de nos cœurs quand, visitant ces lieux, à jamais mémorables, nous pourrons-nous dire : là, elle a triomphé de la fureur des passions et de l'activité des flammes ; là, sur le bord de cette fontaine, après avoir prié pour ses persécuteurs, elle a reçu le coup de la mort et cueilli la palme du martyre; là, enfin, elle a été ensevelie avec honneur, elle a reçu dans le cours des âges les hommages de toutes les générations, comme aujourd'hui encore elle reçoit les nôtres !

Sans doute, M. F., nos yeux attristés ne rencontreront plus ni les enfants de saint Benoît, ni cette magnifique église, la plus remarquable du pays sénonais après la métropole ; mais déjà la religion a placé sur ces ruines qui se relèvent une nouvelle communauté de vierges chrétiennes, qui, tout en se dévouant à la noble tâche de l'éducation de l'enfance, n'en seront pas moins comme les pieuses gardiennes de cette tombe vénérée, autour de laquelle elles s'efforceront de faire revivre la gloire et les vertus de leur sainte patronne. D'autres tentatives ont encore été faites avec succès, et nous bénirons, dans le cours de la grande solennité qui nous occupe, la première pierre d'un nouveau sanctuaire, pour l'achèvement duquel le Seigneur, nous en avons la confiance, inspirera quelques âmes généreuses, qui se montreront jalouses d'attirer sur elles la protection de sainte Colombe, en ajoutant leurs noms à ceux de tant d'illustres bienfaiteurs des églises qui lui ont été consacrées.

Mais tout en suivant le conseil de l'Évangile, qui nous engage à nous « faire des amis par nos aumônes, afin qu'ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels quand nous viendrons à manquer (Luc., XVI, 9) ; » tout en nous conformant aux prescriptions de la Sagesse, qui nous exhorte à célébrer les louanges des justes, *ces hommes pleins de gloire qui ont été riches en vertu et qui ont aimé avec ardeur la véritable beauté* (Eccle., XLIV, 1-6), n'oublions pas de mettre en pratique ces paroles de l'Apôtre que notre bienheureuse patronne semble nous adresser du haut des cieux : *Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ.* (I Cor., IV, 16.) A quelle époque, en effet, a-t-il été plus nécessaire de méditer les grandes leçons de vertu que nous a laissées sainte Colombe ? Et n'est-ce pas par un dessein marqué de la divine Providence, qui sait, dans tous les temps, proportionner les remèdes aux maux que nous sommes appelés aujourd'hui à fixer nos regards sur cet admirable modèle ?

Depuis que l'espérance des biens éternels s'est affaiblie dans les peuples chrétiens, les âmes sont travaillées par une soif ardente des biens de la terre pour lesquels on sacrifie, hélas ! jusqu'à son éternité. Or, voilà que nous avons sous les yeux l'exemple d'une jeune vierge qui, pour sauver son âme, porte l'héroïsme du désintéressement jusqu'à renoncer à de grandes richesses et aux plus flatteuses espérances, jusqu'à s'exposer aux rigueurs de l'indigence sur une terre étrangère !

Combien d'âmes ne se laissent pas entrainer de nos jours par les trompeuses amorces des plaisirs ! Qui ne voit que la passion de la gloire de ce monde exerce ses ravages jusque sur ceux-mêmes qui sembleraient devoir être à l'abri de ses séductions ? Eh bien ! qu'ils considèrent tous comment une jeune princesse, ainsi que nous l'apprend la tradition, foule à ses pieds toutes les sollicitations de l'orgueil et de la sensualité, en préférant les souffrances et

les humiliations de la croix à toutes les promesses de la vanité, lors même qu'elles se présenteraient à elle sous la forme de quelque brillant diadème.

Il en est d'autres encore qui, enchaînés par les liens d'un honteux respect humain, n'osent point, dans certaines circonstances, manifester au dehors, par la pratique sincère de la religion, les sentiments que leur inspire la vérité captive au fond de leur cœur. Pourraient-ils bien, ces chrétiens pusillanimes, ne pas rougir d'eux-mêmes, en présence des ossements sacrés d'une jeune martyre, qui préféra subir les plus affreux supplices plutôt que de paraître renier sa foi ? Comment tous les cœurs ne seraient-ils pas enflammés d'un généreux courage en se rappelant la douce et noble fermeté de Colombe, invinciblement fidèle à sa religion, à son devoir et à son amour pour Jésus-Christ, jusque sous les coups du glaive qui trancha sa vie à la fleur de son âge !

O illustre sainte ! vous dirons-nous encore avec saint Pierre Damien : « C'est à travers les flammes, le feu et les plus cruelles tortures que vous vous êtes élancée vers le Roi des cieux ; mais admise maintenant parmi le chœur des vierges, vous chantez le cantique nouveau et vos mains bienheureuses portent les palmes de la victoire. Maintenant, comme un astre d'or au milieu des pierres étincelantes de la Jérusalem d'en haut, vous brillez avec gloire dans la contemplation de celui qui, source de la vie et de la lumière, illumine tous ses élus des rayons d'une splendeur immortelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur. (*Serm.* 66.) » Oui, nous aimerons à vous contempler dans le ciel, portant avec gloire cette triple couronne de la pauvreté volontaire, de la virginité sans tache et d'un glorieux martyre ; et nous vous prierons, à tous ces titres, d'intercéder pour nous, afin que nous puissions suivre vos traces sur la terre et mériter de partager votre bonheur dans la cité des cieux ! *Amen.*

MATÉRIAUX

1. Ecriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. La Colombe, Symbolisme et Exemples. 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Sume turturem quoque et columbam. (Gen., XV, 9.)

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam ? (Ps. LIV, 7.)

Propera amica mea, columba mea ! (Cant., II, 10.)

Una est columba mea, perfecta mea. (Id., VI, 8.)

Gloriosissimam mortem magis quam odibilem vitam complectens, voluntarie præibat ad supplicium. (II Mach., VI, 19.)

Nouveau Testament. — Vidit Spiritum descendentem sicut columbam. (Matth., III, 16.)

Estote simplices sicut columbæ. (Id., X, 16.)

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. (I Cor., I, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Non ideo laudabilis virginitas, quia in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres faciat. (S. Ambros., L. I, *de Virginibus.*)

Ubicumque virgo est, Dei templum est ; nec lupanaria infamant virginitatem, sed virginitas etiam loci abhorret infamiam. (Id., *ibid.*, L. II.)

Hæc est vox martyrum, omnia tolerare, et de se nihil præsumere ; illum diligere qui glorificatur in suis. (S. Augustin., *Sermo* 5 *de Martyribus.*)

Gloriosa res, ubi tenera membra longiori martyrio confringuntur. (S. P. Damian., *Sermo* 66.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sainte Colombe, vierge et martyre du pays sénonais, est une des patronnes

du diocèse de Sens, et une des plus illustres protectrices de la France. Antiquité de son culte dans les Gaules : il date de la fin du troisième siècle, époque de son martyre. (Mgr Mellon-Jolly, *Mandement sur le culte de sainte Colombe*, le 29 juin 1853.)

2. Dévotion de Clotaire II, de Charlemagne et de ses descendants, de Louis VII, du roi Raoul, à sainte Colombe. (Id., *ibid.*)

3. Dévotion de plusieurs grands et saints personnages à sainte Colombe, tels que : S. Didier, évêque d'Auxerre au septième siècle ; le bienheureux Betton, évêque du même siége ; S. Eloi, qui vint habiter quelque temps près du tombeau de la sainte et fabriqua de ses mains une châsse aussi splendide par la beauté du travail que par la richesse des ornements ; S. Loup, archevêque de Sens, qui voulut être enseveli sous la gouttière de l'église de Sainte-Colombe ; S. Pierre Damien qui, venu d'Italie comme légat du Saint-Siége, voulut prononcer le panégyrique de sainte Colombe (*Sermo* 66, *de sancta Columba, virgine et martyre*) ; S. Thomas de Cantorbéry qui, durant son exil, passa plusieurs années auprès du tombeau de la sainte, où il puisa cette mansuétude pleine d'intrépidité, avec laquelle il devait, peu de temps après, verser son sang comme elle pour Jésus-Christ et son Eglise. (Id., *ibid.*)

4. — LA COLOMBE.

SYMBOLISME ET EXEMPLES.

Emisit quoque columbam. (Gen., VIII, 8.) — Spiritum sanctum in sua maxime persona illa columba significavit, quam de arca Noe emisit. (S. Rupertus, *hic.*)

Quæ cum non invenisset, ubi requiesceret pes ejus, reversa est ad eum in arcam. (Gen., VIII, 7.) — Quomodo, inquit S. Chrysostomus, non invenit requiem siquidem, teste Scriptura, cacumina montium fuerunt visa ? quia, cacumina adhuc limo erant plena. (S. J. Chrysostomus, *Homil.* 26.)

1. Cum Cardinales et Episcopi, de S. Fabiano P. M. eligendo agerent, nemine de Fabiano cogitante, columba capiti ejus desuper volans insedit ; inde populus Pontificem suum clamat. (Bollandus, 20 *januar.*)

2. S. Ephrem vidit humeris S. Basilii concionantis columbam insidentem, et dicenda suggerentem. (Id., 1 *febr.*)

3. S. Scholasticæ, sororis suæ, animam post triduum mortis S. Benedictus in cella sua columbæ specie videt in cœlum evolare. (Id., 10 *febr.*)

4. Post martyrium S. Eulaliæ V. et M., anima specie columbæ visa cœlum petere. (Id., 12 *febr.*)

5. Anima S. Aventini Episc. a morte ejus in specie columbæ candidæ ab ejus ore visa sursum evolare. (Id., 4 *febr.*)

5. — PLANS.

Plan de Mgr Mellon-Jolly, archevêque de Sens. — I. Antiquité et célébrité du culte de sainte Colombe, patronne du diocèse de Sens et protectrice de la France. — II. Culte que nous devons lui rendre nous-mêmes. (*Mandement sur le culte de sainte Colombe*, le 29 juin 1853. — Nous avons reproduit en entier ce beau Mandement qui est un panégyrique solide, vrai, bien ordonné et plein d'actualités.

6. — ENCOMIA.

S. COLUMBA RECUSAT NUBERE FILIO AURELIANI IMPERATORIS.

Quæris, inauratam cur Cæsaris horreat aulam,
Et molles fugiat virgo Columba toros ?
Non amat Attalico speciosa palatia luxu,
Sed petram ad gemitus casta Columba petit.

(R. P. Hugo Vaillant ; Fasti sacri, *de S. Columba, v. et m.* 31 *dec.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Bède, Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrologiis* ; le *Bréviaire de Tolède* a une hymne sur son martyre ; Mombritius, *Sanctuarium, seu vitæ Sanctorum* (1477) ; Petrus, *in Catalogo*, L. II, c. 24 ; Baillet.

Panégyristes. — S. Pierre Damien, *Sermo* 66 *de sancta Columba, virgine et martyre* ; Mgr Mellon-Jolly, archevêque de Sens, *Mandement sur le culte de sainte Colombe, patronne du diocèse de Sens* (1853.)

Historiens. — Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique sur les six premiers siècles.*

8. MARTYROLOGE. — S. Némèse, m. — SS. Darius, Zozime, Paul et Second, mm. — SS. Cyriaque, Paulitte, Second, Anastase, Syndime et leurs compagnons, mm. — S. Timothée, diacre et m. — Saintes Meuris et Thée, id. — S. Grégoire, év. — S. Avit, abbé. — Sainte Fauste.

21 décembre. — SAINT THOMAS, apôtre.

VIE DE SAINT THOMAS

Thomas, Galiléen de naissance, d'obscure condition, avait été comblé des plus beaux dons de la nature; mais il le fut plus encore de ceux de la grâce. Il suivit le Sauveur dès la première année de sa prédication, et il eut l'honneur d'être mis au nombre des douze apôtres. La vivacité de son amour était grande, il en donna une preuve au moment où Jésus voulut aller en Béthanie pour ressusciter Lazare. Les autres en détournent le divin Maître : « Les Juifs cherchent à vous lapider, lui disent-ils, et vous allez à eux? » Thomas, lui, s'écrie : « Allons aussi, nous, mourir avec lui! » A la dernière cène, quand Jésus leur dit : « Je m'en vais; vous savez où je vais, et vous en savez la voie; » Thomas dit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; comment en saurions-nous la voie? » Il reçut cette réponse : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Après la résurrection, Jésus se montra aux apôtres et aux disciples; mais Thomas ne se trouvait pas avec eux. La Providence le voulut ainsi pour l'affermissement de notre foi : Thomas n'y voulut point croire. « Si je ne mets mon doigt dans ses mains percées de clous, et ma main dans son côté percé d'une lance, je ne le croirai pas! » Le Sauveur se montra de nouveau, et dit à Thomas : « Mettez ici votre doigt, voyez mes mains; apportez votre main, mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais ayez la foi. » Thomas répondit : Mon Seigneur! mon Dieu! » Cet apôtre a douté, pour que nous ne puissions pas douter; il a vu et touché en notre lieu et place, et bienheureux sommes-nous d'avoir la foi.

A la dispersion des apôtres, Thomas eut l'Orient en partage. Il eut, dit-on, le bonheur d'y rencontrer les mages qui étaient venus au berceau de l'Enfant-Dieu, de les baptiser et de les associer au ministère évangélique. Il envoya aussi le disciple Thadée au roi d'Édesse, Abgare, qui reçut le baptême avec toute sa famille. Lui, parcourut le vaste empire des Parthes, rivaux alors des Romains, et il sema la foi dans ses immenses provinces. Puis il passa dans les Indes, où il forma une chrétienté florissante.

Le saint apôtre paraît avoir vécu jusqu'à un âge très-avancé, et avoir évangélisé toutes les contrées de l'Orient; il paraît avoir pénétré dans le Thibet et même dans la Chine : les monuments découverts par les missionnaires modernes sont une preuve indubitable qu'au moins ses disciples y ont porté la semence de l'Évangile.

Les Brachmanes, prêtres des idoles de l'Inde, irrités des progrès de la foi chrétienne, formèrent le dessein de tuer son propagateur : ces impies ayant observé que le saint allait tous les jours faire sa prière au pied d'une croix, à Méliapour, vers les bords de la mer, s'assemblèrent en ce lieu, et quand il parut, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, l'accablèrent de coups et le percèrent de leurs lances. En 1523, les Portugais s'étant rendus maîtres de Méliapour, firent creuser le tombeau de saint Thomas, y trouvèrent son corps, qui fut transporté à Goa, où ses reliques se conservent avec une grande vénération.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS

TEXTE : *Respondit Thomas et dixit ei : Dominus meus et Deus meus.* (Matth., XX, 28.)

Le nom de cet apôtre est dans toutes les bouches. Il n'est presque jamais prononcé sans réveiller l'idée de l'incrédulité et de l'obstination. Malheureusement un grand nombre, même parmi les fidèles, ignorent ce qu'il y a de profondément sage dans la conduite de Dieu à l'égard de ce disciple, qui fut un moment infidèle.

L'Église regardera toujours les apôtres comme les fondateurs du christianisme, puisque saint Paul nous dit en termes formels : « Vous êtes comme un édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ est lui-même la principale pierre de l'angle. »

Or, parmi les apôtres, tous n'ont pas eu le même caractère, la même conduite. Dieu, en choisissant des hommes, les prenait tels qu'ils étaient, avec leurs imperfections naturelles, pour montrer ensuite dans eux la puissance de sa grâce.

Saint Thomas est un des disciples du Sauveur dont la conduite est la plus instructive pour nous. Son refus de croire d'abord à la résurrection de Jésus-Christ, sur le témoignage de ceux qui avaient eu le bonheur de le voir, la manière dont il se conduisit après cette infidélité de quelques jours, mais, par-dessus tout, la bonté toute miséricordieuse de son Maître dans les moyens qu'il emploie pour éclairer son âme, ce sont là des sujets de méditation qu'il faut prendre garde de négliger. On y trouve les instructions les plus solides et dont l'application à notre conduite est aussi facile qu'elle est avantageuse.

Ier POINT. — LA MISÉRICORDE DE JÉSUS-CHRIST ENVERS SAINT THOMAS.

La charité du Sauveur à l'égard de son disciple infidèle mérite toute notre admiration; en même temps, elle contribuera à nous relever de notre abattement, et à nourrir la confiance dans nos âmes, après nos infidélités et nos faiblesses.

Voyez, dit un ancien écrivain, comment le Sauveur daigne venir au devant de Thomas, et faire, pour un seul homme, ce qu'il a fait pour tous les apôtres assemblés; comment il lui montre ses plaies, afin de sauver son âme, en la retirant de l'abîme de l'incrédulité.

Jésus-Christ n'a pas égard à la multitude. Une seule âme lui est infiniment chère, parce qu'elle lui a coûté la vie. Il remuait le monde entier, s'il le fallait, pour convertir un pécheur, pour ramener à lui une brebis égarée, que ne devons-nous pas espérer de cette bonté infinie!

C'est Jésus-Christ qui, le premier, va chercher son apôtre; le maître va au disciple, le médecin au malade. Thomas infidèle ne peut chercher le Sauveur, sans auparavant être prévenu par sa grâce. Cette grâce lui est donnée, mais avec quelle générosité de la part de celui qui seul est l'auteur et le dispensateur de tous les biens?

C'est ainsi que l'âme éloignée de Dieu répète ces paroles du prophète : Convertissez-moi, Seigneur, et je serai converti. Vous m'appellerez et je vous répondrai; vous tendrez la main à celui qui est votre ouvrage.

Oui, Seigneur, votre miséricorde triomphera de votre justice, et nous serons sauvés.

Jésus-Christ entre dans le cénacle où Thomas se trouvait avec les autres disciples, il y entre d'une manière miraculeuse, les portes étant fermées.

C'est un miracle. Dieu agit de la sorte envers les infidèles; saint Paul nous l'assure.

Rien ne coûte à la miséricorde divine. Combien d'âmes doivent leur retour vers Dieu à des miracles de la grâce? Les chrétiens sans foi ne comprennent pas ces choses; mais un cœur touché, converti, après des années entières passées dans l'éloignement de Dieu, bénit cette divine miséricorde qui l'a cherché, qui l'a attendu, et dont les effets ont été admirables. Où serions-nous nous-mêmes aujourd'hui, si la bonté de Dieu ne s'était manifestée à notre égard avec tant de magnificence?

Le Sauveur montre ses plaies à Thomas, il l'invite à les toucher : portez-y votre doigt, lui dit-il; voyez mes mains; mettez votre main dans mon côté.

O bonté ineffable! c'est ainsi que notre adorable Sauveur se venge envers ses amis, alors même qu'ils ont eu la faiblesse et la lâcheté de le trahir.

Les plaies de Jésus-Christ guérissent celles que l'incrédulité avait faites dans l'âme de son apôtre. Elles guérissent les nôtres, si nous les regardons avec un vrai sentiment de foi.

Cette foi, saint Thomas la recouvre, en portant la main dans le côté de son maître; tout ce qu'il avait perdu, lui est donné par la miséricorde de Jésus-Christ. Il croit, et sa foi sera manifestée; il la prêchera aux nations, en leur faisant adorer le nom de Jésus.

Ce n'est pas assez; quand Jésus-Christ avait visité ses disciples, en l'absence de Thomas, il les avait comblés de faveurs, en les établissant les maîtres du monde, les dispensateurs des divins mystères, les pasteurs de l'Église, les ministres de sa parole. L'apôtre, un moment incrédule, sera-t-il privé de tous ces biens? non, le cœur de Jésus est un trésor ouvert, et ses mains ne peuvent retenir les bénédictions et les grâces. C'est là que notre apôtre trouve sa mission, ses titres, sa dignité, et tous les dons de l'Esprit saint, qui feront de lui un ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur.

O plaies salutaires qui rendent encore tous les jours la vie aux morts, la santé aux malades, la vue aux aveugles! C'est une grande sagesse de porter souvent nos pensées, nos affections et nos désirs sur ce cœur blessé par l'amour, sur ces ouvertures des pieds et des mains, qui sont devenues pour le genre humain des fontaines du salut.

Il est donc vrai que nous pouvons être rétablis dans la possession de tous les biens, dans la jouissance de tous les droits que le péché nous a enlevés. Rien de plus certain. Le recours à la divine miséricorde, l'accès auprès de celui qui veut bien être notre avocat, notre médiateur auprès de son Père nous étant laissé, il n'y a rien que nous ne puissions trouver dans les trésors infinis de la divine bonté.

L'exemple de saint Thomas, le souvenir de ce que Jésus-Christ a fait pour lui, seront toujours pour nous des motifs d'espérance et d'une confiance illimitée en la miséricorde de Jésus!

IIe POINT. — COMMENT SAINT THOMAS RÉPARE SA FAUTE.

Mon Seigneur et mon Dieu! Tel est le cri qui sort de la bouche de saint Thomas et que son cœur a proféré au dedans de lui-même.

Cette parole est la juste expression de la foi, de la joie et de l'amour. Si saint Thomas, dit Gaïetan, a failli, en ne croyant pas assez tôt, il a bien réparé sa faute par l'excellente confession de foi qu'il a faite. Car il a confessé clairement que Jésus-Christ était vrai Dieu et vrai homme.

Mon Seigneur et mon Dieu! Mon Dieu, puisque vous vous êtes ressuscité vous-même, comme vous l'aviez promis. Mon Seigneur, puisque vous m'avez racheté par vos plaies et par les douleurs de votre humanité sainte.

Mon Seigneur et mon Dieu! c'est un cri de joie, l'apôtre a retrouvé son maître qu'il croyait avoir perdu pour toujours; tout à coup son amour se rallume au contact de ce cœur qui est une fournaise ardente d'où sortent mille étincelles capables d'embraser les cœurs de tous les hommes. Si, avant la Passion du Sauveur, Thomas a pu dire : Allons, et mourons avec lui, quel désir ardent le dévore aujourd'hui, pour donner au Sauveur une vie qui lui appartient à tant de titres!...

Cette foi, cette joie, cet amour, ne seront pas stériles. Gardons-nous de le croire.

Après l'Ascension de Jésus-Christ, saint Thomas brûle du désir d'aller porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre; le zèle qui l'anime embrasse le monde entier. Il ne lui suffit pas, s'écrie un orateur célèbre, d'avoir converti les Parthes et les Mèdes; les Hyrcans et les Perses sanctifiés sont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jésus-Christ dans tous les lieux que le héros de la Grèce a rendu célèbre par ses conquêtes; honteux d'en demeurer là, et de finir sa course où l'ambition de ce monarque termina la sienne, il pousse plus avant; il pénètre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples dont le nom était à peine connu, et là, avec le secours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? O toute-puissante et divine foi, que ne pouvez-vous pas! Il établit le culte d'un Dieu crucifié; il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jésus-Christ et à l'Évangile des millions d'infidèles.

Tels sont les effets, telles sont les conséquences de ce cri de l'amour : Mon Seigneur et mon Dieu!

Que devons-nous penser d'un grand nombre de chrétiens qui ont mille fois répété la parole de saint Thomas, et qui ne font rien pour Jésus-Christ?

Rien n'est plus commun que cet hommage rendu à Dieu, à Jésus-Christ, par des formules de prières que le cœur désavoue. Le démon, en sa qualité de père du mensonge, persuade à un grand nombre d'âmes, qu'elles trouveront leur salut dans ce culte extérieur. Hélas! il y a dix-huit siècles que le Sauveur disait : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

Mais le triomphe et la consommation de la foi se trouvent dans le martyre. Saint Thomas prêche la foi, et consent à mourir victime de la vérité qu'il annonce aux peuples; voilà le prodige de la grâce. L'apôtre du doute et de l'infidélité, devient le martyr de sa foi en la résurrection du Sauveur, qu'il avait eu le malheur de nier avec opiniâtreté.

Or, le chrétien véritablement converti doit être le martyr de sa foi. Cette foi combat les sens et leurs désirs coupables; elle mortifie et détruit les passions criminelles; elle condamne le monde et ses plaisirs dangereux; elle enseigne que le bonheur ne se trouve que dans le mépris de nous-mêmes, dans l'humilité, la patience, la douceur, la pauvreté et les souffrances. Si donc une âme s'attache à Jésus-Christ par une foi réelle, il est impossible qu'elle refuse de marcher dans cette voie étroite qui conduit à la vie par les tribulations, les violences, les sacrifices. Tel est le martyre que nous devons considérer comme une conséquence inévitable de notre foi, et de notre amour pour Jésus-Christ.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Prédication de Saint Thomas. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Duodecim autem apostolorum nomina sunt hæc : Primus Simon, qui dicitur Petrus et Andreas... Thomas. (Matth., x, 3.)

Dixit ergo Thomas, qui dicitur Didymus, ad condiscipulos : Eamus et nos, ut moriamur cum eo. (Joan., xi, 16.)

Dicit ei Thomas : Domine, nescimus quo vadis, et quomodo possumus viam scire ? Dicit ei Jesus : Ego sum via, veritas, et vita. (Joan., xiv, 5-6.)

Thomas autem, unus ex duodecim qui dicitur Didymus, non erat cum eis quando venit Jesus. Dixerunt ergo ei alii discipuli : Vidimus Dominum. (Id., xx, 24-25.)

Ille autem dixit eis : Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. (*Ibid.*, 25.)

Et post dies octo, iterum erant discipuli ejus intus, et Thomas cum eis. Venit Jesus januis clausis et stetit in medio, et dixit : Pax vobis. (*Ibid.*, 26.)

Deinde dicit Thomæ : Infer digitum hic, et vide manus meas, et affer manum tuam et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis. (*Ibid.*, 27.)

Respondit Thomas et dixit ei : Dominus meus et Deus meus.

Dixit ei Jesus : Quia vidisti me Thoma, credidisti ; beati qui non viderunt et crediderunt. (*Ibid.*, 28-29.)

2. — SS. PÈRES.

Thomas immisit manus, patefecit vulnera, et ut Christum crederet, iterum pati compulit Christum. (S. J. Chrysost., *Sermo* 35.)

Occisus sum propter te, ait Christus Thomæ ; per locum quem vis tangere sanguinem fudi ut redimerem te, et adhuc dubitas de me, nisi tetigeris me ; ecce et hoc præsto ; tange et crede, inveni locum vulneris, sana vulnus dubitationis. (S. Augustin., *Sermo* 159.)

Plus nobis Thomæ infidelitas ad fidem, quam fides credentium apostolorum profuit. (S. Gregor., pap., *Homil.* 26 *in Evang.*)

Beati qui non viderunt et crediderunt. In hac sententia nos specialiter signati sumus, qui eum, quem carne non videmus, mente retinemus. (Id., *ibid.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Signification du nom de Thomas : Thomas abysso comparandus propter nominis rationem, etymologiæ significationem et ejus definitionem. (S. Thomas Aquinas, *Sermo de S. Thoma apostolo.*)

De même que Dieu fit jaillir la lumière de l'abîme du néant : *Fiat lux* ; de même Jésus-Christ verse la lumière sur l'abîme d'incrédulité de Thomas et en fait jaillir : confessionem, obedientiam, justitiam, prædicationem, dilectionem. (Id., *ibid.*)

2. Parallèle : Christus posuit Thomam in latere, Joannem in pectore, Petrum in sinu Patris, Paulum in tertio cœlo. (S. Bernard., *Sermo.*)

3. Caractères de l'incrédulité. On en distingue quatre : 1° la singularité ; 2° la fausseté de jugement ; 3° l'opiniâtreté ; 4° la petitesse d'esprit. Ces caractères se remarquent dans l'incrédulité de S. Thomas comme dans celle des mauvais chrétiens. (Bourdaloue, *Panégyrique de S. Thomas.*)

4. Trois états de la foi de S. Thomas : 1° il l'a professée hautement ; 2° il l'a prêchée apostoliquement ; 3° il l'a consommée saintement. (Id., *ibid.*)

4. — PRÉDICATION DE S. THOMAS.

S. Thomas populum docuit ut : 1° in Deum crederet ; 2° sacrum baptisma susciperet ; 3° a fornicatione se abstraheret ; 4° avaritiam devitaret ; 5° gulam restringeret ; 6° in pœnitentia permaneret ; 7° in his ac cæteris bonis perseveraret ; 8° amaret hospitalitatem ; 9° Dei in agendis voluntatem quæreret ; 10° in non etiam faciendis ; 11° amicos et inimicos diligeret ; 12° in his observandis curam haberet pervigilem. (Guillelmus Paris., *Sermo* 2 *de S. Thoma apostolo.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE DENIS LE CHARTREUX. — Laudabilis fuit S. Thomas apostolus ex :

1° caritate in Deum ; 2° prompta resignatione ad mortem ; 3° dilectione fraterna. (*Sermo de S. Thoma apostolo.*)

Plan de Guillaume de Paris. — Texte : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum.* (Joan., xx, 25.) — Christi pietas apparuit : 1° in generali consolatione discipulorum ; 2° in speciali confortatione eorum qui ceciderant ; 3° in generali consolatione fidelium. (*Sermo de S. Thoma apostolo.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

Plan de Fléchier. — Texte : *Thomas, unus ex duodecim, non erat cum eis, quando venit Jesus.* (Joan., xx, 24.) — Examinons dans ce panégyrique : I. Les faiblesses de S. Thomas. — II. Les miséricordes de Jésus-Christ. (*Panégyrique de S. Thomas.*)

Plan de Du Jarry. — Texte : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* (Luc., xxii, 32.) — I. L'infidélité de S. Thomas en a fait un témoin irréprochable de la résurrection de Jésus-Christ. — II. La foi de S. Thomas devenue plus vive et plus courageuse après son infidélité, en a fait un prédicateur zélé et un glorieux martyr de la résurrection. (*Essais de panégyriques.*)

Voir au 21 décembre, dans notre *Calendrier des Prédicateurs*, les deux excellents plans de Bourdaloue et de Michel Vivien.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

Plan de M. l'abbé Sabatier. — Texte : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti ; beati qui non viderunt et crediderunt.* (Joan., xx, 29.) — La vie de S. Thomas nous montre : 1° avant sa chute : que nous devons suivre la voix de Jésus-Christ dès qu'elle se fait entendre à nous ; que nous devons marcher à sa suite même au milieu des dangers et des souffrances, car il est la voie, la vérité et la vie ; 2° au moment de sa chute : qu'il ne faut jamais compter sur ses propres forces, ni chercher la vérité en dehors de l'Eglise ; 3° après sa chute : qu'il faut avoir un repentir de nos fautes semblable au sien, si nous voulons que Dieu nous pardonne. (*Imitation des Saints.*)

6. — ENCOMIA.

Cum te reddiderint Domini conspecta fidelem
Vulnera, quis cæcam dixerit esse fidem ?
(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri.)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. Pères. — S. J. Chrysostôme, *Homil.* 61 *in Joan.; Homil.* 26 *ad Hebr.;* S. Augustin, *Serm.* 158, *Tract. in Joan ; Ep.* 230 ; Origène, L. II *in Celsum* ; Rufin, L. II, c. 5 ; S. P. Chrysologue, *Serm.* 2 *et* 84 ; S. Grégoire le Grand, *Homil.* 29 *in Evang.;* S. Gaudence, *Homil.* 17.

Panégyristes anciens. — S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Albert le Gr., Guillaume de Paris, Denis le Chartreux, S. Laurent Justinien, S. Antoine de Padoue, Mat. Faber, Engelgrave.

Modernes. — Caignet, Biroat, Texier, Du Jarry, Vivien, Houdry, Bourdaloue, Castillon, Fléchier, Laselve, La Roche, Séraphin de Paris.

Contemporains. — M. l'abbé Sabatier, M. l'abbé C. Martin.

Hagiologues. — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum,* et tous les hagiographes.

8. MARTYROLOGE. — S. Thomas, ap. — SS. Jean et Festus, mm. — S. Glycère, pr. et m. — S. Anastase, év. et m. — S. Séverin, év.

22 décembre. — SAINT TROPHIME, d'Arles.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT TROPHIME

Saint Trophime fut le disciple de saint Paul et le compagnon de ses travaux. Il était né à Éphèse de parents païens. Venu dans les Gaules avec quelques autres disciples de saint Paul, entre autres saint Auspice, premier évêque d'Apt, en Provence, il fonda l'église d'Arles et en fut le premier évêque. Il gouverna cette église en même temps que saint Crescent celle de Vienne en Dauphiné. Il mourut vers la fin du premier siècle; mais on ne sait s'il souffrit le martyre. Ce qui a fait présumer qu'il était mort en paix, c'est qu'on n'a trouvé aucun monument qui indique qu'il ait été tourmenté pour la foi. L'église d'Arles l'honore le 29 décembre. Ses reliques reposent dans l'ancienne cathédrale qui porte son nom.

Telle est la tradition de la Provence. Et qui oserait la contredire, depuis les travaux récents qui ont justifié d'autres traditions de la même contrée, auxquelles on opposait auparavant les mêmes objections? Ceux qui refusent de l'admettre, et reportent au troisième siècle l'origine de toutes les églises des Gaules, tombent dans une étrange contradiction, puisqu'en parlant de l'église de Lyon ils avouent que, dès les premiers temps du christianisme, des missionnaires asiatiques, munis des pouvoirs de Rome, sont venus fonder cette église. On peut revoir ici ce qui a été dit dans la vie de saint Irénée et de saint Polycarpe de Lyon. Mais, par où sont arrivés ces missionnaires? Ce ne peut être évidemment que par la Méditerranée. Pourquoi donc refuser d'admettre des églises sur les côtes de cette mer avant le troisième siècle? Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à réfuter nos adversaires sur ce point.

PANÉGYRIQUE DE SAINT TROPHIME

(Imitation du Panégyrique de saint Latuin, par Mgr Pie, évêque de Poitiers, 1858.)

TEXTE : *Trophimum autem reliqui infirmum Mileti.*
(II Tim., IV, 20.)

Fidèle disciple de saint Paul, Trophime le suit dans toutes ses courses apostoliques en Asie. Les *Actes des Apôtres* nous le montrent à Éphèse, dans la Troade, à Milet. Il vint sans doute à Rome avec l'Apôtre des nations, d'où, recevant de saint Pierre sa mission pour les Gaules, il partit pour la Provence avec Auspice, devenu premier évêque d'Apt, et vint évangéliser la célèbre et antique ville d'Arles.

Ier POINT. — SITUATION DE LA PROVENCE A L'ARRIVÉE DE SAINT TROPHIME.

Trophime vint à Arles vers la fin du premier siècle. Je le dis sans hésiter, M. F.; à Dieu ne plaise que, sur les arguments faibles et ruineux d'une science attardée, je donne le démenti à la tradition constante et universelle de nos Églises! A Dieu ne plaise que je suppose dans les apôtres et dans le siége apostolique tant de dédain et d'indifférence pour la grande nation des Gaules,

reliée de mille façons à la métropole de l'empire, qu'ils aient négligé de faire pour elle ce qu'ils faisaient pour des nations infiniment moins civilisées et moins accessibles ! A Dieu ne plaise enfin que, rejetant des titres d'antiquité que Rome elle-même nous reconnait, mon patriotisme se glorifie, comme d'une conquête nationale, de l'opinion qui n'amène à Jésus-Christ la plupart de nos provinces que plusieurs siècles après les peuples de l'Afrique et des Indes! J'aime mieux dire, avec un homme qui fut la gloire de notre grand siècle et dont l'érudition égala l'éloquence, qu'*à la suite de Rome et par elle, tout l'Occident est venu à Jésus-Christ, et que nous y sommes venus des premiers ;* et je veux vous bénir avec lui, ô Seigneur, de ce que *ce fut vous qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises.* C'est Bossuet, messieurs, que vous venez d'entendre. Ce grand génie, à qui toutes les manières de l'aigle vont si bien, ayant entrepris de raconter les origines et les gloires de l'Église gallicane, et trouvant sur son chemin des écrivains fâcheux qui commençaient à balbutier leurs doutes et leurs objections, choque ainsi de l'aile une critique téméraire, et, l'ayant étourdie et réduite au silence, reprend son vol vers des hauteurs où il n'est donné à personne de le suivre.

Qu'était-ce que la ville d'Arles il y a dix-sept cents ans? Quelle population renfermait-elle dans ses murs? Quelques milliers de ces Gaulois, que Rome avait soumis par le glaive de César, à qui elle avait imposé le joug de son empire, de ses mœurs corrompues et de sa religion plus corrompue que ses mœurs. Si les campagnes tenaient encore pour les sombres doctrines et les rites cruels du culte druidique, la ville, plus polie et mieux façonnée aux molles habitudes des Romains dégénérés, s'accommodait assez d'ordinaire d'une servitude, qu'après tout elle partageait avec ses maîtres et qu'elle oubliait avec eux dans le luxe et les plaisirs : ou si parfois leur insolence faisait bouillonner le vieux sang gaulois, si les exactions du collecteur de tributs poussaient quelques opprimés jusqu'au désespoir et à la révolte, bientôt il fallait baisser la tête, ne plus maudire le nom de Rome qu'en secret, et se résigner à porter, avec le reste du monde, un joug qu'il était impossible de briser.

Le pauvre esclave, avec ses rudes travaux et ses plaisirs grossiers, enviait, sans doute, les voluptés plus raffinées du riche ; mais il pouvait aussi souvent se consoler par le spectacle de l'humiliation et des douleurs du maître impitoyable qui l'écrasait. L'un à la suite de l'autre, souvent de front, la défiance et la haine dans le cœur, ils allaient, par le même chemin de honte, de souffrances ou de joies impures, aboutir au même abîme des supplices éternels.

Voilà où en était la population de la Provence tout entière, lorsque saint Trophime vint lui apporter l'Évangile du salut. D'où venait-il? Qui l'avait envoyé? Il venait de Rome, de Rome, la dominatrice et la corruptrice des peuples, qui *les avait tous enivrés du vin de sa prostitution*, comme dit énergiquement l'Apôtre des révélations. Il ne venait point, comme les gouverneurs des provinces, muni d'un décret des divins empereurs : leurs lois l'avaient déjà condamné à mort, lui et tous ceux qui suivraient sa doctrine. Mais à côté du palais des Césars, dans une maison obscure, un simple pêcheur de Galilée, Simon, surnommé Pierre, avait fondé un autre empire romain, duquel il est écrit qu'il survivra à tous les empires de la terre. Ce chef de la nouvelle Rome, toujours vivant dans ses successeurs, avait, lui aussi, ses envoyés et ses gouverneurs de provinces. Il leur confiait, non point la conduite des armées, l'administration des villes, la perception des revenus publics, la distribution des grâces ou des faveurs temporelles, mais le gouvernement des

âmes et la dispensation des dons célestes, de la vérité révélée, de la justice et de la paix, des trésors de l'éternité.

Voilà les biens que saint Trophime, envoyé par saint Paul et par les pontifes romains, vint apporter à nos pères. Tous sans doute ne surent pas tout d'abord en connaître le prix. Le sang des martyrs versé en Provence montre assez quels combats la vérité chrétienne dut y livrer, comme dans le reste du monde, aux erreurs protégées et aux vices triomphants. Mais enfin ce peuple intelligent sut reconnaître la vérité : ce naturel doux et poli, que l'erreur avait bien pu corrompre et altérer, mais non pas détruire, se plia bientôt aux douces vertus de l'Évangile, à l'humilité, à la charité, à la chasteté et à toutes les œuvres qui en découlent. Alors se fit l'heureuse réconciliation du riche et du pauvre, dans la communauté des mêmes espérances, dans l'adoration et l'amour du même Dieu, qui les a créés l'un et l'autre, qui les a également rachetés au prix de son sang, qui les appelle ensemble à jouir du même bonheur pendant l'éternité. Alors fut conquise la vraie liberté, celle qui élève le chrétien dans les fers au-dessus de toute la puissance des tyrans qui l'oppriment. Alors on goûta, dans le fond du cœur, cette joie du Saint-Esprit que n'éteignent point les souffrances corporelles, cette paix inaltérable, qui est, dès ici-bas, un avant-goût de l'éternelle félicité.

IIe POINT. — APOSTOLAT DE SAINT TROPHIME.

Quel fut le procédé de saint Trophime pour tirer vos pères de la nuit de l'idolâtrie et les transporter dans l'admirable lumière de Jésus-Christ? M. F., les hommes apostoliques n'ont pas eu deux manières d'annoncer la parole de Dieu. Ils ont affirmé ce que Jésus-Christ lui-même avait affirmé, ce que les apôtres avaient affirmé; ils ont affirmé, et, comme Jésus, comme les apôtres, ils ont prouvé leur affirmation, non par des raisonnements, mais par des miracles. « Dieu, dit Bossuet, a le droit de se faire croire, et il a aussi le moyen de se faire entendre. » Dès lors que c'est lui qui parle, que c'est lui qui commande, et que l'accent de sa parole, le timbre de sa voix ne peuvent être méconnus, il ne reste qu'à croire, il ne reste qu'à obéir : cela est vrai, parce qu'il l'a dit; cela est juste, parce qu'il l'a commandé. Oui, quand une affirmation est signée de ces deux mots : Moi, le Seigneur : *Ego*, *Dominus*, et que cette signature de Dieu est authentiquée, et, si j'ose ainsi le dire, légalisée par son cachet unique et inimitable qui est le miracle : encore un coup, il n'y a plus qu'à croire, il n'y a plus qu'à obéir. Voilà pourquoi l'impiété rationaliste s'acharne si fortement à prononcer l'impossibilité du miracle : elle ne veut pas que Dieu ait gardé aucun moyen de faire reconnaître sa parole. Mais les oracles de l'impiété n'enchaînent pas le bras de Dieu, et il poursuit d'agir selon les lois qu'il s'est marquées.

Ainsi faisait votre grand saint. Il n'avançait que muni de ses lettres de créance. A chaque pas, le thaumaturge garantissait l'apôtre, le miracle certifiait la parole. A son entrée dans cette ville, son premier ouvrage, c'est de payer l'hospitalité qu'il y reçoit en rendant la vue à un aveugle, à la fille d'une pauvre veuve qui lui a ouvert sa maison. Après un tel prodige, commen refuser de croire l'homme de Dieu lorsqu'il se dit envoyé du ciel pour guérir de la cécité spirituelle cette province tout entière assise dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort? Aux messagers de ceux qui lui feraient demander les preuves de sa mission, il peut répondre comme son Maître : « Allez et reportez ce dont vous êtes témoins : les aveugles voient, les sourds entendent, les boi-

teux marchent, les muets parlent. » (Matth., xi, 5.) Une vertu s'échappe de lui, même à son insu ; il suffit qu'il passe auprès des malades : son ombre, comme celle du prince des apôtres, opère la guérison de ceux qu'elle atteint ; et les infidèles, délivrés eux-mêmes de leurs infirmités par ce miraculeux contact, viennent en foule au baptême. C'est ainsi, M. F , que s'est formée cette chrétienté dont vous faites partie.

L'enfer, il est vrai, souleva des obstacles et des tempêtes : il n'en souleva point assez au gré du serviteur de Jésus-Christ. Le disciple se plaignait amoureusement d'être trop épargné en comparaison de son maître ; et, considérant ses épreuves comme légères, il répétait souvent ces paroles qui rappellent celles de l'apôtre saint André : « O bon Jésus! qui me donnera de mourir pour vous ? » *O bone Jesu! quis mihi det ut pro te moriar?*

Ce vœu ne fut pas entièrement exaucé. Le vieil athlète, épuisé de travaux et de souffrances, s'endormit doucement entre les bras de ses disciples, dans sa bienheureuse cité d'Arles ; mais aucun caractère divin n'avait manqué à son apostolat ; et sa doctrine, autorisée par le sceau du miracle, avait été marquée aussi du sceau de la persécution. Donc son histoire, si laconique qu'elle soit, nous montre en lui tous les caractères des hommes apostoliques, et elle me donne le droit de reprendre les paroles de mon texte et de vous dire : Souvenez-vous de votre premier père dans la foi, de celui qui vous a apporté la parole de Dieu. Souvenez-vous de lui en lui rendant un culte : la solennité de ce jour a pour but de le ranimer parmi vous. Souvenez-vous de lui en gardant pure et intacte la foi qu'il vous a annoncée.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Les apôtres des Gaules. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis et filias tuas super humeros portabunt. (Is., xlix, 22.)

Mittam ex eis ad gentes in mare. (Id., lxvi, 19.)

Seminabo eos in populis, et confortabo eos in Domino. (Zach., x, 9.)

Nouveau Testament. — Asiani vero Tychicus et Trophimus. Hi cum præcessissent, sustinuerunt nos Troade. (Act , xxi, 4.)

Viderant autem Trophimum Ephesium in civitate cum ipso, quem æstimaverunt quoniam in templum introduxisset Paulus. (Id., xxi, 29.)

Trophimum autem reliqui infirmum Mileti. (II Tim., iv, 20.)

2. — SS. PÈRES.

Vocare apostolos rusticos, indoctos et illiteratos, pauperes, abjectos, imprudentes, obscuros ; non sunt hæc maladicta in apostolos, sed gloria, quod tales viri toto orbe apparuerunt. (S. J. Chrysostomus, *Homil.* 3 *in* I *ad Cor.*)

Inter funera martyrum, prædicatum est toto orbe Evangelium. (S. Augustin., *de Civit. Dei*, L. XVIII, c. 35.)

In ipsis apostolis plus erat mirabilis virtus operum quam virtus signorum. (S. Isidor. Hispal., *de Summo bono*, L. I, c. 24.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. S. Trophime fut le compagnon des travaux de S. Paul dans la Troade (Act., xxi, 4) ; à Ephèse (Id., *ibid.*, 29) ; à Milet (II Tim., iv, 20).

2. Il fut envoyé dans les Gaules et fonda le siége d'Arles.

3. Réfutation des critiques qui soutiennent que S. Trophime vint à Arles au milieu du troisième siècle et non à la fin du premier. (Mgr Pie, évêque de Poitiers, *Discours sur le culte de S. Latuin.*)

4. A la suite de Rome et par elle, tout l'Occident est venu à Jésus-Christ, et nous y sommes venus des premiers. (Bossuet, *Discours sur l'unité de l'Eglise*, deuxième partie.)

5. Comme S. Paul, S. Trophime emploie deux moyens pour convertir les gentils : 1° la prédication ; 2° le miracle. Le thaumaturge garantissait l'apôtre ; le miracle certifiait la parole. (Mgr Pie, *ut supra.*)

6. Apostolat de S. Trophime. Ses glorieuses conquêtes Son désir du martyre. Sa sainte mort dans le Seigneur.

7. Le culte que nous devons rendre à S. Trophime doit consister : 1° à défendre la foi qu'il est venu le premier implanter dans nos contrées ; 2° à la conserver intacte, pure et vivante dans nos âmes. (Mgr Pie, *ut supra.*)

4. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE S. THOMAS D'AQUIN. — Texte : *Vocans ab Oriente avem et de terra longinqua virum voluntatis meæ.* (Is., XLVI, 2.) — Quadrupliciter vocavit Dominus B. Trophimum, nimirum : 1° ad sanctitatem, radiis virtutum eum illuminando ; 2° ad prædicationis effectum, eum in episcopali dignitate sublimando ; 3° ab Asia in Galliam deducendo et eam per ipsum illustrando ; 4° de mundo ad cœlum eum gloria virtutum et laborum coronando. — II. De B. Trophimi dignitate et sapientiæ apostolatus claritate. (S. Thomas Aquinas, *Sermo de S. Dionysio.*)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE LATOUR DU PIN. — Texte : *Signaculum apostolatus mei vos estis in Domino.* (I Cor., IX, 2.) — I. S. Trophime renouvelle dans une partie des Gaules le mérite des apôtres ; voilà les travaux de son apostolat. — II. S. Trophime renouvelle dans une partie des Gaules la gloire des apôtres ; voilà le succès de son apostolat. (*Panégyrique de S. Denis,* appliqué à S. Trophime.)

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DE M. L'ABBÉ LEBLASTIER. — Texte : *Manus Zorobabel fundaverunt domum istam et manus ejus perficient eam.* (Zach., IV, 9.) — S. Trophime considéré : 1° comme le fondateur de l'église d'Arles : 2° comme l'apôtre de la Provence. (*Panégyrique de S. Denis,* appliqué à S. Trophime.)

5. — LES APOTRES DES GAULES.

Les principaux apôtres des Gaules sont : S. Denis, de Paris ; S. Pothin et S. Irénée, de Lyon ; S. Lazare, de Marseille ; S. Crescent, de Vienne ; S. Martial, de Limoges ; S. Saturnin, de Toulouse ; S. Austremoine, d'Auvergne ; S. Trophime, d'Arles ; S. Paul, de Narbonne ; S. Gatien, de Tours ; S. Firmin, d'Amiens ; S. Ausone, d'Angoulême ; S. Latuin, de Séez.

PLAN DE PANÉGYRIQUE applicable à ces apôtres et à ceux des diverses contrées du monde chrétien. — I. Situation des Gaules à l'arrivée de S.... 1° les villes peu civilisées gémissaient sous le joug des Romains dégénérés ; 2° les campagnes à demi barbares étaient asservies au rite cruel du druidisme ; 3° la justice était foulée aux pieds, la miséricorde était inconnue, la force brutale dominait partout, et partout l'horrible plaie sociale de l'esclavage. — II. Biens que S... apporta dans cette partie des Gaules : 1° le culte du vrai Dieu, la destruction de l'idolâtrie ; 2° la justice dans l'Etat, la paix dans les familles, l'union parmi les citoyens, les sciences, la civilisation, la pratique des vertus chrétiennes. (M. l'abbé C. Martin.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

HAGIOGRAPHES. — Bède, Usuard, Adon, *in Martyrolog.;* Baillet, *Vies des Saints ;* Godescard, *id.*

HISTORIENS. — S. Grégoire de Tours, *Histor. Franc.;* Tillemont, *Mémoires,* t. IV ; Sainte-Marthe, *Gallia christiana;* Duport, *Histoire de l'église d'Arles ;* Adon, *in Chronic.;* Pierre de Cluny, *Epist. 2 contra Heinricianos.*

7. MARTYROLOGE. — S. Flavien, m. — SS. Demètre, Honorat et Florus, mm. — S. Ischyron, id. — S. Chérémon, év. et m. — S. Zénon, id.

23 décembre. — NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE,

OU DE BON ESPOIR, OU DE BON SECOURS, OU DU REFUGE, OU DE LA DÉLIVRANDE, OU DE LA RECOUVRANCE, OU DE BONNE-ENCONTRE.

INSTRUCTION POUR CETTE FÊTE

TEXTE : *Cum elevaretur arca, dicebat Moyses : Surge, Domine, dissipentur inimici tui.* (Num., x, 35.)

Marie est l'arche glorieuse du Nouveau Testament qui a été élevée dans le ciel. Couronnée Reine de la cité sainte, assise sur un trône à la droite de son Fils bien-aimé, mille fois plus belle qu'un chérubin, elle brille dans la sainte montagne de Dieu, au milieu de ses élus et serviteurs. Éblouies et consternées par l'éclat de sa gloire, les puissances de l'enfer ont été précipitées au fond de leurs sombres abîmes, leur arc a été brisé et leurs forces ont été dispersées. Au seul nom de Marie les démons fuient épouvantés et l'enfer tremble de frayeur. Marie, M. F., est notre mère commune; du faîte de sa grandeur où elle domine sur ses ennemis, la palme de la victoire en main, elle nous dit à tous, avec une bonté paternelle : « Mes enfants, quand l'ennemi vous attaque, regardez-moi et ayez confiance, car en me voyant vous voyez la victoire ! »

Je viens donc aujourd'hui, chrétiens, vous engager à recourir à la très-sainte Vierge avec la plus grande confiance, et afin d'y réussir plus facilement je vous ferai voir : 1° *qu'elle est toute puissante dans le Ciel*, et 2° *qu'elle est pleine de bonté pour ses enfants*, et que par conséquent nous devons nous adresser à elle avec la confiance la plus assurée. Ainsi, confiance en la très-sainte Vierge, puisqu'elle peut obtenir toutes les grâces qu'elle demande à son divin Fils ; confiance en la très-sainte Vierge, parce qu'elle a des entrailles de bonté et de miséricorde à notre égard. Je me bornerai aujourd'hui à vous développer la première de ces vérités. *Ave, Maria!*

Ier POINT. — ESPÉRANCE EN MARIE TOUTE-PUISSANTE.

M. F., je dis donc que nous devons mettre notre confiance dans la très-sainte Vierge et implorer son secours dans tous nos besoins, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Jésus-Christ son divin Fils. En effet, il n'est aucune grâce, aucune faveur qu'elle ne puisse nous obtenir, pourvu qu'elle veuille élever la voix et se déclarer notre avocate, fussions-nous même sur le bord de l'abîme, prêts à être précipités en enfer, un seul mot de sa bouche suffirait pour arrêter la main vengeresse de notre juge et faire tomber à ses pieds les foudres qu'il se préparait à lancer contre nous. Pour nous en convaincre, établissons d'abord cette vérité si consolante pour nous, si glorieuse à Marie, reconnue par toute l'Église, et qu'elle aime à répéter si souvent dans ses hymnes et dans ses divins cantiques : Marie est reine du ciel et de la terre. Or, M. F., si Marie est reine du ciel et de la terre, quel crédit, quelle autorité ne lui donne pas auprès du Verbe, son Fils, ce glorieux privilége, cette belle prérogative ! N'est-elle pas par là même, pour ainsi dire associée à lui, et ne devient-elle pas, en quelque sorte, la maîtresse et la dispensatrice de ses trésors et de ses grâces? Car une reine chérie et aimée de son époux a un empire absolu sur son esprit, elle possède son oreille et son cœur, elle peut obtenir toutes les faveurs et faire révoquer les arrêts les plus irrévocables.

Nous lisons dans l'histoire du peuple de Dieu qu'Assuérus, roi de Syrie, ayant porté un édit de mort contre les Juifs, un des principaux d'entre eux, engagea par ses pressantes sollicitations, la reine Esther qui appartenait aussi à cette nation infortunée, et qui, par conséquent se trouvait enveloppée dans le malheur commun, à aller trouver le roi, son époux, et à demander grâce pour elle et pour tout son peuple. A peine le roi eut-il connu le désir de la reine qu'il lui dit avec bonté et tendresse : Que demandez-vous, Esther? Que voulez-vous que je fasse pour vous? quelle faveur venez-vous solliciter? Demandez donc, ne craignez rien; oui, demandez, sans crainte, demandez avec confiance, demandez tout ce que vous voudrez, fût-ce même la moitié de mon royaume, tout vous sera accordé. — O roi, lui répondit la reine, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, si ma prière a eu accès auprès de votre cœur, accordez-moi la vie, sauvez les jours de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence. — A cette prière, Assuérus sent son courroux désarmé, et la grâce est accordée.

Hé quoi, M. F., si une reine de la terre a pu changer le cœur de son époux et faire révoquer un arrêt de mort porté contre une nation entière, que ne pourra pas la Reine du ciel? Quel crédit n'aura pas sur le cœnr de son époux divin cette Vierge sainte qui est la bienheureuse, la bénie entre toutes les femmes, l'élue du Très-Haut, sa bien-aimée, préférée à tous les anges et à tous les saints? Oh! je ne crains pas de le dire; un arrêt de mort eût-il été porté contre nous, la Reine du ciel et de la terre saura le faire révoquer, elle n'aura qu'à manifester le désir qu'elle a de notre salut, et son Fils, son tendre époux lui dira : Je vous ai couronnée Reine de la terre et des cieux, je veux que tous vos désirs soient satisfaits. Non, rien ne vous sera refusé, demandez donc, ma bien-aimée, oui, demandez avec confiance, demandez sans crainte, demandez tout ce que vous voudrez, tout sera accordé à l'épouse du Roi des rois, à la Reine du ciel et de la terre.

Pour nous convaincre encore davantage du crédit que cette glorieuse prérogative de reine donne à Marie dans le ciel, rappelez-vous ce que l'Évangile nous apprend de l'admirable condescendance de Jésus sur la terre aux volontés de sa Mère; il lui obéissait en tout, il lui était tellement soumis qu'il avança même, à sa prière, le temps de ses miracles, quoique son heure ne fût pas encore venue. Or, M. F., si Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant qu'il était sur la terre, ne pouvait rien refuser à Marie, maintenant qu'il l'a couronnée Reine de gloire, maintenant qu'il l'a plantée dans le ciel comme un bel olivier, maintenant qu'elle a été, comme le dit saint Jean, élevée dans la sainte Sion, comme un signe éclatant, revêtue du soleil, ceinte d'une couronne de douze étoiles, ayant la lune pour lui servir de marche pied; maintenant, dis-je, qu'il l'a élevée au comble de la puissance et des honneurs, pourrait-il méconnaître sa voix? pourrait-il contrister son cœur par un honteux refus? Sa grandeur, son élévation, son couronnement dans le ciel n'auraient-ils donc servi qu'à diminuer son crédit et son autorité? A Dieu ne plaise, M. F., que nous tenions un langage aussi impie et aussi indigne de la tendresse de Jésus pour sa Mère qu'il s'est plu à combler de gloire et d'honneur. Ainsi Marie est toute-puissante dans le ciel parce qu'elle en est la Reine.

IIe POINT. — ESPÉRANCE EN MARIE TRÈS-MISÉRICORDIEUSE.

Mais, M. F., si cette qualité de Reine donne à Marie tant d'autorité et de crédit, la glorieuse prérogative de Mère lui donne, en quelque sorte, le droit

de commander à son divin Fils. Car, voyons quelle est l'autorité naturelle d'une mère sur son fils. Cette autorité, par le droit de la nature, est inviolable; elle est si grande, qu'un fils fût-il monarque, eût-il un empire absolu sur tous les sujets de son royaume, eût-il même, s'il était possible un pouvoir souverain sur tous les peuples de l'univers, ne peut cependant traiter sa mère comme un sujet. Et un fils, pour peu qu'il ait de noblesse et de grandeur d'âme, n'oubliera jamais qu'il doit la vie à sa mère, qu'elle l'a porté dans son sein, nourri de son lait, et que sous tous ces égards, il lui doit le respect, l'amour et l'obéissance. Mais si telle est aux yeux des hommes et par les droits de la nature, l'autorité d'une mère sur son fils, quels égards, quelle condescendance, l'aimable Jésus, la sainteté même, le modèle parfait de toute vertu, n'aura-t-il pas pour la divine Marie qui est la Mère du bel amour. Que pourrait-il lui refuser en faveur des malheureux enfants d'Adam qui sont ses frères?

Si, au *Livre des Rois*, nous voyons Salomon, averti de l'arrivée de sa mère qui venait lui demander une grâce, descendre aussitôt de son trône, aller à sa rencontre, se prosterner par respect devant elle, ordonner qu'on lui élève un trône à côté du sien, lui rendre tous les honneurs dûs à une reine mère, et lui déclarer d'avance, avec un empressement filial, qu'elle va obtenir toutes les grâces qu'elle désire, si, dis-je, nous voyons un roi de la terre plein d'une telle condescendance pour les désirs de sa mère, que ne fera pas pour Marie l'aimable Jésus, le modèle incomparable de l'amour filial? Ah! tels et mille fois plus grands encore sont les égards de l'Homme-Dieu pour sa tendre Mère, telle et mille fois plus grande encore est la condescendance qu'il a pour le moindre de ses désirs. Oui, cette Mère bien-aimée dont la voix est bien plus puissante sur le cœur de Jésus que n'était celle de Bethsabée sur celui de Salomon, n'a qu'à parler, elle n'a même qu'à laisser entrevoir ce qu'elle désire, que son Fils, son tendre Fils, impatient de la satisfaire, lui ouvrira aussitôt les immenses trésors de sa miséricorde pour qu'elle puisse y puiser en maîtresse et souveraine et en disposer à son gré en faveur de ses enfants.

Oh! on peut le dire, un seul soupir de Marie auprès de Dieu peut bien plus que les prières de tous les saints ensemble; et c'est aussi, M. F., ce qui fait dire à saint Jean Damascène : « O Marie! vous pouvez nous sauver tous, car votre autorité de Mère donne une force irrésistible à vos prières. »

Vous donc, M. F., vous tous qui avez besoin de grâces de quelque nature qu'elles soient, allez à Marie; allez-y, vous que la tempête des tentations afflige, vous que la tiédeur poursuit sans cesse; allez-y, âmes souffrantes et désolées qui ne vous nourrissez que d'un pain détrempé dans vos larmes; allez-y, justes, allez-y, âmes pieuses qui tenez à l'honneur de porter ses livrées, oh! vous avez un droit spécial à sa protection; mais allez-y surtout, vous malheureux pécheurs qui croupissez dans le bourbier de l'iniquité, qui gémissez sous les chaînes du démon, qui traînez votre vie dans un honteux esclavage, oui, allez à Marie, épanchez vos cœurs en sa présence, faites-lui part de vos peines, exposez-lui vos besoins et vos désirs, et elle fera pour vous ce que vous n'aurez pas même osé en attendre; car Marie est toute-puissante dans le ciel en sa qualité de Mère et de Reine.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Exemples. — 6. Auteurs à consulter.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — In te speraverunt patres nostri et liberasti eos. (Ps. XXI, 4.)

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia... ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam. (Prov., VIII, 18-21.)

Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (Id., *ibid.*, 33-35.)

Ego mater pulchræ dilectionis et agnitionis et sanctæ spei. (Eccli., XXIX, 24-25.)

In me omnis spes vitæ et virtutis. (Id., *ibid.*)

Nouveau Testament. — Fecit mihi magna qui potens est. (Luc., I, 49.)

Esurientes implevit bonis. (Id., *ibid.*, 50.)

Ecce Mater tua. (Joan., XIX, 27.)

2. — SS. PÈRES.

Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio detistutorum unica adjutrix. (S. Ephrem, *de Laud. Virg.*)

Post Deum sola spes nostra. (Id., *ibid.*)

Ave, animæ spes! ave, christianorum firma salus! ave, peccatorum adjutrix; vallum fidelium et mundi salus. (Id., *ibid.*)

Unica spes peccatorum. (S. Augustin., *Serm.* 13 *de Sanctis.*)

O Domina mea, sola mihi ex Deo solatium. (S. Germ., *Encomia Deiparæ.*)

Respice, o Mater misericordissima! respice servos tuos; in te enim omnem spem nostram collocavimus. (S. Euthymius, *Orat. de Deipara.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Motifs de notre confiance en Notre-Dame de *Bon-Espoir.* — 1° Elle peut nous secourir, étant la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit; 2° elle veut nous secourir, étant notre Mère, notre protectrice. (M. l'abbé Breton.) Cette instruction se trouve au t. II, 176, du *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

2. Notre-Dame de *Recouvrance.* — *Crede Deo et recuperabit te.* (Eccli., II, 6.) — Heureux enfants de Marie, ayez confiance en votre Mère. Elle sera pour vous la Mère de la *Recouvrance.* Si jamais vous aviez le malheur de perdre les dons du ciel, venez vous jeter aux pieds de Notre-Dame de *Recouvrance.* Elle possède toutes les richesses de la grâce, et ses mains bénies, s'étendant sur vous, vous rendront au centuple ce que vous aurez perdu : *Mecum sunt divitiæ et gloria* (Prov., VIII, 18). Espérez en elle, et quelle que soit la situation de votre âme, sa bonté et sa miséricorde feront la joie de votre vie : *Sperate in illum et in oblectationem veniet vobis misericordia.* (Eccli., II, 9.)

Oui, ô Marie! soyez notre Mère à tous. Soyez pour nous la *Bonne-Dame de Recouvrance* ! Ailleurs vous vous appelez *Notre-Dame de Bon Secours, Notre-Dame de la Délivrande, Notre-Dame de Bonne-Encontre;* ici nous voulons que vous soyez la bonne *Notre-Dame de la Recouvrance.* (Mgr Landriot, archevêque de Reims, *Discours* pour la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, le 18 juin 1860. *Œuvres,* t. II, 275.)

4. — PLANS.

Plan du R. P. Braun. — I. B. Virgo majori studio colenda et honoranda quam arca fœderis. — II. Potius ad Mariam quam ad arcam illam in necessitate confugiendum. (*Sanctuarium, hoc est Sermones panegyrici.*)

Plan du P. Bourrée. — Texte : *In te speraverunt patres notri, et liberasti eos; in te speraverunt et non sunt confusi.* (Ps. XXI, 4.) — I. Motifs de notre espérance en Marie : 1° sa charité immense pour les hommes ; 2° le pouvoir sans bornes qu'elle a reçu de Dieu ; 3° preuves qu'elle a données de cette charité et de ce pouvoir. — II. Dispositions pour obtenir la protection de Marie : 1° l'humilité ; 2° la pénitence ; 3° la miséricorde envers le prochain. (Ce sermon spécial et rare se trouve au t. II, 340, de notre *Mois de Marie des Prédicateurs.*)

Plan du P. Justinus Miechoviensis. — Motifs de notre espérance en Marie :

Spes quare collocanda sit in Maria : 1° quia hæc est voluntas Dei ut nos per Matrem omnia habeamus ; 2° quia Deo nihil potest esse gratius qui in Maria omnis boni plenitudinem posuit ; 3° quia Maria est nobis vicinior. Christus est sol, Maria luna ; 4° quia ad Mariam magis accedere audemus. (*Discursus* 95 *super Litanias Lauretanas.*)

5. — EXEMPLES.

S. Ephrem. — Non est mihi alia fiducia, ô Virgo, nisi in te ! (*De Laudibus Deiparæ.*)

S. Pierre Damien. — In Virgine peccatorum spes et consolatio sita est. (*Tract. in Ps.* xxii.)

S. Bernard. — Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ, gloriosa et in æternum benedicta, Virgo Maria. (*Sermo de Aquæductu.*)

S. Laurent Justinien. — Tu, Virgo, spes delinquentium. (*Serm. de Nativ.*)

Sainte Brigitte. — Mater mea est esca dulcissima, qua homines ad me traho. (*In Revelat.*)

S. Bonaventure. — Respirate ad Mariam, perditi peccatores, et perducet vos ad portum. (*In Ps.* viii.)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

Voir dans notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, les sujets : *Notre-Dame d'Espérance*, t. II, 340 ; Puissance de Marie, *ibid.*, 171 ; *Miséricorde de Marie, ibid.*, 189.)

24 décembre. — LA VEILLE DE NOEL.

INSTRUCTION POUR LA VEILLE DE NOEL

Texte : *Cras erit vobis salus.* (I Reg., xi, 9.)

Depuis la création du monde, lorsque Dieu, au commencement, créa le ciel et la terre, l'an 5199 ; depuis le déluge, l'an 2957 ; depuis la naissance d'Abraham, l'an 2015 ; depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Égypte, l'an 1510 ; depuis que David fut sacré roi, l'an 1032 ; la soixante-cinquième semaine suivant la prophétie de Daniel ; la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade ; l'an 752 de la fondation de Rome ; la quarante-deuxième année de l'empire d'Octavien Auguste ; toute la terre étant en paix, au sixième âge du monde, Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel, voulant consacrer le monde par son pieux avénement, ayant été conçu par le Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, s'étant fait homme, naît de la Vierge Marie, à Bethléem de Juda.

Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. — Tel est le langage de l'Église. C'est ainsi qu'elle annonce, avec une solennité qui est sans égale dans sa liturgie, la naissance divine du Rédempteur du monde. Ces paroles magnifiques, empreintes d'une majesté qui semble vouloir égaler la sublimité de leur objet, ont déjà fait bondir tous les cœurs d'espérance et d'amour.

Les temps anciens vont finir. Une ère nouvelle commence. Jésus-Christ paraît au milieu de l'histoire du genre humain ; il unit dans sa personne les siècles passés aux siècles à venir. D'une main il saisit l'Ancien Testament, tandis que de l'autre il élève le Nouveau ; il nous explique la figure ; il nous montre la réalité ; il chasse les ombres et fait briller la lumière. Tout cela s'accomplit dans la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair.

Ici, laissons parler saint Bernard : Une parole de joie s'est fait entendre, elle a pénétré sous la tente du pécheur ; notre terre l'a reçue : parole douce, consolante, pleine de jubilation. Cieux, soyez attentifs, et vous, terre, prêtez l'oreille ; que toute créature loue et admire ! Toi surtout, homme, chante et bénis ! Jésus-Christ naît à

Bethléem de Juda; que peut-on annoncer de plus doux? Que peut-on dire qui soit plus délectable? Quelqu'un a-t-il jamais entendu quelque chose de semblable, et le monde a-t-il appris une aussi grande nouvelle? Jésus-Christ naît à Bethléem de Juda! O naissance d'une pureté infinie! elle est l'honneur et la gloire du monde, elle est pour l'homme d'une douceur dont rien n'approche; les anges l'admirent à cause des profonds mystères qu'elle renferme. Ici tout est nouveau, les siècles passés n'offrent rien de semblable, et jamais l'avenir ne verra un tel prodige! Jésus-Christ naît aujourd'hui à Bethléem.

Ier POINT. — L'ÉDIT DE L'EMPEREUR.

César-Auguste publia un édit pour faire le dénombrement de tous les peuples de la terre, c'est-à dire de tout l'empire romain.

Les prophètes avaient annoncé que le Christ devait naître à Bethléem, appelée la ville de David : « Toi, Bethléem, terre de Juda, tu ne seras pas la plus petite ville parmi les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. »

Marie et Joseph vivaient en paix à Nazareth. Dieu s'était réservé le soin de disposer en maître de tous les événements, pour que sa parole jurée par les prophètes fût pleinement justifiée.

Depuis l'apparition de l'ange qui avait révélé à Joseph le mystère de l'Incarnation du Verbe, la pensée de quitter sa modeste demeure ne s'était pas même présentée à l'esprit du saint patriarche. Cependant le moment approche ; les neuf mois vont toucher à leur terme, le Messie doit naître bientôt. Où verra-t-il le jour?

Dieu se lève, il parle, et la vérité des divins oracles va briller dans tout son éclat.

L'édit de l'empereur est notifié aux habitants de Nazareth ; et, à cause de leur origine, Marie et Joseph doivent se faire inscrire comme sujets de César dans la ville de Bethléem.

Mais il y a ici un profond mystère, nous dit saint Ambroise. Tandis que César-Auguste ordonne un dénombrement qui n'a d'autre principe que l'ambition et l'avarice, qui n'a pour objet que des intérêts humains et temporels, Dieu dans le ciel en ordonne un autre qui est loin d'être borné à l'empire des Romains; il embrasse en réalité l'étendue de tout l'univers ; il a pour origine l'amour ineffable de Dieu pour ses créatures ; il comprend toutes les âmes qui, dans la suite des siècles, doivent entrer dans la société divine des élus qui sont les membres de Jésus-Christ. Aucun peuple, aucune condition, aucun âge n'est exclu de cet enregistrement divin, par lequel une multitude innombrable d'hommes de toutes les langues et de tous les climats se trouveront un jour appelés à former le royaume de Jésus-Christ, l'Église catholique. Or, ce dénombrement spirituel de tout l'univers devait être ordonné par celui-là seul qui a véritablement l'empire du monde.

Nous étions donc nous-mêmes compris dans le dénombrement que Dieu faisait alors en faveur des hommes et pour la gloire de son Fils! certes, il nous est impossible d'en douter. Celui qui va bientôt naître sera donc notre roi, notre souverain ; nous sommes ses sujets, son sceptre s'étend sur nous ; nous lui appartenons. Dieu le Père nous a donnés à lui, et nous sommes devenus une portion de son héritage. O grâce ineffable ! ô douce consolation !

Venez, Jésus, venez régner sur ce qui est à vous; prenez ce qui vous appartient.

IIe POINT. — VOYAGE A BETHLÉEM.

Marie porte dans son sein de vierge l'Enfant-Dieu qu'elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit ; cet enfant est devenu son esprit, sa volonté, sa vie ; c'est lui qui porte et soutient sa sainte Mère. Marie ne s'étonne de rien et n'éprouve aucun sentiment d'opposition à la volonté de Dieu. Elle partira accompagnée de Joseph, son admirable époux, elle ira à Bethléem, parce que l'obéissance de Jésus a placé son trône sur le cœur immaculé de sa mère.

Cette obéissance est prompte. Dieu a parlé, tout retard apporté à l'exécution de ses ordres serait une infidélité. Mais la rigueur de la saison, la pauvreté des deux époux, l'état dans lequel se trouve Marie prête à enfanter le Sauveur ! Dieu savait toutes ces choses, quand il a commandé le voyage. Là où il n'a point vu d'obstacles, qui oserait en trouver ?

Mais celui qui a publié l'édit du dénombrement, c'est un homme, c'est un païen, c'est un ambitieux usurpateur d'une couronne ! Vains prétextes ! cet homme n'est qu'une cause seconde, c'est un instrument aveugle. Il faut porter la vue plus haut et voir Dieu qui emploie les créatures les plus méprisables à l'exécution de ses plans éternels. Voilà ce que Jésus vivant dans Marie enseigne à Joseph et à sa divine Épouse.

O humilité profonde d'un Dieu ! Marie la comprend et l'adore ; que ne pouvons-nous l'apprécier comme elle et en demeurer tout pénétrés !

L'enfant qui est porté à Bethléem par l'ordre d'Auguste, c'est le Dieu fort, bien élevé au-dessus de César dont l'empire colossal n'a d'autre destinée que de servir de marche pied à l'Église de Jésus-Christ; et cependant cet enfant divin est soumis à la volonté de l'empereur. Il va se faire inscrire humblement sur les rôles de Bethléem, lui qui règne en souverain sur le monde entier. Et c'est pour obéir à un homme ; je me trompe, c'est pour obéir à son Père qui fait tourner à sa gloire les pensées bien imparfaites de sa créature.

Tels sont les sentiments dont nous devons aujourd'hui nourrir notre piété pendant que nous accompagnons en esprit Jésus, Marie et Joseph sur la route qui conduit de Nazareth à Bethléem.

IIIe POINT. — ARRIVÉE A BETHLÉEM.

Saint Luc, en racontant la naissance du Fils de Dieu dans une étable, a soin de nous apprendre la raison qui détermina Marie à chercher un gîte dans un lieu si incommode et si peu approprié aux grandes choses qui vont s'accomplir.

Il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. J'aime bien ces courtes paroles qui renferment un profond mystère; pour eux il n'y a point de place ! Il y en a donc pour d'autres ? Oh ! sans doute il y a des appartements, il y a une place pour tous les voyageurs qui arrivent avec une certaine apparence de grandeur ou de richesse ; or, l'homme ne juge que les apparences. La réalité, en toutes choses, il faut l'esprit de Dieu pour la découvrir.

Ici Jésus est caché, mais les parents qu'il a choisis, la mère qui le porte, ne présentent que la triste image de la pauvreté ; dès lors il ne faut attendre pour eux que des rebuts et des mépris.

Plus tard les Juifs continueront à traiter le Sauveur de la même manière. Ils refuseront de croire en lui, parce qu'il sera fils de Joseph l'artisan, fils de cette pauvre femme qu'on nomme Marie.

Voilà bien les sages du siècle : Dieu ne se révèle pas à eux, il leur cache ses mystères. Il les découvre aux petits et aux humbles ; quel malheur affreux de juger ainsi d'après les fausses idées de l'homme charnel ! Oh ! combien de saints que le monde traite avec mépris et regarde avec dédain, tandis qu'il se prosterne devant la grandeur et l'opulence des riches, souvent abominables devant Dieu ?

Tandis que la cupidité des habitants de Bethléem se hâte d'exploiter la foule des étrangers accourus de tous les pays d'alentour, Marie et Joseph, repoussés par tout le monde, voient arriver la nuit. Déjà le vent froid et piquant du soir tombe sur les membres délicats de la Vierge, et l'heure avancée ne permet plus d'espérer quelque sentiment de pitié de la part des hommes. Toutes les portes sont fermées ; et Jésus peut s'écrier, comme il le fera plus tard : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont un nid ; quant au Fils de l'homme, il n'a pas même une pierre où il puisse reposer sa tête.

Rebuté par les hommes, l'enfant que porte Marie, inspire lui-même à Joseph et à la Vierge la pensée d'emprunter aux bêtes une demeure. Ouvrez-vous, divine étable, temple auguste qui devez renfermer cette nuit toute la majesté des cieux. Retirez-vous pour un instant, animaux grossiers et stupides dont le souffle réchauffera bientôt un tout petit enfant. Laissez-nous voir cette crèche que le Tout-Puissant a choisie pour en faire le berceau de son Fils.

Tandis que mon cœur s'indignait de la cruauté des habitants de Bethléem, j'ai vu Marie, calme, résignée, admirable d'humilité et d'amour, je l'ai vue toujours conduite par Joseph ; elle est sortie de la ville, elle a pris le chemin de la campagne. A peine a-t-elle parcouru une petite distance, une grotte s'est présentée ; l'enfant divin a tout dirigé. C'est dans cette grotte où se trouve une ancienne étable abandonnée, que la Reine du ciel entre, alors que le soleil a déjà caché sa lumière. Le grand mystère du salut va s'accomplir dans ce réduit obscur.

Arrêtons-nous à l'entrée de la grotte ; et, pendant que nous considérons Marie et Joseph, heureux d'avoir été rebutés par le monde, demandons-nous à nous-mêmes pourquoi Dieu a choisi Bethléem, cette ville ingrate, pour le lieu de la naissance de son Fils.

Bethléem est un mot hébreu qui signifie *Maison de pain*. Ah ! je pénètre le secret de Dieu. Le voici celui qui se nommera lui-même le pain du ciel, le pain vivant, le pain qui donne la vie au monde. J'étais faible, accablé de lassitude, je ne pouvais plus marcher vers la montagne de Dieu, ni m'élever sur les collines éternelles. Le voici celui qui sera ma force, mon courage, ma vie ; sa grâce me nourrira et me donnera un cœur plein d'énergie, une volonté capable de me porter jusqu'à Dieu ; que dis-je, sa grâce ? lui-même se donnera en nourriture. S'il est faible et petit dans la crèche, il se rendra encore plus faible, plus petit sous les espèces du sacrement, afin que je le mange, que je me nourrisse de sa chair, que je vive de sa propre vie, engraissé en quelque sorte par cette substance divine !

O prodige de l'éternelle charité ! Ah ! qu'on nous laisse ici ; passons la nuit à Bethléem, dans l'étable ! Il est doux d'y vivre avec Jésus et Marie ; il serait bien consolant d'y mourir !

25 décembre. — NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

EXPOSITION

C'était à Bethléem que, d'après les prophètes, le Rédempteur devait naître. Or, déjà le mystère de l'Incarnation s'était accompli à Nazareth. Il fallait donc pour la sainte Vierge une occasion d'aller à la ville de David. Cette occasion fut donnée par un empereur païen, qui commanda le dénombrement général de l'empire. Pendant que Joseph et Marie étaient à Bethléem, celle-ci enfanta son Fils premier-né et unique; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Cette hôtellerie était située hors de la ville. Marie et Joseph, n'y ayant pas trouvé place, se retirèrent dans une grotte taillée en plein roc, et qui servait d'étable aux animaux. Ce fut là que la bienheureuse Vierge enfanta Jésus, qu'elle plaça dans une crèche.

Sous le règne de Constantin, la grotte de Bethléem fut ornée avec magnificence, et la crèche fut toute revêtue d'argent. « Ah! s'écriait saint Jean Chrysostôme, si je pouvais voir la crèche même dans laquelle a reposé le Seigneur! On l'a fait disparaître sous l'argent : mais combien celle qu'on a dérobée aux regards est pour moi plus précieuse que celle que mes yeux aperçoivent. » Cette crèche était de pierre; et elle en renfermait un autre en bois, laquelle est maintenant à Rome, où on l'apporta au septième siècle.

Une constante tradition nous apprend qu'il y avait un bœuf et un âne dans l'étable, au moment de la naissance de Jésus. Cet heureux événement eut lieu le 25 décembre, l'an 4000 du monde, d'après le calcul des Hébreux. Des bergers, avertis par un ange, vinrent rendre leurs adorations à Jésus; et Marie, dit l'Évangile, conservait dans son cœur toutes les choses qu'elle voyait s'accomplir. Elle les faisait concorder avec le message de l'archange, avec les paroles d'Élisabeth et de Zacharie, elle admirait tout en silence.

La fête de Noël est une des plus célèbres de nos solennités et tient le premier rang après celles de Pâques et de la Pentecôte. Si elle arrive un jour où l'abstinence est commandée on a la liberté d'user d'aliments gras, *à cause de l'excellence de cette fête*, dit le pape Honorius III. En ce jour, chaque prêtre célèbre trois messes en l'honneur des trois naissances de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est la naissance temporelle de Jésus, comme Fils de Marie, que rappelle la messe de minuit. Celle de l'aurore représente sa naissance dans le cœur des justes, et l'ambassade des anges auprès des bergers; la troisième est en mémoire de la naissance éternelle du Verbe dans le sein de son Père.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE NOEL

TEXTE : *Et Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.)

Elles retentissent encore à nos oreilles les paroles de l'Évangile de la troisième messe de Noël. Quel mystère sublime elles nous ont révélé!!! A quels abaissements un Dieu a-t-il voulu descendre!! Et nous, pauvres mortels et pécheurs malheureux, de quelle espérance ne devons-nous pas nous animer en voyant le Verbe de Dieu se faire homme! Dans cet Évangile, qu'il y a de grandeurs! qu'il y a d'anéantissements! mais en même temps qu'il y a de consolations pour nous! Ce sont ces mystères de grandeurs, d'anéantissements, de consolations, dont je viens vous instruire. Écoutez les paroles que Dieu me donne la mission de vous adresser, et que la solennité de ce jour vous fait assez entendre par le langage imposant de ses cérémonies.

Ier POINT. — MYSTÈRE DE GRANDEUR.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

Dieu est de toute éternité en trois Personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; trois Personnes égales en toutes choses, infiniment grandes, infiniment puissantes, infiniment bonnes. Voilà Dieu; voilà le mystère de la très-sainte Trinité. Or, la seconde Personne de la très-sainte Trinité, le Fils du Père, appelé aussi le Verbe, engendré dans le sein du Père de toute éternité, éternel comme le Père, Dieu comme le Père, un seul Dieu, un même Dieu avec le Père, Dieu de l'éternité, Dieu pendant l'éternité, increé, immense, Dieu; c'est tout dire, puisque le langage humain ne peut aller au delà de ce mot; puisque nos idées ne peuvent se lever plus haut; puisque tout ce qui est Dieu est ineffable; le Verbe, le Fils de Dieu se manifeste à notre âme, à notre intelligence, autant qu'elle peut le comprendre. Le ciel s'ouvre dans le silence et le recueillement de nos pensées. Éclairés des lumières de la foi, et guidés par ses révélations, pénétrons en tremblant dans le sanctuaire des splendeurs du Très-Haut; adorons, admirons, muets et étonnés, la majesté infinie de notre Dieu, dont toutes les créatures proclament la puissance, aussi bien que les anges et les démons eux-mêmes.

Oui, M. F., que notre intelligence, que notre âme contemple et médite le mystère de grandeur que les anges adorent dans le ciel, en se couvrant la face de leurs ailes; que les démons sont forcés d'adorer aussi, même en rugissant et en vomissant leurs blasphèmes! Heureux mille fois, nous, d'avoir tant de témoins de notre foi, chantons gloire à Dieu, au plus haut des cieux, gloire au Verbe éternel, à ce Verbe puissant par qui le Père a fait toute chose au ciel et sur la terre.

IIe POINT. — MYSTÈRE D'ANÉANTISSEMENT.

Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Nous parlons souvent de l'Incarnation du Verbe, et la sensibilité de notre cœur n'éprouve presque plus d'émotion à la parole qui nous dit le nom de ce mystère, habitués que nous sommes aux pensées que la foi nous en a données. Pourtant votre salut et la fête de ce jour veulent que je vous en parle encore. Transportez-vous à Beth-

léem. Êtes-vous devant la crèche? Que voyez-vous sur un peu de paille? quel est cet enfant enveloppé de misérables langes? Moi, je vous dis que c'est le Fils de Dieu, son Verbe éternel, le Messie promis à Adam, attendu par les patriarches, par les prophètes, par les justes, pendant quatre mille ans. Quoi! c'est là le Rédempteur du monde? Où sont les rayons de sa gloire? l'éclat de sa divinité? les signes de sa puissance? Voilà le mystère d'anéantissement! La grandeur de ce Roi éternel et tout-puissant du monde a disparu pour faire place à la plus grande pauvreté... Sa puissance, qui a fait sortir tous les êtres du néant, est voilée sous la faiblesse d'un tout petit enfant... Sa gloire qui brille partout est cachée dans l'obscurité d'une étable... Lui qui dispense à toutes les créatures les trésors de sa Providence, il est réduit à demander sa nourriture à la mamelle de sa mère! Dieu anéanti parmi nous! je vous adore dans votre abaissement; nos hommages, notre amour, vous sont dus comme à notre Rédempteur. Faut-il que notre orgueil méconnaisse si souvent votre dévouement, votre sacrifice : ah! qu'en ce jour où en célébrant votre gloire que rien de faible, rien d'humain n'obscurcit plus, nous sachions apprécier le prix que vous avez donné pour notre salut, et les expiations auxquelles vous avez daigné vous soumettre pour nous réconcilier avec la justice de votre Père. O Dieu anéanti! que le mystère de votre crèche ne nous trouve plus jamais ingrats.

IIIe POINT. — CONSOLATIONS.

Et maintenant voyez quelles consolations vous trouvez dans ce mystère, si vous voulez en profiter.

Première consolation. Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et cette lumière est pour dissiper les ténèbres de l'âme. Sans Jésus-Christ il n'y a que ténèbres dans le monde, parce que les hommes ne portent pas leurs regards jusqu'à l'éternité, ils bornent leurs affections et leurs intérêts aux limites que peut avoir leur vie sur la terre. La lumière de Jésus-Christ rétablit les choses de Dieu, les choses de l'homme; celles de la vie présente, celles de la vie future. Aussi vous fait-elle apercevoir les choses dans leur véritable état; la brièveté du temps, la beauté de la vertu, l'énormité du péché, ce qui plaît à Dieu, ce qui l'offense, et les siècles sans fin de l'éternité qui commencent à l'instant de la mort. Que cette lumière nous est nécessaire! Sans elle, tout ce que nous pouvons ou penser, ou faire, ou désirer, n'aura aucun mérite. Avec elle, nos pensées seront sages, nos actions justes, nos désirs saints, et ainsi toute notre vie sera sans reproche aux yeux de Dieu et honorable devant les hommes amis de l'ordre et de la justice. Remarquez-le bien, M. F., Jésus-Christ offre cette lumière à tout homme venant en ce monde. Ainsi, quelle que soit sa carrière et sa condition, avec cette lumière il appréciera la justice de Dieu et il suivra sa loi; il appréciera l'iniquité du péché et il s'en éloignera.

Deuxième consolation. Il nous apporte la grâce; et cette grâce est pour guérir les passions de notre cœur, soit en les rectifiant, soit pour les combattre. Avec les inclinations qu'il a, et telles que le péché d'Adam les a faites, avec sa fragilité inconcevable, le cœur humain n'a pu faire le plus souvent que le mal. N'est-ce pas vrai, M. F.? Dans la crèche vous trouverez une grâce de sagesse et de discernement qui inspire les moyens de contenir toujours dans la règle de la loi le sentiment qui cherche à s'en écarter. C'est cette grâce qui dit que vous devez être religieux envers Dieu, quand même le devoir

que vous prescrit la religion vous devient pénible; justes envers le prochain, quand même le devoir que vous prescrit la justice vous devient gênant; tempérants envers vous-mêmes, aussi bien dans le mariage que dans le célibat, car avec le devoir que vous prescrit la tempérance, elle vous dit aussi qu'il faut vous arracher l'œil, vous couper la main ou le pied plutôt que de céder à l'attrait du mal. Dans la crèche vous trouverez une grâce de force qui vous fera combattre et vaincre toutes les tentations du démon, toutes les maximes du monde, toutes les séductions de votre cœur. Le guerrier qui renverse son ennemi, sans recevoir aucune blessure, n'est pas plus fort avec ses armes, que ne l'est le chrétien qui, dans le combat du Seigneur, lutte avec la grâce que Jésus lui donne.

Troisième consolation. Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, et ce pouvoir est pour nous faire participer au bonheur éternel du ciel.

Et sans doute il en est ainsi, puisque Jésus-Christ vient vous régénérer. En se faisant enfant comme vous l'avez été, il veut que vous deveniez enfants de Dieu comme lui, ses frères, ses cohéritiers. Pensez au ciel que vous aviez perdu, il veut vous le rendre en naissant sur la terre. Il est entendu, faites-y attention, que vous vous appliquerez ses mérites et que vous vivrez de sa vie.

Je termine cette Instruction en m'adressant particulièrement aux pères et mères. Pères et mères, si vos enfants, jeunes encore, ignorent ce que signifient cette crèche, ces langes et tout cet appareil de pauvreté dont ils entendent parler depuis tous ces jours-ci, dites-leur que ce sont les monuments des miséricordes du Seigneur; que cette crèche est le berceau de leur roi, ces langes les insignes de leur chef, et les ornements de Jésus, Fils unique de Dieu. Dites-leur que c'est à la crèche qu'ils apprendront à connaître le prix de l'enfance chrétienne, les règles de la docilité, de l'humilité, de l'obéissance, de la douceur. Parlez-leur souvent de Jésus, Verbe de Dieu, devenu pauvre enfant, à cause du péché; imprimez-leur ainsi de bonne heure, dans l'âme et le cœur, les sentiments d'amour de Dieu et de haine du péché, le seul mal qu'ils doivent haïr, qu'ils doivent craindre. Élevés ainsi, vos enfants grandiront en sagesse et en grâce; ils seront votre bonheur et votre couronne.

Vous tous, M. F., prenez ces sentiments que l'Église, votre Mère, vous inspire, et faites-en la règle uniforme et constante de votre vie chrétienne; vous mériterez ainsi la vie éternelle. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Théologie. — 4. Traits historiques. — 5. Maximes des Saints. — 6. Comparaisons. — 7. Motifs et Moyens. — 8. Histoire et Esprit de cette fête. — 9. Traditions. — 10. Plans divers. — 11. Auteurs à consulter. — 12. Traités remarquables. — 13. Cours d'éloquence sacrée appliqué au sujet : NOEL. — *Voir* ces abondants Matériaux, précédés de deux Sermons, au t. I, 40, des *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* On en trouvera d'autres au t. II, 155, du *Panorama des Prédicateurs*, précédés de trois Sermons. — Dans notre *Calendrier des Prédicateurs* sont reproduits des plans de Sermons dogmatique, moral et mixte; d'autres se rapportant directement à cette solennité; puis des plans de Prônes spéciaux et les mieux choisis. Ces plans, empruntés surtout à nos célébrités contemporaines, sont au nombre de quinze, tous suivis d'indications précises pour retrouver aussitôt les Sermons et Prônes dont ils sont extraits.

26 décembre. — SAINT ÉTIENNE, premier martyr.

(L'AN 33.)

VIE DE SAINT ÉTIENNE

Le nombre des disciples s'augmentant, il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux, parce que les veuves de ceux-ci étaient négligées dans les distributions quotidiennes. Alors, les douze apôtres ayant rassemblé la multitude des disciples, leur dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service des tables. Choisissez donc entre vous sept hommes d'une probité reconnue, remplis de l'Esprit saint et du don de sagesse, à qui nous puissions confier cet emploi. Pour nous, nous nous appliquerons au ministère de la prière et de la parole. » Ce discours plut à la multitude ; et les disciples choisirent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit saint, et, avec lui, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parméas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Ils les amenèrent devant les apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains. Cependant la parole du Seigneur faisait des progrès, et le nombre des disciples se multipliait considérablement dans Jérusalem. Beaucoup même d'entre les prêtres juifs obéissaient à la foi. Or, Étienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et des miracles parmi le peuple. Quelques membres de la synagogue qu'on appelait *des Affranchis*, et de celle où se rassemblaient les Juifs de Cyrène, d'Alexandie, de Cilicie et d'Asie, s'étant mis à disputer contre lui, ne pouvaient résister à l'esprit et à la sagesse qui parlaient par sa bouche. Ils apostèrent donc des gens pour dire qu'ils l'avaient entendu proférer des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Ils excitèrent ainsi le peuple, les anciens et les scribes; puis, se précipitant sur Étienne, ils l'entraînèrent et l'amenèrent au conseil. Ensuite ils produisirent de faux témoins qui disaient : « Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi. » Tous ceux qui étaient dans le conseil, regardant Étienne, virent son visage semblable à celui d'un ange. Mais quand ils l'entendirent parler, ils conçurent contre lui une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient des dents. Quant à Étienne, rempli qu'il était du Saint-Esprit, il leva les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus à la droite du Père, et dit : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. » Alors, poussant de grands cris et se bouchant les oreilles, ses ennemis se jettèrent sur lui tous ensemble, l'entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent. Ceux qui assistaient à cette exécution avaient mis leurs vêtements sous la garde d'un jeune homme nommé Saul. Pendant qu'ils lançaient des pierres contre lui, Étienne priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Et s'étant mis à genoux, il s'écria : Seigneur ne leur imputez point ce péché. » Après avoir ainsi parlé, il s'endormit dans le Seigneur. Saul était de ceux qui avaient consenti à la mort d'Étienne. Il s'éleva en ce temps-là une cruelle persécution contre l'Église de Jérusalem ; et tous les fidèles, excepté les apôtres, se dispersèrent en divers lieux de la Judée et de la Samarie. Quelques hommes craignant Dieu prirent soin d'ensevelir Étienne et lui firent des funérailles avec un grand deuil.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉTIENNE

TEXTE : *Elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto.* (Act., VI, 5.)

Attachons aujourd'hui avec l'Église nos regards sur saint Étienne. Sa foi est si vive qu'elle le fait pénétrer jusque dans le ciel, où il voit Jésus à la droite de son Père. Sa charité est si ardente qu'elle lui fait supporter le martyre sans que sa bouche laisse échapper aucune plainte. Son amour pour le prochain est tellement formé sur celui de Jésus-Christ, qu'à l'exemple de ce divin Sauveur près de mourir sur la croix, lui, sous les pierres qui l'accablent, il prie pour ses persécuteurs.

Or, remarquez-le avec soin, M. F. : après la célébration de la fête de Noël, qui vous offre le plus touchant témoignage de l'amour de Dieu pour vous, l'Église, dans cette Épître de la fête de saint Étienne, vous donne la leçon qui vous apprend ce que vous devez faire en retour. Saint Étienne est le modèle qu'elle vous propose, elle offre ses vertus à votre imitation. Au nom de Jésus couché dans la crèche de Bethléem et au nom de l'Église qui porte tant d'intérêt à votre sanctification et à votre salut, je viens vous proposer saint Étienne comme modèle, offrir ses vertus à votre imitation et par là vous enseigner le moyen de correspondre à l'amour que Dieu vous a témoigné.

Ier POINT. — FOI DE SAINT ÉTIENNE.

La foi de saint Étienne était vive. Telle doit être la vôtre, M. F. ; et Dieu, après toutes les grâces dont il vous a comblés, a le droit de l'exiger de vous.

La foi de saint Étienne était vive : il l'avait puisée à la source même, il avait vu le Sauveur, il avait été témoin des premières prédications des apôtres. Mais hâtons-nous de dire que cette foi fait sa gloire, car il fut fidèle, tandis qu'une foule d'autres, qui comme lui avaient aussi vu le Sauveur et avaient été témoins des premières prédications des apôtres, demeurèrent dans leur infidélité. Qu'il fut heureux ce saint martyr d'avoir écouté avec docilité l'attrait de la grâce ! Alors qu'il est là devant ses juges, au milieu d'une foule tumultueuse qui l'accuse et dont il entend les vociférations homicides et les cris de mort, il reçoit la première récompense de sa soumission à la foi. Du haut du ciel, Jésus assis à la droite de son Père lui apparaît, le fortifiant ainsi par une force divine. Dès lors, son courage vient de Dieu : qui pourrait le faire trembler même à la vue du supplice? Sa confiance augmente encore : qui pourrait le faire chanceler dans sa piété? Il est prêt à mourir, parce qu'il aperçoit déjà la récompense que Dieu réserve à sa fidélité.

Or, M. F., je vous dis que c'est là le modèle de votre foi. Sans l'avoir puisée comme saint Étienne, à la source même, en voyant le Sauveur de vos propres yeux, en étant les témoins des premières prédications des apôtres, vous avez quelque chose de plus que lui ; car la révélation primitive vous appartient autant qu'à lui, et par surabondance vous avez la possession de dix-huit siècles établie sur le succès prodigieux de la prédication des apôtres, sur les vertus héroïques de tant de saints et de saintes, sur le témoignage de onze millions de martyrs et sur l'accomplissement visible des prophéties. Mais pourquoi citer ces monuments de votre foi? La fête d'hier, elle seule, est le plus éloquent témoignage sur lequel vous pouvez vous appuyer; elle seule vous fait souvenir assez de toutes les grâces que Dieu vous a accordées, elle seule vous rappelle assez qu'en retour vous devez embrasser la foi avec courage, vivre de sa vie.

admettre ce qu'elle admet, condamner ce qu'elle condamne et mourir pour elle, s'il le fallait encore. Telle a été la foi de saint Étienne; telle doit être la vôtre.

IIe POINT. — SA CHARITÉ.

La charité de saint Étienne était ardente. Telle doit être aussi votre charité pour un Dieu qui vous a aimés le premier.

Voyez-vous cet homme intrépide qui ouvre le premier, parmi les chrétiens, la carrière sanglante du martyre? Il est entraîné hors de la ville, ainsi que l'avait été quelques années auparavant le Fils de Dieu. Il ne se plaint pas; il est pourtant accablé de pierres. Une seule parole échappe de ses lèvres : « Seigneur Jésus, dit-il, recevez mon esprit. » Il abandonne de cette manière son corps à la discrétion de ses ennemis; en lui il ne se trouve plus rien d'humain, tant le feu de la divine charité l'embrase de ses ineffables ardeurs.

Et je le comprends, M. F.; car Jésus allant au Calvaire, chargé de sa croix, victime de son amour pour tous les hommes, régnait dans son cœur. Saint Étienne, par sa mort, veut lui rendre amour pour amour. Or, le mystère de la naissance de Jésus ne parle-t-il pas autant à votre cœur? Son humiliation dans la crèche, n'est-ce pas le sacrifice du matin du Fils de Dieu, comme sa mort sur la croix est le sacrifice du soir, c'est-à-dire le complément de tous ses sacrifices et la dernière preuve de son amour? Oui, M F., Jésus naissant a droit à votre amour, car c'est par amour pour vous qu'il vient sur la terre. Mais pour lui rendre amour pour amour, il ne s'agit plus d'être martyr : Dieu ne demande plus votre sang... Que veut-il donc? votre cœur... Votre cœur soumis à ses lois; votre cœur courageux dans les tentations; votre cœur victorieux du démon, du monde, de la concupiscence; votre cœur humble et contrit, s'il s'était laissé prendre par le mal. Amour à Dieu, pour l'amour qu'il vous a témoigné. Saint Étienne pour cela a donné sa vie : vous, M. F., donnez votre cœur.

IIIe POINT. — SA PRIÈRE POUR SES ENNEMIS.

Saint Étienne prie pour ceux qui le font mourir; de même vous devez prier pour vos ennemis.

« Seigneur, dit-il, ne leur imputez point ce péché. » Cette parole magnanime fait reconnaître le disciple de Jésus-Christ. Quand il prie pour lui-même, saint Étienne se tient debout; veut-il prier pour ceux qui le persécutent? il se prosterne.

L'Évangile vous fait une loi de pardonner à vos ennemis et de prier pour eux. Jésus Christ a voulu donner à sa parole la sanction de son exemple : lui-même il a pardonné à ses persécuteurs; lui-même il a prié pour eux. Et pour vous exciter encore davantage à cet amour des ennemis, pour vous porter à pardonner encore par d'autres exemples que les siens, il a voulu que son premier martyr fût un modèle sur ce point. Pardonnez, M. F., à ceux qui peuvent vous avoir offensés. Qui vous retient? Qui vous empêche de pardonner? Ne savez-vous pas que la miséricorde de Dieu ne s'étendra que sur ceux qui auront fait miséricorde à leurs frères? Comprenez donc une bonne fois qu'il n'y a d'heureux que ceux qui aiment Dieu pour lui-même, qui aiment leurs amis en Dieu, qui aiment leurs ennemis pour l'amour de Dieu.

Avant de finir, je vous ferai remarquer deux mots de notre Épître. Elle

nous dit que saint Étienne, après avoir prononcé ces paroles, s'endormit dans le Seigneur. Ceci est pour vous apprendre que la mort n'est qu'un sommeil dans le Seigneur; mais c'est pour ceux qui ont sanctifié leur vie par la vertu, et qui ont ainsi vécu pour le Seigneur. Notre Épître nous dit ensuite que quelques gens qui craignaient Dieu prirent soin d'ensevelir Étienne, et firent ses funérailles avec un grand deuil. Dieu voulut qu'il en fût ainsi, même au milieu de la persécution, pour vous donner à comprendre quelle heureuse impression la vertu laisse toujours après elle. La mémoire du juste participe, pour ainsi dire, sur la terre, à la nature de son bonheur de l'autre vie; elle ne meurt pas dans le souvenir des hommes qui aiment à l'environner de leurs respects. Cette observation, tirée ainsi de l'histoire de la mort de saint Étienne, se recommande d'elle-même à votre méditation.

Notre-Seigneur est venu vous apporter votre salut, M. F.; considérez-le dans sa crèche et au Calvaire, c'est là qu'il fait sa part de cette grande œuvre. Après lui qu'avez-vous à faire? Vous avez à pratiquer une vie chrétienne, c'est-à-dire, vous avez à avoir une foi vive, vous avez à aimer Dieu, à aimer le prochain jusqu'à lui pardonner les injures que vous en avez reçues, et à prier pour vos persécuteurs. Aussitôt après la fête de la naissance de Jésus-Christ, l'Église saisissant le moment de vous ranimer dans cette voie, vous montre saint Étienne comme en étant le modèle. Imitez ce saint martyr, et, comme lui, faites aussi votre part dans l'œuvre du salut; vous en recueillerez les fruits pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe. — *Voir* d'autres Matériaux au 3 août, fête de l'Invention des Reliques de ce Saint.

I. — ÉCRITURE.

Elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto. (Act., VI, 5.)

Stephanus autem plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo. (*Ibid.*, 8.)

Disputantes cum Stephano non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur. (*Ibid.*, 10.)

Intuentes eum omnes qui sedebant in concilio, viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli. (*Ibid.*, 15.)

Quem prophetarum non sunt persecuti patres vestri? (*Ibid.*, 52.)

Ejicientes extra civitatem lapidabant. (*Ibid.*, VII, 57.)

Positis autem genibus clamavit voce magna, dicens: Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino. (*Ibid.*, 59.)

2. — SS. PÈRES.

Pro lapidantibus orabat ut Christi discipulus, majus aliquid Deo morte offerens, nempe animi moderationem et inimicorum dilectionem. (S. Gregor. Naz., *Orat.* 19.)

Judæi virum Dei lapidabant, ille rogabat aspiciens Deum. (S. Augustin., *Serm. de S. Stephano.*)

Formam præbuit fidelibus moriendi. (Id., *ibid.*)

Si quid distare potest inter martyres, præcipuus videtur esse qui primus. (Id., *ibid.*)

Stephanum percutiunt, ignem caritatis eliciunt. (S. Fulgent., *Serm. de S. Steph.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

Stephanus plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo. (Act., VI, 8.)

Video cœlos apertos. (Id., VII, 55.)

Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli. (Id., VI, 15.)

Domine, ne statuas illis hoc peccatum. (*Ibid.*, VII, 59.)

Inspice et fac secundum exemplar. (Exod., xxv, 40.)

Posuisti, Domine, super caput ejus, coronam de lapide pretioso. (Ps. xx, 14.)

Certamen forte dedit illi ut vinceret. (Sap., x, 12.)

Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. (I Cor., iv.)

Si Stephanus non orasset, Paulum Ecclesia non haberet. (S. Augustin., *Serm. de S. Stephano.*)

Vincebat Stephanus patiendo, arguebat diligendo, confundebat erudiendo. (S. Laurent. Justin., *Serm. de S. Stephano.*)

Factus est posteris exemplum patientiæ, fidei magister, hortator præcipuus (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

1° Innocentia ; 2° æquanimitas ; 3° fortitudo ; 4° sapientia eminens ; 5° caritas perfecta qua inimicos dilexit et pro illis oravit. (Matthias Faber, *in Auctario*, Thema III.)

5. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE RADULPHE ARDENT. — Texte : *Stephanus autem plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia.* (Act., vi, 8.) — Quantus fuerit Stephanus : 1° in virtute, per fidem, spem, caritatem, sapientiam ; 2° in opere, mundana contemnens, opera misericordiæ exercens, prodigia faciens ; 3° in sapientia et eloquentia ; 4° in contemplatione, cœlos videns apertos ; 5° in patientia ; 6° in dilectione inimicorum ; 7° in morte, id est martyrio.

Ce panégyrique, très-étendu, est le plus complet et embrasse admirablement tous les actes et le caractère du saint. Excellent modèle pour un *crescendo* plein de vie et d'intérêt. Radulphe Ardent vivait au onzième siècle.

Voir d'autres plans de prédication ancienne au 3 août, fête de l'*Invention des reliques de S. Etienne.*

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DU R. P. MICHEL VIVIEN. — De triplici corona S. Stephani. Stephanus coronatur : I. Ob angelicam puritatem : 1° liliis ; 2° stellis ; 3° gemmis. — II. Ob christianam caritatem : 1° corde ardenter amans ; 2° ore pro eis ferventer orans ; 3° corpore flexis genibus Deum deprecans. — III. Ob martyrii dignitatem. Coronat enim : 1° Christum ; 2° corpus Ecclesiæ mysticum ; 3° semetipsum. (*In Tertulliano prædicante*, verbo : FESTIVITATES SACRÆ.)

PLAN DE MASSILLON. — Texte : *Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.* (Act., vi, 10.) — S. Etienne, défenseur de la vérité, eut pour elle un amour : 1° éclairé ; 2° intrépide ; 3° désintéressé.

Ce plan aride, vague, philosophique, nullement populaire, forme sous la plume harmonieuse de Massillon, un panégyrique instructif et très-attachant.

Voir le panégyrique de Bourdaloue, qui est des plus estimés, au t. III, 59, de notre *Panorama des Prédicateurs.* — *Voir* au 3 août les plans de La Colombière et de Laboissière.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE.

PLAN DE M. L'ABBÉ SAINT-ARROMAN. — Texte : *Lapidabant Stephanum.* (Act., vii, 58.) — I. La foi triomphant par S. Etienne. — II. S. Etienne triomphant par elle.

Voir ci-dessus, au 3 août, un plan du célèbre M. Deguerry, curé de la Madeleine, à Paris, sur le *Témoignage de S. Etienne.*

6. — ENCOMIA.

AGNUS. — Paulus fuit lupus, Stephanus fuit agnus. (S. J. Chrysostom., *de Conv. S. Pauli.*)

APOSTOLUS. — O virum ! tempore quidem apostolis posteriorem ; at præclaris facinoribus priorem. (S. Asterius, Amaseæ Episc., *Homil. de S. Stephano.*)

BELLATOR AVIDUS. — Dux purpurati exercitus. (S. Chrysol., *Serm.* 154.)

FLOS. — Erat illi et pulchritudo corporis et flos ætatis, et eloquentia sermocinantis. (S. Augustin., *Serm. de S. Stephano.*)

LAPIS. — Currunt illi ad lapides (Act., vii, 57), ille ad preces. Lapides lapidem percutiunt, sed lapidem molliorem, de quo fluit oleum caritatis, et tinnitus redditur pietatis. (Id., *ibid.*)

MARTYRUM antesignanus (S. J. Damasc., *de Fid. Orthod.*, L. IV, c. 16). Primitiæ (S. Aster., *ut supra*). Protomartyr. Primitivus flos martyrum. Primicerius purpuratæ cohortis ; armatus vexillifer. Loricatus gratia et hasta fortitudinis sapienter infrendens faciebat prodigia et signa magna. (S. Bernard., *Serm. de S. Stephano.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. J. Chrysostôme, S. Jérôme, S. Grégoire de Nysse, S. Irénée, S. Augustin, S. P. Chrysologue, S. Gré-

goire, pape, S. Fulgence, S. Maxime, S. Eusèbe d'Emèse, S. Astère, S. Evode, S. Pierre Damien, le V. Bède, S. Bernard.

PANÉGYRISTES ANCIENS. — Radulphe Ardent, Albert le Grand, Guillaume de Paris, S. Thomas d'Aquin, Denis le Chartreux, S. Laurent Justinien, J. Thaulère, Engelgrave, Lansberg, Mat. Faber.

MODERNES. — Senault, Texier, Vivien, Biroat, Caignet, Monmorel, Damascène, La Colombière, Bourdaloue, Massillon, Seguy, Séraphin de Paris, Anselme, Clément, La Roche, M. l'abbé Deguerry, M. l'abbé Saint-Arroman, M. l'abbé C. Martin, *Vies des Saints à l'usage des Prédicateurs*, au 26 décembre et au 3 août, et *Panorama des Prédicateurs*, t. III, 59.)

8. MARTYROLOGE. — S. Étienne, premier martyr. — S. Marin, m. — S. Denis, pape. — S. Zorime, id. — S. Archelaüs, év. — S. Zénon, id. — S. Théodore.

27 décembre. — SAINT JEAN, apôtre et évangéliste.

(Ier SIÈCLE.)

VIE DE SAINT JEAN

Saint Jean, fils de Zébédée et de Salomé, fut directement appelé par Jésus-Christ à l'apostolat avec son frère saint Jacques le Majeur. Ils étaient l'un et l'autre pêcheurs de profession. Jean, qui devint le disciple bien-aimé de Jésus, était le plus jeune de tous les apôtres; il n'avait que vingt-cinq ans lorsque Notre-Seigneur l'appela à sa suite. Après avoir été le témoin de tous les miracles du Sauveur, il l'accompagna au jardin des Oliviers et sur le Calvaire. C'est à lui que Jésus mourant recommanda sa sainte Mère. Après l'Ascension, il commença à prêcher l'Évangile. Il assista au concile de Jérusalem en 51, puis il alla prêcher la foi dans l'Asie-Mineure et jusque chez les Parthes. Il fut évêque d'Éphèse après saint Timothée. Arrêté l'an 95, pendant la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome et jeté dans l'huile bouillante auprès de la Porte-Latine; mais il n'en ressentit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Pathmos pour y travailler aux mines. Ce fut là qu'il eut les révélations qu'il a décrites dans l'*Apocalypse*, ouvrage prophétique et allegorique, dont tout le sens n'a pas encore été découvert. Tous les interprètes catholiques sont d'accord à reconnaître que par ces révélations Dieu lui découvrit l'état futur de l'Église. Cependant la mort de Domitien, arrivée en 96, permit à notre saint apôtre de revenir à Ephèse, où il s'appliqua avec un zèle et un dévouement sans bornes à la conversion des Juifs et à celle des pécheurs. C'est alors, vers l'an 98, qu'il écrivit son Évangile, pour réfuter les hérésiarques Ebion et Cérinthe, qui niaient la divinité de Jésus-Christ et qui soutenaient qu'il n'avait point existé avant sa naissance temporelle. Il se proposa, en outre, de suppléer aux omissions des trois autres Évangiles, qu'il lisait et confirmait par son approbation. Il avait alors quatre-vingt-quinze ans. Il fit encore trois *Épîtres* où règne un esprit de charité dont le Saint-Esprit seul a pu être le principe. Au milieu de ces travaux, saint Jean entreprit plusieurs voyages dans l'Asie-Mineure, pour visiter les églises de cette contrée et corriger les abus qui auraient pu s'y glisser. C'est dans ces visites qu'arriva le fait touchant que nous allons rapporter, d'après saint Clément d'Alexandrie et l'historien Eusèbe.

Dans une première visite, l'apôtre avait confié un jeune homme intéressant à l'évêque d'une ville voisine d'Éphèse. Cet évêque logea, instruisit, baptisa et soigna le jeune homme; mais il arriva un moment où le croyant affermi dans la vertu, il veilla sur lui avec moins d'exactitude. Des jeunes débauchés profitèrent de la liberté qu'il lui laissait pour le dégoûter de la vertu; et ils y réussirent si bien, que le jeune homme, accumulant crime sur crime, finit par se mettre à la tête d'une bande de voleurs. Cependant saint Jean revint dans la ville en question; il pria l'évêque de lui rendre le dépôt qu'il lui avait confié : « Hélas! il est mort, répondit l'évêque. — Et de quelle mort? reprit saint Jean. — Il est mort à Dieu; il s'est fait voleur et s'est établi sur une montagne où il vit avec des méchants comme lui. » A ces mots, le saint apôtre déchira ses habits et versa des larmes; puis, demandant un cheval et un guide, il se rend à la montagne. Arrêté bientôt par un des voleurs en sentinelle, il fut conduit sur sa demande au chef de la bande. Celui-ci le voyant venir, prit ses armes pour le recevoir. Mais à peine eut-il reconnu saint Jean que, saisi de crainte et de confusion, il se mit à fuir. L'apôtre, oubliant son grand âge et sa faiblesse, courut après lui, en lui criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous un vieillard sans armes dont vous n'avez rien à craindre? Ayez pitié de moi, mon fils. Vous pouvez encore vous sauver. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ; je donnerai ma vie pour vous; j'engagerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez-vous, mon fils, c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous. » Le jeune homme vaincu, s'arrête, jette ses armes et fond en larmes. Il tombe entre les bras de l'apôtre qu'il renomme son père; et, renaissant à l'espérance, il reçoit, selon l'expression de saint Clément, un second baptême par les larmes du repentir. Cependant il tenait cachée sa main droite qu'il avait souillée de tant de crimes; saint Jean la lui prit et la baisa, en l'assurant que Dieu lui pardonnerait ses péchés. Il le ramena à l'église, se mit à prier et à jeûner avec lui, à le consoler et à l'encourager par les passages les plus touchants de l'Écriture. En un mot, il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié par l'absolution et fortifié par la participation au sacrement eucharistique.

Cette scène touchante suffirait à elle seule pour nous faire connaître le cœur aimant du saint apôtre. Mais il ne cesse dans ses écrits de nous le dévoiler; il inculque partout la charité de la manière la plus pathétique; il la recommande comme le grand, le principal précepte du christianime, sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion sont inutiles. Devenu plus vieux encore et ne pouvant plus prêcher, il répète sans cesse à ses disciples ces charitables paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit. » Paroles, dit saint Jérôme, qui devraient être gravées en lettres d'or, et écrites dans le cœur de tous les chrétiens. Enfin, saint Jean mourut à Ephèse, l'an 100 de Jésus-Christ. Son corps fut enterré sur une montagne, hors de la ville, et sur son tombeau fut bâtie ensuite une magnifique église, qui est devenue une mosquée.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN

TEXTE : *Discipulus quem diligebat Jesus.*
(Joan., XXI, 20.)

Que puis-je ajouter, M. F., à l'éloge que renferme ce titre que l'Évangile donne au glorieux apôtre dont nous honorons aujourd'hui la mémoire? Le disciple que Jésus aimait! Cet éloge ne les renferme-t-il pas tous?

Car, dit saint Augustin, cette prédilection du Sauveur pour saint Jean n'était pas aveugle ni sans motifs; et si Jésus l'aimait tendrement, s'il l'aimait plus que tous les autres disciples, c'est que ce disciple avait assurément, plus que les autres, des droits à l'affection de son divin Maître.

Quels étaient ces titres? Il importe, M. F., que nous les connaissions. Car, si Jésus a eu pour saint Jean une affection toute spéciale à raison des droits spéciaux que ce disciple avait à la tendresse de son Maître, ne devons-nous pas croire que ce divin Maître, qui est également le nôtre, nous aimera aussi si nous lui offrons les mêmes droits à son amour, et qu'il nous aimera d'autant plus que nous lui offrirons plus de droits à son affection. Il importe donc, M. F., que nous sachions bien comment saint Jean a mérité d'être le disciple bien-aimé du Sauveur, afin de savoir aussi comment nous pourrons mériter la même faveur. C'est ce que je me propose dans cette instruction, en parcourant quelques-unes des principales circonstances de la vie de ce saint apôtre.

Ier POINT. — TITRES DE SAINT JEAN A L'AFFECTION DE JÉSUS.

1° *Le premier titre* de saint Jean à l'affection de Jésus, c'est, M. F., l'affection qu'il avait lui-même pour le divin Maître, et son dévouement à toute épreuve.

Saint Jean, fils de Zébédée et de Salomé, était Galiléen et frère de saint Jacques le Majeur; il exerçait la profession de pêcheur.

Appelé à être le disciple du Seigneur, un jour qu'il le trouva raccommodant avec son frère leurs filets, il abandonne tout pour s'attacher à lui, et dès ce moment il ne le quitte plus; il marche à sa suite dans toutes ses courses évangéliques, parmi les villes et les bourgades de la Judée.

Il l'accompagne et sur le Thabor, où il est témoin de la gloire de sa transfiguration, et au jardin de Gethsémani, où il est témoin aussi de l'immensité de sa douleur.

Tandis que Judas trahit son Maître, que Pierre le renie, que tous les autres s'enfuient et l'abandonnent, saint Jean seul lui reste fidèle et dévoué, et ne l'abandonne pas.

Il marche à sa suite à travers les rues de Jérusalem, au milieu d'une populace ameutée et furieuse qui l'accable d'injures et demande sa mort à grands cris; il entre avec lui chez Caïphe.

Nous le retrouvons sur le Calvaire, seul au pied de la croix avec la Mère désolée de Jésus. Seul, il est là pour recueillir, avec les dernières paroles de son divin Maître, le dernier gage de sa tendresse.

Jésus apercevant au pied de sa croix sa Mère et son disciple bien-aimé, « Femme, dit-il à Marie, en lui désignant saint Jean : Voici votre fils! et à Jean : Voilà votre mère! »

Legs précieux! seul il en était digne. Avec quel dévouement ne va-t-il pas accomplir les dernières volontés de son Maître? De combien de tendresse ne va-t-il pas entourer le dépôt qui lui est confié?

2° *Le second titre* de saint Jean à la prédilection de Jésus, ce fut, M. F., l'innocence de ses mœurs, sa pureté virginale.

« Le privilége singulier de sa chasteté, dit saint Augustin, le rendit digne de la prédilection de Jésus-Christ, parce qu'ayant été choisi vierge, il resta toujours vierge. »

« Tous les autres priviléges, dit saint Jérôme, et toutes les grâces dont Dieu le combla, furent la récompense de sa chasteté. Cette vertu lui procura l'insigne faveur que lui fit Jésus-Christ sur la croix en lui recommandant sa Mère. Il confia le soin d'une mère vierge à un disciple vierge. »

3° Mais ce qui ne fut pas pour saint Jean le *moindre titre* à l'affection particulière de Jésus, c'est que, plus que tous les autres disciples, il comprit, il pratiqua et il recommanda dans ses écrits et dans ses discours le précepte de prédilection du Sauveur, le précepte de la charité.

Dans son Évangile, dans ses Épîtres, il ne tarit pas lorsqu'il parle de cette aimable vertu ; dans ses discours aux fidèles, à l'exemple de Jésus, il réduisait toute la loi à l'observation de ce précepte. Aussi, M. F., au titre de disciple bien-aimé, joignait-il celui d'apôtre de la charité.

On raconte de lui, qu'arrivé à un grand âge et ne pouvant plus, à cause de sa faiblesse, faire de longs discours, il ne se lassait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et chaque fois son discours se bornait à ces paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Un jour, ses auditeurs lui demandèrent pourquoi il répétait toujours la même chose. « C'est le précepte du Seigneur, répondit-il; si vous l'accomplissez bien, cela suffit. »

Réponse admirable, dit saint Jérôme, qui rapporte cette circonstance, réponse bien digne de saint Jean, du disciple bien-aimé de Jésus-Christ, et qui devrait être gravée en caractères d'or, ou plutôt écrite dans le cœur de tous les chrétiens.

Ah ! chrétiens, devons-nous encore être surpris après cela, que l'Évangile qualifie saint Jean de disciple bien-aimé; devons-nous être surpris que le Sauveur ait eu une tendresse de prédilection pour ce disciple? Oui, assurément, il avait mérité ce privilége.

Mais, M. F., nous pouvons le mériter aussi. Imitons son dévouement, sa pureté, sa charité, et comme lui nous attirerons sur nous les grâces et les faveurs de notre divin Maître.

IIe POINT. — IMITATION DE SAINT JEAN.

Quelles sont, M. F., les preuves de dévouement que nous devons donner à Jésus-Christ pour avoir droit à son affection et à ses faveurs? Il nous l'apprend lui-même : « Celui qui m'aime, dit-il, garde mes commandements. »

1° Oui, M. F., prouvons-lui notre dévouement et notre amour autrement que par de vaines paroles et par de stériles protestations de fidélité; prouvons-le par nos œuvres, par notre exactitude à observer la loi de Dieu et les commandements de son Église.

Saint Jean quitte tout pour s'attacher à Jésus-Christ. Dieu ne demande pas de nous ce sacrifice; mais ce qu'il attend de notre dévouement, c'est que nous évitions avec soin tout ce qui peut lui déplaire; c'est que nous sacrifions tout plutôt que de consentir à l'offenser par le péché.

Saint Jean l'accompagne et sur le Thabor et au jardin de Gethsémani. Soyons-lui dévoués dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de notre vie : dans la prospérité, par les témoignages de notre reconnaissance; dans l'adversité, par notre patience et notre résignation.

Le dévouement de saint Jean ne se laisse ébranler ni par la trahison, ni par les défaillances des autres disciples, ni intimider par la méchanceté des ennemis de son bon Maître. Quand de toutes parts retentissent des menaces, des outrages, des cris de mort, seul il ne chancelle pas; il lui reste fidèle et dévoué jusqu'au bout.

Ah! chrétiens, ne sommes-nous pas dans des circonstances où se renouvellent à l'égard de Jésus-Christ, dans son Église, les scènes de la Passion, et où il a droit d'attendre de nous les preuves de dévouement que lui donna son disciple bien-aimé? N'y a-t-il pas parmi ceux qui se disent encore les disciples de Jésus-Christ, bien des trahisons et bien des défaillances? N'entendons-nous pas retentir de toutes parts des menaces, des insultes, des cris de mort. Voilà le moment de lui prouver la sincérité de notre attachement : sachons résister à l'entraînement des exemples de faiblesse des lâches chrétiens; sachons mépriser les menaces et les cris de mort de ses ennemis; et jusque sur le nouveau Calvaire, et au pied de la croix, montrons-nous hautement ses disciples fidèles et dévoués.

Mais n'oublions pas, M. F., que notre dévouement doit être soutenu par l'innocence de notre vie et la pureté de nos mœurs.

2° La pureté, voilà, chrétiens, la vertu chérie du Sauveur : aussi, disent les Pères, a-t-il voulu que sa Mère fût vierge, que son précurseur et son disciple bien-aimé, fussent vierges. Dans le ciel, dit l'Écriture, les vierges suivent l'Agneau sans tache partout où il va; et le Sauveur a proclamé heureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'il leur sera donné de contempler la face de Dieu : ***Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt.***

Voulons-nous donc, M. F., mériter l'affection du Sauveur, conservons notre cœur pur, bannissons non-seulement de nos actions et de nos paroles, mais de nos pensées et de nos affections, tout ce qui pourrait offenser les regards du Dieu de pureté.

Jeunes gens, la chasteté est le plus bel ornement de votre âge. Ah! n'allez pas, prêtant l'oreille aux pernicieuses maximes du monde, qui vous dit que la jeunesse est l'âge des plaisirs, n'allez pas exposer ce précieux trésor à un malheureux naufrage.

Saint Jean était jeune encore lorsqu'il devint le disciple du Fils de Dieu, et il resta chaste, parce qu'en s'attachant à Jésus-Christ il s'éloigna du monde et de ses écueils. A son exemple, jeunes gens, si vous voulez conserver votre innocence, éloignez-vous des écueils du monde, fuyez ses assemblées et ses plaisirs, et attachez-vous à Jésus-Christ.

Et vous aussi, époux chrétiens, rappelez-vous que l'état de mariage où vous êtes appelés à vivre vous impose des devoirs : que vous devez sanctifier cet état par l'innocence de votre vie, par la pureté de vos mœurs, par une fidélité constante, par un amour et un respect réciproques.

3° Mais ce qui vous donnera par-dessus tout un droit assuré à l'affection de Jésus-Christ, c'est, M. F., l'affection que vous aurez vous-mêmes les uns pour les autres.

C'est là son précepte de prédilection, celui qu'il appelle son précepte : ***Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem,*** celui dont l'accomplissement doit être le signe distinctif de ses disciples : On reconnaîtra, dit-il, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez bien les uns les autres.

En vain, M. F., auriez-vous la foi la plus vive, le zèle le plus ardent, le dévouement le plus parfait, en vain auriez-vous les mœurs les plus pures, la vie la plus innocente, si la charité n'est pas dans vos cœurs, si vous y nour-

rissez quelque sentiment de haine ou d'envie, si vous êtes insensibles aux souffrances des malheureux, si vous refusez de les consoler dans leurs peines, de les soulager dans leurs misères, ah! ne comptez pas sur l'amitié de Jésus ; car il tient pour fait à lui-même ce que vous aurez fait à votre frère.

Aimons-nous donc bien les uns les autres, M. F., aimons-nous en Dieu et pour Dieu, et Dieu nous aimera; il nous comblera de ses grâces et de ses faveurs ici-bas, et il nous donnera dans le ciel la couronne de gloire, qui doit être la récompense du dévouement, de la pureté et de la charité. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Comparaisons. — 4. Thèmes oratoires. — 5. Plans. — 6. Vertus spéciales de ce Saint. — 7. Encomia. — 8. Auteurs à consulter. — 9. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Vidit alios duos fratres Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem ejus in navi cum Zebedæo patre, reficientes retia sua et vocavit eos. (Matth., IV, 21.)

Illi autem statim relictis retibus et patre secuti sunt eum. (Id., *ibid.*, 22.)

Assumit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus et ducit eos in montem excelsum seorsum. (Id., XVII, 1.)

Non admisit. . nisi Jacobum et Joannem. (Marc., V, 37.)

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? dicunt ei: possumus. (Matth., XX, 22.)

Erat recumbens unus ex discipulis in sinu Jesu, quem diligebat Jesus. (Joan., XIII, 23.)

Mulier, ecce filius tuus ; fili, ecce mater tua. (Id., XIX, 26.)

Ego Joannes, frater vester. (Apoc., I, 9.)

2. — SS. PÈRES.

Diligebat Joannem Jesus quoniam speciali prærogativa castitatis, ampliori dilectione fecerat dignum. (S. Gregor. Nyss., *Homil.* 2.)

In pectore Christi talem scientiam hausit Joannes, qualem nullus unquam mortalium sortitus est. (S. J. Chrysost., *Homil.* 33 *ad Pop.*)

Matrem virginem, Christus in cruce virgini commendavit. (S. Hieron., *Contra Jovin.*)

Testabatur Jesus de cruce, et testamentum ejus signabat Joannes, dignus tanto testatore testis. (S. Ambros., *in c.* 2 *Luc.*)

Ipse est Joannes sublimium prædicator et lucis iuternæ atque æternæ fixis oculis contemplator. (S. Augustin., *Tract. ultimo in Joan.*)

Hausit Joannes de sinu Unigenti, quod de paterno hauserat ille. (S. Bernard., *Sermo* 8 *in Cant.*)

Voir d'autres passages au *Panorama des Prédicateurs*, t. III, 75.

3. — COMPARAISONS.

1. S. Jean reposant sur le cœur de Jésus peut être comparé au grand pontife de l'ancienne loi, qui seul pouvait pénétrer une fois l'an dans le Saint des saints.

2. S. Jean comparé à S. Paul : Paulus audivit arcana verba quæ non licet homini loqui; Joannes vero audivit quod licuit loqui et potest hominibus prædicari. (Origen., *in Joan.*)

3. S. Jean comparé à l'aigle : Joannes noster quasi aquila ad superna volans, ad ipsum Patrem pervenit, dicens : *In principio erat Verbum.* (S. Hieron., L. I, *Contra Jovin.*)

4. S. Jean comparé aux prophètes de l'Ancien Testament.

5. S. Jean comparé aux martyrs : Multoties martyr est Joannes. (S. J. Chrysost., *Homil.* 33 *ad pop.*)

4. — THÈMES ORATOIRES.

1. Amour de Jésus-Christ pour S. Jean.

2. Précepte favori de S. Jean : *Filioli, diligite invicem.*

3. Grand exemple de charité de S. Jean. (*Voir* au *Panorama des Prédicateurs*, t. III, 76.)

4. Jésus-Christ a fait de S. Jean le confident des secrets de son cœur ; il lui donne Marie pour mère ; il lui fait part de sa croix. (Du Jarry, *Essais de panégyriques.*)

5. Comme évangéliste, S. Jean a été un oracle de vérité ; comme apôtre, il a été un modèle de fidélité ; comme disciple de Jésus, il a été un exemple de charité. (Id., *ibid.*)

6. S. Joannis prærogativæ colligendæ sunt : 1° ex divina dilectione ; 2° ex mariana donatione. (Mich. Vivien, *In Tertulliano prædicante.*)

7. S. Joannes inter martyres constantior, ob martyrii : 1° diuturnitatem ; 2° diversitatem ; 3° acerbitatem. (*Ibid.*)

5. — PLANS.

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN D'ALBERT LE GRAND. — Texte : *Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem.* (Joan., XXI, 20.) — I. Joannes ter Dominum secutus est : 1° ad primam vocationem ; 2° ad passionem euntem ; 3° post manifestatam resurrectionem. — II. De signis specialis dilectionis Christi pro Joanne : 1° quod recubuit supra pectus Jesu ; 2° quia ei matrem commendavit et eum matri ; 3° quod sua occultissima ei revelavit. (*Sermo de S. Joanne.*)

PLAN DE DENIS LE CHARTREUX. — De excellentiis S. Joannis : 1° illius sapientia et doctrina eminens ; 2° illius dilectio ad Deum et proximum ; 3° illius prædicationis fructificatio, in conversione Asiæ ad Christum ; 4° illius potestas et gloria miraculorum ; 5° illius virginea puritas ; 6° illius virtuosa ac venerandissima senectus. (*Sermo de S. Joanne.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DE BOURDALOUE. — Texte : *Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui et recubuit in cœna super pectus ejus.* (Joan., XXI, 20.) — Trois caractères de la faveur accordée par Jésus à S. Jean : I. Elle a été juste, parce que : 1° cet apôtre a été vierge ; 2° a été toujours fidèle. — II. Elle a été bienfaisante dans la manière dont S. Jean en a usé, car il est demeuré : 1° humble ; 2° charitable. — III. Elle n'a eu rien d'odieux pour les autres apôtres, car il s'en est rendu digne par les trois martyres qu'il a endurés : 1° l'un au Calvaire ; 2° le second à Rome devant la Porte-Latine ; 3° le troisième dans son exil.

PLAN DE BOSSUET. — Texte : *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.* (Cant., VII, 10.) — I. Trois présents inestimables que Jésus a faits à S. Jean : 1° durant sa vie il lui donne sa croix ; 2° à sa cène il lui donne son cœur ; 3° à sa mort il lui donne sa Mère. — II. Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître : 1° durant sa vie ; 2° dans ses écrits ; 3° dans son triple martyre. (*Panégyrique de S. Jean l'évangéliste.*)

Voir au *Panorama des Prédicateurs*, t. III, 71.

Ces deux panégyriques de Bossuet et Bourdaloue n'ont jamais été égalés par les orateurs sacrés. On devra toujours les consulter avant de se livrer à la composition sur ce sujet.

Voir d'autres plans au t. II, 166, ci-dessus, à la fête de S. Jean devant la Porte-Latine, le 6 mai.

6. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

Voir ci-dessus au t. II, 166, à la fête de S. Jean devant la Porte-Latine.

7. — ENCOMIA.

1° Fuit sicut lilium S. Joannes, habens candorem sapientiæ, vitæ, innocentiæ, munditiæ carnis ; 2° hortus fuit deliciarum, austro spiritus sancti flante et arcana Dei ei inspirante ; 3° in fervente oleo positus et in exilium missus ; 4° fornax Spiritus sancti fuit, non tantum a Deo dilectus sed et Deum diligens. (Guillelmus Parisiensis, *Sermo de S. Joanne.*)

S. Joannes aquilæ propter tria assimilandus : 1° propter visionis perspicacitatem ; 2° propter volatus sublimitatem ; 3° propter quarumdam actionum proprietatem. (S. Thomas Aquin., *Sermo de S. Joanne.*)

S. Joannes merito aquilæ comparatur, quia est : 1° prophetis sapientior ; 2° apostolis perspicacior ; 3° cæteris evangelistis sublimior. (Mich. Vivien, *in Tertull. prædic.*, t. III, *festa apostolorum.*)

8. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. J. Chrysost., *Homil.* 17 *in Joan.*; S. Ambroise, *de Fide*, L. V, c. 3 ; S. Jérôme, *in Marc.*, c. 9 ; *Contra Jovin.*, L. I ; S. Augustin, *Tract. in Joan.*; Eusèbe, *Hist. Eccl.*, L. III, c. 11 ; le V. Bède, *Homil. de B. Joan.*; S. P. Damien, 2 *Serm.*

PANÉGYRISTES ANCIENS. — Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Guillaume de Paris, Denis le Chartreux, J. Thaulère, S. Laurent Justinien, Engelgrave, Matth. Faber.

MODERNES. — Molinier, Biroat, Senault, La Colombière, Texier, Fromentières,

Vivien, Caignet, Duneau, Bourdaloue, Bossuet, Laselve, Richard, La Pesse, Damascène, Houdry. Anselme, La Rue, La Roche, Bégault, Boileau.

COMMENTATEURS DE L'ÉVANGILE DE S. JEAN. — Tolet, Salmeron, Silveira, etc.

HAGIOGRAPHES. — Tous, soit anciens, soit modernes.

9. MARTYROLOGE. — S. Jean, ap. et év. — S. Maxime, év. — SS. Théodore et Théophane, mm. — Sainte Nicerate, v.

28 décembre. — LES SAINTS INNOCENTS.

EXPOSITION

Ce fut, suivant saint Augustin, au jour même de la naissance du Sauveur que l'étoile apparut aux mages, mais ils n'arrivèrent à Bethléem que le 6 janvier, jour où l'Église célèbre la fête de l'Épiphanie. D'après le récit de saint Matthieu, Hérode avait dit aux mages de revenir le trouver après qu'ils auraient vu l'enfant, objet de leurs recherches; mais ceux-ci, avertis par un ange, s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Lorsque le roi s'aperçut qu'il avait été trompé, il entra dans une grande colère, et ordonna de faire périr à Bethléem et dans les environs tous les enfants de deux ans et au-dessous. Joseph, averti par un ange, prit Jésus et sa Mère pendant la nuit, et s'enfuit avec eux en Égypte. Ces événements n'eurent lieu que quarante jours au moins après la naissance du Sauveur, et postérieurement à sa présentation dans le temple. La sainte famille était de retour à Nazareth. Nous n'avons fait jusqu'ici que citer en l'abrégeant ce que dit le pape Benoît XIV dans son *Traité des fêtes de Notre-Seigneur*. Alors fut accompli ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie : « Une voix s'est fait entendre dans Rama, accompagnée de pleurs et de cris lamentables. C'est Rachel, qui pleure ses enfants, et qui ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne vivent plus. »

Salut, dirons-nous donc en ce jour avec l'Église, en empruntant à sa liturgie cette belle hymne qu'elle a consacrée à la gloire des saints Innocents : Salut, ô fleurs des martyrs; vous que, sur le seuil même de la vie, le persécuteur du Christ a moissonnés comme l'orage brise les roses naissantes. Vous êtes les premiers qui avez souffert par Jésus. Tendre troupeau d'enfants immolés sous l'autel même du ciel, vous jouez dans votre simplicité avec les palmes et les couronnes.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS

TEXTE : *Occidit omnes pueros.....* (Matth., II, 16.)

L'Évangile de ce jour est l'histoire de la mort des saints Innocents que nous honorons par cette fête. Cherchons-y notre instruction. Nous verrons que la cruauté d'Hérode, loin de le servir, contribue à faire connaître Jésus-Christ et à procurer une gloire immortelle aux enfants qu'il immole; et de là nous apprendrons quels avantages les justes doivent retirer de la persécution que parfois encore ils ont à souffrir de la part des pécheurs. Ce sujet se rattache aussi à la fête de Noël comme ceux que les fêtes précédentes nous ont fourni l'occasion de méditer. Continuez donc de m'écouter attentivement.

Ier POINT. — CRUAUTÉ D'HÉRODE.

Et d'abord, la cruauté d'Hérode, loin de le servir, contribue à faire connaître Jésus-Christ.

Que voulait-il, ce prince? Croyant trouver un prétendant dans l'enfant que les mages étaient venus adorer, il veut s'en débarrasser. Roi sur un trône où il se croit menacé, il veut s'y affermir lui et sa race; et pour ne pas manquer son projet, enveloppant dans son décret de proscription le Fils de Dieu et les enfants des hommes, il verse le sang d'une multitude d'enfants, victimes innocentes de sa politique homicide. Ce roi ambitieux, aveugle dans sa cruauté inutile, sert ainsi à l'exécution des desseins de Dieu. Celui qui doit mourir sur la croix, à la face du monde entier, après avoir prouvé sa mission divine par ses miracles, ne doit pas être égorgé dans un massacre, confondu avec des enfants, faible et muet encore, sans s'être fait connaître par la puissance de ses œuvres et la puissance de ses paroles; il faut que le monde apprenne que le Messie est venu.

Le massacre des Innocents a éveillé l'attention du peuple, que l'apparition des anges et leurs cantiques, que la démarche des bergers et l'arrivée des mages de l'Orient avaient à peine émue. Dès lors, en effet, on put comprendre dans la Judée que le roi, dont le prophète Michée avait prédit la naissance à Bethléem était né, puisque Hérode cherchait à s'en défaire. Et l'Égypte, jusque-là consacrée au culte des idoles, en donnant un refuge à l'Enfant-Dieu contre la persécution qui le menaçait, l'Égypte reçut alors la semence de la foi d'une manière sensible. Les images de ses faux dieux ne purent soutenir la présence du Dieu de la vérité; leurs adorateurs les virent tomber au milieu de leurs temples. Plus tard, Jésus sera connu bien davantage sans doute; mais à commencer du jour de la mort des Innocents, il sort de l'obscurité de la pauvre étable qui le vit naître; les lamentations de toutes les mères, qui pleurent leurs enfants qui ne sont plus, proclament sa naissance et l'annoncent au monde.

Ces pauvres mères! comment pourraient-elles ne pas répandre de larmes! C'est dans leurs bras que des soldats, exécutant des ordres barbares, venaient tuer leurs enfants! C'est sur leur sein, tout couvert de leur sang, qu'elles les voyaient rendre le dernier soupir!... Elles avaient droit de pleurer, ces pauvres mères! La foi n'est pas ici opposée à la nature!!... Mais pourtant la foi a des consolations pour le deuil des mères qu'Hérode a privées de leurs enfants. Ces enfants martyrs pour Jésus-Christ ont changé les quelques jours d'une vie mortelle pour la durée sans fin d'une vie immortelle; ils n'ont pas eu à supporter les peines de la terre, les fatigues du travail, les douleurs de la maladie et les déboires de toute sorte dont ils n'auraient pas été dispensés; ils ont acquis de suite la gloire de l'éternité; ils ont les palmes du triomphe, les couronnes de la victoire, comme s'ils avaient combattu tous les combats du Seigneur. Heureuses mères, pleurez, c'est le droit de la nature; mais en même temps réjouissez-vous; la sauvagerie d'Hérode en immolant vos enfants, leur a donné l'immortalité des anges et le bonheur de Dieu.

IIe POINT. — AVANTAGES DE LA PERSÉCUTION.

Et de là, M. F., apprenez maintenant quels avantages les justes doivent retirer de la persécution que parfois encore ils ont à éprouver de la part des pécheurs.

Il n'y a pas de bonheur comparable à celui dont vous jouissez, M. F., quand votre conscience vous rend le témoignagne que la grâce de Dieu est avec vous; que votre âme pure, exempte de péché, est le sanctuaire du Seigneur, la demeure où il se plaît à habiter. C'est alors que vous êtes justes; et cet état, souvenez-vous-en bien, vous devez le préférer à tout, car il est pour vous le commencement de la félicité que Dieu réserve à ses amis dans le ciel.

Attendez-vous pourtant à éprouver parfois des persécutions. Là ce sera la langue du monde qui blâmera votre conduite; ici des libertins se riront de votre modestie; ailleurs vous serez censurés avec amertume pour avoir montré du zèle dans l'exercice de la piété; des étrangers qui ne vous connaissent pas vous dresseront des piéges; et peut-être même au milieu de votre famille, et parmi vos amis, aurez-vous la douleur de rencontrer des cœurs qui, ne comprenant pas la beauté de la vertu, vous feront une opposition continuelle, parce que vous voudrez être fidèles à toute la loi de Dieu. Oui, M. F., avec la grâce régnant dans votre âme, vous pouvez encore être ainsi persécutés. N'en soyez pas effrayés; car si vous êtes fermes dans la pratique de la justice, si vous ne vous ralentissez pas, Dieu sera glorifié en vous comme il l'a été dans les saints Innocents massacrés par le glaive d'Hérode; et vous-mêmes, sans répandre pour cela votre sang, vous acquerrez quelque chose de la gloire du martyre. Il n'y a pas seulement du mérite à porter la croix à la suite de Jésus-Christ et de ses saints, il y a encore de la générosité et de la gloire; et le juste, dont la vertu est ainsi exercée par les épreuves que lui font subir les pécheurs, recevra une plus riche couronne.

Aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de vous rendre la vertu douce et facile, en vous donnant des encouragements dans l'approbation des hommes, bénissez-le de ce qu'il vous ménage en vous épargnant l'amertume de son calice et en vous préservant du fardeau de sa croix. Mais dans ce cas, je dois vous en avertir, le Seigneur vous traite comme un enfant à qui on ne donne encore que du lait pour toute nourriture; et pour peu que vous vouliez passer pour hommes faits parmi les serviteurs de Dieu, il vous faudra souffrir quelque chose pour lui; car la vertu s'affermit dans les persécutions, et le Seigneur qui les a laissées se déchaîner sanglantes pendant trois siècles, continue toujours d'y soumettre ceux qui marchent après lui. En célébrant la fête du martyre des Innocents, l'Église veut vous ramener à cette vérité que la vie du chrétien est un combat continuel, où par sa passion et son courage il doit se montrer fidèle à Dieu et se perfectionner de plus en plus dans le bien.

En terminant aujourd'hui la série des fêtes par lesquelles elle nous fait accompagner la fête de Noël, l'Église nous instruit donc avec une puissante doctrine, comme vous venez de le voir. L'enfant de la crèche est le Dieu des martyrs; son berceau a été environné de martyrs, sa croix a été environnée de martyrs; les premiers prédicateurs de son Évangile ont été martyrs; la plupart des premiers chrétiens ont été martyrs... Quoi donc! faut-il toujours du sang pour être chrétien? Non, M. F.; maintenant, que Jésus-Christ est le seul Dieu que nous devions adorer, il faut être à lui, pratiquer sa loi avec fidélité, malgré les persécutions du monde, du démon et de la concupiscence; il faut la pratiquer dans toutes les autres épreuves de la vie avec la même fidélité. C'est là ce que Jésus-Christ vous demande. Soyez donc à ce divin Sauveur avec une fidélité constante, et votre bonheur éternel en sera le prix. Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Plans. — 5. Encomia. — 6. Auteurs à consulter. — 7. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Audiens autem Herodes rex, turbatus est. (Matth., II, 3.)

Tunc Herodes clam vocatis Magis diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis, et mittens illos in Bethleem, dixit : Ite, interrogate diligenter de puero, et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. (Id., *ibid.*, 7-8.)

Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a Magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infra secundum tempus quod exquisierat a Magis. (*Ibid.*, 16.)

Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam, dicentem : Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus. Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt. (*Ibid.*, 17-18.)

2. — SS. PÈRES.

Herodes iram qua adversus Magorum illusionem fremebat, in parvulos innocentes vertit ; tale quiddam in Palæstina facere aggressus, quale Pharao in Ægypto perpetrarat. (S. J. Chrysost., *Homil.* 9 *in Matth.*)

Occiduntur pro Christo parvuli ; pro justitia moritur innocentia. (S. Augustin., *Sermo* 2 *de Innocentibus.*)

Ante, vitæ perpetuæ adepti sunt dignitatem, quam usuram præsentis acceperint. (Id., *ibid.*)

Quos rex impius eximit mundo, Christus inserit cœlo. (S. Leo, pap., *Sermo in Epiph.* 1.)

Vere isti sunt gratiæ martyres, confitentur tacentes, nescientes pugnant, vincunt inscii, moriuntur inconscii, ignoti rapiunt palmas, coronas rapiunt ignorantes. (S. P. Chrysol., *Sermo* 152.)

Nato Domino, evangelizatur gaudium magnum universo mundo, et tamen lacrymas video, ploratus audio. (S. Bernard., *Sermo de Innocentibus.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Les saints Innocents ont publié la gloire de Jésus-Christ : Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem. (Ps. VIII, 3.)

2. Ils ont été les premiers des élus : Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno. (Apoc., XIV, 4.)

3. Ils s'offrirent comme des victimes innocentes : Offeretis agnos anniculos immaculatos. (Num., XXIX, 8.)

4. La voix de leur sang comme de celui d'Abel monte jusqu'au ciel : Vox sanguinis fratris tui Abel clamat ad me de terra. (Gen., IV, 10.)

5. Hérode fut aussi barbare que l'avait été Pharaon.

6. Rien de souillé n'entrera dans le ciel. On ne peut y entrer : 1° qu'avec l'innocence ; 2° ou qu'avec l'innocence jointe au martyre soit du sang, soit de la pénitence ou des larmes qui réparent l'innocence.

7. Amat Christus infantiam, humilitatis magistram, innocentiæ regulam, mansuetudinis formam. (S. Leo, papa, *Sermo* 1 *in Epiphan.*)

4. — PLANS.

PLAN MODÈLE DE PRÉDICATION ANCIENNE.

PLAN DE GUILLAUME DE PARIS. — Texte : *Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge et accipe puerum.* (Matth., II, 10.) — I. Tres gratiæ commendantur in parvulis qui occiduntur : 1° humilitas, quia fuerunt parvuli ; 2° innocentia, quia fuerunt innocentes ; 3° puritas, quia fuerunt virgines. — II. In puero Jesu quid in nece puerorum quæritur considerandum : 1° illius tribulatio præcox ; 2° illius fuga cum Joseph et Maria. — III. In Herode qui in parvulos malignatur, tres malitiæ advertantur quæ a nobis fugiendæ : 1° illius ambitio ; 2° illius ira ; 3° illius crudelis persecutio. (*Sermo* 2 *de sanctis Innocentibus.*)

PLANS MODÈLES DE PRÉDICATION MODERNE.

PLAN DU P. HOUDRY. — Texte : *Occidit omnes pueros.* (Matth., II, 7.) — Nous devons considérer dans le massacre des Innocents : I. Hérode qui le commande pour satisfaire : 1° à son ambition ; 2° à son aveugle colère. — II. Les jeunes victimes pures, sans tache, prémices du ciel. — III. Notre-Seigneur Jésus-Christ persécuté en naissant dans ces innocentes créatures. (*Bibliothèque des Prédicateurs.*)

AUTRE PLAN DU MÊME. — I. Bonheur des saints Innocents, résultat de leur

cruelle mort : 1° ils ont été délivrés des misères de cette vie et des dangers du monde; 2° ils ont obtenu la gloire du martyre ; 3° Dieu leur a donné une vie immortelle pour une vie de peu de durée. — II. Gloire qu'ils ont rendue à Dieu par leur mort: 1° ils ont été les premières victimes immolées à Dieu par leur mort; 2° ils ont rendu témoignage à sa grandeur par leur martyre ; 3° ils ont, vrais hérauts du Fils de Dieu, publié sa naissance. (*Ibid.*)

5. — ENCOMIA.

Flores martyrum et primas erumpentes Ecclesiæ gemmas, quas in medio infidelitatis frigore, exortas, persecutionis pruina decoxit. (S. Augustin., *de Symbolo ad Catech.*, L. III.)

Agni debent immolari quia agnus futurus est crucifigi. (Id., *Sermo 1 de Innocentibus.*)

Lacrymis suis matres, et filii suo sanguine baptizantur. (S. Chrysol., *Sermo* 152.)

Habemus in S. Stephano martyrii simul opus et voluntatem ; habemus solam voluntatem in Beato Joanne, solum in beatis Innocentibus opus. (S. Bernard., *Sermo de Innocent.*)

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit
Ceu turbo nascentes rosas.

(Prudentius, poeta, *in hymno de SS. Innocentibus.*)

6. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES. — S. J. Chrysostôme, *in c. 2 Matth.*; S. Grégoire de Nysse, *Sermo de Nativ. Christi* ; S. Basile de Séleucie, *Oratio de Innocentibus*; ; S. Augustin., 3 *Sermones de Innocentibus* ; S. P. Chrysol., 2 *id.*; le V. Bède, *Homil.*; S. Bernard., *Sermo de Innocent.*

PANÉGYRISTES ANCIENS. — Albert le Grand, Guillaume de Paris, S. Thomas d'Aquin, Denis le Chartreux, S. Laurent Justinien, M. Faber.

MODERNES. — Caignet, Senault, Castillon, Houdry, Vivien, Lambert, Laselve, La Roche, Séraphin.

COMMENTATEURS. — Ceux qui ont expliqué l'Evangile de S. Matthieu, surtout Silveira.

HAGIOLOGUES. — Tous anciens et modernes ; le P. Ansaldi, dominicain, *Herodiani infanticidii Vindiciæ*, Brixiæ, 1745.

8. MARTYROLOGE. — Les saints Innocents. — SS. Eutyche et Domitien, mm. — SS. Castor, Victor et Rogatien, id. — S. Indès et les saintes Domne, Agape, Théophile, vv. et mm. — S. Troade, m. — S. Césaire, id. — S. Domion, pr. — S. Théodore, moine. — S. Antoine, id.

---

29 décembre. — SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY,

ÉVÊQUE, MARTYR (L'AN 1170.)

VIE DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY

Thomas, né à Londres, en 1117, de Gilbert Becket, gentilhomme croisé, et de Mathilde, fille d'un émir sarrasin par lui convertie à la foi, fut élevé dans le plus pur esprit de l'Évangile, par sa mère devenue un modèle de toutes les vertus. Au retour d'une seconde croisade, son père le mit aux mains des moines, qui préparèrent ce jeune homme, plein d'intelligence et de cœur, à devenir un des personnages les plus distingués de son siècle. Il fit son droit à Paris.

Orphelin à l'âge de vingt et un ans, orné de beaucoup de talents et de vertus, mais peu favorisé des biens de la fortune, il passa en qualité de secrétaire chez un grand seigneur, qui voulut lui faire partager toutes ses parties de plaisir. Dieu lui fit la grâce de l'arracher par un accident au danger des divertissements mondains, et de lui inspirer le goût des occupations sérieuses.

Il s'attacha de cœur à l'archevêque de Cantorbéry, qui l'accueillit et le favorisa, le fit son intendant pour le gouvernement temporel de son diocèse, le chargea de négociations fort délicates en cour de Rome; enfin, l'engagea dans les ordres sacrés, et le prit pour son archidiacre. Son mérite éclata bientôt dans ce rang élevé; le roi Henri II voulut le connaître, le trouva supérieur encore à sa renommée, et il le créa chancelier d'Angleterre.

Jamais ministre d'État ne fut plus zélé pour les intérêts de son prince, ni plus affectionné pour le bien public : tout son crédit fut employé à rendre heureux les sujets du roi. Ministre habile, rien cependant ne lui fit oublier qu'il était diacre : il donnait le jour aux affaires et la nuit aux œuvres de la piété; ses oraisons lui laissaient à peine quelques moments de sommeil qu'il prenait sur la dure, et encore macérait-il sa chair par de sanglantes disciplines; son immense charité envers les pauvres et les malheureux surpassait seule sa piété.

Le roi lui confia l'éducation de son fils. Thomas n'oublia rien pour en faire un prince accompli. Mais pendant qu'il servait ainsi l'État, Dieu se le préparait pour son Église. Le siége de Cantorbéry vint à vaquer, et chacun jeta les yeux sur lui; le roi lui-même ne crut pas possible de trouver un sujet plus digne, et le chancelier d'Angleterre fut nommé archevêque. L'élu, effrayé du poste où il allait arriver, fit au roi les plus humbles remontrances et les plus instantes prières; tout fut inutile : le seul parti à prendre fut celui d'obéir.

Le nouvel évêque prit à cœur de s'élever à la hauteur de sa dignité; saint déjà, il voulut le devenir plus encore; l'esprit de pénitence et d'humilité s'empara de son cœur : il embrassa la discipline régulière, prit l'habit religieux sous celui de prélat, se revêtit d'un rude cilice, se livra tout entier aux exercice de la piété, de la charité, et à l'accomplissement de tous les devoirs de sa charge. Bientôt il devint le modèle des plus grands et des plus saints évêques; sa maison devint l'exemple des maisons les plus régulières.

La faveur de Henri ne dura pas envers un si grand et si saint homme. Thomas, devenu archevêque et voulant se livrer à tous les devoirs de l'épiscopat, se démit, malgré le roi, de sa charge de chancelier; il revendiqua les droits de son église contre les usurpateurs de ses biens; il combattit vigoureusement pour les immunités ecclésiastiques. Le roi s'indigna de sa hardiesse; l'évêque, soucieux uniquement de la justice, demeura ferme et inébranlable : alors le roi le fit juger et condamner; on lui confisqua ses biens, et on alla jusqu'à le déposer. Thomas en appela au Saint-Siége, et apprenant que sa vie n'était pas en sûreté, il se sauva secrètement de nuit, passa en France, où il fut accueilli du roi, alla trouver à Sens le pape, le supplia d'agréer sa démission, qui ne fut point acceptée, et se retira dans l'abbaye de Pontigny; là il voulut vivre comme le plus simple des religieux, faisant ses délices de l'obéissance, de la pénitence et de la prière.

Le roi d'Angleterre, furieux de l'accueil fait à Thomas par le roi de France et par le souverain pontife, ne mit plus de bornes à sa passion; il bannit tous les amis et parents du saint évêque, il confisqua leurs biens, et il poursuivit le prélat jusque dans son asile de Pontigny, en menaçant les religieux d'abolir leur Ordre dans tous ses États, s'ils ne le chassaient de leur maison. Thomas, ne voulant point nuire à ses généreux hôtes, quitta leur monastère, en versant des larmes d'attendrissement sur le sort de ses amis persécutés à cause de lui, et il se retira près de l'évêque de Sens, au monastère de Sainte-Colombe.

Plusieurs tentatives de la part du pape et du roi de France, pour la récon-

ciliation du roi et de l'archevêque, avaient échoué; cependant une entrevue de Louis VII et de Henri amena un résultat meilleur : Henri sembla retrouver pour son ancien chancelier sa vieille tendresse; la paix se fit, et Thomas retourna dans sa patrie. Londres l'accueillit avec enthousiasme; mais la paix ne dura guère. A peine fut-il arrivé à Cantorbéry, que ses ennemis avaient déjà irrité de nouveau le roi; ils le portèrent à un tel point d'exaspération, qu'un jour il s'écria : « Personne n'aura donc le courage de me défaire de ce prêtre ? » Ce mot imprudent fut recueilli par quatre scélérats, qui résolurent d'assassiner l'intrépide archevêque, et s'acheminèrent vers Cantorbéry pour exécuter leur exécrable dessein. Ils entrèrent dans l'église au moment des vêpres, s'écriant : « Où est le traître? où est l'archevêque? » Thomas s'avança vers eux, et leur dit : Voici l'archevêque, mais je ne suis pas un traître. » Puis il se mit à genoux, en disant : « Je suis prêt à mourir pour Dieu, pour la justice, et pour la liberté de l'Église. » Un des assassins lui déchargea sur la tête un grand coup de sabre : il tomba par terre couvert de sang; deux autres le percèrent de leur épée; le quatrième lui enleva le crâne et répandit sa cervelle. Ce fut le 29 décembre de l'an 1170. Le monde chrétien poussa un cri d'horreur à cette nouvelle; le roi Henri II en pleura; il protesta de n'avoir pas ordonné ce crime, et il en fit une pénitence rude et sincère; les assassins moururent tous en quelques années, plein d'un amer repentir. Les nombreux miracles, qui eurent lieu au tombeau de Thomas Becket, l'ont fait mettre par l'Église au nombre des saints.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY

TEXTE : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.* (III Reg., XIX, 10-14.)

En jetant un regard sur la vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, on trouve toutes les vertus principales qui font le véritable pontife de Jésus-Christ. Mais à travers tant de qualités admirables, son caractère spécial consiste dans un héroïque dévouement et dans un courage intrépide à soutenir les intérêts et les droits sacrés de Jésus-Christ et de son Église. C'est là, M. F., ce qui en a fait un si grand saint et ce qui lui a procuré la gloire du martyre; c'est là aussi ce qui fait le principal mérite du chrétien, surtout dans ce siècle d'indifférence religieuse. Voyons donc : 1° *quel a été le zèle de saint Thomas;* 2° *quel doit être le nôtre, pour les intérêts de la sainte Église.*

Ier POINT. — QUEL A ÉTÉ LE ZÈLE DE SAINT THOMAS POUR LES INTÉRÊTS DE L'ÉGLISE.

Thomas, né à Londres, en 1117, de Gilbert Becket, gentilhomme croisé, et de Mathilde, fille d'un émir sarrasin, ne tarda pas à montrer dès le jeune âge, ce qu'il serait plus tard dans l'Église. Docile aux leçons de ses vertueux parents, qui confièrent son éducation aux mains des moines, Thomas grandit rapidement en zèle et en vertu, en science et en talent. Il fut orphelin à l'âge de vingt et un ans; mais son rare mérite et sa grande réputation attirèrent sur lui les regards et le firent choisir pour remplir les fonctions les plus délicates et les plus honorables dans la société civile et religieuse. L'archevêque de Cantorbéry en fit d'abord son intendant principal et son archidiacre favori; et il

n'eut qu'à se louer de son zèle intelligent et infatigable à le seconder dans le gouvernement de son diocèse.

Le roi Henri II de son côté ne tarda pas à connaître le mérite extraordinaire de ce jeune homme illustre, et il le créa chancelier d'Angleterre. Jamais ministre d'État n'avait été plus digne d'un tel honneur, et ne fut plus zélé pour les intérêts du roi, de l'Église et du peuple. Ses grands et glorieux travaux ne l'empêchèrent point de mener la vie de simple et de pieux diacre, de travailler à l'éducation du jeune prince. Mais ce n'était point encore assez d'honneur et d'activité pour cet homme apostolique. Le siége de Cantorbéry étant devenu vacant, le roi, le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur Thomas, qui, malgré ses humbles résistances, fut obligé d'accepter l'archevêché. C'est là que Dieu l'appelait, pour en faire l'intrépide champion des droits de son Église, et l'illustre modèle de ses plus vaillants défenseurs.

Henri II était un de ces monarques orgueilleux, qui, jaloux de l'influence de l'Église sur les peuples, et méconnaissant le bien immense qu'elle fait pour la prospérité des États, ne sont pas fâchés de mettre la main à l'encensoir, et de faire sur le terrain sacré des empiétements sacriléges. Mais l'intrépide archevêque n'était pas un de ces hommes faibles, qui fléchissent lâchement le genou devant les exigences d'un potentat : fidèle à son serment de maintenir intacts les droits et les priviléges de l'Église, il s'arme d'une sainte colère contre l'usurpateur impie, et il résiste avec indépendance à toutes ses menaces et à ses caresses fallacieuses. Violemment irrité de la résistance du grand évêque, Henri II prononce contre lui la sentence de l'exil, en proférant des menaces de mort : c'est alors que l'Angleterre voit partir ce pontife illustre, dépouillé de tous ses biens, avec le bâton de pauvre exilé, montrant aux rois et aux princes, aux prélats et aux simples religieux, aux grands et aux petits, comment on doit défendre l'Église de Jésus-Christ. Cette illustre victime de son dévouement et de son zèle apostolique est accueillie en France, à la cour et dans les monastères, comme l'un des plus glorieux champions de la religion chrétienne. Quelque temps après, rappelé par le roi d'Angleterre à la tête de son diocèse, le saint évêque retourna sur son siége avec la conviction qu'il allait au martyre. Et en effet l'heure du sacrifice ne tarda pas d'arriver : à peine Thomas était-il en possession de son église, que ses ennemis renouvelèrent contre lui leurs trames sacriléges, en réveillant contre sa personne sacrée la colère du roi, qui finit par proférer ces paroles iniques : « N'aurai-je personne pour me débarrasser de ce prêtre? » Bientôt après une bande de satellites arrivait dans le palais du saint évêque; et l'accompagnant jusque dans son église, ils le frappèrent au pied des autels, en lui disant : « Vous êtes mort; » et le prélat héroïque présentait sa tête aux assassins, en s'écriant : « Je meurs volontiers pour Dieu, pour la justice et pour la liberté de l'Église. » Heureux les chrétiens de nos jours qui sentent et savent conserver le feu sacré du zèle.

IIe POINT. — QUEL DOIT ÊTRE LE NÔTRE.

L'Église étant notre mère et la meilleure de toutes les mères, il s'ensuit que nous devons avoir pour elle les sentiments d'un amour vraiment filial. Or, le premier effet, le principal caractère de cet amour, c'est le zèle ou le dévouement sincère que nous devons avoir pour ses véritables intérêts. Car en effet, voyez ce qui se passe dans le cœur d'un enfant bien né vis-à-vis de celle dont il a reçu le jour : comme il éprouve lui-même tout ce qu'éprouve sa

mère! il rit et pleure avec elle : ses joies, comme ses peines sont les siennes propres : et en tout et partout il subit, malgré lui, sa bonne comme sa mauvaise fortune : faites du bien à sa mère, vous en ferez à lui-même ; mais osez blesser son cœur maternel, vous le blesserez lui-même jusqu'au plus intime de son âme. Il vous pardonnera un affront personnel, mais jamais un affront fait à sa mère. Voilà, M. F., quels doivent être nos sentiments envers la sainte Église notre mère : notre amour et notre zèle pour ses intérêts doivent être tels, qu'elle ne nous trouve jamais insensibles à ce qui la touche personnellement ; nous attristant de ses revers, nous réjouissant de ses triomphes. Vient-elle de remporter quelque victoire éclatante ? nous devons entonner avec elle l'hymne d'action de grâce. Gémit-elle sous le poids de la haine et de la persécution ? nous devons alors nous montrer vaillants soldats, afin de lutter avec elle et pour elle, selon les moyens qui sont en notre pouvoir. Pleure-t-elle la trahison et le scandale de ses enfants ? Nous devons la consoler par la sainteté et la régularité de notre conduite. Par là nous imiterons saint Bernard, sainte Thérèse et tant d'autres saints, qui éprouvaient une joie si vive, à la vue des triomphes de l'Église, mais qui ressentaient une douleur extrême, quand ils la voyaient en butte à la haine des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens. Malheur à nous, M. F., si nous étions indifférents à tout ce qui intéresse le sort de l'Église ! nous cesserions par là-même d'être chrétiens ; ce serait une sorte d'apostasie, un lâche renoncement à Jésus-Christ et à sa sainte religion. Or cependant, M. F., si nous jetons un regard sur la conduite d'un certain nombre de chrétiens, ne dirait-on pas qu'ils sont sans aucun souci pour les intérêts de l'Église ? Quoi donc ! est-il possible de rester indifférent, en voyant l'impiété et le rationalisme déployer tant d'ardeur et d'audace contre la sainte Église ? Armons-nous, M. F., de zèle et de dévouement : et lorsque tant de jeunes héros lui donnent leur plume et leur sang, consacrons-lui au moins le tribut de nos aumônes et de nos prières.

Illustre saint Thomas ! multipliez de nos jours les héritiers de votre courage et de votre dévouement.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

I. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Gloria et honore coronasti eum, Domine. (Psal. VIII, 6.)

Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. (Id., XX, 4.)

Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidie. (Prov., VIII, 34.)

Nouveau Testament. — Bonum certamen certavi. (II Tim., IV, 2.)

Patior, sed non confundor. (Id., I, 12.)

Scio opera tua et laborem et patientiam tuam ; et quia sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti. (Apoc., II, 2.)

Qui vicerit vestietur sic vestimentibus albis. (Id., III, 5.)

2. — SS. PÈRES.

Persecutio fit ut fidelis luceat, virtus excellat, mens interna omnibus manifestetur. (S. Ambros., *in Ps.* XXXVII.)

Non deerunt insultantes, usque in finem seculi. (S. Augustin., *in Ps.* LXXIII.)

Sæviat mundus, fremat mundus, concrepet linguis, coruscet armis, quod potest faciat, quid faciet rei quam accepturi sumus ? (Id., *Sermo de conversione S. Pauli.*)

Non extinguit, sed accelerat ipsum

præmium; quod cum venerit, sine fine erit; opus cum fine, merces sine fine. (Id., *ibid.*)

In martyribus facit mortem pretiosam aliquando sola causa, aliquando causa pariter et vita. (S. Bernard., *Sermo* 24.)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Exposition. — S. Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé pour les intérêts de l'Eglise dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. (Bossuet, *Panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.*)

2. Persécution. — Henri II a tout fait fléchir à sa volonté ; il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces. A la vérité, il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse. (Id., *ibid.*)

3. Martyre. — Chrétiens, soyez attentifs ; s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs. (*Ibid. Voir* ce beau morceau d'une admirable éloquence.)

4. Aperçu historique des luttes de l'Eglise contre les grands. Constance de S. Thomas dans sa résistance à Henri. Succès de ses combats.

5. Changement extraordinaire que produit sa mort : 1° dans l'esprit de ses ennemis qui se repentent ; 2° dans celui de ses amis qui s'animent d'un grand zèle. (Id., *ibid.*)

4. — VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT.

Sex in quibus imitatus est Christum B. Thomas : 1° pauperibus humiliter ministravit ; 2° vias duras custodivit ; 3° hominibus se conformavit quantum sibi licuit et ex eis expedire vidit ; 4° ad patiendum voluntarius fuit ; 5° pro Dei voluntate, id est, pro libertate Ecclesiæ animam suam posuit ; 6° infirmitati eorum qui secum erant parci voluit. (Guillelmus Paris., *Sermo* 3 *de S. Thoma Cantuariensi, episc. et mart.*)

5. — PLANS.

Plan de Bossuet. — Texte : *In morte mirabilia operatus est.* (Eccli., XLVIII, 15.) — 1° Motifs de la résistance de S. Thomas à l'égard de son prince ; 2° sagesse et modération de sa conduite au milieu de la persécution qu'il eut à subir ; 3° succès de ses combats pour la discipline ; 4° admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis ; zèle qu'elle inspire à ses frères. (*Panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.*)

Plan du P. Séraphin de Paris. — Texte : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur.* (Hebr., v, 1-4.) — S. Thomas s'est parfaitement acquitté des obligations d'un parfait pontife, en : 1° offrant des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes ; 2° étant plein de compassion pour les pécheurs ; 3° étant choisi de Dieu. (*Panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.*)

Voir dans notre *Calendrier des Prédicateurs*, au 29 décembre, les plans de Denis le Chartreux, de Guillaume de Paris, de Fléchier.

6. — ENCOMIA.

Sacrilegus patriis princeps te pellit ab oris,
Dive, Caledonii lumen honosque soli.
Nec satis. Ipse tuos fortunis omnibus orbos,
Natali rabidus cogit abire solo.
Tu gemitus constans audis, questusque tuorum,
Et siccus lacrymas, mœstitiamque vides.
Ut celebri posthac referas in agone triumphum,
His animum exerces, provide Tyro, malis.

(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri, *de S. Thoma, episc. et mart.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Jean de Salisbury, *Vie de S. Thomas de Cantorbéry* ; le P. Lupus, *Quadrilogus* ; Beaulieu, *Vie de S. Thomas* ; Mgr Darboy, archevêque de Paris : S. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et martyr, sa *Vie* et ses *Lettres*, précédées d'une introduction sur les principes engagés dans la lutte entre les deux pouvoirs, 2 vol. (1868) ; le docteur John Morris, chanoine de Northampton, *la Vie et le Martyre de S. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry*, 1 vol. (1868). *Voir* Godescard qui indique un grand nombre d'auteurs à consulter.

Panégyristes. — Guillaume de Paris a trois sermons sur ce saint ; Denis le Chartreux, deux ; Bossuet, Fléchier, Séraphin de Paris.

8. MARTYROLOGE. — S. Thomas de Cantorbéry, év. et m. — S. Trophime, év. — SS. Calliste, Félix et Boniface, mm. — SS. Dominique, Victor, Primien, Lybose, Saturnin, Crescent, Second et Honorat, id. — S. Crescent, év. — S. Marcel, ab. — S. Evroul, id.

30 décembre. — SAINT SABIN, évêque et martyr.

(L'AN 304.)

VIE DE SAINT SABIN

Sabin, dont on ne connaît ni le temps ni le lieu de la naissance, était évêque de Spolette, en Italie, quand éclata l'horrible persécution de Dioclétien et de Maximien. La pureté de ses mœurs, la vivacité de sa foi, la ferveur de sa charité, le rendirent un héros contre l'enfer; son zèle ne se borna point à son troupeau pendant les jours de la persécution; il parcourut les villes et les bourgs de la province d'Ombrie, pour encourager les fidèles, les consoler, les fortifier, les assister de ses conseils, de la vertu des sacrements, de tous les secours que peut procurer un saint.

Cette conduite ne put échapper aux tyrans : Sabin fut arrêté dans Assise, avec deux de ses diacres, Exupérance et Marcel, et tous les trois furent jetés en prison. Vénustien, gouverneur du pays, les fit comparaître à son tribunal; après leur avoir reproché leur mépris de l'ordre des empereurs, il leur ordonne d'adorer une statue de Jupiter : l'évêque poussé par une vive indignation, saisit l'idole, la brise et en foule les débris sous ses pieds. A l'instant même le gouverneur fit lier les deux mains à notre saint; il ordonna d'appliquer à la torture ses diacres, qui, broyés sous les coups de bâton, déchirés par les ongles de fer, brûlés de torches ardentes, expirèrent dans les supplices.

Sabin fut reconduit en sa prison et laissé à ses affreuses douleurs. Une veuve chrétienne, nommée Sérène, riche de grands biens qu'elle employait en bonnes œuvres, l'assista de tout son possible, et Dieu l'en récompensa merveilleusement dès ici-bas : elle avait un neveu aveugle, du nom de Priscillien; le saint lui rendit la vue. Ce miracle eut du retentissement; Vénustien l'apprit, et, comme il était lui-même tourmenté d'un mal d'yeux qui menaçait de les lui faire perdre, il vint supplier sa victime d'avoir pitié de son malheur, et lui demander sa guérison. « Si vous voulez croire, dit l'évêque, et vous faire baptiser, vous serez guéri. » Vénustien consent à embrasser la foi; il est guéri à l'instant, il se fait instruire avec toute sa famille, il reçoit le baptême et bientôt après la couronne du martyre.

Le nouveau gouverneur, Lucius, ramena Sabin à Spolette, le cita devant son tribunal, lui fit les promesses les plus séduisantes, les menaces les plus terribles; mais voyant ses efforts se perdre comme des vagues contre un rocher, il ordonna de flageller cet obstiné chrétien avec des fouets armés de plomb : cet ordre fut exécuté d'une façon tellement atroce, que Sabin expira sous les coups, le 30 décembre 304.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SABIN

TEXTE : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.*
(Joan., XV, 20.)

A l'exemple de Jésus-Christ, saint Sabin a été en butte à la haine des méchants, qui lui firent subir toute sorte de tortures et d'indignités atroces, et c'est précisément parce qu'il était prêtre et évêque qu'il fut traité de la manière la plus féroce : car alors, comme de nos jours, les ennemis de l'Église en voulaient surtout aux membres du sacerdoce chrétien, suivant la prédiction du divin Maître : *Si me persecuti sunt et vos persequentur.* Voyons donc : 1° *quel fut le sort de saint Sabin;* 2° *quel est le sort du prêtre.*

Ier POINT. — QUEL FUT LE SORT DE SAINT SABIN.

Bien qu'on n'ait rien de positif sur le temps précis et le lieu de la naissance de saint Sabin, il est certain qu'il a été une des victimes les plus illustres de la persécution de Dioclétien et de Maximien, dans le territoire d'Assise. Or, ce qui lui a procuré la gloire insigne du martyre, c'est non-seulement sa qualité de prêtre et d'évêque, qui le mettait en évidence et l'exposait au premier feu de la persécution, mais c'est surtout la pureté de ses mœurs, la vivacité de sa foi, la réputation de sa grande sainteté, c'est l'ardeur de son zèle et l'héroïsme de son courage qui, en en faisant un intrépide héros du Christ, le rendaient l'objet d'une haine implacable aux yeux des païens.

Et en effet, M. F., l'ardeur de ce saint évêque était telle qu'on le voyait se multiplier suivant les besoins de son troupeau, parcourant non-seulement son diocèse, mais toutes les villes et les bourgades de l'Ombrie, pour encourager les fidèles, les consoler, les éclairer de ses conseils, les fortifier par la vertu des sacrements, pendant les dures épreuves de la persécution : tel, au fort de la mêlée, on voit le général en chef parcourir les rangs de son armée, pour exciter par sa parole et son exemple ses soldats au combat.

Une pareille conduite ne pouvait échapper à la connaissance des tyrans : l'évêque Sabin fut arrêté dans Assise, avec deux de ses diacres, Exupérance et Marcel; et tous les trois furent jetés en prison. Vénustien, gouverneur du pays, les fait comparaître à son tribunal, et leur ordonne d'adorer la statue de Jupiter : mais l'intrépide évêque saisit l'idole avec indignation, la brise à l'instant même et en foule les débris sous ses pieds. A l'instant même le gouverneur fait lier les deux mains au saint évêque, ces deux mains vénérables, qui n'avaient cessé de bénir, de sanctifier le peuple et de répandre sur lui toute sorte de bienfaits. Et après avoir vu ses deux diacres broyés sous les coups de bâton, déchirés par des ongles de fer, brûlés de torches ardentes et expirant au milieu des plus horribles tortures, l'illustre Sabin est reconduit dans sa prison, où il convertit son gouverneur, avec toute sa famille, en lui rendant la vue et en lui faisant remporter la palme du martyre. Furieux de ces éclatantes conquêtes, le nouveau gouverneur nommé Lucius, ramène Sabin à Spolette, le cite devant son tribunal, lui fait les promesses les plus séduisantes et les plus terribles menaces; mais voyant tous ses efforts se perdre comme des vagues contre un rocher, il ordonne de flageller cet invincible pontife avec des fouets armés de plomb. Cet ordre inhumain fut exécuté d'une façon tellement atroce, que l'héroïque Sabin expira sous les coups des satellites sans pousser la moindre plainte et en priant pour ses bourreaux.

IIe POINT. — QUEL EST LE SORT DU PRÊTRE.

La grande élévation du prêtre, les pouvoirs merveilleux dont il est revêtu, les bienfaits immenses qu'il ne cesse de rendre à la famille, à la religion et à la société; les dons ineffables qu'il répand incessamment dans le cœur de tous les hommes en général et de chaque homme en particulier, voilà de bien puissants motifs qui devraient le faire aimer et respecter de la part de tous ses semblables, dont il est l'ami, le bienfaiteur et le père dévoué.

D'où vient donc, M. F., que tous les hommes n'ont pas pour le prêtre le respect et l'amour qu'il mérite à tant d'égards? Le fond de ce mystère n'est pas difficile à saisir. Car si le vrai chrétien a nécessairement des ennemis et ne peut plaire à tout le monde, à plus forte raison doit-il en être ainsi du prêtre selon le cœur de Dieu. Le prêtre en effet doit partager le sort de Jésus-Christ et de l'Église dont il est le ministre. Car, dit le Sauveur, s'il a été lui-même persécuté, s'il a été haï du monde et des méchants, telle doit être la destinée de ses disciples et surtout de ses ministres : *Si me persecuti sunt et vos persequentur.* Or, les paroles de Jésus-Christ doivent nécessairement avoir leur fidèle accomplissement.

Voilà pourquoi, dans tous les siècles du christianisme, les ministres de l'Église n'ont cessé d'être en butte à la haine des méchants, à l'exemple de cette divine mère et de son céleste époux. Et c'est là, M. F., une des preuves les plus vivantes de la divinité de notre sainte religion, c'est là ce qui encourage le prêtre dans les fonctions de son pénible ministère, et au milieu de toutes les contradictions qu'il peut éprouver, car il sait que tout a été prédit et doit s'accomplir à la lettre.

D'ailleurs, M. F., les fonctions que le prêtre remplit doivent nécessairement susciter contre lui la haine des méchants. Car, tout prêtre qui veut remplir son devoir, est obligé de faire la guerre et une guerre incessante à l'erreur, au vice et à toute sorte de passion déréglée, étant l'avocat de la justice et de la sainteté, de la vérité et de la vertu, dont il ne saurait jamais trahir les droits sacrés : il est obligé de veiller sur les âmes qui lui sont confiées, de les éloigner du mal, de les arracher aux séductions de l'impiété et du libertinage. C'est là, M. F., ce qui explique la rage des libertins et des impies contre le zèle sacerdotal : car ils ne peuvent pardonner au prêtre de faire la guerre à leurs mauvais penchants et à leurs maximes perverses; de ravir à leur voracité des milliers de pauvres victimes : de là les blasphèmes, les mensonges, les calomnies les plus atroces qu'ils ne cessent de vomir contre les choses les plus saintes et les personnes les plus vénérables; car leur devise est toujours la même : « Mentons, calomnions, il en restera quelque chose. »

Voilà, M. F., quels sont les ennemis du prêtre : il les connaît, il en est saintement fier; car ce sont les ennemis de Jésus-Christ et de son Église, les ennemis de la religion, de la société et de la famille; c'est ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable parmi les hommes. Voilà pourquoi, sans se déconcerter un seul instant, le saint prêtre continue sa pieuse guerre, tout en détestant les vices, mais en aimant les personnes : et nous aussi, M. F., soyons de dignes soldats de Jésus-Christ restant toujours dociles à la voix de nos chefs; par là, nous triompherons des ennemis de notre salut et nous gagnerons le ciel.

MATÉRIAUX

Voir ci-dessus les Matériaux de saint Thomas de Cantorbéry, évêque et martyr.

31 décembre. — SAINT SYLVESTRE, pape.

(IVe SIÈCLE.)

VIE DE SAINT SYLVESTRE

Sylvestre, né à Rome, était fils de Rufin, homme opulent et fort considéré, qui joignait à une foi pure une charité exemplaire. Son éducation fut confiée aux soins d'un vertueux prêtre, nommé Cyrin, qui fit de lui un jeune homme aussi capable dans les lettres et les sciences, que profondément pieux. Devenu maître de ses actions, il se dévoua aux bonnes œuvres; son plaisir était de recevoir les fidèles étrangers qui venaient visiter les tombeaux des saints apôtres; il eut l'honneur de recevoir ainsi Timothée d'Antioche, dont le zèle fit un martyr illustre, et d'être lui-même jeté en prison pour lui avoir donné asile. Le fer alors l'épargna : Dieu le réservait pour de grandes choses.

La vie édifiante de Sylvestre le fit admettre dans le clergé; le pape saint Marcelin l'ordonna prêtre, à l'âge de trente ans. Cette dignité donna un nouveau lustre à sa haute vertu : ses mœurs pures, sa piété fervente, sa conduite mortifiée, son zèle ardent, mais plein de prudence, le rendirent infiniment utile à l'Église. Il lutta contre les donatistes avec une habileté et une force admirables, il confondit leurs plus rusés docteurs, il démasqua leur hypocrisie, et défia toute leur malice. A la mort du pape saint Melchiade, en 314, il fut, d'une voix unanime, élevé sur le siége de saint Pierre.

Depuis la victoire de Constantin sur Maxence, en 312, l'Église commençait à respirer; cependant les païens, irrités de la protection qui lui était accordée, saisissaient toutes les occasions de vexer les chrétiens; la guerre contre Maximin et Licinius fut pour eux un magnifique prétexte, dont ils surent user largement. Sylvestre, pendant ce temps d'orage, s'était retiré au mont Soracte, à sept lieues de Rome.

Constantin victorieux, mais non chrétien encore, se voyait couvert d'une espèce de lèpre, pour laquelle il consulta les médecins les plus fameux : tous furent d'avis sur un seul remède, un bain chaud de sang de jeunes enfants. L'empereur recula d'horreur, et refusa ce remède barbare. La nuit suivante, il vit en songe deux vieillards majestueux, qui louèrent sa clémence, lui dirent d'appeler le pontife des chrétiens, qui lui préparerait un autre bain, dans lequel il serait guéri de la lèpre du corps et de celle de l'âme. Constantin fit chercher Sylvestre, lui raconta sa vision. Celui-ci lui montra les portraits des saints apôtres Pierre et Paul, dans lesquels il reconnut les deux vieillards du songe; il l'instruisit, le baptisa et le guérit.

Dès ce jour, l'empereur regarda Sylvestre comme son père, et il déploya son zèle pour la religion : il cassa les édits des empereurs païens, en fit de nouveaux en faveur des chrétiens, donna les temples des idoles pour les consacrer au seul vrai Dieu, en éleva de nouveaux, entre autres, l'église du Sauveur ou de Latran, et celle des saints Pierre et Paul, qu'il enrichit de sa magnificence. Constantin fut l'instrument dont Dieu se servit pour le triomphe de la religion; mais Sylvestre fut l'âme de toutes ses glorieuses entreprises. La principale fut la convocation du grand concile de Nicée, où fut anathématisé

l'impie Arius, et proclamée solennellement la foi chrétienne, dans le Symbole qui porte ce nom.

Après avoir gouverné l'Église, avec une admirable sagesse, pendant vingt-deux ans, usé de travaux pour la gloire de Dieu, surchargé de vertus et de mérites, Sylvestre quitta cette vie mortelle pour celle qui ne finira jamais, le 31 décembre 335.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SYLVESTRE

TEXTE : *In verbis suis monstra placavit.*
(Eccli., XLV, 2.)

Parmi les papes qui ont illustré la chaire de saint Pierre, saint Sylvestre tient sans contredit un rang distingué, soit parce que son règne a été des plus longs, soit surtout parce qu'il a été des plus féconds en merveilleux résultats pour la gloire de l'Église. Que n'a-t-il pas fait, dans son zèle infatigable, contre les ennemis de la religion ! Que de victoires éclatantes remportées sur eux par la puissance de ses œuvres et de ses paroles ! *In verbis suis monstra placavit.* Voyons donc, M. F. : 1° *ce que saint Sylvestre a fait contre les ennemis de l'Église;* 2° *ce que nous devons faire nous-mêmes contre les ennemis de notre salut.*

Ier POINT. — CE QU'A FAIT SAINT SYLVESTRE CONTRE LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

Trois monstres furieux sévissaient contre l'Église dans les premiers siècles de son existence : c'étaient l'idolâtrie, la persécution et l'hérésie. Or, le principal mérite de ce grand pape a été de lutter contre ce triple fléau, et de remporter sur lui les triomphes les plus éclatants : *Monstra placavit.*

1° Il a lutté avec honneur contre la puissance de l'idolâtrie, qui était d'autant plus florissante, qu'elle était universellement répandue, soutenue, favorisée par la force des préjugés et des passions, par la protection des empereurs et des grands de ce monde. Issu à Rome de parents chrétiens, il fut élevé de bonne heure dans les principes de la religion chrétienne, par les soins de sa vertueuse mère et par le zèle d'un prêtre dévoué qui le fit entrer dans le clergé de l'Église romaine, dont il allait bientôt devenir la gloire la plus pure et le plus héroïque défenseur. A la voix de l'intrépide Sylvestre, qui prêche avec une audace infatigable et la divinité de Jésus-Christ et la folie des dieux idolâtres, les temples des idoles deviennent déserts, les païens rougissent de leur culte abominable, et les chrétiens, levant fièrement la tête, voient leur société s'accroître de jour en jour avec une étonnante rapidité. C'est en vain que toutes les puissances de l'idolâtrie se liguent ensemble et redoublent de fureur contre Sylvestre et les disciples du Christ, tous leurs efforts viennent échouer devant la voix de cet homme invincible : *In verbis suis monstra placavit.*

2° Sylvestre lutte avec éclat contre la rage des tyrans et des persécuteurs. Pendant près de trois siècles le glaive sanglant de la persécution n'avait cessé de moissonner des milliers de chrétiens ; et, comme pour le passé, les païens comptaient sur lui pour de nouvelles hécatombes. Mais un homme paraît à la tête de l'Église, qui va mettre un terme à la fureur des tyrans et faire monter la croix sur le trône des Césars. Déjà son illustre prédécesseur, saint Melchiade, venait d'être le glorieux témoin de la conversion de Constantin et de sa vic-

toire éclatante sur le féroce Maxence, par la merveilleuse vertu de la croix. La croix dès lors, semblable à l'arc-en-ciel qui brille dans les airs après la tempête, la croix de Jésus-Christ se montre partout aux yeux des chrétiens et annonce la fin de l'ère sanglante des persécutions.

En montant sur le siége de saint Pierre, le pape Sylvestre trouve dans Constantin un ami dévoué, un vaillant défenseur de l'Église, qui porte noblement l'épée, non pour persécuter, mais pour défendre les disciples du Sauveur. A sa voix, l'empereur de Rome fait crouler ou fermer les temples des idoles pour en élever à la gloire du Dieu des chrétiens : *Et in verbis suis monstra placavit.*

3° Mais les principales luttes de saint Sylvestre et ses grandes victoires furent contre le monstre du schisme et de l'hérésie qui venaient de remplacer le fléau de la persécution. Déjà l'Église commençait à goûter les douceurs de la paix et n'avait plus rien à craindre du glaive des tyrans, lorsque des ennemis intérieurs, des enfants aveugles et dénaturés vinrent déchirer ses entrailles maternelles : c'étaient les donatistes et surtout les ariens qui faisaient plus de mal à l'Église que n'en avait fait toute la fureur des Néron et des Dioclétien. C'est contre ces nouveaux ennemis du Christ que le saint pape déploya toute la puissance de son zèle apostolique et de son infatigable activité : *Et in verbis suis monstra placavit.* C'est sous son règne et par ses ordres que se tinrent plusieurs conciles célèbres, entre autres celui d'Arles et de Nicée, où furent solennellement condamnés tous les schismatiques et hérétiques de ce temps-là. Et c'est ainsi qu'après avoir glorieusement lutté contre les ennemis de l'Église pendant près de vingt-deux ans, cet illustre pape alla recevoir au ciel la récompense de ses longs travaux.

IIe POINT. — CE QUE NOUS DEVONS FAIRE CONTRE LES ENNEMIS DE NOTRE SALUT.

Les ennemis de l'Église sont sans doute nos propres ennemis ; car jamais un enfant bien né ne saurait sympathiser avec les ennemis de sa mère : notre devoir consiste donc à les combattre sinon par la puissance de la parole, du moins par la vertu de nos prières et la fidélité de notre croyance, en restant inviolablement soumis à notre sainte religion et en priant pour l'extinction du schisme et de l'hérésie, pour le triomphe de la foi et des bonnes mœurs, pour la conversion des infidèles et des impies.

Mais, outre ces ennemis que nous avons de communs avec la sainte Église, notre mère, nous sommes obligés de combattre les ennemis personnels de notre salut, qui sont sans cesse acharnés à notre perte ; car, nous dit l'apôtre saint Paul, nous avons à lutter non-seulement contre la chair et le sang, mais encore les puissances malignes du monde visible et invisible : *Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem.*

Le premier des ennemis qui nous fait la guerre et que nous devons combattre avec énergie, c'est le démon, cette bête féroce qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant à ravir et à dévorer notre âme : *Diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret.* C'est contre ce monstre infernal que nous devons diriger les efforts d'une résistance fidèle et constante : *Cui resistite.*

Le second de nos ennemis, c'est le monde au milieu duquel nous vivons, le monde qui est l'ami de Satan et l'ennemi de Jésus-Christ, le monde qui ne cherche qu'à tendre des piéges sous nos pas, le monde qui ne sait que séduire par ses maximes et ses exemples pervers. Or, M. F., le moyen de ne pas nous

laisser vaincre par le monde, c'est de fuir ses occasions dangereuses et de résister au torrent de ses scandales.

Enfin, le troisième ennemi, qui est peut-être le plus dangereux et le plus à craindre, parce que nous le portons continuellement avec nous, c'est le monstre de la concupiscence, ce sont nos propres passions qui, comme des furies insatiables, ne cessent de crier et de demander de la pâture pour leurs appétits déréglés : ce sont autant de bêtes sauvages qu'il faut savoir dompter et maîtriser à temps, si on ne veut pas en être dévoré ; mais c'est surtout contre sa passion dominante qu'il faut diriger ses plus grands efforts : *Sub te erit appetitus et tu dominaberis illius.*

Soyons donc, M. F., de bons et vaillants soldats de Jésus-Christ, en luttant fidèlement contre les ennemis de notre salut : nous avons pour nous et avec nous Jésus, Marie, les anges et les saints, la prière et les sacrements ; nos chefs et nos armes sont invincibles ; avec un peu de bonne volonté, nous triompherons et nous obtiendrons la palme éternelle.

MATÉRIAUX

1. Écriture. — 2. SS. Pères. — 3. Thèmes oratoires. — 4. Actes et Vertus spéciales de ce Saint. — 5. Plans. — 6. Encomia. — 7. Auteurs à consulter. — 8. Martyrologe.

1. — ÉCRITURE.

Ancien Testament. — Ex studiis suis intelligitur puer, si munda et recta sunt opera ejus. (Ps. xx, 11.)

Qui prævaluit amplificare civitatem. (Eccli., iv, 5.)

Quasi oliva pullulans et cypressus in altitudinem se extollens, in accipiendo ipsum stolam gloriæ et vestiri eum in consummatione virtutis. (*Ibid.*, l, 11.)

Nouveau Testament. — Dominus super omnia quæ possidet, constituet illum. (Luc., xii, 44.)

Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. (Joan., x, 4.)

Hic est qui fuit in Ecclesia cum patribus nostris, qui accepit verba vitæ dare nobis. (Act., vii, 38.)

2. — SS. PÈRES.

Nefandas hæreses fugite, ut fontem malorum. (S. Ignat., mart., *Ep.* 10 *ad Surgruenses.*)

Utamur hæreticis, non ut eorum approbemus errores ; sed ut catholicam disciplinam adversus eorum insidias asserentes, vigilantiores et cautiores simus, etiamsi eos ad salutem revocare non possumus. (S. Augustin., *de Vera Relig.*, c. 8.)

Sancta romana Ecclesia, quæ semper immaculata permansit, Domine providente, et beato Petro opem ferente, in futuro manebit sine ulla hæreticorum insultatione prævalente, atque firma et immobilis omni tempore persistet. (S. Hieron., *in Ps.* cxxxiii *et in Decretis Gratiani.*)

3. — THÈMES ORATOIRES.

1. Sylvestre élève docile et pieux du vertueux prêtre Cyrinus : Operam dedit Cyrino presbytero, cujus mores et doctrinam egregie imitatus est. (*Lect. in Brev. rom.*)

2. S. Sylvestre baptise le grand Constantin et le guérit de la lèpre : A quo salutari lavacro est recreatus... baptismo sanatur ; et ad tuendam propagandamque Christi religionem inflammatur. (*Ibid.*)

3. S. Sylvestre convoque et préside par ses légats le concile de Nicée qui condamne Arius et ses partisans. (*Ibid.*)

4. Sages réglements de ce pape. (*Ibid.*)

4. — ACTES ET VERTUS SPÉCIALES DE CE SAINT PONTIFE.

1° Il obtient de Constantin la paix de l'Eglise, la faculté de pouvoir ériger des temples au vrai Dieu : *quod antea negatum erat* ; de rendre public le culte, jusque-là célébré secrètement dans les catacombes ; 2° il présida par ses légats le concile général de Nycée, et le concile particulier d'Arles ; il présida celui de Rome : In quo fuere ducenti octoginta quatuor Episcopi, ubi iterum Arius condemnatus

est (*in Brev. romano*) ; 3° il fit des constitutions sages concernant l'administration des sacrements, sur la dénomination du dimanche et des féries ; 4° sa prudence, son humilité, sa charité le firent aimer des païens comme des chrétiens pendant vingt et un ans de son pontificat.

5. — PLANS.

Plan de Denis le Chartreux. — De septem excellentiis B. Sylvestri papæ et confessoris : 1° ab infantia in virtutibus educatio, in operibus misericordiæ exercitatio, in magna constantia roboratio ; 2° gratiæ prophetiæ qua Tarquinio imminentem mortem prædixit ; 3° magna et gratiosa amabilitas ; 4° plenus, generalis ac summus fuit Christi vicarius, pastor ac rector totius Ecclesiæ, pater totius mundi ; 5° copiosissimus fructus præsidentiæ suæ in papali officio ; 6° mirabilis et præclara in lege divina scientia ; 7° virtus et eminentia miraculorum quæ fecit. (*Sermo de S. Sylvestro, in Propr. Sanct.*)

Plan de Molinier. — Texte : *In verbis suis monstra placavit* ; *glorificavit eum in conspectu regum, et dedit illi legem vitæ et disciplinæ.* (Eccli., xlv, 2.) — I. Luttes glorieuses de S. Sylvestre contre : 1° l'idolâtrie ; 2° le judaïsme : *monstra placavit.* — II. Sagesse de ses constitutions : *Dedit illi legem vitæ et disciplinæ.* (Molinier, *Panégyrique de S. Sylvestre.*)

Plan du P. Ceriziers. — Trois actes spéciaux caractérisent S. Sylvestre : 1° il a été baptisé le premier empereur chrétien. De la puissance impériale. Heureux résultats pour l'Eglise de la conversion de Constantin : 2° il a fait la dédicace du premier temple de la chrétienté, des temples païens, des catacombes, des temples chrétiens ; 3° il a convoqué le premier concile œcuménique. — Importance et heureux effets des conciles.

Autre plan du même. — S. Pierre est le fondateur de l'Eglise de Rome ; S. Sylvestre est le fondateur de sa magnificence en la tirant des cryptes et des catacombes pour la placer dans S. Jean de Latran, et les souverains Pontifes au Vatican. — II. Sylvestre est en second lieu le fondateur de la piété du clergé par les saints réglements qu'il a établis. (*Eloge de S. Sylvestre.*)

6. — ENCOMIA.

Prodigium vidit plaudens, te Præsule, mundus ;
Roma tibi Mater, tu Pater hujus eras.
Jure Petro cedit tua templa et mænia Cæsar,
Roma ; tibi geminum non decet esse caput.
(R. P. Hugo Vaillant, Fasti sacri, *de S. Sylvestro.*)

7. — AUTEURS A CONSULTER.

Hagiographes. — Bède, Usuard, Adon, Baronius, *in Martyrol.*; les Grecs, *in Menologio.* Tous les hagiologues anciens et modernes.

Liturgistes. — Anastase et Rufin, *in Pontific.*

Panégyristes. — Denis le Chartreux, le P. Ceriziers, Molinier.

8. MARTYROLOGE. — SS. Sylvestre, p. — Saintes Donate, Pauline, Rustique, Nominande, Sérotine, Hilarie et leurs compagnes, mm. — S. Savinien, év., et S. Potentien, id. — Sainte Colombe, v. et m. — S. Hermès. — SS. Étienne, Pontieu, Attale, Fabien, Corneille, Sexte, Florus, Quintien, Minervien et Simplicien, mm. — S. Zotique, pr. — S. Barbatien, id. — Sainte Mélanie la Jeune.

INSTRUCTION POUR LE DERNIER JOUR DE L'AN

INVENTAIRE SPIRITUEL

TEXTE : *Redde rationem villicationis tuæ.*
(Luc., XVI, 2.)

Que font les négociants qui veulent réussir dans le commerce de ce monde ? Ils ont grandement soin de tenir leurs comptes en règle, et ne manquent pas de faire leur inventaire au moins à la fin de l'année. C'est ce qu'ont fait tous les saints, par rapport à l'état spirituel de leur âme. C'est ce que nous devons faire nous-mêmes le dernier jour de l'an, si, dans notre négoce spirituel, nous voulons comme eux gagner le ciel. Or, le moyen de bien exécuter l'inventaire de notre âme, c'est de considérer : 1° *les pertes que nous avons faites;* 2° *les gains que nous avons opérés.*

Ier POINT. — LES PERTES QUE NOUS AVONS FAITES.

N'avons-nous point fait de pertes? Le Dieu de bonté nous avait tout donné avec une largesse inconcevable : le temps et la grâce, une foule de moyens de sanctification, la foi, la prière et les sacrements, peut-être même la santé, le talent et la fortune, pour nous aider à conquérir le ciel : *Omnia nobis donavit.* Or, au lieu de faire un saint usage de tous ces moyens naturels et surnaturels, n'en avons-nous pas fait un abus sacrilége? Au lieu d'avancer de vertus en vertus et de faire une abondante provision de mérites, ne sommes-nous pas restés, les bras lâchement croisés, pendant que tant d'autres, moins favorisés que nous, ravissaient le ciel? Que d'heures, que de jours, que de semaines, que de mois nous avons perdus, ou consacrés peut-être à notre perte éternelle! que de grâces, que de secours intérieurs et extérieurs, que de saintes inspirations nous avons laissé tomber en vain sur notre âme! Combien d'occasions de prier, d'entendre la parole de Dieu, de fréquenter les sacrements, de faire des bonnes œuvres n'avons-nous pas perdues! N'avons-nous pas consacré au service du démon, notre voix, notre langue, nos oreilles, notre cœur et toutes les facultés de notre corps et de notre âme? Et si nous n'avons pas perdu la foi dans une vie frivole et mondaine, n'avons-nous pas fait la perte de la grâce sanctifiante; et en perdant ce trésor incomparable, n'avons-nous pas perdu la paix avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes; et avec l'amitié dn Seigneur tous les mérites de notre âme et nos droits à l'héritage céleste? Que de pertes douloureuses et pour la plupart irréparables! Hâtons-nous donc de mettre la main à l'œuvre, pour les réparer, autant que cela est en notre pouvoir : *Hora est...* Et pour être plus sages dans le courant de l'année prochaine, voyons quelle a été la triste cause de nos malheurs, afin de l'éviter à l'avenir. Guerre donc à notre indolence et à nos passions, guerre à Satan et aux ennemis de notre salut qui nous ont empêchés de thésauriser pour le ciel; fuite des occasions dangereuses qui nous ont maintenus dans le chemin de la perdition. Amour à Jésus et à sa sainte Mère, recours à la prière, aux sacrements et à la pratique des vertus chrétiennes : *Dum tempus habemus, operemus bonum.*

IIe POINT. — LES GAINS QUE NOUS AVONS OPÉRÉS.

Quand on veut réussir dans une entreprise commerciale, on ne se contente pas d'éviter les pertes, on cherche à gagner autant que l'on peut. L'appas et un violent appas du gain, telle est la grande passion du négociant : gagner, gagner sans cesse, grossir, multiplier son capital, voilà son rêve du jour et de la nuit. Or, M. F., quand il s'agit de trésors inépuisables, ne devons-nous pas imiter les enfants du siècle? Et que sont toutes les richesses de ce monde, vis-à-vis des biens spirituels et divins? Hélas! cependant, y a-t-il beaucoup d'hommes qui cherchent avant tout le royaume de Dieu et sa justice? Si nous jetons un regard sur cette année qui touche à sa fin, pouvons-nous dire en toute assurance que nous avons fait fortune, que nous avons opéré de brillantes affaires par rapport à la vie future? Est-elle bien abondante la provision de nos mérites et de nos bonnes œuvres? Depuis l'année passée, avons-nous magnifiquement paré notre âme et enrichi notre cœur des dons du ciel? Quelles sont nos vertus? Avons-nous beaucoup de foi, d'humilité, de douceur, de charité, de pureté dans nos pensées, dans nos désirs et dans toutes nos actions? Avons-nous beaucoup de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Est-ce dans un degré bien parfait que nous possédons la grâce sanctifiante et les autres vertus que nous croyons avoir dans notre cœur? Si nous examinons de près nos prières, nos confessions, nos communions, nos bonnes œuvres, sont-elles toutes sans défaut, sans vanité ni orgueil, sans respect humain ni amour-propre? Et si Dieu venait régler nos comptes, comme il le fera au dernier jour : *Redde rationem*, ne trouverait-il rien de répréhensible?

Mais je veux, M. F., et j'en bénis le Seigneur, je veux que vous ayez bien travaillé dans le courant de cette année qui va finir; je veux que vous ayez bien rempli tous vos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers vous-mêmes; que vous ayez fait beaucoup de bonnes œuvres, des prières, des communions pleines de ferveur, que vous ayez, en un mot, levé une riche moisson pour le ciel. Devez-vous vous en enorgueillir et vous arrêter-là? N'avez-vous plus rien à faire, plus rien à gagner? Ah! de grâce, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : marchez, marchez toujours; car, seriez-vous parfaits, vous devez vous perfectionner de plus en plus. Gagnez, gagnez chaque jour de nouveaux mérites; embellissez de plus en plus votre couronne. C'est le moyen de vous assurer la possession de Dieu et le repos éternel.

ALLOCUTION POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN

Plan par énumération, très-populaire et très-employé pour la circonstance, susceptible de grands développements, tiré du *Sanctuarium* du P. Braun, jésuite. Ouvrage vieux, rare et non sans mérite.

POUR UNE INSTRUCTION SUR LES ÉTRENNES DE JÉSUS.

TEXTE : *Vocatum est nomen ejus Jesus.* (Luc., II, 21.)

Jesus sub varia significatione in strennam datus :

1. Ecclesiasticis : *Ego sum lux mundi.* (Joan., VIII, 12.)
2. Gubernatoribus : *Ego sum pastor bonus.* (Joan., X, 14.)
3. Judicibus : *Judicabit in justitia.* (Is., XI, 3.)
4. Consiliariis : *Consiliarius.* (Is., IX, 6.)
5. Dominis, secretariis : *Scribebat in terra.* (Joan., VIII, 8.)
6. Virginibus : *Inter lilia.* (Cant., VI, 2.)
7. Nupturientibus : *Vocatus est Jesus ad nuptias.* (Joan., II, 2.)
8. Conjugatis : *Princeps pacis.* (Is., IX, 6.)
9. Viduis : *Jesus ductus est in desertum.* (Matth., IV, 1.)
10. Mercatoribus : *Pretiosa margarita.* (Matth., XIII, 45.)
11. Opificibus et Agricolis : *In laboribus a juventute mea.* (Ps. LXXXVII, 16.)
12. Pueris et puellis : *Cum factus esset annorum duodecim proficiebat sapientia, et ætate et gratia apud Deum et homines.* (Luc., II, 42-52.)
13. Servis et Ancillis : *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* (Matth., XX, 28.)
14. Incredulis et acatholicis : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* (Joan., XX, 27.)

(*Sanctuarium*, hoc est Sermones panegyrici Sanctorum ; Concio in festo Circumcisionis.)

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE GÉNÉRALE

DES

VIES DES SAINTS CONTENUES DANS CE VOLUME

MOIS D'OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE

DES

VIES DES SAINTS CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

N. B. — Les lettres majuscules indiquent le tome; les chiffres arabes la page.

A

B

C

D

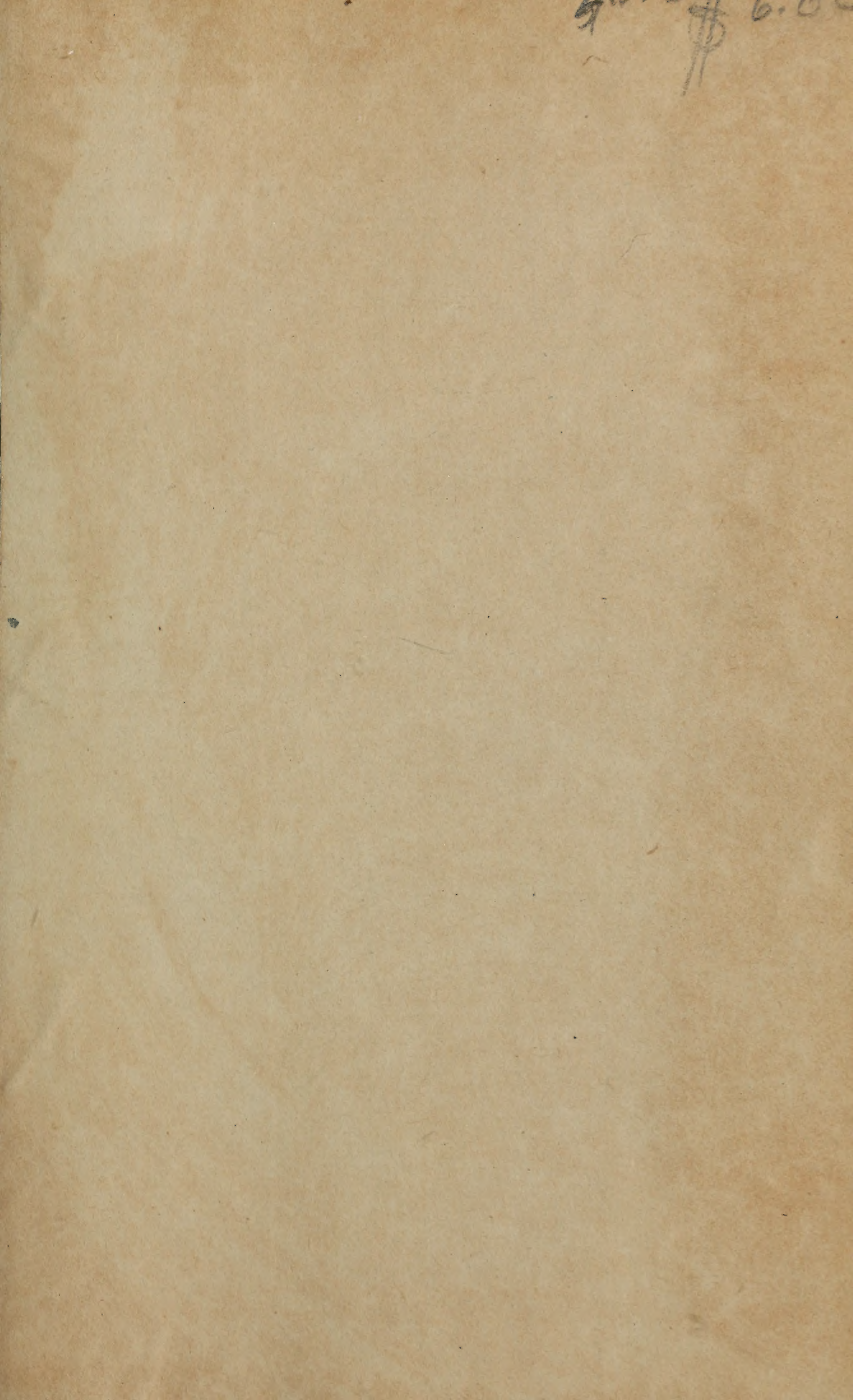
FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE.

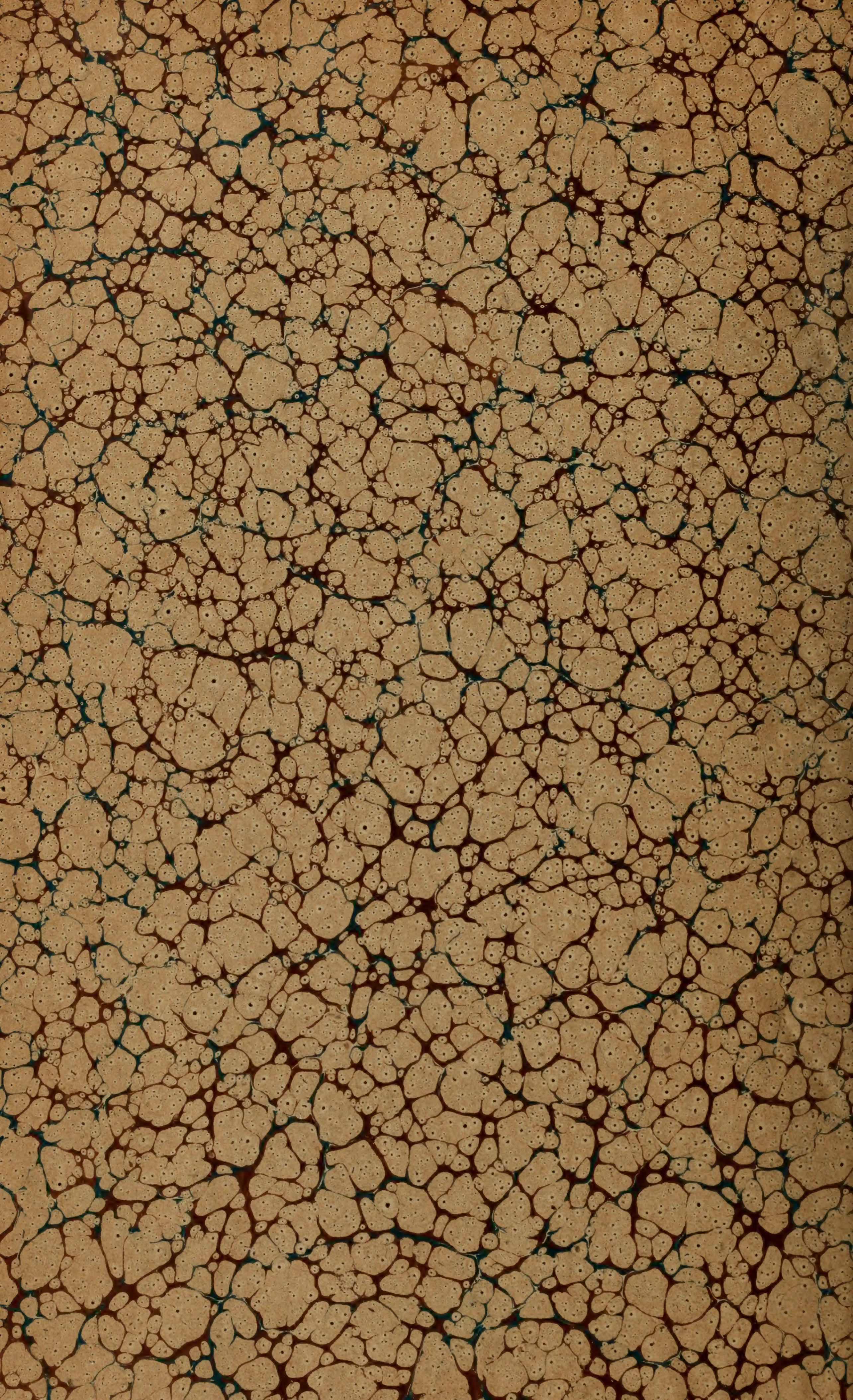
TABLE DES SUJETS INDIRECTS

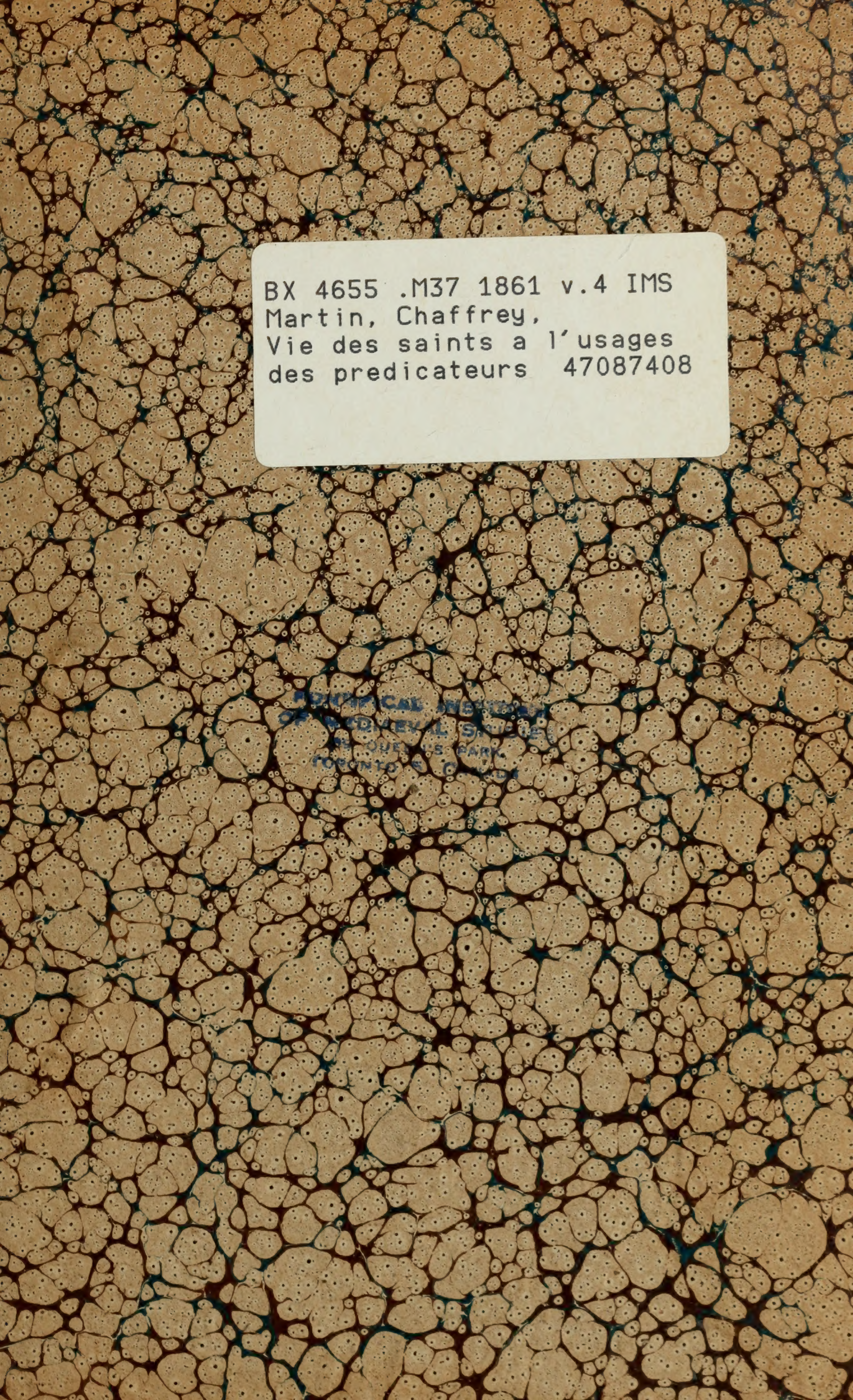
N. B. — Ces *Sujets indirects* sont ceux qui constituent certains Panégyriques moins appliqués au sujet propre ou qui en ressortent dans quelques parties. — La table des *Sujets directs* est la même que celle des noms des Saints qui suivent chaque volume.

FIN DE LA TABLE DES SUJETS INDIRECTS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.






BX 4655 .M37 1861 v.4 IMS
Martin, Chaffrey,
Vie des saints a l'usages
des predicateurs 47087408

